











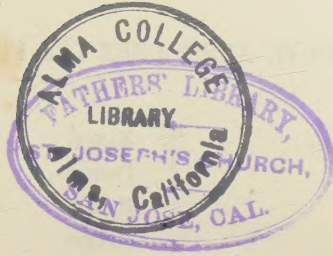
Digitized by the Internet Archive  
in 2025











HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

**L'ÉGLISE CATHOLIQUE**

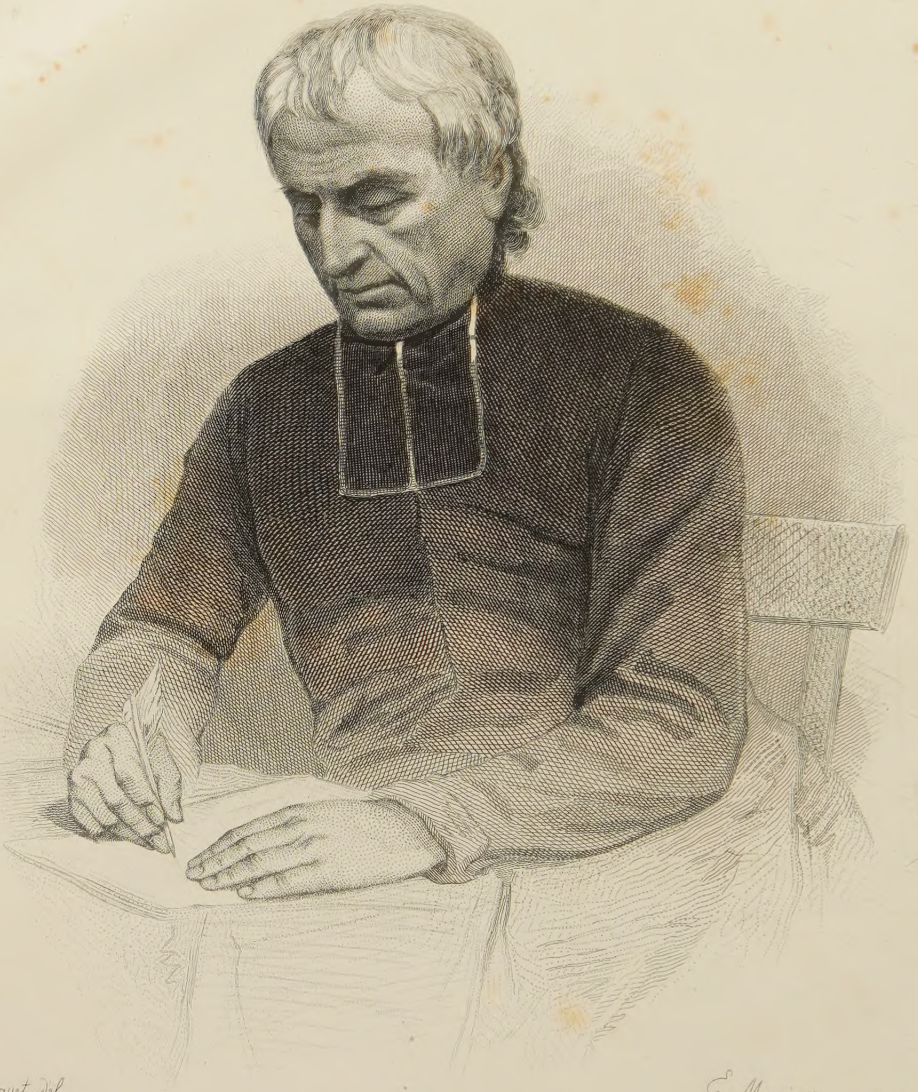
## PROPRIÉTÉ

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS:

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy.
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE,	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBERY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V <sup>e</sup> Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GÈNES,	Fassi-Como.
METZ,	M <sup>me</sup> Constant Loëz.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V <sup>e</sup> Malavialle.	MATRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérolé.







*Bohrbacher.*



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFONDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

PAR A.-H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *contre les Hérésies*.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.

S. AMBROISE, *In Psalm. XL, n. 30.*

CINQUIÈME ÉDITION

TOME I



PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1868

Tous droits réservés.



4168

1000  
1000

# NOTICE

## BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

L'ABBÉ ROHRBACHER

PAR

CHARLES SAINTE-FOI



M. l'abbé René-François Rohrbacher naquit à Langatte, au diocèse de Nancy, le 27 septembre 1789. Il était fils de Nicolas Rohrbacher, maître d'école de cette paroisse, et de Catherine Gatener. Ses parents étaient pieux et donnèrent à leur fils une éducation chrétienne. A cette époque de bouleversements politiques et religieux, les études du jeune Rohrbacher durent être fort négligées ; mais le désir qu'il avait de s'instruire et sa volonté ferme et persévérante surent vaincre les obstacles que lui suscitaient les circonstances. Il dut presque uniquement à son travail les connaissances qu'il acquit dans sa jeunesse. L'attrait vers l'état ecclésiastique s'éveilla de bonne heure en lui, favorisé par les leçons et les exemples qu'il recevait dans sa famille. Il entra au grand séminaire de Nancy et y reçut les premiers ordres de la cléricature le 6 avril 1811. Un an plus tard, le 21 mars 1812, il reçut le sous-diaconat, à l'âge de vingt-trois ans. Un document retrouvé dans ses papiers nous fait connaître les admirables dispositions que la grâce produisit en son âme au moment où il allait s'engager irrévocablement au service des autels. Nous nous contenterons d'en citer ici les passages les plus importants.

« Vous avez dit, mon divin Sauveur : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* Oh ! donnez-moi la force de me renier moi-même, de haïr et de crucifier ma chair, et faites-moi la grâce d'être fidèle aux résolutions suivantes, que je vous conjure de rendre efficaces par la vertu de votre croix :

« 1° D'abord je mortifierai ma volonté par une stricte observance de tous les points de la règle, je rechercherai les occasions d'obéir aux autres, et, toutes les fois que je ne l'aurai pas fait, ou que je le ferai avec difficulté, je dirai un *Pater* et un *Ave*, et je m'imposerai une pénitence corporelle.

« 2° Toutes les fois que je sentirai une envie naturelle et inquiète de faire quelque



chuse qui n'est pas commandé ou que je peux omettre, je ne le ferai pas ; je tâcherai sans cesse de contrarier ma curiosité, mes répugnances et mes fantaisies.

« 3° A tous les repas je mortifierai mon goût et mon appétit, en quelque manière que ce soit, me rappelant souvent ce verset : *Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto.*

« 4° Toutes les premières fois que je m'éveillerai la nuit, je sortirai de mon lit, et, me prosternant en terre, je dirai : *O crux, ave*, etc., et je ferai quelque mortification corporelle.

« Pour pratiquer l'humilité, que je n'espère, ô mon Jésus ! que de votre infinie miséricorde : 1° j'aurai toujours un grand soin qu'il n'y ait rien dans mon extérieur, ma démarche, mon ton, mes paroles, qui sente l'orgueil ou la vanité ; 2° je ne dirai jamais rien à ma louange, soit directement, soit indirectement, et j'éviterai de parler de ma propre personne ; 3° toutes les fois qu'il m'arrivera quelque humiliation je dirai un *Pater* et un *Ave* pour celui qui me l'aura faite, et, si j'en ai été fâché, j'en dirai deux et je m'imposerai de plus une pénitence ; j'aurai une affection et des intentions particulières pour celui qui m'aura humilié...

« Et vous, mon Jésus crucifié, auteur et consommateur de ma foi, sans lequel je ne peux rien, qui m'avez tiré à vous par votre grâce, dès aujourd'hui je veux mourir entièrement au péché et ne plus vivre pour moi, mais pour vous seul, ô mon divin Jésus ! qui êtes mort pour moi. Ou plutôt, je ne veux plus vivre du tout, mais je veux, je désire, je vous demande instamment, par les douleurs de votre croix, que vous viviez seul en moi ; je ne veux plus savoir que vous et votre croix : *Nihil scire nisi Jesum, et hunc crucifixum* ; je ne veux plus rien apprendre, désirer, entreprendre, qu'avec vous et par vous, *ut, sive vigilemus, sive dormiamus, simul cum illo vivamus*. Seigneur Jésus, qui m'avez inspiré ces bonnes résolutions, faites-moi la grâce d'y être fidèle. Je veux vous suivre, *sequar te quocumque ieris*, non pas parce que je le veux ou par mes propres efforts, mais j'espère en votre ineffable miséricorde : *Non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei.* »

Nous voyons déjà dans ces sentiments du jeune lévite le germe de cette foi vive et ardente qui fut le caractère distinctif de sa piété. Il reçut le diaconat deux jours seulement après le sous-diaconat, et il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1812. Il n'avait pu consacrer que deux années aux études ecclésiastiques dans le grand séminaire, de sorte qu'il dut à lui-même, à son amour pour l'étude, à un travail persévérant, tout ce qu'il avait appris. Et cependant, à partir du jour où il reçut le sacerdoce jusqu'à celui où il s'attacha à M. de Lamennais, il se voua aux fonctions du ministère ecclésiastique avec un zèle qui ne se démentit jamais. Mais il savait que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science et qu'il doit trouver dans l'étude et la prière un délassement aux travaux que lui impose le soin des âmes ; aussi consacrait-il à la lecture de quelque livre sérieux les instants dont il pouvait disposer. Et ils étaient bien courts à cette époque où les vides du sanctuaire, les besoins des populations et l'état de la société, au sortir d'une révolution qui en avait ébranlé toutes les bases, forçaient chaque prêtre à se multiplier pour ainsi dire et à faire ce que trois ou quatre auraient fait à peine en temps ordinaire. On nous saura gré de citer ici les paroles que cet homme de Dieu écrivit sur le point d'être ordonné prêtre.

« Au nom de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, sous l'invocation de Marie, ma bonne mère, de mes saints patrons, de tous les saints prêtres, de mon saint ange et de tous les saints, le 15 septembre de l'an de grâce 1812, R.-F.R., diacre par la grâce, mais indigne pécheur par mon orgueil, ma vanité, ma jalousie, ma présomption, suis entré en retraite au séminaire de Nancy pour préparer, avec la grâce de mon Jésus, mon indignité inconcevable à la réception du sacerdoce.

« O mon Dieu ! pénétrez-moi de la crainte de vos terribles jugements, afin que j'emploie bien ces précieux instants : *Confige timore tuo*. Brisez mon orgueil, videz mon cœur de moi-même, afin qu'il soit prêt à recevoir abondamment votre grâce, et que je n'aie plus d'autres pensées, d'autre désir, d'autre volonté que vous, mon Dieu, mon héritage, mon attente, ma seule confiance, mon tout. Sainte Vierge, et tous les saints, obtenez-moi cette grâce.

« O ma bonne et douce mère ! on nous a parlé de votre bonté et de la dévotion que nous devons avoir envers vous. Je me consacre de nouveau à votre service. Je réciterai tous les jours de ma vie le Chapelet en votre honneur, et je ferai outre cela quelque bonne pratique pour l'amour de vous. O ma bonne mère ! secourez-moi en ce moment ; je dois être sacré prêtre, faites que je devienne bon prêtre, pour l'amour de Jésus et de vous, ou obtenez ma mort plutôt que d'être ordonné pour offenser Jésus et vous contrister. Je me remets entièrement entre vos mains pour mon ordination ; secourez-moi, comme vous l'avez déjà fait si souvent. Je voue ma personne, ainsi que mon futur ministère, à votre sacré cœur et à celui de Jésus. Oh ! souvenez-vous que jamais pécheur ne vous invoqua en vain. »

L'abbé Rohrbacher fut nommé le 4<sup>er</sup> octobre 1812 vicaire de la paroisse de Wibersviller et six mois après à Lunéville. Son zèle pour le salut des âmes l'engagea à se vouer aux missions. Il entra donc chez les missionnaires diocésains en 1821 et il y resta jusqu'en 1826. Il fut nommé en 1823 supérieur de la maison. Il puisait dans sa piété toute son éloquence, et sa parole, empreinte de la grâce divine qui remplissait son cœur, avait une force à laquelle ne résistaient point les bons habitants de la Lorraine et qui produisait en eux des fruits abondants de bénédiction et de salut. Il avait de ces succès qui réjouissent le cœur du prêtre sans nourrir sa vanité, parce qu'ils sont le témoignage de l'efficacité de la grâce plutôt que du pouvoir de la parole humaine. Souvent, lorsqu'il descendait de chaire, ses auditeurs, émus par ses discours, se pressaient autour de lui, hommes, femmes et enfants, afin de lui baiser les mains. Il pouvait à peine s'arracher à cette foule, dont le pieux empressement alarmait à la fois son humilité et son extrême modestie, et quelquefois il rejetait ces témoignages de reconnaissance et d'admiration avec une rudesse qui n'échappait point à ses confrères et dont le souvenir égayait ordinairement le repas du soir.

On pourrait croire qu'une vie aussi occupée que celle d'un missionnaire absorbait tous les instants de l'abbé Rohrbacher et ne lui laissait aucun loisir pour l'étude ; mais le désir qu'il avait de s'instruire pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain lui faisait trouver le temps de lire les ouvrages modernes qui pouvaient intéresser la religion ; car il était persuadé qu'un prêtre ne doit pas rester étranger au mouvement intellectuel qui s'accomplit autour de lui, parce que les armes dont se servent les ennemis de la religion pour la combattre changeant avec les siècles, les armes de ses apologistes doivent changer également. Il tenait donc à bien connaître le champ de bataille où étaient en présence les deux armées qui ne



cessent de se combattre depuis l'origine du monde. C'est ainsi qu'il lut l'*Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, par Stolberg, et la *Restauration de la Science politique*, par M. de Maller. Il lisait aussi le *Catholique de Mayence ou de Spire*, qui était alors comme l'entrepôt des idées catholiques françaises et allemandes. Cette revue défendait la religion avec un talent remarquable, et ses trois principaux rédacteurs occupent aujourd'hui (1857) les trois grands sièges de Cologne, de Spire et de Strasbourg.

M. de Lamennais dirigeait alors en France le parti catholique, à la tête duquel l'avait placé son *Essai sur l'Indifférence*. Le gouvernement, alarmé des doctrines qu'il avait entrepris de réhabiliter, crut en arrêter la propagation en traduisant devant les tribunaux le prêtre éloquent qui s'en était constitué le défenseur. L'esprit de M. Rohrbacher, toujours éveillé, toujours attentif au moindre écho du mouvement catholique qui commençait alors, s'intéressa vivement, on le pense bien, à cette affaire. Indigné des tracasseries et des persécutions dont M. de Lamennais était l'objet, il commença de ressentir pour lui cet enthousiasme que partageaient alors les plus nobles cœurs et qui exerça sur tout le reste de sa vie une si grande influence. Ce fut donc un sentiment généreux de dégoût pour l'injustice et d'amour de l'opprimé qui établit entre M. de Lamennais et lui les premiers liens. Mais, avant d'entrer dans le récit de ces relations, il est nécessaire de remonter plus haut et de reprendre de plus loin l'histoire du mouvement catholique en France.

Dieu, dont la miséricordieuse sagesse sait merveilleusement proportionner les moyens à la fin qu'il se propose, et se plier aux dispositions des siècles qui fuient sous son regard éternel, Dieu, voulant agir sur une génération d'hommes qui avaient fermé ses temples, chassé ses prêtres et aboli son culte, confia à des mains laïques la précieuse semence qui devait réformer les idées et les sentiments de la nation française et préparer une génération nouvelle. Il fallait d'abord déblayer le sol encombré par les ruines que la Révolution et l'impiété avaient faites ; il fallait détruire ou dissiper cette masse de préjugés odieux dont l'ignorance et la mauvaise foi avaient obscurci les questions les plus importantes en philosophie, en politique, en histoire et en théologie. Pour ce travail de manœuvres des laïques suffisaient ; c'était à eux de préparer les voies aux ouvriers chargés de la tâche plus noble et plus difficile de reconstruire la société sur des bases plus solides. Trois laïques, MM. de Maistre, de Bonald et Chateaubriand, furent choisis de Dieu pour ce travail. Tous les trois se mirent à l'œuvre avec zèle et persévérance, sans se rendre bien compte peut-être de son but et de la mission providentielle qu'ils avaient à remplir, et, par une disposition singulière, qui prouve bien jusqu'à quel point les âmes étaient malades et débiles à cette époque, le dernier des trois, malgré son infériorité relative, malgré ses défauts, ou plutôt peut-être à cause d'eux, a eu sur l'opinion publique une influence beaucoup plus étendue que les deux autres. Mais l'action de ces derniers, de M. de Maistre surtout, quoique plus restreinte, a été plus profonde et plus décisive ; car leurs livres, trop sérieux et trop élevés pour être goûtés de tous les esprits, s'adressaient principalement aux intelligences d'élite, qui finissent toujours, après un temps plus ou moins long, par conquérir l'ascendant dû à leur supériorité.

Après ces trois hommes parut M. de Lamennais, qui recueillit en quelque sorte leur héritage, résuma leur action et concentra leurs efforts. C'est de lui que Dieu se servit pour faire passer entre les mains du clergé la puissance intellectuelle qui avait été jusque-là

exercée par des laïques. Le progrès devint dès lors plus sensible, plus rapide et plus soutenu ; on y reconnaissait l'effet manifeste de cette force surnaturelle que donnent le caractère sacerdotal et une union plus intime avec Celui qui meut à son gré et gouverne les intelligences. Frappé du désordre qu'avaient produit dans les esprits les vaines théories de la philosophie moderne, M. de Lamennais comprit que la source du mal était principalement dans cette indépendance que la révolution politique du dix-neuvième siècle, combinée avec la révolution religieuse du seizième, avait introduite dans toutes les classes de la société. Il essaya donc de rétablir le principe d'autorité, méconnu ou négligé partout, et de lui rendre la place qui lui appartient, dans l'ordre philosophique aussi bien que dans l'ordre religieux. Mais, sentant qu'un homme seul était trop faible pour accomplir un aussi vaste dessein, il résolut de fonder une congrégation religieuse dont le but principal serait de défendre en philosophie et en théologie le principe d'autorité. confia son projet à plusieurs ecclésiastiques distingués, qui, répondant à son appel, se groupèrent autour de lui comme autour de leur chef, afin de combattre sous sa conduite pour la cause de Dieu et de l'Église.

Cet homme extraordinaire, en qui le génie apparaissait soutenu par la foi et couronné de l'auréole du prêtre, avait reçu de Dieu, avec beaucoup d'autres dons, celui d'attirer, comme par une vertu secrète, les esprits élevés et les cœurs généreux. Les catholiques, inquiets des tendances d'un gouvernement qui, malgré ses bonnes intentions, compromettait l'Église en l'enchaînant à l'État et en laissant peser sur elle cette masse de lois que la défiance et la jalousie avaient inspirées aux diverses époques de notre histoire, les catholiques sentaient le besoin d'un chef qui pût donner une voix à leurs vœux, une direction unique à leurs efforts. Ce chef, ils crurent le reconnaître dans M. de Lamennais, et aussitôt, prêtres et laïques, tous coururent à lui, comme on va vers la lumière, avec une simplicité, une confiance et un dévouement sans bornes. Si tant d'abnégation et de générosité de la part des disciples ne put préserver le maître des atteintes de l'orgueil, Dieu du moins leur tint compte de leurs bonnes intentions en ne permettant pas qu'un seul d'entre eux le suivit dans sa chute, et, si la défection de cet homme n'a point eu d'égale dans l'histoire de l'Église, l'isolement où il s'est trouvé, après s'être séparé d'elle, est sans exemple aussi, et montre bien que ses disciples, en s'attachant à lui, n'avaient été mus ni par un motif de vaine gloire, ni par un entraînement factice, mais qu'ils n'avaient eu en vue que la gloire de Dieu et le bien de la sainte Église.

Parmi ces disciples M. Rohrbacher était un de ceux qui étaient entrés le plus avant dans l'esprit et dans les desseins du maître. C'est aussi celui de tous qui a entrepris et exécuté l'œuvre la plus importante par son but, la plus considérable par le temps, la patience et le travail qu'elle lui a demandés, par les difficultés que son auteur a dû vaincre pour le mener à terme. Après avoir passé quelque temps auprès de M. de Lamennais, à Paris d'abord, puis à la Chesnaie, maison de campagne située dans le diocèse de Rennes, il fut envoyé en 1828 à Malestroit, au diocèse de Vannes, où était le noviciat de la congrégation que M. de Lamennais voulait fonder. Là il fut chargé de diriger les études théologiques des jeunes gens qui s'y préparaient à leur mission future. Les études philosophiques étaient particulièrement dirigées par M. l'abbé Blanc, de pieuse mémoire, qui était en même temps supérieur de la maison, et qui a laissé un abrégé de l'histoire ecclésiastique remarquable



par la grandeur du plan, par la justesse des vues et par l'érudition qu'elle suppose. C'est à Malestroit que l'abbé Rohrbacher commença le livre qui devait faire sa gloire, si l'on peut parler de gloire quand il est question d'un homme qui s'oubliait, ou plutôt s'ignorait lui-même, et qui a su conserver jusqu'à la mort cette modestie enfantine que l'humilité chrétienne peut seule donner. Il écrivit d'abord, comme pour s'essayer, sur l'époque et le pontificat de saint Grégoire VII. Nous nous rappelons avoir entendu de sa bouche les premiers chapitres de ce travail, et nous regardons comme un insigne honneur d'avoir pu jouir des lumières d'un tel maître et d'avoir vu jaillir pour ainsi dire les premiers flots de ce grand fleuve qui devait purifier l'histoire ecclésiastique, altérée depuis si longtemps par les préjugés, l'ignorance et la mauvaise foi.

Une des qualités les plus remarquables de M. de Lamennais, c'était un coup d'œil prompt et sûr à la fois, qui lui faisait saisir en ceux qu'il voyait les aptitudes particulières de leur esprit, et un talent merveilleux pour les pousser dans leurs voies. Les disciples recevaient de lui moins une direction continuelle et de détail qu'une impulsion générale, laquelle, une fois donnée, abandonnait à ses propres inspirations l'intelligence qu'elle avait mise en mouvement. Cette manière d'agir, peu applicable à des esprits ordinaires, a d'incontestables avantages lorsqu'elle est pratiquée avec des hommes déjà formés ou d'une intelligence supérieure. M. de Lamennais ne tarda pas à comprendre quel parti il pouvait tirer de l'abbé Rohrbacher. Celui-ci, Allemand d'origine, Français par l'éducation, réunissait par une heureuse combinaison les qualités précieuses des deux peuples. Il avait l'esprit sérieux, profond et réfléchi du premier, son goût pour les fortes études et les recherches savantes. Sa patience obstinée poursuivait, sans se laisser arrêter par aucune difficulté, le but qu'il s'était une fois proposé. Lors même qu'il paraissait céder devant quelque obstacle imprévu, sa forte et énergique volonté, se repliant sur elle-même, prenait dans ce recueillement et ce repos une nouvelle vigueur et n'en marchait que plus sûrement ensuite à son but. Simple et doux comme un enfant, la candeur et l'ingénuité de son âme contrastaient singulièrement avec la rudesse de son extérieur ; il était du nombre, toujours plus rare, de ces hommes qu'il est facile de tromper, parce que, n'ayant aucune arrière-pensée, aucune dissimulation, ils sont sans défiance à l'égard des autres. Il avait en même temps la lucidité, la suite et l'ordre de l'esprit français. Sa pensée, toujours claire, ne cherchait point à s'envelopper dans ce demi-jour si commun chez les Allemands depuis la réforme, et qui est toujours le signe d'un esprit incertain ou d'une conviction mal affermie. On peut même lui reprocher d'avoir poussé trop loin la simplicité, d'avoir trop négligé l'expression de sa pensée, dans un temps et chez un peuple qui pousse jusqu'au culte le soin et l'amour de la forme, et d'avoir ôté de cette manière, aux livres qu'il a composés, une partie de leur agrément. Ce défaut néanmoins n'est pas, je l'avoue, sans quelque charme, premièrement à cause du contraste qu'il offre avec le style maniéré, recherché ou boursoufflé de la plupart des écrivains d'aujourd'hui. On le lit parfois avec plaisir, même lorsqu'il se répète ou se perd en des détails longs et diffus, parce que jamais il ne fatigue ; jamais sa pensée ne demande au lecteur un effort pour être comprise, tant il est vrai que la simplicité et la clarté, dans un écrivain, rachètent des imperfections qui, sans elles, seraient peut-être intolérables, tandis que ces qualités ne peuvent être remplacées par aucune autre.

L'abbé Rohrbacher était plus distingué encore par le caractère que par l'intelligence. C'était un homme d'une droiture, d'une loyauté, d'une sincérité d'esprit et de cœur vraiment admirables. Naturellement vif dans la discussion, parce qu'il avait des convictions profondes et très-arrêtées, et qu'il avait la conscience de ne chercher en toute chose que la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église, il souffrait avec peine la contradiction, et sa nature rude et sincère s'échappait quelquefois en des expressions que son cœur désavouait ensuite, et que sa conscience, timorée comme celle d'un saint, se reprochait sévèrement. Souvent alors, pour se punir et s'humilier, il demandait pardon à celui qu'il craignait d'avoir offensé, et il faisait cela avec la simplicité d'un enfant. Nous avons été témoin nous-même de plus d'un fait de ce genre. Une fois entre autres, dans l'un de ces entretiens familiers, mais toujours sévères, qui terminaient chaque repas à Malestroit, s'étant animé plus que de coutume, il adressa à l'abbé Blanc, son interlocuteur, quelques paroles un peu vives. Lorsqu'à la fin du repas nous fûmes tous réunis, selon la coutume, à la chapelle, M. Rohrbacher, d'une voix émue, nous dit : « Messieurs, je vous demande pardon du scandale que je viens de vous donner ; priez le bon Dieu de me pardonner et de me corriger. » Nous sortîmes tous émus, édifiés de tant d'humilité et remplis d'admiration pour un homme qui savait si bien racheter les moindres fautes.

Sous cette écorce rude et grossière battait un cœur tendre, accessible à tous les nobles sentiments et aux affections les plus délicates, capable d'enthousiasme, généreux, dévoué, et d'une fidélité inaltérable. Sa piété vive et tendre éclatait surtout pendant le saint sacrifice de la messe ; bien souvent, après la consécration, son visage était baigné de larmes, et sa voix, mâle et forte, affaiblie par les sanglots.

Après Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge il n'aimait rien autant que saint Pierre ; on le voyait s'animer quand il parlait de lui et des prérogatives que Notre-Seigneur lui a accordées, et lorsque, le dimanche, au salut, il entonnait l'antienne : *Tu es Petrus*, qu'on avait coutume d'y chanter, son visage s'enflammait, et sa voix prenait une étendue, une puissance et un accent inaccoutumés. Jamais aucun chrétien ne fut plus docile, plus tendrement soumis au Saint-Siège, et ceux qui, après les deux Encycliques de Grégoire XVI, lesquelles condamnèrent les doctrines politiques et philosophiques de son maître, ont osé soupçonner sa sincérité et l'ont accusé d'avoir mis quelque restriction dans son obéissance, ne connaissaient ni sa haute vertu ni la droiture de son caractère. Un mot du Pape lui aurait suffi pour lui faire rétracter ses opinions les plus chères, et si, après les deux Encycliques, il a paru favoriser dans son *Histoire*, avec trop d'ardeur peut-être, certaines doctrines qui semblaient se rapprocher de celles que le Pape avait signalées, c'est qu'il les entendait dans un sens bien différent de celui que le Saint-Siège avait en vue, et qu'il les croyait propres à relever ou à confirmer les prérogatives du vicaire de Jésus-Christ.

Le sentiment du juste était singulièrement développé en lui. La moindre injustice le révoltait, et, quand une cause qui lui paraissait bonne et légitime était opprimée, il s'y attachait avec l'ardeur et l'opiniâtreté de son caractère. C'est ainsi que s'établirent ses relations avec M. de Lamennais. Il l'aurait moins aimé et admiré si ses adversaires avaient été plus justes, ou du moins plus modérés et plus charitables à son égard. M. de Lamennais, frappé,

comme nous l'avons dit plus haut, de l'affaiblissement du principe d'autorité, entreprit de le rétablir en appuyant sur lui tout l'ordre des connaissances humaines. Sa méthode offrait en apparence l'avantage d'une grande simplicité, puisqu'elle donnait à la foi et à la science la même base, la croyance au témoignage; mais il était difficile qu'un esprit aussi absolu et aussi outré que le sien ne poussât pas jusqu'à l'exagération les conséquences d'un principe une fois admis par lui. S'il s'était contenté de présenter le témoignage des hommes, ou le sens commun, comme le *criterium* qui sert en général à contrôler et à confirmer les autres en ce sens que, pour s'en rapporter à ses évidences, chacun doit s'être mis en rapport avec les autres hommes, avoir reçu d'eux, avec le langage, la connaissance des choses que ni les sens extérieurs, ni le sens intime ne peuvent nous apprendre, et s'être assuré que ceux-là et celui-ci lui rapportent les mêmes impressions semblables, en un mot qu'il est sain d'esprit et qu'il jouit de l'usage entier des facultés spirituelles, il n'aurait rien dit que de très-raisonnable. Si, reconnaissant en chaque individu la valeur des divers motifs de nos jugements, tels que l'évidence, le témoignage des sens, le sens intime, il avait conclu *a fortiori* qu'en général la certitude qu'ils donnent est plus grande encore lorsqu'elle est corroborée par le témoignage unanime de ceux avec qui nous vivons, parce que cet accord semble révéler un fait ou une idée qui tient à la nature même de l'homme, cette doctrine n'aurait paru ni étrange ni nouvelle. Mais, après avoir réduit presque à rien la raison individuelle et avoir fait de chaque homme un enfant porté, pour ainsi dire, dans le sein de l'humanité, et recevant d'elle tout faits et élaborés ses jugements, ses idées, en un mot tout ce qui constitue la vie intellectuelle, comme l'enfant porté dans les entrailles de sa mère reçoit d'elle l'aliment qui entretient en lui la vie du corps, il donnait à la réunion de ces individualités faillibles une autorité infaillible. C'était d'abord une contradiction, car l'ensemble de ces êtres impuissants ne pouvait jamais constituer une véritable force; c'était, de plus, attribuer au genre humain, en dehors de l'Église, une autorité, une unité qu'il n'a pas; c'était subordonner l'Église fondée par Jésus-Christ à une autre Église, divine comme elle, mais plus large, plus ancienne, renfermant la première en sa vaste enceinte et lui servant de portique nécessaire.

L'auteur de ce système en sentit très-bien lui-même plus tard les inconvénients, et, pour s'épargner d'avance l'humiliation de reconnaître qu'en se séparant de l'Église il avait trahi tous ces principes, il cherchait à se persuader qu'il n'avait fait, au contraire, que les suivre rigoureusement, et que, repoussé de la société catholique, il s'était réfugié dans la grande église du genre humain; il convenait, avec cette bonne foi, ou plutôt cette indifférence qui témoigne d'un aveuglement déplorable de l'esprit et d'un profond endurcissement du cœur, que le Pape, au point de vue du dogme catholique, avait agi sagement en condamnant son système. Mais plus franc, en d'autres moments, avec soi-même et avec ses amis, il laissait voir qu'il avait été poussé à cette extrémité par l'acharnement avec lequel ses adversaires l'avaient poursuivi, par les soupçons qu'ils avaient conçus et exprimés touchant la sincérité de sa soumission au Saint-Siège. Ces aveux lui échappèrent plus d'une fois en notre présence, et nous aimons à constater ici, comme un hommage à la mémoire de Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, qu'il reconnaissait n'avoir jamais eu qu'à se louer de ses procédés à son égard, et il n'en parlait qu'avec reconnaissance et vénération.



Il était singulier, en effet, de voir des hommes qui avaient soutenu contre M. de Lamennais les opinions gallicanes, et nié jusque-là que les décrets du Pape touchant la foi fussent infaillibles et irréformables, abandonner tout à coup leurs principes, et déclarer hautement que l'Encyclique du 28 juin 1834 tranchait irrévocablement la question, et que, Rome ayant parlé, la cause était finie. A les entendre, le système de M. de Lamennais sur la certitude renfermait les erreurs les plus graves et les plus dangereuses. Et cependant, lorsque l'on considère la valeur des termes dont le Pape s'est servi pour le désapprouver, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils en exagéraient de beaucoup la portée et que le souverain Pontife avait choisi les expressions les plus douces et les plus bénignes pour le censurer. Il l'appelle *un système trompeur, tout à fait blâmable, où l'on ne cherche pas la vérité là où elle est certainement*; il lui reproche de *négliger les traditions apostoliques, et d'admettre des doctrines vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'Eglise*. Parmi les doctrines philosophiques et théologiques que soutenaient les adversaires de M. de Lamennais, il en était plus d'une assurément qui avait été réprouvée par le Saint-Siège avec beaucoup moins de ménagements, et, si nous n'avions à opposer aux partisans de la déclaration de 1682, et des propositions qu'elle renferme, qu'une censure aussi douce, ils sauraient bien en tirer parti contre nous et ne manqueraient pas de dire que nous voulons être plus catholiques que le Pape. Cette réserve du Pape Grégoire XVI est d'autant plus remarquable que le système de M. de Lamennais lui avait été dénoncé par treize évêques, dans une lettre qui contenait une censure de cinquante-six propositions extraites du livre de cet auteur. Mais comme, parmi ces propositions, il y en avait plusieurs qui non-seulement n'avaient rien de répréhensible, mais exprimaient des doctrines généralement reçues dans l'école, le Pape se contenta de censurer le système en général, sans indiquer aucun point en particulier, et en cela il ménageait à la fois et l'auteur de ce système et ceux qui le lui avaient déféré. S'il avait, au contraire, noté quelques-unes des propositions qui lui avaient été dénoncées comme dignes de censure, en laissant de côté celles qui ne méritaient aucun blâme, il aurait rendu à l'auteur et à ses disciples le retour plus difficile, en exigeant d'eux une rétractation sur les points qui leur tenaient peut-être le plus à cœur, et il aurait paru de plus donner, contre son intention, une leçon aux treize prélats, en déclarant, par le fait, innocentes les choses qu'ils avaient jugées répréhensibles.

Les erreurs de M. de Lamennais avaient pour racine un certain naturalisme secret qui ne distinguait point assez l'ordre surnaturel de celui de la nature. De même que l'Eglise semblait n'être dans son système que le développement nécessaire de la société du genre humain, ainsi la grâce se présentait à lui comme l'épanouissement de l'énergie naturelle de l'homme; c'est du moins ce que l'on peut conjecturer de certaines expressions vagues, dont l'inexactitude révélait plutôt une tendance qu'une doctrine bien déterminée, mais dont les conséquences n'échappèrent point au regard pénétrant de l'abbé Rohrbacher. Le premier il en comprit la portée, et, pour bien fixer ses idées dans une matière aussi importante, où l'erreur est si facile et si dangereuse à la fois, il se mit à étudier la question de la grâce, et résuma le fruit de ses études dans son opusculé *de la Nature et de la Grâce*, où la doctrine catholique est présentée avec une clarté et une exactitude vraiment remarquables. Cette



matière avait été tellement obscurcie par les Jansénistes que les principes de l'auteur parurent à quelques-uns une nouveauté, quoiqu'ils ne fassent que rappeler la doctrine que l'Église a toujours enseignée et que les grandes écoles de théologie catholique ont toujours soutenue. Mais l'enseignement de la théologie était, en beaucoup de séminaires, vicié à un tel point qu'on était parvenu à présenter comme des nouveautés les opinions ou même les doctrines les plus autorisées dans l'Église, et à inspirer contre elles au clergé une véritable répulsion. Les derniers décrets de la congrégation de l'Index ont à la fois révélé la grandeur du mal et mis fin à un état de choses aussi déplorable, en flétrissant, comme ils méritaient de l'être, la plupart des manuels où les élèves du sanctuaire allaient puiser depuis longtemps des doctrines non-seulement vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'Église, mais que le Saint-Siège avait toujours repoussées, et qu'il avait condamnées implicitement plus d'une fois, et particulièrement dans la Bulle *Auctorem fidei*. Il est vrai que ces mêmes hommes, qui attribuaient une autorité si grande à l'Encyclique de Grégoire XVI, parce qu'elle condamnait leurs adversaires, quoiqu'elle ne désignât aucune proposition en particulier et qu'elle n'infligeât au système philosophique de M. de Lamennais aucune note grave, tenaient peu de compte de la bulle de Pie VI, quoique chacune des propositions qui y étaient condamnées fût accompagnée de sa note, de manière à rendre toute méprise impossible. Ils semblaient donner à entendre par là que ce qui les portait à regarder la Constitution de Grégoire XVI comme irréfutable, c'était moins l'autorité du Pape qui l'avait promulguée que la confirmation qu'elle donnait à leurs opinions.

Mais Dieu, qui préparait le triomphe des saines doctrines, affaiblies depuis longtemps déjà par les préjugés chez un grand nombre de catholiques en France, permit qu'une condamnation vint frapper ceux qui les avaient défendues avec un zèle quelquefois excessif, afin que la promptitude et la sincérité de leur soumission servissent d'exemple aux autres, et que leurs adversaires eux-mêmes se trouvassent compromis, d'une manière heureuse pour eux et salutaire pour tous, par l'empressement avec lequel ils accueillirent en cette circonstance la décision du Pape, sans attendre ni exiger l'accomplissement de toutes les formalités qu'ils avaient regardées jusque-là comme nécessaires pour donner aux actes du Saint-Siège une autorité souveraine. Tous, en cette conjoncture, ceux qui étaient frappés aussi bien que ceux qui avaient provoqué le coup, travaillèrent de concert à démolir ces barrières que d'injustes défiances avaient élevées entre la France et le Saint-Siège et que celui-ci travaillait depuis longtemps à renverser, et l'on peut dire que les disciples de M. de Lamennais remportèrent en cette conjoncture le plus beau triomphe que Dieu pût accorder à leurs efforts, puisque la main qui les frappait tuait du même coup l'ennemi qu'ils n'avaient cessé de combattre. Et il n'y eut en cette lutte mémorable que des vainqueurs, car elle donna gain de cause aux deux partis.

Ce ne fut pas le moindre mérite de M. Rohrbacher d'avoir entrevu le premier le principe des erreurs de son maître et d'avoir entrepris son *Histoire ecclésiastique* dans le but de les réfuter. M. de Lamennais subordonnait, comme nous l'avons vu plus haut, l'Église catholique à l'Église primitive ou à la société du genre humain, de même qu'il subordonnait la grâce à la nature. C'est afin de saper par la base cette erreur capitale que M. Rohrbacher conçut la pensée de présenter l'Église catholique comme embrassant dans sa merveil-

leuse unité, tous les temps et tous les lieux, et de prendre pour épigraphe de son Histoire cette belle parole de saint Épiphanes : *La sainte Église catholique est le commencement de toutes choses*, parole qui n'est elle-même que l'explication de cette autre de saint Paul : *Le Christ était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles*. C'est, en effet, une doctrine universellement admise par tous les grands théologiens, qui l'ont eux-mêmes apprise de l'Apôtre des gentils, que Dieu voit et connaît toutes choses en son Verbe, et que c'est dans ce Verbe fait chair qu'il contemple et développe tout l'ordre de la sanctification des élus ; de telle sorte que Notre-Seigneur Jésus-Christ est, comme homme, le premier-né de toute créature, l'unique médiateur entre Dieu et les créatures intelligentes, et le chef suprême de l'Église en tous les temps, en tous les lieux et sous toutes les formes, sous la loi de nature et sous la loi écrite aussi bien que sous la loi de grâce ; de telle sorte encore qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais sous le ciel d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés. En commençant son *Histoire ecclésiastique* par la création du premier homme l'abbé Rohrbacher ne faisait donc que suivre la doctrine de saint Paul et des théologiens, et il est vraiment étonnant qu'on ait cherché à lui en faire un reproche et qu'on ait aperçu là un reflet de l'erreur fondamentale de M. de Lamennais tandis qu'elle y trouvait au contraire sa réfutation la plus complète. En effet, si l'Église catholique est le commencement de toutes choses, loin d'être subordonnée à quoi que ce soit, elle domine au contraire tout le reste ; il n'y a, chez tous les peuples de la terre, de vrai et de bien, dans l'ordre surnaturel, que par elle. Loin d'être renfermée et contenue, comme quelque chose de plus étroit, dans l'enceinte plus vaste du genre humain, elle embrasse au contraire en son sein, dans tous les temps et dans tous les lieux, tous les hommes qui ont cru d'une manière méritoire, tous ceux qui ont été justifiés et sauvés par l'attente du Rédempteur promis ou par la foi à l'accomplissement des promesses.

C'est cette idée fondamentale qui a donné au plan de M. Rohrbacher, dans la composition de son *Histoire ecclésiastique*, cette ampleur et cette élévation qui en font le principal mérite et rachètent la plupart des imperfections de détail qu'on lui a reprochées ; c'est cette idée qui a fait de son ouvrage le livre le plus complet et le plus parfait qui existe en ce genre. Du point de vue élevé où l'auteur s'est placé il domine et embrasse tous les événements ; il tient en sa main, pour ainsi dire, tous les fils de l'histoire, et les rattache à celle de l'Église comme à leur centre commun. L'histoire de l'Église devient sous sa main comme un tissu fort et compacte, dont l'ordre surnaturel forme la chaîne, tandis que les faits de l'ordre naturel en sont la trame que les siècles déroulent avec une suite merveilleuse, malgré ses interruptions apparentes. Quelquefois, en effet, une révolution politique ou religieuse, suscitée par les passions humaines, vient couper ce fil que la main de Dieu tient et conduit avec tant de sagesse et d'habileté ; mais tout aussitôt ce divin Ouvrier trouve dans sa miséricorde infinie le moyen de réparer le dégât et de renouer le fil interrompu. Les passions et les crimes des hommes servent ainsi à manifester sa miséricorde et sa justice ; ils sont dans ce vaste tableau comme les ombres qui en font ressortir avec plus d'éclat la lumière.

Si l'Église catholique est le principe et le commencement de toutes choses, si Dieu ne voit rien qu'en son Fils, et par son Fils, et si l'Église n'est que la continuation et le développement du corps mystique de Jésus-Christ, rien en ce monde n'est étranger à son histoire.



Tout, en effet, d'après la parole de l'Apôtre, est pour les élus : tout, même ce que l'on fait contre eux ; et c'est là la clef de toute l'histoire, laquelle n'est sans elle qu'une énigme indéchiffrable, une suite confuse d'événements qui ne semblent avoir aucun rapport entre eux. Ces révolutions qui bouleversent le monde, ces passions qui l'agitent, ces crimes qui l'épouvantent ; ces erreurs, ces hérésies que l'orgueil et une curiosité présomptueuse ont inventées ; ces guerres qui ruinent et fatiguent les peuples, ces traités qui changent et reculent les bornes des États, tout cela, dans la pensée de Dieu, n'a qu'un but, à savoir de recueillir les élus dispersés sur la terre et d'achever ainsi la construction du corps mystique de Jésus-Christ. Ces pensées sont assurément bien éloignées de celles que se forme le vulgaire, et celui qui étudie l'histoire dans cet esprit y découvre des choses qui restent un mystère pour les autres. Rien ne l'étonne, rien ne le choque, rien ne le scandalise. Le fil divin qu'il tient à la main sert à le diriger dans ce labyrinthe inextricable, et l'on peut lui appliquer ce vers du poète latin :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

De ce point de vue rien n'est étranger à l'histoire de l'Église, parce qu'il n'est rien, même parmi les événements qui semblent appartenir à l'ordre purement temporel, qui ne se rapporte à elle par quelque endroit et dont elle ne soit ou le but ou l'explication.

C'est cette pensée féconde et sublime à la fois qui a fourni à M. Rohrbacher le cadre de son histoire, et qui lui a permis d'y faire entrer tant de choses qu'on ne retrouve dans aucun autre ouvrage de ce genre. La multitude et la variété infinie des événements qui passent sous les yeux du lecteur ne lui permettent pas toujours, je le sais, de saisir facilement le lien qui les unit, et dans ce vaste ensemble l'harmonie du tout paraît quelquefois disparaître dans la confusion des détails. Mais cet inconvénient était à peu près inévitable, et l'auteur devait se résigner ou à passer sous silence beaucoup de choses qu'il importe cependant de connaître, ou à sacrifier jusqu'à un certain point la beauté artistique de son œuvre. Pour un esprit comme le sien il n'y avait pas à balancer. Il savait d'ailleurs que la nature de son ouvrage et le genre de public auquel il s'adressait lui permettaient de tenir moins de compte de la forme extérieure et des agréments du style, et que les lecteurs qu'il avait principalement en vue chercheraient surtout dans son livre des faits présentés avec exactitude et un esprit vraiment catholique. Or, sous ce double rapport, l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher est irréprochable dans son ensemble, autant que le comportent la nature et l'étendue de l'ouvrage. Aussi, en parcourant les observations qui ont été faites à l'auteur relativement à certains faits dont l'exactitude était contestable, nous avons été étonné de leur petit nombre. Encore faut-il dire à sa décharge que, parmi ces observations, plusieurs étaient peu fondées ou reposaient sur des documents incertains.

Au point de vue de l'auteur, l'histoire de l'Église primitive devait tenir une place importante dans son livre et elle en est peut-être la partie la plus neuve. Il s'est attaché à suivre chez les peuples anciens les traces de cette révélation que Dieu fit au premier homme, et qui, malgré le mélange impur qu'y ajoutèrent dans la suite les passions et les erreurs des nations idolâtres, se maintint cependant toujours parmi elles comme un flambeau à la lumière duquel elles pouvaient, en correspondant fidèlement à la grâce, connaître et suivre la

voie qui conduit l'homme à sa fin surnaturelle. Nous insisterons particulièrement sur ce point, parce que c'est peut-être celui sur lequel l'auteur a été le plus vivement attaqué. On a cru retrouver dans cette partie de son *Histoire* les traces des erreurs de M. de Lamennais; quelques-uns même ont cru y voir la preuve que M. Rohrbacher s'était fait illusion sur ses propres sentiments et qu'il ne les avait jamais formellement rétractés. Et cependant nous avons vu plus haut que c'était précisément pour les réfuter qu'il avait entrepris son ouvrage.

Il est certain que Dieu n'exige rien de l'homme qu'il ne puisse accomplir, et que celui-ci a toujours par conséquent les moyens de connaître les vérités et de remplir les prescriptions indispensables pour le salut. Quelque épaisses que fussent les ténèbres où l'idolâtrie avait plongé les peuples de l'antiquité, quelque profond que fût l'abîme où les passions les avaient précipités, il est certain néanmoins que chaque homme en particulier pouvait atteindre sa fin, et que ceux qui se perdaient se perdaient par leur faute et pouvaient s'appliquer ces paroles du prophète : *Ta perte vient de toi, perditio tua ex te*. Or, pour justifier en ce cas la Providence, il n'y a que deux hypothèses possibles : il faut ou que l'homme, ne tenant aucun compte des notions qu'il a reçues, dans la famille d'abord et dans la société au milieu de laquelle il vit, fasse pour ainsi dire table rase et reconstruise à nouveaux frais l'ensemble des vérités et des principes sans lesquels il ne peut aller à Dieu; ou bien il faut que, tout en tenant compte des notions qui lui ont été transmises par la tradition de la famille et de la société, il s'applique, avec le secours naturel de son intelligence et le concours surnaturel de la grâce divine, qu'il peut toujours se procurer par la prière, à dégager la vérité des erreurs qui la défigurent ou des ténèbres qui l'obscurcissent. Or, même en supposant que la première hypothèse soit réalisable, qui ne voit combien son application est difficile? Quelle force d'esprit et de caractère ne faut-il pas, en effet, quel effort de volonté, pour rejeter d'un seul coup toutes les idées que l'on a reçues de ceux-là mêmes en qui la nature et la raison nous commandent de voir et d'honorer les représentants de Dieu et les ministres de sa Providence? A quel degré de développement doit être parvenue déjà l'intelligence pour se mettre ainsi au-dessus des habitudes de toute la vie? Exiger un tel effort d'esprit d'hommes plongés dans les ténèbres et les superstitions de l'idolâtrie, c'est les condamner à un labeur impossible pour la plupart d'entre eux, et leur rendre par conséquent la damnation presque inévitable.

On comprend que les Jansénistes aient embrassé et soutenu avec ardeur cette hypothèse, si favorable à leurs principes touchant le petit nombre des élus. Persuadés d'un côté que presque tous les hommes sont voués à la damnation, et, de l'autre, que la part de la volonté dans l'œuvre du salut est nulle, puisque, suivant eux, elle ne peut résister ni à l'attrait de la grâce ni à celui du plaisir, ils étaient conséquents lorsqu'ils soutenaient que l'idolâtrie avait effacé jusqu'aux derniers vestiges des vérités indispensables au salut. Celui-ci étant, en effet, tout entier l'œuvre de Dieu, il importe peu que l'homme se dispose, par le concours de la grâce et de sa libre volonté, à recevoir des secours surnaturels plus efficaces, qui le mettent en état de connaître d'une manière utile pour le salut les vérités et de pratiquer les actes de vertu sans lesquels il ne peut atteindre sa fin. Toute grâce étant efficace et l'homme ne pouvant lui résister, il est facile de comprendre que l'homme, placé dans les



conditions les plus défavorables, et même dans une impossibilité morale de se sauver, se sauvera néanmoins dès que Dieu parlera à son cœur, puisque, dans le système des Jansénistes, il agit toujours avec toute l'étendue de l'énergie de son pouvoir, et que sa grâce se confond avec sa toute-puissance. Mais que des théologiens catholiques, chargés de sauvegarder dans leur enseignement la justice et la miséricorde de Dieu, adoptent des opinions qui, sans être formellement identiques à celles que nous venons d'exposer, s'en rapprochent néanmoins de telle sorte qu'elles sont dans la pratique sujettes à peu près aux mêmes inconvénients, c'est une chose étrange, à notre avis.

Tout, dans le système de M. de Lamennais, n'a pas été condamné par le Saint-Siège, et si, parmi ses livres, il en est qui aient rendu un véritable service à la religion, c'est bien cette partie de son *Essai sur l'indifférence* où, recueillant les traditions éparses des peuples de l'antiquité, telles que la science moderne les a découvertes et constatées, il a démontré d'une manière péremptoire que les vérités indispensables au salut se sont maintenues au milieu même des ténèbres et des vices de l'idolâtrie. Trompé par l'idée fausse qu'il se faisait de l'Église primitive, idée qui n'était que la conséquence nécessaire de son système sur le sens commun tel qu'il le comprenait, il a exagéré, nous en convenons, dans un sens favorable aux peuples de l'antiquité, la condition où les avait laissés l'idolâtrie. Partant de ce principe que la raison générale ne peut en aucun cas se tromper, et reconnaissant au genre humain la même autorité qu'à l'Église telle que l'a établie Jésus-Christ, il devait nécessairement admettre que l'enseignement des vérités religieuses était, même au sein du paganisme, pur et intact, comme il l'est aujourd'hui dans l'Église, et que l'idolâtrie n'avait jamais été une erreur de l'esprit, mais seulement un crime de la volonté.

Nous voyons reparaître ici, sous une autre forme, le défaut que nous avons constaté plus haut chez M. de Lamennais, celui de généraliser les faits et de les traduire en principes absolus. Il est possible que la tradition primitive se soit conservée pure chez plusieurs peuples anciens et les découvertes faites en ces derniers temps par ceux qui ont pu étudier de plus près les monuments de l'antiquité ne permettent guère de douter qu'il n'en ait été ainsi. On peut d'ailleurs juger de l'état des peuples anciens par celui où l'on a trouvé les nations du Nouveau-Monde au seizième siècle. Or il est incontestable que, chez plusieurs d'entre elles, la notion d'un Dieu suprême, créateur du ciel et de la terre, récompensant les bons et châtiant les méchants après cette vie, s'était maintenue malgré les superstitions de l'idolâtrie. Mais conclure de là qu'il a dû en être ainsi chez tous les peuples sans exception, c'est une supposition que l'histoire ne confirme point et qu'elle semble plutôt contredire.

Que l'idolâtrie ait été quelquefois, souvent même peut-être, un crime de la volonté, et non une erreur de l'esprit, c'est un fait que l'exemple des Juifs démontre jusqu'à l'évidence; car ils avaient certainement la notion d'un Dieu unique, et cependant ils retournaient, à la moindre occasion, au culte des idoles. Au reste il faut connaître bien peu le cœur humain pour ignorer que l'idolâtrie y a des racines secrètes et profondes, et, si la lumière du Christianisme disparaissait parmi nous, il serait bientôt remplacé par une idolâtrie moins grossière et moins absurde peut-être que celle des peuples de l'antiquité, mais qui ne serait ni moins corrompue ni moins funeste.

M. de Lamennais a toutefois, malgré ses exagérations, rendu un véritable service à la

cause de la religion, sous ce rapport, en appelant l'attention des théologiens et des apologistes sur un point de la plus grande importance et qui jusqu'ici avait donné lieu aux objections les plus formidables. Il était difficile, en effet, à des chrétiens, enrichis de tous les trésors que nous a acquis la Rédemption et comblés des bienfaits de Dieu, de croire qu'un Dieu si bon, qui a daigné se faire homme et mourir pour nous sur la croix, ait laissé pendant tant de siècles le genre humain tout entier dans un état où le salut était presque moralement impossible. Plus Dieu a été généreux à notre égard, plus il nous est difficile de croire qu'il se soit montré si sévère envers ceux qui nous ont précédés. N'est-ce pas d'ailleurs amoindrir l'effet de la Rédemption et le prix du sang que Jésus-Christ a versé pour nous que de soustraire à sa bienfaisante influence tous les siècles qui l'ont précédé? Aussi le sens des peuples catholiques s'est-il révolté contre cette supposition injurieuse à la bonté divine, et les exagérations de M. de Lamennais n'ont été que la réaction contre un autre excès bien plus dangereux, à notre avis; car il vaut mieux, à tout prendre, exagérer la miséricorde de Dieu que sa justice.

M. de Lamennais, en appelant l'attention des théologiens et des controversistes sur ce point, leur a donné l'occasion de l'examiner de plus près. Une étude plus approfondie de la question a modifié d'une manière heureuse les opinions que l'influence du jansénisme avait accréditées, et personne n'a contribué autant à ce résultat que M. l'abbé Rohrbacher dans son *Histoire ecclésiastique*. Il s'y est appliqué, en effet, avec un soin tout particulier, à faire ressortir, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, les vestiges de la tradition primitive, soit chez les peuples anciens, soit chez les peuples barbares, qui ont été découverts en ces derniers temps, sans prétendre toutefois qu'elle s'y soit maintenue pure de tout mélange d'erreur, et, si quelques expressions équivoques ont pu rendre parfois sa pensée douteuse en ce point, toute incertitude disparaît lorsqu'on se donne la peine de comparer les divers passages de son *Histoire* où il a eu occasion de traiter ce sujet. C'est là d'ailleurs le seul moyen de connaître la véritable pensée d'un auteur; aussi ne devrait-on jamais se permettre de juger un livre avant d'avoir fait cette comparaison. M. Rohrbacher, du reste, s'est expliqué de la manière la plus claire à ce sujet en répondant aux observations qui lui avaient été faites, et il résulte de ses explications qu'il n'a jamais voulu dire autre chose, sinon que la révélation primitive s'était conservée au milieu des ténèbres du paganisme, altérée et défigurée, il est vrai, par les passions, les erreurs et les préjugés, mais jamais cependant au point d'être méconnaissable pour celui qui, usant convenablement de ses facultés naturelles et coopérant à la grâce de Dieu, cherchait sérieusement à connaître la vérité. Dès qu'il déclare que c'est là ce qu'il a voulu dire, et que son assertion est confirmée par un grand nombre de passages de son *Histoire*, on ne saurait sans injustice l'accuser d'avoir pensé le contraire.

Au reste une chose nous a douloureusement frappé dans les observations qui ont été faites, soit officiellement, soit d'une autre manière, sur l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher. Tous ceux qui ont été chargés de l'examiner et d'en rendre compte conviennent unanimement que l'esprit en est irréprochable et le but excellent. Cette considération devait, ce semble, les rendre plus accommodants quant aux détails; car le sens de ceux-ci doit être expliqué par l'esprit général du livre. Et cependant nous avons été sur-



pris de la sévérité avec laquelle on s'est attaché à relever certains passages, certaines expressions, dont l'inexactitude et le danger, si toutefois il existait, disparaissent dans l'ensemble du livre. Cette rigueur, comparée à l'indulgence excessive avec laquelle on a jugé des ouvrages du même genre, bien autrement dangereux, ne peut s'expliquer qu'en supposant chez les juges ou les critiques un parti pris et des préjugés dont un juge devrait toujours être exempt. On se rappelle avec quelle vivacité la *Bibliographie catholique* a attaqué dès le commencement l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher en plusieurs articles où l'on retrouve toutes les accusations dont ce livre a été l'objet. Or ce même recueil, loin de se montrer aussi sévère à l'égard du livre de l'abbé Guettée, dont le Saint-Siège a fait justice depuis en le mettant à l'*Index*, et que plusieurs conciles ont flétri comme il le méritait, n'a eu pour cet auteur que des encouragements et des éloges. Ce rapprochement suffit à lui seul pour indiquer l'esprit dans lequel ont été faites la plupart des critiques du livre de M. Rohrbacher. Tandis qu'aucune paille n'échappait en celui-ci, on n'apercevait point dans les autres des poutres qui auraient frappé des yeux non prévenus. Tandis qu'on dénonçait à l'autorité ecclésiastique une œuvre que l'on reconnaissait excellente dans son ensemble, dans son but et dans son esprit, on laissait entre les mains des élèves du sanctuaire des livres qui auraient dû pervertir l'esprit du clergé français s'il n'avait été sauvé par le bon sens admirable qui le distingue et par un attachement inaltérable au Saint-Siège. Nos observations ne s'adressent point à la *Bibliographie catholique* telle qu'elle est rédigée depuis quelque temps, et nous sommes bien sûr que son directeur actuel se montrerait à la fois et plus juste envers M. Rohrbacher et plus sévère à l'égard de l'abbé Guettée.

On a encore reproché à M. Rohrbacher un certain esprit démocratique qui le porte non-seulement à exagérer les fautes et les vices des rois, mais encore à affaiblir l'idée que la religion nous donne de la royauté. Si ce reproche était fondé, il serait d'autant plus grave que, dans ce temps où l'orgueil et l'esprit d'insubordination portent au mépris de toute autorité divine et humaine, c'est un devoir, pour ceux qui parlent au nom de Dieu et de l'Église, de réagir contre cette funeste tendance et d'entourer le pouvoir de la considération qui lui est due; car, quelque indignes et méchants que soient ceux qui en sont revêtus, il est toujours un reflet et comme un écoulement de la puissance infinie de Dieu. Sur ce point deux opinions extrêmes ont été formulées. Les uns, frappés exclusivement des inconvénients de l'esprit de révolte et d'insubordination dans les peuples, ont cru qu'on ne saurait jamais trop fortifier le principe d'autorité; ils ont donc enseigné que le pouvoir est inamissible, et que l'abus qu'en fait celui qui en est revêtu ne donne jamais aux peuples d'autre droit que celui de ne pas faire les choses qu'on leur commande quand elles sont contraires à la loi divine, que toute résistance active est interdite, et qu'un chrétien doit toujours, à l'exemple des fidèles des premiers siècles, souffrir toutes les persécutions, la mort même, s'il le faut, plutôt que de repousser par la force l'injustice.

Cette doctrine, formulée d'une manière aussi absolue, porte en quelque sorte avec elle son correctif par l'exagération même dont elle est empreinte, et il était impossible que le sens catholique ne se révoltât pas contre une opinion qui essayait de donner une sanction divine au despotisme le plus humiliant, et mettait sous la sauvegarde de Dieu lui-même

les excès entrepris contre sa loi et l'honneur de son Église. Elle avait de plus l'inconvénient de condamner, au moins d'une manière indirecte, la conduite de l'Église pendant plusieurs siècles ; car, malgré toutes les peines que se sont données quelques théologiens pour dégager sa responsabilité dans les sentences de déposition prononcées par les Papes contre plusieurs princes qui abusaient de leur autorité et foulaient aux pieds les droits les plus sacrés, il est impossible, pour tout esprit de bonne foi, de séparer l'Église des souverains Pontifes qui agissaient en ces circonstances. Outre que ces sentences ont été portées plus d'une fois dans des conciles très-nombreux, ou même œcuméniques, on peut toujours appliquer à ces cas la doctrine de saint Augustin : que l'Église ne peut approuver l'erreur ou l'injustice, ni directement, par un consentement formel, ni indirectement, par son silence.

D'autres, frappés, au contraire, des périls et des malheurs que le despotisme a plus d'une fois préparés aux peuples et à l'Église, se sont jetés dans l'excès opposé et ont prétendu que les peuples peuvent toujours, en toute circonstance, repousser l'oppression par la force, et qu'ils sont les seuls juges des dissentiments qui s'élèvent entre eux et les princes. C'était blâmer implicitement les enseignements de l'Église et la conduite des chrétiens des premiers siècles ; c'était de plus ouvrir la porte à toutes les révolutions et consacrer tous les excès de la démagogie. L'une et l'autre doctrines avaient le tort d'ériger en principes absolus des prescriptions qui, étant toutes pratiques de leur nature, doivent être diversement appréciées selon les circonstances. M. de Lamennais a été plus loin encore, et, renouvelant les erreurs de Wiclef et de Jean Huss, il a semblé attribuer au péché l'origine du pouvoir.

L'Église, se tenant également éloignée de ces deux extrêmes, a, soit par sa conduite, soit par ses enseignements, proclamé la vraie doctrine sur cette question importante. En vain ses ennemis ont-ils cherché à établir une contradiction flagrante entre ses actes et ses jugements aux diverses époques de son histoire ; toutes leurs objections tombent devant cette seule considération qu'il s'agit ici d'un point de morale pratique, qui ne peut être décidé dans un sens absolu et applicable à tous les temps et à tous les lieux, et pour lequel il faut tenir compte de la constitution des divers pays, de leurs rapports avec l'Église catholique, et de plusieurs autres circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il suffit aux catholiques de savoir que ce que l'Église a fait est bien fait ; ce qu'elle a enseigné est vrai, et ce qu'elle a commandé est juste. Les premiers chrétiens ont bien fait de se laisser égorger plutôt que de prendre les armes pour secouer le joug des tyrans qui les opprimaient, et l'Église a bien fait de leur prescrire ou conseiller cette conduite ; mais aussi, et par la même raison, les peuples catholiques, au moyen âge, ont bien fait de forcer leurs rois à garder les promesses qu'ils avaient jurées et de défendre contre eux par les armes les droits de Dieu et la liberté de l'Église, et celle-ci a bien fait de leur prescrire ou conseiller cette conduite. Les Papes n'ont point outre-passé leurs droits en déposant les princes qui refusaient de se soumettre à leurs desseins, et ils ont agi en cela non-seulement comme mandataires des nations catholiques, chargés par elles de protéger leur foi et de défendre leurs intérêts, mais encore en vertu d'un droit qu'ils tiennent de Dieu lui-même, et qui leur donne le pouvoir d'interpréter la loi de Dieu dont ils sont les gardiens, de résoudre



toutes les questions de morale, pour les peuples aussi bien que pour les individus, et de lier ainsi les consciences. Il faut être insensé et n'avoir jamais ouvert l'histoire de l'Eglise pour leur contester ce droit. S'ils ne l'avaient possédé ils se seraient trompés, et l'Eglise avec eux, pendant plusieurs siècles, sur la nature et l'étendue des prérogatives qu'ils ont reçues de Jésus-Christ, ou ils auraient trompé les peuples et n'auraient été que des imposteurs. Voilà pourtant la triste alternative à laquelle se sont condamnés quelques théologiens ignorants ou serviles, qui n'ont pas craint d'attribuer à une usurpation un droit que les souverains Pontifes ont exercé, pendant plusieurs siècles, du consentement et avec le concours de l'Eglise tout entière.

M. Rohrbacher, dans le cours de son *Histoire ecclésiastique*, n'a fait que constater et mettre en relief l'enseignement et la pratique de l'Eglise sous ce rapport, et il a jugé avec d'autant plus de raison la chose nécessaire que ce point est un de ceux que les historiens qui l'ont précédé, et particulièrement Fleury, ont le plus obscurcis. Ces derniers, toutes les fois qu'un dissentiment s'est élevé entre les princes et le Saint-Siège, n'ont presque jamais manqué de donner gain de cause à ceux-là; et comme, d'un autre côté, les Papes qui ont lutté avec le plus d'énergie contre les tyrans sont en même temps ceux dont l'Eglise a conservé le meilleur souvenir et qui se sont le plus distingués par leur sainteté, les déclamations et les récits faux ou incomplets de ces historiens devaient nécessairement laisser dans l'esprit du lecteur une impression singulière; car on leur présentait, d'une part, comme de grands princes ceux qui avaient lutté avec le plus d'acharnement contre le Saint-Siège, et, de l'autre, les souverains Pontifes qui avaient cherché à les faire rentrer dans le devoir, comme des hommes violents ou au moins imprudents et téméraires. Or, si, dans les querelles de ce genre, il y a pour le catholique, avant tout examen, quelque présomption, elle doit être évidemment en faveur des derniers. Quelque confiance, en effet, que l'on puisse avoir dans la sagesse et les bonnes intentions des princes, il nous semble qu'un catholique doit reconnaître, au moins au même degré, ces qualités dans ceux en qui il vénère l'autorité de Jésus-Christ et qu'il sait être dirigés d'une manière toute spéciale par l'Esprit-Saint. Il y a donc tout lieu de présumer que, dans ces grandes querelles entre le sacerdoce et l'empire, qui remplissent une partie de l'*Histoire ecclésiastique*, le tort a été du côté des princes, et il est du devoir d'un historien consciencieux de ne point dissimuler la vérité en ces circonstances.

C'est là ce qu'a fait M. Rohrbacher; il a étudié les faits sérieusement et avec une entière bonne foi; il a cherché, comme il le devait, à justifier la conduite des Papes; il a démontré jusqu'à l'évidence que les princes qui se sont mis en opposition avec eux ont toujours été plus ou moins des hommes méchants, injustes, souvent violents et cruels, et que les Papes défendaient contre eux non-seulement les droits de l'Eglise, mais encore ceux des peuples qu'ils opprimaient. Comme les faits de ce genre sont très-nombreux dans l'histoire, il en résulte pour le catholique cette impression qu'un grand nombre de princes ont été infidèles à leur mission, et qu'au lieu de protéger l'Eglise, comme c'était leur premier devoir, ils l'ont persécutée et opprimée. Il est donc impossible à un historien consciencieux de raconter les faits tels qu'ils se sont passés sans qu'il en rejaille quelque tache sur la royauté, dans l'esprit de ceux qui, ne distinguant pas assez entre les institu-

tions et les hommes chargés de les représenter, rendent les premières responsables des vices et des abus de ceux-ci. Que M. Rohrbacher, entraîné par un mouvement d'indignation bien légitime contre ces tyrans qui ont suscité tant de traverses et de chagrins aux Papes les plus grands et les plus vertueux, ait avancé quelques propositions qui, prises rigoureusement et sans aucun rapport à l'esprit général de l'auteur, manquent d'exactitude, il n'y a rien là qui doive surprendre, et nous sommes étonné qu'on en ait trouvé si peu dans un ouvrage aussi considérable.

La *Bibliographie catholique* n'en cite que deux qui méritent quelque attention. La première est ainsi conçue : « Tout souverain anticatholique, ou qui repousse opiniâtrement l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, se dépose lui-même de la souveraineté, absout lui-même ses sujets de tout devoir envers lui, se met lui-même hors la loi. En effet quiconque méprise l'autorité la plus grande donne à chacun le droit de mépriser la sienne et mérite qu'on use de ce droit. » Si l'auteur n'avait eu l'occasion de manifester à diverses reprises, dans son livre, le fond de sa pensée sur ce sujet, ces expressions, prises à la lettre, présenteraient en effet un sens inexact; mais elles sont suffisamment corrigées par les déclarations formelles qu'il a données à ce sujet. Il reconnaît dans sa défense qu'il n'est pas permis aux particuliers de se révolter, et que c'est un droit qui est réservé aux peuples. On peut dire, en un certain sens, qu'un souverain qui méprise l'autorité de l'Église donne à chacun le droit de mépriser la sienne et mérite qu'on use de ce droit. Il est bien évident qu'il ne s'agit point ici d'un droit strict et rigoureux. C'est ainsi qu'on dit d'un père qui se met au-dessus de toute loi et mène une vie scandaleuse qu'il donne à ses enfants le droit de le mépriser et qu'il mérite qu'ils usent de ce droit. Cela signifie que, autant qu'il est en lui, il autorise par ses exemples ses enfants à le mépriser, et qu'il mérite aux yeux de Dieu qu'ils le fassent. C'est au reste de cette manière que les choses se passent; la révolte des rois contre Dieu a presque toujours pour effet la révolte des peuples contre les rois, Dieu se servant des premiers pour punir les seconds, et ceux-ci méritent vraiment le châtiment qu'il leur envoie, même lorsque les peuples pèchent en se révoltant. L'auteur, en disant que le souverain anticatholique se dépose lui-même, absout lui-même ses sujets de tous les devoirs envers lui, se met lui-même hors la loi, indique par ces expressions qu'il n'entend point parler d'une véritable déposition, car aucun souverain ne se dépose lui-même en ce sens; mais il veut dire seulement que, lorsqu'un prince ne tient aucun compte de l'autorité de Dieu, qui garantit la sienne, il ne peut plus l'invoquer pour rappeler au devoir ses sujets révoltés contre lui. Ceux-ci, en effet, ne pourraient-ils pas alors lui demander de quel droit il en appelle à l'autorité de Dieu lorsqu'il la foule aux pieds et la méprise lui-même?

L'autre proposition que l'abbé Caillau reproche à M. Rohrbacher porte : « Tout gouvernement anticatholique, ou qui combat l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, est au fond une absurdité et une tyrannie : une absurdité, en ce qu'après avoir posé en principe qu'on n'est point obligé de respecter aucune autorité, puisqu'on ne l'est pas de respecter la plus grande, il prétend néanmoins qu'on est obligé de respecter la sienne; une tyrannie, en ce qu'il contraint les hommes par la force à se soumettre à une absurdité pareille. » Nous ne voyons point ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans ce

passage, et nous croyons comme l'auteur que tout gouvernement qui combat l'autorité de l'Église est absurde et tyrannique à la fois.

L'abbé Caillau reproche à l'auteur de soutenir une doctrine condamnée par l'Encyclique de Grégoire XVI lorsqu'il dit dans sa défense que le droit de révolte est réservé aux peuples. Nous ferons remarquer d'abord à ce sujet que la phrase incriminée est restrictive; ce n'est point une thèse qu'il pose, mais c'est au contraire une restriction qu'il apporte au droit de révolte. Or il n'a certainement pas voulu dire que les peuples ont toujours le droit de se révolter; mais il a entendu cette proposition dans le même sens que les théologiens catholiques du moyen âge, qui tous, depuis saint Thomas jusqu'à Suarez, ont enseigné que les peuples peuvent en certaines circonstances opposer la force à la tyrannie des princes. Or cette doctrine n'a point été condamnée par l'Encyclique de Grégoire XVI, qui n'a réprouvé que le droit de révolte tel que l'école démagogique l'a proclamé, et qui est inconciliable avec tout gouvernement, quelle que soit sa forme.

Au reste M. Rohrbacher, fidèle aux convictions de toute sa vie, n'a point voulu s'en rapporter à ses lumières dans sa propre cause; il a envoyé son livre à Rome, afin qu'il y fût examiné et qu'il pût corriger ce que l'on y aurait trouvé de répréhensible. Or, la seule observation qui lui ait été faite, c'est qu'il avait ignoré une bulle de Benoît XIV qui tranchait la question à l'égard des rites chinois et malabares. Toutes les critiques, toutes les objections tombent, il nous semble, devant ce témoignage. On sait, en effet, combien la foi romaine est tendre et délicate, avec quelle perspicacité les théologiens chargés d'examiner les livres y découvrent la moindre erreur. Dans cette capitale de la chrétienté les sciences théologiques continuent de tenir le rang qu'elles occupaient autrefois dans toutes les universités catholiques; elles y sont toujours enseignées avec cette ampleur et cette élévation qui, tout en se tenant fortement aux définitions de l'Église, ne s'alarment point des opinions qu'elle tolère et les laissent flotter en quelque sorte à l'aise, comme la frange gracieuse dont la variété orne, selon l'expression du Prophète, la robe de l'épouse. Nulle part on ne voit les choses d'aussi haut, et c'est pour cela que nulle part le regard ne s'étend aussi loin; nulle part, qu'on le sache bien, l'esprit n'est aussi large, aussi dégagé de ces systèmes, de ces préjugés d'école ou de pays, de ces opinions étroites, fruit d'études imparfaites, qui s'effarouchent des moindres divergences et condamnent sans examen tout ce qui ne s'accorde pas avec elles. L'examen qui a été fait à Rome de *L'Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher est donc une garantie de l'orthodoxie de son livre, et le témoignage flatteur qu'il a reçu des théologiens auxquels il l'a soumis est une ample compensation des critiques peu bienveillantes dont son ouvrage a été l'objet <sup>1</sup>.

Il ne faut point s'étonner, au reste, que son livre ait été aussi vivement attaqué; il heurtait des préjugés qui avaient vieilli parmi nous et qui s'étaient de noms respectables.

<sup>1</sup> Nous citerons ici un rapport officiel fait par des hommes qui n'étaient pas certes enclins à se laisser aveugler sur le mérite du livre. Voici leurs paroles : « *L'Histoire universelle* de M. l'abbé Rohrbacher, si intéressante sous tant « de rapports, dans laquelle on trouve une vaste érudition, des aperçus neufs et frappants, des idées grandes et nobles, « un parfum de piété qui charme les cœurs en les portant à la vertu, des rectifications de faits que d'autres histo- « riens avaient tronqués ou dénaturés, une narration qui plaît et qui rarement lasse le lecteur, un style qui, malgré « ses nombreux défauts, réveille l'attention par une teinte d'originalité qui attache et intéresse; cette *Histoire*, disons- « nous, au moyen des corrections que nous avons indiquées, deviendra un livre classique, et comme le manuel his- « torique de tous les prêtres et de tous les évêques du sanctuaire. »



La bonne foi avec laquelle ils étaient accueillis par un grand nombre d'ecclésiastiques les rendait plus dangereux encore et plus difficiles à déraciner. Propagés par l'enseignement des séminaires, par les livres que l'on mettait entre les mains des aspirants au sacerdoce, soutenus par l'autorité et les exemples d'hommes vertueux et recommandables, ils auraient fini par altérer profondément l'esprit du clergé français si une réaction puissante n'était venue, à temps encore, en arrêter les progrès. Or nul n'a plus contribué à ce mouvement salulaire que M. l'abbé Rohrbacher dans son *Histoire ecclésiastique*, et c'est à lui surtout que nous devons l'heureuse modification qui s'est opérée dans les esprits, dans les institutions et dans les habitudes du clergé depuis quelque temps. Il ne faut donc pas s'étonner que son livre ait soulevé tant de réclamations et donné lieu à des critiques si sévères ; elles étaient inspirées par un motif bon en soi, par la crainte de voir compromises des opinions que l'on s'était accoutumé à regarder comme la vraie doctrine de l'Église, de telle sorte que celle-ci dut paraître une nouveauté téméraire à ceux qui n'avaient eu pour les guider dans l'étude de la théologie que les manuels dont l'*Index* a fait enfin justice en ces derniers temps, et qui n'avaient eu ni le temps ni l'occasion d'aller puiser à des sources plus sûres. Aussi devons-nous être très-indulgent pour ceux qui, moins favorisés que nous, et ayant vécu à une époque où l'enseignement était moins pur qu'il ne l'est aujourd'hui, n'avaient pour règle de leur jugement et de leur conduite que les opinions qu'ils avaient apprises de leurs maîtres. La docilité est une vertu assez rare de nos jours pour qu'elle ait droit à nos égards, même lorsqu'elle se trompe sur son objet, et la vivacité avec laquelle plusieurs ecclésiastiques, recommandables par leurs vertus, ont attaqué l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher était un effet de leur zèle pour ce qu'ils croyaient la saine doctrine et de leur aversion pour toute nouveauté. Leur zèle, il est vrai, n'était pas selon la science, mais on ne pouvait exiger d'eux qu'ils connussent ce qu'on ne leur avait jamais appris et qu'ils se montrassent favorablement disposés pour des doctrines qu'on leur avait présentées comme nouvelles et téméraires. Des idées généralement reçues et propagées par l'enseignement finissent par former comme une atmosphère morale qu'on respire involontairement, et à laquelle échappent seulement quelques hommes qui, plus heureux que les autres, ont pu s'élever à des régions plus hautes et plus sérieuses. Mais ceux-ci perdraient une partie de leurs avantages et se montreraient ingrats envers Dieu du bienfait qu'ils en ont reçu s'ils en prenaient occasion d'accuser avec amertume ceux qu'il a traités moins favorablement, au lieu de les plaindre et d'avoir pour eux une indulgence charitable et compatissante. Nous ne reprocherons donc point à ceux qui, d'office ou autrement, ont critiqué l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher, d'avoir cédé, sans le vouloir, à des préjugés d'école qui devaient leur paraître respectables ; mais, nous plaçant au point de vue où ils se trouvaient par un fâcheux concours de circonstances, nous ne pouvons que les plaindre, et bénir Dieu d'avoir fait surgir des temps meilleurs parmi nous et purifié l'enseignement théologique des erreurs et des préjugés qui l'avaient altéré. Mais nous reconnaissons en même temps, comme la justice nous y oblige, que M. Rohrbacher a été un des principaux instruments dont Dieu s'est servi dans cette œuvre de régénération, et que son *Histoire*, malgré quelques imperfections, et pour le fond et pour la forme, est un des monuments les plus précieux de la science ecclésiastique en ces derniers temps, celui peut-être

qui a exercé le plus d'influence sur la direction générale des esprits, parce qu'il répondait au besoin le plus impérieux de notre époque.

C'est par l'histoire, en effet, que les sources de la science avaient été altérées et que les erreurs les plus déplorables s'étaient introduites. L'histoire ecclésiastique n'avait point échappé à cette contagion universelle, et Fleury s'était rendu l'interprète de tous les préjugés de ces temps. Son livre jouissait dans le clergé d'une autorité que le temps et l'esprit de parti avaient affermie ; il formait à lui seul l'opinion et la conscience de la plupart des ecclésiastiques, qui se seraient reproché de suspecter l'exactitude et la bonne foi d'un auteur qu'on leur avait recommandé et dont ils avaient entendu la lecture pendant le cours de leurs études théologiques. Pour attaquer une réputation si bien établie, pour renverser cette forteresse où s'étaient retranchés les préjugés les plus déplorables, il fallait un courage que pouvaient seules donner la conviction d'accomplir un devoir et la confiance dans le secours d'en haut.

L'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher a été l'œuvre de toute sa vie ; elle eût suffi à elle seule pour illustrer une congrégation tout entière, tant elle suppose de recherches, de courage et de patience. Elle est à la fois et le résumé le plus complet des grands travaux historiques qui l'ont précédée, et la source où devront puiser à l'avenir tous ceux qui voudront s'occuper de cet objet. Elle est la gloire non-seulement de celui qui l'a entreprise, mais encore du clergé de France tout entier, lequel, secouant généreusement le joug de vieux préjugés, l'a accueillie avec un louable empressement, et lui a donné, en prenant sur son nécessaire, un succès qui serait déjà glorieux pour un livre d'un médiocre volume.

Aussi, cette œuvre une fois achevée, l'auteur put dire avec saint Paul : « J'ai achevé ma carrière, et j'attends la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, juge souverainement juste, me rendra au dernier jour. » Il pouvait, en effet, présenter à Dieu avec confiance ce monument qu'il avait élevé à sa gloire et à l'honneur de son Église. Dieu donc, après lui avoir laissé le temps de terminer la seconde édition de son *Histoire*, de faire les corrections qu'il avait jugées nécessaires et de répondre aux observations qui lui avaient été adressées, Dieu ne voulut pas retarder plus longtemps pour lui la récompense qu'il avait si bien méritée.

M. l'abbé Rohrbacher vivait depuis quelque temps au milieu des pieux enfants de M. Liebermann, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Il avait trouvé dans cette maison une bienveillante hospitalité et un asile conforme à ses goûts, des livres qu'il pouvait consulter dans ses travaux, la retraite et le silence, si favorables à l'étude et à la méditation, et sur tout cela des cœurs amis et dévoués, dont le conseil, les soins et l'affection ont adouci ses dernières années. Ces saints prêtres honoraient en lui le restaurateur de l'histoire ecclésiastique ; ils regardaient comme une bénédiction pour leur maison la présence de cet homme, si simple et si modeste au milieu de l'éclat que son œuvre mémorable avait attaché à son nom, et dont la vie tout entière était un modèle pour les élèves confiés à leurs soins. Fidèle à son caractère et à ses habitudes jusqu'aux derniers jours de sa vie, l'abbé Rohrbacher, après avoir consacré toute sa journée à l'étude et à la prière, aimait à passer ses récréations avec les novices, se faisant enfant avec eux et plus qu'eux encore, les égayant par ses récits et ses bons mots, les charmant par sa douce familiarité, et les édifiant en même



temps par les pieux discours dont il savait entremêler ses entretiens, sans ostentation toutefois ni effort, mais avec une onction et un à-propos merveilleux. On sentait alors, en l'écoutant, que ses paroles n'étaient que le rejaillissement de la foi et de la charité qui remplissaient son âme. En effet, cet homme, qui n'avait rien autant aimé sur la terre que Dieu et son Église, qui avait vécu, pour ainsi dire, dans le passé de celle-ci, et dont la principale occupation avait été de raconter ses luttes et ses triomphes, cet homme l'aima jusqu'à ses derniers moments d'un amour tendre et filial, prenant part à ses victoires et à ses humiliations, joyeux comme un enfant quand elle avait fait quelque nouvelle conquête, triste et soucieux lorsqu'il apprenait qu'elle était opprimée ou persécutée. Toutes ses espérances, toutes ses affections, son âme et sa vie tout entière étaient à l'Église, et je ne sais si, en dehors d'elle, il y avait quelque chose en ce monde qui pût émouvoir et troubler sa belle âme. C'est dans ce pieux asile que la mort vint le trouver; elle fut pour lui le reflet de sa vie et comme le crépuscule qui termine un beau jour.

Nous empruntons à la plume éloquente de M. Louis Veuillot un jugement sur l'abbé Rohrbacher et le récit de ses derniers-moments.

« L'abbé Rohrbacher cachait sa vie; le petit nombre de ceux qui l'ont vu dans sa cellule, encombrée de livres, croiront, en lisant son testament, le revoir et l'entendre tel qu'il leur apparaissait, rude d'aspect, doux de cœur, franc de langage, plein de foi, de courage et d'humilité. Il était au même degré laborieux, savant et désintéressé, ne demandant à ses travaux que d'atteindre le but pour lequel il les entreprenait, c'est-à-dire le triomphe de la vérité, la gloire de Dieu et de son Église, profondément indifférent pour lui-même à la fortune et à la célébrité. Les profits qu'il a tirés de ses livres ont été consacrés partie à l'éducation de ses neveux et nièces, dont il était l'unique appui et qu'il a établis suivant l'humilité de leur condition première, partie à d'autres bonnes œuvres. Pour lui-même il s'était réduit au nécessaire d'un prêtre qui aime la sainte pauvreté. Quant aux distinctions, il n'en a reçu ni songé à en désirer d'aucune sorte. C'est par un hasard dont il fut prodigieusement étonné que cet homme, qui savait parfaitement l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand, qui avait écrit de savants opuscules de philosophie et qui venait d'élever ce beau monument de *l'Histoire universelle de l'Église*, unique dans notre littérature, se trouva un jour membre d'une Académie portugaise. La seule chose qu'il ambitionnât et qui pût le toucher était d'apprendre qu'on lisait son *Histoire* au réfectoire dans quelque séminaire ou communauté religieuse; et, certes, ce n'était pas l'amour-propre de l'auteur qui se réjouissait alors, mais le cœur du prêtre dévoué à la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

« Cet immense travail, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de puissantes études, sans prévoir même qu'il dût un jour l'entreprendre, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes et un profond esprit de soumission envers l'Église, une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant les mêmes soins à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini, et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaire, l'aurait engagé à biaiser en beau-



coup de rencontres où il a parlé au contraire avec une rude mais précieuse sincérité. Il s'en faut, au surplus, que l'*Histoire universelle* manque de mérite, même littéraire. Le plan, admirablement conçu, est exécuté avec une netteté admirable; toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des âpretés de style qui ne nuisent jamais à la vigueur du récit, on trouve fréquemment des pages de la plus haute éloquence, tout à fait dignes de cette vaste conception, qui a pour but de nous montrer Dieu gouvernant le genre humain, depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de son Église divinement inspirée. Tel est en effet le plan de l'ouvrage, exprimé dans cette parole de saint Épiphane, que l'auteur a prise pour épigraphe : *Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique*. On y voit figurer, dans un ordre merveilleux, les œuvres de l'Esprit de vérité et les œuvres contraires de l'esprit de mensonge; on découvre les mobiles; on assiste aux innombrables péripéties de ce grand combat, qui a commencé avec le premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour du monde. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de l'humanité, mais illuminée par l'intervention manifeste de la Providence. Là donc paraissent tout ce que l'humanité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a produit de plus beau, tout ce qu'elle a voulu de plus saint, et tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle a entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a essayé de plus pervers; la doctrine de lumière avec ses saints et ses fidèles, la doctrine d'erreur avec ses grands hommes et ses esclaves; les tentatives multipliées et les sanglantes victoires des fils de Satan, les entreprises sublimes, les héroïques résistances, les triomphantes défaites des enfants de Dieu. L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes qui le dépouillent de ses feuilles et qui brisent et dispersent au loin ses rameaux; mais ces rameaux brisés prennent racine là où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle et semble moins mutilé que rajeuni. Nulle part cette miraculeuse vie, ce continuel rajeunissement, cette perpétuelle résurrection de l'Église, témoignage suprême et suprême mystère de l'histoire, ne sont mieux présentés et mieux expliqués que dans le livre de l'abbé Rohrbacher. Il en a compris tout l'enseignement, et l'on peut dire toute la poésie, puisque c'est là par excellence le poème épique de l'humanité, dont toute autre conception ne sera jamais qu'un sommaire stérile ou un épisode incomplet. Et telles sont la beauté et la puissance de ce livre qu'aucun esprit juste ne le lira sans se prendre d'un amour éternel pour l'Église de Jésus-Christ, qui est la société des bons, des justes et des grands, la cité de la lumière et de l'amour, où l'homme, par la foi et par les œuvres, trouve une vision et une possession anticipées de Dieu.

« Ce livre était l'œuvre que l'abbé Rohrbacher avait à faire; il lui fut donné de l'accomplir et d'en voir le succès; succès d'ailleurs tel qu'il le souhaitait et tel qu'il devait être. L'*Histoire de l'Église*, commencée en 1842, est aujourd'hui (1853) à sa seconde édition, presque épuisée. Les catholiques s'occupèrent peu de la célébrer; l'esprit rationaliste et gallican prit plaisir à la poursuivre de mesquines critiques, auxquelles l'auteur ne répondit qu'en soumettant son livre au jugement du Saint-Siège. Le monde, qui fait tant de bruit autour de tant de faibles travaux sans leur demander même le frivole mérite de la forme, et qui a tant vanté, par exemple, le mensonger fatras de Sismondi, parut ignorer

jusqu'à l'existence de ce monument grandiose, dont une partie au moins, celle qui concerne le moyen âge, est traitée avec une largeur et une science historique supérieures à tout ce que les modernes ont le plus célébré.

« Quand son *Histoire de l'Église* fut achevée l'abbé Rohrbacher sentit graduellement diminuer ses forces. Dieu, néanmoins, lui laissa l'illusion de croire qu'il pourrait le servir encore, et, tout en composant une *Vie des Saints* distribuée pour tous les jours de l'année, il méditait des travaux philosophiques et historiques étendus. Il voulait surtout reprendre à fond les erreurs de certains historiens modernes, dont sa droiture détestait la fausse impartialité. Huit jours avant sa mort, ayant eu quelques-uns de ces moments de mieux qui se rencontrent dans les maladies de langueur, il nous disait : « Ce sont là les ennemis qu'il faut maintenant combattre, et, si Dieu nous rend la santé, tout vieux que nous sommes, nous nous mettrons à l'œuvre, et nous compléterons ainsi notre *Histoire de l'Église*. J'ai à faire... Mais pour vous conter cela il faudrait du temps... et de la respiration ! Attendons la volonté de Dieu. »

« La volonté de Dieu était qu'il reçût sa récompense, et il l'avait bien gagnée. Depuis quelque temps déjà sa vie n'était qu'une longue prière ; il est mort en priant. Dans les derniers jours, il ne voulait pas se séparer de son bréviaire, même lorsque sa vue, déjà presque éteinte, ne lui permettait plus d'y lire. Il le tenait sur ses genoux ou le faisait poser sur sa poitrine. Quand sa mémoire semblait voilée comme ses yeux et glacée comme ses mains, les prières de l'Église sortaient encore de sa bouche. Il oubliait le nom de ses amis et les faits qui venaient d'arriver, mais il savait toujours les psaumes par cœur et il les récitait avec les témoins qu'édifiait son agonie.

« Il avait cru qu'il mourrait le 10 janvier. Le soir de ce jour-là M. l'abbé Bouix, son ami, lui ayant suggéré cette oraison : *Amo te, Domine, amem ardentius*, il répondit : « Ce n'est pas assez, il faudrait aimer Jésus avec son cœur à lui. » Il ajouta : « J'avais proposé au bon Dieu de mourir aujourd'hui à midi, parce que c'est l'heure où il est allé au ciel. J'avais prié l'ange de la mort d'accompagner mon âme et de l'introduire dans le sein des miséricordes infinies. » Un des jeunes ecclésiastiques qui avaient eu le bonheur d'être choisis pour le servir dans sa maladie lui raconta qu'il venait de faire une longue promenade avec ses compagnons. L'abbé Rohrbacher sourit. « Vous avez été bien loin, lui dit-il ; avez-vous fait un pas pour l'éternité ? »

« On a noté les derniers murmures et les derniers bégayements de cette haute intelligence, lorsqu'elle semblait déjà, par intervalles, envahie de ces ténèbres d'un instant qui nous cachent les choses humaines avant de se dissiper pour jamais devant les choses de Dieu... « Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il, faites-moi miséricorde. Ainsi soit-il ! Délivrez-moi et prenez-moi dans l'esprit de votre Église ! — Je vous ai prié de me recevoir à l'heure où vous êtes mort, ô Jésus ! Exaucez-moi ! — *Mater misericordiæ, salus infirmorum, ora pro nobis !* — Mon Dieu, recevez mon âme en votre cœur compatissant. — *Miseremini saltem vos, amici mei. — Auxilium Christianorum ! — In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum !* — Jésus, Marie, Joseph, cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de moi ! — *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi.* » Comme on lui demandait s'il faisait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie, il répondit :

« Notre-Seigneur, le premier, a fait le sacrifice de la sienne; comment ne lui abandonnerais-je pas le peu de jours qui peuvent me rester encore à vivre ? Mon Dieu, ayez pitié de moi, et vous, Monsieur l'abbé, priez pour moi. — *Dominus det nobis suam pacem et vitam æternam. Amen.* — O Marie, conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous ! — M. de Lamennais s'est-il confessé avant de mourir ? Où est son âme ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! — Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi ! — Monsieur, dites à ces messieurs que je suis toujours très-attaché à l'Église romaine et au souverain Pontife. »

« Ce furent là ses dernières paroles, et Dieu permit que son serviteur, qui avait tant aimé l'Église romaine pendant sa vie, la finit par un dernier témoignage d'amour et de soumission envers elle. Il mourut le 17 janvier 1856, à cinq heures du matin, la veille de la Chaire de saint Pierre à Rome, fête pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière. Dieu voulut que ce fût aussi la première que son serviteur fût dans le ciel.

« Il fut enterré à côté de M. Liebermann, comme il l'avait demandé, et ces deux hommes, qui avaient eu le même but, les mêmes affections pendant leur vie, se trouvèrent l'un près de l'autre après leur mort, et sur la terre et dans le ciel. »

Nous terminerons cette notice par la copie de son testament, qui est à la fois l'expression de ses dernières pensées, la récapitulation de ses travaux et l'histoire de sa vie.

« Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Je lègue mon âme à Dieu; qu'il veuille bien la recevoir dans son infinie miséricorde. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

« Je lègue mon corps à la terre de mon Dieu, en attendant la résurrection générale. *Credo resurrectionem mortuorum.*

« Je sou mets d'esprit et de cœur au jugement du Saint-Siège, c'est-à-dire de notre Saint-Père le Pape, tout ce que j'ai écrit et tout ce que j'écrirai. *Ubi est Petrus, ibi Ecclesia.*

« 1<sup>o</sup> Le *Catéchisme du Sens commun*. Dans les deux premières éditions, qui sont identiques, cet opuscule expose l'état de la controverse tel que je le concevais alors plutôt que des idées définitivement arrêtées. La troisième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, publiée par l'abbé Migne, en 1842, a pour but d'éclaircir les questions fondamentales entre la raison et la foi, la philosophie et la théologie, afin que les catholiques puissent s'entendre à cet égard et marcher désormais à l'ennemi sans s'exposer à tirer les uns sur les autres. D'après les découvertes que j'ai faites sur le vrai système de Descartes touchant la certitude, une nouvelle édition du *Catéchisme du Sens commun* doit paraître ces jours-ci, 23 février, sous ce titre : *Catéchisme du Sens commun et de la Philosophie catholique*, quatrième édition.

« 2<sup>o</sup> *Lettre d'un membre du jeune clergé à Monseigneur l'évêque de Chartres*. Elle a été réimprimée dans un journal.

« 3<sup>o</sup> *Lettres d'un anglican à un gallican*. Réimprimées dans un journal.

« 4<sup>o</sup> *La Religion méditée*. Seconde édition.

« 5<sup>o</sup> *Des Rapports naturels entre les deux puissances*.

« 6<sup>o</sup> *De la Grâce et de la Nature*.

« 7<sup>o</sup> *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants et autres religionnaires*. Troisième édition.

« 8<sup>o</sup> *Tableau des principales conversions*, etc. Deuxième édition. J'en ai préparé une troisième.

« 9<sup>o</sup> *Histoire universelle de l'Église catholique*, en 29 volumes in-8°. L'impression, commencée à Nancy le 13 avril, fête de saint Justin (1842), a été terminée au commencement de 1849. La seconde édition, commencée à Paris en décembre 1849, a été terminée en avril 1853.



« 10° *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, à l'usage du clergé et du peuple fidèle. 6 volumes in-8°, 1852.

« 11° En manuscrit : *Justification des doctrines de M. de Lamennais contre une censure imprimée à Toulouse*. Ce travail a été fait au mois de décembre 1832, après la première Encyclique de Grégoire XVI, lorsque M. de Lamennais fut revenu de Rome et que le Pape lui eut fait témoigner être content de sa soumission. Comme je n'ai pas revu depuis ce travail avec attention, j'ignore s'il y a quelque chose de contraire à la seconde Encyclique. Quant aux doctrines philosophiques, mon dessein formel était de les tourner (et par conséquent les idées de M. de Lamennais, qui approuvait tout ce travail) dans le sens qui s'est trouvé celui de la seconde Encyclique. Ce travail devait être publié; comme les esprits commençaient à se calmer à cette époque, on crut plus sage de ne pas le publier. Il sera bon de conserver le manuscrit comme renseignement, d'autant plus qu'il en reste une copie entre les mains de M. de Lamennais. — Pour M. de Lamennais lui-même, Dieu veuille avoir pitié de lui et lui redonner la foi. Par celles de mes lettres qui se trouvent à la fin des 20° et 21° volumes de l'*Histoire*, on sait quelle a été ma conduite à cet égard. — Le 1<sup>er</sup> décembre 1852 je lui ai fait envoyer un exemplaire de la seconde édition de l'*Histoire* après avoir su par une lettre de sa main que cela lui ferait plaisir. Je n'en ai pas eu de nouvelles. — Dans sa dernière maladie je me suis transporté à son logis; des messieurs qui se trouvaient là me dirent qu'on lui parlerait de ma visite, et que, sans doute, il me recevrait dans huit jours. Je retournai; j'y trouvai son neveu, Ange Blaise, qui promit de m'écrire quand son oncle serait en état de me recevoir. Je n'ai pas reçu d'avertissement, et M. de Lamennais est mort sur les entrefaites. Écrivain en deux tomes : le premier dit *oui*, le second dit *non*; valeur totale, *zéro*. »

Après être entré dans les détails de son testament M. Rohrbacher finit en disant :

« Telles sont mes dernières volontés, que je veux être fidèlement et ponctuellement exécutées. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !*

« Jésus, Marie, Joseph, recevez-moi à jamais dans votre sainte famille !

« Saints anges qui m'avez tant aidé à faire le bien que j'ai pu faire, aidez-moi surtout à bien finir ! Mes saints patrons, soyez surtout mes patrons et mes protecteurs à mon heure dernière ! Saints anges de mes neveux et nièces, conservez-nous tous pendant la vie et à la mort.

« Clos et signé au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, le 24 février 1855, fête de saint Mathias, apôtre <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Univers*, 23 janvier 1856



# PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

---

Le but principal que nous nous sommes proposé dans ce long travail, c'est de contribuer pour notre part à raffermir les fondements ébranlés de la société humaine, en montrant, par l'ensemble et le détail des siècles, la vérité de ce que Bossuet résume dans les paroles suivantes :

« Quelle consolation aux enfants de Dieu, mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que, d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres ! D'où en reprenant les pontifes qui ont servi sous la Loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde !

« Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit, naturellement incertain et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par une autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'ÉGLISE CATHOLIQUE, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à la première origine !

« Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

« C'est aussi cette réunion que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Église de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Église en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours, en leur bouche, n'est qu'un discours en l'air ; car, si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

« Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans et au dehors du Christianisme<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Discours sur l'Histoire universelle*, c. 31.



Ce que Bossuet disait au dix-septième siècle, saint Épiphane le disait déjà au quatrième, dans son *Histoire* et sa *Réfutation générale de toutes les Hérésies*. Il en compte quatre-vingts jusqu'à son temps, à partir de l'origine du monde, vingt avant Jésus-Christ et soixante après. L'idée qui lui sert de base, c'est que l'Église catholique est de l'éternité ou du commencement des siècles. Adam ne fut pas créé circoncis, il n'adora pas non plus d'idole ; mais, étant prophète, il connut Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il n'était donc ni juif ni idolâtre, mais il montrait dès lors le caractère du Christianisme. Autant en faut-il dire d'Abel, de Seth, d'Énos, d'Hénoch, de Mathusalem, de Noé, d'Héber, jusqu'à Abraham. Jusqu'alors il n'y avait de principe d'action que la piété et l'impiété, la foi et l'incrédulité : la foi avec l'image du Christianisme, l'incrédulité avec le caractère de l'impiété et du crime ; la foi sans aucune hérésie, sans aucune diversité de sentiments, sans aucune dénomination particulière, tous s'appelant hommes, ainsi que le premier ; la même foi que professe encore aujourd'hui la sainte et catholique Église de Dieu, foi qui a existé dès l'origine et a été manifestée de nouveau dans la suite. Du premier homme au déluge l'impiété s'est produite en crimes violents et barbares : première phase, que saint Épiphane appelle barbarisme ; du déluge au temps d'Abraham elle se produisit en mœurs sauvages et farouches, comme celles des Scythes. Cette seconde phase, saint Épiphane l'appelle scythisme, usant de cette distinction de saint Paul : « En Jésus-Christ il n'y a ni barbare, ni Scythe, ni Hellène, ni Juif. » L'hellénisme ou l'idolâtrie commença vers le temps de Sarug, bisaïeul d'Abraham, et le judaïsme à la circoncision de ce patriarche. Abraham fut d'abord appelé avec le caractère de l'Église catholique et apostolique, sans être circoncis. De l'hellénisme naquirent les hérésies ou systèmes de philosophie grecque ; de l'union de l'hellénisme et du judaïsme, l'hérésie des Samaritains avec ses diverses branches ; du judaïsme, les hérésies des saducéens, des scribes, des pharisiens et autres ; du Christianisme il en était sorti jusqu'alors soixante, parmi lesquelles il compte et réfute les hérétiques qui niaient la divinité du Saint-Esprit, prouvant contre eux que le Saint-Esprit est coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. Il termine tout l'ouvrage par la pensée première : que l'Église catholique, formée avec Adam, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée par Isaïe, manifestée dans le Christ et unie à lui comme à son unique épouse, existe à la fois et avant et après toutes les erreurs <sup>1</sup>.

Ce sont ces hautes et profondes considérations de saint Épiphane et de Bossuet qui nous ont déterminé à intituler l'ensemble de notre travail *Histoire universelle de l'Église catholique*, avec cette épigraphe de saint Épiphane : *Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique*, et cette autre de saint Ambroise : *Où est Pierre, là est l'Église*.

Tous les théologiens catholiques font observer que la vraie Église est et doit être catholique, ou universelle, de trois manières : quant aux temps, quant à la doctrine, quant aux lieux.

Un coup d'œil sur l'état présent du monde nous ramène à la même conclusion que saint Épiphane et Bossuet.

Le genre humain, dont il s'agit de constater l'origine, la destinée, les devoirs, est disséminé sur les cinq parties du globe : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Pour l'intelligence, surtout l'intelligence religieuse et morale, on peut dire qu'il n'y a de vie intellectuelle qu'en Europe et en Amérique, c'est-à-dire dans la société chrétienne.

<sup>1</sup> S. Epiphane, t. 2, édit. Petau.

Or l'Église catholique, dans son état actuel, remonte de nous à dix-neuf siècles, et de là, dans un état différent, jusqu'au commencement de l'humanité. Elle embrasse ainsi, soit dans son état présent, soit dans ses origines, tous les siècles, depuis Pie IX jusqu'à Adam. Hors de là nul ensemble, mais seulement des fragments qui, examinés isolément, ne présentent qu'un amas de décombres, mais qui, dans la complète étude de l'histoire du Christianisme, entrent nécessairement dans sa composition et sont utilisés par la science, qui sait tirer parti des débris mêmes. L'Église catholique, c'est le genre humain, constitué divinement et divinement conservé dans l'unité, pour répondre et pour dire à qui l'interroge d'où il vient, où il va, quels sont les principaux événements de sa longue existence, quels sont les desseins de Dieu sur lui et sur nous. Cette réponse est l'histoire que nous écrivons.

Histoire veut dire science des faits : science, connaissance raisonnée, connaissance qui explique la raison, les causes, les rapports, les effets. L'histoire du genre humain comprend donc non-seulement la notion des principaux faits qui le concernent, mais l'explication de ces faits par leurs causes et leurs résultats. « Or, comme a dit Bossuet, LA SEULE ÉGLISE CATHOLIQUE remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une suite avec celle de Jésus-Christ. Être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui durera autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est au siècle des siècles<sup>1</sup>. » La seule Église catholique peut donc nous apprendre avec une entière certitude et les faits de son histoire et le sens des faits.

Le malheureux qui ne croirait ni en Dieu ni en sa providence ne pourrait même concevoir l'idée d'une histoire humaine. Tout étant pour lui sans cause, sans règle et sans but, comment imaginer une cause, une suite à quoi que ce soit ? Ne croyant pas le fait le plus éclatant que lui atteste le genre humain, l'existence de Dieu et sa providence, comment pourrait-il admettre un autre fait quelconque ? Comment lier plusieurs faits entre eux, y découvrir une cause, une intelligence, en un mot une histoire ? La seule histoire pour lui, c'est le silence et le néant.

Il n'y a donc pas d'histoire possible sans la foi en Dieu et en sa providence.

Mais qui croit à la providence divine sur le genre humain doit aussi, s'il veut être conséquent, croire à l'Église catholique ; car, outre qu'elle embrasse toute la terre, outre qu'elle est la portion intelligente de l'humanité, outre qu'elle a vécu tous les siècles, elle seule possède, et dans le Nouveau et dans l'Ancien Testament, une suite de monuments écrits auxquels, ni pour l'antiquité, ni pour l'ensemble, il n'y a rien de comparable au monde. La vérité est donc là, ou bien Dieu s'est joué des hommes ; autrement, la vérité est dans l'Église catholique, ou bien Dieu n'est pas.

Pour nous, nous avons interrogé ces monuments avec foi et amour. L'Église nous les présente dans trois langues qui ont été comme sanctifiées sur la croix : l'hébreu pour l'Ancien Testament, le grec pour le Nouveau, et le latin authentique de l'un et de l'autre, connu sous le nom de Vulgate. A l'exemple et avec le secours des plus doctes Pères de l'Église et des interprètes les plus catholiques, nous les avons interrogés dans chacune de ces langues. Où l'Église n'a pas fixé le sens elle-même, nous avons suivi, pour la traduction, celui des textes qui nous a paru le plus propre à repousser l'erreur et à confirmer la vérité.

Les faits ainsi constatés, d'après l'Écriture ainsi entendue, nous ont servi de règle pour en

<sup>1</sup> Discours sur l'Histoire universelle, c. 31.

démêler les vestiges dans les écrivains profanes, dans les traditions des peuples anciens, ainsi que dans les découvertes de la science moderne, et faire servir l'erreur même de marchepied à la vérité.

Quant à la doctrine de l'Église, qui est comme l'âme de son histoire, et qui nous a également servi de règle pour discerner ce qu'il y a de vrai, de faux, d'excusable dans toutes les doctrines humaines, soit de l'antiquité, soit de nos temps, voici comment nous avons cru pouvoir le mieux la saisir.

L'Église, royaume de Dieu en ce monde, quoiqu'il ne soit pas de ce monde, est semblable à une très-petite graine qui, jetée en terre, lève, croît jusqu'à devenir un arbre. Le germe est dans la graine, l'arbre est dans le germe, mais avec des dimensions quelquefois imperceptibles. Pour connaître la nature d'un arbre, la nature de son bois, de sa sève, de son fruit, il faut le considérer non-seulement dans son état de graine, d'arbuste, mais encore et surtout dans son état d'arbre fait; car ce qui était imperceptible d'abord devient palpable en se développant. Ainsi en est-il de l'Église et de sa doctrine. Pour bien la connaître il faut l'étudier non-seulement à sa naissance, non-seulement en son adolescence, mais encore et surtout dans son âge viril, lorsqu'elle commence d'enfanter à Dieu, non plus simplement des individus, mais des nations entières. Ce qui n'était qu'un germe dans un siècle se développe et grandit dans un autre; ce que l'on croyait d'abord obscurément devient plus tard enseignement public. Nous sommes donc partis de l'état actuel de la doctrine et du gouvernement de l'Église pour apprécier l'évolution progressive de cette doctrine et de ce gouvernement dans chaque siècle.

Les écrivains protestants qui ont composé des histoires ecclésiastiques ont suivi une marche tout opposée.

Toutes les histoires, tant ecclésiastiques qu'universelles, faites par des protestants, si on les réduit à leur plus simple expression, ne disent jamais que ceci : « Dieu a créé le monde avec une admirable sagesse; cependant à peine ce monde est-il créé que tout s'y dérange par la révolte de l'ange et de l'homme. Un Sauveur est annoncé, qui réparera tout; ce Sauveur est le Fils de Dieu; il vient après quatre mille ans; il enseigne, il se conduit avec une sagesse vraiment divine. Cependant à peine n'y est-il plus que son œuvre se détraque, que sa religion va se corrompant de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'enfin arrive la réforme d'Allemagne, qui réforme pour toujours le chef-d'œuvre de Dieu et de son Fils, en apprenant à tout le monde que chacun n'a de règle que la sienne, et que telle est la civilisation finale de la France, de l'Europe et de l'univers entier. »

Mais la parole de Dieu est esprit et vie. Il a dit au fils de Jonas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Il lui a dit, à lui et à ses autres disciples : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Cette parole est du même qui a dit : « Que la lumière soit ! et la lumière fut, » et la lumière n'a cessé d'être. Il est donc avec son Église jusqu'à la consommation des temps, et il est avec elle tous les jours. Il est avec elle dans les premiers siècles, il est avec elle au moyen âge, il est avec elle aujourd'hui. Elle n'éprouve jamais d'obscurcissement, parce que Celui qui est la lumière même est avec elle tous les jours. Dire ou supposer le contraire, c'est calomnier la parole du Christ.

La Providence donne aujourd'hui une mémorable leçon à certains catholiques. Quelques-uns, par préjugé de nation ou de politique, se sont cru le droit de censurer les Papes, les conciles, les docteurs, en un mot l'Église du moyen âge, comme ayant oublié et méconnu la doctrine et les exemples des premiers chrétiens, comme fomentant des principes de



révolte et d'anarchie. Aujourd'hui des protestants, des incrédules même reconnaissent et publient hautement que ce sont précisément ces Papes et ces conciles du moyen âge qui ont sauvé l'humanité, qui ont fait triompher sur la terre la justice et la morale, autrement la loi de Dieu. Enfants de l'Église, apprenons du moins des étrangers à honorer notre mère et à ne plus lui faire un reproche de ses bienfaits !

Le premier motif qui nous a fait entreprendre ce travail a été le désir de justifier l'Église catholique, apostolique et romaine, contre les reproches que se permettent à son égard quelques-uns de ses propres enfants, de rétablir pour cela les faits qu'ils ont altérés, les témoignages qu'ils ont supprimés, et de réfuter ainsi les calomnies qu'ils ont accréditées. Nous avons d'abord commencé son histoire depuis Jésus-Christ ; mais nous reconnûmes bientôt que, pour présenter la religion, l'Église de Dieu, dans toute sa majesté, pour la faire triompher de toutes les chicanes de l'incrédulité et de l'hérésie, de tous les préjugés de nation, en particulier de certains faux systèmes de philosophie, il fallait embrasser tous les siècles. C'est à cette étude que nous avons consacré notre vie, et le travail que nous donnons au public n'a pas eu d'autre but.

Quant au plan et à la marche de l'histoire entière, et même quant au style en général, nous avons pris pour modèles les historiens de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, parmi les profanes, Hérodote, Xénophon et même Homère ; les uns et les autres ont été lus et relus dans leur langue originale. Le plan de l'ouvrage présente l'ensemble de l'action providentielle sur la famille humaine dans ses développements progressifs ; chaque volume, une période de ces développements ; chaque livre, une phase de cette période. Les auteurs originaux, nous nous sommes efforcé de les traduire le plus littéralement possible, afin que le lecteur puisse apprécier plus facilement, non-seulement le corps des faits, mais encore la physionomie des personnages et des époques. Il est certaines vérités importantes, mais peu appréciées, comme les enseignements de l'Église sur la grâce divine et la nature humaine, que nous n'avons pas craint de répéter, lorsque nous l'avons jugé nécessaire pour atteindre le but principal de notre travail.

Tout en faisant connaître la doctrine et le gouvernement de l'Église catholique, nous nous sommes particulièrement appliqué à faire connaître les personnes et les œuvres saintes que cette Église n'a cessé de produire. Pour compléter cet ensemble nous avons placé en seconde ligne une appréciation *catholique* de toutes les philosophies anciennes et modernes dignes d'être mentionnées ; enfin, une histoire *catholique* des principales nations, depuis l'empire de Babylone jusqu'à la république française de 1848. La suite de chacune de ces histoires se trouve indiquée dans la table générale.

Quant à la doctrine, nous prenons pour règle souveraine, comme nous l'avons déclaré dans la préface de la première édition, non pas notre individu, ni tel autre que ce soit, non pas encore notre patrie, mais l'Église de Dieu, l'Église catholique, apostolique et romaine. C'est d'après les doctrines du Saint-Siège que nous jugeons les faits et les personnages historiques, ainsi que les doctrines particulières. La seule chose que nous demandons pour nous, c'est qu'on nous examine et qu'on nous juge d'après la même règle. Nous ne tenons à rien ni à personne, si ce n'est à Dieu et à son Église. Nous n'avons d'idées fixes que celles que l'Église a fixées par ses décisions. Avec l'entière exactitude du dogme nous désirons conserver aux opinions toute la latitude que l'Église elle-même leur laisse.

<sup>1</sup> Nous rappelons que les premières éditions de l'*Histoire universelle de l'Église catholique* comprenaient 29 volumes in-8°.

Quant à ménager plus ou moins certaines époques et certaines notabilités historiques, voici la règle que nous nous sommes proposée et dont nous ne croyons pas pouvoir nous départir. A nos yeux l'histoire universelle de l'Église catholique est le jugement de Dieu en première instance sur la famille humaine. Or, le premier caractère de ce jugement, c'est la vérité, sans acception d'époque, de nation ni de personne. S'il y a des circonstances atténuantes ou aggravantes, elles font partie de la vérité même, et c'est la vérité, croyons-nous, que demande le lecteur.

Dans la nouvelle édition de cette *Histoire* nous nous proposons de combattre d'une manière plus directe les erreurs modernes condamnées récemment par les conciles provinciaux de Paris, de Reims et d'ailleurs.

La première édition, tirée d'abord à 1,500, puis à 2,700 exemplaires, a été complètement épuisée avant d'être achevée, nonobstant une contrefaçon en Belgique. Une traduction anglaise, faite par un ministre anglican devenu catholique, l'abbé Brown-Barris, allait se publier à Londres lorsqu'elle a été interrompue par la maladie du traducteur.

De nombreux encouragements sont parvenus à l'auteur souvent de côtés bien inattendus. L'archevêque de l'Orégon a désiré un exemplaire de l'ouvrage pour le traduire dans les diverses langues de sa nouvelle province ecclésiastique. Un évêque du Tonquin adresse à l'auteur, en signe d'amitié et de communion, un crucifix en ivoire travaillé par les chrétiens du pays et accompagné des vies de saint Athanase et de saint Basile, tirées de cette histoire et traduites en tonquinois par le vénérable prélat pour l'édification de ses néophytes. Qu'il nous soit permis de témoigner ici publiquement à Monseigneur Masson toute notre affectueuse reconnaissance.

Un encouragement plus précieux encore, c'est celui du savant et illustre cardinal Maï, préfet de la congrégation de l'Index, auquel l'*Histoire universelle de l'Église catholique* avait été dénoncée par suite des attaques d'un journal de Liège qui avait commencé par en faire l'éloge. M. le marquis de Narp, que tous les catholiques de France connaissent et estiment, écrivait donc de Rome, le 6 février 1846 : « J'ai été également chez le cardinal Maï, et c'est le plus important de tous, car il préside la congrégation de l'Index. Celui-ci m'a reçu d'une manière encore plus affable. Je suis au courant de tout, m'a-t-il dit; les dénonciations m'ont été envoyées; j'ai tout lu, et je n'ai rien trouvé qui méritât le moindre blâme dans l'ouvrage du respectable abbé Rohrbacher, que nous vénérons. Dites-lui de ma part qu'il soit bien tranquille, que j'ai écrit à l'évêque de Liège qu'il fallait que toutes ces tracasseries cessassent. Dites-lui qu'il prenne bon courage, afin qu'il mette la dernière main à son ouvrage, dont nous sentons toute l'importance. Je lirai les nouvelles pièces que vous m'apportez; mais répétez-lui qu'il n'ait aucune inquiétude, et qu'il peut se mettre en relation avec l'évêque de Liège, qu'il trouvera également bien disposé en sa faveur, j'ai lieu de le croire. » M. le marquis de Narp écrivait encore dans une lettre du 16 février 1847 : « Le cardinal Maï m'a parlé avec le même intérêt du grand et admirable ouvrage de notre cher abbé Rohrbacher. Je continue à le lire, m'a-t-il dit. Sera-t-il bientôt terminé? — Je crois qu'il touche à sa fin, ai-je répondu. — Tant mieux, a-t-il ajouté; il ne doit pas éprouver de contrariété maintenant, car j'ai écrit à l'évêque de Liège de faire cesser tout cela et de s'entendre avec lui. Jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé un mot à reprendre ici. — Éminence, m'autorisez-vous à le lui dire? — Oui, qu'il n'ait aucune inquiétude. — Déjà il avait envie de faire connaître les paroles d'encouragement que Votre Éminence m'avait dites en sa faveur. — Il le peut, m'a-t-il dit. » Telles sont les paroles bienveillantes du cardinal Maï, préfet de la congrégation de l'Index, que nous avons été autorisé à faire connaître et que nous

avons effectivement rendues publiques en 1847 dans l'avertissement du XXV<sup>e</sup> volume.

Après Dieu, ce sont ces encouragements qui nous ont soutenu dans notre long et pénible travail, lequel, d'un autre côté, a été traversé par des épreuves de plus d'un genre. En particulier nous n'avons pas eu peu à souffrir de ce que nous prenions hautement pour règle souveraine les doctrines du Saint-Siège, toutes ses doctrines, et ses doctrines uniquement; mais, par la divine miséricorde, ces épreuves mêmes n'ont servi qu'à nous faire connaître mieux les hommes et les choses, et qu'à augmenter notre dévouement pour l'Église catholique et pour son chef.

Cependant nous sommes loin de penser que ce que nous avons fait soit irréprochable; nous-mêmes y avons trouvé plus d'une chose à rectifier; de vrais et savants amis nous en ont signalé plusieurs autres. Pour améliorer autant que possible la nouvelle édition nous sommes venu nous établir à Paris même. Ainsi nous avons pu mettre à contribution beaucoup de collections savantes que nous ne trouvions pas ailleurs, et consulter des hommes dont les lumières bien connues servent et honorent la foi chrétienne et catholique.

Les collections romaines de l'illustre cardinal Mai nous fournissent plusieurs pièces nouvelles pour l'histoire entière. M. l'abbé Faillon, docte écrivain de la congrégation de Saint-Sulpice, nous communique de précieux renseignements sur la première prédication de l'Évangile dans les Gaules. M. Bonetty, fondateur des *Annales de Philosophie chrétienne*, nous a donné lieu d'examiner de plus près ce qui regarde l'apostolat de saint Frumence dans l'Inde. M. Drach, rabbin converti et auteur de plusieurs savants ouvrages, nous fait connaître plus d'une amélioration importante pour la parfaite intelligence de l'Écriture sainte. M. Louis Veuillot a bien voulu relire chacun de nos volumes pour y noter les corrections littéraires. D'autres amis nous promettent d'autres secours, particulièrement pour rectifier et compléter les deux derniers volumes. Parmi ces amis nous comptons M. l'abbé Caillaud lui-même, quoiqu'il nous ait critiqué un peu sévèrement dans la *Bibliographie catholique*. Après quelques explications de part et d'autre, il s'est trouvé que, pour le fond, nous pensions tous deux la même chose. Nous aurons donc soin, dans les endroits qui ont paru équivoques, de nous expliquer de telle manière qu'on ne puisse plus se méprendre sur le sens de nos paroles.

Il a paru à quelques personnes que nous allions trop loin dans notre résumé de la doctrine des Pères et des théologiens sur le degré de connaissance que les païens avaient ou n'avaient pas du vrai Dieu. Pour rassurer complètement tout le monde nous avons supprimé ce que nous disions là-dessus dans le second livre, et nous l'avons remplacé par ce que dit sur le même sujet, dans sa *Théologie dogmatique*, un prélat de France distingué par sa doctrine plus encore que par son éminente dignité, Monseigneur Gousset, archevêque de Reims.

Quelqu'un nous a blâmé de parler ici et là de l'origine du pouvoir temporel; voici nos excuses. Comme cette question est beaucoup agitée dans le monde, nous avons examiné ce que les Pères et les docteurs de l'Église enseignent à cet égard. Or nous avons trouvé que la doctrine commune des Pères et des docteurs catholiques, en particulier des docteurs français, y compris Bossuet, Fénelon et Massillon, c'est que Dieu communique la souveraineté temporelle ordinairement par le peuple, et nous entendons cette doctrine dans le même sens, ni plus ni moins, que Monseigneur Parisis dans sa *Démocratie devant l'enseignement catholique*<sup>1</sup>. Nous ne supposons pas que le peuple soit la source première de la

<sup>1</sup> La *Démocratie devant l'enseignement catholique*, par Mgr Parisis, évêque de Langres, membre de l'Assemblée nationale. Paris, chez Lecoffre.



souveraineté, mais seulement le canal ordinaire par lequel Dieu la communique quand elle n'est pas constituée d'ailleurs. Platon a dit que Dieu gouverne les choses humaines par les circonstances et la fortune; le consentement du peuple pour l'établissement de la souveraineté est à nos yeux une de ces circonstances.

Quant à la forme du gouvernement, nous en distinguons trois, avec Platon et Cicéron : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Nous disons avec eux : Tous les trois sont bons quand la loi véritable y est observée; quand elle ne l'est pas tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout à Cicéron, infiniment préférable, comme réunissant les avantages des trois autres sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. « Or tel est le gouvernement de l'Église catholique, sous le Monarque éternel et invisible, le Christ, et un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, reçoivent à paître et à régir des Églises particulières, non comme ses vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. Enfin ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est héréditaire. Tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité chrétienne. Le dernier peut devenir le premier. » Voilà ce que nous disons, avec le Jésuite Bellarmin, t. I, l. VII, p. 375 et 376 de la première édition <sup>1</sup>.

Nous disons plus loin d'Aristote : « Il distingue trois sortes de gouvernements : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, suivant que c'est un seul qui gouverne, ou quelques-uns, ou le grand nombre. Toutes les trois sont bonnes et légitimes quand elles se proposent l'utilité commune, et non pas l'intérêt particulier des gouvernants. Lorsque le contraire arrive, elles se corrompent et dégénèrent toutes trois, la royauté en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en démagogie. De ces trois formes la royauté lui paraît la meilleure, l'aristocratie la seconde, la démocratie la dernière. Mais aussi la corruption de la royauté, ou la tyrannie, est à ses yeux ce qu'il y a de pis, et celle de la démocratie ce qu'il y a de plus modéré <sup>2</sup>. »

« Bienque ces trois formes de gouvernement soient bonnes et légitimes en elles-mêmes, il ne faut pas croire cependant que toutes conviennent partout. Il y a des peuples naturellement royalistes, d'autres naturellement aristocratiques, d'autres enfin naturellement démocratiques, suivant que leur caractère naturel les incline à supporter une de ces formes plutôt que l'autre <sup>3</sup>. »

« La démocratie légitime dégénère en démagogie lorsque ce qu'il y a de plus bas dans le peuple, ceux qui n'ont aucune fortune et encore moins de vertu, voyant qu'ils sont les plus nombreux, se laissent entraîner par des flatteurs à dépouiller et à tyranniser les autres; car le peuple aussi est un monarque, non pas individuel, mais collectif. Il cherche donc aussi à faire de la monarchie, lui, à régner seul, sans loi et en despote. Il prend les allures et les mœurs des tyrans; comme ceux-ci il a des flatteurs qu'on appelle démagogues; ces flatteurs grandissent en puissance et en richesses, parce que le peuple dispose de tout et qu'eux disposent de l'opinion du peuple <sup>4</sup>. » Voilà ce que nous disons et pensons avec Aristote.

Nous ne reconnaissons pas plus à un peuple qu'à un roi le pouvoir de changer la religion, la morale, la justice, la société véritables. Nous disons avec Cicéron, t. I, l. VII, 374 de cette *Histoire* : « La loi véritable est la droite raison conforme à la nature, loi répandue

<sup>1</sup> Bellarmin, *de Rom. pontif.*, l. 1, c. 3. — <sup>2</sup> T. 3 de cette *Histoire*, l. 20, p. 304 de la première édition. — *Ibid.*, p. 305. — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 306.

dans tout le genre humain, loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui, soit qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi est une impiété ; il n'est permis d'y déroger en rien, et on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi, ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a point besoin d'un autre interprète qui l'explique ; il n'y aura pas une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps, et Celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous. Quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas. »

« Comment, ajoutons-nous, ne pas reconnaître aujourd'hui tout cela dans l'Église catholique ? Société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent ; société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence ; dont la loi n'est autre que la raison divine, la Sagesse éternelle, qui a créé l'univers et qui le gouverne, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole ; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

« Il n'y a de vraie société que celle-là, car là seulement tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens : biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun ; biens que tous et chacun peuvent posséder tout entiers ; et, pour y parvenir, ils ont tous la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, ceux qu'on appelle peuples et nations, n'apparaissent plus et ne sont plus en effet que des associations locales, pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples, suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoute-t-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. Platon tient le même langage <sup>1</sup>. »

Quelqu'un nous a reproché encore de subordonner le temporel au spirituel. Voici, en deux mots, tout ce que nous disons et tout ce que nous pensons à cet égard. Catholique romain, nous croyons, avec l'Église, notre mère, que l'obéissance envers un gouvernement temporel est une chose qui intéresse la conscience, et que, par conséquent, lorsqu'il y a doute, c'est à l'Église, notre mère, à nous diriger. C'est ainsi qu'en 1830 et l'archevêque de Paris et d'autres catholiques de France consultèrent le Saint-Siège pour savoir s'ils pouvaient et devaient reconnaître le nouveau gouvernement. Un catholique fera toujours de même ; car nier que ce soit à l'Église, notre mère, et à elle seule, à nous diriger dans les voies du salut, c'est cesser d'être catholique. Nier que l'obéissance envers un gouvernement temporel intéresse la conscience, c'est non-seulement démentir l'Église et l'Évangile, c'est ruiner tous les fondements de la société humaine. En effet, si l'ordre politique est indépen-

<sup>1</sup> T. 1, l. 7, p. 374 et 375 de la première édition.

dant de la religion et de la morale, si nul n'est tenu en conscience d'obéir, ce sera l'anarchie en principes. Si une affaire quelconque, dès qu'elle est politique, n'intéresse point la conscience, le meurtre politique de Louis XVI sera une action innocente. Nous n'admettons point la conséquence, parce que nous n'admettons pas le principe.

Jamais on n'a parlé autant qu'aujourd'hui de la liberté de l'homme ; mais sous ces mots règne une grande équivoque. L'Église catholique entend que Dieu a créé l'homme avec le libre arbitre, afin qu'il pût choisir la vérité au lieu du mensonge, le bien au lieu du mal, sauf à être puni si son choix est mauvais. Mais ceux qui nous parlent de liberté, en disant que l'homme est libre, entendent qu'il est libre de toute loi, qu'il n'y a pas de loi pour son esprit, conséquemment pas de loi pour sa volonté ni pour ses actions, qu'enfin il est à lui-même sa loi et sa règle. De là, pour les sociétés politiques, l'alternative inévitable d'une anarchie ou d'un despotisme sans frein.

La bonté infinie de Dieu et le libre arbitre de l'homme se tiennent à des profondeurs incalculables. Dieu, étant infiniment bon, a pu vouloir procurer à l'homme son plus grand bonheur possible et le lui procurer par les moyens les plus efficaces ; plusieurs même diront qu'il a dû le faire. Or quel est le plus grand bonheur possible de l'homme ? N'est-ce pas un bonheur mérité ? Et pour mériter ne faut-il pas être libre ? Donc, pour procurer à l'homme son plus grand bonheur possible, Dieu a dû le créer avec le libre arbitre ; bien inappréciable puisqu'il peut nous valoir le plus grand bonheur.

Mais avec ce bien le vrai mal, l'abus du bien, est nécessairement possible.

Alors que pouvait Dieu pour nous détourner de cet abus, pour nous porter à bien user de cette liberté nécessaire ? Il ne pouvait la violenter : c'eût été la détruire ; il ne pouvait que la solliciter par des motifs et des attrait. Or quels sont les motifs et les attrait les plus puissants ? Ne sont-ce pas ceux-là mêmes qu'il a mis devant nous ? la vie et la mort, le paradis et l'enfer, afin de nous attirer à la vertu par le bonheur éternel et de nous détourner du vice par l'éternel malheur ?

Finalement, voici la base fondamentale de la vraie société, de la société de Dieu avec les hommes et des hommes avec Dieu.

L'univers a été créé pour deux fins : une première et principale, la gloire de Dieu par la manifestation de ses perfections infinies ; une seconde et secondaire, l'éternelle félicité des créatures libres. Cette dernière dépend de la libre volonté de ces créatures mêmes ; mais, qu'elles le veuillent ou non, elles contribueront toutes à la première ; elles contribueront toutes à manifester éternellement les adorables perfections de Dieu, sa magnificence à récompenser la vertu fidèle, sa miséricorde à pardonner au repentir, sa justice à punir le crime impénitent, sa sagesse et sa puissance qui font servir à ses desseins les obstacles mêmes. Tout, du côté de Dieu, sera bien, même le mal ou le péché de la créature libre ; car ce péché sera ou expié par la créature ou puni par le Créateur, et un péché expié ou puni n'est plus un désordre, mais le rétablissement éternel de l'ordre, le bien. Lors donc que dans l'éternité nous pourrons contempler avec Dieu l'ensemble de ses œuvres, éternellement nous répéterons : « Et voilà que tout était très-bien et très-bon, et voilà que tout est très-bon et très-bien. »

Chose qu'on ne remarque point assez : la bonté infinie de Dieu et le libre arbitre de l'homme ne sont enseignés que dans l'Église catholique et que par elle. Le mahométisme, le luthéranisme, le calvinisme, le jansénisme nous donnent de Dieu et de l'homme une idée toute contraire.

Selon le faux prophète de la Mecque tout arrive par une nécessité inévitable ; il n'y a



point de libre arbitre dans l'homme ; Dieu opère en nous les mauvaises actions non moins que les bonnes, en sorte qu'il punit dans les méchants les crimes qu'il a opérés lui-même en eux. A ceux qui se récriaient contre ce blasphème Mahomet disait pour toute réponse : « C'est un mystère ! » Oui, le mystère de Satan, l'auteur de tout mal, qui veut faire retomber tous les crimes sur Dieu lui-même, l'auteur de tout bien.

Or le même mystère d'impiété se révèle dans le luthéranisme. Selon le faux prophète de Wittemberg, comme selon le faux prophète de la Mecque, tout arrive à l'homme par une nécessité inévitable ; il n'y a pas de libre arbitre en nous, Dieu opère en nous le mal comme le bien et il nous punira non-seulement du mal que nous n'aurons pas pu éviter, mais encore du bien, que nous aurons fait de notre mieux<sup>1</sup> ; en quoi Luther l'emporte de beaucoup sur Mahomet, qui n'a jamais dit que Dieu nous punirait du bien même et que les bonnes œuvres fussent autant de péchés.

Calvin, dans son livre de *l'Institution chrétienne*, enseigne les mêmes dogmes impies que Luther et Mahomet ; il dit, par exemple, « que les réprouvés sont inexcusables, quoiqu'ils ne puissent éviter la nécessité de pécher, et que cette nécessité leur vient de Dieu ; que Dieu leur parle, mais que c'est pour les rendre plus sourds ; qu'il leur envoie des remèdes, mais afin qu'ils ne soient point guéris, etc. »<sup>2</sup>

Ainsi le Dieu de Luther, de Calvin, de Mahomet, est l'auteur et l'approbateur de tous les crimes ; c'est lui qui opère en nous le mal sans que nous puissions l'éviter, et puis qui nous en punit dans le temps et dans l'éternité ; en un mot, le Dieu de Luther et de Calvin, comme celui de Mahomet, est un Dieu que les athées auraient raison de nier, de sorte que la religion de ces grands réformateurs est pire que l'athéisme<sup>3</sup>.

Le jansénisme n'est qu'un calvinisme déguisé. Comme Calvin Jansénius enseigne que l'homme déchu n'a plus de libre arbitre, qu'il fait le mal *nécessairement* et que cependant Dieu le punit justement ; en sorte que, pour le fond, Jansénius, Calvin, Luther, Mahomet ne font qu'un ; inspirés du même esprit, ils se donnent tous la main pour nier le libre arbitre de l'homme et faire Dieu auteur du péché, ou plutôt pour nier le Dieu véritable, le Dieu essentiellement libre, qui a créé l'homme à son image, et pour nous faire adorer à sa place, comme notre modèle, le premier des faux dieux, Satan, l'ange déchu, qui n'a plus de libre arbitre que pour le mal.

En résumé c'est ici ce puits de l'abîme, toujours béant, d'où sont sorties, d'où sortent incessamment l'impiété et la corruption modernes, pour entraîner les hommes à méconnaître Dieu et à se plonger sans remords dans tous les crimes. Car comment croire, comment aimer, comment ne pas haïr, au contraire, un être qui nous punit du mal que nous n'avons pas pu éviter, du mal qu'il fait lui-même en nous ? Si nous n'avons pas de franc arbitre, si nous faisons le mal nécessairement, si c'est Dieu même qui l'opère en nous sans que nous soyons libres de ne pas y consentir, livrons-nous au mal sans regrets : les actions les plus damnables sont des actions divines. Tel est le fond de la réforme de Mahomet, de Luther et de Calvin, quant à Dieu et à l'homme, quant à la foi et à la morale : fond satanique qui s'est transvasé plus ou moins dans la philosophie ou les philosophies modernes.

C'est sur ce plan et à cette œuvre de l'enfer que travaillent les gnostiques anciens et modernes, contre lesquels saint Pierre nous prémunit dans sa seconde épître. Leur nom signifie *éclairés, illuminés*. Tout consiste, suivant eux, dans la science ; la foi et la vertu ne sont que pour le vulgaire. Se regardant comme plus savants que les autres, ils renient

<sup>1</sup> Voir Luther, *du Serf Arbitre*. — <sup>2</sup> Calv., *Instit.*, l. 3, c. 23 et 24. — <sup>3</sup> Bossuet, *Variat.*, l. 2, n. 153.

Jésus-Christ comme Seigneur et Dominateur suprême ; le bonheur de leur vie, c'est la volupté ; leurs yeux sont pleins d'adultère et insatiables de crimes ; ils attirent à eux les âmes légères et inconstantes ; leur cœur s'est exercé dans l'avarice. Tenant des discours pleins d'orgueil et de vanité, ils amorcent par les désirs de la chair et les voluptés sensuelles ceux qui ne s'éloignent que médiocrement des gens qui vivent dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption<sup>1</sup>. Ce portrait convient, trait pour trait, à tant de séducteurs modernes, qui trompent les pauvres peuples, les poussent à la destruction de la propriété et de la famille, sous les noms de communisme, socialisme, phalanstère, etc., comme si le bonheur suprême de l'homme consistait dans le vol et le libertinage.

Il est impossible de témoigner aux hommes un plus profond mépris que de leur proposer, et cela publiquement, comme le point culminant de la perfection et de la félicité humaines, de s'organiser tous en bandes de voleurs ou de libertins ; car c'est les supposer au-dessous de la brute, et pour l'esprit et pour le cœur. Voilà cependant ce que font les faux prophètes du communisme, du socialisme, du phalanstère, surtout ces derniers. Le phalanstère n'est qu'une contrefaçon du paradis de Mahomet. Honte au siècle et au pays où ces prédications infâmes ont pu trouver de l'écho jusque parmi les élèves et les maîtres de l'instruction publique !

Le communisme, ou socialisme français, n'est qu'une contrefaçon du communisme allemand des anciens anabaptistes de Thuringe et de Westphalie. Muncer, disciple de Luther, fut leur premier chef. Le peuple de Mulhausen le regardant, sur sa parole, comme un prophète, le nomma juge, chassa les magistrats et mit les biens en commun. Muncer alluma la sédition dans la plus grande partie de l'Allemagne. Dieu, disait-il, lui avait ordonné d'exterminer tous les tyrans et de faire gouverner les peuples par des gens de bien, c'est-à-dire par des anabaptistes. Une guerre effroyable éclata. Les prisonniers, quand il en restait, étaient pendus le long des routes ou périssaient dans d'affreux supplices ; plusieurs villes furent saccagées et livrées au feu. Menzel, historien protestant, évalue à cent mille le nombre des victimes de cette insurrection. Muncer, pris et mis à la question, déclara que le but de son entreprise était d'établir l'égalité parmi les chrétiens et d'expulser ou de tuer les princes et les seigneurs qui refuseraient d'accéder à la confédération. Il prêchait surtout la communauté des biens et le partage de tout entre tous suivant les occasions et les besoins ; car, disait-il, si les luthériens ne voulaient autre chose que vexer les prêtres et les moines, ils auraient mieux fait de rester tranquilles. Cela se passait en 1525. Les anabaptistes révolutionnaires ne périrent pas de ce coup ; s'étant réunis de tous les coins de l'Allemagne à Munster, en Westphalie, ils y fondèrent un royaume, sorte de phalanstère. Parmi leurs soi-disants prophètes il y avait Rothman, prêtre apostat, Jean Bockels, tailleur, puis aubergiste de Leyde, et Jean Mathison, boulanger de Harlem. Ils chassèrent de la ville quiconque ne pensait pas comme eux, confisquèrent les biens des émigrés, commandèrent d'apporter à l'hôtel de ville tout l'or et l'argent, monnayés ou non, avec tous les bijoux des femmes. Le prophète Bockels destitua le bourgmestre électif Knipperdolling et le réduisit à la fonction de bourreau. Au commencement de juillet 1534 il annonça que les saints de Munster, lui et les siens, devaient prendre plusieurs femmes, à l'imitation des patriarches et des rois de l'Ancien Testament. Bockels en donna le premier l'exemple, qui ne manqua pas d'être suivi. Quelques semaines plus tard, par l'organe d'un autre prophète, il se fit déclarer

<sup>1</sup> 2 Pierre, 2.

roi, pour régner sur tout l'univers, dominer sur tous les empereurs, rois, princes, seigneurs et puissants, et occuper le trône de David, son père, jusqu'à ce que Dieu lui redemandât l'empire. Le ci-devant tailleur de Leyde se monta donc non-seulement une cour magnifique, mais aussi un harem de dix-sept femmes. L'une d'elles ayant mis en doute la divinité de sa mission il lui coupa la tête. Luxe, plaisir, cruauté furent les idoles de ce nouveau dominateur. Ce règne de la folie et de l'impudicité dura une année entière. La France peut voir par cet échantillon ce que lui préparent les contrefacteurs français du communisme ou socialisme allemand.

Dès 1826 l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dans son livre de la *Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, chapitre du *Souverain Pontife*, démontrait les propositions suivantes : « Point de Pape, point d'Église; point d'Église, point de Christianisme; point de Christianisme, point de religion, au moins pour un peuple qui fut chrétien, et par conséquent point de société. » De là ce prêtre concluait : « On peut donc le prédire avec assurance : si les gouvernements ne s'unissent pas étroitement à l'Église il ne restera pas en Europe un seul trône debout; quand viendra le *souffle des tempêtes* <sup>1</sup>, dont parle l'Esprit de Dieu, ils seront emportés *comme la paille sèche et comme la poussière*. La Révolution annonce ouvertement leur chute, et à cet égard elle ne se trompe point; ses prévoyances sont justes. — Mais en quoi elle se trompe stupidement, c'est de penser qu'elle établira d'autres gouvernements à la place de ceux qu'elle aura renversés, et qu'avec des doctrines toutes destructives elle créera quelque chose de stable, un ordre social nouveau. Son unique création sera l'anarchie, et le fruit de ses œuvres des pleurs et du sang. » Ces paroles, écrites en 1826, sont d'autant plus frappantes qu'aujourd'hui (1850) l'auteur travaille à les accomplir; infidèle à sa vocation de prêtre, au lieu d'un sujet d'édification il est devenu un chef de destruction.

L'année même où l'abbé F. de Lamennais écrivit ces mémorables paroles, nous nous unîmes à lui pour la défense commune du Pape de l'Église, et par là même de la société; mais dès 1828 nous aperçûmes la tendance qui a fini par l'entraîner dans l'abîme. Il voulut, à cette époque, nous dicter un système combiné de philosophie et de théologie pour des jeunes gens dont nous dirigions les études : nous refusâmes de l'écrire; un autre l'écrivit : nous refusâmes de nous en servir. Voici pourquoi. L'abbé F. de Lamennais, au lieu de restreindre la signification du *sens commun* à l'ensemble des premiers principes de la raison naturelle et de leurs principales conséquences, abusait du vague de cette expression jusqu'à s'imaginer, sous le nom également vague chez lui de genre humain, une Église primitive, antérieure et supérieure à l'Église judaïque et à l'Église chrétienne, ce qui était subordonner le judaïsme et le Christianisme au chaos du paganisme. Non-seulement nous refusâmes d'écrire un pareil système, mais c'est pour combattre et réfuter une si grande erreur que, marchant sur les traces de Bossuet et de saint Épiphane, nous avons montré que *la seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée*; que, seule, *l'Église catholique réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine*; que hors de cette Église il n'y a nul ensemble de vérités, ni même nulle vérité complète, mais seulement quelques fragments, qui encore viennent originairement d'elle; finalement, que ce n'est qu'en elle, avec elle et par elle, que peuples et les rois, la société humaine tout entière, peuvent trouver leur salut, même pour ce monde.

<sup>1</sup> Psaume 10, 7.



Les chefs de la société humaine, les rois, les princes, les premiers magistrats, n'ont pas toujours compris cette vérité ; ils étaient même portés à croire qu'ils avaient moins besoin de l'Église catholique que cette Église n'avait besoin d'eux. Les socialistes ou révolutionnaires, qui ont pour but direct de détruire la société existante des hommes et de lui substituer des associations à leur gré, ces révolutionnaires ont été plus avisés que les rois et les princes. Dans la commotion de 1848, qui a ébranlé tous les trônes et mis à nu les fondements de la société humaine, les démolisseurs de cette société se sont surtout attaqués à Rome comme à la pierre angulaire de tout l'édifice. Aussitôt les politiques mêmes, les hommes qui n'envisagent les nations et l'humanité que sous le rapport des intérêts temporels, ont senti vaciller la base de toute espèce de gouvernement, et les ministres de la république française, et les plus habiles représentants du peuple français, parlant à la tribune de l'Assemblée nationale, ont proclamé ces vérités mémorables. Le ministre de la république commence :

« Et quel est le rôle que nous lui donnons (à Rome), nous, et qu'elle a voulu, qu'elle a voulu de tous les temps ? Ce n'est pas celui de la république romaine, dont elle connaît bien la chimère, le péril, l'inanité ; c'est le rôle qu'elle occupe dans le monde depuis dix-huit siècles, et que, nous, nous voulons lui restituer ; c'est celui de capitale de la république universelle, chrétienne ; c'est celui d'être la première ville du monde. Nous voulons en faire la seconde patrie de tout le monde, le pays dans lequel, après le sien, tout le monde vit par l'intelligence, par le cœur, par les sympathies ; où, depuis dix-huit siècles, tout le monde est venu apporter sa pierre, son respect ; où la poussière même est imprégnée de vénération, du sang des saints, des héros, des martyrs. Voilà ce qui fait de Rome la ville éternelle, voilà ce que c'est que Rome, voilà ce qu'elle veut être, voilà ce qu'elle continuera à être <sup>1</sup>. »

Le rapporteur de la commission parlementaire chargée d'apprécier l'expédition française en Italie dit, au nom de cette commission : « Les puissances catholiques s'étaient réunies à Gaëte pour concerter le rétablissement d'une autorité qui est nécessaire à l'univers chrétien. En effet, sans l'autorité du souverain Pontife l'unité catholique se dissoudrait ; sans cette unité le catholicisme périrait au milieu des sectes, et le monde moral, déjà si fortement ébranlé, serait bouleversé de fond en comble <sup>2</sup>. »

Un diplomate profondément initié dans ce qui peut maintenir la paix des nations chez elles et entre elles conclut à son tour : « Je dis qu'en fait l'État romain est la création conventionnelle, diplomatique et catholique du catholicisme. En droit il est subordonné, soit comme membre de la société catholique, à la juridiction catholique, soit comme membre de la société européenne, à la juridiction européenne. S'il sort de ces deux conditions auxquelles il existe, à l'instant même l'État romain est dissous. — L'État romain a été fait en dehors du concours de l'État romain, par la force, par les efforts et par l'épée du catholicisme. Je dis que la papauté est une création du catholicisme ; car en dehors de la papauté il n'y aurait jamais eu d'État romain, il n'y aurait pas même de ville de Rome. En effet tous ceux qui ont ouvert un livre savent que ce sont les Papes qui ont sauvé partiellement la ville de Rome en la préservant du choc des Barbares. Tout le monde sait encore que ce sont les Papes qui l'ont sauvée absolument dans sa dignité, en empêchant par leur présence toute domination barbare de s'y établir. Cela est su de tout le monde. Tout le monde sait aussi que, dans les débris de cette ville d'où se retirait l'empire temporel du monde, ce sont les Papes qui ont déposé

<sup>1</sup> Paroles de M. de Falloux, ministre de l'instruction publique, séance du 7 août 1849. — <sup>2</sup> Paroles de M. Thiers, séance du 13 octobre 1849.

ce germe d'un empire spirituel qui devait prolonger, perpétuer sa suprématie sur l'univers. Tout le monde sait encore cela.

« A présent venons à la fondation de l'État romain. » L'orateur cite, en passant, les libéralités des rois francs et le legs de la comtesse Mathilde ; puis il continue : « Vous ne trouvez donc, à l'origine de l'État romain, que l'épée ou la munificence du catholicisme ; pas un effort, pas un concours de l'État romain lui-même. C'est dans ces conditions que l'État romain traverse la période qui le sépare du dix-septième siècle, époque à laquelle il entre dans l'ère de neutralité où il se maintient depuis le traité de Westphalie jusqu'à nos jours. Je dis que c'est le catholicisme qui a fondé l'État romain ; j'ajoute que c'est lui qui le maintient. En effet vous voyez toutes les dominations, tous les États, toutes les cités, toutes les républiques d'Italie disparaître et s'effacer successivement de la carte politique. Toujours l'État romain survit. Et pourquoi survit-il ? C'est parce que ce qui n'avait été d'abord qu'un élan, qu'un instinct des premiers fidèles, qui voulaient entourer leur chef spirituel de dignité, de grandeur, était devenu, plus tard, un calcul de la politique ; c'est parce que les nations catholiques avaient compris que cette volonté, d'un exercice si redoutable, ne pouvait être à la merci de personne, ni de l'Autriche, ni de la France, ni de l'Espagne ; c'est parce qu'il fallait que le Pape, comme il n'y a pas de position intermédiaire entre l'obéissance et le commandement, eût lui-même la souveraineté pour pouvoir répondre dans l'univers à ceux qui y commandent. C'est là, Messieurs, la raison de l'établissement de l'État romain, c'est là sa destination certaine, c'est là le motif certain de son maintien... Le but que le catholicisme s'est proposé, c'est que l'État romain servît de résidence au Pape pour assurer son indépendance.

« Par quel point l'État romain peut-il compromettre le repos du monde ? Par une atteinte portée au gouvernement dont il est le siège, à ce gouvernement qui est élu par la catholicité tout entière, par l'Italie, par l'Espagne, par la France, par le Portugal, par l'Autriche, et dont le dépôt et la garde lui ont été confiés. — Il suit de là que, quand l'État romain veut attenter à ce gouvernement en vue duquel il a été créé, sa souveraineté particulière rencontre face à face avec elle, non pas une souveraineté, non pas deux souverainetés étrangères, mais les souverainetés de toute la catholicité, qui lui rappellent qu'il a été créé avec un mandat, avec une fonction déterminée, et qui le lui rappellent au nom d'un droit supérieur au sien, car il est antérieur ; supérieur, car il est général, et le sien est particulier ; supérieur, car il représente des intérêts généraux, tandis que ses intérêts sont individuels ; enfin supérieur en force, laquelle force, quand elle est superposée au droit, l'investit d'une vertu irrésistible. En un mot, la souveraineté des peuples catholiques prévaut en ce cas sur la souveraineté du peuple romain. »

Le même diplomate ajoute : « Je dis donc, et je le prouve, qu'il y avait à Rome la république sociale, qui faisait de Rome sa succursale d'abord pour en faire plus tard sa métropole ; on nous l'a dit à cette tribune, et M. Mazzini l'a écrit. La république sociale voulait donc faire sa métropole de Rome<sup>1</sup>. »

Un autre représentant du peuple français termine ces solennels débats par ces paroles : « Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément ; elle lui dit : Frappez ; mais vous vous déshonorerez, et vous ne me vaincrez pas. Eh bien ! l'Église n'est pas une femme, c'est une mère ! C'est une mère, c'est la mère de l'Eu-

<sup>1</sup> Discours de M. Thuriot de la Rosière, séance du 18 octobre 1849.

rope, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne. On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils ; et il vient un moment, dans toute lutte contre l'Église, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité<sup>1</sup>. »

Telles sont les mémorables paroles que des représentants du peuple français ont prononcées, l'an 1849, en faveur de notre mère la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

Puisse la présente histoire de cette mère lui susciter partout, avec plus d'intelligence et de dévouement encore, des enfants et des défenseurs aussi dignes d'elle !

---

<sup>1</sup> Discours de M. de Montalembert, séance du 19 octobre 1849.



# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

## L'ÉGLISE CATHOLIQUE

---

### LIVRE PREMIER.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*La création du monde et de l'homme.*

L'Église catholique, dans tout son ensemble, est la société de Dieu avec les anges et les hommes fidèles. De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même : société ineffable de trois personnes dans une même essence. Maintenant elle traverse les siècles, elle passe sur la terre pour nous associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, et s'en retourner avec nous dans l'éternité d'où elle est sortie. En attendant de l'y voir et de l'y admirer un jour, nous redisons ce que nous avons appris de son voyage dans le temps.

Les premiers qui furent appelés à cette union divine sont les anges. Créés bons, mais libres, Dieu les mit à l'épreuve comme nous. Dès lors il y eut schisme et hérésie. Au lieu de prendre pour règle unique le Verbe divin plusieurs se prirent pour règle eux-mêmes ; ils furent exclus de la communion de Dieu, mais non de sa Providence.

Divisés en neuf chœurs subordonnés l'un à l'autre, les anges demeurés fidèles forment une armée invincible. Leur nombre est in-

calculable. Quand le Très-Haut est assis sur son trône mille fois mille le servent et dix mille fois cent mille forment sa cour <sup>1</sup>. Lui-même s'appelle le Dieu des dieux. Il en est qui sont préposés au gouvernement des astres, des éléments, des royaumes, des provinces ; d'autres, à la conduite des individus.

Les anges apostats, éternisant leur crime, continuent la guerre contre Dieu. Dieu se sert de leur malice pour éprouver les hommes en ce monde et punir les méchants dans l'autre. De ces esprits malins les uns habitent le lieu des supplices éternels, les autres sont répandus sur la terre et dans les airs. Autant les bons anges sont à honorer et à invoquer, autant les mauvais sont à craindre. La croyance aux bons et aux mauvais anges se retrouve, sous un nom ou sous un autre, chez tous les peuples.

Pour remplir dans son Église la place des esprits déchus Dieu créa l'homme. Il le fit à son image et à sa ressemblance. Il n'en créa

<sup>1</sup> Dan., 7.

d'abord qu'un, pour marquer l'unité. A ce premier homme il unit une compagne formée de sa chair même et de ses os. « Il leur donna le conseil, une langue, des yeux, des oreilles et un cœur pour entendre; les remplit de la science de l'intelligence, leur montra les biens et les maux, fixa son regard sur leurs cœurs pour leur manifester la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils célébrent la sainteté de son nom, le glorifiant dans ses merveilles et racontant la magnificence de ses œuvres. Il leur donna encore des préceptes et les fit héritiers d'une loi de vie; il établit avec eux une alliance éternelle et leur apprit ses jugements. Leurs yeux virent les merveilles de sa gloire, leurs oreilles entendirent sa voix; il leur dit : Gardez-vous de tout ce qui est inique, et il leur ordonna à chacun de s'intéresser à son prochain <sup>1</sup>. »

A ces deux ancêtres du genre humain Dieu révéla ce qu'il leur était bon de savoir de l'origine du monde. Un de leurs descendants au vingt-cinquième degré, mais qui n'était séparé d'eux que par six personnes intermédiaires, dont chacune avait vécu un grand nombre d'années avec la précédente, nous en a conservé l'histoire écrite. Les antiques traditions des peuples s'y accordent et y trouvent leur ensemble. Cet homme, à qui la race humaine doit de connaître avec certitude sa véritable histoire; qui a constitué, pour en être le dépositaire, un peuple tel qu'après trente-quatre siècles il est toujours là, survivant à tous ses vainqueurs, survivant à lui-même; qui a prédit et figuré dans sa personne le Christ que nous adorons et dans le peuple hébreu la société ou Église catholique dont nous faisons partie, cet homme est Moïse. Écoutons ce qu'il nous dit de la part de Dieu et de nos premiers ancêtres.

« Dans le principe Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre était informe et nue, les ténèbres sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planant sur les eaux.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. Et Dieu appela la lumière *jour* et les ténèbres

*nuît*; et le soir et le matin formèrent un jour.

« Et Dieu dit : Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament (ou l'étendue), et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut fait ainsi. Et Dieu appela le firmament *ciel*; et le soir et le matin furent le second jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. Et il fut fait ainsi. Et Dieu appela l'aride *terre*, et les eaux rassemblées *mer*. Et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il fut fait ainsi. La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes suivant leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin : ce fut le troisième jour.

« Dieu dit aussi : Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années; qu'ils luisent dans le ciel et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut fait ainsi. Et Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un, plus grand, pour présider au jour; l'autre, moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles, et il les plaça dans le ciel pour luire sur la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin : ce fut le quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre et sous l'étendue du ciel. Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous; remplissez la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la

<sup>1</sup> Eccl., 17.

terre. Et il y eut encore un soir et un matin : ce fut le cinquième jour.

« Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtessauvages selon leurs différentes espèces. Et cela fut fait ainsi. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces ; les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

« Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux, sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe dessus. Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et vous l'assujettissez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture ; mais à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre, j'ai donné pour pâture toute herbe verdoyante. Et cela fut fait ainsi. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et voilà qu'elles étaient très-bonnes. Il y eut un soir et un matin : ce fut le sixième jour<sup>1</sup>.

« Ainsi furent achevés les cieux, la terre et toute leur armée.

« Dieu accomplit son œuvre le septième jour et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour après avoir terminé son œuvre.

« Telle fut la naissance des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que Jéhova, Dieu, fit les cieux et la terre<sup>2</sup>. »

Voilà comme Moïse a résumé la révélation divine et la tradition humaine sur la création

du monde. Pour en avoir l'intelligence écoutons l'interprétation universelle.

La première parole, *dans le principe*, a trois sens également vrais : dans le principe ou le commencement des temps ; dans le principe ou le commencement des choses ; dans le Principe ou le Verbe éternel, Dieu créa les cieux et la terre.

Le troisième sens est le plus élevé sans être moins littéral que les autres. Le Christ lui-même s'appelle *le principe de la création de Dieu*<sup>1</sup>, *l'alpha et l'oméga, le principe et la fin*<sup>2</sup>. Paul, revenu du troisième ciel, dit que *le Christ est l'image de Dieu invisible, qu'il est né avant toute création, parce que dans Lui ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles ; soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances, toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble. Et il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses ; parce qu'il a été trouvé bon que toute la plénitude habitât en lui*<sup>3</sup>.

Le plus grand docteur de l'Église, Augustin, disait à son peuple d'Hippone : « Interrogé par les Juifs : *Qui êtes-vous ? — Le principe*, répondit le Christ<sup>4</sup>. Ces paroles de la Genèse : *Dans le principe Dieu fit le ciel et la terre*, signifient donc dans le Fils, qui est le principe<sup>5</sup>. » « C'est donc dans ce principe, c'est-à-dire dans le Christ, dit Ambroise de Milan, que Dieu a fait le ciel et la terre, parce que toutes choses ont été faites par lui et que sans lui rien n'a été fait<sup>6</sup>. » Irénée, Jérôme, Thomas d'Aquin parlent et l'entendent de même<sup>7</sup>.

Les docteurs de la synagogue entendent également par le principe dans lequel Dieu a tout créé *le Verbe, la sagesse suprême, éternelle*<sup>8</sup> ; et docteurs chrétiens et docteurs juifs

<sup>1</sup> Apoc., 3, 14. — <sup>2</sup> Ibid., 22, 13. — <sup>3</sup> Coloss., 1, 15-19. — <sup>4</sup> Jean, 8, 25. — <sup>5</sup> De Cantico novo, 7. — <sup>6</sup> In Hexaem., 1, 1, c. 4. — <sup>7</sup> Irén., adv. Hær., 1, 2, c. 2. Hier., Quæst. Hebr. in Gen. S. Thom., Summa, 1, 9, 46, a. 3. — <sup>8</sup> Deuxième Lettre d'un rabbin converti, p. 32, etc. Drach, Harmonie entre l'Église et la Synagogue, t. 1, p. 286 et seqq.

<sup>1</sup> Gen., 1. — <sup>2</sup> Ibid., 2, 1-4.



ont entrevu, dans les deux premiers versets de la Bible, le grand mystère de Dieu.

« Voici encore, dit le grand évêque d'Hippone, de quoi vous convaincre que la Trinité est un seul Dieu. Cela est écrit au commencement même du livre de la Genèse : *Dans le principe Dieu a fait le ciel et la terre*. Voilà Dieu le Père, et le Fils, principe, selon que lui-même a dit l'être. Que si vous cherchez l'Esprit-Saint, l'*Esprit de Dieu*, est-il dit, *était porté sur les eaux*. Lors donc qu'on lit dans la suite : Dieu dit : *Que la lumière soit*, et *Dieu forma de terre*, cela démontre que les œuvres de la Trinité sont inséparables<sup>1</sup>. »

« Il en est, dit saint Ambroise, qui par cet esprit entendent l'air que nous respirons; mais nous, d'accord avec les saints et les fidèles, nous entendons l'Esprit-Saint, en sorte que l'opération de la Trinité se manifeste dans la création du monde. Après avoir énoncé que Dieu a fait le ciel et la terre dans le principe, c'est-à-dire dans le Christ, il restait la plénitude de l'opération dans l'Esprit, selon ce qui est écrit : *Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, et leur armée par l'Esprit de sa bouche*<sup>2</sup>. L'Esprit de Dieu était donc porté sur les eaux, parce qu'elles devaient par lui produire les semences de nouvelles créatures. Enfin le texte syriaque, presque en tout pareil à l'hébreu, porte : Et l'Esprit de Dieu fomentait les eaux, c'est-à-dire les vivifiait pour les tourner en créatures nouvelles, et, par sa chaleur, les animer à la vie<sup>3</sup>. »

« Au lieu de l'expression : *Il était porté*, que nous lisons dans nos exemplaires, dit saint Jérôme, il y a dans l'hébreu un mot qui veut dire : *Il reposait sur, il couvrait*, comme un oiseau qui anime les œufs par la chaleur. Par où nous comprenons qu'il ne s'agit point de l'esprit ou souffle du monde, comme le pensent quelques-uns, mais de l'Esprit-Saint, qui est appelé vivificateur de tout, et par conséquent créateur; car il est dit : *Envoyez votre Esprit, et toutes choses seront créées*<sup>4</sup>. »

Les commentaires de la synagogue sont pa-

reils. A ces paroles : *Et l'Esprit de Dieu*, ou plutôt l'Esprit-Dieu *planait sur la superficie des eaux*, le Talmud ajoute : « Telle qu'une colombe qui plane sur ses petits sans les toucher. » Un des interprètes juifs les plus autorisés, puisque ses commentaires sont joints très-souvent aux bibles hébraïques, développe ainsi ces paroles du Talmud : « Le trône de la gloire se tenait en l'air et reposait légèrement sur la superficie des eaux, dans l'*Esprit* de sa bouche, savoir de Dieu saint, béni soit-il, et dans son *Verbe*, telle qu'une colombe qui repose légèrement sur le nid; en langue vulgaire, *couver*. » Un autre commentaire, également autorisé parmi les Juifs, ajoute : « *Et l'Esprit de Dieu, c'est l'Esprit du Messie*. Dès qu'il planera sur la superficie des eaux de la loi, aussitôt commencera l'œuvre de la rédemption. Tel est le sens des paroles suivantes : *Et Dieu dit : Que la lumière soit*. » Un autre dit, sur le même passage : *Et l'Esprit de Dieu, c'est l'Esprit du Messie*, ainsi qu'il est écrit : *Et l'Esprit de Jéhova reposera sur lui*. Et par quel mérite viendra cet Esprit qui plane sur l'eau? Par le mérite de la pénitence, que l'Écriture assimile à l'eau; car il est dit : *Épanche ton cœur comme l'eau*<sup>1</sup>. »

Voilà comme les docteurs chrétiens et juifs ont entrevu, dans les premières paroles de la Bible et dans la première formation de l'univers, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le nom hébraïque de Dieu, *Elohim*, semble, par sa forme plurielle, insinuer cette mystérieuse pluralité de personnes, surtout quand il est joint à celui de *Jéhova, Celui qui est*, et au verbe *bara, il créa*, qui est au singulier.

Plus tard, au sixième siècle avant l'ère chrétienne, lorsque les Juifs avec leurs prophètes, en particulier Daniel, chefs des mages, étaient répandus dans toute l'Asie, nous verrons un philosophe chinois, qu'on sait avoir voyagé vers l'Occident, attribuer la production de toutes choses à un Être suprême, *un et trine*, auquel il donne le nom, à peine altéré, de *Jéhova*<sup>2</sup>.

Cette notion de Trinité en Dieu nous la

<sup>1</sup> De *Cantico novo*, n. 7. — <sup>2</sup> Ps. 32. — <sup>3</sup> In *Hexaem.*, 1, c. 8. — <sup>4</sup> Ps. 103. Hieron., *Quæst. Hebr. in Gen.*

<sup>1</sup> Deuxième lettre d'un rabbin converti, c. 1, § 3. Drach. *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 303 et seq. — <sup>2</sup> Abel Rémusat, *Mém. sur Laotseu*.

trouverons également, quoique moins exacte, dans l'Inde, dans l'Égypte et dans la Grèce <sup>1</sup>.

Un autre dogme que nous découvrirons encore plus nettement dans les anciennes traditions religieuses ou philosophiques de tous ces peuples, c'est que l'univers a été produit et formé par le Verbe de Dieu.

Tous les siècles, tous les peuples se réuniront pour rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Mais de quoi Dieu a-t-il fait ou créé le ciel et la terre ? L'Écriture sainte nous dit, dans un endroit, que la main puissante de Dieu a créé le monde d'une matière informe <sup>2</sup>; dans un autre, qu'il a fait le ciel et la terre de rien <sup>3</sup>. L'un et l'autre sont vrais.

Nous avons vu que la terre était d'abord inutile, informe, vide, invisible, confuse, et que les ténèbres couvraient la face de l'abîme. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte; voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain et se voit encore dans les poètes les plus anciens; car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre était couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de la sorte, de la terre vide et stérile. Or c'est de cette matière informe, de ce chaos primitif que Dieu a formé cet ordre, cet arrangement, cette harmonie que nous appelons le monde.

Mais, cette matière informe, Dieu l'a faite elle-même, dans l'origine, sans qu'elle fût auparavant. Ainsi nous pouvons dire avec le premier des philosophes grecs, Thalès <sup>4</sup>, et avec le premier des apôtres du Christ, Pierre <sup>5</sup>, que Dieu a produit de l'eau ou du chaos tout notre monde; et nous devons dire en même temps, avec la sainte mère des Machabées, que Dieu a fait de rien le ciel et la terre; il les a faits de rien qu'ils étaient d'abord. *Il a dit, et cela fut; il a commandé, et cela exista* <sup>6</sup>.

Mais Dieu, qui a fait tout ce qui existe, qu'est-il lui-même ? Lui-même s'est défini *Jéhova*, ou *Celui qui est*.

Moïse lui ayant demandé quel était son nom, il répondit : « *Je suis celui qui suis*. Voici comme tu parleras aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'envoie vers vous <sup>1</sup>. » Docteurs de l'Église, docteurs de la synagogue, philosophes de la gentilité, tous ont également admiré cette parole, embrassé et développé cette pensée. En même temps, de ce que Dieu est *Celui qui est*, tous ont conclu que le reste n'est point, à proprement parler. *Voici que ma substance*, mon être, disait David à Dieu, *est devant vous comme un néant*, comme un non-être <sup>2</sup>. « Comparées à Dieu, dit un saint et savant évêque d'Angleterre, Anselme de Cantorbéry, les choses créées ne sont point. Dieu seul est proprement, parce qu'il est par lui-même, qu'il ne change point, qu'il est toujours tout entier tout ce qu'il a été et tout ce qu'il sera. L'homme, au contraire, et avec lui toute créature, n'est point par lui-même, mais d'emprunt; il n'est pas d'une manière ferme, mais sans cesse variable; il n'est plus ce qu'il a été, il n'est pas encore ce qu'il sera; à peine est-il ce qu'il est qu'il cesse de l'être. Or ce qui est ainsi à peine, ce qui n'est presque pas, on peut dire, dans un vrai sens, qu'il n'est point. Sous ce rapport le Créateur seul est, et toutes les choses créées ne sont pas; cependant, elles ne sont pas tout à fait point, car elles ont été faites quelque chose par Celui qui seul est d'une manière absolue <sup>3</sup>. Un philosophe grec expliquant l'inscription du temple de Delphes : *Eï, tu es*, conclut par dire que, comme cette inscription : *Connais-toi toi-même*, est un avertissement de Dieu à l'homme, de même cette autre : *Eï, tu es*, est une salutation de l'homme à Dieu, étant un titre, qui à lui seul appartient, d'être. « Car, à le bien prendre, nous n'avons aucune participation du vrai être, pource que toute humaine nature est toujours au milieu, entre le naître et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre et une incertaine et débile opinion; et si d'avanture vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature

<sup>1</sup> Au livre 20 de cette histoire. — <sup>2</sup> Sap., c. 11, 17. —

<sup>3</sup> 2 Macch., 7, 28. — <sup>4</sup> Cicér., de Nat. deor., l. 1, n. 10.

— <sup>5</sup> 2 Pierre, 3, 5. — <sup>6</sup> Ps. 32, 9.

<sup>1</sup> Exode, 3. — <sup>2</sup> Ps. 38, 6. — <sup>3</sup> Anselme, *Monolog.* c. 28.



coule partout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit retenir et empoigner <sup>1</sup>. »

« Je ne suis pas, ô mon Dieu, ce qui est, s'écrie Fénelon; hélas ! je suis presque ce qui n'est pas. Je me vois comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être ; je suis celui qui a été ; je suis celui qui sera ; je suis celui qui n'est plus ce qu'il a été ; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera ; et dans cet entre-deux que suis-je ? Un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule rapidement comme l'eau ; un je ne sais quoi que je ne puis saisir, qui s'enfuit de mes propres mains, qui n'est plus dès que je veux le saisir ou l'apercevoir ; un je ne sais quoi qui finit dans l'instant même où il commence ; en sorte que je ne puis jamais un seul moment me trouver moi-même fixe et présent à moi-même, pour dire simplement : *Je suis*. Ainsi ma durée n'est qu'une défaillance continuelle <sup>2</sup>. »

Mais Dieu, qui seul est, n'est pas seul. Lui, l'Être même, la puissance même, la vie même, la fécondité même, il produit éternellement de son sein un autre lui-même, qui est son Fils, son Verbe, sa Parole, son Intelligence, sa Sagesse, le caractère de sa substance, l'empreinte de sa personne ; éternellement le Père et le Fils produisent l'Esprit-Saint, leur amour mutuel, et qui procède de l'un et de l'autre comme d'un seul principe. Trois personnes en un seul Dieu, un seul Dieu en trois personnes, où l'être, l'intelligence, l'amour se communiquent éternellement et infiniment, de manière qu'il y a égalité parfaite entre le produisant et le produit, et que Dieu même ne peut désirer de manifester plus complètement son être, son intelligence, son amour.

« O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose ! votre Fils et votre Esprit-Saintsont avec vous ; vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette éternelle et infinie communication de votre parfaite et bienheureuse essence à ces deux Personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopéra-

teurs, ou, pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages ; qui sont comme vous, non par votre commandement ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être ; toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité <sup>1</sup>. »

Dieu ayant épuisé en lui-même son infinie fécondité par la génération du Fils et la production de l'Esprit-Saint, il n'a nul besoin de produire au dehors des êtres différents de lui-même, qui ne seront jamais que des vestiges et des images imparfaites de son infinie perfection. S'il en produit, c'est très-librement et par pure bonté ; s'il en produit, ce n'est pas de sa substance ni d'une matière préexistante, mais par un acte tout-puissant de sa volonté, qui fait être ce qui n'est pas et être au degré qu'il lui plaît. Telle est l'idée précise et catholique de la création.

Cette grande pensée que Dieu seul est, et que, comparée à lui, la créature n'est pas peut faire concevoir aussi une réponse à cette question : Quand Dieu a-t-il créé le monde ?

En Dieu il n'y a pas de *quand*, pas d'époque ; en Dieu il n'y a ni passé ni avenir, mais un seul et indivisible maintenant, l'éternité. On peut donc dire, avec le même Fénelon, que Dieu *est éternellement créant tout ce qu'il lui plaît de créer* <sup>2</sup>.

Pour l'homme, qui passe du non-être à l'être, d'un état à un autre, d'une pensée à une autre pensée, il y a un *quand*, il y a un avant et un après, il y a le temps. Sa passagère existence se mesure au cours du soleil et de la lune ; de là les années, les mois, les jours. Si donc l'on demande : Depuis quand Dieu a-t-il créé l'homme ? la réponse sera : Entre le premier Adam et le second, ou le Christ, l'on compte de quatre à six mille ans ou révolutions solaires.

Mais, de toutes les créatures, l'homme est la dernière en date. Ce qui le précède n'entre point dans la chronologie humaine, telle que la création primitive de la matière, la durée du chaos, la production de la lumière, la formation des mers, le dessèchement de la

<sup>1</sup> Plutarque, trad. d'Amyot. — <sup>2</sup> *Exist. de Dieu*, 2<sup>e</sup> p., n. 95.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*, 3<sup>e</sup> sem., 1<sup>re</sup> élév. — <sup>2</sup> *Exist. de Dieu*, 2<sup>e</sup> p., n. 98.



terre, l'apparition du soleil, de la lune, des étoiles, des plantes, des animaux.

Sans doute le temps existait déjà ; il y avait déjà un avant et un après ; car le temps a commencé avec la première créature, avec la première créature il y a eu changement et succession, changement du non-être à l'être, d'un état à un autre. Dieu, sans sortir de son éternité, sans changer lui-même en rien, a créé le monde temporel ou changeant. *Le temps est dès ce monde*, dit saint Ambroise, *mais non d'avant le monde*. Il y a donc pu avoir avant l'homme bien du temps, et même bien des temps ; mais, comme nous n'en avons aucune mesure bien connue, nous ne pouvons en rien dire avec certitude.

Il y a bien six époques dans l'histoire de la création ; mais ces époques, appelées jours, étaient-ce des jours humains, des jours de vingt-quatre heures, ou bien des périodes de temps dont nous ignorons la durée et que l'on peut supposer plus ou moins longues ? « De quelle nature sont ces jours, disait saint Augustin, c'est ce qu'il nous est très-difficile ou même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire <sup>1</sup>. »

Ensuite où commence le premier jour de cette création ? N'est-ce qu'à l'apparition de la lumière ? Plusieurs le pensent. Bossuet dit positivement : « La création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière <sup>2</sup>. » Alors ces paroles : *Dans le principe Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre était informe et vide, et les ténèbres sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se reposant sur la face des eaux*, se rapporteraient à un état antérieur de l'univers.

Mais avant le monde actuel y en a-t-il déjà eu un autre ? Cet état informe de la terre, plongée et comme dissoute dans les eaux, en était-ce la première création, ou bien était-ce une destruction de quelque chose d'antérieur ? Moïse ne dit ni oui ni non. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Jérémie, pour peindre la désolation de la Judée, se

sert des mêmes expressions que Moïse pour peindre l'ancien chaos de la terre <sup>1</sup>.

Enfin, avant le monde visible et matériel, Dieu a-t-il créé le monde invisible et intelligible, habité par les esprits, par les anges ? Plusieurs Pères de l'Église l'ont pensé : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, saint Jean de Damas <sup>2</sup>. « Notre univers, dit saint Jérôme, n'a pas encore six mille ans ; mais, auparavant, combien ne faut-il pas croire qu'il y a eu d'éternités, de temps, d'origines de siècles, durant lesquels les Anges, les Trônes, les Dominations et les autres Vertus auront servi Dieu et subsisté sans aucune vicissitude ni mesure de temps, Dieu le voulant ainsi <sup>3</sup> ? » Dieu lui-même semble nous le faire entendre quand il dit à Job, ou plutôt à l'homme en général : « Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? Sur quoi ses bases sont-elles afferemies ? Qui en a posé la pierre angulaire, lorsque les astres du matin me louaient d'accord et que tous les enfants de Dieu poussaient des cris de joie ? Qui enferma la mer dans des barrières lorsqu'elle se déborda du sein maternel, lorsque je lui donnai pour vêtement la nuée et pour langes l'obscurité <sup>4</sup> ? » Ainsi donc les enfants de Dieu, les anges du ciel, louaient, bénissaient leur Père, leur Créateur, au moment qu'il formait la terre, lorsque les ténèbres couvraient encore la face de l'abîme et avant la création de la lumière terrestre. C'est peut-être pour cela que, dans l'histoire des six jours, Moïse ne parle point, du moins expressément, de la création des anges ; ils existaient avant le monde matériel, dont il se borne à décrire la formation.

Il en est qui disent : Moïse ne parle point distinctement de la création des anges parce que les Juifs, peuple charnel et grossier, les eussent adorés comme des dieux s'ils en avaient eu connaissance. Mais Moïse ne cesse de leur parler des anges ; mais les Hébreux

<sup>1</sup> De Civit., l. 11, c. 6. — <sup>2</sup> Cinquième Élévation.

<sup>1</sup> Jérém., 4, 23. — <sup>2</sup> Basile, *homil.* 1 in *Hexaem.* Grég. de Naz., *Orat.*, 38 et 42. Ambr., in *Hexaem.*, cap. 5. Hilar., l. 12, de *Trinit.* Grég., *Moral.*, l. 28, c. 7. J. Damasc., l. 2, c. 3, et l. 4, c. 14. — <sup>3</sup> In *epist. ad Tit.*, c. 1. — <sup>4</sup> Job, 38.

connaissaient les anges bien avant le temps de Moïse ; mais l'histoire des patriarches est pleine de leurs merveilleuses apparitions. Si donc il fallait détourner le peuple juif d'adorer les anges, Moïse devait, ce semble, lui parler de leur création d'une manière très-distincte, afin de lui montrer que ce n'étaient pas des êtres subsistants, puissants, immortels par eux-mêmes, mais que Dieu leur avait donné l'existence comme aux autres créatures. Si donc, dans l'histoire des six jours, il n'en parle point expressément, on peut conclure qu'ils n'ont pas été créés dans cette période, mais qu'ils existaient déjà auparavant. Leur création serait alors implicitement comprise dans ces premières paroles : *Dans le principe Dieu créa les cieux*, à savoir les cieux et tous ceux qui les habitent.

Nous avons traduit *les cieux* pour conserver la forme plurielle du texte original. On entend généralement par ciel tout ce qui est au-dessus de la terre. Ainsi l'on nomme ciel l'atmosphère qui entoure notre globe et où volent les oiseaux et les nuages ; l'on nomme ciel l'espace immense où brillent les astres ; l'on nomme ciel le séjour des anges et des saints. Il paraît que c'est celui que saint Paul appelle le troisième <sup>1</sup>. Souvent encore il est appelé *les cieux des cieux*, expression qui semble en distinguer plus d'un.

Maintenant quels cieux ou quel ciel Dieu a-t-il créé dans le principe et avant les six jours ? Sans doute le ciel des anges, et non le ciel atmosphérique que l'Écriture nous dit expressément avoir été créé le second jour. Quant au ciel des étoiles, peut-être faut-il distinguer entre les étoiles fixes, que l'on tient pour autant de soleils, centres d'autant d'espèces de mondes, et les astres errants ou planètes, qui, avec le soleil, autour duquel elles font leurs révolutions, forment le monde dont la terre fait partie. Peut-être que les premières sont comprises dans les cieux créés d'abord et qu'elles sont ces astres du matin dont parle Dieu dans Job, qui, avec les anges, glorifiaient le Créateur lorsqu'il jetait les fondements de la terre et en débrouillait le chaos. Peut-être que les secondes étaient d'a-

bord dans un état de confusion et d'obscurité comme la terre, et qu'elles furent rendues lumineuses pour elle le quatrième jour.

Quand nous parlons de divers mondes nous entendons divers ensembles de globes célestes, tels que notre soleil en forme un avec les planètes qui l'accompagnent. D'après l'explication du chanoine Copernic, que paraissent confirmer de plus en plus les progrès de l'astronomie, le soleil en occupe le centre, tournant sur lui-même en vingt-cinq jours et demi. Autour de cet astre, un million trois cent trente-sept mille fois plus gros que la terre, circulent différentes planètes en des temps plus ou moins longs et à des distances plus ou moins grandes. La plus rapprochée du soleil en est à plus de treize millions de lieues ; la plus éloignée, à plus de six cent soixante-deux millions ; celle-là fait sa révolution autour du soleil en quatre-vingt-sept jours, celle-ci en quatre-vingt-quatre ans. Les anciens n'en connaissaient que sept, visibles à l'œil nu ; depuis cinquante ans on en a découvert cinq ou six autres par le moyen des télescopes ou lunettes astronomiques à longue vue. De ces douze planètes, celles que l'on a pu observer le mieux tournent encore sur elles-mêmes. La terre est de ce nombre ; elle achève ce tour en vingt-quatre heures. Quatre de ces planètes ont des planètes secondaires qui les accompagnent et circulent autour d'elles, comme la lune autour de la terre. L'on compte jusqu'à présent dix-huit de ces planètes subalternes, appelées satellites. Avec les douze principales elles forment comme un petit corps d'armée dont le soleil est le chef et le centre.

On appelle fixes les étoiles qui gardent entre elles la même position. Depuis la découverte des lunettes astronomiques leur nombre a été trouvé réellement innombrable. La blancheur lumineuse connue sous le nom de Voie lactée, et qui entoure le ciel comme une ceinture, paraît n'être en grande partie qu'un amas continu d'étoiles si petites ou si éloignées qu'on ne peut les distinguer qu'avec de forts télescopes. La distance entre la terre et celle des étoiles fixes qu'on tient la moins éloignée est jusqu'à présent incalculable.

Si maintenant chacune de ces étoiles sans

<sup>1</sup> 2 Cor., 12.



nombre est un autre soleil, accompagné et entouré de sa troupe de planètes, on conçoit pourquoi le Créateur de tous ces mondes s'appelle si souvent le Dieu des armées.

Cependant tous ces mondes solaires, étant coordonnés à la même fin, ne forment qu'un monde universel. Cette fin est de manifester la gloire de Dieu à ses créatures intelligentes. On est porté à croire que, comme les planètes secondaires sont subordonnées aux planètes principales, celles-ci au soleil, les étoiles fixes ou les soleils le sont entre eux, et que tous ces globes qui nagent dans l'espace exécutent une immense harmonie à la louange de leur Créateur. C'est la pensée de plusieurs anciens.

Mais tous ces globes qui composent l'univers sont-ils habités par des créatures intelligentes, comme celui d'entre eux que nous appelons terre ? D'abord un sentiment commun aux docteurs de l'Église et aux anciens philosophes, c'est que Dieu gouverne le monde visible par le monde invisible, la nature ou création matérielle par la nature ou création spirituelle<sup>1</sup>. L'apôtre bien-aimé du Christ a vu un ange debout dans le soleil ; il en a vu quatre autres aux quatre extrémités de la terre, ayant puissance sur les vents et les tempêtes<sup>2</sup>. D'après cela, tout, dans la nature visible, depuis les révolutions des astres jusqu'aux merveilles de la végétation, serait produit et dirigé par ces ministres invisibles de la divine providence. Dans ce sens déjà tout l'univers est vivant comme une grande cité. Maintenant, dans cette cité immense, y a-t-il encore d'autres quartiers que celui que nous appelons la terre qui aient leurs propres habitants ? Nous n'en savons rien, mais cela peut être. Il se peut que Dieu ait peuplé de créatures intelligentes d'autres planètes que la nôtre pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder éternellement avec nous. Il se peut que nous soyons le dernier degré des intelligences créées. C'est peut-être pour cela que le Fils de Dieu, voulant s'abaisser le plus bas possible, est descendu sur la terre, s'est fait homme, et non pas ange, non pas créature surhumaine. Le sang de la croix, versé ici-

bas, aura profité en même temps à ce qui est au-dessus. L'Apôtre des nations, revenu du troisième ciel, semble nous le faire entendre. Il appuie jusqu'à deux fois sur cette pensée que, comme *tout a été créé dans le Fils*, et ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, *il a plu au Père de tout restaurer en lui, de tout réconcilier, de tout pacifier par son sang, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les cieux*<sup>3</sup>.

Quant à Moïse, après nous avoir dit en général que, dans le principe, Dieu créa les cieux, il se restreint à la terre et à ce qui a un rapport direct avec elle.

La terre était donc informe, invisible, plongée et comme dissoute dans un ténébreux abîme.

Considérons maintenant, suivant notre pouvoir, ce qu'a fait de cette masse confuse le Très-Haut, et son Verbe, cette sagesse éternelle qui se joue dans l'univers, et son Esprit vivifiant, qui planait sur les eaux, et qu'un commentateur estimé des Écritures nous représente comme cette âme du monde recon nue de Platon et chantée par Virgile<sup>4</sup>.

D'abord sur quoi Dieu a-t-il posé la terre ? Job répondait déjà avant Moïse : *Il a suspendu la terre sur le rien*<sup>5</sup>. Cette réponse, que l'imagination avait de la peine à concevoir, l'expérience est venue la démontrer. Depuis que les navigateurs modernes ont fait le tour de la terre, tout le monde sait qu'elle n'est appuyée sur rien, mais isolée dans l'espace.

Mais comment alors se soutient-elle au milieu des airs ? Comment même tient-elle ensemble ? David disait à Dieu : *Vous avez fondé la terre sur une base qui lui est propre*<sup>6</sup>, mais qui paraît en même temps commune aux autres corps célestes. Quelle est cette base propre et commune ? C'est quelque chose d'analogue à ce qui unit ensemble l'Église catholique et qui la soutient sans aucun appui visible. Nous sommes de divers pays et de divers temps ; il y en a de nous au ciel, il y en a dans le lieu intermédiaire de purification.

<sup>1</sup> Eph., 1, 10. Coloss., 1, 16-20. — <sup>2</sup> Cornel. a Lapide.

« Spiritus intus alit totamque infusa per artus  
Mens agitat molem et magno se corpore miscet. »  
Enéide, l. 6.

<sup>3</sup> Job, 26, 7. — <sup>4</sup> Ps. 103, 5.

<sup>1</sup> S. Th., Summa, 1, 110, a. 1. — <sup>2</sup> Apoc., 19, 17. Ib., 7.



Tous cependant nous ne faisons qu'un. Ce qui nous unit ainsi en un seul tout, c'est la foi, mais surtout la charité. Dieu a mis au fond de notre être un attrait naturel pour le bien, qui est lui-même, et pour ce qui est bon ou sorti de lui. La grâce, qui ne détruit point la nature, mais la suppose et la perfectionne, élève cet attrait, l'agrandit et le rend tout divin. Nous nous aimons nous-mêmes, et cet amour nous conserve la vie du corps et de l'âme ; nous aimons notre prochain, nos parents, nos amis, les habitants de notre paroisse, de notre pays, et cet amour produit l'union de famille et de patrie ; nous aimons tous les hommes, principalement ceux qui ont la même foi que nous ou qui peuvent l'avoir un jour, et cet amour produit l'union, la famille, la patrie universelle ou l'Église catholique. Enfin tous et chacun nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, et cet amour nous unit tous avec Dieu et Dieu avec nous tous. Otez cet attrait, cette charité ; tout se désunit, tout se décompose, tout se détruit, humanité, patrie, famille, individu même. Ce sera un informe chaos, telle qu'était d'abord la terre.

Cette terre ainsi désunie, confuse, dissoute dans l'abîme, est devenue une, compacte et solide, parce que Dieu lui a donné un centre d'unité et de charité matérielle, humainement inexplicable, qui attire tout autour de soi. Dès lors les éléments terrestres, disséminés dans l'eau, se sont rapprochés du centre et s'en rapprochent continuellement. Ce qu'on appelle pesanteur n'est que la force, la violence avec laquelle un objet y est attiré. De toutes parts la terre pèse ainsi sur elle-même ; de toutes parts elle tend en bas, mais ce bas est son propre noyau. Et c'est de la sorte qu'elle se soutient au milieu de l'espace.

Non-seulement la terre a reçu un centre d'attraction qui fait son unité et sa force, chaque partie de matière, si petite qu'elle soit, attire également l'autre et en est attirée à son tour, surtout lorsqu'elles sont semblables. On sait avec quelle force les parties d'une pierre, d'un morceau de bois, tiennent ensemble ; même deux gouttes d'eau, placées l'une à côté de l'autre, s'attirent réciproquement, s'unissent de manière à ne pouvoir

plus être distinguées. Tout le monde connaît ces faits. Les savants nomment la cause *affinité, force de cohésion*. Mais quelle est-elle ? Ils l'ignorent. C'est un mystère comme la charité qui unit les cœurs.

Ce n'est pas tout. Deux gouttes d'eau s'attirent l'une l'autre ; il paraît en être de même de deux astres. Le soleil attire la terre, la terre attire le soleil, et ainsi du reste de l'univers. Comme de l'Église qui est au ciel, de l'Église qui est sur la terre, de l'Église qui est dans le lieu intermédiaire d'expiation, la charité ne fait qu'une seule Église, de même, de toutes les étoiles, de toutes les planètes, de tous les mondes solaires, l'attraction ne fait qu'un seul monde. Cependant, quoique les corps célestes s'attirent les uns les autres, ils ne s'approchent pas néanmoins jusqu'à se confondre dans une masse. Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure. Dans l'Église catholique la charité réciproque que les fidèles ont les uns pour les autres ne les empêche point d'avoir chacun son activité propre, que Dieu lui a également donnée. Dans l'univers matériel l'attraction réciproque que les corps célestes exercent les uns à l'égard des autres ne les empêché point d'avoir chacun son mouvement propre, que Dieu lui a également communiqué. Le soleil se meut sur lui-même, la terre et les autres planètes se meuvent sur elles et en même temps autour du soleil.

Dans l'Église l'activité propre de chacun se combine avec la charité universelle, qui l'âme et la tempère. Dans l'univers le mouvement propre de chaque corps céleste se combine avec l'attraction universelle, qui l'âme et la tempère, et, ici et là, ce tempérament produit l'unité dans la variété.

Lorsque Dieu lui imprima un mouvement de rotation sur elle-même, la terre était molle et comme liquide, ce qui explique d'une manière naturelle une particularité découverte par la science moderne ; c'est que la terre est renflée vers le milieu qui tourne, et aplatie vers les deux extrémités sur lesquelles elle tourne. C'est l'effet naturel de la vitesse de sa rotation et de son état de mollesse. Les deux extrémités sur lesquelles elle tourne s'appellent communément pôles.

Le texte latin de la Bible les appelle *gonds*

ou pivots. *A Jéhova sont les pivots de la terre, s'écrie la mère de Samuël; c'est lui qui a posé le globe dessus*<sup>1</sup>. La rondeur de la terre, son mouvement sur elle-même et autour du soleil ont été connus ou du moins supposés par plusieurs anciens, entre autres par les disciples de Pythagore, qui, croit-on, emprunta ces idées aux prêtres d'Égypte; mais ces opinions ne sont devenues des faits certains que par les expériences des trois derniers siècles<sup>2</sup>. On s'étonnera que de si grands mouvements n'occasionnent ni bruit ni secousse. C'est que *la Sagesse divine, pour qui l'univers n'est qu'un jeu, atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur*<sup>3</sup>. Il en est différemment de la sagesse de l'homme.

Jusqu'alors la terre n'existe qu'à moitié. Sans forme, noyée dans un abîme, enveloppée d'épaisses ténèbres, se peut-il un plus triste séjour? Mais écoutons : Dieu va, sur notre future demeure, dire une parole, la première, et cette première parole produira, jusqu'à nous et jusqu'à la fin du monde, ce qu'il y a dans toute la nature de plus doux et de plus agréable. *Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière fut.* Qui n'aime la lumière? qui ne s'en réjouit? qui donc ne bénira Dieu de l'avoir faite?

Et Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu lui-même approuve la lumière; il l'approuve parce qu'elle est une image, une ombre de ce qu'il est lui-même, lumière éternelle et sans tache, que le bonheur de cette vie est d'entrevoir à travers le voile de la création, et dont la claire vue est le bonheur parfait, infini, de l'éternité. La splendeur, l'éclat, le rejaillissement éternel de cette éternelle lumière, c'est le Verbe, le Fils, Dieu engendré de Dieu, lumière engendrée de lumière, qui luit dans les ténèbres et illumine tout homme venant en ce monde. La lumière que Dieu a faite réjouit toute la nature; les plantes même aspirent à la voir en leur manière; c'est elle qui donne la couleur et la beauté à tout. La lumière que Dieu a engendrée, étant la voie, la vérité et la vie, réjouit naturellement toutes les intelligences; les moins sublimes se tournent spontanément

vers elle; c'est elle qui donne la vérité, la vie, la beauté à toutes. Mais, l'une et l'autre lumière, les hommes qui se plaisent dans le mal la haïssent, la fuient et lui préfèrent les ténèbres.

Mais qu'est-ce donc en soi cette douce lumière que le Seigneur a faite, que tout le monde voit et par laquelle on voit tout le monde? Le Seigneur lui-même demandait à Job : *Sais-tu le séjour de la lumière et par quelle voie elle se répand*<sup>1</sup>? Après trente-cinq siècles les savants sont encore à trouver la réponse. Il n'y a personne qui ne connaisse la lumière, il n'y a personne qui la connaisse; personne qui ne la connaisse dans ses admirables effets, personne qui la connaisse dans sa nature. On ne la voit qu'autant qu'elle se fait voir, on ne voit rien qu'autant qu'elle le fait voir. Belle image de la lumière éternelle, la clarté est un mystère!

Cette lumière, qui fit le premier jour, n'était pas du soleil : il ne luisait pas encore. Aujourd'hui même le soleil n'est pas le seul réservoir de la lumière. Dieu en a mis partout, dans le caillou dont le choc fait jaillir des étincelles, dans le bois qui nous éclaire en brûlant, dans les graines qui servent à faire de l'huile, dans la graisse des animaux, dans le fluide électrique qui circule au dedans de nous et de toute la nature, et qui, amassé dans les nuages, produit la foudre et les éclairs. Dieu, par sa parole, fit donc jaillir la lumière des ténèbres. Alors commença le premier jour; car il n'y a point de jour sans lumière. Ce n'était pas le jour du ciel, jour sans déclin et sans nuage, parce qu'il est la splendeur de Dieu même; c'était un jour de la terre, tel que l'homme qui la devait habiter, successif, ne demeurant jamais dans un même état, image, ombre, comme lui, de Celui qui les a faits l'un et l'autre.

Et il y eut un soir, et il y eut un matin, c'est-à-dire une succession de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit. Aussitôt que la lumière fut, la terre tournant sur elle-même, ou la lumière tournant autour d'elle, le premier jour commença tout à la fois par le matin, le midi, le soir, le minuit, selon que

<sup>1</sup> 1 Rois, 2, 8. — <sup>2</sup> Delaplace, *Hist. de l'Astron.* Plutarque, de *Placit. phil.* — <sup>3</sup> Sap., 8.

<sup>1</sup> Job, 38, 19 et 24.



les diverses parties de la terre étaient éclairées ou à l'ombre. Cette succession a continué jusqu'à nous et continuera jusqu'au jour du Seigneur, jour grand et terrible, où il dissoudra par le feu l'univers actuel pour en faire de nouveaux cieus et une nouvelle terre <sup>1</sup>.

La lumière existait, et avec elle la chaleur ; car lumière et chaleur paraissent les effets du même principe. Avec la chaleur et l'attraction, les divers éléments, jusque-là confondus, agissent les uns sur les autres. Trois sortes de corps prenaient naissance, les uns solides, les autres liquides, et d'autres d'une nature encore plus déliée. Les solides se rendaient au centre du globe, les liquides en occupaient la surface, les plus subtils en formèrent l'enveloppe <sup>2</sup>.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue au milieu des eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Dieu fit donc cette étendue, et divisa les eaux au-dessous de l'étendue d'avec les eaux au-dessus ; et il en fut ainsi. »

« Et il en est ainsi encore. Cette étendue, cette expansion qui enveloppe la terre de toutes parts, c'est l'atmosphère, c'est l'air que nous respirons. Tous les jours nous voyons flotter au-dessus de nos têtes une partie des eaux en forme de nuages. L'entre-deux est un océan vaporeux et léger où nous vivons, où nagent les oiseaux, comme les poissons dans l'océan plus compacte et plus pesant.

Les poissons ne sauraient vivre sans eau, nous ne saurions vivre sans air. Longtemps on a cru que l'air était un élément simple ; mais on découvrit, il y a cinquante ans, qu'il est composé de deux. L'un, qui en forme un peu plus du cinquième, entretient en nous la vie par la respiration et le feu sur nos foyers par la combustion ; l'autre, quand il est seul, éteint tout à la fois et le feu et la vie. Le mélange des deux compose l'air pur.

L'eau, qui est l'atmosphère des poissons, est également composée de deux éléments. L'un, qui en forme le tiers, lui est commun avec l'air : c'est le même élément que nous respirons et qui fait brûler les combustibles ; l'autre, qui en forme les deux tiers, est le gaz

inflammable que tout le monde connaît, et qui depuis quelque temps éclaire les boutiques et les rues des grandes cités. Lorsque, avec ce gaz, se combine cette portion de l'air que nous respirons et qui forme l'autre élément de l'eau, il en résulte une vive lumière, accompagnée de chaleur, et cette combustion donne pour charbon ou résidu de l'eau pure. Aussi les savants classent-ils maintenant l'eau parmi les corps brûlés. Lorsque ces deux éléments de l'eau se combinent subitement et en quantité considérable, ils produisent une masse de lumière éblouissante, accompagnée souvent de forte détonation. C'est ainsi que se forment dans les nues le tonnerre, la foudre et les éclairs. Et voilà comme la science moderne nous fait comprendre tout le sens de ces paroles de David : *Le Seigneur change les foudres en pluies* <sup>1</sup>.

Sans l'air nous ne saurions respirer, vivre tout seuls ; sans l'air nous ne saurions parler, vivre ensemble. C'est l'air qui transmet le son, et avec le son la parole, et avec la parole la pensée. Par ce moyen deux hommes respirent en quelque sorte la pensée l'un de l'autre et vivent d'une seule vie.

Messager fidèle de tant de langues diverses qui communiquent par la parole la pensée de l'esprit, l'air est encore l'inépuisable organe d'une langue universelle, qui, par l'harmonie des sons, communique les sentiments de l'âme, la joie, la tristesse, l'admiration, l'amour. Langue merveilleuse, qui n'a que sept paroles, ou sept notes, et qui cependant exprime toutes les affections humaines ; langue merveilleuse que tout le monde entend, mais que peu savent parler dignement. D'après les sages de l'antiquité et les Pères de l'Église, en particulier saint Augustin, la musique que Dieu a donnée aux hommes est une image, un écho de celle qu'il exécute lui-même dans son immense éternité. L'univers entier est une magnifique harmonie où la divine Sagesse, atteignant d'une extrémité à l'autre, dispose tout avec douceur, nombre et mesure. C'est elle qui produit dans un nombre musical l'armée des cieus : ainsi entend l'évêque d'Hippone une parole d'Isaïe <sup>2</sup>. Pour

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3, 10-13. — <sup>2</sup> Thénard, *Traité de Chimie*, de l'Air atmosphérique, n° 107.

<sup>1</sup> Ps. 134, 7. — <sup>2</sup> Epist. 165, n. 13. Isaïe, 40, 26.



ramener l'homme dans cette céleste harmonie, l'éternelle Sagesse unit dans sa personne la nature divine et la nature humaine<sup>1</sup>; ce qu'elle demande, c'est que nous soyons à l'unisson avec elle. Aussi un saint évêque et martyr, Ignace d'Antioche, compare le corps mystique de la sagesse incarnée, l'Église catholique, à une harpe mélodieuse qui rend la louange à Dieu par le Christ. Chaque fidèle est une lyre composée de deux pièces, le corps et l'âme, qui agissent l'une sur l'autre comme les cordes sur la lyre et la lyre sur les cordes<sup>2</sup>. Ah ! qui nous donnera d'entendre sur la terre quelques soupirs de cette harmonie du ciel ?

L'air est attiré vers le centre de la terre; autrement il est pesant comme les autres corps; mais il pèse 800 fois moins que l'eau, parce qu'il est 800 fois moins compacte. D'un autre côté il est des fluides encore plus déliés que l'air, et qui s'y élèvent comme un morceau de liège enfoncé dans l'eau remonte à la surface. C'est ainsi qu'on voit les vapeurs aqueuses s'élever dans les airs et y flotter sous formes de nuées. De savoir jusqu'à quelle hauteur s'étend l'atmosphère qui nous enveloppe, il n'y a rien de certain. On conjecture quinze ou seize lieues, au delà desquelles serait un fluide encore plus ténu, que l'on nomme éther; ce qui est d'expérience, c'est que, plus on s'y élève, plus on le trouve froid, subtil, léger. A une hauteur de sept mille mètres, environ une lieue et demie, il ne pèse plus assez sur l'homme pour retenir le sang dans ses veines. L'homme est à cette élévation comme le poisson habitué à vivre dans les profondeurs de la mer et qui périt lorsqu'on l'amène à la surface.

On distingue ordinairement trois régions dans l'atmosphère; la région inférieure, où volent les oiseaux; la région moyenne, où flottent les nuages; la région supérieure, au delà, et, dans le langage de l'Écriture et dans le langage commun, ces trois régions s'appellent également le ciel; l'on dit également les oiseaux du ciel et les oiseaux de l'air, les nuages du ciel et les nuages de l'air. Il est donc naturel de penser que ce que le texte latin, d'après le grec, appelle firmament, mais

que le texte original ou l'hébreu nomme avec plus de justesse l'*étendue*, n'est autre que l'atmosphère terrestre avec ses trois régions. Il est d'autant plus naturel de le penser que, dans les livres de Moïse, il n'y a pas de mot particulier pour désigner ce que nous entendons par air, atmosphère.

Le second jour avait déchargé le globe terrestre d'une partie des eaux; cependant ce globe ne paraissait pas encore. Mais Dieu dit: « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. Et il en fut ainsi. » Les eaux se rassemblèrent dans ces vastes bassins appelés mers, océans, et laissèrent à sec ce qui a été nommé terre.

En même temps que ces profondes cavités il se forma des élévations. David nous l'apprend. Après avoir rappelé que Dieu a fondé la terre sur une base qui lui est propre et que les siècles ne l'ébranleront pas, il ajoute: « L'abîme des eaux l'enveloppait comme un vêtement, les eaux couvraient les montagnes. A votre menace elles ont fui; au bruit de votre tonnerre elles se sont écoulées. Les montagnes s'élèvent, les vallées descendent au lieu que vous leur avez marqué<sup>1</sup>. »

Ces eaux, que le Seigneur a mesurées dans le creux de sa main, occupent cependant les deux tiers de notre globe. Enfermées dans des barrières qu'elles n'osent franchir, elles devaient naturellement se corrompre et infecter l'univers. Dieu y a pourvu. Ces eaux, on ne sait comment, se trouvent salées au point que l'homme ne saurait en boire. Ni les pluies qui souvent y retombent, ni les fleuves qui sans cesse y mêlent leurs ondes ne sauraient en adoucir l'amertume. En outre Dieu ne laisse pas les eaux de la mer demeurer stagnantes. Chaque douze heures l'océan monte et descend, s'élève et s'abaisse, en quelques endroits, comme sur les côtes de Bretagne, jusqu'à quarante et cinquante pieds. Ce mouvement alternatif de la mer, se retirant pendant six heures et revenant pendant six autres, est connu sous le nom de flux et reflux ou marée. Comme ces marées suivent le cours de la lune, qu'elles retardent tous les jours, ainsi que la lune, de trois quarts

<sup>1</sup> August., de Trinit., l. 4, n. 4. — <sup>2</sup> Epist. Ignat. ad Eph., etc.

<sup>1</sup> Ps. 103.

d'heure, on conclut avec raison que la lune en est la principale cause. Enfin, comme ces marées sont le plus fortes aux nouvelles et aux pleines lunes, lorsque le soleil, la lune et la terre se trouvent sur la même ligne, on conclut que le soleil y entre également pour quelque chose. Depuis environ un siècle les savants expliquent ce phénomène d'une manière satisfaisante par l'attraction combinée du soleil et de la lune sur la terre<sup>1</sup>.

Un autre moyen pour entretenir la salubrité de la mer, ainsi que de l'atmosphère terrestre, ce sont les vents et les tempêtes. Les vents ou courants d'air, qui soufflent sur terre et sur mer dans toutes les directions, agitent, renouvellent, purifient et cet océan vapoureux dans lequel nous vivons, et cet océan plus compacte dans lequel vivent les poissons. Les tempêtes surtout produisent cet effet, sans compter beaucoup d'autres. Elles soulèvent la mer jusque dans ses abîmes, lancent jusqu'aux nues ses montagnes de flots, tel que le laboureur diligent qui remue un monceau de blé et le secoue dans les airs pour empêcher qu'il ne fermente. Cependant, malgré les vents et les tempêtes, la mer en fureur respecte les bornes que le Seigneur lui a tracées sur le sable. Elle se souvient de la parole qu'il lui a dite : *Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. Là tu briseras l'orgueil de tes flots*<sup>2</sup>.

En haute mer, sous la zone torride, il souffle des vents réguliers; l'on en attribue la cause à l'action du soleil combinée avec la rotation de la terre. L'air de la zone torride, que le soleil échauffe par une longue présence, se dilate, s'élève et se répand sur les pôles. L'air froid des pôles afflue en dessous, vers le milieu de la zone torride ou l'équateur, pour remplir l'espace de vide produit par la dilatation. Il se formera donc, dans chaque hémisphère terrestre, deux courants, l'un supérieur, qui va de l'équateur au pôle, l'autre inférieur, qui vient du pôle à l'équateur. On voit un exemple de ce phénomène dans les appartements à cheminée. L'air répandu autour du foyer s'échauffe, se dilate, et, devenu plus léger, s'élève, une partie dans

le tuyau, l'autre dans le bout de l'appartement; en même temps un nouvel air arrive par le bas, pour remplacer l'air ascendant, et il en résulte une succession non interrompue de deux courants contraires, l'un supérieur, qui s'éloigne de la cheminée, l'autre inférieur, qui se porte vers elle. On en a une preuve sensible en plaçant une bougie allumée dans la porte de l'appartement; en bas la flamme incline en dedans; en haut elle incline au dehors; au milieu elle reste immobile. Le soleil, ce grand foyer de notre atmosphère, y produit des effets semblables. C'est une curiosité louable et chrétienne d'étudier ces phénomènes de la nature. Ce que Dieu ne dédaigne pas de faire, nous ne devons pas dédaigner de le connaître; car il le fait pour que nous admirions et que nous aimions sa providence.

Cette providence éclate de toutes parts dans les vents et la mer. De soi-même la terre est aride; pour qu'elle produise il faut l'arroser; Dieu en a chargé la mer et les vents. Sans cesse la mer, sollicitée par la chaleur du soleil, envoie dans les airs une partie de ses eaux réduites en vapeurs. Ces vapeurs légères, les vents les transportent de côté et d'autre, puis les laissent retomber sur la terre en rosée, pluie, neige, frimas. Tout ce qui a soif se désaltère. Et, pour que les eaux ne manquent point avec la pluie, Dieu en durcit quelques-unes comme la pierre et en amoncelle d'énormes magasins sur le sommet des plus hautes montagnes. Des glaces, des neiges éternelles couvriront la cime des Alpes, du Taurus, de l'Himalaya, des Cordillères, et, fondant peu à peu, s'insinueront dans leurs flancs. De là, avec des milliers de ruisseaux et de fontaines, jailliront le Rhin, le Rhône, le Danube, l'Euphrate, le Tigre, l'Indus, le Gange, les grands fleuves d'Amérique, qui, dans leurs longs cours, arroseront des provinces, des royaumes, de grandes cités, et rentreront dans la mer, d'où ils sont partis, pour en partir encore: machine merveilleuse, qui, sans fatigue et sans cesse, abreuve sur toute la terre les hommes, les animaux et les plantes.

Mais les eaux de la mer ne sont-elles pas amères et salées? Sans doute. Cependant ne

<sup>1</sup> Lettre d'Euler. — <sup>2</sup> Job, 36.



craignez pas; la mer gardera pour elle l'amertume, et n'enverra vers le ciel, pour revenir sur la terre, que des eaux douces. Ce qu'elle opère continuellement pour tous les hommes, elle est prête à l'opérer pour chacun. Faites évaporer, faites bouillir de ces ondes amères sur le feu; elle déposera le sel sur le fond du vase, et les vapeurs qu'elle fait monter, reçues dans une éponge, vous présenteront une boisson salubre. Par une seule opération elle vous donnera de quoi assaisonner votre nourriture et de quoi étancher votre soif<sup>1</sup>.

Mais l'Océan, avec ses longs bras, sépare les continents, empêche les peuples de communiquer entre eux? Tout au contraire, c'est lui qui leur rend cette communication facile, c'est lui qui leur apprend à se connaître, c'est lui qui en fait une seule famille. Qui jamais est parti des côtes de la Bretagne pour aller par terre, jusqu'à l'extrémité de l'Asie, jusqu'à la Chine, et lier commerce avec les divers peuples qui se trouvent sur la route? Sans la mer jamais on n'eût connu la terre. L'Océan porte sur son dos des maisons, des citadelles flottantes, qui, déployant aux vents leurs larges ailes, leurs voiles, s'élancent avec plus de rapidité que ne fait la cavale du désert. Les étoiles leur servent de guides. Et lorsqu'il faudra des voyages où l'on n'apercevra plus des étoiles accoutumées, lorsqu'il faudra explorer des mers inconnues, découvrir de nouvelles terres, de nouveaux mondes, une petite aiguille se trouvera, qui, se dirigeant constamment vers les pôles de la terre, apprendra au navigateur à suivre exactement sa route et à s'orienter même sous un ciel nébuleux. Ce chétif morceau de fer découvrira aux Européens les Indes, la Chine, le Japon, l'Amérique, l'Océanie, avec des îles sans nombre; il leur fera voir par expérience que la terre est ronde, pesant de toute part vers son centre, et suspendue dans l'espace sans autre appui que le vouloir de Dieu. Toutes les branches de la famille humaine se connaîtront et communiqueront entre elles. Les arts, les sciences, les traditions religieuses circuleront d'un bout du

monde à l'autre. On verra de plus en plus que le catholicisme est nécessairement vrai et la vérité nécessairement catholique. Et quand pour faciliter la réunion complète de tous les peuples dans la même foi, la même espérance, la même charité, il faudra des communications plus rapides et plus sûres, ne vous mettez point en peine; pour traverser les eaux Dieu donne à l'homme le bois, la rame; pour se reconnaître sur le grand Océan Dieu lui donne une petite aiguille, la boussole; pour naviguer avec vitesse Dieu lui donne les vents. Mais le vent est quelquefois nul ou contraire. Eh bien! Dieu ne vous a-t-il pas donné l'eau et le feu? L'eau, réduite par le feu en vapeur, fera marcher sur des roues ces citadelles flottantes, même à travers les tempêtes. Malgré le vent votre navire roulera comme un char; avec le vent il court et vole tout ensemble.

Chrétiens! tous les jours, dans nos sacrés cantiques, nous invitons l'eau et le feu, les vents et la mer à bénir le Seigneur. C'est nous qui avons le plus besoin de cette invitation! Depuis que le Seigneur les a faits, ils ne cessent de le bénir à leur manière, en exécutant ses ordres. Voici la mer et les vents qui s'offrent à nous transporter dans les contrées les plus lointaines pour l'y faire connaître et adorer. Ils gémissent, ainsi que toute créature, d'être asservis à la vanité, de transporter si souvent des objets de luxe et d'ambition, des hommes qui ne songent qu'à supplanter, qu'à voler, qu'à tuer leurs semblables; ils attendent, ainsi que toute créature, que les enfants de Dieu se révèlent et recouvrent leur glorieuse liberté, afin d'être délivrés eux-mêmes de la servitude de corruption<sup>1</sup>. Ils gémissent de ne voir pas plus souvent de ces navigateurs apostoliques, qui, comme Paul, ne cherchent que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils nous attendent, ils nous disent à leur tour: Enfants des hommes, bénissez le Seigneur! vous qui êtes ses ministres, venez le faire bénir à toutes les nations!

Nous adressons une invitation semblable à la terre; mais la terre peut nous faire une

<sup>1</sup> S. Basile, in *Hexaem. hom.* 4, n. 7.

<sup>1</sup> Rom., 8, 19-22.



semblable réponse. Elle aussi ne cesse de bénir son Créateur; elle sort à sa voix du sein des eaux; elle leur creuse des abîmes dans ses entrailles, et, pour harmoniser ces abîmes, elle élève des îles, des continents, des montagnes aussi hautes que la mer est profonde; elle y écrit les annales des âges où elle ne portait point d'être vivant; elle y conserve les débris des êtres qui sont venus ensuite et qui ont précédé l'homme. Ici et là se trouvent des masses de rochers, comme le granit, que la science reconnaît avoir été primitivement dans un état liquide, et dans lesquelles ne se voit aucun vestige de plante ni d'animal. A côté, dans des couches plus récentes, gisent des rochers qui renferment des débris pétrifiés d'animaux aquatiques et de plantes. Dans d'autres terrains, dans des roches plus récentes encore, il y a des pétrifications d'animaux terrestres. Ainsi nous lisons dans les entrailles de la terre la même chose que dans les livres de Moïse, savoir : qu'il a été une époque où il n'y avait ni sur la terre ni dans les eaux aucun être vivant; qu'ensuite ont paru les plantes et les animaux aquatiques; qu'enfin les animaux terrestres sont venus les derniers. La science reconnaît encore, à la manière dont ces couches de rochers sont déchirées, redressées, renversées, que la terre a éprouvé des révolutions violentes et subites, surtout la dernière. Quand nous serons à celle-ci, le déluge, nous verrons les montagnes et les vallées, les fleuves et les mers, les arts et les sciences, l'histoire et la tradition s'accorder, et pour l'époque, et pour les principales circonstances, avec Moïse <sup>1</sup>.

La terre sortit du sein des eaux nue et stérile. Elle a neuf mille lieues de circuit, trois mille de diamètre, en sorte qu'il faudrait descendre quinze cents lieues pour arriver à son centre. Les mines les plus profondes ne descendent pas à un quart de lieue. Ainsi à peine effleurons-nous l'épiderme de la terre. Cependant, dans ce peu que nous connaissons de la terre nue et stérile, la Providence nous offre des merveilles et des bienfaits sans nombre. Ces roches antiques nous servent à

élever des maisons pour vivre en famille et des temples pour y louer ensemble notre Père qui est au ciel. Des pierres, brûlées au feu et mêlées avec le sable, les lieront par un indestructible ciment. Ces cailloux se transformeront en une glace transparente, pour y laisser venir la lumière et en exclure le vent et la pluie. L'argile nous donnera des tuiles et des ardoises pour les couvrir. Plus bas sont les métaux, le fer, l'argent, l'or, les pierres précieuses pour les orner. Le cuivre et l'étain produiront cet airain sonore qui, suspendu entre le ciel et la terre, nous invite à faire monter vers Dieu nos joies et nos tristesses, nos espérances et nos craintes. L'étain et le plomb s'allongent en flûtes harmonieuses d'orgue pour célébrer avec nous Celui à qui est la terre et tout ce qu'elle renferme. Qui pourrait nombrer les vases, les instruments utiles ou nécessaires que nous devons aux minéraux, depuis le soc qui laboure nos champs jusqu'à la coupe sacrée où s'accomplit le plus grand des mystères!

Cependant la terre était encore nue et aride, ne présentant de toute part qu'une matière brute et inerte. « Aucun arbuste n'y existait encore, dit Moïse; nulle plante ne s'élevait encore dans les champs, parce que Jéhova, Dieu, n'avait point encore fait pleuvoir sur la terre et que l'homme n'était pas encore là pour la cultiver. Mais une vapeur s'élevait, qui en arrosait toute la surface <sup>1</sup>. »

Alors Dieu dit : « Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il en fut ainsi. » La parole de Dieu est une semence féconde.

La terre, nue jusque-là, se revêt d'un manteau de verdure; les prés se couvrent de gazon, les champs de moissons, les montagnes de forêts. Le fond vert de cet immense tableau repose doucement la vue. Les herbes, les plantes, les arbustes, les arbres, de grandeur, d'attitude, de feuillage différents, y répandent une harmonieuse variété. Des fleurs sans nombre le réjouissent de leurs couleurs

<sup>1</sup> Discours sur les Révolutions de la surface du globe, par M. Cuvier.

<sup>1</sup> Gen., 2, 5, 6.

et l'embaument de leurs parfums. Elles passeront, mais en laissant après elles des fruits savoureux qui n'attendent qu'une main pour les cueillir, qu'une bouche pour les manger. Dans ces fruits est la semence, image végétale du Verbe de Dieu. Le Verbe contient suréminemment en soi le modèle et l'essence de tous les êtres possibles ; la semence contient la plante future. Déposée dans le sol cette semence attire mystérieusement à elle les éléments de l'eau et de la terre qui lui conviennent et les transforme en sa propre substance. Elle s'attendrit, elle se dilate, elle s'ouvre, et de son sein naît le germe ou la jeune plante qu'elle nourrit de tout elle-même, et pour laquelle elle meurt. Fortifiée de cette vivifiante nourriture la jeune plante pousse des racines en bas et une tige en haut. Par les racines elle va cherchant l'eau et la bonne terre, y choisit, y pompe les sucs qu'il lui faut, et, par une mystérieuse transsubstantiation, change ces parties d'eau et de terre en sève, cette sève en filaments, en petits canaux, en écorce, en tige, en branches, en feuilles, en fleurs, en fruits et en semences qui portent dans leur sein une nouvelle génération.

C'est peu encore que toutes ces merveilles. Non-seulement la plante puise dans la terre ce qu'il lui faut pour s'élever vers le ciel, c'est du ciel surtout que lui vient la vie, la beauté et la vertu. Mettez une plante dans le meilleur terrain, arrosez-la par les racines, mais ne lui donnez point d'air par-dessus ; elle meurt, comme, sans air, l'homme étouffe et le feu s'éteint. Donnez-lui de l'air, mais ne le renouvelez point ; elle vivra quelque temps et finira par mourir, comme, dans un air non renouvelé, le feu finit par s'éteindre et l'homme par étouffer. On a découvert que la plante transpire et respire. Quand elle a tiré de la terre ce qui lui convenait, elle transpire par les feuilles les sucs qu'elle a pompés par les racines. On croit même que la rosée vient en partie de cette transpiration. Par ces mêmes feuilles elle aspire certaines parties de l'air et des vapeurs qu'il renferme, les fait passer par les branches et par l'écorce de la tige jusque dans les racines, en sorte qu'il y a dans la plante une circula-

tion de sève comme dans l'homme une circulation de sang, et que l'air est également nécessaire à l'une et à l'autre.

C'en est pas tout. Avec l'air et l'eau la plante vivra ; mais, pour qu'elle prenne sa couleur et sa beauté naturelles, pour qu'elle porte des fleurs et des fruits, il lui faut encore autre chose, la lumière. Sans la lumière du ciel elle restera pâle, insipide, inodore, stérile. Aussi voyons-nous la plante renfermée dans un appartement tendre avec effort ses rameaux, ses feuilles et ses fleurs vers la fenêtre par où rayonne la lumière, et les pommes de terre dans nos caves allongent-elles quelquefois de vingt pieds leur frêle tige pour atteindre au soupirail où perce le jour. Tout le monde connaît ces faits ; mais qui en comprendra le mystère ?

En voici un autre. Il y a dans les plantes non-seulement un inexplicable instinct, une vertu occulte, une âme végétative, comme on disait autrefois, une force vitale, comme on dit à présent, qui cherche les ténèbres par les racines et la lumière par la tige ; qui décompose l'air, l'eau, la terre, en extrait certains éléments, en compose de nouvelles substances ; en fabrique de la moelle, du bois, de l'écorce, des veines, des feuilles, des fleurs ; il y a même, ainsi que dans les animaux, diversité de sexes pour la propagation de l'espèce. Dans certaines plantes, comme le chanvre, les deux sexes se trouvent sur deux tiges séparées ; dans d'autres, comme les noyers, ils se trouvent sur le même pied, mais en des fleurs différentes ; dans la plupart ils sont réunis dans la même fleur, mais ont des organes distincts. La fécondation s'opère par une poussière qui se communique de l'un à l'autre. Lorsqu'une pluie intempes tive ou quelque obstacle semblable empêche cette communication, la fécondation n'a pas lieu et la plante reste stérile. Ainsi en arrive-t-il à la vigne quand elle coule.

Chacune selon son espèce, a dit le Créateur. Et cette parole est restée pour toutes les plantes une loi de nature. Confondues dans la même terre, arrosées de la même eau, respirant le même air, elles ne deviennent cependant pas les mêmes. Chacune reste ce que Dieu l'a faite dans l'origine. Le cèdre ne pro-



duit point de chêne, le chêne ne produit point de coudrier ; chacun engendre à son image et à sa ressemblance avec la même sorte de feuilles, de fleurs, de fruits, feuilles, fleurs, fruits qui varient à l'infini d'une espèce à l'autre. Pour distinguer seulement en gros les genres, les espèces, les familles des plantes entre elles, nos savants sont contraints de se former une langue à part, langue qui n'est à peu près d'aucune langue. Mais, même avec le secours de cette langue, ils ne peuvent décrire exactement une simple feuille, les sinuosités de ses bords, les nuances de sa couleur, l'artifice de son tissu, le lisse ou le velu de sa surface, le genre de saveur qu'elle enferme. Ils ne peuvent surtout en comprendre la nature intime. Depuis trois à quatre siècles, par des découvertes inattendues, la Providence a fait faire aux sciences naturelles plus de progrès que l'histoire ne nous y en montre dans les siècles antérieurs ; cependant, avec tous ces progrès, avec toutes leurs analyses physiques et chimiques, avec tous leurs gaz, leurs sels, leurs acides, leurs alcalis, nos savants de tous pays ne savent encore ni composer ni même recomposer un seul brin d'herbe. Que sera-ce donc d'une herbe entière ? Que sera-ce donc de toutes les herbes, de toutes les plantes, de tous les arbres ? Que sera-ce donc de tout l'ensemble du règne ou plutôt du royaume végétal ?

Nous disons *royaume*, non-seulement à cause de l'ordre admirable qui y règne, mais encore parce qu'il est fait pour un roi qui doit en jouir, pour l'homme et les animaux, ses sujets naturels. Aux pieds du monarque s'étend un tapis de verdure, émaillé d'innombrables fleurs, dont toute la magnificence de Salomon n'égalerait point la magnificence. Les animaux qui le servent y trouveront à leur portée une pâture abondante et toujours nouvelle. Pour lui les blés, qui doivent le nourrir principalement, ne seront ni trop au-dessus ni trop au-dessous de sa taille. Ils seront faciles à manier et à recueillir. Ils donneront des grains à sa poule, du son à son porc, du fourrage et des litières à son cheval et à son bœuf. Les arbres s'élèvent plus haut pour lui donner de l'ombre ; ils abaisseront leurs rameaux chargés de fruits, que même ils

feront tomber à ses pieds. D'ailleurs, si les arbres s'élèvent si haut et deviennent si robustes, c'est afin de lui donner du bois pour des échelles et des machines au moyen desquelles il montera partout ; pour des greniers et des magasins à amasser les fruits des différentes saisons ; pour des navires, avec lesquels il ira recueillir les divers tributs de toute la terre.

Les diverses provinces du royaume végétal ne produisent pas toutes les mêmes choses. Il y en a de particulières au climat et à la température. Les pays plus chauds auront des arbres à feuilles plus larges et à fruits plus rafraîchissants. Sous la zone torride on verra une espèce de figuier qui, non content de désaltérer par son fruit, présentera encore des parasols pour des villages entiers. Il croîtra sur le sable brûlant du rivage de la mer, en jetant de l'extrémité de ses branches une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, et forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable. Dans les pays du Nord et sur le sommet des montagnes froides croissent les pins, les sapins, les cèdres et la plupart des arbres résineux, qui abriteront l'homme des neiges par l'épaisseur de leur feuillage, et lui fourniront, pendant l'hiver, des flambeaux et l'entretien de ses foyers. Dans nos climats tempérés nous éprouvons une bienveillance semblable de la part de la nature végétale. C'est dans la saison chaude et sèche qu'elle nous donnera quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchissant, tels que les cerises, les pêches, les melons, et, à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes et les noix.

De toutes les parties de la terre la plus favorisée sera le berceau du genre humain, l'Asie. Là viendront naturellement l'olive, l'orange, le citron, la figue, la pêche, l'abricot, la cerise, le thé, la canne à sucre, le café, le coton, le riz, le baume, les aromates. Là s'élanceront vers les cieux, en colonnes vivantes, couronnées de verdoyants chapiteaux, les palmiers de différentes espèces ; le grand palmier, également célébré et par les prophètes d'Israël, et par les poètes de la



gentilité, comme l'emblème de la victoire au ciel et sur la terre, et qui, dans les déserts de la Palestine et de l'Égypte, fournira à d'innombrables solitaires le vêtement dans ses larges feuilles, la nourriture dans sa moelle et ses dattes; le palmier-cocotier, qui, sur le bord des mers les plus naviguées, présentera aux marins son bois pour en bâtir des vaisseaux, ses feuilles pour en faire les voiles, son tronc pour le mât, sa bourre pour les cordages et son fruit pour cargaison. C'est là surtout que viennent, c'est de là que se sont répandues sur la terre deux plantes d'une chétive apparence, mais d'une vertu inappréciable : l'une, herbe grêle et fragile, ne se distinguant ni par sa feuille, ni par sa fleur, ni par son parfum ; l'autre, bois inutile et rampant, qui n'est pas même propre à faire une cheville. Ce sont néanmoins ces deux plantes sans vigueur et sans beauté, le froment et la vigne, qui soutiennent la force de l'homme et répandent la joie dans son cœur. Ce sont ces humbles plantes qui changent la terre et l'eau en pain et en vin, pain et vin qui, dans nos communs repas, changés en notre corps et en notre sang, nous font vivre de la vie temporelle, et, dans les repas sacrés, changés au corps et au sang de l'Homme-Dieu, nous font vivre de la vie éternelle. Admirable transsubstantiation qui fait participer la terre et l'eau à la nature de la plante, la plante à la nature de l'homme, et l'homme à la nature de Dieu !

La terre, sortie des ténèbres par la création de la lumière le premier jour, entourée de son atmosphère, comme d'un manteau transparent, le deuxième, avait donc été, le troisième, dégagée du milieu des eaux et vêtue d'une robe de verdure et de fleurs. Mais le ciel y paraissait encore une solitude.

Alors Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux... Et Dieu fit les deux grands luminaires. »

*Dieu dit, et Dieu fit.* On peut l'entendre, avec Ambroise de Milan, du Père qui dit et du Fils qui exécute<sup>1</sup>.

*Et Dieu fit les deux grands luminaires,* le soleil et la lune. On peut croire que ces deux

corps existaient déjà et qu'ils sont compris dans les cieux que Dieu créa dans le principe ; mais ils étaient informes et invisibles, comme l'était d'abord la terre. Ce n'est que le quatrième jour que *Dieu les fit lumineux*, ou lumineux.

Un des plus fameux astronomes de nos temps<sup>1</sup>, qui a passé sa vie à examiner les astres et qui a découvert la plus considérable des nouvelles planètes avec un grand nombre de nouvelles étoiles, a pensé, d'après ses longues et nombreuses observations, que le soleil est de soi-même un corps opaque, mais entouré d'une atmosphère lumineuse et incandescente qui répand la lumière et la chaleur dans tout notre univers. Cette opinion, favorablement accueillie par les savants, est devenue plus que probable par une expérience qui montre que les rayons lumineux du soleil n'ont pas tous les mêmes propriétés que ceux d'une sphère métallique rougie au feu<sup>2</sup>, mais bien toutes celles d'une atmosphère incandescente et lumineuse. Il se peut donc que ce vif éclat, qui fait du soleil l'œil du monde, l'agrément du jour, la beauté du ciel, la grâce de la nature, la gloire de la création<sup>3</sup>, ne soit autre que cette lumière, cette atmosphère brillante, que Dieu créa au premier jour, et dont il aura revêtu cet astre au quatrième.

Le second des grands luminaires est la lune. Mais il y a une grande différence entre les deux. Le soleil éclaire par lui-même comme un flambeau allumé; la lune n'éclaire que comme un miroir, qui renvoie en partie la lumière reçue d'ailleurs. La lune n'a pas plus de lumière à elle que la terre ; mais, éclairée par le soleil, elle devient, comme la terre, visible et lumineuse.

Il en est de même de ces autres luminaires célestes qu'on nomme planètes ou étoiles errantes. De leur nature elles ne sont pas plus lumineuses que la terre et la lune ; la lumière qu'elles nous envoient, elles l'empruntent également du soleil. Ainsi que la lune, Dieu les fit également luminaires le quatrième jour, lorsqu'il vêtit le soleil de cette lumière créée au premier. Quant aux étoiles qu'on ap-

<sup>1</sup> In *Hexaem.*, l. 4, c. 2.

<sup>1</sup> Herschell. — <sup>2</sup> La polarisation. — <sup>3</sup> S. Ambr., in *Hexaem.*, l. 4, c. 1.

pelle fixes et que l'on tient pour autant de soleils, n'ont-elles été allumées que le quatrième jour, ou bien l'étaient-elles déjà auparavant? Ne sont-elles pas ces étoiles du matin dont Dieu parle dans Job <sup>1</sup>, et qui le louaient déjà par leurs anges lorsque la terre était encore plongée dans les eaux? Peut-être que Dieu les appelle du matin parce qu'il les rendit lumineuses les premières, et par opposition à notre soleil et à ses planètes, qu'il rendit lumineuses les dernières.

Longtemps on a cru que la lumière se répandait dans un même instant partout; il est constaté maintenant qu'elle met huit minutes et un quart à faire le chemin du soleil à la terre, c'est-à-dire trente-quatre millions de lieues; ce qui fait plus de quatre millions par minute. Or celle des étoiles fixes qui nous paraît la plus voisine est cependant plus de quatre cent mille fois plus éloignée de nous que le soleil. Il faudra donc à la lumière de cette étoile, pour arriver jusqu'à nous, plus de quatre cent mille fois huit minutes et un quart, ou six ans pour le moins. Supposé maintenant qu'il y ait des étoiles mille fois plus éloignées que cette première, il faudra six mille ans à leurs rayons lumineux pour venir jusqu'à la terre. Il se peut donc des étoiles plus reculées encore dans l'espace, dont la lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous depuis le moment de leur création. Sans doute que Dieu a pu leur donner une plus grande vitesse; mais, comme dit Thomas d'Aquin, après Augustin d'Hippone, dans la première institution de la nature il ne s'agit point de miracle, mais de la nature des choses <sup>2</sup>.

Au fond la nature n'est qu'un miracle continu. On le voit plus souvent que son exception, mais on ne comprend pas mieux l'un que l'autre.

Ainsi la lumière, incompréhensible dans son essence, inexplicable dans sa vitesse, nous paraît une, indivisible et d'une seule couleur. Cependant elle se multiplie et se divise en plusieurs couleurs différentes, pour varier à l'infini le tableau de la nature entière. Dans l'arc-en-ciel le même rayon du soleil est divisé par

une goutte d'eau en sept couleurs principales : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet, qui sont dans les mêmes rapports entre elles que les sept notes de la musique. Cette division de lumière et cette multiplication de couleurs, on peut s'en donner à volonté le spectacle, y ajouter même la soustraction et l'addition. Un rayon du soleil reçu sur le côté d'un triangle de verre, dans une chambre obscure, se divise dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Au moyen d'autres verres en forme de lentilles on peut prendre ces couleurs une à une, les écarter, les réunir, les mélanger, et former ainsi diverses nuances. Réunies toutes les sept elles forment le blanc; toutes absorbées, c'est le noir, qui n'est ainsi que l'absence de toute couleur. Maintenant on ne sait par quel inexplicable mécanisme la surface des métaux, des pierres, du bois, des fluides, l'écorce, les feuilles, les fleurs des arbres et des plantes, sont disposées de manière à ce que, en décomposant les rayons du soleil, elles en renvoient à nos yeux telle ou telle couleur et en absorbent telle autre. De là l'incarnat de la rose, le jaune doré de l'orange, le jaune blanchâtre des blés mûrs, le vert du printemps, le bleu de la voûte céleste, le bleu de l'indigo et le teint modeste de la violette, avec leurs nuances infinies. Ou bien elles nous les renvoient toutes, et ce sera la blancheur du lis; ou bien elles ne nous en renvoient aucune, et ce sera le noir de l'ébène. Ainsi le même rayon de lumière, absorbé, réuni, divisé, laissera voir et le noir et le blanc, et toutes les couleurs qui remplissent l'entre-deux : image créée de la Lumière incréée, qui est la vie, le bien, et qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ses divins rayons, absorbés et comme annulés par l'un, ne laissent voir en lui que l'absence de la lumière, l'absence du bien, l'absence de la vie, les ténèbres, le mal, la mort. Fidèlement réunis dans un autre, ils y font briller l'image ressemblante de toute la splendeur, de toute la vie, de toute la perfection divine. Dans les autres, conservés en partie suivant les dispositions de chacun, ils font resplendir des traits plus ou moins éclatants de l'éternelle beauté. Cette division et cette infinie variété de couleurs, harmonisées avec

<sup>1</sup> Job, 38, 7. — <sup>2</sup> S. Th. q. 67, a. 4, ad 3. S. Aug., 1. 2. *sup. Gen. ad litt.*, c. 1, n. 2.



le blanc qui les rassemble toutes, et le noir qui en est la totale absence, font de la nature entière un vivant tableau où l'on ne peut assez admirer l'éternel Peintre. Cette division et cette infinie variété de grâces et de vertus, combinées avec la splendeur des parfaits qui les réunissent toutes, et les ténèbres du réprouvé qui n'en a gardé aucune, feront de tout l'ensemble des intelligences créées une ineffable harmonie, dont l'éternité ne suffira point à considérer toutes les merveilles.

Il paraîtrait que la lumière et la parole créées sont encore, l'une par ses sept couleurs principales, l'autre par ses sept principaux tons, une ombre et comme un écho de la Lumière et de la Parole incréées. Le nombre sept revient trop souvent dans l'Écriture pour qu'il n'y ait pas quelque mystère. Dieu fait et sanctifie l'univers en sept jours ; devant son trône se tiennent debout sept anges ou esprits ; devant son arche sainte étincelait le chandelier d'or à sept branches ; l'année de la rémission était annoncée par les sept trompettes du Jubilé ; le livre éternel est fermé de sept sceaux ; l'Agneau qui les rompt nous est représenté ayant sept cornes ou rayons, et sept yeux ou esprits divins, qui sont envoyés sur toute la terre<sup>1</sup> ; ce Soleil de justice se communique par sept sacrements ou sept irradiations différentes ; l'Esprit de charité, qui en est inséparable, se communique par sept dons ou rayons différents.

Le rayon solaire se divise pour multiplier les couleurs ; il se brise encore et se détourne de sa route pour opérer d'autres merveilles. Si l'astre commandé de Dieu pour présider au jour apparaissait ou disparaissait tout d'un coup, nous serions éblouis le matin de sa subite splendeur et surpris le soir des plus profondes ténèbres. Il ne le fera point ; mais, à l'imitation de l'éternelle Lumière et Sagesse, dont il est un emblème, s'il atteint d'une extrémité à l'autre avec force, il disposera aussi tout avec douceur. Son apparition triomphale sur l'horizon sera précédée de l'aurore et son coucher suivi du

crépuscule. Plus d'une heure avant de nous envoyer *directement* ses rayons il les lancera au haut de notre atmosphère, d'où des particules vaporeuses nous les renverront brisés et affaiblis. Ce n'est pas tout. Ces mêmes rayons, lancés obliquement dans les parties élevées et rares de l'air qui nous entoure, se courberont vers les parties plus basses et plus denses pour se rapprocher davantage de nous, comme nous voyons se courber et se rapprocher de nous l'image d'un bâton plongé obliquement dans l'eau. C'est au moyen de ces quelques rayons brisés et de ces quelques atomes d'air ou de vapeur que Dieu nous amène *doucement* des ombres de la nuit à la clarté du jour et de la clarté du jour aux ombres de la nuit, à travers les teintes graduées de l'aurore matinale et des crépuscules du soir. C'est encore à cela que nous devons ce bel azur, ce bleu suave de la voûte céleste. Plus on s'élève sur les hautes montagnes, plus on voit le ciel de bleu devenir noir. Il est telle hauteur où le soleil ne resplendit plus avec son éclat ordinaire, et où les étoiles s'aperçoivent en plein midi, non plus étincelantes, mais ternes. L'air au-dessus est trop subtil pour réfléchir vers nos yeux la lumière des astres et la diriger en tout sens. Plus bas, cette lumière, réfléchie par un air et des vapeurs moins déliés, mêlant sa blancheur au noir qui est au-dessus, produit cette teinte intermédiaire qui charme la vue et qui semble nous entourer comme une voûte bleue parsemée de clous d'or. Ces mêmes atomes de vapeur et d'air ont encore commission de Dieu de se passer l'un à l'autre la blanche lumière du soleil et de la transporter ainsi partout, jusque dans les appartements où le soleil ne pénètre jamais directement. Que de mystères et de merveilles dans ce que nous voyons tous les jours !

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'œuvre de ses mains. Le jour en transmet le mot au jour, la nuit en révèle la science à la nuit. Il n'est point de discours, point de langage dans lequel on n'entende leur voix. Son éclat s'est répandu sur toute la terre ; leurs paroles ont retenti

<sup>1</sup> Apoc., 5.



jusqu'aux extrémités du globe. Dans leur enceinte il a dressé un pavillon au soleil. Semblable au nouvel époux qui sort de son lit nuptial, il s'élance comme un géant dans sa carrière ; il part de l'extrémité des cieux et revient en tournant à cette extrémité ; rien ne se dérobe à sa chaleur <sup>1</sup>. »

Dieu a réuni dans le soleil et la lumière qui éclaire et colore, et la chaleur qui fait vivre et croître les plantes. Mais déjà auparavant la lumière et la chaleur existaient ; déjà les plantes se peignaient des couleurs de l'une et s'animaient de la vie de l'autre. Le soleil n'en est pas la source, mais seulement un réservoir ; il n'est pas la lumière, mais seulement un luminaire.

Ici revient une question fort agitée parmi les anciens : ces luminaires célestes sont-ils animés ou non ? Il y en a eu pour, il y en a eu contre, il y en a eu dans le doute. L'Ange de l'école, saint Thomas, a concilié ces divers sentiments avec une admirable justesse. « Les astres ne sont point animés à la manière du corps humain, avec qui l'âme qui le vivifie ne compose qu'un seul individu, l'homme ; mais ils sont animés à la manière d'un navire que meut et que dirige le pilote. Or ceux qui disaient, avec Platon, que les astres sont animés, l'entendaient en ce dernier sens, et ceux qui soutenaient qu'ils ne l'étaient pas l'entendaient dans le premier. Il y a de la différence dans les paroles, mais pour la chose même il n'y en a point, ou, s'il y en a, c'est très-peu <sup>2</sup>. »

Le soleil préside au jour ; il nous l'apporte en se levant, il nous l'emporte en se couchant. Mais ce lever et ce coucher du soleil, c'est la terre qui en cause le phénomène en tournant sur elle-même et en présentant successivement aux rayons de cet astre les divers points de sa circonférence. Le soleil se lève alors sur l'horizon, et s'avance, puis s'éloigne et se couche, à peu près comme le rivage immobile se lève sur l'horizon et s'avance ou bien s'enfuit et disparaît suivant que le navigateur s'en approche ou s'en éloigne.

Il préside encore aux quatre saisons, ou

quatre périodes de lumière et de chaleur qu'il répand sur la terre, et à l'année, qui n'est que l'ensemble de ces quatre périodes. Mais ce cercle de variations, c'est encore la terre qui en est cause. Non-seulement elle tourne sur elle-même toutes les vingt-quatre heures, pour que le soleil nous donne le jour ; elle tourne encore autour de cet astre en trois cent soixante-cinq jours et un quart, ce qu'on appelle une année. Dans cette révolution annuelle elle est inclinée de manière à présenter aux rayons directs du soleil deux fois le milieu de son globe, ou l'équateur, et une fois une certaine portion de chacun de ses hémisphères. Lorsqu'elle lui présente le milieu les jours sont égaux aux nuits, il y a équinoxe pour nous : équinoxe du printemps si la terre doit présenter ensuite au soleil l'hémisphère où nous sommes, équinoxe d'automne si elle doit lui présenter l'hémisphère opposé. Lorsqu'elle lui présente de notre hémisphère le plus qu'elle a coutume de lui présenter, nous avons les jours les plus longs et les nuits les plus courtes ou l'été : c'est ce qu'on appelle solstice, parce que le soleil semble s'arrêter quelques jours avant de s'en retourner vers l'autre hémisphère, solstice d'été pour nous, solstice d'hiver pour nos antipodes ou ceux qui sont au côté opposé de la terre. C'est tout l'inverse six mois après. Voilà du moins comme les savants l'expliquent aujourd'hui. Aujourd'hui, disons-nous, car, pendant des siècles, ils l'expliquaient différemment et toujours avec une égale assurance, ce qui pourrait leur persuader enfin d'être quelquefois un peu plus modestes.

La lune est le second des grands luminaires. Elle accompagne la terre autour du soleil et tourne en même temps autour de la terre en vingt-neuf jours et demi. Elle préside à la nuit, qu'elle éclaire le plus souvent d'une pâle lumière. Non plus que la terre elle n'est point lumineuse d'elle-même ; comme la terre elle emprunte son éclat du soleil. Lorsqu'elle nous montre tout son hémisphère éclairé, ce qui arrive quand elle se lève sur l'horizon au moment que le soleil se couche, il y a ce qu'on appelle pleine lune ; lorsqu'elle se lève en même temps que

<sup>1</sup> Ps. 18, d'après l'hébreu. — <sup>2</sup> *Summa*, p. 1, q. 70, a. 3. c.

le soleil, elle ne nous montre que son hémisphère non éclairé : nous ne la voyons plus ; il y a ce qu'on appelle nouvelle lune. Enfin on appelle premier quartier, dernier quartier, lorsqu'elle s'est approchée ou éloignée du soleil de manière à nous faire voir la moitié de son hémisphère éclairé ou le quart de sa circonférence totale. On connaît ces diverses apparences sous le nom général de phases de la lune. Les astronomes en ont observé de semblables dans les lunes ou satellites qui accompagnent quelques autres planètes.

La nuit n'est que l'ombre de la terre. Lorsque cette ombre, qui se projette très-loin dans l'espace, tombe sur le disque éclairé de la lune, ce disque en est obscurci en tout ou en partie ; il y a ce qu'on appelle éclipse partielle ou totale de lune. Cela ne peut arriver qu'au temps de pleine lune, lorsque la terre se trouve directement entre elle et le soleil.

Mais, ainsi que la terre, la lune a son ombre et sa nuit. Lorsque cette ombre, qui se projette également très-loin dans l'espace, rencontre la partie de la terre où nous sommes, elle nous dérobe la lumière du soleil en tout ou en partie ; il y a ce qu'on appelle éclipse totale ou partielle du soleil ; nous sommes pendant quelques instants à l'ombre de la lune ; ce qui ne peut arriver qu'au temps de nouvelle lune, lorsque cet astre se trouve directement entre le soleil et la terre.

A l'exception des Hébreux tous les anciens peuples avaient grand'peur des éclipses. On voit dans les annales de la Chine <sup>1</sup> qu'une éclipse y mettait en émoi tout l'empire. Aujourd'hui encore les Indiens, persuadés qu'un dragon malfaisant veut dans cette occasion dévorer la lune, font un grand vacarme pour lui faire lâcher prise, ou bien se mettent dans l'eau jusqu'au cou pour le supplier de ne pas la dévorer entièrement. Les Grecs et les Romains s'en formaient une idée pareille. Si la lune s'éclipsait, c'est que, par leurs enchantements, des sorcières l'attiraient sur la terre. Aussi le peuple de Rome

frappait-il sur des chaudrons et autres instruments pour la faire remonter à sa place. On allumait encore un nombre infini de torches et de flambeaux, qu'on élevait vers le ciel pour rappeler la lumière de l'astre éclipsé. Les indigènes du Mexique s'imaginaient que la lune était blessée par le soleil, pour quelques querelles qu'ils avaient eues ensemble. En conséquence tout le monde jeûnait pour rétablir la paix troublée.

Cependant, et à la Chine, et dans l'Inde, et dans la Chaldée, et dans la Perse, et dans l'Égypte, et dans la Grèce, et à Rome, il y avait des astronomes, ou astrologues, ou mathématiciens ; car, dans les anciens auteurs, ces trois noms signifient la même chose ; mais, au lieu d'éclairer le peuple sur la cause des éclipses, ces savants l'entraînaient, l'enfonçaient dans une erreur plus dangereuse. Si haut qu'on remonte dans l'histoire profane on voit l'astronomie ou la connaissance des astres dégénérer en une vaine et funeste superstition. Les mathématiciens, ou astrologues, ou astronomes, trouvant sans doute que de considérer les étoiles uniquement pour en connaître le cours et prédire les éclipses n'apportait guère de profit, inventèrent quelque chose de plus lucratif ; c'était de prédire également la destinée de chaque homme, l'issue d'une entreprise, le sort d'une bataille. Le ciel fut divisé en douze parts égales, ayant chacune son attribut particulier : les richesses, les parents, la gloire, etc. Les planètes furent distinguées en favorables, nuisibles et mixtes, ayant leurs aspects heureux ou funestes. Le moment décisif pour la destinée de l'homme est celui de sa naissance. Tels et semblables étaient les principes arbitraires de cette vaine et superstitieuse mathématique, comme on le voit dans les Pères de l'Église qui les ont combattus. Les Chaldéens, qui furent les premiers à observer les astres, furent aussi les premiers astrologues, devins, tireurs d'horoscopes, diseurs de bonne aventure. Leur nom même devint commun à tous les charlatans de cette espèce qui bientôt remplirent l'univers. Les mathématiciens furent souvent bannis de Rome, mais pour y rester toujours : tel est le langage de l'histoire ro-

<sup>1</sup> Chouking.



maine <sup>1</sup>. Ils fomentaient les conspirations par leurs pronostics. Réussissaient-elles : c'étaient eux qui gouvernaient l'empire ; échouaient-elles : un décret les bannissait ; mais, comme s'exprime un auteur de ce temps-là, et le vulgaire savant, et le vulgaire ignorant, également persuadés que les destinées des empires et des individus étaient écrites dans les astres, les retenaient malgré tous les décrets <sup>2</sup>. Telle était la puissance de cette superstition astronomique qu'un des écrivains les plus sensés de la littérature romaine, dans un discours intitulé *le Mathématicien*, fait ce raisonnement : « Puisque la mathématique prédit les éclipses des astres et que l'événement justifie ses prédictions, comment ne pas la croire quand elle prédit la destinée d'un homme <sup>3</sup> ? » Les empereurs pensaient comme le vulgaire. Tibère chassait les mathématiciens par un décret et était lui-même très-adonné à la mathématique <sup>4</sup>. Pour ce qui est des philosophes, il suffira de citer un philosophe sur le trône, l'empereur Julien ; astrologue, aruspice, magicien, il était sans cesse entouré de magiciens, d'aruspices, d'astrologues. Qui donc a délivré l'univers de cette superstition philosophique ? La seule Église de Dieu. Depuis Moïse jusqu'au concile de Trente elle n'a cessé d'éclairer le peuple sur les vains préjugés ou les doctes impostures des savants. Les philosophes de Chaldée commençaient peut-être à infatuer le genre humain de leurs fables astrologiques lorsque Moïse lui rappela l'antique vérité sur la création du monde et la divine providence. Ces mêmes sages flattaient Babylone d'une inaltérable félicité lorsque Isaïe lui annonça une ruine prochaine et lui disait : « Écoute, cité voluptueuse... parais avec tes enchanteurs, et ces artifices que tu cultives dès ta jeunesse, tu verras s'ils ajoutent à ta force. Tu as défailli dans la multitude de tes conseils. Qu'ils paraissent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui contemplaient le ciel, qui examinaient les astres et qui supputaient les mois pour l'an-

noncer l'avenir ! Voilà qu'ils sont devenus comme la paille : le feu les a consumés <sup>1</sup>. » Le philosophe Julien employait toutes les ressources de la philosophie et de l'empire pour faire triompher du Christianisme et du bon sens la superstition des astrologues, des mathématiciens, des augures, des aruspices, lorsque ses anciens compagnons d'études, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, apprenaient aux peuples, dans les temples chrétiens, à se moquer de toutes ces extravagances philosophiques et à conserver le bon sens avec le Christianisme.

Ce n'est point que l'Église blâmât jamais la connaissance des astres ; elle ne voulait qu'en bannir l'imposture et la superstition pour en faire une science véritable. Le concile de Trente, en prohibant les livres d'astrologie superstitieuse, a bien soin d'excepter ceux d'astrologie naturelle ou d'astronomie, qui peuvent traiter non-seulement du cours des astres, mais encore de leurs influences naturelles sur les mouvements de la mer, la température de l'air, le retour de certaines maladies ; observations utiles à la navigation, à l'agriculture et à la médecine <sup>2</sup>. L'Église avait plus d'intérêt que personne à ce que le cours du soleil, de la lune et des étoiles, fût exactement connu ; car c'est là-dessus qu'elle règle ses fêtes, principalement la plus solennelle, la pâque. Aussi verrons-nous, dans les siècles chrétiens, les plus grands Papes, les plus grands évêques, les conciles s'occuper vivement de cette importante question. C'est un Pape, Grégoire XIII, qui rendra à tous les peuples l'éminent service de corriger les erreurs, les incertitudes qui s'étaient glissées dans leur calendrier, et de leur en donner un parfaitement exact. C'est un cardinal, Nicolas de Cusa, qui, le premier parmi les modernes, ressuscitera l'ancienne opinion du mouvement de la terre autour du soleil. C'est un chanoine, Nicolas Copernic, qui fondera ce système sur le calcul et l'expérience et deviendra ainsi le père de la moderne astronomie.

On demandera peut-être en quelle phase et en quelle saison ont paru les deux grands

<sup>1</sup> Tacite, *Hist.*, 1, n. 22. — <sup>2</sup> Pline, *Hist.*, l. 2, c. 7 : « Pariterque et eruditum vulgus et rude. » — <sup>3</sup> Quintil., *Decl.* 4, *Mathematicus*, n. 14. — <sup>4</sup> Suét., *Tib.*, n. 36 et 69.

<sup>1</sup> Is., 47. — <sup>2</sup> *Index*, regula 9.



luminaires. Voici ce qu'on peut conjecturer de plus probable. Il est dit que le luminaire moindre, la lune, a été faite pour présider à la nuit. Or elle ne préside littéralement à la nuit entière que quand elle se lève au moment où le soleil se couche, c'est-à-dire dans la pleine lune. Il est donc vraisemblable qu'elle a paru pour la première fois en cette phase. Il est dit encore que Dieu fit les deux grands luminaires, le soleil et la lune, pour séparer la lumière des ténèbres, le jour de la nuit, et cela par le milieu, suivant la version des Septante. Or il n'y a de division égale entre la nuit et le jour que quand le soleil éclaire directement le milieu de la terre ou l'équateur, c'est-à-dire au temps des équinoxes. On peut donc croire que c'est à pareille époque qu'ont été créés ou du moins rendus lumineux le soleil et la lune. Mais il y a deux équinoxes, l'un de printemps, l'autre d'automne. Auquel des deux faudra-t-il rapporter l'apparition des deux grands luminaires ? Il est dit immédiatement auparavant : « Que la terre produise de l'herbe verdoyante et des arbres fruitiers, chacun selon son espèce. » Or cette végétation est le propre du printemps bien plus que d'aucune autre saison de l'année ; on est donc fondé à conclure que le soleil et la lune ont été créés ou faits luminaires en la pleine lune de l'équinoxe du printemps. C'est ainsi du moins que raisonnaient les évêques de la Palestine et des provinces limitrophes, réunis en concile à Césarée, vers la fin du deuxième siècle, par ordre du Pape saint Victor, pour régler la question de la pâque sur les lieux mêmes où le Christ avait célébré la pâque<sup>1</sup>. Les actes nous en ont été conservés par un saint astronome du septième siècle, le vénérable Bède. On y voit cette observation qu'à la même époque de l'année, la pleine lune équinoxiale du printemps, de grands événements ont eu lieu : le soleil et la lune ont commencé de luire sur la terre ; les enfants d'Israël sortirent de la servitude d'Égypte, comme d'une prison ténébreuse, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, tels que deux astres, pour de-

venir une nation libre et prendre possession de la terre promise à leurs pères ; le Christ, Dieu-Homme, figuré tant de siècles par la victime pascalle, ayant été immolé pour la délivrance de l'humanité entière, sort de la tombe et des ténèbres de la mort, appelant tous les hommes à la liberté de Dieu et en la terre promise du ciel.

Ainsi la grande fête des chrétiens, la pâque, qui toujours coïncide avec la renaissance de la nature, nous rappelle et la première jeunesse du monde, et l'affranchissement du peuple d'Israël par Moïse, et l'affranchissement de tous les peuples par le Christ.

Les deux grands luminaires placés dans l'étendue des cieux nous indiquent l'époque de cette fête. Ils servaient déjà de signe pour l'ancienne pâque et les néoménies ou fêtes de nouvelle lune. Mais il est une dernière solennité que le soleil, la lune et les étoiles sont chargés d'annoncer à tous les peuples de la terre : c'est la grande pâque, le grand passage du temps à l'éternité. Les Vertus des cieux seront ébranlées, les étoiles tomberont du ciel, le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les éléments se dissoudront, non pour s'anéantir, mais pour former de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Quand nous verrons le premier signal de cette solennité dernière, alors il faudra lever la tête, alors notre rédemption sera proche, alors paraîtra le Soleil de justice pour ne s'obscurcir plus jamais, alors nous verrons à son éternelle lumière l'ensemble divin de cette histoire catholique dont nous tâchons de rassembler les fragments humains.

A la voix de Dieu la terre s'est parée d'un manteau de verdure parsemé de fleurs comme d'étoiles, le ciel s'est paré d'un manteau d'azur parsemé d'étoiles comme de fleurs. La mer seule restera-t-elle stérile ? Écoutons.

« Et Dieu dit : Que les eaux produisent des animaux vivants qui se meuvent, et que le volatile s'envole au-dessus de la terre vers l'étendue des cieux. Et il en fut ainsi. »

Il y a peu de paroles, mais qui comptera les merveilles ? Qui descendra dans les fleuves

<sup>1</sup> Labbé, *Conc.*, t. 1, col. 596. Bède, *de Æquinoclio vernali*.

et dans les abîmes de la mer pour en étudier tous les habitants ? Nous en connaissons à peine quelques-uns ; mais, dans ce peu, combien de choses qui nous passent et nous confondent ! Cette éponge avec laquelle nous essuyons nos meubles, savons-nous bien qui nous l'a faite ? C'est la maison mouvante que des vermiseaux marins se construisent eux-mêmes sur le flanc des rochers. Et ce corail dont nous admirons le vermeil, c'est un débris de la ruche pierreuse que de petits insectes se bâtissent en forme de tronc d'arbre au fond de la mer. Et ces perles auxquelles nous mettons un si haut prix, ce sont les gouttes de sueur qu'une espèce d'huître ou de limace océanique a laissées coaguler, en formant de sa transpiration ces deux écailles qui sont à la fois sa maison, son vêtement et ses os. Et cette pourpre dont s'enorgueillit le manteau des rois, c'est une liqueur que distille dans sa conque une espèce d'escargot de mer. Salomon devra la royale couleur de ses vêtements à un reptile, et, avec toute sa magnificence, il n'égalerait pas une fleur des champs. L'habitant d'un autre coquillage enseignera la navigation. Le nautile ou navigateur, reptile marin à huit bras, se bâtit de sa propre substance une conque en forme de navire, y met assez d'eau pour lui servir de lest, élève deux de ses bras, déploie au vent la membrane ou voile qui les unit, en allonge deux autres dans la mer comme deux avirons, en avance un cinquième qui lui tient lieu de gouvernail, et traverse ainsi l'Océan à voile et à rame, étant lui-même son navire, son pilote et son équipage. Ce n'est pas tout : une tempête s'annonce-t-elle, un ennemi est-il à craindre : l'industriel argonaute replie sa voile, rentre ses avirons et son gouvernail, emplit d'eau son bâtiment et s'enfonce dans l'abîme. Le danger est-il passé : il renverse sa barque sens dessus dessous, y produit le vide et la fait remonter. Arrivé à la surface il la retourne adroitement, la remet à flot, déploie de nouveau sa voile et recommence à voguer au gré des vents. Quand l'homme trouverait-il le secret d'échapper ainsi à la tempête ?

Entrons dans les fleuves et les rivières. Tout le monde y connaît l'écrevisse, avec ses

tenailles et sa cuirasse en croûte ; mais tout le monde connaît-il la merveille qui s'opère en elle chaque année ? Je ne parle pas des œufs qu'elle porte et qu'elle fait éclore sous sa queue ; je ne parle pas même de l'incroyable faculté qu'elle a de reproduire les cornes et les pattes qu'on lui arrache ou qu'elle s'arrache elle-même ; je parle de la transmutation complète qu'elle subit tous les ans. Elle s'y dépouille, non-seulement de sa robe écaillée, mais encore de toutes ses parties cartilagineuses et osseuses, même de son estomac et de ses intestins ; elle se refait à neuf tout entière. Pour comble de singularité, il paraît qu'avec son nouvel estomac elle digère l'ancien. Qui comprendra jamais tout cela ? qui comprendra jamais cette mort et cette résurrection annuelles, mort et résurrection qui sont communes à l'écrevisse avec tous les animaux de son espèce ? Que de mystères !

En voici de non moins étonnants.

Dans nos ruisseaux, dans nos fossés, dans nos mares et sur la vase qui est au fond, et au milieu des lentilles qui en tapissent la surface, il est un petit ver ou insecte à plusieurs pieds, nommé par cette raison polype. Se croit-il menacé : il contracte ses pieds ou ses bras, car ils lui sont l'un et l'autre ; il se rapetisse de manière à se rendre presque imperceptible. Se voit-il en assurance : il se dilate, il étend ses bras, il les allonge, il marche, il saisit de petits insectes, de petits vers qu'il dévore tout entiers. Souvent deux polypes avalent le même ver, chacun par un bout ; quand alors ils se rencontrent, plus d'une fois il arrive qu'un avale l'autre avec la portion du ver qu'il se trouve dans son corps. Ce qui est encore plus curieux, c'est qu'au bout d'une heure le polype sort sain et sauf du corps de celui qui l'avait englouti ; il n'y perd que sa proie. Autre singularité : le polype engendre sans accouplement, singularité qui cependant lui est commune avec d'autres vers ou insectes ; mais, ce qui n'appartient qu'à lui, c'est qu'on peut le découper, de long ou de large, en autant de morceaux qu'on voudra ; chaque morceau deviendra un polype complet qui en produira d'autres à son tour. Il n'y a qu'un siècle qu'on a pris garde à



ce prodigieux vermisseau; la science ne tente même pas d'en expliquer les mystères. Combien d'autres, semés sous nos pas, auxquels nous ne daignons pas même regarder !

Depuis l'invention du microscope on a découvert dans chaque goutte d'eau où l'on a fait infuser des parties animales ou végétales, telles que du poivre, tout un monde de petits animalcules invisibles à l'œil nu et inconnus aux anciens. Un observateur célèbre en a compté jusqu'à deux mille, quelquefois même jusqu'à huit et dix mille dans une seule goutte de pluie, où ils nagent comme dans une vaste mer <sup>1</sup>. Il estime que mille millions n'en sont pas aussi gros qu'un grain de sable ordinaire; cependant chacun a sa forme spéciale. Il y en a de sphériques, il y en a de plats, il y en a de longs, il y en a qui changent de forme à chaque instant, il y en a qui s'ouvrent en entonnoir pour saisir leur proie, car ils mangent et digèrent. Il y en a des voraces qu'ils se mangent les uns les autres. Ils se fécondent eux-mêmes et sans accouplement; les uns pondent des œufs, les autres accouchent de petits vivants. Coupés en deux chaque morceau devient un animal complet. Mis à sec ils se contractent et expirent; humectés de nouveau ils ressuscitent après des années entières et jusqu'à vingt fois. Humilions-nous, confondons-nous en voyant Dieu si admirable dans des choses si communes.

Mais, tandis que nous nous perdons dans une goutte d'eau à considérer des infiniment petits, voici l'énorme baleine qui s'avance du Nord, dormant sur l'Océan comme une île flottante, de soixante, de cent, de deux cents pieds de long, sur laquelle on aperçoit des coquillages et quelquefois même des plantes. Le marinier est sur le point d'y débarquer, lorsque la baleine, d'un coup de sa queue, fait chavirer, ou peu s'en faut, le navire.

Elle plonge dans les abîmes avec son petit, gros comme un bœuf, qu'elle embrasse de ses nageoires et qu'elle allaite de ses deux mamelles. Malgré sa stature énorme elle a peur. Elle trouve des ennemis redoutables. L'espadon, armé à la tête d'une longue épée dentelée de chaque côté, la poursuit avec achar-

nement. Elle tâche de le frapper de sa queue et de l'écraser ainsi d'un seul coup; mais souvent l'espadon échappe, bondit en l'air, retombe sur elle et s'efforce non de la percer, mais de la scier avec son épée à dents. La baleine rougit la mer de son sang; elle entre en fureur, elle frappe sur l'eau des coups si épouvantables que le navigateur en frémit au loin. Un ennemi encore plus à craindre pour elle, c'est l'homme. Il viendra un jour jusqu'au milieu des glaces du Nord lui faire reconnaître son empire. Elle ne peut toujours demeurer au fond des eaux. Différente en cela des autres poissons, il faut qu'elle vienne de temps en temps à la surface pour respirer l'air. L'homme en profitera pour lui lancer, de dessus une frêle barque, un harpon acéré. Elle aura beau bouleverser la mer par les battements de sa queue, le fer reste fixé dans la large plaie. Elle aura beau s'enfoncer dans l'abîme, le fer la suit dans l'abîme. Il faut bien qu'une demi-heure après elle revienne sur l'eau pour reprendre haleine. Le hardi pêcheur en profite pour l'achever à coups de dards. Morte on la suspend avec des chaînes au côté du gros navire. Des charpentiers, les pieds armés de crampons de fer, montent sur son dos, en dépècent le lard à coups de hache. Sa graisse, son huile enrichira des provinces; le commerce la transportera de royaume en royaume; les arts emploieront les lames osseuses ou fanons qui garnissent sa gueule, et avec lesquels elle écrase les insectes et les petits poissons dont elle se nourrit. Son énorme charpente amusera peut-être les enfants de quelque grande cité, tandis que les peuples du Groënland en feront la carcasse de leurs barques, qu'ils revêtiront de sa peau.

Chose étonnante qu'on aura sans doute remarquée déjà, et parmi les imperceptibles habitants d'une goutte de pluie, et parmi les gigantesques baleines de l'Océan, il y a guerre, il y a combat à mort. Mais, sous la main de la Providence, ces guerres et ces combats entretiennent la vie et l'harmonie universelle.

Ainsi, cette année comme l'année dernière, des millions de harengs et de morues, poursuivis, à ce qu'il paraît, par les baleines et

<sup>1</sup> Leuwenhoek, *Journal des Savants*, 15 mars 1678.



attirés par des insectes et de petits poissons, viendront se faire prendre le long des côtes d'Europe et sur les bancs de Terre-Neuve, afin de servir de nourriture à des millions d'hommes. Et l'année prochaine, en la même saison, il en reviendra tout autant. Et malgré cette consommation prodigieuse leur nombre ne diminuera point : Dieu leur a donné une fécondité plus prodigieuse encore. Une seule femelle de hareng en produira au moins dix mille ; une seule morue, jusqu'à dix millions. Ont-ils approvisionné les divers peuples de la terre et pourvu en particulier à la nourriture du pauvre : les harengs, et après eux la morue, s'en retournent sous les glaces du Nord, s'y multiplient sans péril et s'en reviennent l'année suivante par milliards, marchant à la suite de quelques chefs, en ordre de bataille, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et, chose singulière, ces poissons, qui naissent, qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne sont point salés. Il faut qu'on les sale quand on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin ; mais c'est la mer qui fournira le sel.

Ce qu'est l'Océan pour toute la terre, immense vivier où Dieu prodigue d'inépuisables aliments à tous les peuples, les lacs, les fleuves, les rivières le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans, on y pêche toute l'année, et toujours les poissons réalisent à nos yeux cette bénédiction que Dieu leur a donnée dans l'origine : « Croissez, multipliez-vous, et remplissez les eaux. » Toujours les eaux se remplissent de poissons d'abord imperceptibles, mais qui croissent comme à vue d'œil et qui multiplient bientôt à leur tour. Une seule carpe, échappée au filet des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière avec ses trois cents milliers d'œufs.

Qui ne bénirait le Créateur à la vue de tant de merveilles ! Que d'inexplicables variétés dans le peu que nous connaissons de ses œuvres vivantes ! Ici les tortues, les écrevisses, les conques, les huîtres, qui ont les os en dehors et la chair en dedans ; là les poissons de toute espèce, qui ont les os en dedans et la chair en dehors, mais recouverte d'une peau qui

l'est elle-même d'un toit d'écailles. Ceux-là cheminent lentement, avec leurs maisons de pierre ; ceux-ci s'élancent comme un trait, se bercent mollement, s'élèvent, descendent à leur volonté. Pour fendre plus facilement les ondes Dieu leur donne un corps effilé, aplati sur les côtés et aiguë par la tête. Des rames naturelles ou des nageoires, placées sous la poitrine et sous le ventre, à la queue et sur le dos, les dirige dans tous les sens. Un organe plus curieux encore est une vessie d'air qu'ils ont dans l'intérieur et qu'ils dilatent ou compriment à leur gré. La compriment-ils, devenus plus pesants, ils enfoncent ; la dilatent-ils, devenus plus légers, ils remontent. Quoique toujours dans l'eau ils respirent cependant l'air comme nous, mais non pas autant que nous. Ils en trouvent assez dans l'eau qu'ils avalent par la bouche et chassent par les ouïes, qui, au passage, en extraient les particules aériennes, à peu près comme nos poumons décomposent l'air atmosphérique et en emploient une partie à entretenir la circulation du sang et la vie. Enfin chaque espèce de poisson a reçu une arme ou du moins quelque industrie pour se défendre au besoin : la baleine, sa queue meurtrière ; l'espadon, son épée à scie ; la licorne de mer, sa corne en spirale ; le hérisson, la perche, leurs piquants ; la pourpre, sa tarière, qui perce les coquilles les plus dures ; le dauphin lance aux yeux de son adversaire un violent jet d'eau pour l'étourdir ; la sèche, une bouteille d'encre pour se dérober à sa vue ; la torpille engourdit la main qui veut la saisir ; tel autre, sur le point de devenir la proie de ses nombreux ennemis, s'envole dans l'air au moyen de larges membranes qui lui servent d'ailes et avec lesquelles il s'y soutient tant qu'elles demeurent humides. Quant à ceux des poissons qui ont le moins d'industrie pour se défendre, ils ont en récompense la plus grande fécondité pour se propager, tandis que ceux qui, par leur grosseur, leur voracité, leurs armes, sont les plus redoutables, ne multiplient, en comparaison, que très-peu. La baleine ne produit par an qu'un seul petit, tout au plus deux ; le hareng, des milliers. C'est ainsi que Dieu, et dans la mer orageuse où s'agitent les poissons, et dans la

mer orageuse où s'agitent les hommes, fait également sortir l'ordre du désordre, la paix de la guerre, l'harmonie éternelle des révolutions renaissantes.

Le poisson volant, qui s'élance dans les airs, nous y fait apercevoir un nouveau monde, de nouveaux êtres, de nouvelles formes, une nouvelle décoration : le monde des oiseaux. Les écailles sont remplacées par les plumes ; un bec prend la place des dents ; aux nageoires succèdent des ailes et des pieds ; des poumons intérieurs et d'une autre structure font disparaître les ouïes ; le silence qui régnait jusqu'alors dans la nature est banni, et, dans plusieurs espèces, remplacé par les chants les plus mélodieux.

Il en est de ces nouveaux êtres, tels que le cygne, l'oie, le canard, que l'on voit quitter à peine l'humide élément dont la voix du Créateur les a fait naître. Tranquilles au milieu des orages, ils luttent contre les vents, jouent avec les vagues sans avoir de naufrage à redouter. Navigateurs nés, leur corps est bombé comme la carène d'un vaisseau ; le cou, qui s'élève sur une poitrine éminente, en est comme la proue ; leur queue, courte et ramassée en pinceau, semble être un gouvernail ; leurs pieds palmés sont de vraies rames ; le duvet fin, épais et verni d'huile, qui revêt tout le corps, est une sorte de goudron naturel qui les défend contre l'impression de l'eau. Au milieu de cet élément si agité leur vie est paisible ; ils s'y ébattent, y plongent et reparaissent avec des mouvements agréables ; ils y rencontrent leur subsistance encore plus qu'ils ne la cherchent. Aussi leurs mœurs sont-elles en général innocentes et leurs habitudes pacifiques. Ils attendent l'homme pour lui donner leur duvet et leurs plumes, et même accourent à sa voix.

Un peu plus loin sur le rivage en apparaissent d'autres au corps élancé, au long cou. Leurs pieds, haut montés, sont privés de membranes ; aussi ne nagent-ils point, mais ils marchent dans les marais et les eaux peu profondes. Leur bec s'allonge et s'effile pour fouiller dans le limon vaseux et y chercher la pâture qui leur convient, des poissons, des reptiles, des insectes. La cigogne est de ce nombre, la cigogne, que les anciens ont

nommée la pieuse, à cause de sa piété filiale envers ses parents. Sont-ils vieux : elle les nourrit et les réchauffe avec la même tendresse que ses petits, les soulève dans leur défaillance, et leur apprend à voler avec ses ailes pour goûter encore quelque plaisir d'un âge meilleur<sup>1</sup>.

Ailleurs la poule domestique nous donne ses œufs en récompense de notre hospitalité. L'hirondelle, sauvage tout ensemble et familière, suspend avec confiance sa maison au-dessus de nos foyers. Au jardin le pinson, le chardonneret, le bouvreuil nous réjouissent de leur plumage et de leur chant. Allons-nous à la campagne : la linotte et la fauvette nous saluent du milieu des buissons ; l'alouette champêtre s'élève joyeuse au-dessus de nos têtes et semble nous inviter, par sa ravissante mélodie, à nous élever avec elle jusqu'aux cieux. Au voisin bocage le rossignol solitaire fait retentir de sa voix les échos d'alentour ; s'aperçoit-il que nous prêtons l'oreille : il paraît s'animer encore plus ; il compose et exécute sur tous les tons, va d'un chant simple au gazouillement le plus bizarre, des tremblements et des roulements les plus légers à des soupirs tendres, languissants et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle. Dans notre admiration nous supposons à ce chantre de la nature une taille majestueuse, un plumage brillant, un regard superbe, et il est d'une chétive apparence, d'une couleur fort commune et d'un regard timide. Jusque parmi les oiseaux Dieu se plaît à départir ses dons les plus parfaits à ce qu'il y a de plus humble.

L'aigle, roi des airs, a reçu en partage la grandeur, la force, le courage, la vue perçante, la rapidité du vol. Il pose son nid sur des rochers inaccessibles, regarde le soleil fixement, s'élève par-dessus les nues et de là fond sur la proie qu'il découvre dans la plaine. Ses petits, nourris de sang et de carnage, sont-ils en état de voler : il les chasse de son aire et de ses alentours et les force de s'aller conquérir un empire ailleurs. Par la hardiesse de son vol et le perçant de son regard il est l'emblème du génie qui s'élève jusque dans le

<sup>1</sup> Ambr., in *Hexaem.*, l. 5, c. 16.



sein de Dieu pour y contempler le Verbe, la lumière et la vie ; par la domination qu'il exerce dans tout son voisinage, par la facilité avec laquelle il emporte dans ses serres les oiseaux les plus pesants et même des quadrupèdes, il est l'emblème de ce peuple-roi auquel il fut donné de conquérir tous les autres, et la voix des peuples et la voix des prophètes ont également reconnu à l'aigle ces nobles prérogatives.

Bien différentes de l'aigle sont la colombe et la tourterelle, emblème toutes deux d'une âme chaste, simple, douce, aimante, fidèle à Dieu : la colombe, qui ne vit que pour son époux et pour ses enfants ; la tourterelle, qui, quand elle a perdu le sien, n'en souffre plus d'autre, mais passe le reste de ses jours dans le veuvage et la solitude ; la tourterelle et la colombe qui seront offertes à la place de Celui qui s'offrira pour nous <sup>1</sup>. Lorsque Dieu aura noyé la terre dans le déluge, la colombe nous annoncera la paix ; lorsque l'Esprit de Dieu, qui vivifia les eaux dans l'origine, viendra les sanctifier dans celles du Jourdain, il descendra sous la forme de colombe, symbole d'innocence et d'amour.

Mais, si l'Esprit de grâce et de lumière a son emblème dans la colombe, les esprits de malice et de ténèbres ont aussi les leurs dans les oiseaux de nuit. Espèce de fantômes à la figure sombre, à la physionomie haineuse, au bec crochu, aux serres tranchantes, au cri sinistre, ils habitent les lieux de ruine et de désolation, et se servent du temps du sommeil pour surprendre les petits oiseaux endormis : image parlante de ces esprits méchants et haineux qui habitent les lieux d'éternelle horreur, les âmes en ruine, et, dans les moments de ténèbres, surprennent celles qui ne sont pas sur leurs gardes.

Combien d'autres leçons, et sur la divine providence, et sur nos propres devoirs, les différentes espèces d'oiseaux ne nous donneraient-elles point si nous savions y faire attention ! « Interrogez les volatiles du ciel, disait Job à ses amis, et ils vous enseigneront <sup>2</sup>. » « Considérez les oiseaux du ciel, nous dit Celui-là même qui les a faits ; ils ne

sèment point, ils n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. » Votre Père céleste a semé pour eux, et avec quelle profusion ! Nous ne savions peut-être pas trop pourquoi cette infinie multitude et variété d'arbres, de plantes et d'herbes qui couvrent la terre de leurs feuilles, de leurs fleurs et de leurs fruits ; nous n'y voyions peut-être qu'une belle parure : c'est encore une table abondamment servie, où les oiseaux, les premiers, sont invités à prendre chacun le mets qui lui convient.

Non-seulement notre Père les nourrit, mais encore il les habille, non pas tous de la même robe ni de la même couleur, mais chacun d'une robe et d'une couleur différentes. Et dans cette robe quel moelleux, quelle finesse, quelle élégance ! Et dans cette couleur quelle variété, quelle richesse ! depuis l'énorme autruche, dont les plumes ornent la tête des rois et des reines, jusqu'au charmant colibri, vrai bijou de la nature, qui vit du suc des fleurs, se baigne sur une feuille dans la rosée du matin, et dont le plumage demi-transparent surpasse tout l'éclat des pierres précieuses. Non-seulement notre Père habille avec cette variété et cette richesse tous les oiseaux, il donne encore à chacun tous les ans une robe neuve, et il la leur donne à l'approche de l'hiver.

C'est peu encore qu'il fasse pour eux des merveilles, il leur en fait faire. Quel autre que lui leur apprend, au retour de la belle saison, à construire d'avance un berceau pour leurs enfants à naître, à le construire avec tant d'art et de symétrie, les uns à terre, au milieu des prés ou des moissons, les autres dans le creux d'un arbre, sur les branches, dans un buisson, contre une muraille, dans le trou d'un rocher ; ceux-ci avec du mortier, tels que l'hirondelle ; ceux-là avec des branches d'arbre, tels que l'aigle et la cigogne ; d'autres avec des brins d'herbes, de la mousse, du crin, de la laine, des plumes, tels que les petits oiseaux ? Qui apprend à la plupart de ces derniers à en tapisser le dedans avec de molles fourrures, à s'arracher quelquefois pour cela leur propre duvet ? Qui leur dit qu'ils auront des œufs, qu'il faudra rester dessus tel nombre de jours pour les animer

<sup>1</sup> Ambr., in *Hexaem.*, l. 5, c. 19. — <sup>2</sup> Job, 12, 7.



d'une chaleur vitale ? Qui leur dit qu'au bout de ce temps il doit en éclore des petits ? Qui inspire à leur mère la tendresse pour les soigner, le courage pour les défendre avant et après leur naissance ? Qui donne alors à la craintive fauvette le courage d'attaquer l'homme même ? N'est-ce pas Celui qui l'a faite, Celui qui disait à son peuple : « Si, en marchant dans un chemin, vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau et la mère couvant ses petits ou ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec les enfants ; mais, ayant pris les enfants, vous laisserez aller la mère, afin qu'il vous arrive bonheur et que vous viviez longtemps <sup>1</sup> ? »

Qui n'admirerait alors dans les oiseaux les prodiges de la tendresse maternelle, les soins qu'ils se donnent pour trouver et apprêter convenablement la nourriture à leurs petits, leur dévouement, leur industrie pour les sauver dans le péril ? La poule, d'un naturel si gourmand, ne garde plus rien pour elle ; tout est pour ses poussins. Pendant qu'ils mangent elle veille à leur sûreté. Sont-ils repus : elle les rassemble et les réchauffe sous ses ailes. Un ennemi apparaît-il tout d'un coup : si fort qu'il soit, elle court à l'encontre les plumes hérissées, l'attaque à grands cris avec le bec et les ongles, prête à mourir pour sauver ses petits. Belle image de tendresse sous laquelle le Sauveur se représente lui-même : « Jérusalem, Jérusalem ! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes <sup>2</sup> ! »

Devenue mère l'oiseau le plus stupide est intelligent. La poule d'Inde se promène avec sa couvée. Soudain elle jette un cri, et les petits de tomber par terre sans mouvement et de faire les morts. On s'étonne d'un pareil spectacle, lorsqu'on entrevoit au haut des nues un vautour à la serre cruelle que l'œil vigilant de la poule avait aperçu tout d'abord. Le danger est-il passé : elle pousse un nouveau cri, et aussitôt les poulets se relèvent, accourent à la mère en battant des ailes en signe de joie. La perdrix se montre plus rusée encore. Un chasseur, un chien approche-t-il

de la jeune famille : aussitôt le père jette un cri particulier, se met à voler en traînant de l'aile ou à courir en boitant pour engager plus facilement à le poursuivre le chien et le chasseur ; bientôt après la mère s'envole d'un autre côté, mais plus rapidement et plus loin. A peine s'est-elle abattue qu'elle revient sur-le-champ retrouver à la course ses poussins blottis chacun de leur côté dans les herbes et dans les feuilles, et avant que le chien, détourné par sa ruse, ait eu le temps de revenir, elle les emmène au loin.

Autre merveille. Il y a des oiseaux qui restent toujours avec nous ; les bécasses nous quittent au printemps pour revenir avec les frimas ; mais le plus grand nombre nous quittent à l'automne pour revenir au printemps. Les cailles s'en vont en Afrique et en Asie, les hirondelles au Sénégal. Qui donc leur apprend qu'il est ailleurs des climats plus doux ? Quel géographe leur enseigne la route ? Quel astronome leur a dit que le soleil, qui s'éloigne de nous à l'automne, se rapprochera au printemps ? Qui leur a commandé de se réunir en troupes et de partir tous au même signal ? Qui enfin a donné aux grues cet admirable gouvernement qui mériterait de servir de modèle ?

« Chez elles, dit Ambroise de Milan, il y a une certaine police et milice naturelles ; chez nous elle est forcée et servile. Avec quelle exactitude volontaire et non commandée les grues montent la garde la nuit ! Vous y voyez disposées des sentinelles, et, tandis que leurs compagnes reposent, d'autres font la ronde et explorent si on ne tente pas quelques embûches ; chacune s'emploie avec un soin infatigable à la sûreté commune. Son heure de veiller est-elle accomplie, a-t-elle fait son devoir : elle se dispose au sommeil après avoir donné un signal pour réveiller une autre qui dort et à qui elle remet son poste. Cette autre l'occupe aussi volontairement ; la douceur du sommeil qu'il lui faut interrompre ne la rend ni revêche ni paresseuse ; elle remplit dignement ce devoir, et le service qu'elle a reçu, elle le rend avec une exactitude et affection égales. Là nulle désertion, parce que le dévouement est naturel ; la garde y est sûre, parce que la volonté est libre.

<sup>1</sup> Deut., 22, 6 et 7. — <sup>2</sup> Matth., 23, 37.

Elles observent le même ordre en volant et allègent tout le travail par le moyen que chacune se charge de la conduite à son tour. Une est en avant pour fendre l'air, à la tête d'un bataillon qui suit en triangle. A-t-elle fait son temps : elle se retire à la queue et laisse à la suivante la charge de conduire la troupe. Le travail et l'honneur sont communs à tous ; la puissance n'est pas un privilège que s'arroge le petit nombre, mais, par une espèce de sort volontaire, elle passe successivement à tous. Quoi de plus beau ? C'est là le type de la république primitive et le modèle d'une cité libre. Tel fut le gouvernement que les hommes reçurent de la nature à l'exemple des oiseaux et qu'ils pratiquèrent dans l'origine ; le travail était commun, commune était la dignité ; chacun apprenait à partager à son tour les soins, l'obéissance et le commandement ; nul n'était privé de l'honneur, nul exempt du travail. C'était l'état parfait des choses ; personne ni ne s'enorgueillissait d'une puissance perpétuelle, ni n'était brisé par une trop longue servitude. La promotion, ayant lieu par ordre de charge et succession de temps, n'excitait point d'envie, et la garde qui vous tombait par un sort commun en paraissait plus facile à supporter. Nul n'osait opprimer de servitude un autre qui devait lui succéder dans les honneurs et dont il aurait à supporter à son tour les dédains. Nul ne trouvait pesant un travail qu'allégeait la dignité à venir<sup>1</sup>. »

Mais, pendant que nous admirons l'industrie et le gouvernement des oiseaux voyageurs, j'entends une autre espèce de volatiles, une nuée d'insectes, un essaim d'abeilles bourdonner autour de moi, comme pour réclamer la prééminence du gouvernement et de l'industrie. En effet il sera difficile de ne pas la leur accorder. Leur gouvernement est une monarchie républicaine de femmes, distinguée en trois ordres : une reine unique, mère de tout son peuple ; des femelles stériles, mais ouvrières, au nombre de douze à quarante mille ; enfin quelques mâles pour féconder la reine. L'essaim est-il entré dans une ruche ou dans un creux d'arbre : aussi-

tôt les ouvrières en nettoient l'intérieur et l'enduisent d'une espèce de gomme ; puis, transformant en cire le miel qu'elles ont cueilli sur les fleurs, et le transpirant par petites lames entre les anneaux de leur ventre, elles en bâtissent des cellules à six pans, les unes de leur grosseur pour leurs futures compagnes, les autres plus considérables pour les futurs mâles, et quelques-unes plus considérables encore pour les reines à venir. A mesure que les cellules s'achèvent, la reine régnante, entourée d'un nombreux cortège qui lui prodigue tous les témoignages de respect et d'amour, vient en faire la visite et y pondre un petit œuf, qui dans l'espace de vingt et un jours, se transforme successivement en ver, en nymphe, en abeille. Les ouvrières, devenues aussitôt nourrices, couvent cet œuf avec un grand soin, nourrissent le ver et avec du miel et avec de la poussière de fleurs que d'autres leur apportent des champs dans des espèces de cuillères qu'elles ont à leurs jambes postérieures. Lorsqu'au printemps il est né un grand nombre de ces jeunes ouvrières, lorsque surtout une nouvelle reine est près d'éclore, il se fait une révolution dans l'État. On va, on vient, on s'agite jusqu'à ce que la reine-mère, suivie d'une partie des anciennes et des nouvelles abeilles, quitte la ruche et s'en aille fonder une colonie ailleurs. Peu après la jeune reine sort de son berceau, reçoit les hommages de son peuple, est fécondée dans les airs par les mâles et enfante deux cents fois par jour. Alors, la saison est-elle encore favorable, la population exubérante, une seconde reine surtout est-elle près de naître : la première quitte la ruche à son tour, avec une partie de ses sujets, pour aller s'établir et multiplier ailleurs. Au contraire, la saison est-elle tardive, la population trop affaiblie : la jeune reine va briser les cellules royales et percer de son dard les reines naissantes. Les ouvrières la regardent et la laissent faire ; mais elles l'en empêchent quand la saison est encore bonne et la population suffisante pour un nouvel essaim.

Arrive-t-il néanmoins que dans la même ruche il y a deux reines à la fois : il y a révolution dans l'État. Pour y mettre fin les

<sup>1</sup> Ambr., in *Hexaem.*, l. 5.



deux rivales se cherchent et se combattent, devant la nation assemblée, jusqu'à ce que l'une des deux succombe. Il se pourrait que, dans ce duel, elles se donnassent en même temps la mort l'une à l'autre. La Providence y a pourvu. Se sont-elles saisies de manière à se percer réciproquement : tout à coup elles se quittent et s'enfuient chacune de son côté ; mais bientôt elles reviennent au combat, le peuple même les y ramène de force, jusqu'à ce que l'une des deux ait triomphé de l'autre.

N'y a-t-il dans une ruche pas de reine du tout, mais les abeilles ont-elles l'espoir d'en avoir bientôt une, parce qu'il y a un œuf, un ver ou une nymphe dans une cellule royale : l'État est tranquille, les travaux continuent. N'y eût-il même rien dans aucun berceau de reine, pourvu qu'il y ait un œuf ou un jeune ver dans une des cellules où doivent éclore des ouvrières, l'État est encore sauvé. Les abeilles nourrices donneront à ce ver la nourriture royale, et, au lieu d'une femelle stérile, il deviendra une reine parfaite, capable d'être fécondée par les mâles et d'enfanter quarante mille nouvelles abeilles par an. Mais n'y a-t-il plus d'espoir d'avoir une reine d'aucune de ces manières, l'État est perdu. Ce peuple si laborieux, si actif, devient tout à coup morne, triste, insouciant ; nul ne va plus amassant le miel dans les champs pour les magasins publics, nul n'en revient plus avec la poussière des fleurs pour nourrir la jeune couvée, nul ne forme plus de cire pour bâtir de nouvelles cellules, nul ne tremousse plus ses ailes à l'entrée de la ruche pour y renouveler l'air : tout dépérit. L'homme seul peut encore sauver la république désolée ; il n'y a qu'à lui donner un rayon pris d'ailleurs, mais où se trouve une cellule royale garnie de son œuf, ou seulement quelques cellules avec des œufs ou de jeunes vers pour des abeilles communes ; aussitôt la confiance renaît, les travaux recommencent, et dans peu de jours une nouvelle souveraine recevra les hommages d'un peuple fidèle.

Voilà des merveilles bien étonnantes, d'autant plus étonnantes qu'on les a plus longtemps ignorées, d'autant plus étonnantes qu'elles ont été découvertes de nos jours par un observateur aveugle, l'Anglais Hubert.

Combien d'autres merveilles que nous continuons d'ignorer !

« Dieu apparaît d'autant plus grand, dit Cyrille de Jérusalem, qu'on connaît mieux les créatures <sup>1</sup>. » Aussi le plus sage des rois, Salomon, reçut-il cette connaissance d'en haut avec la divine sagesse. « Dieu lui-même, dit-il, m'a donné la vraie science de tout ce qui est, afin que je connaisse la disposition de l'univers et les vertus des éléments, le commencement et la fin et le milieu des temps, les changements successifs et le retour des saisons, le cours des années, la marche des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la force des vents et les pensées des hommes, les différences des plantes et les vertus des racines. Et j'ai appris toutes les choses secrètes et ignorées, parce que la Sagesse même qui a tout fait m'en a instruit <sup>2</sup>. »

Lors donc que, dans la jeunesse surtout, la même Sagesse, la même Providence, nous offre les moyens de recevoir les mêmes instructions, gardons-nous bien d'une coupable indifférence ou paresse. Imitons le fils de David ; comme lui préférons les leçons de cette sagesse divine aux royaumes et aux trônes ; amassons dans la saison favorable ces trésors de science qui non-seulement embelliront la vie sur la terre, mais peuvent encore rehausser notre gloire dans le ciel. Les insectes mêmes nous donnent l'exemple. « Va vers la fourmi, dit Salomon au paresseux, considère ses voies et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni modérateur, ni maître ; cependant elle prépare dans l'été son pain et rassemble dans la moisson sa nourriture <sup>3</sup>. »

En effet les fourmis n'ont ni roi, ni reine, ni commandant ; toutefois elles se réunissent en société, bâtissent des espèces de villes, travaillent en commun le jour et font leur repas en commun la nuit. Leur gouvernement est une république où l'on distingue trois ordres, comme chez les abeilles, les mâles, les femelles et les ouvrières. Les mâles et les femelles ne servent qu'à la propagation de l'espèce ; elles ont des ailes et s'accouplent dans l'air. Après cela les mâles péris-

<sup>1</sup> Catéch., 9. — <sup>2</sup> Sap., 7. — <sup>3</sup> Prov., 6, 6.



sont ou peut-être sont mis à mort, comme chez les abeilles ; les femelles rentrent dans la fourmière et y pondent de petits œufs, qui, soignés par les ouvrières, se transforment successivement en vers, en nymphes et en fourmis mâles, femelles ou communes. Ces dernières sont toujours le grand nombre. Ce qu'on appelle vulgairement œufs de fourmis, ce sont les vers dans une espèce de coque qu'ils se sont filée eux-mêmes ; dans laquelle ils subissent leur dernière métamorphose. Pendant l'hiver les fourmis s'engourdissent dans nos climats et ne mangent point. Les aliments qu'elles amassent pendant l'été se consomment chaque jour ; peut-être aussi servent-ils à l'approche et à la sortie de la mauvaise saison. Les fourmis se font des guerres de peuplades à peuplades ou d'espèces à espèces ; elles retiennent captives et tout à fait en esclavage les prisonnières qu'elles ont faites et les condamnent aux travaux forcés intérieurs. De plus elles élèvent et nourrissent convenablement, dans des sortes d'étables, d'autres espèces d'insectes, et surtout des pucerons, qu'elles soignent pour les traire et pour en obtenir un aliment assuré dans les temps de disette, comme nous tenons en domesticité nos vaches, nos chèvres, nos brebis. Enfin elles constituent de véritables républiques, où tout est mis en commun, propriétés, familles, nourriture et bestiaux <sup>1</sup>.

Qu'est-ce donc que Dieu pour prodiguer ainsi les merveilles de toutes parts ! Il n'y a pas jusqu'aux insectes les plus repoussants, aux chenilles, qui ne nous en offrent des plus étonnantes. Elles multiplient prodigieusement tous les ans, parce que tous les ans elles doivent servir de pâture à une multitude prodigieuse d'oiseaux. Elles multiplient quelquefois à l'excès, pour nous châtier et nous humilier de notre peu de reconnaissance envers leur Créateur et le nôtre. Leur aspect seul nous répugne ; cependant c'est à une chenille, et à une chenille des moins agréables par sa forme et sa couleur, que nous devons la soie et par suite les étoffes les plus précieuses, les plus riches ornements

et dans les palais des rois et dans les temples de Dieu. Qui nous a dit que celles de nos jardins ne puissent donner lieu à quelque chose de pareil ? Comme la chenille qui nous file la soie, ce sont des vers éclos d'un œuf pondu par un papillon. Après avoir rampé quelque temps et brouté l'herbe, elles se disposent au trépas. Pour cela les unes se filent des coques, d'autres se cachent sous terre dans de petites cellules bien maçonnées ; les unes se suspendent par leur extrémité postérieure, et d'autres se lient par une ceinture qui leur embrasse le corps. Dans cette espèce de sépulcres elles se défont de leur peau, de leurs jambes, de l'enveloppe extérieure de leur tête, de leur crâne, de leurs mâchoires et de leur outil à filer, de leur estomac et d'une partie de leurs poumons. C'est un vrai trépas ou passage d'une existence à une autre. Dans ce nouvel état on les nomme fèves, parce qu'elles en ont la forme ; chrysalides ou aurélias, parce que leur enveloppe a la couleur de l'or ; nymphes enfin ou jeunes mariées, parce que, dans cette enveloppe, elles prennent de plus beaux atours et la dernière forme sous laquelle elles doivent paraître pour multiplier leur espèce par la génération. Bientôt vous verrez la rampante, l'aveugle, la maussade chenille sortir de son tombeau, transformée en léger papillon paré des plus vives couleurs, ayant des yeux et des ailes, apercevant au loin les fleurs de la prairie, volant de l'une à l'autre pour en sucer le miel et la rosée, et ne vivant pour ainsi dire que de plaisir et de bonheur.

Admirable image de ce que sera le trépas du juste. Après avoir vécu sur la terre, sujet à l'erreur et aux passions, il se recueille et se prépare à son dernier passage. Son corps descend dans la tombe ; il y descend comme une masse inerte, grossière, prête à se corrompre. Mais un jour il en sortira immortel, incorruptible, glorieux, agile, spirituel même. Le nouvel homme s'élèvera par-dessus les mondes, il prendra son essor jusque dans les cieux et y jouira d'éternelles délices.

Hélas ! nous ne connaissons qu'une faible partie des créatures que Dieu fit naître des caux le cinquième jour, et encore les con-

<sup>1</sup> Duméril, 873.

naïssons-nous peu. Cependant, dans ce peu, que de beautés et de merveilles ! La vie d'un homme ne suffit pas pour les passer toutes en revue et pour les décrire. Un savant <sup>1</sup> a fait un gros livre, et plein d'intérêt, sur la seule anatomie d'une chenille. Que serait-ce donc si nous connaissions parfaitement ce que nous ne connaissons qu'en partie ? Que serait-ce donc si, comme Dieu, nous connaissions ainsi tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les airs ? Sans doute nous verrions comme lui que tout cela est bien.

Il est dit que Dieu bénit les poissons et les oiseaux. Ne semble-t-il pas aussi que ces derniers le bénissent à leur tour, le matin et le soir, par leurs harmonieux concerts ? N'en font-ils pas encore autant et au lever du soleil et quand il se couche ? Les poissons, quoique muets, n'affectent-ils pas de sauter hors de l'eau dans ces deux temps pour louer à leur manière Celui qui les a faits ? Ou plutôt les uns et les autres ne semblent-ils pas inviter le prêtre et le pontife de la nature entière, l'homme, à être leur interprète auprès de Dieu ?

Mais quand donc apparaîtra ce roi de la création, ce noble vassal du Créateur ? quand donc verrons-nous notre premier ancêtre ? quand donc apprendrons-nous à nous connaître nous-mêmes au lieu de n'étudier que les animaux ? Dans peu, car dans peu la terre sera prête à le recevoir. Le cinquième jour lui a peuplé de futurs sujets les eaux et les airs ; le sixième jour achèvera d'abord de lui former son empire, en peuplant également la terre d'êtres vivants, et puis nous le montrera lui-même.

« Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, les bêtes de secours, les bêtes rampantes et les bêtes sauvages, selon leurs différentes espèces. Et il en fut ainsi. »

Et le taureau ou le bœuf, roi des animaux de labour, naquit en mugissant comme pour appeler son maître. A côté de lui beugle la génisse, prête à donner son lait, sa crème et son beurre. Tous les deux, pour un peu de paille et de foin, serviront à l'homme toute

leur vie à labourer et engraisser la terre, à traîner de pesants chariots, et, quand ils lui auront laissé de nombreux descendants, ils le nourriront encore de leur chair et le chausseront de leur peau. Près d'eux le béliet et la bétante brebis lui offrent leur toison pour se vêtir, et, quand il voudra donner un festin à ses amis, ils se laisseront mettre à mort avec leur agneau, sans rien dire. Plus loin, à côté du bouc, la chèvre se présente pour être la nourrice des enfants du pauvre, et, quand l'homme coupable aura encouru la disgrâce du Ciel, ces mêmes animaux se laisseront immoler pour lui obtenir sa grâce, en attendant une victime plus sainte qui la lui mérite. De là, dans l'ancienne loi, ces taureaux, ces génisses, ces béliets, ces brebis, ces boucs, ces chèvres, ainsi que leurs petits, offerts en holocaustes pour le péché ; de là surtout l'agneau pascal ou l'agneau du passage, figurant cet Agneau de Dieu qui devait s'immoler un jour pour nous faire passer de la mort à la vie, de la servitude à la liberté. Aussi la grande occupation et la principale richesse des antiques patriarches seront-elles d'élever un grand nombre de ces premiers animaux.

Pour aider l'homme dans cette occupation, un animal naîtra, intelligent, docile, vif, infatigable, fidèle. Le chien de l'homme pasteur lui gardera ses troupeaux ; le chien de l'homme chasseur lui assujettira les bêtes des champs et des forêts. Le cerf, le chevreuil, le lièvre seront forcés d'embellir les parcs et de garnir la table du riche ; le sanglier, réduit en domesticité sous le nom de porc, et se nourrissant des choses les plus viles, deviendra la richesse du pauvre. Et pour tous ces services le chien ne demandera que quelques restes de table, quelques os ; avec cela il s'attachera à son maître comme le plus fidèle des serviteurs. Il veillera autour de sa demeure, il s'affligera de son absence, sautera de joie à son retour, l'accompagnera sur tous les chemins, le défendra au péril de sa vie. Le voit-il assassiné : plus d'une fois il dénoncera le meurtrier à la justice humaine, et cette fidélité est la même pour le pauvre comme pour le riche ; rien ne saurait la corrompre, pas même les mauvais traitements ;

<sup>1</sup> Lyonnet.



il léchera la main qui vient de le frapper. Il y a plus ; l'homme est-il réduit à la mendicité et devenu aveugle : un petit chien le conduira par une ficelle au milieu des rues, lui faisant éviter les mauvais pas, sollicitant pour lui la pitié des passants et le menant jusqu'à la porte du riche, qu'il suppliera, par l'humilité de son regard, de mettre quelque aumône dans le bassin qu'il tient à la gueule. Qui donc a inspiré à ce petit animal un si grand attachement pour l'homme ?

Mais en voici un autre qui, par la beauté de sa taille et la fierté de sa démarche, semble nous adresser ces paroles de Dieu à Job : « Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante ? Le feras-tu bondir comme la saute-relle ? Son fier hennissement répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes. Intrépide, il se rit de la peur, il affronte le tranchant du glaive. Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette : c'est elle. Il dit : Allons ! et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes <sup>1</sup>. »

Ce superbe animal aimera et craindra l'homme, qui réglera sa force et en fera comme un autre lui-même.

« Voyez ce cheval ardent et impétueux pendant que son écuyer le conduit et le dompte ; que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté, il ne fait que ce qu'on lui demande ; il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle ne s'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut pas d'éperon, presque

plus de bride, car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action <sup>1</sup>. »

C'est ainsi que l'âme chrétienne, sous la main de Dieu, change son ardeur, son activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu et le porter pour ainsi dire : c'est là son courage, c'est là sa noblesse.

Mais le cheval, fier de traîner le char des rois, de porter le guerrier dans les batailles, de courir avec le chasseur à la trace du cerf, demande une nourriture de prix et beaucoup de soins. Le pauvre en sera donc privé. Aussi tout à côté s'élève un animal plus modeste, plus laborieux, plus dur, plus frugal, s'accommodant de toutes sortes de nourritures, d'herbes, de feuilles, de chardons ; un animal qui aidera le pauvre en tout, à semer, à recueillir, à transporter son petit avoir, sa famille, d'un endroit dans un autre. L'âne fera même ce que le cheval ne peut faire ; il grimpera sur les hautes montagnes ; il marchera d'un pied sûr dans les sentiers les plus étroits, les plus glissants, sur les bords mêmes des précipices. L'ânesse, dont le lait rend quelquefois la santé aux malades, portera en triomphe à Jérusalem celui qui est le Roi des pauvres.

Dans les hautes Cordillères d'Amérique, où il n'y a ni cheval, ni âne, ni brebis, le lama tiendra lieu de tous les trois, servira de monture, portera des charges, donnera tout ensemble et de la laine, et du lait, et de la chair. Il en sera de même au nord de l'Europe, où la neige couvre la terre six mois de l'année. Là Dieu donnera aux pauvres Lapons, pour leur servir à la fois de cheval, de vache et presque de mouton, une espèce de cerf, le renne, qui ne demandera d'autre salaire que de brouter la mousse qu'il déterrera lui-même sous la neige. Non loin de là les

<sup>1</sup> Job, 39.

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Évang.*, 2<sup>e</sup> part., 4<sup>e</sup> jour.



castors, rassemblés en société, construisent sur pilotis, au milieu des rivières, des digues de quatre-vingts et cent pieds de long; puis, à côté, partie sous l'eau, partie au-dessus, des maisons réunies en forme de bourgades, et dont chacune contient d'un à dix ménages, avec les provisions nécessaires. Et pour toutes ces merveilleuses constructions ils n'ont d'autre hache que leurs dents, d'autre pioche que leurs pieds de devant, d'autre rame que leurs pieds de derrière, d'autre truelle ni d'autre marteau que leur queue. Ils auront pu apprendre à l'homme l'art des ponts et chaussées.

Dans les pays chauds, où ne sauraient vivre le lama ni le renne; dans les arides déserts, où le bœuf, l'âne, le cheval ne trouveraient ni eaux ni pâturages, Dieu a donné aux Arabes le chameau. Son pied est taillé pour marcher d'un pas sûr au milieu des sables, où il fera des vingt à trente lieues par jour, portant quelquefois de mille à douze cents livres pesant. Sa nourriture sera un peu d'herbe qui se rencontre par hasard sur sa route, ou un peu de pâte ou de fruits secs que lui donne son guide. Quant à l'eau, il restera quelquefois neuf jours et davantage sans boire. Se rencontre-t-il, à quelque distance de son chemin, une mare où il y en ait: il la sentira de plus d'une demi-lieue, doublera le pas, boira d'un seul coup pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir. A cet effet Dieu lui a donné, et à lui seul, un réservoir.

Les animaux ruminants ou qui remâchent ce qu'ils n'ont fait qu'avaler d'abord, tels que le bœuf, la brebis, la chèvre, ont quatre estomacs. Un premier, plus vaste, leur sert comme de grenier à foin. L'herbe qu'ils y entassent y ayant été macérée quelque temps, ils en font remonter une partie à la bouche et la broient à loisir pour l'envoyer au deuxième estomac, de là au troisième, et enfin au quatrième. Outre ces quatre estomacs le chameau en a reçu un cinquième, capable de contenir tout ce qu'il lui faudra d'eau pendant une semaine. Cette eau y séjournera sans s'y corrompre. A mesure que le chameau en aura besoin il la fera monter, par une espèce de pompe, du réservoir dans

le gosier. Grâce à cette industrie unique de la divine Providence, le dromadaire, le chameau transporteront l'homme et ses marchandises à travers des déserts autrement impraticables. Ce n'est pas tout, ils le nourriront de leur lait, ils le vêtiront de leur poil; leur fumier desséché lui servira de bois pour faire sa cuisine dans le désert; enfin, après l'avoir servi toute leur vie avec une grande docilité, ils le nourriront encore de leur chair à leur mort. Qui ne bénirait la bonté du Créateur nous préparant ainsi dans chaque climat l'animal qu'il nous y faut?

Dans les climats brûlants, où le chameau même ne saurait durer, naîtra sauvage, mais s'apprivoisera facilement, cette montagne ambulante qui fait trembler la terre sous ses pas, en un mot, l'éléphant. Au premier coup d'œil c'est un colosse informe; une petite tête presque immobile, avec un corps immense, de longues oreilles, des jambes droites et massives comme de gros piliers, se terminant par un pied si court, si petit, qu'il se distingue à peine; une peau dure, épaisse et calleuse. Avec cela l'éléphant est de tous les animaux celui qui approche le plus de l'homme pour l'adresse, l'intelligence et le sentiment.

Ce que la main est pour l'homme, la trompe l'est pour l'éléphant. Avec cette trompe, qu'il peut remuer et tourner en tous sens, il cueille un bouquet de fleurs et déracine les arbres. De son corps il renverse les murs. Seul il met en mouvement les plus grandes machines et transporte des fardeaux que plusieurs chevaux remueraient à peine. Une charge de quatre à cinq milliers n'est pas trop forte pour un grand éléphant; il porte une tour armée en guerre et chargée de nombreux combattants; enfin de ses fortes défenses il peut percer le plus terrible des animaux, celui que les plus puissants redoutent.

Ce qui le rend beaucoup plus intéressant encore, ce sont les nobles sentiments qui forment son caractère. Conservant la mémoire des bienfaits reçus, jamais il ne méconnaît son bienfaiteur; il lui marque sa reconnaissance par les signes les plus expressifs et lui demeure toujours attaché. On en a vu sécher de douleur en perdant l'homme qui

avait soin d'eux. Domestique aussi docile que fidèle et aussi intelligent que docile, il semble prévenir les désirs de son maître, deviner sa pensée et lui obéir par inspiration. Il ne se refuse à aucun genre de services, pas même aux plus pénibles; il poursuit sa tâche avec constance, sans se rebuter, et se croit toujours assez récompensé quand on lui témoigne par quelques caresses qu'on est satisfait de l'emploi de ses forces. Mais, plus il est sensible aux bons traitements, plus il s'irrite des châtimens qu'il n'a point mérités; il garde un long souvenir des offenses et ne perd point l'occasion de s'en venger. Cependant la colère, même dans ces instans, ne l'empêche pas toujours d'écouter sa générosité. Un éléphant venait de se venger de son conducteur en le tuant. Témoin de ce spectacle, sa femme, hors d'elle-même, prend ses deux enfans, et, les jetant aux pieds de l'animal encore tout furieux : « Puisque tu as tué mon mari, lui dit-elle, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfans. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et, comme s'il eût été touché de regrets, il prit avec sa trompe le plus grand de ses enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour conducteur et n'en voulut point souffrir d'autre.

Hors de ces cas l'éléphant, doux par tempérament, n'emploie sa force ou ses armes que pour se défendre lui-même, secourir son maître ou protéger ses semblables. Souple, complaisant et caressant, il rend avec sa trompe caresses pour caresses, fléchit les genoux devant celui qui doit le monter, se soumet à sa direction, aide lui-même à se charger, se laisse vêtir et parer; il semble même y prendre plaisir. Ses mœurs sociales, qui l'éloignent de la solitude et d'une vie errante, le portent à rechercher la compagnie des animaux de son espèce et à leur être utile. Le plus vieux des éléphants, comme le plus expérimenté, est à la tête de la troupe et la conduit; le plus âgé après lui ferme la marche; les jeunes et les faibles sont au centre du bataillon, et les mères qui allaitent encore portent leurs petits, qu'elles embrassent de leur trompe. Tel est l'ordre que ces prudents animaux observent dans les marches périlleuses; mais, quand ils n'ont rien à redouter,

ils se relâchent beaucoup de leurs précautions; ils se promènent dans les forêts, dans les champs, dans les prairies, y pâturent à leur aise, sans toutefois s'écarter assez les uns des autres pour se priver de leurs secours mutuels ou de leurs avertissemens.

Ces divers animaux, plus ou moins amis, auxiliaires ou nourriciers de l'homme, annoncent que lui-même n'est pas loin. Aussi encore quelques-uns pour maintenir la police dans ses domaines, et il en viendra prendre possession et se faire reconnaître de ses innombrables sujets.

L'homme, après Dieu, roi et maître des animaux, se multipliera lentement, occupera lentement tous ses États. Les animaux, au contraire, du moins un grand nombre, multiplient d'une manière prodigieuse. Si donc rien ne contre-balance leur fécondité, bientôt la terre ne suffira plus à les nourrir; ils périront de faim et leurs cadavres infecteront l'air. Les animaux carnassiers seront chargés d'y mettre ordre. Obligés, par la nature de leur estomac, à vivre de chair et de sang, ils se jeteront sur les autres, principalement sur ceux qui multiplient davantage. A cette fin ils recevront la force et l'agilité pour atteindre leur proie, des griffes pour la déchirer, des dents pour la dévorer.

A leur tête paraît le roi des forêts et des déserts, le lion à la figure imposante, au regard assuré, à la démarche fière, à la voix terrible. Puissant et courageux, il fait sa proie de tous les autres et n'est lui-même la proie d'aucun. Cependant il ne tue que pour assouvir sa faim; est-elle apaisée, il est inoffensif. Du reste, aussi généreux que fort, même dans l'état sauvage, il est reconnaissant du bien qu'on lui fait. Tout le monde connaît le lion d'Androclès. Délivré en Afrique, par cet esclave fugitif, d'une épine qui lui était entrée dans le pied, il partageait avec lui les fruits de sa chasse, et enfin lui sauva la vie dans l'amphithéâtre de Rome, le défendit contre toutes les autres bêtes et se fit son fidèle domestique.

Moins fort que le lion, le tigre, aux yeux hagards, à la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, est basement féroce et cruel sans nécessité. C'est le tyran des ani-



maux. Il saisit et déchire non-seulement pour dévorer la chair et boire le sang ; mais rasié, mais désaltéré, il déchire et massacre encore. Le lion, pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux ; il est doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le premier âge, et, si sa férocité originelle reparait quelquefois, rarement il la tourne contre ceux qui lui ont fait du bien. Le tigre est peut-être le seul animal dont l'homme ne puisse fléchir le naturel. La douce habitude ne peut rien sur ce naturel sanguinaire ; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe, il rugit devant tout être vivant. Telle est sa cruelle férocité que souvent il dévore ses propres enfants et déchire leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Sa rage, qui voudrait tout détruire, devient ainsi à elle-même un obstacle. Dieu a chargé le plus furieux des animaux d'empêcher qu'il n'y ait trop de ses pareils.

D'ailleurs toutes les bêtes féroces, depuis le lion, le tigre, la panthère, le léopard, jusqu'à l'hyène et au loup, chargés, avec les chiens et les vautours, de nettoyer la terre des cadavres qui pourraient l'empêtrer, se retirent à la vue de l'homme ; à la vue de l'homme dans l'état où la Providence le veut, à la vue de l'homme en société avec Dieu, en société avec ses semblables, et déployant à la gloire de l'un et au service des autres toutes les facultés de son âme et de son corps. Ainsi depuis longtemps les plus à craindre ont disparu de l'Europe ; elles diminuent sensiblement en Asie ; si elles dominent encore en Afrique, c'est que le nègre diffère toujours de reprendre sa dignité d'homme. Il semble même qu'elles ne sont là que pour le punir de ce qu'il ne le fait pas, et qu'elles sont prêtes à disparaître de dessus toute la terre dès que nous voudrions redevenir tout ce que Dieu nous a faits dans l'origine.

Voilà donc enfin la terre, notre patrie commune, sortie des eaux, éclairée du ciel, parée de fleurs et de verdure, peuplée de diverses espèces d'animaux, les uns pour nous charmer de leur voix, les autres pour nous aider de leur force, nous nourrir et nous

vêtir ; d'autres pour maintenir dans ce règne ou royaume animal une police nécessaire. Préparons-nous maintenant à voir paraître notre premier père, notre premier pontife, notre premier roi. Recueillons-nous, redoublons d'attention ; car, pour créer l'homme, Dieu lui-même semble se recueillir et se consulter.

Quand il est question de la lumière, de la séparation des éléments, du soleil, de la lune, des plantes, des animaux, tout s'opère par une parole de commandement : *Que la lumière soit, et la lumière fut*. Mais, quand il s'agit de notre premier ancêtre, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tout ce qui rampe dessus. » Dieu dit en nombre pluriel : Faisons l'homme à notre image. Et à qui le dit-il ? A lui-même, parce qu'il est un et plusieurs. Le Père le dit au Fils et au Saint-Esprit ; telle est l'interprétation universelle. Il ne le dit point aux anges, car les anges n'ont point avec Dieu une image commune. Aussi Moïse conclut-il expressément : *Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu*.

Dieu est esprit et intelligence, l'homme créé à son image est pareillement esprit et intelligence. Mais Dieu est un esprit infiniment parfait ; l'homme, un esprit d'une perfection bornée. Dieu est une intelligence souverainement pure ; l'homme, une intelligence incarnée, un esprit *incorporé* ou uni à un corps. L'homme, esprit et corps, est ainsi placé aux confins des deux mondes, celui des intelligences et celui de la matière, pour unir dans sa personne l'un à l'autre et n'en faire, sous la main de Dieu, qu'un seul. Aussi saint Ambroise de Milan appelle-t-il l'homme une espèce de total de l'univers <sup>1</sup>. Dieu lui forma son corps de poussière détrempee d'eau, afin de faire participer à la dignité humaine toute la création matérielle et de l'élever en quelque sorte jusqu'à Dieu. Et quel est ce Dieu qui le forme ? N'est-ce pas le Fils, le Verbe par qui le Père a fait toutes choses, le Fils qui devait un jour

<sup>1</sup> « Summa quædam universitatis. » *Hex.*, l. 6, c. 10.



prendre lui-même ce corps et se faire homme comme nous ?

Faut-il s'étonner après cela que les sages de tous les temps et de tous les pays, poètes, philosophes, médecins, Pères de l'Eglise, apôtres même, aient admiré et célébré comme à l'envi les merveilles du corps humain <sup>1</sup> ? Faut-il s'étonner que la science y en découvre tous les jours de nouvelles ? C'est que, si Dieu n'y a point imprimé son image même, il y a imprimé ses traces plus qu'en aucune créature matérielle. Il n'est donc pas étrange qu'un médecin païen, après en avoir décrit l'admirable structure, se soit écrié : « Non, ce n'est pas un livre que je viens de faire, c'est un hymne que je viens de chanter en l'honneur de la Divinité <sup>2</sup>. »

Au premier aspect on reconnaît dans l'homme le roi de la création. Tous les animaux ont le corps naturellement penché vers la terre, comme pour rendre hommage à quelqu'un ; l'homme seul se tient naturellement droit et dans l'attitude du commandement. Sa conformation est telle qu'il lui est impossible de marcher à la fois sur ses pieds et ses mains comme les quadrupèdes. La nature même lui apprend qu'il est le représentant de Dieu, et comme tel ne doit toucher la terre que par ses extrémités les plus éloignées et pour s'élever tout droit vers le ciel. Sa taille est en harmonie avec l'empire qu'il doit gouverner. Haut comme une tour, il enfoncerait, en marchant, la plupart des terrains ; tout serait trop petit et trop bas ; nos blés, les arbres de nos vergers, les animaux les plus utiles, la chèvre, la brebis, même le bœuf, le cheval, le chameau, l'éléphant même ne pourraient plus lui servir de monture ; il périrait bientôt faute d'aliments. Au contraire, s'il avait été fait nain, il ne pourrait abattre les forêts pour cultiver la terre ; il se perdrait dans les herbes ; chaque ruisseau serait pour lui un fleuve, chaque caillou un rocher ; bien loin qu'il pût dompter les bêtes féroces, les oiseaux de proie l'enlèveraient dans leurs serres. La taille que Dieu lui a donnée n'a aucun de ces

inconvéniens. Non-seulement Dieu a mis le corps de l'homme en harmonie avec les animaux et les plantes qui couvrent la terre, il l'a mis encore en parfaite harmonie avec lui-même. Les membres de ce corps sont nombreux et divers, leurs fonctions et leurs places fort différentes ; les uns se trouvent en haut, les autres en bas, d'autres au milieu ; celui-ci est fort, celui-là est faible ; tel a une fonction noble, tel autre en a une qui ne l'est point. Cependant il n'y a jamais ni envie ni division ; une charité mutuelle les unit entre eux. Un seul est-il en souffrance : tous les autres souffrent avec lui ; est-il soulagé : tous les autres s'en réjouissent. Le plus faible est le plus nécessaire, le moins honorable est le plus respecté. Enfin, si nombreux qu'ils soient et si divers, ils ne forment toujours qu'un corps. Cette belle harmonie, un apôtre nous la propose pour modèle <sup>1</sup>.

C'est une image de l'univers, dit saint Ambroise <sup>2</sup>. Ce qu'est le ciel dans le monde, la tête l'est dans le corps humain, la partie la plus excellente et la plus élevée ; ce que sont le soleil et la lune dans le ciel, les deux yeux le sont dans la tête, deux astres qui éclairent tout le reste. Sans eux le corps est dans les ténèbres, comme le monde y est sans le soleil et la lune ; avec eux tout s'éclaircit : les pieds transportent d'un pas sûr et facile tout le corps ; les mains agissent avec une admirable précision ; les mains, cet instrument des instruments, comme dit un ancien <sup>3</sup>, avec lequel l'homme s'en fabrique une multitude d'autres qui centuplent des milliers de fois sa force et son adresse et lui soumettent la terre, la mer et les airs.

C'est à cette région supérieure de lui-même que l'homme doit principalement sa vie et sa beauté, comme c'est au ciel que l'univers doit les siennes. Là se trouvent réunis, avec les yeux, tous les plus nobles organes : les oreilles toujours ouvertes, comme de vigilantes sentinelles, pour transmettre au chef de la cité le moindre bruit, la moindre parole ; les narines pour discerner les odeurs que l'air amène de toute part ; la bouche avec ses lèvres vermeilles, avec ses blanches

<sup>1</sup> Cicero, de Nat. deor. Galien, de Usibus part. S. Ambr., Hexaem., l. 6, c. 9. Bossuet, Conn. de Dieu et de soi-même. Fénelon, Existence de Dieu. — <sup>2</sup> Galien.

<sup>1</sup> 1 Cor., 12. — <sup>2</sup> Hexaem. — <sup>3</sup> Aristote.

dents qui broient la nourriture, avec sa langue qui en juge la saveur ; la bouche et la langue, avec lesquelles l'homme devient une espèce de créateur, réalisant au dehors, dans la parole matérielle, son immatérielle parole du dedans, rendant sonore le silencieux commerce des esprits ; la langue qui, pour cette raison, signifiera chez tous les peuples le monde visible et l'invisible pensée.

Ces précieux organes de la tête y sont disposés avec une si belle symétrie, harmoniés dans leur ensemble avec un art si naturel, par le menton, les joues, les sourcils, le front, la chevelure, que dans toute la création il ne se voit rien de si beau, de si gracieux, de si noble, de si animé, de si expressif, de si spirituel, de si divin. Aussi l'Apôtre ne veut-il pas que l'homme se voile la tête, *parce qu'il est la gloire de Dieu*<sup>1</sup>. Il semble que Dieu regarde la tête de l'homme comme son chef-d'œuvre et qu'il soit jaloux qu'on l'admire.

L'intérieur du corps ne présente pas moins de merveilles ; l'anatomie et la médecine y en ont découvert des grandes et en si grand nombre que tous les prodiges des sciences, des arts et des métiers sur la terre, n'en paraissent qu'une ombre, qu'une imitation grossière. Tous les jours les savants y en découvrent de nouvelles, et ils sont si loin de les connaître toutes que les phénomènes à la fois les plus communs et les plus importants, la vie et la mort, sont encore pour eux d'inexplicables mystères.

Combien de mystères pareils s'opèrent à chaque instant en nous sans que nous y pensions ! Ces aliments divers que nous venons de prendre, notre estomac les transforme en une substance laiteuse, nommée chyle, qui, en allant au cœur, se transforme en sang. Le cœur, après l'avoir rafraîchi et coloré de rouge dans les poumons, le chasse, à travers certains canaux nommés artères, jusqu'aux extrémités du corps. Le sang de ces canaux, que garnissent de distance en distance des écluses qui s'ouvrent et se ferment à propos, le sang se transforme en divers sucs, en chair, en os, en peau. Arrivé aux extrémités, le reste enfle des canaux différents, nommés

veines, et s'en revient au cœur pour se mêler avec le nouveau chyle, circuler de nouveau par tout le corps et y entretenir sans cesse la chaleur et la vie.

Pour recevoir ces flots de liqueurs vitales le cœur se dilate ; pour les chasser dehors et en arroser toutes les régions intérieures il se comprime. Ce mouvement, qui pousse le sang dans les artères et qui produit ce qu'on appelle le pouls, se fait régulièrement soixante fois dans une minute ; la circulation entière s'achève vingt-quatre fois dans une heure. Où commence ce flux et ce reflux là commence la vie ; où il cesse là cesse la vie. Il y a là encore plus de mystère et de merveilles que dans le flux et le reflux de l'Océan.

Une partie du sang, envoyée par le cœur au sommet de la tête, s'y transforme en une substance molle et délicate nommée cerveau, centre commun de la sensibilité et du mouvement, par le moyen des nerfs qui se répandent de là dans tout le corps. Deux de ces nerfs ou cordons moelleux pénètrent dans deux cavités sous le front, y tapissent le fond de l'œil, qu'ils enchâssent comme un globe de cristal. Là viendront se peindre fidèlement toutes les formes et toutes les couleurs, et le ciel parsemé d'étoiles, et la prairie émaillée de fleurs. Deux autres se rendent à chaque côté de la tête, au fond de ces vallées sonores appelées oreilles, et y deviennent le fidèle écho de tout ce qui retentit, depuis le bruit du tonnerre jusqu'au doux murmure du ruisseau. D'autres vont revêtir l'intérieur des fosses nasales, pour témoigner également et du parfum de la rose et de l'infection de la pourriture. D'autres vont s'épanouir sur la surface de la langue, pour apprécier au juste et la douceur du miel et l'amertume du fiel. Le reste, qui est sans nombre, nés, les uns immédiatement du cerveau, les autres de son prolongement à travers les vertèbres du dos ou de la moelle épinière, se répandent sur toute la surface du corps pour avertir à l'instant de tout ce qui vient à le toucher, quelque part que ce soit. Un fluide subtil, invisible, que l'on nomme esprit vital ou animal, et que l'on croit une fine vapeur du sang, paraît être le

<sup>1</sup> 1 Cor., 11.



prompt messenger de ce vivant empire. Du cerveau, résidence royale de l'âme, il transporte les ordres souverains, avec la rapidité de l'éclair, jusqu'aux frontières les plus reculées, et en rapporte avec la même célérité les diverses nouvelles. De là cette promptitude instantanée, ces mouvements soudains, pour appréhender ce qui plaît ou repousser ce qui blesse. C'est quelque chose de semblable à ce fluide, également subtil, également invisible, fluide électrique ou magnétique, qui paraît animer tout le corps de l'univers et avec lequel Dieu produit la foudre.

Que de merveilles dans le seul corps de l'homme ! Cependant c'est peu encore ; de plus hauts mystères s'y rattachent. Imolé sur la croix dans la personne du Verbe divin, il réconciliera le ciel et la terre, Dieu et les hommes ; immolé sur nos autels, il nous sera tous les jours une victime d'un prix infini pour honorer Dieu autant qu'il en est digne. Ce divin corps deviendra pour nous une céleste nourriture, qui nous changera en lui, nous fera chair de sa chair, os de ses os. Par ce mystère nos corps mêmes seront les temples de Dieu, nos cœurs les tabernacles vivants du Saint des saints ; le Christ sera tout en nous tous. A son exemple l'apôtre sanctifiera et consumera son corps dans la prédication de l'Évangile ; le martyr, sous la hache des persécuteurs ; l'anachorète, dans la prière et le jeûne ; la vierge, dans les œuvres de piété et de charité ; le docteur, dans les travaux de l'étude, et tous pour rendre à l'Homme-Dieu amour pour amour. La mort n'a plus rien d'effrayant ; ce corps, dont il faut se séparer, ils le reprendront un jour avec une indicible joie ; de mortel, de corruptible, de grossier qu'il entre dans la tombe, il en sortira immortel, brillant, incorruptible, spirituel, pour participer éternellement à la gloire de Dieu même.

S'il en est ainsi de notre corps, qui a été formé de terre, que sera-ce de notre âme, qui vient directement de Dieu ! Car il est dit qu'après avoir formé notre premier ancêtre Dieu *inspira sur sa face un souffle de vie*, et qu'ainsi *l'homme devint une âme vivante*.

On ne connaît point de vie aux minéraux

et aux pierres ; cependant on y remarque déjà un je ne sais quoi qui y ressemble, un je ne sais quel mystérieux attrait qui en réunit fortement toutes les parties, qui en attire même quelquefois d'étrangères ; sans trop savoir ce que c'est, on l'appelle principe de cohésion, force attractive.

Pour les plantes, tout le monde reconnaît qu'elles vivent ; en effet elles se nourrissent, elles croissent, elles respirent, elles s'accouplent, elles se reproduisent et meurent. Quant au principe et centre de cette végétation, des anciens l'appelaient âme végétative ; aujourd'hui on l'appelle force végétale. Les mots sont un peu différents, mais on n'en connaît pas plus la nature de la chose.

Dans les animaux s'aperçoit une vie plus développée ; non-seulement ils se nourrissent, ils respirent et se reproduisent, mais encore ils se meuvent et ils sentent, ils ont des organes de sensation, quelques-uns jusqu'à cinq. Ce principe, qui va jusqu'à rendre les animaux capables de sentir, des anciens l'appelaient âme sensitive, des modernes l'appellent puissance sensitive, facultés animales, ou d'un autre mot qui n'explique pas mieux ce que c'est.

Une autre chose que nous savons, c'est que Dieu a produit de la terre les plantes et les animaux, avec leur espèce d'âme ou de vie, mais il n'en est pas ainsi de notre âme ; elle est un souffle de sa bouche, il l'a tirée en quelque sorte de lui-même, non qu'elle soit une partie de sa substance, mais parce qu'elle est faite à son image.

Ce qu'est Dieu pour le monde, notre âme l'est à certains égards pour le corps. Dieu n'est pas le monde, mais il a fait être le monde ; tout ce que le monde est ou a de vrai, de réel, de beau, de bon, vient de Dieu ; sans Dieu il retomberait dans le non-être. Pareillement notre âme n'est pas le corps, mais elle fait vivre le corps ; c'est elle qui en tient ensemble les membres divers ; c'est elle qui lui donne de respirer, de se nourrir, de croître, de se mouvoir, de sentir, résumant ainsi en lui toutes les merveilles des trois règnes. Sans elle il cesse de vivre, il retombe dans le non-être comme corps.

Tout ce que le monde a de réalité et de



perfection, Dieu, qui le lui communique, le possède éminemment en lui-même et infiniment au delà. Tout ce que le corps a de beauté et de vie, l'âme, qui le lui communique, le possède éminemment en elle-même et infiniment au delà. Placée aux confins des deux mondes, celui des corps et celui des esprits, elle a non-seulement la vertu d'animer le corps à qui elle est unie, d'en employer les organes à connaître les objets extérieurs, elle a encore le désir et la faculté de connaître la raison, la cause de ce qu'elle perçoit par les sens, surtout la raison, la cause première, qui est Dieu, et de s'en entretenir avec ses semblables par la parole. Par là elle appartient au monde des esprits.

Avec ce désir et cette faculté l'homme devient une espèce de créateur, un dieu terrestre. Il crée en quelque manière, non des substances, mais des formes nouvelles. Sans cesse il invente et perfectionne, tandis que les animaux, même les plus adroits, n'inventent ni ne perfectionnent jamais rien. Les oiseaux font leurs nids toujours de la même manière. Les chats, les castors ne sont pas plus rusés de nos jours qu'ils ne l'étaient il y a des siècles. Depuis cinq à six mille ans qu'on tue les animaux de toute façon, ils n'ont pas trouvé un seul moyen nouveau de se défendre, ils n'ont pas acquis une ombre de prévoyance de plus. Bornés à l'espèce d'intelligence mécanique ou d'instinct que Dieu leur a donnée, ils font, sans apprentissage et sans progrès, ce qu'ils ont toujours fait et ce qu'ils feront toujours. Et cela ne tient ni au cerveau ni aux autres organes corporels : les veaux ont proportionnellement plus de cerveau que l'homme, et ils n'en deviennent pas moins des bœufs ; le cerveau du singe pongo ou orang-outang est absolument de la même forme et de la même proportion que celui de l'homme<sup>1</sup> ; la langue et tous les organes de la voix sont les mêmes ; au lieu de deux mains il en a quatre, car ses pieds en ont la forme et la souplesse. Cependant le singe n'est toujours qu'un singe ; jamais il ne pense, ni ne parle, ni ne se perfectionne. Avec tous les organes de la voix, non-seulement il ne parle pas, on

ne peut même lui apprendre à parler, en quoi il est au-dessous d'un perroquet, d'une pie, d'un merle, à qui l'on apprend sans beaucoup de peine à articuler quelques mots, ce que n'a pu jamais faire un singe. A l'école de l'homme le chien et l'éléphant participent en quelque manière à son intelligence et à ses affections ; non-seulement ils devinent sa pensée, l'exécutent avec adresse et docilité, mais ils s'attachent à lui, se montrent reconnaissants du bien qu'il leur fait, le défendent au péril de leur vie, s'affligent de sa mort. Rien de pareil dans les singes ; on les dompte, on les subjugue, mais on ne saurait les apprivoiser ; ils restent captifs et non domestiques. Dans cet état on les voit toujours indociles, fourbes, rusés, gourmands, vindicatifs et brutaux<sup>4</sup>. Ils ne sont sensibles qu'aux châtiments et ne cèdent que quand ils se voient les plus faibles. Ils ne semblent être faits que pour montrer à l'homme qu'avec son corps si bien proportionné, qu'avec ses admirables organes, son cerveau, sa langue, ses mains, il ne serait qu'un extravagant et ridicule animal s'il n'avait une âme créée à l'image de Dieu, à l'image de l'Intelligence suprême.

L'âme, voilà ce *souffle du Tout-Puissant* qui, comme dit un ancien sage, *rend intelligent l'homme*<sup>2</sup>, l'élève au-dessus de tous les animaux et le constitue, après Dieu, roi de la terre. « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, disait David au Créateur ; vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez constitué sur les œuvres de vos mains. Vous avez tout mis à ses pieds, les troupeaux, les animaux des champs, les oiseaux du ciel, et les poissons de la mer, et tout ce qui se meut dans les eaux<sup>3</sup>. » Que s'il ne peut atteindre au soleil et aux étoiles, il en calculera l'ordonnance et la marche et il s'en servira comme de signaux pour se reconnaître et dans les diverses régions de son empire et dans les diverses époques de son histoire.

Une marque de la souveraineté chez les anciens était le feu ; on le portait devant les empereurs romains et à la suite des rois de Perse. Dans ce dernier pays le feu était même

<sup>1</sup> Buffon.

<sup>4</sup> Duméril. — <sup>2</sup> Job, 32, 8. — <sup>3</sup> Ps. 8.

le symbole de la Divinité. Quelque chose de semblable se voyait chez le peuple d'Israël, dans le feu perpétuel que les prêtres entretenaient devant l'arche du Très-Haut. L'homme est le seul être sur la terre à qui Dieu ait accordé cette marque de la puissance suprême et divine; l'homme est la seule créature à qui Dieu ait accordé l'usage du feu. Les animaux en aiment la chaleur, surtout les chats et les singes; ils en verront faire cent et cent fois à l'homme, et jamais ils ne s'aviseront d'en faire eux-mêmes ou simplement de l'entretenir. Pour montrer quelle distance infinie le Créateur a mise entre l'homme le plus simple et l'animal le plus rusé, un âtre suffit.

Mais où l'image de Dieu paraît le plus dans l'homme, ce n'est pas seulement dans la prééminence que son âme lui donne sur les autres créatures, c'est dans la nature intime de son âme même. On y voit reluire comme un magnifique rejaillissement de l'adorable Trinité : Dieu est, il se connaît, il s'aime : l'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie; et cette vie et cette félicité, c'est de connaître et d'aimer Dieu, auteur de son être, de son intelligence et de son amour; c'est de le connaître et de l'aimer, se manifestant dans les créatures; de remonter d'elles à lui, de redescendre de lui à elles; de l'entrevoir ainsi et de l'aimer en toutes, et de trouver, dans cette intelligence et cet amour, un perpétuel accroissement d'amour, d'intelligence et d'être <sup>1</sup>.

Voilà ce qu'est l'homme comme intelligence incarnée, voilà jusqu'où vont ses facultés naturelles. Mais, infiniment au-dessus de tout cela, Dieu, dans son ineffable amour, nous prépare quelque chose de tout divin.

Créé à l'image de Dieu, ou créé Dieu en image et non point en essence, l'homme ne saurait voir naturellement Dieu en essence,

mais seulement en image, dans ses créatures. Le voir en lui-même, le voir comme Dieu lui-même se voit, est une chose naturellement impossible, non-seulement à l'homme, mais encore à toute créature possible, car entre la créature la plus parfaite et Dieu il y a toujours l'infini, en sorte que la plus parfaite créature ne pourrait pas seulement concevoir de soi-même ni l'idée ni le désir de cette vision divine. Eh bien ! ce que l'œil de l'homme ne saurait voir, ce que son oreille ne saurait entendre, ce que son cœur ne saurait soupçonner, Dieu le lui prépare dans son infinie bonté. Il nous a faits, non-seulement pour le connaître dans ses créatures, mais pour le voir un jour dans son essence, le connaître comme lui-même se connaît, l'aimer comme il s'aime lui-même, vivre de sa vie, être heureux de son bonheur, être glorifiés de sa gloire.

Mais qui comblera l'incommensurable intervalle qui nous sépare de lui ? Lui-même. Son amour le transportera hors de lui jusqu'à nous, il nous rendra participants de sa propre nature afin de nous élever jusqu'à lui. Cette ineffable condescendance, cette participation à la nature divine, ce don surnaturel à toute créature s'appelle grâce.

Notre nature même est une grâce, en ce sens que Dieu nous l'a donnée sans nous la devoir, puisque nous n'étions point. Cependant on la distingue, et avec infiniment de raison, de la grâce proprement dite. Par la nature Dieu nous donne gratuitement nous-mêmes à nous-mêmes; mais par la grâce il se donne lui-même gratuitement à nous. Ainsi de la nature à la grâce il y a toute la distance qu'il y a de nous à Dieu.

Le commencement de cette nouvelle création, de cette vie déiforme, c'est la foi divine et surnaturelle; l'espérance en est l'accroissement; la charité, la perfection; la gloire éternelle, la consommation et la récompense.

Créés à l'image de Dieu quant à notre âme, nous apportons en naissant ce fonds commun de la raison humaine qu'on appelle premiers principes, principes évidents par eux-mêmes, idées innées, et qui forment le sens commun proprement dit; lumière naturelle qui s'épanouit spontanément dans

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat. sur les Myst.*, 4<sup>e</sup> sem., 7<sup>e</sup> élév.



notre âme comme le soleil dans le monde ; lumière naturelle qui se manifeste et se prouve, comme celle du soleil, par elle-même. La parole d'un père, d'une mère, pénétrant doucement dans notre âme, y donne un corps, un nom, à nos idées natives. Par cette foi naturelle que nous avons à la parole d'un père, d'une mère, nous entrons en communion d'intelligence non plus seulement avec nous-mêmes, mais encore avec les autres, nos semblables. Il s'établit comme une respiration de l'âme ; elle aspire la pensée dans la parole reçue, elle l'expire dans la parole émise ; nous commençons à vivre dans l'atmosphère de la raison humaine, image, participation, mais imparfaite, de la raison divine. Intimement réjouis des vérités qu'elle nous découvre, nous les aimons et nous l'aimons ; nous aimons qui-conque y est participant comme nous. Nous aimons surtout Celui qui nous a faits pour cette communion de paroles et de pensées, d'intelligence et d'amour, et qui en est la source et le centre, en un mot, Dieu. Telle est en substance la société divine et humaine, ou la religion que produiraient la foi, l'espérance et la charité naturelles.

Mais la grâce, qui ne détruit pas la nature, qui, au contraire, la suppose et la perfectionne, vient par-dessus. Au moyen de la parole et de la raison humaine, à laquelle nous croyons naturellement et nécessairement, Dieu nous fait entendre une parole et une raison infiniment plus hautes. Ce n'est plus seulement une certaine image de lui-même qu'il prétend nous montrer à travers les créatures, il veut un jour se faire voir à nous face à face, dans son adorable essence, et tel que lui-même il se voit ; il veut nous rendre pareils à lui. Tout ce que peut ici la raison humaine, c'est de se représenter qu'il faut en croire Dieu infiniment plus encore que l'homme, et que, s'il y a quelque chose de croyable au monde, c'est que Dieu a révélé telle ou telle vérité. Mais ces vérités sont tellement au-dessus de nous qu'elles nous sont naturellement inaccessibles ; notre intelligence ne saurait les atteindre, notre volonté ne saurait d'elle-même s'élancer jusqu'à elles. La grâce vient au secours de

l'une et de l'autre ; elle les fortifie, elle les élève jusqu'à ces vérités divines ; elle nous sollicite d'y adhérer ; nous consentons à la sollicitation de la grâce, et, élevés au-dessus de nous-mêmes, nous croyons surnaturellement en Dieu et tout ce qu'il a révélé à son Église.

La fin, la gloire où il nous appelle, nous est naturellement impossible ; mais nous espérons de sa bonté les moyens nécessaires pour y parvenir. Prévenus, secondés, soutenus de sa grâce, nous l'aimons souverainement, nous l'aimons, non plus seulement de notre amour à nous, mais de son amour à lui-même ; son amour est le nôtre, le nôtre est le sien ; il est à nous, nous sommes à lui. Union, amour ineffable, auprès duquel l'union, l'amour de père, de mère, de frère, de sœur, d'époux et d'épouse n'est qu'une ombre ! L'union même du corps et de l'âme, qui fait la vie naturelle, est moins étroite que cette union de l'âme et de Dieu, qui fait la vie surnaturelle. Des personnages aussi doctes que saints nous apprennent que la charité qui unit l'âme à Dieu devient quelquefois, même ici-bas, si intime et si vive qu'elle rompt les liens qui unissent l'âme au corps <sup>1</sup>. C'est là mourir, non pas de mort, mais de vie.

Quant à notre premier ancêtre, il a été créé, non pas dans un état d'imperfection et d'enfance, mais avec un corps parfait, avec une intelligence et une volonté parfaites, avec la foi, l'espérance et la charité divines. Les sens étaient soumis à la raison, la raison était soumise à la grâce ; tout y était dans la plus belle harmonie. Non-seulement l'âme représentait l'image de Dieu dans ses facultés naturelles ; elle en offrait encore une ineffable ressemblance dans ses vertus surnaturelles et divines : ressemblance qui devait croître jusqu'à une transformation complète, jusqu'à faire de l'homme un même esprit avec Dieu <sup>2</sup>.

L'homme étant appelé à cette dignité suréminente, on conçoit que tout se fasse pour lui dans ce monde, on conçoit même les attentions que Dieu lui prodigue, et avant et

<sup>1</sup> Sainte Thérèse, *Chemin de la Perfection*, c. 19. —

<sup>2</sup> 1 Cor., 6, 17.



après sa création. Non content de lui avoir embelli d'avance toute la terre, il lui choisit pour sa première demeure la plus charmante région, nommée pour cela Éden ou délices. Ce n'est pas tout : au côté oriental de cette contrée délicieuse il planta un jardin où il réunit les arbres les plus agréables à voir et les fruits les plus doux à manger. Au milieu du jardin étaient l'arbre de la vie et l'arbre de la science du bien et du mal : c'est là que Dieu plaça l'homme.

« Et d'Éden sortait un fleuve pour arroser le jardin ; et de là il se partageait et devenait quatre fleuves principaux. L'un s'appelle Phison, et c'est celui qui coule autour de la terre de Hévilah, où se trouve l'or, et l'or le plus pur ; c'est là aussi que se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Géhon : c'est celui qui coule autour du pays de Cush. Le nom du troisième fleuve est le Tigre : il se répand du côté oriental de l'Assyrie. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. »

Maintenant, où était située cette contrée d'Éden, et, par suite, le jardin de Dieu ou le paradis terrestre ? Les sentiments ont été fort divers, surtout anciennement, que l'on connaissait moins la forme exacte de la terre et ses différentes parties. Aujourd'hui l'opinion la plus commune et qui paraît la mieux fondée place cet Éden primitif dans l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phase et de l'Araxe. D'abord le Tigre et l'Euphrate, sur lesquels tout le monde est d'accord, sortent de là assez près l'un de l'autre et décident ainsi la question. Plusieurs anciens ont même dit positivement que ces deux fleuves avaient une même source, ce qui était dans l'origine, ainsi que Moïse nous l'apprend, mais a pu être changé par le déluge ou des tremblements de terre. Le Phison, qui tournait dans la terre de Hévilah et où se trouve l'or le plus pur, est, selon toutes les apparences, le Phase, ce fleuve anciennement si renommé, qui, sorti des montagnes d'Arménie, comme le Tigre et l'Euphrate, tournait de mille manières dans l'ancienne Colchide et y charriait des paillettes d'or, que les habitants du pays amassaient sur des toisons de brebis, ce qui

sans doute a pu donner lieu à la fable de la toison d'or. Hévilah est le nom d'un descendant de Sem dont la postérité paraît avoir habité cette contrée au temps de Moïse. Pour le Géhon, qui tournait dans le pays de Cush, on peut croire que c'est l'Araxe ou le Cyrus qui s'y joint. Géhon signifie *impétueux*. Ce nom convient parfaitement à l'Araxe, qui n'a jamais enduré de pont, tant il est rapide. Il est dit encore que *le Géhon multiplie ses eaux aux jours de la vendange*<sup>1</sup>. L'Araxe, aussi bien que le Phase, le Tigre et l'Euphrate, non loin desquels il prend sa source dans les montagnes de l'Arménie et de la Colchide, déborde ordinairement, comme le Nil, vers les mois d'août et de septembre, à cause de la fonte des neiges dans ces montagnes. Quant au pays de Cush, que l'on traduit communément par Éthiopie, les anciens distinguaient deux Éthiopies ou pays de Cush, l'une au midi de l'Égypte, l'autre entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, près du Phase et de l'Araxe. On sent bien qu'il est ici question de la dernière<sup>2</sup>.

Tous les anciens nous apprennent que les pays arrosés par les quatre fleuves étaient naturellement riches et fertiles. C'était un petit reste de cette fertilité première qui en faisait au commencement l'Éden ou les délices par excellence ; je dis par excellence, car aujourd'hui encore il est en Orient des contrées nommées *Éden* ou délices à cause de leur beauté et de leur richesse.

Une parole se lit, qui mérite une attention particulière : « Et Jéhova, Dieu, prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden, pour le cultiver et le garder<sup>3</sup>. »

*Pour le cultiver.* Le travail, l'action est donc la vocation première de l'homme. Sans doute, dans l'état de justice et de sainteté originelles, ce travail n'était point pénible ; mais toujours est-il que l'homme a été créé pour agir, pour opérer des œuvres. Dieu lui en donne l'exemple. « Le Père, est-il dit, ne cesse d'opérer, de faire, de produire, ni le Fils d'opérer, de faire, de produire avec le

<sup>1</sup> Eccl., 24, 37. — S. Hieron., de S. Matth., in Script. eccl. Voyez la Bible de Vence. Michaëlis pense que le Géhon est l'ancien Oxus, que les habitants du pays nomment aujourd'hui Geikon. — <sup>3</sup> Gen., 2, 15.

Père <sup>1</sup>. » L'homme, fils par adoption, doit imiter le Fils par nature. Aussi Dieu plante lui-même le jardin de volupté, mais il veut que l'homme le cultive ; il donne à l'homme la terre, l'eau, le grain, avec promesse d'y ajouter l'accroissement ; mais il veut que l'homme laboure, ensemence, arrose ; il dépose dans notre esprit et dans notre cœur le germe des vérités et des vertus naturelles, mais il veut que nous les développions par l'étude et par l'action ; il nous communique par sa grâce les vérités et les vertus divines, mais il veut que nous leur fassions produire des œuvres méritoires du ciel, des fruits de vie éternelle. Rien de pareil n'est exigé des animaux ; Dieu les fait, sans eux, tout ce qu'ils doivent être. Mais pour l'homme, créé à son image, il veut et que pour la vie présente et que pour la vie future il partage avec lui l'œuvre de la création et de la providence. C'est donc une idée absolument fausse et même dégradante pour l'homme de supposer que sa vocation première fut l'oisiveté et l'inaction ; car c'est l'assimiler, non plus à Dieu, qui opère toujours, mais au néant, qui n'opère jamais, parce qu'il n'est pas.

*Pour le garder.* Il y avait donc quelque ennemi. D'abord les bêtes sauvages, qui, quoique soumises à l'homme, avaient besoin cependant d'être surveillées et réprimées. Mais un ennemi vraiment à craindre, et contre lequel il fallait garder avec vigilance moins encore le jardin de délices que le paradis de son cœur, c'était celui-là même qui, plus tard, y fut la première cause de tout le mal. Dieu semblait en prévenir l'homme.

L'admonition devient plus expresse et plus solennelle dans les paroles qui suivent : « Et Jéhova, Dieu, commanda à l'homme, disant : Tu peux manger de tous les fruits du jardin ; mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort <sup>2</sup>. »

Ici les questions les plus graves se pressent.

Pourquoi, puisqu'il est parlé de commandements donnés à l'homme, n'est-il rien dit ni de la loi naturelle qui devait le régler

comme être raisonnable, ni de la loi surnaturelle qui, perfectionnant la première, devait le régler comme appelé à la vision divine ? C'est qu'il en a été parlé quand il est dit que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Il le créa à son image, en lui communiquant la raison naturelle ; il le créa à sa ressemblance, en y surajoutant la grâce. Comme, dans le premier homme, la nature et la grâce étaient parfaites, il connaissait par là même les droits de l'une et de l'autre, ainsi que l'obligation de s'y soumettre librement.

Pourquoi Dieu ne fait-il point aux animaux ce commandement avec peine de mort, mais à l'homme seul ? Nous avons déjà dit le mot de l'énigme : c'est que l'homme a été créé libre, pouvant choisir de faire ou de ne pas faire, d'obéir ou de n'obéir pas, et cela pour qu'en faisant et en obéissant il pût mériter le plus grand bonheur possible, la vision intuitive de Dieu même. Contraint dans ses actes l'homme n'eût mérité ni récompense ni châtement ; dans cet état le plus grand bonheur possible n'eût pas été le plus grand ; car, mérité, il l'eût été encore davantage. Afin donc qu'il pût se conquérir lui-même le plus grand des bonheurs, se conquérir Dieu, l'homme a dû être créé libre. Comme Dieu s'est donné le monde, s'est donné l'homme, non par nécessité, mais parce qu'il a voulu, mais librement, de même l'homme se donnera le ciel, se donnera Dieu, non par nécessité, mais parce qu'il aura voulu, mais librement. En ceci encore l'homme sera l'image de Dieu.

Mais l'homme n'aspire-t-il pas nécessairement au bonheur, c'est-à-dire à l'être, à la vérité, au bien, par conséquent à l'Être suprême, à la vérité souveraine, au bien infini, en un mot à Dieu ? Comment donc y pourrat-il aspirer librement, y parvenir par des actes méritoires ? Sans doute, si nous connaissions Dieu tel que lui-même il se connaît, nous ne pourrions choisir entre l'aimer et ne l'aimer pas ; nous l'aimerions nécessairement comme il s'aime nécessairement lui-même ; nous ne serions plus capables de mériter ce bonheur. Mais Dieu ne se montre point encore à nous tel qu'il est et par son

<sup>1</sup> JEAN, 5, 17. — <sup>2</sup> GEN., 2, 16 et 17.



essence, mais seulement dans des images et par ses œuvres. Les créatures sont autant de représentations et de similitudes de son être, de sa vérité, de sa bonté ineffable. Ce n'est qu'à travers ce voile de la création qu'il se laisse entrevoir, comme le soleil à travers un brillant nuage. De cette manière, quoique nous soyons naturellement attirés vers lui, nous avons cependant le mérite de le chercher librement, en le suivant pour ainsi dire à la trace au milieu de l'univers. Si alors nous n'aimons dans chaque créature ce qu'elle a d'être, de vérité, de bonté, que pour nous élever à l'être, à la vérité, à la bonté souveraine, dont elle n'est en effet qu'une ombre, nous serons dans l'ordre, nous mériterons d'avoir un jour cet ineffable bonheur; mais si, au lieu de diriger continuellement vers l'être, la vérité, la bonté infinie, le besoin comme infini que nous sentons d'être, de connaître et d'aimer, nous l'arrêtons finalement à quelque chose de créé, d'imparfait, peut-être à une vaine apparence, ce sera un désordre, ce sera un mal qu'on appelle le péché. Ce péché, ce mal, comme on le voit, n'est pas une créature, une chose réellement subsistante, mais l'abus d'un bien, du franc arbitre, bien nécessaire pour mériter le souverain bien.

*Dieu seul est bon*, a dit la Vérité même, parce que Dieu seul est bon et par essence, et du sien, et si bon qu'il ne peut être meilleur. Tout le reste n'est bon que d'emprunt et d'une manière imparfaite, parce qu'au fond tout le reste n'est que d'emprunt et d'une manière imparfaite. Dans ce sens on peut dire que tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas bon, c'est-à-dire n'est point parfait, mais mauvais ou imparfait. Cependant ce n'est pas là un vrai mal, un désordre, un péché, parce qu'il n'y a point de désordre à n'être pas naturellement Dieu.

Toutefois, prodige ineffable, un moyen nous a été donné pour mériter de le devenir en quelque sorte; un moyen nous a été donné pour nous rendre dignes de participer à toutes les divines perfections. Ce moyen, c'est le libre arbitre: bien inappréciable, puisqu'il peut nous valoir un bien infini. Mais, avec ce bien, le vrai mal, l'abus du bien est nécessairement possible.

Alors que pouvait Dieu pour nous détourner de cet abus, pour nous porter à user bien de cette liberté nécessaire? Il ne pouvait la violenter: c'était la détruire; il ne pouvait que la solliciter par des motifs et des attraits. Or quels sont les motifs les plus puissants? N'est-ce pas ceux-là mêmes qu'il a mis devant nous, la vie et la mort, le paradis et l'enfer, afin de nous attirer à la vertu par le bonheur éternel de l'un et nous détourner du vice par le malheur éternel de l'autre? Non; imaginez tant qu'il vous plaira; Dieu, dans toute sa bonté et sa puissance, ne pouvait rien nous proposer de plus efficace pour nous faire mériter librement le souverain bonheur. De là il est permis de conclure: Dieu est bon, donc il y a un enfer; Dieu est infiniment bon, donc il y a un enfer éternel.

*Tu mourras de mort*, ajoutait comme sanction de sa loi le suprême Législateur. Deux vies se peuvent trouver dans l'homme: la vie de l'âme, d'être unie à Dieu; la vie du corps, d'être uni à l'âme. Cette dernière vie n'est qu'une image de la première, qu'un moyen pour y parvenir. La séparation de l'âme et du corps, ou la mort temporelle, est le terme de l'épreuve à laquelle l'homme est soumis. La mort vraiment à craindre, c'est la séparation de l'âme d'avec Dieu. Que la mort temporelle y survienne, cette séparation est éternelle et irremédiable. De là le regret, le remords, le désespoir qui tourmenteront sans fin l'âme coupable et impénitente. Demeuré fidèle, le premier homme n'aurait éprouvé ni l'une ni l'autre mort; son âme restait unie à Dieu, son corps uni à l'âme; après le temps d'épreuve son corps se fût transfiguré sans quitter l'âme. Infidèle, il mourra de mort, et quant à l'âme, que le péché séparera de Dieu, et quant au corps, qui perdra son privilège d'immortalité et ne vivra plus que pour mourir.

Mais, si l'homme reste seul, sans espérance de postérité, surtout s'il meurt, il n'y aura donc point de genre humain? La terre sera donc veuve de son roi et l'univers incomplet? Ne craignons pas. « Jéhova, Dieu, dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un aide qui lui soit pareil, un aide qui lui soit une compagne. »



Avant cela cependant l'homme recevra l'hommage de ses sujets naturels et exercera sur eux la souveraineté de la raison et de la parole. Car « Jéhova, Dieu, après avoir formé de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les amena devant l'homme, afin qu'il vît comment il les nommerait et que chacun d'eux prît le nom que l'homme lui aurait donné. Et l'homme donna leur nom aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages<sup>1</sup>. »

Il est dit que Dieu lui-même a nommé le jour, la nuit, le ciel, la terre, la mer, les étoiles : ces choses ne sont au pouvoir que de lui seul ; mais, pour les animaux qu'il a soumis à l'homme, il veut que l'homme lui-même leur donne les noms qu'ils doivent porter. Pour cela il lui amène les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel ; les animaux domestiques l'entouraient sans doute déjà. Il lui fait entendre qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Écriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et la différence, pour ensuite leur donner des noms convenables selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise<sup>2</sup>. Créé avec un corps parfait pour être notre père commun selon la vie corporelle, il l'avait été encore avec une intelligence parfaite pour être notre père commun selon la vie intellectuelle<sup>3</sup>.

Dans la revue que l'homme fit ainsi de ses sujets il les voyait tous appariés deux à deux pour multiplier leur espèce ; il en trouvait plus d'un qui ne demandait qu'à l'aider dans ses travaux ou à le charmer dans ses loisirs ; mais un aide qui lui fût semblable, un aide qui allât de pair avec lui, il ne s'en trouva point.

D'où lui viendra ce second lui-même ? Dieu le formera-t-il également de terre ? Non. Un nouvel ordre de mystères commence. L'homme, le premier surtout, a été créé à l'image de Dieu. Or Dieu est le principe de toutes choses. L'homme sera pareille-

ment le principe de tout le genre humain.

« Jéhova, Dieu, envoya donc à l'homme un profond sommeil, et, pendant qu'il dormait, Dieu prit une de ses côtes et en ferma la place de chair. Et Dieu édifica en femme cette côte qu'il avait prise de l'homme<sup>1</sup>. »

Dieu envoie un sommeil au premier homme, un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases. Dans ce sommeil mystérieux, non-seulement il connut de quelle manière Dieu lui préparait une compagne, mais encore ce que préfigurait tout cela pour les siècles à venir : un second Adam, un Dieu-Homme, plongé comme lui dans un sommeil mystique, ayant comme lui le côté ouvert, d'où sortira, comme du sien, une épouse sans tache avec laquelle il engendrera pour le ciel une postérité innombrable.

L'épouse du nouvel Adam est l'Église, notre mère, sortie du côté ouvert de son divin Époux, formée, édifiée, vivifiée, embellie encore tous les jours de sa chair et de son sang adorable, en sorte qu'elle est chair de sa chair, os de ses os. C'est elle que nous annonçait dès lors l'épouse du premier Adam, Ève, notre mère première, sortant du côté ouvert de son époux, formée, non d'une partie de sa tête, parce qu'elle ne devait pas lui commander, ni d'une partie de ses pieds, parce qu'elle ne devait pas être son esclave, mais d'une partie de son côté, parce qu'elle devait être son inséparable compagne.

Adam voyait tout cela dans son extase ; car, lorsqu'à son réveil Dieu lui présenta la femme ainsi formée, il dit tout d'abord : « Pour cette fois, c'est os de mes os et chair de ma chair ; elle s'appellera *hommesse*, parce qu'elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux seront une même chair<sup>2</sup>. »

Nous employons ici un mot qui n'exprime guère bien ce que nous voulons lui faire dire. L'envie de conserver l'allusion qui se trouve dans le texte original pourra nous servir d'excuse.

En lisant ces paroles nous assistons en quel-

<sup>1</sup> Gen., 2, 19 et 20. — <sup>2</sup> Bossuet, 5<sup>e</sup> serm., 1<sup>re</sup> élyat.  
— <sup>3</sup> S. Thom., *Summa*, 1, q. 94, a. 3.

<sup>1</sup> Gen., 2, 22. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 23 et 24.

que sorte à la célébration du premier mariage. Rien ne se peut de plus saint ni de plus solennel. C'est Dieu qui présente l'épouse à l'époux ; c'est devant Dieu que leur union se contracte ; Dieu y est à la fois père et témoin, prêtre et magistrat. C'est lui qui en proclame ou en fait proclamer les saintes lois : *Et l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux seront une même chair.* Grand mystère du Christ et de son Église, ainsi que l'Apôtre nous l'apprend. Le nouvel Adam, l'Homme-Dieu, quittera son Père, qui est au ciel, et sa mère, qui est sur la terre, la synagogue, et il s'attachera à son épouse, à l'Église, et les deux seront une même chair et un même esprit.

L'union du Christ avec l'Église, avec la nature humaine, est indissoluble ; l'union de l'homme avec la femme doit l'être de même. L'homme était un ; Dieu en prit une portion pour le faire deux ; ces deux, réunis par le mariage, ne font de nouveau plus qu'un. « N'avez-vous donc pas lu, dit le Christ aux fauteurs du divorce, que Celui qui a fait l'homme dès le commencement les a faits mâle et femelle, et qu'il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une chair ? Ils ne sont donc plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point <sup>1</sup>. » Dieu unit l'homme à la femme, non-seulement pour figurer l'union du Christ avec la nature humaine et la divine famille qui en résulte ou l'Église, mais encore pour nous représenter la société éternelle et ineffable qui est en Dieu même. Du premier homme procède la première femme, qui, avant et après, ne fait qu'une chair avec lui ; de l'un et de l'autre, comme leur mutuel amour, procède le genre humain, qui ne fait qu'un avec eux. Ainsi en Dieu, proportion gardée, du Père procède son intelligence, sa parole consubstantielle ; du Père et de sa consubstantielle intelligence procède leur mutuel et consubstantiel amour. Ils sont trois, mais indivisibles ; ils sont trois personnes, mais une même chose. Tel, à proportion, en doit-il être de la famille humaine.

Le Christ n'a qu'une épouse, l'homme aussi n'en doit avoir qu'une : l'intention du Créateur n'est point douteuse à cet égard. Si jamais il y eut raison pour que l'homme eût plus d'une femme, c'était au commencement, lorsqu'il s'agissait de peupler la terre ; toutefois l'Auteur de la nature n'en donna au premier homme qu'une seule. La pluralité des femmes, aussi bien que le divorce, est donc une déviation de l'état primitif et naturel. *Il n'en était pas ainsi au commencement*, dit le Christ <sup>1</sup>, et la religion et l'humanité exigent qu'il n'en soit plus ainsi ; car partout où règne la polygamie la femme est la victime de l'homme, et partout où règne le divorce les enfants sont les victimes de l'homme et de la femme.

Ayant ainsi formé et uni nos deux premiers ancêtres, « Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et subjuguez-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre <sup>2</sup>. »

L'Écriture ne dit point : Dieu leur commanda en disant, comme elle a fait plus haut pour la loi d'abstinence, mais simplement : Dieu les bénit et leur dit. Par cette différence de langage elle insinue assez clairement que c'est ici moins un commandement qu'une bénédiction, bénédiction de laquelle est sorti tout le genre humain, bénédiction qui depuis longtemps a peuplé et subjugué toute la terre. Que si cette bénédiction renferme une espèce de commandement, ce n'est qu'en général et jusqu'à ce que la terre soit peuplée et subjuguée. Lorsqu'elle le sera suffisamment, lorsque les hommes se seront multipliés, lorsque les misères spirituelles et corporelles se seront multipliées avec les hommes, lorsque surtout, pour guérir ces misères en les prenant sur lui-même, l'Homme-Dieu sera né d'une Vierge, qu'il aura vécu, qu'il aura souffert, qu'il sera mort et ressuscité vierge, alors et Dieu et les hommes béniront ceux et celles qui, pour mieux servir Dieu et les hommes, pour mieux accomplir l'œuvre du Rédempteur-Vierge, garderont cette pureté d'âme et

<sup>1</sup> Matth., 19, 6.

<sup>1</sup> Matth., 19, 8. — <sup>2</sup> Gen., 1, 28.



de corps dans laquelle ont été créés nos premiers parents. A l'exemple de leur divin modèle ils seront des médiateurs toujours suppliants entre le ciel et la terre ; comme lui encore ils serviront de père, de mère, de frère, de sœur aux pauvres et aux malades, aux veuves et aux orphelins, aux ignorants et aux pécheurs, aux vieillards et aux enfants abandonnés. Leur charité vierge conservera plus d'habitants à la terre, en enfantera plus au ciel que n'aurait pu faire leur fécondité conjugale. Une seule chose diminuera : le nombre des coupables et des malheureux.

« Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture ; et à tous les animaux des champs, et à tous les oiseaux du ciel, et à toute bête rampante sur la terre et en qui est une âme vivante, j'ai abandonné en pâture toutes les espèces d'herbages. Et il en fut ainsi <sup>1</sup>. »

De ces paroles certains interprètes ont conclu que, dans l'origine, Dieu ne permettait point l'usage de la chair, mais seulement des fruits et des légumes. On peut douter de cette conclusion. Dieu venait d'accorder formellement à nos premiers ancêtres la domination sur les oiseaux du ciel, sur les poissons de la mer et sur tous les animaux terrestres. Or de quoi aurait servi cette domination à l'homme sur la plupart des animaux, en particulier les oiseaux et les poissons, s'il ne lui avait été permis d'en manger ? Que si Dieu ajoute l'usage que l'homme peut faire pour lui-même de certaines plantes, la raison en est peut-être qu'il n'en avait pas encore parlé, et que, comme un bon père, il voulait enseigner à nos premiers parents jusqu'aux détails de leur nourriture. Il se peut néanmoins qu'il voulut aussi leur recommander de se nourrir d'abord plus volontiers de fruits et de légumes, jusqu'à ce que les espèces d'animaux les plus utiles se fussent assez multipliées pour ne plus risquer d'être détruites.

Nos premiers ancêtres ainsi formés, unis et bénis, n'étaient vêtus que de grâce et d'innocence. Tels qu'ils étaient sortis de la main de Dieu, ils n'avaient à rougir de rien, ils n'avaient à se défendre contre aucune intempérie de saison. Dans leurs personnes la chair ne convoitait point encore l'esprit, mais lui était parfaitement soumise, comme l'esprit était soumis à Dieu. Le corps et l'âme formaient comme une lyre harmonieuse où tout était d'accord, où tout résonnait la louange du Créateur. Il en était autant de la nature entière ; elle offrait partout les beautés et les délices d'un printemps comme divin.

« Alors Dieu considéra tout ce qu'il avait fait, et voilà qu'il était très-bon <sup>1</sup>. » Déjà les jours précédents, ayant considéré chaque partie de son ouvrage, il l'avait trouvée bonne, conforme à l'éternelle idée qu'il en avait dans l'entendement, propre au but qu'il s'y proposait et à la place qu'il lui destinait dans le plan général de sa providence. Mais, quand il vit tout ce plan réalisé, quand il considéra l'ensemble de ses œuvres, l'ordre, la beauté, l'harmonie des diverses parties entre elles, les suites admirables qui en résulteraient pour le temps et pour l'éternité, cet ensemble se trouva non-seulement bon, mais très-bon, mais très-excellent pour remplir les vues de l'éternelle Sagesse.

L'univers a été créé pour deux fins : une première et principale, la gloire de Dieu, par la manifestation de ses perfections infinies ; une seconde et secondaire, l'éternelle félicité des créatures libres. Cette dernière dépend de la libre volonté de ces créatures mêmes. Mais qu'elles veuillent ou qu'elles ne veuillent pas, elles contribueront toutes à la première, elles contribueront toutes à manifester éternellement les adorables perfections de Dieu, sa magnificence à récompenser la vertu fidèle, sa miséricorde à pardonner au repentir, sa justice à punir le crime impénitent, sa sagesse et sa puissance qui font servir à ses desseins les obstacles mêmes. Tout, du côté de Dieu, sera bien, même le mal ou le péché de la créature libre, car ce péché sera ou expié par la créature ou puni

<sup>1</sup> Gen., 1, 29 et 30.

<sup>1</sup> Gen., 1, 31.



par le Créateur, et un péché expié ou puni n'est plus un désordre, mais le rétablissement éternel de l'ordre, mais un bien. Lors donc que, dans l'éternité, nous pourrions contempler avec Dieu l'ensemble de ses œuvres, éternellement nous répéterons : Et voilà que tout était très-bien et très-bon, et voilà que tout est très-bon et très-bien.

« Ainsi donc furent achevés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment. Et il y eut un soir et un matin ; et ce fut le sixième jour. »

Un autre vient ensuite, auquel l'Écriture ne donne ni matin ni soir, ni commencement ni fin : c'est le septième, qui apparaît là comme le jour de l'éternité ; jour où Dieu se repose de toutes ses œuvres, où il cesse d'en faire aucune nouvelle, parce que tout y est consommé ; « jour où Dieu se repose dans l'homme, dit saint Ambroise<sup>1</sup>, surtout dans ce Fils de l'homme, objet de ses infinies complaisances, qui dès lors, comme éternelle sagesse, était en lui et avec lui, réglant et gouvernant toutes choses, se réjouissant chaque jour de voir que tout était bon, et faisant dès lors ses délices d'être avec les enfants des hommes<sup>2</sup>. » Ce jour est pour Dieu

même un jour de fête. Il le bénit et le sanctifie ; il y fait la dédicace de ce temple que nous appelons l'univers, y consacre le premier homme prêtre et pontife, et, dans sa personne, celui de ses fils qui est en même temps le Fils de Dieu, le Pontife éternel, l'Agneau qui a été immolé dès l'origine du monde, et en qui sa miséricorde nous a choisis avant les siècles temporels.

Unissons-nous au Créateur, unissons-nous à notre éternel Pontife, unissons-nous à ses saints anges pour aller bénir et sanctifier ensemble ce jour qui n'a ni soir ni matin, ce jour où Dieu se reposera en nous et où nous nous reposerons en Dieu. En attendant, disons à la vue de tant de merveilles, disons et redisons avec David dans une de ses hymnes sur la création : « O mon âme, bénis le Seigneur ! Seigneur mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence ! Je chanterai le Seigneur durant ma vie, je célébrerai mon Dieu tant que je serai. Bénis le Seigneur, ô mon âme<sup>1</sup> ! »

<sup>1</sup> Ps. 103, sur la Création. — Outre les auteurs nommément cités dans ce premier livre, on y a mis encore à profit VALMONT DE BOMARE, dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, et BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dans ses *Études et ses Harmonies de la nature*.

<sup>2</sup> *Hexaem.*, l. 6, c. 10. — <sup>2</sup> *Prov.*, 8.

## LIVRE DEUXIÈME

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Accord des anciennes traditions avec Moïse. — Chute de l'homme. — Promesse du Rédempteur.**

Moïse et les prophètes sont les vrais Pères de l'histoire. Sans Moïse et les prophètes, et sans le Christ qui en est le complément, l'histoire humaine serait ce qu'était le monde à son origine, un chaos informe et vide, un je ne sais quoi sans corps ni âme. Dix siècles avant que l'antiquité profane nous offre aucune histoire un peu suivie, Moïse le premier débrouille ce chaos, y crée la lumière, y distingue des jours ou des époques. Moïse le premier lui donne un corps organique et vivant, un ensemble qui embrasse tous les siècles et tous les peuples ; le premier il nous découvre le souffle de vie qui anime ce vaste corps, la divine providence qui surveille tout le genre humain, comme une mère son fils, pour le conduire de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge viril, et le mettre en état de remplir ses grandes destinées. Après Moïse les prophètes développeront de plus en plus cette histoire vivante de l'humanité ; ils l'écriront même d'avance ; ils écriront des siècles d'avance la succession, la durée, les révolutions de ces grands empires qui feront converger toutes les choses humaines vers un même centre, l'avènement du Christ, d'où rejailliront des torrents de lumière et de vérité sur le passé, le présent et l'avenir. Quand les prophètes auront achevé d'écrire ainsi l'histoire future, cinq ou six siècles avant la venue du Christ, alors seulement apparaîtront les écrivains profanes pour enregistrer les faits isolés, recueillir les fragments de vérités ; faits et fragments qui à eux seuls ne présenteraient qu'un amas de décombres, mais qui, dans Moïse, les prophètes

et le Christ, trouvent leur ensemble, comme les pierres d'un même édifice.

Ces pierres éparses, que de nos jours on déterre de toute part, nous tâcherons de les rapporter à leur place convenable. A mesure que Moïse et les prophètes nous auront fait le récit de quelque événement principal, nous en signalerons les vestiges dans les traditions des principaux peuples. Sans doute et Moïse, et les prophètes, et les apôtres nous suffisent ; dans leurs écrits Dieu rassasie nos âmes de toutes les vérités nécessaires ; mais de ce divin banquet il est tombé ailleurs quelques fragments. Suivant le précepte du Seigneur nous les recueillerons, de peur qu'ils ne périssent.

En ceci, d'ailleurs, nous ne ferons que suivre l'exemple et même que reproduire les paroles des Pères et des docteurs de l'Église. Voici comme leur tradition avec la science des modernes se trouve résumée par un prélat de France distingué par sa doctrine, plus encore que par sa haute dignité, le cardinal Gousset, archevêque de Reims, en sa *Théologie dogmatique*, édition de 1849. Dans son chapitre de la *Croyance* générale touchant l'unité de Dieu, il s'exprime en ces termes :

« Toutes les nations ont conservé une idée plus ou moins distincte de l'unité de Dieu. « Il faut, dit Bergier, ou que cette idée ait été gravée dans tous les esprits par le Créateur lui-même, ou que ce soit un reste de tradition qui remonte jusqu'à l'origine du genre humain, puisqu'on la trouve dans tous les temps aussi bien que dans tous les pays du

monde <sup>1</sup>. » D'abord les chrétiens et les Juifs n'ont jamais adoré qu'un seul Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, et le Dieu des Juifs est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des patriarches. Pendant près de deux mille ans les descendants d'Adam n'ont pas eu d'autre Dieu que le Tout-Puissant. Ce n'est que peu avant la vocation d'Abraham que l'idolâtrie s'est introduite, ne se développant que progressivement chez les différents peuples, sans jamais devenir générale, rigoureusement parlant. Le vrai Dieu a eu des adorateurs en tout temps; de tout temps il s'est rencontré, même parmi les gentils, des justes qui n'ont pas fléchi le genou devant les idoles, qui n'ont point offert leur encens aux démons, que les païens honoraient comme des dieux, *dii gentium demonia* <sup>2</sup>. Nous voyons dans la Genèse que Melchisédech, roi de Salem, et Abimélech, roi de Gêrare, chez les Cananéens, adoraient le même Dieu que les patriarches; que, dans l'Arabie, Job, les rois ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse, ne reconnaissaient point non plus d'autre Dieu. C'était encore la religion des Assyriens d'une époque moins éloignée de nous, puisque les habitants de Ninive, capitale de l'Assyrie, touchés des menaces que le prophète Jonas leur fit de la part du Dieu d'Israël, se convertirent au Seigneur <sup>3</sup>.

« On trouve la croyance de l'unité de Dieu, la notion d'un Être suprême, créateur de toutes choses, même chez les peuples qui sont tombés dans l'idolâtrie. Les gentils ont connu le vrai Dieu, et c'est parce que, l'ayant connu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, qu'ils sont inexcusables. *Inexcusabiles*, dit l'Apôtre, *quia, cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* <sup>4</sup>. Ils se sont rendus grandement coupables en adorant la créature au lieu du Créateur : *Servierunt creaturæ potius quam Creatori* <sup>5</sup>. Voilà en quoi principalement consiste le crime des idolâtres. Ils n'admettaient point, du moins généralement, plusieurs dieux proprement dits, plusieurs êtres incréés, souverains, indépendants. Le polythéisme, comme nous l'avons déjà fait remarquer d'après Bullet, n'est point un

polythéisme d'égalité, mais un polythéisme de subordination <sup>1</sup>. « Les païens, dit Beausobre, n'ont jamais confondu leurs dieux célestes ou terrestres avec le Dieu suprême, et ne leur ont jamais attribué l'indépendance et la souveraineté... Si par polythéisme on entend plusieurs dieux souverains, indépendants, il est faux que les peuples aient jamais cru en plusieurs dieux. Ils ont bien su que ces dieux n'étaient que des intelligences qui tiraient leur origine du Dieu suprême, et qui en dépendaient comme étant ses ministres, ou que des hommes illustres par leurs vertus et par les services qu'ils avaient rendus au genre humain ou à leur patrie <sup>2</sup>. »

« Nous pourrions, continue le cardinal-archevêque de Reims, citer à l'appui les auteurs profanes, philosophes et poètes, tous ceux qui ont parlé de la religion des anciens peuples. Ils font tous mention d'un Être éternel et souverain, qu'ils nomment le Père, le Maître, le Roi des hommes et des dieux <sup>3</sup>; ce qui répond à ce que disent les livres saints, où le vrai Dieu est appelé le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux : *Deus deorum Dominus dominantium* <sup>4</sup>. »

« Qui était Jupiter dans l'esprit des peuples? se demande l'abbé Batteux. Les poètes, qui ont été de tout temps les interprètes du peuple, nous le feront connaître : je ne citerai qu'Hésiode et Homère. Le premier chante le chaos et la naissance du monde; mais, aussitôt que le monde est formé, Jupiter prend l'empire et préside à l'exécution des destins. C'est lui qui voit, qui entend, qui élève, qui abaisse, qui distribue, comme il lui plaît, sur la terre et au ciel, la puissance, le bonheur et la gloire. Selon Homère, c'est la volonté suprême de Jupiter qui est la dernière raison des choses; c'est de lui qu'émanent les lois sages; c'est lui qui donne aux rois le pouvoir et le sceptre, qui brise la tête des villes; c'est le Dieu très-grand, très-glorieux, qui lance seul la foudre, qui est le père non-seulement des hommes, mais des dieux; enfin c'est lui qui tient le premier

<sup>1</sup> Dictionnaire de Théologie, art. DIEU. — <sup>2</sup> Ps. 95. — <sup>3</sup> Jonas, c. 2. — <sup>4</sup> Rom., 1, 21. — <sup>5</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Bullet, *l'Existence de Dieu*, part. 2, p. 9, édit. de 1819. — <sup>2</sup> *Histoire de Manichée et du Manichéisme*, l. 4, c. 4. — <sup>3</sup> Hésiode, Homère, Virgile, Ovide, etc. — <sup>4</sup> Deutéron., 10, 17.



anneau de cette chaîne à laquelle tout l'univers est suspendu. *Réunissez-vous, dieux et déesses, employez vos plus grands efforts ; vous n'abaisserez pas vers la terre le Dieu très-haut, impénétrable dans ses pensées, et, s'il me plaît, je vous enlèverai tous avec la terre et les mers profondes et je vous attacherai au sommet du ciel, où vous resterez suspendus. Tel est le pouvoir sans bornes qui m'élève au-dessus des cieux et des hommes.* Tout Homère est rempli de ces traits<sup>1</sup>. »

L'illustre auteur de la *Théologie dogmatique* continue son résumé : « Maxime de Tyr, philosophe platonicien, n'est pas moins exprès. « Quand, dit-il, on interroge les hommes sur la nature de la Divinité, toutes leurs réponses sont différentes ; cependant, au milieu de cette prodigieuse variété d'opinions, vous trouverez un même sentiment par toute la terre : c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le Père de tous<sup>2</sup>. » Il est d'ailleurs constant, comme l'ont prouvé plusieurs savants, que les peuples de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, même ceux qui ont adoré ou qui adorent encore plusieurs dieux, en ont toujours reconnu un comme supérieur à tous les autres<sup>3</sup>. Forcés de nous restreindre, nous nous contenterons de faire remarquer que les Pères de l'Église n'ont pas craint d'invoquer, en faveur du dogme catholique, la croyance des peuples et des auteurs païens.

Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, prouve l'unité de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, par le témoignage de tous les hommes, *omnibus hominibus ad hoc demum consentientibus*, ajoutant que les plus anciens ont conservé cette croyance d'après la tradition primitive du premier homme ; que ceux qui sont venus ensuite en ont reçu le souvenir par les prophètes ; que les gentils l'ont apprise de la création, et que l'Église, répandue par toute la terre, a reçu cette tradition des apôtres<sup>4</sup>. Dans le dialogue de Minutius Félix le païen Cécilius reproche aux chrétiens d'adorer un Dieu qui n'était connu que des Juifs. Le chrétien Octavius répond :

« Ne cherchez pas un nom à Dieu. Dieu, voilà son nom... A Dieu, qui est seul, le nom de Dieu est tout entier. Mais quoi ! n'ai-je pas, quant à lui, le *consentement de tous* ? J'entends le vulgaire, lorsqu'il élève les mains au ciel, ne dire autre chose sinon : *Dieu, Dieu est grand ; Dieu est vrai ; si Dieu nous en fait la grâce.* Est-ce là le discours naturel du vulgaire, ou bien la prière du chrétien confessant la foi ? Et ceux qui font de Jupiter le souverain se trompent pour le nom, mais ils s'accordent à ne reconnaître qu'une puissance. J'entends les poètes aussi proclamer un seul père des dieux et des hommes... Si nous passons aux philosophes, vous trouverez qu'ils diffèrent pour les noms, mais qu'ils sont d'accord pour ce qui regarde l'unité de Dieu<sup>1</sup>. »

« Tertullien dit que les peuples adorateurs de faux dieux ne font pourtant mention, ni dans leurs serments, ni dans leurs actions de grâces, d'aucune divinité particulière, mais du seul vrai Dieu, auquel ils s'adressent en élevant les mains et les yeux vers le ciel ; puis il conclut que cette manière d'invoquer est le témoignage d'une âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ*<sup>2</sup>. Après avoir dit que plusieurs chrétiens avaient prouvé la vérité de leur doctrine par le témoignage des poètes et des philosophes, il ajoute : « Moi, j'invoque un témoignage nouveau plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune doctrine. Tiens-toi là, ô mon âme ! non pas toi, formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies et les portiques d'Athènes et travaillée d'une indigestion de sagesse. C'est toi, âme simple, rude et grossière, toi, telle que t'ont ceux qui n'ont que toi, c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de village, de carrefour, d'ouvroir<sup>3</sup>. Nous déplaçons quand nous prêchons un Dieu unique par cet unique nom ; rends témoignage s'il en est ainsi. Ce qui ne nous est pas permis, nous l'entendons, et à la maison et dehors, prononcer tout haut et avec toute liberté : *Ce que Dieu donnera, ce que Dieu voudra.* Par cette parole tu fais en-

<sup>1</sup> *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 35. —

<sup>2</sup> Discours, de Dieu, selon Platon. — <sup>3</sup> Bullet, *l'Existence de Dieu*, part. 2. — <sup>4</sup> L. 2, contra *Hereses*, c. 9.

<sup>1</sup> Octavius, *M. Minucii Felicis*, c. 18, 19 et 20. — <sup>2</sup> *Apologet.*, n. 17. — <sup>3</sup> *Du Témoignage de l'âme*, c. 1 et 2.

tendre qu'il est un Dieu à qui tu confesses toute puissance, à la volonté de qui tu es soumise; en même temps tu nies que les autres soient dieux, en les désignant par leurs noms propres, Saturne, Jupiter Mars, Minerve. Tu affirmes seul Dieu celui que tu n'appelles que Dieu; en sorte que, si tu nommes ceux-là dieux de temps à autre, tu parais le faire comme une chose d'emprunt. Quant à la nature de Dieu telle que nous la prêchons, tu ne l'ignores pas non plus. *Dieu est bon, Dieu est bienfaisant*, c'est là ton expression... De même, *que Dieu vous bénisse*, tu le dis aussi facilement qu'il est nécessaire à un chrétien. Ainsi donc, et à la maison et en public, sans que personne se moque de toi et t'en empêche, tu cries du fond de ta conscience : *Dieu voit tout; je le recommande à Dieu; Dieu vous le rendra; Dieu jugera entre nous*. D'où te vient cela, à toi qui n'es pas chrétienne? à toi le plus souvent encore couronnée des bandelettes de Cérès, ornée du manteau de Saturne, revêtue des insignes d'Isis? Jusque dans les temples tu imploras Dieu pour juge; debout dans une chapelle d'Esculape, dorant une Junon d'airain, chaussant une Minerve, tu n'en appelles à aucun des dieux présents. Dans ton for intérieur tu en appelles à un autre juge; dans tes temples tu souffres un autre Dieu. O témoignage de la vérité, qui, près des démons eux-mêmes, te rend témoin des chrétiens!<sup>1</sup> » Le même apologiste, écrivant aux magistrats romains, leur dit : « Quand il serait certain que les dieux que vous adorez fussent dieux, ne convenez-vous pas, *selon l'opinion générale*, qu'il est un Être plus élevé, plus puissant, qui est comme le roi du monde? que le pouvoir suprême ne réside qu'en lui quoiqu'il partage avec plusieurs les fonctions de la Divinité?<sup>2</sup> »

« Suivant Lactance, observe le cardinal-archevêque de Reims, les idolâtres, en admettant plusieurs dieux qui président aux différentes parties de l'univers, admettent en même temps un seul gouverneur suprême<sup>3</sup>. ... « On sait, dit Arnobe, que le Dieu tout-puissant n'a été engendré ni mis au

monde, mais qu'il est éternel; on le sait par l'unanimité et le commun sentiment de tous les mortels<sup>4</sup>. » Saint Augustin s'exprime comme Arnobe : « A l'exception d'un petit nombre en qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde<sup>5</sup>. » Maxime de Madaure, philosophe païen, écrivait à ce grand évêque : « Qu'il y ait un Dieu souverain qui soit éternel, le Père et l'Auteur de toutes choses, quel homme est assez grossier et assez stupide pour en douter? C'est celui dont nous adorons, sous des noms divers, la puissance répandue dans toutes les parties du monde... Qu'ils vous conservent, ces dieux subalternes, sous le nom desquels et par lesquels, tout autant de mortels que nous sommes sur la terre, nous adorons le Père commun des dieux et des hommes par différents cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans la variété même et ne tendent qu'à la même fin<sup>6</sup>. » Saint Augustin lui répondit : « Ce seul Dieu dont vous me parlez est certainement celui qui est reconnu dans tout l'univers, et sur lequel, comme l'ont dit les anciens, les ignorants s'accordent avec les savants<sup>7</sup>. »

« Maxime se trompait sans doute, conclut le cardinal de Reims, et son culte était une erreur; mais il attestait du moins, comme saint Augustin l'attestait lui-même, la croyance générale d'un Dieu unique, dont la notion est commune à tous les peuples. On convient que la notion du vrai Dieu n'a jamais été aussi distincte, aussi pure, aussi parfaite chez les païens que chez les patriarches, les Juifs et les chrétiens; mais il n'en est pas moins vrai que, quoique altérée par les superstitions de l'idolâtrie, elle se trouve partout, et que les gentils, encore qu'ils aient adoré les idoles, ont cependant connu et confessé le Dieu souverain, Père et Auteur de toutes choses, comme le dit le confesseur Saturnin au concile de Carthage, de l'an 253 : *Gentiles, quamvis idola colant, tamen summum Deum patrem, creatorem cognoscunt et confitentur*<sup>8</sup>. »

<sup>1</sup> Du Témoignage de l'âme, c. 2. — <sup>2</sup> Apologétique, n. 24. — <sup>3</sup> Institutions divines, l. 1, c. 3.

<sup>4</sup> L. 1, Contre les Gentils, n. 34. — <sup>5</sup> Tractat. 106 in Joann. Evang. — <sup>6</sup> Lettre 15, alias 113, inter Augustinianas. — <sup>7</sup> Lettre 17, alias 54. — <sup>8</sup> Labbe, Concil., t. 1, col 794. Théologie dogmatique, par Mgr T.-M.-J.



A la suite de ce résumé de Monseigneur l'archevêque de Reims sur la croyance générale du genre humain touchant l'unité de Dieu, nous ajouterons quelques faits, particulièrement de ceux qu'on a découverts dans les temps modernes.

Sur la création du monde, voici ce qu'on a découvert jusqu'à présent de plus curieux.

Il y a vingt-cinq siècles, à peu près au temps où florissaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate les derniers des prophètes, un sage de la Chine, que l'histoire assure avoir voyagé vers l'Occident, écrivait dans un livre qui subsiste encore : « Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul Être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de *raison*. » Plus loin il distingue dans cet Être suprême une espèce de Trinité à laquelle il donne le nom à peine altéré de Jéhova, nom étranger à la langue chinoise, mais qui en hébreu signifie *Celui qui est* <sup>1</sup>.

La Chine, dont le caractère distinctif est le respect des ancêtres, nous présenterait sans doute un développement plus complet de ces vérités premières si celui de ses empereurs qui le premier la réunit tout entière en une seule monarchie, deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, n'avait mis tout en œuvre pendant vingt ans pour détruire toutes les anciennes histoires. Néanmoins, dans le peu qui nous reste et au milieu de fables quelquefois absurdes, on trouve que de cette Trinité, qui a fait le ciel et la terre, l'un a tiré le monde du néant, l'autre a séparé les êtres flottant dans le chaos, le troisième a fait le jour et la nuit. On y trouve la création du premier homme, formé de terre jaune : le jaune est la couleur sacrée des Chinois. On y trouve, situé à la porte fermée du ciel, un paradis terrestre arrosé de quatre fleuves provenant d'une source jaune. Ce paradis s'appelle le jardin fermé et caché d'où est née la vie. Là on trouve un arbre

de la conservation duquel la vie dépendait ; on trouve enfin la description d'un âge d'or<sup>1</sup>.

Dans l'écriture chinoise, espèce de peinture algébrique, le plus ancien caractère pour signifier *Seigneur* (*chang-ti*) était le point ; souvent on voit au-dessous le signe du ciel et de la terre ; ce point se place aussi dans un octogone. « Le point, dit un livre fort considéré à la Chine, est l'image de l'unité ; l'unité est la substance de la vérité éternelle, l'idée de toutes les perfections du Ciel, le principe de tous les êtres, le mystère impénétrable de l'univers, la mère de toute lumière et l'abîme des ténèbres, l'Esprit éternel qu'on ne peut voir si on ne le figure, et qu'on ne peut figurer si ce n'est symboliquement... Le symbole de l'unité est le triangle équilatéral, qui signifie la grande union, l'union des trois puissances éternelles, les trois réunis dans un... Rien de créé ne porte en soi l'absolue nécessité de l'union ; mais elle est inséparable des trois puissances éternelles et sort de leur essence.

Parmi les caractères relatifs au culte se trouvent les suivants. Le signe de l'unité, au-dessus du caractère de l'instruction, s'appelle connaissance de Dieu et le culte de Dieu. Pourquoi un ? demande le Glossaire. — Parce qu'il n'y a qu'un Seigneur et qu'un maître. La lune, avec le caractère d'époque, signifie *assemblée religieuse* ; un cœur à côté de la coupe sacrée, *sainte frayerie* ; un homme à côté de cette coupe, *le pur* ou *le purifié* ; une maison ayant au milieu le caractère du sacrifice, consistant en deux mains qui tiennent l'image de la chair au-dessus du caractère de l'instruction, signifie *adoration parfaitement pure*.

D'autres caractères traditionnels et historiques ont une signification non moins remarquable ; par exemple, l'image de l'homme sous celle du ciel veut dire *origine de l'homme*. « Si vous n'oubliez pas cela vous vivrez content et vous mourrez en paix, » dit le *Chouven*. *Homme* et un signifie le *chef*, le *commun patriarche*. Quant à l'image d'un arbre et de deux individus humains à côté, avec la tête d'un démon, les lettrés chinois n'en donnent aucune explication. Une femme

Gousset, archevêque de Reims, etc., t. 1. *De la Révélation*, ch. 2, p. 325-330, 3<sup>e</sup> édit. 1849. — <sup>1</sup> *Mémoire de M. Abel Rémusat sur Laotseu*, p. 27.

<sup>1</sup> *Mémoires concernant les Chinois*, t. 1, p. 95-101.



entre deux arbres signifie *séduction*. Un arbre avec le signe du ciel et celui de la transgression est appelé par les grammairiens *le fruit inconnu*<sup>1</sup>.

Une concordance singulière avec le récit de Moïse se retrouve chez les principaux peuples sur les trois chefs qui ont fondé les nations et les empires. Moïse nomme, avant le déluge, les trois fils d'Adam, Caïn, Abel, Seth; après le déluge, les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, desquels descendent tous les peuples de la terre. Or en Chine nous retrouvons en tête de son histoire trois enfants de Hoang-ty, Chao-hao, Fohy, Tchang-y; en Égypte, à la tête des rois, trois personnages célèbres, Typhon, Osiris, Aruérís. Les Grecs reconnaissaient que le ciel et la terre avaient été gouvernés d'abord par Kronos, lequel avait eu pour successeurs trois de ses enfants, Adès, Zeus, Poseidon. Les Grecs avaient encore une tradition qui donnait pour fondateurs de trois peuples célèbres trois enfants du cyclope Polyphème, Celtus, Gallus, Illyrius, lesquels avaient peuplé une partie de l'Europe et avaient été pères de trois nations célèbres, les Celtes, les Gaulois, les Illyriens. Les Atlantes reconnaissaient pour premier roi Uranus, lequel avait eu trois principaux enfants, Titan, Saturne, Océan. La mythologie romaine, qui a copié, à peu de choses près, celle de la Grèce, met aussi pour premier roi du monde trois enfants de Saturne, Pluton, Jupiter, Neptune. Les Scythes, d'après Hérodote, avaient eu aussi pour fondateur un premier roi qui avait été père de trois enfants, Leipoxain, Arpoxain, Kolanxain. Les Scandinaves, d'après l'*Edda*, qui nous reste encore, disent que le monde fut peuplé par Bore, qui eut trois enfants, Odin, Vile, Ve. Les Germains croyaient que leur premier roi et leur premier fondateur avait été Mannus, lequel avait eu trois enfants, pères des Ingevones, des Herminones, des Isterones. Les druides reconnaissaient, pour la race des îles Britanniques, trois principaux piliers ou soutiens, Hu-Gadarn, Prydain, Dyunwald-Moelmad. Chez les Indiens leurs principaux dieux et rois fon-

dateurs de la race indienne sont au nombre de trois, Brahma, Shiva, Vischnou<sup>1</sup>. Quant à Hoang-ty, le premier homme des Chinois, son nom signifie la même chose que celui d'Adam et en paraît une traduction. Adam veut dire *terre rouge*; Hoang-ty veut dire seigneur où patriarche de terre rouge ou orange; *ty*, seigneur, *Hoang*, jaune ou rouge. Son fils Chao-hao ou Hiuen-hiao répond à Caïn; Tay-hao ou Fo-hy, c'est-à-dire le pasteur juste, la victime pure, répond à Abel; Tchang-y ou Chin-nong à Seth, qui, à la Chine, comme dans Moïse, continue la série des patriarches, commencée par Hoang-ty ou Adam<sup>2</sup>.

L'Inde, que l'on commence à mieux connaître depuis cinquante ans, nous offre dans sa prodigieuse littérature des poèmes immenses où règne une imagination gigantesque, divers systèmes de philosophie où la subtilité le dispute à l'étendue, mais pas une histoire, pas une époque ni une date certaines. C'est comme un Océan sans rivage. Une chose néanmoins y domine tout, le sentiment de la Divinité. C'est d'elle que tout émane, c'est à elle que tout retourne; elle est tout en toutes choses. On lit dans plus d'un endroit qu'avant toutes choses était l'Être des êtres, *Brahm*, l'Unique, l'Incomparable, le Pur, l'Infini, forme de tout, supérieur à tout, sans nom, sans figure, subsistant par lui-même, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses<sup>3</sup>. On y voit le monde plongé d'abord dans les eaux et les ténèbres, puis la formation du ciel et de la terre, mais surtout la création de l'homme, qui se définit lui-même *intelligence incarnée et finie*. On y voit former la femme d'une partie de l'homme, et de leur union naître tout le genre humain. Un des noms indiens de ce premier ancêtre est *Adima*, fort semblable à celui d'*Adam*, et un des noms de la première femme, nommée aussi *Iva*, est *Pracriti*, qui signifie la même chose qu'*Ève* en hébreu et que *Zoé* en grec, c'est-à-dire *vie*, parce qu'elle a été la mère des vivants. On y voit également un paradis terrestre d'où sortent quatre grands fleuves: le Bouram-

<sup>1</sup> Windischmann, *la Philosophie dans la progression de l'histoire universelle*, t. 1, p. 360 et sqq., en allemand.

<sup>2</sup> *Annales de Philosophie chrét.*, 2<sup>e</sup> série, t. 15, p. 251.

— <sup>3</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> série, t. 16: les Patriarches antérieurs à Noé retrouvés en Chine, p. 115. — <sup>3</sup> *Oupnekhat*, 1 et 2, passim.

poutre, le Gange, l'Indus et l'Oxus, appelé Géhon par les habitants du pays. On y voit tout cela, et beaucoup plus encore, mais noyé et confondu dans une sorte de chaos poétique et philosophique<sup>1</sup>.

Quant à la Chaldée, Béroze en résume ainsi l'ancienne doctrine : Bélus (le même nom que Bel ou Baal, qui veut dire Seigneur), ayant divisé les eaux et les ténèbres primitives, sépara la terre et le ciel et coordonna l'univers. Avec son propre sang, mêlé à la terre, il fit former, par un autre dieu, les hommes, qui, pour cette raison, participent à l'intelligence divine. Lui-même enfin créa le soleil, la lune et les étoiles<sup>2</sup>.

Il en est à peu près de l'antique Égypte comme de l'Inde. On a trouvé enfin depuis peu la clef de ses hiéroglyphes ; déjà plus d'une découverte intéressante a été faite. Une entre autres à laquelle on ne s'attendait guère et qui se confirme de plus en plus, c'est que les livres attribués à Hermès Trismégiste, qu'on voit cités souvent par les premiers Pères de l'Église, contiennent réellement les anciennes croyances de l'Égypte, telles qu'on les retrouve encore aujourd'hui dans les hiéroglyphes de ses temples et de ses pyramides. On y voit, comme dans l'Inde, un Être suprême, seul existant de soi, s'émanant lui-même et se manifestant en une espèce de Trinité, et donnant l'être à toutes choses. On y voit la création d'un monde invisible, celle des esprits et des âmes ; puis la création d'un monde visible, et enfin celle de la race humaine. Les esprits ou dieux secondaires président au gouvernement des astres et des éléments. Tout cela s'y trouve, mais enveloppé sous une infinité d'allégories et de symboles. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que le symbole de la participation à la nature divine est une croix<sup>3</sup>.

Les anciens Perses nous ont laissé des traditions analogues. Depuis douze siècles leur dernier empire est détruit, mais plusieurs de leurs descendants, connus sous le

nom de Parses, se sont perpétués dans l'Inde et ont conservé quelques-uns de leurs livres sacrés. Ces livres ont été apportés en Europe et publiés il y a soixante ans. On y voit un Être suprême, immense, éternel, sans commencement ni fin, Zérouané-Akéréné, qui donne l'existence à deux esprits principaux, Ormuzd et Ahriman, accompagnés chacun de six autres. On y voit Ormuzd, demeuré bon, et Ahriman, devenu mauvais, se livrer, avec la multitude de leurs anges, des combats qui doivent se terminer par la punition et la conversion d'Ahriman. On y voit la création de l'univers, achevée en six époques successives, dans la dernière desquelles apparaissent *Meschia* et *Meschiané*, les deux ancêtres de la race humaine<sup>4</sup>.

Chez les Grecs et les Romains, au milieu de leurs fables poétiques, on trouve le même fond traditionnel sur la création du monde<sup>5</sup>. On y voit l'antique chaos, où tous les éléments sont confondus. « De cette eau, de cet abîme, nous dit le plus ancien des sages de la Grèce, Dieu, c'est-à-dire, comme il le définit, l'Être qui n'a ni commencement ni fin, a produit l'univers<sup>6</sup>. » « Dans la vérité, disait publiquement au peuple d'Athènes un de ses plus grands poètes, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux<sup>7</sup>. » « C'est une tradition ancienne, transmise des pères aux enfants, écrivait un de ses plus célèbres philosophes, que c'est Dieu qui a tout fait et qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à lui-même et qui ne périsse s'il est abandonné de Dieu. Oui, Dieu est véritablement le générateur et le conservateur de tous les êtres, quels qu'ils soient, dans tous les lieux du monde<sup>8</sup>. » Les anciens sages de l'Italie, les Étrusques, enseignaient que Dieu a créé le monde en six époques ; dans la première il fit le ciel et la terre ; dans la seconde, le firmament ; dans la troisième, la mer et les eaux qui sont sur la terre ; dans la quatrième, les deux grands flambeaux de

<sup>1</sup> *Religions de l'Antiquité*, par Creuzer et Guigniaud, t. 1. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 2, p. 11 et 12, édit. de Milan. — <sup>3</sup> *Panthéon Égyptien*, par M. Champollion. *Religions de l'Antiquité*, l. 3. Stobée, *Eclogæ physic.*, l. 1, p. 116 et 117.

<sup>4</sup> *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil-Duperron. *Religions de l'Antiquité*, l. 2. — <sup>5</sup> Hésiode, Ovide. —

<sup>6</sup> Thalès, Diogène Laërce et Cicéron, *de Nat. deor.*, l. 1. — <sup>7</sup> Sophocle, apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 13, c. 13. —

<sup>8</sup> Aristote, *de Mundo*, c. 6, et apud Stobæum.



la nature ; dans la cinquième, les âmes des oiseaux, des reptiles et des autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau ; dans la sixième, l'homme <sup>1</sup>. Et cet homme, nous disent les poètes, il le fait à son image, lui donne une attitude droite, un regard élevé vers le ciel et une intelligence supérieure pour dominer sur tout le reste <sup>2</sup>. Quant à son corps, il le lui forme, avec beaucoup d'art, du limon de la terre ; mais, pour l'animer, il dérobe au ciel une étincelle de feu divin. Enfin, chose singulière ! ce Dieu créateur de l'homme, qui l'a formé avec tant d'intelligence et d'amour, est pour cela même attaché en croix <sup>3</sup>.

La coutume de compter les jours par sept ou par semaine, qu'on retrouve chez presque toutes les nations, paraît un antique souvenir des sept jours primitifs où Dieu créa et bénit l'univers. Dès la plus haute antiquité le septième jour était un jour de fête pour les Chinois. Il est rapporté dans l'*Yking*, un de leurs livres canoniques, que les anciens rois, le septième jour, qu'il appelle le grand jour, faisaient fermer les portes des maisons, qu'on ne faisait, ce jour-là, aucun commerce, et que les magistrats ne jugeaient aucune affaire. C'est ce qui s'appelle en Chine l'ancien calendrier <sup>4</sup>.

Une circonstance qui à elle seule démontre l'universalité de ces traditions, c'est qu'on les trouve jusque chez les sauvages de l'Amérique, les Iroquois et les Hurons. « D'après les rapports invariables des personnes qui, à diverses époques, depuis la découverte de l'Amérique, ont eu l'occasion de vivre au milieu des tribus indiennes, écrivaient, il y a peu d'années, de savants Anglais, il n'y a rien de plus certain que la ferme croyance de ces sauvages *non éclairés* à l'existence, la toute-puissance et l'unité de Dieu, et à un état futur de récompense et de punition. Ils adorent le grand Esprit qui donne la vie, et lui attribuent à la fois la création et le gouvernement de toutes choses, avec une sagesse, une puissance et une bonté infinies. Quant à l'origine de leur religion, ils croient

en général que, quand le grand Esprit eut formé des terrains pour la chasse et qu'il les eut fournis de gibier, il créa le premier homme et la première femme rouges, qui étaient d'une très-grande taille et vécurent fort longtemps ; que souvent il s'entretenait familièrement avec eux ; qu'il leur donna des lois à observer et leur apprit à prendre le gibier et à cultiver le blé ; mais que, par suite de leur désobéissance, il se retira d'eux et les abandonna aux vexations du malin esprit, qui depuis a été la cause de leur dégénération et de leurs souffrances. Ils croient que le Créateur est d'un caractère trop élevé pour être directement l'auteur du mal, et que, malgré les offenses de ses enfants rouges, il continue de répandre sur eux toutes les bénédictions dont ils jouissent. En conséquence de cette bienveillance paternelle pour eux, ils ont envers lui une piété vraiment filiale et sincère, lui adressent leurs prières dans tous leurs besoins et lui rendent grâces pour tous les biens qu'ils en reçoivent. Selon leur manière de se représenter l'état futur, le paradis est une contrée délicieuse située bien loin au delà du grand Océan, où leurs occupations seront exemptes de peines et de troubles, sans changer pour cela de nature, où le ciel sera sans nuages et le printemps éternel. Là, dans la possession éternelle du bonheur, ils espèrent rentrer en la grâce et jouir de la présence immédiate du grand Esprit. Avec cela ils ont une profonde conviction que la pratique des actions bonnes et vertueuses dans cette vie peut seule leur assurer un heureux avenir, et qu'une conduite opposée les entraînerait, au contraire, dans des afflictions, des misères, des malheurs sans fin, dans une terre stérile et déserte, patrimoine des esprits méchants, dont le plaisir et l'occupation sont de rendre les malheureux encore plus misérables <sup>1</sup>. »

Ces traditions, que les historiens espagnols d'Amérique avaient déjà tous reconnues et consignées dès la découverte de ce pays, un savant d'Allemagne vient de les retrouver, comme eux, chez les diverses peuplades qu'il a visitées, en particulier dans les hiérogly-

<sup>1</sup> Suidas, *Tyrrhenia*. — <sup>2</sup> Ovide, *Métam.*, l. 1, v. 76-88. — <sup>3</sup> *Prométhée* d'Eschyle et de Sénèque. — <sup>4</sup> *Chouking*, Paris, 1770, Discours prélimin., p. 118.

<sup>1</sup> *Mémorial catholique*, novembre 1825.



phes ou écritures par images des anciens Mexicains. Partout le grand Esprit, Être suprême et invisible, a créé le ciel et la terre, et sur la terre un premier homme et une première femme <sup>1</sup>.

Le nom de *grand Esprit*, donné à Dieu par les sauvages d'Amérique, nous paraît admirable. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la manière dont Dieu intervient dans leurs discours. En 1813 une peuplade de l'Amérique septentrionale, sollicitée par les Anglais d'évacuer son territoire paternel, répondit par un de ses chefs : « Nos vies sont entre les mains du grand Esprit. Il a donné à nos pères les terres que nous possédons ; si c'est sa volonté, nos os blanchiront sur ces champs, mais nous ne les quitterons jamais. » La couleur rouge donnée à nos premiers ancêtres étonne d'abord, ainsi que ce paradis plein de gibier. Cela s'explique. Ces peuples sont eux-mêmes rouges de couleur et vivent principalement de chasse. D'ailleurs, dans ces particularités mêmes, leurs traditions sont littéralement conformes au récit de Moïse. Le nom d'Adam, que Dieu donne au premier homme ainsi qu'à toute sa postérité, peut signifier, en hébreu, *de terre rouge*, et ces animaux qu'il lui amène et lui soumet dans le paradis peuvent bien faire regarder ce lieu comme une espèce de parc. Le nom même de paradis signifiait, chez les Perses et chez les Grecs, un jardin de plaisance où, avec les plus beaux arbres, se trouvaient des animaux de toute espèce pour la chasse du roi <sup>2</sup>.

Ce qui paraîtra peut-être plus étonnant encore de la part de ces pauvres sauvages, c'est le souvenir de la chute de l'homme, mais surtout l'attente de la rédemption, l'espérance de rentrer en grâce et de jouir de nouveau de la présence immédiate et familière du grand Esprit, comme dans l'origine. Non-seulement l'Amérique croyait à la chute originelle de l'homme, elle conservait même le souvenir des personnages qui en ont été la cause, le serpent et la femme. Encore aujourd'hui on voit dans les peintures hiéroglyphiques des Mexicains la célèbre femme

*au serpent*, appelée aussi *femme de notre chair*, compagne du *seigneur de notre chair*, femme que les Mexicains regardaient comme la mère du genre humain, et qui est toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée mise en pièces par le grand Esprit <sup>3</sup>. Enfin récemment encore on a découvert dans la Pensylvanie, sous un chêne énorme déraciné par la tempête, une grande pierre sur laquelle étaient gravés, entre autres choses, un homme et une femme séparés par un arbre, la femme tenant des fruits à la main. Autour d'eux se voyaient des cerfs, des ours et des oiseaux. Comme ce chêne avait au moins cinq ou six siècles d'existence, ces figures ont dû être sculptées longtemps avant la découverte de l'Amérique par Colomb <sup>2</sup>.

Mais d'où ont pu venir aux Américains des traditions pareilles ? Aujourd'hui la réponse n'est pas difficile. L'Amérique tient probablement à l'Asie par le nord ; du moins il est certain jusqu'à présent que l'Amérique septentrionale n'est pas plus éloignée de l'Asie orientale que l'Angleterre ne l'est de la France. Or dans toute l'Asie on retrouve ces mêmes traditions.

Un des livres canoniques des Chinois, l'*Yking*, parle ainsi du dragon ou du grand serpent : « Il gémit sur son orgueil ; » et : « L'orgueil le rendit aveugle lorsqu'il voulut monter au ciel, et il tomba au sein de la terre. » « Le désir immodéré de la science, dit Hoainantsée, a précipité dans la perdition le genre humain. » « N'écoutez pas la femme, » dit un ancien proverbe chinois, et la glose ajoute : « Parce que la femme a été la source et la racine des maux. » « Quand l'homme fut perverti, dit Lopi, les animaux, les oiseaux, les insectes et les serpents lui firent la guerre. A peine eut-il acquis la science que toutes les créatures devinrent ses ennemis. En moins de trois ou cinq heures le ciel se changea, et l'homme ne fut plus le même. » « Lorsque l'innocence fut perdue, dit Hoainantsée, alors parut la miséricorde <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> *Vues des Cordillères*, par M. de Humboldt, — <sup>2</sup> *Cyclopédie de Xénophon*.

<sup>1</sup> *Vues des Cordillères*, par M. de Humboldt, t. 1, p. 235.

— <sup>2</sup> *Annales de la Littérature et des Arts*, l. 10, p. 286.

— <sup>3</sup> *Mémoires concernant les Chinois*, t. 1, p. 203 et 101.

Dans les livres des Hindous, où l'Être suprême s'émane et se manifeste en trois personnes, Brahma ou le créateur, Vischnou ou le conservateur, Siva ou celui qui détruit et renouvelle; dans ces livres on voit la seconde personne de cette espèce de trinité divine descendre fréquemment sur la terre pour y rétablir l'ordre. Une fois elle se fait homme sous le nom de Crichna et tue un effroyable serpent. Aussi ce Dieu incarné est-il représenté tantôt enlacé d'un serpent qui lui mord le talon, tantôt tenant ce serpent des deux mains et lui marchant du pied sur la tête <sup>1</sup>.

Dans les traditions des Perses on voit Ahriman, le maître du mal, nommé aussi Shetan ou Satan, on le voit, sous la forme d'une couleuvre, présenter des fruits au premier homme et à la première femme, qui en mangent et perdent par là les prérogatives dont ils jouissaient. On y voit, entre Ormuzd, chef des bons génies, et Ahriman, chef des mauvais, un Dieu médiateur qui doit vaincre le second et faire triompher le premier <sup>2</sup>.

Le disciple bien-aimé du Christ a vu cette guerre; il en décrit l'issue finale dans l'histoire prophétique qu'il nous a laissée de l'Église chrétienne. « Et il y eut un grand combat dans le ciel, écrit-il; Michel <sup>3</sup> et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable fut précipité en terre et ses anges avec lui <sup>4</sup>. » Plus loin il a vu celui qui s'appelle le Fidèle et le Vérable, qui juge et qui combat justement; il a vu celui qui s'appelle le Verbe de Dieu et qui porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; il l'a vu, suivi des armées du ciel, achevant la victoire et précipitant le dragon dans l'étang de feu et de soufre pour les siècles des siècles <sup>5</sup>.

L'histoire de l'Église catholique n'est que l'histoire de cette grande guerre. Déjà di-

verses traditions nous ont indiqué comment elle a commencé pour l'homme; Moïse nous l'apprendra plus complètement.

« Et le serpent était le plus fin des animaux des champs que Jéhova, Dieu, avait faits; et il dit à la femme : Dieu vous a-t-il vraiment dit : Vous ne mangerez pas du fruit de tous les arbres du jardin ? La femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin; mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Mais le serpent répondit à la femme : Assurément vous ne mourrez point de mort, car Dieu sait que, le jour où vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme ayant donc vu que cet arbre présentait une excellente nourriture, qu'il était beau à voir et charmant à contempler, elle en prit du fruit et en mangea; elle en donna également à son mari, et il en mangea comme elle <sup>1</sup>. »

Tel est le récit simple et court d'une si grande catastrophe.

Ce qui d'abord nous y étonne, c'est qu'Ève ne soit point effrayée à la vue du serpent. Pour nous il nous répugne, ce semble, même de penser à ce venimeux reptile, et, quand les poètes nous représentent l'imprudent voyageur posant le pied par mégarde sur une couleuvre étendue dans son chemin, nous partageons naturellement son effroi. Il n'en était pas ainsi dans l'état d'innocence; alors et les serpents et tous les animaux rampaient en quelque sorte devant l'homme pour lui rendre hommage; aucun n'était à craindre pour lui. Aujourd'hui encore il y a des serpents qui ne sont pas dangereux. Il y en a plusieurs qui non-seulement ne dardent pas de venin, mais se familiarisent volontiers avec l'homme, accourent à sa voix et lui font mille caresses. En Amérique, entre autres, il y en a un, nuancé de belles couleurs, qui aime à s'entortiller entre les branches de certains arbres, et qui devient si familier que les habitants du pays ne voyagent guère sans en avoir un sur eux <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Ancient history of Hindostan*, by Thomas Maurice, vol. 2. — <sup>2</sup> Anquetil, *Zend-Avesta*. — <sup>3</sup> Ou plutôt *Michael*, c'est-à-dire qui est comme Dieu ? — <sup>4</sup> Apoc., 12. — <sup>5</sup> *Ibid.*, 19 et 20.

<sup>1</sup> Gen., 3. — <sup>2</sup> Valmont de Bomare.



« Quant à la finesse du serpent, ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, dit Bossuet, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paraissait à l'homme sous une figure sensible, il en était de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux et lui amène sa femme, qu'il venait de tirer de lui-même; Dieu lui paraît comme quelque chose qui se promène dans le paradis, il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne soit point exprimée, et il était juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connaître à lui selon l'un et l'autre, selon les sens comme selon l'esprit. Il en était de même des anges, qui conversaient avec l'homme en telle forme que Dieu permettait et sous la figure des animaux. (Même dans l'Évangile le Saint-Esprit paraît sous une forme de colombe, et le Fils de Dieu se montre à son bien-aimé disciple sous la figure d'un agneau ayant sept yeux et sept cornes.) Ève donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paraître sous une forme sensible; elle sentit qu'un ange lui parlait; seulement il paraît qu'elle ne distingua pas assez si c'était un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès lors *l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière*<sup>1</sup>.

« Pourquoi Dieu déterminait-il cet ange superbe à paraître sous cette forme plutôt que sous une autre? Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Écriture nous l'insinue en disant que *le serpent était le plus fin de tous les animaux*, c'est-à-dire celui qui s'insinuait de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui, pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentait le mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice<sup>2</sup>. »

« Seigneur, faites-nous connaître les profondeurs de Satan et les finesses malignes de cet esprit à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle de génie qu'il a

sur nous, pour nous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité et faire connaître magnifiquement la puissance de votre grâce.

« Le premier effet de cet artifice est d'avoir tenté Adam par Ève et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus faible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'était, selon le corps, qu'une portion d'Adam et une espèce de diminutif. Il en était, à proportion, à peu près de même de l'esprit, car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeait tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Ève, mais Adam, qui nomma les animaux; c'était à Adam et non point à Ève, qu'il les avait amenés. Si Ève, comme sa compagne chérie, participait à son empire, il demeurerait à l'homme une primauté qu'il ne pouvait perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avait donné le nom à Ève comme il l'avait donné à tous les animaux, et la nature voulait qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'était donc en lui que résidait la supériorité de la sagesse; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et, pour ainsi dire, le moins muni<sup>1</sup>. »

Voyez ensuite avec quelle finesse il procède. Il se garde bien de proposer d'abord à la femme l'erreur où il voulait la conduire; il se garde bien de dire d'abord : Dieu vous a trompés; son commandement n'est pas juste, sa parole n'est pas véritable. Il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même plutôt que pour instruire celle qu'il voulait surprendre. *Est-ce que Dieu vous a vraiment dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin?* Il ne pouvait commencer par un endroit plus insinuant ni plus délicat. En outre sa phrase est pleine d'ambiguïté. Le premier mot de l'original peut signifier *est-il vrai* ou bien *pourquoi*. Il y a dès l'abord quelque chose de tortueux et d'équivoque; la suite y répond. Dieu avait formellement dit à Adam : « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin; mais pour l'arbre de la science du

<sup>1</sup> 2 Cor., 11. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat.*

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*



bien et du mal, tu n'en mangeras point; car le jour où tu en auras mangé tu mourras de mort. « Le serpent, dans son insidieuse interrogation, altère le précepte divin et même l'exagère. *Est-ce que Dieu vous a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin?* Tournure oblique et cauteleuse qui peut signifier également vous ne mangerez d'aucun arbre, ou vous ne mangerez pas de quelques-uns. Le premier sens est une astucieuse exagération qui, pour l'honneur de Dieu même, semblait exiger une réponse.

La femme répondit au tentateur : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin; mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. » Déjà l'on aperçoit les effets de la ruse de Satan. Il avait tourné à sa manière la parole de Dieu : la femme la tourne à la sienne. Dieu avait dit : *Tu mangeras de tous les arbres*, excepté d'un seul. La femme omet le mot *tous*. Dieu n'avait pas dit : *Vous ne toucherez point* à l'arbre de la science du bien et du mal; la femme l'y ajoute. Dieu avait dit expressément : *Tu mourras de mort*; la femme lui fait dire : *De peur que vous ne mouriez*; elle lui prête un *peut-être*, *ne forte*, suivant le texte de la Vulgate et de l'hébreu. C'est ainsi qu'à l'école de Satan commença le jugement privé, l'interprétation individuelle de la parole divine.

« Dieu affirme, dit saint Bernard; la femme doute et le diable nie. »

« Vous ne mourrez point de mort; car Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. « Quelle audace à mentir! Non-seulement il contredit hardiment la parole expresse de Dieu : *Tu mourras de mort*, il prend encore Dieu à témoin de son mensonge : *Car Dieu sait*, dit-il, *que vous serez comme des dieux*. Ces derniers mots recouvrent comme un abîme de malice. Dans le texte original ils signifient également *comme Dieu* et *comme des dieux*. C'est toujours l'allure tortueuse du serpent, toujours un langage équivoque. En allusion au premier sens le Dieu en trois personnes lui-même dira : *Voici qu'Adam est devenu comme un d'entre*

*nous*; mais, et dans l'Écriture sainte et dans les Pères de l'Église, les anges eux-mêmes sont appelés quelquefois des dieux. Parlant de la cité de Dieu, qui est l'Église, et de la cité du diable, qui est le monde, saint Augustin dit ces paroles remarquables : « Au créateur de la sainte cité les citoyens de la cité terrestre préfèrent leurs dieux, ignorant qu'il est le Dieu des dieux, non des dieux faux, c'est-à-dire impies et superbes, qui, privés de sa lumière inaltérable et commune à tous, et réduits par là à une certaine puissance indigente, convoitent en quelque sorte des pouvoirs privés et demandent les honneurs divins à des sujets déçus; mais des dieux pieux et saints, qui mettent leur joie à se soumettre eux-mêmes à un seul plutôt qu'à s'en soumettre beaucoup d'autres, à adorer Dieu plutôt qu'à être adorés à la place de Dieu<sup>1</sup>. » Ainsi donc, outre les dieux fidèles, pieux et saints, les bons anges, qui adorent avec nous Celui qui les a faits comme nous, qui ne cherchent qu'à augmenter sa gloire et son empire, il y a des dieux faux, apostats, impies et superbes, des dieux privés de la lumière divine et plongés dans les ténèbres, où ils travaillent à se faire des empires à part; c'est Satan et ses anges. C'est de ceux-là sans doute que parlait le vieux serpent quand il disait : *Vous serez comme des dieux*, c'est-à-dire comme nous; coupables comme nous, malheureux comme nous, livrés comme nous aux ténèbres et à de hideux penchants. Vos yeux s'ouvriront comme les nôtres se sont ouverts; comme nous vous connaîtrez par expérience le bien et le mal, le bien que vous aurez perdu, le mal que vous aurez commis et mérité. C'est-à-dire que, sous ces paroles flatteuses, Satan promettait son enfer! moquerie vraiment digne de Satan!

La femme, sensible à ce qui la flatte, ne voit point ce qui est caché dessous; elle lève ses yeux sur le fruit défendu. Cet arbre, qui jusque-là n'avait point attiré ses regards, lui paraît maintenant le plus beau à voir, le plus charmant à contempler, son fruit le plus excellent à manger. La parole divine :

<sup>1</sup> De Civit. Dei, l. 16, c. 1.

*Tu mourras de mort*, s'évanouit dans les nuages du doute. Cette autre : *Vous serez comme des dieux*, retentit agréablement à ses oreilles; la beauté du fruit délecte ses yeux; l'orgueil, la curiosité, la concupiscence naissent tous à la fois. Le serpent y joint son sifflement intérieur; le dernier pas est fait, elle prend du fruit défendu et en mange.

Dès ce moment le serpent ne paraît plus; la femme séduite et coupable achèvera ce qu'il a commencé. Après avoir mangé du fruit défendu, *elle en donna à son mari, et il en mangea*. La tentation et la chute d'Adam passent en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière est celui-ci de saint Paul : *Adam n'a pas été séduit, mais la femme a été séduite dans sa prévarication*<sup>1</sup>.

Il faut ici entendre en deux sens qu'Adam ne fut pas séduit. Il ne fut pas séduit, premièrement parce que ce n'est point à lui que s'adressa d'abord le séducteur; secondement il ne fut pas séduit parce que, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Ève par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne, ni se laisser, dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants, une éternelle contradiction<sup>2</sup>. En un mot, Adam, premier père et pontife du genre humain, non plus qu'Aaron, futur pontife du peuple juif, et Pierre, futur pontife du peuple chrétien, ne pécha que par faiblesse; il ne crut ni n'enseigna l'erreur. Mais enfin, faiblesse ou séduction, le premier homme et la première femme, c'est-à-dire tout le genre humain à sa naissance, se rendit coupable devant Dieu.

« Dieu, est-il dit au livre de la Sagesse, créa l'homme pour vivre toujours; il le fit à son image et à sa ressemblance; mais, par l'envie du diable, la mort est entrée dans l'univers<sup>3</sup>. Le diable, jaloux de voir l'homme, créature inférieure à lui, appelé à la vie surnaturelle et divine, à la gloire éternelle dont il était lui-même à jamais déchu, l'induit, par

ses artifices, à la désobéissance. Par là le péché entre dans le monde, et par le péché la mort. » Ainsi « le diable a été homicide dès le commencement, nous dit le Christ, et il n'a point persisté dans la vérité parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il ment, il parle du sien propre, car il est menteur et père du mensonge<sup>1</sup>. »

Adam et Ève s'en aperçurent bientôt; leurs yeux s'ouvrirent, non pas les yeux du corps, car ils n'étaient point aveugles comme l'ont rêvé quelques-uns, et Ève n'avait que trop vu le fruit défendu, mais les yeux de l'expérience. Ils connurent à leurs dépens le bien et le mal, le bien qu'ils avaient perdu par leur faute, et le mal où ils s'étaient précipités. Ils aperçurent qu'ils étaient nus et dépouillés de la grâce qui les unissait à Dieu et qui faisait la vie de leur âme; ils aperçurent qu'ils étaient nus et dépouillés de l'empire qu'ils avaient auparavant sur leur corps et sur tous ses membres. « Dans l'état d'innocence, dit un saint moderne, tout ce qu'Adam et Ève voyaient, tout ce qu'ils disaient, tout ce qu'ils mangeaient, les excitait à une douce contemplation des choses divines, parce que la partie inférieure ou les sens étaient bien disposés et parfaitement soumis à la raison<sup>2</sup>. »

Mais après le péché il n'en est plus de même; leur esprit, qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devait commander. La tête, les mains, les pieds obéissent encore à la voix de la raison, se meuvent, agissent ou se reposent suivant qu'elle le commande; mais d'autres membres n'écoutent plus ses ordres, se meuvent ou se reposent sans elle et malgré elle; bien loin de lui être soumis ils pensent la soumettre elle-même. Leur empire est si fort que, lors même qu'ils ne peuvent la vaincre, ils la fatiguent, la remplissent de trouble et de confusion. C'est là cette concupiscence dont l'Apôtre des nations déplore les funestes effets. « Je vois dans mes membres une loi qui fait la guerre à la loi de mon esprit, et qui me fait captif en la loi du péché qui est dans mes membres. Par l'esprit je suis soumis à la loi de Dieu, mais par la chair à la loi du péché<sup>3</sup>. » La première fois qu'A-

<sup>1</sup> 1 Tim., 2. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>3</sup> Sap., 2.

<sup>1</sup> Jean, 8, 44. — <sup>2</sup> Jean de la Croix, t. 2, p. 129, Avignon, 1828. — <sup>3</sup> Rom., 7.



dam et Ève ressentirent dans leur chair, jusque-là si soumise, cette insurrection des sens, ces assauts de la convoitise, ils en furent honteux et confus, ils rougirent l'un devant l'autre, et, pour cacher de cet humiliant désordre au moins la honte extérieure, ils enlacèrent des feuilles de figuier et s'en firent une ceinture autour des reins. Ce voile de la pudeur se retrouve dans tous les siècles et dans tous les pays, même chez les peuples sauvages qui vont entièrement nus pour le reste du corps. Tout le monde a senti que l'homme n'est plus tel qu'il est sorti de la main du Créateur, mais qu'il s'y est glissé quelque chose de dégradant qu'il faut cacher à ses propres yeux.

Il en est qui, tournant à leur manière la parole de Dieu, ont prétendu que tout ce que nous dit Moïse du fruit défendu, de la tentation du serpent, de la chute de nos premiers ancêtres, n'est qu'une allégorie pour dire qu'Adam et Ève se sont vus pour la propagation de l'espèce humaine. Par là ils se croient plus fins que les autres, et ils n'aperçoivent pas la finesse du serpent qui les trompe comme il a trompé la première femme, et qui leur inspire le venin des plus impies erreurs. Ils ne voient pas que, si leur interprétation est vraie, il faudra dire avec certains hérétiques que le mariage est mauvais de sa nature, que la génération des enfants est l'œuvre du diable, et que Dieu ne saurait être l'auteur ni de l'un ni de l'autre. Pour nous nous croyons avec toute l'Église que l'arbre de la science du bien et du mal était un arbre, que le serpent était un serpent dans lequel s'était caché l'esprit de malice, que le fruit dont ont mangé nos premiers parents était un fruit; nous croyons que le mariage a été institué et béni par Dieu même, et que c'est Dieu qui lui a communiqué la fécondité par sa bénédiction. Pour des époux ainsi unis et bénis non-seulement la génération des enfans n'était point un crime, mais une œuvre sainte qui se fût accomplie avec la même tranquillité qu'aujourd'hui encore le laboureur confie à son champ le germe de la future moisson. Tout eût été pur et saint dans la source de notre naissance. Le péché est venu l'infecter en

viciant par le désordre de la concupiscence ce que Dieu avait créé bon et pur. Ce désordre est malheureusement inséparable de l'acte qui nous donne la vie; aussi les époux s'en cachent-ils par une pudeur si naturelle que certains philosophes, qui prétendaient la blâmer, ont reçu à juste titre le nom de cyniques ou de chiens.

La race humaine avait donc été créée pure et sainte, mais elle a été viciée par le péché. La source de notre origine infectée de la sorte, nous naissons, non pas tels que Dieu avait fait notre premier père, mais tels que notre premier père s'est fait lui-même par le péché, immortels et mortels, vivants et morts; immortels par la nature impérissable de notre âme, morts parce que nous sommes privés de la grâce qui unit à Dieu et constitue la vie surnaturelle; vivants parce que notre corps est uni à l'âme et trouve la vie dans cette union, mortels parce que cette union doit se rompre un jour en punition du crime héréditaire. C'est là ce qu'on nomme le péché originel, péché dont l'existence a été sentie et reconnue en tous lieux et en tous temps.

Deux principaux faits en sont la preuve. Chez tous les anciens peuples on voit des rites expiatoires pour purifier l'enfant à son entrée dans la vie. Ordinairement cette cérémonie avait lieu le jour où l'on donnait un nom à l'enfant; ce jour, chez les Romains, était le neuvième pour les garçons et le huitième pour les filles. On l'appelait *lustricus*, à cause de l'eau lustrale qu'on employait pour purifier le nouveau-né<sup>1</sup>. Les Égyptiens, les Perses et les Grecs avaient une coutume semblable. Au Yucatan, en Amérique, on apportait l'enfant dans le temple, où le prêtre lui versait sur la tête de l'eau destinée à cet usage et lui donnait un nom. Aux Canaries c'étaient les femmes qui remplissaient cette fonction à la place des prêtres. Mêmes expiations prescrites par la loi chez les Mexicains; dans quelques provinces on allumait en même temps du feu et on faisait semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et

<sup>1</sup> Macrobe, *Saturn.*, l. 1.



le feu. Les Thibétains, en Asie, ont aussi de pareilles expiations. Dans l'Inde, lorsqu'on donne le nom à un enfant, après avoir écrit ce nom sur son front et l'avoir plongé trois fois dans de l'eau de rivière, le brahme ou le prêtre s'écrie à haute voix : « O Dieu pur, unique, invisible, éternel et parfait ! nous t'offrons cet enfant issu d'une tribu sainte, oint d'une huile incorruptible et purifié avec de l'eau <sup>1</sup>. »

Enfin, s'il y a quelque chose au monde qui réveille en nous l'idée de l'innocence, assurément c'est l'enfant qui n'a pu encore ni commettre le mal, ni même le connaître, et supposer qu'il soit soumis à des châtimens, à des souffrances, est une pensée qui révolte toute l'âme. Cependant le poète romain, le tendre Virgile, place les enfants *moissonnés à la mamelle, avant d'avoir goûté la vie, à l'entrée des royaumes tristes*, où il les représente dans un état de peine, pleurant et poussant un long gémissement <sup>2</sup>. Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses ? Quelles fautes expient ces jeunes enfants à qui leurs mères n'ont point souri ? Qui a pu suggérer au poète cette étonnante fiction ? Quel en est le fondement, d'où vient-elle, sinon de la croyance antique que l'homme naît dans le péché ?

Un autre fait qui montre combien cette croyance était universelle, c'est que les philosophes la partageaient avec les peuples.

Cicéron, qui a peint si éloquemment la grandeur de la nature humaine, ne laisse pas d'être frappé des étonnans contrastes qu'offre cette même nature, sujette à tant de misères, aux maladies, aux chagrins, aux craintes, aux plus avilissantes passions, de sorte que, forcé de reconnaître quelque chose de *divin* dans l'homme si malheureux et si dégradé, il ne sait comment le définir et l'appelle *une âme en ruine* <sup>3</sup>.

Et voilà pourquoi, dans Platon, Socrate rappelle à ses disciples que ceux qui ont établi les *mystères* ou cérémonies secrètes, et qui ne sont point, dit-il, à mépriser, enseignaient, d'après les anciens, que quiconque meurt sans être *purifié* reste aux enfers

plongé dans la boue, et que celui qui a été purifié habite avec les dieux <sup>4</sup>.

Tous les anciens théologiens et les poètes disaient, au rapport de Philolaüs le Pythagoricien, que l'âme était ensevelie dans le corps comme dans un tombeau, en punition de quelque péché <sup>5</sup>. Pour expliquer cette énigme plusieurs philosophes ont imaginé que nos âmes avaient péché dans une vie antérieure. Ils voyaient le mal, ils en ignoraient la cause et la manière.

Cinq ou six siècles avant qu'il y eût aucun philosophe, David avait nettement désigné cette cause mystérieuse en disant, suivant la force du texte hébreu : « J'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché <sup>6</sup>. » Cinq ou six siècles avant David, Job y faisait également allusion quand il demandait : « Qui fera sortir quelqu'un de pur de ce qui est impur ? Il n'en sortira pas un. » Ce que la version latine traduit, en s'adressant à Dieu : « Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'un germe impur ? N'est-ce pas vous seul <sup>7</sup> ? »

Mais comment le crime d'un seul homme a-t-il infecté toute sa race ? comment les enfans peuvent-ils justement porter la peine de la faute de leur père ? Ils la portent, cette peine, c'est un fait constant et que dès lors il n'est nullement nécessaire d'expliquer. Dieu est juste et nous sommes punis, voilà tout ce qui est indispensable que nous sachions ; le reste n'est pour nous que *de pure curiosité*.

Une raison sage peut néanmoins découvrir quelques lueurs dans ce profond mystère, et la philosophie ancienne, en prenant la tradition pour guide, seule méthode qui puisse donner une base solide et une règle sûre au raisonnement, s'est élevée, sur la question aussi difficile qu'imposante de l'imputation des délits, à de fort belles considérations.

Dans son traité *sur les Délais de la justice divine* Plutarque fait d'abord observer qu'il y a des *êtres collectifs* qui peuvent être coupables de certains crimes aussi bien que les *êtres individuels*. « Un État, par exemple, est, dit-il, une même chose continuée, un tout, semblable à un animal, qui est toujours le

<sup>1</sup> *Essai sur l'Indiff.*, t. 3, c. 7. Huet, *Alnet. quæst.* —

<sup>2</sup> *Énéide*, l. 5, v. 426-429. — <sup>3</sup> Apud Aug., l. 4, *contra Pelag. De Republica*, l. 3.

<sup>4</sup> *Phædon*. — <sup>5</sup> Clém. Alex., *Strom.*, l. 3. — <sup>6</sup> Ps. 50 — <sup>7</sup> Job, 14, 4.

même et dont l'âge ne saurait altérer l'identité. L'État étant donc toujours *un*, tandis que l'association maintient l'unité, le mérite et le blâme, la récompense et le châtement pour tout ce qui se fait en commun lui sont distribués justement, comme ils le sont à l'homme individuel. »

« Mais, ajoute Plutarque, si l'État doit être considéré sous ce point de vue, il doit en être de même d'une famille provenant d'une souche commune, dont elle tient je ne sais quelle force cachée, je ne sais quelle communication d'essences et de qualités, qui s'étend à tous les individus de la lignée. Les êtres produits par voie de génération ne ressemblent point aux productions de l'art. A l'égard de celles-ci, dès que l'ouvrage est terminé, il est sur-le-champ séparé de la main de l'ouvrier et ne lui appartient plus; il est bien fait *par lui*, mais non *de lui*. Au contraire, ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur, tellement qu'il tient *de lui* quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé par lui; car ce quelque chose est lui <sup>1</sup>. »

Or Adam et Ève étaient en principe tout le genre humain, toute la société humaine; société, famille qui devait grandir, se développer par divers âges, mais qui nécessairement est toujours la même. Elle pouvait donc être punie dans toute sa durée d'une faute commise par elle au commencement, d'autant plus que cette punition consiste dans la privation d'une prérogative qui n'était point due à la nature. Le châtement, *un* pour tous, nous rappelle que tous nous sommes *un*.

Telle est donc l'histoire de notre premier péché. Écoutons maintenant le procès-verbal de notre condamnation. « Et Adam et sa femme entendirent la voix de Jéhova, Dieu, qui s'avancait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent de devant la face de Jéhova, Dieu, parmi les arbres du paradis. Mais Jéhova, Dieu, appela Adam, et lui dit : Où es-tu ? Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai été saisi de crainte parce que j'étais nu, et je me suis caché. Alors Dieu lui dit : Qui donc

t'a appris que tu étais nu ? Aurais-tu mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre et j'en ai mangé. Et Jéhova, Dieu, dit à la femme : Qu'avez-vous fait là ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. Et Jéhova, Dieu, dit au serpent : Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie ; et je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; celle-ci t'écrasera la tête et tu la mordras au talon. A la femme il dit : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. Il dit aussi à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, maudite soit la terre à cause de toi ; tu n'en tireras chaque jour la nourriture qu'avec un grand labeur. Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière et en poussière tu retourneras <sup>1</sup>. »

Voilà comme Dieu rendit son premier jugement sur le genre humain, jugement à la fois plein de justice et de miséricorde, et dont toutes les circonstances méritent une attention particulière.

D'abord un changement qui étonne, c'est que l'homme, jusque-là d'une familiarité si intime avec Dieu, en a peur maintenant. Tant qu'il conserva la grâce et l'innocence Dieu lui était le plus tendre des pères ; sa présence visible le comblait de joie ; bien loin de la fuir il la cherchait avec un empressément filial. Mais à cette heure il se sent coupable, il se voit dépouillé des divines prérogatives dont ce père l'avait orné ; il tremble de paraître en sa présence, il se cache dans l'épaisseur de la forêt. On le voit qui sent sa

<sup>1</sup> Sur les Délais de la justice divine dans la punition des coupables, trad. de M. le comte de Maistre.

<sup>1</sup> Gen., 3.



faute ; il n'y est point endurci comme un vieux pécheur, il n'a plus l'innocence première, mais il a encore la honte et le remords. Ah ! s'il pouvait y joindre un repentir plein d'une humble confiance, qui sait ce que déciderait la divine miséricorde ?

Dieu semble l'y inviter en quelque sorte : *Adam, où es-tu ?* Non pas tant en quel lieu, mais en quel état. De quel bonheur et dans quel malheur es-tu tombé ? Où es-tu ? Loin de moi, ton Dieu et ton père ! Adam répond que la honte et la nudité l'ont contraint de se cacher. Interrogé si la cause de cette honte et de cette terreur ne serait point d'avoir mangé du fruit défendu, il ne le nie point ; il ne dit point : La femme m'a séduit, mais simplement : Elle m'en a donné et j'en ai mangé. Sa confession est sincère ; elle pourrait être plus humble. Cette parole : *La femme que vous m'avez donnée*, semble vouloir rejeter en quelque manière la faute sur Dieu même. On voudrait que sa confession commençât ou se terminât par un cri de repentir : J'ai péché. Mais enfin il n'y a point endurcissement.

Interrogée à son tour la femme répond : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. L'aveu est également sincère, mais manque aussi d'humilité. Elle semble rejeter la faute sur le seul serpent ; elle ne prononce pas non plus la parole du repentir : J'ai péché. En un mot, l'homme paraît plus occupé à s'excuser sur la femme, la femme sur le serpent, qu'à s'accuser eux-mêmes avec l'humble repentir qui leur eût mérité le pardon.

Maintenant que va faire le souverain Juge ? que va-t-il dire au serpent ? *Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu !* C'est le serpent que Dieu maudit, non point l'homme, non point la femme ; reprenons espoir. Et il maudit le serpent, ou plutôt Satan qui en avait emprunté la forme, sans lui faire de question, sans lui demander de réponse. Il savait que pour celui-là il avait péché, non point par complaisance comme Adam, non par séduction, comme Ève, mais par une pure malice. *Maudit sois-tu ! tu ramperas sur ton ventre, tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.* Voilà donc cet esprit superbe, qui voulait marcher l'égal du Très-Haut, le voilà con-

damné à se traîner comme un reptile, à faire mille bassesses pour persuader aux hommes imprévoyants quelques honteux désirs. Le voilà donc condamné à se repaître uniquement de ce qu'il y a de plus vil et de plus hideux, des crimes et des impuretés qu'il aura fait commettre. Nous le verrons, lui et les siens, chassés du corps d'un homme, demander comme une grâce de se loger dans des corps de pourceaux.

Ce n'est pas tout : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et celle-ci l'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. »

Quel est cette femme bénie entre laquelle et le serpent, comme entre sa race et celle du serpent, il doit y avoir une éternelle et irréconciliable inimitié ? Je considère les femmes de tous les siècles et de tous les pays, et toutes je les vois engendrées et conçues dans le péché ; toutes je les vois engendrées dans l'amitié et le pouvoir du serpent. Il n'y en a qu'une seule que la piété des fidèles révère comme ayant été conçue sans péché, exempte à jamais de l'empire de Satan, lui écrasant au contraire la tête par Celui qui est né d'elle. C'est la nouvelle Ève, la nouvelle mère des vivants ; c'est Marie pleine de grâce, pleine de grâce et de mérite devant Dieu, pleine de grâce et de miséricorde pour les humains ; c'est Marie qui est bénie par-dessus toutes les femmes, chérie par-dessus toutes les mères, exaltée par-dessus toutes les reines.

Mais quelle est cette race, quel est ce fruit béni de la femme qui doit écraser la tête au serpent maudit et nous délivrer de sa puissance ? Écoutons le disciple bien-aimé.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Et il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean ; il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais pour rendre



témoignage à la lumière. Il y avait la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lesquels ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité<sup>1</sup>. »

Le Verbe, qui était Dieu et par qui ont été faites toutes choses, s'est lui-même fait chair, s'est uni notre nature, est né de la femme, non pas de l'homme, est né de Marie toujours vierge. Dieu-Homme, Homme-Dieu, unissant à jamais la nature divine et la nature humaine en une seule personne, il a pris notre nature avec la peine du péché qui la viciait, et, en subissant volontairement cette peine, il a détruit le péché qui en était la cause. En lui la nature humaine est non-seulement rétablie dans sa dignité première, mais élevée infiniment plus haut ; elle est unie à la nature divine, non plus seulement par la grâce qui pouvait se perdre et s'est perdue en effet, mais par une éternelle identification avec la personne du Verbe. En lui l'homme n'est pas seulement comme Dieu, mais il est Dieu, et Dieu est homme. Satan voulait dégrader la nature humaine par la promesse d'une fausse grandeur, et cette nature tombée, Dieu l'élève à une grandeur telle que Satan même, dans son orgueil, n'en pouvait concevoir de semblable, et qu'à son nom seul tout fléchira le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. Cette ineffable déification de la nature humaine eût-elle eu lieu sans le péché d'Adam ? On en doute. Aussi la sainte Église chante-t-elle dans une de ses prières : « O heureuse faute, qui a mérité d'avoir un Rédempteur pareil<sup>2</sup> ! »

En effet tout à l'heure nous ne nous attendions à voir dans ce premier jugement que

la justice et la sévérité ; mais, ô Dieu ! quelle abondance de miséricorde et que de sujets d'espérance se multiplient devant nous ! En même temps qu'un homme et une femme perdaient le genre humain, Dieu, qui avait daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour le relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnaient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam, Marie est la nouvelle Ève. Ève est appelée mère des vivants même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsqu'à dire vrai elle devait plutôt être appelée la mère des morts ; mais elle reçoit ce nom de la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Ève que Jésus-Christ le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute ; Dieu prédestine un ange de lumière qui devait intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Ève encore vierge ; l'ange de lumière parle à Marie qui le demeurera toujours. Ève écoute le tentateur et lui obéit ; Marie écoute aussi l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui se devait consommer en Adam, commença par Ève ; en Marie commence aussi notre délivrance ; elle y a la même part qu'Ève a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ y a la même part qu'Adam avait eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Ève, un nouvel ange ; il y a aussi un nouvel arbre qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre qui détruira tout le mal que le fruit défendu avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute ; tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur<sup>1</sup>.

Qui ne bénirait ici l'admirable bonté de Dieu envers nos premiers parents ? Ils avaient fait l'aveu de leur faute avec crainte et confusion ; Dieu maudit devant eux le serpent

<sup>1</sup> Jean, 1. — <sup>2</sup> Prières du samedi saint.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat. S. Irénée*, 1. 5.

comme pour augmenter encore leur confusion et leur crainte. Mais dans cette punition du serpent même il leur annonce, il leur fait entrevoir un rédempteur par qui, dès lors, ils pouvaient espérer le pardon; et ce rédempteur naîtra, non pas de l'homme et de la femme, mais de la femme seule. Quelle parole de consolation et de gloire pour Ève humiliée et confuse! Et ce rédempteur qui naîtra de la femme est le Verbe éternel, le même Dieu qui, suivant toutes les apparences, avait pris une forme sensible pour exercer le premier jugement, comme il viendra pour exercer le dernier. Ce n'est qu'après avoir ainsi rallumé dans leur cœur l'espérance et l'amour qu'il impose à chacun sa pénitence.

Il dit à la femme : *Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari et il te domînera.* Remarquons bien, il ne la maudit point; il ne lui retire pas même cette première bénédiction, cette fécondité naturelle qu'il lui avait auparavant donnée; seulement il y ajoute les douleurs de l'enfantement et la sujétion à son mari. Sans le péché l'enfant, conçu sans aucun désordre des sens, fût né sans aucune incommodité pour sa mère. Par le péché l'enfant conçu dans la concupiscence met en péril de mort celle qui lui donne la vie. Sans le péché la femme eût été, non pas l'égale de l'homme, mais son heureuse compagne; l'homme ne lui eût fait sentir sa supériorité naturelle que par plus de raison, de vertu et de sagesse. Parce que la femme, pour avoir voulu se décider seule, a perdu l'homme avec elle, cette douce supériorité est changée en une amère domination. L'homme était supérieur par raison, il devient un maître sévère par humeur; sa jalousie le rend un tyran, la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Elles n'en sont délivrées, elles ne recouvrent leur dignité première qu'à mesure que le Seigneur né de la femme y est connu et adoré, qu'à mesure que sa divine Mère y est honorée et invoquée comme le modèle des mères, des épouses et des vierges.

A l'homme il dit : *Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit que je t'avais interdit, maudite soit la terre à cause de toi et ton travail.* Ici encore admirons la bonté de Dieu. Il ne maudit point l'homme; il l'avait béni, et ses dons sont sans repentance; mais il maudit la terre qu'il doit labourer, il lui ôte sa fécondité primitive. Innocent, l'homme devait travailler et garder le jardin de délices, travail agréable et facile, plus fait pour développer la beauté de son esprit que pour fatiguer les membres de son corps. Par les embellissements qu'il ajoutait à la nature l'homme eût été un second créateur. Mais, coupable, il est condamné au travail comme à une peine; il y est condamné pour vivre, et, pour que cette peine soit plus grande, la terre est maudite à cause de lui. Il ne lui arrachera aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

*Tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur. Chaque jour.* La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison; à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper; nous sommes à la merci du ciel inconstant, qui fait pleuvoir sur le tendre épi non-seulement les eaux nourissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

*La terre te produira des épines et des charbons.* Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant, si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes; elle se hérissé d'épines; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

*Tu te nourriras de l'herbe de la terre.* Il semble que, dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits; mais, depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force, et le blé, dont se forme le pain qui est notre nour-



riture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles *Tu te nourriras d'herbe, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*. Voilà le commencement de nos malheurs; c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

*Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré; car tu es poussière, et en poussière tu retourneras.* Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ni d'autre repos pour nous que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux; la mort se présente de toutes parts, et dans l'herbe qui se flétrit sous la faux du moissonneur, et dans le chêne qui succombe sous la hache du bûcheron, et dans la terre entière, notre commun sépulcre<sup>1</sup>.

Tout cela est triste, tout cela fait de la terre un lieu d'exil, une vallée de larmes; mais tout cela est dans l'ordre. Si la terre n'était habitée que par des créatures innocentes et saintes, sans doute il y aurait de quoi s'étonner de l'intempérie de son atmosphère, de la dureté opiniâtre de son sol, de sa stérilité féconde en épines et en chardons. Mais, puisque c'est un lieu de pénitence et de correction pour des créatures coupables et déchues, qu'il s'agit de régénérer par la peine et d'arracher aux choses des sens pour les élever, aux choses de l'esprit et de Dieu et leur faire désirer une patrie meilleure, on ne peut plus s'étonner de ce qu'on y trouve d'affliction; ce qui paraît un désordre est un effet de l'ordre, ce qui paraît un renversement de l'harmonie universelle n'est qu'un châtement du désordre qui l'a violée. L'homme a péché pour avoir trop aimé les choses de la terre, pour s'être préféré lui-même à Dieu; pour le punir et le corriger Dieu retire à la terre et à l'homme une partie des dons qu'il leur avait faits. La terre ne produit presque plus de son naturel que des épines et des chardons; le cœur de l'homme ne produira presque plus que des pensées et des desirs mauvais; l'homme apprendra, par une triste mais salutaire expérience, que tout ce

qui est bon vient de Dieu, et qu'en lui seul est le salut et le bonheur. En tout cela non-seulement il y a une justice parfaite, mais une grande miséricorde. Malgré les amertumes dont Dieu a parsemé notre vie terrestre, nous la trouvons néanmoins si douce et si attrayante que nous sommes toujours en péril de nous y attacher trop et jusqu'à oublier la vie éternelle. Que serait-ce donc si, dans sa miséricordieuse justice, il n'y avait répandu ces quelques amertumes? Ah! bien loin de nous plaindre que Dieu ait rendu la présente vie trop pénible, craignons de la trouver trop aimable. Sachons en profiter, à l'exemple de notre premier père, pour expier nos fautes et mériter ce paradis céleste dont le terrestre n'était qu'une grossière image.

Adam et Ève, entendant la voix de Dieu, n'endurcirent point leur cœur. Espérant dès lors au Fils de la femme qui devait écraser la tête du serpent, ils firent pénitence de leur faute et obtinrent le pardon. *La Sagesse, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur, tira de son péché celui qui avait été créé le père du monde et lui donna la vertu de dominer toutes choses*<sup>1</sup>. C'est ce que nous apprend l'Esprit-Saint au livre de la Sagesse. Aujourd'hui encore les traditions orientales parlent de la longue pénitence du premier homme. Dans l'île de Ceylan il est une haute montagne surnommée le pic d'Adam, où l'on prétend qu'il pleura sa faute pendant des siècles<sup>2</sup>. Une tradition particulière des Juifs voulait qu'il fût enseveli à Jérusalem, au lieu même où le nouvel Adam devait réparer le malheur de l'ancien. Enfin, lorsqu'au deuxième siècle de l'ère chrétienne un esprit excessif soutint qu'Adam était damné, toute l'Église le condamna d'erreur<sup>3</sup>.

N'excédons en rien. Par exemple ne répétons point, avec certains auteurs modernes, que Dieu maudit Adam, qu'il maudit Ève, qu'il maudit toute leur race, parce que l'Écriture ne le dit point. Elle nous apprend bien qu'il maudit le serpent ainsi que la terre, mais elle ne dit point qu'il maudit

<sup>1</sup> Bossuet, *Elévat.*

<sup>1</sup> Sag., 10. — <sup>2</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orientale*. — <sup>3</sup> Tien.



nos premiers ancêtres; elle nous le montre, au contraire, avant de leur imposer leur pénitence, leur annonçant, leur assurant la plus ineffable des bénédictions, la venue du Sauveur. Ne prêtons point à Dieu ce qu'il peut y avoir de farouche dans notre humeur, de dur dans notre caractère. Lors même qu'il punit, Dieu est toujours père, Dieu est toujours bon. Voyez comme il ménage l'homme; au lieu de le maudire il maudit à cause de lui la terre, comme un père tendre qui, pour corriger son jeune fils, frappe à côté de lui, brise à côté de lui un meuble insensible.

Les suites du péché en général sont terribles, sont déplorables; cependant ne les exagérons pas. Jésus-Christ a dit du plus coupable des pécheurs, de Judas : *Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût pas né*. Ne lui faisons pas dire, avec certains interprètes, *qu'il n'eût pas été*, parce que cela n'est pas dit, et que d'ailleurs, comme le remarque saint Augustin sur ce texte : *Rien ne saurait être ni bon ni meilleur à qui n'est pas*<sup>1</sup>. Les réprouvés eux-mêmes diront dans le dernier jour aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de Celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau<sup>2</sup>. » Ils ne diront pas : « Anéantissez-nous. » La raison en est dans ces paroles de saint Augustin : « De même qu'une créature sensible, lors même qu'elle souffre, est meilleure qu'une pierre qui ne peut souffrir d'aucune façon, de même la créature raisonnable, même malheureuse, l'emporte sur celle qui est privée de raison et de sensibilité, et qui pour cela n'est point exposée au malheur<sup>3</sup>. » D'après ces paroles du saint docteur le sens de l'Évangile serait : il vaudrait mieux pour cet homme qu'il fût mort dans le sein de sa mère que d'être né réellement.

Quant à la vraie punition du péché originel, elle consiste à être privé des dons surnaturels que Dieu avait surajoutés à la nature humaine dans le premier homme, chef et représentant de cette nature, et elle ne consiste qu'en cela. Le principal de ces dons était la grâce, qui devait se consommer dans la claire vue de l'essence divine. L'immortalité

du corps, la parfaite soumission des sens à l'âme et de l'âme à Dieu en étaient les suites. Par le péché l'homme a perdu tous ces dons surhumains; il est réduit à sa nature seule, nature imparfaite, mais telle néanmoins que Dieu aurait pu l'y créer dès l'origine. Telle est la doctrine de l'Église, qui a condamné dans Baius cette proposition : « Dieu n'aurait pu dès l'origine créer l'homme tel qu'il naît maintenant<sup>4</sup>. »

Pour bien apprécier la chute que nous avons faite dans notre premier père, considérons bien d'où nous sommes tombés. Notre premier père avait un esprit naturellement clair et net, une volonté naturellement droite, un corps parfaitement soumis à l'âme; de plus son âme était élevée à l'état surnaturel et divin par la grâce que nous appelons sanctifiante ou habituelle. Son esprit recevait, de la grâce que nous appelons actuelle, la force de concevoir les vérités, et sa volonté, la force d'aimer les vertus de cet état divin qui, sous tous les rapports, surpasse infiniment les forces de la nature, si parfaite qu'elle fût. S'il nous avait engendrés dans cet état, nous serions nés avec un esprit naturellement clair et net, avec une volonté naturellement droite, avec un corps parfaitement soumis à l'âme. Surtout nous serions nés comme lui avait été créé, dans l'état de grâce et avec le secours de la grâce, pour embrasser les vérités et les vertus surnaturelles.

Remarquons bien : nous naîtrions dans le même état que notre premier père a été créé, mais non pas dans un état meilleur. Comme lui nous serions soumis à l'épreuve, comme lui nous pourrions perdre la grâce et tomber dans un état de péché et de mort. Saint Thomas, examinant *ex professo* la question si les enfants nés dans l'état d'innocence eussent été confirmés en la justice, répond formellement que non. Outre un texte de saint Augustin qui le suppose, il en donne la raison que voici : « Il est évident que les enfants en leur naissance n'eussent pas eu plus de perfection que leurs parents en l'état de génération. Or, tout le temps qu'ils eussent engendré, leurs parents n'eussent pas été confirmés

<sup>1</sup> *Quæst.* 40 in *Matth.* — <sup>2</sup> *Apoc.*, 6. — <sup>3</sup> *De Civit. Dei*, l. 12, c. 1.

<sup>4</sup> *Baii prop.* 55.

dans la justice. La preuve en est que l'homme n'y est confirmé que par la claire vue de Dieu, ce qui ne se peut avec la vie animale, dans laquelle seule a lieu la génération. « Vous ne pourrez voir ma face, dit le Seigneur à Moïse, car nul homme ne me verra et vivra<sup>1</sup>. » Donc les enfants ne seraient non plus nés avec cette confirmation<sup>2</sup>. »

Il est bon de se rappeler ceci, car on s'imagine trop souvent que, si notre premier père avait été fidèle, nous n'eussions eu rien à craindre ni rien à faire. La vérité est que, ce commun ancêtre eût-il été fidèle, nos ancêtres particuliers pouvaient ne l'être pas, et, par suite, nous engendrer dans un péché originel. Enfin, tous nos pères eussent-ils été fidèles, nous pourrions ne l'être point, tomber dans un état de péché et de mort<sup>3</sup>. Et, dans ce cas, pourrions-nous compter sur la miséricorde qui a suivi la chute de notre premier père? Pensons-y bien, et, au lieu de murmurer, nous trouverons de quoi bénir.

Considérons maintenant la chute que nous avons faite dans nos premiers parents. Par le péché ils déchurent de l'état surnaturel ou de la grâce; ils déchurent et du droit de voir Dieu en son essence et du pouvoir de le mériter. Ils furent même lésés dans la perfection de leur nature; leur esprit, au lieu d'être naturellement clair et net, s'est obscurci; leur volonté, au lieu de rester naturellement droite, s'est inclinée au mal; leur corps, au lieu d'être parfaitement soumis à l'âme, s'est révolté contre elle et la domine. D'eux-mêmes il leur était impossible de remonter d'où ils étaient tombés; c'était de soi une élévation infiniment au-dessus de la plus parfaite créature, et eux, outre qu'ils n'étaient pas des créatures les plus parfaites, étaient encore lésés dans leurs facultés naturelles. Il leur fallait, pour se relever, la grâce et le secours surnaturel de Dieu, d'abord pour guérir la maladie de leur esprit et de leur volonté, ensuite pour mériter la vie éternelle et la vision intuitive de Dieu.

Il ne sera point difficile de préciser maintenant la différence de besoin que l'homme

a de la grâce avant et après son péché. Saint Thomas dit à ce sujet : « L'homme, après le péché, n'a pas plus besoin de la grâce de Dieu qu'auparavant, mais pour plus de choses, pour guérir et pour mériter; auparavant il n'en avait besoin que pour l'une des deux, la dernière. Avant, il pouvait, sans le don surnaturel de la grâce, connaître les vérités naturelles, faire tout le bien naturel, aimer Dieu naturellement par-dessus toutes choses, éviter tous les péchés; mais il ne pouvait sans elle mériter la vie éternelle, qui est chose au-dessus de la force naturelle de l'homme. Depuis, il ne peut plus, sans la grâce, connaître que quelques vérités naturelles, faire que quelques biens particuliers du même ordre, éviter que quelques péchés. Pour qu'il puisse tout cela dans son entier comme auparavant, il faut que la grâce, ou du moins une grâce, guérisse l'infirmité ou la corruption de la nature. Enfin, après comme avant, il a besoin de la grâce pour mériter la vie éternelle, pour croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu surnaturellement comme objet de la vision intuitive<sup>4</sup>. »

Pour ce qui est en particulier des enfants qui meurent avec le seul péché originel, saint Augustin dit que leur peine est de toutes les peines la plus douce<sup>5</sup>. Saint Thomas infère de là qu'elle est plus douce que celle d'un péché véniel. En examinant la chose en détail, il conclut que cette peine consiste uniquement dans la privation et non dans aucune souffrance, dans la privation de tout ce qui est au-dessus de la nature de l'homme, comme de voir Dieu en lui-même, mais non dans aucune souffrance, dans aucune douleur, pas même à cause de cette privation. Car, pour s'affliger de n'avoir pas ce bien surnaturel, il faudrait que ces enfants le connussent; or, ce qui est au-dessus de la nature, on ne peut le connaître que par la lumière surnaturelle de la grâce et de la foi, que ces enfants n'ont point. Donc, conclut l'Ange de l'école, leurs âmes ne savent pas qu'elles sont privées d'un tel bien, et c'est pourquoi elles n'en sont point affligées;

<sup>1</sup> Exode, 33, 20. — <sup>2</sup> S. Th., *Summa*, p. 1, q. 100, art. 2. — <sup>3</sup> S. Th., q. 5, de *Malo*, art. 4, t. 8 de ses œuvres, p. 285, édit. d'Anvers.

<sup>4</sup> S. Th., *Summa*, p. 1, q. 95, art. 4-12, q. 109; a. 2, a. 3, a. 4. — <sup>5</sup> *Enchirid.*, c. 93.



mais ce qu'elles ont naturellement, elles le possèdent sans douleur <sup>1</sup>.

Quant à la malédiction que Dieu prononça contre la terre, il est à croire qu'elle se fit sentir non-seulement par une altération de température, par une diminution de fertilité, mais encore par de grands bouleversements. A cette terrible parole : *Maudite soit la terre!* des montagnes se seront ébranlées et renversées, des plages entières se seront abîmées sous les eaux, des mers auront paru à sec. De là sans doute une partie de ces violents bouleversements que l'on remarque à l'extérieur et à l'intérieur de notre globe. La tradition l'insinue. « Dans l'état du premier ciel, disent les philosophes de la Chine, l'homme était uni au dedans à la souveraine raison, et au dehors il pratiquait toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité, il n'y avait en lui aucun mélange de fausseté. Alors les quatre saisons de l'année suivaient un ordre réglé sans confusion. Rien ne nuisait à l'homme, et l'homme ne nuisait à rien; une harmonie universelle régnait dans toute la nature. » Mais, suivant la même tradition, « les colonnes du ciel furent rompues, la terre fut ébranlée jusqu'aux fondements. *L'homme s'étant révolté contre le Ciel*, le système de l'univers fut dérangé et l'harmonie générale troublée; les maux et les crimes inondèrent la face de la terre <sup>2</sup>. »

L'homme ne fut pas longtemps à se ressentir de la catastrophe universelle; il eut besoin de se vêtir, non-seulement pour cacher ce qui le faisait rougir dans son corps, mais encore pour se défendre contre les injures de l'air. En cela encore Dieu se montra pour lui un père compatissant. *Il fit à l'homme et à la femme des habits de peaux et les en revêtit.*

On peut présumer qu'il leur enseigna dans cette occasion l'usage et la nature des sacrifices, le choix des victimes, la manière de les offrir et de participer à leur chair. Ce furent probablement les peaux des premières victimes offertes qui leur servirent de vêtements. Ces sacrifices divers figuraient tous le sacrifice adorable de *l'Agneau de Dieu*, qui

*a été immolé en prédestination dès l'origine du monde*<sup>1</sup>, et qui seul pouvait communiquer du mérite et de l'efficace aux autres. Nous participons à sa chair et nous devons revêtir sa miséricorde, sa douceur, son humilité, sa modestie, sa patience, comme la robe divine de l'homme nouveau<sup>2</sup>.

« Dieu dit alors : Voici Adam devenu comme l'un d'entre nous, de manière à savoir le bien et le mal. Maintenant donc craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. Et Jéhova, Dieu, le mit hors du jardin de délices pour labourer la terre d'où il avait été tiré. Et il chassa l'homme, et il plaça au côté oriental du jardin de volupté les chérubins, et un glaive flamboyant qui s'agitait toujours pour garder la voie de l'arbre de vie <sup>3</sup>. »

Dans les premières paroles les interprètes ont vu une sorte de dérision où Dieu se moque de la présomption déçue d'Adam, qui connaissait alors, par une expérience bien amère, la différence du bien et du mal. On pourrait y voir peut-être aussi une allusion profonde au mystère de l'Incarnation, où, par suite du péché, l'homme devient en effet comme une des trois personnes divines. En Dieu les apparences même les plus sévères cachent un abîme de miséricorde.

L'homme coupable était condamné à mourir. La mort est la plus terrible des peines; mais, subie comme elle doit l'être, elle en est la fin. Après cela il y a pour le vrai pénitent la consolation et la joie éternelles. Si Adam eût mangé du fruit de vie qui donnait l'immortalité, il n'aurait jamais mis fin à ses peines, n'en ayant jamais subi la dernière. C'est donc autant par miséricorde que par justice que Dieu l'empêche d'y porter la main et qu'il le chasse du jardin de délices.

Que l'arbre de vie eût la vertu de faire vivre, non-seulement très-longtemps, mais toujours, on peut le conclure de l'histoire d'Adam même. Il n'avait pas mangé de ce fruit, et cependant il vécut près de dix siècles. Lors donc que Dieu ne veut pas qu'il en mange, de peur qu'il ne vive éternellement,

<sup>1</sup> S. Th., *Opera*, t. 8, q. 5, de *Pœna peccati origin.*, art. 3. — <sup>2</sup> Ramsay, *Discours sur la Mythologie*, p. 146-148.

<sup>1</sup> Apoc., 13, 8. — <sup>2</sup> Coloss., 3. — <sup>3</sup> Gen., 3, 22-24.



on voit bien que cet *éternellement* veut dire *toujours*. Les Hindous et les Grecs, dans leurs traditions poétiques, chantent à l'envi ce fruit d'immortalité, les uns sous le nom d'*amrita*, les autres sous le nom d'*ambroisie*.

Quant aux êtres mystérieux que Dieu place au côté oriental du jardin d'Éden, la terminaison plurielle de *chérubin*, en hébreu, indique qu'ils étaient trois ou quatre.

C'étaient peut-être ces quatre chérubins que l'on voit à plusieurs reprises dans les prophéties d'Ézéchiël et dans l'Apocalypse de saint Jean, et qui paraissent comme les quatre puissances principales par qui Dieu gouverne et l'univers matériel, et le genre humain, et l'Église chrétienne. Leur ensem-

ble forme une espèce de char sur lequel le Très-Haut s'avance à travers les mondes et les siècles, un trône où il est assis et d'où il prononce ses jugements contre les rois et les nations. Du milieu de ce trône de gloire partent des foudres et des éclairs pour exécuter la sentence. C'est ce que veut dire peut-être ce glaive de feu qui se brandissait à l'entrée du paradis. Dieu, qui d'abord avait traité l'homme avec la familiarité d'un père, veut y faire succéder, ce semble, l'appareil formidable de maître et de juge souverain<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans ce livre, ainsi que dans toute la première partie de cette histoire, on a souvent mis à profit les réflexions du comte de STOLBERG, dans son *Histoire de la Religion de Jésus-Christ*.

## LIVRE TROISIÈME

ENTRE 4000 ET 6000 A 2400 ET 3000 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Vie des premiers hommes. — Le déluge, tombeau de l'ancien monde, qui en ressuscite nouveau.**

Le genre humain est déchu, mais il doit se relever ; il s'est vicié par sa faute, mais il doit se guérir par la grâce de Dieu. Ce n'est pas une guérison mécanique du corps, mais une guérison libre et volontaire de l'âme. Il faut que le malade la désire et qu'il s'y prête ; il faut, pour cela, qu'il sente toute la profondeur de son mal, le dérèglement de sa volonté, l'obscurcissement de son intelligence. Le médecin laissera donc la maladie prendre son cours et jeter tout son venin ; à certaines périodes seulement il y appliquera quelque remède préparatoire pour en diriger les crises, même les plus violentes, à la guérison finale. Comme le genre humain ne vit pas qu'un jour, mais tous les siècles temporels, sa restauration ne se complètera qu'à la longue. Son médecin ne le perd jamais de vue et ce médecin est Dieu, qui, au temps voulu, se fera lui-même remède.

Les progrès de cette maladie et de cette guérison, l'art du médecin, qui fait servir de moyens les obstacles mêmes, tel est le véritable objet de l'histoire humaine. Sans cela elle pourra bien présenter quelques particularités intéressantes, mais le tout n'aura point de sens. Cette histoire commence proprement ici ; car c'est ici proprement que commence le développement du bien et du mal dans le genre humain.

*Adam connut Ève, sa femme, et elle conçut et enfanta Caïn, qui signifie acquisition, disant : Je possède, j'ai acquis, j'ai engendré un homme de par Dieu ; au pied de la lettre hébraïque : J'ai acquis, j'ai engendré, je possède un homme*

*qui est Jéhova* <sup>1</sup>. Ève qualifie son premier-né non pas d'enfant, mais d'homme ; il est, suivant elle, Jéhova, *celui qui est*. Dieu avait annoncé que le fils de la femme écraserait la tête au serpent ; il avait fait entendre que ce fils serait un Homme-Dieu. Ève, encore toute pleine de ces paroles de miséricorde, se croit cette bienheureuse mère ; elle croit son fils ce Dieu-Homme. De là cette joyeuse exclamation : *J'ai mis au monde l'homme Jéhova !* Mais le premier sera l'homme terrestre ; l'homme céleste viendra qu'après. Il semblerait que notre mère s'aperçût bientôt de son erreur ; car, ayant mis au monde un second fils, il reçut le nom d'*Abel*, qui signifie *vanité* ou *deuil*. Toutefois ce puîné, s'il n'était pas Celui qui est la justice et la sainteté même, en devait être une figure ressemblante et en sa vie et en sa mort.

Abel fut pasteur de brebis et Caïn laboureur, littéralement, en hébreu, *serviteur* ou *esclave de la terre*. Or il arriva, après du temps, que Caïn présenta des fruits de la terre en oblation à Jéhova. Abel présenta également une oblation des prémices de son troupeau et de leur graisse. Et Jéhova tourna ses regards vers Abel et son oblation ; mais, pour Caïn et son offrande, il n'y regarda point.

Chacun des deux frères offre son sacrifice. Leur père commun, peut-être Dieu lui-même, leur avait appris l'obligation et la manière de le faire. Abel, comme l'ont re-

<sup>1</sup> Deuxième lettre de M. Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 405.

marqué les interprètes, offre les prémices de son troupeau et ce qu'il y avait de meilleur ; mais il n'est point parlé de prémices au sacrifice de Caïn ; on peut conclure qu'il les garda pour lui-même et qu'il n'offrit à Dieu que du reste. Cette différence au dehors avait sa source au dedans. Abel était animé d'une foi plus vive ; voilà pourquoi, dit saint Paul, il offrit un sacrifice plus précieux ; aussi Dieu témoigna-t-il publiquement qu'il le reconnaissait pour juste en agréant ses dons d'une manière visible<sup>1</sup>. On pense communément que ce fut en les consumant par un feu du ciel, comme il fit du premier sacrifice d'Aaron, premier pontife d'Israël<sup>2</sup>. On peut croire que les deux fils d'Adam présentèrent à Dieu leur oblation tournés vers le paradis terrestre, d'où leur père avait été chassé, et devant lequel étaient placés les chérubins comme devant un inaccessible sanctuaire. Ce fut peut-être du milieu de ces chérubins flamboyants que partit la flamme qui consuma le sacrifice d'Abel, comme ce fut du Saint des saints que partit celle qui consuma le sacrifice d'Aaron, nouvellement sacré pontife d'Israël.

A la vue de la différence que Dieu mettait entre son oblation et celle de son frère « Caïn fut violemment irrité, et son visage fut abattu. Mais le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas le salaire ? Si tu fais le mal, le péché se couchera à ta porte ; sa convoitise aspirera vers toi, mais tu pourras le dominer. »

Caïn devient envieux de son frère parce que son frère est juste et que ses œuvres sont bonnes, tandis que les siennes sont mauvaises ainsi que son cœur<sup>3</sup>. Peut-être voyait-il dans cette préférence que Dieu avait donnée au sacrifice d'Abel un indice qu'il le choisissait pour prêtre et pontife universel du genre humain. Un Père de l'Eglise nomme effectivement Abel le premier prêtre ou pontife de ce premier univers<sup>4</sup>. Ainsi, et pour les mêmes raisons, verrons-nous le Juif devenir jaloux du Christ, le Juste par excellence.

Dieu, toujours bon, rappelle à Caïn que, si son offrande n'a pas été reçue avec la même faveur, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même : tout est entre ses mains, le bien et le mal, la récompense et la peine. S'il ne fait pas le bien le péché assiègera sa porte comme un animal immonde qui ne cherchera qu'à l'atteindre pour en faire sa proie. Toutefois, s'il veut, alors même il pourra dominer encore ce monstre hideux.

Caïn ne profita guère de la remontrance divine. Un jour « il dit à Abel, son frère : Sortons. Et, lorsqu'ils étaient dans la campagne, Caïn s'éleva contre son frère Abel et le tua. » Voilà comme le premier meurtrier, par jalousie, met à mort le premier juste. Nous verrons un autre Caïn, le peuple juif, également jaloux, sortir de Jérusalem avec son frère le Juste, le Saint, le Christ, et, arrivé dans les champs, le mettre à mort sur le Calvaire.

« Alors Jéhova, ou l'Éternel, dit à Caïn : Où est Abel, ton frère ? Il répondit : Je ne sais pas. Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? Mais l'Éternel lui dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de cette terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit de dessus cette terre qui a ouvert la bouche pour recevoir le sang de ton frère versé par ta main. Si tu la cultives elle ne te donnera plus sa fécondité ; tu seras errant et fugitif dans l'univers. Caïn dit alors à l'Éternel : Mon iniquité est trop grande pour que je puisse mériter le pardon (suivant quelques interprètes : La peine de mon iniquité est trop grande pour que je puisse la porter). Voilà que vous me chassez aujourd'hui de dessus cette terre ; je dois me cacher de devant votre face. Lors donc que je serai errant et fugitif dans l'univers, tout ce qui me trouvera me tuera. — Cela ne sera point ainsi, répondit l'Éternel ; quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. Et l'Éternel mit un signe en Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât pas. Caïn sortit donc de devant la face de l'Éternel et habita dans la terre de Nod ou de la Fuite, vers l'orient d'Éden<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Hébr., 11. — <sup>2</sup> Lévit., 9, 24. — <sup>3</sup> 1 Jean, 3. —

<sup>4</sup> S. Ephrem, dans son *Homélie du sacerdoce*.

<sup>1</sup> Gen., 4.



Dieu interroge non comme quelqu'un qui ignore, mais comme le juge qui veut convaincre un criminel et le punir. Il avait tout vu ; néanmoins il interroge Caïn comme il avait interrogé Adam ; il écoute leur défense avant de les condamner. Il voulait, par son exemple, apprendre à la justice humaine comment elle doit procéder à l'égard même du meurtrier.

*Où est Abel, ton frère ?* Question simple et paternelle, qui éveille tous les jours dans le cœur d'un frère et d'une sœur ce que l'amitié a de plus tendre. Mais quel coup de foudre pour Caïn ! Tel est toutefois déjà son endurcissement qu'il n'en est point atterré ni touché, mais qu'il répond avec insolence : *Je ne sais. Suis-je donc le gardien de mon frère ?* Quelle différence entre Adam coupable et son fils criminel ! Adam rougit des suites de sa faute, il en fait l'aveu ; Caïn est tellement endurci dans son crime qu'il va jusqu'à insulter son juge. Aussi la sentence est-elle bien différente. Adam ne fut pas maudit, Caïn le sera. Une malédiction terrible le chasse de la contrée qu'il a abreuvée du sang de son frère et le condamne à une vie errante et fugitive. Alors Caïn avoue indirectement son crime, en disant qu'il est trop grand pour qu'il puisse en obtenir le pardon ou en supporter la peine. Mais ce qui l'occupe principalement, c'est la crainte d'être tué : il sentait bien qu'il méritait de l'être. Dieu le rassure de ce côté. Seul maître de la vie, il ne permet à personne de l'ôter à Caïn ; il veut, par la vie fugitive et tremblante de ce premier meurtrier, inspirer l'horreur du meurtre à tous les hommes. Pour augmenter encore cette horreur il annonce que quiconque le tuerait serait puni sept fois plus encore. Quant au signe que Dieu met en Caïn, on croit communément, d'après la version grecque, qui porte : *Tu seras gémissant et tremblant sur la terre*, que ce fut un horrible tremblement de tous ses membres qui effrayait les spectateurs, surtout en leur rappelant qu'une punition sept fois plus terrible encore était réservée à quiconque tuerait ce malheureux.

« Alors Caïn sortit de devant la face de l'Éternel, et habita dans la terre de Nod ou de la Fuite, vers l'orient d'Éden. »

On voit par ces dernières paroles, ainsi que par d'autres semblables, que le pays d'Éden était regardé par les premiers hommes comme leur centre, leur berceau, leur patrie commune. Dans ce pays était le jardin de Dieu, à l'entrée duquel étaient placés les chérubins. Adam avait été chassé du jardin ou du paradis, mais il n'est pas dit qu'il le fut d'Éden même. Il est à croire que nos premiers parents, bannis du paradis terrestre, se fixèrent tout auprès dans le pays qui l'enfermait ; il est à croire que, dans leurs prières et leurs sacrifices, ils tournaient leurs regards vers cette espèce de sanctuaire où ils avaient vécu familièrement avec leur Créateur, mais dont ils ne voyaient plus alors que l'appareil formidable des chérubins. Peut-être fut-ce du haut de ces chérubins mystérieux, comme du haut de son trône, que Dieu interrogea Caïn ; peut-être, quand il est dit que Caïn se retira de devant la face de l'Éternel, faut-il entendre qu'il se retira de devant ce trône de sa gloire, et qu'il sortit même du pays d'Éden, comme étant à la fois excommunié et banni, retranché du culte divin et de la société humaine.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que, chez tous les peuples de l'antiquité, les grands coupables, les meurtriers, les parricides étaient tout ensemble excommuniés et bannis, exclus des cérémonies religieuses et des relations sociales. On craignait de se trouver avec eux sous un même toit ou dans un même navire ; on craignait d'être enveloppé dans le même châtimement avec eux par la vengeance divine qui les poursuivait partout. Philosophes, historiens, poètes, tout est plein de pareilles idées ou de pareils exemples. Cette croyance se retrouve chez les hommes les moins familiarisés avec la philosophie et la science. Ainsi les païens de l'île de Malte, voyant saint Paul, après être échappé du naufrage, mordu par une vipère, se dirent entre eux : « Il faut que ce soit un homicide, puisque, sauvé de la mer, la vengeance ne permet pas qu'il vive<sup>1</sup>. »

Le fond de cette croyance est la vérité même. La vengeance de Dieu poursuit le pé-

<sup>1</sup> Act., 28.

cheur et dans le temps et dans l'éternité : dans l'un, pour le faire rentrer en lui-même ; dans l'autre, pour le punir de son impénitence. Le genre humain tout entier est dans le premier cas ; Satan, avec ses anges, est dans le second. Les premiers siècles du monde en avaient un exemple visible dans un homme ; nous en avons sous les yeux un exemple encore bien plus terrible dans tout un peuple.

Le peuple aimé de Dieu, le peuple juif, dans la fureur de sa jalousie, a tué le Christ, son frère, chef du peuple païné, du peuple chrétien. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis ce crime. Depuis dix-huit siècles Dieu et les hommes demandent à cet autre Caïn : Où est ton frère ? où est le Christ qui devait naître de ton sang, et, suivant les prophètes, convertir à Dieu toutes les nations ? Et, depuis dix-huit siècles, il répond avec l'obstination du premier fratricide : Je ne sais. Suis-je donc le gardien de mon frère ? Et il dit plus vrai que Caïn. Il ne sait où est le Christ ; il ne voit pas ce que tout le monde voit ; il ne voit pas qu'au lieu d'en avoir été le gardien fidèle il en a été le coupable meurtrier ; il ne se souvient plus de sa propre imprécation : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. » Il ne voit pas qu'avec ce sang pèse sur sa tête le sang de tous les justes persécutés, à commencer par celui d'Abel. Cependant comment ne le voir pas ? Lorsque jadis il eut comblé la mesure de son iniquité par ses fréquentes rechutes dans l'idolâtrie, Dieu le punit par une captivité de soixante-dix ans à Babylone, et voici vingt-six fois soixante-dix ans qu'il est chassé de sa ville et de son pays, dispersé par toute la terre, sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans forme de peuple ; partout vagabond et fugitif, partout méprisé et tremblant. Quel est donc ce crime plus grand que tous ces crimes ? Tout le monde le lui dit ; tout le monde lui dit que le sang qu'il a versé, il y a dix-huit siècles, crie vengeance contre lui, mais que, s'il veut, il criera pour lui miséricorde. Effrayé de cette lumière terrible il n'ose y arrêter ses regards. Une loi lui a été donnée, terre autrefois ruisselante de lait et de miel ; il la cultive, il en remue l'é-

corce, il en garde l'extérieur, la circoncision, la pâque, le sabbat ; mais cette terre est frappée pour lui de stérilité ; elle a perdu pour lui son lait, son miel, son âme, sa vie, qui est le Christ. Accusé ainsi d'un déicide par la voix de l'univers, ne trouvant dans sa loi rien qui le rassure, il tombe dans un secret désespoir ; non plus que Caïn il ne demandera point à Dieu miséricorde ; son unique crainte, comme celle de Caïn, c'est que qui-conque le rencontrera ne le tue. Mais Dieu, qui veut en faire un exemple éclatant de sa justice et un témoin irrécusable de sa vérité, y a pourvu<sup>1</sup> ; il a mis sur lui un signe, comme autrefois sur Caïn, un opiniâtre et inexplicable attachement à une loi qui est sa condamnation, et, dans l'extérieur même, une physionomie hagarde qui le distingue de tout autre peuple. Aussi les Romains viendront et soumettront toutes les nations à leurs lois et à leurs usages ; les barbares viendront et changeront tous les usages et toutes les lois ; les savants, les politiques viendront et mettront tout en œuvre pour faire du peuple juif un autre peuple ; mais ni la puissance romaine, ni la barbarie, ni la civilisation n'y pourra rien : le Juif restera toujours Juif. On le méprisera, on l'opprimera, on le persécutera, on le flattera même quelquefois, mais jamais on ne pourra le changer ni l'exterminer ; il faut qu'il soit là pour l'instruction de l'univers.

Chose étonnante ! Malgré l'avertissement du Ciel Caïn tue son frère. Ce crime affreux semble devoir contrarier les desseins de la Providence, et il ne fait que les accomplir. Dans Abel l'humanité offre à Dieu ses prémices : le premier mort est un juste, un saint, un martyr ; la terre a désormais un intercesseur dans le ciel ; le ciel et la terre sont réconciliés l'un avec l'autre. Caïn même, s'il veut, obtiendra miséricorde ; une longue vie lui est donnée pour la peine de son crime et pour apprendre au premier monde que, si l'homme est libre de faire le bien ou le mal, Dieu aussi est juste pour le récompenser ou le punir. A l'exemple de Caïn le peuple juif tue le Christ. Ce crime, le plus

<sup>1</sup> Aug., *contra Faust.*, l. 12, c. 10.



grand des crimes, renverse, ce semble, les desseins du Très-Haut, et il ne fait que les exécuter. Par la mort du Christ la tête du serpent est écrasée, l'homme sauvé et Dieu honoré autant qu'il le mérite. Le peuple décide lui-même, quand il voudra, participera au salut éternel ; en attendant il servira de leçon et d'exemple.

Après la mort d'Abel l'Écriture nous parle en peu de mots de la postérité de Caïn ; elle en indique sept générations, mais sans marquer d'époques ni d'années. Caïn, ayant connu sa femme, en eut un fils nommé Hénoch ; plus tard il bâtit une ville qu'il appela du nom de son fils. La crainte d'être tué pour son meurtre lui fit peut-être bâtir une ville comme lieu de sûreté. Son cinquième descendant est nommé Lamech. Celui-ci rompit l'unité primitive du mariage en prenant à la fois deux femmes, Ada et Sella. La première enfanta Jabel, père de ceux qui habitent sous les tentes et des pasteurs, et Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de la cithare. La seconde engendra Tubalcaïn, habile à travailler le fer et l'airain, et une fille appelée Noéma ou la Belle. Tubalcaïn et sa sœur se retrouvent, suivant quelques-uns, dans Vulcain, forgeron célèbre dans les poètes, et sa femme Vénus, symbole de la beauté charnelle.

Quoi qu'il en soit Lamech dit un jour à ses deux femmes : « Ada et Sella, entendez ma voix ; femmes de Lamech, écoutez mes paroles : j'ai tué un homme pour ma blessure et un adolescent pour ma meurtrissure. Mais si Caïn est vengé sept fois, Lamech le sera septante fois sept. » On convient généralement qu'il y a dans ces paroles une certaine mesure poétique, et il est facile de s'en apercevoir ; mais on ne sait point au juste ce qu'elles veulent dire. Ce qui paraît certain, d'après le texte original, c'est que Lamech tua un homme fait et un enfant, non pas de propos délibéré, mais par accident ou pour sa propre défense. De là il conclut que, si Caïn, qui avait tué son frère avec préméditation, devait néanmoins être vengé sept fois sur celui qui le tuerait contre la défense de Dieu, lui, Lamech, devait l'être incomparablement plus. On voit que l'histoire du pre-

mier meurtrier n'était point oubliée parmi ses descendants et qu'elle y produisait même quelques bons effets. Ainsi Caïn cache son crime, le nie hardiment devant Dieu qui l'interroge, tandis que Lamech, sans être interrogé par personne, confesse le sien et en appelle à la justice de Dieu pour n'être puni que par lui<sup>1</sup>.

Mais toujours est-il que le meurtre se perpétua dans la race de Caïn, et que c'est là qu'on porta la première atteinte à la sainte et primitive unité de l'union conjugale. Ce que l'on peut y observer encore, c'est l'origine des castes et des professions héréditaires. Les descendants de Jabel sont pasteurs nomades, ceux de Jubal, musiciens, et ceux de Tubalcaïn, ouvriers en mines et en métaux.

Abel était mort, mais il devait comme renaître dans un autre lui-même, et, par cette espèce de substitution, perpétuer sa race jusqu'à nous. « Adam connut encore sa femme, et elle enfanta un fils, et elle lui donna le nom de Seth ou *substitué*, disant : Dieu m'a substitué une autre race pour Abel que Caïn a tué<sup>2</sup>. » « Adam avait vécu cent trente ans suivant l'hébreu, deux cent trente suivant la version des Septante, lorsqu'il engendra ce fils à son image et à sa ressemblance, et qu'il le nomma Seth<sup>3</sup>. » On présume de là qu'Abel fut tué l'an cent vingt-huit ou cent vingt-neuf de son père. A cette époque Adam avait sans doute déjà plus d'un fils et plus d'une fille ; sa postérité était déjà probablement assez nombreuse ; ce qui le fait croire, c'est que Caïn craignait d'être tué par le premier venu. Des auteurs<sup>4</sup> ont même calculé qu'à la mort d'Abel, une année avant la naissance de Seth, il devait y avoir sur la terre plus de quatre mille âmes ; il y en a même qui portent ce nombre jusqu'à cent mille. Une particularité remarquable, c'est que, d'après le nom que lui donnent son père et sa mère, Seth est une race substituée à son frère Abel, une race pour ainsi dire posthume du premier juste. Ainsi le Juste par excellence, après être mort

<sup>1</sup> S. Chrysost., *Homil.* 20 in cap. 4 Genes. — 2 Gen., 4, 25. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 5, 3. — <sup>3</sup> Entre autres l'Anglais Whiston.



sur la croix, s'est-il vu renaître dans le peuple chrétien. Seth apparaît dans tout cela comme le représentant d'Abel et comme son vicaire. Or, ce qu'il y a dans Abel de plus grand, c'est que, par son sacrifice et par sa mort, et comme prêtre et comme victime, il a été la figure du Christ, prêtre éternel et victime immolée depuis l'origine du monde. On pourrait donc considérer Seth comme le représentant et le vicaire du Christ dans l'Église primitive. Il est dit qu'Adam l'engendra à son image et à sa ressemblance. Ces paroles peuvent signifier qu'Adam l'engendra semblable à lui par le péché, et non point semblable à Dieu par la justice originelle. Cependant, comme ces paroles ne se disent que de Seth, il est naturel de penser qu'elles renferment plutôt une prérogative particulière, selon toute apparence, d'être, après Adam, le chef et le docteur spirituel du genre humain. Tel nous le représentent du moins des traditions orientales. Josèphe, historien juif, rapporte que de son temps il existait encore deux colonnes sur lesquelles Seth avait gravé le sommaire des plus utiles connaissances<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit de cette assertion, toujours prouve-t-elle que ce patriarche était généralement regardé comme le docteur universel du monde primitif et comme le fidèle dépositaire des traditions originelles.

À l'âge de cent cinq ans suivant l'hébreu et la Vulgate, de deux cent cinq suivant le grec des Septante, Seth engendra un fils qu'il appela Énos. Alors, dit le texte original, on commença d'invoquer le nom de Jéhova; autrement, alors on commença d'appeler du nom de Jéhova. La version latine traduit un peu différemment : « Celui-ci commença d'invoquer le nom du Seigneur<sup>2</sup>. » D'après l'interprétation commune ces divers sens sont également vrais. Ce fut du temps d'Énos, probablement par ses exhortations et sous sa présidence que l'on commença d'honorer l'Éternel par un culte public et

des assemblées régulières; ce fut, suivant toute apparence, vers le même temps que la société des fidèles reçut ou prit le nom d'enfants de Dieu, que nous verrons bientôt. En tout cas ce serait une exagération bien fautive que de s'imaginer, d'après le texte actuel de la Vulgate, qu'Énos fut le premier à invoquer le nom du Seigneur. Adam et Seth vivaient encore, qui certainement n'avaient point oublié Dieu ni cessé d'invoquer son nom. Un illustre Père de l'Église, saint Cyrille d'Alexandrie, avait des premiers hommes une idée bien différente<sup>3</sup>. Suivant lui, Seth, Énos et tous ses descendants, jusqu'à Noé, menaient une vie si sainte, étaient si semblables à Dieu par leurs vertus, que leurs pieux contemporains les appelaient dieux eux-mêmes. De là, dans leurs enfants, le nom d'enfants de Dieu ou des dieux. Et, de fait, la locution correspondante dans le texte original peut signifier également enfants de Dieu et enfants des dieux.

Énos ayant vécu quatre-vingt-dix ans suivant l'hébreu, cent quatre-vingt-dix suivant les Septante, engendra Caïnan, qui, à l'âge de soixante-dix ans, suivant le premier texte, de cent soixante-dix, suivant le second, engendra Malaléel. Celui-ci vécut soixante-cinq ans, autrement cent soixante-cinq, jusqu'à ce qu'il engendra Jared, qui, suivant les deux textes, engendra Hénoch à l'âge de cent soixante-deux. Ce dernier, ayant vécu soixante-cinq ans ou cent soixante-cinq, engendra Mathusalem.

*Hénoch marcha avec Dieu.* Cette expression a paru à un docte personnage indiquer la dignité du sacerdoce<sup>2</sup>. Toujours est-il que, dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne, on lisait, dans un recueil liturgique pour l'ordination des évêques : « O Dieu, qui dès le commencement avez établi des prêtres pour le salut de votre peuple, Abel d'abord, Seth, et Énos, et *Hénoch*, et Noé, et Melchisédech, et Job<sup>3</sup>. » Non-seulement Hénoch se rendit agréable à Dieu par une vie sainte, mais, avec le zèle d'un prophète, il prêcha la pénitence aux pécheurs de son temps et les menaça du jugement à venir. Un apôtre

<sup>1</sup> *Antiq.*, l. 1, c. 2. — <sup>2</sup> Peut-être aussi y avait-il originellement dans le texte de S. Jérôme : *Hic cepit invocari nomen Domini*, ici commença d'être invoqué le nom du Seigneur; ce qui rend exactement l'hébreu. Un *i* aura pu facilement se changer en *e* et donner la phrase actuelle : *Hic cepit invocare nomen Domini*.

<sup>3</sup> *In Gen.*, l. 2 et 3. — <sup>2</sup> Michaélis. — <sup>3</sup> *Constit. apost.*, l. 8, c. 5.

disait des impies qui blasphémaient l'Évangile : « Hénoc, septième depuis Adam, a prophétisé d'eux quand il a dit : « Voici que vient le Seigneur avec ses saintes myriades pour exercer le jugement contre tous les hommes et reprendre parmi eux tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui <sup>1</sup>. » Ce patriarche, notre commun ancêtre par Noé, est encore vivant. » « Par le mérite de sa foi, dit saint Paul, Hénoc fut enlevé, afin qu'il ne vît pas la mort; on ne le trouva plus, parce que Dieu le transporta ailleurs <sup>2</sup>. » On le présume dans un paradis ou lieu de délices, se nourrissant des fruits de l'arbre de vie. On croit généralement qu'à la fin du monde chrétien il viendra, comme représentant du monde primitif, avec Élie, représentant du monde judaïque, rendre témoignage au Christ contre son ennemi capital.

On aura été surpris de la différence entre l'hébreu et le grec pour les années des patriarches; les anciens Pères de l'Église, qui les premiers la remarquèrent, en étaient surpris également. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette différence ne tombe que sur les années avant la génération, et non sur la vie totale. Les cent ans que le grec ou l'hébreu mettent de plus ou de moins dans la vie du père, avant la naissance du fils, ils les mettent de moins ou de plus après, en sorte que le total reste le même. Au dix-septième siècle de notre ère on retrouva un troisième texte qui était demeuré inconnu depuis le sixième; c'est le texte samaritain ou le Pentateuque hébreu, que reçut des Juifs schismatiques emmenés en captivité la colonie assyrienne envoyée à sa place aux pays de Samarie. D'après la comparaison qui a été faite, il s'est trouvé que, pour les patriarches avant le déluge, l'hébreu a pour lui tantôt le samaritain, tantôt le grec, mais que, pour les patriarches après le déluge, le grec et le samaritain sont généralement d'accord entre eux. De là quelques savants ont conclu, non sans quelque fondement, que le plus simple est de suivre l'hébreu pour la première épo-

que, le samaritain et le grec pour la seconde, attendu qu'on aurait ainsi presque toujours deux contre un. Ce qui donnerait environ mille six cent cinquante-six ans depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, et onze à douze siècles depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, trois mille deux ou trois cents ans jusqu'à Jésus-Christ.

Comment une pareille diversité a-t-elle pu s'introduire? Cela se conçoit. Avant la découverte de l'imprimerie il fallait copier les livres à la main; aujourd'hui il se fait des fautes d'impression, alors il se faisait des fautes de transcription, surtout pour les dates, qui anciennement ne s'écrivaient point avec les expressions parlées, mais par des lettres numérales. Comme dans toutes ces langues il y a plusieurs lettres qui se ressemblent, l'une pouvait se prendre facilement pour l'autre. Il y avait quelque chose de plus encore pour les écritures des Juifs. Depuis la captivité des dix tribus, environ six siècles avant Jésus-Christ, elles étaient répandues par toute la terre, se transcrivaient dans l'original même avec deux sortes de caractères différents, les anciens caractères hébraïques, que l'on croit être les samaritains, et les caractères chaldéens ou hébreux actuels. Vers le milieu de cette époque la version grecque vint encore augmenter les chances de variantes. Une faute de transcription se sera glissée dans un exemplaire et propagée dans d'autres. Au lieu de la rectifier sur des exemplaires plus corrects, un faux critique en aura fait la base d'un système de correction à part. De là purent venir avec le temps, sans aucun dessein de tromper, ces différences réfléchies des textes divers. Les Pères de l'Église qui les comparèrent entre eux ne voulurent point y toucher, tant ils avaient à cœur de nous transmettre fidèlement ce qu'ils avaient reçu. Ces variantes chronologiques prouvent, au reste, que la bonne foi présidait à la transcription des textes; l'imposture eût été plus avisée. L'accord de tous les textes et de toutes les versions dans les choses importantes nous est une garantie d'autant plus certaine.

Après tout cette diversité ne tombe point sur la suite ni sur l'ordre des générations et

<sup>1</sup> *Epist. Jud.*, 15. — <sup>2</sup> *Hébr.*, 11.



des événements, mais seulement sur la durée entre quelques-uns. Tel père a-t-il vécu cent ans de plus ou de moins avant ou après la naissance de son fils ? L'Église nous laisse parfaitement libres sur cette question de dates ; elle ne rejette ni l'un ni l'autre comput ; elle laisse aux savants à discuter quel texte mérite, sous ce rapport, la préférence, ou quel moyen il y a de les concilier. En autorisant, parmi les versions latines, celle qui est connue sous le nom de Vulgate, elle autorise implicitement la chronologie abrégée de l'hébreu, sur lequel cette version a été faite ; mais la version grecque des Septante est également autorisée et par les apôtres, et par les conciles, et par les Pères qui la citent ; on peut donc également suivre sa chronologie plus longue, et, de fait, l'Église romaine, en l'annonce de la fête de Noël au Martyrologe, compte cinquante-deux siècles de la création du monde à la naissance de Jésus-Christ, tandis que les partisans de la chronologie hébraïque n'en comptent ordinairement que quarante.

Mais ces années des patriarches, étaient-ce bien des années comme les nôtres ? N'étaient-ce pas de simples trimestres, ou plutôt des années d'une lunaison ? On l'a dit dans des livres et dans des journaux, et les doctes écrivains qui l'y ont dit témoignaient une superbe pitié pour le chrétien vulgaire qui croit que les années des patriarches étaient des années. Ces années ne vont donc être que des lunes. Sur ce pied, les neuf cent trente ans, les neuf cent douze, les neuf cent soixante-neuf, les neuf cent cinquante, les six cents, les quatre cent soixante-quatre, les cent soixante-quinze que l'Écriture dit que vécurent Adam, Seth, Mathusalem, Noé, Sem, Héber, Abraham, se réduiront à la mesure plus raisonnable de soixante-dix-sept, soixante-seize, quatre-vingts, soixante-dix-neuf, cinquante, trente-neuf et quatorze, avec quelques mois en plus ou en moins. Sans doute il n'y a dans ces âges rien d'extraordinaire ; ce qui l'est un peu, c'est qu'Abraham soit dit mort dans une heureuse veillesse, lui qui ne vécut que cent-soixante-quinze lunaisons, en tout quatorze ans et sept mois. Ce qui l'est encore plus, c'est que,

quand il entendit Dieu lui promettre, à l'âge de cent ans, que, cette année-là même, sa femme, Sara, qui en avait quatre-vingt-dix, lui donnerait un fils, il se mit à rire, aussi bien qu'elle, de se voir père et mère si vieux. Ils devaient rire plutôt de se voir père et mère si jeunes, car lui n'avait encore que huit ans et quatre mois, et elle sept ans et demi. Ce qui ne paraîtra pas moins plaisant, c'est qu'Énos, Caïnan, Malaléel, Héber, Phaleg, Nachor, qui, dans l'hébreu, sont dits avoir engendré à l'âge de quatre-vingt-dix, de septante, de soixante-cinq, de trente-quatre, de trente, de vingt-neuf ans, auront eu des enfants à l'âge de sept ans et demi, de cinq ans dix mois, de cinq ans cinq mois, de deux ans dix mois, et même de deux ans cinq mois. Et comme, à une époque où l'on convient que les années des Hébreux étaient semblables aux nôtres, la mère des Machabées rappelle au plus jeune de ses fils qu'elle l'avait allaité pendant trois ans, il faudra conclure que ces graves personnages, tels que nous aimons à nous représenter les anciens patriarches, avaient des fils et des filles avant qu'ils fussent eux-mêmes sevrés. Ce n'est pas tout. Adam, qui, suivant le texte original, engendra Seth à cent trente ans, l'aura engendré à dix ans dix mois. Mais avant la naissance de Seth, Caïn avait tué Abel. Quand il commit ce meurtre, il faut supposer à Caïn au moins vingt ou trente ans. Il sera donc né vingt ou trente ans avant Seth, par conséquent une dizaine d'années, pour le moins, avant son père. Voilà ce que disent implicitement ces doctes railleurs du vulgaire chrétien.

Encore une réflexion. Il est dit que le déluge commença l'année six cent de Noé, le dix-septième jour du second mois, et qu'il finit l'an six cent un, le vingt-sept du second mois. Ce sera donc une lunaison, plus dix jours. Mais dans cette quarantaine nous verrons d'abord tomber la pluie pendant quarante jours et quarante nuits ; puis les eaux couvrant la terre pendant cent cinquante jours ; puis ces eaux commençant à baisser jusqu'au vingt-sept du septième mois, où l'arche reposa sur le mont Ararat ; puis quarante jours après lesquels Noé lâcha le cor-



beau ; puis trois fois sept jours où il envoya la colombe à trois reprises ; puis Noé attendant encore quelque temps, et pour découvrir l'arche le premier jour du premier mois de l'année six cent un, et pour en sortir finalement le vingt-sept du second mois. Comment renfermer tout cela dans une lune ? Je n'y vois qu'un moyen : c'est de dire que les lunes d'alors étaient aussi longues que les années d'à présent.

Nous avons vu citer, à l'appui de cette chronologie rapetissée, deux savants justement célèbres, et ces mêmes savants reconnaissent avec tout le monde que les années des patriarches étaient ce que tout le monde appelle des années <sup>1</sup>. Au reste les traditions de tous les peuples sont d'accord avec Moïse sur la longue vie des premiers hominés.

Celui de tous les mortels qui vécut le plus longtemps fut Mathusalem. Il ne mourut qu'à l'âge de neuf cent soixante-neuf ans et en l'année même du déluge. Suivant l'hébreu, la Vulgate et le samaritain, il a vécu deux cent quarante-trois ans avec Adam, trois cent cinquante-cinq avec Seth, trois cents avec Hénoch, six cents avec Noé, et cent avec ses trois fils. Ainsi, entre Adam, père du premier monde, et Noé, père du second, il n'y a qu'une personne d'intermédiaire. Quelle facilité pour l'histoire et la religion primitive de passer sans altération d'un monde à l'autre !

A l'âge de cent quatre-vingt-sept ans il engendra Lamech, qu'il ne faut point confondre avec Lamech, descendant de Caïn, qui le premier épousa deux femmes, comme il ne faut point confondre le prophète Hénoch avec Hénoch, fils de Caïn, qui donna son nom à la première ville. Lamech vécut encore cinquante-six ans avec Adam, cent soixante-huit avec Seth et cent vingt-trois avec Hénoch le prophète. Il en avait cent quatre-vingt-deux quand il engendra un fils, qu'il appela Noé, c'est-à-dire *repos* ou *soulagement*, en disant : « Celui-ci nous soulagera parmi nos travaux et les œuvres de nos mains, dans la terre que l'Éternel a maudite <sup>2</sup>. » Prédiction qui s'est accomplie de plus d'une manière. Noé sou-

laga les hommes dans leurs travaux agricoles en inventant, suivant une tradition hébraïque, des instruments de labourage ; il les soulagea en inventant cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme. Il fut une consolation pour l'humanité, ayant mérité par son sacrifice que Dieu ne maudit plus la terre <sup>1</sup>. Dans un sens plus relevé il fut comme un médiateur entre Dieu et les hommes ; il ensevelit tous les anciens crimes dans le déluge et en fit sortir avec lui un monde nouveau. Il était la figure de Celui qui est notre vrai Noé, notre vrai repos, notre vraie consolation, qui lui-même a dit : « Venez auprès de moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés de fardeaux, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

Noé, le dixième patriarche, était âgé de cinq siècles lorsqu'il vint à engendrer Sem, Cham et Japhet. C'est par ces trois chefs de famille que devait se repeupler le monde nouveau. A leur naissance l'ancien monde penchait vers sa ruine.

Ce que chacun de nous éprouve en petit, le genre humain l'éprouvait en grand : le combat entre l'esprit et la chair, la raison et les passions. Dieu nous avait faits un ; le péché nous a divisés. Depuis lors il y a deux hommes en nous, un Caïn et un Abel ; l'un charnel, l'autre spirituel ; l'un terrestre, l'autre céleste ; l'un de l'homme, l'autre de Dieu. Souvent, dans sa miséricordieuse justice, Dieu afflige la chair qui domine, pour affranchir l'esprit qui est esclave ; il frappe le corps pour sauver l'âme. Ainsi en est-il de l'humanité entière. Dieu l'avait faite une ; le péché l'a divisée et d'avec Dieu et d'avec elle-même. Dès lors, dans la société humaine, il s'est trouvé deux sociétés : l'une des bons, l'autre des méchants ; l'une des justes, l'autre des pécheurs ; l'une des enfants de Dieu, l'autre des enfants de l'homme ; la première, représentée par Abel, Seth, Hénoch, Noé ; la seconde, par Caïn et ses descendants. La partie corrompue du genre humain étant venue à corrompre presque tout le reste, Dieu frappa la chair pour sauver l'esprit.

Cette partie contagieuse a un nom très-

<sup>1</sup> Bochart, en son *Phaleg* ; Michaëlis, en sa traduction allemande de la *Genèse*. — <sup>2</sup> Gen., 5, 29.

<sup>1</sup> Ménochius, in hunc locum.

connu. « Se laisser corrompre et corrompre à son tour, a dit un des écrivains les plus éloquents et les plus observateurs de l'antiquité païenne, Tacite, voilà ce qu'on appelle le siècle et le monde <sup>1</sup>. » La partie opposée se nomme, dans le langage chrétien, la cité de Dieu, la société des fidèles, l'Église.

La corruption sociale se manifesta dans Caïn tuant son frère. Les descendants de l'homicide imitaient sans doute volontiers les mœurs de leur ancêtre ; cependant il n'est pas dit qu'il n'y eût pas d'exception. La vertu d'Abel renaquit dans Seth et se propagea comme naturellement dans sa race ; cependant il n'est pas dit qu'il ne s'y engendrait que des bons. Les autres fils et filles d'Adam, avec leur postérité, appartenaient à la société des uns ou des autres, suivant qu'ils écoutaient l'esprit ou la chair ; car il ne faut pas s'imaginer que les deux sociétés qui partagent le genre humain, l'Église et le monde, fussent ou soient séparées par la distance des lieux ; elles le seront ainsi dans l'éternité, mais dans le temps elles ne le sont que par l'esprit et le cœur. Dans l'une Dieu est le Père et le souverain, dans l'autre c'est l'homme. Ceux donc qui reconnaissent la loi de Dieu, interprétée par une autorité divine, comme la règle de leur esprit et de leur cœur, ceux-là sont, sous ce rapport, enfants de Dieu, enfants peut-être indociles et coupables, en ce qu'ils n'exécuteront pas toujours la parole de leur Père, à laquelle cependant ils croient. Ceux au contraire qui, sans nier que Dieu existe, non plus que ne le fit le serpent qui séduisit Ève, ne reconnaîtraient point l'obligation de se soumettre à sa loi ou soumettraient cette loi à leur interprétation privée, ceux-là, ne reconnaissant au fond d'autres souverains qu'eux-mêmes, ne seraient plus enfants de Dieu, mais enfants de l'homme. Par là on voit aisément qu'il suffit de le vouloir pour passer d'une de ces sociétés à l'autre.

D'après ce que nous avons vu, il est vraisemblable que cette dénomination d'enfants de Dieu et d'enfants de l'homme commença sous Énos, petit-fils d'Adam. La corruption faisait, selon toute apparence, de funestes

progrès, quatre générations plus tard, sous Hénoch, puisque nous voyons ce prophète prêchant la pénitence et menaçant les pécheurs des jugements de Dieu. Elle vint à son comble vers l'an quatre cent quatre-vingt de Noé. Voici quelle en fut la cause principale :

« Lorsque les hommes qui n'étaient pas de Dieu eurent commencé à se multiplier sur la terre et qu'il leur fut né des filles, les enfants de Dieu, ou des dieux, dans le sens de saint Cyrille, voyant que les filles de ces hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent entre toutes les autres <sup>1</sup>. » Voilà comme la corruption se glissa dans la race des hommes divins, tels que Seth et Hénoch. Leurs descendants s'allièrent à la race corrompue des méchants ; ils y choisirent des femmes, non pour la beauté de l'âme, la vertu, mais pour la beauté périssable du corps ; ils les épousèrent, non pour engendrer des enfants dans la crainte de Dieu, mais pour assouvir plus librement les passions effrénées de la chair. « Les siècles féconds en crimes, a dit un poète païen, ont d'abord corrompu et les mariages, et la génération, et la famille ; c'est de cette source que la ruine s'est répandue sur la patrie et sur le peuple <sup>2</sup>. » Les païens mêmes, comme on voit, sentaient que le salut du genre humain dépend principalement de la sainteté de l'union conjugale.

A la vue de cette dégénération de la race des justes, malgré ses avertissements intérieurs et extérieurs, l'Éternel dit : « Mon esprit ne demeurera point à jamais dans l'homme, » ou, suivant une autre leçon : « Mon esprit ne luttera pas toujours dans l'homme, parce qu'il est chair ; mais ses jours de répit seront cent vingt ans. » Le souffle de vie que Dieu avait mis dans l'homme ne devait pas y rester à jamais, parce que l'homme, devenu tout charnel, méritait d'en être privé ; ou bien l'esprit de grâce qui luttait dans l'homme contre la convoitise ne

<sup>1</sup> Gen., 6.

<sup>2</sup> « Fœcunda culpæ secula nuptias  
Primum inquinavere, et genus, et domos.  
Hoc fonte derivata clades  
In patriam populumque fluxit. »

Horat., l. 3, od. 6.

<sup>1</sup> Germaniu.



devait pas continuer cette lutte sans fin ; un grand coup allait être frappé, qui, en perdant le corps, sauverait l'âme. Cent vingt ans sont encore donnés au genre humain pour détourner par sa pénitence la terrible catastrophe. Ceux qui s'imaginent que ces paroles veulent dire que la vie de l'homme serait réduite à cent vingt ans sont dans l'erreur ; car, après le déluge même, nous verrons les patriarches vivre des quatre et cinq siècles. Il s'agit du délai de grâce qui est encore accordé aux hommes. Au lieu de les punir sur-le-champ, Dieu, toujours bon, commence par des menaces ; il fixe une époque fatale, mais très-éloignée ; il voudrait qu'on le prévint par le repentir et qu'il ne fût pas obligé d'en venir à l'exécution.

Ces menaces furent sans doute communiquées aussitôt par Noé à ses contemporains, c'est-à-dire en la même année cent vingt avant le déluge. Mais, comme nous l'apprend saint Pierre, les contemporains de Noé n'y crurent point alors <sup>1</sup>. Ce qu'ils faisaient auparavant, ils continuaient à le faire ; ils mangeaient, ils buvaient, ils épousaient des femmes, ils mariaient leurs filles, sans s'inquiéter du châtimement dont ils étaient menacés.

Une autre monstruosité se voyait encore. « Il y avait des géants sur la terre en ces jours, et il y en eut encore *peut-être plus* après que les enfants de Dieu se furent approchés des filles des hommes et que celles-ci eurent engendré. Ce sont là ces puissants, ces héros qui furent dès jadis des hommes de nom <sup>2</sup>. » L'Écriture dit un peu plus loin : « Et la terre était corrompue devant Dieu, et la terre était remplie de violence <sup>3</sup>, » suivant la force du mot original. On voit bien par où ces hommes extraordinaires se rendirent fameux, par la luxure et la tyrannie.

Les saints Pères ont remarqué que, dans l'ordre primitif de la nature, Dieu n'accorda point à l'homme de domination sur l'homme, mais seulement sur les animaux. Aussi, avant le déluge, voit-on des pasteurs de troupeaux, mais point de dominateur de peuples. On y voit des pères et des enfants, mais point de rois ni de sujets, point de maîtres

ni d'esclaves. Dans sa première enfance le genre humain croissait sous la seule autorité paternelle. De souverain proprement dit, ayant droit de vie et de mort, il n'y avait que Dieu. On voit, par l'exemple de Caïn et de son descendant Lamech, qu'il n'avait point encore communiqué aux hommes le droit de faire mourir aucun d'entre eux, même pour crime, puisque celui qui tuait le premier devait être puni sept fois et celui qui tuait le second devait l'être septante fois sept. Il se réservait à lui seul la punition, même temporelle, du meurtre. Il était en ce temps, dit Bossuet, le seul roi des hommes et les gouvernait visiblement <sup>1</sup>. Sous la douce autorité de Dieu et de leurs pères les premiers hommes paraissent donc avoir joui d'une liberté et d'une égalité communes. La dégénération des bons, la multiplication des méchants portèrent la première atteinte à cette première constitution de l'humanité. Il naquit des hommes d'une taille prodigieuse, d'un orgueil plus prodigieux encore, qui se dirent en leur cœur : *Que notre force soit la loi de justice* <sup>2</sup>. Ce furent les premiers tyrans. Ils achevèrent de corrompre la terre et d'attirer sur elle les châtimements du Ciel. Job, Salomon, Baruch, le fils de Sirac nous les montrent d'une haute stature, confiants en leur force, sachant la guerre, gémissant sous les eaux avec leurs contemporains, et périssant impénitents et superbes, sans demander pardon pour leurs crimes <sup>3</sup>. La taille, la force, l'insolence, la férocité, et enfin le supplice de ces monstres humains, ou plutôt inhumains, sont également renommés dans les traditions profanes.

« L'Éternel, voyant que, *malgré ses avertissements et ses menaces*, la malice des hommes croissait *au lieu de diminuer*, et que toutes les pensées de leurs cœurs n'étaient jamais tournées qu'au mal, se repentit de ce qu'il avait créé l'homme sur la terre, et, ému de douleur au dedans de lui-même : J'exterminerai de la face de la terre, dit-il, l'homme que j'ai créé. J'exterminerai depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jus-

<sup>1</sup> Politique tirée de l'Écrit., l. 2, art. 1, propos. 2.

— <sup>2</sup> Sap., 2. — <sup>3</sup> Job, 26, 5. Sap., 14, 6. Baruch, 3, 26. Eccl., 16, 8.

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3. — <sup>2</sup> Gen., 6, 4. — <sup>3</sup> Ibid., 11.



qu'aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits <sup>1</sup>. »

Celui qui est par essence est toujours le même et ne change pas. « Dieu n'est pas, comme l'homme, pour mentir, est-il dit, ni comme le fils de l'homme, pour changer <sup>2</sup>. » Embrassant dans son éternel maintenant le passé, le présent et l'avenir de la créature, il exécute chaque chose en temps et lieu ; il crée, il détruit, il renouvelle ; il opère des changements, mais sans changer lui-même ni dans son être, ni dans son intelligence, ni dans sa volonté. Tout chrétien le sait. Mais de même que, lorsqu'un bon père parle à ses petits enfants, sa parole se fait enfant avec eux, de même, quand Dieu parle aux hommes, sa parole se fait homme avec les hommes. Il dira donc qu'il se repent, qu'il est en colère, qu'il se sent touché de compassion, que ses entrailles sont émues, qu'il oublie. Et, dans un sens, tout cela est vrai ; car tout ce que le repentir, la colère, la compassion, l'oubli peuvent produire de bon dans l'homme, Dieu l'opère sans rien ressentir de ce qu'il peut y avoir en cela d'imparfait. Un homme qui se repent d'avoir fait un ouvrage le défait, s'il peut, pour mieux le refaire. Il y a d'imparfait en lui qu'il n'a pas prévu ce qui est arrivé. Si d'avance il avait vu que son ouvrage aurait tels ou tels défauts, et qu'il ne les lui eût soufferts que pour en tirer plus tard un plus grand bien, la destruction et la reconstruction de cet ouvrage ne dénoteraient plus un changement ni une imperfection dans le dessein de l'ouvrier. Dieu a fait le genre humain pour une très-longue durée ; il l'a fait libre, il l'a remis en la main de son propre conseil et a placé devant lui le bien et le mal. Il voyait bien que cet enfant des siècles souillerait la fin de son premier âge par de graves désordres ; mais il voyait en même temps que le châtiment terrible de ses désordres lui serait une salutaire leçon pour toute la durée de son existence. Lors donc qu'avant d'en venir à l'exécution ce père dit à l'enfant qu'il se repent de l'avoir créé, qu'il en est pénétré de douleur, c'était pour lui faire sentir l'é-

normité de ses crimes ; c'était lui dire d'une manière plus pathétique : Repens-toi donc, pour que je ne sois pas réduit à te frapper.

Pour augmenter la terreur de ses menaces Dieu annonce aux hommes qu'il exterminera de dessus la terre non-seulement eux, mais les animaux, les reptiles, les oiseaux du ciel. Il semble vouloir les toucher de compassion à la vue de tant de créatures condamnées à périr avec eux, uniquement parce qu'elles sont nées pour leur service. Tout cela fut en vain ; toute chair continua de corrompre sa voie et de rendre inévitable le châtiment universel.

Noé seul trouva grâce aux yeux de Jéhova, parce qu'il était juste et parfait au milieu d'une génération aussi perverse et qu'il marchait avec Dieu <sup>1</sup>. C'est par lui que Dieu dénonçait à ses contemporains l'effroyable catastrophe qui allait fondre sur eux. Aussi saint Pierre l'appelle-t-il le prédicateur, le héraut de la justice <sup>2</sup>.

« Ayant donc vu la terre corrompue à l'excès, Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée devant moi, parce que la terre est remplie de violences par eux ; voici donc que je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche de bois de gopher (le cyprès) ; tu la partageras en petites chambres et tu l'enduiras de bitume par dedans et par dehors ; et tu la feras ainsi : sa longueur sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante et sa hauteur de trente. Tu y pratiqueras une fenêtre. Pour le comble de l'arche, tu lui donneras une coudée de hauteur ; tu ouvriras une porte au côté ; enfin tu partageras toute l'arche en premier, second et troisième étages. Et voilà que moi j'amènerai sur la terre les eaux du déluge, pour détruire toute chair en qui est l'esprit de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra. Mais j'établirai mon alliance avec toi ; tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. » Il lui commanda encore d'y faire entrer avec lui sept mâles et sept femelles de tous les animaux purs, deux mâles et deux femelles des animaux impurs, sept mâles et sept femelles des oiseaux purs, deux

<sup>1</sup> Gen., 5, 6-7. — <sup>2</sup> Nombr., 22.

<sup>1</sup> Gen., 6, 8 et 9. — <sup>2</sup> Pierre, 2, 5.

mâles et deux femelles des oiseaux impurs; des reptiles, deux de chaque espèce, afin d'en conserver la race sur la terre. Enfin il devait prendre de toutes les choses dont on peut manger et les porter dans l'arche, afin qu'elles servissent à sa nourriture et à celle des animaux.

Mais cette arche, avec les dimensions que Moïse lui donne, était-elle assez grande pour contenir toutes les espèces d'animaux avec ce qui leur fallait de nourriture pour un an? Il en est qui l'ont révoqué en doute, il en est qui l'ont nié formellement; d'autres, allant droit au fait, ont calculé la capacité de l'arche d'après les dimensions assignées, ainsi que la place qu'il fallait à toutes les espèces d'animaux connues. Ils ont pris pour base la coudée égyptienne, dont les étalons se retrouvent encore au Caire, et qui, selon toutes les vraisemblances, était commune aux Hébreux du temps de Moïse; elle a vingt pouces et demi de notre mesure. En calculant sur ce pied la capacité de l'arche de Noé, ils y ont trouvé non-seulement assez de place pour Noé et sa famille, pour toutes les espèces d'animaux et toutes les provisions nécessaires, mais encore un assez grand espace libre.

A quelle époque Noé reçut-il le commandement de bâtir l'arche? On suppose d'ordinaire que ce fut cent ans avant le déluge. Nous ne voyons pas trop sur quoi est fondée cette opinion. En donnant l'ordre de bâtir Dieu dit : *Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi*, ce qui laisse naturellement entendre que ses fils alors étaient mariés et déjà par conséquent d'un certain âge. Or ils étaient nés depuis l'année cinq cent de leur père, un siècle avant le déluge. L'ordre de bâtir l'arche aura donc été donné au moins vingt ou trente ans plus tard. Dira-t-on que Dieu parle de leurs femmes par anticipation? Cela est possible, mais rien ne le prouve. D'ailleurs, cela fût-il certain, on ne pourrait rien en conclure. Moïse dit bien, en terminant la généalogie d'Adam jusqu'à Noé, que ce dernier, ayant vécu cinq cents ans, engendra Sem, Cham et Japhet; mais il ne dit pas que ce qu'il va rapporter dans le chapitre suivant soit arrivé à

la même époque. On voit, au contraire, qu'après avoir exposé de suite tout ce qui regarde la généalogie il s'attache à l'histoire particulière du déluge et commence par une époque antérieure de vingt ans à la naissance de Sem, à savoir celle où Dieu annonça que le genre humain n'aurait plus que six-vingts ans pour prévenir le châtiment de ses crimes. Il nous semble donc que voici la manière la plus naturelle de concilier ces textes divers. L'année quatre cent quatre-vingt de Noé Dieu donne le premier avertissement aux hommes coupables et leur annonce qu'ils n'ont plus que cent vingt ans pour faire pénitence. Vingt ans plus tard Noé engendra successivement ses trois fils. Environ trente ans après leur naissance, cinquante ans après le premier avertissement, soixante-dix avant le déluge, Dieu commande définitivement à Noé de bâtir l'arche.

Noé exécuta fidèlement tout ce que Dieu lui avait commandé. Il se mit à construire cet immense vaisseau qui devait sauver la race humaine. La construction d'un pareil bâtiment dut exciter l'attention générale et rappeler à tout le monde les prédictions et les menaces précédentes. Noé y ajouta sans doute les menaces et les prédictions nouvelles que Dieu venait de faire. *Les hommes n'y crurent point encore, mais, presumant toujours, sans se convertir, de la patience de Dieu, qu'ils attendaient, ils mangeaient et buvaient jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche*<sup>1</sup>. Ils firent comme font encore la plupart des hommes. Chacun sait bien que la mort n'est pas loin et qu'un de ces jours elle viendra le surprendre; on vit cependant comme si l'on avait devant soi plus d'années que Mathusalem. L'âge, les infirmités ont beau avertir, on se rassure : Dieu, qui nous a supportés si longtemps, nous supportera bien encore. Ainsi pensaient les contemporains de Noé, lorsque le déluge vint inopinément les enlever tous, de même que la mort enlève inopinément la plupart d'entre nous.

Après avoir si longtemps menacé de punir, si longtemps attendu à pénitence, l'Éternel dit enfin à Noé : « Entre dans l'arche, toi et

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3, 20. Matth., 25, 38. Bossuet, *Élévat.*



toute ta famille; car je t'ai vu juste devant moi au milieu de cette génération. Encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et je détruirai de dessus la face de la terre toutes les créatures que j'ai faites. » Noé exécuta les ordres de l'Éternel. Dès que le *septième* jour parut, il entra dans l'arche avec ses fils, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils avec lui. Eux et tous les animaux sauvages selon leur espèce, et tous les animaux domestiques selon leur espèce, et tous les reptiles selon leur espèce, et tous les oiseaux et volatiles selon leur espèce, entrèrent avec Noé dans l'arche, deux à deux, mâle et femelle de toute chair en qui est l'esprit de vie, tout comme Dieu l'avait ordonné à Noé; et l'Éternel ferma la porte sur lui en dehors.

« C'était l'année six cent de Noé, le dix-septième jour du second mois suivant l'hébreu, le vingt-sept selon les Septante. Ce jour-là même toutes les sources du grand abîme furent rompues et les cataractes du ciel furent ouvertes; et la pluie tomba sur la terre durant quarante jours et quarante nuits, et les eaux se multiplièrent et élevèrent l'arche, en sorte qu'elle monta au plus haut de la terre. L'inondation croissait toujours et couvrait tout, en sorte que l'arche voguait sur les eaux. Et les eaux se grossirent si prodigieusement que toutes les plus hautes montagnes qui sont sous tous les cieux en furent couvertes. Les eaux ayant gagné le sommet de ces montagness'élevèrent encore de quinze coudées plus haut. Et toute chair qui vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, animaux domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la terre, et tous les hommes. Tout ce qui avait un souffle de vie sur la partie aride du globe mourut. Et l'inondation fit périr toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'à la bête, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel; tout y fut détruit, et Noé resta seul et ce qui était avec lui dans l'arche<sup>1</sup>. »

*Et les sources du grand abîme furent rompues, est-il dit, et les cataractes du ciel furent*

*ouvertes.* Nous avons vu, à l'origine de la création, cet abîme, ou la masse des eaux, enveloppant la terre de toute part et la tenant comme en dissolution. Dieu en rassembla une partie dans les cavités profondes dont nos mers ne sont peut-être qu'un écoulement, et il dissémina l'autre dans l'étendue des cieux. Quand il voulut remettre la terre sous les eaux, comme dans l'origine, il brisa, ce semble, les barrières du grand réservoir; de vastes régions s'y seront enfoncées et en auront chassé les ondes prisonnières. D'un autre côté, les vapeurs répandues dans les airs s'étant réunies forcèrent leurs écluses et fondirent sur la terre comme des torrents qui se précipitent du haut d'une cataracte. La terre et le ciel furent ainsi ébranlés et altérés. Aussi saint Pierre nous dit-il : « Les cieux qui étaient d'abord, et la terre produite de l'eau par le Verbe de Dieu, en un mot le monde d'alors, le monde originel, périt par l'inondation; mais les cieux d'à présent, ainsi que la terre, remis comme dans un trésor par le même Verbe, sont réservés au feu pour le jour du jugement et de la perdition des impies<sup>1</sup>. » Le ciel et la terre sont donc devenus comme autres par le déluge. Pour la terre, elle nous en offre encore les marques dans ces effroyables déchirements qui se manifestent et à sa surface et dans son intérieur.

Il en est qui se sont embarrassés pour Dieu où il prendrait assez d'eau pour noyer la terre; il en est même qui ont voulu faire de cela une objection contre le récit de Moïse. Insensés! jugez d'abord les profondeurs de cet Océan qui ne paraît qu'un golfe du grand abîme; sondez les trésors de neiges et de glaces entassés aux deux pôles; calculez la masse des vapeurs disséminées dans l'atmosphère. Un astronome moderne a trouvé, par la mesure des aurores boréales, que les vapeurs qui les forment s'élèvent au moins à cinq cents lieues de hauteur perpendiculaire au-dessus de nous<sup>2</sup>. Réunissez tout cela; puis, s'il vous reste encore de l'embarras, venez et nous vous répondrons. Vous ne trouvez point assez d'eau pour couvrir les

<sup>1</sup> Gen., 7.

<sup>2</sup> 2 Pierre, 3. — <sup>2</sup> M. de Maïran.



plus hautes montagnes, les Alpes, les Cordillères, l'Himalaya; eh bien! voici que les savants de nos jours nous assurent d'une voix unanime que ces mêmes montagnes ont été originairement comme dissoutes dans l'élément liquide et qu'elles se sont formées dans le sein d'un vaste océan. Demandez-leur ce qu'ils ont fait de ces eaux primitives, et prenez-en tout ce qu'il vous faudra.

Une question plus intéressante pour les cœurs chrétiens, c'est de savoir que penser du salut éternel de ceux qui périrent dans le déluge. Cette terrible catastrophe les fit-elle enfin rentrer en eux-mêmes, ou bien les détruisit-elle endurcis et impénitents? Pour ce qui est de ces monstres de luxure et de tyrannie qui abusèrent de leur force pour corrompre la terre, le fils de Sirach nous dit, suivant le grec : *Dieu ne s'est point apaisé en faveur des antiques géants qui s'étaient révoltés dans la confiance de leur force* <sup>1</sup>. Paroles qui peuvent signifier également, ou que Dieu ne leur pardonna point leur crime pour l'éternité, ou qu'il ne leur en remit point la peine temporelle. Pour ceux-là donc leur salut est au moins fort douteux; mais en est-il de même quant à la multitude de leurs contemporains et de leurs victimes? Saint Pierre nous donne meilleur espoir. « Jésus-Christ, nous dit-il, étant mort en la chair, mais vivifié en l'esprit, alla en celui-ci prêcher aux esprits qui étaient en prison, qui avaient été incrédules autrefois ou quelque temps, lorsqu'au temps de Noé ils comptaient sur la patience de Dieu; suivant une autre leçon, lorsque la patience de Dieu les attendait pendant qu'on bâtissait l'arche <sup>2</sup>. » Les plus doctes et les plus célèbres interprètes entendent par là, d'un commun accord, que les contemporains de Noé ne crurent point d'abord à ses prédictions du déluge, qu'ils présumaient toujours de la patience de Dieu; mais quand ils virent l'accomplissement de ces prédictions, quand ils virent la mer se déborder en fureur et les pluies tomber par torrents, ils crurent et se repentirent <sup>3</sup>. Le déluge perdit leurs corps, mais il sauva leurs âmes. Elles étaient détenues dans les prisons

du Purgatoire lorsque Jésus-Christ, mort en sa chair sur la croix, vint, en son esprit ou en son âme, leur prêcher, leur annoncer la bonne nouvelle qu'il était leur Sauveur, que leurs peines étaient finies et qu'ils l'accompagneraient avec les saints patriarches en son entrée triomphale dans le ciel. Ah! qui ne bénirait la grande bonté de Dieu dirigeant tout au salut des âmes et faisant servir à cette fin les plus terribles fléaux de sa justice! Qui ne mettrait en ce bon Père une confiance sans bornes, en voyant que ceux-là mêmes qui avaient si longtemps abusé de sa patience et ne s'étaient convertis qu'à la dernière extrémité n'ont pas néanmoins imploré en vain sa miséricorde!

Saint Pierre, qui nous donne ces consolantes nouvelles sur les hommes péris dans le déluge, est lui-même un autre Noé. Lui aussi conduit une barque, un vaisseau qui renferme l'espérance du genre humain. Cette barque est l'Église universelle; elle porte dans son sein non plus seulement huit personnes, mais, en un sens, tous les peuples de la terre. Bâtie lentement et depuis l'origine du monde par les patriarches et les prophètes, achevée par le Christ et ses apôtres dans la plénitude des temps, elle vogue depuis dix-huit siècles sur l'océan des choses humaines. A côté d'elle périra le vieux monde, le monde romain, dans un déluge de nations barbares. L'Église, surnageant à cette terrible inondation, en fera sortir un monde nouveau. Tout ce qui n'y recevra pas d'elle une certaine abondance de vie intellectuelle et morale se mourra peu à peu, témoin l'Afrique et l'Asie, représentées, si l'on veut, par la population irraisonnable de l'arche diluvienne. L'Europe, au contraire, et l'Amérique, recevant d'elle une influence plus directe, seront la portion intelligente et souveraine de l'univers. Voilà ce que fera l'Église pour le salut temporel des peuples et de l'humanité en général.

Quant au salut éternel des individus, c'est une arche toujours ouverte. On y entre par l'humilité du cœur; on n'en sort définitivement que par l'orgueil opiniâtre de l'esprit. Celui-là donc qui, se défiant de lui-même, est dans la sincère disposition de se soumet-

<sup>1</sup> Eccl., 16, 8. — <sup>2</sup> 1 Pierre, 3, 20. — <sup>3</sup> Bellarmin, Estius, Ménochius, Tirin, etc.

tre à l'autorité que Dieu a établie sur la terre pour nous conduire au ciel, celui-là est catholique de cœur, ne le fût-il pas de nom. Mais Dieu seul peut savoir où il y a de ces âmes et combien il y en a. Le signe sensible qui incorpore à l'Église est le Baptême, figuré par le déluge, parce qu'il efface tous les péchés antérieurs et fait de l'homme un homme nouveau. Encore ce signe peut-il être suppléé par le désir. Ceux-là donc qui ont reçu le baptême, n'importe où ni par qui, ou qui, dans l'impossibilité de le recevoir, en ont eu un désir véritable, tous ceux-là, tant qu'ils n'embrassent pas l'erreur avec connaissance de cause et opiniâtreté d'esprit, sont et restent catholiques, se donnassent-ils eux-mêmes un nom différent. Dieu seul en connaît le nombre; mais ce nombre est assurément très-grand; car, outre les adultes qui, dans les pays hérétiques, soit à cause de l'ignorance où ils se trouvent, soit à cause de leur humilité de cœur, n'adhèrent point à l'erreur avec opiniâtreté, il comprend encore tous les enfants qui, dans ces mêmes pays, ont reçu le baptême et ne sont pas encore arrivés au complet usage de leur raison; ce qui va pour le moins à la moitié de la population totale.

Lors donc qu'il est dit : Hors de l'Église catholique il n'y a point de salut, c'est comme si l'on disait : Il n'y a point de salut pour les superbes, mais seulement pour les humbles; car ceux qui ont une véritable humilité se défont de leurs propres lumières, sentent le besoin d'une autorité divinement établie pour nous diriger dans la voie du salut, ne demandent qu'à la connaître et à s'y soumettre. Or par là même ils sont catholiques de cœur; ils sont dans l'Église. Ils y seront peut-être sans le savoir, comme certaines créatures, sans savoir pourquoi ni comment, étaient enfermées et sauvées dans l'arche de Noé. Mais toujours est-il que, comme hors de cette arche nul ne se sauva de la mort temporelle, de même hors de l'Église nul ne se sauvera de la mort éternelle : c'est la voix unanime de tous les siècles chrétiens.

Quel bonheur pour le catholique non-seulement d'être dans cette arche nouvelle, mais de le savoir! Il a le noble plaisir d'affronter la tempête et la certitude de n'en être point sub-

mergé; il voit, en passant, les trônes et les empires s'écroulant sous les mêmes vagues qui élèvent l'Église jusqu'au ciel. Tous ceux qui ne sont pas avec lui dans la barque de Pierre, il les aperçoit flottant çà et là, à tout vent de doctrine, sur un océan sans rivages. Son unique désir est de leur tendre une main secourable pour les sauver du naufrage éternel, plus heureux, sous ce rapport, que Noé et ses fils; car il n'était pas donné à ceux-ci de sauver de la mort temporelle ceux qu'ils savaient luttant contre les eaux du déluge.

Ces eaux vengeresses s'étaient élevées de quinze coudées, environ vingt-cinq pieds, au-dessus des plus hautes montagnes; elles restèrent dans cet état jusqu'à cent cinquante jours. Vers la fin de ce temps Dieu, se souvenant de Noé et de tout ce qu'il y avait avec lui dans l'arche, fit souffler un vent sur la terre, et les eaux cessèrent de croître. Les sources de l'abîme furent fermées aussi bien que les cataractes du ciel. Les eaux, allant et venant, se retirèrent de dessus la terre, en telle sorte que, le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Ararat ou d'Arménie. Elles continuèrent de diminuer jusqu'au dixième mois, où, le premier jour du mois, les sommets des montagnes parurent. Quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et envoya un corbeau qui ne rentra plus dans l'intérieur, mais, à ce qu'il paraît, allait se nourrissant de cadavres, et revenait se percher sur le toit de l'arche jusqu'à ce que les eaux eussent entièrement disparu de la terre. Sept jours ensuite il envoya une colombe; mais celle-ci n'ayant pas trouvé où poser le pied, les montagnes étant encore couvertes de boue et le reste sous les eaux, elle revint à lui, et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. Il attendit sept autres jours et envoya la colombe de nouveau. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier avec des feuilles vertes. Noé comprit donc que les eaux s'étaient retirées de la face de la terre. Après sept autres jours il envoya la colombe pour la troisième fois; mais elle ne revint plus, ayant trouvé la terre sèche et en état d'être habitée. Enfin, l'an de sa vie six cent un, le premier jour du premier mois



Noé, ouvrant le toit de l'arche, vit que la surface de la terre était séchée. Cependant il ne sortit point encore ; il attendit que Dieu lui en donnât l'ordre, ce qui arriva le vingt-septième jour du second mois. Dieu lui dit : « Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi, et tous les animaux qui sont avec toi, de toute chair, tant parmi les oiseaux que parmi les quadrupèdes et les reptiles ; conduis-les avec toi et entrez sur la terre ; croissez-y et vous y multipliez. » Noé exécuta cet ordre le jour même.

Sortant ainsi de l'arche le vingt-sept du second mois, après être entré le dix-sept du même mois, l'année précédente, on voit qu'il y resta une année et onze jours, en y comprenant le premier et le dernier. Supposé, comme le présumait quelques-uns, que cette année fût une année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, on aura, dans tous les cas, en y ajoutant les onze, trois cent soixante-cinq jours, par conséquent une véritable année solaire.

Le second père du genre humain donna alors au nouveau monde, qui commençait, l'exemple de ce qui est à faire avant tout. La première chose qu'il fit en sortant de l'arche et en reprenant possession de la terre, ce fut de bâtir un autel à *Celui qui est*, à l'Éternel. Ensuite, prenant de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il les offrit en holocauste sur cet autel.

On voit pourquoi, même avant le déluge, les animaux étaient distingués en purs et en impurs ; c'est que les premiers pouvaient s'offrir à Dieu en sacrifice, et, suivant la coutume de l'antiquité, leur chair se partager entre les assistants. Il n'en était pas de même des autres.

L'Éternel agréa le sacrifice de notre deuxième ancêtre et dit à son cœur : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme, car les pensées du cœur humain sont inclinées au mal dès sa jeunesse ; je ne frapperai donc plus désormais toute créature vivante comme j'ai fait, » ce terrible exemple devant suffire à jamais. Ainsi, « durant tous les jours de la terre, les semences et les moissons, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et

la nuit ne cesseront point<sup>1</sup>. » Ce qui insinue que, pendant le déluge, tout cela était bouleversé.

« Et Dieu bénit Noé et ses fils, et leur dit : Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. Que tous les animaux terrestres, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut sur la terre et tous les poissons de la mer vous craignent et vous redoutent. Toutes ces créatures sont mises entre vos mains. Vous pourrez prendre pour votre nourriture tout ce qui a mouvement et vie ; je vous abandonne tout comme des plantes vertes. Seulement vous ne mangerez pas la chair en qui est la vie animale, à savoir le sang ; car je rechercherai votre sang, auquel est attachée votre vie, et sur tous les animaux, et sur l'homme, frère ou étranger ; je rechercherai sur quiconque la vie de l'homme. Quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu ; car l'homme a été fait à l'image de Dieu. Mais vous, croissez et multipliez, et entrez sur la terre et la remplissez<sup>2</sup>. »

Non-seulement Dieu ne maudit plus la terre à cause des hommes, mais il bénit les hommes qui doivent la repeupler. Il bénit Noé et ses fils ; il les bénit, et en eux tout le genre humain, et en eux nous-mêmes. On aurait pu croire qu'il nous avait retiré la domination sur les animaux : il nous la confirme. A la vérité elle ne sera plus aussi facile ni aussi absolue que pour Adam ; cependant elle subsiste encore, et notre seul regard inspire la terreur à la plupart de ses créatures. Que dis-je ? Bien loin de restreindre notre empire sur elles, Dieu semble l'augmenter. Il nous les livre entre les mains sans réserve ; nous pourrions manger leur chair indistinctement ; ce qui fait présumer qu'avant le déluge cette permission n'était point aussi expresse ou aussi générale ; peut-être se bornait-elle à la chair des victimes. Une seule restriction y est mise ; c'est de ne pas manger leur sang. Cette défense nous étonne aujourd'hui ; alors elle était de la plus haute importance. Une des causes qui amenèrent le déluge paraît avoir été la férocité et le

<sup>1</sup> Gen., 8. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 9, 1-7.



meurtre; pour en détourner les nouveaux hommes Dieu prend tous les moyens pour leur inspirer l'horreur du sang. Il prévoyait en outre, dès lors, qu'un jour des peuplades abruties, après s'être accoutumées à boire le sang des animaux pris à la chasse, finiraient par boire le sang des hommes pris à la guerre. Voilà pourquoi cette défense; voilà pourquoi il annonce si formellement qu'il vengera le sang de l'homme même sur la bête. Comme de fait il commandera, dans sa loi donnée aux Hébreux, de lapider le bœuf qui aura blessé ou tué quelqu'un, il vengera le sang de l'homme sur l'homme lui-même. Déjà il l'avait fait; déjà il avait vengé sur Caïn le sang d'Abel, mais toutefois en accordant la vie au coupable. Ici la peine devient plus sévère: Quiconque aura versé le sang de l'homme, on versera le sien. Et la raison de cette loi, c'est que l'homme est fait à l'image de Dieu.

On voit ici se dessiner en quelque sorte la constitution naturelle de la société humaine. Dieu, seul maître d'ôter la vie, parce que seul il la donne, porte cette loi capitale: «Quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu.» Il ne dit pas qu'il s'en réserve l'exécution; il ne dit plus que celui qui aura tué le meurtrier sera puni sept fois. Mais qui charge-t-il alors de tenir la main à ce que force reste à cette loi? Sans doute ceux à qui il la notifie, Noé et ses trois fils, qui étaient alors tous les hommes, tous les chefs de famille, présidés par le père de tous. *Il leur a commandé à chacun*, nous dit l'Écriture, *d'avoir soin de son prochain*<sup>1</sup>, par conséquent de veiller à la sûreté de sa vie et d'en poursuivre le meurtrier. Mais qui jugera du fait? qui appliquera la peine? Naturellement ceux qui ont reçu la loi et en sont dépositaires: les hommes, les pères de famille, réunis sous la présidence de leur chef. Ainsi verrons-nous Noé, sur la déposition de ses fils, prononcer une sentence de malédiction et de servitude contre un de ses descendants. Lorsque plus tard, à défaut d'ancêtre commun, les pères de famille, les patriarches d'une ville ou d'une peuplade, soit

volontairement, soit amenés par la force des circonstances, auront conféré ou reconnu à l'un d'entre eux ce devoir et ce droit de prononcer sur la liberté et la vie des criminels, ce sera, comme on disait alors dans la Palestine, le *père-roi* ou *Abi-Melech*, un des premiers noms de rois que nous verrons paraître. Tels nous semblent l'origine et le développement naturel du droit de vie et de mort, ou de la souveraineté proprement dite, que Dieu ne paraît avoir communiqué aux hommes qu'après le déluge.

Toujours est-il que Dieu seul est le souverain principal et que les autres ne sont que ses ministres responsables. En outre, dès l'origine du premier monde, on voit un prêtre et un sacrifice; mais de roi et de tribut, on n'en voit ni au commencement ni à la fin. Dans le monde nouveau le patriarche par qui Dieu l'a sauvé apparaît d'abord comme pontife universel. Bâtir un autel au Très-Haut, lui offrir un sacrifice au nom de l'humanité entière, voilà sa première action. La religion, le sacerdoce, l'Église est de tous les temps; la souveraineté temporelle, le droit de vie et de mort n'est venu que tard, comme un fâcheux remède contre de plus grands maux.

« Dieu dit encore à Noé et à ses fils avec lui: Voilà que moi j'établis mon alliance avec vous, et avec votre postérité après vous, et avec toutes les créatures vivantes qui étaient avec vous dans l'arche, les oiseaux, les animaux domestiques et autres de toute espèce. J'établis donc cette alliance avec vous; désormais toute chair ne sera plus détruite par les eaux du déluge, et il n'y aura plus de déluge pour perdre la terre. Et voici ce que je vous donne pour signe de l'alliance entre vous et moi, et toutes les créatures vivantes qui étaient avec vous, dans la suite des générations à jamais: je placerai, autrement j'ai placé mon arc dans la nue, et il sera un signe d'alliance entre moi et la terre. Et lorsque je couvrirai le ciel de nuées, mon arc y paraîtra; et je me souviendrai de mon alliance avec vous et avec toute créature vivante, et les eaux du déluge ne reviendront plus détruire toute chair. Mon arc sera donc dans la nue, et je le verrai pour me souvenir de l'alliance perpétuelle qui est établie entre

<sup>1</sup> Eccl., 17, 12.

Dieu et toutes les créatures vivantes sur la terre <sup>1</sup>. »

Non-seulement Dieu bénit Noé et ses fils, mais il fait alliance avec eux et avec leur postérité, c'est-à-dire avec nous. Il les rassure, il nous rassure à jamais contre le retour d'un déluge universel. Il étend sa bonté jusqu'à la brute, parce qu'elle tient à l'homme et qu'elle est faite pour lui. Il ne met à cette alliance aucune condition pour ne nous laisser aucun doute. Non content de nous donner sa parole, il y ajoute un gage visible; l'arc-en-ciel, avec les douces nuances de ses sept couleurs, le fera souvenir, ou plutôt nous fera souvenir de cette alliance éternelle de sa miséricorde. Soit que cet arc divin parût alors pour la première fois, et que le ciel, auparavant sans nuage, eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge; soit qu'il eût déjà été vu et que Dieu en fit seulement un nouveau signal de sa clémence, toujours est-il que c'est comme un sacrement de son alliance et de sa promesse; il paraît même affectionner ce céleste symbole. Lorsqu'on voit, dans l'Apocalypse, son trône dressé, l'iris fait un cercle autour de ses pieds et étale principalement la plus douce des couleurs, qui est un vert d'émeraude <sup>2</sup>. C'était quelque chose de semblable qui parut aux soixante-dix vieillards d'Israël, et, lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, on vit à ses pieds une couleur de saphir, comme lorsque le ciel est serein <sup>3</sup>. La signification mystérieuse de cet arc merveilleux n'était point ignorée des anciens peuples; partout il était regardé comme un signe de la Divinité et comme une voie de communication entre le Ciel et la terre.

Noé, qui signifie repos ou consolation; l'arche qu'il bâtit; le déluge où il entre et d'où il sort; la colombe, avec son rameau d'olivier, qui lui annonce la paix du Ciel; le sacrifice qu'il offre; la satisfaction avec laquelle Dieu l'agréa; la bénédiction qu'il répand sur lui et sur toute sa race; l'éternelle alliance qu'il contracte avec lui et avec elle, tout cela s'est accompli plus réellement encore dans le Christ. Il est le vrai Noé, notre

vraie consolation, notre vrai repos; il a bâti une autre arche, son Église, pour nous transporter de la mort éternelle à l'éternelle vie; il est entré dans les eaux du Jourdain avec le monde coupable, et il en est sorti avec le monde régénéré; l'Esprit de sainteté et de grâce descend sur lui en forme de colombe, et une voix se fait entendre du ciel: « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances; » il offre un sacrifice d'un prix infini; il s'offre lui-même et nous avec lui; Dieu se réconcilie en lui avec nous, nous comble en lui de ses bénédictions, nous aime en lui d'un amour ineffable et nous adopte pour ses enfants à jamais.

« Les fils de Noé, qui sortirent de l'arche, étaient Sem, Cham et Japhet. Ce sont là les trois fils de Noé, et d'eux descend toute la race des hommes qui se répandit sur la terre. »

C'est d'eux aussi que tous les peuples ont hérité, avec un fonds commun de religion, les idées premières de famille et de propriété, fondements de la société temporelle, et ce serait une erreur aussi contraire à l'histoire qu'à la foi chrétienne de supposer les premiers hommes vivant comme des brutes, sans lien de famille ni de religion. Dès les premiers moments nous voyons Adam et Ève, Caïn et Abel, en relation avec la Divinité, comme plus tard Noé et ses trois fils. L'unité de la famille apparaît dès le commencement dans toute sa sainteté. C'est Dieu lui-même qui forme la première femme d'une portion du premier homme et qui la lui amène pour être sa femme. C'est notre premier père qui proclame cette unité fondamentale de la société humaine: « C'est ici l'os de mes os, la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux seront une même chair. » Le péché ne change rien à cette unité originelle. Après le péché même l'Écriture nous dit: « Et Adam appela sa femme Ève, parce qu'elle est la mère de tous les vivants. Et Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peaux, et les en revêtit. Et Caïn connut sa femme, et elle enfanta Hénoch. Et Dieu dit à Noé: Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes;

<sup>1</sup> Gen., 9, 8-16. — <sup>2</sup> Apoc., 4. — <sup>3</sup> Exode, 24.



de tes fils avec toi ; » et à la fin du déluge : « Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi. » Quant à la propriété de la terre et de ce qu'elle renferme, Dieu lui-même, propriétaire principal, dit à nos premiers ancêtres, Adam et Ève : « Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et subjuguiez-la ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. Voilà que je vous ai donné toutes les plantes et tous les arbres fruitiers pour servir à votre nourriture. » Dieu dit de même à nos seconds ancêtres, Noé et ses trois fils : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre ; que tous les animaux terrestres, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut sur la terre et tous les poissons de la mer vous craignent et vous redoutent. Toutes ces créatures sont mises entre vos mains. » Et cette propriété générale que Dieu communique au genre humain, nous la voyons s'individualiser dès les premiers temps. Il est dit d'Abel qu'il offrit à Dieu un sacrifice des prémices de son troupeau. Nous verrons tout à l'heure Dieu lui-même distinguer les possessions de Japhet et les tentes de Sem. Avec cette propriété de la terre Dieu communique aux descendants de Noé le droit de vie et de mort sur le meurtrier de l'homme. Telles sont les lois constitutives de la société humaine, que Sem, Cham et Japhet naturaliseront par tout l'univers.

Sem, l'aîné des trois, sans quitter le pays qui fut comme le berceau du genre humain, s'étendit en Orient. De lui sortent les Hébreux, les Assyriens, les Perses et autres nations plus orientales. Les meilleurs historiens persans disent que leur premier roi était fils de Sem. Aujourd'hui encore il existe au pied du mont Himalaya, dans l'Inde, une très-ancienne ville nommée Bamian et aussi Sem-Bamian, dont beaucoup d'Hindous rapportent à Sem la fondation<sup>1</sup>.

Cham eut en partage l'Afrique et une partie de l'Asie. L'Égypte est appelée la terre de Cham dans les Psaumes et *Chemia* dans Plutarque<sup>2</sup>. Toute l'Afrique est nommée *Am-*

*monia* par d'anciens auteurs. Les Égyptiens s'appellent encore Mezraïm, du nom d'un des fils de Cham. Un autre de ses fils, Chanaan, peupla le pays qui porte son nom. Sidon, fils de Chanaan, fut le père des Sidoniens.

Japhet, si célèbre dans les auteurs profanes sous le nom d'Iapet, peupla l'Occident et le Nord. De lui descendent les Tartares, les Scythes, les Cimbres, les Romains, les Gaulois, les Ioniens ou anciens Grecs. Ceux-ci disaient proverbialement : « Plus vieux que Japhet, » pour parler d'une chose si ancienne qu'à peine en connaissait-on l'origine.

Dans une occasion mémorable Noé fit entendre à ses trois fils ce qui arriverait à leurs postérités. Homme agricole après le déluge, comme il l'avait été sans doute auparavant, il commença à labourer la terre et planta une vigne, non-seulement pour en manger le raisin, comme on avait fait jusqu'alors, mais pour en exprimer le jus et en faire une boisson. Ayant ainsi bu du vin dont il ne connaissait pas la force, il s'enivra et parut découvert dans sa tente. Cham, père de Chanaan, le trouvant en cet état, sortit dehors et vint en raillant le dire à ses deux frères ; mais Sem et Japhet, au lieu de l'imiter, en se moquant comme lui de leur père, étendirent un manteau sur leurs épaules, et, marchant à reculons, ils couvrirent en leur père ce qui devait y être caché. Noé s'étant réveillé après cet assoupissement que le vin lui avait causé, et ayant appris de quelle sorte l'avait traité son jeune fils, dit pour le punir : Que Chanaan soit maudit ! qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves ! » Il ajouta : « Béni soit Jéhova, le Dieu de Sem ! et que Chanaan soit son esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet et qu'il habite dans les tentes de Sem ! et que Chanaan soit son esclave<sup>1</sup> ! »

Sem et Japhet sont bénis, non pas Cham. Cependant ce dernier n'est pas maudit, peut-être parce qu'il avait été béni de Dieu ; son fils Chanaan l'est à sa place. Il se peut que le premier il eût vu la nudité de son aïeul et s'en fût moqué avec son père ; c'est, entre autres, l'opinion des Hébreux. Quant à Sem,

<sup>1</sup> *On mound Caucasus*, by Capt. Franc. Wilford, *Asiatic Researches*, t. 6, 455-459. — <sup>2</sup> Plut., de *Isi et Osir*.

<sup>1</sup> Gen., 9.



il reçoit une bénédiction plus haute que Japhet. L'Éternel est appelé le Dieu de Sem; aussi c'est dans la race de Sem, chez les nations orientales, que la religion du vrai Dieu se conserve plus longtemps et plus pure. Nous y verrons, entre autres, la pénitence exemplaire de la grande ville de Ninive. C'est dans la race de Sem que Dieu choisit son peuple particulier; c'est de la race de Sem que naîtra le Sauveur du monde.

Japhet, dont le nom signifie *extension*, s'étendit en effet prodigieusement dans sa postérité. De lui sortent ces peuples conquérants, les Tartares, les Scythes, les Celtes, les Grecs, les Romains, les Européens modernes, qui ont porté et portent encore leur domination par toute la terre, en Asie, en Afrique et en Amérique, et qui règnent actuellement depuis la Chine jusqu'en Angleterre et depuis l'Angleterre jusqu'à la Chine. Mais surtout ils habitent dans les tentes de Sem, dans les Églises qu'ont fondées Jésus-Christ et ses apôtres, descendants de Sem.

La postérité de Cham, l'Égypte et l'Afrique, est privée de l'une et de l'autre bénédiction. L'idolâtrie y paraît plus tôt et plus grossière. Envahis, subjugués tour à tour par les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes; pareils à Chanaan, tous les descendants de Cham semblent depuis longtemps condamnés à l'esclavage; on les dirait chargés eux-mêmes d'exécuter la sentence. Le principal commerce des habitants d'une grande partie de l'Afrique est de se vendre les uns les autres comme esclaves aux descendants de Japhet, aux Européens. Ceux-ci, plus accessibles à l'humanité et à la religion véritable, cesseront d'acheter; mais quand ceux-là cesseront-ils de se vendre ou de se tuer?

L'histoire de Noé et du déluge se retrouve plus ou moins altérée dans toutes les traditions; on la rencontre là même où l'on s'y attend le moins. Par exemple, lorsque, il y a trois siècles, on découvrit le continent d'Amérique, on y trouva la tradition du déluge universel.

« Les Mexicains, dit un historien estimable de ce nouveau monde, avaient, aussi bien que toutes les autres nations civilisées, une

connaissance distincte, quoique mêlée de fables, de la création du monde, du déluge, de la confusion des langues et de la dispersion des peuples. Ils représentaient même tous ces événements par des peintures. Tous les hommes, disaient-ils, avaient été noyés dans une inondation générale; un seul homme, qu'ils appellent Coxcox, d'autres Téocipactli, s'était sauvé dans une barque avec sa femme, Xochiquetzal. Ils débarquèrent sur une montagne qu'ils appelèrent Colhuacan, et engendrèrent un grand nombre d'enfants, qui restèrent muets jusqu'à ce qu'une colombe, du haut d'un arbre, leur eût appris des langues, mais si différentes que nul ne pouvait comprendre l'autre<sup>1</sup>. »

« Divers historiens d'Amérique, dit-il encore, racontent que les habitants de Cuba, interrogés par les Espagnols sur leur origine, donnèrent les renseignements suivants. Ils avaient ouï de leurs ancêtres que Dieu avait créé le ciel, la terre et toutes choses. En outre, un vieillard, présageant l'inondation parlaquelle Dieu allait punir les hommes à cause de leurs péchés, avait construit une grande chaloupe et s'y était embarqué avec sa famille et un grand nombre d'animaux. Lorsque l'inondation eut diminué il envoya un corbeau, qui, trouvant beaucoup de corps morts, ne revint point; peu après il lâcha une colombe, qui revint aussitôt avec un rameau de hoba dans le bec. Le vieillard, ayant jugé que la terre était sèche, sortit du vaisseau, fit du vin avec des raisins sauvages, s'enivra et s'endormit. Un de ses fils se moqua de sa nudité, que couvrit respectueusement un autre. A son réveil il bénit celui-ci et maudit celui-là. Que pour eux ils descendaient du dernier, et c'était la cause qu'ils allaient nus, tandis que les Espagnols, bien vêtus, descendaient peut-être de l'autre<sup>2</sup>. »

L'auteur que nous citons est d'autant plus digne de foi que, né lui-même au Mexique, il parcourut ce pays dans toutes les directions pendant plus de trente ans, pour recueillir les diverses traditions et peintures hiéroglyphiques. Ce qui achève de porter la certitude à son plus haut degré, c'est que, de

<sup>1</sup> Clavigero, *Storia del Messico*, t. 2, p. 6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, t. 4, p. 16.

nos jours, un savant célèbre, ayant parcouru et étudié le même pays, y a retrouvé les mêmes peintures et les mêmes traditions. Expliquant dans un endroit l'histoire hiéroglyphique des Aztèques, depuis le déluge jusqu'à la fondation de la ville de Mexico, voici comme il s'exprime sur le premier de ces événements :

« L'histoire commence par le déluge de Coxcox. Parmi les différents peuples qui habitent le Mexique, les peintures qui représentent ce déluge se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Méchoacanèses. Le Noé de ces peuples s'appelle Coxcox, Texpi ou Téoci-pactli (dieu poisson). Il se sauva conjointement avec sa femme, Xochiquetzal, dans une barque, ou, selon d'autres, dans un radeau. La peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque. La montagne dont le sommet, couronné d'un arbre, s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains. Au pied de la montagne paraissent les têtes de Coxcox et de sa femme. Les hommes nés après le déluge étaient muets ; une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues représentées sous la forme de petites virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Méchoacan conservaient une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Texpi, s'embarqua dans un *acalli* spacieux avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux, et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand Esprit ordonna que les eaux se retirassent, Texpi fit sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Texpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Alors Texpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan <sup>1</sup>. »

Une étonnante affinité dans les traditions, les hiéroglyphes, les monuments d'architecture, les institutions politiques et même les langues, a convaincu les savants de nos jours que l'Amérique s'est peuplée originellement par des émigrations de l'Asie, ou que du moins il-y eut d'anciennes communications entre ces deux portions de la terre. Après avoir donc entendu en Amérique la dernière colonie du genre humain, consultons-en la métropole dans l'Asie centrale. Mais avant d'arriver là du Nouveau-Monde, un grand peuple se présente.

La Chine, à mesure qu'on approfondit son histoire, offre des concordances toujours plus frappantes avec la Bible. Pendant bien des siècles ce pays était divisé en plusieurs petits royaumes ou provinces, dont le centre ou la capitale paraît avoir été Babylone, Ninive, Ecbatane, comme pour tout le reste de l'Asie. Deux siècles et demi avant l'ère chrétienne la Chine forme une vaste monarchie, qui touchait l'empire romain sur la mer Caspienne. Cependant, au quatrième siècle de notre ère, au temps de l'empereur Constance, nous voyons par Ammien Marcellin que la Chine était de nouveau une province de l'empire des Perses ou Parthes, sous Sapor, qui défit Julien l'Apostat <sup>1</sup>. Ces antiquités relations de la Chine avec l'Asie centrale, et même avec l'Occident, nous expliquent l'origine de ses traditions, ainsi que celles d'autres peuples, et leur concordance avec le récit de Moïse.

Par exemple, de la création au déluge, d'Adam à Noé, Moïse énumère dix générations. Or, de Hoang-ty ou le *Ty*, le roi, le seigneur *rouge-jaunâtre*, à Chun, les livres de la Chine comptent neuf générations de patriarches dont les noms sont donnés et les actions sont marquées. Ensuite Chun est contemporain de Yao, roi sous lequel arrive le déluge, et Chun répare les maux de cette inondation. Les Chaldéens, dont la science était si renommée et à qui nous verrons pour chef le prophète Daniel, comptaient également dix générations avant le déluge, depuis Alorus, qui répond à l'Adam des Hé-

<sup>1</sup> Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. 2, p. 168.

<sup>1</sup> Amm. Marcell., l. 23, sub finem.



breux, jusqu'à Xisuthrus, qui est Noé. Les Indiens comptaient dix avatars ou métamorphoses de la Divinité pour descendre sur la terre.

Dans la série chinoise des dix patriarches avant le déluge il y a des concordances toutes particulières avec la Bible. La postérité de Tay-Hao, ou Fohy, le second fils de Hoang-ty, y est passée sous silence, comme celle d'Abel dans Moïse. Tchouen-Hiu, fils de Tchang-y, le Seth chinois, est représenté comme rétablissant le culte divin en instituant des officiers et des prêtres pour y présider, tout comme il est dit d'Énos, fils de Seth, qu'il commença d'invoquer le nom de Jéhova. Caïnan, fils d'Énos, a le même nom que Caïn, sauf la terminaison ; Kiong-Then, fils de l'Énos chinois, est le même nom que Kiong-Sang, surnom chinois de Caïn ; la terminaison seule est différente. Hénoch, fils de Caïn, et Hénoch, arrière-petit-fils de Caïnan, portent absolument le même nom dans la Bible ; ils portent le même à la Chine, celui de Kiao. Enfin il est dit du Caïn chinois, comme de celui de la Bible, qu'il bâtit une ville et qu'il l'habita<sup>1</sup>. Quant à Yao ou Yaphet, fils de Ty-Ko ou Noé, et onzième descendant de Hoang-ty ou Adam, le philosophe Confucius nous le montre occupé à faire écouler les eaux qui, s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines impraticables<sup>2</sup>. Voilà ce que la Chine nous offre jusqu'à présent de plus historique sur les premiers patriarches et sur le déluge. Sa chronique fabuleuse renferme d'autres allusions à cette grande catastrophe. Des particularités encore plus singulières se remarquent dans l'ancienne écriture chinoise. La figure de l'eau, avec celle de la bouche et le signe de huit, signifie *grande inondation* ; une bouche, un navire et huit, *navigation heureuse* ; eau et navire, sous un triangle, signifie *faveur, délivrance, échapper du péril* ; bouche, homme et nourriture, avec le signe de huit, *ancien sacrifice*, dont on ne sait rien

de plus précis. Le signe deux, souvent aussi huit, avec l'image des descendants, s'appelle *postérité* ; le signe huit, avec la figure de la bouche, *choisir, se diviser*<sup>1</sup>. Enfin, selon l'histoire chinoise, Fohi s'établit dans la province de Chensi, qui est dans le nord-ouest de la Chine, du côté de l'Inde et du mont Ararat, où s'arrêta l'arche de Noé ; ce qui nous indique la route à suivre pour trouver des renseignements plus certains. En attendant le vaniteux Chinois, avec tout son respect pour les ancêtres, a conservé moins bien la mémoire de l'ancêtre le plus fameux que l'ignorant Américain.

L'Inde, plus près des lieux où les premiers descendants de Noé durent s'établir d'abord, nous offrira naturellement quelque chose de plus complet ; mais l'imagination des Hindous, plus féconde encore et plus hardie que celle des Grecs, l'entremêlera de merveilles poétiques auxquelles on n'est guère habitué en Europe. On lit donc dans un des poèmes sacrés de l'Hindostan :

« Désirant la conservation des troupeaux et des brahmanes (ou sages), des génies et des hommes vertueux, des védas (ou livres divins), de la loi et des choses précieuses, le Seigneur de l'univers prend plusieurs formes corporelles ; mais quoique, comme l'air, il passe à travers une multitude d'êtres, il demeure toujours lui-même, parce qu'il n'a point de qualité sujette au changement. A la fin du dernier calpa (ou âge divin) il y eut une destruction générale occasionnée par le sommeil de Brahma (la première personne de la trinité indienne, ou le Créateur). Ses créatures de différents mondes furent noyées dans un vaste océan. Brahma ayant envie de dormir, et souhaitant le repos après une suite d'âges, le fort démon Hayagrîva s'approcha de lui et déroba les védas qui avaient coulé de ses lèvres. Lorsque Héri, le conservateur de l'univers (la seconde personne de la trinité indienne, ou Vischnou), découvrit cette action du prince de Dānavas, il prit la forme d'un petit poisson appelé *saphari*. Un saint monarque nommé *Satyavrata* régnait alors ; c'était un serviteur de l'esprit qui pla-

<sup>1</sup> *Annales de Philosophie chrét.*, 2<sup>e</sup> sér., t. 16. *Les Patriarches antérieurs à Noé retrouvés à la Chine*, p. 115 et seq. — <sup>2</sup> *Chouking*, p. 8.

<sup>1</sup> Windischmann, t. 1, p. 362,



naît sur les eaux, et si pieux que l'eau était sa seule nourriture. Il était fils du soleil, et, dans le calpa actuel, il est investi par Narayan (ou l'esprit de Dieu) de l'emploi de menou, sous le nom de *Sradéhadéva*, ou dieu des funérailles.

« Un jour qu'il faisait une libation dans le fleuve Critamâla et qu'il tenait de l'eau dans la paume de sa main, il y vit remuer un petit poisson. Le roi de Dravira jeta sur-le-champ le poisson et l'eau dans le fleuve où il les avait pris. Alors le saphari adressa d'un ton pathétique ces paroles au bienfaisant monarque : « O toi qui montres de la compassion pour les opprimés, comment peux-tu me laisser dans l'eau de ce fleuve, moi trop faible pour résister aux monstres qui l'habitent et qui me remplissent d'effroi ? » Le prince, ne sachant pas qui avait pris la forme d'un poisson, appliqua son esprit à la conservation du saphari, tant par bonté naturelle que pour le salut de son âme, et après avoir entendu sa prière, il le plaça obligeamment, sous sa protection, dans un vase plein d'eau ; mais dans l'espace d'une seule nuit il grossit tellement que le vase ne pouvait plus le contenir. Il tint ce discours à l'illustre prince : « Je n'aime point à vivre misérablement dans ce petit vase ; procure-moi une demeure où je puisse habiter avec plaisir. » Le roi, l'ôtant du vase, le plaça dans une citerne ; mais il devint grand de cinquante coudées en moins de cinquante minutes et dit : « O roi, il ne me plaît point de demeurer inutilement dans cette étroite citerne ; puisque tu m'as accordé un asile, donne-moi une habitation spacieuse. » Le roi le changea de place et le mit dans un étang, où, ayant assez d'espace autour de son corps, il devint d'une grosseur prodigieuse. « O monarque, dit-il encore, ce séjour n'est pas commode pour moi qui dois nager au large dans les eaux ; travaille à ma sûreté et transporte-moi dans un lac profond. » A ces mots le pieux monarque jeta le suppliant dans un lac, et, lorsque sa grosseur égala l'étendue de cette pièce d'eau, il jeta l'énorme poisson dans la mer. Quand il fut au milieu des vagues, il parla ainsi à Satyavrata : « Ici les goulus armés de cornes et d'autres monstres très-forts me dévoreront.

Ô vaillant homme, tu ne me laisseras point dans cet océan ! » Trompé ainsi à plusieurs reprises par le poisson qui lui avait adressé des paroles flatteuses, le roi dit : « Qui es-tu, toi qui m'abuses sous cette forme empruntée ? Jamais, avant toi, je n'ai eu le spectacle ou je n'ai entendu parler d'un aussi prodigieux habitant des eaux, qui, comme toi, ait rempli en un seul jour un lac de cent lieues de circonférence ; sûrement tu es Bhagavat qui m'apparaît, le grand Héri, dont la demeure était sur les vagues et qui maintenant prend la forme des habitants de l'abîme. Salut et louange à toi, ô premier mâle, Seigneur de la création, de la conservation et de la destruction ! Tu es, ô gouverneur suprême, le plus sublime objet que nous ayons en vue, nous, tes adorateurs, qui te cherchons pieusement. Toutes tes descentes illusoires dans ce monde donnent l'existence à différents êtres ; mais je suis curieux de savoir par quel motif tu as emprunté cette forme. O toi qui as des yeux de lotus, que je n'approche point en vain des pieds d'un dieu dont la bienfaisance parfaite s'est étendue à tous, quand tu nous as montré, à notre grande surprise, l'apparence d'autres corps, non pas existants en réalité, mais présentés successivement. »

« Le Seigneur de l'univers, aimant l'homme pieux qui l'implorait ainsi, et désirant le préserver de la mer de destruction causée par la perversité du siècle, lui dit en ces termes ce qu'il avait à faire : « O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau, envoyé par moi pour ton usage, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et, accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compagnons. Lorsqu'un vent impétueux agitera le vaisseau tu l'assujettiras à ma corne avec un grand serpent de mer ; car je serai près de toi. Tirant le vaisseau avec toi et tes compagnons, je demeurerai

sur l'océan, ô chef des hommes, jusqu'à ce qu'une nuit de Brahma soit complètement écoulée. Tu connaîtras pour lors ma véritable grandeur, justement nommée la *Divinité suprême*. Par ma faveur il sera répondu à toutes tes questions, et ton esprit recevra des instructions en abondance. »

« Héri disparut après avoir donné ces ordres au monarque, et Satyavrata attendit avec humilité l'époque assignée par celui qui règle nos sens. Le pieux monarque, ayant répandu vers l'est les tiges pointues de l'herbe *darbha* et tourné son visage vers le nord, était assis et méditait sur les pieds du dieu qui avait pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre, et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant toujours les commandements de Bhagavat, vit le vaisseau s'approcher et y entra avec les chefs des brâhmes, après y avoir porté les plantes médicinales et s'être conformé aux préceptes de Héri. Les saints lui adressèrent ce discours : « O roi, médite sur Sésava, qui nous délivrera sûrement de ce danger et nous accordera la prospérité. » Le dieu, invoqué par le monarque, apparut encore distinctement sur le vaste océan, sous la forme d'un poisson brillant comme l'or, s'étendant à un million de lieues, avec une corne énorme, à laquelle le roi, comme Héri le lui avait commandé, attachait le vaisseau avec un câble fait d'un grand serpent ; et, heureux de sa conservation, il se tint debout, louant le destructeur de Madhou. Quand le monarque eut achevé son hymne, le premier mâle, Bhagavat, qui veillait à sa sûreté sur la grande étendue des eaux, parla tout haut à sa propre divine essence, prononçant un pourana (ou poëme) sacré, qui contenait les règles de la philosophie sankhya ; mais c'était un mystère infini qui devait être caché dans le sein de Satyavrata. Assis dans le vaisseau avec les saints, il entendit le principe de l'âme, l'Être éternel, proclamé par le pouvoir suprême. Ensuite Héri, se levant avec Brahma du sein du déluge destructeur, qui était apaisé, tua le démon Hayagrîva et recouvra les livres sacrés. Satyavrata, instruit dans toutes les connaissances divines et humaines, fut choisi

dans le calpa actuel, par la faveur de Vischnou, pour septième menou, et surnommé *Vaivasouata* (ou fils du soleil) ; mais l'apparition d'un poisson cornu au religieux monarque fut *Mâyâ* (ou illusion), et celui qui entendra dévotement ce récit historique et allégorique sera affranchi de l'esclavage du péché<sup>1</sup>. »

Ces dernières paroles nous avertissent de ce que déjà nous aurons pu apercevoir, qu'il y a dans ce récit et des allégories et de l'histoire. En effet ce sommeil de Brahma, ce vol des livres sacrés par le démon, que signifient-ils, dans un langage plus simple, sinon que toute chair avait corrompu sa voie, que les commandements de Dieu étaient mis en oubli, et que le principal auteur de ce mal était le chef des esprits méchants ? Mais aussi comment ne pas reconnaître l'histoire de Noé dans Satyavrata ou Menou, qui est averti par la Divinité que dans sept jours commencera un déluge universel, et qui se sauve dans une arche spacieuse, avec sept autres saints personnages et des couples de tous les animaux ? Ce pieux monarque est nommé le dieu des funérailles, sans doute parce qu'il survécut à tout le monde antérieur. Narayan, ou l'Esprit de Dieu, que les Indiens représentent planant sur les eaux à la création, l'établit Menou, législateur, patriarche, dans l'âge actuel du monde. C'est à Menou que les Indiens attribuent les antiques lois qui les gouvernent. C'est à Noé, comme nous avons vu, que Dieu donna les lois fondamentales de la société humaine. Le nom seul de Menou semble prouver l'identité des deux personnages : *me* est l'article indien *le* ; *Nou* est le nom oriental de Noé ; les Arabes l'appellent *Nouh al nabi*, Noé le prophète. Quelques savants ont cru même le reconnaître dans le Minos des Grecs et le Mannus des Germains<sup>2</sup>.

D'autres récits ajoutent au même fond des circonstances différentes. Nous croyons inutile de les rapporter ; mais il nous est impossible de ne citer point un endroit remarquable qui se lit dans un des livres que, de

<sup>1</sup> Traduit littéralement du *Bhagavat*, livre canonique des Indous, par W. Jones, *Asiatic Research.*, t. 1, p. 230 ; traduction française, t. 1, p. 170. — <sup>2</sup> Stolberg, *Histoire de la religion de Jésus-Christ*.



temps immémorial, les Hindous regardent comme une révélation de Vischnou, et qui a été traduit par un des plus savants hommes du dernier siècle, le fondateur de l'académie de Calcutta.

« Satyavarman (ou Satyavrata), roi de toute la terre, eut trois fils : l'aîné Serma, ensuite Charma, et le troisième Yapéti. C'étaient des hommes sages, excellents en vertu et actions nobles, habiles à manier toutes sortes d'armes, vaillants et avides de victoires. Satyavarman, qui faisait ses délices de la contemplation spirituelle, voyant que ses fils étaient propres au gouvernement, les en chargea. Lorsqu'un jour, par le décret du destin, le roi eut bu du moût, il perdit les sens et s'endormit nu. Charma, s'en étant aperçu, appela ses frères et dit : « Qu'est-ce que cela ? Dans quel état est notre père ? » Ceux-ci le couvrirent avec des habits et le rappelèrent à ses sens. Quand il fut revenu à lui-même et qu'il connut parfaitement ce qui s'était passé, il maudit Charma : « Tu seras l'esclave des esclaves ! Et, parce que tu as été un moqueur en leur présence, tu prendras ton nom de la moquerie. » Ensuite il donna à Serma une vaste souveraineté au midi des montagnes de la neige (l'Himalaya ou le Caucase), et à Yapéti il donna tout ce qui est au nord de ces montagnes. Pour lui il parvint, par sa pieuse contemplation, à la plus haute félicité<sup>1</sup>. »

Il n'est pas besoin ici de commentaire. Qui ne reconnaît Sem ou Schem dans Serma, Cham dans Charma, Japhet dans Yapéti ? Dans les deux premiers noms une lettre intercalée met seule quelque différence. L'a final n'est qu'une terminaison indienne. Le troisième est absolument identique ; car, en hébreu même, avec les mêmes lettres, on peut prononcer indifféremment Yaphet ou Yapet. Le partage des terres est on ne peut plus exact ; la postérité de Sem s'étendit principalement dans l'Asie méridionale ; celle de Japhet dans l'Asie septentrionale et dans l'Europe.

Des savants justement célèbres ont cru reconnaître encore Noé dans le fabuleux Chronos ou Saturne des Grecs et des Romains<sup>2</sup>. Il

est dit dans Homère et dans Platon que Chronos et sa femme, avec toute leur postérité, sont nés de l'Océan ; Noé et sa femme, avec toute leur postérité, sont sortis du déluge. Dans les hymnes d'Orphée Chronos et sa femme sont appelés le père et la mère de tous les mortels et immortels ; Noé et sa femme le sont et des hommes qui ont encore à subir la mort, et de ceux qui sont déjà parvenus à l'immortalité. Noé était un homme juste au milieu d'une génération perverse qu'il cherchait à ramener au bien ; Chronos était un roi juste au milieu d'une génération sauvage qu'il cherchait à civiliser. Après le déluge Noé régna quelque temps, comme père, sur tout le genre humain ; la terre, non encore divisée par héritages, était tout entière à tous ; il n'y avait encore nul esclave : autant il en est dit du règne de Saturne. Au temps de Noé toute la terre n'avait qu'une langue ; au temps de Saturne les animaux mêmes, dit la Fable, parlaient la même langue que les hommes. Saturne a pour femme la terre ou Rhéa ; dans le texte hébreu Noé est appelé, au pied de la lettre, l'homme ou le mari de la terre, pour agriculteur, tandis que Caïn en est appelé le serviteur ou l'esclave. Noé fut le premier, dans le monde nouveau, à cultiver la terre et à planter une vigne ; Saturne est dit le premier avoir enseigné l'agriculture et l'usage du vin. Sur l'ancienne monnaie des Romains le symbole de Saturne était un navire ; le symbole de Noé est l'arche. Saturne est dit avoir dévoré tous ses enfants, à l'exception de trois fils qui se partagèrent le globe ; Noé, prophète et patriarche du monde antérieur, est dit l'avoir condamné à périr<sup>1</sup>, parce qu'il en prédit la destruction ; il n'en sauva que trois fils, qui se partagèrent le globe. Un de ces trois le vit dans un état peu décent et s'en railla ; un des trois fils de Saturne le vit dans un état pareil, puisqu'il le mutila. Ce fils de Noé s'appelait Cham ou Ham, et fut le père des Africains ; ce fils de Saturne s'appelait Hammon ou Ammon en Égypte et en Afrique. Certes voilà des rapports assez singuliers pour mériter l'attention.

<sup>1</sup> W. Jones, *Asiatic Research.*, t. 3, p. 262. — <sup>2</sup> Bo-

chart, *Phaleg*, l. 1, c. 1. W. Jones, *Recherches asiat.*, traduct. française, t. 1, p. 179. — <sup>1</sup> Hébr., 11, 7.



Si, du reste, les descendants de Cham ne nous offrent point une histoire aussi expressive et aussi détaillée du déluge que les descendants de Sem, en voici peut-être la raison : cette histoire ne faisait pas beaucoup d'honneur à leur ancêtre. Cependant la croyance d'un déluge universel était si bien établie chez les Égyptiens que leurs prêtres disaient à Solon qu'après certaines périodes de temps une inondation envoyée du ciel changea la face de la terre, que le genre humain avait péri plusieurs fois de différentes manières, et que c'était pour cela que la nouvelle race des hommes manquait de monuments et de connaissance des temps passés<sup>1</sup>.

Quant aux Chaldéens et aux Assyriens, une foule d'auteurs célèbres de l'antiquité nous montrent que l'histoire du déluge n'était point oubliée parmi eux. Celui dont il nous reste des fragments plus considérables est Bérose, fameux astronome chaldéen, qui écrivit une histoire du royaume de Babylone environ trois siècles avant Jésus-Christ. Il est cité par Pline, Vitruve, Tatien, Clément d'Alexandrie, Tertullien et Eusèbe. Il donne une suite de dix rois qu'il suppose avoir régné à Babylone avant le déluge. Comme le nombre de ces rois répond exactement à celui des dix générations écoulées depuis la création jusqu'au déluge, le premier roi, nommé *Alorus*, paraît avoir été le même qu'Adam, comme *Xisuthrus*, le dernier, semble avoir été Noé. *Alorus* déclara que Dieu lui-même l'avait fait pasteur du peuple, et, à vrai dire, si jamais homme a pu prétendre que sa domination fût d'institution divine, ce dut être Adam<sup>2</sup>.

Pendant le règne de *Xisuthrus*, le dixième roi ou patriarche, il arriva un déluge dont Bérose raconte les circonstances suivantes : « Chronos ou Saturne apparut en songe à *Xisuthrus*, et l'avertit que, le quinzième jour du mois d'Esios, le genre humain serait détruit par le déluge. Il lui ordonna de mettre à part l'origine, l'histoire ou la fin de toutes choses, et d'enterrer ses écrits dans *Sippara*, la cité du soleil. Il lui ordonna de plus de

bâtir un vaisseau et d'y entrer avec ses parents et ses amis, après y avoir mis les provisions nécessaires et y avoir fait entrer des oiseaux et des quadrupèdes ; et, lorsqu'il se serait pourvu de tout, si on lui demandait où il allait avec son vaisseau, de répondre : « Vers les dieux, pour les prier de rendre heureux le genre humain. »

« *Xisuthrus* exécuta ses ordres et bâtit un vaisseau dont la longueur était de cinq et la largeur de deux stades. Il fit apporter tout ce qui lui avait été prescrit à bord du navire, et y entra avec sa femme, ses enfants et ses amis. Le déluge étant venu et ayant cessé peu de temps après, *Xisuthrus* laissa voler certains oiseaux qui, ne trouvant ni nourriture ni lieu où se reposer, retournèrent au vaisseau. Quelques jours après, *Xisuthrus* lâcha encore des oiseaux qui revinrent avec un peu de boue aux pattes ; mais, quand il leur eut permis pour la troisième fois de s'envoler, il ne les revit plus, ce qui lui fit comprendre que la terre commençait à se sécher. Il fit alors une ouverture dans un des bords du vaisseau et vit par ce moyen qu'il était arrêté sur une montagne ; il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote du navire ; ensuite, ayant adoré la terre, érigé un autel et sacrifié aux dieux, lui et ceux qui l'avaient accompagné disparurent. Ceux qui étaient restés dans le vaisseau, voyant que *Xisuthrus*, sa femme, sa fille et le pilote ne revenaient pas, mirent pied à terre pour le chercher, l'appelant tout haut ; mais ils ne le revirent plus. Une voix qui sortit de l'air leur ordonna d'être religieux, leur apprit que la piété de *Xisuthrus* l'avait fait transporter dans le séjour des dieux, et que ceux qui l'avaient accompagné habitaient le même séjour. Elle leur prescrivit de se rendre à Babylone, de prendre les écrits qui étaient à *Sippara* et d'en faire part au genre humain. Enfin la voix leur dit qu'ils trouveraient *Sippara* et les écrits de *Xisuthrus* dans le pays d'Arménie. La voix ayant cessé de parler, ils offrirent des sacrifices aux dieux et prirent de concert la route de Babylone. Lorsqu'ils y furent arrivés, il détérèrent les écrits dont on vient de parler, construisirent plusieurs villes,

<sup>1</sup> Platon, in *Tim.* — <sup>2</sup> Abyden., ex Beroso, apud Syn-cell., p. 38.

érigèrent des temples et rebâtirent Babylon<sup>1</sup>.

Abydénus, dans son *Histoire d'Assyrie*, Alexandre, surnommé Polyhistor à cause de sa vaste érudition, parlaient comme Bérose et le citaient. Ce dernier ajoutait encore entre autres : « On dit que l'on voit encore des restes de ce navire sur la montagne des Cordiens en Arménie, et quelques-uns rapportent de ce lieu des morceaux de bitume dont il était enduit et s'en servent comme d'un préservatif. » Hiéronyme d'Égypte, dans ses *Antiquités phéniciennes*, Mnaséas et plusieurs autres, dit l'historien Josèphe, racontaient les mêmes choses. Nicolas de Damas, si célèbre sous Auguste, écrivait dans le quatre-vingt-seizième livre de son histoire : « Il y a en Arménie, dans la province de Miniade, une haute montagne nommée Baris, où l'on dit que plusieurs se sauvèrent durant le cataclysme, et qu'une arche, dont les restes se sont conservés longtemps, et dans laquelle un homme s'était renfermé, s'arrêta sur cette montagne. C'est apparemment celui dont parle Moïse, le législateur des Juifs. » Cet auteur, comme on voit, ne se trompait guère ; Josèphe ajoute que les Arméniens appelèrent l'endroit où Noé offrit son sacrifice *le lieu de la descente*<sup>2</sup>. Ce lieu, devenu une ville, existe encore au pied des monts Ararats et porte le nom de *Nachidchevan*, qui a en effet ce sens-là. Les Arméniens de nos jours prétendent, comme le faisaient ceux d'autrefois, que l'arche subsiste encore sur la montagne où elle s'est arrêtée.

Pour ce qui est des Grecs, et, par suite, des Romains, voici comme Lucien, en parlant d'un fameux temple à Hiéropolis en Syrie, résume leur tradition sur le déluge : « Le grand nombre dit que ce temple fut bâti par Deucalion le Scythe, sous qui arriva la grande inondation. J'ai entendu en Grèce ce que disent les Grecs sur ce personnage. Leur récit est tel. La race actuelle des hommes n'est pas la première, elle a entièrement péri, mais une seconde génération,

descendue de Deucalion. Les hommes de cette première race étaient insolents, injustes, parjures, sans hospitalité envers les étrangers, sans pitié pour les suppliants, ce qui leur attira une grande calamité. Tout d'un coup il sortit de la terre une prodigieuse quantité d'eau ; il tomba beaucoup de pluie ; les rivières débordèrent et la mer monta à une hauteur considérable en sorte que tout devint eau et que tous les hommes furent noyés. Le seul Deucalion fut conservé pour une génération nouvelle à cause de sa sagesse et de sa piété. Il entra dans une grande arche avec ses fils et leurs femmes ; ensuite il y fit entrer des pourceaux, des chevaux, des lions, des serpents et toutes les autres créatures qui vivent sur la terre, toutes par paires ; il les reçut toutes et elles ne lui firent aucun mal, la Divinité ayant formé entre elles et lui une grande amitié. Ils voguèrent donc tous dans une seule et même arche tant que les eaux prévalurent. Voilà ce que les Grecs rapportent de Deucalion. » Lucien ajoute que, pour les Hiéropolitains, ils avaient une ancienne tradition d'après laquelle il s'était formé dans leur pays une grande ouverture où s'était engouffrée toute l'eau du déluge. Deucalion bâtit à l'endroit même des autels et un temple. Lucien vit cette ouverture, qui alors était assez étroite ; deux fois par an on y portait de l'eau de la mer en mémoire de ce qui avait eu lieu, et on voyait pratiquer cette cérémonie non-seulement aux prêtres, mais à toute la Syrie, à l'Arabie et à une multitude d'hommes qui accouraient pour cela jusque des bords de l'Euphrate. Deucalion l'avait ainsi commandé, disait-on, pour qu'on se souvint à la fois et du châtiment et du bienfait<sup>1</sup>. Plutarque rappelle une autre circonstance du déluge quand il dit : « On rapporte qu'une colombe envoyée de l'arche annonçait à Deucalion la tempête lorsqu'elle rentrait, le beau temps lorsqu'elle restait dehors<sup>2</sup>. »

D'autres écrivains grecs appellent Ogygès le personnage sous lequel arriva le grand cataclysme. La raison de cette diversité de noms est aisée à concevoir ; de la même ma-

<sup>1</sup> Alex. Polyhist., ex Beroso, apud Syncell., p. 30, 31, et apud Cyrill., *contra Julian.*, l. 1. Abyden., ex eodem, apud Syncell., p. 38, 39, et apud Euseb., *de Præp. ev.*, l. 9, c. 12. — <sup>2</sup> *Antiq.*, l. 1, c. 4.

<sup>1</sup> Lucien, *de Dea Syr.* — <sup>2</sup> Plut., *de Solertia animal.*



nière que les Hellènes proprement dits avaient un déluge de Deucalion, parce qu'ils regardaient Deucalion comme leur premier auteur, les autochthones ou indigènes de l'Attique en avaient un d'Ogygès, parce que c'était par Ogygès qu'ils commençaient leur histoire. Il en est de même pour toutes les autres nations : Coxcox, Texpi, Téoc-i-pactli en Amérique ; Fohi à la Chine ; Satyavrata, Menou dans l'Inde ; Xisuthrus dans l'Assyrie ; Ogygès et Deucalion parmi les Grecs ; c'est toujours le même déluge qui a détruit le monde antérieur et commencé un monde nouveau ; c'est toujours le même Noé, père d'une génération nouvelle, que chaque peuple veut avoir pour premier auteur, en quoi tous ont raison ; car, dans le fond, il a été le premier auteur et le premier roi de tous les peuples. Les circonstances principales sont les mêmes partout et désignent partout un seul et même événement principal. Il n'y a pas jusqu'aux époques, si différentes qu'elles paraissent d'abord, qui ne s'accordent avec les divers textes de la Bible. Suivant le texte grec et le samaritain le déluge de Noé aurait eu lieu environ 3100 ans avant Jésus-Christ ; or, d'après le calcul d'un très-savant orientaliste<sup>1</sup>, le déluge indien de Satyavrata, ou Menou, remonterait à 3101 ; le déluge chinois de Kong-Kong, à 3082. Quant au déluge grec d'Ogygès, le plus savant des Romains, Varron, le plaçait en 2376 avant Jésus-Christ, ce qui s'accorde, à vingt-sept ans près, avec le texte hébreu, qui place le déluge de Noé en 2349. Tout le monde conviendra que, pour une antiquité si reculée, on ne pouvait espérer plus d'accord.

Non-seulement tout le genre humain se lève pour nous attester, par tout l'ensemble de son histoire, que Dieu l'a châtié par un déluge, il y a près de quatre à cinq mille ans, et que nous sommes une génération renouvelée par l'eau ; les pierres mêmes, les plantes, les animaux, les montagnes, les abîmes, les continents et les mers nous redisent la même chose.

La terre, fracturée par endroits jusque dans ses entrailles ; ses diverses couches jetées les

unes dans les autres comme les vagues d'un océan furieux ; des montagnes, des plaines, des vallées, recélant d'énormes amas de coquillages, de poissons, de plantes marines pétrifiées ; des éléphants d'Asie et d'Afrique ensevelis dans la Grande-Bretagne ; des crocodiles d'Égypte enfoncés dans les terres d'Allemagne ; des os de poissons de l'Amérique et des squelettes de baleines abîmés au fond des sables de notre continent ; partout, incrustés dans la pierre, des feuilles, des plantes, des fruits dont les espèces nous sont inconnues ou qui ne se trouvent que dans les climats les plus éloignés du nôtre, voilà bien d'irrécusables témoins d'un déluge universel et de l'effroyable bouleversement qu'il a produit dans notre globe. Les anciens n'avaient point remarqué ces faits ; l'observation en est devenue de nos jours une science nouvelle, connue sous le nom de géologie ou science de la terre. Plus cette science fait de progrès, plus elle se convainc que la terre même est le premier monument historique des révolutions qu'elle a subies. Les rois, non contents de faire écrire sur le papier les grands événements de leur règne, en perpétuent le souvenir sur le marbre et l'airain ; ainsi Dieu, non content de faire écrire à Moïse les effrayantes merveilles de sa justice et de sa puissance, en a pétrifié l'histoire sur toute la terre.

Un des savants qui a le plus contribué à faire de la géologie une science véritable, et qui, dans cette vue, a parcouru toute la longueur de l'Asie et une partie notable des deux plus grandes chaînes de montagnes, nous apprend lui-même qu'il a été convaincu, par ses propres observations, de la réalité du déluge, de cette catastrophe dont j'avoue, dit-il, n'avoir pu concevoir la vraisemblance avant d'avoir parcouru ces plages et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable. Il a trouvé sur les montagnes de la Sibérie plusieurs carcasses entières d'éléphants et d'autres animaux encore revêtus de leurs peaux, même un rhinocéros, dont la peau, les tendons, les ligaments et les cartilages subsistaient encore. Il en a conclu nécessairement qu'il n'y a qu'une inondation générale et progressive, telle que celle du déluge de

<sup>1</sup> *Asia polyglotta* de Klaproth.



Moïse, qui ait pu forcer les éléphants à gagner le haut des montagnes ou qui ait pu y apporter leurs cadavres. La Sibérie étant la région la plus élevée de l'Asie a dû être submergée la dernière, et c'est là naturellement que les êtres vivants ont dû se réfugier de préférence, surtout si, comme il y a toute apparence, les eaux sont venues particulièrement de l'est et du sud, ainsi qu'on peut le conclure du grand nombre de plantes des Indes et de la Chine qu'on trouve dans des provinces très-éloignées<sup>1</sup>. Ce qui conserve ces cadavres depuis tant de siècles, c'est le froid excessif qu'il fait continuellement dans ces montagnes. Comme ces animaux ne vivent que sous la zone torride, il est à conclure que, quand l'eau les amena ou les surprit en Sibérie, la température y était extrêmement douce, soit qu'elle le fût déjà auparavant, soit que Dieu ne la fit ainsi que pendant le déluge et pour fondre les glaces des pôles. A mesure que les eaux se retirèrent le froid sera venu imprimer le sceau de l'éternité sur ces singuliers monuments de notre histoire.

Non-seulement la terre porte partout l'ineffaçable empreinte du déluge, il est même des plages où elle en inscrit les années. Par exemple, tous les ans, et les pluies et les neiges fondues emmènent du haut des montagnes et des collines de la terre qu'elles charrient dans les rivières et dans les fleuves, et que les fleuves entraînent et déposent en partie soit dans les campagnes voisines, soit dans la mer. Par ces dépôts successifs et continus le lit des fleuves s'élève ainsi que les plaines qu'ils inondent, et la mer se retire à leur embouchure. On le voit en Égypte, où, par les dépôts annuels du Nil, et le lit de ce fleuve, et les terres qu'il submerge régulièrement, sont considérablement plus élevés qu'il y a des siècles; de nouveaux promontoires, formés à son embouchure, vont empiétant sur l'Océan de plus en plus. Les villes de Rosette et de Damiette, bâties sur le bord de la mer il y a moins de mille ans, en sont aujourd'hui à deux lieues. Il en est de même en Italie. On sait par le témoignage de Strabon que, du temps d'Auguste, Ravenne était

dans les lagunes comme y est aujourd'hui Venise, et à présent Ravenne est à une lieue du rivage. Adria, en Lombardie, qui avait donné son nom à la mer, dont elle était, il y a vingt et quelques siècles, le port principal, en est maintenant à six lieues. La rivière du Pô, depuis l'époque où on l'a enfermée de digues, a tellement élevé son fond que la surface de ses eaux est actuellement plus haute que les toits des maisons de Ferrare; en même temps ses atterrissements ont avancé dans la mer avec tant de rapidité qu'en comparant d'anciennes cartes avec l'état actuel on voit que le rivage a gagné plus de six mille toises depuis 1604, ce qui fait cent cinquante ou cent quatre-vingts pieds et en quelques endroits deux cents pieds par an. Or, en connaissant ce qu'un fleuve dépose d'alluvion dans un temps donné, on peut calculer, par le total des dépôts existants, depuis quelle époque ce fleuve a commencé de couler, depuis quelle époque à peu près les montagnes et les collines ont commencé à s'ébouler par la neige et par la pluie; en un mot, depuis quelle époque à peu près notre globe est dans son état présent. Ce calcul a été fait, et il se trouve que ces annales de la terre s'accordent avec les annales des peuples. C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, dit l'homme de nos jours le plus capable d'en juger; résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.

« Je pense donc, conclut-il, je pense donc, avec MM. Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés

<sup>1</sup> *Observations sur la Formation des montagnes*, par M. Pallas.

sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels et combiné des systèmes scientifiques <sup>1</sup>. »

Ainsi donc et Moïse et les peuples, et la terre et la mer, et les sciences et les arts, tout nous atteste le terrible accomplissement de cette parole dite au premier Noé : *Je perdrai les hommes avec la terre* <sup>2</sup>. Tout nous ga-

rantit aussi par là même le futur accomplissement de cette autre parole, dite à un autre Noé, au pilote de la seconde arche, au prince des apôtres : *Les cieux et la terre actuels sont réservés au feu pour le jour du jugement ; les éléments seront dissous par la chaleur ; il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre où habitera la justice* <sup>1</sup>. Placés entre ces deux formidables catastrophes, profitons de la première si bien que nous n'ayons point à redouter la seconde. C'est la conclusion que tire saint Pierre.

<sup>1</sup> *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*, par M. Cuvier. — <sup>2</sup> Gen., 6, 13.

<sup>1</sup> 2 Pierre, 3.



## LIVRE QUATRIÈME

ENTRE 2400 ET 3000 A 1635 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Confusion des langues. — Dispersion des peuples. — Abraham, Melchisédech et les autres patriarches. — Isaac, Jacob et Joseph, figures du Christ et de son Église.**

**— Ismaël, père et type des Arabes ou Bédouins.**

Un nouvel âge commence pour le genre humain. Depuis Adam jusqu'à Noé c'était un enfant sous le régime paternel ; dans cette période on ne voit point de nation ni de royaume, mais seulement des familles ou plutôt une famille. Depuis Noé jusqu'à Jésus-Christ c'est l'adolescent laissé en quelque sorte à lui-même, pour qu'il devienne sage par ses propres égarements ; dans cette période on voit non-seulement des familles, mais des peuples et des empires ; on y voit surtout un empire universel, né à Ninive et à Babylone, passer successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Perses, des Mèdes et des Perses aux Grecs, et des Grecs aux Romains. Depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde ce sera l'homme fait qui, profitant de ses fautes passées ainsi que des nouvelles et plus abondantes grâces de Dieu, s'avancera de plus en plus vers la maturité de la sagesse. Dans cette période il y aura toujours des familles, des peuples et des empires ; mais d'empire universel il n'y aura plus que celui du Christ, qui, embrassant toutes les nations dans la même foi, la même espérance, la même charité, couronnera la variété des familles et des peuples par l'unité primitive de l'Église universelle.

Dieu, qui opère cette œuvre des siècles, y procède avec ordre et mesure. Quand le Christ choisit douze hommes pour y mettre la dernière main, il ne les prit point à leur naissance, mais à un âge où ils connaissaient déjà toutes les misères de la vie ; il ne leur enseigna pas dès le premier jour tous les

mystères de sa doctrine ; il leur disait après trois ans : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant<sup>1</sup>. » Après ces trois années d'instruction il n'en avait pas fait encore des hommes parfaits ; il leur avait souffert bien des défauts ; il souffrit même qu'un d'eux le trahît, qu'un autre le reniât, et que tous l'abandonnassent dans le moment critique. Il voulait leur apprendre à ne point compter sur eux-mêmes, mais sur Dieu seul, à être miséricordieux envers les autres comme Dieu l'avait été envers eux. Or, ce que le Christ a fait dans l'éducation de ses apôtres, il le fait dans l'éducation du genre humain ; il proportionne les instructions et les grâces, les châtiments et les récompenses, à l'âge, à la capacité, au progrès. Dans la main de cet habile instituteur tout, jusqu'aux fautes de son élève, sert à le former. Ainsi, à la fin de son premier âge, le genre humain s'étant porté aux plus graves désordres, Dieu le châtia rudement par le déluge, non-seulement pour le punir, mais encore pour le corriger, pour affaiblir en lui le penchant au mal et fortifier le penchant au bien. Il y a plus ; Dieu allait émanciper en quelque sorte cet enfant des siècles, il allait lui permettre, lui ordonner même de sortir de famille, et d'aller par toute la terre faire des établissements de peuples ; il lui fallait un frein pour ne point abuser de cette liberté nouvelle ; ce frein devait être le souvenir toujours présent

<sup>1</sup> Jean, 16, 12.

de la terrible correction qu'il venait de subir. Aussi, nous l'avons vu, ce souvenir s'est-il perpétué jusque dans les derniers temps chez toutes les nations.

Les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, eurent tous les trois de nombreux descendants. Ces nouveaux hommes avaient tous la même langue et les mêmes manières de parler. Ils s'avancèrent d'abord, ce semble, vers l'Orient. Arrivés de là dans l'immense plaine de Sennaar, qu'arrosent à la fois le Tigre et l'Euphrate, ils y fixèrent leur habitation. « Allons, se dirent-ils l'un à l'autre, façonnons-nous des briques et cuisons-les au feu. Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faite s'élève jusqu'au ciel, et faisons-nous un nom de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre <sup>1</sup>. » C'est le sens de l'hébreu. Ils y travaillèrent immédiatement avec ardeur, se servant de briques au lieu de pierres et de bitume au lieu de ciment. Leur principal dessein paraît avoir été de demeurer ensemble. La ville devait être leur centre commun, et la tour, un phare pour se reconnaître dans les immenses plaines qu'elle dominait. Mais cette union ne pouvait être durable sans un nom propre qui la consacrait à jamais; ils tâchèrent donc de s'en faire un. Nous allons voir quel nom Dieu leur fit.

« Or l'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme; et il dit: Voilà un seul peuple et ils n'ont tous qu'un même langage; c'est la première de leurs entreprises; ils ne cesseront qu'ils ne l'aient achevée. Venez donc, descendons, et confondons-y leur langue de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Et ainsi l'Éternel les dispersa de ce lieu dans toutes les régions, et ils cessèrent de bâtir la ville; et c'est pourquoi elle a été nommée Babel ou confusion, parce que ce fut là que Dieu confondit la langue de toute la terre, et l'Éternel les dispersa de là sur la face de tout le globe. »

Dieu, qui les avait rassurés contre le retour d'un nouveau déluge, voulait qu'ils se séparassent pour aller peupler l'univers, se multiplier plus et se corrompre moins.

Les hommes le savaient et voulaient en

quelque sorte s'y soustraire : « Faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés; » ou bien, suivant le grec et le latin, « avant que nous soyons dispersés sur toute la terre. » Leur indocilité fut punie, et le nom qu'ils ambitionnaient fut celui du châtement qui les contraignit de faire ce que Dieu voulait qu'ils fissent. Cette peine dure encore dans le monde; la confusion des langues et des idées y divise encore les peuples et les individus; l'Église seule peut les réunir. Là, comme dans le cénacle de Sion, les langues apparaissent encore distinctes, mais c'est le même esprit qui les anime; là, tous les fidèles, n'ayant qu'une foi, qu'une pensée, croyant et disant tous la même chose, leurs langues, diverses dans la forme, n'en font qu'une dans le fond.

Le souvenir de la tour de Babel et de la confusion des langues se retrouve dans toutes les anciennes traditions. Eupolème, cité par Alexandre Polyhistor, racontait que la ville de Babylone et cette tour si célèbre par tout le monde avaient été bâties par les géants échappés du déluge, et que, la tour ayant été renversée par la puissance de Dieu, les géants s'étaient dispersés dans tous les pays <sup>1</sup>. Le même Alexandre citait encore les paroles d'une sibylle où il était dit que, les hommes n'ayant tous qu'une même langue, plusieurs d'entre eux bâtirent cette haute tour pour monter au ciel; mais qu'un Dieu très-puissant renversa cette tour par une tempête et donna à chacun un langage particulier, et que c'est pour cela que la ville fut appelée Babylone <sup>2</sup>. Abydène disait, dans son *Histoire d'Assyrie* : « On rapporte que les premiers hommes, fiers de leur force et de la grandeur de leur taille, voulurent se rendre supérieurs aux dieux mêmes, et qu'ils entreprirent d'élever une tour d'une hauteur démesurée dans le lieu où Babylone est située aujourd'hui; que cette tour approchait du ciel, lorsque les vents, venant au secours des dieux, firent tomber cette masse énorme sur les bâtisseurs, que les ruines servirent à bâtir Babylone, et que les dieux rendirent alors divers et discordant le langage des hommes, qui

<sup>1</sup> Gen., 11.

<sup>1</sup> Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 9, c. 17. — <sup>2</sup> Id., *Chronic.*, l. 1, c. 4, et apud Syncell.



avait été le même jusque-là <sup>1</sup>. » Les poètes grecs et latins ont fait de cette histoire la fable des Titans qui entassaient des montagnes pour escalader le ciel, lorsque le maître du tonnerre les renversa de sa foudre, eux et leur ouvrage.

Mais, ce qui étonnera le plus, cette tradition se trouve jusqu'à nos jours en Amérique ; non-seulement elle y est écrite dans des peintures hiéroglyphiques, on y voit encore des tours semblables à la tour de Babel, telle que nous la décrivent Hérodote et Strabon : d'immenses pyramides à plusieurs assises décroissantes. Parlant de celle qui existe chez les Indiens de Cholula, et qui surpasse en hauteur la troisième pyramide d'Égypte, un savant moderne, qui a été sur les lieux, cite leur tradition hiéroglyphique du déluge, après lequel cette pyramide aurait été bâtie avec des briques par des géants restés au nombre de sept de tout ce qu'ils étaient auparavant. « Les dieux, est-il dit, virent avec courroux cet édifice dont la cime devait atteindre les nues ; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent le feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut pas continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air <sup>2</sup>. » Voilà sans doute une concordance bien singulière. Ajoutez-y cette autre tradition américaine qu'après le déluge les hommes étaient muets, et qu'une colombe leur distribua des langues du haut d'un arbre, mais des langues si diverses qu'ils ne pouvaient se comprendre les uns les autres, et vous aurez, en hiéroglyphes du Nouveau-Monde, une page de la Bible.

Dans plusieurs de ces traditions il est parlé de la Divinité en nombre pluriel. Les auteurs qui s'expriment ainsi, ayant écrit bien des siècles après l'événement, et dans des pays où régnait l'idolâtrie, y auront attaché des idées fort inexactes. Cependant l'Écriture même insinue dans cette occasion qu'il y a pluralité en Dieu. « L'Éternel ou Jéhova dit : Venez, descendons, confondons leur langue. » Une personne parle à deux autres, car elle dit : Venez, et non pas : Viens. Il est écrit en même temps que Jéhova ou l'Éternel descen-

dit, ce qui laisse entendre que la personne qui parle et celles à qui elle parle ne sont qu'un même Jéhova. Aussi les Pères de l'Église et les meilleurs interprètes ont-ils entrevu dans ce langage la trinité des personnes divines <sup>1</sup>. Des auteurs qui auront lu ces paroles dans Moïse, et qui n'y regardaient pas de si près, se seront facilement exprimés d'une manière peu juste. Leurs expressions seront vraies au pied de la lettre si l'on suppose avec quelques-uns que Dieu parlait aux anges, qui sont quelquefois appelés dieux dans l'Écriture ; mais cette interprétation nous semble peu fondée ; on voit plus d'une fois Dieu commander à ses anges comme à ses ministres, mais nulle part on ne le voit se les associer comme ses pareils.

Quoi qu'il en soit de ces explications, toujours est-il que Dieu punit la présomption des hommes qui voulaient fonder une cité, un empire sans lui, si ce n'est pas contre lui ; mais, comme toujours, cette punition était en même temps un bienfait. Elle apprenait à tous les mortels que, si l'Éternel lui-même ne bâtit la maison, en vain travailleront ceux qui la bâtissent ; que, si l'Éternel lui-même ne garde la cité, en vain veillera celui qui la garde <sup>2</sup> ; qu'enfin il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre l'Éternel <sup>3</sup>. Cette leçon ne fut pas perdue ; nous voyons tous les anciens commencer leurs entreprises par invoquer la Divinité ; toute l'antiquité nous dit, par la bouche de Platon : « C'est la vérité même que, si Dieu n'a pas présidé à l'établissement d'une cité et qu'elle n'ait eu qu'un commencement humain, elle ne peut échapper aux plus grands malheurs <sup>4</sup>. » Cette punition était encore un autre bienfait. Si la masse des hommes s'était concentrée dans les plaines de Senaar elle se serait multipliée beaucoup moins et corrompue beaucoup plus. Le reste de la terre abandonné sans culture, se fût couvert de marais infects et d'épaisses forêts ; les animaux féroces eussent été les maîtres. En introduisant parmi les descendants de Noé la diversité des langues Dieu les contraignit à se séparer les uns des autres et à se grouper par famille et par

<sup>1</sup> Eusèbe, c. 8. — <sup>2</sup> *Vues des Cordillères*, par M. de Humboldt, t. 1, p. 96 et 114.

<sup>1</sup> Estius. Ménochius. — <sup>2</sup> Ps. 126. — <sup>3</sup> Prov., 21, 30. — <sup>4</sup> Plat., de *Legib.*, t. 8, édit. Bip., p. 180.



dialecte pour aller se faire une patrie ailleurs. Voilà comment, dans le deuxième âge du monde, Dieu lui-même créa les peuples; voilà comme il les envoya par toute la terre pour l'occuper et la cultiver. Dans le troisième âge, lorsqu'il aura communiqué à soixante-douze disciples et à douze apôtres, non pas la confusion, mais le don des langues, il les enverra de même par toute la terre pour lui donner une culture bien autrement désirable. Et, chose qui n'est pas indigne d'être remarquée, autant il désigne de prédicateurs de sa parole, autant, à peu près, on distingue de peuples dans le monde, et parmi eux une douzaine de plus influents et qui, dans la suite de l'histoire, apparaissent comme les principaux instruments de la divine Providence.

Avant de nous raconter la séparation de ces grandes familles du genre humain Moïse nous donne leur généalogie. Japhet y paraît le premier; la version grecque, telle que nous l'avons maintenant, suppose qu'il était l'ainé<sup>1</sup>. Dans l'hébreu l'épithète d'ainé peut se rapporter également à Sem ou à Japhet; la version latine l'entend de Sem, et saint Augustin lisait de même dans le grec de son temps. Et en effet Sem est nommé partout le premier. S'il paraît le dernier dans le dénombrement des peuples, c'est que Moïse aura voulu terminer par la généalogie plus importante du peuple hébreu.

Japhet eut sept fils : Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thubal, Mosoch et Thiras. Gomer fut le patriarche des Gomariens ou Gomarites, appelés Galates et Celtes par les Grecs et Gaulois par les Latins; c'est ce que disent l'historien Josèphe, Eustathe d'Antioche, saint Jérôme et saint Isidore de Séville<sup>2</sup>. Cette famille de peuples paraît encore avoir porté d'autres noms, entre autres celui de Cimbres ou Cimmériens, qui veut dire guerriers. Un des fils de Gomer fut Ascenez, dont les Juifs modernes font le père des Allemands; un autre fut Thogorma, dont les peuples de Géorgie et d'Arménie se disent les descendants<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Gen., 10, 21. — <sup>2</sup> Josèphe, *Antiquit.*, l. 1, c. 6. Eustath., in *Hexaem.* Hieron., *Tradit. Hebr.*, in Gen. Isidore, *Orig.* pl. 9, c. 2. — <sup>3</sup> *Tableaux historiques de l'Asie*, par M. Klaproth.

Magog est regardé comme l'ancêtre des Scythes et des Tartares, en particulier des Turcs. Madaï l'est certainement des Mèdes, qui en portent le nom dans toute l'Écriture. Javan ou Jovan, qu'avec les mêmes lettres, mais sans les points voyelles, on peut prononcer en hébreu Ion, l'est non moins indubitablement des Grecs ou Ioniens, nommés *Iaones* dans Homère<sup>1</sup>. Anciennement les étrangers appelaient Ioniens tous les Grecs, comme les Hindous les appellent encore aujourd'hui indistinctement Javanas<sup>2</sup>. Javan eut quatre fils : Élisa, Tharsis, Cethim et Dodanim ou Rodanim. On n'est bien sûr que pour le troisième, qui, dans les livres saints, désigne la Macédoine. Quant à Thubal et Mosoch les sentiments sont bien divers; il y en a qui conjecturent que Mosoch est l'ancêtre des Moscovites. Pour ce qui est de Thiras, dernier fils de Gomer, tout le monde est d'accord que c'est le père des Thraces, nom sous lesquelles anciens comprenaient un grand nombre de peuples. La race de Japhet, ainsi divisée par grandes nations, s'étendit dans le nord de l'Asie et en Europe.

Cham eut quatre fils ou chefs de races, Cush, Mezraïm, Phut et Chanaan. La postérité de Cush, qui se traduit ordinairement par Éthiopiens, paraît s'être répandue et dans l'Asie, où l'on trouve encore le Cushistan ou pays de Cush, et dans l'Arabie, d'où la femme de Moïse est appelée Cushite ou Éthiopienne, et dans l'Éthiopie actuelle. Mezraïm est le nom commun de des Égyptiens et de l'Égypte, qui est aussi appelée terre de Cham. Aujourd'hui encore l'Égypte et sa capitale, le grand Caire, sont nommées par les habitants du pays Mesr ou Misr, dont Mizraïm est le duel hébreu, comme pour désigner à la fois les deux Égyptes, la haute et la basse. De Mizraïm sont sortis plusieurs autres peuples, entre autres les Philistins. On ne sait point au juste dans quelle contrée s'établit Phut et sa postérité. Pour ce qui est de Chanaan, tout le monde le connaît; c'est le père des Chananéens proprement dits, des Sidoniens, des Phéniciens, et par suite des Carthaginois. Sa postérité paraît s'être fixée d'abord sur la mer

<sup>1</sup> *Iliade*, 13, 685. — <sup>2</sup> Schol. Aristophane, in *Acharn.*

Rouge, d'où le commerce l'attira sur la Méditerranée, dans le pays qui a pris de lui son nom.

Sem, le fils béni de Noé, eut cinq fils : Élam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram. Élam est le père des Élamites ou des Perses ; leur ancienne capitale s'appelait Élymaïs. Assur est le père des Assyriens, dont Ninive devint la capitale. Arphaxad est l'ancêtre des Hébreux. Un arrière-petit-fils d'Arphaxad, Jectan, engendra jusqu'à treize fils, qui s'étendirent en Orient jusqu'au fleuve de l'Indus, selon l'historien Josèphe et saint Jérôme. Un d'eux, nommé Ophir, paraît avoir donné son nom au pays d'Ophir, que l'on croit être l'Inde ou l'île de Ceylan, et où les flottes combinées de Hiram et de Salomon faisaient des voyages qui duraient trois ans. Lud est regardé comme le père des Lydiens. Aram l'est sans aucun doute des peuples que les Grecs appelaient Syriens, mais qui s'appelaient eux-mêmes Araméens ou Ariméens, du nom de leur ancêtre ; ils portent même ce dernier nom dans Homère et dans Hésiode.

Quant à l'Inde et à la Chine Moïse n'en dit rien de particulier. Comme il écrivait pour les Hébreux, il s'attache de préférence à la généalogie des peuples qui pouvaient leur être connus. Pour les autres, ou il les passe sous silence, ou il les indique avec si peu de détail qu'il n'est guère possible de les reconnaître aujourd'hui. Ce que l'on sait maintenant, c'est que l'Inde n'est point habitée par une seule et même race, mais par un mélange de plusieurs peuples. On y découvre des traces de Sem dans la ville de Scharma-Bamiyan ou Schem-Bamiyan. Les institutions politiques, notamment la division des castes, y paraissent les mêmes que dans la terre de Cham, l'ancienne Égypte. Les Indiens appellent encore maintenant leur pays, de Chus ou Cusch, fils de Cham, Chuschad-Widpa, c'est-à-dire pays de Chus<sup>1</sup>, et ce Rama, si fameux dans les poèmes de l'Inde, pourrait bien être, comme le conjecturent les savants anglais de Calcutta, le Rama ou Regma, fils de Chus, dont parle l'Écriture<sup>2</sup>. Enfin la langue primitive de l'Indostan, le sanscrit, a des affi-

nités singulières avec les principales langues des descendants de Japhet, le grec, le latin et l'allemand. Il est donc à croire que l'Inde a été peuplée à la fois par les trois branches de la famille humaine ; le nom même de Hapte-Heando ou Sept-Indes, que lui donnent d'anciens livres persans, semble indiquer cette diversité de population<sup>1</sup>.

Pour ce qui est de la Chine on est aujourd'hui d'accord que ses premiers habitants lui sont venus de l'Inde. Les annales chinoises nous montrent la première colonie, le premier royaume, s'établissant au nord-ouest, dans le Chensi, province limitrophe de l'Inde, et de là s'étendant de plus en plus vers l'orient. D'un autre côté les brahmanes ou philosophes indiens disent formellement que les Tchinas (car c'est ainsi que les Chinois se nomment en sanscrit) sont des Hindous de la classe kchatriya ou militaire, qui, renonçant aux privilèges de leur tribu, errèrent par bandes au nord-est du Bengale, et, oubliant peu à peu les rites et la religion de leurs ancêtres, établirent des principautés séparées, qui s'unirent ensuite dans les plaines et dans les vallées qu'ils possèdent maintenant. En effet la Chine a été partagée très-longtemps en plusieurs royaumes. Celui du centre, et qui de là tirait son nom, ayant pris le dessus, donna son nom d'*empire du milieu* à toute la Chine. Une autre preuve qui constate l'antique parenté des Hindous et des Chinois, c'est ce passage qu'on lit dans le code de lois attribué à Menou, le Noé des Indiens : « Plusieurs familles de la classe militaire, ayant abandonné peu à peu les préceptes des Védas et la société des brahmanes, vécurent dans un état de dégradation, tels que les Yavanas et les Sacas, les Pâradas et la Pahlavas, les Tchinas et quelques autres nations<sup>2</sup>. » Le mot sanscrit *Yavana* désigne incontestablement les anciens Grecs ; *Saca*, ces Scythes connus par les anciens sous le nom de *Saci* ; *Pâradas*, les Parthes ; *Pahlava*, les anciens Persans, dont la langue se nomme encore *Pehlvy*, et *Tchinas*, les Chinois<sup>3</sup>. On a

<sup>1</sup> Th. Maurice, *Histoire de l'Indostan et Antiquités indiennes*. — <sup>2</sup> W. Jones, *Rech. asiat.*, trad. franç., t. 2, p. 441. Gen., 10, 7.

<sup>1</sup> F. Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, t. 1, p. 123. —

<sup>2</sup> W. Jones, *Rech. asiat.* t. 2. *Discours sur les Chinois*. — <sup>3</sup> Voir encore M. Klaproth, sur les noms de la Chine, *Journal asiatique*, t. 10, p. 53.



cru longtemps qu'autrefois la Chine était inconnue en Occident et qu'elle n'eut jamais de relations avec l'empire romain ; on sait aujourd'hui qu'un siècle avant Jésus-Christ les Chinois portèrent leurs conquêtes jusque dans l'Inde et dans la Perse, et qu'un siècle après ils les poussèrent jusqu'à la mer Caspienne ; on sait qu'ils connurent l'empire romain, auquel ils touchaient alors, et qu'ils lui donnèrent même le nom de *Ta-thsin* ou *grande Chine*, tant ils en avaient une haute idée. Leurs annales parlent d'une ambassade envoyée dans leur pays, l'an 166 de l'ère chrétienne, par *An-tun* (Antonin), roi de *Ta-thsin* ; c'est Marc Aurèle, l'un des Antonins, qui régna depuis 161 jusqu'en 180. On sait que les Chinois vendaient la soie aux Romains par l'entremise des Parthes, et il n'y a plus de doute que les *Sères* des anciens ne soient les Chinois. D'après les auteurs grecs le mot *sér* ou *sir* désigne et le *ver à soie* et les *habitants de la Sérique* ou les *Sères*. Or ce fait démontre que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. Les Arméniens, les Mongols, les Mandchoux, qui habitaient au nord et au nord-est de la Chine, appellent la soie d'un nom fort approchant de celui des Grecs ; les Coréens, à l'orient, l'appellent *sir*, qui est tout à fait identique ; les Chinois eux-mêmes, n'ayant point la lettre *r*, l'appellent *sée*<sup>1</sup>. Enfin d'anciens auteurs, principalement Hérodote, nous font connaître la route que suivaient les négociants grecs et indiens, six siècles avant Jésus-Christ, pour pénétrer par la Tartarie dans la Chine, ainsi que celle que suivaient les Numides ou nomades africains pour se rendre des bords de l'océan Atlantique jusque dans l'Inde. Des voyageurs de nos temps se sont assurés que ces routes sont encore les mêmes aujourd'hui, qu'elles sont encore fréquentées par les caravanes de marchands et de pèlerins, comme il y a deux mille cinq cents ans, depuis le royaume de Maroc, en Afrique, jusqu'à Pékin, à l'extrémité orientale de l'Asie<sup>2</sup>. Voilà comme la science mo-

derne a fini par constater la parenté originelle de tous les peuples et leurs antiques relations ; voilà comme se découvrent les voies de la Providence pour disséminer le genre humain sur toute la terre et y faciliter en même temps la circulation des vérités nécessaires.

Il a été un temps où il paraissait difficile qu'avant les modernes progrès de la navigation l'Asie eût peuplé l'Amérique ; des navigateurs plus modernes ont montré que la chose était facile ; ils ont découvert que les deux continents ne sont séparés que par un petit détroit, si même ils ne se touchent. D'autres voyageurs et savants, ayant comparé les langues, les institutions, les monuments, les hiéroglyphes, les traditions de part et d'autre, se sont convaincus que les principaux peuples du Nouveau-Monde sont des colonies asiatiques. En un mot tout nous ramène dans les plaines de Senaar pour rendre témoignage à cette parole : *Et de là l'Éternel les dispersa sur toute la terre*<sup>1</sup>.

Mais à quelle époque se fit cette dispersion ? On ne le sait point au juste. L'Écriture nous dit bien que la terre fut divisée dans les jours d'un descendant de Sem nommé pour cela Phaleg ou division ; mais, suivant le texte samaritain et les Septante, Phaleg naquit environ quatre ou cinq siècles après le déluge, tandis qu'il n'y a qu'un siècle dans l'hébreu, et cela par la raison, que nous avons déjà dite, que les Septante donnent presque toujours cent ans de plus au père avant la naissance du fils qui lui succède dans la généalogie. Les Septante ont même ici une génération de plus que l'hébreu, comme nous le verrons plus tard. D'ailleurs il n'est pas dit que la terre fut divisée à la naissance de Phaleg, mais dans ses jours, c'est-à-dire pendant sa vie, qui fut de deux à trois siècles. Le fût-elle à sa naissance, il ne serait pas encore dit que ce partage de l'univers, cette dispersion des peuples se termina alors, ou si elle y commença seulement. On peut croire que cette dislocation du genre humain ne s'acheva qu'à la longue. Peut-être que les Goths, les Huns, les Normands, et autres Barbares

<sup>1</sup> *Tableaux historiques de l'Asie*, par Klaproth, p. 57 et suivantes. — <sup>2</sup> Héren, *de la Polit. et du Comm. des peuples de l'Asie*.

<sup>1</sup> Humboldt, *Vues des Cordillères*.

qui inondèrent successivement l'Europe jusqu'au dixième siècle de l'ère chrétienne, étaient les dernières colonnes de cette antique émigration. Ces peuples ne cessèrent de voyager que quand ils eurent retrouvé, à Saint-Pierre de Rome, l'unité de langage et de pensée qu'ils avaient perdue à la tour de Babel.

De Babel même chaque peuple emporta un fonds commun de vérités primitives, vérités qui s'altérèrent plus ou moins dans le chemin, mais qui se sont retrouvées entières au terme du voyage, à Rome, où Dieu lui-même a bâti sur la pierre, non une cité de confusion, mais la cité sainte, son Église bien-aimée, contre laquelle ne prévaudront point les portes de l'enfer. Lorsque le genre humain fut dispersé de la plaine de Senaar, les invisibles perfections de Dieu avaient été rendues visibles par les choses qui avaient été faites depuis la création du monde <sup>1</sup>. En effet la désobéissance du premier homme, punie dans toute sa postérité ; un Sauveur promis, qui écrasera la tête du serpent ; le premier meurtrier condamné à une vie tremblante et fugitive, pour effrayer par son supplice tous les mortels ; Hénoch prêchant la pénitence et le jugement, tous les hommes noyés dans le déluge, la terre portant partout les marques de cette terrible catastrophe, une seule famille épargnée à cause de la piété de son chef, la récente alliance de Dieu avec Noé et ses descendants, ceux-ci punis d'une téméraire entreprise par la confusion des langues, certes voilà qui rendait palpables l'existence de Dieu, son éternelle puissance, son inévitable justice, son inépuisable miséricorde ; voilà qui disait à tous ce qu'il fallait faire ou éviter pour lui plaire ; voilà qui apprenait à tous à lire dans le livre de la nature, dans l'ordre accoutumé de l'univers, et à y reconnaître, non une aveugle nécessité, mais cette sagesse infinie qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur, qui interrompt quelquefois l'ordre matériel du monde pour rappeler les hommes à l'ordre plus élevé de l'esprit.

Et il ne faut pas s'imaginer, avec quelques-

uns qui se plaisent à exagérer le mal, que ces leçons n'eurent point d'effets et que Dieu fut oublié presque aussitôt. Tel n'était point le sentiment des Pères de l'Église ; un des plus savants et des plus zélés d'entre eux, saint Cyrille d'Alexandrie, dit à ce sujet : « Ceux qui ont supputé exactement les temps depuis le commencement du monde comptent deux mille deux cent quarante-deux ans depuis Adam jusqu'à Noé. Or, dans les saintes Écritures, nous ne voyons absolument personne qui, pendant cette période, ait été impliqué dans le crime d'idolâtrie. Les hommes d'alors sont accusés d'autres choses et périssent justement par le déluge, parce que toute chair, est-il dit, avait corrompu sa voie. Nous ne trouvons pas non plus qu'après le déluge le reproche d'idolâtrie soit fait à aucun des fils de Noé, desquels trois le genre humain s'est de nouveau propagé sur la terre. Ce ne fut que neuf cent quarante-deux ans après, lorsque leur postérité se fut répandue de toute part, que l'Orient et les côtes maritimes furent habités et que les hommes se trouvaient réunis dans des villes ; ce ne fut qu'alors que régna le premier, dans la terre des Assyriens, un homme superbe et arrogant, Arbélus, qui, le premier, dit-on, reçut de ses sujets le nom de divinité. Nous disons donc, conclut-il contre Julien l'Apostat, que la providence de Dieu dans le salut des nations est plus ancienne que la vocation d'Israël <sup>1</sup>. » Ainsi parle ce Père ; il suit, comme on a pu le remarquer, la chronologie des Septante, d'après lesquels il s'est écoulé de cinq à six mille ans depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Saint Thomas enseigne de même, avec la foule des Pères, que l'idolâtrie commença vers le temps d'Abraham, qui, suivant la chronologie combinée des Septante et du samaritain, naquit environ mille ans après le déluge. « La révélation faite au patriarche, conclut-il, n'était point nécessaire auparavant, attendu que tous les hommes persistaient dans le culte d'un seul Dieu <sup>2</sup>. »

Le fils de Sirach a un mot remarquable sur l'époque de la dispersion. Après avoir dit que Dieu fit une alliance éternelle avec les

<sup>1</sup> Rom., 1, 20.

<sup>1</sup> *Advers. Julian*, l. 3. — <sup>2</sup> S. Th., *Summa*, 22, q. 174, a, b, c.



hommes, qu'il leur manifesta sa justice et ses jugements, et qu'il recommanda chacun à tous, ce qui s'entend naturellement de l'alliance que Dieu fit avec Noé et de la peine capitale qu'il prononça contre l'homicide, il ajoute : « Et il préposa à chaque nation un gouverneur, un chef, mais Israël fut la part visible de Dieu <sup>1</sup>. » Ainsi, entre tous les peuples, Dieu s'en choisit un qu'il conduisit avec une providence toute spéciale et pour les fins que nous verrons plus tard ; mais il n'abandonne point pour cela les autres. Outre sa providence générale, qui embrasse tout, il prépose à chacun un chef, un chef visible et un chef invisible : un chef visible, le prince ou le magistrat suprême ; un chef invisible, un ange tutélaire. Car il n'est point à douter que Dieu, en donnant un ange gardien à chaque individu, n'en fasse autant pour chaque peuple ; aussi voyons-nous dans Daniel l'ange-prince des Perses, l'ange-prince des Grecs, l'ange-prince des Juifs. D'un autre côté, l'ennemi de Dieu et des hommes, Satan, qui est appelé dans l'Évangile le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, n'aura pas manqué de distribuer aussi les siens de manière à séduire plus facilement toute la terre. L'Apôtre ne nous dit-il pas que nous avons à combattre, non-seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les *cosmocrates* des ténèbres de ce siècle, contre les esprits de malice répandus dans les régions célestes ou dans les airs <sup>2</sup> ? Lors donc que tous les peuples, outre la providence suprême de Dieu qui coordonne tout à ses fins, se croient encore soumis à l'influence subalterne d'êtres surhumains, d'esprits bons ou méchants, ils ne croient que ce qui est, et, si plus d'une fois il se trompent dans l'application, l'erreur, en ceci comme en tout le reste, n'est qu'une vérité dont on abuse, de même que le mal n'est que l'abus du bien,

Le premier roi, le premier souverain qui soit nommé dans l'Écriture, est Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham. « Celui-là, est-il dit, commença à être puissant sur la terre ; celui-là devint un puissant chasseur devant

l'Éternel, et de là est venu le proverbe : Comme Nemrod, puissant chasseur devant Jéhova <sup>1</sup>. » Ces paroles, *puissant chasseur*, ont été généralement prises en mauvaise part. Des interprètes chrétiens et les écrivains orientaux regardent généralement Nemrod comme le premier tyran ; son nom même signifie tyran en arabe <sup>2</sup>. Après avoir rendu quelques services à ses contemporains en domptant et en tuant les bêtes féroces, il aura fini par tourner sa force et son adresse à subjuguer ses contemporains eux-mêmes. Cette expression proverbiale, *comme Nemrod, puissant chasseur devant Jéhova*, nous apprend que la puissance de Nemrod était très-réelle et très-grande, puisqu'elle était ainsi devant Dieu ; elle nous montre de plus que, de son temps, Jéhova ou l'Éternel était connu et reconnu de tout le monde, puisque son nom entrait dans les dictons populaires.

L'Écriture ajoute : « Le commencement de son royaume fut Babylone, Arach, Achad et Calané, dans la terre de Senaar. De cette terre sortit Assur, et il bâtit Ninive, et Rohoboth-ir, et Chalé, et Resen, entre Ninive et Calé ; celle-ci est la grande ville. » Ces dernières paroles s'appliquent naturellement à Calé ou à Resen, ce qui nous fait voir que Ninive n'était point encore la plus grande ville de l'Asie lorsque Moïse écrivait <sup>3</sup>. Cette circonstance, ainsi que cette autre que dans le dénombrement des villes de Chanaan il ne parle point de Tyr, mais de Sidon, qui est en effet plus ancienne, nous sont une forte preuve de la haute antiquité de ses livres.

Mais pour en revenir à ce qui est dit, on y voit comme deux royaumes celui de Nemrod et celui d'Assur, et de fait le prophète Michée distingue la terre d'Assur ou l'Assyrie de la terre de Nemrod ou la Babylonie <sup>4</sup>. Au temps d'Abraham nous voyons Amraphel, roi de Senaar ou de Babylone, et Chodorlahomor, roi d'Élam, pays ainsi nommé d'Élam, fils d'Assur. Mais il y a ceci de remarquable : le roi de Babylone, avec deux autres, vient là comme allié ou vassal du roi d'Élam ; celui-ci paraît le plus puissant ; les rois de Sodome, de Gomorre, d'Adama, de Séboïm, de Béla,

<sup>1</sup> Eccl., 17, 14 et 15. — <sup>2</sup> Ephés., 6, 12.

<sup>1</sup> Gen., 10, 8 et 9. — <sup>2</sup> *Biblioth. orient.*, art. NEMROD. — <sup>3</sup> Michaëlis. — <sup>4</sup> Mich., 5, 6.

lui payent tribut bien des années. Sur leur refus de payer encore il vient avec ses trois alliés les combattre ; il les défait, et puis est lui-même défait par Abraham et ses trois confédérés. Tout cela nous montre que le royaume de Nemrod n'avait pas été grand'chose ou qu'il s'était fort affaibli sous ses successeurs. Presque chaque ville avait alors son roi. Les cinq villes de la Pentapole formaient autant de royaumes. Plus tard, sous Josué, lorsque les Israélites entrèrent dans la Terre promise, ils y trouvèrent au moins une quarantaine de rois, dont l'un se vantait d'en avoir fait manger soixante-dix sous sa table, Homère encore, qu'on suppose avoir vécu vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, en compte une dizaine des plus fameux dans cette partie de la Grèce qui aujourd'hui n'est point assez grande pour en trouver un seul<sup>1</sup>. Ni Moïse ni Homère ne parlent d'aucune grande monarchie. La première qui apparaisse de ce genre, dans l'histoire certaine, est la monarchie assyrienne de Ninive, six ou sept siècles avant Jésus-Christ. Aussi ne sait-on pas trop où placer le Ninus et la Sémiramis dont Ctésias, auteur très-peu croyable, et d'autres après lui vantent les victoires et les conquêtes. Hérodote, qui cependant a été à Babylone, n'y a pas même appris le nom de Ninus comme roi des Assyriens et n'en parle que comme du père d'un roi de Lydie<sup>2</sup> ; quant à Sémiramis, il ne la place que longtemps après Moïse et seulement sept générations avant Cyrus. Le Chaldéen Bérosee reproche aux historiens grecs de s'être faussement imaginé que l'Assyrienne Sémiramis fonda Babylone, et d'avoir écrit, contre toute vérité, qu'elle en construisit les merveilleux monuments, qui, selon lui, étaient dus à Nabuchodonosor<sup>3</sup>. Il y a plus ; Abydène dit formellement que les Chaldéens ne tenaient aucun compte de Ninus et de Sémiramis<sup>4</sup>. Tout cela bien considéré, la vaste domination et les grandes conquêtes de l'un et de l'autre paraissent appartenir à l'histoire beaucoup moins qu'à la fable.

<sup>1</sup> Ces paroles ont été écrites en 1832, lorsqu'on avait de la peine à trouver un roi pour le nouveau royaume de Grèce. — <sup>2</sup> Cléo, c. 7. — <sup>3</sup> Eusèbe, *Chronic.*, l. 1, c. 11, p. 35, édit. de Milan, et apud Syncell. — <sup>4</sup> *Ibid.*, c. 12, p. 36.

Une découverte récente vient de jeter sur ces ténèbres un jour inattendu et de confirmer ce que disent Bérosee et Abydène. Sur les flancs d'une grande et haute montagne, entre Bagdad et Ecbatane, se trouvent divers monuments reconnus pour avoir été exécutés par l'ordre de Sémiramis. Parmi les bas-reliefs qui décorent ces monuments, il en est un, spécialement cité par Diodore de Sicile, qui représente quatorze personnages, y compris le monarque persan, avec son férouer ou bon génie planant au-dessus de sa tête. Aujourd'hui la plupart des voyageurs s'accordent à reconnaître dans ce magnifique bas-relief la victoire de Salmanasar, roi d'Assyrie, sur les dix tribus d'Israël. Les chefs de ces tribus y sont représentés par les personnages que l'on y voit figurés. L'un d'eux, coiffé d'une espèce de mitre, a été reconnu pour représenter la tribu sacerdotale de Lévi. D'après cette découverte la fameuse Sémiramis serait postérieure à Salmanasar, qui mit fin au royaume d'Israël sept cent dix-huit ans avant Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Quant à Bélus, qu'on suppose le premier fondateur de l'empire babylonien, il y a plus d'incertitude encore. Le nom de Bélus, Bel, ou Baal veut dire seigneur, maître ; il paraît qu'il se donnait anciennement au vrai Dieu. On lit dans le prophète Osée : *Et dans ce jour, dit l'Éternel à la race de Jacob, tu m'appelleras Ischi, mon mari, mon époux, et tu ne m'appelleras plus Baali, mon maître*<sup>2</sup> ; et cela parce que ce nom avait été prostitué aux idoles. Il paraît de même que, dans l'origine, les Chaldéens entendaient par ce nom le Dieu créateur. Nous avons vu, dans un passage de Bérosee, que Bélus, ayant divisé les eaux et les ténèbres primitives, sépara la terre et le ciel, coordonna l'univers ; avec son propre sang, mêlé à la terre, il fit former par un autre dieu les hommes, qui, pour cette raison, participent à l'intelligence divine. Lui-même enfin créa le soleil, la lune et les étoiles<sup>3</sup>. Il est difficile de méconnaître en ces paroles le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais ce nom, ne signifiant de soi que maître,

<sup>1</sup> *Leçons d'Archéologie*, par M. Raoul Rochette. *Gazette du Clergé*, 25 juillet 1832. — <sup>2</sup> Osée, 2, 16. — <sup>3</sup> Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 2, p. 11 et 12.



seigneur, pouvait se donner à un mari, à un père, à un roi. Aussi les trois alliés d'Abraham sont appelés en hébreu ses *Baali berith* ou les seigneurs de son alliance. Dans la suite des temps, lorsque l'idolâtrie prévalut, les Chaldéens auront confondu, sous le nom de Bel, l'idée primitive de Dieu et l'idée humaine d'un de leurs monarques, de Nemrod peut-être, qui aura pu devenir ainsi l'objet principal de leur culte.

L'idolâtrie est en général une espèce de superstition qui rend à la créature le culte qui n'est dû qu'au Créateur<sup>1</sup>. La superstition est un excès, une effusion déréglée du sentiment religieux ; l'idolâtrie ne suppose pas qu'on ignore le Dieu véritable. Ce qui rend inexcusables les païens, suivant saint Paul, c'est que, connaissant Dieu par les choses qui ont été faites depuis la création du monde, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu, mais s'égarèrent dans leurs vains raisonnements<sup>2</sup>. Elle ne suppose pas non plus qu'on ne rend au vrai Dieu aucun culte. « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, dit Bossuet, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres<sup>3</sup>. » Lors donc que le même écrivain dit ailleurs : « Tout était Dieu, excepté Dieu même, » c'est une figure oratoire qui s'applique tout au plus à quelques cas particuliers. L'idolâtrie ne suppose même pas qu'on refuse au vrai Dieu le rang suprême. « Les gentils, qui servent la créature plutôt que le Créateur, dit saint Irénée, attribuent cependant le premier rang de la divinité au Dieu créateur de cet univers<sup>4</sup>. » Enfin l'idolâtrie ne suppose pas que cette connaissance ne puisse être universelle. Saint Augustin a dit excellemment, sur ces paroles du psaume, *Dieu connu dans la Judée* : « Telle est la force de la vraie Divinité qu'elle ne peut être tout à fait cachée à la créature raisonnable parvenue à l'usage de la raison ; car, excepté un petit nombre dans qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde où l'on voit le ciel et la terre, Dieu

était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent instruites dans la foi du Christ ; mais, en tant qu'il ne doit pas être adoré injurieusement avec les fausses divinités, Dieu était connu dans la Judée<sup>1</sup>. » Ainsi, d'après ce grand docteur, les païens connaissaient le Dieu véritable, mais pas si bien que les Juifs ; comparativement à ces derniers ils étaient dans l'ignorance. Et voilà qui explique naturellement le double langage de l'Écriture, où il est dit, tantôt que les nations connaissaient Dieu, tantôt qu'elles ne le connaissaient pas.

Le premier vestige d'idolâtrie que nous découvrent les livres saints, c'est dans les ancêtres du peuple hébreu. Le vaillant Josué, étant près de sa fin, rassembla tout ce peuple et lui dit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Vos pères, Tharé, père d'Abraham, et le père de Nachor, ont habité anciennement au delà du fleuve (de l'Euphrate), et ils ont servi les dieux étrangers ; mais je pris votre père Abraham au delà du fleuve, et je lui fis parcourir toute la terre de Chanaan, et je multipliai sa race. » Puis, ayant rappelé toutes les merveilles que l'Éternel avait opérées en leur faveur, il conclut : « Maintenant donc craignez Jéhova et servez-le dans la perfection et dans la vérité, et repoussez les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, et servez Jéhova. Que si c'est un mal à vos yeux de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, ou les dieux des Amorréens dont vous habitez la terre ; pour moi et ma maison nous servirons Jéhova<sup>2</sup>. » Il est donc certain que les ancêtres des Juifs, entre autres Tharé, père d'Abraham, lorsqu'ils demeuraient en Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, servaient des dieux autres que l'Éternel ; on doute si Abraham lui-même suivit quelque temps leur exemple. Quoi qu'il en soit, le Dieu de gloire lui apparut et lui dit : « Sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans la terre que je te montrerai. Alors il sortit de la terre des Chaldéens pour aller

<sup>1</sup> « In hoc ergo quod fecit hunc mundum, cœlo terraque consistentem, et antequam imbuerentur in fide Christi, notus omnibus gentibus Deus. In hoc autem quod non est injuriis suis cum diis falsis colendus, notus in Judæa Deus. » *Tract.* 106, in *Joann.*, n. 4. — <sup>2</sup> Josué, c. 24.

<sup>1</sup> S. Th., *Summa*, 22, q. 95. — <sup>2</sup> Rom., 1, 21. — <sup>3</sup> Lettre 256. A M. Brisacier, t. 38, p. 260, édit. de Versailles. — <sup>4</sup> *Adv. Hæres.*, 1, 2, c. 9.

dans celle de Chanaan<sup>1</sup>. » Tharé, son père, le suivit dans ce voyage avec Lot, son neveu, convertis sans doute par la révélation divine. La vocation d'Abraham, comme l'a bien remarqué un Père de l'Église, était ainsi une vocation de gentils et préfigurait la future vocation de la gentilité entière<sup>2</sup>.

Abraham était né la soixante-dixième année de Tharé; Tharé, la cent soixante-dix-neuvième de Nachor; Nachor, la cent trentième de Sarug; Sarug, la cent trente-deuxième de Réhu; Réhu, la cent trentième de Phaleg; Phaleg, la cent trente-quatrième d'Héber; Héber, la cent trentième de Salé; Salé, la cent trentième de Caïnan; Caïnan, la cent trente-cinquième d'Arphaxad; Arphaxad, la centième de Sem, ce qui fait pour la naissance d'Abraham environ onze cent soixante-dix ans après le déluge. Mais c'est le calcul des Septante, qui, à l'exception de Tharé et de Sem, donnent à chaque génération cent ans de plus que l'hébreu; ils ont même, ainsi que l'Évangile de saint Luc, une génération tout entière, celle de Caïnan, qui ne se retrouve point dans le texte original, probablement parce qu'elle y aura été omise par les copistes: c'est du moins la façon la plus naturelle d'expliquer cette différence.

Abraham, Tharé, son père, et Lot, son neveu, étaient donc partis d'Ur, en Chaldée, pour aller dans le pays de Chanaan. Comme ils voyageaient avec leurs troupeaux, cette émigration ne s'acheva pas de suite; ils s'arrêtèrent quelques années dans un endroit nommé Haran ou Charan, que l'on croit être la ville de Charres, en Mésopotamie; Tharé s'y fixa même pour le reste de sa vie et y mourut plus tard; mais Abraham, fidèle à l'ordre de Dieu, sortit de la maison de son père à l'âge de soixante-quinze ans et continua son voyage.

L'Éternel avait attaché à sa fidélité cette magnifique promesse:

« Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni; » ou plutôt, suivant l'hébreu, « et tu seras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te mau-

diront; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre<sup>1</sup>. »

Ces promesses si magnifiques s'accompliront plus magnifiquement encore; nous-mêmes nous en sommes le plus magnifique accomplissement. Nations chrétiennes, nous avons été bénies au delà de toute imagination dans le Fils d'Abraham, dans le Christ; mais auparavant déjà le fidèle Abraham a été, et dans sa personne et dans sa postérité, une bénédiction initiative pour toutes les familles de la terre; merveilleux bienfait qu'on n'a point encore remarqué avec saint Chrysostome.

Quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël; mais la part de l'Éternel fut son peuple; Jacob fut son héritage<sup>2</sup>. Ces paroles de Moïse nous laissent entendre que, dans les desseins de Dieu, il y a une secrète correspondance entre le peuple issu d'Abraham et les autres peuples, du moins les plus influents; aussi en voyons-nous les effets dans toute l'histoire ancienne. « Par le moyen d'Abraham et de sa postérité, remarque saint Chrysostome, Dieu dissémina jadis sa doctrine dans chaque génération. L'univers entier en eût été instruit s'il avait voulu<sup>3</sup>. » En effet, parce que l'idolâtrie commençait à se répandre, Abraham sort de la Chaldée; les motifs connus de son départ y ont dû faire impression sur les hommes de bonne volonté. Il parcourt le pays de Chanaan, fait alliance avec ses princes et élève partout des autels à Jéhova. Il descend en Égypte, où Pharaon rend hommage à la puissance et à la gloire de l'Éternel. L'arrière-petit-fils du patriarche sera, pendant quatre-vingts ans, le maître de ce pays et le docteur de ses sages. Toute la postérité de Jacob y habitera pendant plus de deux siècles et y formera un grand peuple. Par ce moyen tout l'Occident, en commerce continu avec l'Égypte, apprenait facilement tout ce qui est du salut. C'est la remarque du même Père.

Plus tard, sous la conduite de Moïse et à la suite de prodiges terribles qui retentirent

<sup>1</sup> Acta apost., c. 7. Gen., 11, 31. — <sup>2</sup> S. Cyrille, *adv. Julian.*, l. 1.

<sup>1</sup> Gen., 12, 2 et 3. — <sup>2</sup> Deut., 32, 8 et 9. — <sup>3</sup> *Exposit. in psalm.* 4, t. 6, p. 15, édit. Bénéd.



dans l'univers entier, Israël sort de l'Égypte consternée, traverse à pied sec la mer Rouge et voyage pendant quarante ans dans le désert. Les Chananéens, chassés du pays qu'ils ont souillé de leurs crimes, iront chez tous les peuples raconter ces merveilleux événements; David et Salomon étendront leurs conquêtes depuis l'Égypte, antique séjour de leurs pères, jusqu'à la Chaldée, leur antique patrie; les rois, les reines viendront en personne ou enverront leurs ambassadeurs admirer la sagesse de Salomon. Pour élever au Très-Haut un temple qui sera la merveille du monde, ce prince choisit cent cinquante mille ouvriers, non parmi les Juifs d'origine, mais parmi les gentils adorant le vrai Dieu. Ses flottes combinées avec celles de son ami, le roi de Tyr, iront jusque dans l'Inde réveiller le souvenir de l'Éternel et en rapporter l'or et les perles. Lorsque Ninive sera devenue la première capitale de l'empire universel un prophète y viendra prêcher la pénitence; dix tribus d'Israël seront dispersées dans ces vastes provinces afin d'y raconter les merveilles de Dieu aux peuples qui l'ignorent et leur apprendre qu'il n'est de Tout-Puissant que lui <sup>1</sup>. Cet empire du monde passe-t-il à Babylone: Daniel est là pour être l'âme du gouvernement, le chef des sages de la Chaldée et des mages de la Perse, depuis Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus. Après lui Esther et Mardochée font connaître la puissance de l'Éternel aux cent ving-sept provinces de la monarchie persane, à commencer par l'Inde pour finir par l'Éthiopie; des hommes de tous les peuples embrassent en foule le judaïsme <sup>2</sup>. Alexandre trouve les Juifs répandus partout et partout il les favorise; dans la ville qu'il fonde en Égypte il leur accorde les mêmes privilèges qu'aux Macédoniens. Hécatee d'Abdère écrit en grec leur histoire; leurs livres sacrés sont traduits dans la même langue. Si loin que pénétrèrent les Romains ils rencontrent des Juifs; ceux-ci ont des synagogues non-seulement dans Antioche, capitale de l'Orient, et dans Alexandrie, capitale de l'Égypte, mais dans Philippes et Thessalonique, capitales de la Macédoine, mais dans

Athènes, capitale des lettres et des arts, mais dans Rome, capitale de l'univers. On parle du grand nombre d'écoles où des philosophes se perdaient en de vaines disputes, mais il y avait plus d'écoles encore où les descendants d'Abraham enseignaient aux hommes de bonne volonté le culte du vrai Dieu, et ces leçons n'étaient pas toujours perdues. Lorsque Paul arrive dans la Grèce pour donner à cet enseignement élémentaire sa totale perfection, il trouve dans chaque synagogue, entre autres dans celle d'Athènes, des gentils adorant le Dieu d'Abraham. Le peuple issu de ce patriarche peut donc être regardé avec raison, suivant la belle pensée d'un de ses philosophes, comme le pontife et le prophète de tout le genre humain <sup>1</sup>, sublimes fonctions qu'il a remplies dans toute son étendue par le Christ et ses apôtres. Ceux-ci ont enseigné et sanctifié, non plus quelques individus de chaque nation, mais des villes, des provinces, des nations entières; ils ont béni et régénéré tout le genre humain dans le Fils d'Abraham.

Telles sont, dans tout leur ensemble, ces promesses du Très-Haut, dont il s'agit de suivre l'accomplissement à travers les siècles.

Abraham donc, à l'âge de soixante-quinze ans, sortit de la maison de Tharé, son père, qui, suivant le samaritain, était mort cette année-là même, à l'âge de cent quarante-cinq ans, mais qui, suivant l'hébreu, la Vulgate et les Septante, vécut encore cent ans après. L'Écriture, il est vrai, mentionne la mort de Tharé à Haran, avant de raconter le départ de son fils; mais ce peut être là un usage familier à tous les écrivains d'achever, par anticipation, l'histoire d'un personnage avant de commencer celle d'un autre. Abraham prit avec lui sa femme Sara, Lot son neveu, avec tout ce qu'ils possédaient de bien, ainsi que toutes les personnes dont ils avaient augmenté leur famille. Le patriarche, arrivé dans la terre de Chanaan, la traversa jusqu'à Sichem, où Dieu lui apparut et lui dit: « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Et il bâtit là un autel à Jéhova, qui lui était apparu. Continuant sa route, il dressa ses tentes sur une montagne, entre Béthel et Haï, où il

<sup>1</sup> Tob., 13, 4. — <sup>2</sup> Esther, 8, 17.

<sup>1</sup> Philon, de *Abrahamo*, p. 247. De *Vita Mosis*, l. 1, p. 425, édit. Turbenii, 1552.

éleva pareillement un autel et invoqua le nom de Jéhova; paroles qui peuvent signifier aussi, en hébreu, t il y prêcha, y enseigna au nom de l'Éternel <sup>1</sup>.

L'Écriture ajoute que dès lors les Chanéens étaient dans le pays, ce qui suppose qu'ils n'y étaient pas à une époque antérieure. En effet d'anciens auteurs rapportent que les Phéniciens ou Chananéens avaient demeuré d'abord sur le golfe Persique et la mer Rouge. De là leur commerce les attira sur la Méditerranée, où Sidon fut leur première colonie <sup>2</sup>. Dans le commencement ils n'occupaient probablement que les côtes comme lieux des factoreries, mais il paraît que peu à peu ils s'emparèrent de tout le pays.

Une grande famine étant survenue dans la terre de Chanaan, Abraham descendit en Égypte pour y faire quelque séjour. Sara, sa femme, avait alors soixante-cinq ans. Comme elle en vécut cent vingt-sept, elle n'était encore qu'à la moitié de son âge. Or elle était fort belle. Son mari craignait que les Égyptiens ne voulussent la lui enlever et pour cela ne le missent à mort; il lui recommanda donc de dire qu'elle était sa sœur, expression qui, dans les anciennes langues, signifie toute proche parente, sœur, nièce et cousine. Elle était d'ailleurs sa sœur de père, quoique non pas de mère. Ces craintes n'étaient pas sans quelque fondement. Pharaon, roi d'Égypte, ayant entendu vanter à ses officiers la beauté de Sara, la fit prendre et amener dans son palais; mais Dieu le frappa, lui et sa maison, de grandes plaies, et lui fit connaître que c'était à cause de Sara, femme d'Abraham. Pharaon la remit aussitôt à son mari, et, après avoir fait à celui-ci quelques reproches sur le langage qu'il avait tenu, il le congédia comblé de présents en troupeaux et en esclaves <sup>3</sup>.

A ces circonstances rapportées par l'Écriture, d'anciens auteurs, Eupolème et Artapan, cités par Alexandre Polyhistor, et Nicolas de Damas, cité par Josèphe, en ajoutent encore une autre, savoir : qu'Abraham était fort habile en astronomie et qu'il enseigna cette science à Pharaon et aux prêtres d'Héliopolis <sup>4</sup>.

Abraham revint alors par le midi dans le pays de Chanaan et s'avança jusqu'au lieu où il avait auparavant dressé sa tente et élevé un autel, entre Béthel et Haï. Il était très-riche en bétail, en argent et en or. Lot, son neveu, qui allait avec lui, avait également des troupeaux de brebis, et des bœufs, et des tentes. Il fallait pour cela de grands pâturages; la contrée ne leur suffisait plus pour habiter en commun. Une querelle s'éleva entre les pasteurs de l'un et de l'autre. Abraham dit donc à Lot : « De grâce, qu'il n'y ait point de débat entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens; car nous sommes frères. Voilà que toute la terre est devant vous; séparez-vous de moi, je vous conjure; si vous allez à gauche, j'irai à droite, et si vous choisissez la droite, j'irai à gauche. »

Lot était fils d'un frère d'Abraham, nommé Aren, qui mourut à Ur en Chaldée, avant que sa famille en partît. Levant donc les yeux, il vit la plaine autour du Jourdain, qui, avant que l'Éternel eût détruit Sodome et Gomorre, était tout arrosée comme le jardin de Jéhova et comme l'Égypte. Il choisit cette belle contrée, demeura dans les villes du Jourdain et étendit ses tentes jusques auprès de Sodome. Or les habitants de Sodome étaient très-méchants et grands pécheurs devant l'Éternel.

Abraham continua d'habiter en la terre de Chanaan. Après que Lot se fut séparé de lui Dieu lui apparut de nouveau et lui dit : « Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es maintenant, vers l'aquilon et le midi, vers l'orient et l'occident. Toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours. Je multiplierai ta postérité comme la poussière de la terre; si quelqu'un d'entre les hommes peut nombrer la poussière de la terre, alors il pourra nombrer ta postérité. Lève-toi et te promène sur cette terre en sa longueur et en sa largeur, car je te la donnerai. » Abraham donc, levant sa tente, vint et habita dans la vallée ou la chesnaye de Mambré, qui est auprès d'Hébron, et il dressa là un autel à Jéhova <sup>1</sup>.

En ce temps arriva une guerre à laquelle

<sup>1</sup> Gen., 12. — <sup>2</sup> Hérod., l. 1, c. 1. Strab., l. 1. Justin, l. 18. — <sup>3</sup> Gen., 12. — <sup>4</sup> Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 9, c. 16, 17 et 18.

<sup>1</sup> Gen., 13.



notre patriarche prit une part glorieuse. Depuis douze ans les rois de Sodome, de Gomorre, d'Adama, de Séboïm et de Bala, servaient Chodorlahomor, roi d'Élam ou de Perse; le treizième, ils se révoltèrent. L'année suivante le roi d'Élam s'en vint pour les soumettre de nouveau à son empire. Il était accompagné du roi de Senaar ou Babylonie, et de deux autres dont on ne connaît pas le pays. Il battit d'abord cinq ou six autres peuplades, ravagea la terre des Amalécites, Chananéens d'Arabie, suivant la remarque d'un savant, et qu'il ne faut pas prendre pour les descendants d'Amalec, petit-fils d'Ésaü<sup>1</sup>. Les rois des cinq villes marchèrent au-devant de l'ennemi et se rangèrent en bataille dans la vallée de Siddim ou des Bois. Mais, les rois de Sodome et de Gomorre ayant été mis en fuite, beaucoup de leurs gens tombèrent dans les puits de bitume dont la vallée était pleine, et le reste se sauva dans les montagnes. Les vainqueurs pillèrent Sodome et Gomorre et en emmenèrent tous les habitants avec leurs richesses, en particulier Lot, qui demeurait dans Sodome.

Un fuvard vint en informer Abraham qui est ici surnommé l'Hébreu ou le passager, à cause, croit-on, qu'il avait passé l'Euphrate. Il demeurait dans la vallée de Mambré, prince amorréen, frère d'Escol et d'Aner, qui tous trois avaient fait alliance avec lui. Aussitôt il fit la revue des serviteurs nés dans sa maison, en arma trois cent dix-huit des mieux exercés, et, accompagné de ses trois alliés, poursuivit les ennemis jusqu'à un lieu nommé Dan. Ayant divisé sa troupe, il se jeta de nuit sur eux, les défit et les poursuivit jusqu'à Hoba, qui est à gauche de Damas. Il ramena heureusement avec lui toutes les richesses, Lot, son frère, comme aussi les femmes et le peuple. Le roi de Sodome s'en alla au-devant de lui dans la vallée de Savée, appelée aussi la vallée royale. Mais Melchisédech, roi de Salem, offrant du pain et du vin (car il était prêtre du Dieu très-haut), le bénit, disant : « Béni soit Abraham par le Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre, et béni soit le Dieu très-haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. »

Et Abraham lui donna la dîme de tout.

Alors le roi de Sodome dit à Abraham : « Donne-moi les personnes et prends le reste pour toi. » Mais Abraham lui répondit : « Je lève ma main vers Jéhova, le Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre, que, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je ne recevrai rien de ce qui est à toi, afin que tu ne dises pas : « J'ai enrichi Abraham. » Excepté seulement ce que les jeunes gens de ma suite ont mangé et la part des personnes qui sont venues avec moi, Aner, Escol et Mambré, ceux-ci recevront leurs parts<sup>1</sup>. »

Qui n'admirerait ici le noble caractère du patriarche ? Il donne à son neveu le choix du pays qu'il veut habiter ; ce neveu est-il captif : il attaque, sans balancer, quatre rois victorieux et le délivre. Par le droit de la guerre, corps et biens, tout est à lui ; le roi de Sodome, qui n'y peut plus prétendre, a cependant l'air de vouloir lui en donner une partie comme salaire. Abraham repousse son offre avec une généreuse fierté, et, corps et biens, il rend tout à chacun ; Dieu seul est sa récompense. Mais ce vainqueur si noblement dédaigneux envers le roi de Sodome, voyez comme il est humblement respectueux envers le roi de Salem, que l'on croit être Jérusalem : il reçoit sa bénédiction comme d'un personnage plus élevé ; il lui paye la dîme comme au prêtre du Très-Haut.

Mais quel est donc ce roi-pontife ? Quel est son père et quelle est sa mère ? Quand est-il né, quand est-il mort ? L'Écriture n'en dit rien ; elle nous le montre sans généalogie et comme vivant toujours. Environ neuf siècles plus tard le prophète-roi jette sur lui un rayon de lumière. Dans le psaume que David commence par ces paroles : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied, » il est dit : « Jéhova l'a juré, et il ne se repentira point : Tu es prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédech<sup>2</sup>. » Voilà des paroles bien solennelles ; Dieu les confirme par un serment. Mais combien de mystères encore ! Qui nous les dévoile

<sup>1</sup> Michaélis.

<sup>1</sup> Gen., 14. — <sup>2</sup> Ps. 110.

lera? Dieu lui-même, par la bouche de Paul.

Melchisédech était la figure de l'Homme-Dieu, grand-prêtre d'un nouveau sacerdoce. Sans père, sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu, qui est sans mère dans le ciel et sans père sur la terre, sans naître ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu très-haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance; son nom est Melchisédech, roi de justice; il est roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paye la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce, lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang; il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi, et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paye la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham, qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur; car *c'est une vérité sans contestation que le moindre est béni par un supérieur*<sup>1</sup>, et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife! Du pain et du vin font son oblation; matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham et sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Melchisédech l'offre comme prêtre du Très-Haut, puis le distribue aux assistants pour les rafraîchir des fatigues de leurs combats; Jésus-Christ offre également le sien, puis le distribue aux fidèles pour les rafraîchir et les fortifier dans les combats du salut. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice, qu'Abraham a vu en esprit et dont il s'est réjoui, comme il s'est réjoui de voir le Sauveur qui devait naître de sa race<sup>2</sup>.

Ici se découvre un nouveau mystère, mystère d'ineffable bonté. Chanaan avait été

maudit par son grand-père, il avait été condamné à être le serviteur des serviteurs; et toutefois, au sentiment commun des interprètes, Melchisédech, ce personnage plus grand qu'Abraham, ce pontife plus élevé qu'Aaron, ce roi de justice et de paix, cette image si excellente de Jésus-Christ, était de la race de Chanaan. O abîme des miséricordes de notre Dieu! qui pourra jamais sonder vos profondeurs? Adorons et bénissons!

Mais un Dieu si bon envers une race maudite, combien ne le sera-t-il point envers une race bénie, envers Abraham! Ce patriarche venait d'être le sauveur de tout un pays, il avait refusé de recevoir pour cela aucun salaire; son rémunérateur sera Dieu lui-même. Il lui dit dans une vision: « Abraham, ne crains point; je suis pour toi un protecteur, et ta récompense sera très-grande. » Dieu lui avait déjà promis qu'il le ferait devenir une grande nation; mais comment? Cela n'était pas dit encore. Abraham lui rappelle indirectement cette promesse en répondant: « Seigneur Jéhova, que me donnerez-vous? Je m'en vais sans enfants. L'intendant de ma maison est Éliézer de Damas. Comme vous ne m'avez pas donné de postérité, voilà que le serviteur né en ma maison sera mon héritier. » Sa bouche ne demande point de fils; mais combien son cœur en exhale le désir! Dieu l'exauce dans sa réponse: « Non, celuilà n'aura point ton héritage; tu auras pour héritier quelqu'un qui sortira de tes entrailles. » En même temps il le fit sortir de sa tente et lui dit: « Regarde le ciel et compte les étoiles si tu peux; ainsi sera ta postérité. » Abraham crut en l'Éternel, et cela lui fut imputé à justice. Sa ferme confiance aux promesses de Dieu lui mérita une justice et une grâce plus abondantes<sup>1</sup>.

Un mot d'Abraham nous laisse entrevoir une circonstance particulière de sa vie; il dit que son intendant Éliézer est de Damas, et en même temps il semble dire qu'il est né dans sa maison; d'où il est à conclure qu'Abraham avait fait auparavant quelque séjour à Damas. En effet cette ville est sur la

<sup>1</sup> Hébr., 7. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat.*

<sup>1</sup> Gen., 15.



route de Haran à Sichem. D'anciens auteurs, soit grecs, soit latins, vont encore plus loin; ils rapportent qu'Abraham régna à Damas. Un historien célèbre, né dans cette ville et nommé, pour cette raison, Nicolas de Damas, qui fleurit sous Auguste, écrivait dans le quatrième livre de son *Histoire universelle* : « Abraham régna à Damas, lorsqu'il y eut émigré avec son armée de la terre des Chaldéens au delà de Babylone. Après un temps peu long il sortit de ce pays avec son peuple et s'en alla dans celui qu'on nommait alors Chananée, et qui s'appelle Judée maintenant. Le nom d'Abraham est encore fort célèbre dans la province de Damas; on y montre encore un quartier qui est appelé la demeure d'Abraham <sup>1</sup>. » Voilà comme parlait cet historien. La tradition qu'il rapporte s'est perpétuée dans tout l'Orient. Encore de nos jours la commune opinion, soit des chrétiens, soit des musulmans, y est qu'Abraham a été le fondateur de Damas <sup>2</sup>.

Une postérité naturelle, non pas adoptive, est donc promise à Abraham. Plus il croit à cette promesse divine, plus il s'intéresse à sa future postérité; il voudrait en connaître d'avance l'histoire. Dieu lui ayant donc encore dit : « C'est moi, l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur, des Chaldéens, afin de te donner cette terre en possession, » il lui répondit : « Seigneur Jéhova, à quoi connaîtrai-je que je la posséderai ? » Ce n'est point le doute, mais la confiance filiale qui le faisait ainsi parler. Dieu y répondit par une ineffable condescendance. Non content de lui avoir fait ces promesses pour ainsi dire de vive voix, il s'y engagea par une alliance en forme.

Voici comme se pratiquait, chez les anciens, cet acte solennel. Les parties contractantes offraient des victimes, pour prendre le Ciel à témoin de leurs engagements réciproques. Ces victimes étaient coupées en deux et les parts disposées sur deux rangs vis-à-vis l'une de l'autre. Les parties contractantes passaient entre ces moitiés des victimes découpées, comme pour dire qu'ils voulaient être traités de la sorte s'ils man-

quaient à leur promesse. De là, chez les Hébreux, les Grecs et les Latins, cette expression, *couper, frapper une alliance*, pour dire en faire une <sup>1</sup>.

Eh bien ! Dieu se soumet à cette formalité avec Abraham ; il lui dit de prendre une génisse, une chèvre et un bélier de trois ans, avec une tourterelle et une colombe. Abraham les divise en deux parts et les place vis-à-vis l'une de l'autre. Des oiseaux de proie fondent sur les cadavres, mais il les chasse. Le soleil allait se coucher lorsqu'un profond sommeil s'empara d'Abraham ; il est saisi en même temps d'un sombre et grand effroi. Une voix lui explique cette terrible vision : « Sache dès maintenant que, pendant quatre cents ans, ta postérité habitera dans une terre étrangère, qu'on l'asservira et qu'on l'affligera. Cependant, Moi, je jugerai la nation à laquelle ils seront assujettis, et, après, ils sortiront avec de grandes richesses. Pour toi tu iras en paix vers tes pères; tu seras enseveli dans une heureuse vieillesse. Seulement, en la quatrième génération, ils reviendront ici; car l'iniquité des Amorréens n'est point accomplie jusqu'à présent. »

Or, après que le soleil fut couché et qu'il y eut une obscurité épaisse, voilà une fournaise fumante et une lampe de feu qui passèrent au travers des victimes divisées. C'était l'Éternel, ratifiant ainsi l'alliance avec Abraham et lui disant de nouveau en ce jour : « Je donnerai cette terre à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate <sup>2</sup>. »

Vision à la fois terrible et consolante. Nous la verrons s'accomplir en son lieu. Pendant quatre cents ans la postérité du patriarche, commencée en son fils Isaac, habitera dans une terre qui ne sera point à elle, et Chanaan et l'Égypte. Dans cette dernière elle sera asservie et affligée; mais, à la quatrième génération, elle viendra posséder le pays des Amorréens, dont les iniquités seront alors à leur comble.

Abraham savait ainsi d'avance l'histoire de sa postérité; mais cette postérité même, il ne la voyait pas venir; toutes les appa-

<sup>1</sup> Nicol. Damasc., apud Euseb., *Præp. ev.*, 1. 9, c. 16. Justin, 1. 36, c. 2. — <sup>2</sup> *Biblioth. orient.*, art. DAMAS, ABRAHAM.

<sup>1</sup> Carath Berith, ὄρχια τέμνειν, *foedus ferire, percutere.*  
— <sup>2</sup> Gen., 15.

rences y étaient contraires. Sara, sa femme, était stérile, et, de plus, avancée en âge, car elle avait soixante-quinze ans. Elle-même, voyant tout cela, dit à son mari : « Voilà que l'Éternel m'empêche d'avoir des enfants. De grâce, prenez pour femme ma servante (c'était une Égyptienne, nommée Agar); peut-être enfanterai-je par elle. Abraham, s'étant rendu à sa prière, prit de sa main Agar, pour femme du second rang. C'était la dixième année depuis qu'ils eurent commencé d'habiter en la terre de Chanaan. Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, dédaigna sa maîtresse. Celle-ci en fit des plaintes; Abraham lui répondit qu'elle avait toujours la même puissance sur sa servante. Sara s'étant donc mise à la châtier sévèrement, Agar s'enfuit; mais l'ange de Jéhova lui apparut dans la solitude et lui dit : « Retourne vers ta maîtresse et humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta postérité prodigieusement; on ne pourra la compter tant elle sera nombreuse. Voilà que tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras du nom d'Ismaël (c'est-à-dire *Dieu a entendu*), parce que l'Éternel a entendu ton affliction. Ce sera un homme farouche; sa main sera levée contre tous et la main de tous contre lui, et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères <sup>1</sup>. »

Prédiction étonnante, qui s'accomplit depuis bientôt quarante siècles. Depuis quarante siècles bientôt la postérité d'Ismaël, les Arabes ismaélites, forme un peuple farouche, nomade, indomptable; depuis quarante siècles bientôt elle traverse les déserts, dresse ses tentes vis-à-vis de ses frères les Israélites, les Iduméens et les autres descendants d'Abraham par Céthura. Ses courses vont de Maroc et d'Alger jusqu'au delà des ruines de Babylone et de Ninive. Toujours indépendante, ni l'Assyrie, ni la Perse, ni l'Égypte, ni Rome, ni la Porte n'ont pu la réduire. Sa main est levée contre tous, la main de tous contre elle; mais nul ne peut l'anéantir; elle a une promesse.

Ah! sachons reconnaître, du moins dans l'accomplissement, ce qu'Agar sut recon-

naître dans la promesse seule. Quand le personnage qui lui parlait se retourna pour s'en aller elle y reconnut l'Éternel et s'écria : « O Dieu qui m'avez vue et qui vous êtes rendu visible! car, dit-elle, lorsque celui qui me voit me tourna le dos, n'en ai-je pas vu quelque chose? » Elle appela donc le puits auprès duquel cette apparition eut lieu le Puits du Vivant et du Voyant, ou bien le Puits du Vivant qui me voit. Il est dans le désert de Sur, entre Cadès et Barad.

Agar, s'en étant retournée chez sa maîtresse et s'étant humiliée sous sa main, enfanta un fils à Abraham, qui le nomma Ismaël, selon l'ordre que le Seigneur en avait donné. Abraham avait alors quatre-vingt-six ans <sup>1</sup>.

Jusque-là ce patriarche s'appelait Ab-ram, c'est-à-dire père élevé, et sa femme Saraï, c'est-à-dire ma princesse. Le Seigneur, qui voulait par eux commencer les plus grandes choses, changea leur nom de la manière qui suit.

Abraham entra dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année lorsque l'Éternel lui apparut et lui dit : « C'est moi le Dieu tout-puissant; marche devant moi et sois parfait, et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et je multiplierai infiniment ta race. » Abram tomba prosterné sur sa face; Dieu continua : « C'est Moi! Mon alliance sera avec toi, et tu seras le père d'une multitude de nations. Et on n'appellera plus ton nom Abram, mais Abraham (c'est-à-dire, par contraction, père élevé de la multitude), parce que je t'ai établi le père d'une multitude de nations; et je te ferai croître extraordinairement; je te ferai devenir des nations entières, et des rois sortiront de toi; et j'établirai mon alliance entre Moi et toi, et entre ta postérité après toi en ses générations, par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi; et je te donnerai, et à ta postérité après toi, la terre de ton pèlerinage, toute la terre de Chanaan, en possession éternelle, et je serai leur Dieu. »

Non-seulement Dieu donne au patriarche un nouveau nom pour être le mémorial de

<sup>1</sup> Gen., 16.

<sup>1</sup> Gen., 16.



ses promesses, il veut encore qu'il porte dans sa chair un signe extérieur de son alliance.

« Voici l'alliance que vous garderez entre Moi et vous, et ta postérité après toi : tout mâle d'entre vous sera circoncis, et vous circoncirez votre chair, afin que ce soit là un signe de l'alliance entre Moi et vous. L'enfant mâle de huit jours sera circoncis parmi vous, comme aussi tout mâle en vos générations, et le serviteur né en votre maison, et le serviteur acheté de l'étranger et qui ne serait pas sorti de votre race. Et ce pacte en votre chair sera le signe de l'alliance éternelle ; et le mâle dont la chair n'aura point été circoncise au huitième jour sera retranché de mon peuple, parce qu'il a violé mon alliance. »

Dieu dit encore à Abraham : « Tu n'appelleras plus ta femme du nom de Saraï, mais du nom de Sara (c'est-à-dire la princesse par excellence), et je la bénirai, et d'elle je te donnerai un fils que je bénirai aussi ; et elle deviendra des nations, et des rois de peuples sortiront d'elle. » Abraham tomba sur sa face et rit, en disant dans son cœur : « Pense-t-on qu'un fils naisse à un homme de cent ans, et que Sara, à quatre-vingt-dix ans, puisse enfanter ? » Et il dit à Dieu : « De grâce ! qu'Ismaël vive devant vous. — En vérité, répondit le Seigneur, Sara, ta femme, t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom Isaac (c'est-à-dire *il a ri* et *il rira*), et j'établirai mon alliance avec lui comme une alliance éternelle, et avec sa postérité après lui. Et je t'ai également exaucé pour Ismaël. Voilà que je le bénirai, et je le ferai croître et multiplier extraordinairement ; il engendrera douze princes, et je le ferai devenir une grande nation. Mais quant à mon alliance, je l'établirai avec Isaac, que Sara t'enfantera l'année qui va venir en cette saison. »

Lorsque Dieu eut achevé de lui parler, il s'éleva d'auprès d'Abraham. Celui-ci prit aussi son fils Ismaël, et tous les serviteurs nés en sa maison, et tous ceux qu'il avait achetés, et généralement tous les mâles qui étaient parmi ses domestiques, et il circoncit leur chair en ce même jour, comme Dieu le lui avait commandé. Enfin, ce même jour

encore, il se circoncit lui-même ; il avait alors quatre-vingt-dix-neuf ans, et Ismaël en avait treize accomplis <sup>1</sup>.

En mémoire de leur ancêtre les Arabes remettaient la circoncision après la treizième année : Josèphe nous en est témoin <sup>2</sup>. Les Arabes dominèrent quelque temps en Égypte ; il est donc possible que les prêtres et les savants égyptiens aient pris d'eux l'usage de se circoncire la quatorzième année, comme nous l'apprend saint Ambroise <sup>3</sup>. Un mot d'Hérodote semble appuyer cette conjecture ; il dit que de son temps (il écrivait vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère vulgaire) les Égyptiens ne savaient pas si la circoncision avait commencé chez eux ou si elle leur était venue des Éthiopiens <sup>4</sup>. Or ce dernier nom, anciennement fort vague, se donne dans l'Écriture à une tribu d'Arabes, les Madianites <sup>5</sup>. Hérodote lui-même parle d'Éthiopiens d'Arabie, qui pouvaient être des Arabes ismaélites <sup>6</sup>. Quand cet auteur ajoute, et après lui Diodore de Sicile, que les Syriens de Palestine ou les Juifs avaient apporté la circoncision d'Égypte, comme ils ne connaissaient les Juifs que depuis leur émigration de ce pays, ils avaient raison dans leur sens. Du reste, au jugement de l'Égyptien Manéthon, Hérodote est un garant peu sûr quand il s'agit de l'histoire égyptienne. Un fragment attribué au Phénicien Sanchoniathon nous offre des indices plus vrais ; il y est dit qu'un personnage divin, qui régna en Phénicie et qui immola au Ciel son fils unique, se circoncit lui-même et obligea tous ses compagnons à en faire autant <sup>7</sup>. Il est difficile de ne point reconnaître Abraham à ces traits : le pays de Chanaan et de Phénicie est absolument le même. Un ancien auteur, Artapan, assure que ce fut Moïse qui communiqua la circoncision aux prêtres d'Égypte et même aux Éthiopiens <sup>8</sup>. Il ne nous paraît point impossible de concilier ces divers témoignages. Plus de mille ans avant Hérodote, les prêtres égyptiens auront appris

<sup>1</sup> Gen., 17. — <sup>2</sup> Antiq., l. 1, c. 13. — <sup>3</sup> De Abrahamo, l. 2, c. 11. — <sup>4</sup> L. 2, c. 104. — <sup>5</sup> Nombr., 12, 1. — <sup>6</sup> L. 3, p. 225, édit græco-latine d'Hear. Steph. — <sup>7</sup> Apud Euseb., Præp. ev., l. 1, c. 10, p. 38 et 40. — <sup>8</sup> Apud Euseb., l. 9, c. 27.

à connaître et à estimer la circoncision par le gendre du grand-prêtre d'Héliopolis, le patriarche Joseph, et ensuite par toute la famille de Jacob ; Moïse, instruit dans toutes leurs sciences, les aura confirmés dans cette idée. Au temps d'Hérodote ils n'auront plus su, ou, ce qui est bien plus croyable, ils n'auront pas voulu dire d'où ils la tenaient originellement. Les Éthiopiens au-dessus de l'Égypte auront pu la recevoir par le même canal. Quant aux habitants de la Colchide, chez qui Hérodote trouva la même pratique, c'était probablement une colonie des dix tribus d'Israël, dispersées alors par tout le monde. Finalement, et les descendants d'Abraham par Agar, les Arabes ismaélites, et ses descendants par Sara, les Israélites et les Iduméens, et ses descendants par Céthura, entre autres les Madianites, appelés aussi Éthiopiens, ont pu facilement introduire la circoncision dans des pays où l'on ne s'attend guère à la rencontrer. Un seul trait suffira toujours pour nous ramener à sa source première ; partout ailleurs l'histoire en est vague, l'origine inconnue, la signification nulle. Chez les Juifs seuls tout est précis, tout prend un caractère moral et figuratif, où se dessinent les plus profonds mystères de la nature humaine.

Lorsque Dieu prescrit la circoncision à Abraham il lui donne, ainsi qu'à sa femme, un nouveau nom ; il leur annonce un fils nouveau, né d'une manière nouvelle et miraculeuse. Tout proclame un renouvellement, une régénération. Ce qui est vieux est donc dégénéré ; il y a donc quelque chose de vicié dans la nature humaine, quelque chose qu'il faut retrancher pour devenir une créature nouvelle. « Circoncisez donc le prépuce de votre cœur, » dit Moïse aux descendants d'Abraham <sup>1</sup>. « Circoncisez-vous à l'Éternel et ôtez l'incirconcision de vos cœurs, hommes de Juda et habitants de Jérusalem, » ajoute le prophète Jérémie <sup>2</sup> ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Paul dans toutes ses épîtres, retranchez les convoitises charnelles. Mais ce dépouillement du vieil homme, cette transformation en l'homme nouveau ne se

fait que par la grâce du nouvel Isaac ; la régénération de l'humanité entière n'aura lieu que quand il aura paru. C'est lui qui sera l'Isaac véritable, lui qui apportera la joie du ciel dans cette vallée de larmes. Alors, la réalité venue, la figure disparaîtra ; car en Jésus-Christ la circoncision n'est rien, non plus que l'incirconcision, mais la foi qui opère par la charité <sup>1</sup>.

Abraham étant ainsi devenu, même dans sa chair, un homme nouveau, Jéhova se manifeste à lui d'une manière nouvelle dans la vallée de Mambré. Il était à l'entrée de sa tente, lorsque, levant les yeux, il aperçut trois hommes debout à quelque distance de lui. Aussitôt il courut au-devant d'eux de l'entrée de sa tente, adora jusqu'à terre et dit : « Mon Seigneur, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, n'outre-passe pas ton serviteur. Permettez que l'on apporte un peu d'eau, lavez vos pieds et vous reposez sous l'arbre. J'apporterai un peu de pain, vous fortifierez votre cœur, puis vous irez plus loin ; car c'est pour cela sans doute que vous êtes venus vers votre serviteur. » Ils répondirent : « Fais comme tu as dit. » Et Abraham se hâta d'aller en sa tente, vers Sara : « Pétris vite trois mesures de fleur de farine, dit-il, et fais des pains sous la cendre. »

Lui-même courut au troupeau et prit un veau tendre et excellent, et il le donna à un serviteur, qui le fit cuire aussitôt. Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et il le mit devant eux ; et lui-même se tenait debout près d'eux sous l'arbre.

Quand ils eurent mangé ils lui dirent : « Où est Sara, ta femme ? » Et il répondit : « La voici dans la tente. » Et l'un dit : « Je reviendrai vers toi en ce temps-ci, et tu vivras, et Sara, ta femme, aura un fils. » Ce que Sara ayant entendu, elle rit derrière la porte de la tente ; car ils étaient tous deux vieux et fort avancés en âge, et Sara avait passé l'âge de la maternité. Elle rit donc en elle-même, disant : « A présent que je suis vieille et que mon seigneur est vieux, m'adonnerai-je à la volupté ? »

Et Jéhova dit à Abraham : « Pourquoi Sara

<sup>1</sup> Deut., 10, 26. — <sup>2</sup> Jérém., 44.

<sup>1</sup> Gal., 5, 6.



a-t-elle ri, disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter ? Y a-t-il quelque chose de difficile à Jéhova ? Je reviendrai vers toi, selon ma parole, en cette saison même, et tu vivras, et Sara aura un fils. — Je n'ai point ri, » répondit Sara ; et elle le nia parce qu'elle était tout effrayée. Mais il dit : « Cela n'est point, mais vous avez ri. »

Après que ces hommes se furent levés, ils tournèrent les yeux vers Sodome, et Abraham allait avec eux, les conduisant. Et Jéhova dit : « Puis-je cacher à Abraham ce que je vais faire, lui qui deviendra une nation grande et forte, lui en qui seront bénies toutes les nations de la terre ? Car je le connais, et je sais qu'il ordonnera à ses enfants, et à sa maison après lui, de marcher dans la voie de l'Éternel et de garder la justice et l'équité, afin que l'Éternel accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis. »

Jéhova lui dit donc : « Le cri de Sodome s'est multiplié, et leur péché s'est aggravé à l'excès. Je descendrai et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, et s'il n'est ainsi je le saurai. » Alors ces hommes partirent de là et s'en allèrent vers Sodome. Mais Abraham était encore debout devant Jéhova. Il s'approcha et dit : « Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ; les exterminerez-vous avec les autres ? Ne pardonnerez-vous pas plutôt à tout l'endroit en faveur des cinquante justes qui s'y trouvent ? Loin de vous chose pareille, de perdre le juste avec l'impie et de traiter l'innocent comme le coupable ! Cela n'est point de vous. Celui qui juge toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice ? »

Jéhova dit : « Si je trouve en Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. »

Abraham répondit : « Voilà que j'ai commencé de parler à mon Seigneur, moi cendre et poussière. Peut-être s'en faut-il cinq à ces cinquante : ferez-vous périr, à cause de ces cinq, toute la ville ? — Je ne la détruirai point, dit-il, si j'en trouve là quarante-cinq. » Abraham continua : « Peut-être s'y en trouve-t-il quarante ? » Et il dit : « Je ne l'exécuterai point à cause des quarante. — Je

vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher si je parle encore : peut-être il n'y en aura que trente ! — Je ne le ferai point si j'en trouve là trente. — Puisque j'ai commencé, dit encore Abraham, je parlerai à mon Seigneur : peut-être ne s'en trouve-t-il que vingt ! — Je ne la détruirai point à cause de ces vingt. — Je vous prie, Seigneur, de ne vous point fâcher si je parle encore cette fois : peut-être n'y en aura-t-il que dix ! » Et il répondit : « Je ne la détruirai point à cause de ces dix. »

Et Jéhova s'en alla quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure <sup>1</sup>.

Combien le Seigneur est bon envers ceux qui ont le cœur droit <sup>2</sup> ! Avec quelle ineffable condescendance il s'entretient avec son serviteur ! Certes l'Orient a raison, avec l'apôtre saint Jacques, de désigner Abraham par ce beau titre, l'ami de Dieu <sup>3</sup>, que Dieu même lui donne par son prophète <sup>4</sup>. Où trouver, en effet, quelque chose de plus divinement amical ? L'Éternel lui-même s'assied à sa table hospitalière ; car ainsi l'entendent tous les anciens Pères, et, parmi les modernes, les plus graves interprètes. Un des trois, ou plutôt les trois ensemble, c'est l'Éternel, Jéhova lui-même. « Abraham mérita, dit saint Chrysostome, de recevoir pour hôte le Maître de l'univers avec ses anges. » Dieu se découvre manifestement quand il dit : « Y a-t-il rien d'impossible à Dieu ? » c'est-à-dire : « Ne savez-vous pas qu'étant le maître de la nature je puis tout ce que je veux ? N'est-ce pas moi qui fais et transforme tout ? N'ai-je pas la puissance de la vie et de la mort ? N'ai-je pas promis ceci d'avance ? Ce que j'ai dit, est-il possible qu'il ne s'exécute point ? » « Quand l'Écriture ajoute, continue ce Père : « Et les hommes s'étant levés tournèrent leurs yeux vers Sodome et Gomorre, » elle parle des anges. » Car ici, dans la tente d'Abraham, et les anges et leur Maître apparurent en même temps ; ensuite ceux-là furent envoyés comme ministres pour détruire ces villes ;

<sup>1</sup> Gen., 18. Pour que le lecteur puisse juger plus facilement par lui-même quel est celui qui s'entretient avec Abraham, nous avons gardé dans la traduction le nom incommunicable de Jéhova et mis Seigneur pour Adonai.  
— <sup>2</sup> Ps. 72. — <sup>3</sup> Jacques, 2, 23. — <sup>4</sup> Isaïe, 41, 8.

mais le Seigneur demeura pour communiquer, comme un ami à son ami, ce qu'il allait faire <sup>1</sup>. Origène parle comme saint Chrysostome; saint Justin dit de même dans son *Dialogue* avec le Juif Tryphon; saint Athanase et saint Hilaire le soutiennent longuement et fortement contre les ariens et les macédoniens <sup>2</sup>. Saint Augustin, que, sur l'autorité de certains critiques, nous avons d'abord excepté de ce concert unanime des Pères, saint Augustin lui-même pense comme les autres. Dans son deuxième livre *contre Maximien*, évêque arien, avec lequel il avait eu une conférence à Hippone, il établit formellement que le patriarche Abraham reconnut la Trinité dans les trois personnages qui lui apparurent, et que Lot reconnut le Fils et le Saint-Esprit dans les deux qui vinrent à Sodome. « Que Dieu se soit montré à Abraham, dit-il, nous ne pouvons le nier : l'Écriture, qui ne peut faillir, le dit très-ouvertement. Seulement ici elle n'exprime point si c'est le Père ou le Fils. Mais comme, en racontant de quelle manière Dieu s'est fait voir, elle déclare que trois personnages lui apparurent, on peut avec raison y entendre plutôt la Trinité elle-même, qui est un seul Dieu. Enfin le patriarche voit trois personnages, et il les appelle, non pas Seigneurs au pluriel, mais Seigneur au singulier, parce que la Trinité est trois personnes, mais un seul Seigneur Dieu <sup>3</sup>. Lot reconnut donc un seul Seigneur dans les deux anges, comme Abraham un seul dans les trois <sup>4</sup>. Abraham lui-même vit trois personnages et adora un seul, lequel il pria de ne point dédaigner son hospitalité; il reçut d'un seul les réponses de la Divinité. Et il n'a pas pensé que deux des trois étaient deux dieux, mais un seul dans tous les trois;

parce que Lot lui-même en vit deux, et cependant reconnut un seul Seigneur, où je crois que le Fils et le Saint-Esprit sont signifiés par les anges, attendu qu'ils se disent envoyés, et que, dans la Trinité qui est Dieu, le Père seul ne se dit pas envoyé, pendant que cela se dit du Fils et du Saint-Esprit; non pas que leur nature soit diverse pour cela, car les personnages eux-mêmes par lesquels ils ont été signifiés étaient d'une seule et même nature <sup>1</sup>. » Une observation particulière à saint Augustin, c'est que, pour éviter les chicanes des ariens, il vaut mieux entendre, non pas qu'un des trois personnages était le Fils de Dieu accompagné de deux anges, mais que les trois personnages représentaient les trois personnes divines; ensuite, que les trois personnages extérieurs étaient non pas des hommes, ainsi qu'Abraham et Lot lui semblent l'avoir cru, mais des anges sous forme humaine, mais des anges en qui les trois personnes divines résidaient et agissaient si manifestement que Lot et Abraham les y reconnurent et les adorèrent <sup>2</sup>. Cette observation, bien loin de contredire le sentiment commun des Pères, le confirme. Les critiques ont eu tort s'ils ont supposé pour cela que saint Augustin ne pensait pas au fond comme les autres; ils ont eu tort de lui contester pour cela certains discours qui portent son nom; l'un où il dit : « Voyez ! Abraham court au-devant de trois et adore un seul. Trine Unité, Trinité une <sup>3</sup>; » l'autre où il répète : « Abraham courut donc au-devant de trois et adora un seul. En ce qu'il vit trois, il comprit le mystère de la Trinité; en ce qu'il adora comme un seul, il reconnut un seul Dieu en trois personnes <sup>4</sup>. » Saint Au-

<sup>1</sup> *Homil.* 41 et 42 in cap. 18 *Gen.* Origène, *Homil.* 44 in c. 18 *Gen.* — <sup>2</sup> Athan., *de Trinit. dialog.*, 3. Hilar. Pictav., *de Trinit.*, l. 5. — <sup>3</sup> « Visum esse Deum Abrahæ negare non possumus; Scriptura quippe fidelissima hoc loquitur dicens : Visus est autem illi Deus ad quercum Mambre. Sed neque hic expressum est utrum Pater an Filius. Cum autem narraret Scriptura quomodo ei visus sit Deus, tres viros illi apparuisse declarat, in quibus magis ipsa Trinitas, qui unus est Deus, recte intelligi potest. Denique tres videt, et non Dominos, sed Dominum appellat, quoniam Trinitas tres quidam personæ sunt, sed unus Dominus Deus. » (L. 2, c. 25, n. 5.) — <sup>4</sup> « Agnovit ergo Lot unum Dominum in angelis duobus, sicut Abraham unum agnovit in tribus. » (*Ibid.*, n. 6.)

<sup>1</sup> « Et ipse Abraham tres vidit, et unum adoravit; a quo præteriri noluit; ab uno responsa Divinitatis accepit. Nec aliquos duos eorum duos esse deos sensit, sed unum in omnibus; quia et Lot duos vidit, et tamen unum Dominum agnovit. Ubi mihi videntur per Angelos significari Filium et Spiritum sanctum, etc. » (*Ibid.*, n. 7.) — <sup>2</sup> August., *de Civit. Dei*, l. 16, c. 29. — <sup>3</sup> « Videtis, Abraham tribus occurrit, et unum adorat. Trina Unitas et Una Trinitas. » (Migne, *Appendix*, sermo 3, olim de Tempore 68, et post in append. 37, n. 2.) — <sup>4</sup> « Tribus ergo occurrit Abraham, et unum adorat. In eo autem quod tres vidit, sicut jam dictum est, Trinitatis mysterium intellexit; quod autem quasi unum adoravit, in tribus personis unum Deum esse cognovit. » Migne, *Appendix*, sermo 5, alias de Tempore 70, n. 4.)



gustin est donc complètement d'accord avec les autres.

La synagogue pense comme les Pères de l'Église<sup>1</sup>. Quant aux interprètes modernes, nous n'en citerons que deux : Michaëlis parmi les protestants, Bossuet parmi les catholiques. Sur ces paroles : « Et Jéhova dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire ? » le premier fait cette remarque : « A commencer d'ici, il est clair qu'un des trois hôtes d'Abraham non-seulement est Jéhova, mais qu'il se fait connaître et qu'Abraham le reconnaît pour tel<sup>2</sup>. » « De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, dit le second, on y trouve que Dieu apparaît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le Seigneur même, Dieu même, à qui rien n'est difficile, qui donne un fils à Sara quoique stérile, qui pardonne aux hommes, qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice, à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu, qui parle lui-même comme Dieu, qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité<sup>3</sup>. »

Après la bonté de Dieu, ce qu'il y a de plus admirable, c'est la charité hospitalière d'Abraham. Aussitôt qu'il aperçoit les trois hommes il court au-devant d'eux, il se prosterne jusqu'à terre. Et quelle grâce leur demande-t-il ? qu'ils daignent accepter quelques rafraîchissements. Il parle de ses offres avec modestie : ce n'est qu'un peu d'eau et de pain. Mais ce qu'il a de meilleur va leur être servi : des gâteaux de la plus pure fleur de farine, du beurre, du lait et le veau le plus tendre. Lui-même, ce vieillard de cent ans, va leur chercher tout cela ! Que dis-je ? il ne va pas, il court ; l'Écriture a soin de nous le dire. Lui-même les sert, se tenant debout auprès d'eux. Cependant il avait à sa disposition peut-être plus de mille serviteurs et servantes ; cependant c'est le même Abraham qui triomphait naguère des rois d'Élam, de Senaar, d'Ellasar et de Goïm, et que les rois de la Pentapole proclamaient le sauveur de

leurs peuples. Il ne s'en souviendra que pour les sauver encore une fois, s'il est possible. Mais ils ont cette fois contre eux des ennemis bien plus redoutables : eux-mêmes, leurs propres crimes. Ah ! s'il s'était trouvé dix justes parmi eux, ils eussent été sauvés tous avec ces dix ; mais il n'y en a qu'un ; il sera sauvé seul du milieu de tous, en considération d'Abraham.

Le chêne de Mambré, sous lequel Abraham reçut ses divins hôtes, a toujours été en vénération parmi les Orientaux. Du temps de l'empereur Constantin les Juifs, les chrétiens, les païens même y allaient en pèlerinage.

L'histoire d'Abraham et de ses trois hôtes paraît même avoir été importée en Grèce par les Phéniciens, qui y apportèrent les lettres de l'alphabet auparavant inconnues aux Grecs. Dans la Béotie, où les émigrés phéniciens se fixèrent d'abord, une vieille tradition parlait d'un antique personnage dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître quelque chose d'Abraham. C'était un vénérable vieillard qui n'avait point d'enfants, à cause de la stérilité de sa femme ; il traitait ses hôtes avec tant de soin et de bonté qu'un jour trois dieux voulurent bien descendre chez lui. Pour les régaler il leur sacrifia un bœuf : c'est sans doute le veau du patriarche. Charmés de sa vertu, ils lui dirent de demander ce qu'il voulait ; il leur demanda un fils<sup>4</sup> et eux lui promirent qu'il en aurait un au bout de dix mois, ce qui se trouva véritable. Certes, voilà une ressemblance à étonner ; le nom même du personnage y semble ajouter encore. Abraham étant originaire d'Ur ou d'Our, en Chaldée, aura pu être surnommé par les Phéniciens, au milieu desquels il demeurerait, l'Urien ou l'Ourite ; or le patriarche hospitalier des Phéniciens de Béotie est appelé Hyriéus et Oriéus. Il n'y a, ce semble, que la terminaison de changée<sup>1</sup>.

Mais si nous recueillons avec tant de soin ce qui touche Abraham, oublions-nous Sara, dont, à cette occasion même, saint Pierre et saint Paul ont fait l'éloge<sup>2</sup> ? Modèle des épouses, elle obéit à Abraham ; elle pé-

<sup>1</sup> Prem. lettre de M. Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 447 et seq., p. 565 et 566. —

<sup>2</sup> Michaëlis, *Trad. de la Bible*, avec des remarques. —

<sup>3</sup> Bossuet, 10<sup>e</sup> serm., 6<sup>e</sup> élév.

<sup>4</sup> *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 21, p. 43 et 64, édit. in-12. — <sup>2</sup> 1 Pierre, 3. Hébr., 11.

trit elle-même la fleur de farine, elle cuit elle-même le pain de l'hospitalité et de la charité. Elle appelle Abraham son seigneur, non par étiquette et devant le monde, mais dans son cœur et en parlant toute seule. A la vérité sa foi ne paraît pas d'abord aussi parfaite que celle du patriarche. A la première annonce qu'elle aurait un fils Abraham rit de joie et d'admiration ; Sara, en partie de défiance. Reprise de cela par l'Éternel, elle se effrayée qu'un mensonge lui échappe de la bouche bien plus que du cœur. Mais bientôt elle se remet et croit fermement à la promesse qui lui est faite, comme nous l'apprend saint Paul. Enfin, par la vertu de sa foi, elle conçoit un fils dans un temps où elle ne le pouvait plus selon le cours de la nature.

Le lendemain de ce jour mémorable Abraham se rendit dès le matin au lieu où il avait été debout devant l'Éternel ; il regarda du côté de Sodome et de Gomorre, ainsi que de toute la contrée d'alentour, et vit une fumée monter de la terre, comme la fumée d'une fournaise. C'est que les dix justes ne s'étaient pas trouvés.

La veille, les deux anges étaient arrivés à Sodome sur le soir. Lot était assis à la porte de la ville. Dès qu'il les aperçut il se leva, alla au-devant d'eux, adora jusqu'à terre et leur dit : « De grâce, mes seigneurs, entrez dans la maison de votre serviteur et passez-y la nuit, après avoir lavé vos pieds ; demain vous pourrez vous lever dès l'aurore et vous en aller en votre chemin. » Ils répondirent : « Non, nous demeurerons sur la place. » Mais il leur fit de si vives instances qu'ils entrèrent chez lui. Lorsqu'ils furent dans sa maison, il leur prépara un banquet et fit cuire des gâteaux sans levain, et ils mangèrent. Mais, avant qu'ils se retirassent pour se coucher, les hommes de la ville de Sodome environnèrent la maison, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le peuple de l'extrémité de la ville, et, appelant Lot, ils lui dirent : « Où sont les hommes qui sont venus cette nuit chez toi ? Amène-les ici afin que nous les connaissions. » Lot vint auprès d'eux, et, fermant la porte derrière soi, il dit : « Ne faites point, je vous prie, mes frères, ne faites point

ce mal. J'ai deux filles qui n'ont point encore connu d'homme, je vous les amènerai et vous ferez d'elles ce qu'il vous plaira ; seulement ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus sous l'ombre de mon toit<sup>1</sup>. »

Cette proposition de Lot a été prise au pied de la lettre et condamnée par quelques-uns ; d'autres, entre lesquels saint Chrysostome<sup>2</sup>, l'ont entendue dans un sens plus bénin et même admirée. Supposez un homme qui désire ardemment apaiser un autre qu'il a offensé ; ne pouvant le fléchir par ses prières, il lui présente un poignard, et, se découvrant la poitrine, lui dit : « Eh bien ! tuez-moi ; » non pas pour qu'il le tue, mais pour qu'il s'apaise. Ainsi fait Lot ; il offre à ces malheureux de leur abandonner ses filles, non pour qu'ils acceptent sa proposition, mais pour qu'ils se désistent d'un crime encore plus exécrable. D'ailleurs, s'il y a, dans ce qu'il dit, quelque chose de répréhensible, le trouble où il était peut l'excuser facilement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, même après cela, saint Pierre l'appelle juste<sup>3</sup>.

Au lieu de s'apaiser les habitants de Sodome répondirent à Lot : « Va-t'en d'ici ! Quoi ! cet individu, arrivé comme étranger, veut déjà faire le juge ? Ah ! nous te ferons encore plus de mal qu'à eux. » Et ils se jetèrent sur Lot avec violence. Déjà ils étaient près d'enfoncer les portes lorsque les hommes qui étaient au dedans avancèrent leurs mains, et, faisant entrer Lot en la maison, fermèrent la porte aussitôt ; en même temps ils frappèrent d'aveuglement ceux qui étaient dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, en sorte qu'ils se lassèrent de chercher la porte sans pouvoir la trouver.

Ensuite ces hommes dirent à Lot : « As-tu encore ici quelqu'un des tiens, un gendre, ou tes fils, ou tes filles ? Tous ceux qui sont à toi, fais-les sortir de cette ville, car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri s'est élevé contre eux devant Jéhova, et Jéhova nous a envoyés pour les perdre. » Lot étant donc sorti parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles et leur dit : « Levez-vous, sortez de ce lieu, car Jéhova détruira cette

<sup>1</sup> Gen., 19. — <sup>2</sup> Homil., 43 in Gen. — <sup>3</sup> 2 Pierre, 2, 7.



ville. » Mais il fut aux yeux de ses gendres comme un homme qui plaisante.

Le lendemain, à la pointe du jour, les anges pressaient Lot : « Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles, qui se trouvent présentes, de peur que tu ne périsses aussi dans le crime de cette cité. » Et, comme il différait, ils prirent sa main, et la main de sa femme, et la main de ses deux filles, parce que l'Éternel avait pitié de lui, et ils l'emmenèrent et le mirent hors de la ville. Là un d'eux lui dit : « Sauve ta vie ; ne regarde point derrière toi et ne t'arrête point dans toute cette contrée ; mais sauve-toi en la montagne, de peur que tu ne périsses avec les autres. » Et Lot leur répondit : « Mon seigneur, je te prie, voilà que ton serviteur a trouvé grâce à tes yeux ; grande est la miséricorde que tu me fais de sauver mon âme, mais je ne puis me retirer en la montagne où le mal me surprendra et où je mourrai. Voilà près d'ici une ville où je puis m'enfuir ; elle est petite, je me sauverai là ; elle est si petite ! et mon âme vivra. » L'autre lui répondit : « Voilà que j'ai écouté encore ta prière, et je ne détruirai point la ville pour laquelle tu as parlé. Hâte-toi, sauve-toi là, car je ne pourrai rien faire jusqu'à ce que tu y sois parvenu. » C'est pourquoi cette ville, qui auparavant se nommait Bala, fut appelée Ségor ou la petite.

Le soleil se levait sur la terre quand Lot parvint en Ségor ; alors Jéhova fit tomber sur Sodome et Gomorre une pluie de soufre et de feu, de la part de Jéhova, du haut des cieux ; et il détruisit ces cités, et toute la contrée qui les environne, et tous les habitants des villes, et toutes les plantes de la terre. Et la femme de Lot, regardant derrière elle, fut changée en statue de sel <sup>1</sup>.

Ainsi la Sagesse divine, est-il dit ailleurs, délivra-t-elle le juste lorsqu'il fuyait du milieu des méchants, qui périrent par le feu tombé sur les cinq villes. Leur corruption est marquée par cette terre qui fume encore, qui est demeurée déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une colonne de sel, monument d'une âme incrédule <sup>2</sup>.

Les cinq villes étaient Sodome, Gomorre, Adama, Séboïm et Bala ou Ségor ; mais cette dernière fut épargnée à la prière de Lot. A leur place il se forma un lac que les Arabes appellent le lac de Lot ; l'Écriture le nomme mer de sel. Il est plus connu sous le nom de mer Morte et de lac Asphaltite ou de bitume, parce qu'on en tire beaucoup tous les ans.

Ici non-seulement les auteurs juifs et les Pères de l'Église, mais encore les écrivains profanes, Strabon, Solin, Pline, Tacite, servent de commentaire à l'Écriture <sup>1</sup>. « Ce lac, dit le dernier, d'un circuit immense, pareil à une mer, avec une saveur plus insupportable, exhale une odeur fétide et pestilentielle. Les vents n'y soulèvent point de vagues ; il ne souffre ni poissons ni oiseaux aquatiques. Ses eaux, élément indécis, portent, comme une surface solide, les objets qu'on y jette. Le plus ignorant comme le plus habile dans l'art de nager en sont également soutenus. A une certaine époque de l'année il rejette du bitume. Non loin de là sont des campagnes qui, dit-on, fertiles autrefois et couvertes de cités populeuses, ont été dévorées par le feu du ciel. On ajoute qu'il y reste encore des traces de ce fléau, et que la terre elle-même, dont la surface paraît brûlée, a perdu la force de produire. Tous les végétaux, nés sans culture ou semés de main d'homme, avortent en herbe ou en fleur, ou, s'ils parviennent à leur accroissement ordinaire, leur fruit noir et vide se résout en poussière <sup>2</sup>. » « Que cette région ait été travaillée par le feu, ajoute Strabon, l'on en apporte plus d'une preuve : des rochers brûlés, de nombreuses crevasses, une terre de cendre, des fleuves qui répandent au loin une odeur infecte, et çà et là des habitations en ruine. Tout cela fait croire ce que racontent les gens du pays, qu'autrefois il y avait là treize villes, dont Sodome était la métropole ; mais que, par des tremblements de terre, des éruptions de feux souterrains et les vagues brûlantes d'eaux bitumineuses et sulfureuses, le lac envahit la contrée, et les rochers gardèrent les marques de l'incendie. Parmi ces villes les unes furent

<sup>1</sup> Gen., 19. — <sup>2</sup> Sap., 10.

<sup>1</sup> Strabon, l. 16. Solin, c. 37. Pline, l. 5, c. 15 et 16. — <sup>2</sup> Tacite, *Histor.*, l. 5.

englouties, les autres abandonnées des habitants qui purent se sauver <sup>1</sup>. »

Voilà comme parlent ces graves auteurs. Qui ne saurait pas que ce sont deux écrivains de l'antiquité païenne les prendrait peut-être pour quelques vieux interprètes de la Bible, expliquant un peu plus au long ce que disent, en peu de mots, et Moïse et le livre de la Sagesse. De part et d'autre les circonstances sont les mêmes au fond. Le feu du ciel, qui consuma ces villes criminelles, dut allumer naturellement les puits de bitume dont le pays abondait ; de là les feux souterrains, les tremblements de terre, les torrents enflammés de bitume et de soufre. L'Écriture ne nomme que quatre ou cinq villes, mais elles pouvaient en avoir chacune de moindres dans leur dépendance, qui furent englouties avec elles ou abandonnées par leurs habitants. Quant à la colonne ou statue de sel en qui fut changée la femme de Lot, l'historien Josèphe assure qu'elle subsistait encore de son temps et qu'il l'avait vue de ses yeux <sup>2</sup>. Les anciens Pères de l'Église supposent et disent expressément la même chose dans leurs écrits.

« Voici, dit l'Éternel par son prophète, voici quelle a été l'iniquité de Sodome et de ses filles, c'est-à-dire de ses bourgades : l'orgueil, l'intempérance, l'opulence et l'oisiveté. Elles ne tendaient point la main au pauvre et à l'indigent, et elles se sont élevées, et elles ont fait des abominations devant moi, et je les ai détruites comme tu le vois <sup>3</sup>. » Dans cet acte d'accusation il n'est pas parlé d'idolâtrie, au moins d'une manière expresse ; si les habitants de Sodome péchèrent, ce ne fut pas faute de connaître Dieu ou d'avoir pu le connaître. Le roi de Salem, prêtre du Très-Haut, n'était pas loin ; il y avait peu d'années qu'au nom de ce Dieu suprême Abraham les avait délivrés de la captivité ; un juste était au milieu d'eux pour le leur rappeler sans cesse : Lot, que la renommée, que son seul aspect leur faisait connaître pour un homme juste ; Lot, dont la vertueuse âme était tourmentée chaque jour par leurs œuvres d'iniquité ; car ainsi nous parle de lui saint Pierre <sup>4</sup>.

Les habitants de Sodome ne manquaient donc ni d'instruction nécessaire, ni d'avertissement. On s'étonnera plutôt qu'après avoir été châtiés naguère par la main de Dieu, puis délivrés par un de ses serviteurs, en considération d'un autre, ils se soient replongés si promptement dans leurs excès abominables. Hélas ! ce n'est pas tout que l'esprit connaisse le bien, il faut encore que la volonté soit guérie pour s'y attacher fortement et surmonter les passions désordonnées de la chair, et Dieu n'accorde cette grâce qu'aux humbles. Ainsi voyons-nous ceux d'entre les païens qui connaissaient plus distinctement le vrai Dieu et sa loi sainte, mais qui, au lieu d'adorer humblement, s'enorgueillissaient de leurs connaissances ; nous voyons ceux qui se donnaient le nom de sages tomber dans les mêmes abominations que les habitants de Sodome. Saint Paul, dans son épître aux Romains, les leur reproche à la face du Ciel et de la terre ; mais ce qui passe tout ce qu'a dit saint Paul, le voici : parmi les œuvres d'un philosophe grec <sup>1</sup> il existe un dialogue où les interlocuteurs finissent par conclure que l'amour conjugal doit être le partage des hommes du commun, mais que l'amour infâme des sodomites est le privilège des philosophes. Savants orgueilleux, philosophes de tous les siècles, apprenez à être humbles ! Tous enfin, qui que nous puissions être, craignons, tremblons en voyant de si prodigieux égarements ! Eussions-nous, comme Lot, résisté au spectacle de la plus affreuse corruption, en eussions-nous été retirés par la main des anges, fussions-nous cachés dans la solitude, craignons encore ; car, si nous ne veillons sur nous-mêmes, si nous n'évitons l'orgueil, l'intempérance, l'oisiveté, le danger nous suivra jusque dans la solitude. Lot même pourrait nous servir d'exemple.

La conduite de ce juste est loin d'être aussi parfaite que celle d'Abraham. Lorsque les anges lui commandent de se retirer sur la montagne il s'y refuse ; il prétend qu'il sera plus en sûreté dans une ville, et, après qu'ils l'ont épargnée à cause de lui, il la quitte par

<sup>1</sup> Strabon, l. 16, c. 2. — <sup>2</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 1, c. 12. — <sup>3</sup> Ézéchiel, 16, 49 et 50. — <sup>4</sup> 2 Pierre, 2.

<sup>1</sup> Lucien.



la peur d'y périr. Comme il vit que toute la terre aux environs de Ségor s'allumait, il douta qu'elle pût subsister dans un tel voisinage, quoique les anges l'en eussent assuré. Il comprit alors qu'il eût mieux fait de suivre leur conseil et se retira sur la montagne, qu'il crut lui tenir lieu, dans ce déluge de feu, de l'arche où Noé fut sauvé dans le déluge des eaux. Il aurait dû demander aux anges où il devait aller; il aurait dû ne pas s'enfermer seul avec ses filles dans une caverne d'où il ne pouvait rien apprendre ni rien voir distinctement. En se réfugiant dans une grotte dont l'entrée était encore obscurcie par la fumée de l'embrasement, qui dura encore longtemps sans se dissiper, il donna occasion à ses filles de croire que tous les hommes avaient péri. L'histoire du déluge servit sans doute beaucoup à les tromper, ainsi que la tradition répandue que, dans les derniers temps, le monde serait consumé par le feu. Pour renouveler la race humaine elles formèrent le projet d'enivrer leur père, circonstance qui prouve clairement qu'elles agissaient contre leur conscience et qu'elles croyaient leur père incapable de consentir à ce qu'elles avaient concerté entre elles s'il conservait la raison. On ne peut sans doute excuser Lot d'avoir bu deux fois jusqu'à la perdre; mais des filles adroites surent bien tromper un vieillard affligé et lui persuader de se soutenir contre la tristesse par un peu plus de vin qu'à l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, elles montrèrent bien au reste qu'elles ne pensaient qu'à rétablir le genre humain en se contentant l'une et l'autre d'une seule surprise; aussi saint Chrysostome et Origène les ont-ils jugées avec beaucoup d'indulgence<sup>1</sup>.

Ayant donc conçu toutes les deux, l'aînée enfanta un fils et l'appela Moab, c'est-à-dire né d'un père, en disant : « Celui-ci est né de mon père. » La seconde enfanta aussi un fils, qu'elle appela Ammon, c'est-à-dire fils du peuple, en disant : « Celui-ci est fils de mon peuple, » et non pas de l'étranger. Moab et Ammon furent les pères de deux nations très-connues dans l'Écriture, les Moabites et

les Ammonites. Dieu leur donna des terres dont il défendit aux Israélites de leur disputer la possession : aux Moabites la terre des Émim, espèce de géants qu'il extermina devant eux; aux Ammonites la terre des Zomzommim, autre race gigantesque qui fut également exterminée<sup>1</sup>. Les Moabites et les Ammonites subsistèrent sous leur nom jusque vers le troisième siècle de l'ère chrétienne, où ils se virent confondus avec les Arabes.

Pour ce qui est d'Abraham, il partit de la vallée de Mambré quelque temps après la ruine de Sodome, peut-être à cause des mauvaises exhalaisons qui s'en répandaient dans toute la contrée. Il s'en alla dans la terre du midi, s'établit entre Cadès et Sur, et demeura comme étranger en Gérare. Comme il disait de Sara, sa femme : « Elle est ma sœur, » Abimélech, roi de Gérare, envoya l'enlever. Mais Dieu apparut en songe dans la nuit à Abimélech et lui dit : « Voilà que tu mourras à cause de la femme que tu as enlevée; car elle a son mari. » Or Abimélech ne s'était point approché d'elle; il répondit donc : « Seigneur, perdrez-vous ainsi une nation innocente à cause de son ignorance? Ne m'a-t-il pas dit : « C'est ma sœur? » et elle-même m'a dit : « C'est mon frère. » J'ai agi dans la simplicité de mon cœur et en la pureté de mes mains. » Dieu lui dit : « Je sais que tu as fait ceci dans la simplicité de ton cœur; mais aussi je t'ai gardé, afin que tu ne péchasses pas contre moi, et je n'ai point permis que tu t'approchasses d'elle. Maintenant donc rends la femme à son mari; car il est prophète, et il priera pour toi, et tu vivras; mais, si tu ne la rends pas, sache que tu mourras, toi et tout ce qui est à toi. » Abimélech, se levant donc à la pointe du jour, appela tous ses serviteurs et leur raconta toutes ces paroles, et tous furent saisis d'effroi. Il appela aussi Abraham et lui dit : « Que nous as-tu fait, et en quoi t'avons-nous offensé, toi qui as attiré sur moi et sur mon royaume un si grand mal? Ce que tu ne devais pas faire tu nous l'as fait. » Et, se plaignant encore, il ajouta : « Qu'as-tu vu pour

<sup>1</sup> Chrysost., *Homil.* 44 in *Gen.* 19. Origène, *Homil.* 5 in *Gen.* 19.

<sup>1</sup> Deut., 2.

en agir ainsi ? » Abraham répondit : « Je pensais en moi-même : Peut-être la crainte de Dieu n'est-elle point en ce lieu, et ils me tueront à cause de ma femme. D'ailleurs elle est vraiment ma sœur, fille de mon père, quoiqu'elle ne soit point fille de ma mère. » Paroles que l'on entend communément en cette sorte : Sara était sœur d'Abraham au même titre que Lot était son frère ; comme celui-ci elle descendait de Tharé par Aran, frère d'Abraham, mais né d'une autre mère. Abraham et Sara étaient ainsi nés du même père, lui au premier degré, elle au second ; mais ils avaient une mère différente. Les Hébreux ne distinguant point entre fille et petite-fille, Abraham pouvait dire au pied de la lettre qu'elle était fille de son père et sa sœur.

Alors Abimélech prit des brebis et des bœufs, et des serviteurs et des servantes, et il les donna à Abraham, et il lui rendit sa femme Sara. Et il dit : « Cette terre est devant toi ; demeure partout où il te plaira. » Il dit en même temps à Sara : « J'ai donné à votre frère mille pièces d'argent pour que vous ayez toujours un voile sur les yeux devant tous ceux qui seront avec vous et partout où vous irez ; et souvenez-vous que vous avez été enlevée. » Ce voile est regardé par les interprètes comme un témoignage public que rendait Abimélech à l'honneur de Sara et comme un signe qui apprenait à tout le monde qu'elle était mariée. Et à la prière d'Abraham Dieu guérit Abimélech, sa femme et ses servantes, et elles enfantèrent ; car l'Éternel avait frappé de stérilité la maison d'Abimélech à cause de Sara, femme d'Abraham <sup>1</sup>.

On voit, à la manière dont Dieu parle à Abimélech et dont Abimélech répond, que ce roi des Philistins avait la connaissance et la crainte de Dieu. Nous en trouverons encore une autre preuve, et, comme les Philistins étaient une colonie égyptienne, on peut croire qu'il en était encore à peu près de même en Égypte.

Or l'Éternel visita Sara, comme il avait promis, et accomplit en elle sa parole ; elle conçut et enfanta un fils dans le temps que Dieu avait prédit. Abraham lui donna le nom

d'Isaac et le circoncit le huitième jour, comme Dieu lui avait commandé. Abraham avait alors cent ans. Et Sara disait, en faisant allusion au nom d'Isaac, qui signifie ris : « Dieu, en me donnant un fils, m'a donné un sujet de ris et de joie. Quiconque l'apprendra en rira et s'en réjouira avec moi. » Elle ajouta : « Qui croirait qu'Abraham entendrait jamais que Sara allaiterait un fils enfanté dans sa vieillesse ? »

Cependant l'enfant grandit et il fut sevré. Abraham fit en ce jour un grand festin. Mais Sara ayant vu le fils d'Agar, Égyptienne, se jouant de son fils Isaac, elle dit à Abraham : « Chassez cette servante et son fils ; car le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » Ce discours parut très-mauvais à Abraham à cause de son fils Ismaël. Mais Dieu lui dit : « Que cette parole sur l'enfant et sur ta servante ne te paraisse pas dure, et, quelque chose que dise Sara, écoute sa voix ; car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. Pour le fils même de la servante je le ferai devenir un grand peuple, parce qu'il est né de toi. »

Abraham se leva donc dès le matin, et, prenant du pain et un vase plein d'eau, il les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna l'enfant et le renvoya. Celle-ci, s'en étant allée, errait dans la solitude de Bersabée. Et, quand l'eau du vase fut consommée, elle laissa l'enfant sous un des arbres qui étaient là, et elle s'en alla, et s'assit vis-à-vis de lui à la distance d'un trait lancé par un arc ; et elle dit : « Je ne verrai pas mourir l'enfant. » Et, s'asseyant au loin, elle éleva la voix et pleura. Or Dieu entendit la voix de l'enfant, et l'ange de Dieu appela du ciel Agar, lui disant : « Que fais-tu, Agar ? Ne crains point, car Dieu a ouï la voix de l'enfant du lieu où il est. Lève-toi, prends l'enfant et le tiens par la main ; car je le ferai devenir un grand peuple. » Et Dieu ouvrit ses yeux, et elle vit une source d'eau ; elle alla et remplit le vase et donna à boire à l'enfant. Et Dieu fut avec lui. Il grandit et devint habile à tirer de l'arc. Il habita au désert de Pharan, et sa mère lui choisit une femme de la terre d'Égypte <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Gen., 20.

<sup>1</sup> Gen., 21.



L'Apôtre des nations, revenu du troisième ciel, nous dévoile ainsi le mystère des deux fils d'Abraham. Les chrétiens de Galatie, trompés par de faux docteurs, se croyaient encore obligés à la loi cérémonielle des Juifs. Saint Paul leur écrit alors : « Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point ce que dit la loi ? Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme libre ; mais celui qui naquit de l'esclave naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre naquit en vertu de la promesse. Tout ceci est une allégorie ; car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première, qui a été établie sur le mont de Sina et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar ; car Sina est une montagne d'Arabie qui tient à la Jérusalem d'ici-bas, laquelle est esclave avec ses enfants, au lieu que la Jérusalem d'en haut est libre. Or c'est elle qui est notre mère à tous ; car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point ; poussez des cris de joie, vous qui ne deveniez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un époux <sup>1</sup>. Nous sommes donc, mes frères, les enfants de la promesse, figurés par Isaac. Et comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, il en est de même aujourd'hui encore. Mais que dit l'Écriture ? Chassez l'esclave et son fils ; car le fils de l'esclave ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. Or, mes frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de la femme libre, et c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté <sup>2</sup>. »

Les deux fils d'Abraham figuraient ainsi deux peuples, le peuple juif et le peuple chrétien, le premier né d'Abraham selon la chair et le sang, le second né du même Abraham selon l'esprit et la foi. Ce dernier venait de naître, par la grâce du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte ; déjà même il avait assez grandi pour être sevré du lait des enfants et être mis à une nourriture solide, lorsque saint Paul écrivait. Le premier, né dans la servitude d'Égypte, courbé sous la loi de crainte qui lui fut imposée au milieu

des foudres de Sinaï, mais fier du sang d'Abraham, méprisait et persécutait l'enfant de la promesse et de la liberté. Son expulsion, avec la synagogue, sa mère, n'était point encore consommée ; elle l'a été depuis. Déjà depuis dix-huit siècles nous voyons la synagogue, esclave de la lettre qui tue, les épaules chargées d'une loi qui ne devait durer qu'un temps, errer dans la solitude avec son enfant, le peuple juif. Elle a perdu la route ; ses provisions s'épuisent. La loi qui devait la conduire à la fontaine de vie éternelle, au Christ, est devenue pour elle comme une outre desséchée ; elle périt de soif avec son enfant. Cependant ils sont assis l'un et l'autre près de la source d'eau vive ; mais ils ont des yeux et ne la voient point. Viendra le jour de miséricorde où Dieu les leur ouvrira, et ils verront, et ils se désaltéreront avec nous.

On se sera étonné peut-être qu'en renvoyant Agar et Ismaël Abraham ne leur ait donné que du pain et de l'eau ; c'est que, sous cette expression, l'Écriture comprend toute sorte de vivres. Ainsi le même patriarche, qui n'avait parlé à ses trois hôtes que d'un peu d'eau et de pain, leur servit néanmoins ce qu'il avait de meilleur dans sa maison. D'ailleurs de grandes provisions n'étaient pas nécessaires. Bersabée, où demeurait Abraham, est sur la frontière de l'Égypte, d'où était Agar. L'antique hospitalité, qui règne encore en Orient, leur était une autre ressource. Aujourd'hui encore on entre dans la tente d'un Arabe, on se met à table, on reste chez lui plusieurs jours aussi librement que l'on ferait chez soi. S'ils manquèrent d'eau c'est qu'ils s'égarèrent. Dieu le permit pour accomplir plus manifestement la promesse qu'il avait faite à Abraham d'avoir une providence spéciale pour Ismaël et d'en faire la tige d'une grande nation.

Vers le temps où Agar et son fils venaient de partir, Abimélech vint avec Phicol, prince de son armée, et dit à Abraham : « Dieu est avec toi dans toutes les choses que tu fais. Jure-moi donc en Dieu que tu ne me nuiras point, ni à mes enfants, ni à ma race, mais que, selon la bonté avec laquelle je t'ai traité, tu me traiteras, moi et la terre en laquelle

<sup>1</sup> Isaïe, 54. — <sup>2</sup> Galat., 4.

tu as été étranger. — Oui, répondit Abraham, je le jurerai. » Mais en même temps il lui fit des représentations à cause d'un puits que lui avaient ôté par violence les serviteurs d'Abimélech. « Je n'ai point su qui a fait cela, dit Abimélech ; mais tu ne m'as point averti et je ne l'ai pas encore ouï, sinon en ce jour. » Abraham donna donc à Abimélech des brebis et des bœufs, et ils firent tous deux alliance. De plus il mit à part sept agneaux de son troupeau. Abimélech lui demanda : « Que signifient ces sept agneaux que tu as fait mettre à part ? » Abraham lui répondit : « Vous recevrez ces sept agneaux de ma main, afin qu'ils soient pour moi un témoignage que j'ai creusé ce puits. » C'est pourquoi ce lieu fut appelée Bersabée, ou puits du serment, parce que là ils avaient fait serment tous deux. Or Abimélech se leva, et Phicol, chef de son armée, avec lui, et ils retournèrent en la terre des Philistins. Abraham planta un bois à Bersabée et invoqua en ce lieu le nom de Jéhova, le Dieu éternel ; et il habita durant de longs jours dans la terre des Philistins <sup>1</sup>.

Abimélech veut dire père-roi ; le prince de Gérare paraît avoir été digne de ce beau nom. On voit dans son caractère quelque chose de paternel et de patriarcal. Il connaît et craint Dieu ; il sait que certains crimes attirent ses châtimens et sur les rois et sur les royaumes. Il traite avec humanité les étrangers. Il aime son peuple et pourvoit à son bonheur dans l'avenir. Voyant que Dieu bénit en tout Abraham, il assure à sa famille et à son royaume l'alliance et l'amitié de ce favori du Ciel. Nous verrons plus tard un autre Abimélech, si ce n'est pas le même, contracter avec Isaac une alliance semblable.

Révéré des hommes, béni de Dieu, avec un fils en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre, Abraham était au comble de la prospérité. Ce fut dans ce moment que Dieu l'éprouva et lui dit : « Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » Dieu ajouta : « Or, sus, prends ton fils, ton unique, lui que tu aimes, Isaac, et va dans la terre de Moriah ou de Vision, et là tu me l'offriras en holocauste

sur une des montagnes que je te montrerai. »

Abraham se leva dès le point du jour, prépara son âne et conduisit avec lui deux jeunes gens et Isaac, son fils, et, lorsqu'il eut coupé le bois pour l'holocauste, il s'achemina vers le lieu où Dieu lui avait ordonné d'aller. Le troisième jour, levant les yeux, il vit de loin la montagne et il dit à ses serviteurs : « Attendez ici avec l'âne ; moi et le jeune homme nous irons jusque-là, et après que nous aurons adoré nous reviendrons à vous. » Il prit le bois de l'holocauste et il le mit sur son fils Isaac ; lui-même prit dans ses mains le feu et le glaive, et ils s'avançaient tous deux ensemble. Et Isaac dit à son père : « Mon père ! » Celui-ci répondit : « Que veux-tu, mon fils ? — Voilà, dit-il, le feu et le bois ; où est la victime de l'holocauste ? » Et Abraham dit : « Dieu se verra à lui-même la victime de l'holocauste, mon fils ! » Et ils s'avançaient tous deux ensemble.

Lorsqu'ils vinrent au lieu que Dieu lui avait montré, Abraham éleva un autel, y disposa le bois, lia son fils Isaac, le mit par-dessus le bois sur l'autel, étendit la main et saisit le glaive pour immoler son fils. Mais l'ange de Jéhova lui cria du haut des cieux : « Abraham ! Abraham ! » Lequel répondit : « Me voici. » Et l'ange dit : « N'étends pas la main sur le jeune homme et ne lui fais rien ; car maintenant je sais que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi. »

Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bœuf embarrassé avec ses cornes dans un buisson ; il le prit et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Et il appela ce lieu : *Jéhova verra*. C'est pourquoi l'on dit encore aujourd'hui : « Jéhova se verra sur la montagne. »

L'ange de l'Éternel appela une seconde fois Abraham du haut des cieux, disant : « J'ai juré par moi-même, dit Jéhova ; parce que tu as fait cette chose et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; ta postérité possédera les portes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies et se béniront en Ce-

<sup>1</sup> Gen., 21.



lui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole. »

Et Abraham retourna vers ses serviteurs, et ils s'en allèrent ensemble à Bersabée, et il y habita <sup>1</sup>.

On connaît la montagne de Moriah ; c'est celle où fut bâti le temple de Salomon <sup>2</sup> et dont un sommet se nomme le Calvaire. Isaac y porte le bois sur lequel il doit être immolé ; Jésus-Christ y portera le bois sur lequel il doit être crucifié. Isaac est le fils unique d'Abraham ; Jésus-Christ est le fils unique de Dieu. Isaac est attaché vivant sur le bois de l'holocauste ; Jésus-Christ est attaché vivant sur le bois de son sacrifice. Isaac, âgé d'environ trente ans, aurait pu facilement se soustraire à la mort ; il a été attaché sur le bûcher parce qu'il a bien voulu. Jésus-Christ, égal à son Père en puissance, aurait pu facilement se soustraire à la mort ; il a été offert parce qu'il a bien voulu. Isaac a été immolé par son père, qui avait mis en lui tout son amour ; Jésus-Christ l'a été par son Père, qui mettait en lui toutes ses complaisances. Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique <sup>3</sup>. Pour l'amour de nous il a traité Celui qui ne connaissait point le péché comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu <sup>4</sup>. Nous nous étions tous égarés comme des brebis, chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce qu'il a voulu. « Je l'ai frappé, dit son Père, pour les crimes de mon peuple <sup>5</sup>. » La synagogue prie au nom et par les mérites d'Isaac ; l'Église prie au nom et par les mérites de Jésus-Christ <sup>6</sup>. Le sacrifice d'Isaac était la figure : il s'accomplit en figure dans l'obéissance du père et du fils ; le sacrifice de Jésus-Christ est la réalité : il s'accomplira réellement. En attendant, un bélier, le sang des animaux est substitué au premier et continue de figurer le second. Ce sang figuratif, le sacerdoce figuratif d'Aaron l'offrira sur la montagne de Moriah, dans le temple, jusqu'à ce que, sur la

même montagne, le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ait offert le sang divinement propitiatoire, le sien propre, en la croix.

Abraham entrevoyait ce grand mystère <sup>1</sup>. « C'est par la foi, dit l'Apôtre, qu'Abraham, lorsqu'il fut tenté, offrit Isaac et sacrifia son fils unique, lui qui avait reçu les promesses de Dieu et de qui il avait été dit : « C'est d'Isaac que sortira la race qui portera votre nom. » Mais il pensait en lui-même que Dieu pouvait le ressusciter après sa mort. Aussi lui fut-il rendu en figure de l'avenir <sup>2</sup>. » Il est sans doute que, pour récompenser l'héroïque obéissance du père et du fils, Dieu leur révéla le sens mystérieux et prophétique de leur sacrifice. Quels ineffables sentiments de joie et de piété durent alors inonder leur âme ! avec quelle ardeur ils souhaitaient voir le jour de cet autre Isaac en qui Dieu promettait avec serment que seraient à jamais bénies toutes les nations de la terre ! Mais quels ne doivent pas être nos sentiments de foi et d'amour, à nous qui voyons l'accomplissement de toutes ces promesses ! Avec quelle ineffable dévotion ne devons-nous point assister au sacrifice adorable où le Fils de Dieu réalise toutes les figures ! Là, sous les espèces du pain et du vin, comme Melchisédech, il continue et nous applique le sacrifice de la croix, où, comme Abel, il a été mis à mort par son frère, le peuple juif, mais où, comme Isaac, il s'est offert volontairement au glaive de son Père. O Dieu d'Abraham et d'Isaac, donnez-nous la foi d'Isaac et d'Abraham !

Le sacrifice du père des croyants non-seulement est célèbre chez les Chrétiens, les Juifs, les Arabes, il a été connu même des païens. Un ancien auteur, qui composa un livre contre les Juifs, et qui, par là même, était disposé à rejeter dans leur histoire tout ce qui pouvait se révoquer en doute, Melon, écrit qu'Abraham, illustre par sa sagesse, épousa deux femmes, une de son pays et de sa famille, l'autre d'Égypte, qui avait été esclave ; que de l'Égyptienne il eut douze fils ou plutôt petits-fils, qui devinrent douze rois

<sup>1</sup> Gen., 22. — <sup>2</sup> 2 Paral., 3. — <sup>3</sup> Jean, 3, 16. — <sup>4</sup> 2 Cor., 5. — <sup>5</sup> Isaïe, 53. — <sup>6</sup> Prem. lettre de M. Drach, p. 70 ; idem, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 16, 109 et 110, et Michée, texte chaldaïque, 7, 20.

<sup>1</sup> Chrysost., in Gen. Homil. 47. Aug., in Joann. tract. 43. — <sup>2</sup> Hébr., 11.

arabes ; que de sa femme principale il n'en eut qu'un seul dont le nom grec est *Gelos* ou *ris* ; que Dieu lui commanda de lui immoler ce fils unique ; qu'aussitôt il s'en alla sur une montagne, y construisit un bûcher, y plaça *Gelos*, et allait l'immoler quand il en fut empêché par un ange, et offrit un bœuf à la place de son fils <sup>1</sup>.

Le Phénicien *Sanchoniathon*, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, parle également de ce sacrifice dans le fragment qu'on lui attribue. On y voit en effet un personnage qui, comme *Abraham*, a deux frères ; qui, comme *Abraham*, se circoncit et fait pratiquer la circoncision à tous les siens ; qui, comme *Abraham*, a deux femmes ; qui, comme *Abraham*, a deux fils ; qui, comme *Abraham*, immole au Ciel un d'eux, l'unique de sa mère, et cela sur un autel qu'il construit lui-même. Ce fils qui est immolé se nomme *Yehud*, et, en effet, dans l'hébreu ou le phénicien, Dieu dit à *Abraham* : « Prends ton fils, ton *Yehud*, » c'est-à-dire ton unique. Enfin, suivant *Sanchoniathon*, les Phéniciens appelaient ce personnage *Israël*, ce qui est facile à croire. Comme les Juifs se nommaient enfants d'*Israël*, les Phéniciens pouvaient appliquer facilement ce nom au plus fameux ancêtre des Juifs <sup>2</sup>.

Du reste *Abraham* nous est présenté dans ce fragment comme un personnage divin ; son père s'y nomme, en phénicien, *Il* ou *El*, c'est-à-dire Dieu <sup>3</sup>. L'Écriture elle-même nous fait voir quelque chose de semblable dans ce que lui dit un peuple de *Chanaan*, à l'occasion de la mort de *Sara*.

Elle mourut, âgée de cent vingt-sept ans, dans la ville d'*Arbé*, nommée depuis *Hébron*. *Abraham* vint pour les cérémonies funèbres et pour la pleurer, et, lorsqu'il eut accompli les devoirs qu'on rend aux morts, il s'en alla parler aux habitants de la ville, les enfants de *Heth*, et leur dit : « Je suis parmi vous un étranger et un voyageur ; donnez-moi la possession d'un sépulcre au milieu de vous, afin que j'ensevelisse celle que j'ai perdue. » Les enfants de *Heth* répondirent : « Écoutez-

nous, seigneur : vous êtes au milieu de nous un prince de Dieu, ensevelissez dans nos sépulcres les plus beaux celle que vous avez perdue ; nul ne vous empêchera d'ensevelir dans son tombeau la personne qui vous est morte. » *Abraham* se leva et adora le peuple de cette terre, les enfants de *Heth*, c'est-à-dire qu'il s'inclina profondément devant eux, et il leur dit : « S'il vous plaît que j'ensevelisse celle que j'ai perdue, écoutez-moi, et intercédez pour moi auprès d'*Éphron*, fils de *Séor*, afin qu'il me donne sa caverne de *Macphelah* (la caverne double), qui est à l'extrémité de son champ ; qu'il me la cède pour sa pleine valeur en argent, et qu'elle me soit une possession de sépulcre au milieu de vous. » Or *Éphron* habitait au milieu des enfants de *Heth*. Il répondit à *Abraham*, devant tous ceux qui s'assemblaient à la porte de sa ville : « Cela ne sera pas ainsi, monseigneur ; mais écoutez ce que je vais vous dire. Je vous donne le champ et la caverne qui s'y trouve, en présence des fils de mon peuple ; ensevelissez celle qui vous est morte. » *Abraham* s'inclina devant le peuple du pays et dit à *Éphron*, à la vue de tout le monde : « Je vous en prie, écoutez-moi : je donnerai l'argent de ce champ ; prenez-le, et ainsi j'ensevelirai celle que j'ai perdue. » *Éphron* répondit : « Mon seigneur, écoutez-moi : une terre de quatre cents sicles, qu'est-ce que cela entre vous et moi ? Ensevelissez seulement celle qui vous est morte. » Ce qu'*Abraham* ayant entendu, il pesa l'argent qu'*Éphron* avait dit, en présence des enfants de *Heth*, quatre cents sicles d'argent qui avait cours chez les marchands. Et le champ jadis à *Éphron*, situé à *Macphelah* devant *Mambré*, passa donc à *Abraham*, le champ et la caverne, et tous les arbres qui l'entouraient, comme sa possession, en présence des enfants de *Heth* et de tous ceux qui entraient à la porte de la ville <sup>1</sup>. Ensuite *Abraham* y ensevelit sa femme *Sara*.

On respire, dans tout ce récit, comme un parfum d'urbanité antique. Rien de si beau dans les auteurs profanes. Le peuple est assemblé à la porte de la ville ; c'est là que

<sup>1</sup> Apud Euseb., l. 9, c. 19. — <sup>2</sup> Ibid., l. 1, c. 10, p. 38 et 40 ; l. 4, c. 16, p. 156 et 157. Shuckfor, *Hist. du monde*, l. 6. — <sup>3</sup> Eusèbe, l. 1, c. 10, p. 36.

<sup>1</sup> Gen., 22.



se rendent les jugements, là que se traitent les affaires ; de là, dans le style oriental, la *porte*, pour ce que nous appelons la *cour*. On y voit paraître le chef d'une tribu nomade. Il y a quelque temps, il a battu quatre rois et rendu à la liberté tout un peuple ; il a pour alliés d'autres rois ; néanmoins il demande quelque chose. Que sera-ce ? la possession d'un sépulcre ! Il n'est, dit-il, qu'un étranger et un voyageur. « Vous êtes pour nous, répond tout le peuple, un prince divin ; choisissez le sépulcre qui vous plaira ; nul ne vous refusera le sien. » Abraham s'incline profondément et prie l'assemblée d'obtenir d'un des principaux habitants qu'il lui vende une caverne. Aussitôt s'engage un combat de générosité. Le propriétaire lui donne et la caverne et le champ où elle est située. Pressé par Abraham, à peine se résigne-t-il à lui en dire la valeur. Qui nous donnera de revoir ces mœurs patriarcales ?

Cependant Abraham était vieux et fort avancé en âge. Dieu l'avait béni en toutes choses ; il était riche en toute sorte de biens, mais ne possédait en terre qu'un sépulcre. Sara y était ensevelie depuis trois ans lorsqu'il s'occupa de chercher une épouse à son fils Isaac. Il appela celui de ses serviteurs qui avait l'intendance de sa maison, et lui fit jurer par Jéhova, le Dieu du ciel et de la terre, de ne point faire épouser à son fils une des filles des Chananéens, mais d'aller lui chercher une épouse dans le pays de ses parents. Le serviteur répondit : « Si une femme ne veut pas venir avec moi en cette terre, dois-je ramener votre fils au lieu d'où vous êtes sorti ? — Garde-toi bien, répondit Abraham, de ramener là mon fils. Jéhova, le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de la terre de ma naissance, qui m'a juré, disant : « Je donnerai cette terre à ta postérité, » enverra son ange devant toi, et tu recevras dans cette terre-là une femme pour mon fils. Si la femme ne veut pas te suivre tu ne seras point engagé par ton serment ; seulement ne conduis jamais là mon fils. » Le serviteur posa donc sa main sur la cuisse d'Abraham, son maître, et lui jura d'accomplir ses ordres.

Dans ces temps reculés on portait déjà l'épée, le couteau des sacrifices, le couteau de chasse, le poignard sur la cuisse<sup>1</sup>. Qui-conque mettait la main sur la cuisse de quelqu'un faisait par là même une espèce de serment que, s'il manquait à sa parole, il méritait d'être frappé du glaive que portait celui auquel il s'engageait. Un savant rabbin nous apprend que cette même cérémonie se pratiquait par les Juifs dans tout l'Orient<sup>2</sup>. Des Pères de l'Église et d'autres écrivains judicieux ont pensé que cette pratique renfermait de plus un sens mystérieux, une espèce de profession de foi au Messie qui devait naître d'Abraham par Isaac, dont le mariage occupait alors l'esprit de son père<sup>3</sup>.

L'intendant, qu'on croit être le même que cet Éliézer dont il a été parlé plus haut, prit dix chameaux du troupeau de son maître, et il s'en alla, portant avec lui ce que son maître avait de plus précieux. Il se dirigea en Mésopotamie, vers la ville de Nachor, frère d'Abraham. C'était, ainsi que nous le verrons plus tard, la ville de Haran, où Abraham lui-même avait demeuré.

Comme il faisait reposer ses chameaux hors de la ville près d'un puits, vers le soir, temps où les jeunes filles ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, il dit : « Jéhova, Dieu de mon maître Abraham, secondez-moi, je vous prie, aujourd'hui, et usez de miséricorde envers mon maître Abraham. Me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de cette ville sortiront pour puiser de l'eau. La fille donc à qui je dirai : « Inclinez votre urne afin que je boive, » et qui répondra : « Buvez, et je donnerai encore à boire à vos chameaux, » sera celle que vous avez préparée à Isaac, votre serviteur, et je connaîtrai par là que vous avez fait miséricorde à mon maître. »

Il n'avait pas encore achevé ces mots en lui-même, et voilà que Rebecca sortait, la fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, ayant une urne sur son épaule ; fille très-belle, encore vierge

<sup>1</sup> Psalm. 44, 3. *Iliade*, 2, v. 5. — <sup>2</sup> Kimchi, apud Monstr. in loc. — <sup>3</sup> Duguet, sur le ch. 24 de la Genèse.

et inconnue de tout homme. Or elle était descendue vers la fontaine, avait rempli son urne et s'en retournait. Le serviteur se présenta à elle et dit : « Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase. » Elle répondit : « Buvez, mon Seigneur ; » et elle posa promptement son vase sur son bras et lui donna à boire. Et, lorsqu'il eut bu, elle ajouta : « Je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient bu. » Et, répandant son vase dans les canaux, elle courut au puits pour puiser de l'eau nouvelle et la présenta à tous les chameaux. Le serviteur en était émerveillé ; cependant il gardait le silence pour savoir si l'Éternel avait rendu son voyage heureux ou non. Après que les chameaux eurent bu il lui présenta des pendants d'oreilles et des bracelets en or, et lui dit : « De qui êtes-vous la fille ? dites-le-moi. Y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour nous loger ? » Elle répondit : « Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor, son mari. » Elle ajouta : « Il y a chez nous du foin et de la paille en abondance, et bien du lieu pour y loger. » Et l'homme s'inclina et adora l'Éternel, disant : « Béni soit l'Éternel, le Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point privé mon maître de sa miséricorde et de sa vérité. Je suis dans la voie droite ; l'Éternel m'a conduit à la maison du frère de mon maître. »

La jeune fille courut donc à la maison de sa mère et annonça tout ce qu'elle avait entendu. Or Rebecca avait un frère nommé Laban ; quand il eut ouï les paroles de sa sœur et vu entre ses mains les pendants d'oreille et les bracelets, il courut vers l'homme, du côté de la fontaine, et lui dit : « Entrez, vous qui êtes béni de Jéhova. Pourquoi restez-vous dehors ? J'ai préparé la maison et un lieu pour vos chameaux. » Et il le conduisit dans la maison, déchargea ses chameaux, leur donna de la paille et du foin, et lui présenta de l'eau pour laver ses pieds, ainsi qu'à ceux qui étaient venus avec lui.

En même temps on servit à manger. Mais l'homme dit : « Je ne mangerai pas jusqu'à ce que j'aie dit ce que je dois dire. » Laban

lui répondit : « Parlez. » Et lui : « Je suis, dit-il, serviteur d'Abraham, et l'Éternel a béni beaucoup mon maître, il l'a rendu grand et riche ; il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes, des ânes et des chameaux. Sara, la femme de mon maître, lui a enfanté un fils dans sa vieillesse, et il lui a donné tout ce qu'il avait. Et mon maître m'a fait jurer, disant : « Tu ne prendras pas une épouse pour mon fils parmi les filles des Chananéens, dans la terre desquels j'habite ; mais tu iras vers la maison de mon père, et tu prendras dans ma parenté une femme pour mon fils. » Et moi j'ai répondu à mon maître : « Mais si la jeune fille ne veut pas venir avec moi ? — Jéhova, dit-il, en présence de qui je marche, enverra son ange avec toi et dirigera ta voie ; et tu prendras une femme pour mon fils dans ma parenté et dans la maison de mon père. Ma malédiction ne sera pas sur toi si tu vas vers mes parents et qu'ils te refusent. » Je suis donc venu aujourd'hui vers la fontaine. » Puis, ayant raconté en détail la prière qu'il y fit à Dieu et la manière dont elle fut aussitôt accomplie par Rebecca, il conclut : « M'inclinant donc, j'ai adoré et béni Jéhova, Dieu de mon maître Abraham, qui m'a conduit par une voie droite, afin de recevoir la fille du frère de mon seigneur pour son fils. C'est pourquoi, si vous voulez être favorables à mon maître, dites-le-moi ; s'il vous plaît autrement, dites-le-moi aussi, afin que j'aille à droite ou à gauche. »

Laban et Bathuel répondirent : « C'est de Jéhova que vient cette parole ; nous ne pouvons plus rien vous dire ni en mal ni en bien. Voilà Rebecca devant vous, prenez-la et partez, et qu'elle soit la femme du fils de votre maître, comme l'a dit Jéhova. » Ce que le serviteur d'Abraham ayant entendu, il tomba prosterné sur la terre et adora l'Éternel. Et, sortant des vases d'or et d'argent et des vêtements, il les donna à Rebecca en présent, et il offrit aussi des présents à ses frères et à sa mère.

Le repas commencé, ils demeurèrent là, mangeant et buvant ensemble. Le serviteur, s'étant levé le matin, leur dit : « Laissez-moi



partir, afin que j'aille vers mon maître. » Les frères et la mère de Rebecca répondirent : « Que la jeune fille demeure au moins dix jours avec nous, et ensuite elle partira. — Ne veuillez pas, dit-il, me retenir, puisque l'Éternel a rendu mon voyage heureux ; laissez-moi partir afin que j'aille vers mon seigneur. » Et ils dirent : « Appelons la jeune fille et demandons-lui ce qu'elle veut. » Appelée, elle vint, et ils lui demandèrent : « Veux-tu aller avec cet homme ? » Elle dit : « J'irai. » Ils l'envoyèrent donc, elle et sa nourrice, et le serviteur d'Abraham et ses compagnons, implorant toutes les choses heureuses pour leur sœur et disant : « Tu es notre sœur ; puisses-tu croître en mille et mille générations, et ta race posséder les portes de tes ennemis. » Rebecca donc et ses filles, étant montées sur les chameaux, suivirent l'homme qui retournait en hâte vers son maître. 7

En ce même temps Isaac se promenait dans le chemin qui mène au puits qui a nom de *Celui qui vit et qui voit*, car il habitait dans la terre du midi, aux environs de Bersabée, d'où il n'y avait pas loin au puits ainsi nommé par Agar. Il était sorti pour méditer dans la campagne, au déclin du jour ; et, comme il levait les yeux, il vit de loin venir les chameaux. Rebecca aussi, ayant aperçu Isaac, descendit de son chameau et dit au serviteur : « Quel est cet homme-là qui vient dans la campagne à notre rencontre ? » Il lui dit : « C'est mon seigneur. » Et elle prit aussitôt son voile et se couvrit. Or le serviteur raconta tout ce qu'il avait fait à Isaac, lequel conduisit Rebecca dans la tente de Sara, sa mère, et la reçut pour femme ; et il l'aima tellement que la douleur que lui avait causée la mort de sa mère fut adoucie <sup>1</sup>.

Dans ces dernières paroles se peint avec une merveilleuse suavité la piété filiale d'Isaac. Il avait alors quarante ans ; il s'en était écoulé déjà trois depuis qu'il avait perdu sa mère ; cependant la douleur qu'il ressentit de cette séparation était encore si vive que l'amour de sa nouvelle et unique épouse ne put point la faire cesser, mais seulement

l'adoucir. Ce n'est pas le seul trait admirable dans cette histoire ; tout y est d'un charme divin : et ce vieux patriarche qui adjure son serviteur au nom de l'Éternel et lui promet la compagnie de son ange ; et ce fidèle serviteur qui prie l'Éternel avec une si naïve confiance auprès de la fontaine ; et cette belle et pudique vierge qui pratique la charité avec une promptitude si parfaite ; et ses parents, encore fidèles au vrai Dieu, qui s'écrient tout d'une voix : « C'est de l'Éternel que vient cette parole ; » et ce fils d'Abraham qui s'en vient d'auprès du puits de Celui qui vit et qui voit lorsque Dieu lui amène sa chaste et belle épouse.

Il y a plus encore : Isaac préfigurait Jésus-Christ ; Rebecca, l'Église ; leur union et leur amour, l'union et l'amour de l'Église et de Jésus-Christ. Isaac, fils unique d'Abraham, n'épouse Rebecca qu'après avoir été immolé sur la montagne de Moriah ; Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, n'épouse l'Église qu'après avoir été immolé sur la même montagne. Rebecca est amenée à Isaac par le chef des serviteurs, Éliézer, aidé de ses compagnons ; l'Église est amenée au Christ par le chef des apôtres, Pierre, aidé de ses collègues. Éliézer reçoit l'ordre d'aller la chercher dans la parenté temporelle d'Isaac, avant de se tourner ailleurs ; Pierre et les siens reçoivent l'ordre de s'adresser d'abord à la maison d'Israël, avant de s'en aller dans la voie des nations. Lorsque le mariage d'Isaac et de Rebecca se fait, la mère d'Isaac, Sara, était morte ; lorsque s'accomplit l'union de Jésus-Christ et de son Église, la synagogue, mère du Christ selon le temps, ne vivait plus. L'amour d'Isaac pour sa nouvelle épouse ne lui fait point oublier la perte de Sara ; il en conserve toujours un douloureux souvenir ; l'amour du Christ pour l'Église ne lui fait point oublier la perte de la synagogue ; après avoir pleuré sur elle il lui garde toujours une place dans son cœur <sup>1</sup>.

Abraham avait cent quarante ans au mariage d'Isaac. Pour multiplier de plus en plus les adorateurs du vrai Dieu, il prit, ou plutôt, l'hébreu n'ayant qu'un seul prétérit pour

<sup>1</sup> Gen., 24.

<sup>1</sup> Voyez *Jésus-Christ, le vrai Isaac*, par M. Caron, t. 2.

exprimer et l'imparfait, et le parfait, et le plus-que-parfait, il avait pris, à la place d'Agar, une autre femme du second rang nommée Céthura. Elle lui enfanta Zamran et Jecsan, Madan et Madian, et Jesboc, et Sué. Et Jecsan engendra Saba et Dadan. Les fils de Dadan furent Assurim, Latusim et Loomim. Et de Madian naquirent Épha et Opher, et Hénoch, et Abida, et Elda. Tous ceux-ci sont les fils de Céthura.

Et Abraham donna tout ce qu'il possédait à Isaac ; mais aux fils de ses concubines ou de ses femmes du second rang il leur fit des dons et les sépara de son fils Isaac, et les envoya, pendant qu'il vivait encore, vers la région d'Orient. Il vécut en tout cent soixante-quinze ans ; il mourut de défaillance, dans une heureuse vieillesse, et fut ainsi réuni à son peuple. Isaac et Ismaël, ses fils, l'ensevelirent à côté de Sara, sa femme, dans la caverne de Macphelah, qui est située dans le champ d'Éphron le Héthéen, vis-à-vis de Mambré <sup>1</sup>.

Et il a été réuni à son peuple, dit l'Écriture. C'est l'accomplissement de ce que Dieu lui avait promis, qu'après une heureuse vieillesse il se réunirait à ses pères dans la paix. Ces pères, ce peuple existent donc quelque part ; non pas dans ce monde, car, enterré loin de la Chaldée, dans le pays de Chanaan, Abraham ne fut point réuni à ses ancêtres dans un même tombeau ; il s'agit donc d'un autre monde, d'une autre vie. Sem, Noé, Hénoch, Seth, Abel, Adam, voilà ses pères, voilà les chefs de ce peuple bienheureux. Le séjour qu'ils habitent s'appellera désormais le sein d'Abraham, tant la gloire de ce patriarche y sera grande. Lazare y sera porté par la main des anges. Là se réuniront tous les justes, toute l'Église des premiers-nés, jusqu'à ce que vienne le fils d'Abraham, qui les conduira triomphants au plus haut des cieux.

La gloire de ce patriarche ne sera pas moindre sur la terre, à cause de la multitude innombrable de ses descendants. Il en a de quatre sortes : et par Céthura, et par Agar, et par Sara, et par le Christ.

Entre les premiers les plus connus sont les Madianites. Jéthro, prêtre de Madian, devien-

dra le beau-père de Moïse ; sa famille, sous le nom de Cinéens, suivra le peuple de Dieu dans la terre de promission. Isaïe annonce à la nouvelle Jérusalem que vers elle afflueront les dromadaires de Madian et d'Épha, qu'ils viendront lui offrir de Saba l'or et l'encens, en célébrant les louanges de l'Éternel <sup>1</sup>. C'est la dernière fois qu'il est parlé de Madian dans l'Écriture. Ce peuple perdit plus tard son nom pour se confondre dans celui d'Arabes. Suivant un ancien auteur, cité par Alexandre Polyhistor, le fils de Madian, nommé Opher ou Apher, aurait vaincu les Libyens, et, de son nom, appelé leur pays Afrique <sup>2</sup>.

On connaît mieux les descendants d'Abraham par Agar. Ismaël eut douze fils, qui furent les rois d'autant de peuples. C'étaient les plus puissants des Arabes ; sous le nom de Sarrasins ou d'Agaréniens, comme on les appelait au moyen âge, ils conquièrent une grande partie de la terre. Au dire des musulmans le temple de la Mecque a été bâti par Ismaël pour y adorer le Dieu d'Abraham ; le fameux puits de Zemzem est le puits même d'Agar ; la pierre noire qu'ils vénèrent avec tant de dévotion dans leurs pèlerinages est la pierre sur laquelle Abraham a laissé l'empreinte de ses pieds ; les descendants d'Ismaël furent établis rois de ce pays et pontifes de ce sanctuaire ; c'est d'Ismaël que descendait en droite ligne Mahomet, qui extirpa l'idolâtrie introduite dans quelques tribus et rétablit l'ancien culte. Que ce soient là des contes arabes ou de l'histoire, toujours est-il que ces peuples révèrent comme leurs ancêtres Ismaël et Ibrahim al Nabi, c'est-à-dire Abraham le prophète <sup>3</sup>.

Les descendants de ce patriarche par Sara nous présentent encore deux peuples, les Iduméens et les Israélites. Les premiers, ainsi appelés d'Édom, surnom d'Ésaü, subsistèrent sous leur nom jusque vers l'avènement du Christ, où une partie se mêla aux Juifs avec les Hérodes et l'autre se naturalisa parmi les Arabes. Enfin les Israélites, ainsi appelés d'Israël, surnom de Jacob, ce sont les Juifs, que tout le monde connaît.

<sup>1</sup> Gen., 25.

<sup>1</sup> Isaïe, 60, 6. — <sup>2</sup> Apud Joseph., *Antiq.*, l. 1, c. 16. — <sup>3</sup> *Biblioth. orient.*, d'Herbelot, et *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, t. 58, p. 259.



Parmi tous ces peuples issus d'Abraham deux ont reçu des promesses divines : le peuple d'Ismaël et le peuple de Jacob, et, depuis bientôt quatre mille ans, nous voyons s'accomplir en eux ces promesses. Le premier, ainsi que Dieu l'a prédit à sa mère Agar, demeure toujours farouche et indomptable ; toujours sa main est levée contre tous et la main de tous contre lui. Sarrasin du moyen âge, Bédouin de nos jours, sa patrie est le désert, sa vie est le pillage. Il a régné en Espagne, les Gaules ont failli devenir sa conquête. Moins terrible aujourd'hui, il campe toutefois encore et dans les lieux où fut Carthage, et au milieu des ruines de Thèbes, de Memphis, de Palmyre, de Babylone, de Ninive, et sous les murs de Byzance, et dans la Macédoine dégénérée du grand Alexandre. L'autre se rencontre partout et partout redit sa naissance d'Abraham, sa servitude en Égypte, sa délivrance miraculeuse, sa conquête de Chanaan, son attente du Messie, sa dispersion depuis dix-huit siècles. Tremblant de tout, il est cependant indestructible comme l'autre qui ne tremble de rien. Enfin, depuis bientôt quatre mille ans, ces deux peuples s'élèvent, au milieu des débris épars des nations, comme deux pyramides vivantes, pour attester aux yeux de tout l'univers que le Seigneur est vrai dans toutes ses paroles.

Mais que dirons-nous des descendants d'Abraham par le Christ ? Ce sont eux les véritables, comme nous l'apprend saint Paul, parce qu'ils le sont, non plus selon la chair, mais selon l'esprit. C'est par eux qu'Abraham est vraiment devenu la bénédiction du Ciel sur tous les peuples de la terre ; par eux l'univers entier apparaît comme sa famille. Lui-même revit dans l'Abraham catholique, dans le *Père élevé de la multitude des nations* chrétiennes, dans Celui qu'elles appellent toutes le *Saint-Père*. La famille proprement dite de ce nouvel Abraham, celle que figurait la postérité bénie d'Isaac et de Jacob, l'Église catholique, est la portion la plus illustre du genre humain, qu'elle régénère depuis dix-huit siècles. Mère tendre, elle étend les longs bras de sa charité jusqu'aux extrémités de la terre. Dans les cités de la Chine elle recueille les petits enfants qu'on y jette tous les matins

au milieu des rues ; dans les forêts du Nouveau-Monde elle réconcilie autour du même autel le Huron et l'Algonquin, jusqu'alors ennemis irréconciliables. Les vérités dont une faible lueur ravissait d'admiration les génies de Platon et de Socrate, elle les met à la portée des plus simples. Le plus pauvre sait qu'il est enfant de Dieu, héritier du ciel, aussi bien que le plus puissant monarque. Le faible n'est plus la victime légale du fort, la femme de l'homme. La guerre même ne fait plus d'esclaves, mais laisse au vaincu sa liberté. Toutes les pensées, tous les sentiments s'élèvent peu à peu au-dessus de la terre. Le plus matériel devient sensible aux jouissances de l'esprit ; le mendiant, le porte-faix de Naples paye un orateur de la rue pour lui déclamer les vers de la *Jérusalem délivrée*, où l'Homère chrétien chante la victoire de la civilisation chrétienne sur la barbarie mahométane. Au récit du poète la figure du lazzarone s'anime ; il est ravi, il disputera même pour la beauté de tel ou tel morceau. Au dernier rang de la société humaine il participe néanmoins à ce qu'il y a de plus élevé. Est-il malade : un Hôtel-Dieu est là pour le recevoir ; des vierges chrétiennes, imitant la charité hospitalière d'Abraham, accourent pour le servir avec les attentions les plus délicates ; c'est leur état. Nées souvent dans l'opulence, elles se sont faites pour toujours les servantes des pauvres et des malades, et, comme Abraham et Sara, elles servent en eux Dieu même. C'est ainsi que la grande famille du nouvel Abraham a régénéré, divinisé même en quelque sorte le genre humain, jusque dans sa portion la plus abjecte.

• Mais l'antique père des croyants, outre la famille qui était spécialement la sienne et qui ne le quitta point, en avait encore d'autres, qui, quoique sorties de lui, ne demeurèrent pas toujours avec lui. Il en est de même du nouveau. Outre la famille que Dieu lui a spécialement donnée, la multitude des peuples catholiques qui n'ont point quitté l'Église romaine, il y en a plusieurs qui se sont éloignés plus ou moins de cette maison paternelle. Ce sont les hérésies, les sectes connues sous divers noms, et figurées par les descendants d'Ésaü, d'Ismaël, de Madian,

qui souvent ont fait la guerre à la postérité bénie de leur commun ancêtre. Parmi ces sectes chrétiennes on peut, avec saint Jean Damascène et d'autres graves auteurs, compter les mahométans. En effet ils sont fort zélés contre l'idolâtrie, ils adorent le vrai Dieu, ils reconnaissent la mission divine de Moïse et des prophètes ; ils révèrent Jésus-Christ comme le Verbe de Dieu, le Messie, le juge des vivants et des morts. S'ils combattent sa divine filiation ils ont cela de commun avec d'autres hérétiques, tels qu'autrefois les Vandales. Espérons que le temps, qui a déjà diminué beaucoup leur antipathie pour les chrétiens, l'éteindra tout à fait ; espérons qu'eux et les autres peuples séparés viendront compléter, dans l'Eglise universelle, les vérités qu'ils lui ont dérochées incomplètes ; espérons que toutes ces sociétés particulières, qui s'appellent de noms d'hommes, soit Luther, soit Calvin, soit Mahomet, entreront dans la grande unité et ne s'appelleront plus que chrétiens universels ou catholiques.

Aujourd'hui déjà c'est une chose ravissante de voir le nouvel Abraham, à la tête de la chrétienté une, sainte, universelle et perpétuelle, et suivi de plus ou moins près par les chrétientés séparées et par l'islamisme, éclairer ainsi et vivifier plus ou moins directement, comme le soleil, tout le genre humain, et l'appeler à l'unité spirituelle dont l'unité d'origine en Adam n'est que l'ébauche et l'emblème. Que sera-ce donc lorsque, les préventions étant dissipées, cette grande union s'accomplira ? Ah ! qui nous donnera de voir cet heureux jour !

En attendant, comment n'être point frappé de tout ce que renferme la parole de Dieu à son fidèle Abraham ? Le passé, le présent, l'avenir, tout s'y révèle, et avec des proportions toujours plus grandes. Cela est vrai, non pas d'Abraham seul, mais encore de toute sa postérité, en particulier de son fils Isaac.

Sa femme, Rebecca, était stérile ; il pria Dieu pour elle : Dieu l'exauça, et Rebecca conçut. Mais des enfants s'entre-choquaient en son sein ; elle dit : « S'il me devait ainsi arriver, quel besoin avais-je de concevoir ? » Elle alla donc consulter l'Éternel, peut-être

par Melchisédech, son pontife, peut-être auprès de l'autel d'Abraham. Jéhova lui répondit : « Deux nations sont en ton sein, et deux peuples sortiront de tes entrailles ; et un des peuples triomphera de l'autre, et l'ainé servira le plus jeune. »

Les jours de son enfantement étant venus, il se trouva deux jumeaux dans son sein. Celui qui sortit le premier était roux et tout velu comme un manteau de poil, et on l'appela du nom d'Ésaü. Et après sortit l'autre, tenant de sa main la plante du pied de son frère ; c'est pourquoi il fut nommé Jacob, c'est-à-dire supplantateur. Isaac avait soixante ans à la naissance de ses deux fils.

Devenus grands, Ésaü était habile à la chasse et toujours dans les champs, et Jacob, simple et doux, habitait sous la tente. Isaac aimait Ésaü, car il se nourrissait de sa chasse, et Rebecca aimait Jacob. Un jour, Jacob ayant fait cuire de quoi manger, Ésaü revint des champs très-fatigué et lui dit : « Donne-moi à manger de ce mets roux ; car je suis bien las. » C'est pourquoi on l'appela du nom d'Édom, c'est-à-dire roux. Jacob lui dit : « Vends-moi alors ton droit d'aînesse. » Ésaü répondit : « Voilà que je m'en vais mourir ; à quoi me servira ma primogéniture ? — Jure-moi donc, » reprit Jacob. Et il jura et vendit son droit d'aînesse. Et, ayant pris du pain et ce plat de lentilles, il mangea et but, et s'en alla, s'inquiétant peu d'avoir vendu son droit de primogéniture <sup>1</sup>.

Ce droit emportait anciennement plusieurs avantages : le premier-né avait une portion double dans l'héritage paternel ; il succédait à son père comme prince de la famille, et aussi, suivant quelques-uns, comme pontife. Enfin il recevait une bénédiction particulière de son père mourant ; à cette bénédiction était attachée, dans la famille d'Abraham, la gloire d'être l'ancêtre du Messie. Aussi saint Paul appelle-t-il Ésaü un profane d'avoir, pour un seul plat de lentilles, vendu d'aussi grandes prérogatives <sup>2</sup>.

Cependant il arriva une famine dans le pays, outre la première famine qui était arrivée du temps d'Abraham. Isaac s'en

<sup>1</sup> Gen., 25. — <sup>2</sup> Hébr., 12, 16.



alla vers Abimélech, roi des Philistins, en Gérare. L'Éternel lui avait apparu et dit : « Ne descends point en Égypte, mais demeure en la terre que je te dirai. Séjourne en ce pays-ci, et je serai avec toi, et je te bénirai, et je te donnerai à toi et à ta postérité toutes ces contrées, accomplissant le serment que j'ai fait à Abraham, ton père. Et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, je lui donnerai tous ces pays, et dans un de ta race seront bénies toutes les nations de la terre, parce qu'Abraham a obéi à ma voix, qu'il a gardé mes préceptes et mes commandements, et observé mes cérémonies et mes lois. » Isaac demeura donc à Gérare.

Interrogé par les habitants de ce lieu sur sa femme, il répondit : « C'est ma sœur ; » ce qui signifiait également ma parente. Il avait craint d'avouer qu'elle était sa femme, de peur que par hasard les habitants du lieu ne le fissent périr à cause de sa beauté. Or il arriva, après qu'il eut été là bien des jours, qu'Abimélech, roi des Philistins, regardant par la fenêtre, le vit se jouant avec Rebecca, sa femme. L'ayant appelé il lui dit : « Il est évident que c'est là votre femme ; comment donc avez-vous dit : Elle est ma sœur ? » Isaac répondit : « Je pensais que je mourrais peut-être à cause d'elle. — Que nous avez-vous fait là ? reprit Abimélech ; quelqu'un aurait pu s'approcher de votre femme et vous auriez attiré sur nous un grand péché. » En même temps il donna cet ordre à son peuple : « Celui qui s'approchera de la femme de cet homme mourra de mort. »

Quant à Isaac il sema dans ce pays et recueillit cette année-là le centuple, tant l'Éternel le bénit ; il prospéra et allait s'élevant et croissant, jusqu'à ce qu'il devint très-puissant ; il avait une multitude de brebis et de grands troupeaux, avec un nombreux domestique et un labourage considérable. Les Philistins en furent envieux et comblèrent tous les puits qu'avaient creusés les serviteurs d'Abraham, son père ; Abimélech lui-même alla jusqu'à lui dire : « Retire-toi d'avec nous, car tu es beaucoup plus puissant que nous. » Isaac donc s'éloigna et vint ha-

biter dans la vallée de Gérare ; il fit de nouveau creuser les puits que les Philistins avaient comblés depuis la mort d'Abraham, et les nomma des mêmes noms que son père leur avait donnés. Ils creusèrent dans la vallée que traversait un torrent et y trouvèrent de l'eau vive ; mais une querelle s'éleva entre les pasteurs de Gérare et les siens, les premiers disant : « L'eau est à nous, » il appela le nom de ce puits Contention, à cause de ce qui était arrivé. Ils creusèrent encore un autre puits pour lequel il eut aussi une querelle, et il l'appela Inimitié. Étant parti de là, il en creusa un autre pour lequel il n'y eut point de débat, et il l'appela Largeur, disant : « Maintenant l'Éternel nous a mis au large et nous a fait croître sur la terre. » Ensuite de ce lieu il monta à Bersabée, et l'Éternel lui apparut la même nuit, disant : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; ne crains point, car je suis avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta postérité à cause d'Abraham, mon serviteur. » Il éleva donc là un autel, y invoqua le nom de Jéhova, dressa auprès sa tente et commanda à ses serviteurs de creuser un puits.

Cependant Abimélech vint à lui de Gérare, accompagné de ses amis et de Phicol, chef de son armée. Isaac leur dit : « Pourquoi venez-vous vers moi, moi que vous haïssez et que vous avez chassé loin de vous ? » Ils répondirent : « Nous voyons manifestement que l'Éternel est avec vous, et c'est pourquoi nous avons dit : Qu'il y ait serment entre nous et un traité d'alliance, afin que tu ne nous fasses aucun mal, comme nous n'avons touché à rien qui t'appartienne et nous n'avons rien fait qui pût t'offenser ; mais nous t'avons laissé aller en paix, et maintenant nous voyons que tu es béni de l'Éternel. » Isaac leur fit un festin, et ils mangèrent et burent ensemble ; puis, se levant au matin, ils se jurèrent alliance, et, après, Isaac les laissa retourner paisiblement chez eux.

Le même jour ses serviteurs vinrent et lui apportèrent des nouvelles du puits qu'ils avaient creusé, lui disant : « Nous avons trouvé de l'eau. » C'est pourquoi il appela ce puits Abondance, et le nom de Bersabée, ou

puits de l'abondance, fut donné à la ville qu'on bâtit depuis au même lieu <sup>1</sup>.

On s'étonnera peut-être que les patriarches missent tant d'importance à des puits et à des fontaines ; c'est qu'avec leurs innombrables troupeaux, et dans des pays chauds comme la Palestine, où il pleut rarement, des puits étaient pour eux d'une absolue nécessité, et une source d'eau vive devenait une richesse.

Isaac était alors le roi d'un peuple nomade, faisant alliance avec d'autres rois ; sa puissance était telle que le roi des Philistins la trouvait supérieure à la sienne. L'exemple d'Abraham et d'Isaac nous fait voir comme les royautés se sont établies naturellement et légitimement. Un père de famille se rencontre, indépendant de tout autre par le bienfait de la Providence ; ses serviteurs sont nombreux : il a acheté les uns, les autres sont nés dans sa maison ; déjà un siècle auparavant Abraham avait trois cent dix-huit de ces derniers, qui étaient exercés aux armes. Après qu'il eut si généreusement délivré les habitants de la Pentapole, plusieurs sans doute se donnèrent à lui volontairement. Tout ce peuple revint à Isaac. Dieu le lui augmenta encore d'une manière prodigieuse. On peut donc croire qu'à l'époque où Abimélech vint faire alliance avec lui Isaac avait pour le moins deux ou trois mille hommes en état de porter les armes. Ce qui étonnera peut-être maintenant, c'est de voir, dans une si grande opulence, une si grande simplicité de mœurs : Abraham servant ses hôtes à table, Sara pétrissant les gâteaux, Rebecca allant chercher de l'eau à la fontaine, Jacob gardant les troupeaux de son beau-père ; mais telles étaient les mœurs de la première antiquité. Homère, qui, suivant l'opinion commune, écrivit environ mille ans après l'époque d'Isaac, nous montre le plus vaillant des rois grecs, Achille, à l'arrivée de ses hôtes, coupant lui-même les viandes et les mettant en broche tandis que son ami Patrocle attise le feu <sup>2</sup>. Il nous montre des fils du monarque de Troie gardant des troupeaux de brebis <sup>3</sup>, et la fille du roi

Alcinoüs emportant sur un char les vêtements de son père et de sa mère pour les laver dans les canaux d'une fontaine champêtre, avec ses compagnes <sup>4</sup>. Lors donc que nous trouvons dans la Bible des mœurs pareilles, ce nous est une preuve de l'antiquité de ce livre. Quant au roi des Philistins, il paraît que le nom d'Abimélech ou père-roi était commun à tous les rois de ce pays, comme le nom de Pharaon à ceux de l'Égypte. Il pouvait en être de même pour le généralissime des troupes, Phicol. C'est du moins le sentiment le plus probable que l'Abimélech qui fit alliance avec Isaac n'est pas le même que celui qui, cent ans auparavant, avait fait alliance avec son père. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que l'Abimélech d'Isaac reconnaissait, avec sa cour, le Dieu éternel et sa providence particulière sur ce patriarche.

Isaac avait cent ans et Ésaü quarante lorsque celui-ci, sans consulter, à ce qu'il paraît, ni son père ni sa mère, prit deux femmes : Judith, fille de Béeri, Héthéen, et Basemath, fille d'Élon, de la même race. Elles furent l'une et l'autre un sujet d'amertume pour Isaac et pour Rebecca <sup>5</sup>.

Or Isaac devint vieux et ses yeux s'obscurcirent tellement qu'il ne pouvait voir. Il appela donc Ésaü, son fils aîné, et lui dit : « Tu vois que je suis devenu vieux et que j'ignore le jour de ma mort. Prends tes armes, ton carquois et ton arc, et va dans les champs, et, quand tu auras pris quelque chose à la chasse, prépare-moi à manger comme tu sais que j'aime, puis apporte-le-moi, et que je le mange, afin que mon âme te bénisse avant que je meure. »

Ce que Rebecca ayant entendu, et Ésaü étant sorti pour la chasse, elle dit à Jacob, son fils : « J'ai ouï ton père parlant à ton frère Ésaü, et lui disant : Apporte-moi ta chasse et m'apprête quelque nourriture, afin que je mange et que je te bénisse en présence de l'Éternel avant de mourir. Maintenant donc, mon fils, obéis à mon conseil, et va vers le troupeau, et apporte-moi les deux meilleurs chevreaux, afin que je prépare à

<sup>1</sup> Gen., 26. — <sup>2</sup> *Iliade*, 9, v. 206. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 1. 11, v. 108.

<sup>4</sup> *Odyss.*, 4. — <sup>5</sup> Gen., 26.



ton père les mets qu'il aime; et, quand tu l'auras présenté à ton père, et qu'il en aura mangé, il te bénira avant sa mort. » Jacob répondit à Rebecca, sa mère : « Vous savez qu'Ésaü, mon frère, est velu, et moi je n'ai point de poil; si mon père vient à me toucher, je crains qu'il ne croie que j'ai voulu me jouer de lui, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. » Sa mère lui dit : « Que cette malédiction soit sur moi, mon fils; seulement obéis à ma voix, et va, et apporte-moi ce que j'ai dit. » Il s'en alla donc, et l'apporta à sa mère, qui en fit des mets comme elle savait qu'Isaac les aimait. Puis elle revêtit Jacob des plus précieux vêtements d'Ésaü, qu'elle avait en la maison, et elle enveloppa de peau de chevreau ses mains et en couvrit son cou. Puis elle donna à Jacob, son fils, la viande et le pain qu'elle avait apprêtés.

Sans doute rien ne nous oblige d'approuver tout ce qu'ont dit ou fait les patriarches; ils n'étaient pas plus parfaits que les apôtres, dans les épîtres desquels nous lisons : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes <sup>1</sup>. » Mais aussi, ce qui peut être excusé, nous ne devons pas le condamner témérairement. Cette règle est en particulier à suivre quand il est question de juger la conduite de Rebecca et de Jacob. Rebecca savait, par révélation divine, que le plus jeune de ses fils devait l'emporter et son frère lui être soumis; Ésaü lui-même y avait donné son consentement en vendant son droit d'aînesse. Par suite de ce contrat, dont Ésaü n'eut pas même l'idée de se repentir quand il l'eut fait, Jacob était de droit l'aîné de la famille, le légitime héritier de la puissance et de la bénédiction paternelle. Il pouvait, en ce sens, dire à son père avec vérité : « Je suis Ésaü, ton premier-né. » Sa mère pouvait prendre des mesures pour lui faire obtenir de fait la bénédiction privilégiée qui lui appartenait de droit. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut être juste envers la mère et le fils.

Jacob porta donc le tout devant Isaac et lui dit : « Mon père! — Me voici, répondit le

vieillard; qui es-tu, mon fils? — Je suis Ésaü ton premier-né, reprit Jacob; j'ai fait ainsi que tu m'avais commandé; lève-toi, assieds-toi et mange de ma chasse, afin que ton âme me bénisse. — Comment, dit le père, as-tu pu trouver sitôt quelque chose, mon fils? — L'Éternel, ton Dieu, répliqua Jacob, l'a conduit devant moi. » Et Isaac continuant : « Approche-toi, mon fils, afin que je te touche et que je sache si tu es mon fils Ésaü ou non? » Jacob donc approcha de son père, et Isaac le toucha et dit : « Cette voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü. » Et il ne le connut point, car ses mains étaient velues comme les mains de son frère. C'est pourquoi il le bénit, disant : « Es-tu mon fils Ésaü? » Il répondit : « Je le suis. » Le père ajouta : « Apporte-moi à manger de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse. » Jacob lui en présenta, et, après qu'il en eut mangé, il lui présenta aussi du vin qu'il but. Isaac, son père, dit ensuite : « Viens plus près et baise-moi, mon fils. » Il s'approcha donc et le baisa. Et dès qu'Isaac sentit le parfum de ses vêtements il le bénit, disant : « Voilà que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs, que l'Éternel a béni. Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance. Et que les peuples te servent, et que les nations t'adorent. Deviens le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère s'abaissent devant toi. Maudit soit quiconque te maudira, et béni quiconque te bénira. »

A peine Isaac avait achevé de parler, et à peine Jacob était sorti, que son frère Ésaü revint et présenta à son père les viandes qu'il avait apprêtées de sa chasse, disant : « Mon père, levez-vous, mangez de la chasse de votre fils, afin que votre âme me bénisse. » Isaac lui dit : « Qui es-tu? » Il répondit : « Je suis Ésaü, votre premier-né. » Et Isaac, frappé d'une incroyable stupeur : « Mais qui donc est celui qui m'a apporté de la chasse dont j'ai mangé avant ton retour? Et je l'ai béni, et il sera béni. » Quand Ésaü eut entendu les paroles de son père il poussa de grands cris, des cris lamentables, et dit à son père : « Bénissez-moi aussi, mon père! » Celui-ci répliqua : « Ton frère est venu astucieuse-

<sup>1</sup> 1 Jean, 1.

ment et a enlevé ta bénédiction. — C'est à bon droit, dit Ésaü, qu'il a été appelé Jacob ou supplantateur ; car voici la seconde fois qu'il me supplante : il m'a enlevé mon droit d'aînesse, et le voilà qui vient d'enlever ma bénédiction. » Puis il dit à son père : « Ne m'avez-vous point réservé de bénédiction ? » Isaac répondit : « Je l'ai établi ton seigneur, j'ai assujéti à sa domination tous ses frères, je l'ai affermi dans la possession du blé et du vin : que ferai-je après cela pour toi, mon fils ? » Ésaü insista : « N'avez-vous qu'une bénédiction, mon père ? Bénissez-moi aussi, mon père. » Et il pleurait avec des cris lamentables. Son père lui dit alors : « Ton habitation sera hors des lieux où est la graisse de la terre et la rosée du ciel <sup>1</sup>, mais tu vivras par ton glaive ; tu serviras ton frère, mais un temps viendra où, devenu puissant, tu secoueras son joug <sup>2</sup>. »

Qu'il n'y ait donc point, dit à cette occasion saint Paul, qu'il n'y ait point parmi vous de profane, comme Ésaü, qui, pour se rassasier une seule fois, vendit son droit d'aînesse ; car vous savez que, désirant depuis avoir, comme premier héritier, la bénédiction de son père, il fut rejeté, et il ne put le porter à révoquer ce qu'il avait fait pour Jacob, quoi qu'il l'en eût conjuré jusqu'avec larmes <sup>3</sup>.

Dieu avait dit à Rebecca : « L'aîné sera soumis au plus jeune. » Ésaü, en dédaignant sa primogéniture et la vendant pour un plat de lentilles, commence lui-même l'accomplissement de la prédiction. Isaac, qui l'affectionne davantage, confirme néanmoins la bénédiction privilégiée qu'il a donnée à Jacob sans le savoir. Tout s'accomplira donc. Les Iduméens, descendants d'Ésaü, seront assujétiés aux descendants de Jacob, aux rois de Juda, depuis David jusqu'à Joram, fils de Josaphat ; alors ils secoueront le joug et vivront indépendants six ou sept siècles, après lesquels ils seront de nouveau subjugués par les Machabées. L'héritage de Jacob sera une terre coulante de lait et de miel ; l'héritage d'Ésaü, des montagnes stériles. Le glaive, voilà son lot <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Tel peut être le sens de l'hébreu et du grec ; il se lie plus naturellement avec ce qui est dit ailleurs de l'héritage d'Ésaü. — <sup>2</sup> Gen., 27. — <sup>3</sup> Hébr., 12, 16. — <sup>4</sup> Malach., 1.

Tout ceci s'accomplira d'une manière encore plus haute. Dans Isaac, survivant à son sacrifice et épousant ensuite Rebecca, nous avons reconnu Jésus-Christ, survivant à sa mort et épousant ensuite l'Église, qui lui est amenée par Pierre et les autres apôtres. Cette Église, devenue féconde en vertu des mérites et de la prière de son divin Époux, sent bientôt deux jumeaux, le juif et le gentil, s'entre-battre dans ses entrailles. Elle en est inquiétée ; chacun veut l'emporter sur l'autre ; dans le sein même de l'Église le juif veut assujettir à la loi le gentil qui s'y refuse. Le Christ affectionne le premier-né, le juif ; malgré tous ses vices c'est à lui qu'il réserve la bénédiction. Il ne prêche qu'à la maison d'Israël ; il ne sort point de la Judée. L'Église, son épouse, affectionne le puîné, plus pacifique et plus docile ; elle sait d'ailleurs que c'est à lui que Dieu réserve sa supériorité. De plus, l'aîné dédaigne le droit de sa primogéniture ; le juif rejette la parole qu'on lui adresse de préférence ; elle passe aussitôt au gentil, qui prend la place du juif. Jésus-Christ, sur la fin de ses jours, soupire de donner la bénédiction au peuple aîné, mais ce peuple est en retard. « Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants ? Ah ! si tu connaissais ce qui peut en ce jour te procurer la paix <sup>1</sup> ! » Alors le peuple gentil, engendré par l'Église presque en même temps, se présente, revêtu par elle des vêtements de son aîné, de toutes les prérogatives de l'ancienne loi ; le Seigneur l'adopte, l'embrasse, le bénit pour son peuple, lui qui jusque-là n'était point son peuple. Le juif, réveillé par la chute de son temple, par des calamités sans nombre, vient après, à son tour, réclamer la bénédiction ; mais il apprend qu'elle est donnée à son puîné. Il a beau rugir de désespoir, jurer la mort du Christianisme ; la bénédiction est irrévocable : l'aîné servira le plus jeune, le juif servira le chrétien, en portant en tous lieux les titres authentiques de leur commune origine. A la fin, cependant, il aura part à la commune délivrance et se réconciliera avec son frère.

Nous allons voir la figure de ces der-

<sup>1</sup> Matth., 23, 37. Luc., 19, 42.



niers événements dans ceux qui vont suivre.

Ésaü conçut de la haine contre Jacob à cause de la bénédiction dont l'avait béni son père, et il dit en son cœur : « Les jours du deuil de mon père viendront, et alors je tuerai Jacob, mon frère. » Ce qui ayant été rapporté à Rebecca, elle fit appeler Jacob et lui dit : « Voilà qu'Ésaü, ton frère, menace de te tuer. Maintenant donc, mon fils, obéis à ma voix ; lève-toi et t'enfuis en Haran, vers Laban, mon frère, et demeure avec lui quelques jours, jusqu'à ce que la colère de ton frère s'apaise et qu'il ait oublié ce que tu lui as fait ; j'enverrai ensuite et je te ramènerai ici. Pourquoi serais-je privée de mes deux fils en un jour ? » Elle dit ces dernières paroles parce que, d'après la loi que Dieu établit après le déluge, tout meurtrier était condamné à mort.

Elle dit ensuite à Isaac : « La vie m'est devenue ennuyeuse à cause des filles de Heth ; si Jacob prend une femme de cette race, que me sera-ce de vivre ? » Isaac appela donc Jacob, le bénit et lui donna ce commandement : « Ne prends pas une femme de la terre de Chanaan ; mais lève-toi et va en Phadanaïram, la plaine de Syrie, vers la maison de Bathuel, père de ta mère, et là prends pour femme une des filles de Laban, ton oncle, et que le Dieu tout-puissant te bénisse et te fasse croître et multiplier, en sorte que tu deviennes une foule de peuples, et qu'il te donne la bénédiction d'Abraham, et à ta postérité après toi, afin que tu possèdes la terre de ton pèlerinage qu'il a promise à ton aïeul. »

Ésaü, voyant que son père avait béni Jacob, qu'il lui avait défendu d'épouser une fille de Chanaan, qu'il l'avait envoyé en Mésopotamie pour prendre une femme dans la famille de sa mère, jugea bien que les filles de Chanaan ne lui plaisaient point ; ce que d'ailleurs il savait déjà par expérience. Pour se mettre mieux dans son esprit, en prenant une femme de sa famille, il alla donc vers Ismaël, et, outre les femmes qu'il avait déjà, il épousa Mahéleth, fille d'Ismaël, fils d'Abraham.

Pour Jacob, parti de Bersabée, il poursui-

vait son chemin vers Haran. Arrivé en un lieu où il voulait se reposer après le coucher du soleil, il prit des pierres qui étaient là, les mit sous sa tête et dormit en ce même lieu. Et il vit en songe une échelle posée à terre et dont le sommet touchait le ciel, et les anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle, et Jéhova, appuyé sur l'échelle, lui disant : « C'est moi Jéhova, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu dors, je la donnerai à toi et à ta postérité. Et ta postérité sera comme la poussière de la terre et sera multipliée en Occident et en Orient, au Septentrion et au Midi ; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. Et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre ; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que je t'ai dit. »

Qui aurait vu Jacob, dormant tout seul sur une pierre, dans un champ, au milieu de la nuit, l'eût plaint sans doute comme un malheureux abandonné. Mais qu'il était heureux dans cet abandon ! Il dormait, mais son cœur veillait. Nul homme n'était avec lui ; mais quel besoin avait-il des hommes ? les anges l'entouraient. Encore, qu'avait-il besoin des anges ? Dieu même était présent, l'assurant de sa protection et lui révélant dans l'avenir les plus grandes merveilles. Que signifie en effet cette échelle mystérieuse, allant de lui à Jéhova et unissant ainsi la terre au ciel ? N'est-ce pas l'union de la nature divine et de la nature humaine dans Celui qui est tout ensemble et le Fils de Dieu et le fils de Jacob, qui dans sa personne a réconcilié le ciel et la terre, et par qui nos prières montent jusqu'à Dieu et les grâces de Dieu descendent jusqu'à nous ? Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit qu'il est la voie par laquelle seule on peut aller à son Père ? Ne fait-il point allusion à cette vision de Jacob quand il dit à ses apôtres : « Vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu qui monteront et descendront sur le Fils de l'homme ? » Comprendons maintenant la sainte terreur du patriarche.

Quand il fut éveillé de son sommeil : « En

<sup>1</sup> Gen., 27.

<sup>1</sup> Jean, 16, 7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 51.

vérité, s'écria Jacob, l'Éternel est en ce lieu et je ne le savais pas ! » Plein d'effroi il dit encore : « Que ce lieu est terrible ! Ce n'est ici rien moins que la maison de Dieu et la porte du ciel. » Puis, se levant dès le matin, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, l'érigea comme un monument et y répandit de l'huile. Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza. Il fit en même temps ce vœu : « Si Dieu est avec moi et me préserve en cette voie dans laquelle je marche, et me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour m'habiller, et que je retourne en paix à la maison de mon père, Jéhova sera mon Dieu ; et cette pierre que j'ai élevée comme un monument sera appelée la maison de Dieu, et de toutes les choses que vous m'aurez données, Seigneur, je vous en offrirai la dime <sup>1</sup>. »

Le nom de Béthel, en hébreu Baith-el, donné par Jacob à la pierre qu'il oignit d'huile et qu'il érigea en forme de colonne ou statue antique, signifie littéralement maison de Dieu. Des auteurs grecs et latins de l'antiquité païenne, sans savoir pourquoi, donnent le nom de bétyles ou bétules à des pierres consacrées avec de l'huile, animées par quelque chose de divin, rendant des oracles et venues principalement de Phénicie. Il est difficile de ne pas reconnaître là, avec plusieurs savants, une imitation de ce que fit Jacob et une contrefaçon de sa pierre mystérieuse. Le seul nom de bétul ou béthel, qui n'est ni latin ni grec, mais évidemment hébreu, nous ramène à la véritable origine <sup>2</sup>.

Arrivé au pays des fils de l'Orient, c'est-à-dire en Mésopotamie, Jacob vit un puits dans un champ, et auprès trois troupeaux de brebis couchés ; car c'est à ce puits que les troupeaux s'abreuvaient, et le puits était fermé avec une grosse pierre. Jacob dit au pasteur : « Mes frères, d'où êtes-vous ? » Ils répondirent : « De Haran. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor ? — Nous le connaissons. — Se porte-t-il bien ? — Il se porte bien, et voici Rachel, sa fille, qui vient avec son troupeau. » Jacob reprit : « Il est encore grand jour, il

n'est pas temps de ramener les troupeaux aux étables ; abreuvez donc les brebis et les ramenez aux pâturages. — Nous ne pouvons, répondirent les pasteurs, jusqu'à ce que tous les troupeaux soient assemblés et que nous ôtions la pierre du puits pour la remettre après, suivant l'usage. » Ils parlaient encore et Rachel s'approchait avec les brebis de son père ; car elle paissait elle-même le troupeau. Lorsque Jacob la vit et qu'il sut que c'était sa cousine, et que les brebis étaient celles de Laban, son oncle, il ôta la pierre qui couvrait le puits ; et, ayant abreuvé le troupeau, il baisa Rachel, et, élevant la voix, il pleura et lui dit qu'il était frère de son père et fils de Rebecca. Elle courut aussitôt l'annoncer à son père, qui, sur cette nouvelle, accourut au-devant de lui, l'embrassa, le baisa et le conduisit en sa maison. Et quand il eut appris la cause de son voyage, il lui dit : « Tu es de mes os et de ma chair. »

Un mois s'étant passé, Laban dit à Jacob : « Me serviras-tu gratuitement, parce que tu es mon frère ? Dis-moi quelle récompense tu veux avoir. » Or Laban avait deux filles ; le nom de l'aînée était Lia, et le nom de la plus jeune était Rachel ; mais Lia avait les yeux très-déliés, et Rachel avait une superbe taille et un beau visage. Jacob, qui aimait celle-ci, lui dit : « Je vous servirai sept ans pour Rachel, votre plus jeune fille. » Laban répondit : « Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre homme ; demeure avec moi. » Jacob donc servit sept ans pour Rachel, et ils lui parurent peu de jours, tant son affection pour elle était grande.

Après cela, Jacob, qui avait alors quarante-quatre ans, dit à Laban : « Donne-moi ma femme, car mon temps est accompli. » Et Laban, ayant invité tous les habitants du lieu, fit le festin des noces. Mais, le soir, il fit entrer Lia, sa fille, dans la chambre de Jacob, et lui donna une servante du nom de Zelpha. Jacob donc s'approcha d'elle ; mais, le matin venu, il vit que c'était Lia et dit à son beau-père : « Que m'avez-vous fait là ? Ne vous ai-je pas servi pour Rachel ? Pourquoi m'avez-vous trompé ? » Laban répondit : « Ce n'est point la coutume en notre pays de donner en mariage les plus jeunes avant les aînées. Ac-

<sup>1</sup> Gen., 28. — <sup>2</sup> Sanchoniathon, apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 1, c. 10. Damascius, apud Phot. *Biblioth.*, p. 1063. Pline, *Nat. Hist.*, l. 37, c. 9.



compris les sept jours de cette noce; je te donnerai Rachel pour sept années encore que tu me serviras. » Jacob donc y consentit, et, après les sept jours, il prit pour femme Rachel, à laquelle son père avait donné Bala pour servante. Ayant ainsi obtenu le mariage qu'il désirait, il préféra l'amour de la seconde à la première et servit encore Laban sept années.

Mais l'Éternel, voyant que Lia était haïe, c'est-à-dire beaucoup moins aimée que sa sœur, la rendit féconde, pendant que Rachel demeura stérile. Lia eut donc un fils qu'elle nomma Ruben ou fils du regard, disant : « L'Éternel a regardé mon humilité, et maintenant mon mari m'aimera. » Elle en eut un second et dit : « Parce que l'Éternel a entendu que j'étais haïe, il m'a donné encore celui-ci. » Et elle l'appela Siméon, nom qui signifie *entendre*. Elle dit, à la naissance d'un troisième : « Maintenant mon mari sera plus uni à moi parce que je lui ai enfanté trois fils. » C'est pourquoi elle le nomma Lévi, c'est-à-dire lien, union. En ayant eu un quatrième elle s'écria : « Maintenant je louerai l'Éternel. » C'est pourquoi elle lui donna le nom de Juda ou louange ; puis elle cessa d'enfanter <sup>1</sup>.

Rachel, voyant qu'elle était stérile, fut jalouse de Lia, sa sœur, et dit à Jacob : « Donne-moi des enfants ou je mourrai. » Jacob lui répondit en colère : « Suis-je donc à la place de Dieu, qui t'a privée du fruit de ton sein ? » Elle lui dit alors : « Voici ma servante Bala, prends-la pour épouse ; que je reçoive sur mes genoux ce qu'elle enfantera, et que j'enfante moi-même par elle. » La nouvelle épouse ayant eu un fils, Rachel dit : « Dieu a jugé en ma faveur et a exaucé ma voix, me donnant un fils. » C'est pourquoi elle le nomma Dan, qui signifie jugement. Bala en eut un second, et Rachel dit encore : « J'ai lutté contre ma sœur par des luttes de Dieu, et j'ai triomphé. » Et elle le nomma Nephthali, c'est-à-dire lutteur.

Lia, voyant qu'elle avait cessé d'enfanter, prit Zelpha, sa servante, et la donna pour épouse à Jacob ; laquelle ayant enfanté un

fils, Lia dit : « A la bonne fortune ; » et c'est pourquoi elle le nomma Gad ou fortuné. Zelpha mit au monde un autre fils, qui fit dire à Lia : « C'est pour mon bonheur ; car les femmes me diront bienheureuse. » C'est pourquoi elle le nomma Aser ou bonheur. Cependant elle demandait de redevenir mère elle-même. Dieu exauça ses prières ; elle enfanta un cinquième fils, disant : « Dieu m'a récompensée parce que j'ai donné ma servante à mon mari. » Et elle le nomma Issachar ou récompense. En ayant eu un sixième, elle dit : « Dieu m'a donné une grande dot, et mon mari demeurera maintenant avec moi ; car je lui ai engendré six fils. » C'est pourquoi elle le nomma Zabulon ou demeure. Après quoi elle eut une fille qui eut nom Dina.

Dieu se souvint aussi de Rachel ; il l'exauça et fit cesser sa stérilité. Elle mit un fils au monde et dit : « Dieu m'a délivrée de l'opprobre. » Et lui donnant le nom de Joseph, qui signifie accroissement, addition, elle ajouta : « Que Jéhova me donne encore un autre fils <sup>1</sup>. »

Voilà comme l'Écriture nous dépeint Jacob et sa famille. Ce patriarche garde la continence jusqu'à près de quatre-vingts ans ; ce n'est qu'à cet âge, et sur l'ordre de son père, qu'il pense à chercher une femme. Il veut n'en avoir qu'une comme Dieu n'en avait donné qu'une à Adam, comme Noé et ses fils n'en avaient qu'une, chacun. Lamech, descendant de Cain, avait introduit un usage contraire ; en lui c'était un abus criminel ; mais Dieu n'ayant pas réclamé contre cette innovation, l'ayant tolérée par condescendance et pour la plus rapide multiplication du genre humain, ce devint un usage légitime, jusqu'à ce que le suprême Législateur en ordonnât autrement. Les patriarches le savaient, mais par eux-mêmes ils inclinaient à l'unité primitive. Abraham n'eut d'abord qu'une femme ; s'il en prit une seconde, ce ne fut point de son propre mouvement, mais sur la demande expresse de la première. Isaac, figure plus parfaite de l'ancienne unité qui devait revenir un jour, n'a jamais eu que Rebecca. Jacob, à l'exemple de son père,

<sup>1</sup> Gen., 29.

<sup>1</sup> Gen., 30.

ne veut avoir que Rachel ; s'il épouse Lia ce n'est que par suite de la tromperie de Laban. Que s'il prend encore deux femmes du second rang, ce n'est qu'à la sollicitation des deux premières. La convoitise n'est pour rien dans tout cela : une nombreuse postérité, voilà ce que désirent les épouses du patriarche ; Dieu, leur mari, leurs enfants, voilà ce qui occupe toute leur âme. Ce qu'elles demandent à Dieu dans ce monde, c'est l'affection de leur époux et la naissance d'un fils. Les seuls noms qu'elles donnent à leurs nouveaux-nés témoignent à jamais de leur amour pour Dieu, pour leur mari, pour leurs enfants. Que cette famille est admirable ! qu'elle est différente de la famille païenne que nous montre l'histoire de Rome et de Sparte ! Dans ces deux cités fameuses ce n'est plus le désir de la postérité qui unit l'homme à la femme ; le père, la mère, si déjà ils ne l'ont tué avant sa naissance, étouffent tranquillement de leurs mains le jeune enfant dont l'éducation générerait leur ambition ou leur volupté. Béni soit à jamais le Christ qui est venu racheter ses faibles créatures non-seulement de l'esclavage du démon, mais encore de la barbarie légale de leurs pères et mères ! Béni soit à jamais ce Dieu de miséricorde qui est venu apprendre à l'homme à n'être pas moins humain envers ses propres enfants que l'animal ne l'est envers ses petits ! Par la grâce du Sauveur, les chrétiens, à l'exemple des patriarches, ou gardent la continence, ou ne deviennent époux que pour donner à Dieu de nouveaux adorateurs.

Pour en revenir à Jacob, il dit à son beau-père, après la naissance de Joseph : « Laissez-moi retourner en ma patrie et en ma terre. Donnez-moi mes femmes et mes enfants, pour qui je vous ai servi, afin que je parte. Vous savez le zèle avec lequel je vous ai servi. — Que je trouve grâce devant toi, dit Laban ; j'ai connu par expérience que l'Éternel m'a béni à cause de toi. Dis-moi donc quelle récompense tu souhaites, et je te la donnerai. » A quoi Jacob répondit : « Vous savez comment je vous ai servi et combien ont prospéré entre mes mains toutes vos possessions. Vous aviez peu avant que je

vinsses près de vous, et maintenant vous êtes devenu riche, et l'Éternel vous a béni à mon arrivée. Il est bien juste que je pourvoie aussi à ma maison. — Que te donnerai-je ? insista Laban. — Je ne veux rien, reprit Jacob ; mais, si vous faites ce que je vous propose, je conduirai encore vos troupeaux dans leurs pâturages. » Sa proposition fut qu'on mettrait en troupeaux à part toutes les brebis et les chèvres blanches, et que leurs petits tachetés seraient pour Jacob, les blancs et les noirs pour Laban. Ce dernier consentit volontiers. Sa conduite n'était ni juste ni généreuse ; Jacob l'avait servi quatorze ans pour la dot de ses deux filles ; cette dot devait profiter, non pas au beau-père, mais à ses filles devenues épouses. Toutefois Laban la garde pour lui seul. Dieu, qu'il reconnaissait l'avoir béni à cause de son gendre, voulut réparer cette injustice. Il apparut à Jacob et lui dit ce qu'il devait faire : c'était de placer, au temps que les brebis et les chèvres précoces étaient en chaleur, des baguettes tachetées devant leurs yeux, dans les canaux où elles allaient boire. Par l'impression de cette vue, ou plutôt par la volonté particulière de Dieu, leurs petits naissaient bigarrés, en sorte que ce qu'il y avait de tardif était pour Laban, et pour Jacob ce qu'il y avait de précoce. Ce dernier devint ainsi extrêmement riche et eut une multitude de troupeaux, de serviteurs et de servantes, d'ânes et de chameaux <sup>1</sup>.

Les fils de Laban le virent avec dépit. « Jacob a ravi tout ce qui est à notre père, se disaient-ils ; c'est du bien de notre père que lui vient toute cette grande richesse. » Bientôt Jacob s'aperçut au visage de Laban qu'il n'était plus pour lui comme auparavant. L'Éternel lui ayant dit en outre : « Retourne en la terre de tes pères et vers ta famille, et je serai avec toi, » il envoya, et fit venir Rachel et Lia dans le champ où il paissait les troupeaux, et il leur dit : « Je reconnais au visage de votre père qu'il n'est plus pour moi comme auparavant ; mais le Dieu de mon père a été avec moi. Vous savez que j'ai servi votre père de toute ma puissance, mais il m'a trompé et dix fois il a changé mon sa-

<sup>1</sup> Gen., 30.



laire. Cependant Dieu ne lui a pas permis de me faire tort. Il m'a dit en songe, conclut-il : J'ai vu tout ce que t'a fait Laban ; je suis le Dieu de Béthel, où tu as répandu de l'huile sur la pierre et fait un vœu. Maintenant donc lève-toi, sors de cette terre et retourne au pays de ta naissance. »

Rachel et Lia répondirent : « Avons-nous donc une part et un héritage dans la maison de notre père ? Ne nous a-t-il pas traitées comme des étrangères, puisqu'il nous a vendues ? Et n'a-t-il pas mangé le prix de notre vente ? Tout ce que Dieu a ôté de richesses à notre père est à nous et à nos enfants. Maintenant donc fais tout ce que Dieu t'a ordonné. »

Jacob fit donc monter aussitôt ses femmes et ses enfants sur des chameaux, et, emmenant avec lui tout ce qu'il avait, ses troupeaux et généralement tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie, il s'en alla vers Isaac, son père, au pays de Chanaan. Pour Rachel elle déroba les idoles, en hébreu les théraphims, de son père <sup>1</sup>.

On ne sait pas précisément ce que c'était que ces théraphims, ni par quel motif Rachel les enleva. Au livre des Juges il est dit d'un certain Michas qu'il fit un éphod et des théraphims, par lesquels il paraît qu'on venait consulter Dieu <sup>2</sup>. L'éphod était la robe sacerdotale ; les théraphims, au jugement de quelques-uns, pouvaient être une imitation des caractères sacrés attachés au pectoral du grand-prêtre des Juifs. Michol, femme de David, pour tromper les gardes qui venaient le prendre, mit à sa place des théraphims <sup>3</sup> ; par où l'on entend communément une espèce de statue qui représentait David même. Il est dit de Josias qu'il ôta les pythons, les devins, les théraphims, les idoles et toutes les abominations qu'il se voyaient au pays de Juda <sup>4</sup>. Nabuchodonosor, arrivé à l'embranchement des deux routes, interrogea les théraphims et consulta les entrailles pour savoir laquelle il devait prendre <sup>5</sup>. « Les théraphims ont dit des choses vaines, » lisons-nous dans le prophète Zacharie <sup>6</sup>. « Les enfants d'Israël, dit Osée, demeureront bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans

éphod, sans théraphims <sup>1</sup>. » On voit par ces divers exemples que les théraphims peuvent se prendre en des sens divers : ici pour de faux oracles, là pour quelque chose de bon ou d'indifférent. Quand Michol met un théraphim à la place de David, il est difficile d'entendre que ce fût une idole. Quand le prophète annonce que les enfants d'Israël demeureront bien des temps sans roi, sans sacrifice, sans théraphims, on est tenté d'y voir quelque chose de plus digne d'être regretté que condamné. Mais qu'était-ce au fond ? Les théraphims, joints à l'éphod, dans les Juges et dans Osée, donnent à croire que c'était une imitation du pectoral par où le grand-prêtre consultait Dieu. Les théraphims de Michol font présumer que c'était une représentation humaine. Peut-être que les théraphims de Laban étaient les images de ses ancêtres, des espèces de pierres où étaient gravés leurs noms, dont la superstition aura fait des dieux domestiques et qu'on aura consultés comme une sorte d'oracle. Laban connaissait le vrai Dieu, mais à son culte il mêlait des pratiques superstitieuses ; Rachel lui déroba ses théraphims peut-être pour lui ôter un objet d'idolâtrie ; peut-être aussi qu'elle n'y voyait que le portrait ou le mémorial de ses aïeux. Quand on considère comment elle parle de Dieu à la naissance de ses fils, on ne peut guère supposer qu'elle crût en aucune idole.

Laban n'apprit que le troisième jour que Jacob fuyait ; il prit avec lui ses frères, le poursuivit durant sept jours et l'atteignit en la montagne de Galaad, au delà de l'Euphrate et à l'entrée de la terre de Chanaan. Il avait sans doute des projets de vengeance ; mais Dieu lui apparut la nuit en songe et lui dit : « Garde-toi de rien dire à Jacob, soit pour le séduire, soit pour l'offenser. » Le lendemain Laban dit à son gendre : « Pourquoi en as-tu agi ainsi, d'emmener mes filles à mon insu comme des prisonnières de guerre ? Pourquoi as-tu voulu me fuir à la dérobée et ne pas m'avertir, moi qui t'aurais accompagné avec joie au milieu des chants, des tambours et des cithares ? Tu ne m'as laissé embrasser ni mes fils ni mes filles ; tu as mal agi envers moi et

<sup>1</sup> Gen., 30. — <sup>2</sup> Jug., 17, 5 ; 18, 6. — <sup>3</sup> 1 Rois, 19, 13. — <sup>4</sup> 4 Rois, 23, 24. — <sup>5</sup> Ézéchiél, 21, 21. — <sup>6</sup> Zach., 10, 2.

<sup>1</sup> Osée, 3, 4.

maintenant ma main pourrait vous rendre le mal ; mais le Dieu de votre père m'a dit hier : « Garde-toi de rien dire à Jacob qui puisse le séduire ou l'offenser. » Eh bien ! soit. Tu désirais aller vers les tiens, la maison de ton père était pour toi un sujet de regret ; mais pourquoi me dérober mes dieux ? — Si je suis parti à ton insu, répondit Jacob, c'est de peur que tu ne m'enlevasses violemment tes filles ; mais quant au larcin dont tu m'accuses, celui chez qui tu trouveras tes dieux, qu'il cesse de vivre ! Recherche, en présence de nos frères, ce qu'il y a du tien auprès de moi et emporte-le. » En parlant ainsi il ignorait que Rachel avait enlevé les théraphims.

Laban étant donc entré dans la tente de Jacob et de Lia, et des deux servantes, ne trouva rien. Quand il vint à la tente de Rachel elle se hâta de cacher les théraphims sous la litière des chameaux et s'assit dessus. Laban cherchant dans toute la tente et ne trouvant rien, elle lui dit : « Que mon seigneur ne se fâche pas si je ne puis me lever en sa présence ; car ce qui arrive ordinairement aux femmes m'est advenu. » Et ainsi fut déçue la recherche de Laban.

Jacob, indigné, lui dit avec amertume : « Pour quelle faute, pour quel crime m'as-tu poursuivi avec tant de chaleur ? Tu as bouleversé tout ce que je possède ; qu'as-tu trouvé qui appartint à ta maison ? Discutons ici devant mes frères et tes frères, et qu'ils jugent entre toi et moi. Ai-je été pour cela avec toi vingt ans ? Tes brebis et tes chèvres n'ont point été stériles ; je n'ai point mangé les moutons de ton troupeau. Je ne t'ai point montré ce qui avait été déchiré par les bêtes sauvages ; moi-même en portais tout le dommage, et tu exigeais de moi tout ce qui m'était ravi par des larcins. Le jour, la nuit, j'étais exposé à la chaleur et au froid, et le sommeil fuyait de mes yeux ; et durant vingt ans je t'ai servi ainsi en ta maison, quatorze ans pour tes filles et six pour tes troupeaux ; et dix fois tu'as changé mon salaire. Si le Dieu de mon père, le Dieu d'Abraham et la crainte d'Isaac ne m'avaient protégé, peut-être m'aurais-tu maintenant renvoyé nu ; mais Dieu a regardé mon affliction et le tra-

vail de mes mains, et hier il t'a adressé des reproches. » Laban répondit : « Ces filles sont mes filles, ces fils sont mes fils, ces troupeaux sont mes troupeaux ; tout ce que tu vois est à moi. Mais quel mal puis-je faire à leurs enfants ? Viens donc et formons une alliance qui soit un témoignage entre toi et moi. » Ils prirent alors des pierres, en formèrent une élévation et mangèrent dessus. « Cette élévation, dit Laban, sera aujourd'hui un témoignage entre toi et moi. Que l'Éternel voie et juge entre nous quand nous nous serons séparés l'un de l'autre. Si tu affliges mes filles et que tu prennes de nouvelles épouses, nul homme ne sera juge entre nous. mais Dieu, qui le verra, sera témoin entre toi et moi. Voilà donc cette élévation et cette pierre ; qu'elles soient en témoignage, soit que moi je les franchise, venant contre toi, soit que toi tu les dépasses, méditant le mal contre moi. Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor, le Dieu de leur père, soit juge entre nous. » Jacob donc jura par la crainte d'Isaac, son père, c'est-à-dire, comme on l'interprète communément, par le Dieu que craignait Isaac. Et, ayant immolé des victimes sur la montagne, il appela ses frères, qui mangèrent et passèrent la nuit en cet endroit. Dès le point du jour Laban embrassa ses fils et ses filles, les bénit et s'en retourna en son lieu <sup>1</sup>.

L'élévation de pierres sur laquelle le beau-père et le gendre firent alliance fut appelée par le premier Yegar Saadouta et par le second Galaad ; l'un de ces noms signifiant, en syrien, monceau du témoignage, et l'autre, en hébreu, monceau du témoin. Le nom de Galaad se donna par suite à toute la montagne. Suivant le samaritain, les Septante, la Vulgate, Laban parle du Dieu d'Abraham et du Dieu de Nachor comme d'un seul Dieu, qu'il nomme, dans un endroit, Jéhova ou l'Éternel. Suivant l'hébreu il paraîtrait distinguer le Dieu de Nachor de celui d'Abraham. On peut conjecturer que, ses idées sur ce point n'étant pas bien nettes, ses paroles ne le furent pas non plus.

De son côté Jacob continuait également sa

<sup>1</sup> Gen., 31.



route lorsque des anges de Dieu vinrent à sa rencontre. Les ayant vus il dit : « C'est ici le camp de Dieu. » Et il appela ce lieu du nom de Mahanaïm, c'est-à-dire camp. Une ville y fut bâtie dans la suite, qui conserva le nom de Mahanaïm.

De là Jacob envoya des messagers à son frère Ésaü, en la montagne de Séir, avec ces ordres : « Vous parlerez ainsi à mon seigneur Ésaü : Voici ce que dit votre serviteur Jacob : J'ai demeuré comme étranger chez Laban et j'y ai été jusqu'à ce jour ; j'ai des bœufs, des ânes et des brebis, et des serviteurs et des servantes, et j'envoie maintenant à mon seigneur afin de trouver grâce en sa présence. » Les messagers lui vinrent dire bientôt qu'ils avaient trouvé son frère et qu'il s'avançait lui-même avec quatre cents hommes. Jacob, saisi de frayeur, divisa le peuple qui était avec lui, ainsi que les troupeaux, les brebis, les bœufs et les chameaux, en deux camps ; il pensait que, si Ésaü venait à frapper l'un, l'autre du moins serait sauvé. Il fit en même temps cette prière : « Dieu de mon père Abraham, Dieu de mon père Isaac, ô Jéhova, qui m'avez dit : Retourne en ta terre et au lieu de ta naissance, et je te comblerai de bienfaits, je suis au-dessous de toutes vos miséricordes et des promesses que vous avez si fidèlement accomplies à votre serviteur. J'ai passé ce Jourdain un bâton à la main, et maintenant je reviens en deux camps. Délivrez-moi de mon frère Ésaü ; car je crains fort que peut-être il ne vienne frapper la mère et les enfants. Vous avez dit que vous me combleriez de biens et que vous multiplieriez ma postérité comme les sables de la mer, qu'on ne peut nombrer à cause de leur multitude. »

Jacob, après avoir ainsi prié Dieu, mit à part, de ce qu'il avait amené, des présents pour Ésaü, son frère : deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt béliers, trente chameaux allaitant leurs petits, quarante vaches, vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânes. Il les envoya par ses serviteurs, chacun avec son troupeau à part. « Passez devant moi, leur dit-il, et qu'il y ait de la distance entre un troupeau et l'autre. » Puis, s'adressant à chacun : « Si Ésaü, mon frère,

te demande : A qui es-tu ? et où vas-tu ? à qui sont ces choses que tu conduis devant toi ? tu répondras : A votre serviteur Jacob, lequel envoie ces présents à mon seigneur Ésaü, et lui-même vient après nous. » Car il se disait : « Je le calmerai par les présents qui me précéderont, et après je le verrai et peut-être sera-t-il apaisé. »

Ensuite, s'étant levé dans la nuit, il prit ses deux femmes et ses deux servantes, avec ses onze fils, et leur fit passer le gué de Jaboc. Quand tout ce qu'il possédait fut sur l'autre rive il demeura seul ; et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, qui s'engourdit aussitôt. Et il lui dit : « Laisse-moi, car voici l'aube du jour. — Je ne te laisserai point, répondit Jacob, si tu ne me bénis. — Quel est ton nom ? demanda le mystérieux personnage. — Jacob, fut la réponse. — Ton nom ne sera plus Jacob, reprit-il, mais Israël, ou *Fort contre Dieu* ; car, si tu as été fort contre Dieu, combien plus seras-tu fort contre les hommes ? » Jacob lui demanda son nom à son tour ; mais il ne voulut pas le dire et le bénit au même lieu. Le patriarche appela ce lieu Phanuel ou face de Dieu, disant : J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée <sup>1</sup>. » C'est que, suivant l'opinion commune des anciens, l'on ne pouvait voir Dieu sans en mourir. Ce qui en un sens est très-vrai, comme Dieu lui-même le dit à Moïse : « Nul homme ne me verra et vivra <sup>2</sup>, » c'est-à-dire nul homme ne peut me voir dans mon essence et conserver sa vie mortelle. Aussitôt que Jacob eut passé Phanuel le soleil se leva pour lui ; mais il se trouva boiteux d'une jambe. C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point, aujourd'hui même, le nerf qui fut engourdi dans la cuisse de leur père.

Un descendant de Jacob selon la chair, qui a eu le bonheur de le devenir également selon l'esprit, a observé que l'homme contre lequel Jacob soutient cette lutte mystérieuse est appelé Dieu, ange et Jéhova, dans cet endroit d'Osée : « Jacob, leur père, fut puissant dans sa lutte avec Dieu ; il fut puissant

<sup>1</sup> Gen., 32. — <sup>2</sup> Exode, 33, 20.

dans sa lutte avec l'ange, et il prévalut; il implora avec larmes sa bénédiction. Il le retrouva dans Béthel, et là il nous parla. Jéhova, Dieu des armées, Jéhova devint son mémorial, l'objet perpétuel de son souvenir<sup>1</sup>. » « Ceci explique, ajoute-t-il, pourquoi Jacob a demandé avec une si grande instance la bénédiction de l'homme qui l'avait attaqué et lui avait démis une jambe. » « Dieu a révélé à Moïse, dit Aben-Ezra en commentant ce dernier verset, le nom de l'ange qui a parlé à notre père; il est le Dieu des anges pour être notre Dieu; c'est pourquoi le signe de son souvenir est Jéhova. » « Cet ange, continue le vrai Israélite, cet ange, le Dieu des anges, et dont le signe de souvenir est Jéhova, lutte contre Israël et se laisse vaincre. Il ne répand la plénitude de ses bénédictions qu'après sa défaite volontaire. Il blesse Israël et le rend boiteux pour signifier notre dispersion; mais il rend la santé à son antagoniste lorsque, élevé en haut, ce Soleil de justice verse sur la terre les flots de ses rayons divins. Voilà, conclut-il en s'adressant aux Juifs, voilà l'abrégé de l'Évangile. Répondez à la grâce qui vous sollicite, et vous verrez bientôt l'accomplissement de cette dernière figure. Israël boiteux sera guéri, et nous serons tous assemblés sous les ailes de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>2</sup>. »

Jacob était à peine sorti de cette lutte divine qu'il aperçut venir Ésaü et avec lui quatre cents hommes. Aussitôt il sépara les enfants de Lia et de Rachel et ceux des deux servantes. Il mit les servantes et leurs enfants en avant, Lia et ses enfants après, Rachel et Joseph derrière. Lui-même, allant devant eux, se prosterna en terre par sept fois jusqu'à ce qu'il fût proche de son frère. Mais Ésaü, courant au-devant de lui, l'embrassa, se jeta à son cou, le baisa, et tous deux ils pleurèrent. Puis, levant les yeux, Ésaü vit des femmes et leurs enfants et dit : « Qui sont ceux-là ? sont-ils à toi ? » Et il répondit : « Ce sont les enfants que Dieu a donnés à ton serviteur. » Et les servantes et les enfants s'approchant s'inclinèrent; puis

Lia aussi s'approcha avec ses enfants, et, quand de même ils l'eurent adoré, Joseph et Rachel l'adorèrent les derniers. Ésaü dit encore : « Quelles sont ces bandes que j'ai rencontrées ? » Jacob répondit : « C'est pour trouver grâce devant mon seigneur. — J'ai assez, mon frère, reprit Ésaü; qu'à toi reste ce qui est à toi. » Jacob insista : « Non, je te prie; mais, si maintenant j'ai trouvé grâce devant toi, accepte mes présents de ma main, car j'ai vu ta face comme si j'eusse vu la face de Dieu; sois-moi propice et reçois la bénédiction que je t'ai apportée, car Dieu m'a gratifié dans sa miséricorde, et j'ai assez de tout. » Ésaü, les recevant à cause des instances de son frère, dit : « Allons ensemble, et je te conduirai en ton chemin. — Mon seigneur, répondit Jacob, tu sais que j'ai des enfants bien faibles encore, des brebis et des vaches pleines; si je les hâte trop tout mon troupeau mourra en un jour. Que mon seigneur passe devant son serviteur, et je le suivrai peu à peu, selon que je verrai que mes enfants le pourront, jusqu'à ce que je parvienne vers mon seigneur en Séir. — De grâce, reprit Ésaü, que du moins quelques-uns du peuple qui est avec moi t'accompagnent. — Il n'est pas nécessaire, dit Jacob; je n'ai besoin que d'une seule chose : c'est que je trouve grâce devant mon seigneur. » Ésaü donc s'en retourna le même jour en Séir.

Quant à Jacob, arrivé à quelque distance de Phanuel, il bâtit une maison pour lui et dressa des tentes pour ses troupeaux. De là on appela ce lieu Socoth ou tentes. Il parvint enfin heureusement à la ville de Sichem, devant laquelle il établit sa demeure. A cet effet il acheta pour cent keschitas ou agneaux, pièce de monnaie dont on ignore la valeur, la portion du champ où il avait ses tentes<sup>1</sup>.

Pendant qu'il demeurait là un grand chagrin vint l'affliger; Dina, sa fille, étant allée voir les femmes du pays, Sichem, fils d'Hémor, prince de cette terre, la vit, l'aima, l'enleva et lui fit violence. Son cœur s'étant attaché à elle, il pria son père Hémor de la lui obtenir pour femme. Les fils de Jacob revenaient des champs lorsque Hémor et Sichem

<sup>1</sup> Osée, 12, 4-6. — <sup>2</sup> Deuxième Lettre de M. Drach, p. 162, *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. 2, p. 208.

<sup>1</sup> Gen., 33.



se présentèrent pour faire la demande, s'offrant l'un et l'autre à tout ce que l'on voudrait. Les enfants de Jacob, vivement irrités de l'outrage fait à leur sœur, et qui en méditaient une terrible vengeance, répondirent qu'ils ne pourraient s'allier qu'à des hommes circoncis. Hémor et Sichem promirent aussitôt non-seulement de prendre eux-mêmes la circoncision, mais encore de la faire adopter à tout leur peuple. Ils tinrent parole, et tous les mâles furent circoncis sans délai. Mais le troisième jour, quand la douleur des plaies était la plus grande, deux fils de Jacob, Siméon et Lévi, frères de Dina, prirent chacun leur glaive, et, accompagnés sans doute de serviteurs en armes, ils entrèrent dans la ville, tuèrent tous les mâles, entre autres Hémor et Sichem, et enlevèrent Dina, leur sœur, de la maison de ce dernier. Après qu'ils furent sortis les autres enfants de Jacob, toujours pour venger l'outrage de leur sœur, se jetèrent sur les morts, pillèrent la ville, s'emparèrent de tout ce qu'il y avait de troupeaux et autres dépouilles, et emmenèrent captifs les enfants et les femmes. Après cette exécution si violente Jacob dit à Siméon et à Lévi : « Vous m'avez rempli de douleur et rendu odieux aux Chananéens et aux Phérézéens, habitants de cette terre. Nous sommes en petit nombre; ils s'assembleront et me frapperont, et je serai détruit, moi et toute ma maison. » Ils répondirent : « Quoi donc ! devait-on traiter notre sœur comme une prostituée <sup>1</sup> ? » Nous verrons plus tard comment, au lit de la mort, le patriarche les punit de cette cruelle vengeance en les privant tous deux de sa bénédiction.

Pendant que Jacob était ainsi dans la douleur et la crainte, Dieu lui dit : « Lève-toi et monte à Béthel, et demeure là et élève un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais Ésaü, ton frère. » Aussitôt il dit à sa maison et à tout ce qu'il y avait de monde avec lui : « Rejetez les dieux étrangers qui sont parmi vous, purifiez-vous et changez vos vêtements. Levons-nous et montons à Béthel, afin que nous élevions là un autel au Dieu qui m'a exaucé au jour de ma tribulation et qui a été

le compagnon de ma route. » Tous lui donnèrent donc les dieux des étrangers qu'ils avaient, et les pendants qui étaient à leurs oreilles, c'est-à-dire aux oreilles des idoles; ou bien, si c'est des gens qu'il faut l'entendre, il y aura eu dans ces ornements quelque chose de superstitieux; car, à les considérer en eux-mêmes, ils n'avaient rien de mauvais, puisque nous voyons Éliézer en faire présent à Rebecca. Quant à ces dieux étrangers qui se trouvaient dans la suite de Jacob, il est bon de se rappeler que cette suite se composait alors non-seulement de sa famille proprement dite, mais d'une multitude de serviteurs et de servantes originaires de Mésopotamie, et enfin de toutes les femmes et de tous les enfants de la ville de Sichem. Il n'est pas étonnant que, dans une peuplade aussi nombreuse, il se trouvât des objets de superstition. Jacob les prit tous et les enfouit sous un arbre. Il partit ensuite avec tout son peuple, et Dieu envoya une grande terreur sur les villes qui étaient autour d'eux, en sorte que nul n'osa les poursuivre. Arrivé à Béthel, nommé jusqu'alors Luza, il y éleva un autel, et nomma ce lieu El Béthel, c'est-à-dire *Dieu de la maison de Dieu*; car Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère<sup>1</sup>.

En ce temps mourut Débora, la nourrice de Rebecca, et elle fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne; on appela ce lieu le Chêne des pleurs. Les Hébreux disent, dans leurs commentaires, que Débora avait été envoyée à Haran par Rebecca, pour rappeler Jacob à la maison paternelle.

Dieu, apparaissant de nouveau à Jacob depuis son retour de Phadan-Aram, le bénit et lui dit : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël. C'est moi le Dieu tout-puissant; crois et multiplie; tu deviendras une nation et une assemblée ou église de nations; des rois sortiront de toi, et la terre que j'ai donnée à Abraham et à Isaac, je te la donnerai à toi et à ta postérité après toi. » Jacob éleva un monument ou colonne au lieu où Dieu lui avait parlé, y fit des libations, y répandit de l'huile et l'appela encore Béthel ou maison de Dieu.

<sup>1</sup> Gen., 34.

<sup>1</sup> Gen., 35.

Parti de là il s'avancait sur la route d'Éphrata, lorsque Rachel sentit les douleurs de l'enfantement. Ses couches étant fort pénibles la sage-femme lui dit : « Ne craignez point, car vous aurez encore un fils. » Mais c'était au moment que son âme s'en allait, car elle mourut. Elle le nomma donc Benoni ou fils de ma douleur ; mais son père l'appela Benjamin, qui peut signifier et fils de la droite, et fils des jours au delà de la veillesse. Rachel mourut donc et fut ensevelie sur le chemin d'Éphrata, depuis appelé Bethléem, et où naquit plus tard le Sauveur du monde. Jacob dressa sur son sépulcre un monument que l'on voyait encore du temps de Moïse.

Arrivé plus loin, et pendant qu'il habitait au delà d'une tour qu'on appelait la tour du Troupeau, il eut un autre chagrin. L'ainé de ses fils, Ruben, commit un inceste avec Bala, une de ses belles-mères. Jacob ne dit rien sur le moment ; mais au lit de la mort il lui reprochera son crime, le privera de son droit d'aînesse et le transportera au quatrième de ses fils, le second et le troisième, Siméon et Lévi, s'en étant rendus indignes par leur conduite envers les habitants de Sichem.

Enfin il arriva auprès de son père Isaac, dans la plaine de Mambré, vers Hébron, où Abraham lui-même habita comme étranger. Isaac vécut en tout cent quatre-vingts ans ; il mourut consumé par l'âge et fut réuni à son peuple ; Ésaü et Jacob, ses fils l'ensevelirent <sup>1</sup>.

Depuis leur réconciliation les deux frères paraissent avoir vécu en très-bonne intelligence. L'on ne sait si Jacob alla trouver son frère en Séir ; on serait plutôt tenté de croire qu'Ésaü revint habiter avec lui dans le pays de Chanaan. Il est dit, en effet, après qu'ils eurent enseveli leur père et partagé son héritage, qu'Ésaü prit ses femmes, ses fils, ses filles et tous ceux de sa maison, avec ses richesses, son bétail et tout ce qu'il pouvait avoir en la terre de Chanaan, s'en alla dans un autre pays et s'éloigna de son frère ; car ils étaient si riches qu'ils ne pouvaient habiter ensemble à cause de leurs nombreux troupeaux. Ésaü, surnommé Édom, habita

donc de nouveau dans la montagne de Séir. Le nom de Séir était celui d'un des princes des anciens habitants, appelés Horiens. Ésaü contracta avec eux des alliances, mais ses descendants se rendirent dans la suite les seuls maîtres. Alors le surnom d'Ésaü, Édom, devint le nom principal de tout le pays ; il fut même donné à la mer la plus proche, qui, s'appelant d'abord en hébreu la mer de Souph ou de jonc, fut nommée ensuite mer d'Édom, mer Iduméenne, en grec mer Érythrée, en latin mer Rouge. Strabon, Pline, Pomponius Méla et d'autres anciens auteurs rapportent que cette mer ne fut point ainsi appelée de quelque rougeur qu'on y remarquait, mais d'un grand roi nommé Érythrus, dont les États étaient situés le long de ses bords <sup>1</sup>. Or Érythrus signifie en grec ce qu'Édom signifie dans les langues phénicienne et hébraïque, savoir, *rouge*, ce qui marque évidemment que ce roi Érythrus n'est autre qu'Ésaü ou Édom. Celui-ci ayant établi sa postérité dans cette contrée-là, elle en fut appelée le pays d'Édom, ou, avec la terminaison grecque, l'Idumée, et la mer qui la baignait, mer d'Édom, et, par méprise des Grecs, mer Érythrée ou mer Rouge, nom qu'elle porte encore. Sur cette mer étaient deux ports célèbres, Élath et Asiongaber, par où se faisait le commerce de la Phénicie et de l'Arabie avec l'Inde. C'était aux Indiens une voie facile pour connaître non-seulement les parfums de l'Arabie, mais une chose encore plus précieuse, la sagesse des Iduméens ; car les descendants d'Ésaü se distinguèrent entre tous les Orientaux non-seulement par leur valeur guerrière, mais encore par une grande renommée de sagesse et de prudence, renommée dont ils n'étaient pas indignes, comme nous le verrons par l'un d'entre eux, le patriarche Job. En faisant la généalogie d'Ésaü, des onze princes et des rois qui en sortirent, Moïse dit entre autres : « Voici les rois qui ont régné en la terre d'Édom avant qu'aucun roi régnât sur les enfants d'Israël <sup>2</sup>. » C'est que Dieu, ainsi que nous l'avons vu, avait promis à Jacob que des rois sortiraient de lui. Or, du temps de Moïse, cette promesse

<sup>1</sup> Gen., 35.

<sup>1</sup> Strabon, l. 16. Pline, l. 6, 23. P. Méla, l. 3. 8. Q. Curt., l. 8, 9, et l. 9, 1. *Arrianus. indic.* — <sup>2</sup> Gen., 36, 31.



n'était point encore accomplie, tandis que les Iduméens avaient déjà leur huitième roi.

Onze ans déjà avant la mort de son père Isaac, lorsque le cœur de Jacob saignait encore de la perte de sa chère épouse, il fut éprouvé par une affliction qui le plongea dans un deuil de vingt ans. Son fils Joseph, le premier-né de sa Rachel, était la consolation de sa vie, que ses fils plus âgés lui avaient rendue amère déjà plus d'une fois. A l'âge de dix-sept ans Joseph paissait les troupeaux avec quelques-uns de ses frères ; il leur vit commettre une chose détestable ; au lieu de les imiter il en avertit son père. Celui-ci l'aimait plus que ses autres fils, et à cause de sa vertu, et parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse. Il lui donna entre autres une tunique de diverses couleurs.

Ses frères, voyant que leur père l'aimait plus que tous les autres, le haïssaient et ne pouvaient lui dire une parole d'amitié. Un incident vint encore augmenter leur haine : ce fut un songe qu'il eut. « De grâce, leur dit-il, écoutez le songe que j'ai vu. C'était comme si nous étions à lier des gerbes dans le champ ; il me semblait que ma gerbe se levait et se tenait debout, et les vôtres, se rangeant à l'entour, adoraient la mienne. » Sur quoi ses frères lui répondirent : « Est-ce donc que tu seras notre roi, ou serons-nous soumis à ta domination ? » Et ils le haïssaient encore plus à cause de son songe et de ses discours. Il en eut un autre qu'il leur raconta également : « J'ai vu encore un songe, et voilà que le soleil, la lune et onze étoiles m'adoraient. » Son père, à qui il le raconta, ainsi qu'à ses frères, lui fit une réprimande et lui dit : « Que veut dire ce songe que tu as vu ? Est-ce que moi, et ta mère, et tes frères t'adoreront en nous prosternant jusqu'à terre ? » Ses frères donc lui portaient envie ; mais son père considérait la chose en silence. La mère dont il est ici parlé est Lia ; Rachel n'était plus vivante.

Quelque temps après, Jacob envoya Joseph, de la vallée d'Hébron, vers Sichem, où ses frères avaient coutume de faire paître les troupeaux. Il errait au milieu de la campagne lorsqu'il apprit d'un homme qu'ils étaient allés vers Dothain, où il les trouva en effet.

« Hé ! voilà le songeur qui vient, se dirent-ils en l'apercevant de loin ; venez, tuons-le et jetons-le dans une de ces citernes ; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et nous verrons ce que deviendront ses songes. » Mais Ruben, entendant cela, le délivra de leurs mains, disant : « Ne lui ôtons pas la vie ; ne répandez pas son sang ; jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert et ne mettez pas la main sur lui. » Il parlait de la sorte pour le tirer de leurs mains et le rendre à son père.

Lors donc que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils le dépouillèrent de sa tunique de diverses couleurs et le jetèrent dans une vieille citerne où il n'y avait pas d'eau ; puis ils s'assirent pour manger. Cependant il vint à passer une caravane de marchands arabes, les uns Ismaélites, les autres Madianites ; ils venaient de Galaad avec leurs chameaux, portant des aromates, du baume et de l'ambre, en Égypte. Alors Juda dit à ses frères : « Que nous servira de tuer notre frère et de cacher son sang ? Venez, vendons-le aux Ismaélites, et que notre main ne soit pas sur lui ; car il est notre frère et notre chair. » Ils se rendirent à ses discours, tirèrent Joseph de la citerne et le vendirent aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent. Lorsque Ruben revint à la citerne et qu'il n'y trouva plus Joseph, il déchira ses vêtements, retourna vers ses frères et dit : « L'enfant n'y est plus, et moi où irai-je ? »

Eux, de leur côté, prirent la tunique de Joseph, la plongèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, l'envoyèrent à leur père en lui faisant dire : « Nous avons trouvé ceci, voyez si c'est ou non la tunique de votre fils. » Il la reconnut et s'écria : « C'est la tunique de mon fils ; une bête sauvage l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. » Et, déchirant ses vêtements, il se couvrit d'un cilice et pleura son fils pendant longtemps. Tous ses fils et toutes ses filles se rassemblèrent pour le consoler, mais il ne voulut pas recevoir de consolation. Il dit au contraire : « Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au séjour des morts <sup>1</sup>. »

Pendant qu'il était ainsi plongé dans le

<sup>1</sup> Gen , 37.

deuil, ce qui se passait dans la famille de son quatrième fils vint encore ajouter à sa tristesse. Juda avait épousé une femme chana-néenne, dont il eut trois fils, Her, Onan et Séla. Quand le premier fut en âge il lui donna pour femme une fille nommée Thamar. Her était si dépravé que Dieu le frappa de mort. Or c'était dès lors la coutume parmi les Hébreux que le frère épousât la veuve de son frère mort sans postérité. Juda fit donc épouser Thamar à Onan, afin qu'il suscitât des enfants à son frère ; mais Onan, voyant que les enfants qui naîtraient de son mariage ne seraient point à lui, empêchait, par une action détestable, qu'elle ne devint mère. L'Éternel le fit également mourir. Juda dit alors à Thamar d'attendre que Séla, son troisième fils, fût en âge de l'épouser. Au fond il craignait de le lui donner, de peur de le voir mourir comme ses deux frères. Lui-même devint veuf dans l'intervalle. Thamar, après avoir longtemps attendu, voyant qu'on ne lui tenait point la promesse, se déguisa et fit en sorte d'avoir un commerce criminel avec son beau-père, qui ne la reconnut point. Juda ayant appris qu'elle était enceinte voulut la punir du feu, comme ayant manqué de fidélité à son futur époux ; mais il sut bientôt qu'il en était lui-même l'auteur, et s'abstint soit de la punir, soit de la toucher jamais. Thamar mit au monde deux fils, qui furent appelés Tharès et Zaré<sup>1</sup>.

L'on sera fort étonné peut-être de voir de tels désordres dans la famille de Jacob et d'entendre l'Écriture les raconter avec si peu de ménagement. Dieu l'a permis pour notre plus grand bien. L'exactitude avec laquelle Moïse rapporte ce qui est le moins honorable pour ses ancêtres et pour tout son peuple nous fait bien voir de quel esprit il était animé en écrivant, non pas de l'esprit de l'homme, qui dissimule les torts de ses amis et exagère ceux des ennemis, mais de l'Esprit de Dieu, qui ne fait acception de personne. Ces fautes dans lesquelles nous voyons tomber les fils du patriarche nous apprennent encore que c'est peu d'être nés de vertueux parents, de vivre dans une sainte famille, de

recevoir de salutaires instructions, d'avoir sous les yeux de bons exemples, si le cœur n'est pénétré de la crainte de Dieu ; elles nous apprennent qu'il faut opérer notre salut avec humilité, crainte et tremblement, parce que, comme dit saint Augustin, il n'y a point de péché commis par un homme qui ne puisse être commis par un autre homme, si Celui qui a fait l'un et l'autre ne le soutient par sa grâce ; elles deviennent enfin pour nous un puissant motif de confiance en la divine miséricorde. Le fils de Dieu a voulu compter parmi ses ancêtres cette même Thamar, pour nous apprendre dès lors qu'il viendrait en ce monde, non pour appeler des justes, mais des pécheurs ; non pour les condamner, mais pour les sauver et donner sa vie pour la rédemption de tous. La misère de l'homme, la miséricorde de Dieu, voilà ce que nous présentent partout les livres saints.

Pendant que Jacob pleurait Joseph comme mort, Joseph était conduit en Égypte. Un officier de Pharaon, Putiphar, capitaine des gardes, l'acheta des Ismaélites. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'Éternel était avec Joseph et que tout prospérait entre ses mains ; il le prit en affection, l'attacha à sa personne, l'établit sur sa maison et sur tout ce qui était à lui. Depuis ce moment, l'Éternel l'ayant béni de plus en plus, et à la ville et à la campagne, l'Égyptien abandonna entre les mains de Joseph tout ce qu'il avait, de telle sorte qu'il ne connaissait rien autre chose que le pain dont il se nourrissait. Or Joseph était bien fait de corps et beau de visage. Après donc bien des jours sa maîtresse jeta les yeux sur lui et le sollicita de commettre le péché avec elle ; mais lui, ne consentant pas à cette action détestable, répondit : « Voilà que mon maître ne se soucie de rien avec moi dans sa maison ; tout ce qu'il y a, il l'a mis en ma puissance ; il n'y a personne ici au-dessus de moi ; il n'y a rien que mon maître n'ait remis entre mes mains, excepté vous, en tant que vous êtes son épouse ; comment donc puis-je faire ce mal et pécher contre Dieu ? » Chaque jour cette méchante femme le sollicitait de nouveau ; lui, au contraire, ne voulait pas même se trouver autour d'elle. Un jour, en-

<sup>1</sup> Gen., 38.



fin, qu'il s'occupait tout seul de quelque affaire, elle le saisit par le bord de sa robe, le pressant de se rendre à ses mauvais désirs; mais lui, ayant laissé le manteau dans sa main, s'enfuit et sortit de la maison. Quand cette femme se vit ainsi méprisée elle entra en fureur, appela ses gens, se plaignit avec emportement de l'insolence du jeune Hébreu, lui attribua la vilaine proposition qu'elle lui avait faite elle-même, et montra le vêtement qu'il avait laissé, dit-elle, lorsqu'elle se mit à crier au secours. En preuve de sa foi elle montra également à son mari, revenu dans la maison, le manteau qu'elle avait retenu et lui dit : « L'esclave hébreu que tu nous as amené est venu à moi pour me faire outrage; mais, m'ayant entendue crier, il a laissé son manteau que je tenais et s'est enfui. » Alors le maître, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et il envoya Joseph dans la prison où l'on gardait les prisonniers du roi. Mais là encore l'Éternel fut avec Joseph, et, prenant pitié de lui, il lui fit trouver grâce devant le chef de la prison, qui remit en sa main tous les prisonniers qui étaient sous sa garde, et tout ce qui se faisait dépendait de Joseph; il ne s'informait en rien de ce qu'il lui avait confié, car l'Éternel était avec lui et dirigeait toutes ses œuvres <sup>1</sup>.

Quelque temps après, deux principaux officiers de la cour, le grand-échanson et le grand-panetier, tombèrent dans la disgrâce du roi qu'ils avaient offensé, et furent envoyés dans la même prison où était Joseph, lequel eut ordre d'avoir soin d'eux. Un matin il les trouva bien tristes, et, sur sa demande pourquoi, ils lui répondirent qu'ils avaient eu chacun un songe et qu'il n'y avait personne pour l'interpréter. « L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu ? reprit Joseph; racontez-moi toujours ce que vous avez vu. » Alors commença le grand-échanson : « Je voyais devant moi une vigne, laquelle avait trois branches qui croissaient et poussaient des boutons, et, après les fleurs, les grappes mûrissaient; et la coupe de Pharaon était dans ma main. Je pris donc les grappes et les

pressai dans la coupe que je tenais, et je donnai la coupe à Pharaon. » Joseph lui répondit : « Voici l'interprétation du songe : les trois branches sont encore trois jours après lesquels Pharaon se souviendra de votre ministère et vous rétablira dans votre ancien rang, et vous lui donnerez la coupe, selon votre office, comme vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement souvenez-vous de moi lorsque vous serez bien, et faites-moi miséricorde en suggérant à Pharaon de me tirer de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et, innocent, on m'a jeté ici dans la fosse. »

Le grand-maître des panetiers, voyant que l'interprétation était bonne, dit à son tour : « Et moi aussi j'ai eu un songe, et j'avais trois corbeilles de farine sur ma tête, et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je portais de tout ce qui se fait par l'art du boulanger; et les oiseaux du ciel en mangeaient. » Joseph lui répondit : « Voici l'interprétation du songe : les trois corbeilles sont encore trois jours après lesquels Pharaon vous fera trancher la tête et vous suspendra à une croix, et les oiseaux du ciel déchireront votre chair. »

Le troisième jour après était le jour de naissance de Pharaon, qui donna un grand festin à ses serviteurs. A cette occasion il se souvint du grand-échanson et du grand-panetier; il rétablit l'un dans sa charge pour lui présenter la coupe, et fit suspendre l'autre à une croix, suivant l'interprétation que Joseph leur avait donnée; mais le grand-échanson ne se souvint pas de Joseph et finit par l'oublier tout à fait <sup>1</sup>.

Deux ans après, le roi d'Égypte eut dans la même nuit deux songes qui durent l'occuper d'autant plus au réveil que tous deux, dans des images précises et diverses, paraissaient indiquer le même sens. Il fit venir aussitôt tous les devins et les sages, mais pas un ne put interpréter les songes.

Alors le chef des échansons dit au roi : « Je me souviens aujourd'hui de ma faute. Pharaon, irrité contre ses serviteurs, les fit mettre en prison, moi et le grand-maître des pa-

<sup>1</sup> Gen., 39.

<sup>1</sup> Gen., 40.

netiers. Nous eûmes, la même nuit, l'un et l'autre un songe qui présageait l'avenir. Il y avait là un jeune Hébreu, esclave du capitaine des gardes; nous lui racontâmes et il nous interpréta nos songes, et comme il nous a interprété ainsi il nous est arrivé : moi je fus rétabli en ma charge, et lui suspendu à une croix. »

Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de prison; on lui coupa les cheveux, on lui fit changer de vêtements et on le présenta devant Pharaon, qui lui dit : « J'ai vu des songes, et il n'y a personne qui les explique; mais j'ai entendu dire de toi que, quand tu entends un songe, tu peux l'interpréter. » Joseph répondit : « Ceci est loin de moi; mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon. »

Le roi donc raconta ce qu'il avait vu : « Il me semblait que j'étais debout sur le bord du fleuve, et voilà que du fleuve montèrent sept vaches, belles et pleines d'embonpoint, qui paissaient dans la prairie; mais après elles j'en vis monter sept autres, maigres et difformes à l'excès. Jamais je n'en vis de si misérables dans toute l'Égypte. Et les sept vaches maigres et difformes dévorèrent les sept premières qui étaient grasses, et, après qu'elles les eurent dévorées, on ne s'en aperçut point; elles étaient hideuses comme auparavant. Alors je m'éveillai. M'assoupissant de nouveau je vis un autre songe. Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige; ensuite s'élevèrent sept autres épis grêles, maigres et desséchés par un vent d'orient, et les épis grêles dévorèrent les sept épis pleins. »

Joseph répondit : « Le songe de Pharaon n'est qu'un. Dieu annonce à Pharaon ce qu'il fera. Les sept vaches belles sont sept années, et les sept épis pleins sont sept années également : c'est le même songe. Les sept vaches maigres et décharnées, qui sont montées après les premières, et les sept épis grêles et frappés d'un vent brûlant sont sept années d'une famine qui vient. Voilà donc ce que je disais à Pharaon : Dieu lui prédit ce qu'il fera. Voilà que viendront dans toute la terre d'Égypte sept années d'une grande fertilité, que suivront sept années d'une stérilité telle que

toute l'abondance précédente tombera en oubli, car la faim consumera la terre. Quant à ce que le songe a été représenté à Pharaon jusqu'à deux fois, c'est un signe que la parole de Dieu est certaine et que Dieu l'accomplira promptement. Maintenant donc que Pharaon choisisse un homme sage et plein d'industrie, et qu'il le prépose sur toute l'Égypte. Qu'il fasse encore ceci : qu'il établisse des intendants dans toutes les provinces et leur ordonne d'amasser en des greniers la cinquième partie des fruits de la terre durant les sept années d'abondance. Ils amasseront, sous la puissance de Pharaon, tout le blé des bonnes années et le garderont dans les villes; ce sera une provision pour la famine des sept ans à venir qui pèsera sur l'Égypte, et le pays ne sera pas entièrement consumé par la faim. »

Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses serviteurs, et il leur dit : « En trouverons-nous jamais un comme celui-ci, un homme en qui soit l'esprit de Dieu ? » Ensuite s'adressant à Joseph : « Puisque Dieu t'a fait connaître tout cela, il n'y a personne de sage et d'éclairé comme toi; tu seras donc sur ma maison; c'est à la parole de ta bouche que tout mon peuple se gouvernera; je n'aurai au-dessus de toi que le trône; voilà que je t'ai établi sur toute la terre d'Égypte. » En même temps il tira l'anneau de sa main, le mit en la main de Joseph, le revêtit d'une robe de fin lin, mit un collier d'or autour de son cou et le fit monter sur le second char du royaume, précédé d'un héraut criant : « A genoux ! » Voilà comme il fut établi sur toute la terre de Mizraïm. Le roi dit encore : « Je suis Pharaon; mais sans toi nul ne remuera la main ni le pied dans toute la terre d'Égypte. » Enfin il lui changea son nom, et il l'appela en langue égyptienne *Sauveur du monde*, suivant d'autres, *Confident des secrets*, et lui donna pour femme Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'On, que les Grecs ont appelé Héliopolis ou ville du soleil <sup>1</sup>.

Les Égyptiens étaient divisés en plusieurs castes héréditaires : les prêtres, les guerriers, les pasteurs, les laboureurs, les artisans. Les prêtres formaient le premier corps de l'État;

<sup>1</sup> Gen., 41.



rien de considérable ne se pouvait faire sans eux. Les plus distingués entouraient sans cesse le roi pour lui rappeler les lois du royaume et l'aider de leurs conseils; leur influence était telle qu'un grand écrivain a dit : « Les Égyptiens étaient un peuple de prêtres; non qu'on n'y trouvât point d'autres castes reconnaissables par leur isolement, mais, chez eux, tout avait le sacerdoce pour principe, partout prédominaient l'esprit et l'influence des prêtres<sup>1</sup>. » Voilà pourquoi Pharaon fait épouser à Joseph la fille d'un des plus puissants d'entre eux. Par là se manifeste encore une des voies secrètes de la Providence touchant le salut des hommes. En Égypte les prêtres étaient les docteurs de la nation. Joseph est mis en relation intime avec eux; il a ordre de Pharaon d'apprendre la sagesse aux sénateurs de l'Égypte<sup>2</sup>. Qui peut douter que, pendant les quatre-vingts ans que le patriarche a gouverné ce pays, il ne leur ait appris la sagesse véritable sur Dieu et son culte? Quand à cela l'on ajoute les enseignements terribles que reçurent les Égyptiens sous Moïse, la facilité qu'ils eurent sous Salomon de remonter à la source de la vérité, facilité plus grande encore sous les Ptolémées par la version grecque des livres saints, peut-on s'empêcher de dire : Non, Dieu n'a jamais refusé à l'Égypte les lumières nécessaires; si elle tomba dans une honteuse idolâtrie c'est qu'elle le voulut bien.

Joseph avait trente ans lorsqu'il parut devant Pharaon. Sorti de sa présence il parcourut toutes les provinces de l'Égypte. La fertilité des sept ans vint. On déposa dans les villes la surabondance des récoltes de chaque canton. La quantité de blé fut si grande qu'il égalait le sable de la mer et qu'on ne le mesurait plus.

Avant qu'arrivât la famine Joseph eut deux fils de sa femme Aseneth. Il nomma l'aîné Manassé, qui signifie *oubli*, disant : « Dieu m'a fait oublier toutes mes afflictions et toute la maison de mon père. » Il appela le second Éphraïm, qui signifie *fructification*, disant : « Dieu m'a fait fructifier en la terre de mon exil. »

Enfin, les sept années de la fertilité de l'É-

gypte étant finies, les sept années de stérilité commencèrent, selon que l'avait prédit Joseph. La famine s'étendit sur tous les pays; mais il y avait du pain en Égypte. Ce n'est pas que les Égyptiens ne se ressentissent de la disette; mais, ayant crié à Pharaon pour avoir de quoi vivre, Pharaon leur dit à tous : « Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous dira. » Joseph ouvrit alors tous les greniers et vendait du blé aux Égyptiens; on venait également en acheter de toutes les provinces<sup>1</sup>; car la famine était grande partout, entre autres dans le pays de Chanaan où demeurait Jacob.

Ce patriarche ayant appris qu'on vendait du blé en Égypte y envoya ses fils pour en acheter; il ne retint que Benjamin, son plus jeune, le seul qui lui restât de Rachel, car, disait-il, il pourrait lui arriver quelque malheur en route. Les autres, arrivés en Égypte, furent conduits devant Joseph, qui les reconnut aussitôt, mais eux ne le reconnurent point. Il se souvint des songes qu'il avait eus sur eux et leur dit : « Vous êtes des espions; vous êtes venus pour voir les lieux faibles du pays. » Sur leur excuse il insista; mais ils répondirent : « Nous, vos serviteurs, nous sommes douze frères, enfants d'un même homme en la terre de Chanaan; le plus jeune est avec notre père, et l'autre n'est plus. — Voilà ce que je vous disais, reprit Joseph : vous êtes des espions; mais je vais vous éprouver. Vive Pharaon ! Vous ne sortirez d'ici que quand votre frère plus jeune viendra. Envoyez l'un d'entre vous et qu'il l'amène. En attendant vous serez en prison. » Et il les fit enfermer. Mais le troisième jour il leur dit : « Faites ceci, et vous vivrez; car je crains Dieu. Êtes-vous droits et sincères : que l'un d'entre vos frères reste enchaîné dans la prison; vous autres allez et portez le blé que vous avez acheté en vos maisons, et amenez-moi votre plus jeune frère afin que vos paroles soient vérifiées et que vous ne mouriez point. » Et ils firent ainsi qu'il avait dit.

Cependant ils se disaient l'un à l'autre : « Assurément nous nous sommes rendus coupables envers notre frère lorsque nous vîmes l'angoisse de son esprit pendant qu'il nous

<sup>1</sup> Fréd. de Schlégel, *Hist. de la Littérat. ancienne et moderne*, leçon I. é — <sup>2</sup> Ps. 104, 22.

<sup>1</sup> Gen., 41.

priait, et nous ne l'avons point écouté; c'est pour cela que cette tribulation est venue sur nous. » Ruben leur répondit : « Ne vous disais-je pas : Ne péchez point contre l'enfant ? Et vous ne m'avez pas écouté; maintenant son sang vous est redemandé. » Or ils ignoraient que Joseph les entendit, parce qu'il leur parlait par interprète, et il se détourna d'eux et pleura. Puis, étant revenu et leur parlant, il prit Siméon et le fit enchaîner en leur présence <sup>1</sup>.

Joseph traite ses frères avec une apparente rigueur pour avoir des nouvelles sûres de son père et de son frère Benjamin. Ne voyant point ce dernier avec eux, il avait à craindre qu'ils ne lui eussent fait comme à lui-même. Il voulait encore savoir s'ils se repentaient de leur conduite à son égard. La confession qu'ils en firent émut son cœur et fit couler ses larmes. Siméon est retenu en prison parce que, suivant une tradition hébraïque, au lieu d'aider Ruben à délivrer Joseph, il était le plus ardent à vouloir sa mort; ce qui n'est pas improbable, car nous avons vu, par le massacre de Sichem, combien son caractère était porté à la violence. Après cela Joseph donna ordre d'emplir leurs sacs de blé, de remettre l'argent de chacun d'eux dans son sac, et de leur donner, de plus, des vivres pour la route. Pour eux ils chargèrent le blé sur leurs ânes et s'en allèrent. Mais l'un d'eux, ayant ouvert son sac pour donner à manger à son âne dans une hôtellerie, vit son argent à l'entrée de son sac, et il dit à ses frères : « On m'a rendu mon argent; le voilà dans le sac. » Et eux, étonnés et troublés, se disaient l'un à l'autre : « Qu'est-ce que ceci que Dieu nous a fait ? »

De retour auprès de Jacob, leur père, dans le pays de Chanaan, ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé et dirent : « L'homme qui est le maître du pays nous a parlé rudement et nous a pris pour des espions. » Ils ajoutèrent comment il avait retenu Siméon pour otage et exigé, pour preuve de la vérité de leurs paroles, qu'ils lui amenassent Benjamin. Après quoi, comme ils vidaient leurs sacs, ils y trouvèrent chacun leur argent à l'entrée. Ils en furent dans l'effroi ainsi que

leur père. Celui-ci leur dit : « Vous voulez donc que je n'aie plus d'enfants ? Joseph n'est plus ! Siméon n'est plus ! et vous m'enlevez Benjamin ! C'est sur moi que retombe tout cela ! » Ruben répondit à son père et dit : « Faites mourir mes deux enfants si je ne vous le ramène; remettez-le entre mes mains et je vous le rendrai. » Et lui : « Mon fils n'ira point avec vous ; car son frère est mort et lui seul est resté. Si quelque mal lui arrivait dans la terre où vous allez, vous feriez descendre mes cheveux blancs de douleur au séjour des morts <sup>1</sup>. »

Cependant, la disette augmentant toujours au pays de Chanaan, Jacob se vit forcé de renvoyer ses fils en Égypte, et, quelque répugnance qu'il y eût d'abord, de laisser partir avec eux Benjamin, sur les représentations de Juda. Mais alors, selon les mœurs de l'Orient, pour témoigner son respect à cet homme puissant en Égypte et pour l'apaiser, il commanda à ses fils de prendre avec eux des plus précieux fruits de la terre, du baume, du miel, des parfums, de la myrrhe, des dattes et des amandes. Il leur commanda aussi, outre l'argent nécessaire, de reporter celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, de peur que cela n'eût été fait par mégarde. « Et que le Dieu tout-puissant vous fasse trouver miséricorde devant cet homme, afin qu'il renvoie avec vous votre autre frère et ce Benjamin ; pour moi, s'il faut que je demeure privé de mes enfants, j'en demeurerai privé. »

Lorsqu'ils furent arrivés en Égypte et présentés devant Joseph, occupé alors à des fonctions publiques, et que celui-ci eut aperçu Benjamin, il dit à son intendant de les conduire en sa maison et de préparer les victimes pour un festin : « Car, dit-il, ces hommes mangeront à midi avec moi. » Eux, au contraire, se voyant conduits à la maison de Joseph, furent saisis de crainte et racontèrent à l'intendant comment l'argent s'était retrouvé dans leurs sacs et comment ils avaient eu soin de le rapporter. Mais il leur dit : « La paix soit avec vous ! Ne craignez point; votre Dieu et le Dieu de votre père vous a donné des trésors en vos sacs ; car,

<sup>1</sup> Gen., 42.

<sup>1</sup> Gen., 42.



pour moi, votre argent m'est parvenu. » Et il leur amena Siméon. Puis, les ayant introduits dans la maison, il apporta de l'eau; ils lavèrent leurs pieds, et il donna à manger à leurs bêtes.

Cependant ils tenaient leurs présents tout prêts, et, quand Joseph entra dans la maison, ils les lui offrirent de leurs mains et l'adorèrent en s'inclinant jusqu'à terre. Lui leur demanda des nouvelles de leur santé et dit : « Votre père, ce vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien ? Vit-il encore ? » Ils répondirent : « Votre serviteur, notre père, se porte bien ; il vit encore. » Et, s'inclinant, ils l'adorèrent. Lui, levant les yeux, vit Benjamin, son frère, fils de sa mère, et dit : « Est-ce là votre jeune frère dont vous me parliez ? » Et il ajouta : « Que Dieu te soit miséricordieux, mon fils ! » Et Joseph se hâta, car ses entrailles étaient émues sur son frère, et il cherchait où pleurer, et il entra dans sa chambre et il y pleura. Puis, s'étant lavé le visage, il sortit, se contint et dit : « Apportez le pain. » Et on servit à part Joseph, à part ses frères et à part les Égyptiens qui mangeaient avec lui ; car les Égyptiens ne peuvent manger avec les Hébreux, et ils regardent cela comme une abomination. Et on les plaça vis-à-vis de lui, l'aîné selon sa primogéniture et le plus jeune selon sa jeunesse. Ils s'en étonnaient entre eux. Il prit les parts de devant lui et les envoya à chacun de ses frères ; mais la part de Benjamin était cinq fois plus grande que les autres. Et ils burent et se réjouirent avec lui <sup>1</sup>.

Lorsque les enfants d'Israël se préparaient à partir pour chez eux, Joseph commanda à son intendant d'emplir leurs sacs de blé autant qu'ils en pourraient tenir, de remettre l'argent de chacun à l'entrée de son sac, et de placer sa coupe d'argent à l'entrée du sac du plus jeune, outre l'argent de son blé. Au point du jour ils se mirent en route ; mais à peine étaient-ils hors de la ville que Joseph dit à son intendant : « Lève-toi et poursuis ces hommes, et, quand tu les auras atteints, dis-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? Pourquoi m'avez-vous dérobé

ma coupe d'argent ? N'est-ce pas celle dans laquelle boit mon seigneur et dont il se sert pour deviner ? Vous avez fait là une action détestable <sup>1</sup>. »

Quand Joseph suppose qu'il devine par sa coupe, il parle suivant l'opinion que le vulgaire avait de lui ; au fond rien n'était plus vrai dans ce moment. C'est par cette coupe qu'il voulait sonder les dispositions de ses frères à l'égard de Benjamin ; c'est par cette coupe qu'il allait savoir s'ils nourrissaient contre lui des sentiments d'envie et de jalousie, soit à cause de la prédilection de Jacob, soit à cause des préférences dont il avait été l'objet dans le palais de Joseph ; si enfin ils l'abandonneraient ou non dans cette extrémité.

L'intendant exécuta les ordres de son maître. Les fils de Jacob cherchèrent à se justifier. « L'argent même que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs, nous l'avons rapporté de la terre de Chanaan ; comment donc déroberions-nous de la maison de votre maître de l'or ou de l'argent ? Celui de vos serviteurs, quel qu'il soit, dans le sac de qui sera trouvé ce que vous cherchez, qu'il meure, et nous serons esclaves de notre seigneur. — Soit, leur dit-il. Celui dans le sac de qui sera trouvée la coupe sera mon esclave ; pour vous vous serez innocents. » Et aussitôt, posant les sacs à terre, chacun ouvrit le sien. L'intendant les ayant fouillés, en commençant depuis le plus grand et finissant au plus petit, la coupe se trouva dans le sac de Benjamin. Eux alors déchirèrent leurs vêtements, et rechargèrent leurs ânes et s'en revinrent à la ville. Juda, le premier, avec ses frères entra dans la maison de Joseph, car il était encore là, et tous ensemble ils tombèrent à terre devant lui.

Joseph leur dit : « Pourquoi avez-vous agi de la sorte ? Ne savez-vous pas qu'un homme comme moi sait deviner ? » Et Juda dit : « Que répondrons-nous à notre seigneur ? que dirons-nous et quelle excuse lui donnerons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs ; voilà que nous sommes tous esclaves de mon seigneur, et nous, et celui dans le sac de qui a été trouvée la coupe. »

<sup>1</sup> Gen., 43.

<sup>1</sup> Gen., 44.

Mais Joseph répondit : « Loin de moi d'agir ainsi ! L'homme chez qui a été trouvée la coupe sera mon esclave ; pour vous retournez en paix vers votre père. »

Alors Juda s'approcha de lui et dit : « De grâce, mon seigneur, que votre serviteur dise un mot à votre oreille, et que votre colère ne s'enflamme pas contre votre serviteur ; car vous êtes comme Pharaon. Mon seigneur a demandé à ses serviteurs : Avez-vous encore un père ou un frère ? Nous répondîmes à mon seigneur : Nous avons notre père qui est vieux, et un jeune homme qui lui est né dans sa vieillesse ; son frère est mort, et il ne reste que lui de sa mère, et son père l'aime tendrement. Et vous avez dit à vos serviteurs : Amenez-le afin que mes yeux se reposent sur lui. Nous dîmes à mon seigneur : Le jeune homme ne peut quitter son père ; car, s'il le quitte, il mourra. Mais vous répondîtes à vos serviteurs : Si votre frère le plus jeune ne vient avec vous vous ne verrez plus ma face. Lors donc que nous fûmes montés vers votre serviteur, notre père, nous lui rapportâmes tous les paroles de mon seigneur. Et notre père dit : Retournez et achetez-nous un peu de blé. Mais nous lui dîmes : Nous ne pouvons aller ; si notre plus jeune frère descend avec nous, nous partirons ensemble ; autrement, lui absent, nous ne pourrions voir la face de cet homme. Alors votre serviteur, notre père, nous dit : Vous savez que ma femme m'a enfanté deux fils. L'un est sorti, et vous avez dit : Une bête l'a dévoré, et jusqu'à présent je ne l'ai point revu. Si donc vous emmenez encore celui-ci et que quelque chose lui arrive en chemin, vous ferez descendre mes cheveux blancs avec douleur au séjour des morts. Maintenant donc si je me présente à votre serviteur, notre père, et que le jeune homme n'y soit point, comme son âme est attachée à son âme, il arrivera que, ne le voyant point avec nous, il mourra, et vos serviteurs feront descendre les cheveux blancs de votre serviteur, notre père, avec douleur au séjour des morts. Car moi, votre serviteur, je me suis rendu caution pour le jeune homme envers mon père, disant : Si je ne le ramène, je serai coupable envers mon père à jamais. Mainte-

nant donc, de grâce, que votre serviteur demeure ici à la place du jeune homme comme esclave de mon seigneur, et que le jeune homme retourne avec ses frères. Car comment retournerai-je à mon père si le jeune homme n'est point à voir ? Je ne pourrais voir l'affliction qui accablera mon père <sup>1</sup>. »

Joseph ne pouvait plus se contenir devant la foule des assistants. Il s'écria donc : « Faites sortir tout le monde d'auprès de moi ! » Et il n'y resta pas un homme avec lui lorsqu'il se fit connaître à ses frères. Et il laissa éclater sa voix en pleurs, en sorte que les Égyptiens l'entendirent, ainsi que toute la maison de Pharaon. Et il dit à ses frères : « Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ? » Ses frères ne pouvaient lui répondre, tant ils étaient effrayés à son aspect. Mais lui, leur parlant avec douceur : « Approchez-vous de moi, » dit-il ; et, quand ils se furent approchés : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Or ne vous affligez point, et que ce ne soit point à vos yeux un sujet d'indignation de m'avoir vendu pour ce pays ; car c'est pour vous conserver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. Il y a deux ans que la famine a commencé sur la terre, et pendant cinq ans encore on ne pourra ni labourer ni moissonner ; mais Dieu m'a envoyé devant vous pour vous procurer une demeure dans le pays et vous sauver par une grande délivrance. Et maintenant ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu qui m'a établi le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et prince dans toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous donc et montez vers mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi seigneur sur toute l'Égypte ; descendez donc vers moi, ne tardez point. Vous habiterez en la terre de Gessen, et vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, et vos brebis, et vos bœufs, et tout ce que vous possédez. Et je vous nourrirai là (car il y a encore cinq ans de famine), afin que vous ne périssiez pas, vous et votre maison, et tout ce qui est à vous. Et vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin voient que

<sup>1</sup> Gen., 44.



ma bouche vous parle. Annoncez donc à mon père toute ma gloire en Égypte et tout ce que vous avez vu ; hâtez-vous et amenez mon père vers moi. »

Puis il se jeta sur le cou de Benjamin et pleura, et Benjamin pleura sur son cou. Et il embrassa tous ses frères et pleura sur eux. Après cela ils osèrent lui parler.

Pharaon, ayant appris que les frères de Joseph étaient venus, s'en réjouit avec ses serviteurs et fit mander à Joseph qu'il invitât son père à venir en Égypte avec tous les siens, qu'il leur y donnerait des biens, qu'ils auraient à manger la moelle de la terre, qu'il ne fallait pas se mettre en peine de leurs meubles, que tous les biens du pays seraient à eux ; qu'enfin ses frères devaient prendre des chars de la terre d'Égypte pour ramener le père, les petits-enfants et les femmes.

Les enfants d'Israël firent ainsi, et Joseph leur donna des chars, selon le commandement de Pharaon, et des vivres pour la route ; et il donna à chacun d'eux deux robes ; mais à Benjamin cinq des plus belles et trois cents pièces d'argent. Il en envoya autant à son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux en Égypte, et autant d'ânesses lui portant du blé, du pain et des vivres pour le voyage. Il reconduisit ensuite ses frères et leur dit, au moment qu'ils partaient : « Ne vous troublez point pendant le chemin <sup>1</sup>. »

Rien de beau dans toutes les histoires comme l'histoire de Joseph ; la poésie même dans aucun pays, dans aucune langue, n'a rien imaginé d'aussi naturel, d'aussi sublime, d'aussi tendre, et, aux faits et aux paroles, le cœur touché répond : « Le doigt de Dieu est là. » Cependant cette réalité déjà si divine n'est que l'ombre d'une réalité plus divine encore. Joseph nous trace d'avance en sa vie l'histoire de Jésus-Christ et de son Église.

Né de l'épouse chérie devenue miraculeusement féconde ; né pour être le prince de ses frères, le soutien de sa famille, l'appui de son peuple, la pierre d'Israël, le sauveur du monde ; croissant chaque jour en sagesse et en gloire, aimé de son père plus que les autres,

haï de ses frères parce qu'il n'imitait point leurs dérèglements, parce qu'il leur reproche leurs désordres, parce qu'il leur parle de sa grandeur future ; envoyé vers eux par son père, ils complotent sa mort, le vendent pour vingt pièces d'argent, ensanglantent sa tunique. Emmené esclave parmi les gentils, la bénédiction suit ses pas et se répand sur tout ce qui l'entoure ; jusque dans la prison et parmi les coupables le Seigneur est avec lui et le revêt de puissance et de grâce. Sorti de là la troisième année, lui seul est trouvé capable d'expliquer le mystère révélé à Pharaon ; l'empire lui est donné sur toute l'Égypte ; tout fléchit le genou devant lui ; on l'appelle le sauveur du monde ; il s'unit une épouse unique qui lui donne deux fils, le plus jeune desquels doit encore être préféré à l'aîné. Après les années d'abondance viennent les années de disette ; une grande famine se fait sentir dans tout le monde, mais il y a du blé en Égypte. Le roi dit à ses sujets : « Allez à Joseph, faites ce qu'il vous dira. » Bientôt on y court de toutes les provinces. Les frères de Joseph, accablés de misère pendant que les autres nations profitent d'un sauveur qu'ils ont rejeté, viennent enfin réclamer son secours et se prosternent devant lui sans le connaître ; ils le croient mort, et il vit dans la gloire. Enfin, lorsque après les avoir éprouvés de diverses manières il les voit repentants du crime qu'ils ont commis à son égard, il se fait connaître à eux, il les embrasse, il les console, il verse sur eux des pleurs de joie ; il fait venir tout le reste de leur famille et les place dans le pays le plus abondant.

Changez le nom, c'est l'histoire de Jésus-Christ. Né de la plus bénie des femmes, d'une mère vierge ; né pour être le roi de tous les hommes, le Sauveur du monde, son Père met en lui toutes ses complaisances, mais autant il est haï de ses frères ; ils ne peuvent lui dire une parole d'amitié ; ils complotent sa mort ; Judas le leur vend pour trente pièces d'argent ; ils ensanglantent, ils crucifient son humanité, sa forme d'esclave. Rejeté par eux, il transporte sa grâce aux gentils ; partout il passe en faisant le bien ; tout se soumet à son empire, même dans les lieux souterrains où il descend. Ressuscité du tombeau le troi-

<sup>1</sup> Gen., 45.

sième jour, lui seul éclaircit les mystères, lui seul peut en rompre les sceaux. Le Roi éternel le fait asseoir à sa droite ; toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre ; tout genou fléchira devant lui ; toute langue le confes-sera Sauveur du monde. Après une première effusion de grâce sur toute chair une famine s'étendra sur le genre humain, une disette de vérité, une diminution de doctrine ; mais, par la sagesse du divin Sauveur, toujours l'abondance régnera dans son Église ; pressé par la faim on y affluera de toutes parts ; les enfants mêmes de Jacob, les restes d'Israël y viendront ; ils adoreront Celui qu'ils ont mis à mort et qui vit ; ils reconnaîtront que toutes les épreuves, toutes les afflictions qu'ils subissent, ils les ont méritées ; ils pleureront leur crime. Alors Jésus se manifestera à eux dans toute sa grâce et sa gloire, les consolera, les embrassera, les reconnaîtra publiquement pour ses frères, et les placera où abonde la doctrine et la vérité<sup>1</sup>.

Alors l'univers sera, ainsi que Jacob, comme s'éveillant d'un profond sommeil. Quand les enfants du patriarche vinrent lui dire au pays de Chanaan : « Joseph vit encore et c'est lui qui domine dans toute l'Égypte, » son cœur tomba en défaillance ; car il ne les croyait pas. Alors ils lui rapportèrent toutes les paroles que Joseph leur avait dites. Enfin, quand il vit les chars que Joseph lui envoyait pour le conduire, l'esprit de Jacob, leur père, revint à la vie. Et il dit : « C'est assez ! Joseph, mon fils, vit encore ! J'irai, et je le verrai avant que je meure<sup>2</sup>. »

Israël partit donc avec tout ce qui était à lui et vint à Bersabée, autrement le puits du Serment, près de la frontière d'Égypte, où l'Éternel avait apparu à son père, et où son aïeul, Abraham, lui avait élevé un autel. Là, ayant immolé des victimes au Dieu de son père Isaac, il l'entendit, durant une vision de nuit, qui l'appelait et lui disait : « Jacob ! Jacob ! » Il lui répondit : « Me voici. — Je suis Dieu, reprit-il, le Dieu de ton père. Ne crains point, descends en Égypte ; car je ferai de toi un grand peuple. Je descendrai là avec toi, et je te ramènerai de là, et Joseph mettra ses

main sur tes yeux. » Alors Jacob se leva du puits du Serment, et ses fils le portèrent, avec ses petits-enfants et leurs femmes, sur les chars que Pharaon avait envoyés pour amener le vieillard. Et ils prirent leurs troupeaux et tous les biens qu'ils avaient acquis dans le pays de Chanaan, et ils arrivèrent en Égypte, Jacob et toute sa postérité avec lui. L'Écriture y compte soixante-dix individus du sexe masculin ; mais on peut croire que plusieurs naquirent seulement en Égypte, et qu'ils sont énumérés par anticipation pour rendre complète la généalogie de Jacob.

Ce patriarche envoya Juda devant lui vers Joseph, afin qu'il vint à sa rencontre en Gessen. Joseph fit atteler son char et vint au même lieu à la rencontre d'Israël, son père. Dès qu'il le vit il se jeta à son cou et pleura sur son cou longtemps. Alors Israël dit à Joseph : « Maintenant je mourrai volontiers, après que j'ai vu ton visage et que tu vis encore. » Quant à Joseph, il dit à ses frères et à toute la famille de son père : « J'irai et j'annoncerai à Pharaon, et je lui dirai : Mes frères et la famille de mon père, qui étaient en la terre de Chanaan, sont venus à moi. Ils sont pasteurs de brebis, et ils ont soin de nourrir des troupeaux ; ils ont amené avec eux leurs brebis et leurs bœufs, et tout ce qui leur appartenait. Et lorsqu'il vous appellera et vous dira : Que faites-vous ? vous direz : Vos serviteurs sont des gens qui s'occupent de nourrir des troupeaux, depuis notre enfance jusqu'à présent, et nous et nos ancêtres. Vous direz cela afin que vous demeuriez en la terre de Gessen ; car c'est une abomination pour les Égyptiens que des pasteurs de troupeaux<sup>1</sup>. »

Joseph dit que les pasteurs sont en abomination aux Égyptiens ; cependant une des castes héréditaires de l'Égypte était celle des pasteurs, et ce n'était pas la dernière. Nous verrons dans un moment que le roi avait des pasteurs et des troupeaux. La vie pastorale était généralement en honneur dans l'antiquité. D'où vient cette aversion particulière des Égyptiens pour les hommes de cette profession ? Était-ce, comme aujour-

<sup>1</sup> Voyez *Rapports entre le Patriarche Joseph et Jésus-Christ*, par M. Caron. — <sup>2</sup> Gen., 45.

<sup>1</sup> Gen., 46.



d'hui encore dans l'Inde, une horreur superstitieuse des castes supérieures pour les inférieures ? Cela peut être et ce ne serait pas le seul trait de ressemblance entre l'Inde et l'Égypte. Une autre cause a pu y contribuer ; d'anciennes histoires parlent de l'invasion d'un peuple nomade ou de pasteurs en Égypte, qu'ils tinrent sous le joug pendant deux cent soixante-dix ans et dont ils ne furent chassés qu'avec peine par les anciens rois, qui occupaient toujours une partie du royaume. Cette invasion, d'après des dates qui paraissent certaines, eut lieu deux mille vingt-deux ans avant notre ère et cessa vers l'an 1752, une soixantaine d'années avant l'entrée de Jacob en Égypte. Voilà ce qui expliquerait naturellement, à cette époque, l'antipathie des Égyptiens pour les pasteurs étrangers <sup>1</sup>.

D'après ces mêmes dates Joseph aurait été vendu en Égypte sous le cinquième roi de la dix-huitième dynastie, auquel les légendes égyptiennes donnent le nom de *Thouthmosis* (III), que les anciens chronologistes appellent *Miphra* ou *Miphres*, et dont les savants frères Champollion ont reconnu l'identité avec le *Mæris* des historiens grecs, prince qui donna son nom au fameux lac qu'il avait creusé, et l'un des plus grands et des meilleurs rois qu'ait eus l'Égypte. En effet ce Pharaon régna près de treize ans, c'est-à-dire de l'an 1736 jusqu'à l'an 1723 avant notre ère, et l'on met communément la vente de Joseph par ses frères en 1728 <sup>2</sup>. Le Pharaon qui tira de prison ce patriarche, qui en reçut l'explication de ses songes mystérieux, qui le fit son ministre, l'investit de toute son autorité, qui enfin établit en Égypte Jacob et ses enfants, serait le fils et le successeur du même *Thouthmosis-Mæris*, qui est appelé par les chroniques *Miphra-Thouthmosis* et par les légendes *Aménophis* (deuxième du nom). Il fut le sixième roi de la dix-huitième dynastie, et son règne, de plus de vingt-cinq ans, dura depuis l'an 1723 avant notre ère jusqu'à l'an 1697 <sup>3</sup>. La sortie d'Égypte aura eu lieu sous Aménophis III, dix-septième et dernier roi de la dix-huitième dynastie <sup>4</sup>. Son fils Sésostris, chef de la dix-neuvième, aurait ré-

gné et fait ses expéditions pendant que les enfants d'Israël voyageaient dans le désert <sup>1</sup>. La chronique de Manéthon, rapportée par Eusèbe, compte bien vingt-six dynasties jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui fit la conquête de l'Égypte en 522 avant Jésus-Christ ; mais les monuments hiéroglyphiques ne remontent que jusqu'à la seizième, vers le temps d'Abraham et l'invasion des pasteurs. Le zodiaque de Denderah, dont on parlait tant il y a quelques années, était regardé par certaines gens comme un monument d'astronomie remontant, pour le moins, une centaine de siècles avant la création de ce monde ; mais, ayant été apporté à Paris en 1822, il s'est trouvé qu'au lieu d'être un monument astronomique, et de remonter plus haut que la création, ce n'était qu'un monument d'astrologie superstitieuse, qui ne datait que des commencements de l'ère chrétienne, du temps de la domination romaine en Égypte, comme le témoignent les noms de Tibère, de Claude, de Néron, de Domitien, qu'on lit sur l'édifice d'où il a été détaché <sup>2</sup>.

Joseph vint annoncer au roi l'arrivée de son père et de ses frères, dont il présenta les cinq plus jeunes à Pharaon. Celui-ci les ayant interrogés sur leur genre de vie, ils répondirent, suivant le conseil de Joseph, qu'ils étaient pasteurs de troupeaux, comme l'avaient été leurs ancêtres. Pharaon dit à Joseph : « Ton père et tes frères sont venus vers toi. La terre d'Égypte est devant toi ; fais-les habiter dans l'endroit le meilleur et donne-leur la terre de Gessen. Et si tu connais parmi eux des hommes intelligents, établis-les maîtres de mes troupeaux. »

Joseph amena aussi son père à Pharaon et le lui présenta. Jacob bénit Pharaon, et Pharaon lui demanda : « Quels sont les jours des années de votre vie ? » Jacob répondit : « Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, courts et mauvais, et ils ne sont pas parvenus jusqu'aux jours de mes pères, aux jours de leur pèlerinage. » Et ayant béni Pharaon il sortit.

Mais Joseph établit son père et ses frères, leur donna des possessions dans la terre

<sup>1</sup> *Essai sur le système hiéroglyphique*, par M. Greppo, p. 127. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 133. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 134. — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 247. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 262.

d'Égypte, dans le meilleur endroit de cette terre, savoir, dans le pays de Ramessès, ainsi que Pharaon l'avait ordonné. Et il pourvut de pain son père, ses frères et toute la maison de son père, chacun suivant le nombre de ses enfants.

Comme la famine allait toujours augmentant dans le pays de Chanaan aussi bien qu'en Égypte et qu'on accourait de toutes parts à Joseph pour acheter du blé, celui-ci fit entrer de grandes sommes dans le trésor du roi, où l'argent des deux pays affluait en telle abondance que bientôt les acheteurs n'en eurent plus. Alors les Égyptiens vinrent à Joseph et lui dirent : « Donnez-nous du pain ; pourquoi mourrions-nous devant vous faute d'argent ? » Joseph leur fit amener leurs troupeaux et leur donna des vivres en échange cette année-là. L'année suivante ils cédèrent au roi leurs terres et leurs personnes pour du pain et des semences. De cette manière Joseph assujettit au roi tout le peuple et toute la terre de l'Égypte d'un bout à l'autre, excepté la terre des prêtres, qui leur était assignée par le roi pour leur subsistance et qu'il ne leur était pas permis de vendre. Quand la stérilité fut près de finir Joseph dit au peuple : « Voilà que je vous ai acquis en ce jour et vous et vos terres pour Pharaon ; maintenant voici des semences ! Semez la terre. Au temps de la récolte vous en donnerez la cinquième partie au roi ; les quatre autres parties seront à vous pour semer les champs et pour la nourriture et de vous, et de vos familles, et de vos enfants. » Ils répondirent : « C'est vous qui nous avez conservé la vie ! Que nous continuions à trouver grâce aux yeux de mon seigneur, et nous servirons volontiers Pharaon. » « Depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, ajoute Moïse, on paye en Égypte, au roi, le cinquième du revenu ; Joseph en fit une loi, excepté pour la terre des prêtres, qui fut affranchie de cette sujétion <sup>1</sup>. »

Cette exemption des terres sacerdotales subsistait encore quand Diodore de Sicile écrivait, sous Jules César. Du reste les prêtres de l'Égypte n'étaient pas seulement ce que nous entendons par prêtres ; c'était encore la

grande noblesse du pays, c'était la classe privilégiée des savants et des magistrats. Souvent le roi se prenait parmi eux. En dernier résultat Pharaon acquit le haut domaine de toute l'Égypte ; les Égyptiens devinrent ses hommes, ses sujets proprement dits. Quant au cinquième du revenu, pour un pays aussi fertile et qui ne demande presque point de culture, il n'égale pas ce qu'on paye généralement en contributions de nos jours ; aussi la mémoire de Joseph est-elle restée en bénédiction dans l'Égypte ; aujourd'hui encore, après plus de trente-cinq siècles, son nom est dans la bouche de tous les Égyptiens ; c'est à lui qu'ils rapportent presque toutes les grandes et utiles institutions de leur pays.

Le titre de *pharaon* était, pour les anciens Mizraïm, ce qu'est *sultan* pour les Turcs, *shah* pour les Perses, *khan* pour les Tartares ; il signifie roi.

Jacob vécut encore dix-sept ans dans la terre de Gessen, où sa famille se multipliait beaucoup. Lorsqu'il vit approcher le jour de sa mort il appela son fils Joseph, lui fit mettre la main sous la cuisse et promettre qu'il aurait la charité de ne pas l'ensevelir en Égypte, mais qu'il transporterait son corps au pays de Chanaan, dans le sépulcre de ses pères. Joseph répondit : « Je ferai selon votre parole. » Et il dit : « Jure-le-moi donc. » Et comme Joseph jurait, Israël se prosterna vers le haut de son lit, adorant Dieu <sup>1</sup>.

Quelque temps après on annonça à Joseph que son père était malade. Il s'y rendit avec ses deux fils, Manassé et Éphraïm. L'on dit au vieillard : « Voici votre fils Joseph qui vient vers vous. » Et, reprenant ses forces, il s'assit dans son lit et dit à Joseph, lorsqu'il fut entré : « Le Dieu tout-puissant m'a apparu à Luza, qui est en la terre de Chanaan, et il m'a béni et dit : Je te ferai fructifier et je te multiplierai, et je te ferai devenir une multitude de peuples, et je te donnerai cette terre, et à ta race après toi, en possession pour des siècles. Maintenant donc tes deux fils Éphraïm et Manassé, qui te sont nés en la terre d'Égypte avant que je vinsse ici vers toi, seront à moi comme Ruben et Siméon ; mais

<sup>1</sup> Gen., 47.

<sup>1</sup> Gen., 47.



ceux que tu auras après eux seront à toi et appelés du nom de leurs frères en leurs possessions. Car, lorsque je venais de Mésopotamie, Rachel mourut en chemin, à quelque distance d'Éphrata, et je l'ensevelis sur le chemin d'Éphrata, qui est maintenant appelé Bethléhem. » Jacob voyait avec peine qu'il n'avait que deux fils de sa bien-aimée Rachel ; c'est pour cela qu'il fit deux tribus des descendants de Joseph.

Le saint vieillard ayant aperçu ses deux petits-fils, demanda : « Qui sont ceux-ci ? » Joseph répondit à son père : « Ce sont mes enfants que Dieu m'a donnés en ce pays. — Amène-les-moi, dit Jacob, afin que je les bénisse. » Car les yeux d'Israël étaient obscurcis à cause de sa vieillesse, et il ne pouvait voir distinctement. Il les fit donc approcher, et, les baisant et les embrassant, Israël dit à Joseph : « Je ne croyais plus vous revoir, et voici que Dieu me fait voir même vos enfants. » Et Joseph les ayant retirés de ses genoux se prosterna le visage contre terre. Ensuite, plaçant Éphraïm à sa droite, vers la gauche d'Israël, et Manassé à sa gauche, vers la droite de son père, il les fit approcher de lui tous deux. Et Israël, étendant sa main droite, la posa sur la tête d'Éphraïm, qui était le plus jeune, et la gauche sur Manassé, qui était l'aîné, en croisant les mains. Et il bénit Joseph et dit : « Que le Dieu devant lequel ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui me nourrit depuis mon enfance jusqu'à ce jour, l'ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces enfants ; qu'ils portent mon nom et le nom de mes pères, Abraham et Isaac, et qu'ils se multiplient puissamment sur la terre. »

Mais Joseph voyant que son père mettait sa main droite sur la tête d'Éphraïm en eut de la peine, et, prenant la main de son père, s'efforça de la transporter de la tête d'Éphraïm sur la tête de Manassé, et lui dit : « Ce n'est pas ainsi, mon père ; celui-ci est l'aîné ; mettez votre main droite sur sa tête. » Mais son père s'y refusa et dit : « Je le sais, mon fils, je le sais ; celui-ci deviendra aussi un peuple et sera grand ; mais son jeune frère deviendra plus grand que lui, et sa postérité sera la plénitude des nations. » Il les bénit donc en

ce jour, disant : « Israël sera béni en vous, et l'on dira : Que Dieu vous bénisse comme Éphraïm et Manassé. » Et il mit le dernier devant le premier.

Israël dit encore à Joseph : « Voilà que je meurs, et Dieu sera avec vous, et vous fera retourner en la terre de vos ancêtres. Je te donne de plus qu'à tes frères cette portion de terre que j'ai conquise, par mon glaive et mon arc, de la main des Amorrhéens <sup>1</sup>. »

Cette portion de terre que Jacob donne à Joseph était le champ qu'il avait acheté des fils d'Hémor. Jacob dit ici qu'il a gagné cet héritage sur les Amorrhéens avec son épée et son arc. Il se peut que, Jacob s'étant retiré de ce champ après le saccagement de Sichem, les Amorrhéens s'en fussent emparés, et qu'ensuite il les en ait chassés par la voie des armes. Ce fut dans ce champ que notre Sauveur s'entretint avec la Samaritaine, et qu'à l'occasion du puits que de son temps la tradition attribuait encore à Jacob il lui ouvrit les sources de la vie éternelle.

Israël, plein de l'esprit de Dieu, donne la prééminence à Éphraïm sur Manassé, et cette prééminence lui a été conservée dans les siècles suivants d'une manière étonnante. « Éphraïm est la puissance de ma tête ou de ma couronne, » chante le prophète royal <sup>2</sup>. Et, après que dix tribus se furent soustraites à la domination de Roboam et eurent formé un royaume distinct, qui s'appelaient le royaume d'Israël par opposition à celui de Juda, le premier fut souvent appelé royaume d'Éphraïm, du nom de cette tribu, laquelle cependant n'était au fond que la demi-tribu de Joseph. Dieu même appelle plus d'une fois du nom d'Éphraïm les dix tribus du royaume d'Israël, soit qu'il leur promette des grâces spéciales, soit qu'il se plaigne tendrement de leur ingratitude. « Éphraïm ne m'est-il pas un fils précieux ? dit-il par Jérémie, n'est-il pas un enfant de délices ? Depuis que j'ai parlé de lui je ne puis l'oublier ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues sur lui. J'aurai pitié de lui, » dit l'Éternel <sup>3</sup>. Et par Osée : « Éphraïm est comme une colombe séduite et sans intelligence <sup>4</sup>. Que puis-je vous faire, ô Éphraïm !

<sup>1</sup> Gen., 48. — <sup>2</sup> Ps. 59, 9. — <sup>3</sup> Jérém., 31, 20. — <sup>4</sup> Osée, 7, 11.

Que puis-je faire, ô Juda ! Notre amour est comme une nuée matinale, comme la rosée qui se dissipe à l'aurore <sup>1</sup>. » Joseph, nous l'avons vu, est une figure ressemblante de Jésus-Christ ; ses deux enfants représentent les deux peuples qui composeront l'Église ; la postérité de l'aîné ne formera, suivant la parole de Jacob, qu'un seul peuple, qui figure le peuple juif ; la postérité du second sera, suivant la parole expresse de Jacob encore, la plénitude des nations ; elle figurera la multitude des gentils appelés à la foi. L'aîné n'a part aux bénédictions qu'après le plus jeune ; tout Israël ne sera sauvé qu'après que la plénitude des nations sera entrée <sup>2</sup>.

Mais quelque chose de plus solennel encore se prépare. Après une vie de près d'un siècle et demi, sur le point de se réunir à son peuple, Jacob appelle ses fils autour de sa couche et leur dit : « Assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des jours. Assemblez-vous et écoutez, fils de Jacob ; écoutez Israël, votre père. » Puis à chacun il adresse, avec sa bénédiction propre, soit des reproches, soit des louanges ; en particulier des prédictions sur le caractère, la force ou la faiblesse de sa tribu, sur le pays qu'elle habiterait et le sort qu'elle aurait dans la Terre promise, prédictions qui toutes se sont accomplies quatre ou cinq siècles après. A Ruben il déclare qu'en punition de son inceste il n'aura aucun privilège de primogéniture. A Siméon et Lévi il reproche le massacre des Sichémistes. « Et maudite soit leur colère, s'écrie-t-il, parce qu'elle a été inexorable ! maudite soit leur fureur, parce qu'elle a été cruelle ! Je les diviserai dans Jacob et je les disperserai au milieu d'Israël. » Ce qui en effet a eu lieu ; lors du partage de la Terre promise Siméon a été dispersé dans la tribu de Juda et Lévi dans toutes les autres. Arrivé à son quatrième fils, à Juda, dont le nom signifie louange, l'esprit du patriarche prophète s'anime et s'élève. « Juda ! tes frères te loueront ! ta main sera sur la tête de tes ennemis ! Les enfants de ton père t'adoreront ! Tu es un jeune lion, ô Juda ! Tu t'es élevé, ô mon fils, à ravir la proie ! Il

plie ses pieds et se couche dessus, comme le lion et comme la lionne. Qui l'excitera à se lever ? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, » autrement, d'entre ses étendards, « jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, ou le Messie ; et c'est lui qui sera l'attente des nations, » autrement, c'est à lui qu'appartient l'obéissance des peuples <sup>1</sup>.

Pour éviter tout embarras de discussion nous avons traduit ces paroles sacrées comme les traduisent les docteurs les plus révérends des Juifs et pour leur antiquité et pour leur science, ceux dont ils impriment souvent les commentaires avec le texte même de la Bible, tels que Salomon Yarchi et Onkélos <sup>2</sup>. Cela seul nous démontre que l'ancienne synagogue voyait dans ces paroles, comme tous les chrétiens, que le Messie naîtrait de la tribu de Juda, lorsqu'elle aurait perdu la puissance souveraine. Pour l'accomplissement il ne faut que des yeux pour le reconnaître en Jésus-Christ.

La tribu de Juda, toujours la plus puissante entre toutes les tribus d'Israël, devenue la tribu royale depuis David, conserve le pouvoir souverain, le droit de vie et de mort, jusque dans la captivité de Babylone, forme au retour une nation indépendante sous des chefs qu'elle choisit librement, donne son nom à tous les descendants de Jacob. Mais enfin le sceptre lui est ôté ; les Romains lui imposent pour roi un étranger, l'Iduméen Hérode ; bientôt elle cesse d'être un royaume, elle n'est plus qu'une province romaine ; il ne lui est plus permis de condamner personne à mort. Alors paraît le grand Envoyé, le Messie, le Christ. Une partie de ses frères l'adorent. Lion de la tribu de Juda, il triomphe de la mort, de l'enfer et du monde ; les peuples se soumettent à son empire ; et, après avoir été l'attente des nations pendant plus de quatre mille ans, depuis deux mille aucune nation ne l'attend plus. Le Juif opiniâtre confesse que les temps sont passés, que le Messie a dû venir ; seulement, ajoute-t-il en tremblant, il est encore caché. Pour lui cela est vrai.

<sup>1</sup> Gen., 49, 8-10. — <sup>2</sup> Voyez, entre autres, un *Pentateuque* imprimé à Offenbach il y a une vingtaine d'années.

<sup>1</sup> Osée, 6, 4. — <sup>2</sup> Rom., 11, 25 et 26.



Comme les enfants d'Israël en Égypte, il est devant Joseph et ne le reconnaît point.

Après avoir béni de cette manière chacun de ses douze fils Jacob leur commanda de l'ensevelir dans la caverne de Mambré, avec Abraham et Isaac ; puis, joignant les pieds sur sa couche, il mourut et fut réuni à son peuple<sup>1</sup>. Joseph voyant son père mort se jeta sur son visage en pleurant. Il ordonna à ses médecins d'embaumer le corps suivant la plus parfaite méthode ; car il y en avait trois, plus dispendieuses l'une que l'autre. Les Égyptiens, sans doute par ordre du roi, portèrent le deuil de Jacob pendant soixante-dix jours : c'était, à deux jours près, autant que pour les rois eux-mêmes.

Les jours du deuil public étant passés, Joseph pria les officiers du roi de lui obtenir la permission d'aller ensevelir son père dans son sépulcre héréditaire au pays de Chanaan. Le roi lui l'accorda. Joseph partit alors avec toute sa maison et ses frères ; ils ne laissèrent en Gessen que leurs enfants et leurs troupeaux. De plus, tous les ministres de Pharaon, les sénateurs de son palais, ainsi que tous les sénateurs de l'Égypte, l'accompagnaient avec des chars et de la cavalerie. Sa suite formait enfin un camp très-considérable.

Arrivés jusqu'à l'aire d'Atad, qui est au delà du Jourdain, ils célébrèrent les funérailles avec des pleurs et des cris, et Joseph y mena le deuil de son père pendant sept jours. Ce que les habitants du pays de Chanaan ayant vu ils dirent : « Il y a un grand deuil parmi les Égyptiens. » C'est pourquoi le nom de ce lieu fut le *Deuil de l'Égypte*. Les fils de Jacob firent donc ce que leur père leur avait ordonné, et, le portant en la terre de Chanaan, ils l'ensevelirent en la caverne de Macphelah, vis-à-vis de Mambré, qu'Abraham avait achetée d'Éphron, Héthéen, avec son champ, pour en faire le lieu de son sépulcre.

Quand ils l'eurent enseveli Joseph retourna en Égypte avec ses frères et tous ceux qui l'avaient accompagné. Ses frères, voyant que leur père était mort, eurent peur et se dirent

entre eux : « Peut-être que Joseph se souviendra présentement de l'injure qu'il a soufferte et nous rendra tout le mal que nous lui avons fait. » Ils lui envoyèrent donc dire : « Votre père nous a commandé, avant qu'il mourût, de vous dire en son nom : Je te prie d'oublier le crime de tes frères, et le péché et la malice dont ils ont usé envers toi. Maintenant donc, de grâce, pardonnez cette offense aux serviteurs du Dieu de votre père. » Mais Joseph pleura quand on lui dit ces paroles. Ses frères étant venus eux-mêmes se prosternèrent devant lui et dirent : « Voilà, nous sommes vos serviteurs. » Joseph leur dit : « Ne craignez point ! Suis-je donc à la place de Dieu ? Vous avez pensé sur moi en mal, mais Dieu l'a pensé en bien, pour faire ce qui est aujourd'hui, conserver la vie à une multitude de peuples. Ne craignez donc point ! Je vous nourrirai, vous et vos enfants. » Et il les consola, et il leur parla au cœur.

Joseph habita ainsi en Égypte avec toute la famille de son père, et il vécut cent dix ans. Il vit les enfants d'Éphraïm jusqu'à la troisième génération. Les enfants de Machir, fils de Manassé, naquirent également sur les genoux de Joseph. Après cela il dit à ses frères : « Je meurs, et Dieu vous visitera et vous fera remonter de cette terre à celle qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Il prit donc à serment les enfants d'Israël en ces mots : « Dieu certainement vous visitera ; alors transportez d'ici mes os avec vous. » Ensuite il mourut, âgé de cent dix ans, et, ayant été embaumé, il fut mis dans un cercueil en Égypte<sup>1</sup>.

Telles furent la vie et la mort de Joseph, patriarche admirable en tout et bien digne de préfigurer le Christ. Qui ne l'aimerait avec son père ? Mais aussi, en contemplant sa vie, qui n'admirerait et ne bénirait la paternelle providence de Dieu, qui éprouve les justes pour les rendre plus justes encore et faire servir leur justice au salut de tous ? Ce mystère divin, qui s'est accompli dans le Juste mourant sur la croix pour tous les coupables, se manifeste encore dans un arrière-petit-fils d'Ésaü.

<sup>1</sup> Gen., 49.

<sup>1</sup> Gen., 50.

## LIVRE CINQUIÈME

DE 1635 A 1571 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Job, patriarche de l'Idumée, figure et prophétie du Christ.**

En prenant la postérité de Jacob pour son peuple de prédilection Dieu n'a point abandonné les autres peuples; c'est même pour le salut de tous les autres qu'il en choisira un pour être le dépositaire de sa loi et de ses oracles, pour être à tout l'univers une preuve vivante de sa providence et de sa justice. C'est dans cette nation que seront bénies toutes les nations de la terre. En attendant, les peuples qui paraissent le plus abandonnés, Dieu ne les abandonne pourtant pas. Qu'y a-t-il en apparence de plus réprouvé que la race maudite de Chanaan? Et toutefois nous avons vu s'élever au milieu d'elle un personnage plus grand qu'Abraham, un roi de justice et de paix, un pontife du Très-Haut, figure prophétique, et par son nom, et ses actes, et son histoire, du Pontife éternel, du Fils de Dieu. De même Ismaël, le père des Arabes, est chassé de la maison paternelle; mais, avec le souvenir de la foi d'Abraham, il emporte dans les déserts une promesse divine, et pour lui et pour toute sa race. Enfin Ésaü perd par sa faute l'héritage paternel des promesses et des bénédictions, et toutefois nous allons voir parmi ses descendants un patriarche et un prophète, qui sera une prophétie parlante du Christ, et dans ses souffrances et dans sa résurrection.

Vers le temps où mourut en Égypte Joseph, le fils de Jacob, un homme vivait dans la terre de Hus; son nom était Job, et cet homme-là était simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal. Il lui naquit sept fils et trois filles. Ses possessions en bétail étaient de sept mille moutons, trois mille

chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses. Il avait de plus un nombreux domestique et un labourage considérable. Et cet homme était grand et célèbre plus qu'aucun des fils de l'Orient.

Et ses fils allaient les uns chez les autres et donnaient des repas chacun, en son jour, et ils envoyaient inviter leurs trois sœurs à venir manger et boire avec eux. Les jours de festin terminés, Job envoyait vers eux et les sanctifiait; puis, se levant de grand matin, il offrait des holocaustes suivant le nombre d'eux tous; car Job disait : « Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché et béni Dieu dans leur cœur. » Job en usait ainsi tous les jours <sup>1</sup>.

Quelle adorable famille! quelle union dans les enfants! Et dans le père, quelle touchante sollicitude! quelle tendre pitié! « Peut-être qu'ils ont béni Dieu dans leur cœur. » Il craint de dire le mot blasphémer, tant il a horreur de la chose.

Dans un très-ancien fragment, qui est à la suite du livre de Job dans le grec, dans l'arabe et dans l'ancienne Vulgate, il est dit : « Job demeurait dans la terre Ausitide, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie. Son nom était d'abord Jobab. Il prit une femme d'Arabie, dont il eut un fils nommé Ennon. Son père fut Zaré, l'un des descendants d'Ésaü, et sa mère Bosorrha, en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham (le sixième en y comprenant le patriarche). Or voici les rois qui régnèrent dans Édom,

<sup>1</sup> Job, 1.



région dans laquelle lui-même fut prince. Le premier fut Balac, fils de Béor, et sa ville s'appelle Dennaha; après Balac ce fut Jobab, qui est aussi nommé Job; après lui vint Asom, chef de la région Thémánitide; après celui-ci fut Adad, fils de Barad, qui défit les Madianites dans la plaine de Moab; le nom de sa ville était Géthaïm. Les amis de Job qui vinrent le voir furent Eliphaz, l'un des descendants d'Ésaü, roi des Thémániens; Baldad, souverain des Sauchéens, et Sophar, roi des Minéens. »

Ce fragment, recommandable par son antiquité et le sentiment commun des Pères et des interprètes qui vient s'y joindre, établit suffisamment, à nos yeux, le temps où vécut Job et sa descendance d'Ésaü. Hus, en hébreu Outs, en grec Os, est le nom d'un ancien prince de Séir, de qui l'on aura appelé terre de Hus ou Ausitide la terre où plus tard habita Job. Mais revenons à l'histoire de ce patriarche, que l'apôtre saint Jacques nous propose pour modèle <sup>1</sup>.

Or un jour les enfants de Dieu, les anges, étant venus pour paraître devant Jéhova, Satan se trouva aussi parmi eux. Et Jéhova dit à Satan : « D'où viens-tu ? » Satan répondit à l'Éternel : « Je viens de parcourir la terre et de la visiter. » Alors l'Éternel dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point d'égal sur la terre, homme simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal. » Satan répondit à l'Éternel : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ? Ne l'avez-vous pas entouré comme d'un rempart, lui, sa maison et tous ses biens ? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains ? Ses possessions en troupeaux ne sont-elles pas multipliées sur la terre ? Mais étendez un peu votre main et touchez tout ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous bénira pas en face, » c'est-à-dire s'il ne vous blasphémera pas. L'Éternel dit alors à Satan : « Voilà que tout ce qu'il a est en ton pouvoir ; mais n'entends pas la main sur lui-même <sup>2</sup>. »

L'Éternel apparaît ici comme le roi sur son trône. Les ministres de sa providence viennent lui rendre compte et des nations aux-

quelles il les a préposés, et des individus qu'il a commis à leur garde; ils lui présentent les prières des saints, les larmes des pénitents, les souffrances des pauvres, et attendent les ordres de sa bonté. Satan, l'adversaire, le méchant, vient aussi pour accuser les hommes devant Dieu et savoir qui il lui sera permis de tenter et d'affliger. Il est en la présence de Dieu comme l'aveugle en la lumière du soleil, sans le voir. Apprenons maintenant comme il a usé de la permission qui lui a été donnée.

Un jour que les fils de Job et ses filles mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné, un messager vint à Job et dit : « Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient auprès, lorsque les Sabéens sont venus fondre dessus, les ont enlevés et ont passé les gardiens au fil de l'épée; seul je me suis échappé pour vous en donner la nouvelle. » Il parlait encore, un autre survint et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel sur les brebis et sur les gardiens et les a consumés; seul je me suis échappé pour vous en apporter la nouvelle. » Il n'avait pas encore achevé de parler lorsqu'un autre vint dire : « Les Chaldéens, partagés en trois bandes, se sont jetés sur les chameaux; ils les ont enlevés, ont tué les gardiens, et je me suis échappé seul pour vous en donner la nouvelle. » Il parlait encore, un autre entra et dit : « Vos fils et vos filles étaient à manger et à boire du vin dans la maison de leur frère aîné; et voilà qu'un vent violent s'est élevé du fond du désert et a ébranlé les quatre coins de la maison, en sorte qu'elle s'est écroulée sur les enfants, et ils sont morts; et seul je me suis échappé pour vous en apporter la nouvelle. » Alors Job se leva, déchira son manteau, se rasa la tête, et, se prosternant à terre, il adora et dit : « Je suis sorti nu du sein de ma mère et nu j'y retournerai. L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a repris; comme il a plu à l'Éternel, ainsi il est arrivé. Que le nom de l'Éternel soit béni ! » En toutes ces choses Job ne pécha point par ses lèvres et ne dit rien contre Dieu qui fût indiscret.

Satan s'était vanté qu'il le lui ferait blas-

<sup>1</sup> Jacq., 5, 11. — <sup>2</sup> Job, 1.

<sup>1</sup> Ibid., 1.

phémer, et le voilà qui le bénit ! La foudre, la tempête n'y ont rien pu, non plus que les voleurs.

Il y avait deux peuples du nom de Sabéens ; l'un descendait de Saba, fils de Regma, fils de Cush, fils de Cham ; l'autre de Saba, frère de Regma, et par conséquent aussi de Cham. Ils habitaient l'Arabie, les uns vers la mer Rouge, les autres vers le golfe Persique. Les Chaldéens dont il est ici parlé sont ceux de cette nation qui, pendant que tout le reste obéissait à l'empire de Babylone, maintinrent si bien leur indépendance, au milieu de leurs montagnes, que, du temps de Cyrus encore, ils sortaient de là pour vivre de pillage ou se mettre à la solde de qui les voulait payer <sup>1</sup>. Il n'est pas étonnant que l'ennemi de tout bien se soit servi de pareils auxiliaires pour faire le mal. Néanmoins il fut vaincu. Job se montra, comme Dieu l'avait dit, parfait, irréprochable ; car c'est le sens du mot original, que la vulgate rend ici par simple, mais dont elle exprime toute la force dans ces paroles du Seigneur à Abraham : « Marche devant moi, et sois parfait. »

Un autre jour que les enfants de Dieu s'étaient présentés devant l'Éternel et que Satan se trouvait parmi eux, l'Éternel lui dit : « D'où viens-tu ? » Il répondit : « De parcourir la terre et de la visiter. » L'Éternel reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme simple et droit, craignant Dieu, s'éloignant du mal et conservant encore l'innocence, quoique tu m'aies porté à l'affliger gratuitement ? » Satan répondit à l'Éternel : « L'homme donnera toujours peau pour peau et tout ce qu'il a pour conserver sa vie ; mais étendez votre main et touchez ses os et sa chair, et vous verrez qu'il vous maudira en face. » Alors l'Éternel dit à Satan : « Le voilà en ta main, mais épargne sa vie. » Satan sortit de la présence de Jéhova et frappa Job d'un horrible ulcère, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Lui prit un test pour se racler avec cela, et s'assit sur le fumier et la cendre <sup>2</sup>.

Satan est encore vaincu. Job souffre son

mal sans ouvrir la bouche, et cependant quel mal ! la plus affreuse des lèpres, l'assemblage de tous les maux. Tout son corps n'est qu'une plaie ; des pieds à la tête il est plein d'ulcères, les ulcères pleins de vers et de pourriture. La fièvre le brûle ; une esquinancie étouffante l'empêche d'avaler sa salive ; ses reins et ses entrailles sont en proie à des douleurs sans fin ; son visage est enflé à force de pleurer, ses yeux sont obscurcis ; sa voix rauque rugit plutôt qu'elle ne parle ; décharné, épuisé, desséché, il n'a plus que la peau sur les os, plus que les lèvres autour des dents ; son haleine est d'une puanteur insupportable ; sa propre femme en a horreur, tous les siens l'abandonnent ; il est obligé de demeurer hors de la ville, éloigné du commerce des autres hommes. Là, et la nuit et le jour, l'ennui, l'inquiétude, des terreurs soudaines, des songes effrayants viennent tourmenter son âme. Voilà ce que l'Écriture nous dit de son mal.

Il y avait déjà longtemps qu'il souffrait lorsque sa femme lui dit : « Quoi ! tu tiens encore à ton innocence, à ta piété ! Bénis Dieu, et meurs. » Mais il lui répondit : « Vous parlez comme une de ces femmes qui n'ont point de sens. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevriions-nous pas les maux ? » En toutes ces choses Job ne pécha donc point par ses lèvres <sup>1</sup>.

Satan lui avait tout enlevé, troupeaux, maison, enfants, santé ; mais il lui avait laissé sa femme. Il comptait le vaincre par là, comme il avait fait du premier homme ; mais c'est Satan qui est vaincu. Job, qui sur ses propres maux a gardé le silence, prend la parole pour justifier la providence de Dieu. Sa femme l'avait excité au blasphème ; lui ne s'arrête ni à sa femme, ni aux voleurs, ni à Satan ; il s'élève jusqu'à cette main puissante qui dirige tout cela dans des vues d'impénétrable sagesse, et il continue à souffrir, les uns disent pendant trois ans, les autres pendant sept, quelques-uns jusqu'à dix, mais toujours assez longtemps pour que des princes étrangers pussent l'apprendre et venir en être témoins.

<sup>1</sup> Xénophon, *Cyropédie*, 1. 3. — <sup>2</sup> Job, 2, 1-8.

<sup>1</sup> Job, 2, 9 et 10.



En effet trois amis de Job, que la version grecque et le livre de Tobie appellent des rois, ayant ouï tous les maux qui lui étaient arrivés, vinrent chacun de son lieu : Éliphas, de Théman; Baldad, de Sué, et Sophar, de Naamath. Le premier descendait de Théman, petit-fils d'Ésaü; le second, de Sué, fils d'Abraham et de Céthura; le troisième pouvait descendre de Sépho, que les Septante nomment Sophar, et qui était frère de Théman et petit-fils d'Ésaü. Ils arrivèrent tous trois en même temps; car ils s'étaient concertés pour venir le visiter ensemble et le consoler. De loin ils levèrent les yeux et ne le reconnurent point; ils élevèrent la voix; ils pleurèrent, déchirèrent leurs manteaux et jetèrent de la poussière par-dessus leur tête vers le ciel. Ils demeurèrent avec lui assis sur la terre durant sept jours et sept nuits, nul ne lui disant une parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était excessive<sup>1</sup>.

Ce sont trois véritables amis; ils n'abandonnent point dans l'infortune, ils prennent part aux souffrances de Job. Leur compassion est grande; ils pleurent, ils se couvrent la tête de poussière, ils s'asseyent auprès de lui, muets de douleur; ils ne savent que dire pour le consoler, tant ses maux leur paraissent extrêmes. Une pensée les consterne surtout : Dieu est juste, et Job est accablé de maux; Job s'est donc rendu coupable, non-seulement de fautes de fragilité, comme il en échappe aux plus parfaits, mais de quelque crime énorme dont il ne veut pas convenir; c'est au fond un scélérat et un hypocrite; autrement Dieu ne l'affligerait pas comme il fait. Ils oubliaient que le premier juste, Abel, avait été tué par son frère; ils n'entendaient point encore cette parole de Raphaël à Tobie : « Parce que vous étiez agréable à Dieu il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât<sup>2</sup>; » ils n'avaient pas encore vu Celui qui est la justice même expirer sur une croix. Ils ne comprenaient pas encore que Dieu peut affliger les justes, soit pour faire éclater en eux la gloire de sa grâce, soit pour les rendre plus justes encore, soit pour les donner en exemple aux

siècles suivants, soit pour épargner les autres en leur faveur, soit pour une infinité d'autres raisons que nous ne connaissons pas. Ils avaient le zèle de Dieu, mais leur zèle n'était point assez éclairé. Par suite de leur erreur, au lieu de consoler Job, lorsque la douleur lui arrachera des plaintes, ils l'accableront de réflexions déplacées et injurieuses; ils s'efforceront, par des discours pleins d'éloquence, à lui ravir le seul bien qui lui reste, le témoignage d'une bonne conscience, en lui persuadant que Dieu n'afflige de la sorte que des scélérats. Lui défendra contre eux, avec plus d'éloquence encore, et la sagesse de Dieu et sa propre innocence.

Il avait sans doute remarqué en eux ces dispositions lorsque enfin il ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance, disant : « Périsse le jour auquel je suis né et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme est conçu ! Que ce jour soit ténébres ! que Dieu ne s'en informe plus d'en haut ! qu'il ne soit éclairé d'aucune lumière ! que les ténébres et l'ombre de la mort l'enveloppent ! que les nuées l'environnent ! qu'il soit consumé d'amertume ! Et cette nuit-là, qu'un noir tourbillon la saisisse ! qu'elle ne soit point réunie aux jours de l'année ! qu'elle n'entre point dans le nombre des mois ! Que cette nuit soit solitaire ! qu'on n'y entende jamais de cantique ! qu'elle soit maudite par ceux qui maudissent le jour et qui sont prêts à susciter Léviathan ! (C'étaient certains peuples d'Afrique qui maudissaient le soleil à cause de sa chaleur excessive, et qui attaquaient en même temps le crocodile accoutumé à dormir le jour sur les rivages du Nil.) Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein de ma mère ? pourquoi n'ai-je pas expiré en sortant de là ? pourquoi me recevoir sur ses genoux ? pourquoi m'allaiter de ses mamelles ? Maintenant je serais couché et tranquille ; je dormirais en repos avec les rois et les arbitres de la terre, qui se bâtissent pour tombeaux des solitudes, ou avec les princes qui possèdent l'or et qui remplissent d'argent leurs maisons ; ou bien je serais comme un avorton que l'on cache, comme le fœtus qui n'a pas vu la lumière. Là les méchants cessent leurs fureurs ; là reposent enfin ceux qui n'en pouvaient plus ; ceux qui

<sup>1</sup> Job, 2, 11-13. — <sup>2</sup> Tob, 12, 13.

étaient enchaînés l'un à l'autre y sont tranquilles, ils n'entendent plus la voix de l'oppresseur. Le petit et le grand sont là tout un ; l'esclave y est libre de son maître. Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme ; qui attendent la mort, et elle ne vient point ; qui la cherchent plus avidement qu'un trésor, qui se réjouissent et tressaillent de joie quand ils ont trouvé le sépulcre ? à l'homme dont la voie lui est inconnue et que Dieu a environné de ténèbres ? Avant mon pain viennent mes soupirs ; ma voix rugit comme de grandes eaux ; car la terreur que je craignais m'est venue, et ce que je redoutais m'est arrivé ! N'ai-je pas conservé la retenue ? n'ai-je pas gardé le silence ? ne suis-je pas demeuré en repos ? Et cependant la colère est venue m'accabler <sup>1</sup>. »

Satan est encore vaincu ! Il s'était vanté que Job maudirait Dieu en face, et, au plus amer de ses plaintes, il ne maudit que le jour de sa propre naissance, le jour où il a été conçu dans l'iniquité et engendré dans le péché, parce que ce péché est la cause première des maux intolérables qu'il endure. Sa malediction retombe finalement sur le péché et sur celui qui en est l'auteur. Elle se réduit, au fond, à dire, dans un langage plus imagé, ce que nous disons tous les jours dans un langage plus simple : « Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Éliphas, de Théman, voyait bien que tel était le sens des paroles de Job ; car, sans lui en faire de reproche particulier, voici sur quel ton il lui parle : « Si je réponds, peut-être le supporterez-vous avec peine ; mais qui peut se taire ? Et vous-même, n'avez-vous pas instruit un grand nombre, fortifié leurs bras affaiblis ? Vos discours ont relevé celui qui penchait vers sa ruine et vous avez affermi les genoux tremblants. Maintenant que l'affliction est tombée sur vous vous perdez courage, vous avez défailli ; à peine êtes-vous atteint, vous voilà dans le trouble. Où donc est votre crainte de Dieu, votre force, votre patience et la perfection de vos voies ? Cherchez dans votre souvenir si jamais un inno-

cent a péri et si jamais les justes ont été exterminés. J'ai vu, au contraire, ceux qui labourent l'iniquité moissonner les douleurs qu'ils y ont semées ; ils ont péri au souffle de Dieu ; le vent brûlant de sa colère les a consumés. Une parole m'a été dite à la dérobée, et mon oreille en a recueilli quelques sons. C'était à l'heure où l'imagination se repait de visions nocturnes, dans le temps que le sommeil assoupit davantage les hommes. La frayeur me saisit et l'épouvante ; un tremblement agita la multitude de mes os ; un esprit passa devant ma face ; les poils de ma chair se dressèrent d'horreur. Il était là, mais je ne connaissais pas son visage. Le fantôme se tenait devant mes yeux, et j'entendis l'haleine silencieuse d'une voix : L'homme sera-t-il plus juste que Dieu ? Sera-t-il plus pur que Celui dont il est l'ouvrage ? Voilà que Dieu ne se confie point à ceux qui le servent ; il ne se repose point de sa gloire sur ses anges. Que sera-ce donc de ceux qui habitent des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de poussière et qui seront consumés par un vermineux <sup>1</sup> ? »

Une des premières erreurs de l'Orient a été de croire qu'après avoir créé l'univers Dieu l'abandonna au gouvernement des anges. Sans doute il les emploie comme ses ministres, mais il ne s'en repose pas sur eux. Si parfaits qu'ils puissent être ils ne sont pas lui ; ni leurs lumières ni leur puissance ne sauraient suffire pour embrasser tout le plan de sa providence et l'exécuter jusqu'au bout. Combien moins l'homme est-il capable d'en juger ! Tout cela est vrai ; Dieu lui-même le confirmera dans la suite. Éliphas aurait dû en conclure : Donc je ne puis pas décider que ce soit pour ses crimes que Dieu afflige mon ami. Il ne le fera point. Au contraire, supposant toujours que Job est coupable de quelque grande iniquité, puisque Dieu lui envoie tant de maux, il lui laisse entendre qu'il n'a que ce qu'il mérite et l'exhorte à faire pénitence, sûr que Dieu lui rendrait alors sa première félicité. Qu'on juge de ce que devait souffrir ce saint homme. Son corps est en proie à d'incompréhensibles douleurs, son

<sup>1</sup> Job, 3.

<sup>1</sup> Job, 4.



esprit à des angoisses mortelles, et voilà que, par un zèle mal entendu, ses amis s'acharnent à y mettre le comble en lui arrachant sa dernière consolation, le témoignage d'une bonne conscience. Ah ! que l'on ne s'étonne plus si ses paroles sont des cris déchirants <sup>1</sup> !

« Plût à Dieu, répond-il à Élip haz, que mes plaintes fussent mises dans une balance avec l'infortune que j'éprouve ! Celle-ci surpasse-rait les autres de toute la pesanteur du sable de la mer. C'est pourquoi mes paroles sont pleines de douleur ; car les flèches du Tout-Puissant sont en moi ; leur ardeur brûlante épuise mon esprit ; les terreurs de Dieu combattent contre moi. Qui me donnera que ma demande soit accomplie et que Dieu m'accorde l'objet de mes espérances, que Dieu veuille et achève de me briser, qu'il laisse aller sa main pour me retrancher entièrement ? Et que ce soit là ma consolation que, dans l'affliction dont il m'accable, il ne m'épargne point, et que je ne sois pas en contradiction avec la parole du Saint. Car quelle est ma force, pour endurer toujours ? quelle est ma fin, pour que mon âme prolonge jusque-là sa patience ? Ma force est-elle la force des pierres ? Ma chair est-elle d'airain ? Je ne trouve en moi aucun secours : mes amis mêmes m'ont abandonné <sup>2</sup>.

« La vie de l'homme sur la terre n'est-ce pas un service de guerre ? et ses jours ne sont-ils pas semblables aux jours du mercenaire ? Comme l'esclave soupire après l'ombre, comme le mercenaire attend impatiemment le prix de son labeur, ainsi ai-je eu des mois vides et compté des nuits d'insomnie. Si je me couche, je dis aussitôt : Quand sera-t-il jour <sup>3</sup> ? et du soir au matin je suis rempli de douleurs. Ma chair est revêtue de vers et de croûtes affreuses ; ma peau est entr'ouverte par des crevasses et tombe en lambeaux. Si je dis : Mon lit me consolera, mes pensées soulageront ma couche, vous m'épouvantez par des songes et vous me troublez par d'horribles visions. Qu'est-ce que l'homme pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand et que vous tourniez sur lui votre cœur ? Vous le visitez tous les matins, et

à chaque moment vous le mettez à l'épreuve. Jusques à quand ne me quitterez-vous pas et ne me permettrez-vous pas de respirer ? J'ai péché ! Que vous ferai-je, ô gardien des hommes ? Pourquoi m'avez-vous mis en butte à tous vos traits, de sorte que je suis devenu à charge à moi-même ? Pourquoi n'ôtez-vous point mon péché et n'effacez-vous point mon iniquité ? Car voici que je vais me coucher dans la poussière. Vous me chercherez dès le matin, et je ne serai plus <sup>1</sup>. »

Baldad, de Sué, soutient que les malheurs de Job sont la peine de ses péchés, traite sa vertu d'hypocrisie et l'exhorte à se convertir. « Dieu foule-t-il aux pieds la justice ? et le Tout-Puissant renverse-t-il les règles de l'équité ? Bien qu'il ait livré vos enfants, qui ont péché contre lui, à la peine de leur impiété, néanmoins, si vous vous empressez d'aller à Dieu et que vous imploriez le Tout-Puissant, si vous marchez pur et droit, il s'éveillera aussitôt pour vous secourir et il rendra la paix à votre demeure, où vous vivrez en justice, et votre première fortune aura été peu en comparaison de la dernière. Interrogez les générations primitives, consultez avec soin la mémoire de leurs pères (car, pour nous, nous sommes d'hier et ne savons rien, parce que nos jours sur la terre sont comme l'ombre) ; ce sont eux qui vous instruiront ; ils vous parleront et ils tireront du fond de leur cœur ces sentences : Le roseau verdira-t-il sans humidité ? Le jonc croîtra-t-il sans eau ? Fût-il dans sa force, si l'humidité lui manque, sans qu'il soit arraché, il sèche avant toutes les plantes. Tel est le sort de tous ceux qui oublient Dieu ; ainsi périra l'espérance de l'hypocrite <sup>1</sup>.

— Vraiment je sais, répondit Job, qu'il en est ainsi, et que l'homme, comparé à Dieu, ne saurait être trouvé juste. Si Dieu lui demandait compte de ses actions, entre mille il ne pourrait en justifier une seule. Dieu est sage de cœur et puissant de force. Qui jamais lui a résisté et a trouvé la paix ? C'est lui qui transporte les montagnes sans qu'elles s'en aperçoivent, lui qui les renverse dans sa fureur. Il remue la terre de sa place, et ses

<sup>1</sup> Job, 5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 6. — <sup>3</sup> Suivant les Septante.

<sup>1</sup> Job, 7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8.

colonnes sont ébranlées; il commande au soleil, et le soleil ne se lève pas; il tient sous un sceau les étoiles. Lui seul a étendu les cieux et marche sur les flots de la mer. C'est lui qui a fait la constellation de l'Ourse, de l'Orion, des Hyades, et celles qui sont plus proches du midi. Il fait des choses grandes qu'on ne saurait comprendre et des choses merveilleuses qu'on ne saurait nombrer. S'il vient à moi je ne le verrai point, et s'il s'éloigne je ne m'en apercevrai point. S'il lui plaît de ravir, qui le fera restituer? Qui lui dira: Qu'avez-vous fait? Il est Dieu, et nul ne peut résister à sa colère. Sous lui fléchissent ceux qui soutiennent l'univers. Que suis-je donc, moi, pour lui répondre et pour oser lui parler? Quand même je serais juste je ne répondrais point, mais j'implorerais mon juge. Et lorsqu'il aurait exaucé ma prière je ne croirais pas qu'il eût entendu ma voix, car il me brisera dans le tourbillon et il multipliera mes plaies sans que j'en sache aucun motif. Il ne me laisse pas respirer, mais il me rassasie d'amertumes. S'agit-il de force: il est tout-puissant. S'agit-il de justice: qui pourra lui assigner un jour? Si j'entreprends de me justifier, ma bouche me condamnera, et, si je veux montrer que je suis innocent, il me convaincra d'être coupable. Quand même je serais sans tache mon âme l'ignorera et ma vie me sera à charge. Tout ce que j'ai dit se réduit donc à cela: Dieu afflige en ce monde le juste comme l'impie; par conséquent on a tort de croire que je suis coupable parce que je suis affligé <sup>1</sup>.

« O Seigneur, je tremblais à chaque œuvre que je faisais, sachant que vous ne me pardonneriez pas si je péchais. Que si après cela je suis encore un impie, pourquoi ai-je travaillé en vain <sup>2</sup> ?

« Mon âme est lasse de la vie; je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même, je parlerai dans l'amertume de mon âme. Je dirai à Dieu: Ne me condamnez pas; faites-moi connaître sur quoi vous êtes en procès avec moi. Vous est-il bon d'opprimer, de réprouver l'ouvrage de vos mains et de favoriser les desseins des impies? Avez-vous des

yeux de chair, et voyez-vous ainsi que l'homme voit? Vos jours sont-ils semblables aux jours de l'homme, et vos années comme la vie d'un mortel, pour vous informer de mon iniquité et faire une diligente recherche de mon péché? Vous savez que je n'ai rien fait d'impie; car qui pourrait m'arracher de vos mains <sup>1</sup>? Ce sont vos mains qui m'ont formé, ce sont elles qui ont disposé toutes les parties de mon corps; et vous voudriez m'abîmer après cela? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un visage d'argile et que vous me réduirez en poussière. N'avez-vous pas préparé ma substance comme du lait? Ne l'avez-vous pas fait épaissir comme du fromage? Vous m'avez revêtu de peau et de chair; vous m'avez affermi par des os et par des nerfs. Vous m'avez donné la vie et la miséricorde, et la continuation de votre secours a conservé mon souffle. Quoique vous teniez ces choses cachées en vous-même, je sais néanmoins que vous avez mémoire de tout. Si, lorsque j'étais pécheur, vous m'avez conservé, refuseriez-vous de me purifier de mon iniquité? Si j'ai vécu en impie, malheur à moi! je dois être puni; mais, si j'ai vécu en juste, je ne lèverai pas la tête, étant rassasié d'affliction et de misère. Si je m'enorgueillis, vous me poursuivrez comme une lionne, et, revenant à l'attaque, vous me tourmenterez d'une façon prodigieuse <sup>2</sup>. »

Des idées, des expressions pareilles étonneront plus d'un lecteur; ceux qui connaissent deux saints modernes, comparables à Job pour l'éminence des vertus, la solidité d'esprit, la grandeur d'âme, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, ne s'en étonneront point; ils ont appris d'eux par quelles incompréhensibles épreuves Dieu conduit les âmes privilégiées au sommet de la perfection: épreuves tantôt douces, tantôt terribles, où l'homme meurt successivement à la vie des sens et à la vie purement humaine, pour vivre enfin d'une vie entièrement divine; mort et vie mystiques, dont la vie et la mort corporelles ne sont qu'une ombre. Ils savent comme se vérifie tous les jours, dans les âmes saintes, ce qu'a dit un philosophe

<sup>1</sup> Job, 9, 2-22. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 28 et 29.

<sup>1</sup> Suivant les Septante. — <sup>2</sup> Job, 10, 1-16.



païen : « Dieu, qui aime passionnément les bons, et qui veut les rendre les meilleurs et les plus excellents qu'ils puissent être, leur assigne un destin pour les exercer. Un spectacle vraiment digne de Dieu, c'est un homme de cœur aux prises avec l'infortune <sup>1</sup>. »

Le troisième ami de Job, Sophar, de Naamath, était encore loin de le comprendre. Au lieu de féliciter le saint homme que Dieu l'eût jugé digne d'être ainsi donné en spectacle au monde entier, et aux anges et aux hommes, il ne cherche qu'à le désoler. « Qu'il serait à souhaiter, dit-il, que Dieu parlât lui-même avec vous, et qu'il vous ouvrît ses lèvres pour vous découvrir les secrets de sa sagesse et l'étendue des préceptes de sa loi ! Vous comprendriez alors qu'il exige de vous beaucoup moins que ne mérite votre iniquité. » A des paroles aussi dures il ajoute, pour l'engager à se convertir, des réflexions fort belles, mais communes, sur la providence de Dieu <sup>2</sup>. Aussi Job répond-il avec une grande supériorité de raison et d'éloquence :

« Vraiment ! vous êtes tout le monde et la sagesse mourra avec vous ! J'ai cependant un cœur comme vous, et je ne vous suis point inférieur en lumières ; car qui est-ce qui ignore ce que vous savez ? Celui qui, comme moi, devient l'objet des railleries de son ami invoquera Dieu, et Dieu l'exaucera. L'innocent, le juste est en butte à la dérision. C'est une lampe que dédaignent les heureux du siècle, mais elle luira en son temps. Les brigands habitent des tentes paisibles, et ils provoquent audacieusement Dieu, qui leur a mis entre les mains tout ce qu'ils possèdent. En effet, interroge les animaux, et ils t'enseigneront ; les oiseaux du ciel, et ils t'instruiront. Parle à la terre, et elle t'apprendra, et les poissons de la mer te raconteront. Qui ne connaît par toutes ces choses que c'est la main de Jéhova qui a fait ceci, lui qui tient dans sa main l'âme de tout ce qui a vie et tous les esprits qui animent la chair des

<sup>1</sup> « Miraris tu si Deus ille, bonorum amantissimus, qui illos quam optimos esse atque excellentissimos vult, fortunam illis cum qua exerceantur, assignat ? Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat Deus ; ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. » Seneca, de Provident. — <sup>2</sup> Job, 11.

hommes ! L'oreille ne distingue-t-elle pas les paroles et le palais le goût des aliments ? La sagesse est de même dans les vieillards et la prudence dans la longueur des jours. Mais avec Dieu est la sagesse et la force ; à lui appartiennent le conseil et l'intelligence. Il renverse, et nul ne pourra édifier ; il emprisonne l'homme, et nul ne peut lui ouvrir. Voilà qu'il retient les eaux, et tout se dessèche ; il les lâche, et elles bouleversent la terre. Oui, la force et la sagesse résident en lui ; il connaît et celui qui trompe et celui qui est trompé.

« Il enlève aux conseillers leur prudence et frappe d'étourdissement les juges. Il ôte aux rois leur baudrier et ceint leurs reins d'une corde. Il fait marcher les pontifes sans gloire et il renverse les grands. Il fait changer de langage à ceux qui annonçaient la vérité et il retire la science aux vieillards. Il répand la confusion sur les princes et affaiblit la puissance des forts. Il dévoile ce qui était caché dans de profondes ténèbres et il produit à la lumière l'ombre même de la mort. Il élève les nations et il les perd, il les abaisse pour les relever encore. Il ôte l'intelligence aux chefs des peuples de la terre et les laisse s'égarer dans un chaos sans route. Ils tâtonneront les ténèbres et non la lumière ; il les fera chanceler comme un homme ivre <sup>1</sup>.

« L'homme, né de la femme, a peu de jours à vivre et il est rassasié de chagrins. Il s'élève comme la fleur et il est retranché comme elle ; il fuit comme l'ombre et ne demeure jamais le même. Et vous, Seigneur, vous ouvrez là-dessus les yeux ! Vous me faites entrer en jugement avec vous ! Qui peut rendre pur ce qui est né de l'impur ? Nul, si ce n'est vous. Si les jours de l'homme sont déterminés, si le nombre de ses mois est en vos mains, si vous lui avez marqué des bornes qu'il ne peut franchir, détournez-vous de lui un peu, afin qu'il ait quelque relâche, jusqu'à ce qu'il trouve, comme le mercenaire, la fin désirée de ses travaux. L'arbre n'est pas sans espérance ; si on le coupe il se renouvellera, et son rejeton ne périt point.

<sup>1</sup> Job, 12.

Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait desséché dans la poussière, il germe dès qu'il respire l'eau, et il se couvre de rameaux comme s'il venait d'être planté. Mais l'homme meurt ; il languit, il expire. Alors où est-il ? Les eaux de la mer se sont en allées en vapeur, le fleuve tarit et se dessèche ; ainsi est couché l'homme, et il ne se lèvera point ; ils ne se réveilleront point, ils ne sortiront point de leur sommeil, jusqu'à ce que les cieux ne soient plus. Qui me donnera que vous me mettiez à couvert dans le séjour des morts, et que vous m'y cachiez jusqu'à ce que votre fureur soit passée, et que vous me marquiez un temps où vous vous souviendrez de moi ? L'homme meurt-il : il revivra néanmoins. Durant tous mes jours j'espère ma résurrection, jusqu'à ce que vienne le temps où je reverdirai. Alors vous m'appellerez et je vous répondrai ; vous tendrez la main à l'ouvrage de vos mains. Encore que maintenant vous comptiez tous mes pas, cependant vous ne garderez pas mon péché <sup>1</sup>. »

Dans ces dernières paroles, pour lesquelles nous avons suivi la traduction d'un savant orientaliste d'Allemagne <sup>2</sup>, Job manifeste sa ferme croyance, non-seulement à l'immortalité de l'âme, mais à la résurrection future de son corps. Il se considère comme un arbre dont la mort coupe le tronc, mais dont la racine demeure en terre. Elle y demeure longtemps stérile ; mais enfin, lorsque les cieux auront disparu, elle respirera les eaux de la vie éternelle et reproduira l'homme d'une éternelle jeunesse.

On croirait que les amis de Job vont être touchés de ses beaux sentiments ; mais non. Job avait dit que, Dieu affligeant souvent en ce monde les justes comme les pécheurs, on ne pouvait pas conclure contre lui qu'il était coupable parce qu'il était affligé. Eux, préoccupés de l'idée que, dans ce monde même, les bons sont toujours heureux et les méchants toujours malheureux, lui reprochent ce raisonnement comme une orgueilleuse impiété, sous prétexte qu'alors Dieu ne serait pas juste et qu'il serait inutile de le prier.

Tel est en substance le second discours d'Éli-phaz, qui termine par une belle description des remords qui poursuivent le méchant jusque dans la prospérité <sup>1</sup>.

« J'ai entendu souvent de pareils discours, lui répond Job, et vous êtes tous des consolateurs importuns. Ces discours en l'air ne finiront-ils jamais ? Qu'ai-je donc fait pour mériter de pareilles réponses ? Je pourrais aussi moi-même parler comme vous, et plutôt à Dieu que votre âme fût au même état que la mienne ! je vous consolerais de même par mes discours. » Puis, après un rapide tableau des maux qu'il endure, il ajoute : « J'ai souffert tout cela sans que ma main fût souillée de l'iniquité que vous me reprochez ; mes prières à Dieu étaient pures. Terre, ne couvre point mon sang, et que mes cris ne se trouvent point étouffés dans ton sein ; car le témoin de mon innocence est dans le ciel, et Celui qui connaît le fond de mon cœur réside en ces lieux sublimes. Mes amis sont des rhéteurs ; mes larmes s'adressent à Dieu <sup>2</sup>. »

Piqué des reproches de Job Baldad réplique : « Jusques à quand vous répandrez-vous en tant de paroles ? Comprenez auparavant, et après cela nous vous parlerons. Pourquoi passons-nous dans votre esprit pour de stupides animaux et pourquoi n'avez-vous que du mépris pour nous ? Si vous êtes résolu de perdre votre âme dans votre fureur, la terre sera-t-elle abandonnée à cause de vous et les rochers seront-ils transportés hors de leur place ? La lumière de l'impie ne s'éteindra-t-elle pas et la flamme de son feu ne cessera-t-elle de briller ? » Ces derniers mots commencent encore un tableau très-poétique, mais exagéré, des malheurs du méchant <sup>3</sup>.

La réponse de Job est admirable de douleur et d'espérance. « Jusques à quand affligerez-vous mon âme et m'abattrez-vous par vos discours ? Voilà déjà dix fois que vous voulez me confondre et que vous ne rougissez point de m'accabler. Quand je me serais égaré, mon égarement ne regarde que moi seul ; mais vous vous élevez contre moi et vous me faites un crime de mes humiliations. Sachez maintenant que Dieu m'a ren-

<sup>1</sup> Job, 14. — <sup>2</sup> Michaëlis.

<sup>1</sup> Job, 15. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 16. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 18.



versé et qu'il m'a environné de son filet; je crie à la violence, et je ne suis point exaucé; j'élève la voix, et on ne me fait point de justice. Il a fermé mon chemin, et je ne puis avancer; il a couvert de ténèbres le sentier où je marchais. Il m'a dépouillé de ma gloire, il m'a ôté la couronne de dessus ma tête; il m'a détruit de tous côtés et je péris; il m'a ôté toute espérance, comme à un arbre qui est arraché. Sa fureur s'est enflammée contre moi, et il m'a traité comme son ennemi; ses bataillons m'ont enveloppé de concert; ils se sont ouvert un passage jusqu'à moi et ont campé autour de mon pavillon. Il a éloigné de moi mes frères, mes amis me sont devenus étrangers; mes proches m'ont abandonné, ceux qui me connaissent m'ont oublié. Les gens de ma maison et mes servantes m'ont regardé comme un inconnu, et je leur ai paru comme un étranger; j'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a pas répondu; cependant je le suppliais moi-même; mon haleine était en horreur à ma femme; je la conjurais pour l'amour des enfants sortis de son sein. Les insensés mêmes me méprisent; à peine les ai-je quittés, qu'ils médisent de moi. Ceux qui étaient autrefois mes confidents m'ont en exécution, et celui que j'aimais le plus s'est détourné de moi. Ma peau s'est desséchée jusqu'à mes os, il ne me reste plus d'autre chair que mes lèvres. Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis! car la main du Seigneur m'a touché. Pourquoi me persécutez-vous de même que Dieu, et comment ne vous rassasiez-vous point du spectacle de ma chair? Qui m'accordera que mes paroles soient écrites? qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre, qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec un style de fer ou sur la pierre avec un ciseau? Car je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre; et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair; je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux; cette espérance repose dans mon sein <sup>1</sup>. »

Job, vainqueur des tourments et raclant avec un test la pourriture de sa chair, consolait ses misères par l'espoir et la vérité de la résurrection. Quoi de plus clair que cette prophétie? Nul, après le Christ, n'a parlé de la résurrection aussi ouvertement que celui-ci l'a fait avant le Christ. Le Seigneur n'était pas encore mort, et cet athlète de l'Église voyait déjà son Rédempteur ressuscitant des enfers. Ainsi parlent saint Jérôme, et, avec lui, tous les saints docteurs <sup>1</sup>.

De nos jours, parmi les exégètes protestants, il s'en est rencontré quelques-uns qui, trouvant les paroles de Job trop claires, ont tenté de les obscurcir. Mais voici comment s'explique là-dessus le plus savant de tous ces savants <sup>2</sup> : « Pour moi, je ne saurais entendre ces paroles que de l'espérance d'une vie future après la mort. Si d'autres, pour l'ordinaire médiocres connaisseurs de l'hébreu, les interprètent en ce sens que Job espérait encore pour cette vie le retour d'une meilleure fortune, il leur faut non-seulement faire à ces paroles la plus extrême violence, mais encore, dans cette même profession de foi qu'il veut qui soit transmise à la postérité, mettre Job en contradiction avec tout ce qu'il a dit précédemment, et cela sur le point capital. En effet voici sur quoi s'était élevé le débat avec ses amis : eux le consolait par cette espérance que, s'il se convertissait, Dieu ne l'abandonnerait pas, mais lui rendrait et sa première santé et sa première fortune; lui repoussait cette consolation comme un absurde verbiage. Si donc il se promettait ici ni plus ni moins que ce que lui avait déjà promis Éliphas dans le cinquième chapitre, le débat tout entier aurait pu n'avoir pas lieu; du moins Job rétracterait maintenant tout ce qu'il a dit jusqu'alors et donnerait gain de cause à Éliphas. Mais certainement la profession de foi que fait ici Job ne ressemble en aucune manière à une rétractation. » Ainsi s'explique Michaélis. On s'étonnera peut-être que de ses coreligionnaires se plaisent, comme ils le font, à torturer les paroles de l'Écriture; à cela il n'y a rien d'étonnant. Dans le protestantisme chacun peut se faire

<sup>1</sup> Job, 19, 2-27.

<sup>1</sup> Adv. Error. Joann. Hieros. — <sup>2</sup> Michaélis.

à son gré sa religion, sa morale, sa raison même; tout ce qui ne s'y accordera point, soit dans la Bible, soit dans la raison commune du genre humain, il peut le rejeter comme une extravagance. Qu'un de ces individus s'imagine donc que, puisque Job n'a pas eu les mêmes avantages que lui, qu'il n'a pas eu le bonheur, comme lui, de naître dans le protestantisme et d'étudier à telle université allemande, il n'a pu avoir aucune idée de l'immortalité de l'âme ni de la résurrection des corps, il en conclura naturellement que les passages où il en parle avec tant de clarté ont été, jusqu'à lui, mal lus, mal traduits, mal interprétés par tous les chrétiens, et que lui seul est la lumière du monde. Prions Dieu d'accorder à ces hommes de devenir humbles de cœur afin de devenir sages d'esprit, et bénissons-le d'avoir si admirablement établi la foi catholique que nul ne peut l'attaquer en rien sans attaquer par là seul le fondement de la raison humaine, et poser, comme principe de toute sagesse, ce principe de toute folie : Seul je suis plus éclairé que tous les chrétiens, que tous les hommes.

Les amis de Job continuent de lui parler et lui de leur répondre. Sophar, sans lui adresser de reproche, dépeint les châtements dont Dieu punit les méchants; Éliphas lui dit sans détour que sa malice est à son comble et que ses iniquités sont infinies; Baldal relève la grandeur et la sainteté de Dieu, tous les trois supposant toujours que Dieu n'afflige en ce monde que les méchants. Job leur soutient que les impies jouissent souvent ici-bas d'une longue prospérité et que le crime y est souvent impuni, parce que Dieu en réserve ordinairement la vengeance après cette vie. Et rien de plus vrai. Dieu est souverainement juste; sous lui point de bien qui ne doive être récompensé, point de mal qui ne doive être puni; mais, pour le faire, il a non-seulement le temps, mais l'éternité. Or point de si méchant qui ne fasse quelque bien; Dieu l'en récompense dès ce monde par quelque prospérité temporelle, en attendant qu'il punisse ses crimes éternellement dans l'autre. D'un autre côté point de si bon qui ne fasse quelque mal; Dieu l'en punira sou-

vent dans le temps pour n'avoir qu'à le récompenser dans l'éternité. Cependant il punira quelquefois les méchants d'une manière visible, comme il récompensera quelquefois visiblement les bons, afin qu'on se souvienne toujours qu'il est le maître. Les amis de Job avaient donc tort de plus d'une manière lorsqu'ils concluaient de son malheur que ce devait être un méchant et un hypocrite. Aussi le saint patriarche leur répond à la fin :

« Vive Dieu qui diffère de me rendre justice ! Vive le Tout-Puissant qui a rempli mon âme d'amertume ! Tant qu'un souffle de vie sera en moi et que l'esprit de Dieu animera mon corps mes lèvres ne prononceront rien d'injuste, ma langue ne proférera pas le mensonge. Loin de moi de vous croire équitables ; tant que je vivrai je protesterai de mon innocence. Je n'abandonnerai point ma justification que j'ai commencé de faire ; car mon cœur ne me reproche rien de ce que vous m'imputez dans toute ma vie <sup>1</sup>.

« Qui me donnera d'être comme autrefois, comme dans ces jours où Dieu m'avait en sa garde, lorsque sa lampe luisait sur ma tête et qu'à sa lumière je marchais dans les ténèbres ; comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque le secret de Dieu couvrait ma tente ; lorsque le Tout-Puissant était avec moi et que mes enfants m'entouraient ; lorsque je lavais mes pieds dans le beurre et que la pierre me versait des ruisseaux d'huile ; lorsque j'allais siéger à la porte de la ville et que l'on me préparait mon tribunal dans la place publique ? Les jeunes gens me voyaient et se cachaient, et les vieillards se levaient et demeuraient debout. Les princes cessaient de parler, ils mettaient le doigt sur leur bouche ; les grands retenaient leur voix et leur langue demeurait attachée à leur palais. L'oreille qui m'écoutait admirait mon bonheur, et l'œil qui me voyait me rendait témoignage, parce que je délivrais le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait point de protecteur. Celui qui était près de périr me comblait de bénédictions, et je remplissais de consolation le cœur de la veuve. J'étais revêtu de la justice, elle me servait de manteau ; l'équité

<sup>1</sup> Job, 27, 2-6.



était, mon diadème. J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; j'étais le père des pauvres, et je m'instruisais avec soin des causes que je ne connaissais pas. Je brisais les mâchoires de l'injuste et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. Je disais : Je mourrai dans mon petit nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier. Ma racine s'est étendue le long des eaux et la rosée reposera toujours sur mes branches. Ma gloire se renouvellera tous les jours et mon arc se fortifiera dans ma main. Ceux qui m'écoutaient étaient dans l'attente ; ils recevaient avec une silencieuse attention mes avis. Après mes paroles ils n'ajoutaient plus rien ; mon discours distillait sur eux. Ils me souhaitaient comme l'eau du ciel, et leur bouche entr'ouverte semblait recueillir la pluie d'automne. Si je souriais à leur vue à peine s'ils pouvaient le croire, et la lumière de mon visage ne tombait point à terre. Si je voulais aller parmi eux j'occupais la première place, et, quoique je fusse parmi eux comme un roi au milieu de ses gardes, j'étais cependant le consolateur des affligés <sup>1</sup>.

« Mais maintenant je suis en dérision à de plus jeunes que moi, à des gens dont je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau, à des misérables qui rôdent dans les déserts, qui habitent dans des cavernes, race ignoble et rebut de la terre.

« Maintenant mon âme est consumée en moi ; le jour de l'affliction pèse sur ma tête. La nuit ronge mes os ; les vers qui me dévorent ne dorment point. Mon vêtement est dévoré par leur multitude. Je suis plongé dans la fange et devenu semblable à la poussière et à la cendre. Je crie vers vous, ô mon Dieu ! et vous ne m'écoutez point ; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point ! Vous êtes comme changé et devenu cruel envers moi, et vous m'opposez la dureté de votre main. Vous m'avez élevé, et, me tenant comme suspendu en l'air, vous me brisez tout entier. Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé et mon âme compatissait au malheur du pauvre. J'attendais le bonheur,

et il m'est venu des maux ; j'attendais la lumière, et les ténèbres m'ont enveloppé. Mes entrailles bouillonnent sans relâche ; les jours de calamité ont fondu sur moi. Ma peau est devenue toute noire, et mes os se sont desséchés dans l'ardeur qui me consume. Ma harpe s'est changée en deuil et ma lyre en voix de pleurs <sup>1</sup>.

« J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une vierge...

« Si j'ai dédaigné d'entrer en éclaircissement avec mon serviteur et avec ma servante lorsqu'ils se plaignaient de moi, que ferai-je quand Dieu se lèvera pour juger ? et lorsqu'il interrogera, que lui répondrai-je ? Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère ne l'a-t-il pas créé de même ? Si j'ai repoussé la prière du pauvre, si j'ai fait languir les yeux de la veuve, si j'ai mangé seul mon morceau, si je ne l'ai pas partagé avec l'orphelin ; mais dès ma plus tendre jeunesse l'orphelin a trouvé en moi un père, dès mon enfance j'ai conduit les pas de la veuve. Si j'ai vu avec indifférence celui qui périssait faute de vêtement et le pauvre qui n'avait pas même de quoi se couvrir ; si les membres de son corps ne m'ont pas béni parce qu'ils ont été réchauffés par la toison de mes brebis ; si j'ai levé ma main sur le pupille, lors même que je me voyais le plus puissant dans l'assemblée des juges, que mon épaule tombe de sa jointure et que mon bras se brise avec tous ses os !... Si j'ai mis ma force dans mes richesses, et si j'ai dit à l'or : Tu es mon espérance ; si j'ai placé ma joie dans mon opulence, dans les trésors que mes mains ont amassés... si je me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, si j'ai été ravi du mal qui lui était arrivé ; mais je n'ai point permis à mes lèvres de pécher par des imprécations contre son âme... L'étranger n'a point couché dehors ; ma porte était ouverte au voyageur... Si ma terre crie contre moi et si ses sillons pleurent avec elle ; si j'ai consumé ses fruits sans l'avoir payée, et si j'ai affligé le cœur de ceux qui la cultivaient, qu'elle produise pour moi, au lieu de froment, des ronces, au lieu d'orge, des épines <sup>2</sup>. »

Après cela les trois amis de Job cessèrent

<sup>1</sup> Job, 22.

<sup>2</sup> Job, 20. — <sup>3</sup> Ibid., 31.

de lui répondre, voyant qu'il continuait à se croire juste. Un nouveau personnage apparaissait alors, Éliu, fils de Barachel, de Buz, de la famille de Ram. Il pouvait être des descendants de Buz, fils de Nachor, Araméen ou Syrien : Ram peut être mis ici pour Aram. Éliu s'irrita et contre Job et contre ses amis : contre Job de ce qu'il se justifiait aux dépens de Dieu, contre ses amis de ce qu'ils l'avaient condamné sans avoir rien à répondre à ses plaintes. Comme il leur était inférieur en âge il avait attendu qu'ils eussent fini de parler. Quand il vit donc qu'ils n'avaient plus rien à dire, plein d'indignation, il parla en ces termes : « Je suis jeune encore et vous êtes avancés en âge ; c'est pourquoi j'ai baissé la tête sans oser déclarer mon sentiment. Je disais : Les longs jours parleront et les nombreuses années enseigneront la sagesse. Sans doute l'esprit est dans l'homme, mais c'est l'inspiration du Tout-Puissant qui donne l'intelligence. Ce ne sont pas toujours les plus élevés qui sont les plus sages ni les vieillards qui comprennent le mieux ce qui est juste. C'est pourquoi je parlerai. Écoutez-moi, et je ferai voir aussi, moi, ce que je sais <sup>1</sup>. »

Or, ce que sait le nouvel interlocuteur, c'est de redire à peu près les mêmes choses que les autres avaient déjà dites ; c'est de prendre en mauvaise part quelques expressions de Job, dont il exagère encore la vivacité ; c'est de l'accuser d'orgueil, de présomption, de blasphème, le tout par zèle pour la cause de Dieu et en protestant toujours qu'il ne demandait que d'être redressé. Ni Job ni ses amis ne lui répondent ; il parle seul à plusieurs reprises et finit par un tableau de la puissance et de la sagesse de Dieu.

Alors Jéhova répondit à Job, ou plutôt à l'homme en général, du milieu d'un tourbillon : « Qui est celui-là, obscurcissant des sentences par d'ignorants discours ? Ceins tes reins comme un homme prêt au combat ; je vais t'interroger, réponds-moi. Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? Dis-le-moi si tu as de l'intelligence. Qui en a réglé toutes les mesures ? le sais-tu ? Qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases

sont-elles affermies ? Qui en a posé la pierre angulaire, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble et que tous les enfants de Dieu étaient ravis de joie ? Qui enferma la mer dans des digues, lorsqu'elle se déborda du sein maternel, lorsque je lui donnai les nuées pour vêtement et que je l'enveloppai d'obscurité comme de bandelettes ? Je l'ai enchaînée par ma loi, je lui ai opposé des leviers et des portes, et j'ai dit : Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin ; là tu briseras l'orgueil de tes flots. Est-ce toi qui depuis tes jours commandes à l'étoile du matin, qui prescrites à l'aurore le lieu où elle se lève ? Est-ce toi qui, saisissant la terre, l'as secouée et en as précipité les impies ? Elle s'en imprimera le cachet dans l'argile ; elle en portera les marques comme un vêtement. La lumière des impies leur sera ôtée et leur bras élevé sera brisé. As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer ? As-tu marché dans le secret de l'abîme ? Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ? Les portiers de l'enfer ont-ils tremblé à ton aspect <sup>1</sup> ? As-tu considéré jusqu'aux latitudes de la terre ? Parle, si tu la connais tout entière. Dans quel lieu la lumière habite-t-elle ? Quel est le séjour des ténèbres, en sorte que tu les conduises chacune à leur limite et que tu saches les sentiers de leur maison ? Sans doute tu le sais, car tu étais né alors, et le nombre de tes jours est immense ! Es-tu entré dans les arsenaux de la neige ? as-tu vu les arsenaux de la grêle, que je tiens en réserve pour le temps ennemi, pour le jour de la guerre et du combat ? Par quelle voie se divise la lumière et se dispersent sur la terre les vents brûlants ? Qui a ouvert un cours aux torrents des nuées et un passage aux éclats du tonnerre, pour faire pleuvoir sur une terre où il n'y a personne, dans la solitude où ne demeure aucun mortel, pour abreuver des lieux déserts et désolés et pour y faire germer un gazon verdoyant ? La pluie a-t-elle un père ? Et qui a engendré les gouttes de la rosée ? Du sein de qui la glace est-elle sortie ? Et les frimas du ciel, qui les a mis au jour ? Les eaux se transforment en pierre et la surface de l'abîme est enchaînée. Est-

<sup>1</sup> Job, 32, 2-10.

<sup>1</sup> Suivant les Septante.



ce toi qui rapprocheras les Pléiades et qui sépareras les étoiles d'Orion? Feras-tu lever les signes célestes chacun en son temps? Conduiras-tu l'Ourse avec sa brillante race? Connaissais-tu les lois du ciel? Es-tu l'auteur de leur influence sur la terre? Élèveras-tu ta voix jusqu'aux nues et les eaux se répandront-elles aussitôt sur toi avec abondance? Que tu envoies les foudres, partent-elles? et te diront-elles au retour : Nous voici? Qui racontera l'ordre des cieux? Qui endormira leur harmonieux concert?

« Est-ce toi qui amènes sa proie à la lionne et qui rassasies les lionceaux, lorsque, couchés dans leurs antres, ils épient du fond de leurs tanières? Est-ce toi qui prépares au corbeau sa pâture, lorsque ses petits, errants çà et là, crient à Dieu parce qu'ils n'ont rien à manger? Sais-tu quand enfantent les biches et les chèvres sauvages?..... Qui laisse aller l'onagre en liberté? qui a brisé ses liens?..... Le rhinocéros voudra-t-il te servir? passera-t-il la nuit près de ta crèche? Le liaras-tu au joug pour fendre les sillons, pour aplanir tes champs dans les vallées?... Est-ce toi qui as donné au paon son plumage, au héron son aigrette, à l'autruche ses plumes superbes?... Est-ce toi qui as donné la force au cheval et qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante?... Est-ce par ta sagesse que l'épervier s'élance dans les airs et qu'il étend ses ailes vers le midi? Est-ce à ta voix que l'aigle s'élèvera jusqu'aux nues et qu'il placera son nid sur le sommet des rochers <sup>1</sup>? »

Ces magnifiques interrogations sont bien propres à faire sentir à l'homme que, puisqu'il se perd dans la nature matérielle qui l'environne, il ne doit pas entreprendre de juger son Créateur ni de prononcer sur les secrets de sa Providence. Dieu le fait bien entendre à Job quand il ajoute ces paroles : « Celui qui dispute avec le Tout-Puissant s'instruira-t-il? Certes quiconque reprend Dieu doit lui répondre. »

Job dit alors à Jéhova : « Faible créature, j'ai parlé légèrement; que puis-je répondre? Je mettrai ma main sur ma bouche. J'ai dit une chose que je souhaiterais n'avoir pas dite, et

une autre encore, et je n'y ajouterai rien davantage <sup>1</sup>. »

L'Éternel reprit du milieu du tourbillon : « Ceins tes reins comme un homme prêt au combat; je vais t'interroger, réponds-moi. Oseras-tu anéantir ma justice et me condamneras-tu pour te justifier? Ton bras est-il comme celui de Dieu et ta voix tonne-t-elle comme la sienne? Pare-toi donc alors de grandeur et de magnificence, revêts-toi de gloire et de majesté. Répands les flots de ta colère sur l'orgueilleux; par un seul de tes regards renverse tous les superbes. Jette les yeux sur les impies, et qu'ils soient confondus; foule-les aux pieds dans le lieu de leur gloire. Cache-les dans la poussière, défigure leur corps dans le sépulcre <sup>2</sup>. »

Après cela, toujours pour faire sentir quelle distance il y a de l'homme à Celui qui l'a fait, Dieu décrit à Job deux grands animaux qu'il a créés en même temps que l'homme; leur nom est béhémoth et léviathan. Par le premier la plupart des interprètes entendent l'éléphant, quelques-uns l'hippopotame, animal fort grand, qui vit dans l'eau et sur la terre, et dont il y a un grand nombre dans le Niger, dans le Nil et dans les fleuves de l'Éthiopie. Par le second les uns entendent la baignoire, les autres, peut-être avec plus de fondement, le crocodile.

Job répondit à l'Éternel : « Je sais que vous pouvez toutes choses et que rien de ce que vous avez pensé ne vous est impossible. Qui est celui-là qui, par un effet de son ignorance, prétend dérober à Dieu le conseil et la sagesse? Oui, j'ai parlé indiscrètement, et de choses qui surpassent infiniment ma science. Écoutez-moi, disais-je, et je parlerai; je vous proposerai des questions, répondez-moi. Mais alors je ne savais de vous que ce que mon oreille avait entendu; maintenant mon œil vous voit. C'est pourquoi je m'accuse moi-même, et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre <sup>3</sup>. »

L'Éternel ayant parlé de la sorte à Job dit à Éliphas, de Thémam : « Ma colère est allumée contre toi et contre tes deux amis, parce que vous n'avez point parlé de moi avec jus-

<sup>1</sup> Job, 38 et 39.

<sup>2</sup> Job, 39. — <sup>3</sup> Ibid., 40. — <sup>4</sup> Ibid., 42.

tesse, comme mon serviteur Job. Prenez donc sept taureaux et sept bœufs, et allez vers mon serviteur Job, et offrez-les pour vous en holocauste. Job, mon serviteur, priera pour vous; je l'écouterai favorablement, afin que votre imprudence ne vous soit point imputée à crime, parce que vous n'avez point parlé de moi avec justesse, comme mon serviteur. »

Éliphas, de Théman, Baldad, de Sué, et Sophar, de Naamath, s'en allèrent donc et firent ce que l'Éternel leur avait dit, et l'Éternel écouta favorablement Job. Et quand Job eut prié pour ses amis l'Éternel lui rendit tout ce qu'il avait perdu et lui donna le double de ce qu'il possédait auparavant. Tous ses frères, toutes ses sœurs, tous ceux qui l'avaient connu vinrent le trouver et mangèrent avec lui dans sa maison; ils le plainquirent et le consolèrent de toutes les afflictions que l'Éternel lui avait envoyées, et ils lui donnèrent chacun une brebis et un anneau d'or. Par cette brebis plusieurs entendent une pièce de monnaie où la figure d'une brebis était empreinte<sup>1</sup>.

Enfin l'Éternel bénit Job dans son dernier état encore plus que dans son premier; il eut quatorze mille moutons, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles; il appela la première Jour, la seconde Cannelle, et la troisième Vase de Parfum. Les Arabes et les Persans donnent encore aujourd'hui des noms semblables. Il ne se trouva point sur la terre de femmes aussi belles que ces filles de Job, et leur père leur donna leur part dans son héritage, comme à leurs frères. Job vécut après cela cent quarante ans; il vit ses fils et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut âgé et plein de jours<sup>2</sup>.

Telle est l'histoire de Job, écrite d'abord en arabe par lui-même et puis en hébreu par Moïse : c'est du moins l'opinion la plus vraisemblable. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle a dû s'écrire dans le temps même où elle venait d'arriver. Si, avant son malheur, Job n'était pas roi proprement dit de l'Idu-

mée, il était toujours un prince assez puissant pour être comparé à un roi. Il a pu le devenir en effet depuis, la royauté de l'Idumée étant alors élective, comme on le voit par l'Écriture, où les souverains de ce pays ne se suivent pas de père en fils. Job peut donc être fort bien, ainsi que l'assure positivement l'appendice de la version grecque, le roi d'Édom, Jobab, dont il est parlé dans la généalogie d'Ésaü. Joignez à cela le haut rang de ses amis, le bruit que firent ses malheurs dans les contrées circonvoisines, et vous ne pourrez guère douter qu'elle ne fût mise par écrit aussitôt, suivant le désir formel que nous en avons vu témoigner à Job lui-même. Tout nous assure donc que c'est là un des plus anciens livres du monde, si ce n'est pas le plus ancien.

On y voit quelle sagesse cultivait ce patriarche et comment il la distinguait de l'industrie humaine, qu'il ne connaissait pas moins.

L'homme avide descend dans une mine obscure ;  
Il y va chercher l'or que le creuset épure ;  
Il dérobe le fer à l'autre souterrain ;  
Il calcine la pierre et la change en airain.  
Ses pas ont pénétré jusqu'à ces voûtes sombres,  
Limites et remparts du royaume des ombres :  
Il a su reculer les confins de la nuit.  
L'homme, à travers le roc, prolonge des vallées  
Qu'aucun pas avant lui n'avait encor foulées.  
Où ses vastes desseins ne l'ont-ils pas conduit ?  
La terre, que des fleurs l'émail brillant décore,  
Alimente un volcan sourdement allumé,  
Qui, nourri dans ses flancs, les brûle et les dévore.  
C'est là qu'est le saphir, là que l'or est formé.  
L'homme ouvrit ces chemins ; le vautour les ignore ;  
Ils échappent à l'œil de l'habitant des airs,  
Aux regards du lion, monarque des déserts.  
Jusque dans leurs racines ébranlant les montagnes,  
L'homme abaisse leur cime au niveau des campagnes ;  
Il creuse dans le roc un passage aux torrents,  
Plonge au fond de leurs eaux ses regards pénétrants :  
Son génie à leur cours oppose une barrière.  
En des lieux où jamais ne parvint la lumière,  
Jusqu'au fond de l'abîme il a porté le jour.  
Mais la sagesse, où trouver son séjour ?  
La sagesse ici-bas à l'homme est étrangère ;  
Elle n'habite point la terre.  
Aux mers la demanderez-vous ?  
Les mers vous répondront : « Elle n'est point en nous. »  
L'homme ignore son prix ; vainement la richesse  
Voudrait, à force d'or, acheter la sagesse ;  
Préférable à l'onix, au-dessus du saphir,  
Elle efface en valeur l'or même de l'Ophir ;  
Les brillantes couleurs dont l'opale étincelle,

<sup>1</sup> Le mot latin *pecunia*, de *pecu*, indique une semblable origine. — <sup>2</sup> Job, 42.



Les tissus éclatants, les vases précieux,  
L'agate et le rubis pâlisent auprès d'elle ;  
Du diamant de l'Inde elle éclipse les feux ;  
La topaze est moins pure et la perle moins belle.  
Où donc est la sagesse, où trouver ses autels ?  
La sagesse est cachée aux regards des mortels ;  
A l'œil perçant de l'aigle elle est même inconnue.

« Sa voix jusqu'à nous est venue, »

Disent la mort et le tombeau ;

Mais Dieu voit son séjour, il connaît son berceau,

Lui qui de son regard embrasse

Les mondes infinis dont il peupla l'espace.

Dans son auguste main quand il pesait les airs,

Et quand il mesurait l'eau des profondes mers ;

Quand il dictait des lois à la pluie, à l'orage,

Et qu'aux traits de la foudre il frayait un passage,

C'est alors qu'apparut la sagesse à ses yeux ;

Il en fit le trésor et l'ornement des cieus.

Il renfermait en lui sa pureté sublime,

Et seul il en sondait l'abîme ;

Puis à l'homme il traça ces mots en traits de feu :

« La sagesse est de craindre Dieu <sup>1</sup>. »

On y voit par quel intermédiaire cette sagesse arrive jusqu'à nous.

Si tu doutes, des morts interroge la cendre ;

Les siècles te diront ce que tu dois apprendre.

Que savons-nous, hélas ? L'homme ne vit qu'un jour ;

Il passe comme l'ombre, il passe sans retour !

Écoute ces leçons, noble et saint héritage

Que les fils à leurs fils transmettent d'âge en âge <sup>2</sup>.

On y voit cette sagesse véritable, la religion, conservant ainsi, même hors de la postérité de Jacob, le culte du vrai Dieu, la prière, le sacrifice, l'observation de la loi morale. Les amis de Job y parlent, comme lui, avec foi, avec enthousiasme, du Très-Haut, de son infinie puissance qui a créé le ciel et la terre comme en se jouant, de sa providence paternelle qui veille et pourvoit à tout, de sa miséricorde à pardonner au repentir, de sa justice inévitable à punir le crime impénitent, du touchant ministère de ses bons anges.

Lorsque de leurs soucis et d'un travail pénible  
Le sommeil vient sur eux verser l'oubli paisible,  
Alors qu'ils sont livrés aux songes de la nuit,  
Dieu, leur ouvrant l'oreille, en secret les instruit.  
Il vient les détourner de la route du crime,  
Les rend à la vertu, les arrache à l'orgueil,  
Et, leur montrant du doigt l'inévitable écueil,  
Les soutient chancelants sur le bord de l'abîme.

<sup>1</sup> Job., 28, traduct. de M. Levavasseur ; traduction exacte, nonobstant la rime. — <sup>2</sup> Job., 8, 8-10.

A l'homme il parle encor, quand, pâle et sans vigueur,  
Il languit abattu sur le lit de douleur.

Si l'ange, élu du ciel, qui l'aime et le protège,

Au pied du trône saint porte son repentir,

Le Seigneur à ses maux daignera compatir.

« Va, vole, dira-t-il, et du mal qui l'assiège

Sauve un pécheur contrit qui se jette en mes bras ;

J'ai trouvé sa rançon, il ne périra pas.

On y voit aussi que les cieus n'ont pas été tout à fait purs aux yeux de l'Éternel, qu'il a trouvé du dérèglement jusque dans ses anges. On y voit Satan, le chef de ces esprits déchus, ne cherchant dans sa volonté perverse qu'à faire le mal, tenter les justes, pousser les méchants à de nouveaux crimes, produire des calamités, et cependant, malgré sa rage, enchaîné dans son action par la main de Dieu. On y voit la première idolâtrie qu'introduit sur la terre ce prince des ténèbres : le culte des astres. « Si, à la vue du soleil dans sa splendeur et de la lune dans son éclat, dit Job, mon cœur a ressenti une joie secrète ; si j'ai porté la main à la bouche en signe d'adoration, tribut sacrilège, renoncement au Très-Haut... » Nous l'avons déjà remarqué, une des premières erreurs, en Orient, fut qu'après avoir créé le monde Dieu l'abandonna au gouvernement des anges ; de là peut-être l'adoration de ceux qui présidaient aux astres, puis des astres eux-mêmes. Voilà probablement aussi pourquoi les amis de Job semblent insister, non-seulement sur la chute d'une partie des anges, mais encore sur l'insuffisance de tous à gouverner seuls l'univers.

On y voit la dégradation originelle, le péché héréditaire des fils d'Adam.

L'homme, né de la femme, a peu d'instant à vivre ;

Ses jours sont des jours de douleur ;

Il fuit comme l'éclair, tombe comme la fleur :

C'est une ombre qui passe et que l'œil ne peut suivre,

Et c'est sur lui, fantôme d'un moment,

Que ton regard, grand Dieu ! daigne descendre ;

C'est à lui que tu fais entendre

Ton redoutable jugement !

Qui peut épurer dans sa course

Un fleuve empoisonné, corrompu dès sa source <sup>2</sup> ?

On y voit ce qui rendit plus grave le péché de notre premier ancêtre.

<sup>1</sup> Discours d'Éliu, Job, 33, 15-24. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 14, 1-4.

Si, comme Adam, me couvrant de mystère,  
 J'ai tenu dans mon sein mon crime recélé,  
 Que je sois banni de la terre !  
 Que, de mépris justement accablé,  
 Réduit à garder le silence,  
 Je n'ose des humains affronter la présence <sup>1</sup> !

On y voit enfin la foi au Rédempteur et à la résurrection future.

Je sais qu'il est vivant, mon Rédempteur auguste ;  
 Qu'il doit au dernier jour ressusciter le juste.

Quand mon corps sera consumé,  
 Revêtu de ma chair, à sa voix ranimé,  
 Et du tombeau soudain secouant la poussière,  
 Je le contemplerai dans toute sa splendeur.  
 Oui, mes yeux le verront tout brillant de lumière ;  
 C'est là le ferme espoir qui repose en mon cœur <sup>2</sup> !

Job lui-même est une figure parlante du Sauveur qu'il attend. Comme lui il est innocent, il est juste, et cependant Dieu le frappe ; homme de douleur, un lépreux meurtri des

pieds à la tête, rassasié d'opprobres, méconnaissable à ceux mêmes qui le connaissent. Comme lui, délaissé de ses amis, il cherche un consolateur et n'en trouve point. Comme lui il s'écrie dans l'amertume de son âme : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Comme lui bientôt il reprend : « Mon père, je recommande mon âme entre vos mains ; je sais que mon Rédempteur est vivant ; quand même il me ferait mourir j'espérerais encore en lui. » Comme lui, couvert de plaies, il intercède pour ceux qui l'ont outragé, et Dieu leur pardonne en vertu de sa médiation. Comme lui il ressuscite à une vie nouvelle, à une vie de bonheur et de gloire inaltérables, où ceux qui l'avaient abandonné reviennent à lui, sont admis à sa table, participent au mérite de ses souffrances passées et à la joie de sa félicité présente.

En un mot, depuis Adam jusqu'à Job, tout nous parle de Jésus-Christ et de son Eglise.

<sup>1</sup> Job, 31, 33-34. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 19, 25-27.



## LIVRE SIXIÈME

DE 1571 A 1491 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Moïse, la Pâque, la sortie d'Égypte, figures prophétiques du Christ et de son Église.**

Le genre humain accomplissait l'ordre et la bénédiction de Dieu donnés à Noé et Adam; il croissait et se multipliait, il remplissait la terre et la subjuguait <sup>1</sup>. De la pleine de Senaar Dieu en avait disséminé les diverses familles, pour qu'elles devinssent autant de nations. Les unes, sans demeure permanente, parcouraient avec leurs troupeaux les régions encore peu ou point habitées; les autres s'étaient fixées dans des contrées particulières; elles en subjuguèrent le sol par l'agriculture, lui faisaient produire le pain et le vin. Non contentes de s'en asservir la surface, elles pénétraient jusqu'à ses entrailles; Job déjà nous fait voir les fleuves emprisonnés dans des digues et contraints d'aller par des chemins inconnus que la main de l'homme leur creuse dans le roc <sup>2</sup>. Déjà les montagnes s'étonnaient de ce même homme se frayant des routes dans leur sein, voyant clair dans leurs ténèbres, y découvrant la topaze, l'émeraude, le saphir; transformant la poudre et les pierres en or, en argent, en airain, et se montrant partout ce qu'il est en effet, le second créateur. L'Océan subit également son empire. Depuis que Dieu lui a appris à bâtir une arche pour passer du monde primitif au monde présent, il n'est plus rien qui l'arrête: les pays que sépare la mer, la navigation les rapproche. Les descendants d'Ésaü s'en vont, par la mer Rouge, porter dans l'Inde le baume de Galaad et en rapportent l'or d'Ophir et l'ivoire. Dans les

océans de sable l'éléphant et le chameau servent de navires. Les descendants d'Ismaël et de Madian s'en viennent en Égypte vendre les parfums d'Arabie et y acheter le blé. Ce que Dieu fait en grand, l'homme le fait en petit. Par le mystère de l'attraction Dieu établit une communion d'influences entre tous les corps de l'univers; à son exemple l'homme, par le commerce, établit entre tous les peuples de la terre une communion de biens matériels, qui deviendra, pour les hommes de bonne volonté, une communion de biens intellectuels. Avec les richesses de l'industrie humaine se transporteront aussi d'un pays dans un autre les trésors de la sagesse divine. C'est par là que l'histoire de Job s'est conservée chez les Arabes jusqu'à nos jours <sup>1</sup>; c'est par là sans doute encore qu'on en découvre des traces jusque dans l'Inde. Il y est parlé d'une assemblée du ciel où il fut question de savoir s'il y avait sur la terre un prince sans défaut. Un dieu cita pour modèle un roi, son disciple; un autre soutint, au contraire, que, si on le lui abandonnait, il le ferait voir bientôt rempli de vices. Le défi fut accepté. Le roi, dépouillé de tout et réduit à la plus affreuse misère, n'en persévéra pas moins dans la pratique de la vertu, et tout le ciel finit par le récompenser. Les Indiens ont pu apprendre cette histoire par leur commerce avec les compatriotes de Job <sup>2</sup>.

Heureux l'homme si, fidèle à sa haute origine, il avait toujours eu la noble ambition

<sup>1</sup> Gen., 1, 28; 9, 1. — <sup>2</sup> Job, 28.

<sup>1</sup> *Biblioth. orient.*, art. *AYOUB*. — <sup>2</sup> Lettre du p. Bouchet à l'évêque d'Avranches.

de régner sur la terre et sur tout ce qu'elle renferme, et de ne servir que Dieu ! La Phénicie et l'Égypte eussent été les plus accomplies des nations. En peuplant de leurs colonies la Grèce, l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, en leur communiquant les éléments des lettres et des arts, elles leur eussent communiqué aussi, dans sa pureté entière, le dépôt toujours plus riche de l'antique sagesse, sagesse qui élève l'homme jusqu'à Dieu, sagesse que la Phénicie avait entendu célébrer à Abraham, Isaac, Melchisédech, et l'Égypte à Jacob, à Joseph et à leur postérité. Une puissance ennemie fera manquer tant de bien. Les peuples de l'Égypte et de la Phénicie n'accompliront pas jusqu'au bout le commandement de Dieu. Au lieu de soumettre la terre en tout sens ils se soumettront à la terre; au lieu de se rendre un objet de terreur pour tous les animaux certains animaux deviendront pour eux un objet de terreur religieuse. Ils se prosterneront devant des bêtes, ils les adoreront, ainsi que la terre et les fleuves; ils leur offriront en sacrifice jusqu'au sang de l'homme ! Ce n'est pas qu'ils nieront jamais Dieu ; au contraire, la puissance ennemie leur en exagérera l'idée; elle leur persuadera que Dieu est tout ce que nous voyons et que tout ce que nous voyons est Dieu ; que, par conséquent, tout doit être adoré. Elle ira jusqu'à diviniser le crime. C'est par ce dernier côté surtout que l'homme se laissera prendre. L'erreur la plus monstrueuse lui deviendra vérité dès qu'elle flatte ses convoitises. Plongé dans cette honteuse servitude, il est prêt à toutes les servitudes. Dieu l'y abandonnera-t-il sans secours ? Non. Ces deux peuples, alors les plus influents sur les autres, il va les instruire par un enseignement terrible et qui retentira dans tout l'univers. Il va se choisir pour prophète, non plus seulement un homme, mais un peuple entier, qui, et par ses prospérités et par ses adversités, instruira tous les peuples depuis ces premiers temps jusqu'à la fin du monde.

Ce peuple est la postérité de Jacob. Après la mort de ce patriarche, ainsi que de Joseph et de ses frères, les enfants d'Israël se multiplièrent d'une manière si prodigieuse en

Égypte que le pays en était plein. Mais un nouveau roi s'éleva sur le trône, qui n'avait pas connu Joseph. Il dit à son peuple : « Voilà le peuple des enfants d'Israël qui devient plus nombreux et plus fort que nous. Venez donc et opprimons-le sagement, de peur qu'il ne se multiplie encore davantage, et que, si une guerre s'élève contre nous, il ne se joigne à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus il ne sorte de notre terre<sup>1</sup>. »

Opprimons-le sagement ! Ce mot seul peint au naturel ce qu'on nomme la politique. Ce que vous entreprenez n'est-il pas injuste ? La politique ne s'embarrasse pas de justice. Ce peuple n'est-il pas la postérité de Joseph, le sauveur de l'Égypte ? La politique ne connaît pas Joseph. Ce peuple n'est-il pas une race spécialement protégée de Dieu ? La politique ne croit de divinité qu'elle-même. Mais si ce peuple vous fait peur, pourquoi craignez-vous qu'il ne s'en aille ? Que ne le congédiez-vous avec des formes amicales ? Le congédier, nous priver de ses services ! La politique en fera des esclaves. L'intérêt, l'intérêt matériel, voilà sa justice, sa morale, sa religion, son dieu. Pour cela tous les moyens lui sont bons, même ce qui est bien. Elle commencera par la ruse pour finir par la violence. Qui douterait encore que ce soit là ce qu'on appelle politique ou art de gouverner les États n'a qu'à parcourir l'histoire des siècles les plus récents.

On établit donc sur le peuple d'Israël des intendants pour l'accabler de travaux, et il bâtit à Pharaon des villes de garnison et de magasins, Phitom et Ramessès. Mais plus on l'opprimait, plus il se multipliait et croissait. Outrés de dépit, les Égyptiens l'accablèrent encore davantage et lui rendaient la vie amère par des travaux pénibles, en mortier, en briques, par toute sorte de travaux à la campagne, outre les travaux domestiques auxquels ils l'astreignaient<sup>2</sup>.

La première de ces villes, nommée Phitom dans le latin de la Vulgate, Pithom dans le grec des Septante, Pathoume dans Hérodote, Pethom et Pithom par les Coptes ou descendants des anciens Égyptiens, se retrouve, au

<sup>1</sup> Exode, 1, 10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 11-14.



jugement de savants distingués, dans le lieu qui porte le nom de Thoum dans l'*Itinéraire* d'Antonin <sup>1</sup>. Les mêmes savants ont reconnu Ramessès ou Ramsès dans un petit village qui porte aujourd'hui le nom de Ramsis, et qui conserve encore les ruines d'une ville antique, placée sur les bords d'un canal qui conduisait les eaux du Nil au lac Maréotis, dans la basse Égypte. Ce nom de Ramsès peut lui avoir été donné, soit par le treizième roi de la dix-huitième dynastie, Mandouéï II, en l'honneur de Ramsès, son père, soit par le seizième, Ramsès-Méïamoun. Ces deux princes régnèrent, suivant Manéthon, vers les temps où l'on place la naissance de Moïse. Leurs noms, surtout celui du dernier, se retrouvent fréquemment dans les légendes ou inscriptions hiéroglyphiques qu'on a déchiffrées. La ville de Ramessès était bâtie lorsque Moïse écrivait, mais pas encore lorsque Jacob vint en Égypte. Quand donc il est dit que Joseph mit son père et ses frères en possession du pays de Ramessès, Moïse parle ainsi par anticipation du pays où cette ville fut élevée plus tard.

Parmi les ouvrages que les Égyptiens firent exécuter aux enfants d'Israël l'historien Josèphe met des digues pour arrêter les eaux du Nil, des canaux pour les distribuer de part et d'autre, des murailles pour enfermer des villes, et enfin des pyramides d'une hauteur prodigieuse <sup>2</sup>. Tout cela est fort croyable, mais tout cela n'empêchait point ce peuple opprimé de croître de plus en plus. Alors Pharaon appela les sages-femmes, dont les deux principales se nommaient Séphora et Phua, et il leur dit : « Quand vous accouchez les femmes des Hébreux, s'il naît un enfant mâle, tuez-le; si c'est une fille, laissez-la vivre. » Mais les sages-femmes, craignant Dieu, n'exécutèrent point l'ordre cruel du roi, et Dieu les récompensa par de grandes bénédictions sur leurs familles. Pharaon, l'ayant su, leur en fit des reproches; elles s'excusèrent sur ce que les femmes des Hébreux, étant plus fortes et plus habiles que celles d'Égypte, se délivraient toutes seules

et sans attendre leurs secours <sup>1</sup>; ce qui, selon toute apparence, était vrai, à cause de la vie dure que menaient les femmes israélites, et à cause même de l'ordre cruel du roi, dont sans doute elles auront appris ou du moins soupçonné quelque chose. Pharaon, voyant que la ruse n'y faisait rien, commanda ouvertement à son peuple : « Jetez dans le fleuve tout ce qui naîtra de mâles, et ne laissez vivre que les filles <sup>2</sup>. »

C'est ici l'histoire de tous les siècles. Tout prince idolâtre, hérétique ou autre, qui méconnaît le Sauveur du monde et le royaume céleste qu'il est venu établir sur la terre, devient un nouveau Pharaon. La vue d'une Église non humaine l'importune, ses accroissements l'effrayent, son empire sur les consciences l'irrite; il frémit d'être amené un jour à s'y soumettre lui-même et à reconnaître un frein. Dès lors justice, humanité, Dieu même ne lui est plus rien. Opprimer cette Église comme une étrangère, l'asservir par mille entraves, refuser à ses enfants le droit, la justice commune à tous, les réduire à l'état de servitude, et, quand la ruse, les persécutions revêtues d'une apparence légale ne suffisent plus, y joindre la violence et la tyrannie, condamner ouvertement à mort tout ce qu'il y aura de mâle, de fort, de vigoureux <sup>3</sup>, telle est la politique, la sagesse qui, de la cour de Pharaon passée à celle des Néron et des Julien, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Mais Dieu se rit également des uns et des autres.

Pharaon se croyait bien sûr de son fait. Tous les jours on noyait dans le Nil les Hébreux nouveau-nés. Mais un de ces petits enfants, sauvé par sa propre fille, élevé dans son propre palais, deviendra, par l'adoption, son petit-fils et son héritier.

Un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram, avait épousé une de ses parentes, nommée Jocabed. Déjà ils avaient deux enfants, une petite fille d'une huitaine d'années, Marie, et un fils de trois ans, Aaron. Depuis le cruel édit du roi ils eurent un second fils, qui fut pour eux un objet de foi et d'espérance. Leur peuple était opprimé; ils en

<sup>1</sup> D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 118. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 58. — <sup>2</sup> *Antiq.*, l. 2, c. 5.

<sup>1</sup> Exode, 1, 15-21. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 22. — <sup>3</sup> Bossuet, 9<sup>e</sup> serm., 1<sup>re</sup> élévât.

étaient affligés, mais non pas surpris. Dieu avait annoncé à leur ancêtre, Abraham, que pendant quatre siècles ses descendants seraient comme des voyageurs en terre étrangère, qu'un certain peuple les réduirait en servitude, mais qu'enfin lui-même jugerait ce peuple oppresseur et les ramènerait, eux, comblés de richesses, dans la terre de Chanaan<sup>1</sup>. Joseph, en mourant, leur avait rappelé cette promesse. On était au quatrième siècle; l'oppression devenait de plus en plus tyrannique; elle n'allait à rien moins qu'à exterminer la race entière de Jacob. La délivrance ne pouvait donc être loin, ni par conséquent le libérateur. Il est bien probable que Pharaon avait appris quelque chose de l'attente où étaient les enfants d'Israël. L'historien Josèphe dit positivement qu'on l'avait informé que, dans ce temps-là même, devait naître parmi les Hébreux un enfant dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, humilierait l'Égypte et laisserait une réputation immortelle. Le même historien ajoute que, dans une révélation, Amram fut prévenu que l'enfant qui allait lui naître était ce libérateur craint de Pharaon et désiré des Hébreux<sup>2</sup>. Toujours est-il, suivant saint Paul, qu'à la vue de leur nouveau-né, dans lequel ils remarquèrent une beauté surhumaine, ses parents crurent à quelque chose de surnaturel<sup>3</sup>, c'est-à-dire, comme l'expliquent la plupart des interprètes, ils crurent que c'était le libérateur attendu. Dans cette foi ils le cachèrent trois mois durant; puis, quand il allait être découvert, ils le confièrent en cette sorte à la divine Providence. La mère, voyant qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, prit une arche ou corbeille de jonc, et, l'ayant enduite de bitume et de poix, elle y plaça le petit enfant, l'exposa parmi les roseaux sur la rive du fleuve et posta sa sœur au loin pour voir ce qui arriverait.

Voilà donc le sauveur d'Israël exposé lui-même dans un lieu où des milliers d'innocents sont mis à mort pour qu'Israël n'ait point de sauveur. Autrefois le salut du monde était dans une grande arche de bois;

maintenant le voilà dans une petite arche de jonc; car l'hébreu la nomme de même que celle de Noé. L'instrument est encore plus faible; la délivrance sera encore plus merveilleuse.

Il arriva que la fille de Pharaon descendit au fleuve pour y prendre un bain; ses filles d'honneur marchaient sur le rivage. La princesse aperçut la petite arche parmi les roseaux et envoya sa servante pour la lui apporter. L'ayant ouverte, elle considéra l'enfant, et voilà que c'était un petit garçon qui pleurait. Elle en eut compassion et dit : « C'est un enfant des Hébreux. » La sœur de l'enfant, la jeune Marie, survenant comme par hasard, dit à la fille de Pharaon : « Vous plaît-il que j'aie et que j'appelle une femme des Hébreux qui puisse vous allaiter cet enfant-là ? » La fille de Pharaon lui répondit : « Va. » Et elle s'en alla et appela la mère de l'enfant. La princesse lui dit : « Prends cet enfant et nourris-le-moi, et je te donnerai ton salaire. » Et la femme reçut l'enfant et le nourrit. Lorsqu'il fut devenu grand elle l'amena à la fille de Pharaon, qui, n'ayant point d'enfant, l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, de deux mots égyptiens dont l'un signifie *eau*, l'autre *tirer* : « Car, disait la princesse, je l'ai tiré de l'eau<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que la Providence déjoua la cruelle politique de Pharaon par la compatissante humanité de sa fille; car, dès ce moment, sans doute, l'ordre de noyer les jeunes Hébreux ou fut révoqué, ou du moins on n'en pressa plus l'exécution, et Moïse fut le sauveur de son peuple dès le berceau.

Saint Étienne nous apprend d'autres circonstances importantes. « Moïse, dit-il, fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et il devint puissant par ses paroles et par ses œuvres<sup>2</sup>. »

Les Égyptiens étaient en grande réputation de science dans l'antiquité. Il est dit de Salomon qu'il surpassa la sagesse de tous les Orientaux et des Égyptiens<sup>3</sup>; ce qui nous indique en quoi consistait cette antique sagesse, savoir, dans la science de gouverner les États, dans la science de la nature, dans

<sup>1</sup> Gen., 15, 13-16. — <sup>2</sup> Antiq., l. 2, c. 1. — <sup>3</sup> Hébr., 11, 23.

<sup>1</sup> Exode, 2, — <sup>2</sup> Act. des Apôtr., 7, 22. — <sup>3</sup> III Rois, 4, 30.



la science de la parole, dans la science de Dieu ; car c'est par tout cela que Salomon se rendit célèbre. Qui ne connaît la sagesse de son gouvernement, l'ordre qu'il fit régner partout ; la paix, la richesse dont jouit son peuple ; le temple, les palais, les aqueducs, les villes entières qu'il fit construire, telle que Tadmor ou Palmyre, dans le désert ? Il connaissait la disposition de l'univers, les vertus des éléments ; le commencement, la fin, le milieu des temps ; le cours des années, la marche des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la force des vents, les différences des plantes, les vertus des racines et les pensées des hommes <sup>1</sup>. Il composa trois mille paraboles, plus de mille poèmes ; disserta sur les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, et sur toutes les plantes, à commencer par le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît dans les murailles. On venait de tous les pays admirer la sagesse de ses discours <sup>2</sup>. Il connaissait surtout la sagesse éternelle et divine, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur <sup>3</sup>.

La sagesse des Égyptiens, instruite d'auteurs par Joseph, s'exerçait sur les mêmes objets. La Grèce, qui leur a beaucoup emprunté, nous les a vantés beaucoup. Cependant, pour ce qu'on appelle littérature, jamais l'Égypte n'a rien produit. Hérodote nous apprend que le premier et le seul cantique des Égyptiens était un certain cantique de Linus <sup>4</sup>. Leur esprit se portait plus volontiers, ou, pour mieux dire, on le portait vers les arts, dont il nous reste en effet des monuments prodigieux dans les pyramides, les temples et les tombeaux. Mais, sous ce rapport même, ils ont été, quant à la beauté et à la grâce, surpassés par les Grecs, et, quant au gigantesque, égalés tout au moins par les Indiens, qui ont de plus une littérature plus gigantesque encore que leur architecture. D'ailleurs la plupart de ces monuments, sans aucune utilité publique, ne sont là que pour perpétuer la vanité des rois. Il n'en est pas de même des digues, des canaux, des lacs, pour diriger et répartir les eaux du Nil

et féconder ainsi toute l'Égypte. Toutefois on ne voit pas que ces princes aient jamais rien tenté pour défendre leur royaume contre l'invasion des sables de Libye, ce qui n'eût pas été moins utile que les travaux d'irrigation. Les monarques chinois, pour défendre leur peuple contre les incursions des Tartares, ont bâti la grande muraille. Si les Pharaons avaient entrepris quelque chose de semblable contre les sables africains, au lieu d'élever d'inutiles pyramides ou de tailler l'intérieur des montagnes en cités sépulcrales pour y dormir après leur mort, leur ambition eût été moins vaine. Quant à l'astronomie, d'anciens auteurs en attribuent l'invention aux Égyptiens ; si cela est vrai, ils ne paraissent pas y avoir fait des progrès considérables. Le plus célèbre des anciens astronomes, Ptolémée, qui écrivait en Égypte au quatrième siècle de notre ère, cite bien des observations chaldéennes remontant à sept siècles avant Jésus-Christ, mais pas une observation égyptienne. En outre, ainsi que déjà nous l'avons vu, les planisphères, les zodiaques qu'on retrouve dans les temples de la Thébaidé, au lieu de tableaux astronomiques, ne sont que des représentations superstitieuses d'astrologie et d'horoscopes.

Pour ce qui est de la constitution politique, l'Égypte, ainsi que l'Inde, était divisée en plusieurs castes héréditaires. Berger, laboureur, artisan, chacun l'était invariablement de père en fils, sans pouvoir aspirer jamais soit à la caste des savants, des magistrats ou des prêtres, qui était la première, soit à celle des guerriers, qui était la seconde. Ces deux premières castes étaient seules en droit de s'occuper d'affaires publiques ; tout le gouvernement, toutes les administrations se trouvaient entre leurs mains. Lorsqu'on créait un roi par élection, ce qui arrivait quelquefois, on le tirait toujours de l'ordre des prêtres ou de celui des guerriers. Dans ce dernier cas on le faisait aussitôt passer dans celui des prêtres et on l'initiait à leurs mystères <sup>1</sup>.

Ces mystères consistaient principalement dans leur secrète doctrine sur la nature de Dieu et l'origine du monde. Voici comme de

<sup>1</sup> Sag., 7. — <sup>2</sup> III Rois, 4, 32-34. — <sup>3</sup> Sag., 8. — <sup>4</sup> Hérodote, l. 2, c. 79.

<sup>1</sup> Plut., de Is. et Os.

judicieux savants la résumé d'après les découvertes modernes.

« La doctrine des prêtres égyptiens, comme celle des brahmanes de l'Inde et même des mages de Perse, se présente sous la double forme d'une théogonie et d'une cosmogonie. Elle repose, au fond, sur un panthéisme, tantôt plus physique, tantôt plus intellectuel, ou l'un et l'autre à la fois ; sur la personnification de la nature, plus ou moins identifiée avec les puissances de l'esprit, et conçue dans le point de vue d'une mystérieuse unité où Dieu et l'univers se confondent. Il nous est parlé d'un Dieu sans nom, sans figure, incorporel, immuable, infini, origine et source de toutes choses, et qui doit être adoré en silence : c'est le Père, le Bon par excellence. Dieu est dans l'éternité ; de l'éternité vient le monde, du monde le temps, du temps la génération. Tout vit dans l'univers, tout vit d'une seule vie, et cette vie, c'est Dieu. De même que le ciel, la terre, l'eau, l'air sont les parties intégrantes du monde, de même la vie, l'immortalité, la nécessité, la providence, la nature, l'âme, la raison sont les membres de Dieu ; leur point de réunion, c'est la bonté. Rien n'a été ni ne sera où Dieu ne se trouve ; il est le tout dans le tout et par le tout. Cet être unique, indivisible, éternel, infini, fut antérieur au premier-né des dieux, qui fut aussi le premier des rois. Ce n'est point par les mains, mais c'est par la parole que le monde a été fait, et cette parole de Dieu, qui est sa volonté, est en même temps son corps. Le suprême Créateur de l'univers engendra de lui-même ce créateur subordonné, fils semblable à son père. C'est *Kneph*, le dieu de Thèbes, dieu sans commencement, dieu immortel ; c'est *Amoun*, le Jupiter thébain, le démiurge, le dieu caché, qui se révèle sous la forme d'un bœuf, qui fait jaillir la lumière au sein des ténèbres, qui ouvre la carrière de l'année comme celle du monde et mène à sa suite tout le cortège des dieux. C'est l'esprit qui pénètre toutes choses, le principe de toute organisation, l'âme du monde enfin. On le représente entre autres sous la figure d'un homme de couleur bleue, pour exprimer que le Créateur est incompréhensible et invisible ; dans sa main sont la ceinture et le sceptre,

qui le désignent comme l'esprit vivifiant, comme le roi ; sur sa tête est une plume, emblème du mouvement et de l'intelligence. Enfin il est identique à cet *Hermès*, à ce pur esprit, qui, avant la création, avait écrit les livres sacrés. Avec l'esprit fut donnée la matière première, tous deux nés du principe unique, tous deux existant en lui de toute éternité, tous deux impérissables. Cette primitive matière est le lieu, le réceptacle et la circulation de toutes choses, que l'esprit pénètre, remplit et anime. Cette matière, aussi appelée symboliquement le *limon primitif*, renfermant en soi tous les éléments et toutes les formes élémentaires, était grossière et sans forme lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde, que *Kneph* laisse échapper de sa bouche, le Verbe manifesté, la raison ou la parole visible que le démiurge proféra lorsqu'il voulut former toutes choses. Ce monde, beau, mais non pas bon, le second des êtres existants, le premier des êtres souffrants, engendré lui-même, ne cesse d'engendrer, parce qu'il est mobile et que le mouvement n'est possible que par la génération ; il est pareil à une sphère et à une tête au-dessus de laquelle rien de matériel, au-dessous de laquelle rien d'intelligible. L'univers ressemble à un grand animal composé de matière et d'esprit ; c'est une grande divinité, image d'une plus grande, unie à elle, habitant en elle comme dans la source féconde de toute vie <sup>1</sup>. »

Tel est le fond de la théologie égyptienne. Toutes les grandes vérités sont là : un Dieu suprême qui produit tout par sa parole ; mais tout cela est enveloppé d'une infinité d'allégories, de symboles, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire l'objet de la plus grossière superstition. D'ailleurs les savants eux-mêmes, au lieu d'en conserver intactes les vérités primitives, les altéraient par leurs explications. Dieu seul est, disaient-ils ; Dieu seul a tout produit ; mais d'où ? De sa propre substance, fut leur

<sup>1</sup> M. Guignaut avec MM. Creuzer, et Goerres, *Religions de l'Antiquité*, t. 1, part. 2, p. 822.



raisonnement. Par là tout était dieu, on pouvait tout adorer. Moïse non-seulement pénétre dans ces mystères de la science, mais il en tirera la vérité captive, il la dégagera des systèmes et des raisonnements scientifiques, et la montrera dans la primitive simplicité, non plus à quelques adeptes, mais à tout un peuple, mais à tout le genre humain. Il commencera ainsi l'affranchissement, non-seulement de la postérité de Jacob, mais de toute la postérité d'Adam; il préparera cette universelle délivrance encore par un autre côté. Pour les sages de l'Égypte les lettres mêmes étaient un mystère; ils écrivaient, non pas avec des caractères alphabétiques qui fussent à la portée de tout le monde, mais avec trois sortes d'emblèmes, dont seuls ils avaient le secret. Moïse non-seulement pénétre ces mystères hiéroglyphiques, mais il les rendra inutiles désormais en écrivant la divine histoire du genre humain et de sa nation dans la langue-mère de l'Orient et avec des caractères alphabétiques que tout le monde pourra connaître et lire sans beaucoup de travail. Voilà comme dès lors Moïse prépara l'univers à la délivrance complète du Christ.

Il était certainement, ainsi que le dit saint Étienne, puissant par ses paroles, par ses lumières et ses connaissances. D'anciens auteurs profanes lui rendent le même témoignage. Artapan raconte que les prêtres de l'Égypte appelèrent Moïse Hermès ou l'interprète, le savant par excellence. Eupolème ajoute qu'il fut le premier sage, que le premier il donna les lettres aux Juifs, qui les communiquèrent aux Phéniciens et les Phéniciens aux Grecs<sup>1</sup>. Ce qui le confirme c'est que les Grecs conviennent avoir reçu leur alphabet de Phénicie; et, n'en convinssent-ils pas, l'alphabet lui-même est là pour le dire. En grec les noms des lettres, comme *alpha*, *bêta*, sont étrangers et ne signifient rien, tandis qu'en phénicien ou en hébreu chaque nom signifie la chose dont la lettre paraît avoir été primitivement la figure, de même que si, en français, on mettait la figure d'une maison pour un M, la figure d'un âne

pour un A, la figure d'un lion pour un L, et que lè tout se prononçât *mal*. C'est là un des artifices des hiéroglyphes égyptiens. Au lieu de s'envelopper de ces savantes ténèbres Moïse exposera tout au grand jour. Parmi cette infinité d'emblèmes hiéroglyphiques il en choisira peut-être une vingtaine des plus simples pour former ou du moins régulariser l'alphabet hébreu, qui, communiqué aux Grecs ou aux Latins, facilitera si prodigieusement l'intelligence des langues et la propagation des lumières<sup>1</sup>.

Saint Étienne dit, de plus, que Moïse était puissant par ses œuvres avant même qu'il eût quitté la cour de Pharaon. L'Écriture ne nous apprend pas quelles furent ces œuvres de puissance; mais l'historien Josèphe et Artapan, cité par Eusèbe, nous parlent d'une guerre que Moïse conduisit avec beaucoup de gloire. Les Éthiopiens, qui habitaient au midi de l'Égypte, avaient fait plusieurs incursions dans ce royaume et battu les troupes que Pharaon avait envoyées contre eux. Ce succès leur inspira tant d'audace qu'ils marchèrent sur Memphis. Dans cette extrémité, Moïse ayant été mis à la tête de l'armée égyptienne, non-seulement il les tailla en pièces, mais entra dans l'Éthiopie, s'empara de plusieurs villes, assiégea la capitale, nommée alors Saba et depuis Méroé, où il se conduisit avec tant de bravoure et de générosité que les ennemis devinrent ses amis. La princesse d'Éthiopie demanda, suivant Josèphe, à être son épouse, et, selon Artapan, les Éthiopiens reçurent de lui l'usage de la circoncision<sup>2</sup>.

Ici plus d'un lecteur qui ne saurait pas d'avance ce qui doit venir dirait en soi-même : « Je vois bien maintenant comment tout finira : le victorieux Moïse va se mettre à la tête des enfants d'Israël; ceux-ci le suivront d'enthousiasme; les Égyptiens reconnaissant les laisseront aller en paix. Il n'y a que trois jours de chemin d'Égypte en Chanaan; tout se terminera promptement et sans peine. » Ce sera tout l'opposé. Dieu ne voulait pas seulement introduire les Israélites dans la terre de promesse, il voulait sur-

<sup>1</sup> Artap., apud Euseb., *Præp.*, l. 9, c. 27. Eupolème, apud eumd., c. 26, et Clém. d'Alex., *Strom.*, l. 1.

<sup>1</sup> Schlegel, *Philosophie de l'Histoire*, t. 1, p. 167. —  
<sup>2</sup> Josèphe, *Antiquit.*, l. 2, c. 5. Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 9, c. 27.

tout en former un peuple, et un peuple tel qu'il pût durer jusqu'à la fin du monde; il voulait encore, à cette occasion, instruire tous les peuples. Or, depuis que l'abus du bien a produit le mal, ce n'est qu'avec beaucoup de mal que s'opère le bien, surtout un bien aussi considérable que l'éducation de tout un peuple et de tout le genre humain.

Suivant le récit très-croyable d'Artapan et de Josèphe, le pharaon devint jaloux de la renommée de son petit-fils adoptif <sup>1</sup>. Moïse, de son côté, s'élevant au-dessus de toutes les richesses de l'Égypte, renonça à l'adoption royale et préféra partager l'affliction de ses frères. Étant donc allé les voir, il en trouva un qu'un Égyptien frappait. Ayant regardé ça et là, et voyant qu'il n'y avait personne, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable <sup>2</sup>.

D'après une ancienne loi de l'Égypte, celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin <sup>3</sup>. On peut croire que, dans un sens, Moïse ne fit que se conformer à cette loi. « Il pensait encore, dit saint Étienne, que ses frères comprendraient par là que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait <sup>4</sup>. » « Ce qui montre, ajoute saint Augustin, qu'il avait reçu dès lors un ordre de Dieu pour être le chef libérateur de son peuple, quoique l'Écriture ne le marque pas expressément <sup>5</sup>. »

Mais ses frères ne le comprirent pas. Le lendemain, ayant rencontré deux Hébreux qui se querellaient, il tâcha de les accorder, disant : « Mes amis, vous êtes frères; comment vous faites-vous injure l'un à l'autre ? » Mais celui qui avait tort le repoussa, disant : « Qui t'a établi prince et juge sur nous ? Veux-tu me tuer, comme hier l'Égyptien ? » Moïse eut peur et se dit en lui-même : « Certainement la chose est découverte. » En effet Pharaon apprit ce qui s'était passé et cherchait à le faire mourir; mais Moïse s'enfuit en la terre de Madian et s'assit auprès d'un puits <sup>6</sup>.

Or le prêtre de Madian avait sept filles;

elles vinrent, puisèrent de l'eau, en remplirent les canaux pour abreuver les troupeaux de leur père. Des pasteurs survinrent qui les chassèrent. Alors Moïse se leva, prit leur défense et abreuva leurs brebis. Quand elles furent retournées chez Raguel, leur père, il leur demanda pourquoi elles étaient revenues plus tôt que de coutume. Elles répondirent : « Un homme égyptien nous a délivrées de la main des pasteurs; il a puisé de l'eau pour nous et il a donné à boire à nos brebis. » Il répliqua : « Où est-il ? Pourquoi avez-vous laissé cet homme ? Appelez-le, afin qu'il mange le pain avec nous. » Moïse consentit à demeurer avec lui, et reçut pour femme Séphora, sa fille, laquelle lui enfanta un fils qu'il appela Gersam, c'est-à-dire étranger là, disant : « J'ai été voyageur dans une terre étrangère. » Elle en enfanta un autre qu'il appela Éliézer, c'est-à-dire secours de Dieu, en disant : « Le Dieu de mon père, qui est mon secours, m'a délivré des mains de Pharaon <sup>1</sup>. »

Les Madianites, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, descendaient d'Abraham par Céthura; ils occupaient diverses régions de l'Arabie, s'unissaient volontiers, à ce qu'il paraît, à d'autres peuplades, telles que les Ismaélites et les Moabites. Les uns étaient marchands, les autres pasteurs. Raguel paraît avoir été de ces derniers. Plusieurs croient qu'il était en même temps prêtre et roi de la ville de Madian, comme Melchisédech l'avait été de Salem. Du reste, quand il est question d'un roi d'Arabes, il ne faut pas se représenter toujours un monarque absolu; ce n'était le plus souvent que le chef ou le patriarche de la tribu, comme on le voit aujourd'hui encore parmi eux. Il en est qui tiennent que Raguel, nommé ici, était le grand-père des sept filles; que Jéthro, dont il sera parlé dans peu, était leur père <sup>2</sup>, et que Hobab, qui plus tard servira de guide aux enfants d'Israël, était leur frère. D'autres pensent que Raguel et Jéthro sont le même personnage. Il y a toute apparence que, comme Melchisédech, il était prêtre du vrai Dieu; en effet Moïse s'attache à lui, prend

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiquit.*, l. 2, c. 5. Eusèbe, *Præp.*, l. 9, c. 27. — <sup>2</sup> Exode, 2, 12. — <sup>3</sup> Diodore, l. 1, c. 77. — <sup>4</sup> Act., 7, 20. — <sup>5</sup> *In Exod.*, q. 2. — <sup>6</sup> Exode, 2. Act., 7.

<sup>1</sup> Exode, 2. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 3, 18.



alliance dans sa famille, et Jéthro, à son arrivée dans le camp d'Israël, offrira des sacrifices au Seigneur. Enfin sa tribu entière suivra le peuple de Dieu dans la Terre promise, où elle subsistera et deviendra même puissante sous le nom de Cinéens.

Moïse avait quarante ans lorsqu'il s'enfuit de l'Égypte ; il en vécut quarante autres dans la terre de Madian, où il conduisit les brebis de Jéthro, son beau-père. C'est alors qu'il put écrire l'histoire de Job, encore toute vivante parmi les Arabes ; Job lui-même pouvait vivre encore, rétabli dans sa première prospérité. Son exemple était bien propre à soutenir la patience de Moïse et de son peuple.

Le premier roi de Babylone commença par être un fort chasseur ; le premier chef d'Israël commença par être pasteur. Le chasseur ne pense qu'à prendre et à tuer ; tel est un tyran ; aussi Homère appelle-t-il les bons rois non pas chasseurs, mais pasteurs de peuples ; quelquefois ils l'étaient de brebis mêmes. Et, de fait, gouverner des brebis, paître le troupeau bêlant, est comme un noviciat de gouverner les hommes, de paître le troupeau parlant, comme dit le langage antique. Le pasteur aime ses ouailles, il les connaît ; il les appelle par leur nom, il marche devant elles, les conduit dans de bons pâturages, les écarte des mauvais, compatit à leurs infirmités, bande leurs plaies, les porte dans ses bras quand elles sont fatiguées, les réchauffe dans son sein, partage avec elles sa propre nourriture, les cherche par monts et par vaux quand elles se sont égarées, les rapporte avec joie sur ses épaules, veille sur elles nuit et jour, les défend au péril de sa vie contre les loups, les ours et les lions. Tel sera pour tous les hommes le bon pasteur par excellence ; tel sera déjà Moïse pour les enfants d'Israël. Maintenant il conduit dans les déserts d'Arabie les brebis de son beau-père ; bientôt il conduira dans ces mêmes déserts le peuple de Dieu.

Le pharaon qui avait cherché à faire mourir Moïse était mort lui-même, mais les enfants d'Israël continuaient toujours à être accablés de travaux et à gémir. Dieu enfin exauça leur affliction, se souvint de l'alliance

qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et résolut d'opérer la délivrance qu'il leur avait promise <sup>1</sup>.

Un jour que Moïse eut conduit au fond du désert les brebis de son beau-père Jéthro, prêtre de Madian, il vint à la montagne de Dieu, à Horeb. Cette montagne est dans une presqu'île de l'Arabie, formée sur la mer Rouge par le golfe de Suez et par le golfe d'Élath ou d'Asiongaber. Là lui apparut l'ange de Jéhova dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : « J'irai, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume point. » Jéhova vit qu'il venait pour regarder, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il répondit : « Me voici. » Dieu ajouta : « N'approche point d'ici ; ôte ta chaussure, car le lieu sur lequel tu t'arrêtes est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu. Jéhova dit encore : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris au sujet de ceux qui l'oppriment, car je connais bien ses douleurs. Je suis donc descendu pour les délivrer de la main des Égyptiens et pour les emmener de cette terre-là en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent le lait et le miel, au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérezéens, des Hévéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est venu à moi, et j'ai vu l'affliction dont les accablent les Égyptiens. Maintenant donc viens, et je t'enverrai à Pharaon afin que tu retires de l'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël. »

Moïse répondit à Dieu : « Qui suis-je, moi, pour aller à Pharaon et retirer les enfants d'Israël de l'Égypte ? » Dieu dit : « Je serai avec toi, et ceci sera le signe que je t'ai envoyé : quand tu auras retiré mon peuple de l'Égypte, vous sacrificiez à Dieu sur cette montagne. » Moïse reprit : « Voilà que moi j'irai vers les enfants d'Israël, et je leur

<sup>1</sup> Exode, 2, 23-25.

dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Et s'ils me disent : Quel est son nom ? que leur dirai-je ? » Dieu dit à Moïse : « JE SUIS CELUI QUI SUIS ! Voici comme tu diras aux enfants d'Israël : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous. » Il ajouta : « Voici comme tu diras aux enfants d'Israël : Jéhova, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. C'est là mon nom pour l'éternité, mon souvenir de génération en génération. Va donc, assemble les anciens d'Israël et dis-leur : Jéhova, le Dieu de vos pères, m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disant : Je vous ai visités, et j'ai vu toutes les choses qui vous sont arrivées en Égypte. Et j'ai dit : Je vous retirerai de l'affliction de Mizraïm en la terre des Chananéens, terre où coulent le lait et le miel. Et ils entendront ta voix ; et tu iras, toi et les anciens d'Israël, au roi de Mizraïm, et lui diras : Jéhova, le Dieu des Hébreux, nous a appelés ; maintenant donc permettez-nous d'aller à trois jours, dans le désert, pour y sacrifier à Jéhova, notre Dieu. Mais je sais que le roi d'Égypte ne permettra pas que vous sortiez, si ce n'est par la force. J'entendrai donc ma main et je frapperai l'Égypte de toutes mes merveilles, que j'opérerai au milieu d'elle ; après cela il vous laissera aller. Je ferai en même temps trouver grâce à ce peuple aux yeux des Égyptiens, et, quand vous sortirez, vous n'irez pas les mains vides ; mais chaque homme demandera à son voisin, chaque femme à sa voisine et à son hôtesse des vases d'argent et d'or, et des vêtements, et vous les mettrez sur vos fils et vos filles, et vous dépouillerez ainsi l'Égypte <sup>1</sup>. »

Moïse répondit : « Ils ne me croiront point, ils n'écouteront point ma voix ; mais ils diront : L'Éternel ne t'est point apparu. » Et l'Éternel : « Qu'est-ce que tu tiens en ta main ? — Un bâton. — Jette-le par terre. » Il le jeta et il devint un serpent, de sorte que Moïse s'enfuyait. Mais l'Éternel lui dit : « Étends ta main et saisis sa queue. » Il l'étendit et saisit le serpent, qui redevint un

bâton : « Afin qu'ils croient, continua l'Éternel, que Jéhova, Dieu de leurs pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et de Jacob, t'est apparu. » L'Éternel lui dit encore : « Mets ta main en ton sein. » Et, quand il l'y eut mise, il la retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. A un autre commandement il la remit en son sein, puis il la retira, et elle était semblable au reste de sa chair. « S'ils ne te croient point, conclut l'Éternel, et n'écoutent point la voix du premier signe, ils croiront à la voix du second. Que s'il advient qu'ils ne croient pas à ces deux signes et n'écoutent pas ta voix, prends des eaux du fleuve et répands-les sur la terre, et ces eaux y deviendront du sang. »

Moïse insista auprès de l'Éternel : « De grâce, Seigneur ! je ne suis pas un homme de discours, ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que vous avez parlé à votre serviteur ; je suis une bouche pesante et une pesante langue. » L'Éternel lui dit : « Qui donc a fait la bouche de l'homme ? Qui donc a fait le muet et le sourd, celui qui voit et l'aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Va donc maintenant, et je serai en ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras. » Mais lui : « De grâce, Seigneur ! envoyez celui que vous devez envoyer. » L'Éternel, irrité contre Moïse, lui répliqua : « Aaron, le lévite, n'est-il pas ton frère ? Je sais qu'il parlera éloquemment. Eh bien ! le voilà qui vient au-devant de toi, et quand il te verra il se réjouira en son cœur. Parle-lui et lui mets les paroles en sa bouche ; moi je serai en ta bouche et en la sienne, et vous enseignerai ce que vous aurez à faire. Il parlera pour toi au peuple ; de cette manière il te sera une bouche, et toi tu lui seras un dieu. Prends aussi en ta main ce bâton par lequel tu feras des signes <sup>1</sup>. »

L'Horeb est une montagne d'Arabie ; c'est la même que le Sinaï ou Sina, si ce n'est que ces deux noms désignent deux sommets différents, le premier à 6,000 pieds, le second à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle est nommée, par anticipation, montagne de Dieu, parce que Dieu y apparut à Moïse et depuis à Élie. Le feu qui brûle ce

<sup>1</sup> Exode, 3.

<sup>1</sup> Exode, 4, 1-17.



buisson sans le consumer figurait en quelque sorte cette fournaise d'affliction qui, brûlant les Israélites sans les consumer, ne faisait que rendre leur conservation plus merveilleuse. Moïse avait alors quatre-vingts ans. La verge qu'il tenait à la main était sans doute le bâton avec lequel il dirigeait ses brebis et sur lequel il s'appuyait en marchant. C'était à la fois une houlette et un sceptre. Dans le langage de l'antiquité un sceptre est littéralement un bâton à s'appuyer, et Homère nous montre des rois se servant encore du leur pour frapper les hommes du peuple qui criaient dans les assemblées générales <sup>1</sup>. La verge de Moïse devint et le bâton pastoral pour conduire Israël comme société spirituelle ou Église, et le sceptre royal pour le gouverner comme société temporelle ou nation. Le sacerdoce et la royauté d'Israël, ainsi réunis dans Moïse, figuraient le sacerdoce et la royauté universelle réunis dans le Christ. Moïse aurait voulu que dès lors parût ce libérateur véritable annoncé par Jacob. De là ses supplications pressantes. C'est pour cela qu'il s'écrie : « De grâce, Seigneur ! envoyez celui que vous enverrez, » c'est-à-dire le grand Envoyé, le Désiré des nations, le vrai Sauveur d'Israël, l'Ange du grand conseil, l'Ange de l'éternelle alliance. Suivant le sentiment commun des premiers Pères de l'Église et des docteurs de la synagogue <sup>2</sup>, celui qui parlait à Moïse du milieu de ce buisson qui brûle sans subir aucune altération était lui-même cet Ange incréé qui devait apparaître un jour du sein d'une vierge devenue mère sans cesser d'être vierge ; le Chef invisible d'Israël dans le désert, que saint Paul nous insinue assez clairement avoir été le Christ <sup>3</sup> ; Celui enfin qui explique lui-même son nom de Jéhova, disant : « Je suis celui qui suis. »

Le nom de Jéhova, qui signifie en hébreu Celui qui est, Celui qui était, Celui qui sera, n'était pas inconnu aux anciens patriarches, mais ils l'employaient rarement. On ne

le trouve pas une seule fois dans les discours ni de Joseph, ni de Job et de ses amis. Dieu ne leur en avait pas encore révélé le profond mystère comme il fait ici à Moïse : Je suis celui qui suis, je suis parce que je suis, je suis celui qui serai, je serai celui qui serai, je serai parce que je serai. L'hébreu renferme tous ces sens. Je suis celui qui suis ; la créature n'est point, à proprement parler, ce qui est, mais ce qui subsiste d'un être d'emprunt. Je suis parce que je suis ; la créature n'est point parce qu'elle est, mais parce que Dieu l'a faite. Je suis celui qui serai ; c'est-à-dire, ainsi que l'entend l'ancienne synagogue, je suis leur Sauveur maintenant et je serai leur Sauveur dans un autre temps. On sent bien que c'est ici le même qui dit dans l'Apocalypse : « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin <sup>1</sup> ; » en un mot le Sauveur Jésus. C'est lui que Moïse demandait qui fût envoyé. Il ne paraîtra pas encore par lui-même, mais par un autre. Et cet autre est Moïse, qui pour cet effet sera plus qu'un homme ; il aura un prophète pour lequel il sera un dieu de révélation et de lumières, comme il sera pour Pharaon un dieu de puissance et de châtiments. Avec sa verge il brisera l'Égypte et son roi, comme le Christ brisera un jour l'univers et tous les rois. Et Moïse pourra dire, sans présomption, du Messie à venir : « L'Éternel vous suscitera un prophète comme moi <sup>2</sup>. »

A la suite de cette fameuse apparition Dieu redit à Moïse : « Va et retourne en Égypte ; car tous ceux qui recherchaient ta vie sont morts. Considère tous les prodiges que j'ai mis en ta main, afin que tu les fasses en la présence de Pharaon. Cependant j'endurcirai son cœur et il ne délivrera pas le peuple. Alors tu lui diras : Voici ce que dit Jéhova : Mon fils premier-né est Israël. Je t'ai dit : Délivre mon fils afin qu'il me serve ; et tu as refusé de le délivrer. Voilà que moi je tuerai son fils aîné. » Moïse alla donc et retourna vers Jéthro, son beau-père, et lui dit : « Je m'en irai et retournerai vers mes frères qui sont en Égypte, pour voir s'ils vivent encore. »

<sup>1</sup> *Iliade*, 2. — <sup>2</sup> Justin, in *Apolog.*, 2. Eusèbe, *Hist.*, 1. 1, c. 2. Hilar., 1. 4 et 5, de *Trin.* Basile, 1. 1 et 2, contra *Eunom.* Théodor., 9, 5, in *Exod.* Medrasch Rabba, 2. Lettre de M. Drach, p. 168, et *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*. Le protestant Michaëlis pense de même. — <sup>3</sup> 1. Cor., 10, 4 et 5.

<sup>1</sup> Apoc., 22, 13. — <sup>2</sup> Deut., 18, 15.

Et Jéthro lui répondit : « Va en paix. » Moïse prit alors sa femme et ses enfants, les plaça sur un âne et retourna en Égypte, portant le bâton ou le sceptre de Dieu en sa main <sup>1</sup>.

Un ancien poète, nommé Ézéchiel, avait composé en vers grecs une tragédie de Moïse et un drame sur la sortie d'Égypte ; Eusèbe en cite des fragments assez considérables. On y lit les mêmes faits que dans l'Écriture : l'exposition de Moïse sur le Nil, son adoption par la fille du roi, sa fuite au pays de Madian, son mariage avec Séphora, dont le père est à la fois et roi et pontife. Le poète n'y ajoute qu'une circonstance : c'est un songe que Moïse raconte à son beau-père. « Il me semblait voir dans un lieu très-élevé, dit-il, un trône immense qui allait jusqu'au ciel, et où était assis un auguste personnage avec le diadème et un grand sceptre à la main gauche. De la main droite il me fit signe, et je m'approchai du trône. Il me donna le sceptre et le diadème royaux, et me dit de m'asseoir sur le trône magnifique, duquel de lui-même il se retira. Je contemplais le vaste univers et par-dessous la terre et par-dessus les cieux. Voilà qu'une multitude d'étoiles tombent à mes pieds ; je les compte l'une après l'autre ; elles s'avancent comme une armée en bataille. Saisi de frayeur je m'éveillai. » Son beau-père lui répond : « O mon hôte, Dieu vous envoie un heureux présage. Puissé-je vivre quand ces choses vous arriveront ! Vous élèverez un trône glorieux, vous serez l'arbitre et le chef des humains. Vous avez contemplé toute la terre habitable, et ce qui est au-dessous et ce qui est au-dessus du ciel de Dieu ; c'est que vous verrez ce qui est, ce qui a été et ce qui sera <sup>2</sup>. » Le poète paraît avoir imité ce récit du songe de Joseph. Toujours voit-on par là que l'histoire de Moïse ne devait pas être inconnue au monde littéraire de la Grèce. Nous verrons plus tard ce qu'en disent deux auteurs grecs des plus savants, Diodore de Sicile et Strabon.

Moïse était en route et dans un lieu où passer la nuit lorsque l'Éternel vint à lui et menaça de le tuer par une maladie subite : il avait différé de circoncire le plus jeune de

ses enfants ; futur législateur de son peuple il lui devait l'exemple ; Dieu le menace de mort pour lui faire entendre quelle perfection il exige de ceux qu'il élève si haut. Séphora, voyant son époux en danger de la vie, prit aussitôt une pierre très-aiguë, circoncit la chair de son fils, et, touchant les pieds de Moïse, elle lui dit : « Vous m'êtes un époux de sang <sup>1</sup>, » parce qu'elle lui avait sauvé la vie par le sang de son fils. En effet dès ce moment il fut délivré du mal. Il paraît que Séphora s'en retourna chez son père avec ses deux enfants ; car nous verrons plus tard Jéthro les amener tous les trois à Moïse dans le désert de Sinaï.

Cependant l'Éternel dit à Aaron : « Va à la rencontre de Moïse au désert. » Il s'en alla, le rencontra en la montagne de Dieu et l'embrassa. Moïse lui raconta toutes les paroles que l'Éternel l'envoyait accomplir et tous les signes qu'il avait commandés. Ils vinrent donc tous deux en Égypte et rassemblèrent tous les anciens des enfants d'Israël. Aaron exposa toutes les paroles que l'Éternel avait dites à Moïse et fit des signes devant le peuple ; et le peuple crut et comprit que l'Éternel avait visité les enfants d'Israël et qu'il avait vu leur affliction, et, s'inclinant, ils l'adorèrent <sup>2</sup>.

Après cela Moïse et Aaron vinrent trouver Pharaon et lui dirent : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête dans le désert. » Mais il répondit : « Qui est Jéhova pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël ? Je ne connais point Jéhova et je ne laisserai point aller Israël. » Ils dirent : « Le Dieu des Hébreux nous a appelés ; permets-nous d'aller trois journées de chemin dans le désert pour sacrifier à Jéhova notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe de la peste ou du glaive. » Le roi d'Égypte répliqua : « Moïse et Aaron, pourquoi détournez-vous le peuple de ses occupations ? Allez à vos travaux. » Il dit encore, peut-être à ses officiers : « Les voilà en grand nombre ; la populace s'est accrue ; combien plus si vous les déchargez de leurs travaux. » Il commanda donc en ce jour à ceux qui

<sup>1</sup> Exode, 4. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Præp.*, l. 9, c. 29.

<sup>1</sup> Exode, 4. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 4, 27-31.



étaient chargés de presser le peuple et aux intendants : « Vous ne donnerez plus de paille au peuple pour faire des briques, comme auparavant; qu'ils aillent et s'en amassent eux-mêmes. Quant au nombre de briques qu'ils faisaient auparavant, vous ne l'exigerez pas moins et vous n'en diminuerez rien; car ils sont oisifs; c'est pour cela qu'ils crient : Allons et sacrifions à notre Dieu. Qu'on surcharge donc les travaux de ces gens-là et qu'ils s'y occupent, et ils ne s'arrêteront plus à des paroles de mensonge. »

La paille se pétrissait avec la brique ou se mêlait avec la terre broyée pour lui donner plus de consistance. Les exacteurs et les intendants sortirent donc et dirent au peuple : « Voici ce qu'a dit Pharaon : Je ne vous donne plus de paille; allez vous-mêmes et en amassez où vous pourrez en trouver; cependant rien ne sera diminué de votre ouvrage. » Et le peuple se répandit dans toute la terre d'Égypte pour amasser de la paille. Cependant les exacteurs les pressaient, disant : « Achevez chaque jour l'ouvrage de la journée comme lorsque la paille vous était fournie. » La chose était impossible. On frappa les inspecteurs des enfants d'Israël que les exacteurs de Pharaon avaient établis sur eux, et on leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas achevé le nombre de briques hier et aujourd'hui comme avant-hier ? » Alors les inspecteurs des enfants d'Israël s'en vinrent et crièrent à Pharaon : « Pourquoi agis-tu ainsi envers tes serviteurs ? On ne leur donne plus de paille, et cependant l'on nous dit : Faites toujours le même nombre de briques ! De plus, voilà que tes serviteurs sont battus, et on traite ton peuple comme des malfaiteurs. — Vous êtes des oisifs, leur dit-il, vous êtes des oisifs; c'est pour cela que vous dites : Allons et sacrifions à Jéhova. Allez donc et travaillez. Il ne vous sera point donné de paille, et vous fournirez toujours le nombre de briques accoutumé. »

Les inspecteurs des enfants d'Israël se voyaient dans une fâcheuse extrémité, obligés qu'ils étaient de dire : « Vous ne diminuerez rien du nombre de briques à fournir chaque jour. » Dans le moment même qu'ils sortaient de devant Pharaon ils rencontrèrent Moïse et Aaron et leur dirent : « Que l'Éter-

nel vous voie et qu'il juge ! car vous nous avez mis en mauvaise odeur devant Pharaon et devant ses serviteurs, et vous leur avez donné en main un glaive pour nous tuer. »

Moïse se tourna vers l'Éternel et dit : « Pourquoi affligez-vous si fort ces gens ? pourquoi m'avez-vous envoyé ? Car, depuis que je suis venu à Pharaon pour parler en votre nom, il traite ces gens encore plus mal, et vous, vous n'avez point délivré votre peuple <sup>1</sup>. » L'Éternel répondit à Moïse : « Tu verras maintenant ce que je ferai à Pharaon; car, de par une main puissante, il les laissera aller; de par une main puissante il les pressera même de sortir de sa terre. » Dieu lui dit encore : « C'est moi Jéhova ! J'ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Schadaï ou Dieu tout-puissant; mais je ne me suis point fait connaître à eux selon mon nom de Jéhova ou Celui qui est. Cependant j'ai fait mon alliance avec eux, en sorte de leur donner la terre de Chanaan, terre de leur pèlerinage, en laquelle ils ont été étrangers. J'ai entendu aussi le gémissement des enfants d'Israël, que leur arrache l'oppression des Égyptiens, et je me suis souvenu de mon alliance. C'est pourquoi dis aux enfants d'Israël : C'est moi Jéhova ! et je vous ferai sortir de dessous les fardeaux dont les Égyptiens vous oppriment, et je vous délivrerai de la servitude, et je vous rachèterai avec un bras tendu et par des jugements formidables; et je vous prendrai pour mon peuple, et je serai votre Dieu et vous saurez que c'est moi Jéhova votre Dieu, celui qui vous tire de dessous les fardeaux des Égyptiens. Je vous introduirai en la terre touchant laquelle j'ai levé par ma main pour la donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et je vous la donnerai en possession, moi l'Éternel. » Moïse raconta donc toutes ces choses aux enfants d'Israël; mais ils ne l'écoutèrent point, à cause de l'angoisse de leur esprit et de leurs travaux excessifs.

Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans, Aaron de quatre-vingt-trois. Amram, leur père, était mort à l'âge de cent trente-sept ans; Caath, leur grand-père, à l'âge de cent trente-trois, et Lévi, leur bisaïeul, à

<sup>1</sup> Exode, 5.

l'âge de cent trente-sept. Aaron avait pris pour femme Élisabeth, fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, prince de la tribu de Juda, laquelle lui enfanta Nadab, et Abiu, et Éléazar, et Ithamar. Éléazar avait également pris une femme qui lui enfanta Phinéas.

L'Éternel dit de nouveau à Moïse : « Va et parle à Pharaon, roi d'Égypte, afin qu'il laisse aller les enfants d'Israël hors de sa terre. » Mais Moïse répondit : « Voilà que les enfants d'Israël ne m'écoutent pas ; comment donc Pharaon m'écouterait-il, surtout étant, comme je suis, incirconcis des lèvres <sup>1</sup> ? » L'Éternel reprit : « Voilà que je t'ai établi le dieu de Pharaon et Aaron, ton frère, sera ton prophète. Tu lui diras toutes les choses que je te commanderai, et il parlera à Pharaon afin qu'il laisse aller les enfants d'Israël hors de sa terre. Cependant j'endurcirai son cœur, et je multiplierai mes signes et mes prodiges en la terre d'Égypte. Pharaon ne vous écoutera point ; mais je mettrai ma main sur l'Égypte, et j'en retirerai mon armée et mon peuple, les enfants d'Israël, dans la grandeur de mes jugements, et les Égyptiens sauront que c'est moi l'Éternel <sup>2</sup>. »

Voici la seconde fois que Dieu annonce qu'il endurecra le cœur de Pharaon. Ceux qui connaissent un peu la grammaire hébraïque ne seront pas surpris de cette manière de parler. En hébreu les verbes ont quatre conjugaisons actives ; la première exprime l'action simple, comme : il a endurecra ; la troisième y ajoute quelque chose de composé, comme : il a fait, il a laissé endurecra, il a ordonné, il a permis d'endurecra. Or la première se prend souvent pour la troisième, comme quand il est dit que Saül publia à son de trompe dans tout le pays, pour : il fit publier <sup>3</sup>. Ici donc, quand Dieu annonce qu'il endurecra le cœur de Pharaon, cela signifie qu'il le laissera s'endurecra. Aussi verrons-nous que ce roi endurecra lui-même son cœur, malgré tant de prodiges faits pour l'ammollir.

Moïse donc et Aaron, étant venus chez Pharaon, firent ainsi que l'Éternel avait ordonné. Aaron jeta la verge devant Pharaon

et devant ses serviteurs, et elle fut changée en une couleuvre. Pharaon fit venir les sages et les magiciens, et les enchanteurs d'Égypte, dont les deux principaux se nommaient Jannès et Mambres <sup>1</sup>, en firent autant par leurs secrets. Ils jetèrent chacun leur verge, et elles furent changées en serpents ; mais la verge d'Aaron dévora les leurs. Le cœur de Pharaon s'endurcit, et il ne les écouta point, ainsi que l'Éternel avait dit.

Dieu avait fait de Moïse son envoyé, son ministre plénipotentiaire. Ce n'est pas tout, il en avait fait un dieu, le dieu d'Aaron et le dieu de Pharaon. Comme tel Moïse devait se révéler aux hommes par des actions divines ou des miracles. C'est ce qu'il va faire, et ses ennemis mêmes seront forcés de lui rendre témoignage.

Les impies des derniers temps ont élevé contre les miracles plus d'une objection. Leur grand art est d'embrouiller les idées ; pour dissiper leurs prestiges il suffit de quelques questions fort simples et de la réponse que tout le monde y trouvera dans le sens commun.

D'abord qu'est-ce qu'un miracle ? Parmi toutes les définitions nous préférons celle d'un incrédule fameux, et cela pour que nul incrédule subalterne ne puisse y faire de chicane. « Un miracle, dit J.-J. Rousseau, est, dans un fait particulier, un acte immédiat de la puissance divine, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois. »

« Dieu peut-il faire des miracles ? » se demande le même. « Cette question sérieusement traitée, répond-il, serait impie si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer <sup>2</sup>. »

Mais qu'est-ce que l'ordre et les lois de la nature, et comment les connaissons-nous ? Nous les connaissons uniquement par l'expérience générale qui nous montre les mêmes effets constamment reproduits dans les mêmes circonstances. Nous nommons *lois* les causes de ces effets constants, et nous appelons *ordre* l'ensemble de ces lois.

<sup>1</sup> Exode, 6. — <sup>2</sup> Ibid., 7, 1-5. — <sup>3</sup> 1 Rois, 13, 3.

<sup>1</sup> 2 Tim., 3, 8. Plin., Nat. Hist., l. 39, c. 1. — <sup>2</sup> Lettre de la montagne.



Comment enfin savoir avec certitude qu'un fait particulier est un miracle, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois ? La réponse n'est pas difficile. Nous connaissons l'exception de la même manière que nous connaissons la règle, par le sens commun. En effet, c'est uniquement par le témoignage universel, par le consentement commun, que nous savons avec certitude qu'un phénomène est naturel ou conforme aux lois, à l'ordre constant de la nature. Quand donc ce même témoignage, soit immédiatement, soit médiatement, atteste qu'un fait, un phénomène quelconque est un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois, la réalité de ce changement ou de ce miracle est aussi certaine qu'il est certain qu'il existe un ordre et des lois de la nature, et quiconque refuse de croire sur ce point le témoignage général des hommes ne peut raisonnablement le croire sur aucun point; il ne peut plus ni connaître l'ordre de la nature et ses lois, ni même savoir s'il y a des lois et un ordre réel dans la nature<sup>1</sup>.

Mais, dira-t-on, le paganisme ne parla-t-il pas aussi de miracles ? Qu'il en parle, cela prouve que partout on a cru les miracles possibles, que partout on a cru que les miracles réels sont une preuve de l'intervention divine. Mais de tous ces prétendus prodiges, racontés sur oui-dire par Tite-Live, Tacite, Philostrate, il n'en est pas un seul dont le sens commun ait constaté la réalité. Nous les examinerons à mesure que le temps nous les présentera, et nous verrons que, comparés aux miracles consignés dans les livres saints, il leur advient comme aux serpents des enchanteurs d'Égypte : le mensonge est englouti par la vérité. Se peut-il, en effet, rien de comparable à cette suite imposante de miracles de Moïse et de Jésus-Christ, miracles qui embrassent tous les temps et tous les lieux ; miracles qui ont été faits à la face du ciel et de la terre, devant des milliers de témoins intéressés à les contredire ; miracles qui avaient pour but, non de flatter les passions des hommes, mais d'instruire et de réformer

l'univers ; miracles dont les deux plus miraculeux, le peuple juif et le peuple chrétien, sont toujours là également inexplicables et incontestables à la raison humaine ?

Il y en a qui supposent que, pour faire un miracle, Dieu est obligé de changer quelque chose au plan de sa providence. Esprits étroits, ils s'imaginent que Dieu leur est pareil ! Son éternelle sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur. Elle a créé l'univers comme en se jouant, elle le conserve de même. Ce qu'elle fait tous les jours est encore plus admirable que ce qu'elle fait rarement ; mais notre esprit s'y accoutume et n'en est plus touché. A la longue les hommes croiraient que les choses vont ainsi d'elles-mêmes et par une aveugle nécessité. La Sagesse l'a prévu ; elle s'est réservé dès toujours certains faits, non pas plus merveilleux, mais plus extraordinaires, pour réveiller notre attention et nous rappeler que c'est elle qui mène tout à son gré. Et les merveilles de tous les jours et les merveilles plus rares, tout se rapporte à la grande fin de toutes choses, la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Ainsi, d'après ce que la Sagesse elle-même nous apprend, c'est elle qui délivra le peuple saint de la nation qui l'opprimait. Elle entra dans l'âme du serviteur de Dieu et s'opposa par des signes et des prodiges aux rois les plus redoutables. Elle a rendu aux justes le prix de leurs travaux et les a conduits dans une voie admirable ; elle leur a servi d'abri pendant le jour et de lumière pendant la nuit ; elle les a conduits à travers la mer Rouge et les a fait passer au milieu des eaux profondes ; elle a submergé leurs ennemis et puis les a jetés morts au fond des abîmes. Et ainsi les justes emportèrent les dépouilles des méchants<sup>1</sup>. Ils ont marché à travers des déserts inhabitables, et ils ont dressé leurs tentes dans de vastes solitudes. Ils ont eu soif, ils vous invoquèrent, Seigneur, et un ruisseau jaillit pour eux du haut d'un rocher, tandis que vous avez fait verser du sang pour les impies. Vous avez éprouvé les uns comme

<sup>1</sup> *Essai sur l'indiff. en mat. de religion*, t. 4, ch. MIRACLES.

<sup>1</sup> Sag., 10.

un père qui avertit et condamné les autres comme un roi sévère qui interroge les crimes. Pour punir les pensées extravagantes et impies de ceux qui s'égarèrent jusqu'à adorer des serpents et les animaux les plus vils, vous avez envoyé contre eux une multitude d'animaux muets, afin qu'ils apprissent que chacun est tourmenté par où il a péché. Il n'était pas difficile à votre main puissante, qui a créé l'univers d'une matière informe, d'envoyer contre eux une multitude d'ours et de lions furieux, ou des animaux d'une espèce inconnue, pleins d'une fureur jusqu'à inouïe, respirant la flamme, répandant une noire fumée et lançant par les yeux d'horribles étincelles, qui non-seulement auraient pu les exterminer par leurs morsures, mais dont le seul aspect les aurait fait mourir de frayeur. Sans cela ils pouvaient périr par un seul souffle de votre puissance; mais vous avez réglé toutes choses avec nombre, avec poids et avec mesure. La souveraine puissance est à vous seul à jamais, et qui résisterait à la force de votre bras? Tout le monde est devant vous comme ce petit grain qui à peine fait pencher la balance et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre. Mais vous avez en pitié tous les hommes parce que vous pouvez tout, et vous dissimulez leurs péchés afin qu'ils fassent pénitence; car vous aimez tout ce qui est, et vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait, puisque, si vous l'aviez haï, vous ne l'auriez point créé. En effet, qu'y a-t-il qui pût subsister si vous ne vouliez pas, ou se conserver si vous ne l'appeliez? Mais vous êtes indulgent envers toutes les créatures, parce qu'elles sont à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes.

On voit par ces paroles que, si Dieu frappe l'Égypte, c'est encore moins pour la punir que pour la convertir. En délivrant les Hébreux de la servitude des Égyptiens il voulait délivrer les Égyptiens d'une servitude bien autrement déplorable. Les Hébreux étaient asservis par la violence à des hommes; les Égyptiens étaient asservis par la superstition à des bêtes. Cela est si vrai qu'en lisant

dans la géographie de Strabon la description de l'Égypte on croit lire la description d'une ménagerie. Ici c'est le gouvernement et la ville du bœuf; là le gouvernement et la ville de la vache; à droite le gouvernement et la ville du chien; à gauche le gouvernement et la ville du chat; de ce côté le gouvernement et la ville du loup; de l'autre le gouvernement et la ville du lion; en bas le gouvernement et la ville du bouc; en haut le gouvernement et la ville du crocodile. Et il n'y avait pas que le nom de bestialité; chaque province, chaque ville avait son espèce de bêtes à qui elle rendait un culte. Il y avait des terres dont les revenus étaient destinés à l'entretien de ces animaux; un certain nombre d'hommes et de femmes d'un rang distingué étaient chargés de les garder dans des appartements consacrés, de leur tenir compagnie, de les servir et de les nourrir de toutes sortes de mets exquis, comme de poisson coupé en tranches, de la fleur de farine bouillie dans du lait, de gâteaux de toutes sortes faits avec du miel et de la chair d'oie bouillie ou rôtie. Ceux qui vivaient d'animaux crus étaient nourris de différentes espèces d'oiseaux. Outre cela on les lavait dans des bains tièdes et on les parfumait d'onguents les plus précieux et les plus odoriférants. Ils se couchaient sur des tapis magnifiques. La charge de garder et de nourrir tous ces animaux sacrés était un emploi dans lequel les enfants succédaient à leurs parents, et qui, loin d'être vil, était tellement estimé des Égyptiens que les personnes qui en remplissaient les fonctions en retiraient beaucoup de gloire; elles portaient des marques de distinction, et dès qu'on les reconnaissait on fléchissait le genou devant elles.

Si quelqu'un tuait volontairement un des animaux sacrés il était condamné à mort; s'il avait fait cette action sans le vouloir la peine qu'il devait subir était remise à la discrétion du prêtre; mais si un homme tuait, volontairement ou non, un chat, un faucon ou un ibis, on le mettait à mort sans miséricorde. Souvent le peuple, dans ces occasions, ne pouvant contenir sa fureur, se jetait sur le malheureux et l'assommait sans autre forme de procès. Diodore de Sicile rapporte à ce

<sup>1</sup> Ég., 11.



sujet l'exemple remarquable d'un Romain qui, ayant tué par mégarde un chat, fut mis en pièces par le peuple, qui n'eut aucun égard ni à l'entremise de plusieurs personnes considérables envoyées par le roi pour obtenir sa grâce, ni au pouvoir des Romains, avec lesquels les Égyptiens étaient sur le point de faire la paix<sup>1</sup>. Si quelqu'un, par hasard, trouvait une de ces bêtes morte, il s'en tenait éloigné à une certaine distance et protestait avec de grandes lamentations qu'il l'avait trouvée sans vie. Enfin rien n'était plus sacré pour les Égyptiens que ces sortes de divinités pendant qu'elles vivaient. Quand il mourait un chat dans quelque maison toute la famille se rasait les sourcils ; si c'était un chien elle se rasait tout le corps et ne faisait aucun usage des provisions qu'elle pouvait avoir alors. Les cadavres de ces animaux étaient enveloppés dans de beau linge ; on les embaumait avec de l'huile de cèdre et d'autres préparations aromatiques, et on les mettait dans des cercueils consacrés.

Aujourd'hui encore, auprès de la ville de Bubaste, on trouve d'immenses tombeaux remplis de cadavres précieusement embaumés et ce sont des cadavres de chats. Bubaste, ou la Ville des Chats, était le cimetière national ou plutôt le Panthéon de ces animaux.

Il est bien à croire que, du temps de Moïse, les choses n'en étaient point encore à l'excès où elles furent du temps d'Hérodote, de Diodore et de Strabon ; mais il n'est point à douter que cette prodigieuse superstition ne fût dès lors bien enracinée. C'est pour les en guérir que Dieu frappe les Égyptiens à coups redoublés, en commençant par le Nil, qui était un des principaux objets de leur culte.

L'Éternel parla de nouveau à Moïse : « Dis à Aaron : Prends ta verge et étends ta main sur les eaux de l'Égypte, sur les fleuves, sur les canaux, sur les marais et sur tous les lacs, afin qu'ils soient changés en sang, et que le sang soit, dans toute la terre d'Égypte, dans les vases de bois et dans les vases de pierre. » Moïse et Aaron firent ce que l'Éternel avait ordonné, et Aaron, levant la verge, frappa l'eau du fleuve en la présence de Pharaon et

de ses ministres, et elle fut changée en sang. Les poissons qui étaient dans l'eau moururent, le fleuve se corrompit ; les Égyptiens ne pouvaient plus en boire l'eau, et il y avait du sang dans toute l'Égypte<sup>1</sup>.

Les Égyptiens considéraient le Nil comme une image sensible du créateur et conservateur de l'univers. A cela il y avait quelque fondement. L'univers tient de Dieu son existence et sa beauté ; l'Égypte tient l'une et l'autre du Nil. Les Égyptiens ne s'en tinrent pas là ; le fleuve ne fut plus pour eux qu'une manifestation réelle de ce Dieu qui, sous une forme visible, vivifiait et conservait leur pays<sup>2</sup>. En cette qualité il eut un culte et des prêtres. Pour les détromper de cette exagération superstitieuse, l'Éternel, à la voix de Moïse, le tourne en sang, le fait devenir pour ses stupides adorateurs une cause de mort au lieu d'une source de vie. Ce châtiment, qui dura sept jours, leur montrait clair comme le soleil que le Nil, avec tous les animaux qu'il renferme, avec toute la fécondité qu'il communique à l'Égypte, était dans la main de l'Éternel que prêchaient Moïse et Aaron ; que ce n'était pas la créature, l'élément liquide qu'il fallait adorer, mais le Créateur, qui fait et change tout à son gré.

Il y avait encore là une autre leçon. Les Égyptiens avaient noyé dans le Nil les enfants des Hébreux ; le fleuve, devenu leur accusateur, leur présente partout, au lieu de son eau limpide, le sang de ces innocentes victimes. C'est la réflexion du livre de la Sagesse<sup>3</sup>.

Les hommes de bonne volonté pouvaient profiter de ces terribles avertissements pour rentrer en eux-mêmes ; tel ne fut point Pharaon. Ses magiciens s'étant fait apporter de l'eau, vraisemblablement de la mer, qui n'était pas loin, la firent, eux aussi, paraître comme du sang. Là-dessus, ainsi que l'avait prédit l'Éternel, le cœur de Pharaon s'endurcit ; il n'écouta point Moïse, mais s'en retourna dans son palais sans y faire une plus sérieuse attention.

Quant aux Égyptiens, ils se mirent tous à creuser la terre autour du fleuve pour trouver

<sup>1</sup> Diod. de Sic., l. 1.

<sup>1</sup> Exode, 7. 21. — <sup>2</sup> Champollion, *Panthéon égyptien*, Cnoupbis-Nilus. — <sup>3</sup> Sagesse, 11, 7 et 8.

de quoi boire ; car l'eau du fleuve même n'était plus potable <sup>1</sup> ; mais, au rapport de Philon, il sortit du sang de tous les endroits où ils ouvrirent la terre, comme il sort du sang d'un corps que l'on perce avec une épée <sup>2</sup>. Une foule de peuple en mourut pendant les sept jours que dura cette plaie ; le livre même de la Sagesse le donne à entendre <sup>3</sup>.

La première plaie, prise du Nil, n'avait guère touché Pharaon et ses ministres ; ayant du vin et d'autres liqueurs, ils se passaient facilement de boire de l'eau. Une seconde plaie va sortir du fleuve, qui aura plus d'effet. Sur un ordre de Dieu transmis par Moïse, Aaron étendit sa main avec son bâton sur les fleuves, sur les canaux et sur les marais. Aussitôt toute la terre d'Égypte fourmilla de grenouilles ; elles montèrent et entrèrent dans le palais du roi, dans sa chambre à coucher, sur son lit, dans les maisons de ses officiers et dans celles de tout son peuple, jusque dans les fours et dans la pâte. Les magiciens vinrent encore augmenter le mal ; eux aussi firent venir des grenouilles ; mais, à leur grande confusion, ils ne purent les chasser ensuite quand ils le voulurent. Ces rampantes bêtes affligeaient donc toute l'Égypte ; nul moyen de s'en délivrer ; mortes, elles infectaient et les eaux et les airs ; vivantes, elles salissaient tout par leur contact, offusquaient la vue par leur difformité, assourdissaient les oreilles par leurs interminables coassements. Elles semblaient vouloir rappeler aux Égyptiens les cris de ces milliers d'enfants qu'ils avaient jetés dans ce même fleuve d'où elles sortaient.

Vaincu, Pharaon appela Moïse et Aaron et leur dit : « Suppliez l'Éternel qu'il éloigne les grenouilles de moi et de mon peuple, et je laisserai aller le peuple d'Israël afin qu'il sacrifie à l'Éternel. » Il ne dit plus : « Qui est Jéhova, qui est l'Éternel, pour que j'écoute sa voix ? » Déjà il sait et confesse que c'est le souverain Seigneur de toutes choses. Moïse, pour l'en convaincre de plus en plus, lui répond : « Marque-moi le temps où je prierai pour toi, et pour tes serviteurs,

et pour ton peuple, afin d'éloigner les grenouilles de toi, de ta maison, de tes serviteurs, de ton peuple, et qu'il n'y en ait plus que dans le fleuve. — Demain, » répondit Pharaon. Et Moïse : « Je ferai selon ta parole, afin que tu saches que rien n'est comme Jéhova, notre Dieu. » Moïse pria, et les grenouilles moururent dans les maisons, dans les cours et dans les champs. On les rassembla en de grands monceaux et la terre en fut infectée. Mais Pharaon, voyant du relâche, endurcit son cœur et n'exécuta point sa promesse, ainsi que l'Éternel avait dit.

Une plaie encore plus humiliante va suivre, qui confondra les magiciens. Aaron, d'après l'ordre que lui en donna Moïse de la part de Dieu, frappa de son bâton la poussière de la terre, et la poussière fut changée en vermine, qui s'attacha aux hommes et aux bêtes. Les magiciens firent leurs enchantements accoutumés pour en produire également ; mais ils ne purent et dirent à Pharaon : « Le doigt de Dieu est ici. » Par où ils avouaient que, dans tout ce qu'ils avaient fait, eux, jusque-là, il n'y avait rien de divin, mais que c'étaient simplement ou des tours d'adresse, des prestiges, ou l'effet de quelques connaissances secrètes, qui n'excluaient pas l'intervention du diable ; qu'au contraire dans les prodiges de Moïse l'intervention divine était incontestable. Cet aveu était bien propre à toucher Pharaon. Son cœur endurci y fut insensible, comme avait dit l'Éternel. Une tradition orientale rapporte que les deux magiciens se convertirent sincèrement et souffrirent même la mort pour la vraie foi <sup>4</sup>.

La quatrième plaie ne tarda pas. L'Éternel dit à Moïse : « Lève-toi dès le matin et te présente devant Pharaon, car il ira vers le fleuve, et tu lui diras : Ainsi parle Jéhova : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me rende l'hommage qui m'est dû. Que si tu ne le laisses aller, voilà que j'enverrai contre toi, et contre tes serviteurs, et contre ton peuple, et en tes maisons, une nuée de mouches ; les maisons des Égyptiens en seront remplies, ainsi que toute la terre qu'ils habitent. Mais en ce jour-là j'opérerai un prodige en

<sup>1</sup> Exode, 7. — <sup>2</sup> Philon, *de Vita Mosis*, l. 1. — <sup>3</sup> Sag., 11, 9.

<sup>4</sup> Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 32, 2.



la terre de Gessen, en laquelle est mon peuple; là il n'y aura point de mouches, afin que tu saches que moi, l'Éternel, je suis présent au milieu de cette terre. Je mettrai cette séparation entre ton peuple et le mien. Demain ce prodige sera. » Et l'Éternel fit ainsi. Une grande nuée de mouches vint en la maison de Pharaon et de ses serviteurs, et en tout le pays d'Égypte, et la terre en était infectée. Pharaon appela Moïse et Aaron et leur dit : « Allez, et sacrifiez à votre Dieu en cette terre même. » Moïse répondit : « Il ne peut être ainsi, car nous devons immoler à Jéhova, notre Dieu, des choses que les Égyptiens tiennent pour abominables; que si nous immolons les abominations des Égyptiens devant leurs yeux, ils nous lapideront. Nous nous avancerons dans le désert durant trois jours, et nous sacrifierons à Jéhova, notre Dieu, suivant qu'il nous dira. » Pharaon dit : « Je vous laisserai aller afin que vous sacrifiez à Jéhova, votre Dieu; toutefois n'allez pas plus loin. Priez pour moi. » Moïse reprit : « Quand je serai sorti de ta présence je prierai l'Éternel, et demain les mouches s'éloigneront de Pharaon, et de ses serviteurs, et de son peuple. Toutefois ne trompe plus désormais en ne laissant pas aller le peuple pour sacrifier à l'Éternel. » A la prière de Moïse Dieu détruisit les mouches, et il n'en demeura pas une; mais Pharaon endurcit encore une fois son cœur et ne laissa point aller le peuple <sup>1</sup>.

D'après les connaissances actuelles sur l'Égypte, il paraît certain que les anciens sages de ce pays ne reconnaissaient au fond qu'une seule divinité, qui s'émanait, se manifestait sous trois formes principales, lesquelles se reproduisaient sous un plus grand nombre de formes secondaires. Toutes ces formes ou manifestations, étant personnifiées, devenaient en un sens autant de divinités différentes, sans cesser d'être au fond toujours la même. Elles avaient non-seulement leur image dans la trinité humaine, l'homme, la femme, l'enfant, mais encore des emblèmes sans nombre dans la nature animale. Le bœuf, chef du troupeau, était l'emblème du souverain Seigneur de

toutes choses; le scarabée, qui passait dans l'esprit des Égyptiens pour l'animal le plus productif, était l'emblème du Créateur; l'épervier, à l'œil perçant, était l'emblème de Celui qui voit tout. Le bœuf, la vache, d'autres animaux avaient, dans la langue mystérieuse des hiéroglyphes, des significations analogues. Le vulgaire, qui ne pénétrait point ces secrets, adorait non-seulement les formes divines, mais encore les animaux qui en étaient les symboles hiéroglyphiques, ou, s'il ne les adorait pas toujours comme des dieux, il les vénérât comme sacrés. Tels étaient le taureau, la vache, le bouc, le bœuf, la brebis. Les Hébreux n'auraient pu immoler aucun de ces animaux sous les yeux des Égyptiens sans leur paraître d'abominables sacrilèges. C'est ce que Moïse fait entendre à Pharaon. Voilà aussi pourquoi Dieu châtie les Égyptiens par les animaux les plus vils, afin de les guérir de leur superstition bestiale; voilà pourquoi il confond les sages de l'Égypte, afin de les contraindre à publier la vérité qu'ils tenaient captive; voilà pourquoi Moïse écrit toutes les vérités nécessaires, non avec des caractères emblématiques, mais avec des caractères communs, afin que la multitude ne fût plus si facilement la dupe des savants et de leurs énigmes.

L'Éternel envoya Moïse annoncer à Pharaon, pour le lendemain, une peste affreuse sur tous les animaux qui étaient dans les champs, sur les chevaux, sur les ânes, sur les chameaux, sur les bœufs, sur les brebis des Égyptiens, tandis que rien ne mourrait aux enfants d'Israël. L'effet suivit de près la menace; le lendemain les troupeaux des Égyptiens, qui restaient dans les champs, périrent tous, tandis que rien ne périt dans ceux des Israélites. Pharaon envoya s'en assurer, et toutefois endurcit encore son cœur.

Alors l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : « Remplissez vos mains de cendre et que Moïse la jette vers le ciel en présence de Pharaon; et il s'en formera une poussière qui se répandra sur toute l'Égypte; elle fera naître des enflures brûlantes et des ulcères sur les hommes et sur les bêtes dans tout le pays. » Ils prirent donc de la cendre de

<sup>1</sup> Exode, 8.

fournaise, se présentèrent devant Pharaon, et Moïse la jeta vers le ciel. Aussitôt il se forma des enflures et des ulcères sur les hommes et les bêtes dans toute l'Égypte. Les magiciens eux-mêmes ne pouvaient se tenir devant Moïse à cause des plaies qui leur étaient venues. Mais l'Éternel endurcit le cœur de Pharaon, en sorte qu'il n'écouterait rien.

La septième plaie va venir. L'Éternel dit à Moïse : « Lève-toi dès le matin et va en la présence de Pharaon, lui disant : Ainsi parle Jéhova, Dieu des Hébreux : Laisse aller mon peuple afin qu'il me serve ; car, pour cette fois, j'enverrai toutes mes plaies en ton cœur, et sur tes serviteurs, et sur ton peuple, afin que tu saches que rien n'est semblable à moi en toute la terre. Déjà maintenant si, étendant la main, je t'avais frappé de peste, toi et ton peuple, tu serais retranché de la terre ; mais je t'ai conservé pour faire éclater en toi ma puissance, et afin que mon nom soit raconté dans tout le monde. Opprimeras-tu encore mon peuple de manière à ne pas le laisser aller ? Voici que demain, à cette heure, je ferai pleuvoir une grêle si horrible qu'il n'y en a pas eu de semblable en Égypte depuis le jour qu'elle a été fondée jusqu'à présent. Maintenant donc envoie et rassemble ton bétail et tout ce qui t'appartient dans les champs ; car hommes et bêtes, tout ce qui sera trouvé dehors, la grêle descendra sur eux et ils mourront. »

Celui donc qui, d'entre les serviteurs de Pharaon, craignait la parole de l'Éternel, fit retirer ses serviteurs et ses troupeaux à la maison ; mais celui qui ne prit point à cœur la parole de Jéhova laissa ses serviteurs et ses troupeaux dans les champs. Il put arriver déjà quelque chose de semblable lorsque Moïse annonça la peste sur les animaux qui étaient dans la campagne ; plusieurs purent être sauvés dès lors. En outre, quand il est dit précédemment que tous les troupeaux moururent de la peste, cela peut signifier, d'après un usage familier à l'Écriture, que, dans tous les troupeaux, il mourut un certain nombre de bêtes ; ce qui n'empêche point qu'il n'y en eût beaucoup d'épargnées.

Pour la septième plaie Moïse étendit son bâton vers le ciel ; l'Éternel envoya les ton-

nerres, la grêle, et des feux parcourant la terre. La grêle et le feu tombaient entremêlés, sans que la grêle éteignît le feu ni que le feu fit fondre la grêle. Cette grêle était si grosse que jamais on n'en avait vu de pareille en toute l'Égypte depuis qu'elle est habitée. Elle frappa tout ce qui était dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes et aux plantes ; elle brisa même tous les arbres. Le lin et l'orge furent détruits, car l'orge avait déjà poussé son épi et le lin commençait à monter en graine ; mais le froment et les blés ne furent point endommagés, parce qu'ils étaient plus tardifs. Il n'y eut qu'au pays de Gessen, où étaient les enfants d'Israël, que cette grêle ne tomba point.

Alors Pharaon envoya et appela Moïse avec Aaron et leur dit : « J'ai péché encore cette fois ; l'Éternel est juste, mais moi et mon peuple nous sommes impies. Priez l'Éternel qu'il fasse cesser les tonnerres de Dieu et la grêle, et je vous laisserai aller, et vous ne demeurerez pas davantage. » Moïse lui répondit : « Quand je serai sorti de la ville j'étendrai mes mains vers Jéhova, et les tonnerres cesseront, et il n'y aura plus de grêle, afin que tu saches que c'est à Jéhova la terre. Mais toi et tes serviteurs, je le sais, vous ne craignez point encore Jéhova, Dieu. »

Moïse accomplit sa promesse ; mais Pharaon, voyant que la pluie, la grêle et les tonnerres avaient cessé, augmenta son péché, endurcit son cœur, lui et ses ministres, et il ne laissa point aller les enfants d'Israël <sup>1</sup>.

L'Éternel dit alors de nouveau à Moïse : « Va vers Pharaon, car j'ai endurci son cœur et le cœur de ses serviteurs, afin que j'opère mes prodiges au milieu d'eux, et afin que tu racontes aux oreilles de ton fils, et au fils de ton fils, ce que j'ai fait contre les Égyptiens, et les prodiges que j'ai opérés, parmi eux, afin que vous sachiez que c'est moi Jéhova. »

Moïse donc et Aaron vinrent vers Pharaon et lui dirent : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu des Hébreux : Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Laisse aller mon peuple, afin qu'il me rende le culte qui m'est dû. Que si tu refuses et ne le

<sup>1</sup> Exode, 9.



veux laisser aller, voilà que j'amène demain les sauterelles en tes contrées ; elles couvriront la surface de la terre, tellement qu'on ne pourra la voir ; elles consumeront ce qui est resté de la grêle, et elles rongeront tous les arbres qui sont dans les champs. Enfin elles rempliront tes maisons et celles de tes serviteurs, ainsi que de tous les Égyptiens, et jamais ni tes pères ni tes aïeux n'en auront vu de semblables, depuis le temps qu'ils ont été sur la terre jusqu'à ce jour. » Puis il se retira et sortit de la présence du roi.

Cependant les ministres de Pharaon lui dirent : « Jusques à quand cet homme-ci nous sera-t-il en ruine ? Laissez aller ces gens-là, qu'ils rendent leur hommage à Jéhova, leur Dieu. Ne voyez-vous pas encore que l'Égypte périt ? » On rappela donc Moïse et Aaron vers Pharaon, qui leur dit : « Allez, rendez vos hommages à Jéhova, votre Dieu. Mais qui sont ceux qui doivent y aller ? » Moïse répondit : « Nous irons avec nos enfants et nos vieillards, avec nos fils et nos filles, avec nos brebis et nos bœufs, car nous avons à célébrer une fête de l'Éternel. » Pharaon répliqua : « Que l'Éternel soit avec vous de la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfants ! Qui peut douter que vous ne tramiez quelque chose de mal ? Il ne sera pas ainsi : allez ce que vous êtes d'hommes et rendez vos hommages à l'Éternel, car c'est ce que vous avez demandé. » Et aussitôt on les chassa de la présence de Pharaon.

Moïse alors étendit son bâton sur la terre d'Égypte, et l'Éternel fit souffler tout ce jour-là et toute la nuit un vent d'orient qui, le matin, amena les sauterelles. Elles se répandirent innombrables dans toutes les provinces, couvrirent la face de la terre, dévorèrent toute l'herbe des champs et tout ce que la grêle avait laissé de fruit sur les arbres, tellement qu'il ne resta rien de vert sur les arbres ni dans les champs en toute l'Égypte. Aussi Pharaon se hâta-t-il d'appeler Moïse et Aaron et de leur dire : « J'ai péché contre l'Éternel, votre Dieu, et contre vous ; mais pardonnez-moi mon péché encore une fois et priez l'Éternel, votre Dieu, pour qu'il éloigne de moi cette mort. » Moïse donc, s'étant éloigné de Pharaon, pria l'É-

ternel ; et l'Éternel fit souffler un vent très-fort de l'occident, qui enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge, de sorte qu'il n'en demeura pas une dans toutes les provinces d'Égypte. Mais l'Éternel laissa le cœur de Pharaon s'endurcir et il ne renvoya pas les enfants d'Israël.

Pour la neuvième et avant-dernière plaie l'Éternel dit à Moïse : « Étends ta main vers le ciel, et que les ténèbres soient si épaisses sur toute la terre d'Égypte qu'on puisse les toucher. » Moïse étendit sa main vers le ciel et des ténèbres horribles se répandirent sur toute la terre d'Égypte durant trois jours. Nul ne vit son frère, nul ne put quitter le lieu où il était ; mais partout où habitaient les enfants d'Israël brillait la lumière. Ce qui augmentait l'horreur de ces ténèbres pour les Égyptiens, c'est qu'ils n'y apercevaient ni soleil ni étoiles ; le feu même n'y répandait point de clarté. Dans cette nuit funeste leur conscience criminelle leur faisait tout appréhender, et le bruit des eaux, et le cri des bêtes, et la chute d'une feuille. De lugubres fantômes venaient mettre le comble à leur effroi. Cependant ils entendaient les enfants d'Israël qui, non loin d'eux, jouissaient de la lumière du jour et se livraient à la joie ; ils les félicitaient sur leur bonheur, les remerciaient de ce que, dans cette occasion, ils ne se vengeaient pas des injures qu'on leur avait faites, et ils leur en demandaient pardon <sup>1</sup>.

Pharaon appela Moïse et Aaron et leur dit : « Allez, rendez vos hommages à l'Éternel ; que vos brebis seulement et vos bœufs demeurent, et que vos enfants mêmes aillent avec vous. » Moïse répondit : « Tu nous donneras aussi les sacrifices et les holocaustes que nous offrons à Jéhova, notre Dieu. Tous nos troupeaux iront avec nous, et il ne restera pas une corne de leurs pieds ; car il nous les faut pour le culte de Jéhova, notre Dieu, d'autant plus que nous ne savons pas ce que nous lui devons immoler jusqu'à ce que nous soyons arrivés au lieu même. » Mais l'Éternel endurcit le cœur de Pharaon, et il ne voulut pas les laisser aller. Au contraire Pharaon dit à Moïse : « Retire-toi et prends

<sup>1</sup> Sag., 17 et 18.

garde de ne plus paraître en ma présence ; car tu mourras le jour que tu te présenteras à moi. » Moïse répondit : « Qu'il soit fait ainsi que tu l'as dit ; je ne verrai plus ta face. »

Il ajouta de suite : « Voici ce qu'a dit l'Éternel : Vers le milieu de la nuit je parcourrai l'Égypte, et tout premier-né mourra en la terre des Égyptiens, depuis le premier-né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'aux premiers-nés de la servante qui fait tourner la meule et jusqu'aux premiers-nés des animaux. Un grand cri s'élèvera dans toute la terre d'Égypte, tel qu'il n'y en eut pas avant et qu'il n'y en aura point à l'avenir ; mais, parmi les enfants d'Israël, pas un chien ne remuera la langue, ni contre un homme, ni contre une bête, afin que vous sachiez quelle différence Jéhova met entre les Égyptiens et Israël. Alors tous tes serviteurs que voici descendront vers moi et m'adoreront, disant : Sors, toi et tout le peuple qui t'est soumis, et après cela je sortirai. » Ayant parlé de la sorte, il s'éloigna très-irrité de la présence de Pharaon. Moïse était devenu alors un très-grand personnage dans la terre d'Égypte, et aux yeux des ministres du roi et aux yeux du peuple <sup>1</sup>.

Précédemment déjà l'Éternel avait dit à Moïse et à Aaron, en la terre d'Égypte : « Ce mois-ci vous sera le commencement des mois et le premier d'entre les mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dites-leur : Au dixième jour de ce mois que chacun de vous prenne un agneau par famille et par maison. Une famille est-elle si peu nombreuse qu'elle ne puisse suffire à manger l'agneau : elle prendra son voisin le plus proche, jusqu'au nombre de personnes suffisant pour le manger. Or cet agneau sera sans tache, mâle, ayant un an ; vous pourrez le prendre parmi les brebis ou parmi les chèvres. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute l'Église et la multitude d'Israël l'immolera entre les deux soirs. Ils prendront de son sang, et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le linteau des portes des maisons où ils seront à manger. Ils mangeront cette nuit la chair

rôtie au feu et le pain sans levain, avec des herbes amères. Vous n'en mangerez rien qui soit cru ou qui ait été cuit dans l'eau, mais rôti au feu, avec la tête, les pieds et les intestins. Vous n'en laisserez point de reste jusqu'au matin ; ce qui en sera demeuré jusque-là, vous le consumerez par le feu. Voici comment vous le mangerez : vous ceindrez vos reins ; vous aurez vos souliers à vos pieds et vos bâtons en vos mains, et vous le mangerez à la hâte ; car c'est la pâque ou le passage de l'Éternel (ou bien, suivant l'hébreu, c'est la pâque, la victime du passage à l'Éternel). Je parcourrai la terre d'Égypte cette nuit-là, et j'y frapperai tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'à la bête, et j'exercerai mes jugements sur tous les dieux de l'Égypte, moi, l'Éternel. Or le sang vous sera un signe aux maisons où vous serez ; je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque je la frapperai dans la terre d'Égypte. Ce jour vous sera un mémorial ; vous le célébrerez comme une fête à Jéhova ; vous le célébrerez dans vos générations futures par un culte perpétuel. Vous mangerez des pains sans levain durant sept jours ; dès le premier jour il ne se trouvera plus de levain dans vos maisons. Quiconque mangera du pain levé, depuis le premier jour jusqu'au septième, cette âme-là sera retranchée d'Israël. Le premier jour sera saint et solennel, et le septième sera une fête également vénérable. Nulle œuvre ne sera faite en ces jours, hors ce qui tient au manger. Gardez bien ce commandement ; car, en ce même jour, je conduirai vos armées hors de la terre d'Égypte. »

Moïse, étant donc sorti pour la dernière fois de chez Pharaon, appela tous les anciens d'Israël et leur dit : « Allez et prenez une pièce de menu bétail, et immolez la pâque. Trempez un bouquet d'hysope dans le sang qui sera dans un vase et en arrosez le haut de la porte et les deux poteaux. Que nul d'entre vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin, car l'Éternel ira d'un endroit à l'autre, frappant les Égyptiens ; quand il verra le sang sur le dessus et sur les deux poteaux il passera au delà de la porte de la maison, et il ne permettra pas que l'ex-

<sup>1</sup> Exode, 11.



terminateur y entre et vous frappe. Gardez cette parole comme une loi pour vous et pour vos enfants à jamais. Et lorsque vous serez entrés dans la terre que l'Éternel vous donnera, comme il a promis, vous observerez ce culte. Quand alors vos enfants vous diront : Quel est ce culte-là ? vous répondrez : C'est la victime de la pâque ou du passage à Jéhova, parce qu'en Égypte il passa les maisons des enfants d'Israël lorsqu'il frappa les Égyptiens et sauva nos maisons. »

A ces paroles de Moïse le peuple, en la personne des anciens ou sénateurs qui le représentaient, s'inclina et adora. Tous les enfants d'Israël s'en allèrent et firent comme l'Éternel avait ordonné à Moïse et à Aaron.

Et il arriva au milieu de la nuit que l'Éternel frappa tous les premiers-nés en la terre d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive, qui était en prison, ainsi que tous les premiers-nés des animaux. Pharaon se leva de nuit, lui et tous ses serviteurs, et tous les Égyptiens; ce fut un grand cri dans toute l'Égypte, car il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort. Pharaon appela Moïse et Aaron la nuit même et dit : « Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez, immolez à Jéhova selon votre parole. Prenez aussi vos brebis et vos grands troupeaux, comme vous avez dit. Partez, mais en même temps bénissez-moi. »

Quant aux Égyptiens, ils employaient la contrainte envers le peuple pour le faire sortir promptement de leur terre ; car ils disaient : « Nous sommes tous morts ! » Dans cette précipitation le peuple prit sa pâte avant qu'elle fût levée, et, la liant avec ses pétrins dans ses habits, la mit sur ses épaules. Les enfants d'Israël firent encore ce que Moïse leur avait dit et demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et beaucoup de vêtements. Et l'Éternel leur fit trouver grâce devant les Égyptiens, afin qu'ils leur accordassent leur demande, et ils dépouillèrent les Égyptiens de cette façon<sup>1</sup>.

Il est bon de savoir que, dans ce dernier

passage, les verbes hébreux signifient littéralement ce que nous leur faisons dire, *demande* et *accorde la demande*, non pas *emprunter* et *prêter*. Il y en a plus de cent cinquante exemples dans l'Écriture<sup>1</sup>. « La Sagesse, nous dit l'Esprit-Saint, rendit ainsi aux justes le prix de leurs travaux<sup>2</sup>. » En effet cet or, cet argent n'était que le légitime salaire des villes construites, des canaux creusés, des pyramides bâties avec tant de fatigue ; ce n'était qu'une faible compensation que le souverain Maître de tous les biens accordait à une nation opprimée. C'était injustement et contre le droit des gens que les Égyptiens avaient réduit les Israélites à l'esclavage, qu'ils les avaient condamnés aux travaux publics et privés, sans leur accorder aucun salaire, et qu'ils avaient voulu mettre à mort tous leurs enfants mâles. Ceux-ci étaient donc en droit de les traiter comme des ennemis ; cependant ils se bornent à demander un dédommagement que leurs anciens oppresseurs n'osent refuser dans la crainte de périr comme leurs premiers-nés.

L'historien Josèphe rapporte le fait selon le sens que nous avons donné aux paroles de l'Écriture ; il dit que les Égyptiens firent des présents considérables aux Hébreux, les uns pour les engager à se retirer plus promptement, les autres par estime pour eux et à cause des liaisons qu'ils avaient eues ensemble<sup>3</sup>.

Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès pour Socoth, environ six cent mille hommes à pied. Le nombre n'est ici qu'approximatif. L'année suivante, au dénombrement exact, il y en aura six cent deux mille cinq cent cinquante, sans compter les lévites, qui montaient encore à vingt mille et plus. Ce total ne comprend ni les vieillards ni les femmes, ni les enfants, mais seulement les hommes valides, de vingt à soixante ans, en état de porter les armes. En multipliant ces six cent mille combattants par cinq, pour avoir la population entière, on aura environ trois millions. Il a été calculé que les personnes entrées avec Jacob en Égypte ont pu s'y multiplier dans l'intervalle jusqu'à ce point, même sans une fécondité extraordinaire. On

<sup>1</sup> Exode, 12, 36.

<sup>1</sup> Voir une concordance hébraïque. — <sup>2</sup> Sag., 10, 17. — <sup>3</sup> Antiq., 1, 2, c. 4.

voit par là que le Pharaon qui le premier opprima Israël n'avait pas tort de dire : « Voilà que ce peuple devient plus nombreux et plus puissant que nous. » En effet Diodore de Sicile rapporte qu'anciennement, disait-on, la population de l'Égypte s'élevait à près de sept millions, et que, de son temps même, elle n'en avait pas moins de trois, en sorte qu'aucun pays ne la surpassait encore sous ce rapport <sup>1</sup>. Supposé donc qu'à l'époque de Moïse la population de l'Égypte fût à son plus haut point, environ sept millions, les Israélites en faisaient à peu près la moitié. Ce qui le confirme, c'est que le même auteur donne au fameux conquérant égyptien, Sésostris, six cent mille fantassins, avec une cinquantaine de mille tant cavalerie que chariots de guerre, c'est-à-dire une armée un peu plus grande que n'en pouvaient avoir les Israélites sous Moïse <sup>2</sup>.

Mais les enfants d'Israël ne sortirent pas seuls; non-seulement ils emmenaient d'innombrables troupeaux de grand et de petit bétail, ils étaient encore suivis, nous dit l'Écriture, d'une foule immense de diverses nations. L'épithète d'*immense*, à côté d'un peuple de trois millions, nous doit faire estimer cette *foule* au moins de quelques centaines de mille <sup>3</sup>. C'était un mélange d'Égyptiens et autres étrangers qui, frappés des merveilles du Très-Haut, professaient son culte et s'attachèrent à son peuple choisi. Quoique les Hébreux formassent une nation séparée de toutes les autres, ils n'étaient nullement inhospitaliers. Tout étranger qui adorait le vrai Dieu pouvait s'établir dans leur pays; recevait-il en outre la circoncision, il acquérait tous les droits d'un Hébreu d'origine. Encore que les Israélites eussent eu à souffrir une si longue et si dure oppression en Égypte, ils n'avaient aucune aversion particulière pour ses habitants; au contraire il leur sera dit : « Tu n'auras point en abomination l'Iduméen, parce qu'il est ton frère; ni l'Égyptien, parce que tu as demeuré dans sa terre comme étranger. Leurs descendants entreront à la troisième génération dans l'Église

de l'Éternel <sup>4</sup>, » c'est-à-dire ils seront incorporés tout à fait aux descendants de Jacob. Enfin il leur sera donné ce commandement : « Vous ne chagrinez point l'étranger qui habitera parmi vous, mais vous l'aimerez comme vous-mêmes; car, vous aussi, vous avez été étrangers dans l'Égypte; moi, l'Éternel, votre Dieu <sup>5</sup>! » Et le caractère particulier du peuple hébreu, et les merveilles dont il était l'objet, tout était propre à fixer sur lui l'attention des hommes de bonne volonté et à en faire le centre de leur foi et de leur culte. On voit par le grand nombre qui le suivit de l'Égypte que les vœux miséricordieux de la Providence n'étaient pas méconnues de tous. Il n'est point à douter que, dans l'Égypte même, beaucoup d'autres n'en profitassent également, sans néanmoins quitter leur pays.

Le temps que les enfants d'Israël demeurèrent dans l'Égypte et dans la terre de Chanaan, eux et leurs pères, fut de quatre cent trente ans. C'est ce que disent d'une manière formelle et le texte samaritain et le grec des Septante. L'hébreu, et par suite la Vulgate latine, n'a point ces mots : *Et dans la terre de Chanaan*; ils paraissent avoir été omis par les copistes. Toujours est-il que, conformément au samaritain et au grec, saint Paul compte quatre cent trente ans depuis les promesses de Dieu à Abraham jusqu'à la loi de Moïse, qui fut promulguée cinquante jours après la sortie d'Égypte <sup>6</sup>. L'historien Josèphe dit également que les Israélites sortirent de ce pays au mois de Nisan, le quinzième de la lune, quatre cent trente ans après que leur père Abraham fut venu au pays de Chanaan, et deux cent quinze après que Jacob fut entré en Égypte avec sa famille <sup>7</sup>.

Ce fut à la fin de ces quatre cent trente ans, pendant la nuit, en un même jour, que toutes les armées de Jéhova sortirent de la terre d'Égypte <sup>8</sup>. Dans toutes les tribus il n'y avait pas un malade <sup>9</sup>. Les Égyptiens les avaient pressés si fort de partir qu'ils n'eurent pas le temps de faire aucunes provisions de vivres; ils avaient emporté seulement de la pâte nouvelle et qui n'avait pas encore eu le temps

<sup>1</sup> Diod., l. 1, c. 31. — <sup>2</sup> *Id.*, l. 1, c. 54. — <sup>3</sup> Le targum de Rabbi Jonathan Ben Uziel, Exode, 12, 38, en porte le nombre à deux cent quarante myriades ou 2,400,000.

<sup>4</sup> Deut., 23, 7 et 8. — <sup>5</sup> Lévit., 19, 33 et 34. — <sup>6</sup> Galat., 3, 15, etc. — <sup>7</sup> *Antiq.*, l. 2, c. 6. — <sup>8</sup> Exode samarit., 12, 41. — <sup>9</sup> Ps. 104, 37.



de fermenter; ils en firent sur la route même des gâteaux cuits sous la cendre<sup>1</sup>. L'Éternel les fit marcher, non pas confondus les uns avec les autres, mais distribués tous en leurs corps d'armées<sup>2</sup>. C'est probablement déjà le même ordre que nous voyons décrit plus tard. La tribu de Juda ouvrait la marche avec celle d'Issachar et de Zabulon; elles campaient toutes trois à l'orient; venaient ensuite les tribus de Ruben, de Siméon et de Gad, qui campaient au midi; en troisième lieu, les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Benjamin, qui campaient à l'occident; enfin les tribus de Dan, d'Aser et de Nephtali fermaient la marche et campaient au septentrion. La tribu de Lévi, avec Moïse et Aaron, occupait le centre<sup>3</sup>.

Moïse emporta aussi avec lui les ossements du sauveur de l'Égypte, de Joseph, selon qu'il en avait conjuré les enfants d'Israël, disant : « Dieu vous visitera; emportez d'ici mes os avec vous. » Suivant une tradition de la synagogue, confirmée par saint Étienne et saint Jérôme, les Israélites emportèrent encore les os des douze patriarches frères de Joseph<sup>4</sup>.

Le jour même du départ Moïse réitéra aux enfants d'Israël, de la part de Dieu, la loi pour la célébration de la pâque, lorsqu'ils seraient entrés dans la Terre promise. Ils n'useront pendant sept jours que de pain sans levain. La pâque se mangera dans la même maison; on n'en portera point la chair au dehors et on n'en rompra aucun os. L'étranger non circoncis n'y participera point; s'il reçoit la circoncision il y participera comme l'indigène. Ce sera la même loi pour les habitants du pays que pour les étrangers qui demeurent parmi eux. Cette loi de la pâque devait rappeler tous les ans à jamais la merveilleuse sortie d'Égypte; le père devait l'expliquer à ses enfants<sup>5</sup>, et aujourd'hui même, après plus de trente-six siècles, les restes dispersés d'Israël observent encore cette loi.

Une seconde loi, portée le même jour, perpétuait pour tous les instants le même souvenir : c'est la consécration des premiers-nés. Tout premier-né était consacré à l'Éternel.

Le premier-né des animaux purs lui était immolé; le premier-né des animaux impurs était échangé contre une brebis ou mis à mort; le premier-né de l'homme était toujours racheté à prix d'argent. « Et lorsque demain ton fils te demandera : Qu'est ceci ? tu lui diras : L'Éternel nous a retirés d'Égypte, de la maison de servitude, par la force de son bras; car, Pharaon s'étant opiniâtrément refusé à nous laisser partir, l'Éternel tua tout premier-né en la terre d'Égypte, depuis le premier-né de l'homme jusqu'au premier-né des troupeaux. C'est pourquoi je sacrifie à l'Éternel tout premier-né de sa mère, et je rachète tout premier-né de mes enfants<sup>1</sup>. »

Les Israélites, ainsi rangés par tribus et en armes, partirent de Socoth et campèrent en Éthan, à l'extrémité du désert. L'Éternel marchait devant eux, le jour dans une colonne de nuée, pour leur montrer le chemin, et la nuit dans une colonne de feu, pour les éclairer, afin qu'ils pussent marcher le jour et la nuit. La colonne de nuée durant le jour, ni la colonne de feu durant la nuit, ne disparut jamais devant le peuple.

Dieu ne les conduisit point par la terre des Philistins, parce qu'elle était proche; car il disait d'avance : « Le peuple se repentirait en voyant sitôt la guerre, et il retournerait en Égypte. » Il leur fit donc faire un long circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge.

Le principal n'était point d'introduire Israël en la terre de Chanaan, mais de l'y introduire de telle sorte qu'il fût à jamais le type prophétique et de chaque homme et de l'humanité entière. Et pour l'individu et pour le genre humain il est également une terre promise : l'état parfait de l'un et de l'autre. Pour cela il faut que l'un et l'autre soient délivrés d'abord de l'antique servitude par le sang de la plus étonnante victime; il faut qu'ils traversent une mer Rouge, qu'ils parcourent d'arides déserts, qu'ils y essuient des combats au dehors et des révoltes au dedans; il faut qu'ils se convainquent, par de longues et dures expériences, que Dieu seul est leur

<sup>1</sup> Exode, 12, 39 et 42. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 51. — <sup>3</sup> Nombr., 2. — <sup>4</sup> Act. 7, 15 et 16. Hieron., de *Paulæ Epitaphio*. —

<sup>5</sup> Exode, 12 et 13.

<sup>1</sup> Exode, 13.

maître, leur loi, leur guide, leur soutien. Ce n'est qu'après avoir été ainsi éprouvés, châtiés, consolés, abattus, relevés, changés, renouvelés tout entiers, qu'ils entreront dans leur terre de lait et de miel, non plus sous la conduite de Moïse, législateur élémentaire, mais sous la conduite de Josué ou Jésus, chef de la perfection.

« Ce fut entre autres dans ce dessein que, les Israélites étant campés à Éthan, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, d'où ils pouvaient facilement continuer leur route, soit pour la terre de Madian, où était Jéthro, soit pour l'Idumée, soit pour la terre des Philistins, Dieu les fit retourner dans le désert qui est entre cette mer et l'Égypte. Pharaon dira des enfants d'Israël : « Ils se sont égarés dans le pays, ils sont enfermés dans le désert. Et j'endurcirai son cœur, dit l'Éternel à Moïse, et il les poursuivra, et je serai glorifié en Pharaon et en toute son armée; et les Égyptiens sauront que c'est moi l'Éternel. » Les Israélites firent ainsi et placèrent leur camp près de la mer, vis-à-vis de Phihahiroth et de Beelséphon, qui paraissent avoir été deux gorges de montagnes.

Ce que le Seigneur avait prédit ne manqua pas d'arriver. Dès qu'on eut rapporté à Pharaon que les enfants d'Israël s'enfuyaient pour ne plus revenir, son cœur fut changé à leur égard, ainsi que le cœur de ses ministres. Ils se dirent : « Qu'avons-nous fait d'avoir laissé aller Israël, afin qu'il ne nous serve plus ? » Le roi attela donc son char, prit avec lui son peuple, six cents chariots d'élite, et tout ce qu'il y avait d'attelages en Égypte, avec les chefs pour les commander. L'historien Josèphe écrit que l'armée de Pharaon était de six cents chariots, cinquante mille chevaux et deux cent mille fantassins <sup>1</sup>. Que si l'on s'étonne de voir tant de chevaux à l'Égypte après que la grêle et la peste sont dites les avoir tués, il faut se souvenir que ces deux fléaux ne tuèrent que les bêtes qu'on avait laissées dans les champs, et non pas celles qu'on avait retirées dans les maisons.

Bientôt les enfants d'Israël, levant les yeux, virent l'Égypte marchant à leur poursuite;

ils en furent dans l'effroi et crièrent à l'Éternel. Quant à Moïse, ils lui dirent : « Est-ce parce qu'il n'y a pas de tombeaux en Égypte que tu nous as emmenés pour mourir dans le désert ? Que nous as-tu fait là, de nous avoir tirés de l'Égypte ? N'est-ce pas là ce que nous t'y disions : Retire-toi de nous afin que nous servions les Égyptiens, car cela nous vaut mieux que de mourir au désert ? » Mais Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point, demeurez tranquilles, et voyez le salut de l'Éternel, le salut qu'il vous opérera en ce jour ; car tels que vous avez vu les Égyptiens aujourd'hui, vous ne les verrez plus d'ici à jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous serez en silence. »

Déjà l'Éternel avait dit à Moïse : « Que cries-tu vers moi ? Dis aux enfants d'Israël qu'ils se mettent en marche. Et toi, élève ton bâton, et étends ta main sur la mer, et partage-la afin que les enfants d'Israël s'avancent au milieu de la mer à pied sec. Et moi j'endurcirai le cœur des Mizraïm, et ils entreront après vous, et je serai glorifié en Pharaon, et en toute son armée, et en ses chars, et en sa cavalerie. Et les Mizraïm sauront que c'est moi l'Éternel. »

En même temps l'ange de Dieu, ou, comme le peut signifier le texte original, l'Ange-Dieu qui marchait devant le camp d'Israël s'en alla derrière eux, et avec lui la colonne de nuée qui était devant se plaça aussi derrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël. Cette nuée était ténébreuse pour les premiers, elle éclairait la nuit pour les seconds, de manière qu'ils ne purent s'approcher les uns des autres toute la nuit.

Lorsque Moïse eut étendu sa main sur la mer, l'Éternel la fit retirer par un vent d'orient impétueux qui souffla toute la nuit, et il la mit à sec, et les eaux furent divisées. Les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer desséchée, et les eaux leur étaient comme une muraille à droite et à gauche. Les Égyptiens, les poursuivant, y entrèrent après eux, tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses cavaliers. C'était la veille du matin, lorsque Jéhova, du milieu de la colonne de feu et de nuée, lança un regard sur le camp des Égyptiens et le jeta dans la confusion par des fou-

<sup>1</sup> Ant., l. 2, c. 6.



dres et des éclairs, embarrassa les roues des chars, en sorte qu'elles allaient avec peine. Les Égyptiens se dirent donc : « Fuyons devant Israël, car Jéhova combat pour eux contre nous. » Mais Jéhova disait à Moïse : « Étends ta main sur la mer, et que les eaux retournent sur l'Égypte, sur ses chars et sur sa cavalerie. » Et Moïse étendit sa main sur la mer, et la mer retourna vers le matin en son lieu, et les Égyptiens fuyaient au-devant d'elle, et Jéhova les secoua au milieu de la mer, et les eaux étant revenues de la sorte couvrirent et les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon qui étaient entrés après eux dans la mer; il n'en échappa pas un seul. Mais les enfants d'Israël passèrent à pied sec au milieu de la mer, et les eaux leur étaient comme une muraille à droite et à gauche.

Israël fut ainsi sauvé en ce jour; il vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer. Quand le peuple eut considéré la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre eux, il ne craignit plus et crut en lui, ainsi qu'en Moïse, son serviteur<sup>1</sup>.

Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent à l'Éternel ce cantique :

Je chanterai à Jéhova  
Parce qu'il a fait éclater sa gloire;  
Et cheval et cavalier,  
Il l'a précipité dans la mer.  
Ma victoire et mon cantique est Yah<sup>2</sup>,  
Et il m'est devenu le salut;  
C'est là mon Dieu  
Et je le louerai,  
Le Dieu de mon père  
Et je l'exalterai.  
Jéhova est le héros de la guerre;  
Son nom, CELUI QUI EST.

Les chars de Pharaon et son armée,  
Il les a jetés dans la mer;  
L'élite de ses capitaines  
Est engloutie dans la mer de Souph.  
Les abîmes les ont couverts;  
Ils sont descendus dans les profondeurs  
Comme la pierre.

Ta droite, ô Jéhova,  
S'est signalée par la force;  
Ta droite, ô Jéhova,  
A brisé l'ennemi.

Par la multitude de ta majesté  
Tu as accablé tes adversaires;  
Tu envoyas ta colère,  
Elle les dévora comme la paille.

Au souffle de ta fureur  
Se sont amoncelées les eaux;  
Les vagues se dressèrent comme une paroi,  
Et les abîmes se durcirent  
Dans le cœur de la mer.

L'ennemi a dit :  
« Je poursuivrai, je saisirai,  
Je partagerai les dépouilles;  
Mon âme s'en rassasiera;  
Je tirerai le glaive;  
Ma main les exterminera. »

Tu as respiré ton souffle,  
La mer les a couverts;  
Ils s'enfoncèrent comme le plomb  
Dans les eaux bouillonnantes.

Qui est comme toi  
Parmi les dieux, ô Jéhova<sup>1</sup>?  
Qui est comme toi  
Admirable dans les saints<sup>2</sup>,  
Formidable à la louange,  
Opérant des prodiges?

Tu étendis ta droite,  
La terre les dévora.  
Tu conduis dans ta miséricorde  
Ce peuple que tu as racheté;  
Tu le guides dans ta puissance  
Vers ta demeure sainte.

Les peuples ont oui,  
Et ils tremblent;  
Les douleurs ont saisi  
Les habitants de la Palestine.  
Soudain se sont épouvantés  
Les princes d'Édom,  
Les forts de Moab;  
Le tremblement les tient.  
Ils sont tous consternés  
Ceux qui habitent Chanaan.

Tombent sur eux  
L'angoisse et la terreur!  
Par la grandeur de ton bras  
Qu'ils deviennent muets comme la pierre  
Jusqu'à ce que soit passé ton peuple,  
Jusqu'à ce que soit passé, ô Jéhova,  
Le peuple que tu t'es acquis!

<sup>1</sup> On croit que ces paroles : *Qui est comme toi parmi les dieux, ô Jéhova?* étaient écrites en abrégé sur les étendards des Machabées. En hébreu leurs initiales, lues ensemble, forment le mot *Mi-ca-ba-i*, d'où celui de Machabées a pu venir. — <sup>2</sup> Les Septante rendent ainsi l'hébreu, qui s'y prête.

<sup>1</sup> Exode, 14. — <sup>2</sup> Abréviation de Jéhova.

Où, tu les introduiras,  
Tu les planteras même  
Sur la montagne de ton héritage;  
Dans ce lieu que pour demeure  
Tu t'es préparé, ô Jéhova;  
Dans le sanctuaire, ô Adonai,  
Qu'ont affermi tes mains.

CELUI QUI EST régnera  
Dans l'éternité et par delà !

En même temps Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour en sa main ; toutes les femmes la suivaient avec des tambours et des danses, et elles répondaient à Moïse et aux fils d'Israël :

Chantez à Jéhova  
Parce qu'il a fait éclater sa gloire ;  
Et cheval et cavalier,  
Il l'a précipité dans la mer.

Elle dit, et, après trente-trois siècles, les restes dispersés d'Israël répètent encore dans leurs synagogues, le dernier jour de leur pâque, ce que Moïse entonna sur le bord de la mer Rouge :

Je chanterai à Jéhova  
Parce qu'il a fait éclater sa gloire :  
Et cheval et cavalier,  
Il l'a précipité dans la mer.

Les montagnes d'Arabie, qui, les premières, retentirent de ces paroles, semblent les redire encore. Les Arabes qui habitent sur la mer Rouge donnent à une certaine vallée, qui se termine à la mer par une petite baie, le nom de Thiah-béni-Israël, ou la route des enfants d'Israël, et cela en vertu d'une tradition qu'ils ont conservée jusqu'à ce jour et qui porte que ce peuple passa là. Ils la nomment aussi Bedé, c'est-à-dire un événement inouï et nouveau. C'est ce que nous apprend un savant anglais qui l'apprit lui-même sur les lieux <sup>1</sup>.

Des échos de ce prodige se retrouvent jusque dans l'histoire profane. Au rapport de Diodore de Sicile il y avait chez les ichthyophages, habitants de ces mêmes bords, une tradition, conservée de leurs ancêtres, qu'un jour il se fit un grand reflux qui laissa tout le golfe à sec, en sorte qu'il parut tapissé de verdure, la mer s'étant re-

tirée en sens contraire ; mais, après avoir découvert la terre jusqu'au fond, tout à coup, par un reflux violent, elle se remit dans sa première place <sup>1</sup>.

Justin, abrégiateur de Trogue Pompée, après avoir rapporté assez exactement l'histoire de Joseph, fils d'Israël, sa vente par ses frères, sa déportation en Égypte, son habileté à interpréter les songes, sa prévision des années de famine, la manière dont il sauva l'Égypte d'une ruine totale, ajoute : « Son fils fut Moïse, recommandable non-seulement par la science qu'il hérita de son père, mais encore par une grande beauté. Cependant les Égyptiens, affligés de la gale et de la lèpre, ayant été avertis par un oracle, le chassèrent avec les malades, de peur que la peste n'infestât un plus grand nombre. Devenu le chef des exilés, il déroba les choses sacrées des Égyptiens ; ceux-ci, les ayant redemandées les armes à la main, furent contraints par les tempêtes à s'en revenir <sup>2</sup>. »

Dans ce récit de l'auteur latin il n'est pas difficile de reconnaître la vérité parmi quelques altérations. On y aperçoit les plaies d'Égypte ; on y voit Moïse contraint de sortir avec les siens, de peur que ces plaies ne fassent encore plus de ravage ; il vous semble entendre ce cri d'effroi : « Nous mourons tous ! » Ces choses sacrées sont probablement les vases et les vêtements précieux que les Égyptiens se repentirent bientôt d'avoir donnés. Les tempêtes qui les empêchent d'atteindre les fuyards, c'est le désastre de la mer Rouge.

Strabon assigne à l'émigration de Moïse et de sa colonie une autre cause également vraie dans un sens ; ce fut le respect pour la Divinité, que ce législateur, ainsi qu'un grand nombre d'hommes sensés avec lui, voyait avec peine assimiler à des animaux par les Égyptiens, divinité qu'eux disaient être une et devoir être adorée sans aucune figure <sup>3</sup>. C'est ce qu'exprime si bien Tacite : « L'Égypte adore beaucoup d'animaux et se taille des images ; les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des

<sup>1</sup> Shaw, *Voyage de Barbarie et du Levant*, t. 2, p. 31.

<sup>2</sup> Diodore, l. 3, c. 40. — <sup>3</sup> Justin, l. 36, c. 2. — Strab., l. 16, c. 2.



matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter les rois, ni pour honorer les Césars <sup>1</sup>. »

Artapan, cité par Eusèbe, raconte d'abord comment le roi d'Égypte, vaincu par les prodiges de Moïse, laissa aller les Hébreux, et comment ceux-ci, chargés de richesses que leur avaient accordées les Égyptiens, étaient arrivés en trois jours sur la mer Rouge. Ensuite il fait observer que, d'après les prêtres de Memphis, Moïse, qui connaissait bien cette contrée, profita d'une marée basse pour faire traverser la mer à sec par toute sa multitude. Ceux d'Héliopolis, au contraire, qui, selon Hérodote, étaient les plus instruits et les plus sages de l'Égypte, rapportaient la chose différemment. Suivant eux, le roi poursuivant les Juifs avec une puissante armée, à cause des richesses qu'ils emportaient, Moïse, sur une voix divine qu'il entendit, frappa de sa verge la mer, qui se divisa et les laissa passer à pied sec. Mais, les Égyptiens y étant entrés à leur poursuite, des feux éclatèrent devant eux, et la mer inonda de nouveau la route, en sorte qu'ils périrent tous, et par le feu et par l'eau, tandis que les Juifs échappèrent au péril <sup>2</sup>.

Les Égyptiens convenaient ainsi du fait; seulement ceux de Memphis cherchaient à l'expliquer par des causes ordinaires. Ce n'étaient pas les plus habiles : leur explication le démontre assez. En effet à qui faire accroire que Moïse seul connût le flux et le reflux de la mer Rouge et que Pharaon et ses ministres en ignorassent? A qui faire accroire que Moïse trouva juste une marée basse pour y faire passer plus de trois millions d'hommes avec d'immenses troupeaux, et que depuis on n'en trouve point pour y faire passer une petite caravane, et que les marchands arabes fassent toujours le tour de la mer? A qui le faire accroire, sinon à qui veut des contes? Après tout, cette marée

unique, cette adresse de Moïse, cette maladresse des Égyptiens, tout cela ne serait pas un moindre miracle.

Quelque chose de pareil, quant à la substance, se démêle dans les fragments de l'Égyptien Manéthon. C'était un prêtre d'Héliopolis, historiographe de Ptolémée Philadelphie, sous qui les livres des Hébreux furent traduits en grec, au troisième siècle avant notre ère. Il avait fait, entre autres, en grec, une histoire universelle de l'Égypte, tirée des archives sacrées dont il avait la garde. Il avait profité aussi, dit-il, des sacrées colonnes qui étaient dans la terre sériadique, sur lesquelles Thoth, le premier Hermès, avait gravé, en langue et caractères hiéroglyphiques, des Mémoires qui, après le déluge, furent traduits en grec avec des caractères hiéroglyphiques, et mis en livre par Agathodæmon, fils du second Hermès et père de Tat, dans les sanctuaires des temples d'Égypte <sup>3</sup>.

On ne sait où trouver la terre sériadique; il en est qui pensent que ce pourrait bien être la Syrie-Judée. Les colonnes antédiluviennes de Thoth ne ressemblent pas mal aux colonnes de Seth, sur lesquelles les Juifs racontent qu'étaient gravés les principes des connaissances humaines, et dont l'une, au dire de Josèphe, subsistait encore de son temps en Syrie <sup>4</sup>. D'après les découvertes hiéroglyphiques, Thoth, le premier Hermès, l'Hermès trismégiste ou trois fois très-grand, serait l'intelligence personnifiée du Dieu suprême, qui l'appelle âme de mon âme, intelligence sacrée de mon intelligence <sup>5</sup>; le second Hermès serait le même, fait homme. Les Mémoires de Manéthon, comme on voit, viendraient d'un peu loin. Seraient-ce au fond les livres de Moïse, traduits alors en grec? Moïse lui-même serait-il cet Hermès incarné, interprète divin de l'Hermès trois fois très-grand? Qui le sait? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la dédicace de son histoire à Ptolémée Philadelphie, Manéthon appelait ce roi macédonien de l'Égypte un descendant d'Hermès trismégiste <sup>6</sup>. Cette

<sup>1</sup> Syncelle, *Chronographie*, p. 40. — <sup>2</sup> *Antiq.*, l. 1, c. 4.

<sup>3</sup> Champollion, *Panthéon égyptien* : Thoth Trismégiste, apud Stob., l. 1, c. 42. — <sup>4</sup> Syncelle, p. 40.

<sup>5</sup> Tac., *Hist.*, l. 5, c. 5. — <sup>6</sup> Eusèbe, *Præp.*, l. 9, c. 27.

adulation nous fait voir de quoi les savants égyptiens étaient capables pour flatter leur pays ou leurs maîtres.

Mais venons au fragment de Manéthon conservé par Josèphe. Il y parle d'hommes atteints de la lèpre et d'autres maladies, sous le règne d'Aménophis. Ce roi les employa, au nombre de quatre-vingt mille, à tailler des pierres. Un prêtre, nommé aussi Aménophis, qui lui avait d'abord conseillé de purger l'Égypte de ces lépreux, lui déclare ensuite que les dieux prennent leur défense. Sur les plaintes de ces infortunés le roi leur accorde la ville d'Abaris, habitée autrefois par les pasteurs. Trouvant l'endroit propre à favoriser leur révolte, ils se choisissent pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, auquel ils font serment d'obéir en tout. Celui-ci leur donne pour première loi de ne pas adorer les dieux des Égyptiens, de manger sans difficulté de tous les animaux réputés sacrés, et de ne s'allier qu'avec ceux qui étaient dans les mêmes sentiments; puis il envoie des ambassadeurs à Jérusalem, vers les pasteurs que le roi Themosès avait expulsés, pour les exhorter de s'unir à eux. Ceux-ci viennent avec deux cent mille hommes. Le roi, se souvenant de la prédiction du prêtre Aménophis, fait conduire ailleurs les animaux sacrés, ordonne aux prêtres de cacher les simulacres des dieux, met entre les mains d'un de ses amis son fils Séthon, âgé de cinq ans, autrement nommé Ramesès, du nom de son aïeul; ensuite il marche contre l'ennemi avec une armée de trois cent mille Égyptiens des plus vaillants; il l'atteint sans lui livrer bataille; mais, persuadé que c'était faire la guerre à la Divinité, il s'en revint à Memphis, d'où il se sauva bientôt en Éthiopie, abandonnant l'Égypte aux ravages des pasteurs de Jérusalem. Manéthon ajoute que le prêtre Osarsiph prit le nom de Moïse, et qu'il donna des lois et un gouvernement à ceux qui le suivaient <sup>1</sup>.

Voilà sans doute un curieux fragment. Il est bon de se rappeler que Manéthon était Égyptien, qu'il écrivait pour un roi grec d'Égypte, dans la langue des Grecs, douze

siècles après l'événement, au troisième siècle avant notre ère, et l'on s'étonnera peu s'il confond les temps, tronque les faits. Son embarras est facile à concevoir; il fallait, sinon cacher, du moins pallier la honte et les désastres anciens de sa patrie aux yeux de ses nouveaux maîtres; mais, quoi qu'il fasse, la vérité perce le brouillard; c'est toujours Moïse qui est le chef du nouveau peuple. Comme il était Égyptien par adoption et qu'il avait été instruit dans toutes les sciences de l'Égypte parmi les plus sages des prêtres, qui même pouvaient l'avoir admis dans leur ordre, il n'est pas du tout étrange que Manéthon en fasse un prêtre d'Héliopolis. Quant à la masse de la population émigrante, elle est composée des pasteurs de Jérusalem, ou des Hébreux, et d'une multitude d'Égyptiens, ce que nous avons déjà remarqué d'après l'Écriture. Manéthon, il est vrai, suppose ces pasteurs déjà établis à Jérusalem; c'est que, de son temps, ils l'y étaient depuis plus de onze siècles. Un petit anachronisme, dans une pareille antiquité, n'est rien; il y a peut-être même à cette erreur un fondement historique. L'Écriture nous apprend que, déjà avant la sortie d'Égypte, la tribu d'Éphraïm avait fait une irruption au pays des Philistins et tenté de s'emparer de la ville de Geth, et une ancienne paraphrase rabbinique de la Bible donne à cette expédition tout juste le même nombre que Manéthon à ses pasteurs de Jérusalem, savoir, deux cent mille hommes<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit de ces détails, toujours est-il que tout ce qu'il y a de principal se trouve dans le récit de Manéthon: une immense population qui condamne l'idolâtrie de l'Égypte et que néanmoins la Divinité protège; cette population opprimée sous la plus injuste servitude; ses cris au milieu des travaux qui l'accablent; la prédiction certaine de la vengeance divine; le roi lui accordant enfin la liberté; ce même roi la poursuivant avec une armée d'élite; cette poursuite entraînant pour l'Égypte de plus grands malheurs encore, parce que c'était une guerre contre Dieu. En un mot le fragment de Manéthon ne semble qu'un com-

<sup>1</sup> Josèphe, *contra Appion*, l. 1.

<sup>1</sup> 1 Paralip., 7, 21. Targum de Rabbi Jonathan Ben Uziel, Exode, 13, 17.



mentaire embarrassé de ces mots des Égyptiens : « Fuyons devant Israël, car Jéhova combat pour eux contre nous <sup>1</sup>. »

Tout porte donc à croire que cet Aménophis, troisième du nom, est ce monarque orgueilleux et impie qui prétendit d'abord ne pas connaître l'Éternel, à qui bientôt ses devins déclarèrent : *Le doigt de Dieu est ici*, que les plus terribles fléaux contraignirent de laisser partir les Hébreux, qui enfin vit son armée ensevelie dans la mer Rouge. Ce qui confirme cette opinion, c'est que l'époque de son règne coïncide avec la sortie d'Israël. D'après la chronologie égyptienne établie par un savant de nos jours <sup>2</sup> au moyen des monuments hiéroglyphiques et des listes de Manéthon, ce pharaon Aménophis III, dix-septième et dernier roi de la dix-huitième dynastie, fils et successeur de Ramsès-Méiamoun, régna dix-neuf ans et six mois, des années 1493 à 1473 avant l'ère chrétienne. Or c'est bien vers ce temps-là, savoir en 1491, qu'on place communément la sortie d'Égypte <sup>3</sup>.

Une difficulté se présente alors. Ce pharaon aurait survécu dix-sept ans au désastre de la mer Rouge, où l'on dit cependant qu'il périt avec toute son armée. « On le dit communément, observe le docte ecclésiastique que nous citons, ou plutôt on le suppose ; mais Moïse ne le dit pas. Il nous apprend, il est vrai, que le pharaon attela son char et prit avec lui son peuple <sup>4</sup> ; que les Égyptiens entrèrent après les Israélites dans la mer Rouge, savoir, tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses cavaliers ; qu'enfin les eaux, étant revenues, couvrirent et les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après eux dans la mer <sup>5</sup>. » D'après ces paroles, littéralement traduites de l'hébreu, ce n'est pas l'armée entière qui aurait péri, mais les chars et les cavaliers de toute l'armée, autrement les chevaux de Pharaon ou sa cavalerie ; ce qui laisse à conclure que l'infanterie, s'il y en avait, comme l'assure Josèphe, ne périt point. Il y a plus ; ces dernières paroles de Moïse : « Et les eaux couvrirent les chars et les cavaliers de toute

l'armée qui étaient entrés en la mer ; aucun d'eux n'échappa <sup>1</sup>, » permettent de croire que, si moralement toute la cavalerie y entra, comme il est dit dans un verset précédent, elle n'y entra pas néanmoins si absolument tout entière qu'il ne pût y avoir quelques exceptions ; autrement ces mots, *qui étaient entrés à la mer*, eussent paru inutiles. Il serait superflu d'observer que ces autres, *aucun d'eux n'échappa*, s'entendent de ces mêmes chars et cavaliers qui étaient entrés en la mer, à la poursuite des enfants d'Israël. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que, ni dans son récit, ni dans son divin cantique, ni dans une foule de circonstances où il rappelle aux Israélites ces grands événements, Moïse ne dit que Pharaon fut englouti avec son armée ; nulle part il ne fait même allusion à la mort de ce roi oppresseur, chose cependant qui eût été des plus propres à rehausser la gloire de Dieu et la confiance de son peuple <sup>2</sup>.

Il y aurait donc sur ce point un parfait accord entre Moïse et les auteurs que nous avons cités et qui font survivre Pharaon au désastre de la mer Rouge. Il y a ceci de particulier que les deux écrivains juifs Josèphe et Philon, en parlant avec détail de la submersion de l'armée égyptienne, n'y nomment pas le roi. Josèphe, entre autres, qui chicane fort Manéthon sur le passage rapporté plus haut, ne le contredit cependant d'aucune manière en ce qui tient au retour de Pharaon à Memphis. Le poète Ézéchiel, dans son drame sur la sortie d'Égypte, se borne à dire que les flots refermèrent le chemin ouvert par le Seigneur à son peuple et que la mer Rouge engloutit l'armée des Égyptiens <sup>3</sup>. Il est même des rabbins qui disent que Dieu retira le pharaon de la mort, qu'il ne mourut pas, qu'il alla à Ninive où il régna et fit pénitence. A part ce qu'elle a d'incertain, cette opinion prouve du moins que, même parmi les Juifs, on était porté à croire que ce roi ne périt point avec son armée. Enfin celui des livres sacrés qui parle le plus amplement des plaies de l'Égypte, qui nous en apprend même des circonstances omises ailleurs, le livre de la

<sup>1</sup> Exode, 14, 25. — <sup>2</sup> M. Champollion-Figeac. <sup>3</sup> — *Essai sur le système hiéroglyphique*, par M. l'abbé Greppo, p. 142. — <sup>4</sup> Exode, 14, 6-8. — <sup>5</sup> *Ibid.*, 23.

<sup>1</sup> Exode, 14, 28. — <sup>2</sup> L'abbé Greppo, *Essai sur le système hiéroglyphique*. — <sup>3</sup> Eusèbe, *Præp.*, l. 9, c. 29, p. 445.

Sagesse, en rapportant le passage miraculeux de la mer Rouge, ne fait aucune mention ni du pharaon, ni de sa mort tragique. Il se borne à dire que la Sagesse précipita dans la mer les ennemis d'Israël.

Il est donc possible que le pharaon adversaire de Moïse échappa à la mort, soit que Dieu l'ait retiré de la mer, soit qu'il n'ait pas marché jusque-là avec son armée, soit encore, ce qui est plus probable, qu'étant resté sur le rivage, pendant que ses troupes cherchaient à opérer leur passage, il n'ait été que le témoin de l'effroyable catastrophe qui les fit périr dans les flots. Dans ces cas on pourra toujours dire, en un sens figuré et poétique, que Pharaon lui-même y fut secoué, abattu, anéanti avec son armée <sup>1</sup>.

Ces observations préviennent une autre difficulté touchant l'absolu silence que gardent les livres saints sur le monarque le plus renommé de l'Égypte, le fameux Sésostris. D'après Hérodote, Diodore et les autres historiens, ce conquérant, dans son expédition en Asie, devait avoir suivi la mer Rouge ; il avait soumis la Phénicie, il avait dû traverser la Palestine ou en allié ou en vainqueur. Comment alors l'histoire des Hébreux n'en fait-elle aucune mention ? On a supposé un temps que c'était le Sésac du livre des Rois et des Paralipomènes, qui prit Jérusalem sous Roboam ; mais il est certain aujourd'hui que Sésac est Sésonchis, chef de la vingt-deuxième dynastie, qui monta sur le trône des Pharaons l'an 791 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire en l'année même où l'on place communément la prise de Jérusalem par Sésac. Une découverte récente, faite sur le sol même de l'Égypte par le même savant qui a découvert le secret des hiéroglyphes, ne laisse plus à ce sujet le moindre doute. Parlant du palais de Karnac, dans la Thébaïde, il dit en propres termes : « Dans ce palais merveilleux j'ai contemplé *Sésonchis*, traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, IOUDAHMALEK, le royaume des Juifs ou de Juda. C'est là un commentaire à joindre au chapi-

tre 14 du 1<sup>er</sup> livre des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem et ses succès. Ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschok* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante <sup>1</sup>.

Quant à Sésostris, il est aujourd'hui également certain que c'est ce fils d'Aménophis qui, dans les fragments de Manéthon conservés par Josèphe, est appelé Séthos, Séthon et Ramessès, et qui n'avait que cinq ans lorsque, sous le règne de son père, Moïse conduisit les Hébreux hors de l'Égypte. Son nom royal, *Ramsès*, et ses autres titres et prénoms qui le distinguent, se lisent plus fréquemment que ceux d'aucun autre pharaon ; on les retrouve sur une foule de constructions de tout genre, dans la Nubie, à Thèbes, à Abydos, sur plusieurs obélisques à Louqsor et à Rome, sur celui de Paris, sur des statues colossales transportées à Turin et à Londres, et sur une infinité de monuments d'espèces variées. Il existe même en Syrie une inscription bilingue en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes ou persépolitains, et ce monument curieux est un témoin éloquent des expéditions guerrières de ce prince conquérant, le sixième de son nom, chef de la dix-neuvième dynastie.

Des monuments plus curieux encore de ce monarque viennent de se découvrir : l'un est son tombeau, l'autre un des plus célèbres édifices que les divers siècles ont admiré dans la plus ancienne cité royale de l'Égypte, dans Thèbes.

D'abord, non loin des ruines de cette ville est une vallée aride, encaissée par de très-hauts rochers coupés à pic ou par des montagnes en pleine décomposition, offrant presque toutes de larges fentes, et dont les croupes sont parsemées de bandes noires. Aucun animal vivant ne fréquente cette vallée de mort. Les Arabes la nomment *Biban-el-Moulouk*, traduction corrompue de l'ancien nom égyptien *Bi-an-Ourbou*, tombe des rois. Là, au pied des montagnes ou sur les pentes, se voient des portes carrées, maintenant en-

<sup>1</sup> Voyez la 7<sup>e</sup> des *Lettres* écrites par M. Champollion le Jeune pendant son voyage en Égypte, p. 35. Greppo, p. 171.

<sup>1</sup> Ps. 134, 15



combrées la plupart; c'est l'entrée dans les tombeaux des rois; chaque tombeau a la sienne. Ces tombeaux sont des palais funèbres creusés dans le roc de la montagne; ensemble ils forment une cité sépulcrale où gisaient pêle-mêle des dynasties entières. Il en subsiste encore seize qui conservent des sculptures et les noms des rois pour lesquels ils ont été creusés. Ce sont les rois des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties thébaines, lesquelles, suivant un calcul qui paraît aujourd'hui certain, ont régné de 1791 à 1087 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis les temps d'Isaac jusqu'à ceux de Samuel.

Après avoir passé sous une porte assez simple on entre dans de grandes galeries ou corridors, couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit. Le fond de toutes les représentations emblématiques est le cours du soleil dans les deux hémisphères. Le sens se rapporte en général au roi défunt. Pendant sa vie, semblable au soleil dans sa course de l'orient à l'occident, le roi devait être le vivificateur, l'illuminateur de l'Égypte et la source de tous les biens physiques et moraux nécessaires à ses habitants. Le pharaon mort fut donc encore naturellement comparé au soleil se couchant et descendant vers le ténébreux hémisphère inférieur, qu'il doit parcourir pour renaître de nouveau à l'orient et rendre la lumière et la vie au monde supérieur (celui que nous habitons), de la même manière que le roi défunt doit renaître aussi, soit pour continuer ses transmigrations, soit pour habiter le monde céleste et être absorbé dans le sein d'Ammon, le père universel.

Ce cours du soleil figure aussi la double destinée des âmes. A la troisième heure du jour cet astre arrive dans une zone où un dieu-juge, armé d'une balance, décide leur

sort. On en a vu une qui vient d'être condamnée; elle est ramenée sur terre à grands coups de verges, pour y faire pénitence. Le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand caractère *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant. A la cinquième heure il visite les Champs-Élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre; elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis. Plus loin d'autres tiennent en main des faucilles; ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité. Ailleurs, enfin, on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale. A côté de leurs représentations on lit : « Elles ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand; elles habitent les demeures de gloire, celles où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Sur la partie opposée du tombeau, le soleil, peint en noir, parcourt soixante-quinze cercles ou zones de ténèbres, auxquels président autant de personnages divins de toute forme et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les *âmes coupables* qui subissent divers supplices. Ces esprits impurs et persévérants dans le crime sont presque toujours figurés sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue* ou celle de l'*épervier à tête humaine*, entièrement peint en noir, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres. Les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zone, brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la terre; d'autres sont suspendues la tête en bas; celles-ci, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files; quelques-unes, les mains liées

derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine. Dans de grandes chaudières on fait bouillir des âmes vivantes, soit sous forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs cœurs. On a remarqué aussi des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos célestes (l'éventail) auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. A chaque zone, et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces âmes ennemies, y est-il dit, ne voient point notre dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles n'entendent point la voix du dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. »

La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'amenti (l'enfer), contient, dans les tombeaux les plus complets, la comparution du roi devant le tribunal de quarante-deux juges divins, qui doivent décider du sort de son âme, le tribunal dont ne fut qu'une simple image celui qui, sur la terre, accordait ou refusait aux rois les honneurs de la sépulture. Une paroi entière de cette salle, dans le tombeau de Rhamsès V, offre les images de ces quarante-deux assesseurs d'O-siris, mêlées aux justifications que le roi est censé présenter ou faire présenter en son nom à ses juges sévères, lesquels paraissent être chargés chacun de faire la recherche d'un crime ou péché particulier et de le punir dans l'âme soumise à leur juridiction. Ce grand texte, divisé par conséquent en quarante-deux versets ou colonnes, n'est, à proprement parler, qu'une confession négative, comme on peut en juger par les exemples qui suivent : « O Dieu ! le roi, soleil modérateur de justice, approuvé d'Ammon, n'a point commis de méchancetés, n'a point blasphémé, ne s'est point enivré, n'a point été paresseux, n'a point dit de mensonges, ne s'est point souillé par des impuretés, etc. » On voyait enfin, à côté de ce texte curieux, dans le tombeau de Rhamsès-Méiamoun, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux. Il n'en reste plus que trois de bien visibles; ce sont la *luxure*, la *paresse*

et la *voracité*, figurées sous forme humaine avec les têtes symboliques de *bouc*, de *tortue* et de *crocodile*.

Les tombes royales véritablement achevées et complètes sont en très-petit nombre; on n'en a observé que quatre ou cinq. Toutes les autres sont incomplètes. Les unes se terminent à la première salle, changée en grande salle sépulcrale; d'autres vont jusqu'à une seconde salle des tombeaux complets; quelques-unes même se terminent brusquement par un petit réduit creusé à la hâte, grossièrement peint, et dans lequel on a déposé le sarcophage du roi à peine ébauché. Cela, ainsi que des inscriptions où le Seigneur du ciel accorde au prince une longue série de jours pour régner sur le monde, tout cela prouve incontestablement que les rois ordonnaient leur tombeau en montant sur le trône, et, si la mort venait les surprendre avant qu'il fût terminé, les travaux étaient arrêtés et le tombeau demeurerait incomplet. Ces observations nous laissent à conclure que, parmi ce grand nombre de tableaux, dont les couleurs sont aujourd'hui encore si vives et si fraîches, il en est plusieurs qui remontent au temps de Moïse et au delà.

C'est dans cette royale nécropole que se trouve la tombe de Rhamsès le Grand ou Sésostris; mais, soit dévastation de mains barbares, soit ravages de torrents accidentels, elle est comblée à peu près jusqu'au plafond. Ce n'est qu'en faisant creuser un étroit corridor au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette intéressante catacombe que le savant français est parvenu en rampant jusqu'à la première salle. Ce monument, d'après ce qu'on peut en voir, fut exécuté sur un plan très-vaste et orné de sculptures du meilleur style. Des fouilles entreprises plus en grand produiraient sans doute la découverte du sarcophage de cet illustre conquérant. Tout près est un très-beau tombeau, mais non achevé, où reposait son fils<sup>1</sup>.

Ce qui est arrivé au tombeau de Sésostris est arrivé à ses palais. On a pareillement ignoré longtemps quels ils fussent, ils sont également dégradés, mais ce qui en reste suf-

<sup>1</sup> 13<sup>e</sup> Lettre de M. Champollion le Jeune pendant son voyage d'Égypte.



fit pour étonner l'admiration et faire juger quel en était l'imposant ensemble. Le plus fameux, s'il n'est pas le monument même que décrit Diodore d'après Hécatée, sous le nom de monument ou tombeau d'Osymandias à Thèbes, lui est du moins exactement semblable ; mêmes portiques, mêmes cours, mêmes péristyles, mêmes salles, mêmes colonnades, même promenoirs, mêmes colosses, même bibliothèque, mêmes sujets de sculpture et de peinture, des combats, des villes assiégées ou prises, des captifs à qui l'on a coupé les mains ; ici Rhamsès le Grand se signalant dans la mêlée ; là recevant les chefs vaincus des Shéto ou Scytho-Bactriens, tandis que ses fils, chacun à la tête d'un corps d'armée, achèvent la victoire ; plus loin les peuples ravisés se soumettant à ses lois. Le tout entremêlé de scènes religieuses. Tantôt c'est le roi qui consacre ce monument au Dieu suprême. Ainsi on lit dans une des plus magnifiques salles la dédicace suivante, en très-beaux hiéroglyphes : « L'Haroëris puissant, ami de la vérité, le seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, le défenseur de l'Égypte, l'Horus resplendissant, possesseur des palmes et le plus grand des vainqueurs, le roi seigneur du monde, le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Ammon, RHAMSÈS, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux ; il a fait construire la grande salle d'assemblée en bonne pierre blanche de grès, soutenue par de grandes colonnes à chapiteaux imitant des fleurs épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux imitant un bouton de lotus tronqué ; salle qu'il voue au seigneur des dieux pour la célébration de sa panégyrie gracieuse ; c'est ce qu'a fait le roi de son vivant. » Tantôt c'est le Dieu suprême, accompagné des divinités inférieures, qui vient habiter ce monument élevé à sa gloire ; les divinités inférieures lui rendent leurs adorations et le prient pour son fils Rhamsès. Le roi des dieux donne l'institution royale au héros égyptien ; il lui remet la faux de bataille avec les emblèmes de la direction et de la modération, le fouet et la houlette, en prononçant la formule suivante : « Voici ce que dit Amon-

Ra, qui préside dans le Rhamesseïon : Reçois la faux de bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs ; prends le fouet et la houlette pour diriger la terre de Kémé (l'Égypte). »

Des tableaux de villes assiégées se retrouvent les mêmes dans les palais d'Ibsanboul, de Derri et de Louqsor ; mais les inscriptions qui les accompagnent apprennent que tous ces monuments sont de Rhamsès le Grand ou Sésostris, et qu'ils reproduisent les événements de la même expédition. Enfin ces palais apparaissent comme autant d'épopées ou d'Iliades en architecture, sculpture et peinture<sup>1</sup>. Quand on pense que ces merveilles remontent au temps de Moïse, on ne s'étonne plus des ouvrages en or, en argent, en broderie que ce législateur, instruit dans toute la sagesse de l'Égypte, fait exécuter pour le tabernacle de l'Éternel.

Nous disons que ces monuments datent de cette époque reculée. En effet, d'après un calcul dont nous avons exposé les bases, il a été reconnu que Sésostris, ou Rhamsès le Grand, succéda à son père Rhamsès V, ou Aménophis, l'an 1473 avant notre ère, et régna sur l'Égypte jusqu'à l'an 1418. Son avènement eut ainsi lieu dix-sept ou dix-huit ans après la sortie d'Israël, placée communément en 1491. D'un autre côté Diodore de Sicile<sup>2</sup> nous apprend que l'expédition de Sésostris, entreprise au commencement de son règne, se termina à sa neuvième année, c'est-à-dire pendant que les Israélites voyageaient dans le désert et avant qu'ils fussent entrés dans la Palestine ; ce qui explique pourquoi l'Écriture ne parle pas de ce conquérant. Le récit de l'historien grec vient d'être confirmé d'une manière bien inattendue. Le nouvel interprète des hiéroglyphes, en partant pour son expédition scientifique d'Égypte, a découvert à Marseille, sur un rouleau de papyrus, écrite dans l'antique égyptien et avec des caractères populaires, une *histoire des campagnes de Sésostris-Rhamsès*, remplie de détails circonstanciés sur ses conquêtes, la force et la composition de son armée, et qui fut écrite la neuvième année de son règne, c'est-à-dire,

<sup>1</sup> 14<sup>e</sup> Lettre de M. Champollion. — <sup>2</sup> L. 1, c. 55.

d'après Diodore, celle de son retour en Égypte. Et ce n'est pas la seule découverte de ce genre ; outre une infinité de manuscrits déposés dans les sépulcres des particuliers avec les momies, outre une sorte de rituel funéraire où l'on voit les antiques croyances de l'Égypte sur Dieu, sur l'homme, sur l'autre vie, on a trouvé des manuscrits nombreux qui présentent des actes de différents genres des monarques égyptiens et portent leurs noms et les dates des années de leur règne. A cette classe appartient une suite de papyrus qui, longtemps délaissés dans le musée de Turin, ont été heureusement reconnus par l'hermès français ; suite tellement remarquable par le nombre et la variété des pièces qu'il a été porté à conjecturer qu'elle formait les archives entières d'un temple ou de tout autre dépôt public. Il y a trouvé une quantité prodigieuse d'actes appartenant pour la plupart à la dixième dynastie, à celle qui régna pendant le séjour des Hébreux en Égypte, et dont aucun n'est postérieur à la dix-neuvième, qui finit vers le temps de Gédéon. Mais le plus remarquable de tous, et bien certainement le plus ancien manuscrit jusqu'à ce jour, contient un acte de la cinquième année du règne de Thouthmosis III, cinquième roi de la dix-huitième dynastie. D'après la chronologie la plus communément adoptée, ce roi, appelé par les anciens chronologistes Miphra ou Miphrès, et dont MM. Champollion ont reconnu l'identité avec le Moëris des historiens grecs, ce roi, disons-nous, serait le pharaon qui gouvernait l'Égypte lorsque le fils de Jacob y arriva, et dont Putiphar, le maître de Joseph, commandait les troupes. Ces manuscrits, de plus de trente siècles, nous font voir comment l'exemplaire de la loi écrit de la main de Moïse a pu se conserver de même et se retrouver après plus de huit siècles sous le roi Josias. « Manéthon nous apprend encore une autre particularité sur Séthos-Rhamsès ou Sésostris : c'est qu'il s'appelait aussi Égyptus et que c'est de lui que tout le pays a été nommé Égypte. Son frère Armaïs s'appelait également Danaüs. Sésostris lui avait confié l'administration du royaume pendant son absence, mais il abusa de cette autorité pour se

faire roi lui-même. A cette nouvelle Sésostris revint et le châtia. Armaïs ou Danaüs s'enfuit alors en Grèce et valut aux Grecs un de leurs noms, Danaëns<sup>1</sup>. D'un autre côté Diodore de Sicile rapporte, d'après Hécatee de Milet, que jadis, la peste ayant affligé l'Égypte, les indigènes expulsèrent les étrangers qui s'y étaient établis en grand nombre et avaient beaucoup affaibli le culte national des dieux. Parmi ces émigrants les uns se rendirent en Grèce, sous la conduite de Danaüs et de Cadmus ; les autres dans la Judée, sous la conduite de Moïse, qui proscrivait les idoles, ne reconnaissant qu'un Dieu qui gouvernait tout, et organisa un culte différent des autres, sous la direction d'un souverain pontife<sup>2</sup>. Voilà comme les témoignages de Manéthon, d'Hécatee et de Diodore, se complètent mutuellement, pour nous attester que Moïse, Danaüs et Sésostris étaient contemporains.

Il n'y a pas cent ans, l'impiété abusait de tout ce qu'on savait ou ne savait pas sur l'Égypte pour attaquer les livres saints : son antiquité dépassait la création biblique du monde ; Moïse n'avait pu écrire le Pentateuque, parce que, de son temps, on ne faisait encore que graver, et ainsi cent autres choses pareilles. Le siècle dernier touchait à sa fin lorsque, à la tête des armées françaises, Sésostris - Bonaparte parcourut l'antique royaume de Sésostris-Rhamsès. Pendant que les soldats se battaient des savants dessinaient les pyramides, les tombeaux, les temples, les palais séculaires ; copiaient, sans les entendre, les hiéroglyphes, les emblèmes ; il n'y avait qu'un monument qu'ils comprissent : c'était une représentation astronomique qui remontait pour le moins à quelques milliers de siècles. Moïse était convaincu de fausseté en nous faisant le monde beaucoup plus jeune ; ce sauveur d'Israël, figure du Sauveur de l'humanité entière, paraissait de nouveau exposé à périr sur les bords du Nil, et, avec lui, l'ancienne et la nouvelle alliance ; mais, comme autrefois, le salut est venu d'où venait la persécution ; la fille des Pharaons, l'Égypte, est sortie de ses palais et de ses temples en ruine, avec ses vieux hiérogly-

<sup>1</sup> Manetho, apud Joseph., *contra App.*, l. 1. — <sup>2</sup> Diodore, apud Phot., *Biblioth.*, col. 1151.



phes ; le voile qui la couvrait depuis un temps immémorial a été soulevé par un savant français ; les hiéroglyphes, si longtemps muets, ont parlé, et ils ont parlé comme un écho de la Bible, et les triomphants sophismes de l'impiété ont disparu comme les chars et les cavaliers d'Aménophis dans la mer Rouge ; et le zodiaque de Denderah ne remonte plus qu'au commencement de l'ère chrétienne, il n'est plus qu'une représentation superstitieuse d'astrologie ; et ces Pharaons, qui ont semé nos musées de papyrus et l'Égypte de merveilles d'architecture, se trouvent ceux qui ont régné depuis Abraham jusqu'à Moïse. Pour ce qui est devant, l'HIÉROGLYPHE ne dit pas plus que l'ÉCRITURE.

Oui, c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire que l'Égypte eut devant les yeux les leçons et l'exemple d'Israël ; c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire, lorsque les sciences et les arts florissaient, qu'elle a été châtiée et enseignée de Dieu ; son Sésostris, en conquérant la Libye, l'Asie et la Thrace, y pouvait annoncer la puissance de l'Éternel. Les Philistins ne l'oublieront point ; frappés de diverses plaies parce qu'ils avaient pris l'arche du Dieu d'Israël, leurs prêtres leur diront : « Pourquoi endurez-vous vos cœurs comme le fit l'Égypte et Pharaon ? Quand celui-ci eut été frappé ne les renvoya-t-il pas ? et ils s'en allèrent<sup>1</sup>. » Après huit siècles les Ammonites s'en souviendront encore ; leur roi, Achior, dira à Holopherne : « Un roi d'Égypte les accablait de travaux en mortier et en briques, pour la construction de ses villes ; ils crièrent à leur Dieu, et il frappa de diverses plaies toute la terre d'Égypte. Les Égyptiens les expulsèrent alors ; mais, se voyant délivrés du fléau, ils voulurent les reprendre et les réduire de nouveau en servitude. Mais le Dieu du ciel ouvrit la mer à leur fuite, les eaux du ciel se durcirent de part et d'autre comme une muraille, ils traversèrent le fond de la mer à pied sec ; une armée innombrable d'Égyptiens les ayant poursuivis, elle y fut engloutie de manière qu'il n'en resta pas un pour donner la nouvelle à ses descendants<sup>2</sup>. » Voilà

comme le chef des Ammonites parlera au généralissime des armées assyriennes ; voilà comme dès lors les divers peuples s'unissaient à Israël pour célébrer sa merveilleuse sortie de l'Égypte.

Tout cela, sans doute, est déjà bien grand et bien magnifique ; cependant tout cela n'est que l'image, l'hiéroglyphe de quelque chose de plus magnifique et de plus grand. Israël asservi en Égypte, délivré par une suite de prodiges, traversant à pied sec la mer Rouge, formé aux combats dans le désert, conquérant la Terre promise pour y attendre le règne glorieux de David et de Salomon ; ce premier Israël est le germe, l'embryon d'un Israël nouveau, qui doit embrasser les vrais Israélites, les fidèles de toutes les nations. Ici l'Égypte, c'est le monde entier ; les Pharaons, ce sont les Césars romains ; la victime de la délivrance, c'est l'Agneau de Dieu s'immolant dans la nuit de Pâques d'une manière non sanglante sur la table mystique, s'y donnant à manger à ses disciples, et le lendemain s'immolant d'une manière sanglante sur la croix par la main des soldats de César ; les trois journées de chemin aboutissant à la mer Rouge, ce sont trois siècles de persécutions aboutissant à l'inondation des Barbares ; l'Église, nouvel Israël, traverse ce déluge de sang comme un baptême ; l'empire romain y périt comme dans un abîme, un sépulcre ; l'Église continue sa marche au travers d'un désert affreux, l'humanité en ruine, les royaumes écroulés ; elle porte dans son sein non plus douze tribus, mais une douzaine de nations féroces et indomptables, qu'il faut transformer et enfanter à la vie chrétienne. Enfin, comme autrefois Israël sous la conduite de Josué, vicaire temporel de Moïse, et d'Éléazar, son vicaire spirituel, qui servait de règle à l'autre, ainsi l'Église, sous la conduite du pontife romain, vicaire spirituel du Christ, et de Charlemagne, son vicaire temporel, prendra possession de sa terre promise, l'univers. La possession n'a pas encore toute l'étendue de la promesse ; ce ne sera que sous un autre règne de David et de Salomon, le second avènement du Christ, avec lequel l'Église triomphante entrera pour jamais dans son céleste héritage.

<sup>1</sup> 1 Rois, 6, 6. — <sup>2</sup> Judith, 5.

## LIVRE SEPTIÈME

DE 1491 A 1490 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Loi écrite ; ses rapports avec le passé, le présent et l'avenir.**

Trois des plus beaux génies de l'antiquité, parmi les Chinois, les Grecs et les Romains, ont cherché, l'un après l'autre, quel devait être un gouvernement, une société, pour atteindre à la perfection. Or ce que, dans cette vue, Confucius, Platon et Cicéron ont imaginé de plus parfait, nous le verrons réalisé dans Moïse et dans le Christ, autrement dans l'Église catholique.

Confucius ou Koung-tsée, que la Chine appelle le *saint maître*, naquit au sixième siècle avant l'ère chrétienne, environ dix siècles après Moïse, et vers le temps où le prophète Daniel était le chef des mages de Perse et des sages de Babylone. Il jouit aujourd'hui encore d'une vénération presque religieuse. Sa famille subsiste encore ; c'est la plus illustre de l'empire. Quant à ses principes sur la base d'un bon gouvernement, on les trouve dans les *Kings* ou livres sacrés dont il a été le rédacteur, et dans les commentaires qu'en ont faits ses innombrables disciples. Sans sortir du *Chouking*, qui est le plus connu, on y voit un suprême Seigneur, un Ciel souverainement intelligent, dans le cœur duquel tout est marqué distinctement, qui pardonne au repentir, qui se laisse fléchir à la prière, qui entend les cris des peuples, qui donne des ordres pour déposer les mauvais rois et leur en substituer d'autres. Le trône est la place du Ciel. C'est du Ciel que viennent les neuf règles du gouvernement. Un roi doit avec respect avoir soin des peuples, parce que tous sont les enfants du Ciel. Si l'ordre n'en est donné par le Chang-ti ou souverain Seigneur, nul royaume, dans les quatre parties du

monde, ne peut être détruit. Les lois sont les ordres du Ciel. C'est le Ciel qui a établi la distinction des devoirs, la distinction des états, la distinction des cérémonies, la distinction des habillements, la distinction des supplices. Toutes les fonctions publiques sont des commissions du Ciel. « Un juge des crimes, est-il dit, imite la vertu du Ciel en exerçant le droit de vie et de mort ; c'est le Ciel qui s'associe à lui. Vous qui, dans les quatre parties, présidez au gouvernement, dit un roi ; vous qui êtes préposés pour faire exécuter les lois pénales, n'êtes-vous pas à la place du Ciel pour être les pasteurs des peuples ? Je crains et je suis réservé quand il s'agit des cinq supplices ; il résulte de leur institution un grand avantage ; le Ciel a prétendu par là secourir les peuples, et c'est dans cette vue qu'il s'est associé des juges qui sont ses ministres<sup>1</sup>. »

Un point surtout est remarquable dans la doctrine de Koung-tsée et de ses disciples : c'est l'attente du SAINT qui doit venir de l'Occident porter la loi à la perfection et étendre son règne sur tout l'univers. Koung-tsée disait que le SAINT *envoyé du Ciel saurait toutes choses et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre*<sup>2</sup>. « Qu'elle est grande, s'écrie-t-il, la voie du Saint ! elle est comme l'océan ; elle produit et conserve toutes choses, sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche !... Attendons un homme qui puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut

<sup>1</sup> *Chou-king*, p. 295 et 298. — <sup>2</sup> *Morale de Confucius*, p. 195.



parvenir au sommet de la voie du Saint <sup>1</sup>. »

Consulté par un ministre de l'empire s'il était un saint homme ou du moins s'il y en avait jusqu'alors en Chine, Koung-tsee répondit qu'il n'en connaissait point, ajoutant : « Moi, Khièou, j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il y avait (ou il y aurait) un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter le changement, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom; mais moi, Khièou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint <sup>2</sup>. »

Dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie composé par un empereur on lit ces paroles étonnantes : « Avant la naissance du SAINT la RAISON résidait dans le ciel et dans la terre; depuis la naissance du SAINT c'est en lui que la RAISON réside. » Peut-on exprimer plus clairement que le SAINT est la raison même de Dieu, son Verbe revêtu de la nature humaine <sup>3</sup> ?

A la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et pendant que le dernier des anciens prophètes, Malachie, annonçait à l'occident de la Chine, en Judée, la prochaine venue du SAINT que Confucius attendait de ce côté-là, d'après l'antique tradition, commençait à fleurir en Grèce le plus éloquent disciple de Socrate, Platon. Moins libre de s'expliquer que le sage de l'Orient, si son langage n'est pas toujours aussi clair sa pensée est la même. Voici les principes fondamentaux de son *Traité de la Société politique* et de son *Traité des Lois*.

Ce n'est pas un homme, mais Dieu, qui peut fonder une législation. En conséquence l'ordre que le législateur humain doit suivre, et qu'il doit prescrire à tous, c'est de subordonner les choses humaines aux choses divines et les choses divines à l'Intelligence souveraine. Jamais homme n'a fait proprement de lois; c'est la fortune ou les circonstances qui les font, ou plutôt Dieu qui, en gouvernant tout l'univers, gouverne en parti-

culier toutes les choses humaines par les circonstances et la fortune. « Prions Dieu, dit-il, pour la Constitution de notre cité, afin qu'il nous écoute, nous exauce et vienne à notre secours pour dispenser avec nous son gouvernement et ses lois. » Les monarchies, les aristocraties, les démocraties absolues sont moins des sociétés politiques que des cohabitations aux mêmes villes; une partie y domine l'autre, qui est esclave. C'est la partie dominante qui donne le nom à tout l'ensemble. S'il fallait de là prendre son nom, il faudrait du moins lui donner le nom de Dieu, vrai dominateur de tous les êtres raisonnables. Mais quel est-il ce Dieu? Écoutons la Fable nous parlant de l'âge d'or. Sachant que nul homme ne peut gouverner les choses humaines avec un pouvoir absolu sans tomber dans l'orgueil et l'injustice, Saturne confia l'établissement et le régime des empires, non à des hommes, mais à des génies. Ce discours plein de vérité nous apprend que, si ce n'est pas un dieu, mais un homme, qui préside à la constitution et au gouvernement d'une cité quelconque, jamais elle ne pourra échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime primitif, et, nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans l'homme, nous devons fonder les maisons ainsi que les États en consacrant comme des lois les volontés de l'Intelligence (souveraine). Sans cela, comme nous l'avons déjà dit, il ne reste aucun moyen de salut <sup>1</sup>.

Enfin, supposons que les colons qui doivent peupler sa nouvelle république sont arrivés, Platon leur rappelle ainsi le fondement de toute société et de toute loi :

« Dieu, comme le porte l'ancienne parole, ayant en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, fait inviolablement ce qui est bien, suivant la nature. Toujours il est accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Quiconque veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette justice et lui obéit avec une humble docilité; mais celui qui s'élève avec orgueil à cause de ses richesses, de ses hon-

<sup>1</sup> *L'invariable Milieu*, traduit par M. Abel Rémusat, p. 94. — <sup>2</sup> *Ibid.*, note, p. 145. — <sup>3</sup> *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao-tseu*, par M. Abel Rémusat.

<sup>1</sup> Plat., édit. bipont., t. 8, l. 1, p. 4 et 18; l. 4, p. 170-181.

neurs ou de sa beauté, celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente présomption, comme s'il n'avait besoin ni de souverain ni de maître, et qu'il fût au contraire capable de conduire les autres, Dieu l'abandonne entièrement, et ce misérable délaissé, s'associant d'autres malheureux abandonnés comme lui, s'applaudit en renversant tout, et il ne manque pas de gens aux yeux de qui il paraît quelque chose ; mais, puni bientôt par l'irréprochable jugement de Dieu, il renverse à la fois et lui-même, et sa maison, et la cité tout entière. Or, puisqu'il en est ainsi, que doit faire et penser le sage ? Nul doute que le devoir de chaque homme ne soit de chercher par quel moyen il sera du nombre des serviteurs de Dieu. Qu'est-ce donc qui est agréable à Dieu et conforme à sa volonté ? Une seule chose, selon la parole ancienne et invariable, qui nous apprend qu'il n'y a d'amitié qu'entre les êtres semblables et qui s'éloignent de tout excès. Or la souveraine mesure de toutes choses doit être, pour nous, Dieu, ainsi qu'on le dit, bien plus qu'aucun homme, quel qu'il soit. Si donc vous voulez être ami de Dieu, efforcez-vous de lui ressembler autant qu'il vous sera possible <sup>1</sup>. »

Après le sage de la Chine et le sage de la Grèce écoutons le consul romain.

Dans son premier livre *des Lois* Cicéron dit que, pour établir le droit, il faut remonter à cette loi souveraine qui est née tous les siècles avant qu'aucune loi eût été écrite ni aucune ville fondée. Pour y parvenir il faut croire avant tout que la nature entière est gouvernée par la divine Providence, que l'homme a été créé par le Dieu suprême, et que par la raison il est en société avec Dieu. Cette raison commune à Dieu et à l'homme, voilà la loi qui fait de cet univers une seule cité sous le Dieu tout-puissant <sup>2</sup>.

Et ce n'était pas là une opinion privée. Examinant au second livre la nature de cette loi première, à laquelle se doivent rapporter toutes les autres, il s'exprime ainsi : « Je vois que c'était le sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des peuples,

mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandements et des défenses pleins de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu, qui ordonne ou défend selon la raison, et c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont donnée au genre humain <sup>1</sup>. »

« Dès notre enfance, ajoute-t-il, on nous accoutume à nommer lois les ordonnances des hommes ; mais en parlant de la sorte nous devons toujours nous rappeler que les commandements et les défenses des peuples n'ont point la force d'obliger à la vertu et de détourner du péché. Cette force est non-seulement plus ancienne que toutes les nations et les cités, elle est du même âge que ce Dieu qui soutient et régit le ciel et la terre. La loi véritable est la raison conforme à la nature des choses, qui nous porte à faire le bien et à éviter le mal ; elle ne commence pas à être loi au moment où on l'écrit, mais elle est loi dès sa naissance, et elle est née avec la raison divine. C'est pourquoi la loi véritable et souveraine, à laquelle il appartient d'ordonner et de défendre, est la droite raison du Dieu suprême <sup>2</sup>. » Où cette loi est méconnue, violée par la tyrannie d'un, de plusieurs ou de la multitude, non-seulement la société politique est vicieuse, il n'y a plus même de société. Cela est encore plus vrai d'une démocratie que de tout autre gouvernement <sup>3</sup>.

Enfin et le philosophe grec et le consul romain donnent à leurs lois et à leur société, pour sanction dernière, la providence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines éternelles dans l'autre vie. « Celui qui règne sur nous, dit Platon dans son *Traité des Lois*, ayant vu que toutes les actions humaines ont pour âme soit la vertu, soit le vice, il nous a préparé différentes demeures selon la nature de nos actions, laissant à notre volonté le choix entre ces demeures diverses... Ainsi ces âmes portent en elles-mêmes la cause du changement qu'elles doivent éprouver, selon l'ordre et la loi du destin. Celles qui n'ont commis que des fautes légères descendent moins bas que

<sup>1</sup> Plat., édit. bipont., t. 8, l. 1, p. 185. — <sup>2</sup> De Legib., l. 1, n. 6, 7, 15. édit. Lefèvre, 1825.

<sup>1</sup> De Legib., l. 2, n. 4. — <sup>2</sup> Ibid., l. 2, n. 5, édit. Lefèvre, 1825. — <sup>3</sup> Cic., de Republ., l. 3, n. 25.



les âmes plus coupables ; elles errent à la surface de la terre. Celles qui ont commis plus de crimes, et des crimes plus grands, sont précipitées dans l'abîme qu'on appelle l'enfer, ou d'un nom semblable, lieu redouté des vivants et des morts et dont la pensée trouble encore l'homme pendant son sommeil. Mais l'âme qui, par de continuels efforts de sa volonté, avance dans la vertu et se corrige du vice, est transportée dans un séjour d'autant plus heureux et plus saint qu'elle s'est plus rapprochée de la perfection divine <sup>1</sup>. » A la fin de sa *République* ce même philosophe nous représente l'âme sortant du corps et apparaissant devant le tribunal pour être jugée ; après la sentence, les justes montent à la droite au plus haut des cieux ; les méchants, au contraire, descendent à la gauche dans un gouffre horrible, d'où ceux qui sont inguérissables ne peuvent plus sortir, continuellement en proie à d'épouvantables supplices <sup>2</sup>. Également Cicéron, à la fin de sa république idéale, entr'ouvre tout d'un coup l'éternité. Cet univers n'est que le temple du Dieu suprême, qui le régit de même que l'âme immortelle régit ce corps corruptible ; ceux-là vivent vraiment qui sont échappés des liens du corps comme d'une prison ; ce que nous appelons notre vie est une mort ; là les méchants subissent des siècles de tourments, tandis que les bienfaiteurs de leurs semblables jouiront dans le ciel d'une éternité de bonheur <sup>3</sup>.

Mais ces hommes espéraient-ils jamais voir sur la terre leur admirable gouvernement ? Socrate, que Platon fait parler, dit que le modèle en est sans doute dans le ciel, mais que, pour sa patrie terrestre, il ne l'espère que de quelque divine fortune <sup>4</sup>. Dans d'autres dialogues il parle d'un personnage extraordinaire qui nous instruira sur la Divinité et sur son culte, ainsi que sur nos devoirs envers nos semblables ; il insinue que ce sera un Dieu caché sous la figure d'un homme ; il espère qu'il ne tardera pas à venir <sup>5</sup>. Ailleurs il dit : « Au

commencement de ce discours invoquons le Dieu sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable <sup>1</sup>. »

Quant à Cicéron, qui écrivait vers le temps où le Christ allait paraître, ses paroles sont plus fermes ; il semble avoir quelque pressentiment de ce qui allait s'accomplir. « La loi véritable, dit-il, est la droite raison conforme à la nature, loi répandue dans tout le genre humain, loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui, soit qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi, c'est une impiété ; il n'est permis d'y déroger en rien, et l'on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui l'explique ; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps ; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous. Quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas <sup>2</sup>. »

Comment ne pas reconnaître aujourd'hui tout cela dans l'Église catholique ? Société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent ; société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence ; dont la loi n'est autre que la Sagesse éternelle qui a créé l'univers et qui le gouverne, atteignant d'une extrémité à l'autre avec force et disposant tout avec douceur ; loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole ; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, qui réunit tous les lieux et tous les

<sup>1</sup> De Legib., t. 9, l. 10, p. 106-108. — <sup>2</sup> T. 7, de Republ., l. 10, p. 322-326. — <sup>3</sup> De Republ., l. 6, n. 7 et 17. — <sup>4</sup> Εἴαν μὴ θεῖα τις ἐύμνη τύχη. De Republ., l. 9, in fine. — <sup>5</sup> Plat., t. 5, Alcibiade, 2, p. 100-102.

<sup>1</sup> Platon, t. 9, Tim., p. 341. — <sup>2</sup> Cicér., de Republ., l. 3, n. 16.

temps, et le ciel et la terre, en une société une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

Il n'y a de vraie société que celle-là, car là seulement tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens ; biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun ; biens que tous et chacun peuvent posséder tout entiers ; et, pour parvenir à ces biens, tout homme doit observer la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, ce qu'on appelle peuples et nations n'apparaît plus et n'est plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. « Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples suivant les temps et les circonstances reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoutait-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. » Platon tient le même langage <sup>1</sup>.

Dans cette divine constitution de l'humanité la forme de gouvernement est telle que la souhaitait Platon et Cicéron. Ils en distinguent trois : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Tous les trois sont bons quand la loi véritable y est observée ; quand elle ne l'est pas tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout à Cicéron, infiniment préférable, comme réunissant les avantages des trois autres, sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. Or tel est le gouvernement de l'Église <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> De Legib., l. 2, n. 5. Platon, *Minos*. — <sup>2</sup> Cicér., de *Republ.*, l. 1, n. 45. Platon, *Politique*, t. 6, p. 99-101. Voir encore Architas et Hippodame, apud Stob., *Anthol.*, p. 251 et 353. Bellarmin, de *Romano Pont.*, l. 1, cap. 3.

Sous le Monarque éternel et invisible, le Christ, est un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, reçoivent à paître et à régir des Églises particulières, non pas comme ses vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. Enfin ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est héréditaire ; tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité chrétienne. Le dernier peut devenir le premier. Un pêcheur de Galilée sera le premier Pape, saint Pierre ; un Thrace deviendra le Pape Conon ; le fils d'un charpentier de Toscane, le Pape Grégoire VII ; le fils d'un domestique anglais, le Pape Adrien IV ; un petit pâtre, le Pape Sixte V.

Pour le recrutement de cette magistrature sainte les vœux de Platon se voient accomplis. Il voulait qu'on y destinât dès leur premier âge ceux à qui Dieu paraissait avoir donné les qualités pour cela <sup>1</sup> ; or l'Église y admet, sans distinction de naissance, quiconque en a reçu de Dieu l'aptitude et la vocation. Il souhaitait que les futurs surveillants ou pasteurs, car il les appelle plus d'une fois de ce nom, fussent élevés avec une attention spéciale <sup>2</sup> ; l'Église les élève avec toute l'attention possible dans les séminaires. Ce qu'il exigeait comme le principal, c'est qu'ils connussent bien l'Être éternel, immuable, le Bien suprême, Dieu, en un mot, et son céleste gouvernement, pour conformer à ce divin modèle le gouvernement de la terre ; qu'ils s'appliquassent tellement aux choses divines qu'ils devinssent divins eux-mêmes, autant que cela est possible à l'homme : ce sont ses paroles <sup>3</sup>, ajoutant qu'il n'y aurait point de salut pour le monde tant que les philosophes de cette nature ne le gouverneraient pas ou que ceux qui le gouvernent ne fussent pas de ces philosophes <sup>4</sup>. Or où jamais a-t-on travaillé à former de pareils magistrats, surtout avec autant de zèle que dans le royaume du Christ ? Il désirait enfin qu'ils

<sup>1</sup> De *Republ.*, l. 3, p. 319 et seqq. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 2 et 3. — <sup>3</sup> *Ibid.*, l. 5 et 6, p. 71 et seqq. — <sup>4</sup> *Ibid.*, l. 6, 7, p. 100-104.



fussent exempts de tout soin domestique, libres de toute affection particulière, afin que toutes les puissances de leur âme fussent consacrées tout entières au bien commun de tous. La chose lui paraît si importante et en même temps si difficile que, dans son *Traité de la République*, il va jusqu'à proposer un moyen contre nature, la communauté des femmes et des enfants, moyen qu'il sentit lui-même révoltant et impraticable, puisqu'il n'en dit plus mot dans son *Traité des Lois*. Or, ce que Platon regardait à la fois et comme nécessaire et comme impossible, l'Église catholique l'a réalisé par un moyen non pas contre nature, mais au-dessus de la nature, par le célibat religieux.

Ce philosophe ne méconnaissait pas l'extrême difficulté qu'il y aurait d'amener le genre humain à cet état de perfection ; il a même là-dessus une allégorie si belle que nous ne pouvons ne pas la citer tout entière.

Pour bien concevoir notre nature sous le rapport de l'instruction et de l'ignorance, dit-il, faites-vous cette comparaison. Figurez-vous une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant une entrée très-longue qui s'ouvre à la lumière dans toute la largeur de la caverne. Là sont des gens depuis leur enfance, le dos tourné au jour, tellement enchaînés par les pieds et par le cou qu'ils sont tout à fait immobiles, ne regardant que devant eux, sans pouvoir seulement tourner la tête. Derrière eux, mais au loin, est suspendu un flambeau allumé. Entre ce flambeau et les hommes enchaînés est un chemin quelque peu élevé, que borde, du côté de la caverne, un parapet à hauteur d'homme. Derrière ce parapet passent des personnes portant sur la tête toute sorte d'ustensiles qui dépassent le parapet, entre autres des statues humaines, des animaux de bois et de pierre de toutes les façons. Parmi ces personnes, comme on peut bien le penser, les unes parlent, les autres ne disent rien. Image étrange, dira-t-on, étranges prisonniers ! Sans doute, dit Platon, mais ces prisonniers nous ressemblent. D'abord, forcés qu'ils sont d'avoir toute leur vie la tête immobile, que voient-ils et d'eux-mêmes et des autres, si ce n'est des ombres rénvoyées par le feu sur le côté op-

posé de leur caverne ? Ensuite, quant aux objets que l'on transporte, en voient-ils davantage ? Maintenant qu'un écho répercute contre le fond de leur souterrain la voix des passants : ne s'imagineront-ils pas que ce qui parle n'est autre que l'ombre, et qu'enfin il n'y a de réel que les ombres des ustensiles ? Telle est, suivant Platon, la position des hommes en ce monde.

Quelle serait la méthode la plus convenable pour les délier de leurs chaînes et les guérir de leurs erreurs ? Si l'on en détachait un et qu'on le forçât subitement à se lever, à tourner la tête, à marcher et à regarder du côté de la lumière, on lui ferait mal, et, à cause même de l'éclat de la lumière, il ne pourrait envisager les choses dont il voyait auparavant les ombres. Qu'on l'assurât alors qu'il n'a vu jusque-là que des riens, que maintenant il est plus près de la réalité ; qu'on lui demandât, à la vue de chaque passant, ce que c'est, ne serait-il pas dans l'incertitude ? ne penserait-il pas que ce qu'il voyait auparavant est plus vrai que ce qu'on lui montre maintenant ? Si on le contraignait de regarder la lumière même ses yeux n'en souffriraient-ils pas ? Ne prendrait-il pas la fuite pour se tourner vers les choses qu'il peut voir et qu'il croirait bien plus claires que celles qu'on lui montre ? Enfin si de là on le traînait de force par des endroits rudes et escarpés, sans lui donner de relâche jusqu'à ce qu'on l'eût amené à la lumière du soleil, ne s'affligerait-il pas d'être entraîné de la sorte ? Et enfin, venu à la lumière, ses yeux éblouis pourraient-ils rien voir de ce que les hommes tiennent pour véritable ? Non, sans doute, parce que le changement se serait subitement opéré.

Pour voir les choses qui sont en haut il faut y accoutumer peu à peu le regard ; sorti de son obscurité le captif regardera d'abord plus à son aise les ombres, puis les images des hommes et des autres objets dans l'eau, ensuite ces objets eux-mêmes, ensuite un ciel de nuit avec la lune et les étoiles, et enfin le soleil pendant le jour. Alors ne s'estimerait-il pas heureux lui-même, n'aura-t-il pas pitié de ses anciens compagnons, de leur prétendu savoir, de leurs systèmes sur la nature

et la marche des ombres, de la gloire que quelques-uns s'attribuaient d'y être plus habiles que les autres ?

Maintenant, s'il retourne tout d'un coup de la splendeur du soleil au fond de la caverne, ses yeux ne seront-ils pas plongés dans les ténèbres ? Que si, dans ce moment même, il lui fallait distinguer les ombres et en disputer avec ceux qui ont toujours été enchaînés, ne leur donnerait-il pas à rire ? Ne lui reprocheraient-ils pas qu'il ne rapporte de sa sortie que des yeux gâtés ? Ne diraient-ils pas que jamais il ne faut tenter d'aller en haut, qu'il convient de tuer même quiconque entreprendrait de les délier et de les faire monter ?

Or, la prison, c'est cet univers visible ; le flambeau suspendu dans l'air, c'est le soleil. L'homme qui gravit en haut et qui considère les choses supérieures, c'est l'âme qui monte dans la région intelligible pour y contempler le Bien suprême, cause de tous les biens, le maître, le père, le créateur que doit nécessairement connaître quiconque veut agir prudemment, soit pour lui-même, soit pour le public <sup>1</sup>.

Voilà ce que dit Platon. Certes, qui aurait tâché de ramasser dans une belle allégorie ce que nous apprend l'Écriture sur la profonde dégradation de l'homme, sur les qualités du Rédempteur, sur la nécessité de l'étudier pour être utile à soi et aux autres, celui-là n'aurait pu mieux rencontrer. En effet que ne voit-on pas là ? Le genre humain, dès sa naissance, assis à l'ombre de la mort, enchaîné dans les liens du péché, le dos tourné à la lumière, ne voyant dans ce jour nocturne que des ombres. Ce peu de lueur vient encore de Celui qui est la lumière du monde, qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui luit jusque dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont point compris.

Ce que Platon sentait qui devait se faire, Dieu le faisait dès le principe. Il ne traîne point l'homme brusquement des ténèbres à la lumière ; il le délie d'abord, lui fait considérer plus attentivement les ombres qui passent, puis les images des choses, puis les

choses mêmes, enfin le soleil qui les rend visibles. Le Verbe, splendeur du Père, soleil de justice et de vérité, n'épandra pas subitement ces flots de lumière qui rayonnent maintenant de toutes parts dans l'Église catholique ; il se fera précéder par une douce et lente aurore, qui croîtra insensiblement du jour nocturne jusqu'au jour plein. Cette aurore sera Moïse et les prophètes ; elle commencera au Sinaï et durera jusqu'au Thabor, où, en la personne de Moïse et d'Élie, elle viendra se réunir au Soleil de justice, qui dès lors resplendira seul.

C'est dans cet ensemble progressif qu'il faut considérer et tout ce que nous avons vu, et tout ce que nous voyons, et tout ce que nous verrons, depuis la création du monde, la chute de l'homme, la promesse d'un Rédempteur, jusqu'au jugement dernier et la consommation des saints dans le ciel. C'est dans cet ensemble surtout qu'il faut considérer le peuple hébreu et la loi que Dieu lui donne : peuple, d'un côté, plongé dans les pensées terrestres, comme les prisonniers de Platon dans leur antre ; loi qui n'avait que l'ombre des biens célestes, et non pas encore l'image réelle ; peuple et loi qui étaient cependant, d'un côté, pour le reste du monde, une lampe luisant dans un lieu ténébreux et préparant le genre humain à l'apparition du grand jour. Ce sont les idées de saint Paul et de saint Pierre, qui s'accordent merveilleusement avec les idées de Platon. Considéré de cette sorte, tout se comprend dans ce peuple et dans sa loi, ce qu'il y a de terrestre et de ce qu'il y a de céleste, ce qu'il y a d'imparfait et ce qu'il y a de parfait, ce qu'il y a de l'homme et ce qu'il y a de Dieu. Les murmures mêmes de ce peuple choisi, ses châtements, sa longue et dernière réprobation, au lieu d'être un scandale, deviennent une instruction salutaire autant que formidable.

Quand Dieu a délivré une âme de la servitude du péché il ne la conduit pas immédiatement dans la terre promise, au ciel, il la fait passer à travers des épreuves, où les consolations sont mêlées aux peines et les peines aux consolations. De plus, dans tout homme converti à Dieu il y a deux hommes, l'ancien et le nouveau, ou plutôt il y en a trois ; car dans

<sup>1</sup> *De Republ.*, l. 7, ab initio. Sur les rapports entre Dieu et le soleil, voir l. 6, p. 118-121.



le vieil homme il y en a déjà deux, les sens et la raison <sup>1</sup>. L'homme sensuel ou charnel penche à vivre uniquement selon le sens et la chair, à peu près comme la brute ; l'homme intellectuel, raisonnable, l'homme humain tend à vivre selon la raison naturelle, selon l'homme, sans s'élever plus haut ; l'homme nouveau, l'homme spirituel, l'homme divin vit selon la raison surnaturelle, selon la foi, selon Dieu. Dans les parfaits ces trois hommes ne font qu'un tout harmonieux, les sens étant parfaitement soumis à la raison et la raison à Dieu. Mais pour arriver là il faut des combats, des efforts ; les sens se révoltent contre la raison ; la raison, faible de soi, se laisse souvent entraîner par les sens contre la foi, contre la grâce ; celle-ci même éprouve quelquefois des défaillances. Le Dieu de puissance et de miséricorde, voilà l'unique espoir.

Ainsi en va-t-il être du peuple hébreu. L'immense multitude de toute sorte d'étrangers qui s'est attachée à lui nous représente la partie charnelle de l'homme, les sens, les passions si nombreuses et si variées ; c'est de là que s'élèveront la plupart des murmures et des séditions. Le peuple d'Israël proprement dit, les descendants des patriarches, nous représentent la partie raisonnable et humaine ; elle est au-dessus de l'autre, mais encore peu constante et se laissant entraîner facilement par la première. Moïse et Aaron, avec les soixante-dix vieillards, représentent la partie surnaturelle et divine de l'homme, celle qui est en communication avec Dieu et qui doit diriger tout le reste. Nous y verrons la foi, le zèle, la charité, mêlés encore à quelques imperfections. C'est ce peuple figuratif que Dieu va mettre à l'épreuve, comme lui-même nous l'apprend.

Des bords de la mer Rouge, où ils avaient ramassé les dépouilles des Égyptiens engloutis, Moïse conduisit les enfants d'Israël dans le désert de Sur. Ils y marchèrent pendant trois jours sans trouver d'eau ; celle qu'ils rencontrèrent enfin était amère, ainsi qu'il s'en trouve fréquemment et dans ce désert et dans ceux d'Afrique. Le peuple en mur-

mura contre Moïse, disant : « Que boirons-nous ? » Il cria vers l'Éternel, qui lui enseigna un bois ; il le jeta dans l'eau, et elle fut adoucie. Ce lieu reçut le nom de Mara ou amertume. Là Dieu mit le peuple à l'épreuve, disant : « Si tu écoutes la voix de l'Éternel ton Dieu, et si tu fais ce qui est droit devant lui, et que tu obéisses à ses commandements, et que tu gardes toutes ses ordonnances, je n'enverrai sur toi aucune de ces langueurs dont j'ai affligé l'Égypte ; car je suis l'Éternel, ton médecin <sup>1</sup>. » Ce titre ne devait pas leur paraître étrange ; car il s'était révélé à eux comme le médecin le plus admirable, non-seulement en édulcorant les eaux par la vertu occulte d'un bois, mais surtout en ce que, parmi toutes leurs tribus, il n'y avait pas alors un malade <sup>2</sup>.

Ils vinrent ensuite à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau vive et soixante-dix palmiers, et ils campèrent auprès des eaux <sup>3</sup>.

Ce bois qui adoucissait les eaux d'amertume figurait le bois du Christ qui a édulcoré toute la nature humaine ; ces douze fontaines du désert, les douze apôtres qui arrosèrent de la doctrine céleste les plages arides de ce monde ; les soixante-dix palmiers, les soixante-dix ou douze disciples qui, se renouvelant de siècle en siècle comme les palmiers, devaient offrir à jamais à tous les peuples les fruits de la vie éternelle. Tel est, du moins, le sentiment de la plupart des Pères et des interprètes <sup>4</sup>.

Partie d'Élim, toute la multitude des enfants d'Israël vint au désert de Sin, qui est entre Élim et Sinaï, le quinzième jour du second mois. Comme ils étaient sortis de l'Égypte le quinzième du mois précédent, il y avait un mois tout entier qu'ils vivaient des provisions qu'ils avaient portées avec eux et du peu qu'ils purent trouver sur la route ; mais, ces provisions consommées, la famine se fit sentir à tous, famine irremédiable dans cet affreux désert. Ils murmurèrent donc généralement tous contre Moïse et Aaron et leur dirent : « Que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel en la terre d'Égypte, lorsque nous étions assis auprès des mar-

<sup>1</sup> Voyez une image analogue dans Platon, *de Republ.*, t. 7, l. 9, p. 274 et 275.

<sup>1</sup> Exodé, 15, 22-26. — <sup>2</sup> Eccl., 38, 5. Ps. 104, 37. —

<sup>3</sup> Exode, 15, 27. — <sup>4</sup> Voyez Tirin.

mites de viandes et que nous mangions du pain à satiété? Car vous nous avez amenés dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette multitude. »

Aussitôt l'Éternel annonce à Moïse qu'il leur enverra de la chair et leur fera pleuvoir du pain du ciel. Moïse et Aaron leur rapportent ces paroles, leur reprochent leur conduite : « Car que sommes-nous ? Ce n'est pas contre nous que sont vos murmures, mais contre l'Éternel. » Ils parlaient encore et les invitaient à s'approcher tous, lorsque la gloire de l'Éternel apparut dans la nuée, et qu'à la vue de toute la multitude l'Éternel parla à Moïse, disant : « J'ai entendu les plaintes séditeuses des enfants d'Israël ; dis-leur : Sur le soir vous mangerez de la chair, et au matin vous serez rassasiés de pain, et vous saurez que c'est moi l'Éternel, votre Dieu. »

Et, le soir même, des caïlles montèrent et couvrirent tout le camp, et, le matin, la rosée se répandit à l'entour ; et, quand elle fut montée, voilà qu'il y avait sur la superficie de la solitude quelque chose de petit et de grenu, comme la gelée blanche sur la terre. Ce que voyant les enfants d'Israël se disaient l'un à l'autre : « Manhu ? » c'est-à-dire : qu'est-ce que cela ? Car ils ne savaient ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est là le pain que l'Éternel vous a donné à manger. »

En même temps il leur commanda de sa part d'en amasser chacun autant qu'il pouvait en manger, une mesure ou gomer pour chaque personne de la maison. Ils en recueillirent, les uns plus, les autres moins ; mais, quand on le mesura, l'un eut autant que l'autre. Moïse leur dit encore de n'en rien réserver pour le lendemain. Ceux qui le firent néanmoins y trouvèrent des vers et de la corruption. L'homme de Dieu fut indigné de leur désobéissance.

Depuis ce temps ils en amassaient tous les matins, et, dès que le soleil était en sa chaleur, la manne se fondait. Le sixième jour ils en amassèrent le double ; tous les princes de la multitude vinrent et l'annoncèrent à Moïse. Il leur répondit : « C'est ce que l'Éternel a dit : Demain est le sabbat, le repos consacré à l'Éternel. Faites donc aujourd'hui tout ce que vous avez à faire, faites cuire tout ce que vous avez à cuire, et gardez pour demain matin ce que vous aurez réservé d'aujourd'hui. » Ils firent comme Moïse leur avait commandé, et la manne ne se corrompit point, et les vers ne s'y mirent pas. Moïse ajouta : « Mangez-la aujourd'hui, car c'est le jour de repos en l'honneur de l'Éternel ; aujourd'hui il ne s'en trouvera point dans les champs. » Quelques-uns du peuple sortirent néanmoins le septième jour pour en recueillir, mais ils n'en trouvèrent point. L'Éternel dit là-dessus à Moïse : « Jusqu'à quand refuserez-vous de garder mes commandements et ma loi ? Considérez que l'Éternel vous a donné un jour de repos ; c'est pourquoi il vous accorde le sixième jour la nourriture de deux jours. Que chacun demeure donc chez soi, et que nul ne sorte de son lieu le septième jour. » Et le peuple se reposa désormais ce jour-là.

La manne était semblable à la graine de coriandre, ou à ces petits grains de gelée blanche que l'on voit sur la terre pendant l'hiver. On en faisait des gâteaux qui avaient le goût d'un pain pétri avec de l'huile et du miel. On offrait en sacrifice de ces gâteaux pétris à l'huile, ce qui marque que c'est tout ce que les Israélites avaient de plus exquis. Encore aujourd'hui les Arabes voisins de la Palestine n'ont point de plus grand régal que du pain pétri avec de l'huile. Les gâteaux formés de manne, outre le goût d'huile, avaient encore celui de miel, ce qui en faisait l'aliment le plus délicieux que les Hébreux connussent. Ainsi Dieu n'avait pas donné à son peuple une nourriture commune et grossière, mais une nourriture délicate ; cette nourriture dont le peuple n'usait que dans ses festins était semblable à celle des princes et des grands ; car c'est ce que peut signifier encore l'hébreu du psaume 77, que la Vulgate et les Septante ont rendu par le pain des anges<sup>1</sup>.

Le livre de la Sagesse relève encore d'autres merveilles dans la manne lorsqu'il dit à Dieu : « Vous donniez à votre peuple la nourriture des anges, et vous leur présentiez le

<sup>1</sup> Ps. 77, 25.



pain du ciel préparé sans travail, renfermant en soi toutes les délices et tout ce qui peut flatter les sens. Et cet aliment faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, puisque, s'accommodant au désir de chacun d'eux, il se changeait en tout ce qui leur plaisait. » Oui, cet aliment, prenant toutes les formes, obéissait à votre grâce, qui est la nourriture de tous, s'accommodant au besoin de ceux qui vous témoignaient leur indigence, pour apprendre aux fils de votre amour, Seigneur, que ce ne sont pas les fruits de la terre qui nourrissent les hommes, mais que votre parole conserve ceux qui croient en vous. Ce qui le fait encore bien voir, c'est que cette manne, qui ne pouvait être consumée par le feu, se fondait soudain, échauffée par un léger rayon du soleil, afin qu'il fût connu de tous qu'il faut prévenir le soleil pour vous bénir et vous adorer au lever de la lumière <sup>1</sup>.

Le texte grec de ce livre appelle, entre autres, la manne du nom d'ambrosie, c'est-à-dire nourriture immortelle. Et qui sait si ce n'est pas de la manne du désert, de ce pain du ciel, de ce pain des anges, que les poètes de la gentilité ont pris l'idée de leur ambrosie, de leur nourriture des dieux et autres créatures célestes <sup>2</sup>? Le bruit de ce divin aliment dut se répandre partout, car le peuple d'Israël en vécut tout le temps qu'il fut dans le désert, c'est-à-dire pendant quarante ans, et jusqu'au moment où il toucha aux frontières de Chanaan.

Pour conserver à jamais le souvenir toujours présent de cette longue merveille Moïse ordonna, de la part de Dieu, à son frère Aaron, d'emplir un vase de manne et de le placer devant l'Éternel dans le tabernacle <sup>3</sup>, c'est-à-dire dans la tente où, vraisemblablement dès lors, Moïse réunissait les anciens du peuple pour célébrer le culte du Seigneur et leur communiquer ses ordres. Par un autre prodige cette même manne, qui ne pouvait se garder du jour au lendemain sans se corrompre, si ce n'est le jour du sabbat, se conserva dans l'urne du tabernacle pendant des siècles.

Cette nourriture miraculeuse en figurait une autre plus miraculeuse encore, que le Christ lui-même nous explique quand il dit aux Juifs : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du ciel ; qui mange ce pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair que je livrerai pour la vie du monde <sup>4</sup>. »

Mystère ineffable ! ce pain de vie, ce pain d'immortalité descend tous les matins du ciel sur la terre, non plus en un lieu ni pour un peuple, mais en tout lieu et pour tous les peuples. Il est pour Dieu le sacrifice d'une valeur infinie, et pour l'homme la plus merveilleuse des nourritures. Bien plus que l'ancienne, la nouvelle manne, prise avec les dispositions convenables, se transforme en tous les désirs de l'âme fidèle : foi, espérance, charité, humilité, douceur, patience, repentir filial, douces larmes, zèle ardent, courage invincible, sainte joie, délices du ciel, tout y est, et tout y est pour tous. Que, des formes extérieures de cette manne, l'un en prenne plus, l'autre moins, chacun aura la substance, la vertu tout entière. C'est là cette manne cachée qui soutient le peuple chrétien dans l'aride désert de ce monde, qui embrase le zèle de l'apôtre, illumine l'intelligence du docteur, inspire la soif du martyr, sanctifie le cœur de la vierge ; elle, en un mot, qui soutient les enfants de Dieu à travers l'aride de ce monde, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les frontières du ciel qu'ils contemplent et possèdent éternellement à découvert ce que maintenant ils contemplent et possèdent sous le voile du sacrement.

Les enfants d'Israël recevaient ainsi chaque jour de leur Père qui est au ciel le pain nécessaire ; mais ce qu'il ne leur fallait pas moins au milieu d'un désert aride et de sables brûlants, c'était de l'eau ; et il ne leur en fallait pas peu, attendu que leur multitude allait à trois millions, sans compter des troupeaux sans nombre. Pendant les quarante ans qu'ils allaient voyager dans cet effroyable solitude ils étaient exposés fréquemment soit à n'en pas trouver du tout, soit à n'en pas trouver

<sup>1</sup> Sag., 46. — <sup>2</sup> *Sophia*, Salomon, 19, 21, en grec. —

<sup>3</sup> Exode, 16, 33, et 34

<sup>4</sup> Jean, 6, 48-52.

assez, soit à en trouver d'amère. De là une cause de découragement et de murmure, particulièrement pour le menu peuple, ainsi que nous allons le voir.

Tout Israël étant parti du désert de Sin, sur l'ordre de l'Éternel, et ayant campé en deux endroits intermédiaires, arriva en Raphidim, non loin de la montagne d'Horeb, et y dressa ses tentes. Mais le peuple n'y trouva point d'eau. Il en fit une querelle à Moïse et lui dit : « Donne-nous de l'eau afin que nous buvions. » Il leur répondit : « Pourquoi me querellez-vous ? Pourquoi tentez-vous l'Éternel ? » Le peuple, ayant toujours plus soif, éclata contre lui en plaintes séditeuses, disant : « Pourquoi est-ce que tu nous as fait sortir d'Égypte pour faire mourir de soif nous, nos enfants et nos troupeaux ? » Moïse cria vers l'Éternel : « Que ferai-je à ce peuple-ci ? Encore un peu et ils me lapideront. » Et l'Éternel répondit à Moïse : « Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israël, et tiens en ta main la verge dont tu as frappé le fleuve, et va. Voilà que je serai là devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peuple boive. » Moïse fit ainsi en la présence des anciens d'Israël ; et il appella ce lieu *Querelle* et *Tentation*, à cause de la querelle que les enfants d'Israël lui avaient faite et parce qu'ils y avaient tenté l'Éternel, en disant : « L'Éternel est-il parmi nous ou n'y est-il pas ? »

Cet événement eut lieu environ quarante jours après la sortie d'Égypte ; ce n'est que quarante ans après que l'on voit de nouveau les Israélites se plaindre de la disette d'eau. Il paraît donc que, dans cet intervalle, ils trouvèrent suffisamment à boire, soit dans les sources et les lacs qu'ils découvrirent sur leur route, soit dans les puits qu'ils creusèrent, soit dans les ruisseaux que forma dans le désert la fontaine miraculeuse d'Horeb. Il est dit dans les Psaumes : « Le Seigneur entr'ouvrit le rocher, et les eaux en jaillirent, et des fleuves coulèrent dans la région aride <sup>2</sup>. » Un mot de saint Paul insinue que cette fontaine miraculeuse suivait les Israélites, sans

doute par divers courants qu'elle distribuait dans la solitude. Voici ses paroles. « Vous ne devez pas ignorer, écrit-il aux chrétiens de Corinthe, que tous nos pères ont été sous la nuée et que tous ils ont traversé la mer ; que tous ils ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ; que tous ils ont mangé la même nourriture spirituelle ou typique ; que tous ils ont bu du même breuvage spirituel ; car ils buvaient de la pierre spirituelle ou typique qui les suivait. Or la pierre était le Christ. Enfin tout ce qui leur arrivait alors était une figure de ce qui nous devait arriver plus tard <sup>1</sup>. » Ces paroles de l'Apôtre nous apprennent à bien saisir l'ensemble de l'Ancien et du Nouveau Testament ; le premier accomplit les promesses faites aux patriarches et en figure en même temps un accomplissement plus magnifique encore pour l'avenir. Cette surabondance de grâce et de miséricorde se voit dans le second, qui nous dit que tout cela n'est encore que le prélude et la figure de ce qui s'accomplira éternellement dans le ciel. Et tout cela n'est qu'un. Ainsi d'abord les Hébreux, comme plongés dans la mer qu'ils traversent et dans la nuée qui les couvre, et cela pour devenir avec Moïse et en Moïse un même corps, un même peuple ; puis les chrétiens plongés dans les eaux du Baptême, pour devenir avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ un même corps, un même peuple, une même Église ; enfin les saints, les élus, introduits et plongés dans la joie du Seigneur, comme dans un océan sans rivage, pour devenir entre eux et avec lui une même chose. Pareillement entre la roche matérielle d'Horeb, qui, frappée et entr'ouverte, abreuva les Hébreux dans le désert d'Arabie, et ce torrent de délices qui énièvre les saints dans le ciel, il y a une roche spirituelle et mystérieuse qui, également frappée et entr'ouverte, abreuve spirituellement tous les chrétiens sur la terre ; et cette roche mystique est le Christ. C'est de là que sortent ces fontaines du Sauveur où Isaïe exhorte d'avance à puiser avec joie <sup>2</sup> ; c'est là cette eau dont le Sauveur lui-même a dit qu'elle jaillit jusqu'à la vie éternelle <sup>3</sup>.

Nous sommes avertis que, jusqu'à un point

<sup>1</sup> Exode, 17, 1-7. — <sup>2</sup> Ps. 104, 41.

<sup>1</sup> 1 Cor., 10, 1-6. — <sup>2</sup> Isaïe, 12, 3. — <sup>3</sup> Jean, 4, 14.



et un iota, tout s'accomplira dans l'Écriture ; par conséquent tout doit y être médité. Or il y a un mot remarquable sur la pierre d'Horeb. Jéhova lui-même dit à Moïse : « Je serai debout sur la pierre pendant que tu la frapperas. » Et, comme nous l'avons vu, ce Jéhova, le même qui apparut dans le buisson ardent, était, du sentiment commun des Pères et des interprètes, le Verbe, le Fils de Dieu, le Messie futur. Ils s'étaient donc, dans ce moment-là, comme identifiés avec la pierre qui, de son côté ouvert, devait abreuver tout son peuple. Et c'est là le sens profondément mystérieux de ce mot de saint Paul : « Et la pierre était le Christ ; sens mystérieux qui se retrouve même dans l'ancienne synagogue<sup>1</sup>.

Israël a maintenant de quoi vivre ; il faut que dorénavant il apprenne à combattre. Un ennemi l'attaque en Raphidim, sans avoir été aucunement provoqué ; il l'attaque brusquement et sans déclaration de guerre ; il attaque avec une lâcheté cruelle, non pas les hommes capables de lui résister, mais ceux qui, de lassitude et de faim, étaient restés en arrière du camp. Ce peuple ennemi est Amalec, descendant d'Ésaü par une concubine de son premier-né, Éliphez. Alors Moïse dit à Josué : « Choisis-nous des hommes, et va ; combats contre Amalec ; demain je serai au sommet de la colline, ayant le bâton de Dieu dans mes mains. » Josué fit comme Moïse lui avait dit et combattit contre Amalec. Or Moïse, et Aaron, et Hur, que l'on croit avoir été l'époux de Marie, sœur de Moïse, montèrent sur le sommet de la colline. Et quand Moïse élevait les mains Israël triomphait ; mais quand il les abaissait un peu Amalec l'emportait. Cependant les mains de Moïse s'appesantissaient ; ils prirent donc une pierre et la mirent sous lui ; il s'assit, et Aaron et Hur soutenaient ses mains des deux côtés, et il arriva que ses mains se soutinrent jusqu'au soleil couchant. Josué défit donc Amalec et son peuple à la pointe de l'épée. L'Éternel dit alors à Moïse : « Écris ceci dans le livre pour en conserver la mémoire, et fais-le entendre à Josué ; car j'effa-

cerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. » Ce que nous verrons s'accomplir quatre siècles plus tard. Moïse dressa là un autel et appela son nom l'Éternel est mon étendard<sup>1</sup>.

Ce nom est plein de mystère. L'étendard visible d'Israël contre Amalec fut visiblement Moïse sur la colline, étendant les mains vers le ciel en forme de croix. Suivant que cet étendard s'élevait ou s'abaissait Israël triomphait ou succombait. Mais qui ne voit, avec les Pères et les interprètes, que, dans cette attitude, Moïse était la figure du Christ, de ce Jéhova, qui, dès lors, pasteur invisible d'Israël, devait un jour, monté sur une colline, les bras étendus au ciel sur une croix, devenir, pour tous les fidèles qui combattent contre les armées de l'enfer, un étendard de salut et de victoire ? A la vue de son crucifix chaque chrétien dit avec Moïse : « L'Éternel est mon étendard. » C'est par cet étendard ou ce signe que l'enfer et le monde ont été vaincus ; c'est par cet étendard ou ce signe que nous les vaincrons nous-mêmes. Avec la foi au Sauveur, que nous rappelle ce signe, nos forces contre l'ennemi augmentent ou diminuent. Cependant ce n'est pas tout que la foi, il faut encore les œuvres. Il est nécessaire de prier avec Moïse sur la montagne, mais nécessaire aussi de combattre avec Josué dans la plaine. Si Moïse ne priait point Josué combattrait en vain ; si Josué ne combattait point la prière seule de Moïse ne remporterait pas la victoire. La foi et les œuvres, la prière et le travail, la prière et le combat, voilà qui forme le parfait chrétien.

Cependant le bruit des merveilles que l'Éternel avait opérées en faveur de son peuple s'était répandu de toutes parts chez les nations voisines. Jéthro, prêtre de Madian, allié de Moïse, ayant appris de cette manière ce qui s'était passé, vint le trouver dans le désert où il était campé auprès de la montagne de Dieu. Il lui ramenait sa femme Séphora et ses deux fils. Ainsi que déjà nous l'avons remarqué, Moïse les avait renvoyés chez son beau-père lorsqu'il entra en Égypte, ne voulant pas les exposer aux dangers qu'il allait y courir. Averti par un message qu'ils approchaient, Moïse sortit à leur rencontre. L'entrevue fut

<sup>1</sup> Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 423-425.

<sup>1</sup> Exode, 16, 8-15.

très-affectueuse de part et d'autre. Moïse en particulier témoigna beaucoup d'honneur à Jéthro, son beau-père ou son beau-frère, car l'hébreu signifie l'un et l'autre. L'ayant amené dans sa tente il lui raconta toutes les choses que l'Éternel avait faites à Pharaon et aux Égyptiens à cause d'Israël, tous les travaux qui leur étaient survenus dans le chemin, et comme l'Éternel les avait délivrés. Jéthro en eut une grande joie et dit : « Béni soit l'Éternel qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main de Pharaon. Maintenant je connais que l'Éternel est grand sur tous les dieux, parce qu'il a puni les Égyptiens par où ils s'étaient montrés tyrans. » En même temps il offrit à Dieu des holocaustes et autres sacrifices, et Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent pour manger le pain avec lui devant Dieu <sup>1</sup>.

Ces sacrifices qu'il offre lui-même, et auxquels viennent prendre part tous les chefs d'Israël, sont une preuve de plus que Jéthro était prêtre du Dieu véritable. Son alliance avec Moïse le supposait déjà. Il descendait d'ailleurs d'Abraham par Céthura. Quand il dit : « Maintenant je connais que l'Éternel est grand par-dessus tous les dieux, » ces paroles marquent seulement que l'éclat des merveilles que Dieu avait faites par Moïse en Égypte lui donnait une idée de sa souveraine grandeur incomparablement plus haute que celle qu'il en avait eue jusqu'alors. C'est ainsi que Dieu lui-même dit à Abraham, lorsqu'il venait de lever le bras pour immoler son fils : « Maintenant je connais que vous craignez Dieu. » Non pas qu'il ne le connût très-bien auparavant, mais parce que ce patriarche venait de lui en donner la preuve la plus indubitable.

Le lendemain Moïse s'assit pour juger le peuple qui se tenait debout autour de lui depuis le matin jusqu'au soir. Le beau-père de Moïse, ayant tout considéré, lui dit : « Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu seul assis, et pourquoi tout ce peuple est-il debout autour de toi depuis le matin jusqu'au soir ? » Moïse répondit : « C'est que ce peuple vient à moi pour consulter Dieu ; et, quand ils ont quel-

que différend, ils viennent à moi afin que je juge entre eux et que je leur fasse connaître les commandements de Dieu et ses lois. — Tu ne fais pas bien, reprit Jéthro ; tu succomberas certainement à cette fatigue, et toi et ce peuple qui est avec toi ; car ce fardeau est au-dessus de tes forces, et tu ne pourras le soutenir seul. Maintenant écoute ma voix, d'après ce que je te conseillerai, et Dieu sera avec toi : sois au peuple en ce qui regarde Dieu, et rapporte à Dieu les affaires. Pour eux, inculque-leur les commandements et les lois, fais-leur connaître la voie qu'ils doivent suivre et les œuvres qu'ils doivent faire ; mais, en même temps, choisis d'entre tout le peuple des hommes puissants qui craignent Dieu, des hommes de vérité qui haïssent l'avarice, et fais les uns princes de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix, et ils jugeront le peuple en tout temps ; ils te rapporteront toute affaire grande et importante, mais ils jugeront les moindres. Le fardeau, ainsi réparti, sera plus léger pour toi. Si tu fais cela Dieu te donnera ses ordres, tu pourras y suffire, et tout ce peuple s'en retournera en paix chez soi <sup>1</sup>. »

Ce conseil était d'un sage qui avait l'expérience du gouvernement. Moïse l'écouta et dit à toute la multitude d'Israël : « Je ne pourrai seul vous soutenir ; l'Éternel vous a multipliés de telle sorte que vous êtes aujourd'hui aussi nombreux que les étoiles du ciel. Jéhova, le Dieu de nos pères, veuille vous multiplier mille fois plus encore et vous bénir selon qu'il a promis ! Mais comment soutiendrai-je seul vos peines, vos fardeaux, vos différends ? Choisissez-vous donc d'entre vos tribus des hommes sages, intelligents et renommés, et je les établirai vos chefs. » Le peuple répondit : « C'est une très-bonne chose que ce que vous dites de faire. » Et Moïse prenant ainsi les principaux des tribus, hommes sages et renommés, il les établit chefs sur les enfants d'Israël, les uns commandants de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix, pour être leurs magistrats et leurs juges. Il leur ordonna comme il suit : « Écoutez attentivement ce qui sera

<sup>1</sup> Exode, 18, 1-12.

<sup>1</sup> Exode, 18, 13-23.



survenu entre vos frères, et jugez selon la justice qui que ce soit qui ait un différend avec son frère ou avec l'étranger. Ne faites acception de personne dans le jugement ; écoutez le petit comme le grand ; ne reculez devant aucun homme ; car c'est le jugement de Dieu. Que si une chose vous paraît difficile, renvoyez-la-moi et je l'entendrai <sup>1</sup>. »

Ce que souhaitaient Platon et Cicéron, nous le voyons se former ici : un gouvernement divinement humain et humainement divin, monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. Le souverain monarque, la suprême loi, c'est Dieu, mais Dieu s'accommodant à la faiblesse humaine, mais Dieu voulant gouverner les hommes par les hommes. Son vicaire pour le spirituel et le temporel, c'est Moïse. Jusqu'alors il a concentré en lui le pontife et le roi, le sacerdoce et l'empire ; maintenant il commence à épancher une portion de son autorité temporelle sur d'autres, non pas jusqu'à leur donner le pouvoir de faire les lois : Dieu seul les fera, Moïse seul les promulguera, mais pour qu'ils en fassent l'application aux innombrables affaires qui se présentent chaque jour ; le tout avec une subordination qui remonte graduellement du décurion, par le cinquantainier et le centenier, jusqu'à Moïse et à Dieu, duquel tout émane et au nom duquel se rendent tous les jugements. Ces magistrats, ces juges, dont la création, conseillée par Jéthro, proposée par Moïse, a été consentie par le peuple en corps, seront les hommes les plus renommés pour leur sagesse, leur prudence et leur religion. Ce sera au pied de la lettre ce que les Grecs nommaient aristocratie ou gouvernement des meilleurs. Le peuple de chaque tribu élira les siens comme pouvant les connaître le mieux, et Moïse les instituera. Ainsi, et Dieu, et Moïse, et les hommes renommés pour leur mérite, et tout le peuple, enfin, ont également part à ce gouvernement. Il n'est encore ici qu'en ébauche ; nous allons le voir se compléter successivement dans toutes ses parties.

Au troisième mois après leur sortie d'Égypte les enfants d'Israël, partis de Raphi-

dim, vinrent dans le désert de Sinaï et campèrent vis-à-vis de la montagne. Il n'y avait peut-être pas encore un an que, Moïse ayant conduit dans ces parages les troupeaux de son beau-père, Dieu s'était manifesté à lui dans un buisson ardent, et d'un pasteur de brebis en avait fait le pasteur de son peuple, avec ordre de le délivrer de la servitude de Pharaon et de l'amener en ce même lieu pour offrir sur cette montagne un sacrifice solennel. Ce qui avait paru incroyable était réalisé. Israël, libre, nourri de la manne du ciel, abreuvé de l'eau du rocher d'Horeb, vainqueur des Amalécites par la vertu anticipée de la croix, est campé par tribus au pied de la montagne sainte, prêt à célébrer la grande solennité, à faire alliance avec l'Éternel et à entendre sa loi. Cette loi se dictera non point en secret, sans témoin, au fond d'un antre ou d'un bocage, mais à la face du ciel et de la terre, aux yeux et aux oreilles de trois millions tant d'Israélites que d'étrangers. Non, jamais rien ne se sera vu de si grand, de si formidable.

Moïse monta vers Dieu sur la montagne. Là l'Éternel, qui l'y avait appelé, lui dit : « Tu diras ceci à la maison de Jacob et tu l'annonceras aux enfants d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait aux Égyptiens, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et je vous ai pris pour moi. Si donc vous écoutez fidèlement ma voix et que vous gardiez mon alliance, vous serez mon propre bien choisi d'entre tous les peuples ; car à moi est toute la terre ; et vous me serez un royaume de prêtres et une nation sainte. Telles sont les paroles que tu diras aux enfants d'Israël <sup>1</sup>. »

C'est ici le sommaire du pacte social que Dieu propose à la race choisie d'Abraham. Toute la terre, tous les peuples sont à lui, mais il en veut un qui soit spécialement son royaume : royaume non pas profane, mais sacerdotal, parce que tout y tend à en faire une nation sainte, un peuple qui soit comme le prophète et le pontife de tout le genre humain.

Moïse, le médiateur de ce grand traité, vint, assemblea les anciens du peuple et leur

<sup>1</sup> Deut., 1, 10-17.

<sup>1</sup> Exode, 19, 1-16.

exposa tout ce que l'Éternel lui avait commandé de leur dire. Le peuple entier répondit d'une voix : « Tout ce que l'Éternel a dit nous le ferons. » Moïse rapporta les paroles du peuple à l'Éternel, qui lui dit : « Voilà que je viendrai à toi dans l'obscurité d'une nuée, afin que le peuple m'entende te parler et qu'il te croie perpétuellement. »

Précédemment déjà, et par plus d'un miracle, Dieu avait accrédité Moïse comme son ministre plénipotentiaire auprès des enfants d'Israël ; mais ici, au moment de conclure par son entremise le pacte de la sainte alliance, il veut lui en donner de vive voix un témoignage public, afin que son autorité soit à jamais inattaquable.

Moïse, descendu de la montagne vers le peuple, lui ordonna de la part de Dieu de se sanctifier ce jour-là et le lendemain, de laver ses vêtements, de garder la continence et d'être prêts au troisième jour, qui était le cinquantième depuis la sortie d'Égypte, et qui, pour cette raison, a été nommé Pentecôte ou cinquantième. Ce jour-là l'Éternel descendra devant tout le peuple sur la montagne de Sinaï, autour de laquelle sont assignées des bornes qu'il est défendu de franchir sous peine de la vie. Quiconque touchera la montagne mourra de mort. La main ne le saisira point, mais il sera lapidé ou percé de flèches ; homme ou bête, il ne vivra pas. Le signal pour avancer vers la montagne sera le son de la trompette.

Et déjà le troisième jour était venu, et l'aube paraissait, et voilà que les tonnerres commencèrent à se faire entendre, et les éclairs à briller, et une nuée très-épaisse à couvrir la montagne ; et le son de la trompette éclatait avec force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Et Moïse les fit sortir du camp pour aller au-devant de Dieu, et ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. Et la montagne de Sinaï était toute fumante, parce que l'Éternel y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu montait comme d'une fournaise, et toute la montagne, ébranlée et tremblante, était d'un aspect terrible, et le son de la trompette devenait de plus en plus éclatant. Moïse parla, et Dieu lui répondit d'une voix dis-

tincte. Il l'appela sur le sommet de la montagne, lui recommanda d'enjoindre au peuple plus expressément encore de ne point monter pour contempler l'Éternel, de peur qu'il n'en fût puni par quelque désastre, mais de rester avec les prêtres dans les limites assignées. Suivant l'opinion la plus probable ces prêtres étaient les premiers-nés de chaque famille. Aaron, le futur chef d'un nouveau sacerdoce, devait seul monter avec Moïse<sup>1</sup>.

Alors Dieu proféra toutes ces paroles :

« C'est moi Jéhova, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ni sur la terre en bas, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras point et ne les serviras pas, car moi Jéhova, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde, dans la suite de mille générations, à ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain ; car l'Éternel ne laissera point impuni quiconque prendra vainement son nom. Souviens-toi du jour de repos pour le sanctifier ; six jours tu travailleras et feras ton œuvre ; mais le septième jour c'est le repos en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu ; tu n'y feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête, ni l'étranger qui demeure avec toi dans l'enceinte de tes portes ; car en six jours l'Éternel a fait le ciel et la terre et la mer, et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le septième. C'est pourquoi l'Éternel l'a béni et sanctifié. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que l'Éternel te donnera. Tu ne tueras point. Tu ne seras point adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne convoiteras point sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Exode, 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 20. Deut., 5.



Or le peuple, entendant la voix du milieu des ténèbres et voyant la montagne tout en feu, fut saisi de frayeur et envoya tous les chefs des tribus et les anciens dire à Moïse : « Voilà que l'Éternel, notre Dieu, nous a fait voir sa gloire et sa grandeur ; nous avons entendu sa voix du milieu du feu, et aujourd'hui nous avons connu que Dieu a parlé à un homme, et l'homme est demeuré vivant. Mais pourquoi mourrions-nous enfin, et pourquoi ce grand feu nous dévorerait-il ? Car si nous entendons de nouveau la voix de l'Éternel, notre Dieu, nous mourrions certainement. Qu'est toute chair pour entendre la voix du Dieu vivant, parlant du milieu du feu, comme nous avons entendu, et pour vivre après ? Approchez plutôt, et écoutez tout ce que l'Éternel, notre Dieu, vous dira ; vous nous le direz ensuite, et nous l'écouterons et nous le ferons. » L'Éternel, ayant entendu ces paroles, dit à Moïse : « J'ai entendu les paroles de ce peuple ; tout ce qu'ils ont dit est bon. Qui leur donnera ce même cœur pour me craindre et garder toujours mes commandements, afin qu'ils soient heureux à jamais, eux et leurs enfants ? Va et dis-leur : Relournez en vos tentes. Mais toi, demeure ici avec moi, et je t'apprendrai tous mes commandements, et cérémonies, et jugements, que tu leur enseigneras, afin qu'ils les accomplissent en la terre que je leur donnerai en possession <sup>1</sup>. »

Ainsi ont été promulgués sur le Sinaï les dix commandements, abrégé de toute la loi, de cette loi première et dernière qui, suivant l'expression des anciens sages, est le jugement de Dieu <sup>2</sup> ; loi commune à tous les hommes et qui les unit entre eux comme les citoyens d'une même ville <sup>3</sup>. « Oui, dit un Père de l'Église, Dieu, ainsi qu'il convient à sa bonté et à sa justice, comme auteur du genre humain, a donné la même loi à toutes les nations ; à certains temps fixés il en a promulgué les préceptes quand il a voulu, par ceux qu'il a voulu et comme il a voulu. Au commencement il a donné sa loi à Adam et Ève, et dans cette loi donnée à Adam nous reconnaissons tous les préceptes proclamés

ensuite en détail par Moïse. La loi primitive donnée à Adam est donc comme la matrice de tous les commandements de Dieu <sup>1</sup>. » Il n'y a ici de nouveau qu'une promulgation plus solennelle à un peuple particulier. La terreur dont elle est accompagnée devait graver ces préceptes plus profondément dans le souvenir de ce peuple destiné à vivre jusqu'à la fin du monde ; elle annonçait encore que, dans cette première alliance, le sentiment principal serait la crainte. Cette loi de crainte, cependant, renfermera déjà les germes de cet amour qui se développera dans l'Évangile. « Et maintenant, ô Israël, dira Moïse, que demande de toi l'Éternel, ton Dieu, sinon que tu l'aimes de tout ton cœur et de toute ton âme <sup>2</sup> ? » Et ailleurs : « Ne hais pas ton frère dans ton cœur ; aime, au contraire, ton prochain comme toi-même : moi, l'Éternel <sup>3</sup>. »

Ces dix commandements, qu'il vient de promulguer avec tant de solennité, Dieu va les écrire sur deux tables de pierre : les trois premiers, qui regardent nos devoirs envers lui, sur la première table ; les sept autres, qui regardent nos devoirs envers les hommes, sur la seconde. Les préceptes qu'il donnera de plus à Moïse ne seront que le développement et l'application de ces dix principaux.

Ce que nous avons vu jusqu'à présent, la création, la chute de l'homme, la promesse du Rédempteur, le déluge, la confusion des langues, la vocation d'Abraham ; l'histoire d'Isaac, de Jacob, de Joseph ; les plaies d'Égypte, la délivrance d'Israël, le passage de la mer Rouge, la colonne de feu et de nuée, la manne du désert, l'eau de la pierre d'Horeb, les tonnerres, les éclairs, les trompettes, la montagne fumante, tout cela est comme une préface à la loi divine, en particulier à cette première parole : « C'est moi l'Éternel, ton Dieu ! » préface vraiment digne de Celui qui va parler ; car et tout cet ensemble, et chacune de ses parties semble dire avec Moïse : « Écoute, ô Israël, l'Éternel, ton Dieu, l'Éternel est un. Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute

<sup>1</sup> Deut., 5, 23-31. — <sup>2</sup> Cic., *de Leg.*, l. 2, n. 18. — <sup>3</sup> Plut., *de Exsul.*

<sup>1</sup> Tertull., *adv. Judæos*, c. 2. — <sup>2</sup> Deut., 10, 12. — <sup>3</sup> Lévit., 19, 17 et 18.

ton âme et de toute ta force <sup>1</sup>. » En effet qui peut considérer tout cela sans conclure que le Dieu d'Israël est vraiment Jéhova, ou Celui qui est, que seul il est, à proprement parler, et que tout le reste est devant lui comme un néant ? Qui peut considérer attentivement tout cela sans conclure que ce Dieu seul est puissant, juste, bon, auteur de tout bien, que lui seul il mérite qu'on le craigne et qu'on l'aime ? Dès lors tout se conçoit. L'on conçoit que le nom de ce grand Dieu, invoqué à témoignage par le serment décide toute question et que c'est un crime de l'invoquer pour un mensonge. L'on conçoit que, si ce grand Dieu règle lui-même son culte, il faut l'observer avec une fidélité à toute épreuve.

Or le culte qu'il prescrit à son peuple consiste principalement dans l'observation de sa loi. « Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu le craignes, que tu marches dans ses voies, que tu l'aimes, que tu le serves de tout ton cœur, et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements et les cérémonies que je t'ai prescrits aujourd'hui, afin que tu sois heureux <sup>2</sup> ? »

Cette loi réglait en particulier l'oblation des sacrifices. Il s'en est offert dans tous les temps, depuis le commencement du monde. ainsi que nous l'avons vu par l'exemple d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech, d'Isaac, de Jacob, de Job, de Jéthro. Il existait dès avant le déluge une distinction entre les animaux qu'on pouvait offrir et ceux qu'on ne pouvait pas ; mais il ne paraît pas qu'il y eût d'époques fixes, ni de cérémonies bien déterminées ; tout cela va l'être. Outre la consécration des premiers-nés et l'immolation annuelle de l'agneau pascal en mémoire de la délivrance d'Égypte, il y aura le sacrifice perpétuel d'un agneau, qui s'offrira tous les jours matin et soir ; de plus, à diverses fêtes et en diverses circonstances, des sacrifices d'adoration ou holocaustes, où la victime sera totalement consumée, pour reconnaître plus expressément le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures ;

des sacrifices de propitiation ou pour le péché, dans lesquels la victime sera consumée en partie et en partie mangée par les prêtres ; des sacrifices d'actions de grâce et d'impétration, pour remercier Dieu des bienfaits accordés et lui en demander de nouveaux ; sacrifices dans lesquels une partie est consumée, une autre attribuée aux prêtres, et une troisième, la plus grande, distribuée à ceux qui ont présenté la victime. Pour consumer ces sacrifices divers il n'y aura qu'un feu unique, miraculeusement allumé du ciel et perpétuellement entretenu par les prêtres dans le sanctuaire.

Tous ces sacrifices visibles et matériels, offerts depuis l'origine des choses, en figuraient deux autres : le sacrifice invisible et spirituel que l'homme doit faire de lui-même à Dieu, suivant ces paroles de saint Paul aux Romains : « Je vous conjure, mes frères, de rendre vos corps une victime vivante, sainte, agréable à Dieu, comme votre culte raisonnable ou spirituel <sup>1</sup> ; » paroles par lesquelles saint Paul fait entendre aux chrétiens de Rome que, si les Juifs ont offert à Dieu d'autres victimes qu'eux-mêmes, des animaux mis à mort et privés de raison, eux, au contraire, doivent lui offrir leurs propres corps comme une victime vivante, sainte, agréable et animée par l'esprit et la raison. Le second sacrifice, que figuraient tous les anciens, est le sacrifice adorable que l'Homme-Dieu a offert d'une manière sanglante sur le Calvaire et qu'il continue d'une manière non sanglante sur nos autels. Là s'accomplissent toutes les figures. Le Christ y est mis à mort par la main de ses frères, comme Abel ; il se laisse immoler volontairement à son Père, comme Isaac ; il est immolé tout entier sur la croix, comme une victime d'holocauste, sans que, là, personne participe à sa chair ; il s'immole dans le cénaire comme l'agneau pascal et distribue sa chair à ses disciples ; il s'y offre sous les espèces du pain et du vin, comme Melchisédech ; il s'offre tous les jours comme le sacrifice perpétuel. C'est le vrai sacrifice d'adoration, car il rend à Dieu une gloire aussi grande que Dieu. C'est le vrai

<sup>1</sup> Deut., 6, 4 et 5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 12.

<sup>1</sup> Rom., 12, 1.



sacrifice de propitiation, car c'est par le mérite de ce divin sacrifice que sont effacés les péchés du monde. C'est le vrai sacrifice d'actions de grâces ou d'eucharistie, car le remerciement y égale le bienfait et le bienfaiteur. C'est le vrai sacrifice d'impétration, car le pontife et la victime qui y intercède pour nous est le Saint des saints, l'Agneau de Dieu, Dieu lui-même. Tout ce que pouvaient les sacrifices figuratifs n'était qu'une ombre de ce sacrifice réel. Le feu perpétuel qui consumait les premiers annonçait le feu éternel de l'Esprit divin qui accomplit le second.

Avant la loi écrite les sacrifices s'offraient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; il n'en sera plus de même après; Dieu y désignera un endroit privilégié et unique: « Prenez garde, dit Moïse, de ne point offrir vos holocaustes dans tous les lieux que vous verrez, mais dans celui que l'Éternel aura choisi en l'une de vos tribus. Là vous apporterez vos holocaustes, vos hosties, vos dîmes, et les prémices de vos mains, et tout ce qu'il y a de meilleur dans les dons que vous aurez voués à l'Éternel; là vous célébrerez des festins devant l'Éternel, votre Dieu, vous, vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes, ainsi que les lévites qui demeurent dans vos cités <sup>1</sup>. »

L'unité de lieu pour les sacrifices annonce l'unité de temple. Ce temple unique sera mobile et voyageur tant que le peuple lui-même le sera; mais lorsque, sous David, il se verra complètement affermi dans le pays de Chanaan, et qu'il aura conquis toutes les régions qui lui sont promises, alors son temple s'affermira et s'agrandira également. Dans son premier état ce temple était une tente ou tabernacle, faite suivant le modèle qui fut montré à Moïse sur la montagne. Il avait trente coudées de long, dix de large et dix de haut; il était divisé en deux. La première partie, longue de vingt coudées, s'appelait le sanctuaire: là se trouvait l'autel des parfums. La seconde avait dix coudées de long et autant de large; on n'y pouvait arriver que par la plus grande; elles s'appelaient le Saint des saints,

et c'est là qu'était l'arche d'alliance, dont le dessus se nommait le propitiatoire. A l'entrée de tout le tabernacle était l'autel des holocaustes.

Pour compléter cette unité religieuse il y aura unité de sacerdoce. Jusque-là les premiers-nés, spécialement consacrés à Dieu, étaient par là même ses ministres dans chaque famille; maintenant que la famille de Jacob est devenue un grand peuple une tribu entière sera substituée aux premiers-nés des autres tribus: c'est la tribu de Lévi. Elle n'aura point sa part en la terre de Chanaan; Dieu seul sera son partage, ainsi que les dîmes que tout Israël lui payera. Les villes qu'on lui assignera pour sa demeure ne se trouveront point réunies, mais dispersées dans toutes les tribus. De cette manière, disséminés parmi la nation sainte, les lévites seront le lien vivant de son unité, les interprètes partout présents de sa loi. Pour consommer l'unité du sacerdoce, et par là l'unité de la société religieuse ou de l'Église, il y aura dans la tribu lévitique une famille exclusivement sacerdotale, dont le chef sera le souverain pontife. Ce premier pontife sera le frère de Moïse, Aaron. Son premier-né lui succédera; les autres seront prêtres du second rang. De cette manière, quel que soit le sort temporel des Hébreux, qu'ils aient un chef séculier ou qu'ils n'en aient point, qu'ils habitent la Judée ou qu'ils errent captifs par toute la terre, toujours ne formeront-ils, par le moyen des lévites, des prêtres et du pontife successeur d'Aaron, qu'une seule et même société spirituelle ou Église, image d'une Église encore plus grande et non moins une.

Du reste l'unité sacerdotale de l'Église catholique a toujours existé. Du temps que les premiers-nés étaient les prêtres, cette unité existait par là seul dans chaque famille particulière. D'une autre part, comme le genre humain tout entier n'est qu'une famille, son premier-né était naturellement le pontife universel, toutes les fois que Dieu n'en disposait pas autrement.

Ainsi Adam, l'homme premier-né de Dieu, était le premier pontife; puis, après la mort d'Abel et la malédiction de Caïn, les patriarches Seth, Hénoc, Noé. Parmi les trois fils

<sup>1</sup> Deut., 12, 11-14.

de ce dernier, Sem, étant le premier-né et le plus spécialement béni de Dieu, hérita du pontificat suprême et le transmit à ses descendants, entre lesquels étaient les Hébreux. D'après le texte hébraïque et la Vulgate Sem vécut jusqu'au temps d'Abraham et d'Isaac, dont Dieu destine la postérité à être son peuple premier-né, son royaume sacerdotal, le peuple prêtre et prophète du genre humain, et à produire enfin le Pontife éternel, Jésus-Christ, ainsi que Pierre, son vicaire général. En cette sorte, depuis Adam jusqu'au Pape Pie IX, il y a, plus ou moins développée, unité de croyance, unité de loi, unité de sacerdoce dans l'Eglise de Dieu.

Les fêtes d'Israël embelliront encore son unité déjà si belle ; il y en aura trois principales dans l'année : la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles.

La première avait été établie et célébrée la nuit même que les Hébreux sortirent de l'Égypte ; elle rappelait cette merveilleuse délivrance et en figurait une autre plus merveilleuse encore, que célèbrent les chrétiens.

La fête des semaines, la Pentecôte, s'appelait ainsi parce qu'elle commençait sept semaines, le cinquantième jour, après la Pâque. Au cinquantième jour que son peuple fut sorti de l'Égypte l'Éternel descendit sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, et publia sa loi. La Pentecôte fut instituée pour rappeler cet événement. Le jour de cette solennité on offrait à Dieu les prémices des fruits, au nom de toute la nation ; il devait être saint, aucune œuvre servile ne devait y avoir lieu. « Et tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu, est-il dit, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et le lévite qui est dans tes murs, l'étranger et l'orphelin et la veuve qui demeurent avec toi, dans le lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y établir son nom. Et tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte <sup>1</sup>. »

Comme notre Pâque a remplacé la Pâque figurative, ainsi notre Pentecôte a fait la Pentecôte d'Israël. Cette dernière était également une figure. La Pentecôte israélitique a lieu cinquante jours après Pâque ; la nôtre également.

La Pentecôte israélitique se célébrait en mémoire de la première législation ; nous célébrons la Pentecôte chrétienne en mémoire de cette législation nouvelle dont parlait Jérémie. « Voilà que les jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; non selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans les jours où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte, alliance qu'ils ont rendue inutile, et je les ai traités en maître, dit l'Éternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël après ces jours-là : je graverai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple <sup>1</sup>. » A la première Pentecôte des Hébreux Dieu descendit sur le mont Sinaï au milieu des tonnerres, des éclairs, des trompettes et d'un feu terrible ; à la première Pentecôte des chrétiens le Saint-Esprit descendit sur les apôtres au milieu du fracas d'un vent violent, et il leur apparut des langues de feu. Alors s'accomplirent les promesses faites à la nouvelle alliance. Ce qui est ancien ne cesse qu'à mesure que le nouveau s'accomplit. A la Pentecôte israélitique on offrait à Dieu les prémices des fruits ; à la première Pentecôte chrétienne les prémices des fidèles de la nouvelle alliance sont récoltées par Pierre, chef visible de l'Eglise ; d'un seul coup trois mille, cinq mille fruits de sa parole ou plutôt de l'Esprit-Saint qui l'animaient.

Dieu ordonna une troisième grande fête, la fête de la récolte, vers la fin de l'année, après les moissons et la vendange. Elle se célébrait le quinzième jour du septième mois et tombait dans notre mois de septembre. On l'appelait la fête des tabernacles ou des feuillages, parce que, d'après l'ordre même de Dieu, on la célébrait dans des tentes ornées de rameaux verts. Elle durait sept jours, comme la Pâque, et était instituée en mémoire du voyage dans le désert où Israël avait habité sous des tentes. Le huitième jour était saint et jour de repos, comme le premier ; toute œuvre servile devait y cesser. « Et au

<sup>1</sup> Deut., 16, 9-12.

<sup>1</sup> Jérém., 31, 31-33.



premier jour, dit le Seigneur par Moïse, vous prendrez les fruits des plus beaux arbres, et des branches de palmier, et des rameaux d'un épais feuillage, et des saules du torrent, et vous vous réjouirez en la présence de l'Éternel, votre Dieu<sup>1</sup>. »

Ailleurs il répète, à l'occasion de cette solennité, ce qui a été dit de la Pentecôte : « Et tu te réjouiras en cette fête, toi, ton fils, ta fille, ton serviteur, ta servante, le lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui sont dans tes villes. Tu célébreras cette solennité sept jours durant, en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il aura choisi, et l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans tous les fruits de tes champs, et tu seras dans la joie<sup>2</sup>. »

A ces trois grandes fêtes tout mâle en Israël, sans doute à l'exception des vieillards et des enfants, devait paraître en la présence du Seigneur. Cette réunion, trois fois par an, de tous les hommes et de tous les adolescents d'Israël devant le tabernacle du Très-Haut, et plus tard en son temple à Jérusalem, était bien propre à fomentier dans tous les cœurs l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Chaque jour de sabbat l'Israélite s'instruisait de la loi du Seigneur et des merveilles de sa puissance; mais quelle impression plus profonde ne devait pas faire sur lui la vue de tout son peuple, la vue de plusieurs millions d'hommes se rendant de toutes parts à la maison de Dieu, y chantant ses miséricordes éternelles, s'y rappelant par quels prodiges il les délivra jadis de la servitude d'Égypte, avec quelle majesté terrible il leur donna sa loi sainte, avec quelle providence paternelle il les conduisit quarante ans dans le désert ! Joignez-y la pompe du culte, la présence du chef de la religion, du grand-prêtre, des princes des tribus et des familles, les festins sacrés où participaient la veuve, l'orphelin, le pauvre, l'étranger ; non, rien n'était plus capable d'élever l'âme et de la remplir d'un saint enthousiasme. Aussi le Psalmiste chante-t-il : « Je me suis réjoui quand on m'annonça que nous irions dans la maison de l'Éternel. Là montaient les tribus, les tribus

de Jéhova, pour louer son nom<sup>1</sup>. » Et lorsque les Israélites, assis sur la rive des fleuves de Babylone, suspendaient, en pleurant, leurs harpes aux rameaux des saules et que les vainqueurs leur disaient avec dédain : « Chantez-nous un cantique de Sion. — Comment, s'écriaient-ils, comment chanterons-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère ! Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit oubliée ! Que ma langue s'attache à mon palais si je cesse de me souvenir de toi, ô Jérusalem, si tu n'es pas toujours au commencement de toutes mes joies<sup>2</sup> ! »

Les fêtes rappelées jusqu'alors étaient des fêtes d'allégresse; Dieu en institua aussi une d'affliction et de pénitence publique, la fête de l'Expiation solennelle, qui précédait de huit jours la fête des Trompettes, comme pour y préparer tout le monde. Elle commençait, aussi bien que les sabbats et autres fêtes des Israélites, la veille au soir, au moment qu'on apercevait les étoiles, et durait jusqu'à l'autre soir, lorsque les étoiles apparaissaient de nouveau. C'était le seul jour où il fût permis et ordonné au grand-prêtre d'entrer dans le Saint des saints pour réconcilier le peuple avec Dieu. Il y paraissait en pénitent, avec un simple vêtement de lin, et devait offrir d'abord un jeune taureau en holocauste, pour ses péchés et ceux de sa famille. De la multitude des enfants d'Israël il recevait deux boucs pour le péché et un bélier pour l'holocauste. Il présentait les deux boucs devant la porte du tabernacle et les jetait au sort ; celui que le sort désignait devait être immolé pour le péché. Alors le grand-prêtre entrait dans le Saint des saints avec le sang du jeune taureau et des parfums aromatiques, et l'Éternel lui apparaissait dans une nuée. Le grand-prêtre faisait, avec son doigt, sept aspersions de ce sang devant le propitiatoire ; ensuite il immolait le bouc pour les péchés du peuple, rentrait dans le Saint des saints et faisait encore sept aspersions de ce sang devant le propitiatoire. En sortant de là il faisait également, avec le sang du taureau et du bouc, sept aspersions sur l'autel des holocaustes, après en avoir arrosé

<sup>1</sup> Lév., 3, 40. — <sup>2</sup> Deut., 16, 14 et 15.

<sup>1</sup> Ps. 121, 1 et 4. — <sup>2</sup> Ps. 136.

les cornes de l'autel. Enfin il amenait le bouc vivant, lui plaçant les deux mains sur la tête, confessait tous les péchés du peuple, les mettait en quelque sorte sur le bouc; puis, chargé ainsi des iniquités de tous, il l'envoyait au désert par un homme choisi pour cela.

La solennité de cette fête était très-grande. Dieu ordonna aux Israélites d'affliger leurs âmes en ce jour. Maintenant encore leurs descendants observent le jeûne durant les vingt-quatre heures de cette fête.

Ces victimes dont le sang était répandu pour la purification des enfants d'Israël, ce bouc émissaire sur lequel était mis le péché du peuple, étaient des figures parlantes de la mort propitiatoire de Jésus-Christ, qui a porté nos langueurs et a pris sur lui nos douleurs, sur lequel ont été posées les iniquités de nous tous, sur lequel a été déchargé le châtiment et par les blessures duquel nous avons été guéris, qui nous a rachetés de la malédiction de la loi en se faisant lui-même malédiction pour nous <sup>1</sup>. Un docteur en Israël, devenu l'apôtre des nations, développe ainsi ces mystères aux Israélites de la nouvelle alliance : « Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, ayant passé par un tabernacle plus auguste et plus excellent, sa propre chair, tabernacle qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par une voie ordinaire, est entré une fois pour toutes dans le vrai Saint des saints, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant conquis une rédemption éternelle. C'est par là qu'il est devenu le Médiateur de la nouvelle alliance. Oui, Jésus-Christ est entré, non dans ce sanctuaire fait de main, et qui n'était que la figure du véritable, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant devant Dieu et d'y intercéder sans cesse pour nous <sup>2</sup>. »

Outre les sabbats de chaque semaine et les autres jours de fête, Dieu établit encore des années de fête : l'une s'appelait l'année sabbatique, l'autre l'année du Jubilé.

L'année du sabbat avait une double res-

semblance avec le jour du sabbat. Comme celui-ci était le septième jour de la semaine, celle-là était aussi de sept ans en sept ans; et, comme au jour du sabbat aucune œuvre servile n'avait lieu, afin que même le bœuf et l'âne, ainsi que le fils de l'esclave et de l'étranger pussent se reposer, de même on lit, touchant la septième année : « Quand vous serez entrés dans la terre que je vous donnerai, cette terre fêtera un repos en l'honneur de l'Éternel. Tu sèmeras six ans ton champ, et tu tailleras six ans ta vigne et recueilleras ses fruits; mais, en la septième année, la terre célébrera un repos solennel, un repos en l'honneur de Jéhova. Tu ne sèmeras point ton champ et ne tailleras point ta vigne; tu ne moissonneras point ce qui renaitra de la récolte dernière, et tu ne vendangeras point les raisins venus sans ton travail; car c'est une année de fête pour la terre. Tout ce que ce repos de la terre produira vous sera en nourriture, à toi, à ton serviteur, à ta servante, à ton mercenaire et à l'étranger qui séjourne chez toi; de plus, à tes troupeaux et aux bêtes des champs. Tous les fruits doivent être laissés à manger <sup>1</sup>. »

L'année sabbatique était encore l'année de la rémission. « Elle sera célébrée de cette manière : ce qu'un créancier aura prêté à son prochain, il lui en fera la remise; il n'obligera point à le rembourser, ni son prochain, ni son frère, aussitôt qu'on aura publié l'année de la rémission en l'honneur de l'Éternel. Pour l'étranger, qui n'est point de ta religion, tu pourras l'obliger à payer ce qu'il te doit; mais, pour ton frère, tu lui en feras la remise. Il ne devrait pas même y avoir d'indigent chez toi, tant l'Éternel te bénira dans la terre qu'il va te donner, si toutefois tu es docile à sa voix et que tu observes ses commandements <sup>2</sup>. »

« Lors donc que, dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, va te donner, un de tes frères, habitant avec toi quelque ville, tombe dans l'indigence, tu n'endurciras pas ton cœur et tu ne fermeras pas ta main à ton frère indigent; mais ouvre-lui ta main et prête-lui tout ce dont tu verras qu'il aura besoin. Garde-toi de

<sup>1</sup> Isaïe, 53. Gal., 2, 13. — <sup>2</sup> Hébr., 9, 11-24.

<sup>1</sup> Lévit., 25, 1-7. — <sup>2</sup> Deut., 15, 1-5



te laisser surprendre à cette pensée impie et de dire en ton cœur : La septième année, l'année de la rémission approche ; et que ton œil ne soit mauvais envers ton frère qui est pauvre, sans vouloir lui prêter ce qu'il demande, de peur qu'il ne crie contre toi à l'Éternel et que cela ne te soit imputé à péché. Mais tu lui donneras, et ton cœur ne sera pas mauvais en lui donnant ; car, pour cela, l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toutes tes œuvres et dans tout ce qu'entreprendra ta main. Il ne manquera pas de pauvres dans la terre de ton habitation. C'est pourquoi je t'ordonne d'ouvrir ta main à ton frère pauvre et indigent, qui demeure avec toi dans ton pays <sup>1</sup>. »

Dans l'année du sabbat l'esclave israélite recouvrait sa liberté. « Lorsque ton frère hébreu ou ta sœur de la même origine t'auront été vendus, ils te serviront six ans et tu les renverras libres en la septième année. Et tu ne laisseras pas aller les mains vides celui à qui tu auras donné la liberté ; mais tu lui donneras, pour subsister, un secours de tes troupeaux, de ta grange et de ton pressoir, suivant que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte et que l'Éternel t'a délivré ; c'est pour cela que je t'ordonne ceci maintenant. Que si le serviteur te dit : Je ne veux pas sortir de chez toi, parce que je t'aime ainsi que ta maison, à cause qu'il se sera trouvé bien chez toi, tu le conduiras devant les dieux (les juges), et tu lui perceras l'oreille d'une alène, et il te servira pour jamais (c'est-à-dire jusqu'à l'année de la liberté universelle) <sup>2</sup>. Tu feras de même à ta servante (quant aux secours à lui donner). Enfin tu ne regarderas pas comme une chose dure de renvoyer ton serviteur de chez toi parce qu'il t'a servi pendant six ans, deux fois autant qu'un mercenaire (celui-ci n'étant tenu de servir qu'à certaines heures, tandis que l'esclave l'y est à toute heure) ; l'Éternel, ton Dieu, te bénira pour cela dans tout ce que tu feras <sup>3</sup>. »

Plus solennelle encore et plus importante était l'année du Jubilé, qui toujours se célébrait après sept fois sept ans. A la suite de

l'ordonnance sur l'année sabbatique on lit dans les paroles du Seigneur à Moïse : « Tu compteras aussi sept années sabbatiques, c'est-à-dire sept fois sept ans, et ces sept années de sabbat feront quarante-neuf ans. Alors tu sonneras la trompette le dixième jour du septième mois. En un mot, le jour même de l'Expiation, vous ferez entendre la trompette dans tout votre pays. Vous sanctifierez ainsi ta cinquantième année, et vous proclamerez dans le pays la liberté pour tous ses habitants. Ce vous sera le Jubilé. Chacun retournera en sa possession, chacun en sa famille. La cinquantième année vous sera toujours le Jubilé. Vous ne sèmerez point, vous ne moissonnerez point ce qu'un champ reproduira de lui-même ; vous ne vendangerez point ce qui vient dans la vigne sans travail ; car l'année du Jubilé vous sera sainte. Vous pourrez manger les fruits spontanés du champ. Dans cette année du Jubilé chacun retournera en ses possessions. Lors donc que tu vendras quelque chose à ton prochain ou que tu achèteras de lui, qu'aucun de vous ne supplante son frère. Tu achèteras de lui selon le nombre des années du Jubilé ; il te vendra selon le nombre des moissons. Plus il y aura d'années après le Jubilé, plus le prix augmentera, et moins il y aura d'années, et moindre sera le prix de l'achat, car on ne te vend que le nombre des récoltes. Ne vous supplantiez donc pas l'un l'autre ; mais que chacun craigne son Dieu ; car l'Éternel, votre Dieu, c'est moi. Exécutez mes lois, gardez mes jugements et les accomplissez ; alors vous pourrez habiter sans crainte dans cette terre ; alors cette terre vous donnera ses fruits ; vous mangerez jusqu'à satiété, ne redoutant aucune violence de personne. Vous direz peut-être : Que mangerons-nous en la septième année ? car voilà que nous ne devons ni semer, ni cueillir nos moissons. Moi, je vous ai décrété ma bénédiction en la sixième année, de telle sorte qu'elle vous produira des fruits pour trois ans. Vous sèmerez en la huitième année, et vous mangerez de l'ancienne récolte jusqu'à la neuvième ; en un mot, vous mangerez de l'ancienne jusqu'à ce que soit venue la nouvelle. La terre aussi ne sera pas vendue à perpétuité ; car elle

<sup>1</sup> Deut., 7, 11. — <sup>2</sup> Exode, 20, 6. — <sup>3</sup> Deut., 15, 12-18.

est à moi, et vous êtes des étrangers et des locataires à mon égard <sup>1</sup>. »

Cette grande année, cette année de grâce et de jubilation, qui, dans l'ancienne alliance, proclamait la rémission de toutes les dettes, la fin de la servitude, la rentrée de chacun dans son héritage et dans sa famille; cette année du Jubilé, qui commençait le jour même de la grande Expiation, figurait une expiation réelle, la réconciliation de l'homme avec Dieu, par la mort de Jésus-Christ : expiation ineffable, à laquelle aussi commence la grande année de la rémission, qui d'esclaves nous a faits libres, a éteint nos dettes et nous a rendu nos droits à l'éternel héritage.

Après la piété envers Dieu, ce que la loi recommande le plus, c'est la piété envers les pères et mères. Les ordonnances pour son culte, Dieu les résume en deux mots : « Soyez saints, parce que je suis saint, moi, l'Éternel, votre Dieu. » Puis aussitôt, passant au quatrième commandement, il ajoute : « Que chacun révère son père et sa mère ; moi, l'Éternel, votre Dieu <sup>2</sup>. » Ce commandement, le premier de la seconde table, est le seul auquel il eût attaché en particulier une récompense temporelle : « Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que je te donnerai. » Quiconque frappait, quiconque maudissait son père ou sa mère était puni de mort. Cependant le père n'avait point, comme plus tard chez les premiers Romains, le droit barbare de tuer ses enfants. Lorsqu'un fils insolent et rebelle méprisait toutes les remontrances, le père et la mère devaient le conduire aux anciens de la cité, l'accuser l'un et l'autre en présence de tout le peuple, qui le lapidait sur la sentence des anciens. Oh ! combien devait être coupable le fils condamné à cette peine sur la déposition d'un père et d'une mère !

Le respect pour ses parents emporte le respect pour la vieillesse ; Dieu lui-même a dit : « Tu te lèveras devant une tête blanche et tu honoreras la face du vieillard ; ce sera une marque que tu crains ton Dieu, moi, l'Éternel <sup>3</sup>. » L'esprit de ce commandement se

retrouve chez tous les anciens peuples. Le premier corps de l'État, chez les Grecs et les Romains, s'appelait sénateurs ou vieillards. Mais où la piété filiale est le plus en honneur, c'est à la Chine ; le respect pour les ancêtres est sa constitution même. C'est à ce principe qu'elle doit le souvenir des traditions primitives et la longue durée de son empire. Le Seigneur suprême, de qui provient toute paternité, au ciel et sur la terre, accomplit à son égard la promesse du commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que je te donnerai. »

Sous le nom de père et mère l'on comprend généralement tous les supérieurs. Ce qu'on appelle autorité légitime émane originairement du père et forme à son tour une espèce de paternité. Dans la Divinité le Père produit le Fils, le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit : société adorable de trois personnes, où la distinction et l'unité, la subordination et l'égalité sont dans un éternel accord ; société parfaite que fonde la puissance, qu'édifie la sagesse, que consomme l'amour ; société incréée dont les sociétés créées sont une ombre. Dans l'humanité, que Dieu a faite à son image, le premier père produit en un sens la première mère, qui est tirée de son côté ; puis les deux produisent tout le genre humain. Ainsi dans la société humaine comme dans la société divine, tout dérive originairement du père ; c'est de son nom que vient le nom de Patrie. « C'est du Père de Jésus-Christ que se nomme toute patrie au ciel et sur la terre, » dit saint Paul <sup>1</sup>. Les anges et les hommes fidèles ne forment en Jésus-Christ qu'une patrie, qu'une famille, parce qu'ils n'ont en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ qu'un même Père, père de Jésus-Christ par génération éternelle, père des hommes et des anges par création et par adoption. Sur la terre tous les hommes ne font avec le premier homme qu'une patrie, qu'une famille, parce qu'ils n'ont en lui qu'un seul et même père. Tous les Israélites ne forment qu'une famille, qu'une patrie, parce qu'ils n'ont que le même père en Israël ou Jacob. Les Lévites

<sup>1</sup> Lév., 25, 8-23. — <sup>2</sup> Ibid., 19, 2 et 32. — <sup>3</sup> Ibid., 19, 32.

<sup>1</sup> Éph., 3, 15.



ne forment qu'une patrie ou tribu, parce qu'ils n'ont que le même père en Lévi.

Ainsi Moïse, engendrant les enfants d'Israël à l'état de peuple libre, en sera le père et le chef, et il le sera comme le père naturel, par la grâce de Dieu. Toute l'autorité du gouvernement réside d'abord en lui comme en Abraham, Isaac ou Jacob, divinement ressuscités. Cette autorité, si grande qu'elle soit, n'est que l'autorité de ces anciens pères, coulant plus abondante de sa source première, qui est Dieu, selon les besoins plus grands de leur postérité. Moïse, ce merveilleux père d'Israël, ce fidèle lieutenant de Dieu, aura lui-même pour lieutenant et vicaire, dans le spirituel, Aaron et ses fils, aidés des lévites, et, dans le temporel, l'assemblée des soixante-dix pères, vieillards ou sénateurs, auxquels seront subordonnés les juges des villes. Leur jugement est le jugement de Dieu <sup>1</sup>; ils doivent y juger avec une indépendance semblable à celle de Dieu, sans craindre ni ménager personne. Eux-mêmes sont appelés des dieux. Il faut présenter devant les dieux, c'est-à-dire devant les magistrats, le serviteur qui aime mieux rester perpétuellement chez son maître <sup>2</sup>. « Tu n'insulteras pas les dieux, » est-il dit encore <sup>3</sup>. Enfin Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu, il juge les dieux. « Oui, insiste-t-il, je l'ai dit : Vous êtes des dieux (et je ne m'en dédis pas). Et vous êtes tous les enfants du Très-Haut (par ce divin écoulement de la justice souveraine de Dieu sur vos personnes). Mais vous mourrez comme des hommes et tomberez (dans le sépulcre) comme tous les princes. Vous serez jugés comme eux <sup>4</sup>. »

Dans cette constitution divine et paternelle il n'y a ni patriciens ni plébéiens; tous sont également nobles, tous également enfants d'Israël et sujets de Dieu seul. Tous sont égaux devant la loi, et cette loi n'est pas d'un homme, mais de Dieu; et cette loi n'est pas le secret d'une caste nobiliaire comme chez les vieux Romains; c'est le patrimoine de tous et de chacun; elle est entre les mains de tout le monde. Non-seulement il est per-

mis, mais commandé, d'en faire une étude continuelle. Qui en aura le plus l'intelligence, fût-ce un manouvrier, il siègera parmi les juges, il entrera dans le sénat de la nation, il deviendra président du grand sanhédrin. Et les juges qui appliquent cette loi ne s'enferment pas dans les ténèbres; ils siègent en public à la porte des villes; les débats ont lieu, la sentence se prononce et s'exécute devant tout le peuple. Les avis sont-ils partagés : le remède est facile; trois fois par an la nation s'assemble devant l'Éternel. Là on interroge les prêtres, dépositaires et interprètes de la loi; on interroge le pontife suprême qui, s'il en est besoin, interroge Dieu. Et la loi est interprétée par qui l'a donnée. En tout et partout c'est Dieu seul le Roi d'Israël.

Pour garantir la vie de l'homme le meurtrier est puni de mort. Un meurtre impuni souille la terre; le sang ne peut être expié que par le sang. Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, plaie pour plaie, telle est la loi générale <sup>1</sup>.

Les villes entières sont intéressées à la découverte et à la punition de l'homicide. « Lorsque, dans la terre que l'Éternel, votre Dieu, doit vous donner, on trouvera le cadavre d'un homme qui aura été tué, et que le meurtrier sera ignoré, vos anciens et vos juges viendront et mesureront la distance du corps mort jusqu'à toutes les villes d'alentour; et quand on aura reconnu celle qui en sera le plus près, les anciens de cette ville prendront dans un troupeau une génisse qui n'aura point encore porté le joug ni labouré la terre; ils la conduiront dans une vallée âpre et pleine de pierres, qui n'ait jamais été labourée, ni semée, et là ils feront tomber la tête de la génisse. Les prêtres, enfants de Lévi, y viendront également; car ce sont ceux que l'Éternel, votre Dieu, a choisis pour le servir et pour bénir en son nom; et c'est d'après leur sentence que se décideront tous les différends et toutes les plaies <sup>2</sup>. Et tous les anciens de cette ville-là viendront près du corps de l'homme qui aura été tué,

<sup>1</sup> Nomb., 35, 33 et 34. — <sup>2</sup> C'est le sens bien clair de l'hébreu et du grec, qui détermine l'expression moins précise de la Vulgate.

<sup>3</sup> Deut., 1, 17. — <sup>2</sup> Exode, 21, 6. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 22, 28. — <sup>4</sup> Ps. 81.

et ils laveront leurs mains sur la génisse qui aura été frappée dans la vallée. Puis, se répondant les uns aux autres, ils diront (ceux-ci, savoir, les anciens) : Nos mains n'ont point répandu ce sang et nos yeux ne l'ont point vu (ceux-là, savoir les prêtres) : Soyez favorable à votre peuple Israël que vous avez racheté, ô Éternel, et ne lui imputez pas le sang innocent qui a été répandu au milieu de votre peuple. Alors ce sang leur sera réconcilié, et vous aurez détourné de dessus vous l'accusation de sang innocent, si vous faites ainsi ce qui est agréable aux yeux de l'Éternel <sup>1</sup>. »

Pour inspirer plus d'horreur du meurtre la loi condamne à mort jusqu'à l'animal homicide. Si un taureau frappe de sa corne un homme ou une femme, et qu'ils en meurent, il sera lapidé, et l'on ne mangera point de sa chair, et le maître du taureau sera innocent. Que si un taureau avait frappé de la corne, d'hier et d'avant-hier, et que son maître en eût été averti et qu'il ne l'ait pas enfermé, et que le taureau ait tué un homme ou une femme, ce taureau sera lapidé et le maître mourra <sup>2</sup>. Tout cela, développement de la loi générale donnée à Noé : « Quiconque versera le sang de l'homme, son sang sera versé, parce que l'homme est fait à l'image de Dieu <sup>3</sup>. »

Outre les magistrats publics chaque famille avait son vengeur particulier ; c'était son chef ou le parent le plus proche. Le meurtrier une fois convaincu juridiquement, le vengeur le mettait à mort partout où il le trouvait. Il n'y avait point d'asile pour l'homicide volontaire ; on l'arrachait de l'autel même.

Quant au meurtre involontaire et non prémédité, il y avait une loi spéciale. Six villes seront désignées dans la terre d'Israël, trois en deçà du Jourdain, trois au delà ; elles seront à une égale distance l'une de l'autre ; les routes qui y conduisent seront soigneusement aplanies, afin que quiconque aura commis un homicide sans le vouloir, Hébreu ou étranger, puisse s'y réfugier jusqu'à ce qu'il paraisse devant la multitude et que

sa cause soit jugée, de peur que le vengeur du mort, emporté par sa douleur, ne le poursuive et ne l'atteigne si le chemin est trop long ou trop fatigant, et ne tue ainsi celui qui ne mérite pas la mort. Que s'il y a quelque doute, les anciens de la ville du fugitif le tireront du lieu de refuge, la cause sera débattue entre lui et le parent du mort, en présence du peuple. S'il est prouvé qu'il l'a tué à dessein et par inimitié il sera livré au vengeur de la famille et il mourra ; s'il est prouvé, au contraire, qu'il l'a tué par hasard et sans inimitié, il sera délivré comme innocent de la main du vengeur, et sera ramené par sentence dans la ville où il s'était retiré, et y demeurera jusqu'à la mort du grand-prêtre <sup>4</sup>.

On punira l'homicide après avoir ouï les témoins ; nul ne sera condamné sur le témoignage d'un seul ; il en faut au moins deux ou trois. La cause se débattait et se jugait en public et devant tout le peuple. On n'emploierait contre l'accusé ni question ni torture, comme faisaient les Grecs et les Romains. Est-il condamné, est-il mené au supplice : tout citoyen peut suspendre l'exécution et faire réviser le procès en s'écriant : « Je suis innocent de cet homme ! » On le voit par l'exemple du jeune Daniel en l'histoire de Suzanne. Enfin, est-il définitivement condamné à être lapidé : les témoins sont obligés de lui jeter les premières pierres, et le reste du peuple après eux.

Chez les Grecs, les Romains, et même chez les Chinois, le meurtre de ce qu'il y a de plus innocent et de plus faible, le meurtre des petits enfants, est non-seulement impuni, mais autorisé, mais conseillé en certaines circonstances. Que disons-nous ? Le tant vanté Lycurgue, de Lacédémone, commandera au père et à la mère d'égorger leur enfant si sa complexion ne paraît point assez robuste pour devenir plus tard un bon tueur d'hommes. Cette inhumanité ne se trouvera que dans les lois humaines ; dans la loi divine nous verrons tout le peuple de Chanaan condamné au bannissement ou à la mort pour n'avoir pas eu un cœur plus paternel que

<sup>1</sup> Deut., 21, 1-9. — <sup>2</sup> Exode, 21, 28 et 29. — <sup>3</sup> Gen., 9, 6.

<sup>4</sup> Nomb., 35, 10-28. Deut., 18, 1-13.



Lycurgue. Dans la loi divine le père et la mère n'ont pas même le droit de punir de mort le fils dénaturé qui les outrage ; combien moins l'enfant qui vient de naître ! La chose était si notoire que Tacite en parle. « C'est un crime pour les Juifs, dit-il, de tuer un de leurs nouveaux-nés <sup>1</sup>. »

Chez les Romains et la plupart des Grecs le meurtre d'un esclave n'était compté pour rien. Son maître avait le droit de le mutiler, de le tuer, comme il eût fait de sa bête. Les jeunes Spartiates s'exerçaient à la guerre en tuant les esclaves comme des bêtes fauves. Dans la loi des Hébreux le maître qui tue son esclave, homme ou femme, sera puni de mort. S'il leur crève un œil ou leur casse une dent il les renverra libres <sup>2</sup>.

Les Grecs faisaient des esclaves grecs, témoin les Ilotes et les Messéniens, réduits à la plus abjecte et à plus cruelle servitude par Lacédémone. Les Hébreux ne feront pas d'esclaves hébreux. Si l'un d'eux est contraint par la nécessité de se faire esclave, ou plutôt serviteur d'un de ses frères, il ne le servira que six ans ; il sortira libre en l'année sabbatique, ou, s'il ne veut pas alors, au plus tard en l'année du Jubilé. Il n'y aura d'esclaves perpétuels que les étrangers ; encore ceux-ci ont-ils part au repos du septième jour, de la septième année et de l'année du Jubilé. De plus, s'ils embrassent le culte du vrai Dieu et reçoivent la circoncision, leurs enfants participeront un jour aux privilèges des Hébreux d'origine.

Dans les siècles modernes c'était un noble privilège du royaume très-chrétien que tout esclave qui mettait le pied sur le sol de la France devenait libre par cela seul. Il y a trente-trois siècles Dieu accordait un privilège semblable aux enfants d'Israël. « Vous ne livrez point à son maître l'esclave qui se sera réfugié près de vous. Il habitera avec vous, au milieu de vous, dans le lieu qu'il aura choisi, dans une de vos villes, en un mot, où bon lui semblera ; vous ne le contristerez point <sup>3</sup>. »

Non contente de défendre le meurtre, la loi défend la haine et la vengeance. « Tu ne

haïras point ton frère en ton cœur, est-il dit. Tu pourras réprimander ton prochain (s'il t'a offensé), mais tu ne lui conserveras point le souvenir de votre injure. Tu ne te vengeras point, tu ne garderas point de colère contre les enfants de ton peuple ; mais tu aimeras ton prochain comme toi-même : moi, l'Éternel <sup>4</sup>. »

Chez plus d'un peuple ancien étranger était synonyme d'ennemi. La tempête le jetait-elle sur la côte : on l'égorgeait sans pitié. A Israël il est dit : « Tu n'attristeras ni n'opprimeras point l'étranger, car tu as été toi-même étranger en Égypte <sup>5</sup>. » Et encore : « Si un étranger habite en votre terre et demeure parmi vous, vous ne lui en ferez pas un crime ; mais qu'il soit parmi vous comme un concitoyen, et aimez-le comme vous-mêmes ; car vous aussi vous avez été étrangers en Égypte. C'est moi, l'Éternel, votre Dieu <sup>6</sup>. »

Contre l'ennemi le droit est éternel, imprescriptible ; tel était, selon la loi des Douze-Tables, le droit de la guerre chez les Romains <sup>7</sup> ; c'est-à-dire que, vis-à-vis d'un ennemi, surtout d'un ennemi vaincu, il n'y avait ni droit, ni justice, ni humanité ; il n'y avait d'autre règle que l'intérêt et la force. De là, quand il lui en prenait envie, le vainqueur saccageait, égorgeait tout, sans pitié pour l'âge ni pour le sexe. Ainsi Numance fut-elle traitée par le deuxième Scipion, les bourgs des Marses par Germanicus, Jérusalem par Tite, Malcha et Dacires par l'empereur Julien <sup>8</sup>. Le même droit régnait chez les Puniques, les Perses et les Grecs ; témoin les saccagements de Sagonte par Annibal, de Sidon par Darius Ochus, de Tyr par Alexandre. A plus forte raison en était-il ainsi chez les peuples moins civilisés, tels que les Scythes. Israël seul avait des lois à garder envers les ennemis et les vaincus.

Pour la race de Chanaan, Dieu l'ayant condamnée au bannissement ou à la mort, elle sera chassée ou exterminée. Quant aux autres peuples, ordre de demander des répara-

<sup>1</sup> Lévi., 19, 17 et 18. — <sup>2</sup> Exode, 22, 21. — <sup>3</sup> Lévi., 19, 33 et 34. — <sup>4</sup> « Adversus hostem æterna auctoritas esto. » Cic., *de Off.*, l. 1, c. 12. — <sup>5</sup> Tacite, *Annal.*, l. 1, c. 51. Amm. Marcell. et Zosime.

<sup>1</sup> *Hist.*, l. 9 : « Necare quemquam ex gnatis nefas. » — <sup>2</sup> Exode, 21, 20, 26 et 27. — <sup>3</sup> Deut., 23, 15 et 16.

tions avant de déclarer la guerre, défense de faire des ravages inutiles : « Tu n'abattras point les arbres fruitiers, tu ne ravageras point avec la hache le pays d'alentour ; car les arbres des champs sont-ils des hommes pour se retirer devant toi dans des forteresses ? Quant aux arbres qui ne portent point de fruits, tu en prendras ce qui te sera nécessaire <sup>1</sup>. »

Au moment d'assiéger une ville il faut lui faire des offres de paix. Si elle les accepte avant l'assaut tout se borne pour ses habitants à devenir tributaires et sujets. Est-elle prise de vive force : on ne passera au fil de l'épée que les hommes, chaque homme étant alors soldat ; tout le reste, femmes, enfants, animaux, sera prisonnier <sup>2</sup>. Dans cette terrible conjoncture la loi veille à l'honneur des filles et des femmes. « Si parmi tes prisonnières de guerre, dit-elle, tu vois une captive qui plaise à ton cœur et que tu veuilles l'épouser, tu l'emmèneras dans ta maison ; là, vêtue de deuil et les cheveux coupés, elle pleurera pendant un mois son père et sa mère ; alors tu viendras vers elle, et tu seras son mari, et elle sera ta femme <sup>3</sup>. » « Admirable ordonnance ! » s'écrie Philon. D'un côté, loin de tolérer la licence que l'usage et les législations des autres peuples autorisaient, elle tient le soldat pendant trente jours dans la contrainte, et en lui montrant, durant cet intervalle, sa prisonnière sans parure et dépouillée de tous les ornements qui auraient pu relever l'éclat de ses charmes, elle lui donne le temps et les moyens de modérer la violence de sa passion. De l'autre elle ménage avec humanité la douleur de la captive, qui, fille, devait être désolée de ce qu'elle n'était point mariée selon son cœur, de la main de ses parents, ou, veuve, ne pouvait que gémir en considérant que, privée de son premier époux, elle allait trouver un maître impérieux dans son nouveau mari.

« Mais, continue la loi, s'il arrive que ta captive ne te plaise plus, tu la renverras selon sa volonté, et tu ne pourras la vendre ni en faire trafic, parce que tu l'auras humiliée <sup>4</sup>. » Juste punition de l'inconstance du vainqueur

et consolant dédommagement, pour l'infortunée, des humiliations qu'elle aurait souffertes dans la maison d'un étranger, et de l'affront de s'en voir rejetée au moment où elle pouvait espérer d'en devenir l'épouse. Chez les païens il n'en était pas de même ; après s'être-tout permis avec leurs captives, ils les vendaient ou les donnaient pour femmes à leurs esclaves ; témoin les plaintes de Polyxène dans Euripide et d'Andromaque dans Virgile. La première était cependant fille de Priam, et la seconde veuve d'Hector.

Chez plus d'un peuple ancien les droits de la guerre étaient presque aussi terribles pour le citoyen que pour l'ennemi. Chez les Hébreux nul ne pouvait être enrôlé au-dessous de vingt ans <sup>1</sup>. Les troupes sont-elles assemblées : les chefs déclarent que « Quiconque, ayant bâti une maison, ne l'a point habitée, ou, ayant planté une vigne, n'en a point recueilli le fruit, ou, ayant pris une épouse, n'a point habité avec elle, soit libre de s'en retourner dans sa maison et dispensé du service pendant cette année <sup>2</sup>. »

Toute impureté, même involontaire, est bannie du camp d'Israël. S'il y a quelqu'un qui ne soit point net, pour quelque accident qui lui soit arrivé de nuit, il sortira du camp et n'y rentrera que le soir, après s'être purifié. « Garde-toi de toute mauvaise chose ; car l'Éternel, ton Dieu, marche dans ton camp pour te délivrer de tes ennemis. Que ton camp soit donc saint, de peur que l'Éternel n'y voie quelque impureté qui blesse ses yeux et l'oblige de t'abandonner <sup>3</sup>. »

Que si l'armée est obligée, dans sa marche, de passer sur les terres des citoyens ou des alliés, la loi défend d'y faire aucun dégât. « Tu suivras le chemin, dit-elle, et tu ne passeras point à travers leurs champs et leurs vignes ; tu achèteras de ton argent les vivres qui te seront nécessaires, et tu payeras tout, jusqu'à l'eau que tu boiras <sup>4</sup>. »

Quand le moment du combat approche, si, malgré les précautions prises pour n'avoir que des soldats pleins de vigueur et de courage, il s'en trouvait quelques-uns qui se sen-

<sup>1</sup> Deut., 20, 19 et 20. — <sup>2</sup> Ibid., 20, 10-15. — <sup>3</sup> Ibid., 21, 10-14. — <sup>4</sup> Ibid., 21, 14.

<sup>1</sup> Nomb., 1, 3 ; 26, 2. — <sup>2</sup> Deut., 20, 5. — <sup>3</sup> Ibid., 23, 9-14. — <sup>4</sup> Ibid., 2, 6.



tissent d'un cœur timide et lâche, elle leur permettait de se retirer avant le choc. Sage règlement par lequel, en usant de condescendance pour ces hommes faibles, elle empêchait qu'ils ne décourageassent leurs frères, et apprenait aux combattants à compter moins sur le nombre que sur la valeur et sur la protection du Dieu des armées qui leur était promise et que les prêtres devaient leur rappeler dans ce moment-là même <sup>1</sup>.

Revenaient-ils victorieux : pour les ramener à des sentiments plus doux, après la fureur du combat, elle voulait que, se regardant comme souillés par ces meurtres, quoique nécessaires, et comme indignes de paraître en cet état dans le camp de l'Éternel, ils missent une journée entière à se purifier avant d'y rentrer.

Pour mieux inculquer l'humanité envers les hommes la loi prescrivait une certaine mansuétude envers les animaux. Ce ne sera pas la superstition extravagante qui, dans l'Inde et l'Égypte, en fait l'objet d'un culte, mais une certaine clémence qui tempère, dans le roi de la nature, le droit absolu de vie et de mort. Ainsi il sera dit que le repos du septième jour est institué, entre autres causes, pour que les animaux qui servent à l'homme à labourer la terre puissent se reposer avec lui. Ailleurs : « Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égarés, ramène-le-lui. Si tu vois l'âne de ton ennemi gisant sous le fardeau tu ne passeras pas au delà, mais tu l'aideras à le soulever <sup>2</sup>. Soit un bœuf ou une brebis, ils ne seront pas immolés le même jour avec leurs petits <sup>3</sup>. Tu ne cuiras point le chevreau dans le lait de sa mère <sup>4</sup>. Si, en marchant dans un chemin, tu trouves sur un arbre, ou à terre, le nid d'un oiseau et la mère couchée sur ses petits ou sur ses œufs, tu ne retiendras pas la mère avec les petits ; mais, ayant pris les petits, tu laisseras aller la mère afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps <sup>5</sup>. » Enfin la loi défendait de manger le sang des animaux pour éloigner d'autant plus de verser le sang de l'homme.

La crainte de Dieu, le respect pour l'auto-

rité paternelle, le respect pour la vie de l'homme, tels sont jusqu'ici les principaux fondements que Dieu donne à la législation de son peuple. Les deux derniers sont renfermés dans le premier. En effet qui craint Dieu honore sans doute le père et la mère par qui Dieu lui a donné la vie ; qui craint Dieu respecte sans doute la vie que Dieu seul a donnée à chaque homme. Un troisième vient après les deux : c'est le respect pour la sainteté du mariage.

Ce que le mariage est et doit être d'après son institution primitive, Dieu nous le montre dans le premier. Il crée pour Adam une seule femme ; elle est tirée d'une côte de l'homme, pour marquer que les deux ne seront qu'une même chair ; Dieu lui-même présente cette unique épouse à son unique époux et consacre leur union par sa présence afin que tout le monde puisse conclure avec le Christ : « Ce que Dieu a conjoint, l'homme ne doit pas le séparer. » Noé et ses trois fils n'ont également qu'une femme chacun. La pluralité des femmes et le divorce sont donc contraires à l'institution primitive du Créateur.

Au huitième siècle de l'ère chrétienne un musulman demanda à un évêque catholique, Théodore : « Pourquoi croyez-vous plus permis d'avoir une femme que d'en avoir plusieurs ? Montrez-en la raison par des conséquences nécessaires de principes accordés. » L'évêque répondit : « On se marie ou pour le plaisir, ou pour avoir des enfants. Depuis Adam jusqu'à ce jour, connaissez-vous quelqu'un à qui Dieu ait donné plus de plaisir qu'à ce premier homme ? Non. Et combien forma-t-il pour lui de femmes ? Une seule. Donc le plaisir que donne une femme est plus parfait que celui que donnent plusieurs. — La conséquence est bonne, dit le mahométan ; mais il semble qu'on doive avoir plus d'enfants de plusieurs femmes. » Théodore répliqua : « Y a-t-il eu un temps où la multitude des enfants fût plus nécessaire qu'en celui-là ? Non. C'est donc contre l'ordre de Dieu, et par l'amour de la chair, que l'on a permis la polygamie après la multiplication du genre humain, puisque, dans les temps où les hommes étaient si rares, le Créateur a ordonné de

<sup>1</sup> Deut., 20. — <sup>2</sup> Exode, 23, 4 et 5. — <sup>3</sup> Lévy., 22, 28. — <sup>4</sup> Exode, 23, 19. — <sup>5</sup> Deut., 22, 6 et 7.

se contenter d'une femme <sup>1</sup>. » Ce raisonnement, auquel le mahométan ne trouva rien à redire, ne s'applique pas moins au divorce, qui n'est qu'une polygamie par échange, où l'homme renvoie une femme pour en prendre une autre. Dieu n'accorda pas plus au premier homme d'avoir plusieurs femmes de suite que d'en avoir plusieurs à la fois.

Ce que le raisonnement conclut de l'exemple du premier mariage, l'expérience des siècles vient le confirmer. Où règnent la polygamie et le divorce, comme chez les anciens Grecs et les Romains, et comme, de nos jours chez les mahométans, là, bien loin de trouver la perfection du plaisir dans la possession de plusieurs femmes, l'homme s'en dégoûte pour des plaisirs dont la brute même a horreur ; là règnent publiquement les crimes contre nature. Un philosophe grec nous en indique la raison. Après avoir débattu la chose pour et contre dans un dialogue exprès, il conclut que le commerce charnel avec les femmes est bon pour le vulgaire des hommes, mais que le même commerce avec des mâles doit être le privilège des philosophes <sup>2</sup>. La passion librement assouvie convoite bientôt, comme sa gloire, ce qu'il y a de plus infâme. Où règnent la polygamie et le divorce la population diminue plutôt que d'augmenter ; témoin les pays mahométans, qui ont une population proportionnellement beaucoup moindre que les pays chrétiens, dans lesquels la religion commande ou bien la continence parfaite, ou bien le mariage d'un seul avec une seule. Plus la polygamie et le divorce règnent quelque part, plus le sexe faible y est dégradé et asservi. Chez les peuples païens la femme n'était pas une personne, mais une chose servant au plaisir du maître, une chose qui s'achète et se vend. Ainsi en est-il encore dans le mahométisme ; les femmes y sont des esclaves femelles qu'on achète sur le marché, qu'on enferme comme un troupeau dans un parc, et pour la garde desquelles on mutile des hommes ou esclaves mâles. Plus la polygamie et le divorce règnent dans un pays, plus les mœurs y deviennent barbares, plus ce qu'il y a d'innocent devient la victime

de ce qu'il y a de coupable ; plus les petits enfants y sont étouffés, exposés, abandonnés ou élevés pour des usages abominables. Le père et la mère en auront moins de pitié que les brutes n'en ont de leurs petits. Parmi les animaux, au moins parmi ceux qui ont quelque chose de moins grossier, comme les oiseaux, le mâle et la femelle ne se séparent que quand leurs petits sont assez grands pour se passer d'eux. Parmi les hommes, le père et la mère qui maintenant divorcent se séparent précisément alors que leur jeune famille aurait le plus besoin du concours de leur zèle et de leur bon exemple pour croître dans la vertu et éviter le plus grand des malheurs ; il faudra, pour assouvir la passion adultère d'un père et d'une mère dénaturés, que des enfants pleins de candeur et d'innocence se séparent eux-mêmes les uns des autres, qu'ils renoncent à la douce amitié de frère et sœur, qu'ils façonnent leurs cœurs à la haine et à la discorde, qu'ils apprennent du père à détester la mère, de la mère à détester le père ; il faudra qu'ils apprennent à ne rougir pas plus qu'eux du crime et du scandale. Certes l'histoire et l'expérience parlent encore plus haut que l'évêque Théodore. ●

La loi de Moïse ne rétablit pas encore la perfection primitive, mais elle la rappelle. Elle ne proscriit point la pluralité des femmes, introduite depuis longtemps ; cependant le grand-prêtre n'en épousera qu'une, et ce sera une vierge. Cette loi tolère aux Hébreux la répudiation de leur épouse, mais c'est à cause de la dureté de leurs cœurs ; mais le simple prêtre même ne pourra épouser de femme répudiée, quoiqu'il puisse épouser une veuve. Mais, si la femme peut être renvoyée, la famille ne pourra être divisée ; les enfants resteront tous dans la maison paternelle. Mais, chose mémorable que nous avons apprise depuis la première édition de cette Histoire, l'ancienne synagogue, de Moïse à la captivité de Babylone, admettait : 1° qu'à l'origine de la création le mariage a été institué comme une *alliance indissoluble* qui ne permettait pas plus la complète séparation des époux que le partage d'un même personnage en deux <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> *Biblioth. PP.*, t. 1, Græc-Latin. — <sup>2</sup> *Luciani Amores*.

<sup>1</sup> Drach, *du Divorce dans la Synagogue*, Rome, 1840, p. 34 et seqq., 40, 44.



2° que Moïse, cédant à une nécessité du moment, accorda temporairement la permission de renvoyer la femme qui a cessé de *trouver grâce* aux yeux de son mari <sup>1</sup>; 3° que Jéhova, qui unit lui-même les époux, éprouve du déplaisir de leur séparation, et qu'il ne veut pas que son saint nom s'associe au divorce <sup>2</sup>; 4° que celui qui profite de la condescendance involontaire de Moïse devient odieux au Seigneur <sup>3</sup>. Enfin les docteurs de l'ancienne synagogue mettaient tout en œuvre pour empêcher les Juifs d'user de la permission de répudier leurs femmes. Aussi, pendant bien des siècles, vit-on peu de répudiations. Mais, de la captivité de Babylone au troisième siècle de l'ère chrétienne, la corruption toujours croissante de Babylone et de Rome païenne fit irruption parmi les Juifs et y rendit les divorces si fréquents que la nation semblait sur le point de disparaître avec la famille. Pour prévenir ce malheur les docteurs de la synagogue moderne se sont appliqués à rendre la répudiation toujours plus difficile en prescrivant une foule de conditions minutieuses ou gênantes. Par ce moyen avec la stabilité de la famille ils ont assuré la permanence de la nation même, malgré sa dispersion sur toute la terre. Du reste, en permettant la répudiation, la loi de Moïse punira de mort et l'adultère et tous ces crimes contre nature dont ne rougissaient pas les philosophes grecs. Enfin, si la continence sacerdotale n'est pas d'obligation pour tous les jours, elle l'est pour ceux où le prêtre doit remplir dans le tabernacle les fonctions de son ministère; ce qui annonce la perpétuité de cette continence pour l'époque où le prêtre peut se trouver tous les jours dans la nécessité d'exercer ces fonctions, incomparablement plus saintes que celles du tabernacle ancien.

Cette législation diverse sur l'union conjugale recouvre un grand mystère. Nous en voyons la figure dans Abraham. Ce futur père d'une multitude de peuples avait dès le commencement une seule épouse, Sara, ou la princesse par excellence. Cette épouse princesse ayant été longtemps stérile et paraissant devoir l'être toujours, il prit, de sa

main, et pour lui engendrer par une autre, sa servante Agar. Pour Sara il ne se parle jamais de répudiation, mais bien pour celle qui doit lui enfanter quelque temps. En effet, après que la princesse est devenue féconde, la servante est renvoyée de la maison avec son fils. « Ce sont les deux alliances, » dit saint Paul. La principale fut contractée par le Verbe de Dieu avec l'humanité entière, dans Adam. Cette alliance universelle ayant été longtemps stérile et paraissant devoir l'être toujours, une alliance particulière est contractée avec la postérité de Jacob, par le ministère de Moïse. Cette seconde devait servir et enfanter à la première. De là il se parle en elle et pour elle de répudiation; jamais dans l'autre ni pour l'autre. Enfin l'alliance éternelle, l'Église catholique, étant devenue miraculeusement féconde, et enfantant à Dieu des peuples entiers, l'alliance temporaire, la synagogue, est répudiée. Voilà pourquoi l'épouse une, sainte et perpétuelle, l'Église catholique, maintient fidèlement l'unité, la sainteté, l'indissolubilité du lien conjugal; elle en porte le mystère en elle. Les sectes adultères jettent aux hommes le divorce; c'est qu'elles l'ont fait avec Dieu.

Jusqu'ici la loi a réglé ce qui regarde les personnes; maintenant elle va régler les choses que les personnes possèdent. L'homme ne tenant pas de lui-même son être, il n'en tient pas non plus son avoir. A l'Éternel est la terre et tout ce qu'elle renferme; la terre est à lui parce que c'est lui qui l'a faite. Après avoir fait également le premier homme et la première femme il leur dit : « Croissez et multipliez, remplissez la terre et subjuguiez-la. » Tel est le droit originel de l'homme sur la terre. Dieu n'en restait pas moins le seul maître et propriétaire véritable. Il le fit bien voir lorsqu'au déluge il bouleversa tout ce domaine, avec les colons qu'il avait placés dessus. Noé fut le premier de cette terre nouvelle. Il lui fut dit comme à Adam : « Entrez-y et la remplissez; » mais Dieu n'en reste pas moins le maître absolu d'assigner telle portion de la ferme totale à tels descendants du fermier primitif, ou bien de la leur ôter pour la donner à d'autres. Ainsi il expulsa les Émims et les Zomzommims, deux

<sup>1</sup> Drach, *du Divorce*, etc., p. 29 et 32. — <sup>2</sup> P. 35 et seqq., 29 et seqq., 39 et 40. — <sup>3</sup> P. 29 et 30.

peuples géants, pour donner leurs terres aux fils de Loth ; il expulsera les Horréens de la montagne de Séir pour la donner aux enfants d'Ésaü. Lui-même s'en explique lorsqu'il défend aux enfants d'Israël de toucher à ces trois lots, attendu qu'il ne leur y accordera pas la valeur d'un pied <sup>1</sup>. L'héritage depuis longtemps promis à Israël, c'est la terre de Chanaan ; elle sera partagée en douze lots, suivant le nombre des tribus, et chaque lot en autant d'autres qu'il y a de familles. Cet héritage passera de père en fils. « Cette terre ne sera point vendue à perpétuité, dit l'Éternel ; car elle est à moi, et vous êtes à mon égard des étrangers et des colons. C'est pourquoi tout le fonds que vous posséderez ne se vendra que sous la condition du rachat. Si votre frère, devenu pauvre, vend sa propriété, le plus proche parent pourra, s'il le veut, racheter ce que celui-là aura vendu. Que si l'homme n'a point de racheteur, mais qu'il trouve lui-même de quoi racheter, il comptera les années où il a vendu et rendra à l'acheteur ce qui reste encore, et ainsi il recouvrera sa propriété. Mais s'il n'a pu trouver de quoi rendre, ce qui a été vendu restera dans la main de l'acheteur jusqu'à l'année du Jubilé ; car, en cette année-là, tout bien vendu retournera au propriétaire qui l'avait possédé d'abord <sup>2</sup>. » Loi admirable d'humanité et de prévoyance. Chaque Israélite a son petit domaine qu'il est sûr de transmettre à ses descendants ; c'est pourquoi il s'y affectionne, le cultive avec soin ; pendant la paix il s'y assied joyeux sous sa vigne et sous son figuier ; dans un temps de calamité sa vente temporaire lui est une ressource précieuse ; jamais famille ne sera complètement ruinée ; jamais on ne verra les propriétés territoriales concentrées dans la main de quelques riches ; toujours il y aura, sous ce rapport, une certaine égalité entre tous les enfants d'Israël. L'industrie s'exercera à cultiver mieux le champ paternel et à élever des troupeaux dans les montagnes, à conquérir sur l'ennemi extérieur des terres nouvelles, à faire le négoce avec les peuples voisins.

• Législation adorable si on la compare à la

<sup>1</sup> Deut., 2. — <sup>2</sup> Lévit., 25, 23-28.

législation romaine. Vers la fin de la république, sur plus d'un million d'habitants à Rome il n'y avait pas deux mille propriétaires ; tout le reste était prolétaire ou esclave <sup>1</sup>. Ce qui ruinait la plupart des Romains, c'étaient les usures. Plus d'une loi avait été faite pour réprimer les excès de cet odieux trafic ; mais ceux qui faisaient la loi étaient les premiers à la rendre vaine. Caton, Caton l'Ancien, la gloire du sénat, était un des plus cruels usuriers de son temps ; il prêtait à usure jusqu'à la pudeur de ses esclaves ! A Rome l'infortuné débiteur perdait non-seulement son bien, mais sa liberté, mais sa vie. Le malheur des temps, une incursion ennemie, la grêle, des blessures reçues à la guerre le mettaient-elles hors d'état de payer : il devenait, lui, sa femme, ses enfants, esclave du créancier. Celui-ci le mettait aux fers, dans un cachot, le battait de verges, le faisait expirer sous les coups comme il lui plaisait. Avait-il plusieurs créanciers à la fois : la loi des Douze-Tables leur accordait le droit de le couper par morceaux et d'en emporter chacun sa part. Encore a-t-elle soin de dire que, s'ils coupent plus ou moins, ils n'en sont pas responsables <sup>2</sup>. Voilà ce que la loi romaine permettait aux Romains envers les Romains.

Combien humaine, au contraire, est la loi divine, même avec les imperfections qu'elle tolère aux Hébreux ! Elle ne leur permet le prêt à intérêt qu'envers les étrangers ou idolâtres qui les environnaient et qui étaient des peuples commerçants. « Tu ne prendras aucun intérêt de ton frère, ni en argent, ni en grain, ni en quoi que ce soit. Tu pourras prendre un intérêt de l'étranger, mais tu n'en prendras point de ton frère, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse en tout ce que tu feras dans la terre que tu vas posséder <sup>3</sup>. » L'étranger dont il est ici question n'est point, suivant la propriété du mot hébraïque, cet étranger qu'il est si souvent recommandé de bien recevoir et d'aimer comme soi-même, mais un étranger et d'origine et de religion, autrement un idolâtre, tels qu'étaient les marchands de Phénicie. La voilà donc extirpée jusqu'à la racine, parmi les

<sup>1</sup> Cic. *de Offic.*, l. 2, c. 21. — <sup>2</sup> Aulu-Gelle, l. 20, l. 1. —

<sup>3</sup> Deut., 23, 19 et 20.



Hébreux, la fatale gangrène qui dévorait sans cesse le peuple romain, l'usure. Ensuite combien d'institutions charitables dans Israël, dont Rome n'avait pas même l'idée ! Un Israélite malheureux a-t-il contracté des dettes : elles lui seront remises en l'année sabbatique. A-t-il vendu sa liberté pour soutenir sa pauvre famille : la même année lui rendra sa liberté. A-t-il été contraint de vendre le champ paternel : ce champ lui reviendra en l'année du Jubilé. Quelles que puissent être ses calamités, toujours l'espérance lui demeure.

Un Israélite est obligé d'emprunter et de donner quelque chose en gage. Admirez la maternelle sollicitude de la loi à son égard : « Tu ne prendras point pour gage la meule dessous ou de dessus du moulin, parce que celui qui te l'offre engage sa propre vie en te donnant l'unique moyen qu'il a de subsister <sup>1</sup>. » C'est que, avant l'invention des moulins à eau ou à vent, il fallait à chaque maison un moulin à bras pour moudre le blé et avoir du pain. « Lorsque tu auras prêté quelque chose à ton prochain, tu n'entreras point dans sa maison pour emporter un gage, mais tu te tiendras dans la rue, et celui qui tu as prêté t'apportera lui-même le gage au dehors <sup>2</sup>. » Le pauvre regarde chaque pièce de son petit avoir comme un joyau : il lui coûte de se priver d'aucune ; c'est pour cela que la loi divine lui laisse le choix. « Mais est-il nécessaire et t'a-t-il engagé son vêtement : tu ne te coucheras point avec son gage dans ta maison ; mais tu le lui rendras au coucher du soleil, afin qu'il dorme dans son vêtement et qu'il te bénisse ; et ce te sera une justice, une aumône devant l'Éternel, ton Dieu. Autrement, s'il crie vers moi, je l'exaucerai, car je suis miséricordieux <sup>3</sup>. » « Tu ne retiendras point son salaire au nécessaire et au pauvre, qu'il soit ton frère ou un étranger demeurant avec toi dans ton pays et dans ta ville ; mais le jour même tu lui rendras le prix de son travail, et le soleil ne se couchera pas dessus ; car il est pauvre et il soutient sa vie avec cela, de peur qu'il ne crie contre toi vers l'Éternel et que ses cris ne te soient im-

putés à péché. Tu ne plieras point le droit de l'étranger ni de l'orphelin, et tu ne prendras point à la veuve son vêtement comme un gage. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte, et que c'est l'Éternel, ton Dieu, qui t'en a délivré ; c'est pourquoi voici ce que je te commande de faire : lorsque tu feras la récolte dans ton champ et que tu y auras oublié une gerbe, tu ne retourneras point pour l'emporter ; elle sera à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans toutes les œuvres de tes mains. Quand tu auras secoué ton olivier tu n'y reviendras point après ; ce sera pour l'étranger, l'orphelin et la veuve. Quand tu auras vendangé ta vigne tu n'y glaneras point après ; ce sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte ; c'est pourquoi je te fais ce commandement <sup>4</sup>. » Il y a plus : « Quand vous ferez la moisson dans votre terre tu ne couperas pas tout à fait les coins et les bouts de ton champ, ni ne ramasseras les épis isolés ; mais tu laisseras tout cela pour le pauvre et l'étranger : moi, l'Éternel, votre Dieu <sup>5</sup>. »

La loi va plus loin encore ; elle veut que ces pauvres soient invités aux festins religieux. « Dans ces fêtes, est-il dit, tu feras des festins et tu mangeras devant l'Éternel, ton Dieu, toi et ta famille, et le lévite qui est dans tes portes, et la veuve, l'orphelin et l'étranger qui demeurent avec toi <sup>6</sup>. Quand tu offriras tes prémices et tes dîmes à l'Éternel tu te réjouiras en sa présence, toi, le lévite, l'étranger, la veuve et l'orphelin <sup>7</sup>. »

Ainsi, plusieurs fois chaque année, les riches et les pauvres se trouvaient assis à la même table ; unis par les liens des bienfaits et de la reconnaissance, ils participaient tous aux biens que la Providence avait accordés au pays, et, dans le transport de leur joie, ils bénissaient à l'envi le Dieu auquel ils devaient leur prospérité ou qui consolait ainsi leur misère.

L'humanité de la loi divine se montre jusque dans l'équité avec laquelle elle punit le coupable. Elle ne fait point du vol un jeu,

<sup>1</sup> Deut., 24, 6. — <sup>2</sup> Ibid., 10 et 11. — <sup>3</sup> Ibid., 24, 12 et 3. Exodé, 22, 26 et 27.

<sup>4</sup> Deut., 24. — <sup>5</sup> Lévi., 19, 9, 23, 22. — <sup>6</sup> Deut., 16, 11 et 14. — <sup>7</sup> Ibid. 26, 11 et 13.

un exercice, un tour d'adresse, comme la loi de Lacédémone ; elle n'établit point de chefs de voleurs, protégés par la police, pour retrouver les effets dérobés, en cédant une partie de leur valeur, comme la loi d'Égypte ; mais elle ne porte pas non plus la rigueur à l'excès, comme la loi de Dracon à Athènes ; elle distingue entre le vol nocturne et les autres vols. « Lorsqu'un homme sera surpris, dit-elle, volant la nuit avec effraction, si on le frappe et qu'il en meure, celui qui l'aura tué ne sera point coupable de meurtre ; mais, si le soleil est levé, il y aura homicide. Le voleur rendra le double, et, s'il n'a pas de quoi rendre, on le vendra comme esclave, et du prix de la vente on satisfera celui qu'il aura volé <sup>1</sup>. »

Quant aux biens confiés en quelque sorte à la foi publique, tels que les bestiaux, la loi distingue deux cas de vol. Si les bestiaux sont trouvés chez le voleur elle le condamne à rendre deux pour un. « Depuis le bœuf, dit-elle, jusqu'à l'âne et jusqu'à la pièce de menu bétail, le voleur rendra le double ; mais, ajoute-t-elle, s'il les a tués ou vendus, il rendra quatre pour un. » Et parce que le bœuf est de tous les animaux le plus utile à l'agriculture, et que le dérober à son maître c'est interrompre ses charrois et ses labours, elle veut que, « si quelqu'un dérobe un animal si nécessaire, et qu'il le tue ou qu'il le vende, il soit tenu d'en rendre cinq pour un <sup>2</sup>. »

Cette augmentation de peine, dans le cas où les bestiaux auraient été tués, était sage. Le voleur montrant par là plus d'audace, plus d'habitude dans le crime, une volonté plus déterminée de ne jamais rendre, il méritait une punition plus sévère.

Un bien surtout précieux à l'homme, c'est la bonne renommée. Le huitième commandement : « Tu ne porteras point faux témoignage contre ton prochain, » défend d'y donner atteinte. Le faux témoin est condamné à la peine qu'il voulait faire subir à autrui. « Un seul témoin ne suffira point contre quelqu'un, quelle que soit sa faute ou son crime ; mais tout sera assuré par la déposition de deux ou trois témoins. Si un témoin menteur s'élève contre un homme,

l'accusant de prévarication, les deux parties se présenteront devant l'Éternel, en la présence des prêtres et des juges qui seront en ces jours-là ; et lorsque, après un sévère examen, ils auront reconnu que le faux témoin a dit le mensonge contre son frère, ils le traiteront comme il a voulu traiter son frère ; et vous ôterez le mal du milieu de vous, afin que les autres, entendant, soient dans la crainte, et qu'ils n'osent faire rien de semblable. Vous n'aurez pas pitié de lui ; mais vous exigerez vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied <sup>1</sup>. »

Enfin, pour couper jusqu'à la racine de toute injustice, les deux derniers commandements défendent de convoiter ce qui est à autrui ; défense que Dieu seul pouvait faire, parce que seul il voit ce qui se passe dans le secret des cœurs.

Tel est le sommaire de la loi divine ; loi belle et admirable considérée en soi, plus belle et plus admirable encore dans le plan général de la divine Providence sur le genre humain. Elle résume le passé et prépare l'avenir ; c'est une nouvelle arche de Noé où se réfugient le salut du monde, la raison, la pudeur et l'humanité.

Un déluge de superstition, de luxure et de cruauté, menace de plus en plus de rompre toute la terre, sous le nom d'idolâtrie. Si Dieu ne vient au secours, la raison, la pudeur, l'humanité périront dans un naufrage éternel.

On ne niera pas Dieu, on le multipliera. Un Dieu suprême qui produit tout par sa parole, voilà ce qu'on retrouve partout, mais tout cela enveloppé, avec le temps, d'une infinité d'emblèmes, de symboles, de figures, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire autant de divinités différentes. Puis, au lieu de reproduire dans leur originelle simplicité les vérités primitives, les savants eux-mêmes les altéraient par leurs explications. « Dieu seul est, disaient-ils ; Dieu seul a tout produit ; » mais d'où ? « De sa propre substance, » ajoutèrent-ils. Par là tout était Dieu, on pouvait tout adorer. Voilà ce qui se re-

<sup>1</sup> Exode, 22. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 22, 14.

<sup>1</sup> Deut., 19, 15-21.



trouve encore aujourd'hui dans les *Védas* de l'Inde et dans les hiéroglyphes de l'Égypte. Le paganisme raisonné de la Grèce et de Rome ne paraît qu'une importation de celui de l'Égypte et de l'Inde. On sent combien, dans un pareil système, la corruption héréditaire de l'homme était à son aise; elle s'y voyait divinisée. On sent combien la puissance ennemie dut favoriser tout cela; au fond, c'était son ouvrage et son empire. Aussi n'y aura-t-il rien dans la nature où la superstition ne vienne égarer le sentiment religieux. Contemplez-vous le soleil, la lune, les étoiles: le mathématicien, l'astrologue est là qui, au lieu de vous y faire admirer les merveilles du Créateur, vous offre d'y lire votre destin. Contemplez-vous les oiseaux du ciel, bénissant à leur manière le Dieu qui les a faits: l'augure est là qui, à leur vol et à leur ramage, vous annonce que l'entreprise concertée avec tant de sagesse et d'où vous attendiez votre bonheur est une œuvre néfaste et qu'il faut l'abandonner. Avez-vous tué un bœuf pour nourrir votre famille: l'aruspice est là pour en fouiller les entrailles et vous dire que vous avez encouru la colère du Ciel, que vous êtes menacé du plus grand des malheurs si vous ne suivez ses conseils. Et ces devins ne seront pas de petites gens; les faiseurs d'horoscopes sont les sages, les astronomes de la Chaldée; les interprètes des oiseaux, les scrutateurs des entrailles sont des sénateurs, des consuls romains. Les rois, les cités, les législateurs de la Grèce consulteront la vapeur qui s'élève du trou de Delphes. Un philosophe-empereur, Julien, avec les philosophes dont il est entouré, non-seulement exaltera l'astrologie, la science des augures et des aruspices, l'infailibilité des oracles; mais il y ajoutera l'étude et la pratique de la magie. Que deviendra la raison humaine sous cet amas de superstitions philosophiques et politiques?

Que deviendra la pudeur parmi d'incroyables séductions? Dieu produit éternellement, de sa substance, un autre lui-même, et, avec cet autre, un troisième, leur mutuel amour. Ce Dieu un et trine produit par sa parole toutes les créatures. L'antiquité avait incontestablement une connaissance plus ou

moins nette de ces mystères. Produire, faire, créer, engendrer, se prennent facilement l'un pour l'autre. Dans les auteurs latins générateur et créateur signifient la même chose. Pour représenter ces mystères de génération éternelle et de création temporelle l'Inde et l'Égypte figureront les organes de la génération humaine. L'homme innocent, ce langage eût été innocent: Adam et Ève étaient nus et ils ne rougissaient point, parce qu'ils n'avaient point encore à rougir; mais pour l'homme déchu, pour l'homme né avec la convoitise, combien un langage pareil est dangereux! à quelles effroyables conséquences ne le mènera-t-il pas? Or, dans l'Inde et dans l'Égypte, ces images se trouvent mêlées à ce qu'il peut se dire de plus magnifique sur Dieu, son unité, sa trinité, sa toute-puissance. Il y avait des fêtes où ces emblèmes se portaient en triomphe; aujourd'hui encore les jeunes Indiennes en portent à leur cou. Les rues, les places, les temples étaient pleins de représentations analogues. La poésie tirait de là ses fables sur les dieux et les héros. La prostitution devint un culte. De l'Inde et de l'Égypte cet égarement s'étendit ailleurs. A Babylone toutes les femmes devaient, une fois en leur vie, s'abandonner à des étrangers dans le temple de Mélitta; leurs pères, leurs époux les prostituaient à leurs hôtes pendant les festins. Qui ne sait les adultères, les incestes que les Grecs et les Romains attribuaient à leurs divinités nationales? Qui ne sait, ou plutôt personne sait-il toutes les infamies qui se commettaient aux fêtes d'Astarté, d'Adonis, de Bacchus et autres? L'homme seul, si corrompu qu'il soit, n'eût pas été capable de diviniser ainsi le crime; il y était poussé par un dieu criminel, le dieu de ce siècle. Lorsque le paganisme nous représente des dieux se plaisant à ce qu'il y a de plus impur il ne se trompait pas en un sens; il en est de tels, témoin cet esprit immonde qui, chassé du corps d'un homme, y revient avec sept autres plus méchants que lui; témoin encore cette légion de démons ou dieux impurs qui, pour échapper quelque temps au supplice complet de l'enfer, demandent comme une grâce de se loger dans les corps de pourceaux.

Le dieu de ce siècle, Satan, est non-seule-

ment un esprit de superbe, usurpateur des honneurs divins, un esprit immonde, poussant l'homme à toute sorte d'immondices, mais encore il a été homicide dès le commencement; et c'est là un troisième caractère de l'empire qu'il a exercé sur la terre, sous le nom d'idolâtrie.

« Ce que les nations immolent, dit l'Apôtre des nations, elles l'immolent au démon et non pas à Dieu <sup>1</sup>. » Or, avant la venue du Christ, les nations immolaient généralement toutes des victimes humaines. Dans un des livres sacrés des Indiens le dieu Siva, ou soleil, explique à ses enfants le temps et la manière d'offrir les sacrifices d'hommes. On les offrait principalement à lui et à sa femme Cali, la lune, que les Indiens adorent l'un et l'autre sous la forme des organes de la génération. L'on a encore les terribles formules qui se prononçaient alors : « Salut à toi, Cali ! Cali, salut à toi ! Dévi, déesse du tonnerre ! salut à toi, déesse au sceptre de fer ! » ou bien : « Cali ! Cali ! déesse aux dents terribles ! mange, coupe, détruis tous les méchants ! Découpe-les avec cette hache ! garrotte ! garrotte ! empoigne ! empoigne ! bois le sang <sup>2</sup> ! »

Cette effroyable Cali de l'Inde se retrouve dans la Diane de Tauride, à qui l'on immolait les étrangers naufragés, dans l'Astarté de la Phénicie, dans l'Hécate des Grecs et des Romains. Siva-Soleil se retrouve dans le Mithras-Soleil des Perses, à qui ses initiés offraient également des victimes humaines, dans l'Adramelec des colonies assyriennes, dans le Moloch des Ammonites, dans le Baal des Phéniciens et des Carthaginois, qui tous lui immolaient leurs propres enfants <sup>3</sup>. Les Égyptiens, du moins à une certaine époque, brûlaient des hommes pour apaiser le génie du mal, Typhon <sup>4</sup>. Dans Homère Achille égorge douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle. Ailleurs Aristomène, devenu roi de Messénie, immole à Zeus trois cents Lacédémoniens avec leur roi Théopompe <sup>5</sup>. Avant la bataille de Salamine, sur les instances de son équipage, Thémistocle immola trois Per-

ses, neveux du roi, à Bacchus-Omestes ou mangeur de chair crue <sup>1</sup>. Porphyre, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse citent une foule d'autres exemples parmi les Grecs. Chez les anciens Romains on sacrifiait de jeunes garçons à Mania, mère des Lares <sup>2</sup>. Plus d'une fois on enterra vifs à Rome un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, pour empêcher les Grecs et les Gaulois de jamais s'emparer de Rome <sup>3</sup>. Ce ne fut que l'an 637 de la fondation de cette ville qu'un sénatus-consulte défendit les sacrifices humains <sup>4</sup>; mais il paraît que cette défense ne regardait que les particuliers; car en l'année 708, dernière de Jules César, quarante-quatre ans avant la naissance de Jésus-Christ, les pontifes et les prêtres de Mars immolèrent encore deux hommes sur le Champ de Mars <sup>5</sup>. Toutefois les Romains sacrifiaient rarement des hommes isolés; ils le faisaient plus souvent en masse sur le tombeau des consuls et des sénateurs, pour apaiser leurs mânes. Dans Virgile Énée envoie des prisonniers à Évandré pour les immoler sur le bûcher de son fils Pallas. L'an 490 de Rome deux frères Brutus donnèrent le spectacle d'un sacrifice pareil aux funérailles de leur père. Des hommes armés de glaives, et de là nommés gladiateurs, combattaient deux à deux sur la tombe, jusqu'à ce que l'un eût immolé l'autre. Ces boucheries devinrent les délices des Romains; on les appela, par excellence, *les jeux*. Point de moyen plus efficace pour gagner la faveur publique. Le débonnaire Titus obligea cinq mille captifs à s'entr'égorger ainsi les uns les autres pour célébrer la fête de son père et de son frère. Et ce n'était pas la lie du peuple qui prenait plaisir à ces jeux sanglants; les chevaliers, les sénateurs, les consuls, les empereurs y assistaient, les vestales y avaient leur place distinguée. Que dirons-nous? Pour l'amour du sexe tendre on introduisit ces jeux dans les maisons. A la fin des repas des gladiateurs arrivaient dans la salle du festin et s'y égorgeaient pour réjouir les convives. « Oui, s'écrie Sénèque, on est venu au point

<sup>1</sup> I Cor., 10, 19 et 20. — <sup>2</sup> *Asiatic. Research.*, t. 5, p. 369-381. — <sup>3</sup> <sup>4</sup> Rois, 17, 31. — <sup>5</sup> Plut., *de Is. et Osir.*  
— <sup>6</sup> Eusèbe, *Præp.*, l. 4, c. 16.

<sup>1</sup> Plut., in *Themist.* — <sup>2</sup> Macrobe, *Saturnal.*, 1, 7. —  
<sup>3</sup> Tite Live, 22, 51. — <sup>4</sup> Plin., *Nat. Hist.*, l. 30, c. 3.  
— <sup>5</sup> Dion Cass.



de tuer l'homme, cette chose sacrée, pour s'amuser et pour rire<sup>1</sup>. »

Les Celtes, qui, hors la Grèce et une partie de l'Italie, habitaient toute l'Europe, offraient des sacrifices humains. « Ceux d'entre eux qui sont grièvement malades, dit César en parlant de tous les Celtes ou Gaulois, ou bien qui courent les hasards de la guerre et d'autres dangers, immolent des hommes ou font vœu d'en immoler. Ils se servent pour ces sacrifices du ministère des druides ; ils s'imaginent ne pouvoir apaiser les dieux immortels qu'en leur rendant vie d'homme pour vie d'homme ; ils ont même établi des sacrifices publics de cette espèce. D'autres ont des statues d'osier d'une énorme grandeur, qu'ils remplissent d'hommes vivants, après quoi ils y mettent le feu et les font expirer dans les flammes. Ils préfèrent pour cela des voleurs et des brigands, ou des gens coupables de quelque autre faute ; ils croient que le sacrifice de pareilles gens est bien plus agréable aux dieux immortels ; mais, quand il leur en manque, ils leur substituent des innocents<sup>2</sup>. » Sur cent prisonniers les Scythes en immolaient toujours un au dieu de la guerre, figuré par un vieux glaive<sup>3</sup>. Chez les Scandinaves, outre les occasions extraordinaires, on offrait chaque neuf mois, neuf jours durant, chaque jour neuf victimes, hommes et animaux. C'étaient ordinairement des captifs ; mais plus d'une fois on choisissait des victimes plus précieuses. Hacquín, roi de Norwége, immola ses fils à Odin pour obtenir la victoire sur Harald. Le roi lui-même pouvait devenir la victime. Ainsi le premier roi de Suède, Vermeland, fut brûlé en l'honneur d'Odin, parce qu'on espérait par là un temps plus heureux après la disette<sup>4</sup>. Enfin, jusqu'à l'introduction du Christianisme, les sacrifices humains avaient lieu dans tous les pays d'Europe.

Il en est de même de l'Amérique ; partout on immolait des hommes dans les supplices plus ou moins divers. Au Mexique c'étaient des prisonniers et des esclaves. On étendait

la victime sur un autel élevé vers le milieu, en sorte que la poitrine ressortît bien. Quatre prêtres de l'idole tenaient le malheureux par les bras et les jambes, un cinquième lui fixait la tête par un fer recourbé en manière de faucille, dont il lui saisissait le cou. Le prêtre en chef lui ouvrait la poitrine avec un couteau de pierre à feu. Il arrachait le cœur, le présentait fumant au soleil en sacrifice, le brûlait et en conservait religieusement la cendre. A certaines idoles colossales et creuses il poussait ce cœur avec une cuillère par la bouche dans le corps. Les lèvres de l'idole étaient toujours frottées avec le sang. La tête de la victime était coupée et conservée dans un charnier, mais le tronc jeté hors du temple par le degré. Le guerrier qui avait pris le captif, ou le maître qui avait fourni l'esclave, ramassait le cadavre, le portait dans sa maison et en préparait un festin à sa famille et à ses amis. Ils n'en mangeaient que les côtes, les bras et les jambes ; le reste était brûlé ou jeté aux animaux de la ménagerie du roi.

De deux historiens justement renommés du Mexique, l'un, Claviger, estime à vingt mille les victimes humaines qu'on immolait tous les ans dans le royaume mexicain ; l'autre, Acosta, laisse à conclure un nombre bien plus grand, lorsqu'il dit qu'en plus d'un jour on offrait cinq mille hommes, et en un jour entre autres jusqu'à vingt mille.

Quelle désolation ! Partout l'homme tuant l'homme ! Est-ce par haine, par vengeance, par ambition ? Souvent il le fait dans ce qu'il nomme la guerre ; ici c'est superstition, égarement du sentiment religieux, pour apaiser les mânes, pour apaiser les immortels. Il ne voulait pas toujours du mal à ses victimes : les Scandinaves embrassaient les leurs et les consolaient par l'espoir d'un heureux avenir. Qui donc a produit cet égarement terrible ? Non pas l'homme seul. Comment n'y pas reconnaître l'action de cet esprit qui porta le premier homme au premier péché, le premier frère au premier meurtre, un apôtre à trahir l'Homme-Dieu, les Juifs à l'immoler sur la croix ? « Vous avez pour père le diable, dit le Christ à ces derniers, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. Lui était

<sup>1</sup> « Homo, res sacra, jam per lusum et jocum occiditur. » Senèq., *Epist.*, 96. — <sup>2</sup> César, *de Bello Gall.*, l. 6, n. 16. — <sup>3</sup> Hérodote, 4, 62. — <sup>4</sup> Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemark*.

homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité ; car la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il parle mensonge il parle du sien ; car il est menteur et père du mensonge<sup>1</sup>. » Ce malheureux était d'abord dans la vérité, mais il n'y est pas demeuré. L'homme également était d'abord dans la vérité, dans la grâce de Dieu, dans la justice : mais il n'y est pas demeuré non plus. Après sa chute il était dans la vérité, en ce sens qu'il connaissait encore bien Dieu et le culte qu'il fallait lui rendre ; aussi pendant plus de vingt siècles n'est-il point question de sacrifices humains. Généralement toutes les traditions parlent d'un état premier où rien n'était de cela ; ce n'est que dans les quinze cents ans qui précèdent l'avènement du Christ qu'on les voit apparaître. L'homme coupable sentait le besoin d'un Rédempteur ; il sentait que le sang de l'animal ne pouvait racheter un homme. L'esprit menteur égara ce sentiment vrai en substituant le raisonnement à la simplicité de la tradition antique.

\* De tous les peuples, les plus coupables, sous ce rapport, étaient les Chananéens. Ils avaient vu Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob ; ces illustres patriarches leur avaient montré l'ancien et vrai culte de Dieu, avec une espérance plus explicite du Rédempteur universel. Cependant c'est parmi ces Chananéens que, bientôt après, régnera la superstition la plus dissolue et la plus cruelle. Partout des autels à Baal ou Moloch, où les pères et mères brûlent leurs enfants ; à côté les bocages d'Astarté, où règnent la prostitution et la sodomie. Carthage, colonie de Chanaan, ne le cédera point à sa mère-patrie. Lorsque Agathocle assiégea cette ville, la statue de Baal ou Saturne, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants des premières familles ; ses bras d'airain étant inclinés, ces enfants roulaient de là dans une fournaise qui se trouvait au-dessous. Trois cents personnes se précipitèrent encore dans les flammes pour expier leur négligence à brûler les leurs dans le temps. C'est en vain que Gélon, vainqueur, leur avait défendu d'immoler des victimes humaines ; la coutume voulait qu'ils

immolassent à Baal l'élite de leurs fils. C'est Diodore de Sicile qui nous apprend ces horribles détails<sup>1</sup>. On peut juger de là quelle était la pitié de ces gens pour le reste des hommes.

Ah ! que deviendront la raison, la pudeur, l'humanité au milieu de tout cela ? Mais que deviendront-elles si cette race de Chanaan, venue des bords du golfe Persique et de la mer Rouge sur la Méditerranée, et qui de là enverra ses colonies en Afrique et en Espagne, venait jamais à être la maîtresse du monde ? Partout on verrait la jeunesse ou immolée sur les autels de Baal, ou prostituée dans les bocages d'Astaroth. Qui donc préservera l'univers de cette effroyable dégradation ? Sera-ce les hommes ? Eh ! partout leurs lois autorisent ou tolèrent des horreurs semblables. Le salut ne viendra que de Dieu.

En attendant que son Fils, son Verbe, sa raison consubstantielle se fasse homme et victime pour délivrer tout le genre humain de cette superstition impure et cruelle, un exemple va être fait, qui servira de préparation à la délivrance universelle. La race maudite de Chanaan est condamnée au bannissement ou à la mort, en punition de ses sacrilèges parricides. La race bénie d'Abraham en occupera le pays, mais avec menace de la même peine si elle tombait dans les mêmes crimes. « Tu ne donneras point tes enfants à Moloch, lui dit-il ; tu ne commettras point de péché contre nature, ni d'inceste, comme ces peuples que je vais chasser de devant toi à cause de cela. Prenez garde que cette terre qui va les vomir de son sein, parce qu'ils l'ont souillée de leurs abominations, ne vous rejette un jour vous-mêmes<sup>2</sup>. » « Quiconque des enfants d'Israël, ou des étrangers qui habitent en Israël, donnera de ses fils à Moloch, il mourra de mort et le peuple de la contrée le lapidera. Que si le peuple néglige de le punir et n'obéit point à mes ordres, j'exterminerai le coupable, toute sa race et tous ceux qui auront consenti à sa prostitution avec Moloch<sup>3</sup>. » Et, de peur qu'on ne s'imagine que Dieu ne défend de pareils sacrifices que parce qu'ils sont offerts aux idoles, il ajoute : « Quand l'Éternel, ton

<sup>1</sup> Jean, 8, 44.

<sup>1</sup> Diodore, l. 20, c. 14. — <sup>2</sup> Lévit., 18, 21-30. — <sup>3</sup> Ibid., 20, 2-5.



Dieu, aura chassé de devant toi ces nations et qu'il t'aura établi à leur place, garde-toi de les imiter et de prendre leurs cérémonies, en disant : Comme ces nations ont adoré leurs dieux, ainsi je ferai pour le mien. Non, tu ne feras point ainsi à l'Éternel, ton Dieu ; car toutes les abominations que l'Éternel abhorre, voilà ce qu'elles ont fait à leurs divinités, brûlant en leur honneur jusqu'à leurs fils et leurs filles. Pour toi tu observeras ce que je t'ai ordonné et tu n'y ajouteras ni n'en retrancheras rien<sup>1</sup>. »

Cicéron disait : « Pour la religion qui s'unit avec la connaissance de la nature, bien loin de la détruire il faut la propager ; mais, pour la superstition, il faut en extirper jusqu'aux dernières racines. Car, à dire vrai, répandue parmi les peuples la superstition a opprimé l'esprit de presque tout le monde et envahi la faiblesse humaine. Elle vous suit, elle vous presse, elle vous persécute de quelque côté que vous vous tourniez, que vous écoutiez un devin ou un présage, que vous immoliez ou que vous regardiez un oiseau, que vous voyiez un Chaldéen ou un aruspice, qu'il fasse un éclair, qu'il tonne, que le feu du ciel tombe quelque part, qu'il naisse ou qu'il se fasse quoi que ce soit qui ressemble à un prodige. Comme de tout cela il arrive toujours quelque chose, jamais on ne peut demeurer l'esprit en repos. Un asile contre toutes les peines et les sollicitudes paraissait être le sommeil ; c'est de là même que naissent une foule de soins et de craintes. Par elles-mêmes ces craintes affecteraient moins, on les mépriserait plus, si des philosophes n'avaient pris le parti des songes ; philosophes non pas des plus méprisés, mais des plus pénétrants, des plus habiles à raisonner juste, ceux que l'on regarde à peu près comme parfaits<sup>2</sup>. »

<sup>13</sup> Voilà comme Cicéron s'exprime en terminant son *Traité de la Divination*. C'est dans cet ouvrage que, raillant les pythagoriciens sur leur superstitieuse abstinence des haricots, il lui échappe ces paroles : « Je ne sais comment, il ne se peut rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe<sup>3</sup>. » Ceux qu'il signale comme les auteurs des su-

perstitutions les plus extravagantes sont les stoïciens. Après Cicéron les philosophes ont été les mêmes. Deux hommes des plus superstitieux que le monde ait peut-être jamais vus et des plus ardents à protéger les superstitions de toute sorte, furent deux philosophes sur le trône, le stoïcien Marc-Aurèle et le cynique Julien. Ceux qui, à leur exemple, défendirent avec le plus de zèle, contre les attaques des chrétiens, les rêveries des astrologues, des augures, des aruspices, des magiciens, ont été les philosophes Plotin, Porphyre, Jamblique. Ce n'est pas tout ; Cicéron lui-même, qui, dans son livre de la *Divination*, traitait tout cela de contes de vieilles femmes, pratiquait néanmoins tout cela, en public, avec une gravité de sénateur, comme augure du peuple romain. Il y a beaucoup plus : dans son *Traité des Lois*, où il constitue à son gré la république, il condamne à mort quiconque n'obéit point à ce que prononcera l'aruspice ou l'augure<sup>4</sup> ; de façon que ce philosophe législateur reconnaît, d'un côté, que la superstition étouffe la raison de l'homme, et, de l'autre, il contraint l'homme à se soumettre à cette superstition qui l'étouffe. Ainsi point d'espérance pour la raison humaine de la part des législateurs et des philosophes qui ne sont que cela.

Peut-être que Cicéron, s'il avait eu la vérité complète, eût été moins faible, moins inconséquent ; mais, comme il le fait observer dans son *Traité de la Nature des dieux*, les raisonnements contradictoires des diverses sectes de philosophie allaient à tout rendre douteux. Il sentait, il disait, aussi bien que Platon et Confucius, qu'il fallait s'en tenir à l'autorité des anciens. La difficulté était de remonter avec certitude, non pas aux ancêtres particuliers de telle ou telle peuplade, mais aux ancêtres communs du genre humain, afin de recevoir par leur intermédiaire les vérités communiquées de Dieu. Quel que fût l'embaras de leur position, ces trois hommes, nous l'avons vu, ne désespéraient pas d'un avenir où Dieu serait le seul monarque universel et sa raison la seule loi.

Cependant cet ensemble historique de vérités divines existait du temps de Cicéron.

<sup>1</sup> Deut., 12, 29-32. — <sup>2</sup> De Divinat., l. 2, n. 72. —

<sup>3</sup> Ibid., n. 58.

<sup>4</sup> De Leg., l. 2, n. 6.

Le livre qui le contient, alors traduit en grec, était à Rome, en Italie, en Grèce, en Asie, en Afrique. Ce livre existait, au temps de Cicéron depuis quatorze siècles, au temps de Platon et de Confucius depuis dix siècles, écrit, non en hiéroglyphes indéchiffrables, mais dans la langue-mère des Hébreux, des Syriens, des Phéniciens et des Arabes. Les vérités fondamentales de la raison humaine, ce qu'est Dieu, ce qu'il a fait, ce qu'il demande de l'homme, se trouvent là, non point comme des problèmes à résoudre par de subtils raisonnements, mais comme un fait universel se développant avec le temps et se transmettant avec la vie et la parole. Là plus de doute, plus de contradiction : un Dieu, une loi, un langage.

Après les paroles vacillantes de Cicéron, philosophe et législateur, écoutons la parole prophétique de Moïse.

« Lorsque tu seras entré dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'apprendras point à faire suivant les abominations de ces peuples-là. Qu'il ne se trouve personne au milieu de toi qui s'adonne à la divination, faiseur d'horoscope, augure, magicien, enchanteur, pythonisse, diseur de bonne aventure, ni qui interroge les morts ; car quiconque fait ces choses est une abomination à l'Éternel, et c'est pour ces abominations-là que l'Éternel, ton Dieu, va les chasser de devant toi. Tu seras tout entier à l'Éternel, ton Dieu. Pour ces nations dont tu vas posséder la terre, elles écoutent les augures et ses devins ; mais pour toi, ce n'est point ainsi que t'a partagé l'Éternel, ton Dieu. Du milieu de toi, d'entre tes frères, l'Éternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi : c'est lui que vous écouterez, selon que tu as demandé à l'Éternel, ton Dieu, en Horeb, le jour de l'assemblée, disant : Que je n'entende plus désormais la voix de l'Éternel, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible ; autrement je mourrai. Et l'Éternel me dit : Ce qu'ils viennent de dire est bien. Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète comme toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et quiconque n'écouterà point ma parole, que ce prophète dira

en mon nom, moi j'en poursuivrai la vengeance<sup>1</sup>. »

Ailleurs Dieu dit : « Vous me serez saints, parce que je suis saint, moi, l'Éternel, et que je vous ai séparés des autres peuples, afin que vous fussiez à moi. L'homme ou la femme qui seront adonnés à la nécromancie ou à une autre divination doivent être punis de mort. On les lapidera, et leur sang sera sur eux<sup>2</sup>. »

Ainsi Moïse punit de mort quiconque s'adonne à la superstition, et le philosophe, quiconque ne s'y asservit point. Qui des deux a le mieux servi la raison humaine ?

Ce qui est vrai de la raison l'est de la pudeur. Dans les législations philosophiques de l'antiquité la pudeur était également comptée pour rien. La loi de Dieu la rétablit et la protège comme la seconde innocence. L'homme est fait à l'image de Dieu ; son corps est de terre, mais c'est Dieu qui l'a formé ; la femme est prise des os et de la chair de l'homme, mais c'est Dieu qui la façonne, c'est Dieu qui la présente à son époux, c'est Dieu qui consacre leur union. Là tout est saint, tout est d'une origine divine, même le corps de l'homme et de la femme. Cette sainteté sera vengée d'une manière terrible. Quand toute chair a corrompu sa voie le déluge fait mourir toute chair. Pour avoir violé la pudeur par son regard et son langage Chanaan est maudit ; Sodome et Gomorre sont consumés par une pluie de feu et de soufre. L'adultère est puni de mort ainsi que la fornication ; il n'y aura point de prostituée en Israël, encore moins de ces hommes infâmes que l'on voyait cependant chez tous les autres peuples. On ne recevra point à l'autel l'offrande de pareilles gens. En un mot, l'homme, fait à l'image de Dieu, ne doit point vivre à la ressemblance de la bête.

Enfin la loi divine apprend l'humanité à l'homme envers l'homme. Dieu nous a donné à tous le même père et la même mère ; nous sommes tous frères et sœurs, tous formés à l'image de Dieu. De là le châtimement du premier meurtrier ; de là ces hommes de violence, ces géants primitifs engloutis dans le déluge ; de là cette loi à

<sup>1</sup> Deut., 18, 9-19. — <sup>2</sup> Lévit., 20, 26 et 27.



Noé : « Quiconque répandra le sang de l'homme, son sang sera répandu, car l'homme a été fait à l'image de Dieu. » De là, dans la loi de Moïse, ces commandements d'aimer, de bien traiter l'étranger, l'esclave, le pauvre. Elle ne défend la communication, les alliances avec certains autres peuples que parce qu'il y avait danger de participer à leurs superstitions impures et cruelles. Tout individu qui renonçait à ce honteux esclavage de la raison humaine était reçu en Israël et s'y voyait protégé par la loi divine.

Moïse, ayant reçu de Dieu le sommaire de cette loi, descendit de la montagne et la proposa aux enfants d'Israël. Tout le peuple répondit d'une voix : « Toutes les paroles que l'Éternel a dites, nous les ferons. » Moïse mit alors par écrit toutes les paroles de Jéhova, et, se levant de grand matin, il érigea un autel au pied de la montagne, avec douze colonnes suivant les douze tribus d'Israël. En même temps il envoya les jeunes hommes d'entre les enfants d'Israël : on croit que c'étaient les premiers-nés, et ils offrirent des holocaustes, ainsi que des victimes pacifiques. Moïse prit la moitié du sang de ces victimes, le mit dans des coupes et répandit l'autre moitié sur l'autel. Ensuite, prenant le livre de l'alliance, il lut devant tout le peuple, qui dit : « Tout ce qu'a dit l'Éternel nous le ferons et nous lui obéirons. » Alors, prenant le sang qui était dans les coupes, il le répandit sur le peuple et dit : « Voici le sang de l'alliance que l'Éternel a faite avec vous sur toutes ces paroles. »

Ainsi fut conclue l'alliance particulière de Dieu avec le peuple d'Israël. C'était l'application, à une nation choisie, de cette alliance universelle que Dieu contracta avec Noé, et, en lui, avec tout le genre humain, à la fin du déluge et au sortir de l'arche. Cette alliance particulière avec un seul peuple devait préparer le renouvellement et la plénitude de cette alliance première avec tous les peuples. L'alliance universelle et éternelle s'accomplira également par le sang d'une victime, et cette victime sera Dieu-Homme.

On s'étonnera peut-être que, dans la loi qu'il donne à Israël, Dieu ne parle que de peines et de récompenses temporelles. L'é-

tonnement cessera si l'on pense que Dieu parle à un peuple, et qu'il n'y a de peuple que dans le temps.

Le peuple ayant ainsi librement accepté le pacte divin, ses princes, ses représentants sont admis en la présence du souverain Monarque. D'après un ordre précédent Moïse et Aaron, ses deux fils Nadab et Abiu, ainsi que soixante-dix parmi les anciens d'Israël, montèrent sur la montagne, et ils virent Dieu, et ils l'adorèrent de loin. Sous ses pieds paraissait comme un ouvrage de saphir et comme le ciel lorsqu'il est serein. Et il n'étendit point sa main sur les élus d'Israël, et ils virent Dieu, et ils vécurent <sup>1</sup>.

« La fin de la loi est le Christ, » dit saint Paul <sup>2</sup>; c'est à lui qu'elle mène. Ce Dieu que virent les élus d'Israël après la loi écrite était apparemment le Verbe de Dieu sous une forme humaine, le Prophète à venir comme Moïse. Jusque-là, comme nous l'apprend le même apôtre, il avait fait entendre la loi à tout le peuple par le ministère des anges<sup>3</sup>. Maintenant il se laisse voir non pas de près, mais de loin, non pas à toute la multitude, mais à ses élus, à ses princes. Dès lors les âmes saintes et élevées considèrent le Christ dans toute la loi et l'adorent dans le lointain.

Dans ce moment solennel l'Éternel dit à Moïse : « Monte vers moi sur la montagne, et sois là, et je te donnerai des tables de pierre, et la loi et les commandements que j'ai écrits, afin que tu enseignes les enfants d'Israël. » Moïse se leva donc avec Josué, son ministre, et dit aux anciens : « Attendez-nous jusqu'à ce que nous revenions à vous. Vous avez avec vous Aaron et Hur ; s'il survient quelque débat on s'adressera à eux. » Et, lorsque Moïse fut monté, la nuée couvrit la montagne, et la gloire de l'Éternel reposa sur le sommet du Sinaï, et la nuée le couvrit pendant six jours, et au septième jour il appela Moïse du milieu de la nuée. Et l'aspect de la gloire de l'Éternel était au sommet de la montagne comme un feu ardent devant les yeux des enfants d'Israël. Et Moïse, étant entré dans la nuée, monta sur la montagne, et il fut là quarante jours et quarante nuits <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Exode, 24, 9-11. — <sup>2</sup> Rom., 10, 4. — <sup>3</sup> Hébr., 2. — <sup>4</sup> Exode, 24, 12-18.

## LIVRE HUITIÈME

DE 1490 A 1451 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Voyage dans le désert. — Mort de Moïse. — Épreuves de l'Église sur la terre.

Jusqu'alors la loi non écrite se lisait dans la vie des patriarches; désormais elle se lira, de plus, écrite dans le livre de Moïse. Il s'en est fait une plus solennelle promulgation, l'acceptation d'Israël a été plus expresse, le sang des victimes a consacré ses engagements. Heureux peuple s'il demeure fidèle. Hélas! il n'en sera, ce semble, que plus prévaricateur. Plus d'une fois nous serons obligés de le condamner. Peut-être le ferons-nous avec une justice superbe; peut-être dirons-nous comme le pharisien: « Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, » en particulier comme les Juifs.

Ce mal est déjà vieux, c'est même l'origine première du mal et le grand obstacle à la guérison. Dieu est sage et parfait de lui-même. Nous pouvons le devenir du sien, nous prétendons l'être du nôtre; la sagesse et la vertu ne sont plus que la pâture de l'orgueil, un titre à mépriser les autres. Le philosophe disait: « Il suffit de demander au Dieu suprême ce qu'il donne et ce qu'il ôte. Qu'il m'accorde la vie, qu'il m'accorde les richesses, je me procurerai moi-même la vertu<sup>1</sup>. » Il faut demander à Dieu la fortune et prendre la sagesse en soi-même; tel est, ajoute-t-il, le jugement de tous les mortels<sup>2</sup>. » « Cette dernière assertion même a du vrai. Pour la vie et les richesses nous vou-

lons bien convenir que Dieu en est le maître; encore l'oublions-nous volontiers quand nous sommes bien portants et bien riches. Mais pour ce qu'il y a de plus excellent, la sagesse et la vertu, nous prétendons que c'est fruit de notre crû. Bien que nous cultivions le champ, nous ne pensons pourtant pas que ce soit nous qui fassions venir la moisson; nous la voyons dépendre de trop de choses, comme la pluie, la sécheresse, la grêle, les insectes, où nous ne pouvons rien. Mais quand ce champ c'est nous-mêmes, mais quand ses fruits sont nos pensées, nos affections, nos œuvres, quand tout, en un sens, y dépend de notre volonté, alors il est facile de s'attribuer la gloire du bien, d'oublier que nous sommes le champ de Dieu, que c'est lui qui sème en nous les bonnes pensées, les bonnes affections, les bonnes œuvres, et que, si nous coopérons librement à sa grâce, c'est encore à la grâce que nous le devons; que par conséquent nous n'avons qu'un droit et qu'un devoir, compatir à la misère humaine et bénir la miséricorde divine.

Pour nous amener là il faut des leçons de tous les siècles et de tous les jours. Dieu nous les donnera, et dans les philosophes, et dans les Juifs, et dans nous-mêmes. Oui, ces philosophes orgueilleux, qui se glorifient de trouver en eux seuls la vérité, la sagesse, la vertu, nous apprendront à reconnaître humblement que cela n'est point en eux ni en nous, mais un don de la divine miséricorde. En effet, ôtez de leurs écrits ce qui appartient à ce fonds commun de vérités principales que Dieu a communiquées aux premiers hommes et qui

<sup>1</sup> « Hæc satis est orare Jovem quæ donat et aufert, Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo. »

Horace, *Epist.*, l. 1, 48.

<sup>2</sup> « Judicium hoc omnium mortalium est fortunam a Deo petendam, a seipso sumendam esse sapientiam. » Le stoïcien Cotta, apud Cic., *de Nat. deor.*, l. 3.



se transmettent avec la vie et la parole comme l'héritage de tous et de chacun, que restera-t-il ? Un chaos informe d'opinions discordantes, au point qu'il est impossible d'inventer une absurdité qui n'y soit pas soutenue, d'imaginer un vice qui n'y ait pas son apothéose. Cicéron l'a remarqué comme Socrate; Lucien parle là-dessus comme saint Paul. Les philosophes modernes ne diffèrent pas de leurs devanciers. « Je consultai les philosophes, dit un de leurs chefs, et je les trouvai tous fiers, affirmatifs, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point, commun à tous, me paraît le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer. » A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point ! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus et que le bien et le mal ne sont que des chimères; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience. Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres, mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à découvrir le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain ? » Telles sont la sagesse et la vertu que les philosophes anciens et modernes ont trouvées en eux-mêmes.

A la vue de tant d'extravagances et de contradictions l'on avouera peut-être que l'esprit de l'homme a besoin d'un enseignement divin; mais avouera-t-on que son cœur ait besoin d'une guérison divine ? On conviendra de son ignorance, mais non de la corruption

de ses penchants. Aujourd'hui, quand il s'agit d'éducation, on ne parle que d'instruire, comme si tout consistait à savoir ce qu'il faut faire. Sans doute il est nécessaire de le savoir, mais cela ne suffit pas. Un païen a dit : « Autre est ce qu'inspire la convoitise, autre ce que conseille la raison. Je vois ce qui est meilleur, et je l'approuve; cependant je suis ce qui est pire <sup>1</sup>. » Un païen l'a dit, et tous les siècles ont applaudi à la vérité de sa parole. Ce n'est pas tout : non-seulement la science ne suffit pas pour la vertu; seule elle ne fait qu'irriter le vice. « Toujours nous tendons à ce qui est défendu et convoitons ce qu'on nous refuse, tel qu'un malade convoite l'eau qu'on lui interdit <sup>2</sup>. » Le même l'a dit encore, et chacun de nous en a pu faire mille fois l'expérience. Ainsi la science et la raison sont bonnes, utiles, nécessaires; mais, seules, elles ne guérissent point la faiblesse de la volonté, la corruption de la chair; il faut la grâce de Dieu, attirée par l'humilité.

Nous en voyons la preuve dans Israël. Ce peuple avait dans la raison écrite, dans la loi, la forme de la science et de la vérité, la règle de ce qui est bien et de ce qui est meilleur. Avec cette loi il était le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, l'instituteur des petits. Aussi y mettait-il sa gloire; aussi, quand elle lui fut proposée, répondit-il tout d'une voix : « Tout ce que l'Éternel a dit nous le ferons. » Promesse sincère en ce qu'il voulait sincèrement l'accomplir; promesse trompeuse en ce qu'il s'imagina que vouloir et faire c'est la même chose, ou qu'un vouloir approbatif est un vouloir efficace; promesse trompeuse en ce qu'il s'imagina avoir en lui-même tout ce qu'il faut pour la tenir. Il apprendra à ses dépens, et pour notre instruction, à se défier de lui-même et à se confier en Dieu seul, à lui dire humblement avec David : « Inclinez mon cœur à vos témoignages; convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur; apprenez-moi à faire votre volonté parce que vous êtes mon

<sup>1</sup> Ovide, *Métam.*, l. 7, v. 20.

<sup>2</sup> « Nititur in vetitum semper cupimusque negata;  
Sic interdictis imminet æger aquis. »

Ovide, *Amor.*, 3, 4.

Dieu ! » La première expérience sera des plus atterrantes.

Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla contre Aaron et lui dit : « Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous (l'hébreu pourrait signifier, à la rigueur : un dieu qui marche devant nous) ; car pour ce Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Aaron leur répondit : « Otez les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. » Et tout le peuple ôta les pendants d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron. Lui, les ayant pris de leurs mains, les forma dans un moule et en fit un veau de fonte. Eux dirent alors : « Voilà tes dieux, ô Israël, qui t'ont tiré de la terre d'Égypte, » ou plutôt ton dieu, puisqu'il n'y avait qu'une représentation. Ce que Aaron ayant vu, il dressa un autel devant et cria : « Demain est une fête à l'Éternel. » Et, se levant dès le matin, ils offrirent des holocaustes et des victimes pacifiques ; et le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer <sup>2</sup>.

C'est avec cette brève simplicité que Moïse raconte la grande prévarication des enfants d'Israël. « Ils firent un veau en Horeb, dit David, et ils adorèrent de la fonte ; ils changèrent leur gloire (le vrai Dieu) en la ressemblance d'un bœuf mangeant l'herbe ; ils oublièrent Dieu, leur sauveur, lui qui avait fait des choses grandes en Mizraïm, des choses merveilleuses dans la terre de Cham, des choses terribles dans la mer de Souph <sup>3</sup>. »

On est frappé de stupeur en voyant le peuple choisi tomber dans une prévarication pareille au pied de cette même montagne où il avait entendu la voix de Dieu, et peu de jours après s'être engagé, sur peine de la vie, à ne faire aucune image pour l'adorer. Et c'est Aaron, le futur pontife, qui donne les mains à cette prévarication ! Ce qui étonnera peut-être encore davantage, c'est qu'il se voit quelque chose d'analogue dans le Nouveau Testament. Le Christ a choisi douze apôtres ; il les instruit, pendant trois ans,

comme ses bien-aimés disciples ; la veille de sa mort il leur lave les pieds, il célèbre avec eux le sacrement et le sacrifice de l'alliance nouvelle et éternelle, il leur y donne sa chair à manger et son sang à boire, il les y institue prêtres à sa place ; il leur fait les plus tendres adieux, tout en leur prédisant qu'un d'eux le trahirait, qu'un autre le renierait, et que tous l'abandonneraient cette nuit-là même. Eux, de leur côté, protestent, à l'exemple de Pierre, leur chef, qu'ils sont prêts à mourir avec lui. Et cependant, cette nuit-là même, un d'eux le trahit pour trente pièces d'argent, tous l'abandonnent, et Pierre, leur chef, qui avait protesté avec tant d'assurance, le renie jusqu'à trois fois, assure avec serment qu'il ne le connaît point, effrayé qu'il est par la voix d'une servante ! Et il faut un regard de Jésus pour le faire rentrer en lui-même et lui faire sentir sa faute ! O mystère de la misère humaine et de la miséricorde divine !

Cependant, après une si déplorable faiblesse de leur part, Dieu ne rétracte point les magnifiques promesses qu'il a faites à l'un et à l'autre : Aaron deviendra le premier pontife d'Israël, Pierre le premier pontife de l'humanité chrétienne ; avec les patriarches qui les précèdent, eux et leurs successeurs formeront cette série incomparable de pontifes et de docteurs où la vérité a toujours eu et aura toujours un organe public et infaillible. Sévères comme nous le sommes pour les autres, nous aurions voulu ou qu'Aaron et Pierre ne se montrassent pas si faibles, ou bien que, s'étant montrés tels, ils ne fussent point établis suprêmes pasteurs de l'Église. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres. L'exemple d'Aaron et de Pierre devait nous faire voir que jamais l'homme ne doit se fier en lui-même ni se défier de Dieu ; car celui qui se croit le plus fort peut succomber à la voix d'une servante, et à une si grande faiblesse Dieu peut donner une force contre laquelle ne prévaudront jamais les puissances de l'enfer. Cet exemple devait encore faire voir aux pontifes et aux pasteurs qu'étant faibles eux-mêmes ils doivent compatir aux faiblesses de leurs frères. « Oui, dit saint Paul, tout pontife pris d'entre les hommes

<sup>1</sup> Ps. 118, 84, 142. — <sup>2</sup> Exode, 32, 1-6. — <sup>3</sup> Ps. 105, 19-22.



est établi pour les hommes en ce qui est de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, en sorte qu'il puisse compatir à ceux qui ignorent et qui errent, étant lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige d'offrir le Sacrifice de l'expiation des péchés et pour lui et pour le peuple <sup>1</sup>. »

Israël ayant ainsi prévarié, l'Éternel dit à Moïse sur la montagne : « Va, descends ; car ton peuple a grandement péché, lui que tu as tiré de la terre d'Égypte. Ils se sont détournés bientôt de la voie que tu leur as commandée ; ils se sont fait un veau jeté en fonte ; ils l'ont adoré et lui immolent des victimes ; ils ont dit : Ce sont là tes dieux, ô Israël, qui t'ont tiré de la terre d'Égypte <sup>2</sup>. » Dieu ne dit plus à Moïse : *Mon peuple*, le péché ayant comme rompu l'alliance ; mais il dit : *Ton peuple*. Ce mot seul faisait entendre à Moïse que ce peuple coupable et malheureux n'avait de salut à espérer que par lui, par sa médiation. Dieu s'en explique plus clairement quand il ajoute : « Je vois que ce peuple a la tête dure. Maintenant donc laisse-moi, et mon indignation s'allumera contre eux, et je les exterminerai, et je ferai de toi une grande nation. » « Qu'est-ce à dire, observe très-bien le Pape saint Grégoire, de dire à un serviteur : Laisse-moi, si ce n'est lui donner la hardiesse d'intercéder ? C'est comme si on lui disait ouvertement : Considère quel est ton crédit auprès de moi, et apprends que tu peux obtenir tout ce que tu demanderas pour le peuple <sup>3</sup>. »

Moïse le comprit bien ; car il se mit aussitôt à supplier la face de Jéhova, son Dieu, disant : « Pourquoi, ô Éternel, votre colère s'allumerait-elle contre votre peuple, lui que vous avez tiré de la terre d'Égypte avec une grande puissance et par la force de votre bras ? Pourquoi les Égyptiens diraient-ils : C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir, afin de les tuer sur les montagnes et de les exterminer de la face de la terre ? Revenez de l'ardeur de votre colère et repentez-vous du mal que vous préparez à votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos serviteurs, à qui vous avez juré par

vous-même, disant : Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, et je donnerai toute la terre dont je vous ai parlé à votre postérité, et elle la possédera à jamais comme son héritage. » Alors l'Éternel se repentit du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple <sup>4</sup>.

Moïse intercédait non-seulement pour le peuple en général, mais en particulier pour Aaron, contre lequel Dieu était aussi violemment irrité et qu'il voulait perdre <sup>2</sup>. Moïse, innocent, par sa médiation sur la montagne, fut ainsi le sauveur et du pasteur et du troupeau ; image prophétique de Jésus-Christ, qui par sa médiation sur la montagne fut le sauveur et de Pierre, et de ses collègues, et de tous les hommes ; pontife éternel qui, maintenant encore, au plus haut des cieux, intercède pour nous. « Car, dit saint Paul, le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, ayant été éprouvé comme nous par toute sorte de maux, quoiqu'il fût sans péché <sup>3</sup>. »

Ayant ainsi mérité la grâce des coupables, Moïse descendit de la montagne, portant en sa main les deux tables du témoignage, écrites des deux côtés. Elles étaient l'ouvrage de Dieu et l'écriture était l'écriture de Dieu gravée en ces tables. Or Josué entendant le tumulte et les cris du peuple dit à Moïse : « Des cris de guerre s'élèvent dans le camp. » Moïse répondit : « Ce ne sont là ni les cris de la victoire, ni les clameurs de la défaite ; j'entends la voix de personnes qui chantent à l'envi les unes des autres. » S'étant approché du camp, il aperçut le veau et les danses. Outré d'indignation il jeta les tables qu'il tenait à la main et les brisa au pied de la montagne ; puis, ayant pris le veau qu'ils avaient fait, il le calcina par le feu et le broya jusqu'à le réduire en poudre, qu'il jeta dans le torrent qui descendait de la montagne, et le fit ainsi boire aux enfants d'Israël <sup>4</sup>.

Des monuments qui subsistent encore en Égypte et qui remontent au temps de Moïse font voir que les Égyptiens, et par suite les Hébreux, étaient alors extrêmement habiles à travailler les métaux. Des dorures de ce

<sup>1</sup> Hébr., 5, 1-3. — <sup>2</sup> Exode, 22, 7 et 8. — <sup>3</sup> Grég., *Morale*, l. 9, c. 9.

<sup>1</sup> Exode, 32, 11-14. — <sup>2</sup> Deut., 9-20. — <sup>3</sup> Hébr., 4, 15. — <sup>4</sup> Exode, 32, 15-20. Deut., 9-21.

temps-là conservent aujourd'hui encore toute leur fraîcheur. D'un autre côté la chimie moderne a retrouvé plusieurs moyens très-prompt à réduire l'or en poudre <sup>1</sup>. Le veau d'or était vraisemblablement une imitation du bœuf Apis des Égyptiens. La science de l'Égypte servit à montrer l'extravagance d'adorer une pareille idole.

Après avoir ainsi confondu tous les enfants d'Israël, Moïse s'adressant à Aaron lui dit : « Que vous a fait ce peuple pour attirer sur lui un si grand péché ? » Aaron répondit : « Que la colère de mon seigneur ne s'embrase point, car vous connaissez ce peuple, et combien il est porté au mal. Ils m'ont dit : Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car, pour ce Moïse, cet homme-là qui nous a tirés de l'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. Et je leur ai dit : Qui de vous a de l'or ? Aussitôt ils l'ôtèrent de leurs parures et me le donnèrent ; je le jetai dans le feu et il en est sorti ce veau <sup>2</sup>. »

La peur, quand elle a fait mal, s'excuse plus mal encore. C'est la peur qui domine dans la conduite d'Aaron et dans son langage ; c'est Pierre qui, à ce propos de la servante : « Toi aussi tu étais avec Jésus de Nazareth, » répond : « Moi, je ne sais ce que tu dis ; je ne connais point cet homme ! » En effet son excuse même témoigne contre lui de la plus étrange faiblesse. La populace vient de lui dire en tumulte : « Fais-nous des dieux ou un dieu qui marche devant nous. » C'était sans doute, en grande partie, ce mélange d'étrangers qui avaient suivi de l'Égypte. Que fera-t-il ? Leur rappellera-t-il la loi qu'ils ont juré d'observer naguère, et qui défend, sous peine de mort, une impiété pareille ? Demandera-t-il au moins à Dieu le courage de résister ? Il ne le dit point dans son excuse. Dominé par la peur, il s' imagine les prendre adroitement par l'intérêt en leur demandant les bijoux d'or que leurs femmes et leurs enfants portaient à leurs oreilles. Il comptait peut-être que ceux-ci du moins s'y refuseraient et qu'en attendant quelque incident imprévu viendrait le tirer d'embarras. Quand il se voit trompé dans son attente il jette les

bijoux en fonte et en forme un veau. Peut-être, qui sait ? voulait-il, par cette figure d'animal, faire sentir à la populace son extravagance. Il y est encore trompé. La foule s'écrie : « Voici, ô Israël, tes dieux ou ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte ! » Que faire ? La foule ne méconnaît point que ce ne soit un dieu qui l'a tirée de la servitude. Pour lui rappeler indirectement que ce Dieu est l'Éternel Aaron bâtit un autel devant le veau d'or et proclame : « Demain c'est la fête à l'Éternel, la fête à Jéhova. » Le lendemain on immole des holocaustes, ainsi que d'autres victimes ; on mange, on boit, on chante, on danse. Qui pourra dire quelles furent alors les idées diverses de la multitude ? Les uns adoraient peut-être le veau d'or comme un dieu indéterminé, d'autres comme Jéhova même, d'autres comme en étant le symbole ; d'autres regardaient tout cela comme une criminelle superstition. Des esprits cette confusion passait bientôt dans tout le reste et préparait une complète anarchie <sup>1</sup>.

Ni le retour de Moïse, ni sa grande indignation, ni les tables brisées au pied de la montagne, ni le veau d'or mis en poudre et jeté dans le torrent n'avaient pu faire rentrer en eux-mêmes tous les coupables ; les danses, les jeux dissolus continuaient dans les rues et sur les places. Alors Moïse voyant quelle était la dissolution du peuple et qu'Aaron même l'avait déréglé de manière à devenir un objet de mépris pour leurs adversaires <sup>2</sup>, il se tint à la porte du camp et s'écria : « A moi quiconque

<sup>1</sup> « Qui sait même, dit à propos de ce fait un des plus habiles apologistes du Christianisme, qui sait même si, dans leur intention, les honneurs qu'ils rendirent à ce simulacre n'étaient pas relatifs au Dieu leur libérateur, et si tout leur crime ne fut pas de l'adorer, contre ses défenses, sous une image corporelle ? C'est à quoi il y a toute apparence ; de savants hommes l'ont pensé, et le texte porte assez clairement à le croire. *O Israël, s'écrie ce peuple insensé à la vue de l'idole, voilà ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte !* Et Aaron, leur annonçant la fête qu'ils devaient célébrer, leur dit : *Ce sera demain la solennité de Jéhova.* » (L'abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, première partie, lettre 5.) Nous avons omis dans la première édition de citer ce passage ; nous le supposons généralement connu, au moins des savants qui se font un devoir de critiquer les livres ; nous nous trompons. Ces merveilleuses sentinelles de la doctrine nous ont reproché, comme une témérité inouïe, la réponse de l'abbé Guénée à une objection de Voltaire. — <sup>2</sup> Tel est le sens de l'hébreu comparé avec le grec.

<sup>1</sup> *Lettres de quelques Juifs*, par M. Guénée, t. I. —  
<sup>2</sup> Exode 32, 21-24.



est à l'Éternel ! » Aussitôt s'assemblèrent autour de lui tous les enfants de Lévi, c'est-à-dire tous ceux de cette tribu qui étaient demeurés fidèles. Et il leur dit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté ; passez et repassez au travers du camp, d'une porte à l'autre ; que chacun tue ce qui se rencontre, sans distinction de frère, d'ami ni de proche. Commencez aujourd'hui de la sorte votre ministère auprès de l'Éternel ; car plus d'un parmi vous aura à combattre son fils et son frère ; par là vous attirerez la bénédiction sur vous. » Les enfants de Lévi firent ce que Moïse leur avait ordonné, et en ce jour-là il y eut environ trois mille hommes du peuple mis à mort <sup>1</sup>.

L'hébreu, le samaritain, la paraphrase chaldaïque et les Septante ne lisent que *trois mille* ; Philon, Tertullien, saint Ambroise, Optat, saint Isidore de Séville, Raban Maur, l'ancienne Vulgate, dans les Bibles polyglottes d'Anvers et de Paris, enfin la dernière édition de saint Jérôme lisent de même. Dans les éditions ordinaires des Bibles latines il y a *vingt-trois mille*. Ce nombre a pu s'y glisser à l'occasion d'un texte où saint Paul, parlant de l'idolâtrie et de la fornication des Israélites, fait mention de vingt-trois mille hommes qui périrent à cause de cette fornication <sup>2</sup> ; mais cette fornication est celle qu'ils commirent avec les filles des Moabites et à l'occasion de laquelle périrent vingt-trois ou vingt-quatre mille hommes <sup>3</sup>. Cette différence de nombre peut aussi venir de la différente manière de lire l'hébreu. La même lettre hébraïque <sup>4</sup>, considérée comme particule au commencement du mot *trois*, signifie *environ* ; mais considérée à part, comme chiffre ou lettre numérale, elle signifie *vingt* ; de sorte que la même lettre, prise diversement, donne et *environ trois mille* et *vingt-trois mille* hommes. La première leçon nous paraît la plus autorisée.

Tout cela était au reste une punition juridique de coupables, et de coupables opiniâtres ; ils s'y étaient soumis d'avance en acceptant la loi. Ce qui nous étonne, c'est de voir les futurs ministres du tabernacle servir

à cette exécution. Le Christianisme, qui travaille à faire de tous les peuples une même société spirituelle, qui par conséquent n'est en guerre avec aucun, interdit à ses prêtres la profession des armes, plus encore par son esprit de douceur que par ses lois expresses. Il n'en était pas de même dans l'antiquité ; le prêtre ne l'était pas encore pour l'humanité entière, mais seulement pour sa nation ; il en épousait donc les querelles contre une autre. Chez les Hébreux, sans être astreint au service militaire, il sonnait la trompette au milieu des batailles et animait par ses paroles l'ardeur des combattants. Phinéas, petit-fils d'Aaron, ne se distinguait pas moins par son courage que par son zèle ; le prêtre Banaïas sera un des braves de David et général des armées de Salomon ; les Machabées rempliront l'univers de leurs exploits. Pareille chose se voyait chez les autres peuples ; les armées romaines étaient le plus souvent commandées par les pontifes et les prêtres des Romains ; le plus fameux de leurs capitaines, César, était en même temps souverain pontife.

Le lendemain, le peuple commençant un peu à sentir sa faute, Moïse lui dit : « Vous avez commis un très-grand péché ; maintenant donc je monterai vers l'Éternel ; peut-être obtiendrai-je le pardon de votre crime. » Dieu lui avait déjà promis de ne pas exterminer le peuple, mais il désirait une rémission plus entière. Étant donc retourné vers l'Éternel il lui dit : « Hélas ! ce peuple a commis un grand péché ! Ils se sont fait des dieux d'or ! Ah ! puissiez-vous pardonner leur faute, sinon effacez-moi de votre livre que vous avez écrit ! » C'est là une charité pareille à la charité de saint Paul, qui souhaitait être anathème pour ses frères. L'Éternel répondit à Moïse : « Qui a péché contre moi, voilà qui l'effacera de mon livre. Pour toi, va, conduis ce peuple où je t'ai dit ; mon ange marchera devant toi ; mais, au jour de la vengeance, je les punirai du crime qu'ils ont commis. » L'Éternel frappa donc le peuple à cause du veau qu'ils avaient fait ou fait faire à Aaron <sup>1</sup>. L'Écriture ne

<sup>1</sup> Exode, 32, 25-29. — <sup>2</sup> 1 Cor., 10, 7 et 8. — <sup>3</sup> Nomb., 25, 9. — <sup>4</sup> Caph.

<sup>1</sup> Exode, 32, 30-35.

dit pas de quelle plaie ils furent frappés.

L'Éternel ordonna de nouveau à Moïse de conduire le peuple vers la terre promise à Abraham, à Isaac et à Jacob, dans cette terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Pour lui il ne montera pas avec eux, de peur de les exterminer en chemin, parce que c'est un peuple à tête dure. Il enverra devant eux son ange, qui exterminera les peuples de Chanaan.

A la triste nouvelle que l'Éternel n'habiterait plus au milieu de lui le peuple pleura et nul ne se revêtit plus de ses ornements accoutumés<sup>1</sup>. Encore aujourd'hui les Juifs célèbrent deux jeûnes par an, l'un à cause du veau d'or, l'autre à cause que les tables de la loi y furent brisées.

Pour donner au peuple repentant une image sensible de l'excommunication dont Dieu le menaçait, Moïse leva le pavillon ou tabernacle préparatoire, sur lequel reposait la colonne de nuée et où jusqu'alors se célébraient le culte divin et les assemblées publiques, et, l'ayant dressé au loin, hors du camp, il le nomma tabernacle du témoignage. Quiconque désirait consulter l'Éternel allait là, hors du camp, et, lorsque Moïse se rendait vers le tabernacle, tout le peuple se levait et se tenait debout à la porte de sa tente, et ils suivaient Moïse des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré dans le tabernacle. Et quand Moïse était dedans la colonne de nuée descendait et se tenait à la porte, et cette vision s'entretenait avec Moïse. Lors donc qu'il voyait la colonne de nuée s'arrêtant à l'entrée du tabernacle, tout le peuple, debout, se prosternait lui-même chacun à la porte de sa tente. Or l'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle à son ami, et, lorsque Moïse retournait au camp, le jeune Josué, fils de Josué, fils de Nun, son serviteur, ne quittait point le tabernacle.

Dans ses entretiens avec Dieu Moïse le supplia de faire grâce à son peuple. « Voilà que vous me dites : Conduis ce peuple ; mais vous ne m'avez pas fait connaître qui vous enverrez avec moi ; cependant vous avez dit : Je te connais nommément, et tu as aussi trouvé

grâce à mes yeux. Si donc j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi connaître votre face (en hébreu votre voie), afin que je vous connaisse et que je sache que j'ai trouvé grâce à vos yeux ; considérez enfin que cette nation est votre peuple. » L'Éternel répondit : « Ma face ira (moi-même je te précéderai), et je te donnerai le repos. » L'autre reprit : « Si votre face ne va pas (si vous-même ne marchez pas devant), ne nous faites pas sortir de ce lieu ; car en quoi pourra-t-on reconnaître que j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi et votre peuple ? N'est-ce pas si vous marchez avec nous ? Par là nous serons distingués, moi et votre peuple, de tous les peuples qui habitent sur la terre. » L'Éternel dit à Moïse : « Je ferai encore ce que tu viens de dire, car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par le nom. » Moïse insista : « Faites-moi voir votre gloire ! » L'Éternel répondit : « Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je prononcerai en ta présence le nom de Jéhova ; car je fais grâce à qui je ferai grâce et miséricorde à qui je ferai miséricorde. » Il ajouta : « Mais tu ne pourras voir ma face, car nul ne me verra et vivra. » L'Éternel dit encore : « Voici un lieu près de moi (sur la montagne) ; tu te tiendras sur ce rocher, et lorsque ma gloire passera, je te placerai dans le creux de ce rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé : J'ôterai ensuite ma main, et tu me verras par derrière ; mais pour ma face tu ne la verras point<sup>1</sup>. »

Ensuite il lui commanda de tailler deux tables de pierre sur lesquelles il écrirait les paroles qui étaient sur les premières tables que Moïse avait brisées. Dès le matin il devait monter au sommet du Sinaï et se présenter devant lui. Moïse exécuta cet ordre.

Alors Jéhova, étant descendu dans la nuée, se présenta à Moïse et lui fit entendre le nom de Jéhova. Et Jéhova, passant devant Moïse disait : « Celui qui est ! Celui qui est ! Dieu ! miséricordieux ! clément ! patient ! infini en miséricorde et en vérité ! qui conserve sa miséricorde jusqu'à mille générations ! qui efface l'iniquité, le crime et le péché ! devant

<sup>1</sup> Exode, 33, 1-6.

<sup>1</sup> Exode, 33, 12-23.



qui nul n'est innocent (ou impuni) ! qui visite l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! » Moïse s'inclina promptement jusqu'à terre, adora, en disant : « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ô Adonaï, veuille Adonaï lui-même marcher au milieu de nous ! Il est vrai, ce peuple a la tête dure ; mais vous effacerez nos iniquités et nos péchés, et vous nous posséderez comme votre héritage. » Il répondit : « Voici que moi, qui ai fait alliance avec toi devant tout ton peuple, j'opérerai des merveilles qui n'ont point été créées jusqu'ici dans toute la terre, ni parmi aucune nation, afin que ce peuple, au milieu duquel tu es, voie l'œuvre de Jéhova, car elle est formidable celle que je ferai pour toi <sup>1</sup>. »

Quel est celui qui se fait ainsi voir à Moïse ? Lui-même se nomme l'Éternel, Dieu, infini en miséricorde, celui qui ôte le péché, celui qu'on ne peut voir tel qu'il est en lui-même sans mourir, celui qu'on ne peut voir sur la terre que comme dans un miroir, dans quelque chose d'inférieur, dans l'ombre qui le suit. Moïse l'appelle Jéhova, Adonaï ; Moïse l'adore et le conjure d'effacer le crime que vient de commettre Israël en adorant la créature à la place du Créateur. Comment ne pas reconnaître l'Ange de Jéhova, l'Ange de l'alliance, l'Ange du grand conseil, le Verbe de Dieu, Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, qui est descendu du ciel pour ôter les péchés du monde ?

« C'est l'excellente doctrine des Pères, dit Bossuet, merveilleusement expliquée par Tertullien. Ce grand homme raconte que, le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes ; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel ; que c'était lui qui dès l'Ancien Testament parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'Incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se com-

mençait dès lors. De cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains ; il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; il se plaisait à exercer dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la plénitude des temps. Ou plutôt, continue Bossuet, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne point nous effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme ; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance. Tel est le dessein du Sauveur <sup>1</sup>. »

Une merveilleuse concordance confirme cette doctrine des Pères. Sur cette même montagne d'Horeb, sur ce même rocher, en cette même caverne où Moïse a vu la transfiguration de Dieu, le prophète Élie la verra sous une autre forme cinq siècles après. Puis, l'un et l'autre, sur une montagne également haute, ils verront la transfiguration du Verbe fait chair ; transfiguration descendante en tant qu'il est Dieu, transfiguration ascendante en tant qu'il est homme ; ils s'entretiendront avec lui de son prochain trépas, qui devait accomplir la loi et les prophètes ; ils apparaîtront en grande majesté pour lui rendre hommage comme à leur maître ; ils entreront avec lui dans la nuée ; mais à cette parole du Père : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le, » ils disparaîtront comme l'aurore devant le soleil qu'elle annonce.

Moïse demeura sur la montagne d'Horeb, prosterné devant l'Éternel, quarante jours et quarante nuits, sans manger de pain ni boire d'eau, non plus que la première fois, à cause des péchés du peuple et pour lui obtenir une plus entière miséricorde <sup>2</sup>. En signe de réconciliation Dieu écrivit sur les nouvelles tables les dix paroles de l'alliance. Lorsque Moïse descendit de la montagne, portant entre ses mains les deux tables du témoignage, il ne savait pas que la peau de sa face jetait des rayons de lumière, depuis son entretien

Exode, 34, 1-10.

<sup>1</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon, sur la Concept. de la sainte Vierge, 1<sup>re</sup> partie. — <sup>2</sup> Deut., 9, 18.

avec Lui. Aaron et tous les enfants d'Israël, voyant l'éclat du visage de Moïse, craignirent de s'approcher de lui. Cependant Moïse ayant appelé Aaron et les princes de la multitude, ils revinrent le trouver, et, après qu'il leur eut parlé, tous les enfants d'Israël vinrent aussi vers lui, et il leur prescrivit toutes les choses que l'Éternel lui avait dites sur la montagne de Sinaï. Et, ayant achevé ces discours, il mit un voile sur son visage; et, lorsqu'il allait devant l'Éternel et qu'il lui parlait, il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît. Alors il disait aux enfants d'Israël tout ce que l'Éternel lui avait ordonné, et les enfants d'Israël voyaient le visage de Moïse éclatant de lumière; après cela il le voilait de nouveau jusqu'à ce qu'il retournât lui parler <sup>1</sup>.

Les premières tables de la loi brisées au pied du Sinaï annonçaient que cette première alliance ne durerait pas toujours, mais, après un certain temps, ferait place à une autre; le voile que Moïse était obligé de mettre sur son visage, quand il eut apporté les secondes tables, annonçait que la nouvelle alliance demeurerait voilée pour une grande partie d'Israël. C'est ce que nous voyons depuis dix-huit siècles. Cependant le voile commence à se soulever pour plusieurs. « Il ne s'enlève, dit saint Paul, que quand on se convertit au Seigneur, au Christ <sup>2</sup>, » de même que Moïse n'enlevait le sien que quand il retournait à Jéhova. Nouveau motif de présumer que l'Éternel qui parlait à Moïse était le même que le Christ-Dieu.

Une marque encore plus éclatante de la réconciliation du Seigneur avec les enfants d'Israël fut le sanctuaire qu'il se fit construire pour habiter au milieu d'eux <sup>3</sup> d'une sorte de présence réelle. Il voulut n'y employer que des dons volontaires. Dès que Moïse eut fait connaître son intention, hommes, femmes, princes et peuples offrirent avec beaucoup de zèle tout ce qui était nécessaire pour la construction du tabernacle, de l'arche d'alliance, des vases et ornements sacrés, de l'or, de l'argent, des étoffes et des pierres précieuses. L'empresse-

ment fut si général qu'au troisième jour Moïse défendit d'en apporter davantage. Des ouvriers remplis d'intelligence, nommément Béséléel, de la tribu de Juda, y travaillaient avec ardeur et faisaient tout suivant le modèle que l'Éternel avait montré à Moïse sur la montagne.

Tout étant achevé, Moïse dressa le tabernacle le premier jour du premier mois de la seconde année après la sortie de l'Égypte. C'était, comme déjà nous l'avons dit, un temple portatif en forme de tente, de trente coudées de long, dix de large et dix de haut. Il était divisé en deux. La première partie avait vingt coudées de longueur et s'appelait le saint ou le sanctuaire; la seconde avait dix coudées de long et autant de large; on n'y pouvait arriver que par la plus grande; elle s'appelait le saint des saints. L'une et l'autre étaient séparées par un voile très-riche, brodé en or et parsemé de chérubins. Dans le saint des saints était l'arche d'alliance; dans le lieu saint et devant le voile étaient le chandelier d'or à sept branches, qui s'allumait du soir au matin; l'autel d'or où l'on brûlait les parfums; la table d'or, sur laquelle on offrait chaque semaine douze pains, nommés pains de proposition. Le tabernacle tout entier, composé d'ais de bois de sétim revêtus d'or, assujettis par des barreaux, et couvert de quatre sortes de tapis, était fait de manière qu'il pouvait se dresser et s'enlever facilement. A son entrée, du côté de l'orient, il n'y avait point d'ais, mais un voile suspendu à cinq colonnes dorées, dont les chapiteaux étaient d'or et les bases d'airain. Autour de cette sainte demeure régnait une enceinte ou parvis de cent coudées de long sur cinquante de large, fermé par des rideaux que soutenaient des colonnes plaquées d'argent, avec des chapiteaux de même métal et des bases d'airain. Tout Israël pouvait entrer dans le parvis, où s'offraient les sacrifices sur l'autel des holocaustes, placé à l'entrée du tabernacle. Les prêtres seuls entraient dans le lieu saint. Pour le saint des saints il n'y avait que le grand-prêtre à y pénétrer, une fois par an, le jour de l'Expiation; seulement alors il passait derrière le voile mystérieux,

<sup>1</sup> Exode, 34, 28-35. — <sup>2</sup> 2 Cor., 3, 14-16. — <sup>3</sup> Exode, 25, 8.



suspendu à quatre colonnes de bois de sétim couvertes de lames d'or, avec des chapiteaux d'or et des bases d'argent. C'est ce voile devant le saint des saints qui se déchira du haut en-bas, lorsque notre Sauveur expira sur la croix, lorsque le Pontife éternel entra dans l'éternel Saint des saints.

« Faites le tout suivant le modèle qui vous a été montré sur la montagne. » C'est un ordre souvent répété à Moïse. Ce que Moïse a fait en conséquence de cet ordre, le tabernacle, en particulier, n'est donc qu'une ombre, qu'un obscur indice de quelque chose de plus réel et de plus grand, d'un tabernacle plus divin. Mais quel est-il ce tabernacle modèle ? Saint Paul nous dit qu'il n'est pas de main d'homme, mais l'ouvrage de Dieu, et que son saint des saints est le ciel même. Cette parole nous fait entendre que le tabernacle de Moïse était un symbole de tout ce qui est. Il y avait comme trois parties : le parvis ou l'enceinte extérieure, pour tout le monde ; le sanctuaire des prêtres, le saint des saints ouvert au grand-prêtre seul. Ainsi, dans le chrétien, tabernacle vivant, il y a les sens, qui s'arrêtent à l'extérieur ; il y a la raison, qui pénètre à travers ce premier voile et s'approche de Dieu ; il y a la foi ou la grâce, qui passe au dedans du second voile, celui qui sépare la créature du Créateur, et elle unit à Dieu immédiatement. Dans l'univers, ce temple immense, il y a le monde des corps, où Dieu a imprimé son vestige ; il y a le monde des intelligences, où Dieu a gravé son image ; il y a ce monde ineffable, le ciel, où Dieu se manifeste à ses élus tel qu'il est. Dans l'humanité entière il y a une partie, les enfants du siècle, qui s'arrête au dehors ; une autre, les enfants de la lumière, l'Église militante, pénètre au dedans ; une troisième, les Saints, l'Église triomphante, est arrivée près de Dieu et jouit de sa claire vue. Tant que le Pontife éternel, le Christ, passant par le tabernacle de son corps, ne fut pas entré avec son propre sang dans le céleste sanctuaire, la voie n'en était pas découverte, mais cachée encore. C'est ce que signifiait le pontife de la figure, n'entrant qu'une fois par an dans l'intérieur du tabernacle temporel.

La gloire du tabernacle figuratif était l'ar-

che d'alliance. C'était une espèce de coffre de bois de sétim, dont la longueur avait deux coudées et demie, la largeur et la hauteur une coudée de moins. Revêtue au dehors et au dedans d'un or pur, elle renfermait les tables de la loi, un vase de la manne du désert et la verge d'Aaron qui fleurit miraculeusement. Son couvercle, appelé propitiatoire, d'un or très-pur, avait à ses deux extrémités deux chérubins d'or qui l'ombrageaient de leurs ailes. C'est de là, du haut du propitiatoire, du milieu des deux chérubins, que l'Éternel rendait ses oracles, et que, par Moïse, il faisait connaître ses volontés aux enfants d'Israël. « Non, disait ce grand homme, il n'y a point de nation qui ait des dieux s'approchant d'elle comme notre Dieu s'approche de nous <sup>1</sup>. » C'était l'accomplissement de ce que le Seigneur avait annoncé : « J'établirai ma résidence au milieu de vous, je serai au milieu de vous, j'y habiterai et je m'y promènerai <sup>2</sup>, » allant et venant, pour ainsi dire, et ne vous quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu et de notre union avec lui est qu'il soit et qu'il habite au milieu de nous, et même qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitait-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin ; ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob ; ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais, depuis qu'il s'est fait un peuple particulier à qui il donne une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire, dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure elle est le siège de Dieu ; Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire, c'est-à-dire la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paraissait dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle où le sens n'a aucune

<sup>1</sup> D. ut., 4, 7. — <sup>2</sup> Lévit., 26, 11 et 12.

prise. La présence de Dieu se rendait sensible par les oracles qui sortaient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins ; l'arche, en cet état, était appelée l'escabeau des pieds du Seigneur <sup>1</sup>. On lui rendait l'adoration qui était due à Dieu, conformément à cette parole : *Adorez l'escabeau de ses pieds* <sup>2</sup>, parce que Dieu y habitait et y prenait sa séance. C'était sur l'arche qu'on le regardait quand on lui faisait cette prière : *Écoutez-nous, vous qui gouvernez Israël, qui conduisez tout Joseph comme unè brebis, qui êtes assis sur les chérubins* <sup>3</sup>. Quand le peuple se mettait en marche on élevait l'arche en disant : *Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face* <sup>4</sup>. Quand on allait camper on descendait l'arche et on la reposait, en disant : *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël* <sup>5</sup>. Dieu donc s'élève avec l'arche et il descend avec elle. L'arche est appelée le Seigneur parce qu'elle le représentait et en attirait la présence. C'est pourquoi on disait aux anges, en introduisant l'arche en son lieu : « O princes, élevez vos portes ; élevez-vous, portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera <sup>6</sup> ; » et encore : « Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification <sup>7</sup>. »

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : « Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre ? » Le même Seigneur Jésus, en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte, dans laquelle sa divinité réside corporellement ; et ce que l'ancien peuple disait en énigme et comme en ombre, nous le disons véritablement en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : « Vraiment il n'y a point de nation dont les dieux s'approchent d'elle comme notre Dieu s'approche de nous. »

C'est donc le caractère de la vraie Église et du vrai peuple de Dieu d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Église catholique, vraie Église de

Jésus-Christ, et disons-lui avec le prophète : « Il n'y a que vous où Dieu est ; vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. » Rendons-nous dignes de son approche et pratiquons ce que dit saint Jacques : « Approchons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous ; approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie et se consomme dans l'autre. Amen, amen <sup>1</sup>. »

Moïse dressa donc le temple saint au premier jour du premier mois de la seconde année. Aussitôt la nuée couvrit le tabernacle du témoignage et la gloire de l'Éternel remplit la demeure. Et Moïse ne pouvait entrer dans la tente du témoignage, parce que la nuée reposait dessus et que la gloire de l'Éternel remplissait la demeure entière <sup>2</sup>. Cette nuée couvrait la tente pendant le jour ; le soir elle devenait comme du feu jusqu'au matin. Il en fut ainsi constamment. Lorsque la nuée s'élevait alors les enfants d'Israël se mettaient en marche ; où elle s'abaissait là ils dressaient leur camp. Ils marchaient à l'ordre de l'Éternel, et à l'ordre de l'Éternel ils campaient ; tant que la nuée demeurait sur le tabernacle ils s'arrêtaient dans le même lieu ; s'il arrivait qu'elle y demeurât longtemps les enfants d'Israël attendaient les ordres de l'Éternel, et ils ne partaient point. Quelquefois la nuée n'y demeurait que peu de jours ; comme ils campaient au commandement de l'Éternel, ils partaient aussi à son commandement. Si la nuée était là depuis le soir jusqu'au matin, et que tout à coup, au point du jour, elle s'élevât, ils partaient. Qu'elle s'élevât le jour ou la nuit, ils ployaient leurs pavillons. Si elle demeurait deux jours, ou un mois, ou même une année entière, ils restaient tranquilles et ne partaient point ; mais aussitôt qu'elle s'élevait ils se mettaient en marche. Comme une sentinelle montant la garde de l'Éternel, ils campaient et partaient à son commandement, suivant l'ordre qu'il avait donné par Moïse <sup>3</sup>. Il y avait un son de trompette pour assembler tout le peuple devant le tabernacle du témoignage ; un autre son y convoquait seulement les

<sup>1</sup> 1 Paral., 28, 2. Thren., 2, 1. — <sup>2</sup> Ps. 98, 5. — <sup>3</sup> Ps. 79, 2. — <sup>4</sup> Nombr., 10, 35. Ps. 27, 2. — <sup>5</sup> Nombr., 10, 36. — <sup>6</sup> Ps. 23, 7. — <sup>7</sup> 1 Paral., 6, 41. Ps. 131, 8. — <sup>8</sup> Éph., 1, 9 et 10.

<sup>1</sup> Bossuet, 9<sup>e</sup> serm., 8<sup>e</sup> élvat. — <sup>2</sup> Exode, 40, 31-33. — <sup>3</sup> Nombr., 9, 15-23.



princes et les chefs d'Israël ; un autre donnait le signal du départ. Au premier son de cette espèce les trois tribus campées à l'orient, Juda, Issachar, Zabulon, se mettaient en marche ; au second, les tribus campées au midi, Ruben, Siméon et Gad ; au troisième, les tribus du couchant, Éphraïm, Manassé et Benjamin ; au quatrième, les tribus du septentrion, Dan, Aser et Nephthali. Devant eux tous marchait l'arche d'alliance de l'Éternel, leur indiquant la route et les lieux de repos<sup>1</sup>. La nuée les couvrait pendant le jour, pour les garantir de l'ardeur du soleil. Et quand l'arche se mettait en route Moïse disait : « Levez-vous, ô Éternel ! et que vos ennemis soient dissipés, et que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face ! » Quand on la reposait : « Revenez, ô Éternel ! vers la multitude des bataillons d'Israël<sup>2</sup> ! »

Ainsi, dans le désert, on ne logeait point ; on y campait ; on y était sous des pavillons, et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons mouvantes : figure du Christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit ; passons par-dessus, et, toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp ; qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps ordinaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que, toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus dans le campement de la vie chrétienne ; chacun doit toujours veiller ; chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer. Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner ; avec lui il n'y a ni paix ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle<sup>3</sup>.

Soldats du Christ, nous devons surtout avoir l'œil à notre chef pour obéir au moindre signe, camper et décamper, combattre et reposer, vivre et mourir quand et comme il lui plaît. C'est alors surtout qu'il habitera

dans nous, nous protégeant de son ombre, nous nourrissant de sa manne, nous abreuvant de l'eau de sa grâce et nous introduisant dans la véritable terre promise. Pour faire la conquête de Chanaan Israël avait pour étendard l'arche du Seigneur avec sa colonne ; nous avons la croix du Seigneur pour faire la conquête du ciel.

Des gens asservis à la lettre qui tue et étrangers à l'esprit qui vivifie nous appellent idolâtres d'adorer la croix en vue de Celui qui est mort dessus ; ils prétendent que c'est défendu par la loi. Aveugles ! voyez donc l'arche de l'Éternel où cette loi est gardée ; elle est ornée de deux chérubins, et on l'adore en vue de Celui qui rend dessus ses oracles. Eh bien ! nous avons des images de saints, comme Israël avait des images d'esprits célestes ; nous adorons la croix au même sens qu'Israël devait adorer l'arche ; nous entendons la loi de Dieu comme Dieu lui-même l'explique par son Église.

Après l'érection du tabernacle Moïse procéda, suivant l'ordre de Dieu, à la consécration du souverain pontife et des prêtres, Aaron et ses fils. Le pontife était le chef de la nation comme société religieuse et même comme société civile, en sa qualité de souverain juge. Lorsque les magistrats qui siégeaient aux portes des villes rencontraient une affaire difficile à juger ils devaient consulter les prêtres ; mais la décision finale appartenait au grand-prêtre : quiconque ne s'y soumettait pas devait être puni de mort<sup>4</sup>. Sa fonction la plus importante, le grand-prêtre la remplissait une fois par an, au grand jour de l'Expiation, le seul où il entrât dans le saint des saints.

Dieu avait commandé pour le grand-prêtre, ainsi que pour les autres, des vêtements sacrés d'une forme particulière. Vêtu sur la chair d'une tunique de lin, ensuite d'une robe dont le bas était garni de grenades d'hyacinthe et de pourpre entremêlées de sonnettes d'or, le pontife avait par-dessus tout cela l'éphod, décoré sur chaque épaule d'une pierre précieuse, en laquelle étaient gravés les noms de six tribus d'Israël ; sur la poitrine, le rational,

<sup>1</sup> Nomb., 10, 32. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 35 et 36. — <sup>3</sup> Bossuet, 9<sup>e</sup> serm., 10<sup>e</sup> élevat.

<sup>4</sup> Deut., 17, 8-13.

ornement carré où étaient enchâssées, avec de l'or, douze pierres du plus grand prix, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des douze tribus, pour lui rappeler qu'il était le médiateur d'Israël auprès de Dieu. Il y avait, de plus, ces deux mots : *Urim, thumim*, doctrine et vérité : autrement, lumières et perfections. Sa tête était ceinte d'une tiare à triple couronne<sup>1</sup>; sur son front brillait une lame d'or où était gravé : *La Sainteté est à Jéhova*.

Les prêtres, enfants d'Aaron, portaient simplement la tunique avec sa ceinture et des mitres au lieu de tiare.

La consécration du grand-prêtre était très-solennelle. Après avoir revêtu lui-même de leurs ornements Aaron et ses fils, Moïse les consacra par l'onction de l'huile sainte et par le sang de la victime. L'huile de l'onction avait été composée d'après le précepte du Seigneur lui-même ; elle avait servi déjà à consacrer l'arche d'alliance, le tabernacle du témoignage. Moïse la répandit sur Aaron et sur ses vêtements, sur ses fils et sur leurs vêtements ; puis, ayant immolé la victime pour la consécration, il prit de son sang sur l'autel et en aspergea Aaron et ses fils.

Il leur commanda de demeurer encore sept jours à la porte du tabernacle, observant jour et nuit ce que l'Éternel avait ordonné ; leur consécration ne devait s'achever qu'au bout de ce temps. Le huitième jour Moïse appela Aaron, ses fils et les anciens d'Israël, recommanda au grand-prêtre d'offrir à l'Éternel un sacrifice pour le péché et un holocauste, et de dire aux enfants d'Israël d'offrir de leur part une victime pour le péché, un holocauste et des hosties pacifiques : « Car, disait-il, aujourd'hui l'Éternel vous apparaîtra. »

Quand Aaron eut achevé ses oblations et celles de l'assemblée il étendit ses mains vers le peuple, le bénit et descendit de l'autel. Et Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle du témoignage, et ensuite, étant sortis, ils bénirent le peuple, et la gloire de l'Éternel apparut à toute la nation. Et voilà qu'un feu sorti de devant l'Éternel dévora l'holocauste et les graisses qui étaient sur l'autel ; ce que

tout le peuple ayant vu, il loua l'Éternel, se prosternant la face contre terre<sup>1</sup>.

C'est ce feu sacré qui, entretenu perpétuellement, fut, au temps de la captivité de Babylone et d'après l'ordre de Jérémie, caché par les prêtres dans un puits, où il se conserva miraculeusement et fut retrouvé par Néhémie<sup>2</sup>.

Les prêtres entretenaient le feu perpétuel sur l'autel de l'holocauste, offraient les sacrifices de tous les jours, brûlaient matin et soir l'encens sur l'autel des parfums, accommodaient les lampes du chandelier d'or, changeaient les pains de proposition, dont seuls ils avaient droit de manger, et remplissaient encore d'autres ministères. C'étaient eux qui portaient l'arche d'alliance, gardaient les livres de la loi et bénissaient la multitude au nom de l'Éternel. Ils instruisaient encore le peuple, décidaient bien des procès, jugeaient la lèpre et les autres impuretés légales, prononçaient dans les causes matrimoniales et sur les vœux, sonnaient la trompette pour annoncer le sabbat et les autres fêtes, ainsi que pour convoquer l'assemblée, mener au combat et animer les combattants. Ils étaient solennellement ordonnés et portaient dans leurs fonctions des vêtements sacrés. Quand ils étaient de service au tabernacle ou au temple ils étaient tenus de s'abstenir de toute boisson enivrante et de garder la continence. Ceux qui avaient quelque défaut choquant ne pouvaient approcher de l'autel.

Tous les descendants mâles de Lévi, Dieu les sépara pour le service du sanctuaire, à la place des premiers-nés de tout Israël, qui lui étaient consacrés. Dans toutes leurs fonctions les lévites étaient subordonnés à leurs frères de la maison d'Aaron, les prêtres. Ils servaient auprès du tabernacle, le dressaient, l'enlevaient et en portaient même les diverses parties, hormis l'arche d'alliance, que portaient les prêtres seuls. Les uns procuraient l'eau, le bois et les autres choses dont les prêtres avaient besoin dans les sacrifices ; les autres veillaient à la propreté des vases sacrés ; d'autres faisaient la garde pendant la

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 3, c. 8.

<sup>2</sup> Lévit., 9. — <sup>2</sup> 2 Mach., 1.



nuît devant le tabernacle et plus tard dans le temple. Ils chantaient et jouaient des instruments durant le service divin, prenaient part avec les prêtres, quoique sous leur dépendance, à l'instruction du peuple et à l'administration de la justice. Lorsque l'Éternel choisit pour son service la tribu de Lévi à la place des premiers-nés d'Israël, il déterminait qu'elle n'aurait point de pays particulier dans le partage de la terre de Chanaan, ainsi que les autres tribus; mais les lévites devaient recevoir la dîme de tous les fruits des champs; on devait en outre leur assigner quarante-huit villes, dont treize furent attribuées par le sort aux prêtres. De cette dîme les lévites devaient donner la dîme à la famille d'Aaron. Les prêtres avaient encore leur part aux sacrifices. Comme donc ils ne vivaient que de ce qui est offert au Seigneur, à quoi appartenaient encore le rachat des premiers-nés et les prémices des fruits, le Seigneur disait à Aaron : « C'est moi ta part et ton héritage parmi les enfants d'Israël <sup>1</sup>. »

« Tremblez devant mon sanctuaire, » a dit le Seigneur <sup>2</sup>. Deux fils du grand-prêtre servirent bientôt d'exemple à ce commandement. Peu après l'érection du tabernacle et le sacre d'Aaron, ses fils Nadab et Abiu offrirent devant l'Éternel de l'encens sur un feu étranger, c'est-à-dire sur un feu différent de celui que l'Éternel avait allumé lui-même par un prodige; et une flamme sortie de devant l'Éternel les dévora, et ils moururent devant l'Éternel. Et Moïse dit à Aaron : « Voilà ce que l'Éternel avait dit : Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je serai glorifié en eux devant toute la nation. » Aaron, entendant cela, se tut. Moïse ayant appelé Misaël et Élisaphan, fils d'Ohiel, oncle d'Aaron, leur dit : « Allez, et emportez vos frères de devant le lieu saint, et placez-les hors du camp. » Et, s'approchant aussitôt, ils les emportèrent avec leurs tuniques hors du camp, selon qu'il leur avait été ordonné. Et Moïse dit à Aaron, à Éléazar et à Ithamar, ses fils : « Ne vous défigurez point la tête, la chevelure, et ne déchirez point vos vêtements, de peur que vous ne mouriez et que la colère ne

s'allume contre tout le peuple. Que vos frères, ainsi que toute la maison d'Israël, pleurent l'embrasement qu'a allumé l'Éternel; mais, vous, ne sortez point de l'entrée du tabernacle du témoignage, de peur que vous ne mouriez, parce que l'huile de l'onction de l'Éternel est sur vous. » Et ils firent ce que Moïse avait ordonné. L'Éternel parla aussi à Aaron : « Tu ne boiras, toi, ni tes enfants avec toi, ni vin, ni liqueur enivrante, quand vous entrerez dans le tabernacle du témoignage, de peur que vous ne mouriez. Ce sera une ordonnance éternelle en vos générations, afin que vous sachiez discerner ce qui est saint ou profane, ce qui est pur ou impur, et afin que vous appreniez aux enfants d'Israël tout ce que je leur ai prescrit par le ministère de Moïse <sup>1</sup>. »

Pendant qu'on travaillait à la construction du tabernacle, le fils d'une femme israélite, mais dont le père était Égyptien, eut une querelle avec un homme israélite, blasphéma le nom et le maudit. On l'amena devant Moïse, qui consulta l'Éternel; et l'Éternel dit à Moïse : « Fais sortir du camp le blasphémateur; que tous ceux qui l'ont entendu mettent leur main sur sa tête, et que tout le peuple le lapide. Dis aux enfants d'Israël : Quiconque aura maudit son Dieu portera la peine de son péché, et qui blasphème le nom de l'Éternel, il mourra de mort; toute l'assemblée l'accablera de pierres, que ce soit un citoyen ou un étranger. Quiconque aura blasphémé le nom, il mourra. » Et les enfants d'Israël firent comme l'Éternel avait commandé à Moïse <sup>2</sup>.

Le nom de *Jéhova*, *Celui qui est*, est le nom par excellence; il se prend pour Dieu même. Ainsi on lit *nom* pour *Dieu* sur les pierres de Palmyre ou Tadmor, ville bâtie par Salomon dans le désert de Syrie. Ainsi un célèbre rabbin, Aben-Ezra, dit, dans son commentaire sur l'Exode : « Moïse a demandé à voir le *Nom*, et le *Nom* lui a répondu : Un homme en vie ne peut me voir <sup>3</sup>. »

Les enfants d'Israël étaient toujours campés au pied du mont Horeb ou Sinaï. Il y avait

<sup>1</sup> Nombr., 18, 20. — <sup>2</sup> Lév., 26, 2.

<sup>1</sup> Lév., 10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 24, 10-23. — <sup>3</sup> Drach, 2<sup>e</sup> Lettre, p. 400; Harmonie entre l'Église et la Synagogue, t. 1, p. 409.

bientôt un an qu'ils étaient là; ils y étaient arrivés au commencement du troisième mois après leur sortie d'Égypte. Le tabernacle fut érigé le premier jour du premier mois de la seconde année. Le 14 du même mois on avait célébré la pâque, et, à cette occasion, ayant consulté Dieu, Moïse ordonna que ceux qui avaient été empêchés par quelque impureté légale de faire la pâque avec tout le monde la feraient le 14 du mois suivant<sup>1</sup>.

Le premier jour du second mois, la seconde année après la sortie d'Égypte, l'Éternel parla à Moïse, au désert de Sinai, dans le tabernacle d'alliance, disant : « Prends le total de toute l'assemblée des enfants d'Israël, selon leurs familles et leurs maisons, avec l'indication des noms, tout mâle tête par tête, depuis vingt ans et au-dessus, tout ce qui peut aller à la guerre en Israël; vous en ferez la revue selon leurs bandes, toi et Aaron, assistés des princes de chaque tribu<sup>2</sup>. » Un autre dénombrement avait déjà eu lieu lorsque tous les hommes de vingt ans et au-dessus firent leur offrande pour la construction du tabernacle; mais ici c'est une revue militaire; tout y est plus exact; on prend le nom de chaque homme; ils sont rangés par bataillons; ils ont à leur tête les chefs qui les commandent. Cette revue donna le résultat qui suit :

La tribu de Ruben, prince Élisur, fils de Sédeur.....	46,500 combattants
La tribu de Siméon, prince Salamiel, fils de Surisaddai.....	59,300
La tribu de Juda, prince Nahasson, fils d'Aminadab.....	74,600
La tribu d'Issachar, prince Nathanaël, fils de Suar.....	54,400
La tribu de Zabulon, prince Éliab, fils d'Hélon.....	57,400
La tribu d'Éphraïm, prince Élisama, fils d'Ammiud.....	40,500
La tribu de Manassé, prince Gamaliel, fils de Phadassur.....	32,200
La tribu de Benjamin, prince Abidan, fils de Gédéon.....	35,400
La tribu de Dan, prince Ahiezzer, fils d'Amisaddai.....	62,700
La tribu d'Aser, prince Phégiel, fils d'Ochran.....	41,500
La tribu de Gad, prince Éliasaph, fils de Duel.....	45,650
La tribu de Nephthali, prince Abira, fils d'Énan.....	53,400
<b>TOTAL.....</b>	<b>603,550 combattants.</b>

<sup>1</sup> Nomb., 9, 1-14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 1-3.

Les lévites n'étaient point compris dans ce nombre; ils furent comptés à part et montèrent à vingt-deux mille mâles, de l'âge d'un mois et au-dessus. Dieu les appliqua au service de son tabernacle, à la place des premiers-nés, qui lui appartenaient en propre depuis qu'il avait délivré Israël par la mort des premiers-nés de l'Égypte. Les premiers-nés des enfants d'Israël ayant dépassé le nombre des lévites de deux cent soixante-treize, chacun de ces surnuméraires donna, pour se racheter, cinq sicles, qu'on estime un peu plus de 10 francs.

La consécration de la tribu sainte se fit avec solennité. « Prends les lévites parmi les enfants d'Israël, dit l'Éternel à Moïse, et tu les purifieras selon cette cérémonie : qu'ils soient arrosés de l'eau d'expiation après qu'ils auront rasé tout le poil de leur chair, et, quand ils auront lavé leurs vêtements et qu'ils seront purifiés, ils amèneront un bœuf du troupeau pour l'holocauste, avec l'oblation de fleur de farine mêlée d'huile; de plus un second bœuf pour le péché. Et tu feras approcher les lévites devant le tabernacle d'alliance, après avoir rassemblé toute la multitude des enfants d'Israël. Et quand les lévites seront devant Jéhova, les enfants d'Israël étendront la main sur eux; et Aaron offrira les lévites à Jéhova comme un don des enfants d'Israël, afin qu'ils servent dans les fonctions de son ministère. Les lévites aussi étendront leurs mains sur la tête des bœufs. Tu en offriras un pour le péché et l'autre en holocauste à Jéhova, afin de prier pour eux. Tu présenteras les lévites devant Aaron et devant ses fils, et tu les consacreras après les avoir offerts à Jéhova, et tu les sépareras du milieu des enfants d'Israël, afin qu'ils soient à moi. Car j'ai choisi les lévites pour tous les premiers-nés des enfants d'Israël, et j'en ai fait don à Aaron et à ses fils, les tirant du milieu du peuple, afin qu'ils me servent pour Israël au tabernacle d'alliance et qu'ils prient pour lui, afin qu'il n'y ait pas de plaie sur le peuple, s'il osait approcher du sanctuaire<sup>1</sup>. »

L'eau d'expiation dont il est ici parlé était

<sup>1</sup> Nomb., 8, 5-26.



de l'eau vive où l'on avait jeté de la cendre d'une vache rousse, immolée pour cela et brûlée avec des cérémonies particulières, par un prêtre, hors du camp. Cette cendre ainsi détrempée, servant à purifier des impuretés extérieures et charnelles, figurait et annonçait, comme nous l'insinue saint Paul, une aspersion bien autrement efficace, le sang de Jésus-Christ, qui purifie la conscience même des œuvres mortes ou des péchés <sup>1</sup>.

Les lévites ne devaient servir au tabernacle que de trente ans à cinquante. Ceux de cet âge étaient alors de huit mille cinq cent quatre-vingt-trois; ils étaient distingués en trois familles, selon les trois fils de Lévi. La famille de Caath, campée au midi du tabernacle, était chargée, pendant les marches, de tout ce qu'il y avait dans l'intérieur de ce sanctuaire, mais enveloppé auparavant par les prêtres. La famille de Gerson, campée derrière le tabernacle, au septentrion, était chargée des tentures et des cordages. La famille de Mérari, campée à l'occident, avait soin des ais et des colonnes. Moïse, Aaron et ses fils étaient campés devant le tabernacle, à l'orient.

Pendant ces solennités les princes des tribus offrirent en commun six chariots couverts, avec douze bœufs. Moïse donna deux de ces chariots avec quatre bœufs aux enfants de Gerson, selon ce qui leur était nécessaire. Le reste fut donné aux enfants de Mérari, à cause qu'ils avaient des fardeaux plus grands à porter et qu'ils étaient en plus petit nombre. Les enfants de Caath n'eurent rien, parce qu'ils servaient en ce qui regarde le sanctuaire et qu'ils portaient les fardeaux sur leurs propres épaules. Ensuite, à la dédicace de l'autel, chaque prince, à commencer par celui de Juda, suivant l'ordre du campement, offrit en son jour un plat d'argent de cent trente sicles, une coupe d'argent de soixante-dix sicles, selon le poids du sanctuaire, l'un et l'autre pleins de fleur de farine mêlée avec de l'huile pour le sacrifice; un petit vase d'or du poids de dix sicles rempli d'encens; un bœuf de son trou-

peau, un bélier et un agneau d'un an pour l'holocauste; un bouc pour le péché, et, pour le sacrifice des pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs et cinq agneaux d'un an <sup>1</sup>.

Le sicle est évalué, comme poids, à deux gros trente et un grains et un tiers, autrement, en grammes, suivant le système décimal, 9,3126 <sup>2</sup>/<sub>3</sub>.

Cette revue militaire, au milieu de solennités religieuses, faisait entrevoir que bientôt on allait se mettre en marche. En effet, le 20 du même mois, la nuée qui reposait sur le tabernacle s'éleva et donna ainsi le signal du départ. Dès lors, suivant l'ordre que nous avons vu, les tribus de Juda, d'Issachar et de Zabulon décampèrent au premier son de la trompette, suivies des lévites de la famille de Gerson et de celle de Mérari; au deuxième son les tribus de Ruben, de Siméon et de Gad, suivies des lévites de la famille de Caath; au troisième Éphraïm, Manassé et Benjamin; au dernier Dan, Aser et Nephthali. L'arche d'alliance, avec la colonne, était en avant pour indiquer la route.

Alors Moïse dit à Hobab, fils de Raguel, Madianite, son allié, qui était resté dans le camp d'Israël, après que Jéthro s'en fut retourné : « Nous partons pour le lieu que l'Éternel a dit qu'il nous donnerait; viens avec nous afin que nous te fassions entrer en partage des biens que l'Éternel a promis à Israël. » Hobab répondit : « Je n'irai point, mais je retournerai en la terre où je suis né. » Moïse insista : « Ne nous abandonne pas; car tu connais les lieux où nous devons camper dans le désert, et tu seras notre guide. Et, quand tu seras venu avec nous, nous te donnerons la meilleure part des biens que l'Éternel nous aura accordés <sup>2</sup>. »

Hobab se rendit à la prière de Moïse; ses descendants habitèrent dans le partage de la tribu de Juda; ils sont connus sous le nom de Cinéens et devinrent très-nombreux. C'est d'eux que sortirent les Réchabites, si célèbres par leur piété filiale.

On s'étonnera peut-être qu'avec la colonne de nuée qui indiquait la route et les lieux de campements Moïse voulût encore avoir un

<sup>1</sup> Nomb., 19. Hébr., 9-13.

<sup>2</sup> Nomb., 7. — <sup>2</sup> Ibid., 10, 2, 32.

homme pour guide. On ne s'en étonnera plus si l'on pense à la multitude qu'il avait à conduire et au pays qu'elle parcourait. Suivant les gens de l'art, le camp des Israélites dans le désert occupait un espace de trente-trois lieues environ. Le camp d'une armée de cent mille hommes a une lieue d'étendue, ce qui, pour une multitude de trois millions, donnerait précisément trente lieues ; mais comme il y avait dans le camp d'Israël beaucoup d'étrangers et des bêtes de toutes sortes, il faut y ajouter au moins trois lieues de plus. Chaque côté du camp avait donc huit lieues et un tiers de longueur, et un peu moins de quatre lieues de profondeur.

Ensuite cette partie de l'Arabie dans laquelle les Israélites ont ainsi campé et décampé pendant quarante ans n'est qu'une mer de sable, où, comme autant de petites îles, on trouve de loin en loin quelques lieux humides couverts de verdure. Ces déserts sont bordés de montagnes, de rocs qui, s'entr'ouvrant un peu, forment d'étroites vallées qui fournissent des pâturages. L'eau est très-rare dans ces affreuses solitudes, et une partie de celle qu'on y découvre est amère ou saumâtre.

A la vérité la colonne de nuée réglait les marches et fixait le centre des campements ; mais il y avait bien d'autres connaissances nécessaires pour adoucir un peu les inconvénients de ce fâcheux séjour. Il fallait savoir où l'on trouvait des sources, quelle était leur qualité ; où il y avait des pâturages ; il fallait être prévenu des accidents auxquels on pouvait être exposé dans cette contrée, être averti des animaux et des reptiles dangereux qui s'y rencontraient, connaître enfin les divers peuples qu'on avoisinait successivement, pour tenter de lier avec eux quelque commerce et se procurer par ce moyen quelque secours. Voilà ce que la colonne ne disait pas et ce que connaissait Hobab, qui avait une parfaite connaissance du pays.

Dans une de ces marches laborieuses le peuple commençait à se livrer à des plaintes coupables ; un feu venu de l'Éternel s'alluma parmi eux et dévorait déjà l'extrémité du camp. Aussitôt le peuple cria vers Moïse, qui intercédait près de l'Éternel, et le feu dis-

parut<sup>1</sup>. On appela ce lieu *Incendie*, parce que le feu de l'Éternel s'y était allumé contre eux.

L'Écriture nous fait connaître la cause première de ces murmures. La multitude étrangère qui était au milieu d'eux convoitait toute sorte de convoitises. Ce mal se communiquait. Par là il arriva qu'un jour les enfants d'Israël eux-mêmes se mirent à pleurer et à dire : « Qui nous fera manger de la chair ? Il nous souvient des poissons que nous mangions pour rien en Égypte ; il nous souvient des concombres, des melons, des poireaux, des oignons, de l'ail. Notre âme est desséchée, nos yeux ne voient que la manne. »

Moïse entendit donc pleurer le peuple de chaque famille, chacun à la porte de sa tente, et la colère de l'Éternel s'alluma. Mais ces murmures parurent insupportables à Moïse lui-même ; il dit à l'Éternel : « Pourquoi avez-vous ainsi affligé votre serviteur ? pourquoi ne trouvé-je point grâce devant vous ? et pourquoi avez-vous mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce donc moi qui ai conçu toute cette multitude ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Porte-les en tes bras comme la nourrice l'enfant, et porte-les en la terre que vous avez promise avec serment à leurs ancêtres ? Où prendrai-je des viandes pour en donner à toute cette multitude ? Car ils pleurent à moi, disant : Donne-nous de la chair afin que nous en mangions. Je ne puis plus soutenir seul tout ce peuple, parce que le fardeau est trop pesant pour moi. S'il ne vous plaît autrement, je vous conjure de me faire mourir, et que je trouve grâce à vos yeux ; seulement ne me faites plus ainsi voir mon malheur ! »

L'Éternel répondit à Moïse : « Assemble-moi soixante-dix hommes des anciens d'Israël que tu sais être les anciens et les intendants du peuple, et tu les conduiras à la porte du tabernacle d'alliance, et tu les feras demeurer là avec toi. Et je descendrai et je te parlerai là ; et je prendrai de l'esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux, afin qu'ils portent avec toi le fardeau du peuple et que tu n'en sois pas chargé seul. Au peuple aussi

<sup>1</sup> Nombr., 11, 1-3.



tu diras : Sanctifiez-vous, c'est-à-dire préparez-vous pour demain ; vous aurez de la chair à manger, puisqu'enfin vous avez pleuré aux oreilles de l'Éternel, disant : Qui nous fera manger de la chair ? Il était bon pour nous d'être en Égypte. L'Éternel donc vous donnera de la chair, non pas un jour, ni deux, ni cinq, ni dix, ni vingt, mais durant un mois, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et qu'elle vous soit à dégoût, parce que vous avez répudié l'Éternel qui est au milieu de vous et que vous avez pleuré devant lui, disant : Pourquoi sommes-nous sortis de l'Égypte ? »

Moïse insista : « Le peuple au milieu duquel je suis est de six cent mille hommes de pied, et vous dites : Je leur donnerai de la viande, et ils en mangeront tout un mois ! Faut-il immoler des brebis et des bœufs pour suffire à leur nourriture, ou leur rassemblera-t-on tous les poissons de la mer afin de les rassasier ? » L'Éternel répondit : « La main de Jéhova est-elle donc raccourcie ? Tu verras maintenant si ma parole accomplit tes souhaits ou non. »

Moïse sortit donc du tabernacle et rapporta au peuple les paroles de l'Éternel. En même temps il assembla les soixante-dix hommes d'entre les anciens d'Israël. Et l'Éternel descendit en la nuée, lui parla, prit de l'esprit qui était sur lui et en donna aux soixante-dix anciens. Et quand l'esprit se fut reposé sur eux ils prophétisèrent. Or deux de ces hommes étaient demeurés dans le camp ; l'un s'appelait Eldad et l'autre Médad. L'esprit se reposa sur eux ; car ils avaient été désignés, mais n'étaient pas allés au tabernacle. Comme donc ils prophétisaient dans le camp, un jeune homme courut et l'annonça à Moïse, disant : « Eldad et Médad prophétisent dans le camp. » Aussitôt Josué, fils de Nun, ministre de Moïse, d'entre ses hommes d'élite, lui dit : « Seigneur Moïse, empêchez-les. » Mais lui : « Est-ce que tu es jaloux pour moi, dit-il ? Qui donnera que tout le peuple de l'Éternel soit prophète et que l'Éternel leur accorde son esprit ? » Après cela Moïse retourna dans le camp avec les anciens d'Israël<sup>1</sup>.

Déjà précédemment, après la promulgation

et l'acceptation de la loi, soixante-dix anciens du peuple avaient été désignés pour monter sur la montagne et contempler de plus près la gloire du Dieu d'Israël ; mais cette désignation s'était bornée à cette circonstance particulière. Ici les soixante-dix, choisis par Moïse dans ce grand nombre de magistrats qu'il avait établis d'après le conseil de Jéthro et avec l'assentiment du peuple, sont institués divinement ses coopérateurs dans le gouvernement et deviennent le sénat perpétuel de la nation. Dieu leur communique pour cela quelque chose de ces dons surnaturels qu'il avait réunis en Moïse et qui sont désignés sous le nom générique de prophétie. Dans le langage de l'Écriture ce mot s'applique non-seulement à la prédiction d'un avenir révélé, mais encore à toutes les opérations surnaturelles de l'Esprit de Dieu dans l'homme. Ainsi il est dit d'Elisée qu'après sa mort son cadavre prophétisa<sup>1</sup>, parce que ses ossements ressuscitèrent un mort par leur attouchement. Ainsi le prophète Joël annonce la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et sur les premiers fidèles, en disant, au nom de l'Éternel : « En ces jours-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront<sup>2</sup>. »

Ce sénat des anciens subsista chez les Juifs jusqu'à la dispersion finale de la nation ; dans les derniers temps il était connu sous le nom de sanhédrin, mot dérivé et corrompu du grec *synédriou*, qui, chez les Athéniens, désignait l'aréopage ou le sénat, et signifie généralement assemblée, conseil.

Dieu avait rempli la première partie de sa promesse ; il avait allégé le fardeau de Moïse en lui donnant un sénat pour l'aider dans le gouvernement. Restait la seconde partie, la chair à donner au peuple pendant un mois.

Or un vent s'élevant par ordre de l'Éternel apporta de la mer des cailles, et les répandit autour du camp dans l'espace d'une journée de chemin, et de tous côtés elles volaient à la hauteur de deux coudées au-dessus de la terre. Et le peuple se leva tout ce jour-là, et toute la nuit, et tout le jour suivant, et il amassa des cailles. Celui qui en avait le

<sup>1</sup> Nomb., 11, 1-30.

<sup>1</sup> Eccl., 48, 14. — <sup>2</sup> Act., 2-18.

moins en avait dix chomers. Le cor ou chomer étant estimé environ trois hectolitres, cela ferait environ trente hectolitres pour les moins approvisionnés. Ils préparèrent ces oiseaux autour du camp. Sans doute que, selon l'usage du pays, ils les salèrent et les firent sécher au soleil pour les conserver plus longtemps. La mer rouge, dont les rivages sont couverts de sel, n'étant pas loin, la chose leur était facile. Aujourd'hui encore les Arabes en font autant des poissons qu'ils prennent; ils leur fendent le ventre, les salent un peu et les séchent au soleil. Ainsi préparés ils peuvent les garder longtemps, les transporter au loin; ils en font en particulier un grand commerce à Tor, ville de l'Arabie Pétrée sur la mer Rouge<sup>1</sup>.

On mangea donc de la chair pendant un mois. Après cela, cette viande se trouvant entre leurs dents et n'étant pas encore toute consommée, la colère de l'Éternel s'alluma contre le peuple, et il le frappa d'une très-grande plaie. Et on nomma ce lieu *Sépulcres de convoitise*, car on y ensevelit le peuple qui avait convoité la chair<sup>2</sup>.

Ce n'était pas assez pour Moïse d'avoir à supporter les murmures d'un peuple indocile; sa sœur et son frère, Marie et Aaron, mirent sa patience à l'épreuve. Ils parlèrent contre lui parce qu'il avait une Éthiopienne pour femme, Séphora, fille de Jéthro, prêtre de Madian, pays que les anciens regardaient comme une province de celui de Chus, nommé des Grecs l'Éthiopie orientale, par opposition à l'Éthiopie du sud, en Afrique. Ils ne s'en tinrent point à ce reproche; ils allèrent jusqu'à dire : « L'Éternel n'a-t-il donc parlé que par Moïse? n'a-t-il pas également parlé par nous? » Or Moïse était un homme très-doux, et plus qu'aucun homme sur la terre. L'Éternel, ayant donc entendu ces paroles, dit aussitôt à Moïse, à Aaron et à Marie : « Sortez vous trois pour vous rendre au tabernacle d'alliance. » Et lorsqu'ils y furent arrivés l'Éternel descendit dans la colonne de nuée et s'arrêta à l'entrée du tabernacle, appelant Aaron et Marie. Eux venus il

leur dit : « Écoutez mes paroles : quand il y a un prophète comme vous, moi, l'Éternel, je lui apparaitrai dans une vision ou je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est très-fidèle dans toute ma maison; car je lui parle bouche à bouche, avec une entière clarté et sans énigme; il voit l'image même de Jéhova. Pourquoi donc n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse? » Et, irrité contre eux, il s'en alla. La nuée qui était sur le tabernacle se retira également. Et voilà que Marie était couverte d'une lèpre semblable à la neige. Aaron l'ayant vue dit à Moïse : « De grâce, Seigneur, ne nous imputez point ce péché que nous avons commis follement, et que celle-ci ne devienne pas comme un enfant mort, dont la moitié de la chair est déjà consumée lorsqu'il sort du sein de sa mère ! » Moïse cria donc vers l'Éternel, disant : « O Dieu ! je vous conjure, guérissez-la ! » L'Éternel répondit : « Si son père lui eût craché au visage pour la punir de quelque faute, n'eût-elle pas été dans la confusion au moins durant sept jours, sans se présenter devant lui ? Qu'elle soit donc aussi séparée pendant sept jours hors du camp, et après on la rappellera. » Marie fut donc enfermée hors du camp pendant sept jours, et le peuple ne quitta point ce lieu jusqu'à ce qu'elle fût rappelée<sup>1</sup>.

Étant partis d'Haseroth, où ils étaient venus des Sépulcres de convoitise, les enfants d'Israël entrèrent dans le désert de Pharan, et après plusieurs stations, arrivèrent à Cadès-Barné. Ce lieu était sur les frontières de la Terre promise, à une journée de chemin de Bersabée, où ont vécu si longtemps Abraham, Isaac et Jacob. Ils foulaient déjà le même sol que leurs ancêtres. Aussi Moïse leur dit-il en ce lieu : « Vous êtes parvenus à la montagne des Amorrhéens, que l'Éternel, notre Dieu, doit nous donner. Voyez la terre que l'Éternel, votre Dieu, vous donne; montez et possédez-la selon que vous l'a dit l'Éternel, Dieu de vos pères; ne craignez point et ne vous découragez point. » Tous alors s'approchèrent et lui dirent : « Envoyons des hom-

<sup>1</sup> Belon, *Observations de plusieurs singularités trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc.*, l. 2, c. 67. Voyez encore *Athenæi Deipnos.*, l. 9, c. 11. — <sup>2</sup> Nomb., 11, 31-34.

<sup>1</sup> Nomb., 12.



mes afin qu'ils considèrent la terre et nous rapportent par quel chemin nous devons aller et les villes où nous entrerons<sup>1</sup>. » Cet avis lui parut bon, et, après avoir consulté l'Éternel, il envoya, par son ordre, douze hommes des principaux de chaque tribu ; de leur nombre étaient Caleb, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda, et Osée, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm. Moïse appela celui-ci Josué, en ajoutant à son premier nom la lettre initiale de Jéhova. Osée veut dire *sauvez* ou *sauveur* ; Josué veut dire *l'Éternel sauvera*. Les Septante l'expriment par *Jésus* ; en hébreu c'est en effet le même nom que celui de notre Sauveur, dont Josué était la figure.

Moïse leur dit à tous : « Montez par le midi que voici, et, lorsque vous serez arrivés aux montagnes, considérez la terre, ce qu'elle est et le peuple qui l'habite ; s'il est fort ou faible, s'il est peu nombreux ou beaucoup ; si la terre est bonne ou mauvaise ; si les villes sont fortifiées ou sans murailles ; si le terroir est gras ou maigre ; s'il y a des bois ou s'il est sans arbres ; osez enfin nous apporter des fruits de cette terre. » Or c'était juste le temps des raisins nouveaux.

Ils exécutèrent l'ordre de Moïse, explorèrent tout le pays depuis l'extrémité méridionale, où ils entrèrent, jusqu'à l'extrémité septentrionale, au mont Liban. Ils passèrent entre autres à Hébron, où était la vallée de Mambré, non loin du sépulcre d'Abraham et de Sara. A quelque distance de là ils arrivèrent dans une vallée où ils coupèrent une branche de vigne avec son raisin, et deux hommes, pour la mieux conserver, la portèrent sur un bâton. Ils appelèrent cette vallée Néhel-Escol, c'est-à-dire vallée ou torrent de la Grappe. Aujourd'hui encore, à quelques lieues de Bethléhem, dans la vallée de Sorec, les vignes portent d'ordinaire des raisins du poids de sept livres, et en l'année 1634, suivant le témoignage d'un voyageur<sup>2</sup>, il s'en trouva un du poids de vingt-cinq livres et demie. Cette vallée de Sorec ou de la Vigne a un torrent qu'on appelle le torrent du Raisin ou de la Grappe. C'est peut-être là que les explorateurs coupèrent leur échantillon.

Enfin, revenus dans le camp après quarante jours, ils vantèrent la fertilité du pays, dirent que vraiment il y coulait des ruisseaux de lait et de miel, et montrèrent pour preuve les fruits qu'ils avaient apportés, entre autres la branche de vigne avec son raisin, portée par les deux hommes. Mais ils racontèrent aussi combien ses habitants étaient redoutables. « C'est un peuple plus grand et plus nombreux que nous ; leurs villes sont grandes et fortifiées jusqu'au ciel ; c'est une terre qui dévore ses habitants. Nous y avons vu des géants près de qui nous paraissions comme des sauterelles, les enfants d'Énac, qui sont à Hébron. Non, nous ne pouvons pas combattre ce peuple. »

Ce nom d'Énac n'était pas inconnu aux Grecs ; Pausanias parle du géant Astérius, fils d'Anac ou d'Énac, long de dix coudées, et dont le tombeau se voyait près de Milet<sup>1</sup>. Les savants ont cru encore retrouver ce nom dans l'Inachus et les Inachides, ancêtres de la race cyclopéenne des Pélasges, dont les constructions singulières, connues sous le nom de monuments cyclopéens, se retrouvent en Asie, en Grèce, en Italie et en Espagne<sup>2</sup>.

Le brave Caleb cherchait à détruire l'impression que faisait ce récit sur le peuple et assurait qu'Israël vaincrait facilement les habitants. Moïse ajouta : « Ne soyez point effrayés et ne les craignez point. L'Éternel, votre Dieu, qui marche devant vous, combattra pour vous, comme il vous a fait en Égypte sous vos yeux. Et dans le désert, vous l'avez encore vu, l'Éternel, votre Dieu, vous a portés, comme un homme a coutume de porter son fils encore enfant, dans toutes les voies où vous avez marché, jusqu'à ce que vous soyez venus en ce lieu<sup>3</sup>. » Mais le peuple découragé, oubliant tout cela, s'abandonnait à la terreur, criait, pleurait, murmurait contre Moïse et Aaron, disant : « Que ne sommes-nous morts en Égypte, ou bien que ne mourions-nous dans cette solitude ! pourquoi l'Éternel nous conduit-il dans cette terre où nous tomberons sous le glaive, où nos femmes et nos enfants seront en butin à l'ennemi ?

<sup>1</sup> Pausan., in *Attic*. Bochart, *Chanaan*, l. 1, c. 1. —

<sup>2</sup> *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 2, p. 11, in-12. Petit-Radel, *Monuments cyclopéens*. — <sup>3</sup> Deut., 1, 29-31.

<sup>3</sup> Deut., 1, 29-31.

Ne vaut-il pas mieux retourner en Égypte? Donnons-nous un chef et retournons en Égypte! »

En cette extrémité Moïse et Aaron se prosternèrent la face contre terre, devant toute la multitude des enfants d'Israël, pour implorer la miséricorde de Dieu. A cette vue Josué et Caleb déchirèrent leurs vêtements en signe de douleur et s'efforcèrent de rassurer le peuple. « La terre que nous avons parcourue est très-excellente. Si l'Éternel se complait en nous il nous y introduira, et il nous donnera cette terre où coulent le lait et le miel. Seulement ne vous révoltez pas contre l'Éternel; alors vous n'aurez point à craindre le peuple de cette terre-là; nous le dévorerons, au contraire, comme du pain. Leur ombre s'est déjà retirée de dessus eux, et avec nous est l'Éternel; ne les craignez point! »

Mais, au lieu d'écouter, toute la multitude s'écria qu'il fallait les assommer à coups de pierres, lorsque, soudain, la gloire de Jéhova apparut sur le tabernacle du témoignage à tous les enfants d'Israël. Et l'Éternel dit à Moïse : « Jusqu'à quand m'outragera ce peuple? et jusqu'à quand ne me croiront-ils point, après tous les miracles que j'ai faits au milieu d'eux? Je les frapperai donc de peste et les détruirai, eux; mais de toi je ferai une nation plus grande et plus forte que celle-là. » Moïse intercédait de nouveau. Brûlant du zèle de la gloire de Dieu, il osa lui représenter ce que diraient les Égyptiens, ce que l'on dirait aux habitants de Chanaan, « qui ont appris que vous êtes au milieu de ce peuple, que vous y apparaissez visiblement à l'œil, que votre nuée les protège, et que dans une colonne de nuée vous les précédez le jour et dans une colonne de feu la nuit. Si donc vous faites mourir toute cette multitude comme un seul homme, les nations qui en apprendront la nouvelle se mettront à dire : Parce que Jéhova ne pouvait pas introduire ce peuple en la terre qu'il avait juré de leur donner, il l'a immolé dans le désert. Ah ! plutôt, ô Adonaï, que la grandeur de votre force se manifeste selon ce que vous avez dit : L'Éternel est patient et riche en miséricorde, effaçant les iniquités et les crimes, ne laissant rien d'impuni, visitant l'iniquité des pères sur le fils, jusqu'à la troi-

sième et quatrième génération. Pardonnez donc, je vous prie, le péché de ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde, comme vous lui avez été propice depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à ce jour. »

Et l'Éternel dit : « J'ai pardonné selon ta parole. Cependant, aussi vrai que je vis et que la gloire de l'Éternel remplit toute la terre, tous ces hommes qui ont vu ma gloire et les miracles que j'ai faits en Égypte et au désert, qui m'ont déjà tenté par dix fois et qui n'ont pas obéi à ma parole, nul d'entre eux ne verra la terre que j'ai jurée à leurs ancêtres, nul ne la verra de ceux qui m'ont outragé. Demain mettez-vous en marche et retournez au désert par le chemin de la mer Rouge. Oui, aussi vrai que je vis, comme vous avez parlé à mes oreilles, ainsi je vous ferai. Vos corps seront gisants dans cette solitude. Vous tous qui avez été passés en revue depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, et qui avez murmuré contre moi, vous n'entrerez certainement point dans la terre sur laquelle j'ai levé ma main pour vous y faire habiter, excepté Caleb, fils de Jéphoné, et Josué, fils de Nun; mais vos enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient en proie aux ennemis, c'est eux que j'y introduirai, et ils connaîtront cette terre que vous avez méprisée. Pour vos cadavres ils resteront étendus dans cette solitude, et vos enfants seront errants en ce désert quarante ans, et porteront la peine de votre infidélité, jusqu'à ce que vos cadavres soient consommés dans le désert. Selon le nombre des quarante jours que vous avez considéré cette terre, un jour compté comme un an, vous porterez la peine de votre iniquité durant quarante ans, et vous connaîtrez ce qui arrive quand je me retire de vous. »

En même temps tous les hommes que Moïse avait envoyés pour considérer la terre, et qui, de retour, excitèrent les murmures de toute l'assemblée en représentant cette terre comme funeste, furent frappés subitement et moururent devant l'Éternel. Il n'y eut d'entre eux à survivre que Josué et Caleb. Ce coup avait déjà amorti l'effervescence de la multitude. Lors donc que Moïse vint encore leur rapporter les paroles sévères



de l'Éternel, ils en furent très-affligés.

Le lendemain, passant d'un excès à l'autre, ils se levèrent de grand matin pour monter sur le sommet de la montagne et dirent : « Nous sommes prêts à monter au lieu dont l'Éternel a parlé, car nous reconnaissons que nous avons péché. » Moïse leur dit : « Pourquoi transgressez-vous de nouveau le commandement de l'Éternel ? Cela ne vous sera point favorable. Ne montez point, car l'Éternel n'est point au milieu de vous, afin que vous ne succombiez pas en la présence de vos ennemis. Les Amalécites et les Chananéens sont devant vous, et vous tomberez sous leur glaive parce que, vous retirant de l'Éternel, l'Éternel ne sera point avec vous. » Mais eux s'obstinèrent aveuglément à monter sur le sommet de la montagne. Cependant l'arche de l'alliance de Jéhova ni Moïse ne sortirent point du camp. Les Amalécites et les Chananéens qui habitaient la montagne descendirent, et, les frappant et les tuant, ils les poursuivirent jusqu'à Horma<sup>1</sup>.

Saint Paul adressait aux chrétiens descendus de ces anciens Hébreux des réflexions que les chrétiens de toute origine feront bien de s'adresser à eux-mêmes, surtout quand ils pensent à ce que nous venons de voir. « Quant à Moïse, il a été fidèle dans toute la maison de Dieu, comme un serviteur, pour annoncer au peuple tout ce qu'il devait dire. Le Christ, au contraire, comme Fils, l'est dans sa propre maison, et cette maison c'est nous-mêmes, pourvu que nous conservions jusqu'à la fin une ferme confiance et une espérance pleine de joie. C'est pourquoi, comme dit le Saint-Esprit, aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme il arriva au lieu de *Contradiction* et comme au jour de la tentation dans le désert, où vos pères m'ont tenté, mis à l'épreuve, et où ils ont vu mes œuvres pendant quarante ans. C'est pourquoi je supportai cette génération avec dégoût, et je dis en moi-même : Ils suivent toujours l'égarément de leurs cœurs; ils ne connaissent pas mes voies. J'ai donc fait serment dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu

de mon repos. Prenez donc garde, mes frères, dit le grand Apôtre, qu'il ne se trouve dans quelqu'un de vous un cœur corrompu par l'incrédulité jusqu'à se retirer du Dieu vivant; mais animez-vous chaque jour les uns les autres, pendant ce qui s'appelle aujourd'hui, de peur que quelqu'un de vous, par la déception du péché, ne tombe dans l'endurcissement; car nous avons été faits participants du Christ, pourvu que, ce commencement d'être nouveau, nous le retenions ferme jusqu'à la fin, pendant qu'il est dit : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme il arriva au lieu de *Contradiction*. Car quelques-uns de ceux qui entendirent la parole y contredirent, non pas cependant tous ceux que Moïse avait fait sortir de l'Égypte. Or qui sont ceux que Dieu a supportés avec peine durant quarante ans, sinon ceux qui avaient péché et dont les cadavres demeurèrent gisants dans le désert? Et qui sont ceux à qui Dieu jura qu'ils n'entreraient pas dans son repos, sinon ceux qui furent incrédules et désobéissants? Aussi voyons-nous qu'ils ne purent y entrer à cause de leur incrédulité. Craignons donc qu'il ne se trouve quelqu'un d'entre nous qui soit exclu du repos éternel de Dieu pour avoir négligé la promesse qui nous est faite d'y entrer<sup>1</sup>. »

Telle est la salutaire instruction que la Providence nous offre dans les événements de l'ancienne alliance. Oui, au lieu d'épuiser notre esprit à voir combien les Hébreux se sont rendus coupables, craignons de nous rendre plus coupables encore. Ayant plus reçu il nous sera plus demandé. Par leur peu de foi eux ont été privés du repos temporel en la Terre promise, mais cette peine a pu leur faire mériter le repos éternel dans les cieux; nous, au contraire, si nous manquons la patrie céleste, la seule que nous ayons à chercher, quel espoir nous restera-t-il? Apprenons encore à ne pas exagérer les fautes d'autrui. Peut-être, dans notre indignation contre l'ingratitude des Juifs, serons-nous portés à dire que, de tous ceux qui sortirent de l'Égypte, il n'y en eut que deux à

<sup>1</sup> Nomb., 14.

<sup>1</sup> Hébr., 3, 5-19, et 4, 1.

entrer dans la terre de Chanaan, et que tous les autres, ayant été rebelles, périrent dans le désert. Ce n'est point ainsi que s'exprime l'Apôtre. « Quelques-uns, dit-il, quelques-uns de ceux qui entendirent la parole y furent rebelles; mais pas tous ceux qui sortirent de l'Égypte avec Moïse. » Ainsi, pas tous, mais seulement quelques-uns furent exclus du repos en la Terre promise. En effet toute la population au-dessous de vingt ans, ce qui formait sans contredit plus de la moitié de la population totale, y entra avec Josué. De plus, dans la condamnation contre les murmureurs, il n'est parlé que des hommes qui avaient passé la revue et nullement des femmes, ce qui sauve encore de la peine de mort à peu près la moitié de la population restante. Enfin la tribu entière de Lévi était demeurée dans le camp avec Moïse et l'arche d'alliance. Tout cela bien considéré, il s'ensuivra que, de toute la population que Moïse fit sortir de l'Égypte, il n'y eut tout au plus que le cinquième ou le quart à n'entrer point dans la Terre promise en punition de cette révolte.

Après leur défaite les enfants d'Israël, revenus dans le camp, entrèrent dans des sentiments de pénitence et pleurèrent devant l'Éternel <sup>1</sup>. Ils le priaient sans doute de révoquer la sentence de mort et de leur permettre d'entrer dès lors en la terre de promesse, dont ils étaient si près; mais Dieu fut inexorable sur ce point. Après donc avoir séjourné longtemps aux mêmes lieux, à Cadès-Barné, ils rentrèrent dans la solitude, vers la mer Rouge, et y voyagèrent d'une station à l'autre jusqu'à la fin des quarante ans.

Un jour ils trouvèrent un d'entre eux qui amassait du bois le jour du sabbat; on l'amena devant Moïse, Aaron et toute l'assemblée. Comme on ne savait de quelle manière cette profanation devait être punie on le mit en prison. L'Éternel en décida par Moïse, et il fut lapidé <sup>2</sup>.

Si le profanateur du sabbat avait espéré d'échapper aux regards des hommes, Coré, de la tribu de Lévi, Dathan et Abiron, de la

tribu de Ruben, osèrent une rébellion plus hardie; ils s'élevèrent contre Moïse et Aaron, et attirèrent dans leur complot deux cent cinquante hommes des plus distingués et qui étaient appelés par leurs noms aux jours du conseil. La jalousie, l'ambition poussaient les uns et les autres. Les deux Rubénites, ainsi qu'un troisième appelé Hon, mais qui paraît s'être retiré plus tard du complot, voyaient sans doute avec dépit que le sacerdoce, qui, d'après le droit patriarcal, appartenait au premier-né, eût été enlevé à la tribu de Ruben, à cause de l'inceste, et transporté à celle de Lévi. Coré, qui, comme Moïse et Aaron, descendait de Caath, second fils de Lévi, se voyait avec chagrin confondu dans la foule des simples lévites et exclu pour jamais du sacerdoce. En vain l'Éternel avait-il appelé Aaron pour son pontife, en vain avait-il manifesté ce choix par des prodiges et en Égypte et dans le désert; Coré n'écoutait que son ambition; il aspirait au pontificat suprême, comme la foule de ses complices au sacerdoce. Assemblés contre Moïse et Aaron, ils firent ce que font les démagogues de tous les siècles, ils flattèrent le crédule vulgaire. « Toute l'assemblée n'est composée que de saints, disaient-ils, et l'Éternel est au milieu d'eux. Pourquoi donc, Moïse et Aaron, vous élevez-vous sur l'Église de l'Éternel? » Ce que Moïse entendait, il se prosterna sur sa face, ensuite parla à Coré et à tout son parti : « Demain l'Éternel fera connaître qui est à lui, qui est le saint, qui est son élu, et celui-là s'approchera de lui. » Il leur recommanda de prendre des encensoirs pour le lendemain, d'y offrir des parfums à l'Éternel : « Et l'homme que l'Éternel choisira, celui-là sera le saint. » Toutefois il leur fit encore des remontrances amicales : « Écoutez, fils de Lévi. Est-ce peu pour vous que le Dieu d'Israël vous ait séparés de tout le peuple et vous ait approchés de lui pour le servir dans le tabernacle, à la tête de toute la multitude assemblée? Vous ambitionnez encore le sacerdoce? C'est pour cela que vous complotiez contre l'Éternel; car qui est Aaron pour murmurer contre lui? »

Moïse aurait pu leur citer son propre exemple; il avait deux fils, et cependant ils

<sup>1</sup> Deut., 1, 45 et 46. — <sup>2</sup> Nombr., 15, 31-36.



sont restés confondus dans la foule des lévites.

Il envoya en même temps vers Dathan et Abiron ; mais ils répondirent avec dédain : « Nous n'irons point. Est-ce donc peu pour toi de nous avoir éloignés d'une terre où coulent le lait et le miel pour nous faire périr dans ce désert ? Tu veux encore nous dominer ? Comme tu nous as conduits dans une terre coulante de lait et de miel ! comme tu nous as donné en héritage des champs et des vignes ! Veux-tu donc arracher à ces gens jusqu'aux yeux ? Non, nous n'irons point. » Moïse, irrité, dit à l'Éternel : « Ne regardez point leurs sacrifices ; vous savez que je n'ai rien reçu d'eux et que je n'en ai affligé aucun. » Puis, s'adressant à Coré : « Toi et tout ton parti, soyez demain devant l'Éternel, et Aaron d'un autre côté ; chacun prendra son encensoir, y mettra du parfum et se présentera devant Jéhova. »

Ils se présentèrent en effet deux cent cinquante avec leurs encensoirs devant la porte du tabernacle ; Moïse et Aaron s'y trouvaient de leur côté. Coré avait rassemblé contre eux toute la multitude ; mais la gloire de l'Éternel apparut à tous ; et l'Éternel, parlant à Moïse et Aaron, dit : « Séparez-vous du milieu de cette assemblée afin que je les détruise dans un moment. » Mais aussitôt ils se prosternèrent sur leurs faces, disant : « O Tout-puissant ! ô Dieu des esprits et de toute chair ! si un seul a péché, votre colère sévirait-elle contre l'assemblée entière ? » Et l'Éternel dit à Moïse : « Commande à l'assemblée qu'elle se sépare des tabernacles de Coré, Dathan et Abiron. » Et Moïse se leva et alla vers Dathan et Abiron, et les anciens d'Israël le suivirent. Et il dit à la multitude : « Retirez-vous des tentes de ces hommes impies et ne touchez à rien qui soit à eux, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés. » Lorsque tous se furent retirés de leurs tentes, Dathan et Abiron parurent à leurs portes avec leurs femmes, leurs fils et leurs enfants ; et Moïse dit : « Vous reconnaîtrez ici que l'Éternel m'a envoyé pour faire toutes ces œuvres et que je ne les fais pas de mon propre cœur. Si ceux-ci meurent de la mort de tous les hommes et

qu'ils soient visités comme tous les hommes sont visités, l'Éternel ne m'a point envoyé ; mais si Jéhova fait une chose nouvelle, que la terre, ouvrant sa bouche, les engloutisse avec tout ce qui leur appartient et qu'ils descendent vivants dans l'abîme, vous saurez qu'ils ont outragé Jéhova. » Et comme il achevait ces paroles la terre se fendit sous leurs pieds, et, ouvrant sa bouche, les engloutit avec leurs tentes et toutes leurs richesses, et ils descendirent vivants dans l'abîme, recouverts par la terre, et ils disparurent du milieu de l'assemblée. Cependant les enfants de Coré furent sauvés miraculeusement<sup>1</sup>. Et tout Israël, qui était à l'entour, s'enfuit au cri de ceux qui périssaient, disant : « De peur que la terre ne nous engloutisse avec eux ! » En même temps un feu sorti de devant l'Éternel dévora les deux cent cinquante hommes qui offraient l'encens. Éléazar, fils d'Aaron, d'après l'ordre de Dieu par Moïse, prit les encensoirs qui étaient restés au milieu de l'embrasement, en fit des lames pour les attacher à l'autel, comme un souvenir aux enfants d'Israël qu'aucun étranger, aucun homme qui ne fût pas de la race d'Aaron ne devait approcher pour offrir l'encens à l'Éternel.

Le lendemain toute la multitude des enfants d'Israël murmura contre Moïse et Aaron, disant : « Vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel. » Et comme elle s'attroupait contre eux et se tournait du côté du tabernacle de l'alliance, voilà que la nuée le couvrit et la gloire de l'Éternel apparut. Et Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle ; et l'Éternel dit à Moïse : « Retirez-vous du milieu de cette multitude, et je les exterminerai dans l'instant. » Mais ils se prosternèrent à terre, et Moïse dit à Aaron : « Prends l'encensoir, et, y plaçant du feu de l'autel et l'encens, va aussitôt vers l'assemblée, afin que tu pries pour elle ; car déjà la colère de l'Éternel est sortie et la plaie a commencé. » Aaron obéit et courut au milieu de la multitude, et déjà la plaie avait commencé dans le peuple ; et il offrit des parfums, et, se tenant debout entre les vivants et les morts, il inter-

<sup>1</sup> Nomb., 26, 11.

céda pour le peuple et la plaie cessa. Ceux qui étaient morts de cette plaie se trouvèrent au nombre de quatorze mille sept cents. Et Aaron retourna vers Moïse à la porte du tabernacle d'alliance. Aaron était ici, comme grand-prêtre, la figure de Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes <sup>1</sup>.

Pour constater par un prodige plus frappant encore le droit de la maison d'Aaron au sacerdoce, Dieu ordonna à Moïse de prendre de chacun des douze princes des tribus d'Israël une verge ou bâton sec, d'y inscrire le nom du prince, mais celui d'Aaron sur la verge de la tribu de Lévi. Il devait déposer ces verges dans le tabernacle, devant l'arche d'alliance. Celui que l'Éternel aura choisi, sa verge fleurirait, pour faire cesser les murmures des enfants d'Israël. Moïse exécuta l'ordre de l'Éternel ; et le lendemain, étant entré au tabernacle du témoignage, voilà que la verge d'Aaron, de la maison de Lévi, avait reverdi, portait des fleurs et des amandes. Il sortit aussitôt, fit voir les uns et les autres à tout le peuple ; chacun reconnut et reprit la sienne. Pour celle d'Aaron Dieu ordonna de la reporter dans le tabernacle pour y être un monument à ces enfants rebelles, « afin que leurs murmures cessent devant moi, de peur qu'ils ne meurent. » Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé <sup>2</sup>.

Et les enfants d'Israël dirent à Moïse : « Voilà que nous sommes consumés ; nous périssons, nous périssons tous. Quiconque approche du tabernacle de l'Éternel meurt. Serons-nous donc entièrement détruits ? » Et l'Éternel dit à Aaron : « Toi et tes fils, et la maison de ton père avec toi, vous porterez l'iniquité du sanctuaire ; et toi, et tes fils avec toi, vous porterez le péché de votre sacerdoce. Prends aussi avec toi tes frères de la tribu de Lévi et la famille de ton père, afin qu'ils soient prêts et qu'ils te servent ; mais toi et tes fils vous servirez dans le tabernacle du témoignage. Les lévites veilleront à tes commandements et à toutes les œuvres du tabernacle ; ils n'approcheront point des vases du sanctuaire ni de l'autel, de peur

qu'ils ne meurent et vous avec eux. Qu'ils soient avec toi et qu'ils veillent à la garde du tabernacle et sur toutes les cérémonies ; nul étranger ne se mêlera parmi vous. Veillez à la garde du sanctuaire et au ministère de l'autel, afin que l'indignation ne s'élève contre les enfants d'Israël <sup>1</sup>. »

Depuis ce moment le droit exclusif de la famille d'Aaron au sacerdoce ne fut plus révoqué en doute, tant la catastrophe de Coré, Dathan et Abiron, agit puissamment sur le peuple qui en avait été témoin.

De nos jours quelqu'un a voulu expliquer cette catastrophe d'une manière tout à fait nouvelle ; il prête libéralement de la poudre à canon à Moïse ; il lui fait creuser habilement une mine sous les tentes d'Abiron et de Dathan, et puis, à point nommé, la mine éclate. Cette explication devait faire disparaître le prodige, et elle en est un autre. A part cette poudre si fraîchement inventée au temps de Moïse, comment, par exemple, au milieu d'une émeute, creuser une mine, du soir au matin, sous les tentes des chefs du complot, sans que nul s'en aperçoive ? Comment ces mines, au lieu de la faire sauter en l'air, entr'ouvrent-elles la terre pour la refermer sur les tentes englouties ? L'inventeur de cette explication est ce qu'on appelle un homme d'esprit, un de ces docteurs à qui la France demande des lois et des livres <sup>2</sup>. Il l'aura donc dit pour rire ? Il l'a dit le plus sérieusement du monde, dans un livre imprimé après des années de réflexions et d'études. Le faiseur de lois français paraît jaloux du législateur hébreu. Celui-ci a fait, il y a quelque trente siècles, une législation qui dure encore ; nos législateurs modernes font tous les ans des lois qui quelquefois ne durent pas un an. Cette loi de Moïse, au temps prédit, s'est développée et transformée en la loi du Christ, qui a civilisé le monde. On est importuné de tant de puissance et de tant de gloire, on voudrait en nier le miracle et on imagine que Moïse connaissait la poudre à canon ! Quoi ! avec quelques barils de poudre Moïse aura établi une législation étonnante par sa durée, de laquelle est sortie

<sup>1</sup> Nomb., 16. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 17.

<sup>1</sup> Nomb., 18. — <sup>2</sup> Eu ébe Salverte.



une législation plus étonnante encore ? et avec des manufactures entières de poudre, avec des milliers de canons, avec des fusées à la Congrève, avec des bateaux à vapeur, des aérostats et toutes les merveilles de l'industrie moderne, des centaines de législateurs dans chaque pays ne font rien qui vaille ! Certes loin d'abaisser la gloire de Moïse on la rehausse ; loin d'obscurcir la vérité on lui donne un nouvel éclat, lorsqu'après trente siècles on ne trouve à lui opposer que des puérilités de cette force. Mais revenons au désert.

Après trente-neuf ans de voyages et de peines, au premier mois de la quarantième année, les enfants d'Israël vinrent au désert de Tsin et campèrent à Cadès. Là, non loin de la terre où elle soupirait d'arriver, Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, mourut et fut ensevelie. Elle avait environ cent trente ans. Le peuple y manquant d'eau s'assembla autour de Moïse et d'Aaron, et, se querellant avec Moïse, il disait : « Que ne sommes-nous morts avec nos frères en présence de l'Éternel ? » Ils se lamentaient et murmuraient qu'on les eût tirés de l'Égypte et amenés dans un lieu où l'on ne pouvait semer, qui ne produisait ni figues, ni vignes, ni grenades, où il n'y avait pas même d'eau. Moïse et Aaron allèrent de l'assemblée dans le tabernacle d'alliance et se prosternèrent la face contre terre. Et la gloire de l'Éternel apparut sur eux ; et l'Éternel parla à Moïse, disant : « Prends la verge et assemble le peuple, toi et Aaron, ton frère, et parle à la pierre devant eux, et elle donnera de l'eau ; et quand tu auras fait sortir l'eau de la pierre toute la multitude boira, ainsi que les troupeaux. » Moïse prit donc la verge qui était en la présence de l'Éternel, selon qu'il le lui avait commandé, et, rassemblant la multitude devant la pierre, il lui dit : « Écoutez, rebelles ! pourrions-nous vous faire sortir de l'eau de cette pierre ? » Et, quand Moïse eut élevé la main, il frappa la pierre deux fois, et il en sortit une grande abondance d'eau, dont le peuple but, ainsi que les troupeaux. Et l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : « Parce que vous n'avez point eu assez de confiance en moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël, vous ne

conduirez point cette assemblée ou église dans la terre que je leur donnerai. » Ce sont là les eaux de contradiction pour lesquelles les enfants d'Israël murmurèrent contre l'Éternel, et il fut sanctifié en eux <sup>1</sup>.

La sentence qui frappait Moïse lui fut bien sensible. Sa faute paraissait légère : un instant d'hésitation et de défiance, à cause de l'incrédulité où il voyait si souvent tomber son peuple. Plus tard il supplia le Seigneur de lui remettre sa peine, de lui permettre de passer le Jourdain pour contempler ces lieux sanctifiés par les pas de ses ancêtres, cette montagne où Abraham avait offert son fils et où tant d'autres mystères devaient s'accomplir<sup>2</sup> ; mais le Seigneur lui défendit d'en parler davantage, voulant ainsi nous montrer combien, même dans ses saints, les fautes légères sont punissables. Un autre mystère se figurait encore en cela ; c'est que Moïse ni sa loi n'amèneraient rien à la perfection, mais Josué, ou Jésus et son Évangile.

Cependant Moïse envoya de Cadès des ambassadeurs au roi d'Édom, pour lui demander le libre passage à travers son pays ; car l'Éternel avait défendu de combattre contre les Édomites, fils d'Ésaü, parce qu'il avait donné aux enfants d'Ésaü les montagnes de Séir en possession. Telles étaient donc les propositions des ambassadeurs : « Voici ce que t'apprend ton frère Israël : Tu sais tous les maux qui nous sont survenus ; comment nos pères descendirent en Égypte, où nous sommes demeurés longtemps, et comment les Égyptiens nous ont affligés ainsi que nos pères et comment nous avons crié vers l'Éternel, et il nous a exaucés et envoyé l'ange qui nous a tirés de l'Égypte. Voici que nous sommes en la ville de Cadès, qui est à l'extrémité de tes frontières ; nous te conjurons de nous permettre de passer à travers ta terre. Nous ne passerons point à travers les champs et les vignes, nous ne boirons point l'eau de tes puits ; mais nous marcherons par la voie royale, ne nous écartant ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce que nous soyons hors de tes frontières. » Édom répondit : « Vous ne passerez point, ou je sortirai en armes con-

<sup>1</sup> Nomb<sup>r.</sup>, 20. — <sup>2</sup> Deut., 3, 23-26.

tre vous. » Les enfants d'Israël insistèrent : « Nous marcherons par la voie ordinaire, et si nous buvons de tes eaux, nous et nos troupeaux, nous te donnerons ce qui est juste ; il n'y aura aucune difficulté pour le prix ; seulement laisse-nous passer rapidement. » Mais il répondit : « Vous ne passerez point ; » et aussitôt il s'avança contre eux avec une grande multitude et une puissante armée. Édom refusa donc à Israël le passage à travers ses terres, et Israël se retira <sup>1</sup>.

Le pays d'Édom, ou les montagnes de Séir, avait le pays de Chanaan au nord, celui de Madian à l'orient, à l'occident celui des Amalécites, et au sud la mer Rouge. Cette mer s'appelait d'abord de Souph ou de Jonc ; mais à cause du voisinage de l'Idumée, on l'appela mer d'Édom, mer Érythrée, mer Rouge. Pline <sup>2</sup>, ainsi que nous l'avons déjà vu, dit que le nom d'Érythrée donné par les Grecs à cette mer vient d'un ancien roi du pays nommé Érythréeus ; c'est, en grec, le surnom d'Ésaü, Édom, qui veut dire rouge.

« Quand les enfants d'Israël furent partis de Cadès l'Éternel parla à Moïse et à Aaron, près de la montagne de Hor, aux confins de la terre d'Édom. « Qu'Aaron aille vers son peuple, car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël parce que vous n'avez pas exécuté ponctuellement mes ordres aux eaux de Contradiction. Prends Aaron et Éléazar, son fils, et conduis-les sur la montagne de Hor ; et là dépouille Aaron de ses vêtements et revêts-en son fils Éléazar. Aaron sera réuni à ses pères et mourra en ce lieu. » Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé, et ils montèrent sur la montagne de Hor devant toute la multitude. Et Moïse dépouilla Aaron de ses vêtements et en revêtit Éléazar, son fils. Et Aaron mourut là sur le sommet de la montagne, et Moïse et Éléazar en descendirent. Et quand toute la multitude vit qu'Aaron était mort, elle pleura trente jours sur lui dans toutes les familles. Aujourd'hui encore les restes d'Israël font l'anniversaire de ce deuil <sup>3</sup>.

Le roi chananéen d'Arad, qui habitait vers le midi, ayant appris qu'Israël venait par le

chemin des explorateurs, il combattit contre lui et amena des captifs. Alors Israël, faisant vœu à l'Éternel, dit : « Si vous livrez ce peuple entre mes mains j'anathématiserai ses villes. » Et l'Éternel entendit la voix d'Israël, et il lui livra les Chananéens, et il les anathématisa, eux et leurs villes, et il appela le nom de ce lieu Horma, c'est-à-dire Anathème.

On distingue le vœu simple, le vœu particulier avec anathème, et enfin l'anathème pénal, solennel, prononcé par l'autorité publique. Après le vœu simple ou le *néder* on pouvait racheter ce qu'on avait voué à l'Éternel ; on était si libre de faire un rachat que la loi fixait dans le plus grand détail ce qu'on devait payer pour les personnes, les animaux, les maisons, les terres ainsi voués. « Lorsque quelqu'un, dit-elle, aura prononcé le *néder* et voué son âme, c'est-à-dire sa vie, sa personne à l'Éternel, si c'est un mâle, depuis vingt ans jusqu'à soixante il payera cinquante sicles d'argent, poids du sanctuaire ; la femme, trente. Depuis cinq ans jusqu'à vingt on donnera pour le mâle quinze sicles, pour la femme dix ; depuis un mois jusqu'à cinq ans, pour le mâle cinq sicles, pour la femme trois ; pour l'homme de soixante ans et au-dessus quinze sicles, pour la femme dix. Si l'homme est pauvre il se présentera devant le prêtre et payera ce que le prêtre aura estimé qu'il pourra payer. Si l'animal voué est un des animaux purs il sera immolé ; s'il est impur le prêtre en déterminera la valeur, et, si l'homme qui l'a voué veut le racheter, il ajoutera à la somme déterminée par le prêtre un cinquième en sus. »

Le vœu particulier avec anathème, ou le *hérem*, était un dévouement irrévocable, accompagné de serment, une consécration absolue et sans retour par laquelle on cédait au Seigneur tous ses droits à la chose. Tout Israélite pouvait ainsi dévouer ce qui lui appartenait, sa maison, ses terres, ses bestiaux, ses esclaves, etc., et les choses ainsi dévouées ne pouvaient être ni vendues ni rachetées à quelque prix que ce fût. Ce qui avait été voué par le *néder* était saint à l'Éternel ; mais ce qui aura été dévoué par le *hérem*, homme, animal.

<sup>1</sup> Nombr., 20. — <sup>2</sup> Hist. nat., l. 6, c. 23. — <sup>3</sup> Nombr., 20.



terre, sera très-saint à l'Éternel<sup>1</sup>, c'est-à-dire lui appartiendra sans pouvoir retourner au premier maître par échange ou par rachat. En conséquence de cette loi les animaux, les maisons restaient en propriété au temple et à ses ministres. Quant aux hommes, c'est-à-dire aux enfants et aux esclaves, car ce sont là les personnes qui appartenaient au père de famille et les seules qu'il pouvait dévouer, ils n'étaient point sacrifiés, ils étaient consacrés au Seigneur et employés pour toute leur vie au service du temple et des prêtres.

Enfin il y avait le hérem pénal, l'anathème solennel, prononcé par l'autorité publique, et qui dévouait certaines personnes à la destruction. Tels furent les Chananéens, dévoués par Dieu même à être exterminés en punition de leurs abominations exécrables; tels Séhon et les Amorrhéens, ses sujets; les Amalécites, dont il avait été dit : « Exterminez le nom d'Amalec, et qu'il n'en soit plus parlé sous le ciel; » les Madianites, les habitants de Jéricho. Ce hérem pénal est prononcé, aux chapitres 22 de l'Exode et 13 du Deutéronome, contre tout particulier et toute ville israélite qui tomberait dans l'idolâtrie et sacrifierait à un autre dieu qu'à l'Éternel<sup>2</sup>. On en voit encore un exemple dans le livre des Juges, où l'assemblée générale du peuple d'Israël soumet à l'anathème et s'engage de mettre à mort tous ceux qui ne se rendraient point à Masphat pour combattre les Benjamites, dévouement en conséquence duquel les habitants de Jabès en Galaad, qui ne s'y trouvèrent point, furent passés au fil de l'épée.

Toutes les personnes ainsi dévouées devaient être exterminées comme exécrales et maudites. Aucune rançon ne pouvait être acceptée à leur place, quelque considérable qu'elle pût être. Elles étaient mises à mort sans rémission, mais elles n'étaient point sacrifiées : peine de mort et sacrifice ne sont pas la même chose ; ce serait ignorance ou mauvaise foi de vouloir les confondre. « Tout homme, dit le texte, dévoué par le hérem ne pourra être racheté; il mourra de mort<sup>3</sup>. »

Tel fut l'anathème auquel Israël dévoua le

roi et le peuple d'Arad. Peut-être, comme à l'anathème de Jéricho, l'or, l'argent, le fer furent-ils mis à part pour l'usage du tabernacle.

Parti de la montagne de Hor pour contourner la terre d'Édom, le peuple ennuyé de la longueur du chemin parla contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avez-vous tirés de la terre d'Égypte pour mourir au désert ? Il n'y a ni pain ni eau ; notre âme est dégoûtée de ce pain misérable. » Ainsi parlait-il de la manne. L'éternel envoya des serpents venimeux dont la morsure était brûlante. Les Israélites confessèrent leur péché à Moïse et le conjurèrent d'intercéder pour eux. Moïse pria pour le peuple, et l'Éternel lui dit : « Fais-toi un serpent d'airain et élève-le sur une perche comme un signe ; quiconque sera blessé et le regardera vivra. » Moïse fit donc un serpent d'airain et l'éleva sur une perche comme un signe, et quiconque était blessé d'un serpent regardait le serpent d'airain, et il vivait<sup>4</sup>.

« Celui qui regardait ce serpent était guéri, non par ce serpent qu'il voyait, dit l'auteur du livre de la Sagesse, mais par vous-même, Seigneur, qui êtes le Sauveur de tous les hommes<sup>5</sup>. » Jésus-Christ lui-même nous a expliqué cette figure : « Ainsi que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle<sup>6</sup>. » Blessés à mort par le péché qui est entré dans le monde par un serpent, nous sommes régénérés à la vie par la foi au Fils de Dieu élevé sur la croix.

Mais comment, demandera-t-on peut-être, la multitude des Israélites, pour laquelle la manne était un manger délicieux, s'en lassait-elle et désira-t-elle si ardemment les oignons d'Égypte ? Pourquoi ? parce que les hommes se dégoûtent bientôt des mets les plus exquis dès qu'ils en font un usage journalier et continu.

Si le dégoût des meilleurs mets est naturel dès qu'on en fait un usage continu, celui des Hébreux, qui ne vivaient que de manne et qui n'y trouvaient que le même goût, est donc

<sup>1</sup> Lévit., 27, 28. — <sup>2</sup> Exode, 22, 20. Deut., 13, 5. — <sup>3</sup> Lévit., 27, 29. Guénée, *Lettres de quelques Juifs*.

<sup>4</sup> Nomb., 21, 4-9. — <sup>5</sup> Sag., 16, 7. — <sup>6</sup> Jean, 3, 14 et 15.

excusable ? Non, parce qu'il dépendait d'eux de participer au prodige qui diversifiait le goût de la manne pour plusieurs de leurs frères en imitant leur parfaite docilité. L'auteur du livre de la Sagesse dit au Seigneur : « Au lieu des châtiments dont vous frappez vos ennemis, vous donniez à votre peuple la nourriture des anges, renfermant en soi toutes les délices, et qui faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, puisque, s'accommodant au désir de chacun d'eux, il se changeait en tout ce qui leur plaisait<sup>1</sup>. »

Mais peut-on souhaiter avec tant d'empressement des oignons ? Cette plante ne paraît guère propre à faire naître de si ardents désirs. C'est qu'il ne faut pas juger des oignons d'Égypte par les nôtres ; la bonté de cette plante est proportionnée à la chaleur du climat sous lequel elle croît. Écoutons un Français qui a été dix ans consul au Caire. « Que vous dirai-je de ces fameux oignons, autrefois si chers aux Égyptiens et que les Israélites regrettaient si fort dans le désert, lorsque, sous la conduite de Moïse, ils eurent passé la mer Rouge ? Ils n'ont encore rien perdu aujourd'hui de leur bonté, et ils sont plus doux qu'en aucun autre lieu du monde. On en a quelquefois cent livres pour dix sous. On les vend tout cuits au Caire ; il y en a en si grande abondance que toutes les rues en sont remplies.

« Les oignons dans la Thessalie sont plus gros que deux ou trois des nôtres ; ils ont un bien meilleur goût et l'odeur n'en est point du tout désagréable. Quoique je n'aimasse point les oignons auparavant, cependant je trouvai ceux-là très-bons, et je sentis fort bien qu'ils fortifiaient tout à fait mon estomac. On en sert à la collation, et on ne fait point de difficulté d'en manger avec du pain, et même en assez grand nombre. Je demandai à un *chiaoux*, espèce d'huissier, qui était avec moi et qui avait été dans presque tous les pays des Turcs, s'il avait jamais mangé d'aussi bons oignons que ceux de Thessalie ; mais il me répondit que ceux de l'Égypte étaient encore meilleurs. Ce qui me fit en-

tendre pour la première fois l'expression de la sainte Écriture, et ce qui m'empêcha de m'étonner davantage pourquoi les Israélites désiraient si passionnément de manger des oignons de ce pays<sup>1</sup>. »

Un savant Français qui a exploré l'Orient dans le but de donner un commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres dit de son côté : « Ce que les pommes de terre sont en Europe, les oignons le sont en Égypte ; c'est la nourriture habituelle du peuple, son régal dans leur nouveauté, et un soutien aussi positif, parce que, dans cette chaude température, la partie farineuse qui lui manque est largement suppléée par le montant et l'excitant qu'il contient. Dans les rues, sur les places des villages, partout on les vend crus et rôtis, à un prix modique, bien qu'ils soient énormes et d'excellente qualité. Rien n'étonne, dans le voisinage des villes, comme les montagnes d'oignons entassés entre quatre murs, servant de magasin sous ce ciel protecteur. Les peintures de l'Égypte et le récit d'Hérodote (I. II, § 125) s'accordent ici avec la Bible pour nous indiquer les oignons comme la principale nourriture des Hébreux. »

Quand les enfants d'Israël arrivèrent aux confins de Moab l'Éternel dit à Moïse : « Ne combats point contre les Moabites et ne les provoque point au combat ; car je ne te donnerai rien de leur pays, parce que j'ai livré Ar en possession aux fils de Lot. » A quelques jours de là même défense au sujet des Ammonites<sup>2</sup>.

Poursuivant sa marche le peuple vint au puits dont l'Éternel parla à Moïse : « Assemble le peuple et je lui donnerai de l'eau. » Alors Israël chanta ce cantique : « Jaillis, ô fontaine ; chantez en chœur : Jaillis, ô fontaine ! Des princes la creusèrent ; les chefs du peuple, à la voix du législateur, l'ont ouverte avec leurs sceptres<sup>3</sup>. »

Plus loin ils envoyèrent à Séhon, roi des Amorrhéens, demander un libre passage, comme ils avaient fait à celui d'Édom. Les

<sup>1</sup> Sag., 16, 20 et 21.

<sup>2</sup> Description de l'Égypte, par M. de Maillet. — <sup>3</sup> Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres, par Léon de Laborde, p. 118. — <sup>3</sup> Deut., 2, 9, 19. —

<sup>4</sup> Nomb., 21, 16-18.



Amorrhéens descendaient d'Amori, quatrième fils de Chanaan. Séhon s'y refusa, rassembla tout son peuple, marcha contre Israël, lui livra bataille et fut vaincu. Israël conquît sa terre, qui s'étendait depuis le torrent d'Arnon jusqu'à la rivière de Jéboq, prit Hésébon, la capitale, ainsi que toutes ses filles, c'est-à-dire toutes les autres villes qui en dépendaient. L'Éternel avait dit à Moïse : « Levez-vous et passez le torrent d'Arnon. Voilà que j'ai livré en ta main Séhon, roi d'Hésébon, des Amorrhéens, et sa terre. Aujourd'hui je commencerai à envoyer la terreur et la crainte de ton nom parmi les peuples qui sont sous tout le ciel ; ceux-là mêmes qui n'entendront que ta renommée trembleront et seront dans les angoisses <sup>1</sup>. »

Après cette conquête les Israélites montèrent par le chemin de Basan, d'où Og, roi de Basan, vint à leur rencontre et fut exterminé avec tout son peuple. Ils s'emparèrent de son fertile pays, où il y avait soixante villes fortifiées de murailles, sans compter un grand nombre sans murs. Og était le dernier de la race des géants. « On voit encore, dit Moïse, son lit (peut-être sa tombe) de fer à Rabbath-Ammon ; sa longueur est de cinq coudées et sa largeur de quatre. » Ces pays en deçà du Jourdain, Moïse les donna en héritage aux tribus de Ruben, de Gad et à la moitié de la tribu de Manassé, mais à condition qu'elles marcheraient avec les autres tribus pour aider leurs frères à conquérir le pays au delà du Jourdain, en laissant leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux dans la terre nouvellement conquise <sup>2</sup>.

Si le bruit de la longue et merveilleuse marche du peuple d'Israël avait depuis longtemps rempli d'une attente pleine d'anxiété les nations circonvoisines, après la défaite de Séhon et d'Og cette terreur dut être bien plus grande. Les Moabites surtout, dépouillés autrefois par Séhon d'une partie considérable de leur pays, devaient regarder comme invincible une armée qui avait vaincu ce même Séhon, et, avec son royaume, conquis encore le fertile royaume de Basan. A la vérité ni les Moabites, ni les Ammonites n'avaient à

craindre le triste sort des Amorrhéens. Déjà, comme nous l'avons vu, lorsque les enfants d'Israël vinrent aux frontières des Édomites, Dieu leur avait défendu de conquérir l'Idumée parce qu'il l'avait donnée à Ésaü, ainsi que de combattre ou de provoquer les Moabites et les Ammonites parce qu'il leur avait donné leurs terres comme aux fils de Lot. Mais Balac, roi des Moabites, ne s'y fiait point. Se sentant trop faible pour résister ouvertement, il recourut à des moyens surnaturels ; il espérait que de maudire ses ennemis par la bouche d'un homme qui jouissait d'une grande réputation pour ses sciences secrètes pourrait, sinon le garantir de la guerre, du moins le préserver d'une entière défaite.

Il envoya donc à Balaam, qui demeurait en Mésopotamie, sur l'Euphrate : « Voilà qu'il est sorti de l'Égypte un peuple qui a couvert la face de la terre et s'est campé vis-à-vis de moi. Viens donc et maudis ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi. Je pourrai peut-être alors le frapper et le chasser de ma terre ; car je sais que celui que tu béniras sera béni et que celui que tu maudiras sera maudit. » Aux envoyés de Balac, qui étaient princes des Moabites, se joignirent les anciens du pays de Madian. L'ambassade portait avec elle le prix de la divination. Quand elle eut exposé son message Balaam répondit : « Demeurez ici cette nuit, et je vous répondrai tout ce que l'Éternel m'aura dit. » Les princes de Moab restèrent chez lui ; mais Dieu lui dit : « Ne va pas avec eux, ne maudis pas ce peuple, parce qu'il est béni. » Balaam se leva dès l'aube du jour et dit aux princes de Balac : « Allez en votre terre, parce que Jéhova ne me permet pas d'aller avec vous. »

Quand les députés eurent apporté au roi cette réponse il renvoya des princes encore plus illustres, avec des offres encore plus considérables, si seulement il voulait venir et maudire ce peuple. Mais Balaam répondit : « Quand Balac me donnerait son palais rempli d'or et d'argent je ne pourrais changer la parole de Jéhova, mon Dieu, pour dire ou plus ou moins. Je vous conjure de demeurer encore ici cette nuit, afin que je puisse savoir ce que l'Éternel me répondra de nouveau. »

<sup>1</sup> Deut., 2, 24 et 25. — <sup>2</sup> Nombr., 21 et 32.

Dieu vint donc vers Balaam durant la nuit et lui dit : « Ces hommes sont-ils venus t'appeler ? Lève-toi et va avec eux ; ne fais cependant que ce que je t'ordonnerai. » Balaam se leva dès le matin, prépara son ânesse et partit avec eux. Mais la colère de Dieu s'alluma parce qu'il s'en allait de lui-même. Dieu voit le fond des cœurs ; celui de Balaam, aveuglé par les honneurs et les présents, cachait sans doute quelque dessein perfide.

Et un ange de l'Éternel parut dans la route pour s'opposer à Balaam, qui était monté sur une ânesse, ayant deux serviteurs auprès de lui. Et l'ânesse vit l'ange de l'Éternel debout dans le chemin, avec une épée nue à la main, et elle se détourna et courut à travers les champs. Et comme Balaam la frappait pour la ramener dans le chemin, l'ange de l'Éternel se porta dans un sentier entre deux murailles qui enfermaient des vignes. A cet aspect l'ânesse se jeta contre un des murs et froissa le pied de Balaam ; de quoi il la battit de nouveau. L'ange, allant plus loin, se plaça dans un lieu étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite ni à gauche ; et l'ânesse, voyant l'ange debout devant elle, tomba sous les pieds de Balaam, lequel, plein de colère, la frappait avec un bâton. Alors l'Éternel ouvrit la bouche de l'ânesse et elle parla : « Que t'ai-je fait ? Pourquoi me frapper pour la troisième fois ? » Balaam répondit : « Parce que tu t'es moquée de moi. Que n'ai-je une épée ! je te tuerais à l'instant. » L'ânesse dit : « Ne suis-je pas l'animal dont vous vous servez chaque jour ? Dites si j'ai jamais rien fait de semblable. » Et il dit : « Jamais. » Aussitôt l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, et il vit l'ange de l'Éternel debout dans le chemin, tenant à la main une épée nue, et il s'inclina et se prosterna sur son visage. Et l'ange de l'Éternel lui dit : « Pourquoi as-tu frappé trois fois ton ânesse ? Je suis venu pour m'opposer à toi, parce que ta voie est perverse devant moi. L'ânesse m'a vu et s'est détournée trois fois ; autrement je t'aurais tué, et elle vivrait. » Balaam dit : « J'ai péché, ne sachant pas que vous étiez là debout devant moi, et maintenant, si cela vous déplaît, je m'en retournerai. » L'ange dit : « Va avec eux, mais prends garde

de ne dire que ce que je t'ordonnerai. » Il alla donc avec les princes de Moab.

Lorsque Balac apprit que Balaam arrivait il sortit à sa rencontre jusqu'à une ville des Moabites qui est située aux derniers confins de l'Arnon, et il dit à Balaam : « J'ai envoyé des députés pour t'appeler vers moi ; pourquoi n'es-tu pas venu aussitôt ? Est-ce que je ne puis te récompenser de ton arrivée ? » Balaam lui répondit : « Me voici ; mais pourrai-je dire autre chose que ce que Dieu mettra dans ma bouche ? » Ils s'en allèrent donc ensemble et vinrent dans une ville qui est à l'extrémité du royaume. Et Balac, ayant immolé des bœufs et des brebis, envoya des présents à Balaam, ainsi qu'aux princes qui étaient avec lui ; et le matin il le conduisit sur les hauts lieux de Baal et lui montra l'extrémité du camp d'Israël <sup>1</sup>.

Et Balaam dit à Balac : « Élève-moi sept autels et prépare autant de taureaux et autant de bœliers. »

Et Balac ayant tout fait selon la parole de Balaam, ils placèrent sur chaque autel un taureau et un bœlier. Et Balaam dit à Balac : « Demeure un peu auprès de ton holocauste jusqu'à ce que j'aïlle et que je voie si l'Éternel se présentera à moi, et je te dirai tout ce qu'il m'ordonnera. » Et s'en étant allé promptement, Dieu se présenta à lui, et Balaam lui dit : « J'ai élevé sept autels, et j'ai placé sur tous un taureau et un bœlier. » L'Éternel lui mit la parole dans la bouche et dit : « Retourne à Balac et parle-lui. » Étant revenu, il trouva Balac placé devant son holocauste, ainsi que tous les princes des Moabites. Et il commença à parler en paraboles et dit : « Balac m'a fait venir d'Aram ; le roi de Moab m'a fait venir des montagnes de l'Orient. Viens, maudis-moi Jacob ; viens détester Israël. Comment maudirai-je celui que Dieu ne maudit pas, comment détesterai-je celui que Jéhova ne déteste point ? Du haut des rochers je le vois, je le contemple du sommet des collines. Ce peuple habitera tout seul ; il ne se confondra point avec les nations. Qui comptera la poussière de Jacob ? Qui dénombrera le sable d'Israël ? Oh ! que mon âme

<sup>1</sup> Nomb., 22.



meure de la mort de ces justes et que mes derniers jours soient semblables aux leurs ! »

Alors Balac dit à Balaam : « Que me fais-tu ? Je t'ai appelé pour maudire mes ennemis, et voilà que tu les bénis. » Et il répondit : « Puis-je dire autre chose que ce que l'Éternel me met dans la bouche ? » Balac dit donc : « Viens avec moi en un autre lieu d'où tu ne verras qu'une partie d'Israël, et tu ne pourras le voir tout entier ; de là maudis-le. » Et il le conduisit en un lieu élevé sur le sommet du mont Phasga ; et Balaam y éleva sept autels et mit sur tous un taureau et un bœuf, et il dit à Balac : « Demeure ici près de ton holocauste, jusqu'à ce que j'aie au-devant. » Et l'Éternel vint à la rencontre de Balaam, lui mit la parole dans la bouche et dit : « Retourne vers Balac et parle-lui. » Balaam, revenant, le trouva près de son holocauste, et les princes de Moab avec lui. Et Balac lui demanda : « Que t'a dit l'Éternel ? » Et il commença sa parabole et dit : « Tiens-toi debout, ô Balac, et écoute ; écoute, fils de Séphor. Dieu n'est pas un homme pour mentir ; il n'est pas fils d'Adam pour changer. Il a dit, et ne fera-t-il pas ? Il a parlé, et n'accomplira-t-il pas sa parole ? J'ai reçu pour bénir ; il a béni, je ne puis détourner la bénédiction. Il n'y a point d'idole en Jacob ; il n'y a point de simulacre en Israël (autrement, l'on ne voit point de malheur pour Jacob, l'on ne découvre point d'affliction pour Israël). Jéhova, son Dieu, est avec lui ; il a au milieu de lui sa royale résidence. C'est Dieu qui les a tirés de l'Égypte ; sa force est celle du rhinocéros. Il n'est point d'augure contre Jacob, il n'est point de divination contre Israël. On dira en son temps à Jacob et à Israël ce que Dieu a fait. Voilà que ce peuple s'élèvera comme une lionne, il se dressera comme un lion. Il ne reposera pas qu'il n'ait dévoré sa proie et qu'il n'ait bu le sang de ceux qu'il aura tués. »

Alors Balac dit à Balaam : « Ne le maudis ni ne le bénis ! » Balaam répliqua : « Ne t'ai-je pas dit que, tout ce que l'Éternel me commandera, je le ferai ? » Et Balac lui dit : « Viens, et je te conduirai en un autre lieu d'où peut-être il plaira à Dieu que tu me le maudisses. » Et il le conduisit sur le som-

met du mont Phogor, qui regarde le désert. Et Balaam dit à Balac : « Éleve-moi ici sept autels et prépare autant de taureaux et de bœufs. » Balac fit comme Balaam lui avait dit, et il plaça un taureau et un bœuf sur chaque autel<sup>1</sup>.

Lorsque Balaam eut vu que l'Éternel voulait qu'il bénît Israël, il n'alla plus chercher des signes de divination ; mais, tournant sa face du côté du désert et levant les yeux, il vit Israël en ses tentes, campé par tribus ; et l'Esprit de Dieu se saisissant de lui, il commença sa parabole : « Balaam, fils de Béor, a dit ; il a dit, l'homme dont les yeux sont fermés ; il a dit, celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu la vision du Tout-Puissant, qui tombe les yeux ouverts : Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées qui s'étendent au loin, comme des jardins le long des fleuves, comme des tentes dressées par Jéhova, comme des cèdres arrosés par les eaux. L'onde coulera de son vase et sa postérité sera comme une grande mer ; son roi prévaudra sur Agag et son empire sera élevé en gloire. Dieu l'a tiré de l'Égypte ; sa force est semblable à celle du rhinocéros ; il dévore les peuples qui lui font la guerre, il leur brise les os et les perce de flèches. Il se couche pour dormir comme le lion et la lionne ; qui osera le réveiller ? Béni celui qui te bénira, maudit celui qui te maudira ! »

Et Balac, irrité contre Balaam, frappa des mains et lui dit : « Je t'ai appelé pour maudire mes ennemis, et tu les as bénis par trois fois. Retourne en ta demeure. Je pensais te récompenser avec magnificence, mais Jéhova t'a privé de l'honneur. » Balaam répondit à Balac : « N'ai-je pas dit aux députés que tu m'as envoyés : Quand Balac me donnerait son palais plein d'or et d'argent, je ne pourrais transgresser l'ordre de Jéhova, mon Dieu, pour faire ni bien ni mal d'après mon cœur ? Tout ce que dira Jéhova je le dirai. Cependant, avant de partir, je te donnerai avis de ce que ce peuple fera à ton peuple dans les derniers temps. » Et, recommençant sa parabole, il dit : « Ainsi parle Balaam, fils de

<sup>1</sup> Nomb., 23.

Béor ; ainsi parle l'homme dont les yeux étaient fermés ; ainsi parle celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît les secrets du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, qui tombe les yeux ouverts. Je le vois, mais non maintenant ; je le contemple, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, un sceptre s'élèvera d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, et il désolera tous les enfants de Seth. Édom sera son héritage, Séir tombera au pouvoir de ses ennemis, Israël étendra ses conquêtes. Le dominateur sortira de Jacob et perdra les restes de la ville. » Et, voyant Amalec, Balaam dit : « Amalec est le premier des peuples ; son avenir est extermination ! » Voyant les Cinéens il dit : « Vos habitations sont fortes ; vous avez établi vos demeures sur le sommet des rochers ; Cin toutefois sera ravagé lorsque l'Assyrien vous emmènera captifs. » Enfin il ajouta : « Qui vivra quand Dieu accomplira ces choses ? Ils sortiront de Céthim sur des vaisseaux, ils ravageront Assur, ils ravageront Héber ; mais ils périront à leur tour. » Et Balaam se leva et revint en sa demeure ; et Balac retourna par le même chemin .

Ces prédictions de Balaam se sont accomplies depuis la première jusqu'à la dernière. Alexandre de Macédoine, après lui les Romains, sortis de la terre de Céthim<sup>2</sup>, subjuguèrent, ravagent le pays d'Assur et d'Héber, puis périrent à leur tour. Les Cinéens sont emmenés en captivité par Salmanasar. Amalec est détruit par Saül ; David soumet Édom et Moab. Enfin l'étoile de Jacob amène au pied de la crèche les mages de l'Orient ; le Dominateur nouveau-né accomplit d'une manière plus relevée encore toutes les prédictions de puissance et de gloire.

Tandis que le peuple d'Israël campait en la plaine de Settim, près du Jourdain, plusieurs se laissèrent entraîner à la fornication avec les filles de Moab et de Madian. C'était une séduction suggérée par Balaam. N'ayant pu maudire le peuple de Dieu il conseilla de le corrompre. Balac suivit cette infernale politique. Les filles les plus séduisantes par leur beauté invitaient les Israélites à leurs

fêtes et aux festins qu'elles célébraient en l'honneur d'une idole de la volupté, nommée Baalphégor. Un grand nombre se laissèrent gagner par ces attraites, se livrèrent avec elles aux plaisirs impurs, adorèrent leurs divinités et finirent par se faire initier au culte de l'infâme idole. Nous voyons par cet exemple ce qu'était l'idolâtrie. Ni Balac, ni Balaam, ni les filles de Madian et de Moab, ni même encore les Israélites n'ignoraient ou ne niaient le Dieu véritable et suprême ; Balaam venait de proclamer hautement son pouvoir souverain sur tous les peuples, sa providence sur tous les siècles. Sion néglige son culte, si on lui préfère d'impures idoles, ce n'est point par ignorance, c'est qu'on aime quelque chose plus que lui : Balaam, le salaire que convoitait son avarice ; Balac, sa domination temporelle, qu'il croyait menacée, et la multitude, les festins et les plaisirs de la chair.

Dieu dit à Moïse de rassembler les juges du peuple et de leur faire prendre les coupables en plein jour. Mais voilà qu'à la vue même de Moïse et de toute la multitude des enfants d'Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle, un Israélite amenait la fille d'un prince de Madian. Phinéas, fils d'Éléazar, transporté d'un saint zèle, et, comme la suite le montre, inspiré d'en haut, entra après lui dans la tente de prostitution et transperça d'un seul coup le fornicateur et la courtisane. Aussitôt une plaie qui avait déjà emporté vingt-quatre mille hommes cessa et l'Éternel fit témoigner par Moïse son contentement à Phinéas, parce qu'il avait détourné sa colère des enfants d'Israël. « Voilà, disait Dieu, que je lui donne la paix de mon alliance. » Et le souverain sacerdoce lui fut assuré, ainsi qu'à ses fils, pour des siècles<sup>1</sup>.

Un troisième dénombrement se fit alors de tous ceux qui avaient vingt ans et au-dessus, attendu que les terres déjà conquises et celles qui étaient encore à conquérir devaient être partagées proportionnellement au nombre. Entre cette revue, faite par Moïse et Éléazar, et celle faite précédemment par Moïse et Aaron, il se trouva des différences notables.

<sup>1</sup> Nombr., 24. — <sup>2</sup> Mach., 1.

<sup>1</sup> Nombr., 25.



## HOMMES.

La tribu de Ruben	présenta 43,730	au lieu de 46,500
La tribu de Siméon.....	22,200	— 59,300
La tribu de Gad.....	40,500	— 45,650
La tribu de Juda.....	76,500	— 74,600
La tribu d'Issachar.....	64,300	— 54,400
La tribu de Zabulon.....	60,500	— 57,400
La tribu de Manassé.....	57,200	— 32,200
La tribu d'Éphraïm.....	32,500	— 40,500
La tribu de Benjamin.....	45,600	— 35,400
La tribu de Dan.....	64,400	— 62,700
La tribu d'Aser.....	53,400	— 41,500
La tribu de Nephtali.....	45,400	— 53,400
En tout.....	601,730	— 603,550 <sup>1</sup> .

Cette diminution de dix-huit cent vingt sur le nombre total, au lieu de l'augmentation qu'on pouvait attendre, vint de ce qu'il en périt beaucoup dans les châtiments par lesquels Dieu punissait les diverses révoltes. La diminution la plus forte se remarque dans la tribu de Siméon ; elle est de trente-sept mille cent. Il est probable que la plupart de ce nombre périrent à cause des crimes qu'ils avaient commis avec les filles des Madianites ; car cet impudent qui, sous les yeux de Moïse et de tout Israël en pleurs, s'en vint avec une de ces courtisanes, était de la tribu de Siméon. L'augmentation la plus considérable se voit dans la tribu de Manassé ; elle est de vingt mille hommes. Enfin, dans le nouveau total de six cent un mille sept cent trente combattants passés en revue dans les plaines de Moab, il n'y avait, hors Caleb et Josué, pas un de ceux qui avaient été passés en revue dans le désert de Sinaï ; tous étaient morts dans la solitude suivant la prédiction de l'Éternel. Un d'entre eux, Salphaad, de la tribu de Manassé, avait laissé cinq filles ; elles vinrent demander à Moïse si elles n'auraient point d'héritage. Moïse ayant consulté l'Éternel décida qu'elles auraient l'héritage de leur père, comme s'il vivait encore, mais à la condition qu'elles épouseraient des hommes de leur tribu, pour que leur héritage ne passât point à une tribu différente<sup>2</sup>.

Après cette revue Dieu commanda à Moïse de marcher contre les Madianites, afin de les punir des pièges qu'ils avaient tendus aux enfants d'Israël pour les faire tomber dans la fornication. D'après l'ordre de Dieu, mille hommes de chaque tribu se mirent en cam-

pagne, et Phinéas, fils du grand-prêtre Éléazar, les accompagna avec les trompettes. Tous les mâles, en Madian, furent tués, ainsi que les femmes, à l'exception des vierges et des jeunes filles. On vengea sur ces femmes les séductions qu'elles avaient employées pour entraîner les Israélites dans la fornication et l'idolâtrie. Parmi les morts se trouvèrent cinq rois de Madian, et de plus Balaam, fils de Béor, dont la perfide suggestion avait occasionné tous ces désastres. Le butin se montait à six cent soixante-quinze mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes et trente-deux mille personnes du sexe féminin qui étaient demeurées vierges. On fit deux parts : une moitié fut donnée à ceux qui avaient combattu, et l'autre au reste du peuple. Sur la part des combattants on réserva, pour la part de l'Éternel, la cinquième partie, entre autres trente-deux vierges qui devaient servir au tabernacle comme esclaves. Sur la part du peuple on réserva également le cinquantième pour les lévites. Enfin, les combattants ayant remarqué que pas un d'eux n'avait péri, ils offrirent encore chacun à l'Éternel tout ce qu'ils avaient trouvé de bijoux d'or dans le butin ; le poids en monta à seize mille sept cent cinquante sicles, ce qui fait un peu plus de cent cinquante-cinq kilogrammes neuf cent quatre-vingt-six grammes, poids décimal.

Vers la fin de la quarantième année que le peuple d'Israël voyageait dans le désert, et au moment qu'il devait passer le Jourdain, l'Éternel dit à Moïse : « Monte sur cette montagne d'Abarim, et de là regarde la terre que je donnerai aux enfants d'Israël, et, lorsque tu l'auras regardée, tu iras aussi vers ton peuple, comme Aaron, ton frère, y est allé, parce que vous m'avez offensé dans le désert de Sin, en la Contradiction de la multitude, lorsque vous me deviez glorifier en sa présence sur les eaux. Ce sont les eaux de Contradiction, en Cadès, au désert de Sin. » Et Moïse répondit à l'Éternel : « Que Jéhova, le Dieu des esprits et de toute chair, choisisse un homme qui veille sur cette multitude et qui puisse entrer et sortir devant elle et la faire sortir et entrer, de peur que l'Église ou l'assemblée de l'Éternel ne soit comme des

<sup>1</sup> Nombr., 26. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 27 et 36.

brebissans pasteur. » Et l'Éternel dit à Moïse : « Prends Josué, fils de Nun, homme en qui est l'Esprit, et mets ta main sur lui ; présente-le devant le grand-prêtre Éléazar et devant toute l'assemblée ; là donne-lui les ordres en la présence de tous et mets sur lui une partie de ta gloire, afin que toute l'assemblée des enfants d'Israël l'écoute. Il se présentera devant le grand-prêtre Éléazar et consulera par lui l'oracle de Jéhova ; selon sa parole ils sortiront, selon sa parole ils entreront, lui et tous les enfants d'Israël avec lui, ainsi que le reste de la multitude. » Moïse fit donc comme l'Éternel lui avait commandé ; il prit Josué, le présenta au grand-prêtre Éléazar et à toute l'assemblée, et, ayant imposé ses mains sur sa tête, il lui donna les ordres tels que l'Éternel les lui avait dictés.

Toute puissance vient de Dieu, et celle du grand-prêtre et celle du chef temporel de la nation ; mais, comme on le voit ici, elles sont tellement ordonnées de Dieu que la seconde doit se régler sur la première. C'est d'après les oracles du pontife que doivent se conduire et le prince et la multitude qu'il gouverne.

Avant de s'en aller Moïse parla aux enfants d'Israël, comme l'Éternel lui avait commandé. Il leur rappela la conduite merveilleuse de Dieu à leur égard, leur expliqua sa loi, leur fit connaître ses nouvelles ordonnances et les exhorta à lui être fidèles. « Vous n'ajouterez rien, dit-il, à ce que je vous ordonne, et vous n'en retrancherez rien, afin de garder les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous prescris. Vous les observerez et les garderez ; car telle sera votre sagesse et votre intelligence devant les peuples. Quand ils entendront tous ces préceptes ils diront : Cette grande nation n'est qu'un peuple sage et intelligent. En effet où est la nation, si grande qu'elle soit, qui ait des dieux si près d'elle, comme Jéhova, notre Dieu, chaque fois que nous l'invoquons ? Où est la nation, si illustre qu'elle soit, qui ait des lois et des jugements justes comme toute cette doctrine que je mets aujourd'hui devant vos yeux ?

« Observe-toi donc et garde bien soigneusement ton âme, de peur que tu n'oublies les paroles que tu as vues et qu'elles ne s'effacent jamais de ton cœur tous les jours de ta vie.

Tu les enseigneras à tes fils et aux fils de tes fils ; tu leur diras le jour que tu parus devant l'Éternel ton Dieu, en Horeb, quand l'Éternel me parla, disant : Assemble le peuple, et je leur ferai entendre mes paroles, afin qu'ils apprennent à me craindre tous les jours qu'ils vivront sur la terre et afin qu'ils l'apprennent aussi à leurs enfants. Et vous vous approchâtes du pied de la montagne, et la montagne brûlait jusqu'au ciel, et les ténèbres, et les nuages, et l'obscurité la couvraient. Et l'Éternel, votre Dieu, vous parla du milieu du feu. Vous avez entendu la voix de ses paroles, mais vous n'avez vu aucune forme. Et il vous déclara lui-même son alliance qu'il vous a commandé d'observer, savoir, les dix paroles qu'il écrivit sur deux tables de pierre. »

Moïse prédit au peuple ce qui lui arriverait dans l'avenir, comment ils seraient dispersés parmi les nations s'ils s'éloignaient de l'Éternel. « Mais lorsque vous y chercherez l'Éternel, votre Dieu, vous le trouverez, si toutefois vous le cherchez de tout votre cœur et de toute votre âme. Lorsque tu seras dans l'angoisse et que toutes ces choses te seront arrivées, dans les derniers jours tu reviendras à l'Éternel, ton Dieu, et tu écouteras sa voix ; car l'Éternel, ton Dieu, est un Dieu de miséricorde ; il ne t'abandonnera point, il ne te détruira point entièrement, il n'oubliera point l'alliance qu'il a jurée à tes pères.

« Car interroge les jours qui ont été avant toi, depuis le jour que Dieu a créé l'homme sur la terre et depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, s'il s'est fait une chose aussi grande ou si jamais on a ouï qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu, parlant du milieu du feu, comme vous avez entendu, et qu'il ait vécu ; ou qu'un Dieu ait entrepris d'aller et de se choisir une nation du milieu des nations par des épreuves, des signes et des miracles, par des combats, par une main puissante, par un bras étendu, par de grandes terreurs, comme l'Éternel, votre Dieu, a fait pour vous en Égypte devant tes yeux ?

« Tu l'as vu, afin que tu saches que Jéhova est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que lui. Il t'a fait entendre sa voix du ciel pour t'instruire, et sur la terre il t'a fait voir son



feu terrible; et tu as ouï ses paroles du milieu du feu, parce qu'il a aimé tes pères et choisi leur race après eux; et il t'a fait sortir de l'Égypte, marchant devant toi en sa puissance, pour chasser devant ta face de très-grandes nations, plus fortes que toi, pour t'introduire en leur terre et te la donner en héritage, comme tu le vois en ce jour. Sache donc aujourd'hui et grave en ton cœur que Jéhova est Dieu, et dans les hauteurs du ciel, et dans les profondeurs de la terre, et qu'il n'en est point d'autre <sup>1</sup>. »

« Écoute, Israël, dit-il encore, Jéhova, notre Dieu, Jéhova est un. Et tu aimeras Jéhova, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force. Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront dans ton cœur; tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras et assis en ta maison, et marchant dans le chemin, et avant de dormir, et à ton réveil. Tu les lieras comme un signe dans ta main, tu les suspendras comme un souvenir devant tes yeux, tu les écriras sur le seuil de ta maison et sur tes portes <sup>2</sup>. »

Après de nouveaux avis pour les prémunir contre le commerce avec les peuples païens et contre l'idolâtrie, après leur avoir rappelé de nouveau les bienfaits du Seigneur, il s'écrie : « Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, et que tu marches dans ses voies, et que tu l'aimes, et que tu serves l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme; que tu gardes les commandements de l'Éternel et ses ordonnances que je te prescris en ce jour, afin que tu sois heureux ? Regarde : à Jéhova, ton Dieu, est le ciel, et les cieus des cieus, et la terre, et tout ce qui est dessus. Et cependant Jéhova a chéri de préférence tes pères; il les a aimés tellement qu'il a choisi leur race, après eux vous-mêmes, d'entre toutes les nations, comme on le voit en ce jour. Ayez donc soin de circoncire votre cœur et ne vous endurecissez pas davantage, parce que Jéhova, votre Dieu, c'est lui le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs; le Dieu grand, et puissant, et terrible, qui n'a point égard

aux personnes ni aux présents, qui fait justice à l'orphelin et à la veuve, qui aime l'étranger et lui donne la nourriture et le vêtement. Vous aimerez donc aussi l'étranger, parce que vous avez été vous-mêmes étrangers dans la terre d'Égypte. C'est Jéhova, ton Dieu, que tu craindras, c'est lui que tu serviras, c'est à lui que tu t'attacheras; c'est en son nom que tu jureras. C'est lui ta gloire, lui ton Dieu, lui qui a fait pour toi ces merveilles si grandes et si terribles dont tes yeux ont été témoins. Tes pères descendirent en Égypte au nombre de soixante-dix, et voilà que maintenant Jéhova, ton Dieu, t'a multiplié comme les étoiles du ciel <sup>1</sup>. »

L'homme de Dieu, embrassant à la fois le passé, le présent et l'avenir, rappelle au peuple la grande promesse du Rédempteur; promesse faite dès le temps d'Adam et d'Ève, au paradis, après leur chute; promesse confirmée aux patriarches avant et après le déluge; promesse qui était l'âme de l'ancienne alliance, comme le Rédempteur promis est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute la religion, depuis la chute de nos premiers pères jusqu'au jugement dernier.

« L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi; c'est lui que vous écouterez; selon que tu as demandé à l'Éternel, ton Dieu, en Horeb, au jour de l'assemblée, et que tu as dit : Que je n'entende plus désormais la voix de l'Éternel, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible, de peur que je ne meure. Et l'Éternel me dit : Ils ont bien parlé. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche; c'est lui qui leur dira tout ce que je lui ordonnerai; et quiconque n'écouterait point les paroles qu'il dira en mon nom, moi j'en poursuivrai la vengeance <sup>2</sup>. »

Ce prophète comme Moïse; ce prophète qui, comme Moïse, commande à la nature en maître; qui, comme Moïse, est le médiateur d'une alliance avec Dieu; qui, comme Moïse, forme un nouveau peuple, avec un nouveau sacerdoce, une nouvelle législation, c'est le Fils de l'homme, à qui Moïse et Élie rendent

<sup>1</sup> Deut., 4. — <sup>2</sup> Ibid., 6, 4-9.

<sup>1</sup> Deut., 10, 12-22. — <sup>2</sup> Ibid., 17, 15-19.

hommage sur le Thabor, et dont l'Éternel a dit : « Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Et, pour n'avoir pas voulu l'entendre, les Juifs sont accablés depuis dix-huit siècles de la vengeance divine.

Moïse dit encore : « Le commandement que je te prescriis en ce jour n'est ni au-dessus de toi, ni loin de toi; il n'est point dans le ciel, en sorte que tu puisses dire : Qui de nous peut monter au ciel et nous apporter ce commandement, afin que nous l'entendions et que nous l'accomplissions par nos œuvres? Il n'est point au delà de la mer pour que tu t'excuses, disant : Qui de nous pourra passer la mer pour l'apporter jusqu'à nous, afin que, l'ayant entendu, nous puissions faire ce qui est ordonné? Mais ce commandement est tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu l'accomplisses. Regarde : j'ai mis aujourd'hui devant toi la vie et les biens, et la mort et les maux; car je t'ai ordonné d'aimer l'Éternel, ton Dieu, de marcher dans ses voies, d'observer ses préceptes, ses cérémonies et ses ordonnances, afin que tu vives, et qu'il te multiplie, et qu'il te bénisse dans la terre que tu vas posséder <sup>1</sup>.

« Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je t'ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction; choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité, afin que tu aimes l'Éternel, ton Dieu, et que tu obéisses à sa voix, et que tu lui demeures attaché <sup>2</sup>. »

Moïse alla donc et proféra ces paroles devant tout Israël : « J'ai cent vingt ans aujourd'hui; je ne puis plus sortir et entrer; de plus, l'Éternel m'a dit : Tu ne passeras point le Jourdain. L'Éternel, ton Dieu, lui-même passera devant toi; lui-même il exterminera devant toi ces nations, et tu les posséderas. Josué marchera devant toi, selon que l'Éternel l'a ordonné. Courage et fermeté! Ne craignez point, ne tremblez pas à leur aspect; car l'Éternel, ton Dieu, lui-même marchera avec toi, et il ne détournera point la main ni ne t'abandonnera. »

Et Moïse appela Josué et lui dit devant tout Israël : « Sois ferme et courageux, car tu in-

troduiras ce peuple dans la terre que l'Éternel a juré à ses pères de lui donner, et tu la partageras au sort entre les tribus. L'Éternel lui-même, qui marche devant ta face, sera avec toi. Il ne détournera point sa main, il ne t'abandonnera point; ne crains pas, ne te laisse point abattre. »

Et Moïse écrivit cette loi, et il la donna aux prêtres, enfants de Lévi, qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel, ainsi qu'à tous les anciens d'Israël; et il leur ordonna disant : « Après sept ans, dans l'année de la rémission et en la solennité des Tabernacles, quand tous les enfants d'Israël paraîtront devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi, tu liras cette loi devant tout Israël, à leurs oreilles, tout le peuple étant assemblé, et les hommes et les femmes, les enfants et l'étranger qui est dans tes portes, afin qu'ils écoutent et qu'ils apprennent à craindre l'Éternel, votre Dieu, à observer et accomplir toutes les ordonnances de cette doctrine, et que leurs enfants mêmes, qui maintenant l'ignorent, puissent entendre, et qu'ils craignent l'Éternel, votre Dieu, tous les jours que vous vivrez sur la terre que vous allez posséder quand vous aurez passé le Jourdain. »

Et l'Éternel dit à Moïse : « Voilà que les jours de ta mort sont proches; appelle Josué, et présentez-vous tous deux devant le tabernacle du témoignage afin que je lui donne mes ordres. » Moïse et Josué allèrent donc se présenter devant le tabernacle du témoignage. Et l'Éternel parut là, dans la colonne de nuée qui s'arrêta à l'entrée du tabernacle; et l'Éternel dit à Moïse : « Voilà que tu dormiras avec tes pères, et ce peuple s'élevant en tumulte se prostituera à des dieux étrangers dans la terre où il va entrer pour y habiter. Il me délaissera et rendra vaine l'alliance que j'ai établie avec lui; et ma fureur s'embrasera contre lui en ce jour, et je le délaisserai, et je lui cacherai ma face; et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : N'est-ce point parce que Dieu n'est pas avec moi que ces maux m'ont envahi? Et moi je cacherai et je cèlerai ma face en ce jour, à cause de tous les maux qu'il a faits en se tournant vers les dieux étrangers. C'est pourquoi maintenant écrivez-vous

<sup>1</sup> Deut., 30, 11-17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 30, 19 et 20.



ce cantique et apprenez-le aux enfants d'Israël, et mettez-le dans leur bouche, afin que ce chant me soit un témoin parmi les enfants d'Israël. »

Avec ce cantique Moïse acheva d'écrire les tables de la loi dans un livre qu'il remit entre les mains des prêtres, avec ordre de le placer à côté de l'arche d'alliance, afin qu'il fût un témoignage contre Israël. « Car je connais ton obstination et ta tête inflexible. Moi vivant encore et marchant avec vous, vous avez toujours murmuré contre l'Éternel ; combien plus quand je serai mort ! Rassemblez-moi tous les anciens de vos tribus et vos magistrats, et je leur dirai ces paroles et j'invoquerai contre eux le ciel et la terre. »

Moïse prononça donc aux oreilles de tout le peuple d'Israël les paroles de ce cantique et le récita jusqu'à la fin.

« Cieux, prêtez l'oreille, je vais parler ; terre, écoute les paroles de ma bouche.

« Que ma doctrine s'assemble en gouttes comme la pluie ; que ma parole distille comme la rosée, comme la pluie douce sur l'herbe, comme une ondée sur le gazon ; car j'invoquerai le nom de Jéhova. Rendez gloire à notre Dieu.

« Roc immuable, ses œuvres sont parfaites ! toutes ses voies, le jugement même ! C'est un Dieu fidèle et sans iniquité ; il est juste et droit.

« La corruption de ses enfants retombe-t-elle sur lui ? Nullement, mais sur eux-mêmes. A eux la honte, génération revêche et perverse.

« Voilà ta reconnaissance envers Jéhova, peuple insensé et stupide ! N'est-ce pas lui ton père, lui qui t'a racheté, lui qui t'a fait, lui qui t'a constitué ?

« Souviens-toi des jours de l'antiquité, considère les années des générations et des générations. Interroge ton père, et il t'annoncera ; tes vieillards, et ils te diront :

« Quand le Très-Haut instituait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël.

« Car la part de Jéhova est son peuple, Jacob est la portion de son héritage.

« Il le trouva dans une terre déserte, dans

un lieu d'horreur et de vaste solitude ; il le conduisit çà et là, et il l'instruisit, et il le garda comme la prunelle de son œil.

« Comme l'aigle qui provoque ses petits à voler et plane autour d'eux, il a étendu ses ailes ; il l'a pris et enlevé sur ses épaules.

« Jéhova seul le conduisait ; nul dieu étranger n'était avec lui. Il le voitura par-dessus les hauteurs de la terre, le nourrit du fruit des champs, lui fit recueillir le miel du rocher et l'huile de la pierre la plus dure ;

« Le beurre des troupeaux et le lait des brebis, avec la graisse des agneaux et des bœufs de Basan, avec la chair des chevreux et la fleur du froment ; il l'abreuva du sang le plus pur de la vigne.

« Le peuple bien-aimé s'engraissa et il regimba ; engraisé, rassasié, plein d'embonpoint, il a délaissé le Dieu qui l'a fait et dédaigné le roc de son salut.

« Ils l'ont provoqué par des êtres étrangers, et ils ont excité sa colère par des abominations.

« Ils ont sacrifié aux démons, à des *non-dieux*, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, à des nouveaux venus d'un jour, que ne craignaient point vos pères.

« Le roc qui t'a engendré<sup>1</sup> tu l'as perdu de souvenir, tu as oublié le Dieu ton Créateur !

« Jéhova le vit, son courroux s'est ému ; provoqué par ses fils et par ses filles il a dit : Je leur cacherai ma face, je contemplerai leur fin ; car c'est une race perverse, des enfants infidèles.

« Ils m'ont provoqué par des *non-dieux*, ils m'ont irrité par leurs êtres de néant ; je les provoquerai aussi par un *non-peuple*, je les irriterai aussi par une nation insensée.

« Un feu s'est allumé dans ma colère ; il brûlera jusque dans le fond des enfers, il dévorera la terre avec ses germes, il consumera les fondements des montagnes.

« J'assemblerai sur eux les maux, j'épuiserai sur eux mes flèches ; ils seront en proie à la famine, dévorés par la fièvre et des contagions envenimées ; j'enverrai contre eux la dent des bêtes féroces et le venin brûlant de ceux qui rampent dans la poussière.

<sup>1</sup> Comme le roc engendre un fleuve.

« Le glaive les dévastera au dehors, au dedans l'épouvante, l'adolescent et la vierge, l'enfant à la mamelle et l'homme à cheveux blancs.

« Je disais : Je les exterminerai, j'anéantirai leur mémoire du milieu des hommes.

« Mais, à cause de la fureur de l'ennemi, j'ai différé, de peur que leurs adversaires ne s'enorgueillissent et ne disent : C'est notre main puissante, et non Jéhova, qui a fait toutes ces choses.

« Car c'est une nation qui n'a ni sens ni intelligence. S'ils étaient sages ils y réfléchiraient, ils considéreraient la fin.

« Comment un seul en poursuit-il mille et deux mettent-ils en fuite des myriades ? N'est-ce pas parce que Celui qui les protégeait comme un roc les a vendus et que Jéhova les a livrés en proie !

« Car le roc qui nous protège n'est pas comme le leur ; nos ennemis mêmes peuvent en être juges.

« Mais leur vigne est de la vigne de Sodome<sup>1</sup>, du terroir de Gomorre ; leur raisin est un raisin de fiel ; leurs grappes ne sont qu'amertume ; leurs vin est l'écume des dragons et le venin mortel des aspics.

« N'est-il pas renfermé dans mes secrets, scellé dans mes trésors ? A moi la vengeance, à moi de leur rendre au temps que leur pied chancellera ! Le jour de la perdition est proche et l'avenir se hâte pour eux.

« Car Jéhova jugera son peuple ; il aura pitié de ses serviteurs ; il verra que leur main est défaillante, que le plus en assurance a succombé aussi bien que le reste.

« Et il dira : Où sont leurs dieux sur lesquels ils s'appuyaient comme sur un roc, qui mangeaient la graisse de leurs victimes et buvaient le vin de leurs libations ? Qu'ils se lèvent, qu'ils viennent à votre secours, qu'ils vous protègent dans votre détresse !

« Reconnaissez maintenant que c'est moi, moi seul, et qu'il n'y a point de Dieu à côté de moi. C'est moi qui tue et moi qui fais vivre, c'est moi qui frappe et moi qui guéris ; nul ne délivre de ma main.

<sup>1</sup> Aujourd'hui encore il croît dans les environs de la mer Morte une espèce de plante ou de vigne dont les grappes produisent un suc très-vénéneux.

« Je lève ma main vers les cieux et je dis : Aussi vrai que je vis dans l'éternité !

« Si j'aiguise la foudre de mon épée, si mon bras s'arme du jugement, je me vengerai de mes ennemis ; je payerai leur salaire à ceux qui me haïssent.

« J'enivrerai mes flèches de sang, mon épée dévorera leur chair ; les uns seront livrés à la mort, les autres, la tête nue, iront en captivité.

« Nations ! louez son peuple, parce qu'il vengera le sang de ses serviteurs, qu'il tirera vengeance de ses ennemis et qu'il sera propice à la terre de son peuple. »

Moïse vint donc et récita toutes les paroles de ce cantique aux oreilles du peuple, lui et Josué, fils de Nun.

Et Israël chanta dès lors, avec sa future histoire, celle des grandes nations de la terre. Pour lui, comblé de bienfaits, et cependant ingrat et rebelle, il sera châtié ; mais l'Éternel ne l'exterminera point ; une bénédiction finale lui est réservée. Les nations, qui, en exécutant les desseins de Dieu à l'égard de son peuple, s'en attribuaient la gloire et ne se proposaient que leur ambition à satisfaire, seront visitées à leur tour ; le carnage, la captivité, la mort les attendent ; aucun espoir ne leur est laissé. Et, de fait, où sont maintenant les Assyriens de Nabuchodonosor, les Mèdes et les Perses d'Assuérus, les Grecs d'Alexandre, les Romains de César ? Ils ont disparu avec leurs vastes empires, tandis qu'après trente et quarante siècles Israël est encore là pour redire son cantique.

Lorsque Moïse eut achevé de dire ces choses à tout Israël il conclut : « Appliquez vos cœurs à toutes les paroles que je vous donne en témoignage aujourd'hui, afin que vous ordonniez à vos fils de garder et d'accomplir tout ce qui est écrit dans cette loi ; car ce n'est pas une parole vaine pour vous ; c'est votre vie, c'est elle qui prolongera vos jours dans la terre que vous allez posséder au delà du Jourdain. »

Le même jour l'Éternel dit à Moïse : « Monte sur la montagne d'Abarim, sur la montagne de Nébo, qui est dans la terre de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde la terre de Chanaan que je donnerai aux fils d'Israël pour la



posséder ; et meure sur la montagne, après y être monté, et sois réuni à ton peuple, comme ton frère Aaron mourut sur la montagne de Hor et a été réuni à son peuple, parce que vous avez prévariqué contre moi aux eaux de Contradiction, en Cadès, du désert de Tsin, et vous ne m'avez pas sanctifié parmi les enfants d'Israël. Tu verras la terre que je leur donnerai, mais tu n'y entreras pas <sup>1</sup>. »

Moïse, comme un père sur le point de quitter sa famille, donna sa bénédiction à chaque tribu et termina par ces mots : « Nul n'est semblable à ton Dieu, ô Israël ; il monte les cieus comme un char pour venir à ton secours ; sa gloire resplendit dans les nuées ; sa demeure est l'éternité, les siècles sont sous sa main. Il chassera l'ennemi devant ta face et dira : Sois exterminé ! Israël habitera en assurance ; la fontaine de Jacob coulera seule dans une terre de froment et de vin ; les cieus qui le couvrent distilleront la rosée. Bienheureux es-tu, ô Israël ! Qui est semblable à toi, peuple sauvé par Jéhova ? Il est le bouclier de ta défense, il est le glaive de ta gloire ; tes ennemis auront le démenti en toi ; tu marcheras sur leurs hauteurs <sup>2</sup>. »

Et Moïse monta des plaines de Moab sur la montagne de Nébo, au sommet du Phasga, vis-à-vis de Jéricho ; et l'Éternel lui montra toute la terre de Galaad, jusqu'à Dan, et tout Nephthali, et la terre d'Éphraïm et de Manassé, et toute la terre de Juda, jusqu'à la mer occidentale et la région du midi, et la plaine de Jéricho, la ville des Palmes, jusqu'à Ségor. Et l'Éternel lui dit : « Voici la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : Je la donnerai à ta postérité. Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas. » Et Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, dans la terre de Moab, par le commandement de l'Éternel. Et il l'ensevelit dans la vallée de la terre de Moab, en face de Phogor, et aucun homme n'a connu le lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour. Moïse avait cent vingt ans quand il mourut ; ses yeux ne s'étaient point obscurcis, sa force ne l'avait point quitté. Et les fils d'Israël le pleurèrent dans la plaine de

Moab durant trente jours <sup>1</sup>. Aujourd'hui encore les restes dispersés d'Israël pleurent chaque année la mort de Moïse.

Nul homme semblable à Moïse dans les annales du genre humain. A travers trente et quarante siècles, un peuple humainement inexplicable en rappelle continuellement la naissance, la vie, la mort, les prodiges, les lois, dans ses fêtes, ses usages, ses cérémonies, en lit le code avec un tel respect qu'il y a compté toutes les lettres. Les chrétiens, qui depuis dix-huit cents ans forment la portion la plus éclairée et la plus illustre de l'humanité, le célèbrent comme le médiateur de l'ancienne alliance, comme le grand envoyé de Dieu pour raffermir la vérité dans le monde et le préparer à la venue du Rédempteur. Les Arabes, les Turcs, les Persans le révèrent comme un prophète du Très-Haut. Les Grecs et les Romains, quoique généralement peu exacts en fait d'histoire, s'accordent néanmoins, ainsi que nous l'avons vu, à nous le représenter comme un personnage extraordinaire et comme le législateur des Hébreux.

Ce que n'a fait nul législateur humain, rappeler aux hommes la première de toutes les vérités, qu'il existe un Être suprême, Créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses ; leur prescrire avant tout le premier de tous les devoirs, d'adorer ce Dieu souverain et de ne servir que lui ; soumettre à ses lois adorables la nation comme l'individu le roi comme l'esclave ; constituer un peuple avec ses dogmes ; promener ce peuple, le secouer parmi l'univers comme un flambeau qui ne saurait s'éteindre ; conserver de cette sorte au genre humain la sagesse, la raison, la dignité, la religion véritable, voilà ce que Moïse a fait, ou plutôt voilà ce qu'a fait par Moïse Dieu lui-même. Après le Christ rien n'a paru sur la terre d'aussi grand que Moïse. Moïse et le Christ, Dieu seul pouvait nous montrer cela.

Nul homme ne s'oublia autant lui-même pour servir les hommes. Il n'y a rien de plus ingrat envers Moïse que le peuple juif ; il

<sup>1</sup> Deut. 32. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 33.

<sup>1</sup> Deut., 34.

n'y a rien de meilleur envers le peuple juif que Moïse. On n'entend partout que des murmures. Des menaces il passe aux effets. Tout le peuple criait et voulait le lapider ; mais, pendant cette fureur, il plaide sa cause devant Dieu qui voulait le perdre. « Je les frapperai de peste et je les exterminerai, et je te ferai prince d'une grande nation plus puissante que celle-ci. — Oui, Seigneur, répondit Moïse, afin que les Égyptiens blasphèment contre vous. Glorifiez plutôt votre puissance, ô Dieu patient et de grande miséricorde, et pardonnez à ce peuple selon vos bontés infinies. » Il ne répond pas seulement aux promesses que Dieu lui fait, occupé du péril de ce peuple ingrat et s'oubliant toujours lui-même ; bien plus il se dévoue pour eux : « Seigneur, ou pardonnez-leur ce péché, ou effacez-moi de votre livre. »

Et après tant de travaux, après qu'il a supporté l'ingratitude de ce peuple durant quarante ans pour le conduire en la Terre promise, il en est exclu ; Dieu le lui déclare, ajoutant que cet honneur était réservé à Josué. Quant à Moïse il lui dit : « Ce ne sera pas vous qui introduirez ce peuple dans la terre que je lui donnerai. » Comme s'il lui disait : « Vous en aurez le travail et un autre le fruit. » « Dieu lui déclare sa mort prochaine ; Moïse, sans s'étonner et sans songer à lui-même, le prie seulement de pourvoir au peuple. Que le Dieu de tous les esprits donne à cette multitude un conducteur qui puisse marcher devant elle, qui la mène et la ramène, de peur que le peuple du Seigneur ne soit comme des brebis sans pasteur.

Dieu lui ordonne une grande guerre en ces termes : « Tu vaincras le peuple des Madianites, et puis tu mourras. » Il veut lui faire savoir qu'il ne travaille pas pour lui-même et qu'il est fait pour les autres. Aussitôt, et sans dire un mot sur sa mort prochaine, Moïse donne ses ordres pour la guerre et l'achève tranquillement.

Il emploie le peu de vie qui lui reste à enseigner le peuple et à lui donner les instructions qui composent le livre du Deutéro-

nome, et puis il meurt sans aucune récompense sur la terre, dans un temps où Dieu les donnait si libéralement. Aaron a les sacerdoce pour lui et pour sa postérité ; Caleb et sa famille sont pourvus magnifiquement ; les autres reçoivent d'autres dons ; Moïse, rien ; on ne sait ce que devient sa famille. C'est un personnage public né pour le bien de l'univers<sup>1</sup>.

Il meurt, cet homme à qui Dieu parlait face à face comme un ami à son ami ; il meurt, et de quelle mort ? A la vue du peuple qu'il a sauvé il monte sur la montagne, accompagné, suivant la tradition hébraïque, de Josué, son successeur, du grand-prêtre Éléazar et du conseil des anciens<sup>2</sup>. Arrivé au sommet, Dieu lui fait voir l'héritage de promesse. Mais ce qui le rend heureux ce n'est pas tant ce qu'il voit que Celui qui le lui montre. Autrefois il avait demandé à contempler sa gloire ; il lui avait répondu : « Nul ne me verra qu'il ne meure. » Son vœu est sans doute accompli alors ; il vit Dieu et mourut. Son âme, unie sans intermédiaire à Celui qui est, se détacha de son enveloppe mortelle. Il mourut ainsi, non pas de mort, mais de vie, aimé de Dieu et des hommes<sup>3</sup> : aimé de Dieu qui l'appelait son ami ; aimé de Dieu qui ensevelit son corps par le ministère du chef de ses anges<sup>4</sup> ; aimé du Christ qui, avant le jour des jours, lui ressuscitera ce corps glorieux et immortel, s'entretiendra avec lui, sur la montagne sainte, du mystère de l'éternelle miséricorde, et entrera avec lui triomphant au plus haut des cieux ; aimé des hommes, à qui Dieu cache le lieu de sa sépulture, de peur que, dans l'excès de leur reconnaissance, ils ne fassent de lui un dieu ; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent ce qu'ils ont de plus précieux, la raison et la religion véritables ; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent de savoir d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être.

<sup>1</sup> Bossuet, *Polit. tirée de l'Écrit. sainte*, 1. 3. —  
<sup>2</sup> Jos., *Ant.* 1. 4, c. 8, in fine. — <sup>3</sup> Eccl. 45. — <sup>4</sup> Ép. de S. Jude, 9.



## LIVRE NEUVIÈME

DE 1451 A 1424 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Josué ou le Jésus du peuple d'Israël, figure du Jésus de l'humanité entière.**

Moïse, fidèle intendant de toute la maison de Dieu, est allé recevoir du Maître sa récompense. Cette maison, qui est le peuple d'Israël, il l'a laissée sous la direction de deux pouvoirs, l'un spirituel, Éléazar, l'autre temporel, Josué. Ces deux pouvoirs, distincts l'un de l'autre, découlent par lui de la source première, qui est Dieu, son Verbe, Pontife éternel et Prince des rois de la terre <sup>1</sup>.

La puissance spirituelle dirige les esprits vers la fin pour laquelle Dieu a créé tout l'homme; la puissance temporelle veille sur les corps pour en conserver la santé et la sécurité, afin que l'homme puisse plus librement poursuivre sa fin dernière. Comme la fin pour laquelle est fait le corps est subordonnée à celle pour laquelle est fait l'esprit, les puissances qui dirigent vers l'une et l'autre fin sont naturellement subordonnées l'une à l'autre dans la même proportion.

Telle est la doctrine chrétienne sur la subordination entre les deux puissances; et il est à remarquer que les docteurs qui s'expriment là-dessus de la manière la plus formelle sont saint Thomas, Alexandre de Halès, Hugues de Saint-Victor, la gloire de l'ancienne école de Paris, et Yves de Chartres, la gloire et le modèle de l'épiscopat français dans le onzième siècle <sup>2</sup>.

Ce dernier écrivait à Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre: « Rien ne s'administre bien si l'empire et le sacerdoce ne sont pas d'accord.

Nous avertissons donc et nous conjurons Votre Altesse de laisser un libre cours à la parole de Dieu dans le royaume qui vous a été confié, et de vous rappeler toujours que le royaume de la terre doit être soumis au royaume céleste, qui a été confié à l'Église; car, de même que les sens doivent être soumis à la raison, de même aussi la puissance temporelle doit être soumise au gouvernement ecclésiastique. Ce que devient le corps quand il n'est plus régi par l'âme, la puissance terrestre le devient lorsqu'elle n'est plus éclairée et dirigée par l'enseignement de l'Église; et comme le royaume du corps est en paix lorsque la chair ne réside plus à l'esprit, de même aussi le royaume du monde se possède en paix lorsqu'il ne cherche plus à résister au royaume de Dieu <sup>1</sup>. »

Cette doctrine, les docteurs français ne l'ont point inventée, mais reçue de plus haut. Saint Isidore de Péluse l'enseignait au cinquième siècle, saint Grégoire de Nazianze au quatrième <sup>2</sup>; bien plus, on en voit le germe se développant dès le premier. Dans une lettre qui suppose le temple des Juifs encore debout, les sacrifices d'animaux s'y offrant encore, qui paraît ainsi avoir été écrite avant la ruine de Jérusalem, il est dit: « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du

<sup>1</sup> Hébr., 7. Apocal., 1, 5. — <sup>2</sup> S. Th., *Summa*, 22 q., 60, a. 6, ad 3. Alens., part. 3, quæst. 40, membr. 2. Hugues Victorin, l. 2, de *Sacram. fid. Christ.*, part., c. 4.

<sup>1</sup> Yves de Chartres, ép. 51, ad Henric., *Angliæ regem*. — <sup>2</sup> S. Isid. de Pél., l. 3, ép. 249. S. Grég. de Naz., *Orat. ad Cives et Præfectum*.

corps et les chrétiens par toutes les cités du monde. L'âme demeure dans le corps sans être du corps ; les chrétiens demeurent dans le monde sans être du monde. L'âme invisible habite le corps visible comme une citadelle ; bien qu'on voie les chrétiens dans le monde, on ne voit pas néanmoins l'esprit de religion qui les anime. La chair hait l'âme et lui fait la guerre sans qu'elle en ait reçu aucun mal, mais parce qu'elle ne lui permet pas de s'abandonner aux voluptés ; le monde hait les chrétiens sans en avoir reçu aucun mal, mais parce qu'ils sont opposés aux plaisirs. L'âme chérit le corps qui la hait, et les chrétiens aiment ceux qui les haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui conserve le corps même ; les chrétiens sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le monde <sup>1</sup>. »

« Cette dernière idée est aussi frappante de clarté que belle d'expression. En effet qui ne conviendra que la vérité, la religion, la morale, la justice, c'est la vie, c'est l'âme de la société temporelle ? Sans la justice, la morale, la religion, la vérité, la société temporelle ne serait qu'un cadavre. Or la société chrétienne, l'Église catholique, c'est la religion, la morale, la justice, la vérité, non-seulement faite homme, mais société. L'Église, la société chrétienne, voilà donc l'âme du genre humain ; sans elle ce grand corps s'en irait en pourriture.

C'est le fond de ce qu'on appelle théocratie. Ce mot veut dire *gouvernement de Dieu* ; constitution politique où Dieu est ce qu'il est en effet, le premier souverain ; sa raison manifestée aux hommes, la loi fondamentale qui légitime les lois et les souverains secondaires ; ses ministres, les interprètes nés de cette loi souveraine. La théocratie suppose que, si l'homme a droit de commander à la bête, Dieu seul a le droit de commander à l'homme ; que la loi de Dieu ou la religion est la loi mère et règle de toutes les autres ; que les ministres de la religion sont les interprètes de la religion ; ce qui n'empêche point que, sous la loi de Dieu ainsi interprétée et sans

autre dépendance, les choses humaines se gouvernent avec une autorité souveraine, soit par un seul, soit par plusieurs. Il n'est pas impossible qu'aujourd'hui encore certains esprits trouvent cette manière de constitution à la fois simple et grande. Quoi qu'il en soit, telles étaient la constitution et la croyance de toute l'antiquité.

Tous les écrivains modernes sont d'accord là-dessus.

Le berceau du genre humain, la patrie des nations, c'est l'Asie. Là ont vécu les patriarches Adam, Noé, Abraham, Moïse ; leur souvenir y est encore vivant. C'est de là que sont sorties, avec les traditions paternelles, toutes ces grandes familles qui ont peuplé l'univers. Pour connaître donc la croyance primitive et commune de l'humanité entière en fait de gouvernement, il n'y a qu'à consulter l'Asie. Or, dit un savant non suspect en ce point, « l'idée de la religion est comme l'idée centrale de l'Orient ; art, État, industrie, tout s'est formé autour de la religion, par la religion. Aussi examinez les arts de l'Orient, vous ne leur trouverez jamais un but ou un caractère individuel. L'État est une théocratie avouée ; toutes les lois civiles et politiques sont en même temps des lois religieuses, et l'industrie est si bien au service ou sous la domination de la religion que des codes à la fois politiques et religieux lui tracent d'avance et ses procédés et ses limites <sup>1</sup>. »

« Les Égyptiens, dit un autre savant, étaient un peuple de prêtres ; non qu'on n'y trouvât point d'autres castes reconnaissables par leur isolement, mais, chez eux, tout avait le sacerdoce pour principe, partout prédominaient l'esprit et l'influence des prêtres. Il en était de même chez les Indiens. Les Juifs nous offrent le spectacle d'une théocratie complète. Dans notre Occident ce caractère sacerdotal apparaît chez les Étrusques dans toute leur organisation sociale. Ce principe est également visible dans les premiers temps de l'histoire de Rome ; seulement il avait pris une direction différente quand les patriciens surent unir entre leurs mains, aux privilèges sacerdotaux, le pouvoir suprême

<sup>1</sup> Lettre à Diognète, parmi les Œuvres de S. Justin.

<sup>1</sup> Cousin, leç. 2, 1828.



de juges et de chefs militaires. L'époque héroïque des Grecs fut également précédée par une époque sacerdotale <sup>1</sup>. »

Enfin l'un des chefs de ce qu'on est convenu d'appeler philosophes du dix-huitième siècle a dit en général : « Les hommes n'eurent point d'abord d'autres rois que les dieux, ni d'autre gouvernement que le théocratique. Ils firent le raisonnement de Caligula <sup>2</sup>, et alors ils raisonnaient juste. Il faut une longue altération de sentiments et d'idées pour qu'on puisse se résoudre à prendre son semblable pour maître et se flatter qu'on s'en trouvera bien <sup>3</sup>. »

Ce que le sentiment unanime des modernes savants nous met déjà hors de doute, il est facile de s'en convaincre en détail par l'histoire de chaque peuple.

A l'extrémité de l'Orient apparaît un empire immense, fondé un des premiers après le déluge et qui depuis a subsisté sans interruption jusqu'à nos jours : c'est la Chine. Son caractère dominant est la vénération pour les ancêtres. Dieu, qui dès ce monde récompense les nations de ce qu'elles peuvent avoir de bon, a sans doute voulu récompenser la piété filiale de la nation chinoise en la faisant vivre si longtemps sur la terre que la Providence lui a donnée. Confucius y est révérend comme le législateur de l'empire. Or nous avons vu, au septième livre, comment ce sage fait dériver de Dieu et le gouvernement et ses lois. C'est le Ciel qui donne l'empire à qui il veut ; c'est le Ciel qui change les dynasties. Ces maximes reviennent sans cesse dans son livre. Voici, d'un autre côté, comment s'opéra, suivant un historien de la Chine, la déchéance de la dynastie de Hia, ou la plus ancienne. Le dernier roi s'étant livré à toutes sortes de débauches et négligeant complètement les affaires, le grand-prêtre prit entre ses mains les lois de l'empire et lui

fit, les larmes aux yeux, des représentations ; mais, n'ayant pas été écouté, il se retira chez le prince de Chang, qui devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle <sup>4</sup>.

De la Chine passons au Japon, à l'Inde et au reste de l'Asie.

Depuis environ l'an 660 avant Jésus-Christ, époque où il fut fondé par Syn-Mu, jusque vers l'an 1590 de l'ère chrétienne, l'empire japonais était gouverné par un pontife ou daïro qui réunissait en sa personne la double autorité religieuse et civile. Vers la fin du seizième siècle Taïko-Sama, lieutenant général de l'empire, s'empara de l'autorité civile et fut ainsi le premier des empereurs séculiers ou cubos qui fixèrent leur résidence à Jeddo, tandis que les daïros ou empereurs ecclésiastiques continuèrent d'habiter Méaco. Malgré cette révolution, aujourd'hui encore l'empereur séculier est obligé de rendre à l'autre une sorte d'hommage, comme s'il ne gouvernait qu'en qualité de son lieutenant ou de son vice-roi. Ce n'est au fond qu'une cérémonie ; mais le peuple y tient tellement que, s'il la voyait négliger, il prendrait les armes en faveur du monarque-pontife <sup>5</sup>.

Quant à l'Inde et au reste de l'Asie, non-seulement l'ordre sacerdotal, connu sous le nom de brahmanes, de bonzes, de mages et autres, y a toujours été le premier et le plus influent dans les affaires ; mais l'idée de la théocratie, l'idée d'un gouvernement divin y est si profondément enracinée que, depuis la venue de Jésus-Christ, la Divinité est censée s'incarner dans la personne de chaque dalaï-lama, grand-pontife des lamas ou prêtres des Tartares. Par suite de cette opinion ce grand-prêtre, qui depuis le treizième siècle possède un royaume indépendant au Tibet, est révérend comme une espèce de dieu ; les princes mêmes ne lui parlent qu'à genoux ; les rois ne montent sur le trône qu'après avoir reçu sa bénédiction ; l'empereur même de la Chine lui envoie des ambassadeurs et des présents.

Le penchant théocratique des nations orientales se fait voir encore dans l'empire de Mahomet. Pour les entraîner plus facilement cet

<sup>1</sup> Frédéric Schlegel, *Hist. de la Littérat. anc. et mod.*

— <sup>2</sup> Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Caligula concluait de cette analogie que les rois étaient des dieux ; l'antiquité, que les dieux étaient les rois. — <sup>3</sup> J.-J. Rousseau, *Contrat social*, l. 4, c. 8. Voir encore Rio, *Antiquités de l'esprit humain. Le Globe*, 18 avril 1829 ; le *Producteur*, n. 13, 20 et 21.

<sup>4</sup> Chou-king, addition, p. 77. — <sup>5</sup> Kämpfer, *Hist. univ.*, t. 14 et 15 de l'*Hist. mod.*, ainsi que l'*Hist. du Japon*, par le P. de Charlevoix.

homme leur commandait non point au nom de l'homme, mais au nom de Dieu, dont il se disait le prophète. Les califes, ses successeurs, étaient des pontifes-rois. Dépouillés plus tard de l'exercice du pouvoir temporel, ils demeurèrent les chefs de la religion, et en cette qualité donnaient l'investiture aux princes mahométans. Le muphti même, qui cependant n'en est qu'une ombre, rappelle encore cette prééminence du spirituel sur le temporel. C'est à lui qu'il faut s'adresser lorsqu'il s'agit de déposer un sultan ; c'est lui qui fait et signe les décrets pour la guerre et pour la paix <sup>1</sup>.

Après avoir entendu en Asie les grandes familles de la postérité de Sem, consultons en Afrique la postérité de Cham, en particulier l'Égypte et l'Éthiopie.

Dans l'Égypte, pays renommé pour la sagesse de son gouvernement, le roi, initié dans l'ordre des prêtres, s'il n'en était pas auparavant, était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration des affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés pour cela auprès de sa personne. A sa mort il était jugé sévèrement et privé des honneurs de la sépulture s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques <sup>2</sup>.

En parlant des Éthiopiens et de leur constitution politique Diodore de Sicile nous représente ainsi l'élection de leur roi et leur gouvernement : « Les prêtres choisissent d'abord parmi eux les plus recommandables pour candidats. Celui que la Divinité désigne d'une certaine manière, le peuple le prend pour roi. Dès lors on l'adore et on le vénère comme un dieu, comme ayant reçu de la Providence l'autorité souveraine. Le nouveau monarque tient une façon de vivre réglée par les lois ; il fait le reste également d'après les coutumes des ancêtres, ne répartissant ni grâces ni châtimens à qui que ce soit sinon comme il est statué par les lois primordiales. »

<sup>1</sup> Voyez les *Dictionn. de Moréri et de Trévoux*, aux mots CALIFE et MUPHTI. D'Herbelot, art. IMAM et KHALIFAH. *Hist. univ.*, t. 41. — <sup>2</sup> *Hist. univ.*, t. 2, p. 80.

Touchant la mort de ces rois, Diodore rapporte comme très-étrange une chose qui l'est en effet, et que les auteurs de l'*Histoire universelle* comptent néanmoins parmi les lois fondamentales des Éthiopiens. Les prêtres de Méroé, qui formaient l'ordre le plus élevé et le plus puissant dans toute l'Éthiopie, envoyaient au roi, quand cela leur venait à l'esprit, comme de la part des dieux, l'ordre de mourir pour le bien de ses sujets. Les rois s'y conformèrent sans résistance jusqu'à Ergamène, contemporain de Ptolémée Philadelphe, qui massacra tous les prêtres et gouverna suivant sa propre volonté <sup>1</sup>.

Jusque-là nous avons vu comment était constituée cette portion plus calme du genre humain, les races de Sem et de Cham. Interrogeons maintenant l'audacieuse race de Japhet, qui, de l'Asie, est venue faire sa patrie de l'Europe, et, de cette première émigration, a contracté je ne sais quoi de remuant et d'aventureux dans le caractère. Le premier peuple qui s'offre à nous est une colonie asiatique, mêlée de quelques émigrés d'Égypte, la Grèce.

De petites monarchies plus ou moins tempérées d'aristocratie et de démocratie, dominées surtout par le sentiment religieux, voilà ce que nous présente le plus ancien monument de la Grèce, les poésies d'Homère. Les rois y sont appelés les élèves et les ministres du Dieu suprême ; c'est lui qui les revêt de puissance et de gloire, c'est de lui qu'ils tiennent le sceptre et les lois. Les affaires courantes, ils les décident seuls ; pour celles qui sont un peu plus graves ils consultent les chefs. Dans les occasions les plus importantes ils assemblent toute l'armée, tout le peuple. On consulte publiquement les interprètes de la Divinité ; leur réponse décide la paix et la guerre.

Jusques à Philippe de Macédoine la Grèce se montre à peu près telle. L'intervention de la Divinité, la foi aux oracles, voilà l'esprit dominant. Les lois tiraient de là leur principale force. Minos s'enferme dans l'autre de Jupiter pour rendre sacrées aux Crétois les lois qu'il leur prépare. Lycorgue, dans une

<sup>1</sup> Diodore, I, 3, c. 5 et 6.



occasion semblable, s'adresse à l'oracle de Delphes.

Delphes était pour les Grecs non-seulement le milieu de la terre ou son nombril, comme ils parlaient, mais encore un centre de religion et de gouvernement. Les amphictyons, qui s'y assemblaient chaque année, étaient autant le concile général que le conseil général de la Grèce. De toutes les sentences que prononçait ce tribunal, la plus terrible à la fois et la plus ponctuellement exécutée était l'excommunication contre une ville ou même contre un peuple tout entier.

À côté du mobile tableau de la Grèce ingénieuse, polie, parleuse, s'élève avec majesté le peuple-roi, marchant à la conquête de l'univers.

Deux siècles avant que Confucius naquit à la Chine, un siècle avant la fondation de l'empire du Japon, Romulus fonda, suivant l'opinion commune, la ville et l'empire de Rome. Parmi les auteurs qui nous parlent de ces époques reculées, les plus anciens écrivirent au temps de César et d'Auguste, d'autres encore plus tard. Leurs écrits sont souvent divers, mais tous s'accordent à nous représenter le gouvernement primitif de Rome subordonné à la religion et au pouvoir spirituel des pontifes.

Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, fait dire à Romulus, quand il fut élu roi, qu'il était bien flatté d'avoir été jugé digne de la royauté par les hommes, mais qu'il n'accepterait cet honneur qu'autant que la Divinité l'y autoriserait par des auspices favorables. En ayant eu, il assembla le peuple, lui fit connaître les signes divins et aussitôt fut proclamé roi. Dès lors il passa en coutume que nul ne montât sur le trône ni n'entrât dans les charges si la Divinité ne l'y autorisait par ses oracles. « Les Romains, ajoute Denys, observèrent cette loi très-longtemps, non-seulement sous les rois, mais encore depuis, dans l'élection des consuls, des généraux et autres magistrats publics. On a cessé de notre temps de suivre cette règle; mais cependant il en reste encore quelque vestige <sup>1</sup>. » Denys d'Halicarnasse était contemporain de Pompée et de César.

<sup>1</sup> Denys d'Halicarnasse, l. 2, c. 5 et 6.

Numa, élu roi par le peuple et confirmé par la Divinité de la même manière que Romulus, divisa les ministres de la religion en huit ordres. Le huitième comprenait les pontifes; ils occupaient la sommité du sacerdoce et de la puissance chez les Romains; ils jugeaient toutes les affaires religieuses, soit des particuliers, soit des magistrats, soit des ministres des dieux; ils n'étaient eux-mêmes justiciables d'aucun tribunal, passibles d'aucune punition, n'avaient à rendre compte ni au sénat ni au peuple. Quand il en mourait un il était remplacé, non pas au choix du peuple, mais par eux-mêmes. Le nouvel élu entra en fonctions lorsque les augures lui étaient favorables. Leur chef s'appelait souverain pontife <sup>1</sup>.

« Nos ancêtres, dit Cicéron, confièrent les cérémonies religieuses aux pontifes, et aux augures la décision des choses qu'il convenait d'entreprendre; en un mot ils gouvernaient la république par l'autorité des observances religieuses <sup>2</sup>. »

Parmi les peuples qu'eurent à combattre les Romains il en est trois qu'ils avouent impossible de surpasser en courage, les Gaulois, les Germains et les Bretons, qui composent le fond de la population européenne. Ces peuples avaient de Dieu une idée tellement présente et de l'homme une opinion tellement haute qu'ils avaient transporté la théocratie jusque dans la discipline militaire. C'est Tacite qui nous l'apprend. « Ils choisissent les rois pour la noblesse, les généraux pour la valeur. Les rois n'ont point un pouvoir illimité ou libre. Les généraux le sont plutôt par l'exemple que par l'autorité; prompts, se signalant à la tête des armées, ils commandent par l'admiration. Du reste ils ne peuvent ni châtier, ni condamner aux fers, ni même au fouet; cela n'est permis qu'aux prêtres. Le châtiment s'inflige, non comme une peine, non par l'ordre du général, mais pour obéir au commandement de Dieu, qu'ils croient présent aux combats <sup>3</sup>. »

Ces prêtres sont connus sous le nom de druides. César, Strabon, Diodore de Sicile et

<sup>1</sup> Denys d'Halic., c. 73. — <sup>2</sup> De Harusp. resp., 9. De Divinat., l. 1, c. 40. De Leg., l. 2, c. 12. — <sup>3</sup> Tacite, Germ., 7.

d'autres anciens auteurs en parlent. De leurs témoignages réunis et comparés il résulte que les Germains, les Gaulois, les Bretons formaient comme une vaste théocratie, sous l'autorité d'un pontife souverain, le chef des druides<sup>1</sup>.

Voilà donc, non pas quelques individus isolés, mais toutes les nations de l'antique univers, depuis les extrémités de l'Orient jusqu'à la froide Calédonie, Chinois, Japonais, Indiens, Perses, Hébreux, Égyptiens, Grecs, Germains, Gaulois, Romains, Bretons, promulguant de concert, comme la première des lois, comme la base de la société humaine, que Dieu seul a le droit de commander à l'homme, et que par conséquent ce qu'il y a d'humain est de droit subordonné à ce qu'il y a de divin, l'État à la religion. Voilà ce qu'elles croyaient, voilà ce qu'elles professaient, non dans leur décadence, mais dans la vigueur de leur jeunesse. C'est avec ces idées et ce gouvernement théocratiques qu'elles ont exécuté, soit en fait d'armes, soit en fait d'arts, des prodiges dont le souvenir ou les débris nous étonnent encore.

Ce résultat, proclamé unanimement par les écrivains modernes, l'était déjà par les auteurs anciens, en particulier par Strabon. Ce judicieux géographe était contemporain de Pompée et de César. Après avoir parlé de Moïse d'une manière très-honorable il ajoute qu'il avait constitué pour les Juifs un gouvernement où la religion et la Divinité avaient la prépondérance sur les armes; que ce gouvernement, qui n'était rien moins que méprisable, se maintint assez longtemps en sa première forme, mais qu'enfin il fut altéré par la superstition et la tyrannie de quelques-uns de ses chefs.

« Telle est, continue-t-il, la marche ordinaire des choses humaines, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares. Pour former une société politique il faut vivre d'après une loi commune; sans cela il est impossible qu'un grand nombre de personnes agissent avec ce concert indispensable pour une cité ou toute autre union. Or la loi est de deux sortes : elle vient des dieux ou des hommes.

Les anciens accordaient à ce qui est des dieux la prééminence et une vénération plus grande; c'est pourquoi on consultait alors souvent les oracles. Minos reçut pendant neuf ans les instructions de Zeus avant de donner des lois au peuple de Crète; Lycurgue usa d'une manière semblable avec les Lacédémoniens. Ces choses, vraies ou non, étaient crues. Aussi les devins étaient-ils tellement en honneur, comme interprètes des dieux, qu'on les jugeait dignes de la royauté et pendant leur vie et après leur mort. C'est ainsi que, suivant Homère, Tirésias est distingué parmi les ombres. De ce genre furent Amphiaräus, Trophonius, Orphée, Musée, Zalmoxis et les gymnosophistes chez les Indiens, les mages chez les Perses, les Chaldéens chez les Assyriens, les augures étrusques chez les Romains; tels furent en quelque manière et Moïse et ses successeurs. Leur gouvernement, excellent d'abord, dégénéra dans la suite<sup>1</sup>. »

C'est donc un fait incontestable que toute l'antiquité a subordonné le temporel au spirituel, le civil au religieux. Non-seulement cela était, mais les philosophes les plus célèbres de cette même antiquité, Confucius, Platon, Cicéron (nous l'avons vu au livre VII), soutenaient que cela devait être, sous peine d'une irremédiable anarchie.

Là-dessus on peut faire ces raisonnements. 1<sup>o</sup> En toutes choses le consentement de tous les peuples, y compris avant tout les Hébreux et les chrétiens, doit être regardé comme la loi de la nature. Or tous les peuples de l'antiquité, y compris les Hébreux et les chrétiens, ont subordonné le temporel au spirituel dans ce qui intéresse la conscience; donc cette subordination est de droit naturel.

2<sup>o</sup> Dieu étant l'auteur de la nature, ce qui est de droit naturel est aussi de droit divin. Or la subordination du gouvernement temporel à la religion, dans ce qui intéresse la conscience, est de droit naturel; donc cette subordination est aussi de droit divin.

3<sup>o</sup> Repousser cette subordination dans ce qui intéresse la conscience, c'est donc aller contre Dieu et contre la nature. Or qui va contre Dieu et contre la nature va nécessai-

<sup>1</sup> Voyez l'art. DRUIDE, dans l'*Encyclopédie*.

<sup>1</sup> Strab., l. 16, c. 2.



rement à sa ruine ; donc les gouvernements qui repoussent cette subordination vont nécessairement à leur propre ruine.

4° Si cette subordination, dans ce qui intéresse la conscience, n'est point de droit naturel et divin, le genre humain tout entier, y compris avant tout les Hébreux et les chrétiens, s'est trompé pendant des milliers d'années. Or, si le genre humain tout entier, y compris les Hébreux et les chrétiens, s'est trompé de la sorte, il n'y a plus rien de certain au monde ; donc, si la subordination du temporel au spirituel, de l'État à la religion, dans ce qui intéresse la conscience, n'est pas de droit naturel et divin, il n'y a plus rien de certain parmi les hommes, ni droit, ni devoir, ni légitimité, ni usurpation ; dès lors l'anarchie et les chaos.

En un mot, vraie ou fausse, rejeter cette subordination dans ce qui intéresse la conscience, c'est constituer l'anarchie ; car, si elle est vraie, c'est renier Dieu et la nature ; si elle est fausse, la raison humaine n'est plus rien ; semblable à la brute chacun n'a plus de règle que ses appétits.

Pour ce qui est en particulier du peuple hébreu, quelle fut, au sentiment commun des écrivains anciens et modernes, juifs et autres, sa constitution politique ?

Nous avons déjà vu que les écrivains de nos jours regardent le gouvernement des Hébreux comme une théocratie complète ; les auteurs de l'antiquité profane en ont jugé de même. Déjà l'on a pu s'en convaincre par le passage que nous avons cité de Strabon. Justin, abrégiateur de Trogue-Pompée, et Diodore de Sicile, contemporain du célèbre géographe, parlent comme lui du gouvernement des Juifs.

Le premier nous dit qu'après Moïse son fils *Aruas* (son frère Aaron) fut fait grand-prêtre et élu roi presque aussitôt. « Depuis ce temps, ajoute-t-il, les Juifs ont toujours un le sacerdoce et l'empire sur la même tête, et il est inconcevable combien la justice et la religion ainsi unies ensemble leur servirent se rendre puissants<sup>1</sup>. »

Quant à Diodore de Sicile voici comment il s'exprime : « Dans le dessein que nous avons

de rapporter la guerre des Juifs, nous croyons à propos de retracer sommairement l'origine et les lois de cette nation. Une grande peste s'étant répandue jadis sur l'Égypte, la plupart de ses habitants attribuèrent ce fléau à quelque offense faite à la Divinité ; car, comme il habitait chez eux une multitude d'étrangers de toute nation, qui, pour la religion et les sacrifices, avaient des usages différents, il était arrivé que le culte des dieux, tel qu'il avait été pratiqué par leurs ancêtres, se trouvait aboli parmi eux. Ils pensaient donc que, s'ils ne chassaient les étrangers, il n'y aurait point de remède à leurs maux. Les étrangers ayant été bannis, les plus courageux se réfugièrent dans la Grèce, sous la conduite de quelques chefs, dont les plus fameux étaient Danaüs et Cadmus ; mais la multitude se jeta dans une région voisine nommée depuis la Judée. Le chef de ceux-ci s'appelait Moïse, homme supérieur par sa prudence et par son courage... Ce fut lui qui leur enseigna le culte de la Divinité et qui constitua leur gouvernement... Ayant choisi les hommes les plus agréables à la nation et les plus capables de la gouverner, il en fit des prêtres, leur confia tout ce qui regardait le temple, le culte de Dieu et les sacrifices. Il les établit en même temps juges des plus grandes affaires, gardiens et des lois et des mœurs. C'est ce qui a fait dire que les Juifs n'ont jamais eu de rois, et que le pouvoir de gouverner la multitude a toujours été entre les mains de celui des prêtres qui paraissait surpasser les autres en vertu et en sagesse. Ils donnent à celui-ci le nom de grand-prêtre et ils le regardent comme l'interprète et le ministre des ordres de Dieu. C'est lui qui, dans les assemblées publiques, leur expose ses commandements. Les Juifs sont si soumis dans ces occasions que, quand le grand-prêtre promulgue ses interprétations, ils se prosternent aussitôt contre terre et l'adorent. Vers la fin du livre de leurs lois il est écrit que Moïse rapportait aux Juifs les paroles qu'il avait entendues de la bouche de Dieu même. » Ailleurs Diodore nous apprend que ce Dieu se nommait Jevoh<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Justin, l. 36.

<sup>1</sup> Diod. de Sicile, *Fragm.*, l. 40.

Pour ce qui regarde le célèbre Josèphe, historien juif, dans tous ses écrits il nous représente Dieu comme le monarque et le législateur des Hébreux. Au quatrième livre de ses *Antiquités judaïques* Moïse dit à tout le peuple : « L'aristocratie telle qu'elle existe parmi vous est la meilleure forme de gouvernement, celle où il fait le mieux vivre ; n'en désirez donc point d'autre, mais attachez-vous à celle-là, n'ayant de maîtres que les lois et faisant tout comme elles prescrivent. Il vous suffit d'avoir Dieu pour souverain. Que si néanmoins il vous prend le désir d'avoir un roi, que ce soit un homme de votre nation, qui aime la justice et toutes les autres vertus. Qu'il donne plus aux lois et à Dieu qu'à sa propre sagesse ; qu'il ne fasse rien sans le grand-prêtre et sans le conseil des sénateurs ; qu'il n'ait pas un grand nombre de femmes ; qu'il ne cherche point à entasser des trésors ni à nourrir quantité de chevaux, de crainte que cela ne le porte au mépris des lois. Que s'il se livre avec excès à toutes ces choses, l'on doit empêcher qu'il ne devienne plus puissant que cela ne convient à vos intérêts <sup>1</sup>. »

Mais où Josèphe s'exprime d'une manière plus précise, c'est dans son deuxième livre contre Appion. Comparant le législateur des Hébreux aux autres législateurs, le gouvernement qu'il établit aux autres gouvernements, il dit : « Les diverses nations qui sont dans le monde se conduisent en des manières très-différentes ; les unes embrassent la monarchie, les autres le gouvernement d'un petit nombre ; les autres abandonnent la puissance politique à la multitude. Notre législateur ne s'est rien proposé de tout cela, mais il a établi une société politique que l'on peut appeler théocratie ou gouvernement de Dieu, parce que la souveraineté et le pouvoir principal y sont réservés à Dieu seul <sup>2</sup>. »

« Se peut-il une constitution plus belle et plus juste que celle qui reconnaît Dieu pour le souverain de toutes choses, qui attribue en général aux prêtres les affaires les plus importantes, et au grand-prêtre le commandement des autres prêtres ? Si le législateur les

a élevés à cette dignité, ce n'est point à cause de leurs richesses ou d'autres avantages de cette nature, mais parce qu'ils surpassaient les autres en docilité et en sagesse. Voilà pourquoi il leur confia d'abord le culte de Dieu, ensuite la surveillance de la loi et des mœurs. En un mot voilà pourquoi il les établit les inspecteurs de tout, les juges des différends et les vengeurs des crimes. Se peut-il une souveraineté plus sainte?... Elle est réglée tout entière comme une fête solennelle.

« Comme il n'y a qu'un Dieu et qu'un monde communs à tous les hommes, nous n'avons aussi qu'un temple. Ce Dieu, nos sacrificateurs l'adorent sans cesse. Celui qui tient parmi eux le premier rang lui offre des sacrifices avant tous les autres, veille à l'observation de ses lois, punit ceux qui sont convaincus de les avoir violées, juge les différends. Quiconque lui désobéit est châtié comme s'il avait désobéi à Dieu lui-même <sup>1</sup>. »

Agrippa, roi des Juifs, écrivait à l'empereur Caligula : « Vous n'ignorez pas, seigneur, que je suis né Juif. Ma patrie est Jérusalem, où se trouve le saint temple du Dieu très-haut. J'ai eu pour ancêtres des rois dont la plupart étaient souverains sacrificateurs. Ils ne plaçaient la royauté qu'après le sacerdoce, persuadés qu'autant Dieu est élevé au-dessus des hommes, autant le souverain pontificat l'est au-dessus de l'empire, l'un ayant pour objet le service de Dieu, l'autre seulement le service des hommes <sup>2</sup>. »

Nous venons de voir ce que disent les hommes sur la constitution primitive des peuples anciens, spécialement sur celle du peuple hébreu ; voyons maintenant ce que nous en apprendra Dieu lui-même en son Écriture.

Depuis Adam jusqu'à Noé l'on voit des prêtres, des sacrifices, des prophètes, mais ni roi, ni tribut. Dieu seul apparaît comme le monarque universel ; lui seul exerce le droit de vie et de mort. L'homme n'a pas encore reçu le droit de faire mourir l'homicide : quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. C'est Dieu qui le condamne à une vie errante ;

<sup>1</sup> *Antiq. jud.*, l. 4, p. 123, Genève, 1611. — <sup>2</sup> *Contra Appion.*, l. 2, p. 1071.

<sup>1</sup> *Contra Appion.*, p. 1073 et 1074. — <sup>2</sup> Philon, *Ambassade à l'empereur Caius*.



c'est Dieu qui punit et les individus et l'es-pèce entière par le déluge.

Dans le monde nouveau le patriarche par qui Dieu l'a sauvé apparaît d'abord comme pontife. Sa première action c'est d'élever un autel au Très-Haut et de lui offrir, d'entre les animaux, un sacrifice, au nom de l'humanité entière. La religion, le sacerdoce, l'Église est de tous les temps et de tous les mondes.

Ce fut après cela seulement que Dieu dit à Noé et à ses trois fils : « Quiconque aura versé le sang de l'homme, son sang sera versé. » Loi fondamentale de la souveraineté temporelle ; car Dieu ne dit pas qu'il s'en réserve l'exécution ; il ne dit plus que celui qui aura puni le meurtrier sera puni sept fois. Ceux auxquels il remet ainsi le glaive de sa justice sont Noé et ses trois fils, c'est-à-dire tous les hommes d'alors, tous les chefs de familles, présidés par le père de tous. Mais avant d'être ainsi établis rois, Noé de toute la race humaine, Sem, Cham et Japhet de leur triple postérité, ils étaient déjà pontifes et prêtres dans le même ordre.

Lors donc que toute l'antiquité nous montre Dieu longtemps la seule puissance, le sacerdoce précédant partout la royauté, les prêtres chargés partout du maintien des lois, cette antiquité n'est que l'écho de la voix de Dieu et le commentaire de la Bible.

Quant à ce que cette même Bible nous apprend de la constitution politique des Hébreux, voici ce que nous avons vu ou ce que nous verrons. Dieu lui-même la définit un *royaume de prêtres*, un royaume sacerdotal <sup>1</sup>. Il subordonne le souverain temporel au grand-pontife, Josué à Éléazar <sup>2</sup>. Il prononce peine de mort contre quiconque n'obéirait point à la sentence du grand-prêtre <sup>3</sup>. Il se réserve l'élection du roi, au cas que le peuple en voulût un.

« Quand tu seras entré dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donnera, que tu la posséderas et que tu habiteras en elle, si tu viens à dire : J'établirai sur moi un roi comme toutes les nations qui m'environnent, tu établiras sur toi pour roi celui que l'Éternel,

ton Dieu, aura choisi ; tu devras prendre pour roi sur toi un de tes frères ; tu ne pourras pas placer sur toi un homme d'une autre nation et qui ne soit point ton frère. Cependant il ne multipliera pas pour lui les chevaux, il ne ramènera point le peuple en Égypte pour multiplier sa cavalerie ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez jamais plus par cette voie. Il n'aura pas une multitude de femmes, de peur que son cœur ne se détourne ; il n'amassera pas non plus pour lui une quantité immense d'or et d'argent. Mais, après qu'il sera assis sur le trône, il se transcrira dans un livre une copie de cette loi, d'après l'exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi. Il l'aura avec lui, et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à observer exactement toutes les paroles de cette doctrine et toutes ces lois, que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères, qu'il ne se détourne de ce commandement ni à droite ni à gauche, et que par là il demeure longtemps en sa royauté, lui et ses enfants, au milieu d'Israël <sup>1</sup>. »

Roi suprême de toutes les nations, Dieu veut l'être spécialement d'Israël. Prévoyant que ce peuple s'obstinera à vouloir un roi-homme, il s'en réserve expressément l'élection, et, par conséquent aussi, la déposition. Il donne pour règle au monarque futur la même loi qu'à ses sujets ; cette loi il doit en recevoir la lettre, par conséquent aussi le sens, des prêtres de Lévi ; cette loi l'oblige, comme Josué, de consulter l'Éternel par le grand-prêtre dans les questions difficiles ; à l'observation de cette loi sont attachés son affermissement sur le trône et la durée de sa dynastie.

Sa volonté sur tous ces points, Dieu la manifeste par le ministère des prophètes, qui, sous une religion pour ainsi dire toute prophétique, faisait comme partie intégrante du pouvoir spirituel. Il choisit et réprouve Saül par le ministère de Samuel ; il choisit David par le ministère du même Samuel, et le confirme sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan. Il ôte à son fils

<sup>1</sup> Exode, 19, 6, suivant l'hébreu. — <sup>2</sup> Nomb., 27, 12. — <sup>3</sup> Deut., 17, 8.

<sup>1</sup> Deut., 17, 14.

dix tribus et les donne à Jérboam par le ministère d'Ahias de Silo. Un autre prophète défend, de la part de Dieu, à Juda et à Roboam, de faire la guerre à Israël. Par le ministère du même Ahias il réprouve la race de Jérboam et appelle à la royauté d'Israël Baasa. Il annonce à ce même Baasa, par la voix de Jéhu, fils d'Hanani, que sa race sera détruite. Par le ministère d'Élie et d'Élisée il appelle à la couronne Jéhu, fils de Namsi, lui ordonne d'exterminer toute la race d'Achab, et confirme la sienne sur le trône jusqu'à la quatrième génération. Le ministère des prophètes, en ces cas, était si habituel que le peuple juif et ses prêtres ne reconnurent pour souverain Simon Machabée que jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle <sup>1</sup>.

Pour en revenir à Éléazar et à Josué, il y a encore en eux ceci de remarquable : le pontife aura des successeurs sans interruption jusqu'à la venue du Pontife éternel qui établira le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, pour tous les peuples et tous les siècles à venir. Josué, au contraire, comme prince temporel, n'aura point de successeur ; sa mission se borne à introduire le peuple en la Terre promise. Ce que l'on nomme des juges sont des sauveurs extraordinaires, que Dieu suscite à Israël lorsqu'en punition de ses infidélités il est tombé dans quelque servitude étrangère. L'état normal, l'état du peuple fidèle à Dieu, c'est que, sous l'autorité à peine sensible du grand-prêtre, sans roi et sans tribut, chacun faisait ce qui lui semblait bon, comme dit l'Écriture <sup>2</sup>, tant la liberté était grande, tant ce régime était doux. Les vrais Israélites savaient bien que tel était le gouvernement que Dieu leur voulait. Ainsi quand les hommes d'Israël vinrent dire à Gédéon : « Règne sur nous, et toi et ton fils, et le fils de ton fils, car tu nous as sauvés de la main des Madianites, » ce héros véritable leur répondit : « Je ne régnerai pas sur vous, ni non plus mon fils ; votre mattre sera l'Éternel <sup>3</sup>. » Cet héroïsme, ce zèle si pur et si vif pour la gloire de Dieu était toute l'âme de Josué.

Et après la mort de Moïse l'Éternel dit au

<sup>1</sup> 1 Mach., 14, 41. — <sup>2</sup> Juges, 21, 24. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 8, 22. et 23.

fils de Nun, qui en avait été le fidèle ministre : « Moïse, mon serviteur, est mort ; maintenant donc lève-toi et passe le Jourdain que voici, toi et tout ce peuple, jusqu'à la terre que je donnerai aux enfants d'Israël. Tout l'espace que la plante de votre pied aura foulé je vous le donnerai, comme je l'ai dit à Moïse. Vos confins seront depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve d'Euphrate ; toute la terre des Héthéens, jusqu'à la grande mer qui est au soleil couchant. Nul ne pourra vous résister tant que tu vivras. Comme j'ai été avec Moïse ainsi je serai avec toi ; je ne te laisserai point ni ne t'abandonnerai. Sois fort et vaillant. » Mais en quoi ? Écoutons l'Éternel. « Sois ferme et arme-toi d'un grand courage, afin que tu gardes et que tu accomplisses toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a donnée. Ne te détourne ni à droite ni à gauche, afin que tu agisses avec intelligence et succès, quelque part que tu ailles. Que le livre de cette loi soit continuellement dans ta bouche ; tu le méditeras jour et nuit, afin que tu gardes et que tu accomplisses tout ce qui est écrit. Alors tu réussiras dans tes voies, alors tu agiras avec intelligence. C'est moi qui te l'ordonne ; sois fort et vaillant, ne crains point ni ne t'épouvante ; car l'Éternel, ton Dieu, sera avec toi partout où tu iras <sup>1</sup>. »

Telle est, pour les chefs de nations, la véritable politique, la véritable science de gouverner, la loi de Dieu ; le courage que leur commande Celui dont ils sont les ministres, c'est le courage de se régler sur cette loi souveraine en toute chose, sans ployer jamais ni à droite ni à gauche. Science bien rare, courage plus rare encore ; Josué les posséda l'une et l'autre.

Quand verrons-nous de ces Josués chrétiens ? Le monde en aurait bien besoin. Comme Israël il erre par des lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point ; mais il erre sans colonne qui le guide, sans arche d'alliance qui le rallie ; il erre sans savoir où arriver ni par où. Tout participe à cette incertitude, les trônes, les lois, les gouvernements, la paix, la guerre. Ce qui paraît de plus ferme branle au moindre souffle et

<sup>1</sup> Josué, 1, 1-19.



s'écroule. Se rassemble-t-il quelques jeunes gens, quelques hommes du peuple dans les rues d'une certaine ville : aussitôt voilà un trône en pièces, et puis un autre, et puis un autre ; et tout le reste de trembler. On ne tue plus les rois, on fait pis ; on leur dit : « Allez-vous-en, nous ne voulons plus de vous ; » et ils s'en vont. Partout des séditions et des émeutes ; et ce n'est pas un moment d'effervescence, c'est l'état habituel et raisonné. Les princes se plaignent des peuples, les peuples se plaignent des princes, de part et d'autre avec beaucoup de méthode et des raisonnements auxquels il n'est rien à répondre. On parle, on écrit, on parle, et on s'entend moins que jamais. Les uns crient à la révolte, les autres à la tyrannie, et ils ont raison les uns et les autres. Le seul tort qu'on ait, c'est de s'étonner que cela soit ainsi.

Rien n'est plus clair. Tout le monde convient que la religion est la base de la société temporelle ; par conséquent mettre la révolte, l'anarchie dans la religion, c'est les mettre dans la base même de la société. Or, pour que dans la religion il n'y ait point d'anarchie, il faut y reconnaître une autorité, et l'autorité la plus grande ; car quiconque à la plus grande autorité en préfère une moindre suppose nécessairement que la moindre doit l'emporter sur la plus grande, le néant sur l'être, le fou sur le sage. De là plus de subordination, plus de société, plus de droit, plus de devoir. D'un autre côté tout le monde conviendra qu'en fait de religion l'autorité incontestablement la plus grande est l'Église catholique, apostolique et romaine. Elle n'est au fond que le genre humain constitué par Jésus-Christ dans l'unité, pour proclamer à jamais toute vérité nécessaire, de sorte qu'elle réunit en sa personne et l'autorité naturelle du genre humain et l'autorité surnaturelle de Dieu. Il est impossible d'en imaginer une plus grande. Or ce qu'on appelle le schisme grec ou russe, le protestantisme germanique ou anglican, le philosophisme de tous les pays, qu'est-ce autre chose qu'une révolte opiniâtre contre cette plus grande autorité, qu'un complot de rois et de peuples pour implanter l'anarchie dans

la religion, et, par suite, dans la base même de toute société ? Et après des siècles de marche l'on s'étonne d'arriver où l'on va ! et l'on se rassemble en des congrès d'ambassadeurs ou en des sociétés occultes pour deviner d'où cela vient ! et l'on fait des protocoles publics, des articles secrets pour l'empêcher d'être venu !

Ce grand mystère peut se résumer en quatre articles.

1° Tout gouvernement anticatholique ou qui combat l'autorité doctrinale de l'Église catholique, apostolique et romaine, est rationnellement ou philosophiquement une absurdité et une tyrannie : une absurdité en ce qu'après avoir posé en principe qu'on n'est obligé de respecter aucune autorité, puisqu'on ne l'est pas de respecter la plus grande, il prétend néanmoins qu'on est obligé de respecter la sienne ; une tyrannie en ce qu'il contraint les hommes par la force à se soumettre à une absurdité pareille.

2° Tout souverain anticatholique ou qui repousse opiniâtrement l'autorité doctrinale de l'Église catholique, apostolique et romaine, se dépose rationnellement, philosophiquement, lui-même de sa souveraineté, absout philosophiquement lui-même ses sujets de tout devoir envers lui, se met philosophiquement lui-même hors la loi. En effet quiconque méprise l'autorité la plus grande donne philosophiquement à chacun le droit de mépriser la sienne et mérite philosophiquement qu'on use de ce droit ; l'absurdité par laquelle il voudrait échapper à cette conséquence rationnelle n'est un devoir philosophique pour personne. Et il n'y a que cette autorité même, que le souverain anticatholique méprise et repousse opiniâtrement, qui puisse sans inconséquence recommander aux individus et aux peuples de le respecter encore et de lui obéir en ce qui convient.

3° Nul sujet, nul peuple anticatholique ne peut, sans inconséquence, blâmer son souverain de quoi qu'il fasse ; car, dispenser un souverain de se soumettre à l'autorité la plus grande, à l'Église catholique promulguant et interprétant la loi de Dieu, c'est le dispenser de se soumettre à aucune autorité, à aucune loi, à aucune règle ; c'est lui dire

qu'il n'y a d'autre droit que la force et qu'il peut légitimement tout ce qu'il peut impunément. Encore une fois, il n'y a que l'Église catholique qui puisse, sans inconséquence, blâmer et ces rois et ces peuples des excès auxquels ils pourraient se porter les uns contre les autres.

4<sup>e</sup> La politique moderne, qui tend continuellement à se soustraire à l'autorité doctrinale de l'Église catholique, tend continuellement à la ruine de toute subordination et de toute société, à l'anéantissement de tout droit et de tout devoir, au chaos et à l'anarchie. Les philosophes qui écrivent que l'état naturel de l'homme est l'état sauvage, l'état de brute; les sociétés secrètes qui travaillent à nous y amener, ne font que secondar les gouvernements, ne font que tirer les dernières et inévitables conséquences des principes que, depuis des siècles, les gouvernements prennent pour règle dans leurs rapports avec l'Église et son chef.

5 Avec la grièveté du mal on voit ici le remède. A côté de l'horrible anarchie est le lieu de repos, la terre promise; il n'y a qu'un pas à faire, et l'on y est. Puissent quelques nouveaux Josués, à l'exemple de l'ancien, y passer avec leurs peuples! Alors ils agiront avec intelligence, alors Dieu sera avec eux.

Aussitôt que le Seigneur lui eut fait connaître sa volonté, le Josué d'Israël ordonna aux princes, et par eux au peuple, de se préparer des vivres, parce qu'après trois jours ils passeraient le Jourdain. En même temps il rappela aux guerriers des tribus de Ruben et de Gad, ainsi que de la moitié de celle de Manassé, la parole qu'ils avaient donnée à Moïse de laisser leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux dans leurs possessions en deçà du Jourdain, vers l'orient, et de marcher eux-mêmes à la tête de leurs frères pour conquérir avec eux le pays au delà de ce fleuve. Ils répondirent : « Tout ce que tu nous as ordonné nous le ferons ; quelque part que tu nous envoies nous irons. Comme nous avons obéi à Moïse en toutes choses, ainsi nous t'obéirons ; que l'Éternel, notre Dieu, soit seulement avec toi comme il a été avec Moïse. Quiconque contredira ton ordre,

quiconque n'obéira pas à toutes tes paroles, que celui-là meure. Pour toi sois seulement ferme et courageux<sup>1</sup>. »

On comptait parmi eux environ cent dix mille hommes en état de porter les armes, Josué n'en prit que quarante mille.

Il avait envoyé des espions au delà du Jourdain pour examiner le pays et la ville de Jéricho ; ils entrèrent chez une hôtelière de la ville qui se nommait Rahab. Aussitôt il en fut donné avis au roi de Jéricho, qui envoya vers elle pour qu'elle les livrât ; mais elle les cacha sur la terrasse de sa maison en les couvrant avec du lin qui était là, et répondit qu'ils étaient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes et qu'on ne manquerait pas de les atteindre si on les poursuivait aussitôt. Avant que ses hôtes se fussent livrés au sommeil elle monta vers eux et leur dit qu'elle savait que l'Éternel avait donné aux Israélites cette terre, que l'effroi avait saisi les habitants, qu'ils étaient éperdus. « Nous avons ouï comment l'Éternel a desséché devant vous la mer Rouge quand vous sortîtes de l'Égypte, et ce que vous avez fait aux deux rois des Amorrhéens au delà du Jourdain, Séhon et Og, que vous avez mis à mort ; nous l'avons ouï, et notre cœur s'est fondu d'épouvante, et nul ne trouve de courage à votre approche ; car l'Éternel, votre Dieu, c'est lui le Dieu qui règne en haut dans le ciel et ici-bas sur la terre. Maintenant donc jurez-moi par l'Éternel, comme je vous ai fait miséricorde, qu'ainsi vous ferez à la maison de mon père, et que vous me donnerez un signe assuré afin que vous sauviez mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs et tout ce qui est à eux, et que vous nous délivriez de la mort. » Ils le lui jurèrent et lui donnèrent pour signal un cordon d'écarlate, par où elle les fit descendre de sa maison, qui était appuyée sur les murs de la ville. A l'arrivée des Israélites elle devait attacher ce cordon à la fenêtre et rassembler tous les siens dans sa maison avec elle ; par là ils seraient sauvés. Les espions échappèrent de la sorte, après s'être retirés dans les montagnes, suivant le conseil de Rahab, et tenus cachés là

<sup>1</sup> Josué, 1, 10, 16.



pendant trois jours, jusqu'à ce que les hommes envoyés à leur poursuite eussent été de retour. Ceux-là donc apportèrent dans le camp d'heureuses nouvelles, racontèrent à Josué ce qui était arrivé, et dirent : « L'Éternel a mis toute cette terre en nos mains ; tous ses habitants sont éperdus devant notre face <sup>1</sup>. »

De Sétim, au pays de Moab, Josué arriva au Jourdain avec tout Israël. Là des hérauts passèrent à travers le camp et commandaient au peuple : « Quand vous verrez l'arche de l'alliance de l'Éternel, votre Dieu, et les prêtres de la tribu de Lévi qui la portent, vous aussi levez-vous et marchez derrière elle. Qu'il y ait entre vous et l'arche un espace d'environ deux mille coudées. Vous n'approchez pas au delà, afin que vous puissiez la voir de loin et connaître la voie par laquelle vous marcherez ; car jamais vous n'avez marché dans cette voie. » Et Josué dit au peuple : « Sanctifiez-vous, car demain Jéhova fera parmi vous des merveilles. « Aux prêtres il dit : « Portez l'arche d'alliance et précédez le peuple. » Et ils portèrent l'arche d'alliance, et ils marchèrent devant le peuple. Et l'Éternel avait dit à Josué : « Aujourd'hui je commencerai à t'élever en présence de tout Israël, afin qu'ils sachent que, comme j'ai été avec Moïse, ainsi je serai avec toi. Mais toi, commande aux prêtres qui portent l'arche d'alliance : Lorsque vous serez entrés dans une partie de l'eau du Jourdain, arrêtez-vous là. » Et Josué dit au peuple : « Approchez et écoutez la parole de Jéhova, votre Dieu. En cela vous saurez que le Dieu vivant est au milieu de vous, et qu'il dépossédera de devant votre face le Chananéen, l'Héthéen, l'Hévéen, le Phérézéen, le Gergéséen, l'Amorrhéen et le Jébuséen. Voilà que l'arche de l'alliance du Dominateur de toute la terre marchera devant vous à travers le Jourdain. Lors donc que les prêtres qui portent l'arche de Jéhova, le Dominateur de toute la terre, poseront le pied dans les eaux du Jourdain, elles se sépareront, et celles qui viennent d'en haut s'arrêteront en un monceau. » Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jour-

dain, et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance marchaient devant lui. Et quand ils furent entrés dans le fleuve et que leurs pieds commencèrent à être mouillés (or le Jourdain avait couvert ses rives pendant toute la moisson), les eaux qui venaient s'arrêtèrent en un monceau, paraissant au loin comme une montagne, depuis la ville d'Adom jusqu'à Sarthan, espace d'environ quinze lieues ; mais les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la mer du désert, la mer Morte, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement écoulées. Le peuple s'avancait ainsi vis-à-vis de Jéricho, ayant à sa tête les quarante mille hommes des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé. Les prêtres qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel se tenaient debout sur la terre sèche au milieu du Jourdain. Tout Israël traversait à pied sec, jusqu'à ce que la multitude entière eût passé le fleuve.

Le Jourdain sort des montagnes du Liban, traverse le lac Mérom, ensuite le lac de Génésareth, autrement la mer de Galilée ou de Tibériade, et se perd dans la mer Morte. Son cours est d'environ cinquante lieues. D'après le témoignage de tous les voyageurs il est extrêmement rapide et profond ; il n'a quelques endroits guéables que pendant une partie de l'année. Durant les chaleurs il se déborde, gonflé par la fonte des neiges du Liban. A l'endroit où les Israélites le passèrent, quelques voyageurs ont estimé d'une soixantaine de pieds la largeur ordinaire de son lit <sup>1</sup> ; un autre, qui a une grande réputation de sincérité et d'exactitude, l'estime de quatre-vingt-dix pieds <sup>2</sup> ; ce qui donnerait pour largeur moyenne soixante-quinze. Mais au fort de ses débordements, avec une rapidité plus impétueuse, il pouvait présenter une étendue d'eau quinze à vingt fois plus considérable. Ce fut dans un de ces moments que les Hébreux le passèrent à pied sec.

Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, et d'après l'ordre de Dieu, transmis par Josué, douze Israélites, un de chaque tribu, prirent douze pierres au milieu du Jourdain, de l'endroit même où étaient debout les prêtres qui portaient l'arche d'alliance, les enle-

<sup>1</sup> Josué, 2.

<sup>1</sup> Maund. Morison. — <sup>2</sup> Shaw.

vèrent sur leurs épaules et les posèrent dans le lieu où ils dressèrent le camp. Josué plaça encore douze pierres au milieu du Jourdain, à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres qui portaient l'arche; car ils restèrent au milieu du fleuve jusqu'à ce que tout le peuple fût passé.

En ce jour l'Éternel éleva Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie. Et l'Éternel dit à Josué : « Ordonne aux prêtres qui portent l'arche du témoignage de monter hors du Jourdain. » Et il leur commanda, disant : « Montez hors du Jourdain. » Et lorsqu'ils furent hors du fleuve, portant l'arche de l'alliance de l'Éternel, et que la plante de leurs pieds se posa sur la terre sèche, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu et coulèrent sur toutes ses rives comme hier et avant-hier. C'était le dixième jour du premier mois que le peuple traversa le Jourdain, et ils campèrent en Galgal, du côté oriental de la ville de Jéricho. Et les douze pierres qu'ils avaient emportées du Jourdain, Josué les érigea en Galgal et dit aux enfants d'Israël : « Lorsque vos enfants demanderont demain à leurs pères et leur diront : Que signifient ces pierres ? vous le leur apprendrez, disant : Israël a traversé le Jourdain à sec, l'Éternel, votre Dieu, séchant les eaux de ce fleuve en votre présence jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme il fit auparavant pour la mer Rouge, qu'il sécha jusqu'à ce que nous eussions passé, afin que tous les peuples de la terre connaissent la main de l'Éternel, combien elle est puissante, et afin que vous craigniez l'Éternel, votre Dieu, en tout temps <sup>1</sup>. »

Le passage miraculeux des Israélites à travers le Jourdain accrut encore l'épouvante qui déjà les avait précédés, et les rois du pays furent éperdus. A cette époque tous ceux qui étaient nés pendant le voyage dans le désert furent circoncis le jour même. Durant la marche la circoncision n'avait pas eu lieu, parce qu'on ne savait jamais si l'on resterait assez de temps au même endroit. Cette circoncision, en un même jour, de tout le peu-

ple, rappelait la première circoncision d'Abraham et de toute sa peuplade, faite également en un même jour. On célébra aussi la Pâque dans les plaines de Jéricho, et le pain sans levain qu'on y mangea, suivant la loi, était du froment de la contrée. Ce qu'il y eut surtout de remarquable, c'est que, le lendemain du jour où les enfants d'Israël mangèrent des fruits de la Terre promise, la manne, qui les avait nourris quarante ans dans le désert, cessa, et il n'en tomba plus. Pour la colonne de nuée qui, pendant le même temps, leur avait servi de guide, on croit qu'elle les quitta dès au delà du Jourdain, lorsqu'ils eurent conquis les royaumes d'Hésébon et de Basan.

Et il arriva que, Josué étant près de Jéricho, il leva les yeux et vit un homme debout devant lui, tenant une épée nue. Josué alla vers lui et lui dit : « Es-tu à nous ou à nos ennemis ? » Il répondit : « Non ; mais je suis le chef de l'armée de Jéhova, et maintenant je viens. » Josué tomba prosterné contre terre, et, adorant, il lui dit : « Que dit mon seigneur à son serviteur ? » Et le chef de l'armée de Jéhova dit à Josué : « Ote la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est saint. » Et Josué fit ce qui lui était commandé.

Or Jéricho, ville forte, était fermée et gardée avec soin, dans la crainte de cette terrible et étrange nation qui campait dans son voisinage.

L'Éternel dit donc à Josué : « Voilà que j'ai livré en ta main Jéricho, et son roi, et tous ses guerriers. Combattants, vous entourerez tous la ville une fois le jour, et vous ferez de la sorte six jours durant ; mais, au septième jour, que les prêtres portent les sept trompettes dont on se sert pour le Jubilé, et qu'ils précèdent l'arche d'alliance, vous environnerez la ville par sept fois, et les prêtres sonneront de la trompette. Et quand le son de la trompette sera plus prolongé et plus éclatant, et qu'il retentira à vos oreilles, tout le peuple jettera un grand cri, et les murailles de la ville tomberont sur elles-mêmes, et chacun entrera par le lieu qui sera devant lui. »

Quel est ce personnage mystérieux qui se nomme le chef des armées de l'Éternel, qui

<sup>1</sup> Josué, 4.



permet qu'on l'adore, qui consacre un lieu par sa seule présence? Est-ce le même qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, qui, là, comme ici, commande d'ôter la chaussure? Est-ce le même qui, dans le prophète du Nouveau Testament, s'appelle le Fidèle et le Vritable, qui juge et qui combat justement, a sur sa tête plusieurs diadèmes, est vêtu d'une robe teinte de sang; celui qui s'appelle le Verbe de Dieu, que suivent les armées célestes, de la bouche duquel sort une épée à deux tranchants, pour en frapper les nations qu'il gouvernera avec un sceptre de fer, qui enfin porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs<sup>1</sup>? On peut le croire; car l'Écriture dit de lui : « Et Jéhova dit à Josué<sup>2</sup>. »

Le fils de Nun appela donc les prêtres et leur dit : « Portez l'arche de l'alliance, et que sept autres prêtres portent les sept trompettes des Jubilés devant l'arche de Jéhova. » Il dit aussi au peuple : « Allez et faites le tour de la ville, et que les combattants armés précèdent l'arche de l'Éternel. » Et lorsque Josué eut cessé de parler, les sept prêtres qui portaient les sept trompettes du Jubilé passèrent devant l'arche de l'Éternel, allèrent en avant et sonnaient des trompettes; et l'arche de l'Éternel venait après eux, et ceux qui étaient en armes marchaient devant les prêtres, et le reste du peuple suivait l'arche, et tout retentissait du son des trompettes. Or Josué avait commandé au peuple, disant : « Vous ne crierez point et votre voix ne se fera point entendre, et aucun mot ne sortira de votre bouche jusqu'au jour où je vous dirai : Poussez un cri de guerre. Alors vous crierez. » L'arche de l'Éternel fit donc une fois le jour le tour de la ville, et, revenant dans le camp, ils s'y arrêtèrent. Et Josué se leva de grand matin, et les prêtres portèrent l'arche de l'Éternel, et sept d'entre eux portaient les sept trompettes du Jubilé devant l'arche; et, s'avancant, ils sonnaient des trompettes, et le peuple armé allait devant eux, et le reste de la multitude suivait l'arche, et tout retentissait du son des trompettes. Et ils firent une fois, le second jour, le tour de la

ville; puis ils retournèrent au camp. Ils firent ainsi durant six jours. Mais le septième, s'étant levés dès l'aurore, ils firent de la même manière sept fois le tour de la ville. Et lorsque les prêtres, au septième tour, sonnaient les trompettes, Josué dit à tout Israël : « Poussez un cri de guerre, car Jéhova vous a livré la ville. » Alors tout le peuple poussa des cris à l'instant que les trompettes retentirent, et, dès que la voix et le son eurent frappé les oreilles de la multitude, soudain les murs s'écroulèrent, et chacun monta par le lieu qui était devant lui, et ils s'emparèrent de la ville. Tout y fut passé au fil de l'épée, hommes, femmes, enfants, vieillards, même les bœufs, les brebis et les ânes. Rahab seule, qui, d'après l'ordre de Josué, avait été retirée de sa maison par les deux hommes qu'elle y avait logés, fut sauvée, avec son père, sa mère, ses frères, toute sa famille et son bien, et placée hors du camp. Alors Josué prononça cette imprécation et dit : « Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho. Que les fondements lui coûtent son premier-né, et les portes, le dernier de ses enfants. » Imprécation qui s'accomplit dans la personne d'Hiel, au temps du roi Achab. L'Éternel fut ainsi avec Josué, et sa renommée se répandit dans toute la terre<sup>1</sup>.

De Jéricho il envoya deux explorateurs vers Haï, au nord-est. Ils rapportèrent qu'il ne fallait que peu de monde pour s'emparer de la ville. Josué fit marcher environ trois mille hommes, qui furent battus par les guerriers de Haï et mis en fuite, après avoir perdu trente-six d'entre eux. Le peuple fut consterné; « son cœur fut en eau, » suivant l'énergie orientale du texte. Josué déchira ses vêtements, se prosterna la face contre terre devant l'arche de Jéhova, y demeura jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël, et ils couvrirent leurs têtes de poussière. Le héros se plaignit à Dieu. « Hélas ! ô Adonai Jéhova ! pourquoi avez-vous fait passer le fleuve du Jourdain à ce peuple pour nous livrer aux mains de l'Amorrhéen et pour nous perdre ? Que ne sommes-nous demeurés au delà du

<sup>1</sup> Apocal., 19. — <sup>2</sup> Josué, 6, 2.

<sup>1</sup> Josué, 6.

Jourdain comme nous avons commencé? De grâce, ô Adonaï! que dirai-je en voyant Israël tourner le dos à ses ennemis? Les Chananéens l'apprendront, ainsi que tous les habitants du pays, et ils s'assembleront, et ils nous environneront, et ils extermineront notre nom de dessus la terre. Et que ferez-vous pour votre grand nom?»

Alors Dieu lui fit connaître qu'Israël avait péché et emporté quelque chose de l'anathème. Le septième jour de la marche solennelle autour des murs de Jéricho, un instant avant le dernier son des trompettes, Josué avait commandé au peuple de passer au fil de l'épée tous les habitants, à l'exception de Rahab et des siens, et de brûler la ville avec tout ce qui était en elle. Seulement l'or et l'argent, l'airain et le fer devaient être consacrés à l'Éternel et déposés dans ses trésors. Un homme ayant agi contre cet ordre, Dieu commanda à Josué d'annoncer au peuple qu'il y avait un anathème dans Israël, et que, tant qu'il ne serait pas ôté du milieu d'eux, il leur serait impossible de résister à leurs ennemis. Quiconque se trouvera coupable de cet anathème, celui-là sera puni de mort. Alors les tribus se présentèrent au sort, et le sort tomba sur celle de Juda; les familles de cette tribu y tirèrent ensuite, et le sort tomba sur la famille de Zará, et, parmi les hommes de cette maison, il tomba sur Achan. Josué lui dit : « Mon fils, rends gloire à Jéhova, Dieu d'Israël; confesse et déclare-moi ce que tu as fait, ne le cache pas. » Achan répondit à Josué : « Véritablement j'ai péché contre Jéhova, Dieu d'Israël, et j'ai fait ainsi : je vis parmi les dépouilles un riche manteau de Senaar, avec deux cents sicles d'argent et une règle d'or du poids de cinquante sicles; je les convoitai et les pris. Et voilà que cela est caché en terre au milieu de ma tente, avec l'argent par-dessus. » Josué y envoya ses serviteurs, qui trouvèrent les effets comme Achan avait dit; ils les apportèrent et les jetèrent devant l'Éternel. Alors Josué, accompagné des Israélites, conduisit Achan, avec ses fils, ses filles, ses troupeaux et tout ce qui était à lui, ainsi que les choses soumises à l'anathème, dans la vallée d'Achor, où ils furent lapidés

et consumés par les flammes<sup>1</sup>. Si, comme il paraît, les enfants furent punis dans cette circonstance avec leur père, c'est qu'ils auront eu connaissance de son crime et lui auront aidé à le cacher dans leur tente commune. Dieu avait expressément déclaré dans sa loi : « Les pères ne périront pas pour les enfants, ni les enfants pour les pères; mais chacun mourra pour son péché<sup>2</sup>. »

D'après l'ordre de Dieu Josué marcha contre Haï et usa de stratagème. Il envoya quelques mille hommes en embuscade derrière la ville, et puis, avec le reste de son armée d'élite, il alla se présenter devant, à quelque distance des murs. Le roi de Haï l'ayant vu, il sortit en hâte, dès le matin, avec toute son armée. Josué et tout Israël se retirèrent, feignant d'avoir peur, et ils s'enfuirent par la voie du désert. Leurs ennemis, ne soupçonnant pas qu'il y avait une embuscade derrière eux, les poursuivirent en poussant des cris et en s'encourageant l'un l'autre. Déjà ils étaient loin de la ville, où pas un homme n'était resté, lorsque Josué éleva son bouclier, suivant d'autres, sa lance, contre Haï. Aussitôt les guerriers qui étaient cachés se levèrent, vinrent à la ville, la prirent et y mirent le feu. Les hommes qui étaient à poursuivre Josué, regardant et voyant que la fumée de la ville montait jusqu'au ciel, ne purent s'enfuir ni d'un côté ni de l'autre. Attaqués à la fois et par ceux qui avaient simulé la fuite jusque-là, et par ceux qui venaient de prendre la ville, il ne s'en sauva pas un seul. Le roi fut pris, amené à Josué, et pendu à une croix jusqu'au soir, où l'on jeta son cadavre à l'entrée de la ville sous un monceau de pierres. Il y eut douze mille de tués ce jour-là, tant hommes que femmes, tous de la ville de Haï. Les troupeaux et le reste du butin furent partagés, suivant l'ordre qui en avait été donné<sup>3</sup>.

Ce fut après cette expédition que Josué exécuta un autre commandement de l'Éternel. Il lui bâtit un autel sur le mont Hébal, selon que Moïse l'avait prescrit, y offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, écrivit la récapitulation ou le sommaire de la loi sur



les pierres de l'autel, plaça le peuple aux côtés de l'arche d'alliance, six tribus sur le mont Garizim, six tribus sur le mont Hébal. Puis les lévites promulguèrent de nouveau la loi devant toute la multitude, ainsi que les bénédictions et les malédictions du Très-Haut. « Maudit, s'écriaient-ils à haute voix, maudit l'homme qui fait une image taillée ou de fonte, l'abomination de l'Éternel, l'œuvre des mains d'un artisan, pour la mettre dans un lieu secret ! » et tout le peuple répondait : « Qu'il en soit ainsi ! » « Maudit celui qui méprise son père et sa mère ! » et tout le peuple répondait : « Qu'il en soit ainsi ! » « Maudit celui qui change les bornes de son prochain ! » et tout le peuple répondait : « Qu'il en soit ainsi ! » « Maudit celui qui égare l'aveugle dans le chemin ! » et tout le peuple répondait : « Qu'il en soit ainsi ! » « Maudit celui qui pervertit le droit de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve ! » et tout le peuple répondait : « Qu'il en soit ainsi ! » Enfin, après d'autres malédictions contre l'inceste et le meurtre : « Maudit celui qui ne demeure pas dans les préceptes de cette loi et qui ne les accomplit pas dans ses œuvres ! » Et tout le peuple répondit : « Amen, qu'il en soit ainsi ! »

« Si tu écoutes la voix de l'Éternel, ton Dieu, et que tu observes tous ses commandements, il t'élèvera au-dessus de toutes les nations qui habitent sur la terre. Tu seras béni dans la ville et béni dans les champs. Béni sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes troupeaux. Tu seras béni en entrant et en sortant. L'Éternel fera que les ennemis qui s'élèveront contre toi tomberont en ta présence. Ils viendront contre toi par un chemin, et ils s'enfuiront par sept autres devant ta face. L'Éternel se fera de toi une nation sainte, et tous les peuples de la terre verront que le nom de l'Éternel est invoqué en toi, et ils te craindront.

« Mais si tu ne veux pas écouter la voix de l'Éternel, ton Dieu, voici les malédictions qui viendront sur toi : tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs ; maudit sera et le fruit de tes entrailles, et le fruit de tes

terres, et le fruit de tes troupeaux ; tu seras maudit en entrant et maudit en sortant. L'Éternel te livrera chancelant à tes ennemis ; tu sortiras contre eux par une seule voie et tu fuiras par sept, et tu sera dispersé dans tous les royaumes de la terre. L'Éternel te frappera de délire, d'aveuglement et de fureur, et tu marcheras à tâtons en plein midi, comme l'aveugle a coutume de faire au milieu des ténèbres. L'Éternel t'emmènera, toi et ton roi que tu auras établi sur toi, au milieu d'un peuple que tu auras ignoré, toi et tes pères, et tu adoreras là les dieux étrangers, le bois et la pierre, et tu seras une nation perdue, et comme le jouet et la fable de tous les peuples vers lesquels l'Éternel t'aura conduit. L'Éternel amènera sur toi un peuple d'une terre lointaine et des extrémités de la terre ; un peuple qui fondra sur toi comme l'aigle et dont tu ne pourras entendre la langue ; un peuple insolent qui ne respectera point les vieillards et n'aura pas de pitié des enfants. Et il dévorera le fruit de tes troupeaux et les fruits de ta terre jusqu'à ce que tu périsses. Et il te foulera aux pieds en toutes tes villes, et tes murailles fortes et élevées seront détruites, ces murailles en lesquelles tu avais mis ta confiance ; tu seras assiégé dans toutes les villes de la terre que l'Éternel, ton Dieu, va te donner. Et tu mangeras la chair de tes fils et de tes filles, tant sera grande la désolation où t'auront réduit tes ennemis ! Et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes, vous qui vous étiez d'abord multipliés comme les étoiles du ciel, parce que vous n'avez point écouté l'Éternel, votre Dieu. Et comme l'Éternel s'est réjoui auparavant en vous comblant de biens et en vous multipliant, ainsi il se réjouira en vous perdant et en vous détruisant, et en vous exterminant de la terre où vous entrez pour la posséder. L'Éternel vous dispersera parmi tous les peuples, depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre. Parmi ces peuples mêmes vous ne vous reposerez pas, et vous ne trouverez pas seulement où poser la plante de votre pied ; car l'Éternel vous donnera un cœur tremblant et des yeux languissants, et une âme dévorée de douleur. Votre vie sera comme en suspens devant vous ; vous tremblerez nuit et jour et vous ne croi-

rez pas à votre vie. Vous direz le matin : Qui me donnera de voir le soir ? et le soir : Qui me donnera de voir le matin ? tant votre cœur sera saisi d'épouvante, tant vous serez effrayés de tout ce que vous verrez de vos yeux. L'Éternel vous ramènera sur des vaisseaux en Égypte par la voie que, selon ce qu'il vous avait dit, vous ne deviez jamais revoir. Là vous serez vendus à vos ennemis comme esclaves, et vos femmes comme servantes, et nul ne se présentera pour vous acheter <sup>1</sup>. »

La première partie de ces châtimens prophétiques, nous la verrons s'accomplir principalement en la captivité de Babylone; la seconde, plus terrible encore, nous la voyons s'accomplissant depuis dix-huit siècles, depuis l'époque où ce peuple a méconnu le grand Prophète que Moïse lui annonça avant sa mort, ce Prophète comme Moïse, et qu'il leur commandait d'écouter, sous peine d'encourir toute la vengeance de Dieu.

Cette promulgation solennelle de la loi, au moment d'exécuter la sentence capitale du souverain Juge contre les peuples qu'il avaient foulée aux pieds; cette sanction formidable qui attachait à l'observation de cette loi le destin de la nation entière, tout cela dut faire une vive impression et sur les Israélites et sur tous les habitants du pays. Un peuple y trouva son salut.

Lorsque le sort de Jéricho et de Haï se fut répandu au loin, les rois du pays, qui habitaient les montagnes ou les plaines près du rivage de la mer ou près du Liban, se liguèrent ensemble pour combattre contre Josué et contre Israël. Mais un peuple dont la capitale était Gabaon, à une journée du camp des Israélites, vers l'occident, employa la ruse pour se sauver du péril. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Galgal, où campait Josué avec son armée. Ces hommes conduisaient avec eux des ânes chargés de vieux sacs, de pains secs et brisés et d'outres rompues et recousues. Eux-mêmes portaient de vieux vêtements et des souliers usés. Arrivés au camp ils dirent aux anciens d'Israël : « Nous venons d'une terre lointaine et désirons faire alliance avec vous. » Les chefs d'Israël répon-

dirent : « Vous habitez peut-être parmi nous, et comment pourrions-nous alors faire alliance avec vous ? » Josué leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient. « Nous sommes vos serviteurs, » répliquèrent-ils. Vos serviteurs sont venus d'une terre fort éloignée, au nom de Jéhova, votre Dieu; car nous avons entendu le bruit de sa puissance, et toutes les choses qu'il a faites en Égypte, et tout ce qu'il a fait au roi des Amorites au delà du Jourdain, Séhon, roi d'Hésébon, et Og, roi de Basan. Et nos anciens nous ont dit, ainsi que tous les habitants de notre terre; Prenez en vos mains des provisions pour un long voyage, et allez au-devant d'eux, et dites : Nous sommes vos serviteurs; faites alliance avec nous. Voici les pains que nous avons pris tout chauds quand nous sommes partis de nos maisons pour venir vers vous, et les voilà maintenant secs et moisis. Nous avons rempli de vin ces outres neuves, et les voilà rompues. Et les vêtements dont nous nous sommes vêtus et les souliers que nous avons aux pieds sont usés à cause de la longueur du chemin. »

Josué et les chefs d'Israël s'y laissèrent prendre; ils n'interrogèrent pas la bouche de l'Éternel, c'est-à-dire ils ne le consultèrent point par l'entremise du grand-prêtre, comme ils auraient dû le faire. Ils prirent donc de leurs vivres en signe de bonne intelligence. Josué leur accorda la paix, avec l'assurance de la vie sauve, et les princes de l'assemblée leur en firent le serment. Mais bientôt ils s'aperçurent de l'artifice; car le troisième jour ils arrivèrent aux villes de ce peuple, Gabaon, Caphira, Béroth et Cariathiarim. Josué et les chefs les épargnèrent. Et comme le peuple en murmurait, ils répondirent : « Nous leur avons juré au nom de Jéhova, Dieu d'Israël; c'est pourquoi nous ne pouvons pas y toucher. » D'après le conseil des anciens Josué reprocha aux Gabaonites leur tromperie, et les condamna, ainsi que leurs descendants, à couper le bois et à porter l'eau pour le service de l'autel de la maison de Dieu, à la place de tout le peuple. Les Gabaonites lui répondirent : « Il a été annoncé d'une manière certaine à nous, vos serviteurs, que Jéhova, votre Dieu, avait or-

<sup>1</sup> Deut., 28.



donné à Moïse, son serviteur, de vous donner toute la terre et d'en exterminer tous les habitants devant votre face, et nous avons vivement craint pour nos âmes à votre approche, et nous avons fait cette chose. Et maintenant nous voici en votre main ; faites de nous ce qui vous paraîtra bon et juste. » Josué fit donc comme il avait dit, et les délivra ainsi de la main des enfants d'Israël <sup>1</sup>.

Quoique Josué eût commis une faute en ne consultant pas l'oracle de l'Éternel, comme il y était obligé dans toutes les occasions importantes, on ne voit pas cependant que Dieu l'ait blâmé d'avoir épargné les Gabaonites. On voit, au contraire, que ce serment d'alliance, surpris d'abord par la ruse, mais ratifié néanmoins par respect pour le nom de l'Éternel qu'on y avait invoqué, devint une loi sacrée et inviolable. Saül, premier roi des Juifs, y ayant porté atteinte, Dieu en punit tout Israël, jusqu'à ce que l'on eût donné aux Gabaonites une satisfaction entière <sup>2</sup>. Il est donc à présumer que, si Josué avait consulté l'oracle, il eût eu réponse de faire à peu près comme il a fait. A la vérité il y avait ordre d'exterminer les peuples de Chanaan, entre autres celui de Gabaon, les Hévéens ; mais cela s'entend naturellement de ceux qui résisteraient, qu'il faudrait attaquer et subjuguier de vive force. Quant à ceux qui viendraient d'eux-mêmes se soumettre à toutes les conditions, ceux surtout qui, comme les Gabaonites, viendraient au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël, le reconnaissant ainsi pour le Dieu véritable, la loi n'ayant rien ordonné à cet égard, il était tout naturel de les traiter avec miséricorde. Josué le donne bien à entendre quand il remarque qu'à l'exception de Gabaon pas une ville ne demanda la paix aux enfants d'Israël et ne mérita ainsi la clémence <sup>3</sup>. Ce qui confirme encore ce sentiment, c'est que l'hôtelière ou la courtisane Rahab non-seulement fut épargnée avec tous les siens, mais incorporée au peuple de Dieu ; elle épousa Salmon, de la tribu de Juda, et devint ainsi une des ancêtres de David et du Messie.

La soumission volontaire des Gabaonites,

jointe à la ruine de Jéricho et de Haï, affecta d'autant plus les peuples de Chanaan que Gabaon était une grande cité. Haï avait eu douze mille habitants, mais Gabaon était beaucoup plus considérable ; c'était comme une capitale de royaume. En effet les villes de Caphira, Béroth et Cariathiarim paraissent avoir été sous sa dépendance ; d'une autre part tous ses guerriers étaient très-vailants. Pour empêcher que leur exemple n'en entraînant encore d'autres, Adonisédec, roi de Jérusalem, marcha contre Gabaon avec quatre autres rois ; qui, comme lui, régnaient sur les Amorrhéens : Oham, roi d'Hébron ; Pharam, roi de Jérimoth ; Japhia, roi de Lakis, et Dabir, roi d'Églon. A l'approche de ces cinq rois les Gabaonites envoyèrent à Josué demander du secours. Et l'Éternel lui dit : « Ne les crains pas, car je les ai livrés en ta main ; nul d'entre eux ne pourra te résister. » Josué, montant de Galgal durant toute la nuit, fondit sur eux tout d'un coup et remporta une grande victoire. Pendant que les ennemis fuyaient Dieu fit pleuvoir sur eux une grêle de pierre qui en tua plus encore que le glaive d'Israël. Alors Josué parla à Jéhova et dit en la présence des enfants de Jacob : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon. » Et le soleil et la lune s'arrêtèrent, et ni avant ni après il n'y eut un jour aussi long, l'Éternel obéissant à la voix d'un homme et combattant pour Israël.

Les cinq rois avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans une caverne de la ville de Macéda. Josué l'ayant appris au milieu de sa victoire répondit à ses gens : « Roulez de grandes pierres à l'ouverture de la caverne, et placez des hommes intelligents qui les gardent. Pour vous, ne vous arrêtez pas, mais poursuivez les ennemis ; tuez tous les fuyards, et ne permettez pas qu'ils entrent dans les forteresses de leurs villes, eux que l'Éternel, votre Dieu, a mis entre vos mains. »

Les ennemis ayant donc été frappés d'une grande plaie et étant presque entièrement détruits, toute l'armée retourna vers Josué près de Macéda, où le camp était alors, tous en nombre égal et sans blessure. Alors Josué commanda d'ouvrir l'entrée de la caverne et

de lui amener les cinq rois. Quand ils furent en sa présence il appela tous les hommes d'Israël et dit aux chefs de l'armée qui étaient avec lui : « Allez, et mettez le pied sur le cou de ces rois. » Ils y allèrent, et, pendant qu'ils leur tenaient le pied sur la gorge, il ajouta : « Ne craignez point et ne vous épouvantez pas ; soyez fermes et courageux, car l'Éternel fera de même à tous vos ennemis contre lesquels vous combattrez. » Après quoi il les fit mettre à mort et attacher à cinq croix jusqu'au soir, que l'on jeta leurs cadavres dans la caverne où ils s'étaient cachés, avec de grandes pierres à l'entrée.

Telle fut la mémorable victoire que Dieu accorda à Josué pour défendre les Gabaonites. Cela montrait que ceux-là mêmes qu'il avait condamnés à l'extermination ne recouraient pas en vain à sa miséricorde. Il y avait encore un autre enseignement.

Ce qui peut être connu de Dieu, ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, Dieu l'a rendu visible, dit saint Paul, par les choses qu'il a faites depuis la création du monde, de sorte que ceux-là qui le méconnaissent et ne le glorifient pas sont inexcusables <sup>1</sup>. Dans l'égarement de leur cœur les Égyptiens et les Chananéens transportaient la gloire de Dieu incorruptible à des choses corruptibles ; au lieu du Créateur, qui est béni dans tous les siècles, ils servaient la créature, le soleil, la lune, la terre, la mer, les fleuves, les plantes, les animaux, les hommes, les rois. L'Éternel frappe donc de grands coups pour réveiller ces malheureux endormis et leur faire voir que, lui seul étant le maître de toutes choses, lui seul doit être adoré souverainement. Il frappe en Égypte les dieux de l'Égypte, le Nil, l'air, la terre, les plantes, les animaux, les hommes, les rois ; ceux que ne convertissent pas de si grandes leçons, il entr'ouvre la mer et les y engloutit vivants. Ces coups terribles retentirent au loin ; nous le voyons par les paroles de Rahab et des ambassadeurs de Gabaon. Pour l'instruction particulière des Chananéens il arrête le fleuve si rapide du Jourdain, il amoncelle ses eaux à la vue de tout le pays,

il renverse par le son des trompettes les murs de Jéricho. Ceux qui implorent la pitié de son peuple, quoique d'une manière frauduleuse, il les protège miraculeusement contre leurs ennemis. Il accable ceux-ci de grandes pierres du haut des cieux : ce sont les paroles du texte. Ces peuples adoraient le soleil sous le nom de Baal, et la lune sous le nom d'As-tarté ou d'Astaroth ; ils leur immolaient le sang de leurs fils et la pudeur de leurs filles. Le soleil et la lune aideront à les punir de ces abominations ; le soleil et la lune obéiront à la voix de l'homme qui combat leurs criminels adorateurs, au nom du Dieu d'Israël. Le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Le soleil s'arrêta pour cela au milieu des cieux et ne se coucha pas durant l'espace d'un jour, en sorte qu'un jour devint comme deux. Telles sont les paroles expresses de l'Écriture <sup>1</sup>. Impossible de ne pas voir que le Dieu d'Israël est le maître de tout, du soleil, de la lune, des étoiles, de la terre, de la mer, des fleuves, des tempêtes, des plantes, des animaux, des peuples, des rois, de la vie et de la mort ; impossible de ne pas voir que lui seul est grand, lui seul puissant ; en un mot, que lui seul est CELUI QUI EST.

Ce miracle fut visible pour toute la terre. Aussi, quoiqu'il ait précédé les temps historiques chez les autres peuples, en découvrit-on néanmoins des souvenirs dans leurs anciennes traditions. Celles des Chinois parlent d'un jour qui en dura plusieurs autres et causa divers embrasements <sup>2</sup>. On voit quelque chose de semblable chez les Grecs et les Romains dans leur fable ou allégorie de Phaëton, qui, conduisant le char du soleil, prolongea beaucoup le jour et faillit embraser l'univers. Les traditions grecques et latines parlent encore d'une double nuit qui donna naissance à Hercule, et qui, d'après les calculs d'un savant français, coïncide avec le double jour des Hébreux <sup>3</sup>.

Quand Josué dit : « Soleil, arrête-toi ! » il parle comme parle tout le monde, même ceux qui savent le mieux que le mouvement

<sup>1</sup> Rom., 1, 19 et 20.

<sup>1</sup> Josué, 10, 13. Eccl., 46, 5. — <sup>2</sup> Martini, *Histoire de la Chine*, I. 1. — <sup>3</sup> Chaubard, *Éléments de Géologie*, p. 289 et seqq.



apparent de cet astre est dû à la rotation de la terre sur elle-même. A la prière de Josué la terre cessa de tourner sur son axe, sans cesser sa marche annuelle autour du soleil ni changer ses rapports avec les autres planètes. Dieu, qui lui a donné l'un et l'autre mouvements, pouvait à son gré suspendre l'un sans l'autre, ou bien tous les deux.

Quant à la pluie de pierres, ce n'est pas une chose très-rare que des pierres tombant des nues, ou des aérolithes, sans qu'on sache encore bien d'où elles viennent ni comment elles se forment. On en cite plusieurs exemples et dans l'antiquité et dans les temps modernes. Un des plus singuliers est la pluie de pierres qui précéda l'étonnante émigration de l'île de Santorin hors de l'Archipel, l'an 1707, avec ces circonstances entre autres. Un bruit terrible, semblable à celui que font de grosses pièces d'artillerie ou le tonnerre, se fit entendre pendant plusieurs jours, durant lesquels on vit s'élever de la mer, comme autant de fusées, une quantité prodigieuse de pierres qui allèrent tomber à cinq milles de l'endroit d'où elles étaient parties. La merveille dont il est parlé dans Josué ne consiste pas précisément en ce qu'il est tombé une pluie de pierres, mais en ce qu'elle est tombée si à propos qu'elle écrasa les Chananéens sans nuire aux Hébreux.

Josué sut profiter de sa victoire ; le même jour il prit Macéda, d'où, étant parti, il prit Lebna ; de Lebna il marcha sur Lakis, qu'il emporta après deux jours de siège. Horam, roi de Gazer, étant venu au secours de Lakis, Josué le défit si complètement qu'il ne s'en sauva pas un homme. Il se rendit également maître d'Églon, d'Hébron, de Dabir, des montagnes, de la plaine, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à Gabaon ; en un mot, de toute la partie méridionale du pays de Chanaan. Il en traita les rois comme il avait fait de ceux de Jéricho et de Hai. Tout cela fut l'affaire d'une seule campagne ; après quoi il revint avec tout Israël au camp de Galgal<sup>1</sup>.

Mais lorsque Jabin, roi d'Asor, en l'extrémité septentrionale, eut ouï toutes ces choses, il envoya vers Jobab, roi de Madon, vers le roi de Séméron, vers le roi d'Achsaph, de-

puis Ptolémaïs, et vers les rois du septentrion qui habitaient les montagnes et la plaine au midi de Cénéroth ou du lac de Génésareth ; et dans les campagnes, et dans le pays de Dor, auprès de la mer ; et vers le Chananéen, en orient et en occident ; et vers l'Amorrhéen, l'Héthéen, le Phérézéen, le Jébuzéen, qui habitaient les montagnes ; et vers l'Hévéen qui habitait sous l'Hermon, partie du mont Liban, en la terre de Maspha, au delà du Jourdain. Et ils sortirent tous avec leurs troupes, peuple aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer, et avec eux une grande multitude de chevaux et de chars. Et tous ces rois s'assemblèrent aux eaux de Mérom, en la partie septentrionale de Chanaan, pour combattre Israël. Josué marcha contre eux, et l'Éternel lui dit : « Ne les crains point, car demain, à cette heure même, je te les livrerai tous pour être taillés en pièces devant Israël. Tu couperas les nerfs de leurs chevaux et tu brûleras leurs chars. » Josué fondit sur eux à l'improviste avec son armée, les tailla en pièces, les poursuivit jusqu'à la grande Sidon, jusqu'aux eaux de Maséréphoth, et jusqu'au champ de Masphé, qui est vers l'orient. Rien ne put lui échapper. Revenant soudain sur ses pas il prit Asor, qui avait été jusqu'à ce moment la capitale de tous ces royaumes, la détruisit par la flamme, en extermina le roi et tous les habitants ; il en fit de même aux villes et aux rois des autres royaumes. Il ne préserva du feu que les villes situées sur les hauteurs, comme plus propres à dominer sur tout le pays. Tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse, et Moïse à Josué, Josué l'exécuta sans rien oublier, sans omettre une seule parole. En cinq ou six ans il défit trente et un rois et conquit trente et un royaumes, depuis les confins de l'Égypte et de l'Idumée jusqu'au Liban et à Sidon. A l'exception des Hévéens, qui demeuraient à Gabaon, pas une ville ne parla de paix aux enfants d'Israël ; ils les prirent toutes en combattant. L'Éternel avait laissé leur cœur s'endurcir de manière qu'elles attaquaient son peuple, qu'elles ne méritassent aucune grâce et qu'elles fussent ainsi exterminées<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Josué, 10, 28-43.

<sup>1</sup> Josué, 11, 19 et 20.

On voit ici la sévérité de Dieu à l'égard de ceux qui abusent de sa patience. Ayant créé l'homme libre, il tolère, il supporte, sans les approuver, bien des écarts, bien des fautes, bien des péchés; il les supporte pour que le repentir les efface; il les supporte non pas sans fin et sans mesure; arrive un point où il frappe de mort et punit éternellement. Dans le temps même souvent il frappe dans ce que l'on a, dans ce que l'on aime, dans la santé du corps, dans les affections de l'âme, afin de sauver tout l'homme pour l'éternité. La tolérance de Dieu est ainsi tempérée de justice et de miséricorde.

Ce qu'il fait à l'homme comme individu il le lui fait comme nation; il tolère, supporte, sans les approuver, bien des égarements, bien des désordres, bien des excès. Souvent, pour conserver l'ensemble, il coupe certaines parties gangrenées: les individus nuisibles au tout sont punis de mort par son ordre et pour l'exemple; ainsi le blasphémateur, ainsi Achan. Quelquefois la nation entière, ayant comblé la mesure de son âge et de ses crimes, est frappée de mort.

L'homme, en tant que genre humain, vivra également son âge. Dieu tolère également bien des choses, mais pas tout; il les tolère longtemps, mais pas toujours; témoin le déluge, qui frappe de mort l'ancien monde, la confusion des langues, qui châtie le monde nouveau. S'il ne le frappe pas tout entier il en punit des membres, comme on punit des individus dans une nation, pour inspirer une crainte salutaire aux autres et empêcher la dépravation totale. Sodome servira d'exemple en son temps, l'Égypte au sien, les Chananéens au leur.

Ces Chananéens, du reste, pouvaient se convertir; ils n'ignoraient pas la religion véritable; Melchisédech, Abraham, Isaac et Jacob la leur avaient fait assez connaître. Les avertissements ne leur avaient pas manqué; depuis quatre siècles ils étaient instruits du sort qui les menaçait; depuis quarante ans la vengeance du Ciel, sortie de l'Égypte, levait le glaive contre eux. Les Égyptiens frappés de plaies horribles, puis engloutis dans les flots; les Israélites nourris par la manne du désert, conduits et ombragés par la nuée;

le Jourdain reculant à leur approche; les murs de Jéricho se renversant, voilà certes qui parlait assez haut; ils le savaient aussi bien que Rahab et les Gabaonites; ils pouvaient, comme eux, y trouver leur salut.

Mais quel besoin est-il de nos pensées? Écoutons plutôt celles que l'Esprit-Saint a inspirées au Sage.

« O Seigneur, que votre esprit est bon et qu'il est doux dans toute sa conduite! Vous châtiez peu à peu ceux qui s'égarent. Pour les instruire vous les reprenez par où ils pèchent, afin que, se séparant du mal, ils croient en vous, ô Seigneur!

« Vous aviez en horreur les anciens habitants de votre terre sainte parce qu'ils faisaient des œuvres détestables par des enchantements et des sacrifices impies; ils tuaient sans compassion leurs propres enfants, ils mangeaient les entrailles des hommes et leur sang, contre votre ordonnance sacrée. Pères tout ensemble et parricides d'âmes cruellement abandonnées, vous avez voulu les perdre par la main de nos pères, afin que cette terre, qui vous était la plus chère de toutes, devînt le digne héritage des enfants de Dieu.

« Cependant vous avez épargné ces pécheurs, attendu qu'ils étaient hommes, et vous leur avez envoyé des guêpes pour être les avant-coureurs de votre armée, afin qu'elles les exterminassent peu à peu. Ce n'est pas que vous ne puissiez assujettir par la guerre les impies aux justes, ou les faire périr tout d'un coup par des bêtes cruelles, ou par la rigueur d'une seule de vos paroles; mais, exerçant sur eux vos jugements par degrés, vous leur donniez lieu de faire pénitence; quoique vous n'ignorassiez pas que leur génération était méchante, que la malice leur était naturelle et que jamais leur pensée ne changerait; car leur race a été maudite dès le commencement.

« Ce n'était pas par la crainte de qui que ce soit que vous les épargniez ainsi dans leurs péchés; car qui est celui qui vous dira: Pourquoi avez-vous fait cela? ou qui s'élèvera contre votre jugement? ou qui paraîtra devant vous pour prendre la défense des hommes injustes? ou qui vous accusera quand vous



aurez fait périr les nations que vous avez créées ? Après vous, qui avez soin généralement de tous les hommes, il n'y a point d'autre Dieu devant lequel vous ayez à faire voir qu'il n'y a rien d'injuste dans les jugements que vous prononcez. Il n'y a ni roi, ni prince qui puisse s'élever contre vous en faveur de ceux que vous aurez fait périr ; mais, étant juste comme vous êtes, vous gouvernez toutes choses justement et vous regardez comme indigne de votre puissance de condamner celui qui ne mérite point d'être puni ; car votre puissance est le principe même de votre justice, et vous êtes indulgent envers tous parce que vous êtes le Seigneur de tous. Vous faites voir votre puissance lorsqu'on ne vous croit pas souverainement puissant, et vous confondez l'audace de ceux qui vous méconnaissent. Dominateur de la force, vous êtes lent et tranquille dans vos jugements, et vous nous gouvernez avec une grande réserve parce qu'il vous sera toujours libre d'user de votre puissance quand il vous plaira.

« Vous avez appris à votre peuple, par cette conduite, que le juste doit être humain, et vous avez donné sujet à vos enfants d'espérer qu'en les jugeant vous leur donnerez lieu de faire pénitence de leurs péchés. Car si, lorsque vous avez puni les ennemis de vos serviteurs et ceux qui avaient si justement mérité la mort, vous l'avez fait avec tant de ménagement, en leur donnant le temps et le lieu de se convertir de leur malice, avec combien de circonspection avez-vous jugé vos enfants, aux pères desquels vous aviez donné votre parole avec serment, en faisant alliance avec eux et leur promettant de si grands biens ! Lors donc que vous nous faites souffrir quelque châtiment vous tourmentez nos ennemis en plusieurs manières, afin que nous pesions votre bonté avec une sérieuse attention, et que, lorsque vous nous faites éprouver votre justice, nous espérions en votre miséricorde.

« C'est pourquoi, en jugeant ceux qui avaient mené une vie injuste et insensée, vous leur avez fait souffrir d'horribles tourments par les choses mêmes qu'ils adoraient, les insectes ; car ils s'étaient égarés longtemps dans la voie de l'erreur, prenant pour

des dieux les plus vils des animaux nuisibles, s'abusant comme des enfants sans raison. Aussi vous êtes-vous joué d'eux en les punissant, comme des enfants insensés, par des mouches. Mais ceux qui ne se sont pas corrigés par cette manière d'insulte et de réprimande ont éprouvé une condamnation digne d'un Dieu. Ayant la douleur de se voir tourmentés par les choses mêmes qu'ils prenaient pour des dieux, et voyant qu'on s'en servait pour les exterminer et les perdre, ils reconnurent le Dieu véritable qu'ils niaient auparavant connaître, et ils furent enfin accablés par la dernière condamnation <sup>1</sup>. »

Encore, dans cette condamnation dernière, pouvaient-ils échapper à la mort par la fuite ; c'était même l'intention formelle de Dieu. Il avait dit aux enfants d'Israël par Moïse : « J'enverrai devant vous ma terreur, et je répandrai la confusion parmi tous les peuples chez qui vous entrez <sup>2</sup>, en sorte que tous vos ennemis vous tourneront le dos. J'enverrai devant vous des frelons qui rattront en fuite l'Hévéen, et le Chananéen, et l'Héthéen, avant que vous entriez dans cette terre. Je ne les chasserai point de devant vous en un an, de peur que la terre ne soit changée en une solitude et que les bêtes ne se multiplient contre vous. Je les chasserai de devant vous peu à peu, jusqu'à ce que vous soyez en plus grand nombre et que vous possédiez la terre <sup>3</sup>. » Ainsi la peine de mort n'était que pour ceux qui ne voudraient ni se convertir ni se retirer.

Cette terre, d'ailleurs, ne leur avait pas été donnée en héritage ; comme nous l'apprennent d'anciens auteurs, ils y étaient venus du golfe Persique et de la mer Rouge<sup>4</sup> ; ils s'en étaient emparés sur les premiers habitants. Une nouvelle émigration n'était pas une grande peine. Déjà, sans doute, l'intérêt de leur commerce leur avait fait commencer quelques établissements sur les côtes d'Europe et d'Afrique. L'expédition du conquérant égyptien Sésostris, qui traversa leur pays comme un torrent, les premières années que les Israélites voyageaient dans

<sup>1</sup> Sag., 12. — <sup>2</sup> Suivant l'hébreu et les Septante. —

<sup>3</sup> Exode, 23, 27-30. — <sup>4</sup> Hérod., l. 1, c. 1. Strab., l. 1 Justin, l. 18.

le désert, dut augmenter l'émigration pour les nouvelles colonies ; la conquête de leur pays par les Israélites, qui dura depuis Josué jusqu'à Salomon, ne fit que la rendre plus universelle. Aussi est-ce dans cette période qu'on leur voit fonder partout des villes et des colonies fameuses : Thèbes, en Béotie ; Utique, Hipponne, Carthage, en Afrique ; Gadès ou Cadix, en Espagne. Ce fut au temps de Moïse, nous apprend Diodore de Sicile, que le Phénicien Cadmus fonda Thèbes et apporta en Grèce les lettres de l'alphabet <sup>1</sup>. Au sixième siècle de l'ère chrétienne Procope écrit que, dans la ville de Tingis, en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant par leur inscription que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Josué. On y lisait : « C'est nous qui fuyons le brigand Jésus, fils de Navé <sup>2</sup>. » C'est le nom de Josué en grec. Au temps de saint Augustin, ces Puniques ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient sans hésiter qu'ils étaient Chananéens ; et, ne l'eussent-ils pas dit, leur langue le disait assez ; sa parfaite ressemblance avec l'hébreu, l'ancienne langue du pays de Chanaan, ne pouvait se méconnaître. Saint Augustin en cite plusieurs exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots ; en particulier les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges des Hébreux.

Non-seulement la langue, mais le caractère signalait dans les Puniques des descendants des Chananéens. « Les Carthaginois, comme les Phéniciens d'où ils sortaient, dit un écrivain de nos jours, paraissent avoir été un peuple dur et triste. » A Carthage aussi la religion était atroce et chargée de pratiques effrayantes. Dans les calamités publiques les murs de la ville étaient tendus de drap noir. Lorsque Agathocle assiégea Carthage, la statue de Baal, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants, et trois cents personnes se précipitèrent encore dans les flammes. C'est en vain que Gélon, vainqueur,

leur avait défendu d'immoler des victimes humaines ; la Carthage romaine elle-même, au temps des empereurs, continuait secrètement ces affreux sacrifices.

Carthage représentait sa métropole, mais sous d'immenses proportions. Placée au centre de la Méditerranée, dominant les rivages de l'Occident, opprimant sa sœur Utique et toutes les colonies phéniciennes d'Afrique, elle mêla la conquête au commerce, s'établit partout à main armée, fondant des comptoirs malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes, les forçant tantôt d'acheter et tantôt de vendre. Elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne et vers les colonnes d'Hercule ; elle défendait aux Sardes de cultiver la terre, sous peine de la vie <sup>1</sup>.

On peut comprendre par là quel eût été le sort de l'humanité si jamais la race de Chanaan en fût devenue la maîtresse. Grâce à Dieu, le pays de Chanaan, devenu la Judée, sera le salut du monde.

Josué en ayant fait la conquête en grande partie, l'Éternel lui dit : « Tu es vieux et avancé en âge, et il reste encore beaucoup de terres à conquérir, savoir : le pays des Philistins, partagé en cinq principautés, Gaza, Azot, Ascalon, Geth et Accaron ; la Phénicie, y compris Sidon ; les régions du Liban, depuis Baalgad, au-dessous du mont Hermon, jusqu'à l'entrée d'Émath ou d'Émèse. » Dieu promit d'expulser lui-même ces peuples plus tard ; s'il ne le fit point alors, c'est que les enfants d'Israël n'étaient pas encore assez nombreux pour occuper tous ces pays, c'est qu'il voulait que leurs descendants s'exercassent également à la guerre, c'était enfin pour éprouver s'ils seraient fidèles à exécuter les ordres qu'il avait donnés à leurs pères par Moïse <sup>2</sup>. C'est ainsi que l'Écriture s'en explique ailleurs. Dieu commanda donc à Josué de partager ces terres avec les autres déjà conquises.

Ce partage ne regardait que neuf tribus et la moitié d'une ; les tribus de Ruben, de Gad et la moitié de celle de Manassé avaient déjà leur part au delà du Jourdain ; Ruben, le

<sup>1</sup> Diod., *Fragm.*, l. 40. — <sup>2</sup> Procope, *Histoire des Vandales*, l. 2, c. 10.

<sup>1</sup> Michelet, *Histoire romaine*, l. 2, c. 3. — <sup>2</sup> Judges, 3, 1-4.



gros du royaume d'Hésébon, séparé du pays de Chanaan par le Jourdain à l'occident, du pays des Moabites par le torrent d'Arnon au midi, du pays des Madianites par des montagnes à l'orient, et confinant au nord à la tribu de Gad. Dans ce partage de Ruben se trouvait la montagne d'Abarim, du sommet de laquelle Moïse contempla la Terre promise avant de mourir et la vallée de Moab où il fut enseveli. Gad avait le reste du royaume d'Hésébon, avec la moitié du pays de Galaad, et s'étendait, d'un côté, le long du Jourdain, jusqu'à la mer de Génésareth, tandis que, de l'autre, il confinait au pays des Ammonites, dont il était séparé par le torrent de Jaboc. Le nom de Galaad, ou Monceau du témoin, fut donné à tout ce pays de montagnes parce que là se trouvait le monceau de pierres que Jacob et Laban prirent pour témoin, devant l'Éternel, de l'alliance qu'ils venaient de conclure ensemble.

Là était aussi Mahanaïm ou le *Camp*, parce que Jacob, à son retour de Mésopotamie, y rencontra le camp de Dieu, c'est-à-dire ses anges; Phanuël ou *Face de Dieu*, parce que ce patriarche y vit Dieu face à face dans cette lutte mystérieuse d'où lui vint le nom d'Israël ou fort contre Dieu. Près de là son frère Ésaü vint à sa rencontre, et ils s'embrassèrent en pleurant. La moitié de la tribu de Manassé avait le reste du pays de Galaad, avec tout le royaume de Basan. Depuis la pointe méridionale du lac de Génésareth, elle s'étendait, à l'occident et au nord, jusqu'au delà des sources du Jourdain, dans les montagnes d'Hermon ou du Liban; à l'orient elle touchait à la terre des Ammonites et à l'Arabie. Tous ces pays étaient extrêmement fertiles en pâturages; le nom seul de Basan l'indique, car il signifie gras. Aussi Moïse parle-t-il, dans son cantique, des béliers de Basan<sup>1</sup>, et Salomon, dans son Cantique des cantiques, relève-t-il la beauté des troupeaux de Galaad<sup>2</sup>. Dans cette tribu, sur le bord de la mer de Génésareth ou de Tibériade, étaient la ville et la région des Gerasénéens, où le Christ guérit deux possédés et permit aux esprits impurs qui les avaient tourmentés

de se loger dans un troupeau de porcs; Corasaïm, où il fit également beaucoup de miracles; plus loin, dans les montagnes de Galaad, la ville de Pella, où les chrétiens se retirèrent pendant le siège de Jérusalem par Titus.

Quant aux tribus restantes, le grand-prêtre Éléazar, Josué, fils de Nun, et les princes des familles d'Israël se réunirent à Galaad pour leur partager la terre de Chanaan.

Alors les enfants de Juda s'approchèrent de Josué, et Caleb, fils de Jéphoné, Cénézéen, lui parla : « Vous savez ce que l'Éternel a dit de moi et de vous à Moïse, homme de Dieu, en Cadès-Barné. J'étais fils de quarante ans lorsque Moïse, serviteur de l'Éternel, m'envoya de Cadès-Barné pour reconnaître cette terre, et je lui rendis compte, ainsi qu'il était dans mon cœur. Or mes frères, qui étaient venus avec moi, remplirent d'épouvante le cœur du peuple, et néanmoins je suivis l'Éternel, mon Dieu. Et Moïse me jura en ce jour, disant : La terre que ton pied a foulée sera ton héritage et l'héritage de tes enfants à jamais, parce que tu as suivi fidèlement l'Éternel. L'Éternel m'a donc conservé la vie jusqu'à ce jour, comme il le promit alors. Il y a quarante-cinq ans que l'Éternel dit cette parole à Moïse, quand Israël marchait dans le désert; et me voilà, fils de quatre-vingt-cinq ans, aussi fort que lorsque Moïse m'envoya pour reconnaître cette terre; ma vigueur d'alors est ma vigueur d'aujourd'hui, soit pour combattre, soit pour aller et venir. Donnez-moi donc cette montagne que l'Éternel m'a promise, comme vous l'avez entendu vous-même, la terre où sont les Énacims, et leurs villes grandes et fortes, afin que j'éprouve si l'Éternel sera avec moi et si je pourrai les exterminer ainsi qu'il me l'a promis. » Josué bénit alors Caleb, en lui souhaitant un heureux succès, et il lui donna Hébron pour héritage<sup>1</sup>.

Cette ville était très-ancienne; elle avait été fondée sept ans avant Tanis, en Égypte. Elle s'appelait auparavant Cariath-Arbé<sup>2</sup>, ou ville d'Arbé, du nom d'un homme fameux parmi les Énacims ou les géants, lequel y était enterré. Arbé était le père d'Énac, dont

<sup>1</sup> Deut., 32, 44. — <sup>2</sup> Cant., 6, 4.

<sup>1</sup> Josué, 14, 6-15. — <sup>2</sup> Nomb., 13, 23.

les Énacims sont descendus. C'était une race de géants. Josué en avait déjà exterminé plusieurs ; les autres s'étaient réfugiés à Gaza, Geth et Azot ; mais trois des plus vaillants, Sésaï, Ahiman et Tolmaï, rentrés à Hébron, s'y étaient fortifiés ; Caleb les en chassa de nouveau.

Les géants de la race d'Énac ne sont pas les seuls dont parle l'Écriture ; déjà du temps d'Abraham elle nous montre Codorlahomor et ses alliés battant les Réphaïms à Astaroth-Carnaïm, ville échue depuis à la tribu de Manassé. Dieu promet à ce patriarche de lui donner le pays des Réphaïms. Og, roi de Basan, fut le dernier de cette race ; il était si grand que, plusieurs années après, on montrait encore son lit d'airain à Rabbath, capitale des Ammonites ; ce lit avait neuf coudées de long et quatre de large. Les neuf coudées font quinze pieds quatre pouces et demi, à prendre la coudée hébraïque sur le pied de vingt pouces et demi ; ce qui fait voir que Og était d'une taille vraiment gigantesque. Moïse nous parle encore d'un autre peuple qui demeurerait à l'orient de la mer Morte<sup>1</sup> ; ils s'appelaient Émims ; et, Dieu ayant livré leur pays aux Moabites, les Émims furent défaits et exterminés. Ils étaient nombreux et puissants, et d'une taille si avantageuse qu'on les aurait pris pour des enfants d'Énac et pour des Réphaïms. Voilà encore un peuple entier de géants qui avaient été exterminés avant le temps de Moïse ; leur mémoire était encore récente, puisque Moab, père des Moabites, ne naquit que trois cent vingt-cinq ans avant Moïse, et qu'avant que les Moabites fussent en état d'entreprendre la guerre contre les Émims il fallut au moins cent cinquante ou deux cents ans. Les Ammonites, frères des Moabites, attaquèrent apparemment vers la même époque une autre race de géants nommés Zuzims ou Zomzommims ; ils étaient puissants et nombreux, et d'une taille égale aux fils d'Énac<sup>2</sup> ; leur pays passait pour un pays de géants ou de Réphaïms. Ainsi il y avait trois races de géants au delà du Jourdain, les Réphaïms au nord, les Émims au midi, et les Zomzommims entre les uns et les autres. Il y avait aussi des Réphaïms en deçà

du Jourdain ; on en remarque deux races : les uns étaient ces fils d'Énac ou les Énacims, dont la demeure principale était à Hébron et dans les environs ; les autres, nommés simplement Réphaïms ou fils de Rapha, avaient leur demeure dans la ville de Geth ; Goliath était de ce nombre. Enfin Dieu dit par la bouche d'Amos, parlant de la conquête du pays de Chanaan faite par les Hébreux : « J'ai exterminé devant eux l'Amorrhéen dont la hauteur était la hauteur des cèdres et qui était fort comme les chênes<sup>1</sup>. » Voilà donc plusieurs races d'une taille monstrueuse et d'un caractère sans doute pareil à leur taille. Tout le monde conspire à s'en débarrasser.

Dans les antiques traditions de la Grèce et de Rome, antérieurement aux temps historiques, on voit également apparaître une race extraordinaire, les Pélasges ; race également proscribed et poursuivie dans tout le monde, et par les Hellènes et par les Barbares. Bien des siècles avant notre ère les Pélasges dominaient tous les pays situés sur la Méditerranée, depuis l'Étrurie jusqu'au Bosphore. Dans l'Arcadie, l'Argolide et l'Attique, dans l'Étrurie et le Latium, peut-être dans l'Espagne, ils ont laissé des monuments indestructibles ; ce sont des murs formés de blocs énormes qui semblent entassés par le bras des géants. Ces ouvrages sont appelés, du nom d'une tribu pélasgique, *cyclopéens*. Bruts et informes dans l'enceinte de Tirynthe, dans les constructions de l'Arcadie, de l'Argolide et du pays des Herniques, ces blocs monstrueux s'équarrirent dans les murs apparemment plus modernes des villes étrusques. Ces murailles éternelles ont reçu indifféremment toutes les générations dans leur enceinte ; aucune révolution ne les a ébranlées. Fermes comme des montagnes, elles semblent porter avec dérision les constructions des Romains et des Goths, qui croulent chaque jour à leurs pieds. Cependant cette race gigantesque, répandue en tant de contrées, disparaît entièrement dans l'histoire ; ses diverses tribus ou périssent, ou se fondent parmi les nations étrangères, ou du moins perdent leurs noms. Il n'y a point d'exemple

<sup>1</sup> Deut., 2. — <sup>2</sup> Ibid., 2.

<sup>1</sup> Amos, 2, 9.



d'une ruine si complète. Une inexpiable malédiction s'attache à ce peuple ; tout ce que ses ennemis nous en racontent est néfaste et sanglant. C'est ainsi qu'un écrivain de nos jours résume les anciennes traditions sur les Pélasges<sup>1</sup>. Remarquons qu'un des ancêtres les plus fameux de ce peuple extraordinaire s'appelle Inachus, nom qui, moins la terminaison grecque, est le même que celui d'Énaë.

Après s'être emparé d'Hébron et en avoir expulsé les derniers Énacims, Caleb monta vers Dabir, qui s'appelait auparavant Cariath-Sépher, ou ville des livres, des archives ; peut-être était-ce comme le collège et l'académie où les lettres s'enseignaient parmi les Chananéens ; peut-être y avait-il aussi les archives des anciens, où, depuis le temps du déluge, l'on avait accoutumé de rassembler tous les monuments des lettres. Josué s'en était déjà rendu maître ; mais il est probable qu'après son retour à Galgala les habitants échappés y étaient rentrés. Caleb dit alors : « Celui qui frappera Cariath-Sépher et la prendra, je lui donnerai Axa, ma fille, pour épouse. » Othoniel, fils de son frère Cénéz<sup>2</sup>, par conséquent son neveu, la prit, et Caleb lui donna sa fille avec une terre arrosée en haut et en bas<sup>3</sup>.

L'héritage particulier donné à Caleb, un des princes de Juda, laissait bien entrevoir que la portion générale de cette tribu tomberait du même côté. Cette part fut la première qui échut par le sort et la plus grande ; elle était bornée au midi par l'Égypte et l'Idumée, à l'orient par la mer Morte dans toute sa longueur ; au nord elle s'étendait, par une ligne assez droite, de l'embouchure du Jourdain dans cette mer jusqu'à Jérusalem, et de là jusqu'à Jebnéel ou Jabnia, sur la mer Méditerranée, appelée la grande mer, qui, à l'occident, lui servait de frontière jusqu'à l'Égypte. Elle comprenait neuf ou dix des royaumes conquis par Josué, avec tout le pays des Philistins. On y comptait cent douze villes ; c'était, en tout, au moins le quart du pays de Chanaan. Quoique la tribu de Juda fût la plus nombreuse, sa part se trouva néan-

moins trop grande, et nous verrons deux autres tribus, Siméon et Dan, y recevoir la leur.

Ce qu'il y avait de remarquable dans ce vaste héritage de la tribu de Juda ou dans la Judée, nom devenu commun dans la suite à toute la Terre promise, c'était, à l'occident, le pays des Philistins, dont le nom de Palestine est également devenu commun à toute la terre de Chanaan. Après la mort de Josué Juda y prit les principales villes, Gaza, Ascalon et Accaron ; mais il ne put détruire les habitants de la plaine parce qu'ils avaient une grande multitude de chars armés de faux. Les Philistins reprirent ces villes plus tard, se montrèrent continuellement ennemis d'Israël, et ne furent soumis et rendus tributaires que sous David. Au midi de la Judée était Bersabée ou le puits du Serment, antique séjour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'était alors une ville. Plus loin, dans le désert de Sur, se retrouvait le puits du Vivant et du Voyant, autrement le puits d'Agar. A l'orient, le long de la mer Morte ou de la mer de Sel, se voyaient les ruines de Sodome et de Gomorre, avec la caverne de Lot. Rentrant au milieu des terres on trouvait Hébron avec la chênaie de Mambré, où Abraham avait reçu les hôtes célestes et d'où il avait vu les ruines fumantes de la Pentapole. Là étaient nés Isaac et Ismaël ; là aussi étaient ensevelis, dans la caverne de Macphélah, Sara, Abraham, Isaac, Rébecca, Jacob et Lia. Parmi les cent douze villes de la tribu de Juda n'en était pas comptée une petite, qui devait néanmoins devenir la plus célèbre, parce que d'elle devait sortir le Sauveur d'Israël : c'était Béthléhem. Là naîtra David, le sauveur temporel de son peuple ; là naîtra le Christ, sauveur éternel de tous les peuples. Sur le chemin de Bethléhem à Jérusalem se voyait le sépulcre de Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, la mère de Joseph et de Benjamin. Jérusalem faisait la limite entre Benjamin et Juda. La ville même, avec la montagne de Moriah, où Isaac avait été offert en sacrifice et où le Christ devait l'être un jour, Benjamin l'aura en partage. La montagne de Sion, la cité de David sont de l'héritage de Juda. « Et dans les derniers jours, dit le fils d'A-

<sup>1</sup> Michelet, *Histoire romaine*, l. 1, c. 3. Petit-Radel, *des Monuments cyclopéens*. — <sup>2</sup> C'est le sens du grec. — <sup>3</sup> Josué, 15, 13, 19.

mos, la montagne de la maison de l'Éternel sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines; toutes les nations y afflueront. Et la foule des peuples iront, disant : Venez, montons à la montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers; car de Sion sortira la loi, et la parole de Jéhova de Jérusalem. Il jugera parmi les nations et il reprendra bien des peuples. Et ils forgeront leurs glaives en socs de charrue et leurs lances en faux. La nation ne lèvera plus le glaive contre la nation et ils ne s'exerceront plus aux combats. Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova <sup>1</sup>. »

Après la tribu de Juda, qui avait reçu de Jacob mourant les bénédictions principales, la première part échut à la maison de Joseph, c'est-à-dire à la tribu d'Éphraïm et à la moitié restante de celle de Manassé. Ce deuxième lot paraît s'être étendu, sur la Méditerranée, depuis les frontières des Philistins jusque vers celles de la Phénicie; du côté opposé il allait se rétrécissant un peu jusqu'au Jourdain. Les enfants de Joseph s'adressèrent à Josué, qui était d'entre eux, et lui dirent : « Pourquoi ne nous avez-vous donné qu'une part pour héritage, nous qui sommes un peuple si nombreux, tant l'Éternel nous a bénis ? — Si vous êtes un peuple nombreux, répondit Josué, montez dans la forêt et étendez-vous en abattant les bois dans la terre des Phérézéens et des Réphaïms, puisque la montagne d'Éphraïm est trop resserrée pour vous. » Les enfants de Joseph insistèrent : « Nous ne pourrions gagner les montagnes, parce que les Chananéens, qui habitent dans la plaine où est Bethsan avec ses filles, ou ses dépendances, et Jezraël, qui est au milieu de la vallée, se servent de chars armés de fers tranchants. » Ce n'était donc pas que leur part fût trop petite, mais il fallait achever de la conquérir sur des ennemis redoutables. Aussi Josué, quoiqu'il fût de la tribu d'Éphraïm, ne les écouta point, mais persista à dire : « Vous êtes un peuple nombreux et vous avez une grande force; vous ne vous contenterez

pas d'une seule part, mais vous irez sur la montagne et vous vous étendrez en abattant les arbres et défrichant la forêt, et vous pourrez aller encore plus loin lorsque vous aurez exterminé les Chananéens que vous dites terribles et ayant des chars armés de fers tranchants <sup>1</sup>. »

C'est ici la première fois qu'il est parlé expressément, dans l'Écriture, de chariots garnis d'armes tranchantes. C'était une des machines de guerre les plus terribles dans l'antiquité. Leur forme a varié, et l'on en trouve plusieurs descriptions différentes. Diodore nous les dépeint de cette sorte : « Le joug de chacun des deux chevaux qui tiraient le char était armé de deux pointes, longues de trois coudées, qui s'avançaient contre le visage des ennemis; à l'essieu étaient attachées deux autres broches tournées du même côté que les premières, mais plus longues et armées de faux à leurs extrémités <sup>2</sup>. » Ceux dont parle Quinte-Curce avaient quelque chose de plus; l'extrémité du timon était armée de piques avec des pointes de fer; le joug avait des deux côtés trois espèces de glaives; entre les rais des roues se voyaient plusieurs dards qui donnaient en dehors, et les jantes des mêmes roues étaient garnies de faux qui mettaient en pièces tout ce qu'elles rencontraient <sup>3</sup>. Quelquefois les faux attachées à l'essieu tournaient par le moyen d'un ressort et détruisaient tout ce qui se trouvait dans la sphère de leur mouvement. Après cela il n'y a point à s'étonner que les tribus d'Éphraïm et de Manassé aient cru difficile de triompher de si redoutables machines. Il paraît cependant qu'elles exécutèrent le conseil de Josué et qu'elles conquièrent dans la suite tout leur héritage.

On remarque, dans la tribu d'Éphraïm, Joppé, fameux port de mer sur la Méditerranée. C'est là que s'embarqua le prophète Jonas lorsqu'il s'enfuyait de devant l'Éternel pour ne pas aller annoncer la ruine de Ninive; c'est là que saint Pierre ressuscita la veuve Tabithe; c'est de là qu'il fut appelé à Césarée pour recevoir en l'Église chrétienne les prémices de la gentilité, dans la personne

<sup>1</sup> Isaïe, 2.

<sup>1</sup> Josué, 17. — <sup>2</sup> Diod., I. 17. — <sup>3</sup> Quinte-Curce, I. 4



du centurion Cornélius. Césarée, bâtie du temps des Romains, était également un port de mer à trois journées de Joppé, vers le nord. Entre ces deux villes est la plaine de Saron, renommée pour son extrême fertilité. Aujourd'hui encore les pèlerins d'Europe qui débarquent à Joppé, actuellement Jaffa, pour visiter Jérusalem, qui en est à une journée de chemin, trouvent cette plaine couverte, au printemps, des plus belles fleurs, de tulipes, de roses de couleurs variées, de narcisses, d'anémones, de lis blancs et jaunes, de giroflées et d'une espèce d'immortelle très-odorante. Elle produit tout cela naturellement et malgré l'état d'abandon où elle reste par suite du despotisme des Turcs. Qu'on juge par là ce qu'elle a dû être et ce qu'elle deviendrait encore avec la culture de l'homme libre.

En tirant de Joppé vers le nord-est on rencontre Sichem, premier séjour d'Abraham quand il arriva dans ce pays. C'est là que l'Éternel, lui étant apparu, lui dit pour la première fois : « Je donnerai à ta postérité cette terre <sup>1</sup>. » Jacob y avait également demeuré dans le domaine qu'il acheta cent agneaux et qu'il donna pour héritage à son fils Joseph. Cette ville fut nommée depuis Sichar. Tout près était le puits de Jacob, près duquel le Christ s'entretint avec la Samaritaine. On y voyait aussi, dans le voisinage, les montagnes d'Hébal et de Garizim, où la loi avait été promulguée de nouveau, ainsi que cette autre où fut bâtie plus tard Samarie.

A quelque distance de Sichem, vers le sud-est, s'élevait sur une éminence la ville de Silo, qui, jusqu'à la construction du temple de Jérusalem, fut le sanctuaire d'Israël. Comme elle était au centre de la Terre promise et que le pays des environs était soumis, les enfants d'Israël y vinrent camper de Galgala et y dressèrent le tabernacle du témoignage.

Cependant sept tribus étaient restées qui n'avaient pas encore partagé leur héritage. Josué leur dit : « Jusques à quand languirez-vous dans la paresse et n'entrerez-vous pas en possession de la terre que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous a donnée? Choisissez

trois hommes de chaque tribu, afin que je les envoie, et qu'ils aillent parcourir cette terre, et qu'ils en fassent la description selon le nombre de ceux qui la doivent posséder, et qu'ils viennent annoncer ce qu'ils auront fait. Que Juda demeure dans ses limites du côté du midi, et la maison de Joseph du côté du septentrion. Décrivez le reste de la terre qui n'est point à eux et faites-en sept parts; ensuite venez me trouver ici, afin que je tire vos partages au sort devant l'Éternel, notre Dieu. »

Les hommes s'en allèrent, parcoururent la terre avec soin et la divisèrent, selon ses villes, en sept parts qu'ils décrivirent dans un livre. C'est ici la première fois qu'il est question d'une espèce de carte géographique. Quand ils furent revenus au camp, à Silo, Josué jeta le sort devant l'Éternel et divisa la terre en sept parts.

Le premier partage échut à la tribu de Benjamin, entre les enfants de Juda et les enfants de Joseph. Il y avait quatorze villes. La première, non loin du Jourdain, était Jéricho. L'Écriture l'appelle plusieurs fois la ville des palmiers. D'après la description qu'en ont faite d'anciens historiens et géographes, tels que Strabon, Justin, Pline, c'était une plaine arrosée de toutes parts, remplie d'habitations et couronnée de montagnes en amphithéâtre. Au milieu d'autres arbres du plus excellent fruit les palmiers y croissaient en abondance. Les dattes en étaient si renommées que Nicolas de Damas en envoyait fréquemment à l'empereur Auguste, qui les appelait ses *Nico-laï*. Mais ce qui valait à Jéricho encore plus de richesses, c'étaient ses jardins, ou, comme dit Strabon, son paradis de baume. Ce précieux arbuste ne venait que là. Pour savoir quelle estime en faisaient les anciens il n'y a qu'à écouter Pline. « Le baume, dit-il, est préféré à toutes les odeurs; la Judée est le seul pays qui le produise. Autrefois on ne le cultivait que dans deux jardins, l'un de vingt arpents, l'autre de moins encore; tous deux appartenaient au roi. Les empereurs vespasiens l'ont fait voir aux Romains. Chose merveilleuse! depuis le grand Pompée les arbres aussi ont été menés en triomphe. A présent le balsamier est esclave; l'arbre et la nation payent tribut. Les Juifs, dans leur fureur,

<sup>1</sup> Gen., 12, 6.

voulurent le détruire, comme ils cherchèrent à se détruire eux-mêmes; les Romains le défendirent, et l'on combattit pour un arbrisseau. Aujourd'hui le balsamier est une propriété impériale<sup>1</sup>. » Voilà ce qu'il était encore de Jéricho au temps de Pline. Dans la même tribu se voyaient les ruines de Haï, les villes de Gabaon et de Béthel, dont l'ancien nom était Luza. Béthel, ou maison de Dieu, comme nous l'avons vu, avait été ainsi nommé par Jacob à cause que l'Éternel lui était apparu en ce lieu, lorsqu'il s'enfuyait en Mésopotamie, et lui avait dit : « La terre où tu dors, je la donnerai à toi et à ta postérité<sup>2</sup>. » Mais la ville la plus célèbre de toutes était, sans contredit, Jébus ou Jérusalem, que l'on croit l'ancien Salem de Melchisédech. Les enfants de Juda et de Benjamin se rendirent maîtres de la ville; mais ils ne purent prendre la citadelle, et les Jébuséens s'y maintinrent au milieu d'eux jusqu'au temps de David.

De cette tribu sortiront Saül, le premier roi des Juifs; Esther, la reine des Perses, avec son oncle Mardochée; enfin le plus profond des philosophes, le Docteur des nations, saint Paul.

Le second partage échut aux enfants de Siméon et se trouva au milieu de l'héritage des enfants de Juda. Jacob l'avait prédit au lit de la mort quand il dit de Siméon et de Lévi : « Je les diviserai dans Jacob et je les disperserai dans Israël<sup>3</sup>. » Siméon eut dix-sept villes, dont la première était Bersabée. Une veuve de cette tribu, Judith, sauvera tout Israël par son courage.

Le troisième partage échut à Zabulon et s'étendait de la mer ou du lac de Génésareth jusqu'à la mer Méditerranée, près du mont Carmel. Jacob avait annoncé d'avance : « Zabulon habitera sur le rivage de la mer, près de la station des navires, et atteindra jusqu'au pays de Sidon, la Phénicie<sup>4</sup>. » Le Carmel est une montagne ou plutôt une chaîne de montagnes qui s'étendait le long des tribus d'Issachar, de Zabulon et d'Aser; elle terminait dignement la délicieuse plaine de Saron. Aujourd'hui encore on y voit des collines et des vallées toujours vertes, des bois de haute

futaie, des bocages et des jardins, de vives sources, de belles fontaines et quantité de vignes; l'air y est très-bon, les fruits excellents aussi bien que le vin, et le gibier s'y trouve en abondance. Elle était renommée parmi les anciens, non-seulement à cause de sa hauteur et de sa fertilité, mais encore à cause du séjour qu'y avait fait plusieurs fois Pythagore<sup>1</sup>. Mais déjà trois siècles avant ce philosophe elle était devenue bien autrement célèbre par le séjour d'Élie, d'Élisée et d'une école de prophètes. Dans la même tribu était Nazareth, où le Fils de Dieu fait homme vécut trente ans inconnu au monde; Cana, où il fit son premier miracle; le mont Thabor, où il se transfigura devant ses bien-aimés disciples, s'entretenant avec Moïse et Élie.

Le quatrième partage échut à Issachar, entre la maison de Joseph et la tribu de Zabulon, du Jourdain à la Méditerranée. Il y avait seize villes. La première était Jezraël, devenue fameuse par le sang de Naboth versé injustement et puis vengé sur le sang d'Achab et de sa famille. Un autre lieu y a laissé un plus doux souvenir; c'est la petite ville de Naïm, où le Christ ressuscita le fils unique de la veuve.

Le cinquième héritage échut aux enfants d'Aser et s'étendait depuis le mont Carmel jusqu'à Tyr et Sidon. Il semblerait même, par certaines expressions de l'Écriture, que ces deux villes y étaient comprises<sup>2</sup>. Il est dit au livre des Juges qu'Aser n'expulsa point les habitants de Sidon, ni d'Acco ou Acre, depuis Ptolémaïs, et le prophète Ézéchiël nous représente Tyr comme placé dans le paradis de délices et sur la sainte montagne de Dieu<sup>3</sup>. Tyr est appelé dans Isaïe<sup>4</sup> la fille de Sidon, parce qu'il en était une colonie. Sidon est beaucoup plus ancienne; Moïse lui donne pour fondateur le premier-né de Chanaan, tandis qu'il ne parle point de Tyr. La première fois qu'il en est question c'est dans le livre de Josué, au partage de la tribu d'Aser, où il est appelé une ville fortifiée, ce qui porterait l'époque de sa fondation au quinzième siècle avant Jésus-Christ. Cela s'entend de l'ancien Tyr, bâti sur le continent, au lieu

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, l. 12, c. 25. Strab., l. 16. — <sup>2</sup> Gen., 14, 13. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 49, 13. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 49, 7.

<sup>1</sup> Jambliq., in *Vita Pythag.*, c. 3. — <sup>2</sup> Juges, 1, 31. — <sup>3</sup> Ézéchi., 28, 13 et 14. — <sup>4</sup> Isaïe, 23, 12.



que le nouveau fut bâti dans une île. Le nom de Tyr, en hébreu Tsor ou Sor, veut dire rocher, parce qu'un rocher lui servait de fondement. Ce fut à Sarepta, entre Tyr et Sidon, que le prophète fut nourri par une pauvre veuve dont il multiplia miraculeusement l'huile et la farine. Ce fut sur les confins de Tyr et de Sidon que le Sauveur répondit à la Chananéenne : « O femme, votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous voulez ! » Anne la prophétesse, de la tribu d'Aser, avait reconnu en lui et célébré l'attente d'Israël dès qu'il fut présenté au temple, quarante jours après sa naissance.

Le sixième héritage échet par le sort aux enfants de Nephthali. Il s'appuyait au midi sur le lac de Génésareth et la tribu de Zabulon, remontait, entre la tribu d'Aser et le Jourdain, jusqu'au delà des sources de ce fleuve, dans les montagnes du Liban. Il avait dix-neuf villes fortes avec leurs bourgades. Parmi ces villes n'était point Bethsaïde, patrie des apôtres Pierre, André et Philippe, non plus que Capharnaüm, où le Christ vint demeurer pendant sa vie publique, en sorte qu'elle est appelée sa ville. C'est là qu'il commença à prêcher dans les synagogues, à guérir parmi le peuple toute sorte de langueurs et d'infirmités ; c'est de là que sa renommée se répandit dans toute la Syrie ; c'est là que les foules accouraient pour l'entendre, de la Galilée, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain. Voyant cette multitude il monta sur une montagne et leur enseigna que bienheureux sont les pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du Ciel est à eux. Descendant de là il guérit le lépreux ; rentré dans la ville il admira la foi du centurion et guérit son serviteur ; venu à la maison de Pierre il guérit sa belle-mère de la fièvre ; au soir on lui présenta un grand nombre de malades, et il les guérit tous. Capharnaüm était sur la mer de Génésareth, ainsi que Bethsaïde. Marchant un jour le

long de cette mer il vit deux frères, Simon-Pierre et André, qui jetaient leurs filets, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : « Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Et eux, aussitôt, quittant leurs filets, le suivirent. Un peu au delà il en appela de la même manière deux autres, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère. Un autre jour il vit un publicain assis dans son bureau de recette, et il lui dit : « Suivez-moi. » Et le publicain, se levant, le suivit et devint l'apôtre saint Matthieu. « Ce ne sont pas les bien portants, dit-il en cette occasion, qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades ; je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs. »

Le pays de Nephthali, de Zabulon et d'Aser, comprenait ce qu'on appelle la Galilée ; sa partie septentrionale se nommait la Galilée des gentils, parce qu'elle touchait aux principales villes de la gentilité, Tyr et Sidon. Un prophète annonçait ainsi d'avance ce qu'y ferait le Christ : « La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, la voie de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et à ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort la lumière s'est levée <sup>1</sup>. »

Le septième et dernier partage échet à la tribu de Dan, près du pays des Philistins, dans la portion surabondante de Juda. Il y avait dix-huit villes, entre autres Sara et Eschaol, où Samson signala plus tard sa force prodigieuse. Cependant, cette tribu, la plus nombreuse après celle de Juda, se trouva bientôt à l'étroit dans son héritage, parce que les Amorrhéens en occupaient encore les plaines et que les Philistins ne lui permettaient pas de s'étendre jusqu'à la mer. Il y eut donc une colonie de Danites qui, remontant jusque vers les sources du Jourdain, s'y empara, sur des colons sidoniens, de la ville de Lesem ou Laïs, qu'elle appela Dan, du nom de leur père ; elle devint plus tard Césarée de Philippe. Ce fut dans les environs de cette ville que le Sauveur, ayant demandé à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que

<sup>1</sup> Isaïe, 9, 1 et 2. Matth., 4, 15 et 16.

je suis ? » Simon-Pierre lui répondit : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. » Sur quoi Jésus lui dit à son tour : « Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi je dis à toi que tu es la Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux <sup>1</sup>. »

Josué ayant achevé de faire le partage des terres, en donnant à chaque tribu la part qui lui était échue par le sort, les enfants d'Israël lui donnèrent pour héritage au milieu d'eux, selon que l'Éternel l'avait ordonné, la ville qu'il leur demanda, qui fut Thamnath-Sarah, sur la montagne d'Éphraïm, et il bâtit une ville où il demeura. Ainsi, après avoir conquis et distribué à son peuple trente et un royaumes, il attend qu'on lui offre une demeure, et, le choix lui ayant été laissé, il choisit, sur la montagne d'Éphraïm qui était à défricher, une ville qui était à bâtir. Il est le seul conquérant de son espèce. Sa ville est appelée plus tard Thamnath-Hérès ou image du soleil <sup>2</sup>, peut-être, comme on le croit, en mémoire du miracle par lequel il arrêta cet astre.

Après cela l'Éternel dit à Josué : « Parle aux enfants d'Israël et dis-leur : Donnez-vous les villes de refuge dont je vous ai parlé par Moïse, afin que quiconque aura tué un homme à son insu s'y retire et puisse échapper à la colère du plus proche parent, qui est le vengeur du sang ; et, lorsqu'il se sera réfugié dans une de ces villes, il se tiendra debout à la porte de la cité, et il dira aux anciens tout ce qui peut justifier son innocence, et, après cela, ils le recevront et lui donneront un lieu pour habiter. Et si le vengeur du mort le poursuit, ils ne le livreront point entre ses mains, parce qu'il a tué son prochain sans le savoir et qu'il ne le haïssait pas deux ou trois jours auparavant. Et il demeurera dans cette ville jusqu'à ce qu'il se pré-

sente en jugement devant l'assemblée et jusqu'à la mort du grand-prêtre qui sera en ce temps-là. Alors l'homicide reviendra et rentrera dans la ville et dans la maison d'où il avait fui. »

Ils consacrèrent donc, comme villes de refuge, Céder en Galilée, sur la montagne de Nephthali ; Sichem, sur le mont Éphraïm, et Cariath-Arbé, qui se nomme aussi Hébron, et qui est sur la montagne de Juda ; et au-delà du Jourdain, vers l'orient de Jéricho, ils désignèrent Bosor, qui est dans la plaine du désert, de la tribu de Ruben ; Ramoth en Galaad, de la tribu de Gad, et Gaulon en Basan, de la tribu de Manassé. Ces villes furent établies pour tous les enfants d'Israël et pour tous les étrangers qui habitaient parmi eux, afin que celui qui aurait tué un homme à son insu s'y réfugiât et qu'il ne fût point tué par le parent du mort qui voudrait venger son sang, jusqu'à ce qu'il vint défendre sa cause devant le peuple <sup>1</sup>.

Au même temps les princes des familles de Lévi vinrent vers Éléazar, grand-prêtre, et vers Josué, fils de Nun, et vers les princes de chaque tribu des enfants d'Israël, et ils leur parlèrent à Silo, disant : « L'Éternel a commandé, par Moïse, qu'on nous donnât des villes où nous pussions demeurer, et un terrain autour de ces villes pour y nourrir nos troupeaux. »

Alors les enfants d'Israël détachèrent des héritages dont ils étaient en possession des villes avec leurs faubourgs, et les donnèrent aux lévites, suivant que l'Éternel l'avait commandé. Et le sort ayant été jeté pour la famille de Caath, treize villes des tribus de Juda, de Siméon et de Benjamin, échurent aux enfants d'Aaron, grand-prêtre ; dix villes des tribus d'Éphraïm, de Dan et de la demi-tribu de Manassé, échurent aux enfants de Caath, c'est-à-dire aux simples lévites de cette famille. Le sort ayant été jeté pour les enfants de Gerson, treize villes des tribus d'Issachar, d'Aser, de Nephthali et de la demi-tribu de Manassé, en Basan, leur échurent en partage, et douze villes de la tribu de Ruben, de Gad et de Zabulon, aux enfants de

<sup>1</sup> Matth., 16. — <sup>2</sup> Juges, 2, 9, suivant l'hébreu.

<sup>1</sup> Josué, 20.



Mérari, distribués selon leurs familles. Ces villes étaient en tout au nombre de quarante-huit. Les six villes de refuge en étaient. Parmi les villes sacerdotales les plus remarquables sont Hébron ou Cariath-Arbé ; Caleb en possédait le territoire, mais la ville était aux prêtres, qui d'ailleurs ne l'occupaient pas tout entière ; Dabir, l'ancienne Cariath-Sépher, ou ville des livres ; Gabaon, la seule qui eût demandé la paix ; Anathoth, patrie future du prophète Jérémie.

La tribu de Lévi se trouva ainsi dispersée dans tout Israël, comme Jacob l'avait prédit, et, comme l'avait annoncé Moïse, Jéhova seul fut son partage.

Et l'Éternel donna ainsi à Israël toute la terre qu'il avait promise avec serment à leurs ancêtres ; ils la possédèrent et l'habitèrent. L'Éternel leur donna le repos tout à l'entour, selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères ; pas un de leurs ennemis n'osa leur résister ; l'Éternel les livra tous entre leurs mains. Pas une parole ne se trouva vaine de ce que l'Éternel avait promis de bien à Israël ; mais tout fut accompli <sup>1</sup>.

Aujourd'hui, à la vérité, l'on ne voit plus à cette terre les ruisseaux de lait et de miel dont Dieu parle si souvent dans l'Écriture ; mais cette affliction même fait voir combien Dieu est fidèle à sa parole. Il avait dit à son peuple : « Si tu observes ma loi tu seras béni à la ville et aux champs ; mais si tu ne l'observes point tu seras maudit à la ville et aux champs, maudit dans toutes tes entreprises ; l'ennemi dévorera devant toi les fruits de tes troupeaux et les fruits de tes terres. » Or c'est ce qui s'y voit aujourd'hui. Écoutons un écrivain célèbre qui l'a vu de ses yeux :

« Jérusalem est donc livrée à un gouverneur presque indépendant ; il peut faire impunément le mal qu'il lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha de Damas. On sait que tout supérieur en Turquie a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur, et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et sur la vie. Pour quelques bourses un janissaire devient un petit aga, et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer ou vous

permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée. La seule chose qu'on entende dans ce pays, la seule justice dont il soit question, c'est : *Il payera dix, vingt, trente bourses ; on lui donnera cinq cents coups de bâton ; on lui coupera la tête*. Un acte d'injustice force à une injustice plus grande. Si l'on dépouille un paysan on se met dans la nécessité de dépouiller le voisin ; car, pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

« On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux et venge les peuples ; le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitants de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi ; on ferme les boutiques, on se cache dans des souterrains, on feint d'être mourant sur la natte ou l'on fuit dans la montagne.

« Je puis attester la vérité de ces faits, puis que je me suis trouvé à Jérusalem au moment de l'arrivée du pacha. Abdallah est d'une avarice sordide, comme presque tous les musulmans ; en sa qualité de chef de la caravane de la Mecque, et sous prétexte d'avoir de l'argent pour mieux protéger les pèlerins, il se croit en droit de multiplier les exactions ; il n'y a point de moyen qu'il n'invente. Un de ceux qu'il emploie le plus souvent, c'est de fixer un maximum fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. La disette commence ; le pacha fait traiter secrètement avec les marchands ; il leur donne, pour un certain nombre de bourses, la permission de vendre aux taux qu'ils voudront. Les marchands cherchent à retrouver l'argent qu'ils ont donné au pacha, ils portent les denrées à un prix extraordinaire, et le peuple, mourant de faim une seconde fois, est obligé, pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement.

« J'ai vu ce même Abdallah commettre une vexation plus ingénieuse encore. Il avait envoyé sa cavalerie piller les Arabes cultivateurs, de l'autre côté du Jourdain. Ces bonnes gens, qui avaient payé l'impôt et qui ne se

<sup>1</sup> Josué, 21.

croyaient point en guerre, furent surpris au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux. On leur vola deux mille deux cents chèvres et moutons, quatre-vingt-quatorze veaux, mille ânes et six juments de première race. Un Européen ne pourrait guère imaginer ce que le pacha fit de ce butin. Il mit à chaque animal un prix excédant deux fois sa valeur ; il estima chaque chèvre et chaque mouton à vingt piastres, chaque veau à quatre-vingts. On envoya les bêtes ainsi taxées aux bouchers, aux différents particuliers de Jérusalem et aux chefs des villages voisins ; il fallait les prendre et les payer sous peine de mort. J'avoue que, si je n'avais pas vu de mes yeux cette double iniquité, elle me paraîtrait tout à fait incroyable. Quant aux ânes et aux chevaux, ils demeurèrent aux cavaliers ; car, par une singulière convention entre ces voleurs, les animaux à pied fourchu appartiennent au pacha dans les épaves et toutes les autres bêtes sont le partage des soldats.

« Après avoir épuisé Jérusalem le pacha se retire ; mais, afin de ne pas payer les gardes de la ville et pour augmenter l'escorte de la caravane de la Mecque, il emmène avec lui les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires, qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. L'année qui précéda celle de mon voyage, il fut obligé de se cacher lui-même dans sa maison pour échapper à des bandes de voleurs qui passaient par-dessus les murs de Jérusalem et qui furent au moment de piller la ville.

« A peine le pacha a-t-il disparu qu'un autre mal, suite de son oppression, commence. Les villages dévastés se soulèvent ; ils s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires. Toutes les communications sont interrompues ; l'agriculture périt ; le paysan va, pendant la nuit, ravager la vigne et couper l'olivier de son ennemi. Le pacha revient l'année suivante ; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend ; on ne voit plus que de loin à loin des masures en ruines, et à la porte de ces masures des cimetières tou-

jours croissants. Chaque année voit périr une cabane et une famille, et bientôt il ne reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevait<sup>1</sup>. »

L'on conviendra que, sous un gouvernement qui, au lieu de protéger le pays contre les incursions continuelles des voleurs arabes, est lui-même le premier voleur, le premier tyran, la Judée, fût-elle naturellement plus fertile que le paradis terrestre, deviendra nécessairement un désert.

Pour savoir donc ce qu'elle était anciennement il faut consulter les anciens. Un savant moderne a recueilli leurs témoignages<sup>2</sup>. On y voit que l'Égypte le cédait anciennement et le cède encore de nos jours à ce pays dans deux productions qui, après l'eau, sont les plus utiles au genre humain, le vin et l'huile. Il est vrai que l'Égypte ne manquait pas d'olives, mais elles n'approchaient pas, pour la bonté, de celles de la Palestine<sup>3</sup>. Salomon envoyait annuellement vingt mille mesures d'huile au roi de Tyr. Les Égyptiens avaient peu de vignes. Hérodote nous apprend que, pour suppléer au vin, ils buvaient une liqueur faite d'orge<sup>4</sup>. Qui peut ignorer combien étaient renommés chez les nations même les plus éloignées les vins d'Ascalon, de Gaza et de Sarepta ? Les raisins étaient délicieux et les grappes très-grosses. Les vignes d'Hébron, de Bethléhem, de Sorec et de Jérusalem portent encore, pour l'ordinaire, des raisins du poids de sept livres.

« Le vin de Jérusalem est excellent, dit M. de Chateaubriand dans son *Itinéraire* ; il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon. Les coteaux qui le fournissent sont encore ceux d'Engaddi, près de Bethléhem. Quant aux fruits, je mangeai, à Jérusalem comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figues de la seconde saison ; celles du sycomore ou figuier de Pharaon étaient passées. Le pain était bon et savoureux<sup>5</sup>. »

Plusieurs circonstances valaient à l'an-

<sup>1</sup> *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriand, t. 3, p. 22, 1812. — <sup>2</sup> Roland, *Pœlestina monumentis veteribus illustrata*. — <sup>3</sup> Théophr., *de Hist. Plant.*, l. 5, c. 12. — <sup>4</sup> Hérod., l. 2, c. 77. — <sup>5</sup> *Itinéraire*, etc., t. 2, p. 342.



cienne Palestine son étonnante fécondité : l'excellente température de l'air, qui n'éprouve ni des chaleurs excessives ni des froids rigoureux ; la régularité de ses saisons et surtout de ses premières et dernières pluies ; un sol naturellement gras et fertile, qui ne demandait ni labourage ni engrais. Joignez-y surtout le partage des terres sous Josué, qui assurait à chaque tribu, à chaque famille son héritage. Tout Israélite avait son petit domaine, qu'il était sûr de transmettre à ses descendants ; il s'y affectionnait, le cultivait avec soin. Pendant la paix il s'y asseyait sous sa vigne et sous son figuier. La guerre avait-elle réduit en captivité sa famille : il pouvait le vendre pour la racheter ; mais il lui revenait libre en l'année du Jubilé. Qui ne voit combien une législation pareille dut perfectionner l'agriculture ?

Aussi un voyageur renommé de la Terre-Sainte nous dit-il : « Les montagnes mêmes et les rochers, qui sont aujourd'hui si arides, ont été évidemment autrefois couverts d'une terre capable d'être cultivée et de produire aussi bien que la plaine, peut-être même davantage, parce que ces hauteurs fournissent un terrain plus étendu que si tout le pays était uni. Pour cultiver ces montagnes les habitants rassembleraient des pierres et les plaçaient en différentes lignes le long des hauteurs, en forme de muraille ; par ce moyen ils empêchaient que les pluies n'emportassent le terreau, et formaient d'excellentes couches qui s'élevaient par degrés, l'une au-dessus de l'autre, depuis le pied des montagnes jusqu'à leur sommet. Il n'y en a presque aucune dans la Palestine sur laquelle on ne trouve encore des traces marquées de ce que je viens de dire. C'est ainsi que les rochers mêmes étaient rendus féconds, et qu'il n'y avait peut-être pas un pouce de terrain dans tout le pays qui ne produisît quelque chose d'utile à la conservation de la vie humaine. D'un autre côté les plaines de cette contrée produisaient du froment en abondance, nourrissaient une quantité prodigieuse de bétail, et fournissaient, par conséquent, beaucoup de lait aux habitants <sup>1</sup>. »

Voilà bien qui nous fait comprendre ces ruisseaux de lait dont parle l'Écriture. Il en est de même des ruisseaux de miel. Outre les palmiers et le baume de Jéricho, dont nous avons entendu vanter l'excellence à Strabon, Justin et Plin, il y avait dans la Judée une prodigieuse quantité d'autres arbres fruitiers de la plus parfaite espèce, et qu'on pouvait appeler perpétuels, parce qu'ils étaient couverts d'une verdure constante, et que de nouveaux boutons poussaient sans cesse sur les branches dont on venait de cueillir le fruit mûr. Les vignes produisaient deux fois par an, et quelquefois jusqu'à trois. Les habitants conservaient quantité de raisins secs, ainsi que de figues, de prunes et autres fruits. Ils avaient du miel en abondance, qui découlait des arbres et des rochers même. Les naturalistes et les voyageurs ne sont pas d'accord si ce miel y était déposé par les abeilles ou s'il y venait par quelque autre moyen. Enfin on cultivait dans cet excellent pays des cannes à sucre.

Saint Jérôme n'avait donc pas tort de dire : « Aucun lieu n'est plus fertile que la Terre promise, si, sans avoir égard aux montagnes ou aux déserts, l'on considère son étendue depuis le torrent de l'Égypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate, et, au nord, jusqu'au mont Taurus et au cap Zéphyron, en Cilicie <sup>1</sup>. »

Les auteurs profanes s'expliquent comme saint Jérôme. « Les Juifs, dit Hécatée, écrivain grec contemporain d'Alexandre le Grand, possèdent environ trois millions d'arpents d'une terre excellente et abondante en toute sorte de fruits <sup>2</sup>. » « Le pays qu'ils habitent, dit Tacite, finit vers l'orient, où l'Arabie commence ; l'Égypte le borne au midi, la Phénicie et la mer au couchant ; le septentrion apparaît dans le lointain du côté de la Syrie. Les hommes y sont sains et robustes, les pluies rares, le sol fertile. Les productions de nos climats y abondent, et, avec elles, l'arbre à baume et le palmier <sup>3</sup>. » Julien l'Apostat, ennemi déclaré des Juifs et des chrétiens, a vanté la fécondité de la Palestine ; il fait souvent mention dans ses épîtres de l'a-

<sup>1</sup> Hieron., *in Isaiam*, l. 2, c. 5 ; *in Ezech.*, l. 6, c. 20. —

<sup>2</sup> Josèphe, *contra Appion*, l. 1, c. 8. — <sup>3</sup> Tacite, *Hist.*, l. 5, c. 6. Amm. Marcell., l. 14, c. 8.

<sup>1</sup> Maund, *Voyage d'Alep à Jérusalem en 1697*.

bondance et de l'excellence de ses fruits et autres productions, ainsi que de leur perpétuelle succession pendant toute l'année.

Il n'y a pas jusqu'aux déserts qui bornent la Palestine au midi qui ne lui procurassent de précieux avantages ; car il ne faut pas croire qu'ils soient absolument sablonneux et brûlés par l'ardeur du soleil ; on y trouve de grands pâturages où les pasteurs des patriarches et ceux de Gérare avaient eu des querelles, comme on le voit dans la Genèse. On peut comparer ces déserts aux landes de Bretagne, en France, où paissent toute l'année les troupeaux des communes voisines.

Lors donc qu'après tout cela on compare l'Égypte, d'où sortirent les enfants d'Israël, avec la terre de Chanaan, où ils sont entrés, le dernier pays l'emporte de beaucoup en bonté. La fertilité de l'Égypte est excessive lorsque la crue du Nil se fait au point nécessaire ; alors la culture se réduit à remuer un peu de limon formé par le fleuve pour y jeter les semences, et le peuple demeure dans l'indolence et dans l'inaction, ce qui l'effémine nécessairement et lui rend la servitude naturelle. Mais à quel péril la nation entière n'est-elle pas exposée lorsque, pendant quelques années de suite, ce qui n'est pas rare, le Nil ou déborde trop ou ne croît pas assez ? L'inondation de ce fleuve, si nécessaire à l'Égypte, est pour elle une source de maladies pestilentielles, lorsque ses eaux viennent à croupir dans les terrains bas. De là une multitude d'insectes qui tourmentent jour et nuit les animaux. Le sable même, déposé par le Nil et soulevé ensuite par le vent, devient une peste pour les yeux et les éteint ; dans aucun pays du monde il n'y a autant d'aveugles qu'en Égypte. Ce même sable infecte les aliments, quelque soin que l'on prenne de les renfermer ; il trouble le repos de la nuit, parce qu'il pénètre jusque dans l'intérieur des lits, malgré toutes les précautions. Dans la Haute-Égypte les chaleurs de l'été sont insupportables. La Palestine n'est point sujette à ces inconvénients ; les montagnes et les pluies tempèrent l'ardeur du climat ; la terre, exigeant plus de culture, endurecit l'homme au travail et lui procure ainsi, avec plus d'énergie dans l'âme, une constitution de corps plus robuste.

Aussi un savant moderne, qui non-seulement a voyagé dans les deux pays, mais y a demeuré plusieurs années pour les étudier avec plus de soin, nous représente-t-il l'Égypte comme un pays malsain, désagréable, incommode à tous égards, dans lequel les voyageurs ne cherchent à pénétrer que pour en visiter les ruines, tandis que, sous un gouvernement moins oppressif et moins insensé que celui des Turcs, la Syrie, y compris la Judée, serait le séjour le plus délicieux de la terre <sup>1</sup>.

Voilà comment amis et ennemis, anciens et modernes, le plus souvent sans y penser, confirment ce qui est dit dans l'Écriture, que Dieu donna à son peuple une terre excellente, une terre où coulaient le lait et le miel.

Quand Josué l'en eut mis en possession il appela ceux des tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé, et leur dit : « Vous avez fait tout ce que vous avait ordonné Moïse, le serviteur de l'Éternel ; vous m'avez également obéi dans tout ce que je vous ai commandé, et, dans un si long temps (il y avait sept ans), vous n'avez point abandonné vos frères jusqu'à ce jour, mais vous avez fidèlement observé les commandements de l'Éternel, votre Dieu. Maintenant donc que l'Éternel, votre Dieu, a donné le repos à vos frères, selon qu'il avait promis, allez et retournez sous vos tentes et dans la terre qui est à vous, que Moïse, serviteur de l'Éternel, vous a donnée au delà du Jourdain. Ayez soin seulement d'observer exactement la loi et la doctrine que Moïse, serviteur de l'Éternel, vous a prescrites, afin que vous aimiez l'Éternel, votre Dieu, que vous marchiez dans toutes ses voies, que vous gardiez ses commandements, que vous vous attachiez à lui et le serviez de tout votre cœur et de toute votre âme. » Il ajouta : « Vous retournerez à vos demeures avec de grandes richesses, de l'argent, de l'or, de l'airain, du fer et des vêtements de toutes sortes. Partagez donc avec vos frères qui sont restés en Galaad le butin que vous avez remporté sur vos ennemis, selon le commandement de l'Éternel <sup>2</sup>. » Après quoi Josué les bénit et les congédia.

<sup>1</sup> Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. 1, etc. —  
<sup>2</sup> Nombr., 31, 27.



Les enfants de Ruben et les enfants de Gad, avec la demi-tribu de Manassé, se retirèrent donc d'avec les enfants d'Israël, qui étaient à Silo, en la terre de Chanaan, et partirent pour retourner en Galaad, la terre de leur possession, qui leur avait été accordée par Moïse, selon le commandement de l'Éternel. Et lorsqu'ils furent arrivés aux limites du Jourdain, dans la terre de Chanaan, ils bâtirent auprès du Jourdain un autel d'une grandeur immense.

Quand les enfants d'Israël eurent appris par des messagers fidèles que les enfants de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé avaient bâti un autel en la terre de Chanaan, sur les limites du Jourdain, au passage des enfants d'Israël, ils s'assemblèrent tous à Silo pour monter et combattre contre eux.

Il était dit dans la loi : « Si, dans quelque une des villes que l'Éternel, votre Dieu, vous donnera à habiter, vous entendez quelques hommes disant : Des enfants de Bélial sont sortis du milieu de vous et ont perverti les habitants de leur ville, et leur ont dit : « Allons et servons les dieux étrangers qui vous sont inconnus, » recherchez avec soin la vérité, et, après l'avoir reconnue, si vous trouvez que ce qu'on vous a dit soit certain et que cette abomination ait été commise, vous frapperez aussitôt les habitants de cette ville du tranchant du glaive et vous la détruirez avec tout ce qui s'y trouve, jusqu'aux animaux. Vous amasserez aussi au milieu des places tous les meubles qui y sont, et vous les brûlerez avec la ville, consumant tout en l'honneur de l'Éternel, votre Dieu, en sorte qu'elle soit un monceau de ruines pour toujours et que jamais elle ne soit relevée ; et rien de cet anathème ne demeurera dans vos mains, afin que l'Éternel détourne de vous sa colère, qu'il ait pitié de vous et vous multiplie comme il l'a juré à vos pères <sup>1</sup>. » Telle était la terrible sentence que les enfants d'Israël se disposaient à exécuter contre les trois tribus qui venaient de les quitter.

Cependant ils envoyèrent vers eux, en la terre de Galaad, Phinéas, fils d'Éléazar, grand-prêtre, et dix des principaux du peu-

ple avec lui, un de chaque tribu, qui, étant venus vers les enfants de Ruben et de Gad, et de la demi-tribu de Manassé, en la terre de Galaad, leur dirent : « Voici ce que vous dit toute l'assemblée de Jéhova : Quelle est cette prévarication que vous venez de commettre contre le Dieu d'Israël de vous retirer aujourd'hui de la suite de Jéhova, en vous bâtissant un autel et vous constituant ainsi rebelles à son culte ? N'est-ce donc pas assez pour nous que le crime de Phégor, dont nous ne sommes pas encore purifiés jusqu'à ce jour, et qui attira la plaie sur l'assemblée de Jéhova ? Et vous, vous vous retirez de la suite de Jéhova aujourd'hui, vous vous constituez rebelles à son culte, et demain sa colère tombera sur tout Israël. Si vous croyez que la terre qui vous a été donnée en partage soit impure, passez à celle où est le tabernacle de Jéhova et demeurez parmi nous, pourvu seulement que vous ne vous éloigniez point de Jéhova et que vous ne vous sépariez point de nous en bâtissant un autel contre l'autel de Jéhova, notre Dieu. N'est-ce pas ainsi que Achan, fils de Zaré, ayant violé l'anathème, la colère tomba sur tout le peuple d'Israël, et cet homme nemourut pas seul pour son péché ? »

Les enfants de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé, répondirent aux principaux d'Israël qui avaient été envoyés vers eux : « Le Dieu des dieux est Jéhova ! Le Dieu des dieux, Jéhova, le sait, et Israël lui-même le saura. Si nous l'avons fait dans un esprit de rébellion contre Jéhova, qu'il ne nous épargne point en ce jour. Si nous avons élevé un autel pour nous retirer de la suite de Jéhova, pour y offrir des holocaustes, des sacrifices et des victimes pacifiques, que Jéhova lui-même en soit le vengeur. Nous vous déclarons que nous l'avons fait dans la sollicitude de l'avenir, disant : Demain vos enfants diront à vos enfants : Qu'y a-t-il de commun entre vous et Jéhova, le Dieu d'Israël ? Enfants de Ruben et de Gad, Jéhova a mis le Jourdain pour borne entre vous et nous ; vous n'avez point de part en Jéhova ; et ainsi vos enfants feront cesser la crainte de Jéhova parmi les nôtres. Nous nous sommes donc dit : Faisons-nous un autel, non pour y offrir des holocaustes et des victimes, mais pour

<sup>1</sup> Deut., 13, 12-17.

qu'il soit témoin entre nous et vous, et entre nos postérités, après nous, que nous avons le droit et la volonté de servir Jéhova, en sa présence, par des holocaustes, des victimes et des hosties pacifiques, et que vos enfants ne disent pas demain à nos enfants : Vous n'avez point de part en Jéhova. Nous nous sommes dit : S'ils viennent à nous parler de la sorte ou à nos descendants, nous répondrons : Voyez cette ressemblance de l'autel de Jéhova qu'ont élevé nos pères, non pour y offrir des holocaustes ou des sacrifices, mais pour qu'il soit témoin entre nous et vous. Loin de nous le crime de nous révolter contre Jéhova, de nous retirer en ce jour de sa suite en bâtissant un autel pour offrir des holocaustes, des sacrifices et des victimes, hors de l'autel de Jéhova, notre Dieu, qui est à l'entrée de son tabernacle. »

Phinéas et les princes d'Israël, ayant entendu ces paroles, en furent très-satisfaits. « Aujourd'hui nous savons, dit Phinéas, que l'Éternel est au milieu de nous, puisque vous n'avez point commis contre lui cette prévarication et que vous avez délivré les enfants d'Israël de la crainte de sa vengeance. » Il s'en revint ensuite, avec les princes qui l'accompagnaient, de la terre de Galaad en la terre de Chanaan, vers les enfants d'Israël, et ils leur rapportèrent la chose. Tous les enfants d'Israël en furent satisfaits et bénirent Dieu, et ils ne dirent plus qu'ils marcheraient contre leurs frères pour les combattre et qu'ils ravageraient la terre de leur possession.

Pour les enfants de Ruben et les enfants de Gad, ils appelèrent l'autel qu'ils avaient bâti le Témoin, disant : « Il sera témoin entre nous que Jéhova est notre Dieu <sup>1</sup>. »

Lorsque, après bien des années, Josué eut atteint une haute vieillesse, il convoqua une assemblée générale de tout Israël; d'abord les anciens, les princes, les juges, les magistrats, qu'il réunit probablement en sa ville de Thamnath-Saré, et il leur dit : « Je suis vieux et fort avancé en âge. Vous voyez ce que l'Éternel a fait devant vous à toutes ces nations-ci, et comment l'Éternel, votre Dieu,

a combattu lui-même pour vous. Considérez que je vous ai partagés au sort, et que j'ai donné pour héritage à vos tribus les nations qui restent à assujettir, aussi bien que toutes celles que j'ai détruites, depuis le Jourdain jusqu'à la grande mer qui est au couchant. L'Éternel, votre Dieu, les exterminera et les détruira devant vous, et vous posséderez cette terre, selon qu'il vous l'a promis. Fortifiez-vous seulement de plus en plus afin de garder avec soin et de faire tout ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, sans vous en détourner ni à droite ni à gauche, de peur que, vous mêlant parmi ces peuples qui restent au milieu de vous, vous n'alliez vous familiariser avec les noms de leurs dieux et jurer en ces noms, et que vous ne les serviez et ne les adoriez. Mais attachez-vous à l'Éternel, votre Dieu, selon que vous l'avez fait jusqu'à ce jour. Alors l'Éternel, votre Dieu, exterminera devant vous ces nations grandes et fortes, et nul ne pourra vous résister. Un seul d'entre vous en poursuivra mille, parce que l'Éternel, votre Dieu, combattra lui-même pour vous, comme il vous l'a promis. Seulement veillez grandement dans vos âmes à ce que vous aimiez l'Éternel, votre Dieu. Que si, au contraire, vous vous détourniez de lui et que vous vous attachiez à ce qu'il reste des nations parmi vous, que vous contractiez avec eux des affinités, que vous entriez chez eux et eux chez vous, sachez très-certainement que l'Éternel, votre Dieu, ne les exterminera point devant vous, mais qu'ils seront pour vous comme un piège et comme un filet, comme un fouet armé de pointes à vos côtés et comme des épines dans vos yeux, jusqu'à ce qu'il vous enlève et vous extermine de la terre excellente qu'il vous a donnée. Voilà qu'aujourd'hui je vais entrer dans la voie de toute la terre, et vous devez reconnaître de tout votre cœur et de toute votre âme que tout ce que l'Éternel vous avait promis de bien vous est arrivé et que pas une de ses paroles n'a été vaine. Mais comme il vous est arrivé tout ce que l'Éternel, votre Dieu, vous avait annoncé de bien, ainsi il amènera sur vous tout ce qu'il vous annonce de mal, jusqu'à ce qu'il vous chasse de la terre excellente qu'il vous a donnée et qu'il

<sup>1</sup> Josué, 22.



vous dispersez en tous lieux. Oui, si vous violez l'alliance que l'Éternel, votre Dieu, a faite avec vous, si vous allez servir et adorer les dieux étrangers, la colère de l'Éternel s'élèvera contre vous, et vous serez enlevés bientôt de la terre excellente qu'il vous a donnée <sup>1</sup>. »

Après avoir ainsi affermi dans le bien les chefs du peuple il se rendit avec eux à Sichem, où toutes les tribus devaient se rassembler devant l'Éternel, c'est-à-dire devant son arche d'alliance qu'on y avait apportée de Silo, qui n'était pas loin. Sichem était située entre les montagnes de Garizim et d'Hébal, où avaient été prononcées les bénédictions et les malédictions solennelles ; où le peuple avait renouvelé son alliance avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; où avait demeuré Jacob avec ses fils, pères des douze tribus d'Israël actuellement si florissantes ; où s'élevait encore l'antique chêne sous lequel Jacob avait enterré les idoles des gens de sa peuplade.

Là, les sénateurs, les princes, les juges et les magistrats étant debout devant l'Éternel, Josué parla ainsi à tout le peuple : « Voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Vos pères, Tharé, père d'Abraham et de Nachor, ont habité jadis au delà du fleuve de l'Euphrate, et ils ont servi des dieux postérieurs. Mais je pris votre père Abraham d'au delà du fleuve, et je lui fis parcourir toute la terre de Chanaan, et je multipliai sa race, et je lui donnai Isaac. A Isaac je donnai Jacob et Ésaü. Ensuite, pour partage, je donnai à Ésaü le mont Séir, mais Jacob et ses fils descendirent en Égypte. Puis j'envoyai Moïse et Aaron, et je frappai l'Égypte par les prodiges que je fis au milieu d'elle, et après je vous en fis sortir, vous et vos pères. Vous vîntes à la mer, et les Égyptiens poursuivaient vos pères avec leurs chars et leurs cavaliers jusqu'à la mer de Souph. Mais vos pères crièrent à Jéhova, et il plaça les ténèbres entre vous et les Égyptiens, et il amena sur eux la mer et les ensevelit. Vos yeux ont vu tout ce que j'ai fait en Égypte ; vous avez ensuite habité dans le désert bien des jours,

et je vous introduisis dans la terre des Amorrhéens, qui habitaient au delà du Jourdain. Ils ont combattu contre vous, et je les ai livrés entre vos mains, et vous avez possédé leur terre, et je les ai exterminés de devant votre face. Balac, fils de Séphor, roi de Moab, se leva et combattit contre Israël, et il envoya, et il appela Balaam, fils de Béor, pour vous maudire ; mais je ne voulus point écouter Balaam, et il vous bénit à plusieurs reprises, et je vous délivrai de sa main. Vous avez passé le Jourdain et vous êtes venus vers Jéricho. Et les maîtres de Jéricho ont combattu contre vous, ainsi que les Amorrhéens, les Phérézéens, les Chananéens, les Héthéens, les Gergéséens, les Hévéens et les Jébuséens, et je les ai livrés en vos mains. J'ai envoyé devant vous des frelons contre vos ennemis, et je les ai chassés de leurs pays ; j'ai chassé deux rois des Amorrhéens, et cela n'a été ni par votre épée ni par votre arc. Et je vous ai donné une terre dans laquelle vous n'avez point travaillé, des villes pour y habiter que vous n'avez point bâties, et vous mangez des vignes et des oliviers que vous n'avez point plantés. Maintenant donc craignez Jéhova et servez-le dans la perfection et la vérité, et ôtez les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve et en Égypte, et servez Jéhova. Que si de servir Jéhova est un mal à vos yeux, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez la terre. Pour moi et ma maison nous servirons Jéhova. »

Le peuple répondit à Josué : « Loin de nous que nous abandonnions Jéhova pour servir des dieux postérieurs ; car c'est Jéhova notre Dieu ; c'est lui qui nous a tirés, nous et nos pères, de la terre d'Égypte, de la maison de servitude ; c'est lui qui a fait devant nos yeux ces grands prodiges, lui qui nous a gardés en toutes les voies où nous avons marché et parmi tous les peuples au milieu desquels nous avons passé. C'est Jéhova qui a chassé toutes les nations et les Amorrhéens, habitants de la terre dans laquelle nous sommes entrés. Nous servirons donc Jéhova parce que c'est lui notre Dieu. »

Josué dit au peuple : « Vous ne pourrez

<sup>1</sup> Josué, 23.

servir Jéhova ; car c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux, et il ne pardonnera point vos crimes ni vos péchés. Lorsque vous abandonnerez Jéhova et que vous servirez les dieux de l'étranger, il se tournera contre vous et il vous affligera, et il vous consumera après vous avoir comblés de biens.

— Il n'en sera pas ainsi, répliqua le peuple, mais nous servirons Jéhova. » Josué reprit : « Vous-mêmes êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez choisi Jéhova pour le servir. — Nous sommes témoins, dirent-ils. — Otez donc, conclut Josué, ôtez donc maintenant du milieu de vous les dieux de l'étranger et inclinez vos cœurs à Jéhova, le Dieu d'Israël. » Le peuple répondit : « C'est Jéhova, notre Dieu, que nous servirons et nous obéirons à sa voix. »

Josué fit donc alliance, en ce jour-là, avec le peuple, et lui proposa les préceptes et les ordonnances en Sichem. Il écrivit aussi toutes ces paroles dans le livre de la loi de Dieu, et il prit une très-grande pierre et il la plaça sous le chêne qui était dans le sanctuaire de l'Éternel, c'est-à-dire dans le sanctuaire passager qu'on avait dressé sous ce chêne pour y placer l'arche au jour de cette assemblée solennelle. Et il dit à tout le peuple : « Voilà que cette pierre nous sera un témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel vous a dites ; elle sera un témoignage contre vous, de peur que vous ne vouliez le nier et mentir à votre Dieu. » Après quoi il renvoya le peuple chacun dans son héritage<sup>1</sup>.

Il est dit : *Et Josué écrivit toutes ces paroles dans le livre de la loi de Dieu.* C'est le livre de Moïse, qui, soit dans l'Ancien Testament, soit dans le Nouveau, apparaît toujours comme un seul livre, bien que depuis, pour en rendre l'étude plus facile, on l'ait distingué en cinq, avec des chapitres et des versets. Les paroles que Josué y ajouta forment ce qu'on appelle maintenant le livre de Josué. Ces deux livres n'en faisaient d'abord qu'un, comme l'action qu'ils décrivent n'est qu'une : la délivrance de la postérité de Jacob, son introduction en la terre de Chanaan, promise d'une

part et exécutée de l'autre. Ce que Josué a écrit commence naturellement au dernier, peut-être même à l'avant-dernier chapitre du Deutéronome, où est racontée la mort de Moïse, et finit à l'endroit où nous sommes. Quand il l'écrivit, Rahab, de Jéricho, vivait encore ; car voici comme il en parle : « Josué sauva la vie à Rahab la courtisane, à la maison de son père et à tout ce qui était à elle, et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les hommes qu'il avait envoyés pour explorer la ville de Jéricho<sup>1</sup>. » On voit par le texte original que ces mots : *et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour*, se rapportent directement à Rahab, et non point à *maison*, qui, dans l'hébreu, est du genre masculin, tandis que le verbe y est au féminin.

Et après cela Josué, fils de Nun, serviteur de Jéhova, mourut âgé de cent dix ans. Et on l'enterra dans son héritage, à Tamnath-Saré, qui est situé sur la montagne d'Éphraïm, vers la partie septentrionale du mont Gaas. Ainsi quedéjà nous l'avons fait remarquer, le lieu de la sépulture de ce grand homme est nommé, au livre des Juges, *Thamnath-Harès, ressemblance du soleil*. D'après une tradition de la synagogue il y avait un soleil sur le monument de Josué, pour indiquer aux générations futures que c'était le tombeau de celui qui put arrêter le cours de cet astre. Chez les anciens on mettait toujours sur le tombeau ce qui distinguait la vie du défunt. La version des Septante ajoute : « Ils déposèrent là avec lui, dans le monument où ils l'ensevelirent, les couteaux de pierre dont il s'était servi pour circoncire les enfants d'Israël à Galgala, après qu'il les y eut amenés de l'Égypte, selon l'ordre que le Seigneur lui en donna, et ils y sont encore jusqu'à ce jour<sup>2</sup>. »

On ensevelit aussi les ossements de Joseph, que les fils d'Israël avaient apportés de l'Égypte en Sichem, dans la partie du champ que Jacob avait achetée des fils d'Hémor, père de Sichem, en échange de cent jeunes brebis, et qui fut depuis en héritage aux fils de Joseph.

<sup>1</sup> Josué, 24.

<sup>2</sup> Josué, 6, 25. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 24, 30, selon les Septante.



Éléazar, fils d'Aaron, mourut aussi, et on l'ensevelit à Gabaath, ville de Phinéas, son fils, qui lui avait été donnée en la montagne d'Éphraïm <sup>1</sup>.

L'Esprit-Saint a fait lui-même l'éloge de Josué par la bouche du fils de Sirac.

« Jésus, fils de Navé, a été vaillant dans la guerre; il a succédé à Moïse dans l'esprit de prophétie, et il a été grand selon son nom, très-grand pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui s'élevaient de tous côtés et pour conquérir son héritage à Israël. Quelle gloire n'a-t-il pas acquise lorsqu'il éleva ses mains et qu'il lança des javelots contre les cités! Quel autre avant lui a paru ainsi? Car le Seigneur amena lui-même ses ennemis à ses pieds. Au signe de sa main le soleil ne s'est-il pas arrêté, et un jour n'est-il pas devenu comme deux? Il invoqua le tout-puissant Très-Haut lorsque ses ennemis l'attaquaient de toutes parts, et le grand Dieu l'écouta et fit tomber sur ses ennemis une grêle de pierres énormes. Il s'élança contre les armées ennemies et les extermina à la descente, afin que les nations reconnussent que ses armes étaient invincibles et que sa guerre était devant le Seigneur; car il suivait le Tout-Puissant. Et dans les jours de Moïse il fit une action de miséricorde et de piété, lui et Caleb, fils de Jéphoné, de demeurer ferme à la vue de l'ennemi, de détourner le peuple du péché et d'apaiser le murmure de la malice. Aussi furent-ils réservés eux deux des six cent mille combattants pour introduire le peuple de Dieu dans son héritage, dans une terre où coulent le lait et le miel. Le Seigneur donna la force à Caleb, et sa vigueur lui fut conservée jusque dans sa vieillesse, et il monta dans un lieu élevé de la Terre promise, et sa race le conserva en héritage, afin que tous les enfants d'Israël connussent qu'il est bon de suivre le Seigneur <sup>2</sup>. »

Une gloire particulière du Josué ou Jésus d'Israël, c'est d'avoir été une figure glorieuse du Jésus ou Josué de l'humanité entière. Moïse, cet homme de tant de merveilles, de tant de travaux, meurt à la vue de la Terre promise, où il ne lui est pas donné d'entrer.

Josué seul y entre et y entre en vainqueur. La loi de Moïse, si bonne, si merveilleuse qu'elle soit, ne conduira rien à la perfection; elle est l'ombre, la préparation d'une loi meilleure et plus parfaite, qui doit lui succéder, comme Josué succède à Moïse. Chose étonnante! si Moïse n'entre pas dans la terre désirée où il conduit le peuple, c'est en punition de son peu de foi dans une occasion solennelle. L'Écriture ne fait aucun reproche à Josué; toujours elle nous le montre comme un modèle accompli, digne en tout de figurer, dans ses victoires, Celui qui est la perfection même.

« C'était, dit Bossuet, c'était pour introduire le peuple d'Israël dans cette terre *cou-lante de miel et de lait* <sup>1</sup>, tant de fois promise à leurs pères, que Moïse l'avait tiré de l'Égypte et lui avait fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse! aucun de ceux qui s'étaient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre n'y entra, excepté deux <sup>2</sup>. Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : *Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas; et Moïse mourut à l'instant par le commandement du Seigneur* <sup>3</sup>. Afin qu'on entre dans la Terre promise il faut que Moïse expire et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes*, afin qu'on n'y retourne jamais et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge et qui a vécu sous la loi n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop faible pour y introduire les hommes.

« Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est Jésus (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre et y assigner l'héritage au peuple de Dieu <sup>4</sup>. Qu'avait Josué de si excellent pour introduire le peuple en cette terre bénie, plutôt que Moïse? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières; il n'a pour lui que le nom de *Jésus*, et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête; entrons, à la faveur de son nom, dans la bienheureuse terre des vivants.

<sup>1</sup> Josué, 24, 29-33. — <sup>2</sup> Eccl., 46, 1-12, principalement d'après le grec.

<sup>3</sup> Nombr., 12, 28. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 14, 22 et 23. — <sup>5</sup> Deut., 34, 4 et 5. — <sup>6</sup> *Ibid.*, 9. Josué, 1, 2-8.

## LIVRE DIXIÈME

ENTRE 1424 ET 1095 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

## Les juges. — Institution de la royauté.

Nous avons vu jusqu'ici les patriarches du genre humain et du peuple choisi : Adam, sorti pur des mains de Dieu, renfermant en lui tous les hommes, déchu par la ruse du serpent, mais recevant, pour lui et pour toute sa postérité, la promesse du Rédempteur; Abel, figure du Rédempteur promis, pasteur et prêtre, mis à mort par son frère, puis comme ressuscité en Seth et ses religieux descendants; Hénoch, rappelant à Dieu ses contemporains, leur prédisant le jugement futur, transporté enfin, comme témoin du monde primitif, pour revenir dans les derniers temps prêcher la dernière pénitence, annoncer le dernier jugement aux derniers hommes; Noé, second père du genre humain, qu'il sauve dans son arche, pour lequel il offre un sacrifice et obtient les bénédictions et l'alliance du Ciel; Seth, ancêtre béni de Celui qui est béni dans tous les siècles; Melchisédech, prêtre du Très-Haut, figure prophétique du Prêtre éternel, véritable roi de justice et de paix; Abraham, tige bénie de Celui en qui seront bénies toutes les nations de la terre; Isaac, qui le représente dans son sacrifice; Jacob, qui annonce qu'il naîtra de Juda; Joseph, qui le figure dans son abaissement et dans sa gloire; Job, qui le retrace dans ses souffrances; Moïse, dans ses prodiges, ses travaux pour établir une loi nouvelle et former un peuple; Aaron, dans son sacerdoce; Josué ou Jésus, dans son nom même, et en ce que seul il introduit le peuple dans la Terre promise.

Maintenant nous allons voir ce peuple dépositaire des promesses divines; nous l'ai-

lons voir contemporain de tous les peuples, des Égyptiens, des Phéniciens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, comme il l'est aujourd'hui des Russes, des Turcs, des Allemands, des Français, se mêlant à tous et ne se confondant avec aucun. Nous trouverons en lui, se prolongeant sans interruption du premier homme à nous et de nous au premier homme, la chaîne vivante de l'histoire humaine, à laquelle viendront s'enlacer, comme autant de fils, toutes les histoires particulières de peuples pour ne former ensemble qu'un immense tissu, où, comme dans un tableau hiéroglyphique, chacun pourra lire, avec l'histoire de l'humanité entière, son histoire à lui-même.

Combien de fois le chrétien s'étonne qu'un peuple issu des patriarches, délivré de la servitude par une suite de prodiges, nourri de la manne du désert, instruit de la loi par Moïse, introduit dans son héritage par Josué, soit encore aussi imparfait, retombe aussi souvent dans les mêmes fautes! Et ce chrétien ne pense pas que c'est là sa propre histoire. Né de Dieu par le baptême, délivré de la servitude de l'enfer, nourri de la vraie manne du ciel, éclairé des lumières de l'Évangile, introduit par le vrai Jésus dans la vraie terre de promesse, prévenu de plus grandes et de plus nombreuses faveurs que l'ancien peuple, il se voit cependant toujours imparfait, il retombe toujours dans les mêmes négligences. A la vérité il est dans la grâce de Dieu, dans la terre promise; il domine sur les passions ennemies; mais tout n'est pas fait : ces passions, soumises et non détruites, peuvent reprendre



le dessus ; certains défauts, certaines imperfections peuvent dégénérer en vices, même après les plus grandes victoires ; si le chrétien n'est pas continuellement sur ses gardes il sera harcelé, attaqué, vaincu, séduit, replongé en servitude. Dieu le permet pour nous apprendre à veiller sans cesse, comme en pays ennemis ; à prier sans cesse, comme n'ayant en nous que faiblesse et de force qu'en lui seul.

Ainsi le peuple d'Israël avait achevé le terrible voyage du désert et vaincu les nations chananéennes. Cependant tout n'était pas fait ; ces nations abattues, mais non détruites, pouvaient se relever, harceler et vaincre les vainqueurs. La séduction pouvait suppléer à la force. Dieu le permit pour éprouver son peuple, le préserver de l'apathie et le tenir toujours en haleine.

Cependant les enfants de Jacob vivaient sous le gouvernement le plus glorieux et le plus doux. Leur unique maître et roi était le Dieu du ciel et de la terre ; il leur avait donné toutes leurs lois, et les interprétait au besoin par son pontife. En son nom les magistrats naturels, pères de familles, anciens des cités et des bourgades, princes des tribus, les exécutaient. C'est devant lui que la nation entière se rassemblait, trois fois par an, pour se réjouir au souvenir de ses bienfaits. Sa loi sainte était-elle observée fidèlement : la nation, dès lors invincible, vivait tranquille et heureuse au milieu de tous ses ennemis ; chacun se reposait avec assurance sous son figuier et sous sa vigne. Cette loi était-elle gravement violée : la nation subissait le châtement ; quelque peuple voisin la fatiguait par des incursions hostiles ou même la rendait tributaire. La nation reconnaissait-elle sa faute, rendait-elle à son Roi et à son Dieu la gloire qui lui est due : aussitôt il lui envoyait un sauveur pour la délivrer. Dans ce divin gouvernement tout dépendait de la vertu et de la piété : la prospérité et la paix en étaient la récompense ; les calamités et la guerre, une correction paternelle pour y ramener des enfants coupables. Du reste nul homme qui dominât sur les autres ; les personnages extraordinaires connus sous le nom de *Juges*, après avoir délivré le peuple et en

lui rendant justice, vivaient comme auparavant dans l'héritage de leurs ancêtres, sans lever jamais ni tribut ni soldats pour se donner l'éclat de la puissance. Leurs descendants demeuraient confondus avec le reste de la nation.

Tel était le gouvernement que Dieu avait donné à la nation choisie et qu'il eût voulu qu'elle gardât toujours. Certes il ne se peut concevoir plus de liberté, plus d'égalité, et en même temps plus de dignité véritable.

Ce gouvernement fut en plein exercice à la mort de Josué. La nation, représentée par les chefs des tribus et les chefs des familles, s'assembla près du tabernacle de l'Éternel, à Silo. Il s'agissait d'achever la conquête du pays et d'en expulser complètement ce qu'il y restait encore de Chananéens et autres idolâtres. À l'occident méridional subsistaient les cinq satrapies ou petits États des Philistins, qui n'étaient pas, à la vérité, de la race de Chanaan, mais qui, établis sur les ruines d'une partie des Hévéens, leur avaient succédé dans l'idolâtrie et dans l'anathème. Au nord, vers les montagnes du Liban, à la source du Jourdain et dans les hauteurs d'Hermon, jusqu'à l'entrée d'Émath, habitaient une assez grande quantité de Chananéens, de Sidoniens et d'Hévéens que Josué n'avait point attaqués, et qui, à couvert dans leurs montagnes, se croyaient inaccessibles aux enfants d'Israël. Dans les tribus de Juda, d'Éphraïm, de Manassé, de Siméon, d'Aser, de Nephthali, de Benjamin et de Dan, les idolâtres conservaient plusieurs places ; leur impiété était d'un dangereux exemple.

On ne délibéra point si on exterminerait ce reste des nations proscrites ; on se rappelait encore trop bien l'ordre formel que Dieu en avait donné, ainsi que la défense de conclure avec eux ni paix ni trêve ; mais Dieu avait annoncé en même temps qu'il ne détruirait ces nations que peu à peu et à mesure que les Israélites se multiplieraient, afin que la terre ne restât pas déserte faute d'habitants, afin que les Israélites eussent toujours lieu de se former à la guerre, et aussi pour éprouver leur fidélité. On en conclut qu'il ne fallait pas que la nation entière entreprît une guerre générale pour extermi-

ner à la fois tous les ennemis, mais que chaque tribu, l'une après l'autre, devait en purger son territoire.

Mais quelle tribu commencerait cette guerre de détail? On interrogea l'Éternel par le grand-prêtre Phinées, en ces termes : « Qui de nous marchera le premier contre le Chananéen pour lui faire la guerre? » L'Éternel répondit : « Ce sera Juda, voici que j'ai livré la terre en sa main. » Alors Juda dit à Siméon, son frère de père et de mère : « Monte avec moi dans la terre de mon partage et combattons ensemble contre le Chananéen; j'irai ensuite en ton partage avec toi. » L'héritage de Siméon était d'ailleurs enfermé dans celui de Juda. Siméon alla donc avec lui. Ils attaquèrent les Chananéens et les Phérézéens, qui s'étaient réunis contre eux à Bézec, et en tuèrent dix mille. Adonibézec, c'est-à-dire le seigneur ou roi de Bézec, prit la fuite, fut atteint, et les vainqueurs lui coupèrent les pouces des mains et des pieds. Adonibézec dit alors : « Soixante-dix rois, ayant les pouces des pieds et des mains coupés, mangeaient sous ma table les restes de ce qu'on me servait. Comme j'ai fait, ainsi Dieu m'a rendu. » On voit par les divers textes qu'il entendait le vrai Dieu.

Le nombre de soixante-dix rois nous étonne; c'est qu'alors chaque ville, quelque petite qu'elle fût, avait son roi, c'est-à-dire son souverain indépendant de ses voisins. Tel était encore, cinq ou six siècles plus tard, l'état de l'ancienne Grèce et de l'Asie Mineure, comme on le voit dans les poèmes d'Homère. La mutilation des pouces se trouve encore ailleurs. Les anciens les coupaient à leurs ennemis pour les rendre incapables de manier les armes; les Athéniens traitèrent de la sorte tous les habitants de l'île d'Égine qui tombaient en leur pouvoir<sup>1</sup>. D'anciens auteurs nous apprennent qu'il se retrouvait en Italie des hommes assez lâches pour se faire sauter eux-mêmes le pouce afin d'être dispensés du service militaire<sup>2</sup>. L'Écriture sainte

ne mentionne cette mutilation qu'une seule fois; les Israélites l'infligèrent à Adonibézec, sans doute parce qu'il était connu pour l'avoir fait souffrir à d'autres.

De Bézec les enfants de Juda marchèrent sur Jérusalem, où leur royal prisonnier mourut; ils attaquèrent la ville, la prirent, passèrent ses défenseurs au fil de l'épée et la livrèrent au feu. Descendant de là ils combattirent contre le Chananéen qui habitait les montagnes, et vers le midi et dans la plaine<sup>3</sup>. C'est dans une de ces expéditions, à ce qu'il paraît, que le valeureux compagnon de Josué, Caleb, fit les exploits dont nous avons précédemment parlé.

On accomplit encore dans cette guerre la promesse qui avait été faite aux Cinéens, c'est-à-dire aux descendants d'Hobab, fils de Jéthro, beau-père de Moïse. Nous avons vu que le saint législateur avait engagé son beau-frère à le suivre dans le désert et à s'attacher au peuple de Dieu. Hobab l'avait fait, et sa postérité, depuis près de soixante ans, s'était beaucoup accrue parmi les Hébreux. On lui avait promis de lui laisser le choix du canton où il voudrait demeurer et de lui donner là la meilleure part aux dépouilles. Les descendants d'Hobab s'étaient d'abord établis aux environs de Jéricho, ou de la ville des palmiers, et ils s'y étaient bien trouvés durant la vie de Josué; mais, lorsqu'ils virent les enfants de Juda et de Siméon déclarer la guerre aux Chananéens de leur partage, ils se joignirent à l'armée pour demander une habitation dans la partie la plus méridionale, appelée les déserts de Juda<sup>4</sup>.

Pour les satisfaire on se porta vers l'extrémité de la Terre promise, où l'on acheva de détruire ce qu'il y restait encore de Chananéens. Les Cinéens s'y établirent vers le midi d'Arad, à l'entrée du désert, non loin du puits d'Agar, et ils y habitèrent avec les enfants de Juda et de Siméon. Dans la suite, s'étant beaucoup multipliés, ils descendirent encore plus au midi, dans le désert de Sur, vers les terres des Amalécites, avec lesquels ils se trouvèrent confondus, lorsque Dieu, quelques siècles plus tard, ordonna la ruine

<sup>1</sup> Joseph, *Ant.*, l. 5, c. 1. — <sup>2</sup> Élien, l. 3, c. 9. Cicéron, *de Offic.*, l. 3, c. 11. — <sup>3</sup> Valère Max., l. 6, c. 3. Amm. Marcell., l. 15, c. 12. Des savants pensent même que de là est venu le mot *poltron*, diminutif de *pollex truncatus*.

<sup>4</sup> Judges, 1, 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 16.



totale de cette infidèle nation. Nous verrons comment Israël les tira du danger en reconnaissance des services qu'il avait reçus d'eux autrefois.

On demandera peut-être pourquoi les Cinéens quittèrent la contrée délicieuse de Jéricho pour des déserts. Il se peut qu'étant une tribu pastorale ou nomade les déserts leur convinssent mieux qu'un pays plus habité et plus fertile. Il se peut aussi que dès lors ils inclinassent à cette espèce de vie monastique que le prophète Jérémie a si fort louée dans les Réchabites, leurs descendants<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, l'exemple de ce peuple fait voir comment les autres nations prosrites auraient pu prévenir les calamités dont elles étaient menacées depuis le temps d'Abraham ; car, dans le nombre des peuples que Dieu promit à ce patriarche de livrer à sa postérité, les Cinéens sont nommés avec les Héthéens, les Phérézéens, les Amorrhéens et les autres descendants de Chanaan<sup>2</sup>. Mais parce qu'ils s'attachent au culte du vrai Dieu, parce qu'ils exercent la miséricorde envers son peuple, non-seulement ils ne sont pas exterminés, mais ils sont assimilés à la postérité du patriarche, ils ont à choisir ce qu'il y a de plus excellent dans la Terre promise. Dieu lui-même les louera et les bénira par la bouche de son prophète, et les proposera pour modèle aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Après avoir établi les Cinéens à l'extrémité méridionale les deux tribus remontèrent du côté de l'occident, où était le pays des Philistins. Grâce au secours de l'Éternel, qui était avec lui, Juda s'empara généralement des montagnes, en particulier des célèbres villes de Gaza, d'Ascalon et d'Accaron et de leurs confins ; mais il ne put dompter les habitants de la plaine, défendus par des chariots armés de faux. Dieu dispensait le courage et la victoire de telle sorte que tout ne fût pas fini en une seule fois, mais que son peuple eût toujours à faire, toujours à craindre. Nous verrons ces Philistins lui servir plus d'une fois de verge pour châtier le peuple devenu infidèle.

Quant à la tribu de Benjamin, il ne paraît

pas qu'elle eût beaucoup d'idolâtres dans son partage, car on ne lit nulle part qu'elle ait fait aucune expédition ; il est seulement dit qu'elle n'expulsa point les Jébuséens de Jérusalem, ce que l'on entend de ceux qui étaient dans la citadelle. « En sorte, dit l'Écriture, que les Jébuséens demeurèrent à Jérusalem avec les enfants de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui<sup>1</sup>. » Ces derniers mots démontrent clairement que le livre des Juges a été écrit avant que David eût emporté, sur les Jébuséens, la partie haute de Jérusalem, la forteresse de Sion, nommée dès lors la cité de David.

La maison de Joseph ou les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé marchèrent contre Béthel, et l'Éternel fut avec eux. Pendant qu'ils en faisaient le siège les gardes avancées virent un homme qui en sortait, et, l'ayant pris, ils lui dirent : « Montre-nous, de grâce, l'entrée de la ville, et nous te ferons miséricorde. » Cet homme la leur ayant montrée, ils passèrent les habitants au fil de l'épée et conservèrent cet homme avec toute sa maison. Lui s'en alla au pays de Hettim, hors de la terre de Chanaan, et y bâtit une ville qu'il nomma Luza, pour conserver le souvenir de sa patrie<sup>2</sup> ; car Luza était l'ancien nom de Béthel. Ce dernier, qui signifie maison de Dieu, lui avait été donné par Jacob en mémoire de ce que Dieu lui était apparu là. Béthel, ville frontière entre Éphraïm et Benjamin, appartenait proprement à cette dernière tribu ; mais il paraît que, se trouvant à l'aise dans le reste de son partage, elle la céda aux enfants de Joseph, qui s'étaient plaints à Josué d'être trop à l'étroit à cause de leur grand nombre. Peut-être aussi que cette conquête n'eut lieu qu'après la terrible catastrophe qui faillit anéantir la tribu de Benjamin tout entière.

Un lévite qui habitait sur le penchant de la montagne d'Éphraïm avait pris pour femme du second rang une jeune personne de Bethléhem, qui est en Juda. Cette femme ou concubine, cédant un jour à un mouvement d'humeur, le quitta, et, retournée à Bethléhem, en la maison de son père, elle y demeura pendant quatre mois. Alors son mari

<sup>1</sup> Jérém., 35. — <sup>2</sup> Gen., 15, 19, 20 et 21.

<sup>1</sup> Juges, 1, 21. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 22-26.

se mit en route et alla après elle pour lui parler au cœur et la ramener. Il avait avec lui un serviteur et deux ânes. Sa femme le reçut bien et l'introduisit dans la maison de son père, qui, l'ayant aperçu, vint à sa rencontre avec joie. Sur les instances de son beau-père le lévite demeura là trois jours. Ils mangèrent, ils burent et ils passèrent la nuit. Le quatrième jour le lévite, se levant de grand matin, voulut se mettre en route; mais le père de la jeune femme dit à son gendre : « Fortifie ton cœur par une bouchée de pain, et après vous partirez. » Ils s'assirent donc et mangèrent tous deux ensemble, et ils burent. Et le père de la jeune femme dit à l'homme : « De grâce, reste ici la nuit et livre ton cœur à la joie. » Cependant l'homme s'était levé pour s'en aller; mais son beau-père lui fit des instances si pressantes qu'il revint sur ses pas et y passa la nuit. Le lendemain, cinquième jour, il se leva de grand matin pour se mettre en route; mais le père de la jeune femme lui dit de nouveau : « Je t'en prie, fortifie ton cœur auparavant. » Et il le retint ainsi jusqu'au déclin du jour, mangeant tous deux ensemble. Enfin le jeune homme se leva pour s'en aller, lui, sa concubine et son serviteur. Son beau-père, le père de la jeune femme, lui dit alors : « Voilà, mon cher, que le jour décline vers le soir; de grâce, reste ici la nuit et livre ton cœur à la joie; demain vous irez de bonne heure votre chemin et tu retourneras dans ta tente. » Mais le jeune homme ne voulut pas y rester la nuit davantage; il se leva donc, s'en alla, et vint jusque vis-à-vis de Jébus ou de Jérusalem, conduisant avec lui ses deux ânes chargés et sa femme. Ils étaient près de Jébus, et le jour avait déjà baissé considérablement, lorsque le serviteur dit à son maître : « Entrons, je vous prie, dans la ville des Jébuséens et passons-y la nuit. » Son maître répondit : « Nous n'entrerons point dans une ville étrangère, où il n'y a point d'enfants d'Israël; passons jusqu'à Gabaa. » Il ajouta : « Va toujours; quand nous approcherons de quelque autre lieu nous y passerons la nuit, soit à Gabaa, soit à Rama <sup>1</sup>. »

Lorsque Jérusalem est ici nommée ville étrangère où il n'y avait point d'Israélite, il faut l'entendre de la ville haute, qui ne fut prise que par David, ou bien ceci a pu avoir lieu avant que la tribu de Juda eût détruit la ville basse.

Nos voyageurs passèrent donc outre et s'en allèrent plus loin. Le soleil se couchait sur eux lorsqu'ils furent près de Gabaa, qui est dans la tribu de Benjamin. Ils se tournèrent de ce côté afin d'entrer et d'y passer la nuit. Étant arrivés, ils s'assirent sur la place de la ville; mais il n'y avait personne qui voulût les recevoir et les loger chez soi. Cependant voilà qu'un vieillard revint de son travail dans les champs, au soir; et cet homme était de la montagne d'Éphraïm, demeurant lui-même comme étranger à Gabaa, car les habitants du lieu étaient des enfants de Jémini ou Benjamin. Ce vieillard, levant les yeux, aperçut le voyageur dans la place de la ville et lui dit : « Où allez-vous et d'où venez-vous ? » L'autre lui répondit : « Nous passons de Bethléhem de Juda à la montagne d'Éphraïm, d'où je suis. J'étais allé à Bethléhem de Juda, et maintenant je retourne à la maison de l'Éternel, à Silo, et il n'y a personne qui veuille nous recevoir en sa maison. Cependant nous avons de la paille et du foin pour les ânes, avec du pain et du vin pour moi, pour votre servante et pour le garçon qui est avec vos serviteurs; il ne nous manque rien, si ce n'est un logement. » Le vieillard répliqua : « La paix soit avec vous ! je me charge de tout ce qu'il vous faut; seulement ne passez pas la nuit sur la place. » Et il les introduisit dans sa maison, et il donna à manger aux ânes. Pour ses hôtes ils lavèrent leurs pieds, et puis ils mangèrent et ils burent. Mais, pendant qu'ils étaient à récréer leur cœur, des hommes de la ville, des hommes enfants de Bélial, entourèrent la maison, et, frappant à la porte, ils dirent au maître du logis, au vieillard : « Fais sortir cet homme qui est entré chez toi, afin que nous le connaissions. » Il leur répondit : « Gardez-vous, mes frères, gardez-vous, je vous en conjure, de faire un si grand mal après que cet homme est entré dans ma maison; ne commettez point une pareille infa-

<sup>1</sup> Juges, 19, 1-13.



mie. » Puis, dans le trouble où l'avait jeté cette horrible proposition, il ajouta, comme autrefois Lot : « J'ai une fille vierge et cet homme a sa concubine ; je vous les amènerai ; humiliez-les et faites-leur ce qui sera bon à vos yeux ; mais ne faites point à cet homme cette infamie-là. » Les gens ne voulurent pas l'écouter. Dans cette extrémité le jeune homme, pour sauver au moins la fille de son hôte, prit sa concubine et la leur amena dehors. Ils la connurent, s'en jouèrent toute la nuit jusqu'au matin et ne la laissèrent qu'au lever de l'aurore. Vers le matin la femme vint tomber à la porte de la maison où était son seigneur, et elle y resta étendue jusqu'au jour. Son seigneur, s'étant levé au matin, ouvrit les portes de la maison et sortit pour continuer sa route. Mais voilà sa femme couchée à l'entrée de la maison, les mains étendues sur le seuil de la porte. Il lui dit : « Lève-toi et allons-nous-en. » Mais personne ne répondit. Alors il la prit sur son âne, se mit en route et retourna en son lieu. Arrivé chez lui, il prit un couteau, saisit sa concubine, la coupa avec ses os en douze parts et l'envoya dans toutes les contrées d'Israël.

A cette vue chacun s'écria : « Jamais il ne s'est fait, jamais il ne s'est vu rien de semblable depuis le jour que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte jusqu'aujourd'hui. Consultez-vous là-dessus, dites votre avis, parlez<sup>1</sup>. »

Et tous les enfants d'Israël se mirent en campagne, et l'assemblée nationale se réunit comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée et la terre de Galaad, devant l'Éternel, à Maspha. Il y avait plusieurs lieux de ce nom ; celui-ci n'était pas loin de Silo, où se trouvaient alors le tabernacle et l'arche d'alliance et où aboutissait naturellement une assemblée aussi nombreuse. Là donc se rendirent tous les chefs du peuple et toutes les tribus qui composaient l'assemblée du peuple de Dieu, quatre cent mille hommes de pied, tirant le glaive. Dans le désert on en comptait six cent mille. C'est qu'alors tous les hommes étaient disponibles au lieu que

maintenant il fallait qu'il en restât dans toutes les provinces, et pour cultiver les champs et pour défendre le pays contre les incursions du dehors.

Les enfants de Benjamin apprirent cependant que les enfants d'Israël étaient montés à Maspha. Y étant arrivés ceux-ci dirent : « Parlez ! comment a été commis ce crime ? » Le lévite, mari de la femme qui avait été tuée, répondit : « J'entrai à Gabaa, qui est de la tribu de Benjamin, moi et ma femme secondaire, pour y passer la nuit. Les hommes de Gabaa s'élevèrent contre moi ; dans cette vue ils environnèrent durant la nuit la maison où j'étais ; ils voulaient me tuer, ils ont humilié ma femme, et elle est morte. Je la pris, je la coupai en morceaux et je l'envoyai dans tous les confins de l'héritage des enfants d'Israël ; car ils ont commis un crime et une abomination inouïe dans Israël. Vous voilà tous, ô enfants d'Israël ! voyez ce que vous avez à faire. »

Et tout le peuple se leva comme un seul homme en s'écriant : « Nul d'entre nous n'ira dans sa tente, nul d'entre nous ne retournera en sa maison ; mais voici ce que nous ferons contre Gabaa : procédons contre elle par le sort, et prenons, d'entre toutes les tribus d'Israël, dix hommes sur cent, cent sur mille et mille sur dix mille, afin qu'ils portent des vivres à l'armée et que nous puissions faire la guerre contre Gabaa de Benjamin, et lui rendre selon toute l'abomination qu'elle a commise. » Ainsi tout Israël s'assembla contre cette ville comme un seul homme, tous n'ayant qu'un même esprit et qu'une résolution<sup>1</sup>.

Cependant, avant de commencer la guerre, les tribus d'Israël envoyèrent des ambassadeurs vers toute la tribu de Benjamin pour leur dire : « Quelle est cette abomination qui s'est commise parmi vous ? Maintenant donc livrez-nous ces hommes, enfants de Bélial, qui sont à Gabaa, et nous les mettrons à mort, et nous bannirons le mal d'Israël. » Mais les enfants de Benjamin ne voulurent point écouter la voix de leurs frères, les enfants d'Israël ; au contraire ils se réunirent

<sup>1</sup> Juges, 15, 14-30.

<sup>1</sup> Juges, 2<sup>e</sup>, 1-10.

de toutes leurs villes à Gabaa pour la secourir et pour combattre contre les enfants d'Israël. Et il se trouva vingt-cinq mille Benjamites tirant le glaive, outre les habitants de Gabaa, qui étaient sept cents hommes d'élite, combattant de la main gauche comme de la droite, et habiles à lancer des pierres avec la fronde jusqu'à frapper un cheveu sans faute.

Les hommes d'Israël, sans compter ceux de Benjamin, étaient de quatre cent mille, tirant le glaive et tous bien aguerris. Ils se levèrent et montèrent à la maison de Dieu, qui était à Silo, pour consulter Dieu par le grand-prêtre, non pas s'ils devaient commencer la guerre ni par où, mais : « Qui de nous marchera le premier pour commencer la guerre contre les enfants de Benjamin ? » L'Éternel répondit : « Que Juda commence. » Là-dessus, sans lui demander le succès de leurs armes, rassurés sans doute par leur grand nombre, ils marchèrent dès le matin contre Gabaa et l'assiégèrent. Mais les Benjamites, étant sortis de la ville, leur tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes. Malgré cet échec les enfants d'Israël, se confiant sur leurs forces et leur multitude, se mirent encore le lendemain en bataille dans le même lieu où ils avaient combattu. Toutefois, auparavant, ils allèrent pleurer jusqu'à la nuit devant l'Éternel, et ils le consultèrent, disant : « Continuerai-je encore à combattre les enfants de Benjamin, mon frère ? » L'Éternel répondit : « Marchez contre lui. » Ceux d'Israël, sans en demander davantage, se présentèrent encore le lendemain pour combattre ceux de Benjamin ; mais ces derniers, étant sortis avec impétuosité des portes de Gabaa et les ayant rencontrés, leur tuèrent encore dix-huit mille hommes.

Après cela, convaincus enfin que la victoire ne dépend pas du grand nombre, mais du Dieu des armées, tous les enfants d'Israël, tout le peuple en corps se rendit à Béthel, ou à la maison de Dieu, et, étant assis, ils pleuraient devant l'Éternel ; ils jeunèrent ce jour-là jusqu'au soir, et ils offrirent, en présence de l'Éternel, des holocaustes et des hosties pacifiques. Ils interrogèrent Jéhova. En ce temps l'arche de l'alliance de Dieu était en ce

lieu-là, et Phinéas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, était debout devant elle. Les enfants d'Israël interrogèrent donc Jéhova en ces termes : « Continuerai-je de combattre les enfants de Benjamin, mon frère, ou bien demeurerai-je en paix ? » Et Jéhova dit : « Montez, car demain je les livrerai entre vos mains <sup>1</sup>. »

L'assurance divine de la victoire ne les empêcha point d'y employer les moyens humains qu'ils avaient négligés précédemment. Ils partagèrent leur armée en trois corps ; un premier devait se cacher derrière la ville, pour la surprendre durant le combat et la livrer aux flammes ; un second, de dix mille hommes, avait ordre de présenter la bataille, de faire ensuite semblant de fuir et de se retirer par deux routes, afin de diviser les Benjamites et de les attirer loin des murs ; un troisième, formant le gros de l'armée, se tenait en embuscade le long des deux chemins, pour accabler les Benjamites triomphants. Les dix mille hommes provoquèrent donc les guerriers renfermés dans Gabaa ; ceux-ci, fiers de leurs succès précédents, sortirent comme de coutume, attaquèrent les assaillants avec vigueur, leur tuèrent environ trente hommes et les poursuivirent par les deux chemins. Là le combat devint terrible. La ville avait été prise et livrée aux flammes ; on voyait s'en élever des colonnes de fumée. A ce signal les dix mille hommes firent volte-face, les autres sortirent de leur embuscade ; les Benjamites, accablés, y périrent au nombre de plus de vingt-cinq mille ; il n'y en eut que six cents qui se sauvèrent dans le désert sur le rocher de Remnon. L'armée exaspérée des vainqueurs ravagea le pays, brûla les villes de Benjamin et frappa du glaive tout ce qui avait vie <sup>2</sup>.

Mais, bientôt, quoique trop tard pour la malheureuse tribu, suivit le regret sur le terrible abus de la victoire. Les enfants d'Israël étant revenus à Silo, la vue du saint tabernacle réveilla en eux d'autres sentiments. En signe de tristesse ils s'assirent en la présence de Dieu jusqu'au soir, élevèrent la voix et pleurèrent à grands cris. « Pourquoi, disaient-ils, pourquoi, ô Jéhova, Dieu d'Israël,

<sup>1</sup> Juges, 20, 11-28. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 20, 29-48.



un si grand malheur est-il arrivé à votre peuple qu'aujourd'hui une des tribus ait été retranchée du milieu de nous ? » Eux-mêmes pouvaient se répondre : « C'est par notre faute. » Dieu leur avait promis la victoire, mais il ne leur avait pas commandé d'en user comme ils avaient fait. Ce qui augmentait leur peine, c'est que, dans l'assemblée, à Maspha, ils avaient juré que nul d'entre eux ne donnerait sa fille en mariage à un Benjamite.

Le lendemain, s'étant levés avec le jour, ils élevèrent un autel, y offrirent des holocaustes et des victimes pacifiques. La vue du culte commun à toutes les tribus renouvela la douleur commune. Émus de pitié sur Benjamin, leur frère, les enfants d'Israël recommencèrent à dire : « Hélas ! une des tribus a été retranchée d'Israël ! Que ferons-nous pour procurer des femmes à ceux qui restent ? car nous avons juré par l'Éternel que nous ne leur donnerions pas nos filles. » Alors ils se rappelèrent un autre serment qu'ils avaient fait, de punir de mort quiconque ne se serait pas rendu à l'assemblée générale, devant l'Éternel, à Maspha. Ayant fait la revue, ils trouvèrent que la ville de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain, n'avait envoyé personne. Ils résolurent donc d'exterminer cette commune, à l'exception des filles, exécutèrent la résolution et en ramenèrent à Silo quatre cents vierges. Ils envoyèrent aux six cents fugitifs qui se tenaient encore cachés au rocher de Remnon, leur accordèrent la paix, et, pour gage de cette paix, les filles de Jabès. Cependant il en restait encore deux cents qui n'avaient point de femmes. Alors les anciens d'Israël tinrent conseil. « Que ferons-nous pour procurer des femmes à ceux qui restent ! Nous ne pouvons leur donner nos filles, car les enfants d'Israël ont dit avec serment : Maudit qui donnera une femme à Benjamin ? » Voici le parti qu'ils prirent. Une fête solennelle devait sous peu se célébrer à Silo. Ils conseillèrent donc aux Benjamites qui n'avaient eu aucune des filles de Jabès : « Allez, cachez-vous dans les vignes, et, lorsque vous verrez les filles de Silo venir pour danser en chœur, sortez des vignes, et que chacun en prenne une pour sa femme, et re-

tournez dans la terre de Benjamin. Et lorsque leurs pères et leurs frères viendront se plaindre à nous nous leur dirons : Faites-nous grâce pour eux, parce que nous n'avons pas pris une femme pour chacun dans la guerre de Jabès. Vous n'avez pas manqué à votre serment, car ce n'est pas vous qui les leur avez données ; mais vous feriez mal de ne leur pardonner pas. » Les Benjamites suivirent ce conseil, retournèrent avec les femmes dans leur héritage et rebâtirent leurs villes. Les enfants d'Israël retournèrent également chez eux, chacun dans sa tribu, dans sa famille et dans son héritage <sup>1</sup>.

Horreur spontanée du crime, zèle ardent de la justice, profond sentiment de religion ; présomption néanmoins dans ses propres forces, abus de la victoire ; retour à l'humanité par le culte de Dieu, regret sur ceux qu'il a vaincus, respect extrême pour le serment, effort pour réparer le mal qu'il a fait en outrant le bien, voilà ce qu'on découvre alors en Israël. Sans doute tout n'y est point parfait, tout n'y est point à imiter ; cependant l'ensemble est honorable, surtout quand on le compare aux nations idolâtres, chez qui le crime puni en Israël par le fer et par le feu était adoré dans les temples, justifié, loué dans les écoles des philosophes.

Cette leçon terrible dut faire et fit en effet une salubre impression sur tous les esprits ; jamais Israël, dans la suite des siècles, n'eut rien de semblable à punir. Dans la réalité, quoi de plus propre à détourner de la moindre faute que cet enchaînement de suites funestes qu'entraîne ici une première faute ? Une femme prend de l'humeur contre son mari et se retire chez son père ; son mari va la rechercher et la ramène avec soi. Elle est outragée dans le chemin par quelques misérables et elle meurt de désespoir. Tout Israël prend les armes pour venger ce crime. La tribu de Benjamin, au lieu de livrer les criminels pour être punis, s'intéresse à les défendre. Quarante mille hommes des onze tribus d'Israël sont taillés en pièces en deux différents combats, bien qu'ils combattent pour une cause si juste. La tribu de Benja-

<sup>1</sup> Juges, 21, 1-24.

min est bientôt après détruite. Toute la ville de Jabès-Galaad est passée au fil de l'épée, à l'exception des seules filles, pour n'avoir pas accompagné l'armée d'Israël. On fait enfin un enlèvement de plusieurs autres filles pour réparer les mauvaises suites d'un serment précipité. Ah ! si une première faute est ainsi capable de renverser et les villes et les royaumes, quel ravage ne peut-elle pas causer dans l'intérieur d'une âme !

Heureux les enfants d'Israël si, après avoir poussé la sévérité de la justice plus loin que Dieu ne demandait à l'égard de leurs frères, ils l'eussent portée toujours envers les Chananéens idolâtres aussi loin que Dieu le leur commandait expressément. Mais il est difficile à l'homme de ne faire que ce que Dieu veut ; presque toujours il est en deçà ou au delà. Dieu avait défendu de faire avec les Chananéens ni paix ni trêve ; il fallait les expulser à mesure qu'on en aurait la force. Nous avons vu les tribus de Juda et de Siméon fidèles à cet ordre ; mais, dans la suite, les autres s'en relâchèrent. Ainsi Manassé n'expulsa point les habitants de Bethsan, depuis Scythopolis, de Thanac, de Dor, de Jebelaam et de Mageddo, avec leurs dépendances ; ni Éphraïm les Chananéens de Gazer ; ni Zabulon ceux de Cêtron et de Naalol ; ni Aser ceux d'Accho, de Sidon, d'Ahalab, d'Achazib, d'Helba, d'Aphéc et de Rohob ; ni Nephthali ceux de Bethsamès et de Bethanath. Chananéens et Israélites commencèrent à demeurer ensemble ; ceux-ci, devenant plus forts, se contentaient de rendre ceux-là tributaires <sup>1</sup>.

Alors, de Galgala, où les enfants d'Israël avaient renouvelé autrefois leur alliance avec Dieu, vint l'ange de Jéhova, le même peut-être qui autrefois y apparut à Josué ; il vint au lieu des Pleurs, et il dit : « Je vous ai tirés de l'Égypte ; je vous ai conduits dans la terre que j'avais juré de donner à vos pères, et je vous ai promis de ne jamais rompre l'alliance que j'avais formée avec vous, mais à condition que vous ne feriez point d'alliance avec les habitants de cette terre et que vous renverseriez leurs autels ; et cependant vous n'a-

vez point écouté ma voix. Pourquoi avez-vous fait ainsi ? C'est pourquoi j'ai dit : Je ne les expulserai point de devant vous, et ils vous seront comme des épines, et leurs dieux vous seront comme un piège. » Et, pendant que l'ange de Jéhova disait ces paroles à tous les enfants d'Israël, ils élevèrent la voix et pleurèrent. Ils appelèrent ce lieu les Pleurs, et ils y immolèrent des victimes à Jéhova <sup>1</sup>.

Ce nom de Pleurs ou de Pleurants, donné par les enfants d'Israël au lieu où ils entendirent les reproches de l'ange de Jéhova, nous paraît une marque touchante de leur repentir. Un peuple qui sait parler ce langage peut faillir ; il est loin encore d'être entièrement et généralement perverti.

Cependant une dévotion mal entendue pourra introduire des abus superstitieux dans quelques familles. L'Écriture nous en présente un exemple dont l'époque est incertaine, mais qui a pu arriver vers ce temps. Nous nous appliquerons à rendre fidèlement l'hébreu, afin qu'on puisse mieux juger l'intention des personnages.

Il y avait un homme de la montagne d'Éphraïm ; son nom était Michas. Un jour il dit à sa mère : « Les onze cents pièces d'argent qu'on vous avait prises et au sujet desquelles vous avez fait tant d'imprécations en ma présence, cet argent, le voilà : c'est moi qui l'avais pris. » Sa mère lui répondit : « Béni sois-tu, mon fils, de Jéhova ! » Il rendit donc les onze cents pièces d'argent à sa mère. Et sa mère dit : « J'ai voué et consacré cet argent à Jéhova, afin que mon fils le reçoive de ma main pour en faire un ouvrage de sculpture et un de fonte, et c'est pour cela que je vous le donne maintenant. » Après donc qu'il eut rendu l'argent à sa mère, elle en prit deux cents pièces d'argent qu'elle donna à un ouvrier ; celui-ci en fit un ouvrage de sculpture et un de fonte, et cela fut mis dans la maison de Michas. Et Michas eut une maison de Dieu, et il fit un éphod et des théraphims, et il consacra la main d'un de ses fils et l'établit son prêtre. Or en ce temps-là il n'y avait point de roi en Israël ; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Juges, 27, 33.

<sup>1</sup> Juges, 2, 1-5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 17, 1-6.



D'après ces paroles, voici quel nous paraît le sens le plus naturel de ce récit. Une mère de famille consacre à l'Éternel onze cents pièces ou sicles d'argent, qui font environ 1,617 francs de notre monnaie, et cela pour établir dans la maison de son fils un oratoire, un lieu de prières, une maison de Dieu, qui fût comme une image de la maison de Dieu, du tabernacle qui était à Silo. De là l'éphod ou vêtement sacerdotal des prêtres d'Aaron. Les théraphims, dont on ignore la signification propre, pouvaient être une imitation du pectoral du grand-prêtre, qui servait à consulter Dieu. Les ouvrages de sculpture et de fonte désignent peut-être un autel portatif, des chandeliers et autres ustensiles dont on se servait dans cette chapelle, à l'imitation de ce qui se passait dans le tabernacle. Ce qui nous paraît toujours bien certain, c'est que cette femme n'avait aucune intention d'offenser le vrai Dieu puisque c'est à lui qu'elle consacre son offrande.

Quand on pense que pour tout Israël il n'y avait qu'un temple portatif ou tabernacle, que les hommes ne le voyaient au dehors que trois fois par an, les femmes plus rarement encore, et qu'à l'exception des prêtres nul n'en connaissait l'intérieur que par la description qu'en fait l'Écriture, on conçoit fort bien qu'il dut naître à plus d'une âme pieuse le désir d'avoir devant ses yeux, et chez soi, une représentation de ce divin sanctuaire. Cet usage pouvait dégénérer en abus, mais il est dans la nature des choses. Plus la piété est fervente, plus elle désire un temple, un Dieu présent à elle. Aussi ce désir est-il pleinement satisfait dans la plénitude de la loi ou dans le Christianisme. Le vrai Dieu a des temples par toute la terre; il en a, chez les nations chrétiennes, dans chaque bourgade, dans chaque village, et dans tous ces temples il est réellement présent; chaque jour lui-même s'y offre pour nous; chaque jour il s'y donne lui-même à nous, et nous pouvons y devenir ses temples vivants. Au delà il n'y a plus que le ciel. Si le désir immodéré, intempestif, de quelqu'un des biens dont nous possédons la plénitude, a égaré quelquefois nos frères de la loi ancienne, ne les jugeons pas sans miséricorde.

Michas établit prêtre de cet oratoire domestique un ou le premier de ses fils. C'était un souvenir de ce qui se faisait au temps des patriarches, où le premier-né était le prêtre de la famille. Sans doute Michas avait tort, puisque Dieu avait transporté exclusivement à une tribu et transformé en cléricature et en sacerdoce publics la cléricature et le sacerdoce domestiques d'Israël. Toutefois il était bien loin de contester le sacerdoce privilégié de Lévi. Nous en allons voir la preuve.

Il y avait un jeune homme de Bethléhem-Juda, d'une famille de Juda par sa mère; lui était lévite, et il séjournait là. Un jour il en partit pour aller séjourner partout où il trouverait son avantage. Il vint en la montagne d'Éphraïm, à la maison de Michas, pour de là continuer sa route. Michas lui dit : « D'où venez-vous ? » Le lévite répondit : « Je suis de Bethléhem-Juda, et je cherche à m'établir où je trouverai. » Michas reprit : « Demeurez chez moi; vous me tiendrez lieu de père et de prêtre; je vous donnerai chaque année dix pièces d'argent, deux habits et ce qui est nécessaire pour la vie. » Le lévite y consentit, et il demeura chez lui, où il fut comme l'un de ses enfants. Michas lui remplit la main, c'est-à-dire il l'installa, et le jeune homme lui fut à prêtre, et il était en la maison de Michas. Et Michas dit : « Maintenant je sais que Jéhova me fera du bien puisque j'ai un lévite pour prêtre<sup>1</sup>. »

Ces dernières paroles nous font voir que Michas, en tout ceci, croyait plaire à l'Éternel, au vrai Dieu, et mériter ses bonnes grâces. Son intention était louable, mais les moyens n'étaient pas tous selon la science et selon la loi. Son erreur pouvait s'expliquer d'autant plus facilement alors que, comme l'Écriture le remarque pour la seconde fois dans cette histoire, il n'y avait point de roi en Israël, c'est-à-dire point de juge, point de chef qui exerçât une autorité assez grande pour réprimer jusqu'aux superstitions des particuliers. Chacun faisait ce qui lui semblait bon.

A cette époque la tribu de Dan n'avait pas

<sup>1</sup> Juges, 17, 7-13.

encore pris possession de tout son héritage; elle était toujours resserrée dans les montagnes par les Amorrhéens qui occupaient la plaine; elle pensait donc à chercher d'autres terres pour la partie de sa population qui n'en avait pas. Dans cette vue elle envoya de Saraa et d'Esthaol cinq hommes des plus vaillants de leur race et de leur famille pour reconnaître le pays et l'examiner. S'étant mis en chemin ils vinrent à la montagne d'Éphraïm et entrèrent chez Michas, où ils passèrent la nuit. Ayant reconnu à son langage que le jeune lévite n'était pas de l'endroit, ils lui dirent : « Qui vous a amené ici ? qu'y faites-vous ? et pourquoi avez-vous voulu y venir ? » Il leur répondit : « Michas a fait pour moi telle et telle chose, et il m'a donné un salaire, et je lui suis devenu à prêtre. » Ils le prièrent donc de consulter Dieu pour savoir si leur voyage serait heureux et si leur entreprise réussirait. Et ce prêtre leur dit : « Allez en paix ; la voie dans laquelle vous marchez est devant Jéhova <sup>1</sup>. »

Encore ici c'est Jéhova, l'Éternel, le vrai Dieu que l'on entend consulter. Nous verrons plus d'une fois, dans l'Écriture, l'usage de consulter Dieu par l'éphod ou le vêtement sacerdotal <sup>2</sup>; aussi le prophète dit-il, pour peindre la dernière désolation des Juifs : « Les enfants d'Israël seront assis bien des jours sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice, sans éphod et sans théraphim ; » prophétie dont les Septante traduisent les derniers mots par *sans sacerdoce et sans manifestations* <sup>3</sup>. Saint Jérôme fait observer, sur ce passage, qu'on y peut entendre par théraphim soit les chérubins et les séraphins, soit d'autres ornements du temple ou bien, suivant la version des Septante, le rational du grand-prêtre, par où Dieu manifestait les choses cachées <sup>4</sup>. Il peut se faire que les théraphims du lévite, que le même Père cite à cette occasion, fussent quelque chose de semblable.

Quoi qu'il en soit, les cinq hommes vinrent à Laïs, autrement Lesem, vers les sources du Jourdain, et ils trouvèrent le peuple de cette ville, comme les Sidoniens ont coutume de l'être, sans aucune crainte, en paix et en

assurance, nul ne le troublant, très-riche, éloigné de Sidon et n'ayant aucun commerce avec aucun autre homme. De retour vers leurs frères, à Saraa et à Esthaol, lorsqu'ils leur demandèrent ce qu'ils avaient fait, ils leur répondirent : « Levez-vous et montons vers ce peuple, car nous avons vu une terre très-riche et très-fertile. Ne négligez rien, ne perdez point de temps. Allons et possédons cette terre, nous nous en emparerons sans peine. Nous entrerons chez ce peuple en une pleine assurance, dans une contrée fort étendue, et Dieu nous donnera ce lieu où il ne manque rien de tout ce qui croît sur la terre. » Six cents hommes armés partirent donc de la tribu de Dan, c'est-à-dire de Saraa et d'Esthaol, et, montant, ils vinrent à Cariathiarim, de la tribu de Juda, et ce lieu, depuis ce temps, s'appelle le Camp de Dan, et il est derrière Cariathiarim. De là ils vinrent en la montagne d'Éphraïm jusque vers la maison de Michas. Alors les cinq hommes qui avaient été envoyés auparavant pour reconnaître la terre de Laïs dirent à leurs frères : « Savez-vous bien qu'en ces maisons-là il y a un éphod, des théraphims, un ouvrage de sculpture et un de fonte ? Voyez ce qu'il vous plaît de faire. » Eux, s'étant un peu détournés, entrèrent dans la maison du jeune homme qui était dans la maison de Michas et le saluèrent avec des paroles de paix, tandis que les six cents hommes demeuraient à la porte sous les armes. Ceux qui étaient entrés dans la maison prirent la sculpture, l'éphod, les théraphims et l'ouvrage de fonte. Le prêtre qui se tenait à la porte leur dit : « Que faites-vous là ? » Ils lui répondirent : « Tais-toi et mets ton doigt sur ta bouche ; viens avec nous et tu nous tiendras lieu de père et de prêtre. Lequel t'est le plus avantageux, ou d'être prêtre dans la maison d'un particulier, ou de l'être dans une tribu et dans une famille d'Israël ? » Le prêtre y consentit et prit l'éphod, les théraphims avec la sculpture, et entra au milieu de ce peuple. Eux reprirent leur marche, faisant aller devant eux leurs petits enfants, leurs bestiaux et ce qu'ils avaient de plus précieux.

Ils étaient déjà loin lorsque les gens qui habitaient dans les maisons de Michas se mi-

<sup>1</sup> Juges, 18, 1-6. — <sup>2</sup> 1 Rois, 23 et 30. — <sup>3</sup> Osée, 3, 4.  
— <sup>4</sup> Hieron., sur Osée, 3.



rent à crier et à poursuivre les enfants de Dan. Ceux-ci, s'étant retournés, dirent à Michas : « Qu'avez-vous pour crier de la sorte ? » Il répondit : « Mes dieux (ou mon dieu<sup>1</sup>), que j'ai fait, vous l'avez pris, ainsi que le prêtre, et vous vous en êtes allés. Que me reste-t-il encore ? Et avec cela vous me dites : Qu'avez-vous ? » Les enfants de Dan lui répliquèrent : « Prenez garde de ne pas nous parler davantage, de peur que des hommes transportés de colère ne viennent sur vous et ne vous fassent périr avec toute votre maison. » Ils continuèrent ainsi leur chemin, et Michas, voyant qu'ils étaient plus forts que lui, s'en retourna en sa maison<sup>2</sup>.

Ce que Michas appelle ses *élohim*, qu'il dit avoir fait faire et qu'il redemande à grands cris, c'est évidemment et uniquement ce qu'on venait de lui prendre, savoir : l'éphod, les théraphims, les ouvrages de sculpture et de fonte que sa mère avait fait faire en l'honneur de Jéhova, par lesquels les cinq hommes avaient consulté Jéhova sur le succès de leur voyage ; en un mot, son oratoire ou tabernacle domestique. Et comme, dans le langage de l'Écriture, paraître devant Élohim ou devant Dieu, et paraître devant le tabernacle ou devant l'arche, se prennent l'un pour l'autre, on voit comment Michas a pu appeler son *élohim* ou ses *élohim* le tabernacle ou oratoire que réellement il avait fait faire. Il y a même un endroit dans la version des Septante où le mot hébreu d'*élohim* est rendu par celui de tabernacles ou de tentes<sup>3</sup>. De plus, si dans cette chapelle il y avait des représentations de chérubins, le nom de dieux et d'*élohim* pouvait encore leur être donné ; car où le grec et le latin disent : « Adorez-le tous, vous ses anges ; je le louerai en présence des anges, » il y a dans l'hébreu : « Adorez-le tous, vous les dieux ; je le louerai en présence des dieux<sup>4</sup>. » Dans la première édition

de cette histoire nous avons simplement indiqué que ces réflexions et les suivantes étaient de l'abbé Guénée (*Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*) ; les critiques n'ont pas daigné y faire attention et nous ont encore reproché cette réponse de l'habile apologiste. « Allons plus loin, dit-il à Voltaire. Est-il bien sûr que Michas et les Danites aient adoré des idoles ? » D'habiles critiques le nient, et tout récemment un savant anglais vient d'entreprendre de les justifier. Il le fait d'une manière, ce semble, très-plausible. Il prétend que la mère de Michas, habitant loin de Silo, où résidait alors le tabernacle, et se voyant privée par là de la consolation d'y aller souvent adorer le Seigneur, voulut remédier à cet inconvénient ; que ce fut dans cette idée qu'elle consacra l'argent que son fils lui avait rendu à bâtir pour sa famille et pour le voisinage une chapelle ou maison de prières ; qu'il y avait de ces lieux de prières (*proseuchæ*) répandus dans le pays dès les premiers temps de la république juive ; que les mots du texte, que la Vulgate traduit par *sculptilia et conflabilia*, et même ces expressions latines, ne signifient pas seulement et exclusivement des idoles, mais toutes sortes d'ouvrages sculptés et jetés en fonte, tels que pouvaient être un autel portatif, des chandeliers et autres ustensiles dont on se servait dans cette chapelle, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans le tabernacle ; qu'encore que cet oratoire soit appelé dans quelques versions *maison des dieux* on peut rendre et quelques interprètes ont rendu le texte par *maison de Dieu* ; que les *élohim* (les dieux) que Michas avait fait faire, et qu'il redemandait à grands cris, pouvaient bien n'être que les ustensiles employés au culte, ce que l'auteur prouve par divers passages de l'Écriture, etc. Ainsi la faute de Michas n'aurait pas été d'avoir eu des idoles, mais d'avoir imité dans son oratoire le culte rendu à Dieu dans son tabernacle, de s'être cru par là dispensé et d'avoir détourné ses voisins d'aller adorer à Silo. En effet il n'est pas aisé de concevoir comment la mère de Michas aurait pu consacrer au Seigneur ses onze cents pièces d'argent pour en faire des idoles, et comment Michas et les Danites se seraient flattés, comme ils le faisaient, d'une protection spé-

<sup>1</sup> La version arabe, la chaldaïque et les Septante mettent le singulier ; l'hébreu *Élohai* peut donner aussi le même sens. — <sup>2</sup> Juges, 18, 7-27. — <sup>3</sup> 2 Rois, 7-23. En hébreu *vélohav*, en grec καὶ σκηνώματα. — <sup>4</sup> Ps. 96, 7, suivant la Vulgate : « Adorate eum, omnes angeli ejus. » Ps. 97, 7, suivant l'hébreu : « Hischtahhavou lo col élohim. » Ps. 137, 1, suivant la Vulgate : « In conspectu angelorum psallam tibi. » Ps. 138, 8, suivant l'hébreu : « Négel élohim azamreca. »

ciala parce qu'ils avaient avec eux des idoles. « Si ces raisons ne sont pas démonstratives, ajoute l'abbé Guénée en parlant à Voltaire, il en résulte du moins que l'idolâtrie de Michas et des Danites n'est pas aussi inconteste que vous la supposez <sup>1</sup>. »

Les enfants de Dan prirent donc ce que Michas avait fait, ainsi que le prêtre qui avait été à lui, et ils vinrent à Laïs, chez un peuple en assurance et dans un plein repos, et ils frappèrent du tranchant du glaive tout ce qui se trouva dans la ville ; ils y mirent le feu et la brûlèrent. Et nul ne leur porta secours parce qu'ils demeuraient loin de Sidon et qu'ils n'avaient aucune société ni aucun commerce avec qui que ce fût. Or la ville était située au pays de Rohob, et, l'ayant rebâtie, ils y demeurèrent. Ils l'appelèrent Dan, du nom de leur père, qui était fils d'Israël ; elle se nommait d'abord Laïs et deviendra plus tard Césarée de Philippe. Ils y placèrent la sculpture avec ce qui l'accompagnait, et ils eurent pour prêtre un certain Jonathan, fils de Gerson et petit-fils de Manassé, suivant l'hébreu et les Septante. C'était probablement le nom du lévite. Cette fonction passa à ses fils, jusqu'au jour où ils furent emmenés hors du pays. Ils eurent ainsi au milieu d'eux la sculpture que Michas avait faite, pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo, c'est-à-dire jusqu'au temps du grand-prêtre Héli, que l'arche d'alliance, prise par les Philistins, renvoyée bientôt après, fut placée à Cariathiarim, sans plus retourner à Silo, sa première demeure <sup>2</sup>.

Quoiqu'on pût fort bien douter qu'il y eût dans tout ceci idolâtrie formelle, adoration de ce qui n'est pas Dieu, on ne peut douter cependant qu'il n'y ait eu quelque chose de condamnable, une dévotion mal réglée, un commencement de superstition qui pouvait facilement empirer. On ne peut que blâmer ce lévite mercenaire qui, au lieu de réprimer un tel désordre, l'autorise par son ministère et par son exemple. Enfin tout cela laisse prévoir des choses encore plus fâcheuses pour l'avenir.

Les enfants d'Israël servirent l'Éternel du-

<sup>1</sup> *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, 2<sup>e</sup> partie, lettre 5. — <sup>2</sup> Juges, 19, 27-31.

rant tous les jours de Josué et durant tous les jours des anciens qui vécurent longtemps après lui et avaient vu toutes les œuvres que l'Éternel avait faites en faveur d'Israël ; mais, après que toute cette génération fut réunie à ses pères, il s'en éleva d'autres qui ne connaissaient point l'Éternel ni les œuvres qu'il avait faites en faveur de son peuple <sup>1</sup>, c'est-à-dire qui ne connaissaient plus, comme leurs ancêtres, l'Éternel et ses merveilles, de cette connaissance qui produit la piété, l'amour, le culte ; car, pour la connaissance purement historique, elle ne se perdit jamais. L'expression de l'Écriture en cet endroit peut servir à en expliquer d'autres semblables.

Alors les enfants d'Israël faisaient le mal sous les yeux de Jéhova, et ils servaient les Baalim ou les faux dieux ; ils abandonnaient Jéhova, le Dieu de leurs pères, qui les avait tirés de l'Égypte, et ils suivaient des dieux étrangers d'entre les dieux des peuples qui habitaient autour d'eux. Ils les adoraient et ils irritaient la colère de l'Éternel ; car ils l'abandonnaient de temps en temps et servaient Baal et Astaroth <sup>2</sup>, le soleil et la lune, ou leurs images, qu'on représentait d'abord sous des formes diverses, telles qu'une pierre ou une colonne, et plus tard sous une forme humaine. Baalim, au pluriel, signifie en général des faux dieux. Le nom de Baal au singulier, le même que Bel ou seigneur, désignait, aussi bien que Moloch ou roi, le dieu souverain, originairement le dieu du soleil ou son image. Baal, ou le soleil, était adoré sur les hauteurs ; on lui immolait des victimes humaines. On adorait Astarté, ou la lune, dans des bocages où se commettaient toutes sortes d'impuretés.

Lors donc qu'Israël s'abandonnait ainsi au culte des idoles et aux crimes qui en faisaient partie, l'Éternel le livrait en proie aux peuples d'alentour, qui l'affligeaient et l'accablaient de toute sorte de maux. Reconnais-sait-il sa faute, implorait-il sa miséricorde :

<sup>1</sup> Juges, 2, 7-10 : *Servieruntque Domino cunctis diebus ejus (Josue), et seniorum qui longo post eum vixerunt tempore, et noverant omnia opera Domini quæ fecerat cum Israel. — Omnisque illa generatio congregata est ad patres suos, et surrexerunt alii qui non noverant Dominum et opera quæ fecerat cum Israel.* » — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 11-13.



Dieu lui suscitait des libérateurs sous le nom de juges <sup>1</sup>.

Les anciens, comme l'a bien observé un auteur grec, disaient *juger* pour *gouverner* <sup>2</sup>. Les Tyriens, après la destruction de l'ancien Tyr, établirent dans le nouveau des *juges* au lieu de rois, comme on le voit dans Josèphe <sup>3</sup>. Suivant que nous l'apprennent les historiens latins, les Carthaginois, colonie de Tyr, appelaient *suffètes* les chefs de leur république ; c'est le même nom qu'en hébreu *souphet*, dont le pluriel est *souphetim*. Pour le peuple d'Israël ces juges étaient des magistrats extraordinaires et à peu près ce que furent plus tard, pour les Romains, les dictateurs. Leur principale mission était de se mettre à la tête du peuple pour l'arracher à l'oppression de l'étranger. Leur succession n'avait rien de régulier. Le plus souvent c'est Dieu qui les donne à son peuple, d'autres fois c'est le peuple lui-même qui les choisit ; puis arrivent des intervalles où il n'y en a point. Quelquefois aussi ce choix n'est fait que par une partie des Israélites, et l'élu n'a autorité que sur ceux qui se sont soumis à son gouvernement. Autant en était-il de ceux que Dieu suscitait extraordinairement. Comme les servitudes et l'oppression ne se faisaient quelquefois sentir que sur une partie du pays, les libérateurs n'exerçaient alors leur empire que sur ceux qu'ils avaient délivrés. De là il a pu arriver même qu'il y en eût deux en même temps dans des contrées différentes, comme en deçà et au delà du Jourdain. Du reste leur pouvoir n'allait point jusqu'à établir de nouvelles lois ou à imposer de nouvelles charges aux peuples ; les lois et les volontés de Dieu, déclarées par l'oracle du grand-prêtre, devaient être la règle de leur gouvernement. Ils étaient les protecteurs des lois, les défenseurs de la religion, les vengeurs des crimes et des désordres, surtout de l'idolâtrie, dont ils devaient empêcher la naissance et arrêter les progrès. Aussi le gouvernement de ces juges était-il sans comparaison plus doux que ne fut depuis celui des rois d'Israël. Ils étaient pour la plupart des hommes pleins de piété.

C'est d'eux en partie que parle saint Paul quand il dit *qu'ils ont par la foi vaincu les royaumes, accompli la justice et reçu l'effet des promesses* <sup>4</sup> ; et le fils de Sirac les loue également, disant « que leur cœur ne fut point perverti, qu'ils ne se détournèrent point du Seigneur, et qu'ils méritèrent que leur mémoire fût en bénédiction, que leurs os re-fleurissent dans leurs sépulcres, que leur nom demeurât éternellement et qu'il passât à leurs enfants avec la gloire qui est due aux saints <sup>5</sup>.

Après la mort d'un juge le peuple retombait presque toujours dans les mêmes prévarications, quelquefois même dans de plus grandes. Alors Dieu le châtiât de nouveau, l'abandonnait de nouveau à la puissance des étrangers, jusqu'à ce qu'il rentrât en lui-même, et, faisant pénitence, méritât un nouveau libérateur <sup>6</sup>. Cette conduite de Dieu à l'égard de son peuple était si connue des nations circonvoisines que, quand Holoferne vint avec toute l'armée d'Assyrie pour le subjuguier, Achior, chef des Ammonites, lui dit en plein conseil : « Toutes les fois que le peuple a adoré un autre dieu que le sien il a été abandonné au pillage, au glaive et à l'opprobre ; mais, toutes les fois qu'il s'est repenti de s'être écarté du culte de son Dieu, le Dieu du ciel lui a donné la force pour se défendre. Maintenant donc informez-vous s'il a commis quelque faute contre son Dieu ; dans ce cas marchons à lui, car son Dieu vous le livrera, et il sera assujéti à votre puissance. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu nous ne pourrions lui résister ; son Dieu prendra sa défense, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre <sup>7</sup>. »

Le premier juge fut Othoniel, de la tribu de Juda. Après la mort des anciens qui avaient vécu avec Josué, les enfants d'Israël se mêlèrent aux peuples de Chanaan, épousèrent leurs filles, donnèrent leurs filles en mariage à leurs fils et finirent par adorer leurs dieux. Ils oublièrent Jéhova et servirent les Baalim et les Astaroth. Alors l'Éternel retira d'eux sa main et les livra sous le

<sup>1</sup> Juges, 2, 14-18. — <sup>2</sup> Κρίνειν τὸ ἀρχεῖν ἔλεγον οἱ παλαιοί. Artémidore, *Traité des Songes*, 2, 14. — <sup>3</sup> *Contra Apion.*, 1, 21.

<sup>4</sup> Hébr., 11, 33 : « Qui per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones. » —

<sup>5</sup> Eccl., 46, 15. — <sup>6</sup> Juges, 2, 19. — <sup>7</sup> Judith, 5.

joug de Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, sous lequel ils gémirent huit ans. Quand ils eurent crié vers l'Éternel il leur envoya pour sauveur Othoniel, neveu et gendre de Caleb, qui rétablit la liberté de son peuple; car l'esprit de Jéhova était en lui, et la terre se reposa durant quarante ans <sup>1</sup>.

Le second fut Aod, de la tribu de Benjamin. Les enfants d'Israël ayant de nouveau fait le mal, l'Éternel fortifia contre eux Églon, roi de Moab; et, ayant pris avec lui les enfants d'Ammon et d'Amalec, il s'avança, frappa Israël et se rendit maître de la ville des Palmes, c'est-à-dire Jéricho ou bien Engaddi, entre Jéricho et la mer Morte, qui est également appelée ailleurs la ville des palmiers <sup>2</sup>. Jéricho même pouvait être rebâtie, quant à un certain nombre de maisons; mais pour ce qui, dans le langage de l'Écriture, forme proprement la ville, savoir les murs, ils ne seront relevés que sous Achab, où nous verrons s'accomplir la malédiction de Josué <sup>3</sup>.

Les enfants d'Israël servirent Églon, roi de Moab, pendant dix-huit ans. Au bout de ce temps ils crièrent vers l'Éternel et l'Éternel leur suscita un sauveur nommé Aod, fils de Géra, fils de Jémini ou de la tribu de Benjamin, qui se servait de la main gauche comme de la droite. Les enfants d'Israël envoyèrent par lui des présents à Églon, roi de Moab. Aod fit un glaive à deux tranchants, de la longueur d'une coudée, et il le mit sous son habit au côté droit. Or Églon était très-gros. Lors donc qu'Aod lui eut offert les présents, il renvoya le peuple qui les avait apportés. Lui, étant retourné de Péselem, lieu dont le nom signifie idoles, et qui était près de Gulgala, il dit au roi : « J'ai une parole de secret pour vous, ô roi ! » Et le roi dit : « Silence ! » Et tous ceux qui étaient auprès de sa personne se retirèrent. Aod s'approcha donc du roi, qui était seul, assis dans une chambre haute de rafraîchissement, et lui dit : « J'ai une parole de Dieu pour vous. » Aussitôt le roi se leva de son trône, et Aod étendant la main gauche, et prenant le glaive qu'il avait à son côté droit, le lui enfonça avec tant de

force dans le ventre que la poignée y entra tout entière avec la lame. Il ne le retira point; mais, étant sorti par le vestibule, il ferma les portes de la salle haute, les lia et partit. Cependant les serviteurs étant venus trouvèrent la porte fermée, et ils dirent : « Sans doute qu'il couvre ses pieds (satisfait quelque besoin) dans le cabinet de la chambre. » Ils attendirent longtemps et jusqu'à s'ennuyer. Voyant enfin que personne n'ouvrait, ils prirent la clef et ouvrirent. Et voilà que leur maître était étendu par terre et mort.

Tandis qu'ils étaient dans le trouble Aod s'enfuit, franchit Péselem, d'où il était revenu, et arriva à Séirath. Aussitôt il sonna la trompette sur la montagne d'Éphraïm, et les enfants d'Israël descendirent, Aod marchant à leur tête. Et il leur dit : « Suivez-moi, car l'Éternel a livré en nos mains les Moabites, nos ennemis. » Les Israélites descendirent avec lui, occupèrent les gués du Jourdain par où l'on va en Moab et ne laissèrent passer aucun des Moabites. Ils en tuèrent environ dix mille, tous hommes gras et tous hommes vaillants, et pas un d'eux n'échappa. Et Moab fut humilié en ce jour-là sous la main d'Israël, et la terre se reposa durant quatre-vingts ans <sup>1</sup>.

Des hommes du dernier siècle, autrement le dix-huitième, qui se nommaient eux-mêmes philosophes, ont dit et répété qu'Aod fut coupable d'un régicide, d'une trahison noire; que c'est un très-mauvais exemple à proposer à tout peuple mécontent de son souverain, qu'il a été la cause de plusieurs crimes de même espèce.

Mais ces mêmes hommes nous enseignent « qu'un conquérant n'acquiert aucune souveraineté sur une nation vaincue que par le consentement de celle-ci; que, jusqu'à ce qu'elle l'ait reconnu librement pour son roi, tout acte d'autorité qu'il exerce est une violence et une usurpation, qu'elle a droit de s'en rédimmer par la force quand elle pourra <sup>2</sup>. » Qu'ils nous montrent donc le traité par lequel les Israélites avaient librement reconnu Églon pour leur roi. Il ne fut,

<sup>1</sup> Juges, 3, 1-11. — <sup>2</sup> Paralip., 20, 2. — <sup>3</sup> 3 Rois, 16.

<sup>1</sup> Juges, 3, 5-30. — <sup>2</sup> *Encyclop.*, art. AUTORITÉ POLITIQUE.



par rapport à eux, qu'un oppresseur étranger, qui, sans avoir reçu aucune offense ni souffert aucun dommage de la part d'un peuple libre et indépendant, établi dans son voisinage, s'était jeté sur ses terres, avait mis garnison dans quelques-unes de ses places et lui imposait de grosses contributions. Les auteurs mêmes de l'objection disent que les Juifs ne furent jamais soumis aux rois qui les subjuguèrent; donc ils ne les regardèrent jamais comme leurs vrais souverains, mais comme des ennemis contre lesquels on pouvait user des droits de la guerre.

Le nom de régicide ne convient qu'à un sujet qui tue son propre roi, et non à celui qui tue un roi ennemi pour mettre en liberté ses compatriotes. Lorsque Mucius Scévola se glissa dans le camp de Porsenna pour le tuer, dans le temps que ce roi assiégeait Rome, personne ne s'avisait de nommer cette action un régicide. Il n'est pas une nation de l'antiquité chez laquelle l'action d'Aod ne fût réputée légitime.

D'ailleurs Aod n'était pas un simple particulier, mais le chef envoyé par la nation pour remettre les tributs forcés à l'opresseur. C'est lui qui, à Péselim, renvoie le peuple qui l'avait accompagné pour porter les présents : ce sont les paroles mêmes de l'hébreu <sup>1</sup>. D'après le même texte il n'est pas du tout certain qu'il ait employé le mensonge; le mot *parole* y signifie également et au pied de la lettre *chose, ordre*. Sa phrase peut donc s'entendre littéralement : « J'ai une chose secrète pour vous, ô roi ! J'ai un ordre de Dieu sur vous <sup>2</sup>. » Voilà ce que les catholiques feront bien de considérer avant de censurer la conduite d'Aod. Qu'ils n'oublient pas non plus que, surtout chez les anciens peuples, on croyait généralement que toute espèce de ruse était permise envers les ennemis de l'État.

Je parle des catholiques, car eux seuls ont le droit de censurer l'action d'Aod, s'il y a lieu. Les autres, hérétiques et incrédules, non-seulement n'ont pas le droit de la blâmer, fût-elle catholiquement blâmable; ils doivent, au contraire, l'approuver; car le

principe sur lequel ils se fondent pour n'être point catholiques justifie nécessairement tout ce qu'un homme peut faire, même le plus criminel. Le catholicisme est incontestablement, dans l'ordre religieux et moral, l'autorité la plus grande; par conséquent, ne point le reconnaître pour règle suprême, c'est implicitement n'y reconnaître aucune autorité, aucune règle. Dès lors, bien, mal, vertu, vice, bonne œuvre, crime ne sont plus que des mots dépourvus de sens. L'hérétique et l'incrédule philosophe vont plus loin; non-seulement ils repoussent l'autorité la plus grande, le catholicisme, mais ils posent en principe que chaque individu est à soi-même sa loi, son autorité, sa règle souveraine. De là cette inévitable conséquence : tout ce qu'un homme quelconque juge devoir faire, vol ou meurtre, sera bien fait, car le voleur a le même droit d'être voleur, le meurtrier a le même droit d'être meurtrier, que l'hérétique d'être hérétique, que l'incrédule d'être incrédule. De part et d'autre c'est le même principe et la même conséquence; il n'y a de différents que les objets auxquels on l'applique.

Le repos de quatre-vingts ans que valut à Israël la victoire d'Aod doit principalement s'entendre des tribus à l'orient du Jourdain et qui avaient pour frontières les trois nations vaincues, Amalec, Moab et Ammon. En deçà du fleuve il paraît que, durant la même période, certaines tribus eurent à souffrir et à combattre. Il est dit qu'après Aod, ce qui peut signifier après sa victoire, Samgar tua six cents Philistins avec un soc de charrue, ou plutôt, comme porte l'hébreu, avec le bâton dont il se servait pour conduire ses bœufs <sup>1</sup>. Homère mentionne un antique héros qui poursuit les Bacchantes et même Bacchus avec une arme semblable <sup>2</sup>. Aujourd'hui encore les bâtons dont se servent les laboureurs d'Orient pour conduire la charrue sont des armes terribles, selon la description qu'en donnent les voyageurs <sup>3</sup>. Sans aller si loin, le paysan de Bretagne a une forte gaule, dont le petit bout est ferré en pointe, pour

<sup>1</sup> « Valschalabb eth haam noséi hamminhah. » Juges, 3, 18. — <sup>2</sup> « Debar élohîm li eléica. » Juges, 3, 20.

<sup>1</sup> « Bemalmad habbacar. » Juges, 3, 31. — <sup>2</sup> *Iliade*, 1. 6, v. 135 : Θεινόμεναι βουπλήγι. — <sup>3</sup> Maundrell (15 avril). Buckingham, *Voyage à Jérusalem*, p. 57.

piquer les bœufs, et dont l'autre extrémité est garnie d'un fer en forme de coin ou de ciseau, pour nettoyer et dégager la charrue. Samgar n'avait qu'une arme de ce genre lorsqu'il repoussa les Philistins. Tite-Live eût fait de lui ce qu'il a fait de Quinctius Cincinnatus. L'Écriture ne nous apprend pas même de quelle tribu il était, ni s'il gouverna, ni combien de temps ; elle se borne à dire qu'il fut un sauveur d'Israël <sup>1</sup>.

Après la mort d'Aod, dont l'époque n'est pas marquée, les enfants ou des enfants d'Israël retombèrent dans le péché et furent abandonnés par l'Éternel entre les mains d'un roi de Chananéens. Il se nommait Jabin et régnait à Asor, dans la haute Galilée <sup>2</sup>. Cette ville, autrefois la capitale de plusieurs royaumes, avait été brûlée par Josué ; mais les réfugiés de Chanaan l'avaient rebâtie et repeuplée. De cinq à six siècles après nous la verrons prise sur le roi d'Israël par le roi de Ninive <sup>3</sup>. Outre une infanterie considérable, mais dont l'Écriture n'indique pas le nombre, Jabin avait neuf cents chariots armés de fer ou de faux. Le général de ses troupes se nommait Sisara. Fier de tant de forces, il opprima durement les Israélites pendant vingt ans ; mais ceux-ci crièrent vers l'Éternel.

Il y avait dans ce temps une prophétesse, Débora, femme de Lapidoth. Le caractère et le mérite de cette femme devaient être bien extraordinaires puisque, contre l'usage de l'Orient et de ces temps antiques, elle exerçait l'autorité souveraine ; car elle était juge en Israël et rendait la justice, non loin de Silo, sous un palmier qu'on appela de son nom.

Cette prophétesse envoya vers Barac, en Cadès de Nephthali, l'appela devant elle et lui dit : « Jéhova, le Dieu d'Israël, ne t'a-t-il pas ordonné : Va, rends-toi sur la montagne de Thabor, et prends avec toi dix mille combattants des enfants de Nephthali et des enfants de Zabulon, et je t'amènerai, au torrent de Cison, Sisara, général de l'armée de Jabin, avec ses chars et toute sa multitude, et je les livrerai entre tes mains ? » Barac lui répondit : « Si vous venez avec moi j'irai ; si vous

ne voulez point venir avec moi je n'irai point. » Elle lui dit : « J'irai avec toi, mais la gloire ne sera pas pour toi dans cette campagne, car l'Éternel livrera Sisara entre les mains d'une femme. » Débora se leva donc et s'en alla avec Barac en Cadès <sup>1</sup>. Nous verrons sa prédiction s'accomplir doublement.

Le Thabor, où devait se donner la bataille, est une haute montagne ronde et belle, qui s'élève toute seule dans les grandes et magnifiques plaines de Galilée, que l'Écriture appelle le grand champ d'Esdrelon ou de Maggedo. Du pied de cette montagne sortent le torrent de Cison, qui s'en va dans la mer Méditerranée, et le torrent de Cadumim, qui s'en va au Jourdain. De là il y avait environ dix lieues jusqu'à la ville d'Asor.

Barac convoqua dans Cadès dix mille combattants de la tribu de Nephthali, dont il était lui-même, et de celle de Zabulon. Débora l'accompagnait. Sisara ayant appris l'armement des Israélites, ainsi que leur marche, rassembla ses neuf cents chariots de fer avec toute son armée, dont le quartier général était à Haroseth des Gentils, et s'avança au torrent de Cison. Mais Débora dit à Barac : « Lève-toi, car voici le jour où l'Éternel a livré Sisara en tes mains ; Jéhova lui-même ne marche-t-il pas devant toi ? » Barac descendit donc la montagne de Thabor, et les dix mille combattants avec lui. Et l'Éternel épouvanta Sisara, avec tous ses chars et toute son armée, par le tranchant du glaive, et, selon Josèphe, par une pluie de grêle <sup>2</sup>, en la présence de Barac. En sorte que Sisara, s'élançant de son char, s'enfuit à pied. Barac poursuivit les chars qui s'enfuyaient, et l'armée ou le camp, jusqu'à Haroseth des Gentils, et toute l'armée ou tout le camp tomba sous le glaive sans qu'il en échappât un seul <sup>3</sup>.

Quant à Sisara, il s'enfuit à pied vers la tente de Jahel, femme de Haber le Cinéen. Haber s'était séparé de ses autres frères, Cinéens, enfants d'Hobab, allié de Moïse, qui demeuraient à l'extrémité méridionale, et il avait établi ses tentes à l'extrémité opposée, jusqu'à la vallée ou chénaie de Sennim, près

<sup>1</sup> Juges, 4, 31. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 4, 1 et 2. — <sup>3</sup> 4 Rois, 4, 29.

<sup>1</sup> Juges, 4, 2-9. — <sup>2</sup> Josèphe, *Ant.*, 1, 5, c. 6. — <sup>3</sup> Juges, 4, 10-15.



de Cédès. Sisara s'enfuit là, parce qu'il y avait ou avait eu paix entre Jabin, roi d'Asor, et la maison de Haber le Cinéen. L'hébreu, où il n'y a point de verbe, peut donner l'un et l'autre sens<sup>1</sup>. Jahel, étant sortie à la rencontre de Sisara, lui dit : « Entrez chez moi, mon seigneur ; entrez, ne craignez point. » Il entra donc dans sa tente et elle le couvrit d'un manteau. Sisara lui dit : « Donnez-moi, je vous prie, un peu d'eau, parce que j'ai une grande soif. » Elle lui apporta une outre de lait et lui donna à boire, et elle remit le manteau sur lui. Alors Sisara lui dit : « Soyez debout à l'entrée de votre tente, et si quelqu'un vient, vous interrogeant et disant : Y a-t-il quelqu'un ici ? vous répondrez : Il n'y a personne. » Mais Jahel, femme de Haber, prit un des grands clous de sa tente, avec un marteau, et elle entra lentement et en silence ; et, posant le clou sur la tempe de Sisara, elle le frappa avec son marteau et lui perça la tête jusqu'à terre ; et Sisara passa ainsi du sommeil à la mort. En même temps Barac arriva, poursuivant Sisara ; et Jahel, étant sortie au-devant de lui, lui dit : « Venez, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Il entra chez elle et vit Sisara étendu mort, ayant la tête percée d'un clou. Dieu confondit donc, en ce jour-là, Jabin, roi de Chanaan, devant les enfants d'Israël, qui, croissant tous les jours, se fortifièrent de plus en plus contre Jabin, roi de Chanaan, et l'accablèrent jusqu'à sa ruine<sup>2</sup>.

Il y avait paix entre Jabin, roi d'Asor, et la maison de Haber le Cinéen, c'est-à-dire ce nous semble, il n'y avait point guerre, Jabin ne l'opprimait point comme il faisait des enfants d'Israël. Mais entre ces derniers et Haber il n'y avait pas seulement paix, il y avait, depuis deux siècles, la plus étroite alliance. Haber et sa famille étaient incorporés à la nation ; peut-être même que Jahel était Juive d'origine. Quand elle invita le général, fuyant comme les héros d'Homère, à entrer chez elle, rien ne dit qu'elle pensât à le tromper ni à le tuer. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut engagée à faire sentinelle à la porte et à mentir pour le dérober à la recherche du vainqueur

qu'elle paraît avoir conçu le dessein hardi qui acheva la délivrance d'un peuple avec lequel sa tribu ne faisait qu'un. Grecque ou Romaine Jahel eût été portée aux nues par les écrivains de la Grèce et de Rome ; aujourd'hui encore une femme qui affranchirait comme elle son pays de l'oppression étrangère serait célébrée partout. Nous ne voyons donc pas qu'elle soit digne de blâme, surtout après les louanges que l'Écriture va lui donner.

Une femme avait commencé la victoire, une femme l'avait achevée, une femme la chantera. Cinq siècles avant Homère, huit siècles avant Pindare, elle chantera sur un ton plus élevé que ne feront Pindare ni Homère.

« En ce jour-là Débora et Barac, fils d'Abinoém, chantèrent, disant :

« Lui qui a vengé Israël, lui qui a donné au peuple une prompte volonté au jour du péril, bénissez Jéhova !

« Rois, écoutez ; princes, prêtez l'oreille. C'est moi qui, en l'honneur de Jéhova, c'est moi qui chanterai, moi qui célébrerai Jéhova, le Dieu d'Israël.

« O Jéhova, quand tu sortais de Séir, quand tu t'avançais par les campagnes d'Édom, la terre trembla ! les cieux mêmes se distillèrent ! les nuées se distillèrent en eaux !

« Les montagnes s'écroulèrent devant la face de Jéhova ! le Sinaï devant la face de Jéhova, le Dieu d'Israël !

« Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jahel, les sentiers étaient mornes, le voyageur se glissait par des voies détournées.

« Les bourgades devenaient désertes en Israël ; elles devenaient désertes jusqu'à ce que je me fusse levée, moi, Débora ; jusqu'à ce que je me fusse levée, moi, la mère en Israël !

« Il avait choisi des dieux nouveaux ! Aussitôt la guerre était aux portes ! Voit-on ni bouclier ni lance parmi quarante mille guerriers d'Israël ?

« Mon cœur est aux princes d'Israël ! Vous qui dans le peuple avez couru aux armes, bénissez Jéhova !

« Vous qui montez sur des ânesses éclatantes, vous qui êtes assis sur le tribunal, vous qui vous avancez dans le chemin, parlez !

« Là où l'on entendait la voix de l'ennemi,

<sup>1</sup> « Kischalom bèn Iabin mélec Hatzor oubèn beth Haber ha'kkeni. » Juges, 4, 17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 4, 15-24.

là, parmi les pasteurs abreuvant leurs troupeaux, on publiera les justices de Jéhova, ses jugements en faveur des bourgades d'Israël. Alors le peuple de Jéhova descendit aux portes.

« Lève-toi, lève-toi, Débora ! Lève-toi, lève-toi ! entonne le cantique.

« En avant, Barac ! Prends captifs ceux qui te tenaient en captivité, fils d'Abinoém.

« Alors ce qui avait été délaissé dominera sur les magnifiques ; le peuple de Jéhova dominera sur les forts !

« Éphraïm les extermine dans Amalec, et toi, Benjamin, au milieu de ton peuple !

« Il vient de Machir des chefs et de Zabulon des capitaines avec le sceptre du commandement. Avec Débora étaient les princes d'Issachar. Issachar s'est précipité avec Barac dans la plaine !

« Ruben est demeuré à l'écart, irrésolu dans les pensées de son cœur. Pourquoi demeurais-tu au milieu de tes parcs à écouter le bêlement de tes troupeaux, irrésolu dans les pensées de ton cœur ?

« Galaad reposait au delà du Jourdain ; et pourquoi Dan restait-il dans les navires ?

« Aser demeurait sur le rivage de la mer ; il habitait dans ses ports.

« Mais le peuple de Zabulon, et avec lui Nephthali, a exposé son âme à la mort sur les hauteurs de la campagne.

« Les rois sont venus, ils ont combattu ; les rois de Chanaan ont combattu en Thanach, près des eaux de Mageddo. Ils n'en ont pas emporté l'or qu'ils convoitaient !

« Les étoiles du ciel ont combattu ; elles ont combattu dans leur rang contre Sisara.

« Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres, le torrent de Cadumim et de Cison. Foule aux pieds les forts, ô mon âme !

« Alors se fendirent les pieds des chevaux, pressés par l'aiguillon, par l'aiguillon des forts.

« Maudissez Méros, dit l'ange de Jéhova ; maudissez ses habitants, parce qu'ils ne sont pas venus au secours de Jéhova, au secours de Jéhova et de ses héros.

« Bénie entre les femmes, Jahel, épouse de Haber le Cinéen ! Bénie soit-elle entre les femmes, au milieu de sa tente !

« Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait ; elle lui a présenté de la crème dans la coupe des princes.

« Elle a saisi de la main gauche le clou et de la droite le marteau du forgeron. Elle a percé Sisara, elle lui a percé la tête, elle lui a traversé les tempes.

« Il se débattait à ses pieds, tombait, restait étendu ; puis à ses pieds se débattait encore, tombait en se roulant, et resta là expiré !

« Regardant par ses fenêtres, la mère de Sisara gémissait tout haut à travers le treillis : Pourquoi son char tarde-t-il à revenir encore ? Pourquoi les pieds des coursiers sont-ils si lents ?

« Les plus sages des matrones lui répondaient, et elle se disait à elle-même : Ne faut-il pas qu'ils fassent capture, qu'ils partagent le butin ? La plus belle des captives pour le chef des braves ; les dépouilles de diverses couleurs pour Sisara ; les dépouilles de diverses couleurs, les teintures, les broderies pour orner le cou des femmes conquises.

« Ainsipérissent tous tes ennemis, ô Jéhova ! Mais ceux qui t'aiment, qu'ils brillent comme le soleil dans la splendeur de son lever ! »

Après cette glorieuse victoire la terre reposa pendant quarante ans <sup>1</sup>.

Vers cette époque a pu arriver l'histoire de Ruth la Moabite, une des ancêtres de David et du Messie.

Au temps où gouvernaient les juges il y eut une famine dans le pays. Et un homme sortit de Bethléhem-Juda pour séjourner quelque temps au pays de Moab, lui, sa femme et ses deux fils. L'homme s'appelait Élimélech, sa femme Noémi, et ses deux fils Mahalon et Chéliou, d'Éphrata ou Bethléhem-Juda. Étant donc venus aux campagnes de Moab ils s'y arrêtèrent. Élimélech, époux de Noémi, mourut, et elle resta avec ses deux fils. Et ils prirent pour femmes des filles de Moab ; l'une avait nom Orpha et l'autre avait nom Ruth ; et ils demeurèrent là environ dix ans ; et ils moururent également tous deux, Mahalon et Chéliou ; et Noémi demeura privée de ses deux enfants et de son mari ; et elle se leva avec ses belles-filles pour sortir de Moab,

<sup>1</sup> Juges, 5, 1-32.



parce qu'elle avait entendu que l'Éternel avait visité son peuple et lui avait donné du pain.

Elle sortit donc du lieu où elle était, et avec elle ses deux belles-filles, et elles prirent le chemin pour retourner en la terre de Juda. Mais Noémi dit à ses deux brus : « Allez, retournez chacune en la maison de votre mère ; quel Éternel vous soit miséricordieux comme vous l'avez été envers ceux qui sont morts et envers moi. Que Jéhova vous donne de trouver chacune le repos dans la maison de son mari. » Et elle les embrassa, et elles élevèrent la voix et pleurèrent, et dirent : « Nous irons avec vous chez votre peuple. » Noémi répondit : « Retournez, mes filles ; pourquoi viendriez-vous avec moi ? Ai-je encore des enfants dans mon sein pour que vous espériez de moi des maris ? Retournez, mes filles, allez ; car je suis déjà trop vieille pour prendre un époux. Quand même je pourrais concevoir cette nuit et mettre au monde des enfants, voudriez-vous les attendre jusqu'à ce qu'ils fussent grands ? voudriez-vous vous refuser à un époux ? Non, mes filles ; votre affliction pèse sur moi plus que la mienne, et la main de l'Éternel s'est étendue sur moi. » Et elles élevèrent la voix, et elles pleurèrent de nouveau. Orpha donna le baiser d'adieu à sa belle-mère, mais Ruth s'attacha à elle.

Noémi lui dit : « Voilà votre belle-sœur qui est retournée à son peuple et à ses dieux ; suivez votre belle-sœur. » Mais Ruth lui répondit : « N'insistez pas davantage pour que je vous laisse et que je me retire de vous ; car partout où vous irez j'irai, partout où vous logerez je logerai. Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. Où vous mourrez je mourrai et j'y serai ensevelie. Que l'Éternel me fasse ceci, qu'il y ajoute encore cela, si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. »

Noémi, voyant donc que Ruth avait résolu d'aller avec elle, ne lui parla plus de retourner vers les siens ; et elles partirent ensemble, et elles vinrent à Bethléhem. Dès qu'elles y furent entrées toute la ville s'en émut, et les femmes disaient : « Est-ce bien là cette Noémi ? » Noémi leur dit : « Ne m'appellez plus Noémi, *délicieuse*, mais appelez-moi

Mara, *amère*, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une grande amertume. Je suis sortie pleine de biens, et l'Éternel me ramène dénuée de tout. Pourquoi donc m'appeler Noémi, moi que l'Éternel a humiliée et que le Tout-Puissant afflige ? »

C'est ainsi que Noémi revint des campagnes de Moab avec Ruth la Moabite, sa belle-fille. Elles arrivèrent à Bethléhem au commencement de la moisson des orges<sup>1</sup>.

Ruth la Moabite dit alors à Noémi : « Si vous le voulez j'irai au champ et je recueillerai les épis à la suite de celui aux yeux de qui je trouverai grâce. » Noémi lui répondit : « Va, ma fille. » Et ainsi Ruth s'en alla, et elle recueillait des épis dans un champ à la suite des moissonneurs. Or il se trouva que cette portion de champ appartenait à Booz, homme puissant et de grandes richesses, de la famille d'Élimélech, mari défunt de Noémi. Et voilà que Booz lui-même venait de Bethléhem, et il dit aux moissonneurs : « Jéhova soit avec vous ! » Ils lui répondirent : « Jéhova vous bénisse ! »

Et Booz dit au jeune homme qui présidait les moissonneurs : « A qui est cette fille ? » Le jeune homme répondit : « C'est cette fille moabite qui est venue avec Noémi des campagnes de Moab. Elle nous a dit : Permettez-moi de recueillir les épis à la suite des moissonneurs. Et elle est venue, et elle est restée depuis le matin jusqu'à présent, sans retourner un moment à la maison. » Et Booz dit à Ruth : « N'avez-vous pas bien entendu, ma fille ? N'allez pas dans un autre champ pour glaner et ne vous éloignez pas de ce lieu ; mais joignez-vous à mes filles. Regardez le champ où elles moissonneront et suivez-les. N'ai-je pas commandé à mes jeunes gens que nul ne vous fasse de peine ? Et si vous avez soif, allez où sont les vases et buvez de ce que mes gens puiseront. »

Et Ruth, tombant sur sa face et se prosternant contre terre, lui dit : « D'où vient que j'ai trouvé grâce devant vos yeux et que vous daigniez me connaître, moi, une étrangère ? » Booz lui répondit : « On m'a bien rapporté tout ce que vous avez fait pour votre belle-mère

<sup>1</sup> Ruth, 1, 1-22.

après la mort de votre mari, et comme vous avez quitté votre père, votre mère et la terre de votre naissance, et comme vous êtes venue vers un peuple que vous ne connaissiez pas hier ni avant-hier. Que Jéhova vous rende selon vos œuvres ! Et puissiez-vous recevoir une pleine récompense de Jéhova, le Dieu d'Israël, sous les ailes de qui vous êtes venue chercher votre refuge ! » Elle dit : « Puissiez-vous trouver grâce devant vos yeux, mon seigneur ; car vous m'avez consolée et vous avez parlé au cœur de votre servante, moi qui ne mérite pas d'être l'une des filles qui vous servent ! » Booz ajouta : « Quand ce sera l'heure de manger, venez ici et mangez le pain, et trempez votre morceau dans le vinaigre. » Elle s'assit donc auprès des moissonneurs ; on lui donna du blé rôti, et elle mangea, et elle fut rassasiée, et elle garda le reste. Ensuite elle se leva pour glaner selon sa coutume.

Et Booz donna cet ordre à ses jeunes gens : « Quand elle viendrait ramasser entre les gerbes mêmes, ne lui en faites point de confusion. Et vous jetterez exprès des épis de vos javelles, et vous les laisserez, afin qu'elle les ramasse ; et que personne de vous ne lui parle avec dureté <sup>1</sup>. »

Qui ne serait charmé de ces mœurs de patriarche ? Homère a imaginé un tableau du même genre. « Ailleurs est une enceinte où se trouve une riche moisson. Des ouvriers y moissonnent, tenant en main des faucilles tranchantes. Ici, le long des sillons, les javelles tombent pressées sur la terre ; là des lieurs de gerbes les serrent dans les liens. Trois lieurs de gerbes sont à l'ouvrage ; derrière eux des enfants leur présentent sans cesse des javelles qu'ils portent dans leurs bras. Le roi, au milieu d'eux, tient son sceptre en silence, et, debout sur le sillon, goûte la joie dans son cœur. Les hérauts, à l'écart sous un chêne, dressent le festin ; ils s'empressent autour d'un grand bœuf qu'ils viennent d'immoler, et les femmes préparent avec abondance la blanche farine pour le repas des moissonneurs <sup>2</sup>. »

On voit encore ici quelque chose des mœurs

patriarcales. C'est le roi lui-même qui préside à la moisson <sup>1</sup> ; ses hérauts d'armes apprennent le dîner sous un chêne. Mais combien la vérité et la simplicité de l'Écriture l'emportent sur la fiction du poète ! Ce bœuf qu'on immole, cette farine que l'on pétrit dans les champs, sont beaucoup moins antiques et moins naturels que ces grains que l'on rôtit, que ce pain que l'on trempe dans le vinaigre, usages qui subsistent encore en Orient. Dans Homère le roi, un sceptre à la main, garde un grave silence ; on sent le maître. « Que l'Éternel soit avec vous <sup>3</sup> ! » dit Booz à ses moissonneurs. « Quel Éternel vous bénisse <sup>4</sup> ! » répondent ceux-ci. On entend le père de famille qui regarde ses ouvriers comme ses enfants. Et puis, où trouver dans le poète ce pauvre qui glane, cette étrangère que le maître invite à glaner dans ses champs, à manger avec ses filles, et pour laquelle il veut que ses ouvriers laissent tomber exprès des épis ? Combien la naïve vérité de la Bible est une poésie plus belle que la plus belle des poésies !

Ruth glana donc dans le champ de Booz jusqu'au soir ; puis, frappant d'une baguette et secouant ce qu'elle avait recueilli, elle trouva comme la mesure d'un éphi d'orge, environ vingt-huit litres et demi, mesure décimale. Et, les portant, elle retourna à la ville et les montra à sa belle-mère ; elle lui présenta également et lui donna ce qui lui était resté après qu'elle se fut rassasiée. Sa belle-mère lui dit : « Où avez-vous glané aujourd'hui et où avez-vous travaillé ainsi ? Béni soit celui qui a eu pitié de vous ! » Et elle apprit à sa belle-mère où elle avait glané et dit : « Le nom de l'homme dans le champ duquel j'ai travaillé aujourd'hui est Booz. » Noémi répondit : « Qu'il soit béni de l'Éternel ! car il a gardé pour les morts la même bonté qu'il avait pour les vivants. » Et elle ajouta : « Cet homme est notre proche parent ; il est de nos rédempteurs <sup>4</sup>. » Ce mot signifie celui qui a droit de racheter les champs aliénés par un

<sup>1</sup> Βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ Σκῆπτρον ἔχων ἐστέκει ἐπ' ὄγμον γηθόσυνος κῆρ. — <sup>2</sup> « Yehova immakem. — <sup>3</sup> « Ye-barékeka Yehova. » — <sup>4</sup> Ruth, 2, 17-20 : « Miggoalénou hou, » il est de nos rédempteurs. La Vulgate ne rend pas ces mots.

<sup>1</sup> Ruth, 2, 1-16. — <sup>2</sup> Iliade, 1, 18, 550-560.



homme de sa famille, celui qui est chargé de venger le sang de son proche parent, celui qui est obligé d'épouser la veuve de son parent mort sans enfants. Ruth la Moabite continua : « Il y a plus; il m'a dit : Vous vous joindrez à mes gens jusqu'à ce qu'ils aient moissonné tous mes grains. — C'est bien, lui dit sa belle-mère; il vaut mieux que vous sortiez avec ses filles, de peur que quelqu'un ne vous inquiète dans le champ d'un autre. » Elle se joignit donc aux filles de Booz pour aller glaner après elles, jusqu'à ce que la moisson des orges et des blés fût finie <sup>1</sup>.

Après cela, Ruth demeurant avec sa belle-mère, celle-ci un jour lui dit : « Eh quoi, ma fille, est-ce que je ne chercherai pas un repos pour vous, afin que vous soyez bien ? Maintenant donc Booz n'est-il pas notre proche parent, lui dont vous avez accompagné les filles ? Or voilà que lui-même vannerà son aire d'orge cette nuit. Lavez-vous, parfumez-vous, revêtez-vous de vos habits les plus beaux et descendez dans l'aire. Que cet homme ne vous voie point jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire ; et, quand il se lèvera pour dormir, remarquez le lieu où il dormira ; et vous irez, et vous soulèverez le manteau qui couvre ses pieds, et vous y dormirez, et lui-même vous dira ce que vous devez faire. » Elle lui répondit : « Tout ce que vous me direz je le ferai. » Et elle descendit dans l'aire et fit tout ce que sa belle-mère lui avait commandé. Et quand Booz eut mangé et bu, et que la joie fut en son cœur il s'en alla dormir près d'un monceau de gerbes. Ruth vint secrètement, et, soulevant le manteau du côté des pieds, elle se coucha là. Et il arriva que, vers le milieu de la nuit, cet homme fut effrayé et se troubla ; et voilà qu'une femme était couchée à ses pieds ! Il dit : « Qui êtes-vous ? » Elle répondit : « Je suis Ruth, votre servante ; étendez votre manteau sur votre servante, parce que vous êtes le rédempteur de ma famille <sup>2</sup>. »

Nous avons vu qu'une des obligations du rédempteur était d'épouser la veuve d'un parent mort sans enfant, afin de lui susciter une postérité en Israël. Ruth lui rappelle ce

devoir : « Étendez votre manteau sur votre servante ; » paroles où elle fait allusion à une cérémonie qui se pratique encore aujourd'hui dans la synagogue ; pendant la bénédiction du mariage un pan du manteau de l'époux est étendu sur la tête de l'épouse. Une cérémonie semblable a lieu au mariage chrétien lorsque les époux sont mis sous le voile. La tendresse pour son mari défunt avait fait quitter à Ruth sa patrie pour s'attacher à sa belle-mère ; cette même tendresse la porte, par obéissance, à une démarche qui, à la vérité, n'est pas dans les mœurs chrétiennes, non plus que la loi sur laquelle elle était légitimement fondée, mais qui alors était un droit qu'elle pouvait même exercer en public, comme il se lit dans cette loi de Moïse : « Lorsque deux frères demeureront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera une postérité à son frère. Et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura d'elle, afin que le nom de son frère ne se perde point dans Israël. S'il ne veut pas épouser la femme de son frère, qui lui est due selon la loi, cette femme ira à la porte de la ville, s'adressera aux anciens et leur dira : Le frère de mon mari ne veut pas susciter dans Israël le nom de son frère en me prenant pour sa femme. Et aussitôt ils le feront appeler et l'interrogeront. S'il répond : Je ne veux point épouser cette femme, la femme s'approchera de lui, et lui ôtera son soulier du pied, et lui crachera au visage, en disant : C'est ainsi que sera traité celui qui ne veut pas établir la maison de son frère. Et sa maison sera appelée dans Israël la maison du déchaussé <sup>1</sup>. »

Aussi Booz, qui connaissait cette loi, fut-il bien loin de blâmer la veuve de son parent Mahalon ; il lui dit au contraire : « Bénie soyez-vous de Jéhova, ma fille ! Vous avez surpassé votre première miséricorde, votre tendresse envers votre mari vivant et envers sa mère, par une seconde plus grande envers votre mari défunt. Vous n'avez pas recherché des jeunes gens pauvres ou riches ;

<sup>1</sup> Ruth, 2, 21-23. — <sup>2</sup> « Ki goe. attia. » Ruth, 3, 1-9.

<sup>1</sup> Deutér., 25, 5-10.

mais, pour susciter une postérité à votre premier époux suivant la loi, vous leur avez préféré un vieillard. Ne craignez donc pas; tout ce que vous m'avez dit, je le ferai pour vous; car tout le peuple qui habite entre les portes de cette ville sait que vous êtes une femme de vertu. A la vérité je vous suis un rédempteur; mais il y a un autre rédempteur plus proche que moi. Reposez-vous cette nuit, et, au matin, s'il veut user de son droit de rédemption pour vous retenir, à la bonne heure! S'il ne veut pas, je vous épouserai comme rédempteur. Vive Jéhova! Dormez jusqu'au matin. » Et elle dormit à ses pieds jusqu'au matin. Mais, avant que les hommes se reconnussent l'un l'autre, elle se leva, et Booz lui dit : « Prenez garde que personne ne sache qu'une femme est venue dans cette aire. » Il ajouta : « Étendez le manteau qui vous couvre et tenez-le des deux mains. » Ruth l'ayant étendu et le tenant, il mesura six boisseaux d'orge et l'aida à s'en charger; et, les portant, elle entra dans la ville. A son arrivée sa belle-mère lui dit : « Qu'y a-t-il, ma fille ? » Elle lui raconta tout ce que cet homme avait fait pour elle, ajoutant : « Voilà six boisseaux d'orge qu'il m'a donnés; car il m'a dit : Je ne veux pas que vous retourniez les mains vides vers votre belle-mère. » Noémi dit alors : « Attendez, ma fille, jusqu'à ce que vous voyiez quelle fin aura cette parole; car cet homme ne se reposera point qu'il n'ait accompli cette parole aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Booz monta donc à la porte et s'y assit. Et voilà que ce rédempteur dont il avait parlé vint à passer. Booz dit : « Un tel, détourne-toi un peu et assieds-toi ici. » Et il se détourna et s'assit. En même temps Booz, prenant dix hommes des anciens de la ville, leur dit : « Asseyez-vous ici. » Et ils s'y assirent. Alors il dit au rédempteur : « Noémi, qui est revenue du pays de Moab, a vendu une partie du champ de notre frère Élimélech. J'ai voulu te l'apprendre et te le dire devant les assistants et devant les anciens de mon peuple. Si tu veux racheter rachète; que si tu ne veux pas racheter dis-le-moi, afin que je

sache ce que je dois faire; car il n'y a de rédempteur plus proche que toi le premier et moi le second. » L'autre répondit : « Je rachèterai. » Mais Booz reprit : « Au jour que tu acquerras le champ des mains de Noémi tu acquerras aussi Ruth la Moabite, femme du mort, afin que tu fasses revivre le nom du mort dans son héritage. » Le rédempteur dit : « Je ne pourrai exercer mon droit de rédemption, de peur d'affaiblir trop mon propre héritage (en le partageant avec de nouveaux enfants, l'aîné seul de Ruth devant succéder à son premier mari). Exercez vous-même le droit de rédempteur à ma place; car pour moi je ne le pourrai pas. »

Or il y avait une ancienne coutume en Israël touchant la rédemption et la cession : c'est que, pour confirmer la chose, l'homme ôtait son soulier et le donnait à son parent. C'était le témoignage de cession en Israël. Le rédempteur dit donc à Booz : « Acquérez vous-même; » et il ôta son soulier<sup>1</sup>.

Un usage analogue existe encore dans l'Abyssinie; le roi ou empereur du pays jette son soulier sur les choses dont il veut prendre possession. Il y est fait allusion dans les psaumes de David, lorsque Dieu dit : « Je jetterai sur Édom mon soulier, » c'est-à-dire je m'en emparerai dans ma colère<sup>2</sup>.

Booz dit alors aux anciens et à tout le peuple : « Vous êtes témoins aujourd'hui que j'acquies de la main de Noémi tout ce qui était à Élimélech et tout ce qui était à Chéliou et à Mahalon; qu'en même temps j'acquies, pour être ma femme, Ruth la Moabite, femme de Mahalon, afin de ressusciter le nom du mort dans son héritage et que le nom du mort ne soit point effacé d'entre ses frères ni de la porte de son lieu. Vous en êtes témoins aujourd'hui. »

Tout le peuple qui était à la porte et les anciens répondirent : « Nous en sommes témoins. Que l'Éternel rende cette femme, qui entre en ta maison, comme Rachel et Lia, qui ont fondé la maison d'Israël ! Qu'elle soit un exemple de vertu dans Éphrata et qu'elle ait un nom illustre dans Bethléhem ! Que ta maison devienne comme la maison de Pharès,

<sup>1</sup> Ruth, 3, 10-18.

<sup>2</sup> Ruth, 4, 1-8. — <sup>2</sup> Ps. 60 selon l'hébreu, 59 selon la Vulgate, 10.



que Thamar enfanta à Juda, par la postérité que l'Éternel te donnera de cette jeune femme ! »

Booz prit donc Ruth et la reçut pour épouse, et ils s'approcha d'elle, et l'Éternel lui donna de concevoir et d'enfanter un fils. Et les femmes dirent à Noémi : « Béni soit l'Éternel, qui n'a pas souffert que vous soyez sans rédempteur aujourd'hui et que votre nom cessât d'être nommé en Israël. Vous avez qui rajeunira votre âme et soutiendra votre vieillesse ; car il vous est né un enfant de votre bru, qui vous aime, et qui vous vaut beaucoup mieux que sept fils. » Et Noémi, prenant l'enfant, le posa sur son sein et lui tenait lieu de nourrice. Ses voisines s'en réjouissaient avec elle, disant : « Il est né un fils à Noémi ; » et elles appelèrent son nom Obed <sup>1</sup>.

Booz, son père, était fils de Salmon et de Rahab, quel'on croit communément être cette Rahab hospitalière qui reçut à Jéricho les espions de Josué ; ce qui fixerait l'histoire de Ruth à peu près à l'époque où nous l'avons placée ; car, Booz étant dit fils de Salmon et de Rahab, cette désignation exprime de la mère aussi bien que du père donne naturellement à conclure qu'il était leur fils immédiat. Il en est de même pour Obed, en tant que fils de Booz et de Ruth ; mais il n'en est pas de même pour Obed en tant que père d'Isaï, père de David. Les Hébreux n'ayant qu'un seul mot pour désigner père, grand-père, et, en général, ancêtre, on peut supposer avec quelques-uns, pour se retrouver plus facilement dans la chronologie, qu'Obed ne fut pas le père immédiat d'Isaï ou de Jessé, mais son aïeul ou son bisaïeul. Il y aurait alors quelques générations d'omises, comme nous savons qu'il y en a dans la généalogie du Christ, en saint Matthieu. Salmon, père de Booz, était lui-même fils de Nahasson, prince de la tribu de Juda, au sortir de l'Égypte et dans le voyage du désert.

Le livre de Ruth a été écrit ou du moins achevé depuis la naissance de David, puisque ce prince y est nommé, mais avant qu'il

régnât, puisque sa qualité de *roi* n'y est point exprimée, ce que l'auteur de ce livre n'eût point omis si David en eût été revêtu. « L'histoire de Ruth, a dit Voltaire, est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien, ni dans Homère ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : « J'irai avec vous, et partout où vous resterez je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez. » Il y a du sublime dans cette simplicité. Nous avons dit bien des fois que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal ; leur esprit n'est pas notre esprit, leur bon sens n'est point notre bon sens ; c'est pour cela même que le Pentateuque, les livres de Josué et des Juges, sont mille fois plus instructifs qu'Homère et qu'Hérodote <sup>1</sup>. »

Ces paroles échappées à Voltaire, dans l'ouvrage même où il attaque le plus l'Écriture sainte, contiennent un hommage indirect à cette même Écriture, un hommage inattendu à l'authenticité du Pentateuque, des livres de Josué et des Juges, et une réfutation sommaire de toutes les objections que cet impie a élevées contre eux. En effet, si les livres de Ruth, de Josué et des Juges, et enfin le Pentateuque, nous présentent des mœurs plus simples, plus naïves, plus antiques qu'Hérodote et Homère, leurs auteurs sont donc plus anciens que ces deux pères de l'histoire et de la poésie profanes. Voltaire a donc doublement tort, il se contredit donc doublement lorsqu'il avance que ces livres ont été fabriqués, tantôt par Esdras, postérieur à Homère de quatre ou cinq siècles et contemporain d'Hérodote, tantôt sous le règne de Josias, qui ne monta sur le trône que deux ou trois siècles après les temps où l'on place communément Homère. Si, pour la connaissance de l'antiquité, ces livres sont mille fois plus instructifs que ce qu'il y a de plus ancien parmi les écrivains profanes, Homère et Hérodote, on ne peut raisonnablement tirer contre ces livres aucune objection ni d'Hérodote ni d'Homère, mille

<sup>1</sup> Ruth, 4, 9-17.

<sup>1</sup> La Bible enfin expliquée.

fois moins instructifs, et encore moins de ceux qui sont venus après. Si les temps, les mœurs, l'esprit que ces livres décrivent n'ont rien de commun avec les nôtres, il est absurde d'en contester la vérité parce que ce ne sera pas notre esprit, nos mœurs, nos temps. Ce qui ruine par la base à peu près tous les raisonnements de l'incrédulité moderne.

Quant au chrétien fidèle il admirera la tendresse conjugale de Ruth, sa piété filiale envers sa belle-mère, la bonté patriarcale de Booz. Ce qui le touchera surtout, c'est de voir parmi les futurs ancêtres du Christ et Rahab la Chananéenne et Ruth la Moabite. Ceci annonçait dès lors qu'il viendrait, non pour appeler les justes, mais les pécheurs; non pour les condamner, mais pour les sauver <sup>1</sup>, et les sauver non-seulement parmi le peuple d'Israël, mais encore dans tout le monde. A la vérité il y avait une défense générale d'épouser une femme née dans l'idolâtrie, comme il y en a aujourd'hui d'épouser une personne née dans l'hérésie; mais, aujourd'hui comme alors sans doute, cette loi souffre des exceptions. Lorsqu'il n'y a point de danger de subversion pour la partie fidèle, ni pour les enfants qui doivent en naître, l'Église tolère. Lorsque la partie née dans l'erreur, au lieu d'être un péril pour l'autre, témoigne, comme Ruth, par des faits, qu'elle sera aussi bonne chrétienne que fidèle épouse, alors l'Église applaudit comme autrefois le peuple de Bethléhem.

Après les années de repos que Dieu avait procurées aux Israélites par Aod, Samgar, Débora et Barac, ils firent de nouveau le mal en présence de l'Éternel, qui les abandonna durant sept ans aux mains des Madianites. L'oppression était telle que, pour s'y soustraire, ils se réfugiaient dans les antres, dans les cavernes, dans les gorges des montagnes <sup>2</sup>. Il y a dans la Judée des cavernes qui peuvent contenir des milliers de personnes. Quittaient-ils ces retraites pour cultiver les champs: aussitôt les Madianites, les Amalécites et autres peuples de l'Orient accouraient, hommes et chameaux, innombrables comme des nuées

de sauterelles, dévastaient les productions de la terre jusqu'à l'entrée de Gaza, près de la Méditerranée, ne laissant rien de tout ce qui était nécessaire à la vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Dans leur angoisse les enfants d'Israël s'adressèrent à l'Éternel, qui leur envoya d'abord un prophète pour leur prêcher la pénitence.

Ensuite l'ange de Jéhova apparut à Gédéon, sous un chêne qui était à Ephra, dans la tribu de Manassé. Gédéon battait le blé, non dans l'aire découverte comme il est d'usage en Orient, mais dans le pressoir; il craignait que les Madianites ne vinssent le surprendre, lui enlever son grain, l'emmener lui-même, et peut-être le mettre à mort. L'ange le salua, disant: « Jéhova est avec toi, ô le plus vaillant des hommes! » Mais Gédéon lui répondit: « De grâce, mon seigneur, si Jéhova est avec nous, pourquoi donc tout cela nous arrive-t-il? Où sont les merveilles que nos pères nous ont racontées, disant: Jéhova nous a tirés de l'Égypte? Maintenant Jéhova nous a abandonnés et livrés aux mains des Madianites. » Jéhova le regarda et dit: « Va dans cette force dont tu es rempli, et tu sauveras Israël de la main de Madian. N'est-ce pas moi qui t'ai envoyé? — De grâce, ô Adonai, répondit Gédéon, comment sauverai-je Israël? Voilà, ma famille est la dernière de Manassé, et moi je suis le dernier dans la maison de mon père. » Mais Jéhova lui dit: « Parce que je serai avec toi, et tu frapperas Madian comme un seul homme. » Et Gédéon: « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, faites-moi connaître par un signe que c'est vous qui me parlez. Ne vous éloignez pas jusqu'à ce que je retourne vers vous apportant mon sacrifice et que je le pose devant vous. » Il répondit: « J'attendrai ton retour. » Gédéon entra donc chez lui, fit cuire un chevreau avec des pains sans levain d'une mesure de farine, plaça la chair dans une corbeille et le jus de la chair dans un vase, et lui apporta tout sous le chêne et le lui offrit. L'ange de Dieu lui dit: « Prends la chair et les pains sans levain, mets-les sur cette pierre, et répands-y le jus. » Gédéon l'ayant fait, l'ange de Jéhova étendit la verge qu'il tenait à la main, et, avec l'extré-

<sup>1</sup> « Non enim veni vocare justos, sed peccatores. » Matth., 9, 13. — <sup>2</sup> Judges, 6, 1 et 2.



mité, toucha la chair et les pains sans levain ; et aussitôt le feu sortit de la pierre et consuma la chair avec les pains, et l'ange de Jéhova disparut de devant ses yeux. Quand Gédéon vit que c'était l'ange de Jéhova, il dit : « Hélas ! Adonai-Jéhova, j'ai vu l'ange de Jéhova face à face ! » Mais Jéhova lui dit : « La paix soit avec toi ; ne crains point, tu ne mourras pas. » Alors Gédéon éleva dans ce lieu même un autel à Jéhova et l'appela Jéhova la Paix <sup>1</sup>.

Cette nuit-là même l'Éternel lui dit : « Prends un taureau de ton père et un autre de sept ans, et renverse l'autel de Baal qui est à ton père, et coupe le bois qui est auprès. Ensuite tu bâtiras un autel à Jéhova, ton Dieu, sur le sommet du rocher, et, quand il sera prêt, tu prendras le second taureau et tu l'offriras en holocauste avec le bois que tu auras coupé. » Gédéon prit donc dix hommes de ses serviteurs et fit comme l'Éternel lui avait commandé ; mais il craignit de le faire pendant le jour, à cause de la maison de son père et des habitants de la ville, et il l'exécuta la nuit. Lors donc que les habitants se furent levés au matin, voilà que l'autel de Baal était détruit, le bocage coupé, et le second taureau offert sur l'autel qui venait d'être élevé. Et l'un disait à l'autre : « Qui a fait cela ? » Et comme ils cherchaient et s'informaient on leur disait : « C'est Gédéon, fils de Joas, qui l'a fait. » Ils dirent alors à Joas : « Fais venir ici ton fils, afin qu'il meure parce qu'il a détruit l'autel de Baal et qu'il en a coupé le bocage. » Mais Joas répondit à tous ceux qui l'entouraient : « Est-ce à vous à prendre la défense de Baal ? Est-ce à vous à le sauver ? Quiconque prendra sa défense mourra ce matin. S'il est dieu, qu'il se venge lui-même de qui a détruit son autel. » Dès ce jour Gédéon fut appelé Jérobaal, *se venge Baal*, à cause de cette parole de Joas : « Se venge Baal lui-même de qui a détruit son autel <sup>2</sup>. »

Cependant tous les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient se rassemblèrent, et, ayant passé le Jourdain, vinrent camper dans la vallée de Jezraël. Alors l'esprit de Jéhova revêtit Gédéon, qui, sonnant la trompette, convoqua toute la maison d'Abiézer,

dont son père était le chef, afin qu'elle le suivit. Il envoya aussi des messagers dans tout le reste de la tribu de Manassé, qui le suivit, et d'autres dans les tribus d'Aser, de Zabulon et de Nephthali, qui vinrent à sa rencontre. Et Gédéon dit à Dieu : « Si vous voulez sauver Israël par ma main, comme vous l'avez dit, je mettrai cette toison dans l'aire, et, si la rosée est sur la toison et la sécheresse sur toute la terre, je connaîtrai que vous sauverez Israël par ma main, selon que vous l'avez promis. » Et il fut fait ainsi, et Gédéon, se levant de grand matin, pressa la toison et remplit une coupe de la rosée qui en sortit. Et il dit encore à Dieu : « Que votre colère ne s'allume pas contre moi si je demande un second signe sur la toison. Je vous prie, que la toison seule demeure sèche et que toute la terre soit trempée de rosée. » Et Dieu fit en cette nuit comme il avait demandé : la toison seule demeura sèche, et la rosée tomba sur toute la terre <sup>1</sup>.

Jérobaal, autrement Gédéon, se leva dès le point du jour, et tout le peuple avec lui, et il vint camper à la fontaine nommée Harad, en sorte qu'il avait l'armée des Madianites au septentrion, dans la vallée. Mais l'Éternel dit à Gédéon : « Il y a trop de peuple avec toi pour que je livre Madian entre leurs mains. Israël pourrait se glorifier contre moi et dire : C'est ma main qui m'a sauvé. Publie donc aux oreilles du peuple : Quiconque est timide, qu'il s'en retourne et se retire de la montagne de Galaad. » Et vingt-deux mille hommes s'en retournèrent, de sorte qu'il n'en resta que dix mille. Et l'Éternel dit à Gédéon : « Le peuple est encore trop nombreux ; mène-le près de l'eau, et là je l'éprouverai. Celui dont je te dirai qu'il aille avec toi te suivra, et celui dont je te dirai qu'il n'aille point avec toi ne te suivra point. » Et, lorsque le peuple fut venu en un lieu où il y avait de l'eau, l'Éternel dit à Gédéon : « Ceux qui, en passant, auront pris de l'eau dans leur main pour lécher avec la langue, comme les chiens ont coutume de faire, mets-les d'un côté, et d'un autre ceux qui auront bu en courbant les genoux. » Le nombre de ceux

<sup>1</sup> Juges, 6, 3-24. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 6, 25-32.

<sup>1</sup> Juges, 7, 1-8.

qui, prenant l'eau avec la main, la portèrent à leur bouche, fut de trois cents; tout le reste du peuple avait mis les genoux en terre pour boire. Et l'Éternel dit à Gédéon : « C'est par ces trois cents hommes qui ont pris l'eau avec la langue que je vous sauverai et que je ferai tomber Madian en tes mains; que le reste du peuple se retire chacun en son lieu. » Gédéon obéit, retint les trois cents hommes auprès de lui, pourvut sa petite armée de vivres et prit des trompettes. Les Madianites étaient campés dans la vallée <sup>1</sup>.

Cette nuit-là même l'Éternel lui dit : « Lève-toi et descends dans le camp, car je l'ai livré en ta main. Si tu crains d'y aller seul, que Phara, ton jeune homme, y aille avec toi. Lorsque tu auras entendu ce qu'ils disent tu seras plus fort, et tu descendras avec plus d'assurance pour les attaquer. » Gédéon descendit donc; et son jeune homme Phara, et il alla dans l'endroit du camp où étaient les gardes de l'armée. Or les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient étaient étendus dans la vallée comme une multitude de sauterelles, avec des chameaux aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer. Lors donc que Gédéon se fut approché, il entendit un soldat qui racontait un songe à son camarade, disant : « J'ai vu un songe; et voilà le bruit d'un pain d'orge cuit sous la cendre qui roulait et descendait dans le camp de Madian. Il rencontra une tente, l'ébranla, la renversa de fond en comble et la jeta par terre. » Son compagnon lui répondit : « Cela n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon, fils de Joas, Israélite. Dieu a livré en ses mains Madian et toute son armée? » Gédéon, ayant entendu le songe et son interprétation, adora, et retourna dans le camp d'Israël, et dit : « Levez-vous, car l'Éternel a livré en nos mains le camp de Madian <sup>2</sup>. »

Il divisa les trois cents hommes en trois bandes, leur donna des trompettes à la main et des vases de terre vides, avec des torches au milieu. Et il leur dit : « Ayez les yeux sur moi et faites de même; voilà que je vais à une des extrémités du camp; faites comme

je ferai. Quand je sonnerai la trompette, ainsi que tous ceux qui sont avec moi, vous qui entourerez le camp des autres côtés, sonnez les trompettes aussi et criez tous ensemble : Vive l'épée de Jéhova et de Gédéon ! » Gédéon arriva de la sorte, et les cent hommes avec lui, à une des extrémités du camp, où étaient les premières sentinelles; celles-ci réveillées, ils sonnèrent les trompettes et heurtèrent l'un contre l'autre les vases de terre qu'ils avaient à la main. Les trois bandes sonnèrent aussi les trompettes à la fois et brisèrent leurs vases. Tenant à la main gauche des flambeaux, et de la main droite les trompettes, ils sonnaient et criaient : « Vive l'épée de Jéhova et de Gédéon ! » Chacun demeurait à son poste autour du camp ennemi. Aussitôt tout le camp fut troublé; on poussait des cris, on prenait la fuite; et, pendant que les trois cents hommes continuaient à sonner de la trompette, l'Éternel tourna l'épée des uns contre les autres dans tout le camp; l'armée s'enfuit jusqu'à Bethsetta et jusqu'au bord d'Abel-Méhula, en Tebbath. Et les enfants d'Israël des tribus de Nephthali et d'Aser, et tous ceux de la tribu de Manassé poursuivirent, en criant, les Madianites. Et Gédéon envoya des courriers dans toute la montagne d'Éphraïm, disant : « Descendez à la rencontre de Madian, et emparez-vous des eaux jusqu'à Bethbéra et jusqu'au Jourdain. » Aussitôt tout Éphraïm, criant aux armes, s'empara des eaux jusqu'à Bethbéra et jusqu'au Jourdain. Ils prirent deux chefs des Madianites, Oreb et Zeb, les mirent à mort, l'un sur une pierre qui fut appelée de son nom la pierre d'Oreb, l'autre dans un pressoir nommé depuis le pressoir de Zeb, et continuèrent à poursuivre Madian, portant les têtes d'Oreb et de Zeb à Gédéon, au delà du Jourdain <sup>1</sup>.

Encore que les Éphraïmites eussent fondu avec tant de promptitude sur l'ennemi commun après la victoire de Gédéon, ils se montrèrent néanmoins très-piqués de ce que celui-ci ne les avait point appelés quand il marcha contre les Madianites. Dans la bénédiction de Jacob Éphraïm ayant été mis de-

<sup>1</sup> Juges, 6, 33-40. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 7, 9-15.

<sup>1</sup> Juges, 7, 16-25.



vant Manassé, l'aîné de naissance, les Éphraïmites étaient extrêmement jaloux de cette prérogative. Ils voyaient donc avec dépit qu'un homme de la tribu moins privilégiée eût remporté sans eux une si éclatante victoire; ils lui en firent de violents reproches; mais il sut les apaiser par sa modestie. « Qu'ai-je fait de comparable à ce que vous avez fait? Une grappe d'Éphraïm ne vaut-elle pas mieux que toutes les vendanges d'Abiézer (c'était le nom de la famille de Gédéon)? Dieu a livré en vos mains les princes de Madian, Oreb et Zeb; qu'ai-je pu faire qui égalât ce que vous avez fait? » Cette réponse douce calma leur ressentiment <sup>1</sup>.

Pour achever la victoire Gédéon passa le Jourdain, et avec lui les trois cents hommes, toujours poursuivant l'ennemi malgré leur extrême lassitude. Arrivé à Soccoth il dit aux habitants : « Donnez, je vous prie, du pain au peuple qui est avec moi, parce qu'il n'en peut plus et que je suis à poursuivre Zébée et Salmana, les rois de Madian. » Mais les princes de Soccoth répondirent : « Est-ce que la patte de Zébée et de Salmana est déjà dans ta main pour que nous donnions du pain à ton armée? » Gédéon répliqua : « Lorsque l'Éternel aura livré en mes mains Zébée et Salmana je vous ferai briser le corps avec les ronces et les épines du désert. » Montant de là à Phanuël, il fit la même demande aux habitants de ce lieu, lesquels lui répondirent comme avaient répondu les habitants de Soccoth. C'est pourquoi Gédéon leur dit : « Lorsque je serai revenu en paix et victorieux j'abattrai cette tour <sup>2</sup>. »

Or Zébée et Salmana étaient à Carcar, avec environ quinze mille hommes; il ne restait que cela de toute l'armée des fils de l'Orient; cent vingt mille avaient péri, tous guerriers maniant le glaive. Et Gédéon, montant par la voie de ceux qui habitaient dans les tentes, du côté oriental de Nobé et de Jegbaa, frappa l'armée des ennemis, qui était en assurance et ne soupçonnait rien de funeste. Zébée et Salmana s'enfuirent, et, toute leur armée étant troublée, Gédéon les poursuivit et les prit tous deux. Puis, revenant du combat

avant le lever du soleil, il prit un jeune homme de Soccoth, l'interrogea sur les noms des princes et des anciens de la ville, et il écrivit les noms de soixante-dix-sept. Entré à Soccoth il leur dit : « Voici Zébée et Salmana, au sujet de qui vous m'avez insulté, disant : Est-ce que la patte de Zébée et de Salmana est déjà dans ta main pour que nous donnions du pain à tes gens qui n'en peuvent plus? » Et il prit les anciens de la ville et leur déchira le corps avec les épines et les ronces du désert. Il abattit aussi la tour de Phanuël et fit mourir les principaux du lieu. Après quoi il dit à Zébée et à Salmana : « Comment étaient les hommes que vous avez tués au mont Thabor? » Ils répondirent : « Ils étaient comme toi, et l'un d'eux était comme le fils d'un roi. — C'étaient mes frères, reprit Gédéon, c'étaient les enfants de ma mère. Vive l'Éternel ! si vous leur aviez sauvé la vie je ne vous tuerais pas. » Et il dit à Jéther, son fils aîné : « Va, tue-les. » Mais le jeune homme ne tira point son épée; il eut peur, parce qu'il était encore enfant. Zébée et Salmana dirent donc à Gédéon : « Lève-toi et frappe-nous; car l'âge donne la force. » Gédéon se leva et tua Zébée et Salmana. Et il prit les colliers et les croissants dont on avait paré le cou de leurs chameaux <sup>1</sup>.

Alors les hommes d'Israël dirent à Gédéon : « Règne sur nous, toi, ton fils et le fils de ton fils, parce que tu nous as sauvés de la main de Madian. » Gédéon leur répondit : « Je ne dominerai point sur vous, ni moi ni mon fils. Jéhova sera votre maître. » C'est ainsi que ce héros, déjà si grand par sa victoire, se montra plus grand encore en refusant la couronne, et en la refusant par zèle pour la gloire de Jéhova, le Dieu d'Israël. Il demanda seulement les pendants d'oreilles qui se trouvaient parmi les dépouilles, et en fit faire un éphod à Éphra, probablement pour être un souvenir de la glorieuse victoire que le Seigneur lui avait accordée, peut-être aussi comme un témoignage du sacerdoce extraordinaire que Dieu lui conféra temporairement lorsqu'il lui commanda d'ériger un autel et d'y immoler un bœuf en holocauste.

<sup>1</sup> Juges, 8, 1-3. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 4-9.

<sup>1</sup> Juges, 8, 10-21.

Mais, après sa mort, le peuple rendit à ce monument un culte superstitieux, comme il fit plus tard pour le serpent d'airain. Ce fut un malheur pour Gédéon et sa famille. Toutefois, aussi longtemps que Gédéon vécut, savoir, pendant quarante ans, la terre fut en repos. Il continua d'habiter la maison de son père, eut plusieurs femmes et engendra soixante-dix fils. Il mourut dans une heureuse vieillesse et fut enseveli dans le sépulcre de Joas, son père, à Éphra<sup>1</sup>.

Quelques auteurs font vivre vers cette époque un auteur phénicien, nommé Sanchoniathon, qui serait ainsi le plus ancien après Moïse et Josué. Ils se fondent sur ce que raconte de lui Porphyre, qu'il avait rapporté, au sujet des Juifs, beaucoup de choses très-véritables, pour les avoir apprises d'un personnage appelé Jérombaâl, prêtre du Dieu Jévo, ou plutôt des Mémoires de ce prêtre. Ce dieu Jévo ne peut être que Jéhova. Jérombaâl est Gédéon, appelé communément Jérobaâl dans l'Écriture. Comme il avait élevé un autel à Jéhova et qu'il y avait offert des sacrifices, il pouvait passer pour en être le prêtre. Mais Porphyre est un garant peu sûr. Apostat du Christianisme, livré ensuite à toutes les illusions de la philosophie théurgique, ses livres sont remplis de fables. Ce qu'il raconte de Sanchoniathon, au troisième siècle de l'ère chrétienne, plus de quinze siècles après la mort de Gédéon, ne repose que sur son dire. De plus, l'époque qu'il indique dans ce passage, il la contredit dans d'autres. Il en est de même pour ce qu'en dit Eusèbe, d'après l'autorité principalement de Porphyre. Ces assertions contradictoires, et qui ne s'appuient sur rien d'antérieur, ont fait douter à plusieurs savants que Sanchoniathon fût un personnage réel. Aujourd'hui cependant on en paraît généralement persuadé, sans être plus d'accord pour cela sur l'époque où il a vécu. Quant aux ouvrages qu'on lui attribue, il n'en reste qu'un fragment, traduit du phénicien en grec et paraphrasé par Philon de Byblos, grammairien grec du deuxième siècle, recueilli ensuite et paraphrasé de nouveau par Eusèbe. Aussi les

savants sont-ils très-partagés sur l'authenticité de cette pièce, sur les interpolations que les deux écrivains grecs y ont faites, et plus encore sur le sens que l'on doit attacher à tout cet amalgame. Voilà cependant tout ce qu'on a de la littérature phénicienne<sup>1</sup>.

Après la mort de Gédéon les Israélites retombèrent dans l'idolâtrie de Baal; ils oublièrent Jéhova, leur Dieu, qui les avait délivrés de la main de tous leurs ennemis. Ils ne furent pas non plus reconnaissants envers la maison de Jérobaâl ou Gédéon de tous les biens qu'il avait faits à Israël<sup>2</sup>.

Parmi les fils de ce grand homme était Abimélech, né d'une femme du second rang qu'il avait à Sichem. Celui-ci, après la mort de Gédéon, s'en alla dans cette ville, vers les parents de sa mère, et leur parla de cette sorte : « Dites, je vous prie, à tous les seigneurs de Sichem : Lequel est le meilleur pour vous que soixante-dix hommes, tous enfants de Jérobaâl, commandent parmi vous, ou qu'un seul vous commande ? Considérez de plus que je suis vos os et votre chair. » Et les frères de sa mère parlèrent ainsi de lui à tous les seigneurs de Sichem, et leur cœur se pencha vers Abimélech. « C'est notre frère, » disaient-ils. Ils lui donnèrent donc soixante-dix pièces d'argent qu'ils prirent du temple de Baal-Bérith<sup>3</sup>.

Baal signifie seigneur, maître, chef; Bérith signifie alliance. Dans la Genèse les trois alliés d'Abraham, Mambré, Aner et Escol, sont appelés ses Baal-Bérith, pour ses *confédérés*. Ici ce mot s'applique au faux dieu qui était censé présider aux alliances et aux traités, principalement à ceux que les Israélites contractaient avec les Chananéens.

Avec cet argent Abimélech rassembla des misérables et des vagabonds qui le suivirent. Puis il vint en la maison de son père, à Éphra, et il tua sur une même pierre les soixante-dix fils de Jérobaâl, ses frères; il n'en resta que le plus jeune, Joatham, parce qu'il était caché. Alors tous les seigneurs de Sichem s'étant assemblés, avec toute la maison de Mello, ils allèrent et établirent roi

<sup>1</sup> Eusèbe, *Præparatio evangel.*, l. 1, c. 10. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 6, in-4°, p. 518 et 519, etc. —  
<sup>2</sup> Juges, 8, 33-35. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 9, 1-4.

<sup>1</sup> Juges, 8, 22-32.



Abimélech, près du chêne qui est à Sichem<sup>1</sup>.

Tel fut en Israël le premier qui fut roi. Par les manœuvres de ce qu'on appellerait aujourd'hui sa politique il se gagne un parti; avec l'argent d'un culte impie il achète des misérables sans foi ni loi; il renouvelle le crime de Caïn jusqu'à soixante-dix fois; en récompense des apostats l'élèvent sur le trône. Cette introduction de la royauté en Israël par les hommes rappelle naturellement Nemrod, qui le premier fut roi dans le monde. L'Écriture l'appelle un fort chasseur, ce que l'on entend communément de la ruse et de la violence avec lesquelles il asservit ses contemporains, pour les traiter à peu près comme des bêtes.

Un grand et saint Pape, Grégoire VII, n'a donc pas eu tort de dire à un digne évêque de Lorraine : « Qui ne sait que les rois ont commencé en ceux qui, ignorant Dieu, se sont, par orgueil, moyennant les rapines, la perfidie, les homicides, enfin presque tous les crimes, à l'instigation du diable, prince de ce monde, arrogé de dominer sur leurs égaux, savoir les hommes, avec une cupidité aveugle et une présomption intolérable ? » Il entend la domination despotique qui ne connaît de règle que son intérêt et son plaisir, telle qu'on peut se l'imaginer dans Nemrod, le premier ravageur de provinces, telle qu'on la voit ici dans l'indigne fils de Gédéon. Il n'entend point la royauté paternelle que l'on admire dans les anciens pasteurs de peuples, Abraham, Isaac et Jacob, qui régnaient en pères de famille. Ceux-là ont commencé dans le premier qui fut père; aussi portent-ils communément le nom de patriarches et non celui de rois.

« Dieu ayant fait l'homme raisonnable à son image, dit saint Augustin, ne voulut qu'il dominât que sur les créatures sans raison, non pas l'homme sur l'homme, mais l'homme sur les bêtes. C'est pourquoi les premiers justes furent établis pasteurs des troupeaux plutôt que rois des hommes, Dieu nous vou-

lant faire entendre par là tout ensemble et ce que demandait l'ordre des créatures, et ce qu'exigeait le mérite des péchés<sup>1</sup>. »

Ainsi, d'après saint Augustin, la puissance royale ou la souveraineté, prise non pour l'autorité patriarcale qui dirige comme un père ses enfants, mais pour la domination de la force qui contraint les hommes comme des troupeaux de bêtes (qu'on remarque bien cette différence), ne vient point originairement de Dieu, mais de l'orgueil, mais du péché et de celui qui en est l'auteur. « C'est cette ambition de dominer, dit le même Père, après avoir cité un passage analogue de Salluste, qui tourmente par de grands maux et foule aux pieds le genre humain<sup>2</sup>. »

Abimélech en est une preuve. Son jeune frère le sut bien faire entendre à ceux qui l'avaient fait roi.

Certains critiques nous ont fait comme un crime de distinguer les bons rois des méchants, et d'appliquer à ceux-ci les paroles du Pape saint Grégoire VII et celles de saint Augustin. Malgré cela nous croyons toujours permis de mettre une différence entre le roi Abraham, qui fait la guerre pour délivrer cinq peuples captifs, et l'indigne fils de Gédéon, qui, après avoir apostasié le culte du vrai Dieu, égorge ses soixante-dix frères pour s'élever sur le trône et opprimer ses compatriotes; nous nous croyons toujours permis, dans une histoire universelle de l'Église catholique, de citer les paroles des saints Pères et de préférer leur autorité à celle de quelques critiques contemporains, fussent-ils nos amis.

Mais revenons au jeune frère d'Abimélech.

Joatham, ayant appris ce qui s'était passé, alla et se tint au sommet de la montagne de Garizim, et élevant la voix il cria et dit : « Écoutez-moi, seigneurs de Sichem, et Dieu vous écouterà. Les arbres allèrent un jour pour sacrer sur eux un roi, et ils dirent à l'o-

<sup>1</sup> Juges, 9, 4-6. — <sup>2</sup> « Quis nesciat reges et duces ab iis habuisse principium qui, Deum ignorantes, superbia, rapinis, perfidia, homicidiis, postremo universis pene sceleribus, mundi princeps diabolo videlicet agitante, super pares, scilicet homines, dominare cæca cupiditate et intolerabili præsumptione affectaverunt ? » Grég. VII, l. 8, ép. 21.

<sup>1</sup> *De Civ. Dei*, l. 19, c. 15, n. 1 : « Rationalem factum ad imaginem suam noluit nisi irrationalibus dominari, non hominem homini, sed hominem pecori. Ideo primi justii pastores pecorum magis quam reges hominum constituti sunt, ut etiam sic insinueret Deus quid postulet ordo creaturarum, quid exigit meritum peccatorum. » —

<sup>2</sup> *De Civ. Dei*, l. 3, c. 14, n. 2 : « Libido ista dominandi magnis malis agitatur et conteritur humanum genus. »

livier : Règne sur nous. Mais l'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon huile, qui sert à honorer Dieu et les hommes, pour aller planer sur des arbres ? Les arbres dirent au figuier : Viens, toi, régner sur nous. Mais le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur de mon suc et l'excellence de mes fruits pour aller planer sur les arbres ? Et les arbres parlèrent à la vigne : Viens, toi, régner sur nous. La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour aller m'agiter en faveur des arbres ? Alors tous les arbres dirent au buisson : Viens, toi, et règne sur nous. Et le buisson répondit aux arbres : S'il est vrai que vous me sacrez roi sur vous, venez et reposez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson et qu'il dévore les cèdres du Liban. Maintenant donc, si c'est avec justice et avec raison que vous avez établi pour votre roi Abimélech ; si vous avez bien agi envers Jérobaal et sa maison ; si vous avez reconnu comme vous deviez les bienfaits de mon père, qui a combattu pour vous, qui a hasardé sa vie pour vous délivrer de la main de Madian, vous qui vous élevez en ce jour contre la maison de mon père, vous qui avez tué sur une même pierre ses soixante-dix fils et qui avez établi Abimélech, fils de sa servante, roi des habitants de Sichem, parce qu'il est votre frère ; si donc vous avez agi en ce jour avec justice et avec équité envers Jérobaal et sa maison, réjouissez-vous en Abimélech et qu'il se réjouisse en vous. Mais, si cela n'est pas, que le feu sorte d'Abimélech et consume les seigneurs de Sichem et la maison de Mello, et que le feu sorte des chefs de Sichem et de la maison de Mello et qu'il dévore Abimélech <sup>1</sup>. »

C'est ici le plus ancien des apologues et peut-être le plus beau que l'on connaisse. Semblable à l'olivier Gédéon avait refusé le pouvoir souverain. Joatham donnait à entendre que ses fils égorgés, semblables au figuier et à la vigne, n'eussent pas ambitionné davantage ce pouvoir. La comparaison d'Abimélech avec le buisson, arbuste bas et déchirant, était d'autant plus frappante. La suite

fait voir combien cette allégorie était pleine de vérité.

Abimélech ne régna que trois ans sur Israël, c'est-à-dire sur la portion d'Israël qui voulut bien le reconnaître pour prince. Sa bonne intelligence avec les Sichémistes dura peu. Le sang de ses frères criait vengeance contre le fratricide et contre ses complices ; l'Éternel envoya parmi eux un esprit de division. Les habitants de Sichem se soulevèrent contre Abimélech, lui dressèrent des embûches au sommet des montagnes et dépouillaient les passants. Un certain Gaal, fils d'Obed, vint avec ses frères leur offrir son secours. Son arrivée leur donna une confiance extrême. Ils sortirent dans la campagne, vendangèrent les vignes, foulèrent le raisin, firent des danses, entrèrent dans la maison de leur dieu, mangèrent et burent en maudissant Abimélech. Gaal, fils d'Obed, criait à haute voix : « Qui est Abimélech ? et qu'est-ce que Sichem pour que nous le servions ? Qui donnera ce peuple sous ma main, et j'exterminerai Abimélech <sup>1</sup> ? »

Zébul, commandant de la ville, dont Gaal s'était également moqué, avertit secrètement son maître. Abimélech vint avec toute son armée, et, suivant le conseil de Zébul, tendit des embûches, près de Sichem, en quatre endroits. Le lendemain, dès l'aube, Gaal, ayant vu du monde, dit à Zébul : « Voilà que du peuple descend du sommet des montagnes. » Mais Zébul lui répondit : « Tu prends les ombres des montagnes pour des têtes d'hommes. » Gaal lui dit de nouveau : « Voilà du monde qui descend des hauteurs de la terre, et une division par le chemin du Chêne des Devins. » Zébul lui dit alors : « Où est maintenant cette bouche pour dire : Qui est Abimélech, pour que nous le servions ? N'est-ce pas là ce peuple que tu méprisais ? Sors et combats contre lui. » Gaal sortit, combattit contre Abimélech, fut repoussé dans la ville, après avoir perdu beaucoup des siens, jusque près des portes. Zébul, ayant repris un peu le dessus, l'en chassa, lui et ses compagnons. Le lendemain Abimélech surprit de nouveau les Sichémistes, assiégea la ville durant tout le

<sup>1</sup> Juges, 9, 7-20.

<sup>1</sup> Juges, 9, 22-29.



jour, et, l'ayant prise, il tua tous les habitants et la détruisit au point qu'il y sema du sel.

Ceux qui occupaient la tour de Sichem, ayant appris tout cela, entrèrent dans la forteresse de Beth-el-Bérith, autrement de la maison du dieu de l'alliance, ce que l'on entend du temple de Baal qu'ils avaient reconnu pour leur dieu. Abimélech, ayant été informé que tous ceux qui occupaient la tour de Sichem s'étaient réunis au même lieu, monta sur la montagne de Selmon avec tout son peuple, et, saisissant une hache, il coupa une branche d'arbre, et, la mettant sur son épaule, il dit à ses compagnons : « Ce que vous me voyez faire, faites-le promptement. » Et tout le peuple qui était avec lui coupa de même chacun sa branche, et, marchant après Abimélech, ils les posèrent au pied de la forteresse et l'incendièrent par ce moyen. Tous les habitants de la tour de Sichem y périrent, au nombre d'environ mille, tant hommes que femmes<sup>1</sup>. Le feu sortait du buisson.

De là Abimélech marcha vers la ville de Thèbes, qu'il assiégea et prit; mais au milieu de la ville il y avait une forte tour où s'étaient réfugiés tous les hommes, avec les femmes, ainsi que les seigneurs ou chefs (*baali*) de la ville; ils avaient fermé la porte sur eux et étaient montés sur le toit en terrasse de la tour. Abimélech vint jusqu'à cette tour et l'attaqua vigoureusement; il s'était même approché de la porte pour y mettre le feu lorsqu'une femme lui jeta d'en haut un morceau de meule qui lui brisa le crâne. Aussitôt il appela son écuyer et lui dit : « Tire ton épée et tue-moi, de peur qu'on ne dise : Une femme l'a tué. » Et son écuyer le perça d'outre en outre et il mourut. Les hommes d'Israël, le voyant mort, retournèrent chacun en son lieu. Et Dieu rendit ainsi à Abimélech le mal qu'il avait fait à son père en tuant ses soixante-dix frères. Dieu fit aussi retomber sur la tête des hommes de Sichem le mal qu'ils avaient fait, et la malédiction de Joatham, fils de Jérobaal, vint sur eux<sup>2</sup>.

Après Abimélech il se leva pour sauver Israël Thola, fils de Phua, fils de Dodo; autrement, si, avec les Septante et la Vulgate, l'on

prend ce dernier mot pour un nom commun au lieu d'un nom propre, *fils de son oncle paternel*, ce que la Vulgate entend d'Abimélech<sup>1</sup>. Thola était de la tribu d'Issachar. On demande alors comment Phua et Abimélech pouvaient être cousins, étant de deux tribus différentes. D'abord, si on traduit l'hébreu comme nous l'avons fait, à l'exemple de quelques-uns, la difficulté n'existe plus; ensuite, pour la Vulgate et les Septante, on remarque avec raison que, s'il était défendu de se marier d'une tribu à l'autre, ce n'était que pour éviter la confusion des héritages. Lors donc qu'une fille ou une veuve n'était point héritière, elle pouvait sans inconvénient épouser un homme d'une autre tribu. Le père de Phua et Gédéon pouvaient donc être frères, nés d'une même mère, mais de pères différents, l'un d'Issachar, l'autre de Manassé. Ce qui donne lieu de croire que cela était réellement, c'est que Thola demeurait à Samir, en la montagne d'Éphraïm, partage des tribus d'Éphraïm et de Manassé. Tout ce que l'Écriture nous apprend de Thola, c'est qu'il jugea Israël vingt-trois ans, qu'il mourut et fut enseveli dans Samir. Elle ne s'étend pas davantage sur Jaïr, de Galaad, qui après lui jugea Israël vingt-deux ans. Celui-ci avait trente fils, dont il est dit qu'ils montaient sur trente poulains d'ânesses et qu'ils avaient trente villes nommées Havoth-Jaïr ou villes de Jaïr<sup>2</sup>. Il paraîtrait, d'après cette remarque, que, dans le pays de Chanaan, voyager sur des montures n'appartenait qu'aux principaux personnages.

Comme l'Écriture nous dit peu de ces deux chefs d'Israël, on est tenté de les estimer peu. C'est que nous aimons beaucoup l'histoire, et la paix n'en a point; il n'y a que les révolutions et les guerres qui en fassent. Mais cela même doit nous faire admirer le gouvernement de Thola et de Jaïr. Aujourd'hui que l'on parle tant de constitutions sociales, de formes de gouvernement, de lois de l'État, de pouvoirs politiques, d'assemblées législatives, de ministres responsables, d'administrations de tous genres, s'il se trouvait deux hommes à gouverner successivement

<sup>1</sup> Juges, 9, 30-49. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 9, 50-57.

<sup>1</sup> Juges, 10, 1. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 2-5.

un pays, l'un pendant vingt-trois, l'autre pendant vingt-deux ans, de telle sorte qu'il n'y eût ni grave désordre au dedans, ni guerre au dehors, quoique le pays fût entouré d'ennemis naturels et irréconciliables, et que dans l'intérieur chacun jouît de la plus complète liberté, ces hommes passeraient pour des prodiges et leur gouvernement pour le meilleur des gouvernements. Or, ce que l'on chercherait en vain aujourd'hui, Thola et Jaïr l'ont fait. Sous leur judicature Israël jouit d'une paix non interrompue de quarante-cinq ans, paix au dedans, paix au dehors, paix avec Dieu, paix avec les hommes. De plus, si nous remontons au delà des trois ans d'Abimélech, où il y eut des désordres très-graves, mais partiels, nous trouvons les quarante ans de paix depuis la victoire de Gédéon. Ainsi, à part les désordres partiels de trois années, voilà près de quatre-vingt-dix ans de paix et de bonheur, pendant lesquels chacun cultive tranquillement son héritage, s'assied sans crainte sous son figuier et sous sa vigne et fait librement ce qui lui semble bon. Aux portes des villes, tandis que la jeunesse se divertit aux armes, les anciens règlent le peu de différends qui s'élèvent. Ces juges, non plus que celui qui gouverne l'ensemble, ne reçoivent aucun salaire; ils vivent sans faste, chacun dans son héritage paternel. L'agriculture, cette nourrice des peuples, cette ouvrière de guerriers fidèles, occupe tous les bras. Mais les fêtes de la piété viennent délasser du travail; chaque septième jour tout le monde se repose pour honorer et imiter le Créateur de l'univers; chaque septième année on laisse reposer la terre même; ses fruits spontanés sont au pauvre, à l'étranger; toutes les dettes sont remises au débiteur. Chaque sept fois sept ans libération universelle; le malheureux qui a été obligé de vendre son héritage ou sa liberté rentre à la fois dans l'une et dans l'autre. Trois fois par an les pères de famille et les jeunes hommes se rendent à Silo, devant l'Éternel, leur monarque, pour y célébrer ses bienfaits, y entendre interpréter sa loi, y entretenir la fraternité nationale sous la direction du grand-prêtre. Où trouver un gouvernement pareil, où trouver une si longue paix, soit dans

l'antiquité, soit dans les temps modernes?

Mais, non moins que tout homme, le peuple choisi est chair, un souffle qui va et ne revient plus<sup>1</sup>. Une trop longue prospérité le corrompt; il lui faut du mal pour le ramener au bien.

A la suite de ces quatre-vingt-dix années de paix les enfants d'Israël recommencèrent à faire le mal aux yeux de l'Éternel, servirent les Baalim et les Astaroth, les dieux d'Aram, les dieux de Sidon, les dieux de Moab, les dieux des enfants d'Ammon, les dieux des Philistins. L'Éternel, irrité contre eux, les livra en la même année aux mains des Philistins et des enfants d'Ammon. Ceux-ci opprimèrent et écrasèrent pendant dix-huit ans tous les enfants d'Israël qui habitaient au delà du Jourdain, en la terre des Amorrhéens, qui est en Galaad. Ils passèrent même le fleuve et attaquèrent les tribus de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm, et Israël fut dans une grande affliction.

Alors les enfants d'Israël crièrent à Jéhova et lui dirent : « Nous avons péché contre vous, et parce que nous avons abandonné notre Dieu, et parce que nous avons servi les Baalim. » Jéhova leur répondit : « N'est-ce pas moi qui vous ai délivrés des Égyptiens, des Amorrhéens, des enfants d'Ammon, des Philistins? Lorsque les Sidoniens, les Amalécites, les Madianites vous opprimèrent, vous criâtes vers moi et je vous sauvai de leurs mains. Et cependant vous m'avez abandonné et vous avez servi des dieux autres! C'est pourquoi je ne continuerai point de vous sauver. Allez, et criez aux dieux que vous avez choisis; eux vous sauvent au temps de votre affliction! » Mais les enfants d'Israël dirent à Jéhova : « Nous avons péché! faites-vous vous-même selon tout ce qui sera bon à vos yeux; seulement délivrez-nous, de grâce, en ce jour! » Et ils jetèrent tous les dieux de l'étranger du milieu d'entre eux, et ils servirent Jéhova; et son âme fut attendrie sur les maux d'Israël<sup>2</sup>.

Qui n'aimerait un Dieu si bon? Mais qui n'aimerait aussi quelque peu un peuple qui lui fait cette belle prière : « Nous avons péché! faites-vous vous-même tout ce qui vous

<sup>1</sup> Ps. 77, 39 : « Quia caro sunt, spiritus vadens et non rediens. » — <sup>2</sup> Judges, 10, 6-18.



plaira ; seulement délivrez-nous de l'oppression des hommes ? »

Cependant les enfants d'Ammon, ayant fait un appel aux armes, campèrent en Galaad, et les enfants d'Israël, s'étant assemblés, campèrent à Maspha. Alors les peuples des princes de Galaad se dirent l'un à l'autre : « Qui est l'homme qui commencera à combattre contre les fils d'Ammon ? Il sera le chef de tous les habitants de Galaad <sup>1</sup>. »

Or il y avait au pays de Galaad un homme très-vailant, Jephté, que ses frères avaient chassé de la maison paternelle parce qu'il était né d'une concubine. Il se tenait dans la terre de Tob, au côté septentrional du pays ; des aventuriers s'étaient rassemblés autour de lui, avec lesquels il entreprit vraisemblablement des incursions contre les peuples qui opprimaient alors Israël. Les anciens de Galaad allèrent le trouver et lui dirent : « Viens, et tu seras notre chef, et nous combattrons contre les enfants d'Ammon. » Mais Jephté leur répondit : « N'est-ce pas vous qui me haïssez et qui m'avez chassé de la maison de mon père ? Pourquoi venez-vous à moi maintenant que vous êtes dans la peine ? » Les anciens dirent : « C'est pour cela même que nous revenons à toi. Tu viendras avec nous, tu combattras contre les enfants d'Ammon, et tu seras le chef de tous les habitants de Galaad. » Jephté reprit : « Si donc vous me ramenez avec vous pour combattre les enfants d'Ammon et que l'Éternel me les livre entre les mains, moi je serai vraiment votre chef ? » Les anciens de Galaad lui répondirent : « Que l'Éternel qui nous entend soit témoin et vengeur entre nous si nous ne faisons pas ce que tu viens de dire. » Jephté alla donc avec les anciens ou sénateurs de Galaad, et le peuple l'établit sur soi chef et prince ; et Jephté redit toutes ces paroles devant l'Éternel, à Maspha <sup>2</sup>.

On voit ici l'élection libre d'un prince par le peuple, quoique ce peuple fût sous la conduite immédiate de Dieu. Les anciens ou sénateurs proposent, l'élu consent, le peuple ratifie ; l'Éternel est invoqué comme témoin et vengeur. Comme tout cela eut lieu dans la

terre de Galaad, où jamais ne fut transportée l'arche d'alliance, un interprète très-catholique fait sur les derniers mots ce commentaire : « Jephté répète le tout devant l'Éternel, c'est-à-dire dans l'assemblée publique du peuple qui tient la place de Dieu. » « Il est dit *devant l'Éternel*, ajoute un autre, soit parce que l'Éternel était invoqué comme témoin et médiateur, soit parce que l'Éternel était censé présent aux assemblées d'Israël, comme lui-même le fait entendre aux chapitres 6 et 20 du Deutéronome <sup>1</sup>. » Thola et Jaïr ont pu être élus d'une manière analogue, ainsi que tous ceux dont il n'est pas marqué que Dieu les choisit d'une manière immédiate, comme il fit de Gédéon. Toutefois il est dit en général des uns et des autres que Dieu les suscita pour sauver son peuple, parce que, soit médiatement, soit immédiatement, toute puissance est de Dieu.

Jephté, après avoir exposé de la même manière son dessein devant l'Éternel, envoya des ambassadeurs au roi des enfants d'Ammon, disant : « Qu'y a-t-il entre vous et moi pour que vous veniez m'attaquer et ravager ma terre ? » Le roi des fils d'Ammon répondit aux ambassadeurs de Jephté : « Parce que Israël, quand il est monté de l'Égypte, a pris ma terre, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc et jusqu'au Jourdain. Maintenant donc rendez-la-moi et demeurons en paix <sup>2</sup>. »

Il paraît, par ce qui suit, que le roi des Ammonites parlait également au nom des Moabites. Les deux peuples, étant frères, avaient les mêmes intérêts ; il se peut aussi qu'ils fussent réunis sous un seul prince depuis la mort d'Églon, roi de Moab.

Jephté lui envoya de nouveau des ambassadeurs avec ordre de lui dire : « Voici ce que dit Jephté : Israël n'a pris ni la terre de Moab ni la terre des enfants d'Ammon : mais, quand il est monté de l'Égypte, il a marché à travers le désert jusqu'à la mer de Souph, et il est venu en Cadès. Et il envoya des ambassadeurs au roi d'Édom, disant ; Laisse-moi passer par ta terre. Mais le roi d'Édom n'écoula point. Il envoya pareillement au roi de Moab, qui ne voulut pas non plus. Israël

<sup>1</sup> Voir les Jésuites Tirin et Ménochius sur cet endroit. — <sup>2</sup> Juges, 11, 12 et 13.

<sup>1</sup> Juges, 10, 17 et 18. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 11, 1-11.

demeura donc en Cadès. Puis, ayant longé la terre d'Édom et la terre de Moab, il vint par le côté oriental de celle-ci et il campa au delà de l'Arnon. Il n'entra point sur la frontière de Moab, car l'Arnon est cette frontière. Israël envoya alors des ambassadeurs vers Séhon, roi des Amorrhéens, en Hésébon, et lui dit : Laisse-nous passer par votre terre jusqu'au lieu où nous allons. Mais Séhon refusa le passage, et, ayant rassemblé tout son peuple, il combattit contre Israël. Alors Jéhova, le Dieu d'Israël, lui livra entre les mains Séhon ainsi que tout son peuple. Et Israël conquiert toutes les terres des Amorrhéens qui habitaient en cette contrée, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc et depuis le désert jusqu'au Jourdain. Et maintenant que Jéhova, le Dieu d'Israël, a chassé l'Amorrhéen de devant son peuple, tu veux en avoir la conquête ? Les conquêtes que te fera ton dieu Chamos, tu les posséderas, n'est-ce pas ? Eh bien ! celles que nous a faites l'Éternel, notre Dieu, nous les posséderons aussi, nous. Es-tu donc si fort au-dessus de Balac, fils de Séphor, roi de Moab ? En a-t-il querellé Israël, lui a-t-il déclaré la guerre, tant qu'Israël a habité dans Hésébon et dans ses filles, dans Aroër et dans ses filles, ainsi que dans toutes les villes le long de l'Arnon, pendant trois cents ans ? Pourquoi ne les as-tu pas revendiquées dans tout ce temps-là ? Ce n'est pas moi qui ai péché, c'est toi qui agis mal envers moi en me faisant la guerre. Que l'Éternel, le Juge souverain, décide aujourd'hui entre les fils d'Israël et les fils d'Ammon <sup>1</sup> ! »

C'est ici un vrai modèle de discussion diplomatique. Jephté y établit le droit des Israélites par deux titres incontestables : l'un est une conquête légitime, et l'autre une possession paisible de trois cents ans.

Il allègue premièrement le droit de conquête, et, pour montrer que cette conquête était légitime, il pose pour fondement qu'Israël n'a rien pris de force aux Moabites et aux Ammonites ; au contraire, qu'il a pris de grands détours pour ne point passer sur leurs terres.

Il montre ensuite que les places contestées

n'étaient plus aux Ammonites ni aux Moabites quand les Israélites les avaient prises, mais à Séhon, roi des Amorrhéens, qu'ils avaient vaincu par une juste guerre, car il avait le premier marché contre eux et Dieu l'avait livré entre leurs mains.

Là il fait valoir le droit de conquête établi par le droit des gens et reconnu par les Ammonites, qui possédaient beaucoup de terres par ce seul titre.

De là il passe à la possession, et il montre premièrement que les Moabites ne se plaignirent point des Israélites lorsqu'ils acquirent ces places, où en effet les Moabites n'avaient plus rien.

« Valez-vous mieux que Balac, roi de Moab, ou pouvez-vous nous montrer qu'il ait inquiété les Israélites ou leur ait fait la guerre pour ces places ? »

En effet il était constant par l'histoire que Balac n'avait point fait la guerre, quoiqu'il en eût eu quelque dessein.

Et non-seulement les Moabites ne s'étaient pas plaints, mais même les Ammonites avaient laissé les Israélites en possession paisible durant trois cents ans. « Pourquoi, dit-il, n'avez-vous rien dit durant un si long temps ? »

Enfin il conclut ainsi : « Ce n'est donc pas moi qui ai tort ; c'est vous qui agissez mal contre moi en me déclarant la guerre injustement. Le Seigneur soit juge en ce jour entre les enfants d'Israël et les enfants d'Ammon. »

Lorsque Jephté parle de Chamos, ce n'est que pour tirer de là un argument contre les Ammonites qui en faisaient leur divinité. « N'est-il pas vrai que les conquêtes que te fera Chamos, ton dieu, tu les posséderas ? Eh bien ! ce que Jéhova, notre Dieu, nous a conquis devant notre face, nous le posséderons aussi, nous <sup>1</sup>. » Ces exploits de Chamos mis au futur contingent, et comparés à la possession réelle des Israélites, c'est plutôt une dérision qu'autre chose. Jephté fait bien voir qu'il reconnaît pour le souverain maître quand il conclut : « Jéhova, le Juge, déci-

<sup>1</sup> Juges, 11, 14-27.

<sup>1</sup> Traduction littérale de l'hébreu : « Halo eth ascher yorishk Kemosch elohéika oto thirosh ; véeth col ascher horish Yehova elohéinou mippanénon otho nirasch. »



dera aujourd'hui entre Israël et Ammon<sup>1</sup> »

Le roi des Ammonites ne voulut point entendre aux paroles que Jephthé lui avait envoyé dire. Alors l'Esprit de Jéhova fut sur Jephthé; il parcourut Galaad et Manassé et repassa par Maspha-Galaad contre les enfants d'Ammon. Et Jephthé fit ce vœu à l'Éternel : « Si vous me livrez les enfants d'Ammon entre les mains, ce qui sortira des portes de ma maison pour venir à ma rencontre, lorsque je retournerai en paix du milieu des fils d'Ammon, sera à l'Éternel, ou bien je l'immolerai en holocauste. » Il passa ensuite dans les terres des Ammonites pour les combattre, et l'Éternel les lui livra entre les mains. Il frappa d'une grande plaie vingt villes, depuis Aroër jusqu'à Mennith, jusqu'à Abel, qui est planté de vignes, et les enfants d'Ammon furent profondément humiliés devant les enfants d'Israël<sup>2</sup>.

Jephthé revint triomphant à Maspha, sa demeure; mais voilà que sa fille vient au-devant de lui, dansant au son des tambours. C'était son enfant unique. Hormis elle il n'avait de lui ni fils ni fille. Lorsqu'il l'aperçut il déchira ses vêtements et dit : « Hélas ! ma fille, vous m'avez profondément abattu et troublé ! car j'ai ouvert ma bouche devant l'Éternel et je ne puis y revenir ! » Elle répondit : « Mon père, vous avez ouvert la bouche devant l'Éternel ? Eh bien, faites-moi comme votre bouche a prononcé puisque l'Éternel vous a donné la victoire sur vos ennemis, les enfants d'Ammon. » Elle dit encore à son père : « Accordez-moi seulement la prière que je vous fais : laissez-moi aller sur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes. » Il dit : « Allez. » Et il l'envoya pendant ces deux mois. Elle s'en alla donc avec ses compagnes et ses amies, et elle pleura sa virginité sur les montagnes. Les deux mois accomplis elle revint vers son père, et il lui fit d'après son vœu, et elle ne connut aucun homme. De là vint la coutume que, chaque année, les filles d'Israël allaient consoler par leurs entretiens la fille de Jephthé, de Galaad, durant quatre jours<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Yischopet Yehova haschophet hayôm benè Ischraël ou benè Ammon. » — <sup>2</sup> Juges, 11, 28-33. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 34-40.

Cette interprétation, admise par les plus savants théologiens des temps modernes, Estius, Bullet, Bergier, et d'ailleurs très-compatible avec le texte original, nous a paru préférable aux autres, parce qu'elle satisfait à bien des difficultés, en particulier à la loi divine, qui défendait d'immoler aucune victime humaine. La fille de Jephthé n'aurait donc point été mise à mort, mais vouée au culte du Seigneur par une consécration perpétuelle de sa virginité. On voit, en effet, au temps des juges, des personnes du sexe faisant, à la porte du tabernacle, un service régulier, suivant la force du mot hébreu<sup>4</sup>. On croit avec raison que les deux cent trente-deux filles madianites réservées pour la part de l'Éternel furent consacrées à cet usage<sup>5</sup>. Un jeune homme voué d'une manière semblable, tel que Samuël, pouvait sans inconvénient se marier; il restait toujours maître de sa personne pour vaquer au service promis; mais une fille ou une femme, obligée de suivre et d'écouter un mari, n'aurait pu accomplir son vœu. Or, comme la fille de Jephthé était son enfant unique, on conçoit qu'il dut être profondément abattu, troublé, humilié, en voyant ainsi s'éteindre sa race au milieu de son triomphe. Ce qui confirme cette interprétation, c'est que cette fille demande à pleurer, non pas sa mort, mais sa virginité, et qu'après l'accomplissement du vœu l'Écriture ajoute, dans les mêmes termes qu'elle employa depuis la plus pure des vierges : *Et elle ne connut point d'homme*<sup>6</sup>, ou, mieux encore, ainsi que le savant Bullet a montré par plus d'un exemple qu'on pouvait traduire : *C'est pourquoi elle ne connut point d'homme*<sup>7</sup>. Enfin comme, dans l'attente du Messie, surtout avant qu'il eût été annoncé qu'il naîtrait d'une vierge, la stérilité était regardée comme un malheur, on conçoit que les filles d'Israël allassent consoler celle de Jephthé<sup>8</sup>.

Les Éphraïmites firent à Jephthé, comme autrefois à Gédéon, de violents reproches de

<sup>4</sup> 1 Rois, 2, 22 : « Hannaschim hatzobeoth petah hohel mōd. » — <sup>5</sup> Nombr., 31, 40. — <sup>6</sup> « Vehi lo yedeat isch. »

— <sup>7</sup> Bullet, *Réponses critiques*. — <sup>8</sup> Estius, in hunc locum. Bullet, *Réponses critiques*. Bergier, *Dictionnaire*, art. JEPHTÉ.

ce qu'il avait fait la guerre sans les y appeler, et menacèrent de le brûler avec sa maison. Jephthé leur répondit : « J'avais un grand différend, moi et mon peuple, avec les enfants d'Ammon. Je vous ai appelés, mais vous n'êtes point venus à mon secours. Quand je vis qu'il n'y avait point de salut à espérer de votre part, je mis mon âme sur ma main et marchai contre les enfants d'Ammon, et l'Éternel les livra entre mes mains. Pourquoi donc aujourd'hui montez-vous contre moi pour me combattre ? » Les Éphraïmites ne voulurent point entendre ; ils ajoutèrent, au contraire, des paroles de mépris pour les compagnons de Jephthé : « Vous n'êtes que des fugitifs d'Éphraïm ! » Jephthé assembla donc tous les hommes de Galaad, combattit contre Éphraïm et remporta la victoire. Les vainqueurs se saisirent des gués du Jourdain. Pour reconnaître les fuyards à leur dialecte ils faisaient prononcer le nom de *Schibboleth*, qui signifie épi, à quiconque voulait traverser le fleuve. Les Éphraïmites disaient tous *Sibboleth*, qui signifie rivière ou torrent. De cette manière il en fut pris et tué un grand nombre. Cette guerre, suscitée uniquement par l'orgueil et la jalousie de la tribu d'Éphraïm, lui coûta quarante-deux mille hommes<sup>1</sup>.

On voit qu'il y avait dès lors, du moins pour certains mots, diversité de prononciation parmi les Hébreux ; il en est de même encore dans la synagogue moderne. En général toutes les langues de l'Orient ont un grand nombre de prononciations diverses, qui changent d'une contrée à l'autre.

Jephthé mourut après avoir jugé Israël six ans et fut enseveli en Galaad. Saint Paul, dans son épître aux Hébreux, le cite, avec Barac et Gédéon, parmi les héros de la foi qu'il nous propose pour modèles<sup>2</sup>.

C'est vers le temps de Jephthé qu'on place la prise de Troie. Cette catastrophe ayant eu lieu avant les temps historiques des Grecs et dans leurs temps fabuleux, il règne à ce sujet beaucoup d'incertitude. On ne doute point que la ville n'ait été prise, quoiqu'il y ait un discours du Grec Dion Chrysostome pour

prouver qu'elle ne l'a jamais été par les Grecs<sup>1</sup> ; mais il n'en est pas ainsi des circonstances dont les poètes ont embelli cet événement. Les Grecs eux-mêmes nous offrent là-dessus trois récits différents. Celui qui a pris le plus de vogue ne repose que sur l'autorité ou plutôt l'imagination poétique d'Homère, dont l'époque et l'existence même sont un problème pour les savants. Parmi ceux qui le regardent comme un personnage réel, un des plus doctes, Larcher, place sa naissance 884 ans avant l'ère chrétienne, environ un siècle après Salomon ou trois après Jephthé<sup>2</sup>.

Pour en revenir à ce dernier il paraît n'avoir exercé la judicature que sur les tribus à l'orient, qui avaient eu le plus à souffrir des Ammonites. Abesan de Bethléhem, qui lui succéda, se sera tenu à peu près dans les mêmes limites. Il avait une nombreuse postérité, et vit avant sa mort le mariage de ses trente fils, auxquels il donna des femmes, et de ses trente filles. Il mourut après sept ans de gouvernement et fut enseveli dans sa ville natale. Son successeur, Aïalon, de la tribu de Zabulon, jugea pendant vingt ans. Après lui vint Abdon, fils d'Illel. Celui-ci avait quarante fils et trente petits-fils, qui montaient des poulains d'ânesses ; il jugea Israël pendant huit ans et fut enseveli à Pharathon, terre d'Éphraïm, sur la montagne d'Amalec<sup>3</sup>. Ce qui fait en tout trente et un ans depuis la victoire de Jephthé et quarante-neuf depuis la dernière irruption des Ammonites à l'orient.

N'oublions pas comment l'Écriture nous a parlé de cette irruption. Les Israélites étant retombés dans l'idolâtrie après les quatre-vingt-dix ans de paix depuis Gédéon, Dieu les livra la même année et aux mains des Philistins à l'occident et aux mains des Ammonites à l'orient ; ceux-ci opprimèrent pendant dix-huit ans tous les enfants d'Israël qui habitaient au delà du Jourdain, dans la terre des Amorrhéens, en Galaad. Vinrent ensuite Jephthé et ses trois successeurs. Jusque-là il n'y a rien sur l'oppression des Philistins, commencée à l'occident la même année que celle

<sup>1</sup> Juges, 12, 1-16. — <sup>2</sup> Hébr., 11, 32.

<sup>3</sup> Dion Chrys., *Orat.* 11. — <sup>2</sup> *Biogr. univ.*, art. HOMÈRE. *Hist. de l'Acad. des Inscript.*, t. 14. — <sup>3</sup> Juges, 12, 7-15.



des Ammonites à l'orient. L'Écriture, après avoir fini ce qui regarde ces derniers, revient aux autres pour ne les quitter plus. Elle nous apprend d'abord que, les Israélites ayant fait de nouveau le mal, Dieu les livra aux mains des Philistins pendant quarante ans, période dans laquelle se sont passés plusieurs des événements qui vont suivre. Il paraît aussi que les Philistins ne dominaient point, à proprement parler, sur Israël, mais qu'ils le harcelaient par des incursions et des pillages sans cesse renaissants.

Or il y avait un homme à Saraa, dans la tribu de Dan, nommé Manué, dont la femme était stérile. L'ange de Jéhova apparut à la femme et lui prédit qu'elle enfanterait un fils ; il lui ordonna de ne boire ni vin ni rien qui pût enivrer, et de ne manger rien d'impur, parce que l'enfant qu'elle allait mettre au monde serait nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le sein de sa mère, et que le rasoir ne toucherait point sa tête. C'est lui qui commencerait à sauver Israël de la main des Philistins. La femme raconta cette vision à son époux. L'aspect terrible de l'ange l'avait empêchée de lui demander ni d'où il venait, ni où il allait ; il ne lui avait pas non plus dit son nom. Manué pria l'Éternel de leur envoyer de nouveau l'homme de Dieu pour leur apprendre ce qu'ils devaient faire de l'enfant quand il serait né. L'ange apparut en effet une seconde fois à la femme lorsqu'elle était seule assise dans les champs. Aussitôt elle courut chercher son mari ; il vint avec elle en toute hâte et demanda au personnage : « Est-ce vous qui avez parlé à cette femme ? — C'est moi, » répondit-il. Et Manué : « Quand sera venu ce que vous avez annoncé, quelle sera la règle de conduite pour l'enfant ? » L'ange de Jéhova répondit : « Que la femme s'abstienne de tout ce que je lui ai prescrit ; qu'elle ne mange rien de ce qui naît de la vigne, qu'elle ne boive ni vin ni liqueur enivrante, qu'elle ne mange rien d'impur, et qu'elle accomplisse et garde avec soin tout ce que je lui ai ordonné. » Manué dit à l'ange de Jéhova : « Je vous prie, demeurez avec nous jusqu'à ce que nous vous préparions un chevreau. » Mais l'ange de Jéhova répondit : « Lors même que tu me retiendrais ici, je ne

mangerais pas de ton pain ; mais, si tu veux offrir un holocauste à Jéhova, tu le peux. » Manué, ne sachant point que c'était l'ange de Jéhova, lui dit : « Quel est votre nom pour que nous vous honorions quand votre parole sera venue ? » Mais l'ange de Jéhova lui répondit : « Pourquoi demandes-tu à savoir mon nom, qui est l'ADMIRABLE ? » Manué prit donc le chevreau et les libations, et les offrit sur une pierre à Jéhova, l'Admirable dans ses œuvres. Et lui et sa femme étaient attentifs ; et, lorsque le feu montait de l'autel vers les cieux, l'ange de Jéhova y monta au milieu des flammes. Ce que Manué et sa femme ayant vu, ils tombèrent le visage contre terre. Et l'ange de Jéhova n'apparaissait plus à Manué et à sa femme. Alors Manué reconnut que c'était l'ange de Jéhova, et il dit à sa femme : « Nous mourrions de mort, parce que nous avons vu Dieu. » Mais sa femme lui répondit : « Si Jéhova voulait nous faire mourir il n'aurait pas reçu de nos mains l'holocauste et les libations, il ne nous aurait point montré toutes ces choses, et il ne nous aurait point parlé comme il a fait. » La femme enfanta donc un fils, et elle l'appela Samson. L'enfant crut et l'Éternel le bénit. Et l'Esprit de l'Éternel commença à être avec lui dans le camp de Dan, entre Saraa et Esthaol<sup>1</sup>.

Cet ange de l'Éternel, qui remonte vers les cieux au milieu de la flamme du sacrifice, figurait, si même il ne l'était pas, cet Ange du grand conseil, dont le nom est l'ADMIRABLE, et qui a pris la forme d'esclave, non pour recevoir le sacrifice, mais pour s'offrir en sacrifice lui-même<sup>2</sup>.

Un nazaréen était un homme consacré à Dieu par un certain vœu<sup>3</sup>. Le nazarat consistait en trois choses principales : à s'abstenir de tout ce qui provenait de la vigne et en général de toute boisson enivrante, à ne point se raser la tête et à laisser croître ses cheveux, à éviter de toucher les morts et de s'en approcher. Il y avait des nazaréens perpétuels, tels que Samson, Samuël et saint Jean-Baptiste<sup>4</sup> ; d'autres ne l'étaient que pour un temps, suivant qu'ils l'avaient promis, comme nous le voyons par l'exemple de saint Paul<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Juges, 13, 1-25. — <sup>2</sup> Aug., in *Judic.*, quæst. 54. —

<sup>3</sup> Nomb., 6, 1-21. — <sup>4</sup> Luc, 1, 15. — <sup>5</sup> Act., 16, 18.

Ces derniers, à l'expiration de leur vœu, devaient se présenter à la porte du tabernacle, y offrir un agneau en holocauste, une brebis pour le péché et un bélier comme victime pacifique, avec des pains azymes et des libations. Alors on leur coupait leur chevelure de nazaréens et on la mettait sur le feu du sacrifice. Après quoi ils pouvaient boire du vin. Les nazaréens perpétuels, au contraire, gardaient cette abstinence toute la vie.

Il était prédit que Samson commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins. Voici de quelle manière cette prédiction commença à s'accomplir.

Le jeune Samson, ayant vu à Thamnatha, qui, du temps d'Eusèbe, était encore un bourg considérable<sup>1</sup>, une femme entre les filles des Philistins, pria son père et sa mère de la lui demander pour épouse. Eux lui firent des représentations : « N'y a-t-il donc point de femme parmi les filles de tes frères et dans tout notre peuple pour que tu ailles prendre une femme d'entre les Philistins, qui sont incircconcis ? » Son père et sa mère ne savaient pas que ceci venait de l'Éternel, et que leur fils cherchait une occasion de la part des Philistins ; car en ce temps-là les Philistins dominaient en Israël<sup>2</sup>. Cette remarque de l'Écriture, que son père et sa mère ne le savaient pas, suppose que lui le savait bien. Aussi insista-t-il auprès de son père : « Donnez-moi celle-là, parce qu'elle me convient. » Son père et sa mère se laissèrent persuader et descendirent avec lui à Tamnatha, où demeuraient les parents de la jeune Philistine. Déjà ils étaient arrivés aux vignes qui sont près de la ville lorsque vint à la rencontre du jeune homme, qui s'était écarté du chemin, un jeune lion furieux et rugissant ; mais l'Esprit de Jéhova s'empara de Samson, et il le mit en pièces comme il aurait fait un chevreau, quoiqu'il n'eût rien à la main. Il rejoignit ensuite son père et sa mère, mais ne leur dit point ce qu'il avait fait. Ses propositions de mariage ayant été acceptées, il revint chez lui.

Après du temps, en hébreu après des jours, ce qui signifie quelquefois une année, inter-

valle habituel des fiançailles au mariage, Samson s'en alla de nouveau avec son père et sa mère pour épouser sa fiancée. Arrivé près de l'endroit où il avait tué le lion, il s'écarta du chemin pour voir le squelette, où il trouva un essaim d'abeilles avec du miel. Il en prit un rayon entre ses mains, en mangea, en fit part à son père et à sa mère ; mais il ne leur dit point d'où il l'avait pris<sup>1</sup>.

Nous avons déjà remarqué, d'après le témoignage des voyageurs, que les abeilles sont très-communes en Palestine et qu'elles font du miel partout. Hérodote parle, au reste, d'un fait tout à fait semblable. Onésile, qui avait engagé les Cypriotes à se révolter contre les Perses, ayant été tué dans un combat, les habitants d'Amathonte, qui leur étaient restés fidèles, lui coupèrent la tête et la suspendirent au-dessus de la porte de leur ville. Lorsque cette tête fut vide et qu'il n'en resta plus que les os, un essaim d'abeilles vint s'y loger et y fit ses rayons<sup>2</sup>.

On célébra les noces à Thamnatha, et les habitants désignèrent trente paranymphe pour être avec lui. Suivant la coutume des Orientaux Samson leur proposa une énigme avec promesse de leur donner trente tuniques et trente robes de fêtes s'ils pouvaient l'expliquer pendant les sept jours des noces ; dans le cas contraire eux lui en donneraient autant. Ils acceptèrent la condition. Alors il leur dit : « De celui qui dévore est sortie de la nourriture et du fort est sortie la dormeur. » Ils cherchèrent à deviner, mais en vain. Déjà le septième jour était arrivé ; l'énigme, restée sans explication, leur causait un violent dépit. Ne pouvant en venir à bout, ils dirent à la jeune femme d'en surprendre le secret à son mari, sinon ils la brûleraient avec la maison de son père. « Est-ce que vous nous avez invités pour nous dépouiller ? » Elle, qui déjà les jours précédents avait pleuré auprès de Samson pour lui faire dire son secret et l'avait accusé de n'avoir point d'amour pour elle, redoubla alors ses instances et employa tous les moyens. Elle sollicita le jeune époux d'une manière si pressante qu'à la fin il céda. Aussitôt elle

<sup>1</sup> Eusèbe, *Onomast.* — <sup>2</sup> Juges, 14, 1-4.

<sup>1</sup> Juges, 14, 5-9. — <sup>2</sup> Hérodote, l. 5, c. 145.



communiqua le secret à ses compatriotes. Avant que le soleil se couchât le septième jour ils dirent à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? » Samson répondit : « Si vous n'eussiez pas labouré avec ma génisse vous n'auriez jamais deviné mon énigme. » Puis, saisi de l'Esprit de Jéhova, il s'en alla à côté d'Ascalon, tua trente Philistins, donna leurs vêtements à ceux qui avaient expliqué l'énigme et revint très-irrité dans la maison de son père. Les Philistins donnèrent sa femme à l'un des trente jeunes gens <sup>1</sup>.

On dit aujourd'hui : soudaines illuminations, éclair de génie, enthousiasme divin, force héroïque, entraînement irrésistible, couragesurhumain, comme aussi terreur panique. Par là on entend généralement quelque chose qui se passe dans l'homme, mais qui vient de plus haut que l'homme. L'Écriture désigne les mêmes effets, mais en y joignant la cause, quand elle dit que l'Esprit de l'Éternel fut sur Samson et sur Saül. C'est l'Esprit de Dieu, non comme auteur de la grâce et de la sanctification, mais comme auteur de la nature et de ce qu'elle a de plus merveilleux. Dans l'origine l'Esprit de Dieu planait sur les éléments confus de l'univers pour leur communiquer les semences d'ordre et de vie <sup>2</sup>. « C'est son Esprit qui a orné les cieux, » dit Job <sup>3</sup>; et David : « C'est par le Verbe de Jéhova que les cieux ont été faits, et par l'Esprit de sa bouche leur force et leur beauté <sup>4</sup>. » « Envoyez votre Esprit, et tout sera créé de nouveau, et vous renouvellerez la face de la terre <sup>5</sup>. » Et un des amis de Job : « L'Esprit de Dieu m'a fait, et le souffle du Tout-Puissant me vivifiera <sup>6</sup>. » Réunissons tout ce qui est de l'Esprit : en Dieu il parfait la trinité des personnes; hors de Dieu il parfait les créatures et quant à la nature et quant à la grâce. « Il est comme l'âme du monde, » dit un Père de l'Église <sup>7</sup>; c'est de lui, dans l'ordre de la grâce et du salut, que viennent les dons extérieurs et intérieurs qui contribuent à la sanctification des âmes; c'est de lui, dans l'ordre de la

nature, que viennent ces qualités extraordinaires, héroïques, qui font ce qu'on appelle les hommes divins et contribuent à l'ornement du monde. Dans un sens tout est divin, parce que tout vient de Dieu; mais on n'appelle communément ainsi que ce qui s'élève au-dessus de l'ordinaire. Aristote parle d'une vertu au-dessus de nous, qu'il nomme héroïque et divine et qui fait qu'on appelle divins certains hommes. Il fait observer que ceux qui sont mus par cet instinct divin n'ont point à consulter la raison humaine, parce qu'ils sont mus par un principe plus parfait, qui est Dieu; ce que saint Thomas est si loin de blâmer qu'il s'en sert pour expliquer les dons du Saint-Esprit <sup>1</sup>. On voit encore de là que l'inspiration qui fait les grands poètes est justement appelée divine. Toutefois, comme les dons extraordinaires de la grâce, le don des langues, le don de prophétie, le don des miracles et autres, que le même Esprit distribue à plusieurs pour l'utilité commune, ne font pas les saints, mais qu'il y en aura plus d'un à dire au dernier jour : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, n'avons-nous pas, en votre nom, fait des miracles ? » auxquels le Seigneur répondra : « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais point <sup>2</sup>; » de même, et encore à plus forte raison, les dons extraordinaires de la nature, les qualités humainement héroïques ne supposent ou n'opèrent-ils pas la sainteté. Voilà ce qu'il ne faut point oublier en lisant dans l'Écriture que l'Esprit de Dieu saisit tel ou tel homme, en qui cependant l'on découvre quelques actions peu saintes.

Après du temps, vers la moisson des blés, Samson se mit en route pour aller vers sa femme et lui porter un chevreau; mais son beau-père ne le laissa pas entrer chez elle et s'excusa de l'avoir donné à un autre, dans la persuasion qu'elle lui était devenue odieuse; elle avait une sœur plus jeune et plus belle, qu'il lui donnerait volontiers pour femme. Samson répondit : « Les Philistins n'auront plus à se plaindre si je leur fais du mal. » Il s'en alla, prit trois cents renards

<sup>1</sup> Juges, 14, 8-20. — <sup>2</sup> Gen., 1, 3. — <sup>3</sup> Job, 26, 13. — <sup>4</sup> Ps. 32, 6. — <sup>5</sup> Ps. 103, 30. — <sup>6</sup> Job, 33, 4. — <sup>7</sup> Vénérable Bède.

<sup>1</sup> Summa, 12, q. 68, a. 1, Arist., Eudemior., l. 7, c. 14, et Ethic., l. 7, c. 1. — <sup>2</sup> Matth., 7, 22 et 23.

dont, aujourd'hui encore, il y a une espèce extrêmement nombreuse et familière en Palestine<sup>1</sup>, les lia par la queue deux à deux avec un flambeau entre; puis, ayant allumé les flambeaux, les laissa courir dans les champs des Philistins, où ils incendièrent et les gerbes en tas et les blés encore debout, et jusqu'aux oliviers et aux vignes. Les Philistins apprirent bientôt que Samson l'avait fait pour se venger de l'injure qu'il avait reçue de son beau-père; ils s'en vinrent trouver celui-ci et le brûlèrent avec sa fille<sup>2</sup>.

L'histoire des renards de Samson paraît avoir passé de Phénicie en Italie. Les Romains célébraient tous les ans la fête aux renards; on enveloppait de paille tous les renards qu'on pouvait prendre; puis, y mettant le feu, on les lâchait dans le grand cirque, et cela, était-il dit, en punition de ce qu'autrefois un renard habillé et brûlé de la sorte, s'étant échappé dans les champs, y avait incendié les blés. « Le fait a passé, dit le poète, mais les monuments restent; la loi défend de laisser vivre un renard dès qu'il est pris. Pour subir la peine qu'elle mérite, cette engeance est brûlée avec la dépouille des champs; elle périt de la même manière qu'elle a fait périr les moissons<sup>3</sup>. » Enfin, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette fête se célébrait le 19 avril, époque à laquelle les blés sont mûrs en Palestine, mais non pas en Italie.

Samson continua ses hostilités contre les Philistins, et, après en avoir fait un grand carnage, alla demeurer dans la caverne du rocher d'Étam. Les Philistins montèrent dans la terre de Juda, déclarant qu'ils venaient pour prendre Samson et lui faire comme il leur avait fait. Alors trois mille hommes de Juda descendirent à la caverne du rocher d'Étam et firent à Samson des reproches: « Ne savez-vous pas que les Philistins nous dominent? Pourquoi nous avez-vous fait cela? » Il s'excusa, disant: « Comme ils m'ont fait ainsi je leur ai fait. » Mais eux lui déclarèrent qu'ils étaient venus pour le lier et le livrer aux Philistins. Il leur dit: « Jurez-moi que vous ne me tuerez point. » Ils le lui promirent;

alors il se laissa lier de deux câbles neufs et ils l'emmenèrent du rocher. Quand il vint auprès du lieu nommé depuis Léchi ou mâchoire, les Philistins accoururent à sa rencontre avec de grands cris; mais l'Esprit de l'Éternel s'empara de lui, les cordes autour de ses bras furent comme des fils de lin qui se brûlent au feu, ses liens se rompirent. Voyant une mâchoire d'âne qui était à terre, il la saisit, en tua mille hommes et s'écria: « Les voilà étendus par monceaux! Avec une mâchoire d'âne, avec une mâchoire d'ânon j'en ai tué mille! » Ayant ainsi parlé il jeta la mâchoire et appela ce lieu-là Ramath-Léchi, c'est-à-dire élévation de la mâchoire. Comme il se sentait pressé de la soif il cria vers l'Éternel et dit: « C'est vous qui par votre serviteur avez opéré ce salut, cette victoire si grande; et maintenant je mourrai de soif et je tomberai entre les mains de ces incircuncis! » Alors l'Éternel ouvrit la cavité du rocher qui était au lieu nommé Léchi ou mâchoire, et il en sortit de l'eau. Samson, en ayant bu, reprit ses esprits et recouvra ses forces. « C'est pourquoi, conclut l'Écriture, ce lieu a été appelé, jusques aujourd'hui, *la fontaine de celui qui invoque*. Elle est dans l'endroit nommé Léchi ou mâchoire<sup>1</sup>. »

Un jour Samson s'en alla à Gaza, ville qui appartenait alors aux Philistins, et entra chez une femme qui recevait des étrangers. Aussitôt que les habitants eurent appris qu'il était dans leurs murs ils environnèrent la maison, placèrent toute la nuit des gardes à la porte de la ville, le tout dans le plus profond silence. « Demain matin, disaient-ils, nous le tuerons. » Mais Samson, ayant dormi jusqu'à minuit, se leva, saisit les battants de la porte de la ville et les deux poteaux, les enleva avec les barreaux et les serrures, les mit sur ses épaules et les porta jusqu'au sommet de la montagne qui est vers Hébron<sup>2</sup>.

Après cela il aima une femme qui habitait dans la vallée de Sorec, qui avait nom Dalila, et, suivant de graves auteurs, tels que saint Chrysostome, saint Éphrem, saint Prosper, il en fit son épouse. Les Philistins s'en aperçurent bientôt; leurs princes promirent à la

<sup>1</sup> Morison, *Voyage de Jérusalem*, p. 457. Niebuhr, etc.

— <sup>2</sup> Juges, 15, 1-6. — <sup>3</sup> Ovide, *Fast.*, l. 4. v. 681-712.

<sup>1</sup> Juges, 15, 7-19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 16, 1-3.



femme de lui donner chacun onze cents pièces d'argent si elle pouvait savoir d'où lui venait cette grande force et comment on pouvait le vaincre. Lorsqu'elle le lui demanda, il répondit que, si on le liait avec sept cordes faites de nerfs frais et pliants, il deviendrait faible comme les autres hommes. Aussitôt que les princes le surent ils apportèrent à Dalila ces liens, et l'épiaient en cachette pendant qu'elle en faisait l'essai et qu'elle lui cria ensuite : « Samson, voilà les Philistins sur toi ! » Mais il rompit les cordes comme un fil de lin se rompt à l'approche du feu. Une autre fois il dit qu'il fallait le lier avec des cordes toutes neuves, mais il les rompit comme les précédentes. La troisième fois il lui dit que, si on faisait un tissu des sept touffes de ses cheveux et qu'on les attachât avec un clou, il serait sans force. Elle l'essaya pendant qu'il dormait, lui cria de nouveau : « Samson, les Philistins sont sur toi ! » Mais, se levant tout d'un coup, il arracha le fer avec ses cheveux. Sans doute il n'avait point soupçonné jusqu'à là que les princes des Philistins l'épiassent réellement, et il regardait la parole de Dalila comme une espèce de jeu pour éprouver sa force. Elle redoubla ses caresses, ses reproches et ses instances : « Comment dites-vous que vous m'aimez puisque votre cœur n'est point avec moi ? Déjà trois fois vous m'avez trompée et vous n'avez pas voulu me dire d'où vous vient cette grande force. » Elle l'importunait, le tourmentait de ses paroles tous les jours, au point que son âme en fut lassée jusqu'à mourir. Alors il lui découvrit son cœur tout entier et dit : « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis nazaréen ou consacré à Dieu dès le sein de ma mère ; si l'on me rasait toute ma force m'abandonnerait, je serais faible comme tout autre homme. » Joyeuse de lui avoir arraché son secret, Dalila députa aux princes des Philistins, et, lorsqu'ils furent de nouveau en embuscade, elle fit dormir Samson sur ses genoux, lui coupa les sept tresses de sa tête, ensuite s'écria : « Samson, voilà les Philistins qui viennent fondre sur toi ! » Lui, s'éveillant, pensait qu'il allait faire comme auparavant et ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui. Mais les Philistins le prirent, lui crevè-

rent les yeux, le conduisirent à Gaza chargé de chaînes d'airain et le forcèrent de tourner la meule dans la prison <sup>1</sup>. C'était un travail pénible que faisaient les derniers des esclaves chez les Romains, avant l'invention des moulins à eau.

Mais déjà les cheveux de sa tête commençaient à revenir lorsque les princes des Philistins s'assemblèrent pour immoler des sacrifices solennels à leur dieu Dagon et pour faire des festins de réjouissances, disant : « Notre dieu nous a livré entre les mains Samson, notre ennemi. » Le peuple aussi, le voyant, louait son dieu et disait : « Notre dieu a livré entre nos mains notre ennemi, qui a ravagé notre pays et tué beaucoup des nôtres. » Pendant que leur cœur était dans la joie ils dirent : « Faisons venir Samson pour qu'il joue devant nous. » Et ils amenèrent Samson de la prison, et il jouait devant eux, et ils le placèrent entre deux colonnes. Alors Samson dit à l'enfant qui le conduisait : « Laisse-moi toucher les colonnes <sup>2</sup> qui soutiennent la maison afin que je m'appuie contre elles. » Or la maison était pleine d'hommes et de femmes, et là étaient tous les princes des Philistins ; il y avait sur la terrasse environ trois mille hommes et femmes qui regardaient jouer Samson. Alors Samson, invoquant l'Éternel, dit : « Adonaï Jéhova ! souvenez-vous de moi ; rendez-moi encore cette fois-ci ma première force, ô Dieu, afin que je me venge des Philistins pour mes deux yeux ! » Et il saisit les colonnes du milieu sur lesquelles était appuyée la maison, l'une de la main droite, l'autre de la gauche, et dit : « Meure mon âme avec les Philistins ! » puis ébranla les colonnes de toute sa force. Aussitôt la maison tomba sur les princes et sur tout le peuple qui était là, et il en tua un plus grand nombre en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie. Or ses frères descendirent en ce lieu, ainsi que toute la maison de son père, enlevèrent son corps et l'ensevelirent entre Saraa et Esthaol, dans le sépulcre de son père Manué <sup>3</sup>.

Samson, chef et sauveur de son peuple, pour en accabler les oppresseurs par un der-

<sup>1</sup> Juges, 16, 4-21. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 16, 22-31.

nier coup, se dévouant lui-même à la mort, fit une action non-seulement irréprochable, mais encore digne de louanges. Supposons le même cas de nos jours. Une nation est opprimée par l'étranger. Un héros de cette nation a commencé sa délivrance ; mais il est pris par trahison ; l'étranger lui crève les yeux, le charge de fers et le condamne au plus dur esclavage. Dans cet état il trouve le moyen d'envelopper dans une ruine commune tous les chefs et une partie notable des oppresseurs de sa patrie. Il y périra lui-même, oui ; mais la patrie sera sauvée par sa mort. Qui n'admirerait cet homme ? Aussi saint Paul est-il si loin de blâmer Samson qu'il le compte parmi les héros de la foi qu'il nous propose pour modèles <sup>1</sup>.

Ce que les Phéniciens, voisins de la Judée, racontent de leur Hercule, de sa force prodigieuse, de son grand courage, de son infortune par suite de son attachement à une femme, de sa mort volontaire, a été vraisemblablement emprunté à l'histoire de Samson. De Phénicie elle aura pu passer en Grèce, aussi bien que les lettres de l'alphabet.

Le temple des Philistins, soutenu par deux colonnes, n'étonnera point qui connaît un peu l'antiquité. On voit, dans Pline, un particulier de Rome, Caius Scribonius Curion, pour célébrer les funérailles de son père, construire deux théâtres immenses, tournant chacun sur un pivot unique. Le matin on représentait sur chacun des pièces de comédie ; alors ils étaient adossés pour empêcher que le bruit de l'un ne fût entendu de l'autre, et l'après-midi, quelques planches étant retirées, on faisait tourner subitement les deux théâtres, et leurs quatre extrémités réunies formaient un amphithéâtre où se donnaient des combats de gladiateurs, Curion faisant ainsi mouvoir tout à la fois et la scène, et les magistrats, et le peuple romain. « Une ville abîmée dans un gouffre de la terre entr'ouverte, ajoute l'historien, remplit l'univers de deuil et d'effroi ; et voilà tout le peuple romain renfermé pour ainsi dire en deux vaisseaux, et qui, soutenu par deux pivots seulement, regarde, tranquille spectateur, le

combat qu'il livre lui-même, en danger de périr au premier effort qui dérangera quelques pièces de ces vastes machines <sup>1</sup>. » Un voyageur moderne, très-instruit, a trouvé en Barbarie des constructions du même genre <sup>2</sup>. Or est-il étrange que la Palestine ait eu, du temps de Samson, des édifices semblables à ceux qu'on trouve encore sur la côte d'Afrique, côte qui a été peuplée par des colonies sorties de la Palestine, dans des temps voisins de ceux de Samson ?

L'Écriture dit que Samson jugea Israël pendant vingt ans, mais elle remarque que ce fut dans les jours des Philistins <sup>3</sup>, c'est-à-dire au temps que les Philistins opprimaient les Israélites, oppression qui dura quarante ans et dont Israël ne fut délivré que sous Samuël. Samson commença cette délivrance, selon qu'il avait été prédit de lui ; Samuël l'acheva de telle sorte que les Philistins ne revinrent plus sur les terres d'Israël, mais qu'ils lui rendirent, au contraire, toutes les villes qu'ils avaient prises <sup>4</sup>. De cette manière la judicature d'Héli, dont il va être parlé, ayant fini avant la fin de ces quarante ans, aura concouru avec celle de Samson à l'occident et avec celles d'Abdon, d'Aïalon, d'Abesan, et peut-être même de Jephthé, à l'orient. C'est, il nous semble, le moyen le plus naturel de concilier la chronologie de l'Écriture. Elle compte quatre cent quatre-vingts ans depuis la sortie de l'Égypte jusqu'à la fondation du temple, sous Salomon <sup>5</sup>. Jephthé nous apprend que, lors de l'irruption des Ammonites, il y avait trois cents ans que les enfants d'Israël étaient en paisible possession du pays des Amorrhéens <sup>6</sup>. Comme ils en avaient fait la conquête en la dernière année de leur voyage au désert, cette irruption eut donc lieu trois cent quarante ans après la sortie d'Égypte. Restent encore cent quarante ans jusqu'à la fondation du temple. Cette fondation eut lieu la quatrième année du règne de Salomon <sup>7</sup>. Avant lui David avait régné quarante ans <sup>8</sup> ; autant Saül avant David <sup>9</sup>. Supposez que Sa-

<sup>1</sup> Pline, l. 36, c. 15. — <sup>2</sup> Shaw, *Voyage du Levant. Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 61. — <sup>3</sup> Judges, 15, 20. — <sup>4</sup> 1 Rois, 7, 13 et 14. — <sup>5</sup> 3 Rois, 6, 1. — <sup>6</sup> Judges, 11, 26. — <sup>7</sup> 3 Rois, 6, 1. — <sup>8</sup> *Ibid.*, 11, 11. — <sup>9</sup> Act., 13, 21.

<sup>1</sup> Hébr., 11, 32.



mûel en ait gouverné seize, on aura en tout un siècle. Restent alors les quarante ans de servitude sous les Philistins à l'occident, et qui remontent tout juste à l'irruption des Ammonites à l'orient. Dans cette période auront eu lieu les judicatures parallèles de Jephthé et de ses successeurs au delà du Jourdain, de Samson et d'Héli en deçà. Qu'il y ait eu à la fois plusieurs juges, cela ne doit pas étonner. On convient que chaque juge ne gouvernait pas tout le peuple; l'un pouvait donc en gouverner une partie et l'autre une autre. D'ailleurs la juridiction de cette sorte de magistrats était facultative; y recourait qui voulait. Pour ce qui est en particulier de la judicature de Samson, il paraît qu'elle se réduisait à battre en ruine la domination des Philistins par des exploits individuels. Héli aura fait pendant ce temps les fonctions de juge proprement dites.

Dans ce temps vivait un homme de la tribu de Lévi, de la famille de Caath, dont la demeure était sur la montagne d'Éphraïm. Il s'appelait Elcana. Il avait deux femmes; Anne était stérile, Phénenna lui donnait des enfants. La première avait encore la douleur de se voir outragée à ce sujet par l'autre. Elcana, qui l'aimait, cherchait à la consoler : « Est-ce que je ne vaudrais pas mieux pour vous que dix enfants ? » Mais elle continuait de s'affliger. A l'époque des solennités Elcana se rendait à Silo, où était l'arche d'alliance, pour adorer et offrir des sacrifices. Ses femmes avaient coutume de l'accompagner. Un jour qu'Anne était avec lui à Silo, le grand-prêtre Héli, qui était assis sur un trône à l'entrée du tabernacle, observa comment elle remuait les lèvres pendant longtemps sans faire entendre aucune parole. Dans la persuasion qu'elle était ivre il lui fit des reproches; mais elle avait prié avec ferveur et avec larmes, et fait vœu à l'Éternel que, s'il avait pitié d'elle et lui donnait un fils, elle le lui consacrerait, et que jamais le rasoir ne passerait sur sa tête. Elle répondit donc au pontife : « Non, mon seigneur, je ne suis qu'une femme très-malheureuse; je n'ai bu ni vin ni liqueur enivrante, mais j'ai répandu mon âme en la présence de l'Éternel. Ne prenez point votre servante pour une fille de

Bélial, car il n'y a que l'excès de ma douleur et de mon affliction qui m'ait fait parler jusqu'à présent. » Le vieux pontife (il avait alors près de quatre-vingt-dix ans) la congédia avec une noble dignité et la consola par ces paroles : « Allez en paix, et que le Dieu d'Israël vous accorde la demande que vous lui avez faite. » Elle s'en retourna pleine de confiance. Quelque temps après elle conçut, enfanta un fils et l'appela Samuël, c'est-à-dire obtenu de Dieu. Lorsque l'enfant fut sevré elle accompagna de nouveau son mari à Silo. Les heureux parents offrirent des sacrifices et présentèrent le jeune enfant au grand-prêtre, à qui Anne dit : « De grâce, seigneur, vive votre âme ! c'est moi cette femme que vous avez vue ici devant vous prier l'Éternel ; je l'ai prié pour cet enfant, et l'Éternel a exaucé ma demande. Maintenant donc je le rends à l'Éternel afin qu'il soit à lui tant qu'il vivra. » Héli bénit Elcana et son épouse et dit : « Que Jéhova vous donne de cette femme d'autres enfants pour le gage que vous avez confié à Jéhova<sup>1</sup>. »

Anne, qui autrefois avait là même répandu l'amertume de son âme, éclate maintenant en actions de grâces et en paroles prophétiques.

« Mon cœur a tressailli en Jéhova ! En Jéhova s'est élevée ma gloire<sup>2</sup> ! Ma bouche s'est ouverte sur mes ennemis, parce que j'ai été réjouie dans ton salut !

« Nul n'est saint comme Jéhova, car nul n'est que toi ! Point de roc comme notre Dieu.

<sup>1</sup> 1 Rois, 1, 1-28. En hébreu le premier livre de Samuël. — <sup>2</sup> En hébreu *carni*, ma corne. Chez les anciens des cornes étaient le symbole de la puissance et de la majesté. Ainsi l'on voit des médailles où les rois sont représentés avec des cornes (a). Au dire d'Ovide et de Valère Maxime, un préteur romain qui venait de remporter une brillante victoire s'étant trouvé tout d'un coup la face cornue, on y vit aussitôt une marque de royauté, et le préteur se condamna à l'exil pour ne pas exposer la liberté de sa patrie (b). Horace, à peu près dans le même sens, dit à son amphore qu'elle donne des cornes au pauvre, c'est-à-dire de la force, du courage, de la confiance (c). Il ne faut donc pas s'étonner lorsque, dans l'Écriture, ce mot a une signification analogue. On se rappelle que Moïse, au sortir de son entretien avec Dieu sur la montagne, avait la face cornue, c'est-à-dire rayonnante de majesté.

(a) Spanheim, *de Usu Numismat.*, dissert. 7. — (b) Ovide, *Métam.*, l. 13, 565-621. Val. Max., 5, 6. — (c) *Od.*, l. 3, ode 21.

« Cessez vos paroles d'orgueil et d'insolence ! Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche ! car Jéhova est le Dieu des sciences ; c'est lui qui pèse les œuvres.

« L'arc des puissants a été brisé, et les faibles ont été revêtus de force.

« Les rassasiés d'autrefois se sont loués pour avoir du pain, et ceux qui étaient affamés ont cessé de l'être.

« Celle qui était stérile a enfanté beaucoup, et celle qui avait de nombreux enfants a défailli.

« Jéhova met à mort et vivifie ; il conduit aux enfers et il en ramène.

« Jéhova fait le pauvre et le riche ; il abaisse et relève.

« Il suscite de la poussière le petit <sup>1</sup>, il élève du fumier l'indigent, pour les faire asseoir avec les princes et leur donner en héritage un trône de gloire.

« Car à Jéhova sont les pôles de la terre ; sur eux il a posé le globe.

« Il gardera les pieds de ses saints ; les impies resteront muets dans les ténèbres, car nul ne se soutiendra par sa propre force.

« Jéhova !... Ses ennemis seront brisés ; du haut des cieux il tonnera sur leurs têtes. Jéhova jugera les confins de la terre ; il donnera la force à son roi ; il rehaussera la gloire de son Messie <sup>2</sup>. »

Ce sublime cantique a une grande ressemblance avec le cantique de la Mère du Sauveur. Cette femme stérile, mais qui enfante beaucoup, et cette autre à plusieurs enfants, qui vient à défailir, réparaitront plus d'une fois dans les Prophètes et dans les Apôtres. C'est la gentilité, longtemps stérile, qui enfantera plus d'élus à Dieu que la synagogue, longtemps seule féconde. Anne, dont le nom signifie *pleine de grâce*, a désigné la première, sous le nom de Messie, Christ, Oint, le Fils de la Vierge pleine de grâce ; car que ce Christ ici soit le Messie, c'est ce qu'avouent tous les anciens docteurs de la synagogue <sup>3</sup>.

Elcana et Anne revinrent dans leur maison ; mais l'enfant resta à Silo, où il servait

à l'Éternel, sous les yeux du grand-prêtre, vêtu d'un éphod de lin. L'Éternel bénit Anne, et elle enfanta encore trois fils et deux filles ; mais Samuel, à qui elle apportait une petite tunique aux jours de fête, se fortifiait et croissait, aimé de Dieu et des hommes <sup>1</sup>.

Les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéas, étaient des enfants de Bélial et ne connaissaient point Jéhova. Ils abusaient des femmes qui vivaient en retraite à la porte du tabernacle ; ils éloignaient, par leur avarice insolente, les Israélites du culte divin et des sacrifices. Informé de leurs désordres, Héli, qui était très-vieux, se contenta de leur faire une réprimande, sans user de son autorité, ainsi qu'il le devait pour l'honneur de Dieu, et comme père, et comme grand-prêtre, et comme juge : « Pourquoi faites-vous de pareilles choses, des choses abominables, ainsi que je l'apprends de tout le peuple ? Cessez, mes enfants ; car il n'est pas bien qu'on dise de vous, ce que j'entends, que vous faites transgresser la loi par le peuple de l'Éternel. Lorsqu'un homme offense un homme on peut demander à Dieu le pardon du coupable ; mais si l'homme offense directement l'Éternel lui-même, quel médiateur intercédéra pour lui ? » Mais ils n'entendirent pas la voix de leur père, parce que l'Éternel voulait les punir de mort. Alors vint un homme de Dieu auprès d'Héli, qui lui rappela comment l'Éternel s'était révélé à la maison de son père quand Israël demeurait encore en Égypte, comment il avait choisi la tribu de Lévi pour son service et la famille d'Aaron pour son sacerdoce. « Et voilà que vous honorez vos enfants plus que moi ! Aussi voici ce que dit l'Éternel : J'honorerai qui m'honore, mais ceux qui me méprisent seront couverts d'ignominie. « Le prophète ajouta les malheurs dont l'Éternel le menaçait, lui et sa postérité, et en donna pour preuve que ses deux fils mourraient le même jour. « Et je me susciterai, conclut-il, un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon âme, et je lui bâtirai une maison stable, et il marchera devant mon Christ tous les jours <sup>2</sup>.

Or en ce temps la parole de Jéhova était

<sup>1</sup> *Dal*, en hébreu. — <sup>2</sup> 1 Rois, 2, 1-10. — <sup>3</sup> Jonathan Ben-Uziel, le Medrasch-Rabba, sur les Lamentations. Le Medrasch-Tehilim, sur le Psaume 75. R. Samuël Laniado, etc.

<sup>1</sup> 1 Rois, 2, 11 et 12-18 et 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 12-36.



rare, c'est-à-dire il y avait peu de prophètes et point de vision manifeste. Un jour qu'Héli, dont les yeux s'obscurcissaient par la vieillesse, était sur son lit, il arriva que le jeune Samuël, qui couchait à peu de distance et non loin de l'arche, s'entendit appeler par son nom, au commencement de la nuit et avant que la lampe fût éteinte dans le tabernacle. Persuadé que c'était le grand-prêtre il répondit : « Me voici, » courut à lui, et répéta : « Me voici, car vous m'avez appelé. » L'autre assura que non et lui dit de retourner dormir. Samuël obéit, fut appelé une seconde fois, alla de nouveau au grand-prêtre et fut renvoyé comme la première. Or Samuël ne connaissait point encore Jéhova, sa parole ne lui avait pas encore été révélée; c'est-à-dire l'Éternel ne s'était point encore fait connaître à lui dans des visions prophétiques. La même chose ayant eu lieu une troisième fois, Héli connut que l'Éternel appelait l'enfant et dit à Samuël : « Va et dors, et s'il t'appelle encore une fois, tu diras : « O Jéhova, parlez, car votre serviteur écoute. » Samuël donc s'en alla et dormit. Et Jéhova vint, et s'arrêta près de Samuël, et l'appela comme il avait fait les autres fois : « Samuël, Samuël ! » Et Samuël dit : « Parlez, ô Jéhova, car votre serviteur écoute. » Et Jéhova dit à Samuël : « Voilà que je vais faire entendre une parole en Israël, et les deux oreilles en retentiront à quiconque l'ouïra. En ce jour-là je susciterai contre Héli tout ce que j'ai dit sur sa maison; je commencerai et j'achèverai; car je lui ai prédit que je jugerais sa maison à jamais, à cause de son iniquité, parce qu'il a connu que ses fils agissaient indignement et ne les a pas corrigés. C'est pourquoi j'ai juré sur la maison d'Héli que son iniquité ne sera jamais expiée par des oblations ni par des présents. » Or Samuël demeura au lit jusqu'au matin et ouvrit la porte de la maison de l'Éternel. Il craignait de déclarer la vision à Héli. Mais celui-ci l'appela : « Mon fils Samuël ! » Il répondit : « Me voici. » Héli, l'interrogeant : « Quelle est la parole qu'il t'a dite ? Ne me la cache point, je te prie. Que Dieu te fasse ceci et y ajoute cela si tu me caches rien de la parole qui t'a été dite. » Samuël lui déclara donc tout et ne lui céla

rien. Il répondit : « Il est l'Éternel ! Qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux <sup>1</sup>. »

Ces paroles respirent une touchante résignation; mais Dieu lui demandait autre chose, de réprimer avec fermeté les désordres de ses deux fils. Puisqu'il était l'Éternel, le souverain Maître, il fallait lui obéir en cela d'abord et faire cesser les scandales qui déshonoraient son culte. Sa faiblesse à cet égard, inexcusable dans un père, dans un premier magistrat, dans un grand-prêtre, acheva d'attirer sur lui les châtiments dont il était menacé depuis longtemps.

Quant à Samuël il devint grand; l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles, mais elles eurent toutes leur accomplissement. Et tout Israël connut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, que Samuël avait été accrédité prophète de Jéhova. L'Éternel continua de lui apparaître dans Silo; car c'est là que, par sa parole, il se découvrit à lui. Tout ce que Samuël disait au peuple s'accomplissait <sup>2</sup>.

Il y avait guerre entre Israël et les Philistins. Israël fut défait et perdit dans un combat environ quatre mille hommes. Les anciens résolurent alors de faire venir de Silo l'arche de Jéhova, afin d'être sauvés par elle. Le peuple envoya donc à Silo, et ils apportèrent de là l'arche de l'alliance de Jéhova-Sabaoth, assis sur les chérubins. Et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéas, étaient avec l'arche de l'alliance de Dieu. Et quand l'arche de l'alliance de Jéhova fut vuee dans le camp, tout Israël poussa de grandes acclamations et la terre en retentit. Les Philistins les ouïrent et se demandèrent : « Quelle est cette clameur dans le camp des Hébreux ? » Ayant appris que l'arche de Jéhova y était arrivée, ils s'écrièrent saisis de crainte : « Élohim est arrivé dans le camp. Malheur à nous ! car il n'en était pas ainsi hier ni avant-hier. Malheur à nous ! Qui nous sauvera de la main de ces Élohim puissants ? Ce sont ces Élohim qui ont frappé l'Égypte de toutes les plaies au désert <sup>3</sup>. »

On voit que les Philistins n'avaient pas oublié ce que l'Éternel avait fait à l'Égypte;

<sup>1</sup> 1 Rois, 3, 1-18. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 3, 19-21. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 4, 1-9.

ils craignaient quelque chose de pareil. Ils parlent de lui tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Ce leur était d'autant plus facile que le mot Élohim, dont ils se servaient et que nous avons retenu pour cela, signifie également et un dieu et plusieurs. Sans doute l'idée du grand nombre n'était pas fort nette. Il est possible cependant, comme le pensent quelques docteurs de la synagogue, qu'il y eût parmi eux quelques individus qui avaient une connaissance plus exacte du Dieu d'Israël et qui révéraient l'arche de son alliance<sup>1</sup>.

Les Philistins s'encouragèrent néanmoins à une défense vigoureuse pour ne pas tomber sous le joug d'un peuple qui avait été sous le leur. Une seconde bataille se livra; l'issue en fut encore plus désastreuse pour Israël; l'armée, après avoir perdu trente mille hommes, fut dispersée; les deux fils d'Héli perdirent la vie, et, ce qu'il y eut de plus terrible dans le jugement de Dieu, l'arche d'alliance fut prise par les ennemis.

Un Benjamite accourut de l'armée à Silo, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière. Il trouva le grand-prêtre assis sur son trône, les yeux fixés sur le chemin; car son cœur tremblait à cause de l'arche de Dieu. A mesure qu'il avance le bruit de la défaite se répand, des cris et des pleurs s'élèvent; le pontife, affaîssi sous le poids de quatre-vingt-dix-huit ans et ne voyant plus de vieillesse, entend le tumulte, en demande la cause. Le Benjamite lui répond : « Je suis venu de la bataille, et, aujourd'hui même, je me suis enfui de l'armée. » Héli lui dit : « Qu'est-il arrivé, ô mon fils ? — Israël s'est enfui devant les Philistins, reprend le messager, une grande ruine est sur le peuple; de plus vos deux fils sont morts, Ophni et Phinéas, et l'arche de Dieu est prise. » Quand il eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de son siège à la renversé près de la porte, et, s'étant brisé la tête, il mourut; car il était vieux et appesanti par l'âge. Il avait jugé Israël quarante ans.

Sa belle-fille, femme de Phinéas, qui était enceinte, ayant ouï la nouvelle que l'arche de Dieu était prise, que son beau-père était mort, ainsi que son mari, fut saisie des dou-

leurs, se baissa et enfanta. Et pendant qu'elle se mourait les femmes qui se tenaient auprès d'elle lui dirent : « Ne crains point, car tu as enfanté un fils. » Mais elle ne leur répondit rien et n'y fit pas même attention. Elle appela l'enfant Jéhabod, ou *non-gloire*, disant : « Elle n'est plus, la gloire d'Israël, » à cause que l'arche de Dieu était prise et que son beau-père et son mari étaient morts. Elle répéta encore une fois en mourant : « Elle n'y est plus, la gloire d'Israël, parce que l'arche de Dieu est prise<sup>1</sup> ! »

Ainsi mourut cette vraie Israélite; ainsi mourut son beau-père, le grand-prêtre et juge Héli, que l'Écriture nous peint en peu de traits, mais en traits qu'elle seule sait peindre. Dignité pleine de douceur, zèle sincère pour la gloire de Dieu reluisent dans ses paroles et dans ses actions. Il surmonta sa naturelle et trop molle débilité quand il réprimanda Anne, qu'après l'avoir considérée longtemps il crut coupable d'intempérance. Mais quand il sut qu'elle n'avait fait que répandre son cœur affligé devant Dieu, avec quelle tendresse pontificale il la console : « Allez en paix; le Dieu d'Israël vous accordera la demande que vous lui avez faite. » On aime à le voir bénissant la mère et son époux : « Que l'Éternel vous donne d'autres enfants pour le gage que vous avez confié à l'Éternel ! » Il paraît avoir affectionné Samuel comme un fils. Qui n'admirerait l'humble résignation avec laquelle il reçoit la terrible annonce que Dieu lui fait par ce jeune enfant : « Il est le maître; qu'il soit fait comme il lui plaît ! » Pourquoi son amour envers ses fils n'a-t-il pas été plus ferme et plus sage ? Par rapport à eux sa douceur, ailleurs si aimable, dégénéra en coupable connivence, et il devint complice des scandales que ces malheureux donnaient au peuple. A la vérité il leur reprocha leurs désordres, mais il ne les punit point. Sa touchante réprimande, qui ne toucha que lui, fut perdue pour eux, et, par suite de sa faiblesse, perdue fut pour lui-même la menaçante admonition de Dieu par son prophète et l'annonce du jugement plus proche par le saint enfant. Il

<sup>1</sup> Lyran., in hunc locum.

<sup>1</sup> 1 Rois, 4, 10-22.



paraît que ce fut contre sa volonté que ses fils emmenèrent de Silo l'arche de l'Éternel. Il ne l'empêcha point ; c'est pourquoi il était inquiet. Le vieillard aveugle était donc assis, le visage tourné vers le chemin, pour écouter les pas du voyageur qui pourrait lui donner des nouvelles de l'arche de Jéhova, assis entre les chérubins. Le tumulte du peuple se lamentant ne lui fit point perdre son calme. « Qu'est-il arrivé, mon fils ? » demande-t-il au messager. Il apprend la défaite d'Israël ; il apprend la mort de ses deux fils ; mais, quand il apprend de l'arche de Jéhova qu'elle est entre les mains des ennemis, son cœur se brise avant qu'il se brise la tête. Il tombe et meurt.

Sans doute on ne peut justifier ce vieillard puisque l'Écriture lui fait de si sévères reproches ; mais qui voudrait le condamner sans pitié ? Qui voudrait soutenir que ce châtiment si terrible dont Dieu le frappa dans le temps ne l'a point sauvé pour l'éternité ?

Les pères et mères peuvent toujours apprendre de son exemple avec quelle bonté sévère ils doivent élever leurs enfants et avec quelle rigueur Dieu punira leur négligence sur ce point, fussent-ils irréprochables d'ailleurs.

Joyeux de leur grande victoire et fiers de posséder l'arche sainte dont l'arrivée au camp d'Israël les avait effrayés naguère, les Philistins l'emmenèrent triomphants à Azot, dans le temple de leur dieu Dagon. Suivant toutes les apparences cette idole représentait par le haut une figure humaine et se terminait par la queue d'un poisson. Diodore de Sicile nous apprend que, dans une des plus fameuses villes des Philistins, Ascalon, on adorait une divinité, femme par la tête et poisson par le reste du corps <sup>1</sup>. Le nom même de Dagon, que lui donne l'Écriture et qui veut dire poisson en hébreu, le fait assez entendre. Quoi qu'il en soit, les habitants de la ville, s'étant levés dès le point du jour, trouvèrent l'idole renversée par terre devant l'arche de Jéhova. Ils la remirent en place. Le lendemain elle était non-seulement renversée, mais encore brisée ; le tronc gisait par terre devant l'arche ; la tête et les mains,

au contraire, se trouvaient jetées sur le seuil du temple. De là l'usage que les prêtres et les autres Philistins, quand ils entraient dans le temple de Dagon, ne posaient point le pied sur le seuil de la porte <sup>1</sup>. Peut-être même que cette coutume passa de Syrie à Rome, où l'on voit, du temps d'Auguste, que l'on tenait pour sacré le seuil des temples.

Au même temps les habitants de la ville et du pays d'alentour furent frappés de maladies humiliantes et douloureuses ; de plus une multitude innombrable de rats inondèrent les campagnes. Se voyant en proie à la confusion et à la mort, ceux d'Azot s'écrièrent : « Que l'arche du Dieu d'Israël ne demeure pas parmi nous parce que sa main s'est appesantie sur nous et sur notre dieu Dagon ! » Les princes des Philistins, s'étant consultés, la firent transporter à Geth ; mais les mêmes fléaux y accablèrent le peuple ; tous les habitants étaient frappés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et leurs entrailles sortaient de leurs corps et se pourrissaient. Lorsque de là on conduisit l'arche à Accaron les habitants commencèrent à crier : « Ils nous ont amené l'arche du Dieu d'Israël afin qu'elle nous tue, nous et notre peuple. Ramenez-la au lieu où elle était. » En effet l'épouvante et la mort se répandirent aussitôt dans la ville entière ; la main de Dieu s'y appesantissait de telle sorte que le cri de toute la ville monta jusqu'au Ciel <sup>2</sup>.

L'arche de l'Éternel ayant ainsi parcouru et frappé tous les pays pendant sept mois, les satrapes des Philistins convoquèrent leurs devins et leurs prêtres et leur dirent : « Que ferons-nous à l'arche de Jéhova ? Dites-nous comment la renvoyer au lieu où elle était. » Ceux-ci leur recommandèrent de ne pas la renvoyer vide, mais de l'accompagner d'une offrande pour le péché, savoir des figures d'or représentant les unes la maladie dont ils avaient été affligés, les autres le fléau qui avait ravagé leurs campagnes ; le tout au nombre de cinq, suivant les cinq principautés des Philistins. « Quand vous rendrez ainsi gloire au Dieu d'Israël, peut-être qu'il retirera sa main de vous, et de vos dieux, et de

<sup>1</sup> Diod., l. 2.

<sup>2</sup> 1 Rois, 5, 1-5. — <sup>2</sup> Ibid., 5, 6-12.

votre terre. Pourquoi endureissez-vous votre cœur comme les Égyptiens et comme Pharaon ? Ne fut-ce point quand ce Dieu les eut accablés comme en se jouant qu'ils laissèrent partir les enfants d'Israël et que ceux-ci s'en allèrent <sup>1</sup> ? »

Ainsi que déjà nous l'avons fait observer, l'on voit que, du temps d'Héli et de Samuël, les nations connaissaient encore bien la puissance souveraine du Dieu d'Israël et les plaies terribles dont il avait frappé l'Égypte. Celles dont il affligeait alors les Philistins, peuple navigateur et commerçant, durent augmenter encore et la connaissance et la terreur de son nom. Il était facile de reconnaître, avec les prêtres de la Palestine, que Jéhova était au-dessus des dieux de la Syrie, au-dessus des dieux de l'Égypte, et, par suite, au-dessus des dieux importés de là en Grèce ; il était facile de reconnaître, en un mot, qu'il est le Dieu des dieux, comme lui-même il s'appelle. Toutefois ces mêmes prêtres ne concluront pas : « Ce Dieu si puissant, qu'il écrase comme en se jouant et nos dieux et nous, comme il a fait jadis de l'Égypte et de ses dieux, il faut l'adorer comme lui-même il le demande et laisser là notre impuissante idole avec sa tête et ses bras mutilés. » Mais non, cette idole tellement absurde que, pour peindre l'idéal du ridicule, le poète n'a rien trouvé de mieux : « Visage d'une belle femme se terminant par la queue dégoûtante d'un sale poisson <sup>2</sup> ; » ce Dagon informe, renversé par terre, mis en pièces et jeté sur le seuil comme une immondice, ils le ramasseront, ils le raccommoieront, ils le raffermiront en sa place avec des chevilles et des clous. Pour le Dieu vivant, qui leur a fait sentir si efficacement ce qu'il est, ils ne penseront qu'à renvoyer honorablement son arche, pour ne point périr tout à fait. Comme eux tous les Philistins reconnaissent la puissance souveraine du Dieu d'Israël ; comme eux ils croient et tremblent ; comme eux ils s'arrêtent à la peur. Il est à croire cependant que, si la masse du peuple en reste là, plus d'un

individu fit mieux. En effet nous verrons un corps de six cents Philistins, de Geth, venir au service de David, et leur chef lui dire, à la révolte d'Absalon : « Vive Jéhova ! et vive le roi mon seigneur ! Partout où sera mon seigneur le roi là sera ton serviteur <sup>1</sup>. » Toujours est-il que Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, même au milieu des nations infidèles. Au moment où les Philistins triomphent de son peuple, c'est alors qu'il triomphe d'eux et qu'il les force à lui rendre tous publiquement hommage.

Les prêtres et les devins conclurent qu'il fallait placer l'arche sur un char neuf, y atteler deux vaches qui nourrissaient leur veau et qui n'avaient jamais porté le joug, enfermer leurs veaux dans l'étable, et puis les laisser aller sans les conduire. Il était visible que, sans un instinct particulier, ces vaches ne s'éloigneraient pas du lieu où étaient renfermés leurs petits. Ils ajoutèrent encore de prendre garde si l'arche monterait par le chemin de Bethsamès, ville d'Israël. « Dans ce cas il sera manifeste que c'est Lui qui nous a fait un mal si terrible. Que si elle n'y va pas, nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que cela nous est arrivé par hasard. » Ce conseil fut suivi. Les vaches s'en allèrent tout droit vers Bethsamès, et s'avancèrent en mugissant, sans se détourner ni à droite ni à gauche. Selon plusieurs il y avait d'Accaron à cette ville environ sept lieues. Les princes des Philistins les suivirent jusqu'aux terres de Bethsamès, en la tribu de Juda <sup>2</sup>.

Les Bethsamites moissonnaient les blés dans une vallée quand, à leur grande joie, ils aperçurent l'arche de l'Éternel. Le char qui la portait vint dans les champs de Josué, de Bethsamès, où les vaches s'arrêtèrent. Bethsamès étant une ville sacerdotale, les lévites qui s'y trouvaient déposèrent l'arche sur une grande pierre qui était dans le champ ; les autres coupèrent le bois du char, mirent les vaches dessus et les offrirent en holocauste à l'Éternel, ainsi que d'autres victimes. Cependant la loi défendait sous peine de mort, même aux lévites, de regar-

<sup>1</sup> 1 Rois, 6, 1-6.

<sup>2</sup> « ..... Ut turpiter atrum  
Desinat in piscem mulier formosa superne.  
Spectatum admissi risum teneatis amici. »  
Horace, de Arte poetica.

<sup>1</sup> 2 Rois, 15, 21. — <sup>2</sup> 1 Rois, 6, 7-12



der à nu l'arche de Jéhova<sup>1</sup>. Or, dans la multitude innombrable qui dut naturellement accourir de toutes parts, plusieurs, oubliant ces ordonnances si expresses, non-seulement regardèrent l'arche avec une curiosité indiscrete au dehors, mais, suivant la force de l'hébreu, portèrent la hardiesse jusqu'à regarder dedans. Pour leur rappeler la crainte et le respect dû à son sanctuaire Dieu en frappa un grand nombre. La plupart des interprètes, et les plus habiles, à la suite de saint Jérôme et de l'historien Josèphe<sup>2</sup>, entendent soixante-dix hommes sur cinquante mille, ou qui, par leur considération, équivalaient à cinquante mille du vulgaire. Le peuple de Bethsamès pleura de ce que l'Éternel l'avait frappé d'une si grande plaie, et il se dit : « Qui pourra subsister en la présence de Jéhova, de ce Dieu si saint ? et chez qui montera-t-il en s'éloignant de cette contrée ? » Et il envoya des messagers aux habitants de Cariathiarim, ville également de la tribu de Juda, pour leur dire : « Les Philistins ont ramené l'arche de Jéhova ; descendez et emmenez-la chez vous. » Les hommes de Cariathiarim, étant venus, emmenèrent chez eux l'arche de l'Éternel et la mirent en la maison d'Abinadab, située dans le lieu le plus élevé de la ville, appelé, à cause de sa hauteur, Gabaa, et ils consacrèrent son fils Éléazar pour garder ce sanctuaire<sup>3</sup>. Au dire de Josèphe Abinadab était de la tribu de Lévi<sup>4</sup>.

Depuis que l'arche était arrivée à Cariathiarim il s'écoula vingt ans, pendant lesquels toute la maison d'Israël s'attacha sincèrement à Dieu. Cette grande défaite avait produit des fruits de pénitence, et, sur l'exhortation de Samuël, qui était alors juge, ils avaient rejeté les idoles et ne servaient plus que Jéhova. D'après l'ordre de Samuël tout Israël s'assembla à Masphath ; là il pria pour le peuple, qui s'excita au regret de ses fautes, les confessa devant l'Éternel, et, pour les expier, célébra un jour de jeûne.

Les Philistins, ayant appris que, sur l'ordre de Samuël, les enfants d'Israël s'étaient rassemblés à Masphath, probablement en armes,

marchèrent contre eux. Ceux-ci tremblèrent et dirent à Samuël : « Ne cessez point de crier pour nous vers Jéhova, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. » Samuël prit un agneau encore à la mamelle, l'offrit tout entier en holocauste, implora l'Éternel pour son peuple, et l'Éternel l'exauça. Samuël n'avait point encore achevé son sacrifice que les Philistins, ayant les Tyriens pour auxiliaires<sup>1</sup>, commencèrent le combat contre Israël ; mais Jéhova tonna avec un bruit terrible sur les Philistins, les frappa de terreur, et ils tombèrent à l'aspect d'Israël. Les guerriers sortis de Masphath les poursuivirent et les frappèrent jusqu'à Bethchar. Et Samuël prit une pierre qu'il plaça entre Masphath et Sen, et il appela ce lieu Abenezzer, la pierre de secours, disant : « L'Éternel nous a secourus jusque-là. » C'était l'endroit même où l'arche avait été prise autrefois<sup>2</sup>. Ainsi furent humiliés les Philistins ; ils n'osèrent plus approcher de la frontière d'Israël ; car, durant tous les jours de Samuël, la main de Jéhova fut sur eux. Israël regagna les villes que les Philistins avaient prises, depuis Accaron jusqu'à Geth, avec leurs territoires. Il y avait également paix entre le peuple de Dieu et les Amorrhéens<sup>3</sup>.

Samuël allait tous les ans à Béthel, à Galgal et à Masphath, y rendait la justice aux enfants d'Israël, puis revenait à Ramatha, où était sa maison, et où pareillement il rendait la justice au peuple. Il y bâtit un autel à Jéhova<sup>4</sup>, sans doute d'après son ordre ; car, en général, il n'était pas permis d'offrir des sacrifices ailleurs que devant le sanctuaire.

Cependant Samuël vieillissait, peut-être plus encore sous le poids des affaires que sous celui des années. Il établit alors ses deux fils, Joël et Abia, pour rendre la justice à Bersabée, au midi, tandis que lui continuait à l'autre extrémité du pays ; mais ils ne marchèrent point dans la voie de leur père ; se laissant aller à l'avarice, ils recevaient des présents et pervertissaient le droit<sup>5</sup>. C'est la première fois et la seule que l'Écriture parle de cette iniquité sous le gouvernement des juges ; ce qui montre avec quelle

Nombr., 4, 15-20. — <sup>2</sup> Lyr. Estius. Ménoch. Tirin. — <sup>3</sup> 1 Rois, 6, 13-21 ; 7, 1. — <sup>4</sup> Josèphe, *Antiq.*, 1, 6, c. 2.

<sup>1</sup> Eccl., 46, 21. — <sup>2</sup> 1 Rois, 5, 1. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 7, 2-14. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 7, 15-17. — <sup>5</sup> *Ibid.*, 8, 1-3.

exactitude la justice avait été rendue jusque-là.

Alors tous les anciens d'Israël s'assemblèrent à Ramatha, auprès de Samuël, lui représentèrent son grand âge ainsi que la conduite de ses deux fils, et le prièrent d'établir sur eux un roi pour les gouverner à la manière de toutes les nations. Ces paroles déplurent à Samuël ; toutefois, avant de répondre, il s'adressa au Roi véritable, il consulta l'Éternel, qui, jusqu'alors, avait régné seul sur la postérité de Jacob. Et Jéhova lui dit : « Écoute la voix de ce peuple en tout ce qu'il te dira ; car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi, pour que je ne règne plus sur eux. C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis le jour que je les ai retirés de l'Égypte jusqu'aujourd'hui. Comme ils m'ont abandonné pour servir les dieux étrangers ils t'abandonnent aussi toi-même. Écoute donc à présent leur demande ; mais, auparavant, représente-leur avec assurance quel sera le gouvernement du roi qui régnera sur eux <sup>1</sup>. »

Saint Grégoire le Grand dit à ce sujet : « Les enfants d'Israël demandèrent un roi contrairement à la volonté du Seigneur ; mais la royauté fut ensuite cause que le peuple, qui avait rejeté Dieu, servit les idoles, adora les simulacres <sup>2</sup>. »

Samuël exécuta les ordres de l'Éternel. « Voici, dit-il, quel sera le gouvernement du roi qui régnera sur vous : il prendra vos fils pour conduire ses chars et pour en faire des cavaliers qui marcheront devant lui ; il en fera des tribuns et des centurions pour son armée, des laboureurs pour cultiver ses champs, des moissonneurs pour recueillir ses blés, des ouvriers pour fabriquer des armes et des chariots. Il prendra vos filles pour se faire apprêter des parfums, ainsi que le pain et les mets de sa table. Il prendra aussi les meilleurs de vos champs, de vos vignes et de vos plants d'oliviers, pour les donner à ses serviteurs. Il exigera la dîme de vos moissons et de vos vignes, pour les donner à ses eunuques et à ses esclaves. Il prendra vos

serviteurs et vos servantes, et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et il les fera travailler pour lui. Il prendra enfin la dîme de vos troupeaux, et vous serez ses serviteurs. Alors vous élèverez des cris à la vue du roi que vous aurez élu, et l'Éternel ne vous écouterait point en ce jour <sup>1</sup>. »

D'après l'interprétation commune des saints Pères et des docteurs catholiques Samuël expose dans ces paroles non pas les droits légitimes d'un roi quelconque, mais le gouvernement despotique des rois de l'Orient. Celui que demandaient les Israélites, une fois en possession du pouvoir suprême, pouvait se porter facilement aux mêmes violences. Alors nul moyen humain d'y remédier sans bouleverser la nation entière et l'exposer peut-être à de plus grands maux encore : puissant motif pour demeurer sous le gouvernement immédiat de Dieu. « Lors donc que l'on prédit le droit du roi, remarque saint Grégoire le Grand, on montre par la conduite d'un seul préposé charnel ce que les autres feront par tyrannie, non pas ce que les élus doivent imiter ; car nous lisons dans la même histoire des Rois que le roi Achab, ayant enlevé la vigne de Naboth, encourut la colère du Dieu tout-puissant. Cependant ici est énuméré dans le droit du roi l'enlèvement des champs, des vignes et des meilleures plantations d'oliviers. Lors donc qu'on prédit dans cet endroit ce qui, ayant été commis, est puni dans un autre, on fait voir ce qui n'est pas ordonné par le jugement divin. Aussi le roi élu, David, quand il demanda l'aire du Jébuséen Ornan pour y bâtir un autel au Seigneur, ne voulut-il point user de ce droit royal des tyrans, ne consentant même d'accepter l'emplacement qu'après avoir donné en échange le prix convenable. Puisque donc les choses contenues dans le droit royal sont signalées pour qu'on les évite bien plus que pour qu'on les imite, nous devons les considérer avec d'autant plus d'attention qu'on ne peut les éviter si on les ignore <sup>3</sup>. » Saint Tho-

<sup>1</sup> 1 Rois, 8, 4, 9. — <sup>2</sup> « Et illi quidem contra Domini voluntatem regem petierunt ; sed a regia dignitate postea actum est ut populus, qui Deum abjecerat, idola coleret, simulacra adoraret. » S. Grég. le Grand, in 1 Rois, l. 4, c. 1.

<sup>1</sup> 1 Rois, 8, 10-18. — <sup>2</sup> « Cum ergo jus regis prædictum, nimirum in unius carnalis præpositi conversatione ostenditur quod carnales cæteri ex tyrannide acturi sint, non quod electi debeant imitari. Nam in eadem Regum historia legitur : Quia cum rex Achab Naboth vineam abstulit, iram omnipotentis Dei incurrit. Hic vero



mas, l'ange de l'école, dit comme saint Grégoire : « Ce droit n'était pas dû au roi d'après l'institution divine, mais on prédisait plutôt l'usurpation des rois, qui se constituent un droit inique lorsqu'ils dégénèrent en tyrannie et dépouillent les sujets. Et cela se voit par ce qui s'ajoute à la fin : *Et vous serez ses esclaves* ; ce qui appartient proprement à la tyrannie, car les tyrans règnent sur leurs sujets comme sur des esclaves. Aussi Samuël le disait-il pour les effrayer et les empêcher de demander un roi ; car l'Écriture ajoute : *Mais le peuple ne voulut point écouter la voix de Samuël* <sup>1</sup>. »

Quant à la menace de ne point les exaucer lorsqu'ils crieraient contre la tyrannie de leurs princes, elle leur faisait entendre qu'ils méritaient bien cette rigueur en préférant au règne toujours bénin de Dieu le règne si facilement abusif d'un homme. Toutefois nous verrons l'Éternel, par le ministère de ses prophètes, non-seulement instituant des rois, mais les reprenant de leurs excès, les châtiant par des calamités annoncées d'avance, les rejetant même, ainsi que leurs familles, quand ils ont violé grièvement et habituellement les lois de la religion et de l'humanité.

A toutes les remontrances de Samuël le peuple répondit obstinément : « Non ; mais un roi sera sur nous, et nous serons comme toutes les autres nations. Notre roi nous gouvernera, il marchera à notre tête et il

conduira nos guerres. » L'Éternel, que Samuël consulta de nouveau, lui ordonna de condescendre à la voix du peuple et de leur établir un roi. Et Samuël dit aux anciens d'Israël : « Retournez chacun dans votre ville <sup>1</sup>. »

Or il y avait un homme considéré, de la tribu de Benjamin, du nom de Cis. Il avait un fils nommé Saül, qui était un bel homme et si grand qu'il surpassait de toute la tête le reste du peuple. Son père l'envoya un jour avec un serviteur chercher des ânesses qui s'étaient égarées ; ils marchèrent longtemps inutilement, et Saül voulait s'en retourner quand ils furent à Suph, près de Rama, demeure de Samuël, où, aujourd'hui encore, après tant de siècles, le village se nomme Samuël. Là le serviteur se rappela que dans les environs était l'homme de Dieu, qu'ils pourraient consulter au sujet des ânesses perdues. Saül résolut d'y aller ; mais, suivant l'usage de l'Orient, il voulait lui offrir quelque chose. On sait que les Orientaux ne se présentent jamais devant leurs princes ou autres personnes considérables sans apporter un présent, quelque peu de chose que ce soit ; témoin cet homme du peuple qui, paraissant devant le roi de Perse, lui présentait, faute de mieux, un peu d'eau dans le creux de sa main. Saül allait faire de même. Il pensait d'abord à offrir un morceau de leur pain de voyage, mais tout était consommé. Par bonheur le serviteur qui l'accompagnait trouva une petite pièce de monnaie sur lui.

Arrivés près de Ramatha, ou Rama, ils rencontrèrent des jeunes filles qui sortaient pour puiser de l'eau. « Le voyant est-il ici ? » demandèrent-ils. Elles répondirent que, s'ils voulaient encore le trouver dans la ville, ils devaient se hâter. Ce jour-là le peuple célébrait un sacrifice sur la hauteur, et il ne devait manger que quand le voyant aurait béni le festin. Dans la ville l'homme de Dieu vint à leur rencontre. Jéhova lui avait révélé la veille : « Demain, à cette heure, je t'enverrai un homme de la terre de Benjamin, que tu oindras pour chef de mon peuple d'Israël et

*cum jus regis prædicatur, agri, vineæ et optima oliveta tollenda esse memorantur. Cum ergo hic prædicatur quod commissum illis punitum est, ostendit quod divino judicio non jubetur. Quare et electus rex David, cum ad ædificandum altare Domino Ornam Jebusæi aream peteret, regio illa tyrannorum jure non uti voluit, cum eam accipere nullatenus acquiesceret nisi ante pro ea dignum pretium dedisset. Quia igitur ea quæ in jure regio continentur vitanda potius quam imitanda prædicuntur, eo subtilius consideranda sunt quo vitari nequeunt si nesciuntur. » S. Grég. le Grand, in 1 Rois, l. 4, c. 2.*

<sup>1</sup> « Illud jus non debebatur regi ex institutione divina, sed magis prænuntiabatur usurpatio regum, qui sibi jus iniquum constituunt in tyrannidem degenerantes et subditos depredantes ; et hoc patet per hoc quod in fine subdit : *Vosque eritis ei servi*. Quod proprie pertinet ad tyrannidem, quia tyranni suis subditis principantur ut servis ; unde hoc dicebat Samuel ad terrendum eos, ne regem peterent ; sequitur enim : *Noluit autem audire populus vocem Samuëlis*. » S. Thom., *Summa*, 12, q. 105, art. 1 ad 5. — Voir encore Menoch, Tirin, in hunc locum.

<sup>1</sup> 1 Rois, 8, 19-22.

il sauvera mon peuple de la main des Philistins, parce que j'ai regardé mon peuple et que ses cris sont venus vers moi. » Aussitôt que Samuel eut aperçu Saül l'Éternel lui dit : « Voilà l'homme dont je t'ai parlé ; c'est celui-là qui régnera sur mon peuple. » Au même moment Saül s'approcha de Samuël au milieu de la porte, ou plutôt de la ville, et dit : « Indiquez-moi, je vous prie, où est la maison du voyant. » Samuël répondit à Saül : « C'est moi qui suis le voyant ; montez devant moi au Lieu-Haut, afin que vous mangiez aujourd'hui avec moi et demain je vous renverrai dès le matin, après vous avoir expliqué tout ce que vous avez dans le cœur. Et pour les ânesses que vous avez perdues il y a trois jours, n'en soyez point en peine parce qu'elles sont retrouvées. Et à qui sera tout ce qu'il y a de meilleur dans Israël si ce n'est à vous et à toute la maison de votre père ? » Saül lui répondit : « Ne suis-je pas le fils de Jémini, la plus petite tribu d'Israël ? Et ma famille n'est-elle pas la moindre de toutes celles de Benjamin ? Pourquoi donc me parlez-vous de la sorte ? »

Samuël conduisit Saül et son valet au festin sacré, plaça Saül au-dessus de tous les convives, lui fit servir une épaule qu'on avait mise à part d'après ses ordres : façon d'honorer quelqu'un, qui non-seulement était en usage dans l'Orient, mais que nous trouvons encore dans Homère. Après le festin Saül mena son hôte dans la ville, s'entretint avec lui, suivant la coutume de l'Orient, sur la plate-forme de la maison où un lit lui avait été préparé. Le lendemain, dès l'aurore, Samuël appela Saül : « Venez, que je vous reconduise. » Et Saül se leva, et ils sortirent tous deux, lui et Samuël. Au bas de la ville Samuël dit à Saül : « Dites à votre serviteur d'aller devant ; pour vous demeurez un peu afin que je vous apprenne la parole de Dieu<sup>1</sup>. » En même temps il prit un petit vase rempli d'huile, la répandit sur sa tête, le baisa (pour lui rendre hommage) et dit : « Voilà que par cette onction Jéhova vous a consacré prince sur son héritage, et vous délivrerez son peuple de la main des ennemis qui l'enviromment<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> 1 Rois, 9, 1-27. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 1.

L'usage de consacrer les rois par l'onction était beaucoup plus ancien ; Joatham, fils de Gédéon, y faisait déjà allusion, dans son célèbre apologue, comme à une coutume universelle.

Samuël dit encore à Saül que près du sépulcre de Rachel il trouverait deux hommes qui lui annonceraient que les ânesses étaient retrouvées, que son père n'y pensait plus, mais qu'il était en peine de lui et du jeune homme. Plus loin, près du chêne de Thabor, il en rencontrerait trois autres, allant adorer Dieu à Béthel. Ceux-ci le salueraient amicalement et lui offriraient deux pains qu'il devait accepter. Ensuite il arriverait à la colline de Dieu, où il y avait une garnison de Philistins. De là, entré dans la ville, il rencontrerait une troupe de prophètes descendant de la hauteur, précédés de lyres, de tambours, de flûtes, de harpes, et prophétisant. « Alors l'Esprit de Jéhova se saisira de vous, et vous prophétiserez avec eux, et vous serez changé en un autre homme. Lors donc que ces signes vous seront apparus, faites ce qui se trouvera sous votre main, car Dieu est avec vous. »

Samuël lui recommanda, de plus, de descendre à Galgala et de l'y attendre sept jours. Alors il y viendrait aussi offrir des victimes pacifiques et des holocaustes et lui apprendre ce qu'il aurait à faire.

Aussitôt que Saül eut tourné le dos en quittant Samuël, Dieu lui changea son cœur en un autre et tous ces signes lui apparurent le même jour. Quand ils arrivèrent à la colline de Dieu voilà une troupe de prophètes à sa rencontre ; l'Esprit de Dieu s'empara de lui, et il prophétisa au milieu d'eux. Tous ceux qui le connaissaient d'hier et d'avant-hier, le voyant parmi les prophètes, prophétisant lui-même, disaient l'un à l'autre : « Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül est-il aussi des prophètes ? » De là ce proverbe : « Saül est-il aussi des prophètes ? » Sur la hauteur il trouva son oncle, qui s'entretint avec lui, mais auquel il ne dit rien de sa dignité royale<sup>1</sup>.

Quelque temps après Samuël convoqua le

<sup>1</sup> 1 Rois, 10, 1-16.



peuple à Maspha, devant l'Éternel, c'est-à-dire devant l'arche sainte qu'on y avait apportée. Là il dit aux enfants d'Israël : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : C'est moi qui ai retiré Israël de l'Égypte et qui vous ai délivrés de la main des Égyptiens, ainsi que de la main de tous les royaumes qui vous affligeaient. Mais vous, aujourd'hui même, vous avez rejeté votre Dieu, lui qui vous a sauvés de tous les maux et de toutes les misères qui vous accablaient ; vous avez dit : Non ; mais établissez un roi sur nous. Maintenant donc présentez-vous à Jéhova, chacun selon sa tribu et sa famille. »

Samuël ayant fait approcher toutes les tribus d'Israël, le sort tomba sur la tribu de Benjamin. Ayant fait approcher Benjamin, selon ses familles, le sort tomba sur la famille de Métri, puis sur Saül, fils de Cis. Ils le cherchèrent, mais ne le trouvèrent point. Ils consultèrent l'Éternel pour savoir s'il viendrait en ce lieu-là ; l'Éternel répondit qu'il était caché dans le bagage. C'est pourquoi ils y coururent et le ramenèrent avec eux ; et, lorsqu'il fut au milieu du peuple, il parut plus grand que tous les autres de toute la tête. Samuël dit à tout le peuple : « Vous voyez celui que l'Éternel a choisi, et qu'il n'y en a point dans tout le peuple qui lui soit semblable. » Et tout le peuple cria : « Vive le roi ! » Samuël prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, et l'écrivit dans un livre qu'il déposa devant l'Éternel <sup>1</sup>.

Telle fut l'origine de la royauté chez le peuple de Dieu. Le peuple la demande, Dieu l'accorde ; le peuple la demande avec opiniâtreté, Dieu l'accorde avec regret. Un gouvernement meilleur avait précédé : le gouvernement des patriarches, plus pères que rois ; le gouvernement des juges, qui était en tout patriarcal. Sous eux la nation est une comme sa religion ; si elle n'est pas toujours fidèle envers Dieu, au moins pas un de ses chefs ne la porte à l'infidélité. De même, dans l'univers entier, avant Nemrod, le premier roi, sous le gouvernement des pères de famille, l'humanité est une et unie ; si elle mérite que Dieu la punisse, elle ne le méconnaît pas du

moins, elle n'adore pas d'idoles. L'idolâtrie commence avec les rois ; ils en sont une des principales causes. L'Écriture nous le dit formellement <sup>1</sup>, et l'histoire de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, nous en fournit des preuves sans nombre. Pour établir l'empire de la vérité sur la terre le Christ aura principalement à combattre les rois. Dans la nation choisie il en sera de même. Cette nation, une sous les patriarches et les juges, se divisera irrémédiablement sous les rois ; il y aura peuple contre peuple, trône contre trône, L'un de ceux-ci aura pour fondement le schisme et pour politique l'impiété. Ce qui ne s'était jamais vu, un Israélite persécutant des Israélites pour leur faire adorer de faux dieux, les rois en donneront plus d'une fois l'exemple, et cette royauté, tant désirée maintenant, finira par la ruine et l'exil de la nation entière. Dieu aurait voulu épargner à celle-ci tant de malheurs ; « mais, comme elle s'opiniâtre, il lui accorde dans son indignation plus que dans sa miséricorde, fait observer un grand et saint Pape, le roi-homme qu'elle demande <sup>2</sup>. » Pour lui, il saura tirer le bien du mal même et parvenir à ses fins par les obstacles.

Un homme de nos jours a dit avec beaucoup de raison : « La royauté est tout autre chose que la volonté d'un homme, quoiqu'elle se présente sous cette forme ; elle est la personification de la souveraineté de droit, de cette volonté essentiellement raisonnable, éclairée, juste, impartiale, étrangère et supérieure à toutes les volontés individuelles, et qui, à ce titre, a droit de les gouverner. Tel est le sens de la royauté dans l'esprit des peuples, tel est le motif de leur adhésion <sup>3</sup>. »

Or en Dieu seul est cette volonté essentiellement raisonnable, éclairée, juste, impartiale, étrangère et supérieure à toutes les volontés individuelles. Dieu seul a donc le droit de gouverner les hommes ; Dieu seul est donc le souverain de droit, le souverain légitime que cherchent tous les peuples.

<sup>1</sup> Sag., 14, 16 et 17. — <sup>2</sup> « Merito igitur se abjectum Dominus in regis petitione conqueritur, merito regiam dignitatem concedit indignatus. » S. Grég., in 1 Rois, 8. — <sup>3</sup> Guizot, *Cours d'histoire moderne*, 9<sup>e</sup> leçon, p. 10, 1828.

<sup>1</sup> 1 Rois, 10, 17-25.

« En effet, dit encore le même écrivain, quels sont les caractères du souverain de droit, les caractères qui dérivent de sa nature même? D'abord il est unique; puisqu'il n'y a qu'une vérité, une justice, il ne peut y avoir qu'un souverain de droit. Il est, de plus, permanent, toujours le même; la vérité ne change point. Il est placé dans une situation supérieure, étrangère à toutes les vicissitudes, à toutes les chances de ce monde; il n'est du monde en quelque sorte que comme spectateur et comme juge; c'est là son rôle <sup>1</sup>. »

Or Dieu seul réunit tous ces caractères; Dieu seul est donc le souverain de droit, le roi véritable; donc Israël, n'ayant de roi que Dieu, avait seul un gouvernement en tout légitime; donc Israël, en voulant un roi-homme, avec sa volonté naturellement changeante et faillible, s'éloignait du seul gouvernement vrai et sûr; car, comme dit l'auteur déjà cité, « toute attribution de la souveraineté de droit à une force humaine quelconque est radicalement fausse et dangereuse <sup>2</sup>. » Donc Dieu et son prophète avaient grande raison de la blâmer.

Toutefois, en accordant à son peuple la royauté humaine, Dieu fera bien entendre que ce n'est qu'une royauté ministérielle, et que l'homme n'est vraiment roi qu'autant qu'il tient de Dieu, qu'autant qu'il représente parmi les hommes sa vérité et sa justice. C'est Jéhova qui choisit les rois d'Israël, comme il avait fait le grand-prêtre et les juges; leur trône est appelé son trône, et cela dans le sens le plus profond. La vérité, la justice ayant seules le droit de gouverner les hommes, et Dieu seul étant la vérité, la justice réelles, vivantes et immuables, il s'ensuit qu'un trône, qu'une souveraineté ne sont légitimes qu'autant que c'est le trône, la souveraineté de Dieu.

Ces pensées sont de tous les lieux et de tous les temps. Dans les plus anciens monuments du plus ancien peuple de l'Asie, les Chinois, en des temps qui ont précédé le temps de Saül, c'est le Ciel qui fait les rois; les rois sont appelés les fils du Ciel, le trône

est la place du Ciel, les affaires du royaume sont les affaires du Ciel. Le plus ancien poète des Grecs, Homère, nomme les rois élèves et ministres du Dieu suprême; c'est Dieu qui les revêt de puissance et de gloire, de lui qu'ils tiennent le sceptre et les lois.

La même croyance portait également que le roi était tenu plus que tout autre à observer la loi de Dieu. Ainsi, dans les antiques annales des Chinois, on trouve, vers le temps de Saül, déjà deux familles impériales rejetées du Ciel parce qu'elles n'avaient pas constamment observé sa loi. « L'auguste Ciel, le souverain Seigneur, est-il dit à un des premiers rois de la troisième dynastie, a ôté l'empire de *Yn* à son fils héritier; c'est pour cela, prince, que vous êtes aujourd'hui sur le trône. A la vue d'un événement si heureux pour vous, et si malheureux pour le roi de *Yn*, peut-on ne pas être pénétré d'une crainte respectueuse? Le Ciel a privé pour toujours du royaume la dynastie *Yn*; les anciens et vertueux rois de cette dynastie sont dans le Ciel; mais, parce que leur successeur a obligé les sages de son royaume à se tenir cachés et qu'il a maltraité les peuples, ses sujets ont pris leurs femmes et leurs enfants, et, en les embrassant, en les encourageant, ils ont invoqué le Ciel; ils ont voulu prendre la fuite, mais on s'est saisi de ces malheureux. Hélas! le Ciel a eu compassion des peuples; par amour pour ceux qui souffraient il a remis ses ordres entre les mains de ceux qui avaient de la vertu. Prince, songez donc à la pratiquer. Jetez les yeux sur la dynastie de *Hia*; tant que le Ciel l'a dirigée et protégée comme le père dirige et protège un fils obéissant, les rois de cette dynastie ont respecté et suivi exactement les ordres et les intentions du Ciel; cependant elle a été détruite dans la suite. Examinez ce qui s'est passé dans celle de *Yn*; le Ciel la dirigea et la protégea également; alors on vit des rois de cette dynastie qui obéissaient avec respect aux ordres du Ciel; aujourd'hui elle est entièrement détruite <sup>1</sup>. »

« Ce qui s'est passé parmi les peuples, dit le nouveau roi aux ministres de la seconde

<sup>1</sup> *Cours d'Histoire*, etc., p. 14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1</sup> *Chou-King*, p. 209, Paris, 1770.



dynastie, a fait voir combien le Seigneur est redoutable. J'ai ouï dire que le souverain Seigneur conduit les hommes par la vraie douceur. Le dernier roi de la dynastie de Hia ne fit rien de ce qui était agréable aux peuples; c'est pourquoi le Seigneur l'accabla d'abord de calamités pour l'instruire et lui faire sentir ses égarements; mais ce prince ne fut pas docile; il proféra des discours pleins d'orgueil et s'adonna à toutes sortes de débauches. Alors le Ciel n'eut aucun égard pour lui, le dépouilla du royaume et le punit. Pareillement le dernier roi de la dynastie de Yn ne s'est point mis en peine de la loi du Ciel, il ne s'est point informé du soin que prenaient ses ancêtres pour conserver leur famille, il n'a pas imité leur zèle ni leur exactitude, il n'a pas pensé à la loi du Ciel, toute brillante qu'elle est, il n'a eu aucun égard pour ses sujets. C'est pourquoi le souverain Seigneur l'a abandonné et puni. Aucun royaume, grand ou petit, ne peut être détruit si l'ordre n'en est donné <sup>1</sup>. »

Pour mériter les faveurs du Ciel, suivant les antiques traditions de la Chine, il faut se défier de ses propres lumières, consulter les anciens et le sentiment commun des peuples. Il est dit de Yao, premier empereur certain : « Sacrifier ses lumières et ses vues à celles des autres, voilà les vertus que pratiqua, entre autres, l'empereur notre maître. C'est pour cela que l'auguste Ciel le favorisa, et que, l'ayant chargé de ses ordres, il le rendit maître de l'empire <sup>2</sup>. » « Ce que le Ciel entend et voit, est-il dit à Yu, deuxième successeur de Yao, se manifeste par les choses que les peuples voient et entendent. Ce que les peuples jugent digne de récompense et de punition indique ce que le Ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le Ciel et le peuple. Que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés <sup>3</sup>. »

Voici comment s'opéra, suivant un historien de la Chine, la déchéance de la première dynastie : « Le dernier roi s'étant livré à toutes sortes de débauches, et négligeant complètement les affaires, le grand-prêtre prit

entre ses mains les lois de l'empire et lui fit, les larmes aux yeux, des représentations; mais, n'ayant pas été écouté, il se retira chez le prince de Chang, qui devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle, plusieurs siècles avant le temps de Saül <sup>1</sup>. »

Nous verrons dans l'histoire sainte des choses semblables, non-seulement en ce qui regarde les rois des Hébreux, mais encore ceux des autres nations. Nous y verrons le Très-Haut, par le ministère de ses prophètes, élevant les uns sur le trône, reprenant les autres, les rappelant à son éternelle loi; prédisant à ceux-ci le renversement de leur puissance, à ceux-là la réprobation de leur dynastie.

Quant à la loi du royaume, que Samuël proclama devant tout le peuple, qu'il écrivit dans un livre et plaça devant l'Éternel, elle n'est pas venue jusqu'à nous. Ce n'était sans doute que le développement de la loi fondamentale que Dieu avait promulguée par Moïse, disant : « Lorsqu'un jour, entré dans la terre que Jéhova, ton Dieu, va te donner, tu viendras à dire : J'établirai sur moi un roi, comme toutes les nations qui m'environnent, tu établiras sur toi celui que Jéhova, ton Dieu, aura choisi. C'est du milieu de tes frères que tu le prendras; tu ne pourras élever sur toi un étranger qui ne soit pas ton frère. Pour lui il ne s'entretiendra pas un grand nombre de chevaux; il n'aura point une multitude de femmes, de peur que son cœur ne se détourne; il ne s'amassera point à lui-même des sommes excessives d'or et d'argent. Quand il sera assis sur le trône il se transcrira, dans un livre, un exemplaire de cette loi, conforme à celui des prêtres de la tribu de Lévi; il l'aura avec lui, il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre Jéhova, son Dieu, qu'il garde toutes les paroles de cette loi, qu'il accomplisse toutes ses ordonnances, que son cœur ne s'élève pas au-dessus de ses frères, qu'il ne s'écarte de ce qui est commandé ni à droite ni à gauche, afin qu'il prolonge ses jours dans la royauté, lui et ses enfants, au milieu d'Israël <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Chou-King*, p. 223, Paris 1770. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 23. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>1</sup> *Chou-King*, p. 77. — <sup>2</sup> Deut., 17, 14-20 : « Cum ingressus fueris terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi et

D'après cette chartre divine c'est l'Éternel qui choisit le roi sur la demande du peuple : défense de jamais prendre pour roi un étranger ; le monarque évitera le faste, la mollesse, le despotisme des princes de l'Orient ; il aura pour règle la même loi que ses sujets ou plutôt ses frères, la loi de Dieu ; il la méditera tous les jours. S'il l'observe avec une entière exactitude sa famille se perpétuera sur le trône ; sinon elle périra promptement. Promesses et menaces que nous verrons s'accomplir à la lettre dans les divers rois appelés par le Seigneur au trône d'Israël.

Samuël, ayant ainsi fait connaître le monarque que Dieu avait choisi et publié la loi du royaume, renvoya le peuple chacun chez soi. Saül s'en retourna aussi dans sa demeure, à Gabaa, et avec lui les hommes de vertu dont Dieu avait touché le cœur ; mais les enfants de Bélial dirent : « Comment celui-ci pourra-t-il nous sauver ? » Et ils le méprisèrent et ne lui firent point de présent, comme il était d'usage en pareille occasion. Mais Saül fit semblant de ne pas les entendre<sup>1</sup>.

Quelque temps après, Naas, roi des Ammonites, vint assiéger Jabès en Galaad. Les habitants lui parlèrent de se rendre ; mais, insultant à leur détresse, il répondit : « La paix que je ferai avec vous sera de vous arracher à tous l'œil droit et vous rendre l'opprobre de tout Israël. » C'était les mettre hors d'état de combattre à la guerre, car le bouclier couvrait ordinairement l'œil gauche. Cette barbarie se voit encore quelquefois en Orient.

possederis eam, habitaverisque in illa, et dixeris : Constitutam super me regem sicut habent omnes per circuitum nationes, eum constitues quem Dominus Deus tuus elegerit de numero fratrum tuorum. Non poteris alterius gentis hominem regem facere, qui non sit frater tuus. Cumque fuerit constitutus, non multiplicabit sibi equos, nec reducet populum in Ægyptum, equitatus numero sublevatus, præsertim cum Dominus præceperit vobis ut nequaquam per eandem viam revertamini. Non habebit uxores plurimas, quæ alliciant animum ejus, neque argenti et auri immensa pondera. Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar a sacerdotibus Leviticæ tribus. Et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et cæremonias ejus quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos, neque declinet in partem dexteram vel sinistram, ut longo tempore regnet ipse et filii ejus super Israel. » — <sup>1</sup> 1 Rois, 10, 25-27.

Dans l'extrémité où ils étaient réduits ceux de Jabès obtinrent un délai de sept jours pour demander du secours au pays d'Israël. Le nouveau roi, qui demeurait dans la ville de ses pères, à Gabaa-Benjamin, nommée depuis Gabaa-Saül ; et qui, suivant les mœurs antiques, affectionnait l'agriculture, revenait des champs marchant derrière des bœufs. Il trouva les habitants de la ville consternés et pleurant à haute voix sur le message de leurs frères. Quand il eut appris la cause de ces pleurs l'Esprit de Dieu s'empara de lui et sa colère s'alluma très-fort. Il prit une paire de bœufs, les coupa en morceaux, en fit porter par des envoyés dans toutes les terres d'Israël, disant : « Quiconque ne sortira point pour suivre Saül et Samuël, on traitera ainsi ses bœufs. » Aussitôt la terreur de Jéhova tomba sur le peuple, et il sortit comme un seul homme, au nombre de six cent mille d'Israël et de soixante-dix mille de Juda. Saül, en ayant fait la revue, ne garda que trois cent mille des premiers et trente mille des seconds<sup>1</sup> ; puis, s'adressant aux envoyés de Jabès : « Vous direz aux habitants de Jabès-Galaad : Demain il vous arrivera des sauveurs quand le soleil sera dans sa force. » Les députés ayant apporté cette nouvelle aux habitants, ils furent remplis de joie et dirent aux Ammonites : « Demain nous irons à vous et vous nous ferez tout comme il vous plaira. » Le lendemain Saül divisa le peuple en trois corps, et pénétra, dès la première veille, jusqu'au milieu du camp des Ammonites, et il les frappa du glaive jusqu'au moment où le soleil devint le plus ardent.

Alors le peuple dit à Samuël : « Où sont-ils ceux qui disaient : Est-ce bien Saül qui régnera sur nous ? Donnez-nous ces hommes pour que nous les fassions mourir. » Mais Saül leur dit : « Personne ne mourra dans ce jour, parce que c'est aujourd'hui que Jéhova a sauvé Israël. »

Samuël dit alors au peuple : « Venez, allons à Galgal, et renouvelons-y la royauté, » c'est-à-dire l'élection et l'inauguration du roi. Et tout le peuple se rendit à Galgal et y reconnut de nouveau Saül pour roi en présence de

<sup>1</sup> Ainsi se peuvent concilier les Septante, qui mettent le premier chiffre, et l'hébreu, qui met le second.



l'Éternel. Ils immolèrent à l'Éternel des victimes pacifiques, et Saül et tous les hommes d'Israël firent en ce lieu une très-grande réjouissance <sup>1</sup>.

Avant de terminer cette imposante solennité le prophète entra comme en jugement avec le peuple. Il le somma d'abord, en présence de l'Éternel et de son oint, de rendre témoignage à la conduite qu'il avait tenue dans son gouvernement, prêt à réparer les torts qu'il aurait pu faire. Toute l'assemblée protesta que jamais il ne les avait opprimés, ni reçu quoi que ce fût de personne. Après avoir pris à témoin de cet aveu public Dieu et le roi, Samuël, s'adressant à la nation entière, lui fit sentir qu'elle ne pouvait pas se rendre le même témoignage; de son côté l'Éternel n'avait cessé de la combler de ses bienfaits, lui envoyant des sauveurs pour la délivrer de ses ennemis et la faire habiter avec assurance; mais, pour elle, à ses ingratitude passées elle venait d'en joindre une dernière en demandant pour roi un homme à la place de Dieu, qui seul l'avait été jusqu'alors. Il les exhorta d'autant plus, eux et le roi, à craindre l'Éternel, à le servir, à lui être dociles, leur promettant sa grâce à ce prix; autrement sa main s'appesantirait sur eux comme elle s'était appesantie autrefois sur leurs pères. Pour leur donner une preuve visible qu'ils avaient très-mal fait en demandant un roi, il leur dit que, sur sa prière, l'Éternel ferait entendre le tonnerre et tomber la pluie, quoiqu'on fût au temps de la moisson, où, dans la Palestine, il ne pleut d'ordinaire ni ne tonne. Il arriva comme il avait dit. Tout le peuple, redoutant la puissance de Jéhova et de Samuël, confessa son péché et conjura le prophète de prier pour eux afin qu'ils ne mourussent pas. Il les consola ainsi : « Ne craignez point; il est vrai

que vous avez fait tout ce mal; toutefois ne vous éloignez pas de l'Éternel et servez-le de tout votre cœur. Ne vous détournerez point de lui pour de vaines idoles, qui ne pourront ni vous être utiles ni vous délivrer, car ce sont des choses vaines; et, pour la gloire de son grand nom, l'Éternel n'abandonnera point son peuple, parce qu'il lui a plu de faire son peuple de vous. Pour moi, Dieu me garde de pécher contre lui en cessant jamais de prier pour vous; toujours je vous instruirai dans la voie bonne et droite. Seulement craignez Jéhova, servez-le fidèlement de tout votre cœur; car vous avez vu les merveilles qu'il a opérées parmi vous. Si, au contraire, vous persévérez à faire le mal, vous périrez tous ensemble, vous et votre roi <sup>1</sup>. »

Le nouveau monarque était donc bien averti que le sort de sa dynastie dépendait entièrement de sa docilité aux ordres de Dieu. C'était, au reste, la croyance commune de tous les anciens peuples. Dans les antiques monuments de la Chine, conservés par Confucius, on entend constamment un langage pareil à celui de Samuël. « Hélas ! y dit un sage ministre à un jeune roi de la deuxième dynastie, plusieurs siècles avant Saül, on ne doit pas compter sur une faveur constante du Ciel; il peut révoquer ses ordres. Si votre vertu subsiste vous conserverez l'empire; mais il est perdu pour vous si vous n'êtes pas toujours vertueux. Le roi de Hia (première dynastie détrônée) ne put être constant dans la vertu, il ne fit aucun cas des esprits, il opprima les peuples; aussi l'auguste Ciel ne le protégea plus et jeta les yeux sur tous les royaumes pour faire paraître et pour instruire celui qui devait recevoir ses ordres; il chercha un homme d'une vertu très-pure <sup>2</sup>. »

Ne dirait-on pas que c'est encore Samuël qui parle ?

<sup>1</sup> 1 Rois, 11, 1-15.

<sup>1</sup> 1 Rois, 12, 1-25. — <sup>2</sup> Chou-King, p. 101.

## LIVRE ONZIÈME

DE 1095 A 1055 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Saul, David et Jonathas.

Israël a donc un roi comme les autres nations pour lui rendre la justice et conduire ses guerres; quant au reste il y a des différences notables. Chez la plupart des nations, soit anciennes, soit modernes, le monarque avait le pouvoir de faire des lois; en Israël il n'avait que le pouvoir de faire exécuter une loi toute faite. Dans la plupart des monarchies de l'Orient le roi est en un sens l'unique propriétaire de tout; il ôte, il transfère, il confisque comme il lui plaît; le roi d'Israël n'avait en propriété que son domaine paternel et ce qu'il acquérait par voie d'achat ou de conquête; il ne pouvait exproprier un Israélite de l'héritage de ses pères sans enfreindre la loi de Dieu. La plupart des nations de l'antiquité défiaient leurs rois, témoin le Bélus des Assyriens, les Ptolémées de l'Égypte, le Zeus des Crétois, les Césars de Rome; Caligula et Néron ont eu des autels et des temples de leur vivant; en Israël on verra plus d'un roi privé de la sépulture royale en punition de son impiété ou de sa tyrannie; pas un ne sera honoré comme dieu par des sacrifices, ni avant ni après sa mort. Bon sens et dignité qui élèvent ce peuple au-dessus de tous les peuples. C'est qu'avec la loi divine il avait aussi un sacerdoce divin pour l'interpréter, et, à la tête de ce sacerdoce, le pontife, successeur d'Aaron, par qui le roi temporel, comme autrefois Josué, devait consulter le Roi éternel sur toutes les affaires considérables, afin d'aller et de revenir à la voix du pontife, lui et tous les enfants d'Israël<sup>1</sup>. Mais

ce qui a contribué le plus au salut et à la gloire du peuple choisi, et par là même au salut et à la gloire du genre humain, c'est la merveilleuse succession des prophètes.

Les prophètes étaient des hommes inspirés et éclairés de Dieu pour connaître les choses cachées, prédire les choses futures, opérer des choses surhumaines. Adam fut le premier; il prophétisa, dans l'union de l'homme et de la femme, l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine. De son vivant encore on voit le prophète Énoch, ensuite Lamech et son fils Noé. Après le déluge, Sem, héritier des bénédictions; Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, Marie, leur sœur; les soixante-dix anciens du conseil, Josué, les prophètes envoyés du temps des juges, la prophétesse Débora, Samuël, sous qui apparaissent des troupes de prophètes; David, Salomon, Gad, Nathan, Ahias de Silo, Séméias, Jéhu, fils d'Hanani, Élie, Élisée, et les autres que tout le monde connaît, jusqu'à Malachie, qui annonce celui qui sera plus qu'un prophète, Jean, le précurseur du Christ.

Comme l'ont bien observé des Pères de l'Église, ces prophètes ne sont pas envoyés aux Juifs seuls, ni pour les Juifs seuls. Adam, Énoch, Noé prophétisent à tout le genre humain; Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, au pays de Chanaan; Joseph à l'Égypte, Job à l'Idumée, Balaam en Mésopotamie; Moïse, en quelque sorte, à tous les peuples; Élisée en Syrie, Jonas à Ninive, Daniel à Babylone, aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses. « En un

<sup>1</sup> Nomb., 27, 21 « : Pro hoc si quid agendum erit, Eleazar sacerdos consulat Dominum. Ad verbum ejus

egredietur et ingredietur ipse (Josue), et omnes filii Israel cum eo et cætera multitudo. »



mot toute la terre habitable, comme l'a remarqué saint Athanase, pouvait apprendre d'eux à connaître Dieu et son culte<sup>1</sup>. »

Les prophètes sont les historiens d'Israël. Après Moïse et Josué nous voyons ses annales rédigées par Samuël, Nathan, Gad, Séméias, Addo, Jéhu, Isaïe. Aussi leur histoire est-elle comme un jugement de Dieu; la vérité y parle sans acception de personnes.

Ils sont les historiens non-seulement d'Israël, mais de l'univers entier; c'est par eux, et par eux seuls, que le genre humain sait d'où il vient et où il va. Moïse lui apprend son passé; les autres, le présent et l'avenir. Non-seulement ils apprennent les principaux faits, eux seuls encore en donnent l'intelligence. La pensée divine de toute l'histoire humaine est dans le chapitre de Daniel où la monarchie universelle et successive des Assyriens, des Mèdes et des Perses, des Grecs, des Romains, vient préparer le monde à l'empire du Christ. Le même prophète écrira d'avance l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs, avec plus de netteté et d'ensemble que ne le feront après les auteurs grecs et latins.

Les prophètes d'Israël ne sont pas seulement historiens, ils sont poètes dans toute la force du mot. Poètes veut dire qui fait, qui crée. En un sens la création entière est le poème de Dieu. L'univers est le lieu de l'action; les personnages, toutes les créatures intelligentes et libres; le héros, le Verbe de Dieu; la fin, la glorification de Dieu dans les créatures et des créatures en Dieu. Les prophètes, les voyants d'Israël entrevoyaient quelques pages de ce poème divin; leur âme, devenue participante de la nature divine, se crée un langage au-dessus de l'homme. La veille de sa mort Moïse chante les destinées d'Israël; David en célèbre le passé, le présent et l'avenir; Isaïe et Ézéchiël entonnent un cantique lugubre sur Tyr encore florissant; Jérémie pleure ses Lamentations sur les ruines de Jérusalem. Mais ce que David, Isaïe et tous les autres chanteront avec le plus de ravissement et comme les voix d'un même concert; ce que Asaph, Héman, Idithum pro-

phétiseront avec les cithares, les nablins, les cymbales<sup>1</sup>, c'est l'avènement du Christ, sa vie, sa mort, son empire universel, le salut du monde.

Les prophètes d'Israël sont les vrais philosophes, vrais amants de la sagesse; ils l'aimaient par-dessus les royaumes et les trônes, par-dessus l'or et la pierre précieuse, par-dessus la santé et la beauté, par-dessus la lumière et la vie. Plus d'une fois persécutés pour elle, honnis, flagellés, enchaînés, emprisonnés, torturés, lapidés, sciés, frappés du glaive, errants dans les montagnes, dans les déserts, dans les antres et les cavernes, vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, dénués de tout, affligés, maltraités<sup>2</sup>, toujours ils lui demeurent fidèles, toujours ils lui rendent témoignage, et devant les peuples et devant les rois. Ils n'ont pas, comme plus tard les philosophes de la Grèce, une doctrine et une doctrine, une doctrine publique pour le vulgaire et une doctrine secrète pour les initiés; consolante ou terrible, ils annoncent à tous la même vérité. La mort est là, ils n'en reprochent pas moins leurs prévarications aux petits et aux grands, ils ne les menacent pas moins des jugements de Dieu, ils ne les pressent pas moins de faire pénitence. Ils ne disent pas, comme les philosophes de la Grèce et de Rome, l'un une chose et l'autre tout le contraire; depuis Adam, qui signale la future incarnation du Verbe, jusqu'à Jean, qui le montre du doigt, dans un siècle ou dans un autre, chez ce peuple-ci ou chez ce peuple-là, sur le trône ou sous la cabane, tous, et toujours, et partout, ils disent la même chose; il n'y a pas en eux le oui et le non, mais un oui, un amen, un accord universel et perpétuel. C'est que leur sagesse n'est pas une sagesse de mots, de phrases, de syllogismes; mais cette Sagesse, une et multiple, qui se joue dans l'univers, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur. Splendeur de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, image de sa bonté, quoique unique, elle peut tout, et, immuable en soi, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les

<sup>1</sup> S. Athan., de Incarnat., t. 1, p. 65.

<sup>2</sup> Paralipomènes, 25, 1. — <sup>2</sup> Hébr., 11.

nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes <sup>1</sup>. Voilà quelle sagesse parlait aux prophètes; voilà de quelle sagesse parlaient les prophètes; voilà pour quelle sagesse vivaient et mouraient les prophètes : la Sagesse véritable et divine. C'est par là qu'ils sont devenus le salut et la gloire d'Israël, c'est par là qu'ils ont enseigné les peuples et les rois.

Tels sont ces hommes illustres dont l'Esprit-Saint a fait l'éloge par la bouche du fils de Sirac. « Le Seigneur, dès le commencement, a signalé sur eux sa gloire et sa magnificence. Ils ont dominé en leurs royaumes; ils ont été renommés par leur puissance; leur intelligence éclatait dans leurs conseils; leurs prédictions leur ont acquis la dignité de prophètes. Chefs du peuple, dans les délibérations leur prudence répondait à ce titre. Les paroles de la Sagesse étaient dans leur doctrine. Leur génie a trouvé l'harmonie et les accords pour composer les cantiques que nous a transmis l'Écriture. Riches et puissants en vertu, gouvernant en paix leurs maisons, ils ont tous été en gloire au milieu de leur génération, ils ont tous été l'ornement de leur siècle. Il en est dont la mémoire s'est effacée, mais il en est aussi dont le nom vit de génération en génération. Que les peuples racontent leur sagesse et que l'Église chante leurs louanges <sup>2</sup>! »

Parmi ces hommes de gloire le fils de Sirac célèbre en particulier Samuël. « Prophète chéri du Seigneur, c'est lui qui établit la royauté et qui oignit des princes sur son peuple. Il jugea l'assemblée d'Israël selon la loi du Seigneur, et Dieu regarda favorablement Jacob. Reconnu prophète fidèle dans toutes ses paroles, il invoqua le Tout-Puissant par l'oblation d'un agneau sans tache lorsque ses ennemis l'assiégeaient de tous côtés; et le Seigneur tonna du haut du ciel, et il fit entendre sa voix avec un grand bruit, et il défit les princes de Tyr et tous les chefs des Philistins. Avant le jour de son sommeil en l'éternité il appela en témoignage le Seigneur

et son Christ qu'il n'avait jamais pris l'argent de personne, pas même le cordon d'une chaussure, et jamais homme ne l'accusa. Et après même qu'il se fut endormi il prophétisa et fit connaître au roi sa fin; il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple <sup>1</sup>. »

En attendant de voir comme il fut prophète après sa mort, voyons comment il continua de l'être pendant sa vie.

Il y avait un an que Saül avait été sacré roi lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente tout ce grand peuple qui l'avait suivi contre les Ammonites et n'en garda que trois mille hommes d'élite, dont deux mille avec lui à Machmas et sur la montagne de Béthel, et mille avec Jonathas à Gabaa, dans la tribu de Benjamin.

Un jour Jonathas, avec ses mille hommes, battit une garnison de Philistins sur une hauteur. Saül publia aussitôt à son de trompe, dans tout le pays, cette nouvelle : « Écoutez les Hébreux! Saül a battu une garnison de Philistins. » En même temps le peuple fut convoqué à la suite de Saül, à Galgal.

Les Philistins, de leur côté, s'assemblèrent pour combattre contre Israël, trente mille hommes montés sur des chariots de guerre (le syriaque et l'arabe ne mettent que trois mille chars), six mille chevaux et un peuple nombreux comme le sable qui est sur le rivage de la mer; et ils vinrent camper à Machmas, vers l'orient de Bethaven.

Les Israélites, se voyant serrés de près, furent glacés de crainte et se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les trous et dans les citernes. Il ne faut pas oublier que dans la Palestine il y a des cavernes assez grandes pour contenir plusieurs milliers d'hommes et qui forment ainsi des forteresses naturelles. Une partie des Israélites s'y réfugièrent donc; d'autres passèrent le Jourdain et vinrent en la terre de Gad et de Galaad. Cette terreur du peuple

<sup>1</sup> Sag., 7, 1-30 : « Et, cum sit una, omnia potest, et in se permanens omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit. » 27.

— <sup>2</sup> Eccl., 44, 1-15.

<sup>1</sup> Eccl., 46, 16-23.



avait commencé à Galgal, où il s'était réuni auprès de Saül. Une circonstance vint l'accroître encore. Samuël avait promis de s'y rendre après sept jours; Saül l'attendit jusqu'au septième et il ne paraissait pas. Sur cela le peuple se dispersait de plus en plus. Saül dit alors : « Apportez-moi l'holocauste et les pacifiques. » Et il offrit l'holocauste; ce qui ne lui était pas permis, n'étant pas prêtre. Il achevait lorsque Samuël vint. Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Le prophète lui demanda : « Qu'avez-vous fait ? » Saül répondit : « Parce que j'ai vu que le peuple s'éloignait de moi et que vous ne veniez point au jour marqué, tandis que les Philistins s'étaient assemblés à Machmas, j'ai dit : Les Philistins descendront vers moi, en Galgal, et je n'ai point encore imploré la face de Jéhova. Contraint par la nécessité j'ai offert l'holocauste. » Le septième jour n'était point fini; ainsi le prophète n'avait point manqué à sa parole. Samuël dit à Saül : « Vous avez agi comme un insensé et vous n'avez point gardé le commandement que Jéhova, votre Dieu, vous avait donné. Si vous n'aviez point fait cela l'Éternel aurait maintenant affermi votre royauté sur Israël pour jamais; mais maintenant elle ne subsistera point. L'Éternel cherchera un homme selon son cœur, et il l'établira sur son peuple, parce que vous n'avez point observé ce que l'Éternel vous avait ordonné <sup>1</sup>. »

Saül manqua dans tout ceci de plus d'une manière. Samuël lui avait dit expressément, de la part de Dieu, en le sacrant roi : « Vous descendrez avant moi à Galgal, et voilà que moi j'y descendrai vers vous pour offrir des holocaustes et des victimes pacifiques. Vous attendrez pendant sept jours jusqu'à ce que je vienne vers vous et que je vous fasse connaître ce que vous aurez à faire <sup>2</sup>. » Saül attendit jusqu'au septième jour, mais il n'attendit pas que Samuël vint; il n'attendit pas qu'il vint offrir les sacrifices, il les offrit lui-même; il n'attendit pas qu'il vint lui apprendre de la part de l'Éternel ce qu'il avait à faire, il se décida sans lui. Ensuite, au lieu de reconnaître humblement sa faute, il la

rejette sur le prophète et sur le peuple : le premier n'était pas venu au temps promis, ce qui était faux; le second l'abandonnait. Il ne songeait pas, comme son fils Jonathas, qu'il est aussi facile à l'Éternel de sauver par peu que par beaucoup.

La réponse de Samuël ne renferme encore qu'une prédiction, une menace; car nous verrons après cela le Seigneur ordonner à Saül, par son prophète, de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. Ce n'est qu'à la suite d'une nouvelle désobéissance que les menaces s'accompliront et que le premier roi sera définitivement rejeté.

Samuël vint de Galgal à Gabaa-Benjamin, où était Jonathas. Saül s'y rendit également avec six cents hommes; c'était tout ce qui lui restait de son armée; encore, dans cette petite troupe, non plus que dans celle qui était avec Jonathas, n'y avait-il ni épée ni lance; Saül et Jonathas seuls en avaient <sup>1</sup>; les autres étaient armés sans doute de frondes, d'arcs ou de bâtons durcis au feu. Aujourd'hui encore, dans certaines contrées de la Bretagne, il y a des hommes si habiles à manier un bâton assez court que, sauf les armes à feu, ils ne craignent point de se mesurer avec le soldat le mieux armé.

Cette rareté d'armes en fer venait des Philistins; ils avaient emmené tous les forgerons de la terre d'Israël, afin que les Hébreux ne pussent forger ni épées ni lances, et que, même pour fabriquer ou aiguiser leurs socs de charrues, leurs hoyaux, leurs cognées et leurs faux, ils fussent obligés d'aller aux lieux où les Philistins tenaient garnison. Nabuchodonosor en usera de même lorsque, avec le roi Jéchonias, il emmènera tous les ouvriers, les forgerons et les ingénieurs. La même chose est arrivée à la république romaine dans ses temps les plus héroïques. Lorsque le roi d'Étrurie, Porsenna, se fut rendu maître de Rome, ainsi que l'avoue Tacite <sup>2</sup>, il mit cette condition au traité accordé aux Romains qu'ils ne feraient usage du fer que pour l'agriculture. Pline dit que la clause était expressément comprise dans le traité <sup>3</sup>. Le bon Tite-

<sup>1</sup> 1 Rois, 13, 1-14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 8.

<sup>1</sup> Rois, 13, 15-22. — <sup>2</sup> Tacite, *Hist.*, l. 3, c. 72 : « De-dita urbe. » — <sup>3</sup> *Hist. nat.*, l. 34, c. 14 : « In fœdere quod, expulsis regibus, populo Romano dedit Porsenna, no-

Live, et ceux qui ont écrit l'histoire romaine d'après lui, n'en parlent pas ; ils ont mis en place les épisodes poétiques d'Horatius Coclès, de Mutius Scévola, de Clélie. Voilà l'homme ! il aime sa patrie plus que la vérité. Les seuls historiens d'Israël disent tout avec la même candeur, et ce qu'il y a de plus humilant, et ce qu'il y a de plus honorable. Aussi n'est-ce pas l'esprit de l'homme, mais l'Esprit de Dieu qui les guide.

Les Israélites, saisis de terreur, n'osant ainsi combattre, trois troupes de Philistins sortirent du camp pour piller. Cependant Jonathas, fils de Saül, dit un jour au jeune homme qui portait ses armes : « Viens, et passons jusqu'au camp des Philistins qui est au delà de ce lieu. » Et il n'en dit rien à son père. Saül était assis alors à l'extrémité de Gabaa, sous un grenadier, accompagné d'environ six cents hommes. Et Ahias, fils d'Achitob, frère d'Ichabod, fils de Phinéas, fils d'Héli, grand-prêtre de l'Éternel à Silo, portait l'éphod.

« Parmi les collines à travers lesquelles Jonathas s'efforçait de passer jusqu'aux premières gardes des Philistins il y avait deux rochers hauts et escarpés qui s'élevaient en pointes semblables à des dents. Là il dit à son jeune écuyer : « Viens, passons jusqu'au poste de ces incirconcis ; peut-être que Jéhova fera pour nous quelque chose ; car il ne lui est pas plus difficile de sauver par peu que par beaucoup. » L'écuyer répondit : « Faites tout comme il vous plaira, allez où vous voudrez ; me voici avec vous, selon votre cœur. » Jonathas reprit : « Voilà que nous allons vers ces hommes, et nous nous montrerons à eux. Si alors ils nous disent : « Demeurez là jusqu'à ce que nous allions à vous, » demeurons à notre place et ne montons point à eux ; mais s'ils nous disent : « Montez vers nous, » montons-y, car ce sera la marque que Jéhova nous les aura livrés entre les mains. »

Ils se montrèrent donc l'un et l'autre au poste des Philistins, et les Philistins dirent : « Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils s'étaient cachés. » Et les hommes du poste dirent à Jonathas et à son écuyer :

« Montez à nous, et nous vous ferons voir quelque chose. » Jonathas dit alors à son écuyer : « Monte après moi, car Jéhova les a livrés en la main d'Israël. » Jonathas monta donc vers eux, grimpant des mains et des pieds, et son écuyer après lui. Aussitôt arrivés ils se jettent sur les Philistins ; les uns tombent sous la main de Jonathas, les autres sous la main de son écuyer derrière lui ; ils en tuèrent d'abord environ vingt hommes, dans la moitié d'autant de terre qu'une paire de bœufs en peut labourer en un jour. Dès lors la terreur se répandit dans le camp, dans la campagne et dans tout le peuple ; les troupes qui étaient sorties pour piller en furent saisies elles-mêmes ; le pays en fut dans le trouble, et ce devint comme une terreur envoyée de Dieu <sup>1</sup>.

Cependant les sentinelles de Saül, qui étaient à Gabaa de Benjamin, regardèrent, et voilà cette multitude sans ordre qui fuyait et se rompait. Saül dit au peuple qui était avec lui : « Faites la revue et voyez qui est sorti d'avec nous. » On trouva que Jonathas et son écuyer n'y étaient plus. Alors Saül dit à Ahias : « Consultez l'arche de Dieu. » Car l'arche de Dieu était en ce jour-là au milieu des enfants d'Israël. Cette remarque de l'Écriture fait assez entendre qu'elle n'y était pas auparavant à Galgal, non plus que le grand-prêtre avec l'éphod. Saül avait appris à ne pas se décider seul, mais à consulter l'oracle de l'Éternel. Mais, pendant qu'il parlait au pontife, le tumulte dans le camp des Philistins allait croissant et résonnant plus haut. Alors, trop impatient pour attendre la réponse qu'il avait sollicitée, Saül dit au prêtre : « Rejoignez les mains, » expression qui indique qu'il les avait étendues pour consulter l'oracle. En même temps il cria aux armes, ainsi que tout le peuple qui était avec lui, et ils s'avancèrent jusqu'au lieu du combat ; et voilà le glaive de l'un contre l'autre et un carnage horrible. Les Hébreux qui, depuis hier et avant-hier, s'étaient mêlés aux Philistins dans leur camp, vinrent se joindre aux Israélites qui étaient avec Saül et Jonathas. Ceux pareillement qui s'étaient cachés dans la

*minatim comprehensum invenimus ne ferro, nisi in agricultura, uterentur. Etiam stylo scribere vetitum vetustissimi auctores prodiderunt. »*

<sup>1</sup> 1 Rois, 14, 1-15.



montagne d'Éphraïm, apprenant que les Philistins fuyaient, s'unirent aux leurs afin de combattre, et Saül eut bientôt près de dix mille hommes.

Mais dans peu tout ce monde se trouva épuisé de faim et de fatigue. Saül avait adjuré le peuple, disant : « Maudit soit celui qui mangera du pain avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. » En conséquence tout le peuple ne goûta point de pain. Ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Le peuple, y étant entré, vit couler ce miel devant lui; mais nul n'y porta la main pour l'approcher de sa bouche; car ils craignaient tous le serment du roi.

Or Jonathas n'avait point entendu son père conjurant le peuple, et il étendit le bâton qu'il avait à la main, il en trempa le bout dans un rayon de miel et il l'approcha de sa bouche avec sa main, et ses yeux reprirent un nouvel éclat. Mais quelqu'un du peuple lui dit : « Votre père a conjuré tout le peuple avec serment, et il a dit : Maudit soit celui qui mangera du pain aujourd'hui ! » Or tout le peuple était défaillant. Jonathas répondit : « Mon père a troublé le pays; voyez comme mes yeux ont repris un nouvel éclat depuis que j'ai goûté un peu de miel. Combien le peuple, à son tour, n'eût-il pas repris plus de vigueur s'il eût mangé de ce qu'il a rencontré dans la poursuite de ses ennemis ! La ruine des Philistins n'en eût-elle pas été plus grande <sup>1</sup> ? »

Les réflexions de Jonathas étaient justes, mais déplacées; il ne pécha point en mangeant du miel, puisqu'il ignorait la défense, mais il manqua de respect à son père et à son roi en blâmant inutilement sa conduite devant le peuple.

Les Hébreux, en ce jour-là, frappèrent donc les Philistins et les poursuivirent depuis Machmas jusqu'à Aïalon; mais enfin, n'en pouvant plus d'épuisement, le peuple se jeta sur le butin, enleva des brebis, des bœufs et des veaux, les égorgea sur la place et en mangea la chair avec le sang; ce qui était contraire à la loi. Saül en ayant été informé dit au peuple : « Vous avez violé la loi. Roulez

ici une grande pierre, et allez annoncer dans tous les rangs que chacun amène ici son bœuf et son béliet; vous les égorgeriez sur cette pierre, après cela vous en mangerez, et vous ne pécherez point contre l'Éternel en mangeant la chair avec le sang. » Chacun vint donc amener son bœuf jusqu'à la nuit, et on les égorgea sur la pierre.

Alors Saül bâtit un autel à Jéhova, sans doute comme un monument de la victoire qu'il venait de lui accorder et pour y offrir des sacrifices d'actions de grâces. L'Écriture ajoute que ce fut le premier qu'il éleva; ce qui suppose que, dans la suite, il en bâtit encore d'autres dont il n'est pas fait mention.

Quand ses troupes se furent ainsi restaurées il leur dit : « Précipitons-nous cette nuit sur les Philistins pour les accabler, et qu'il n'en reste pas un seul du matin. » Le peuple répondit : « Tout ce qui est bon à vos yeux faites-le. » Mais le pontife fit observer qu'il fallait consulter Dieu auparavant. Saül l'interrogea donc en ces termes : « Poursuivrai-je les Philistins, et les livrerez-vous entre les mains d'Israël ? » Mais il ne lui répondit point en ce jour-là.

Saül dit alors : « Approchez ici, tous les principaux du peuple; sachez et voyez de qui le péché retombe aujourd'hui sur nous; car, vive Jéhova, le sauveur d'Israël ! fût-ce Jonathas, mon fils, il mourra de mort. » Et nul ne lui répondit de tout le peuple. Saül dit donc à tout Israël : « Mettez-vous tous d'un côté, et moi je serai de l'autre avec mon fils Jonathas. » Le peuple répondit : « Tout ce qui est bon à vos yeux faites-le. » Saül dit alors : « Jéhova, Dieu d'Israël, faites-nous connaître d'où vient que vous n'avez point répondu aujourd'hui à votre serviteur. Si cette iniquité est en moi, ou en mon fils Jonathas, découvrez-le-nous, ou, si elle est dans votre peuple, sanctifiez-le en faisant connaître le coupable. » Le sort tomba sur Jonathas et sur Saül, et le peuple fut hors de péril. Saül reprit : « Jetez le sort entre moi et Jonathas, mon fils, » et le sort tomba sur Jonathas. Saül dit alors à Jonathas : « Découvrez-moi ce que vous avez fait. » Jonathas le découvrit et dit : « J'ai goûté, de l'extrémité du bâton qui était en ma main, un peu de miel; me voici prêt

<sup>1</sup> 1 Rois, 14, 16-30.

à mourir. » Saül répondit : « Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si vous ne mourez de mort, Jonathas ! » Mais le peuple dit à Saül : « Quoi donc ! Jonathas mourra, lui qui vient de sauver Israël d'une manière si merveilleuse ! Vive Jéhova ! il ne tombera pas un cheveu de sa tête par terre ; car ce qu'il a fait aujourd'hui il l'a fait avec Dieu. » Le peuple délivra ainsi Jonathas, et il ne mourut point. Et Saül se retira sans poursuivre les Philistins, qui se retirèrent chez eux <sup>1</sup>.

Plus confiant en lui-même qu'en Dieu, inconsideré dans ses résolutions parce qu'il n'a pas la patience d'attendre que Dieu l'éclaire par ses réponses, et se suscitant ainsi des embarras, des obstacles imprévus, qui, au lieu d'avancer ses affaires, les reculent ou les ruinent, tel nous apparaît généralement Saül. Ici, comme à Galgal, il perd patience. Par la foi et le courage héroïque de son fils Dieu lui accorde, sans lui, une victoire toute faite. Il consulte Dieu pour savoir comment il en profitera, mais il ne sait pas attendre sa réponse ; il la remplace subitement par un serment téméraire qui empêche ses troupes de poursuivre l'ennemi avec plus de vigueur, qui les expose à violer la loi en mangeant la chair avec le sang, qui le met lui-même dans le cas de condamner à mort son fils victorieux, qui enfin l'empêchera d'achever la défaite des Philistins. Nous verrons dans son successeur plus de docilité et de prudence.

Il n'est pas dit cependant que Saül ne profitât point de ses premières fautes ; car l'Écriture nous le montre, après avoir affermi son règne sur Israël, combattant de tous côtés ses ennemis, en marchant tour à tour contre Moab, contre les enfants d'Ammon, contre Édom, contre les rois de Soba et contre les Philistins, et partout où il tourna ses armes il fut vainqueur. Le général de son armée était Abner, fils de Ner, son oncle. Aussitôt que Saül avait reconnu un homme vaillant et propre aux combats il avait soin de se l'attacher <sup>2</sup>.

A cette glorieuse époque de son règne les enfants de Ruben, de Gad et de Manassé firent une expédition mémorable à l'orient. Au nombre de près de quarante-cinq mille hom-

mes d'élite, armés de boucliers et d'épées, habiles à manier l'arc et très-expérimentés à combattre, ils attaquèrent les Agaréens, ou descendants d'Agar, ainsi que les Ituréens, avec ceux de Naphis et de Nodab, à l'orient de Galaad. Ayant invoqué Dieu sur cette guerre et mis en lui leur confiance, ils vainquirent tous ces peuples, se rendirent maîtres de toutes leurs possessions, savoir : cinquante mille chameaux, deux cent cinquante mille brebis, deux mille ânes. Quant aux hommes ils firent cent mille prisonniers, sans compter un grand nombre qui avaient péri dans les combats, car Dieu même avait combattu pour eux. Ils s'établirent à la place de ces peuples, demeurèrent sous leurs tentes, dans tout le pays qui est à l'orient, jusqu'à l'entrée du désert et jusqu'au fleuve de l'Euphrate, parce que la terre de Galaad ne pouvait plus contenir tous leurs troupeaux. Ils occupèrent ces conquêtes pendant trois ou quatre siècles, jusqu'à leur transmigration à Ninive <sup>1</sup>.

Dans ces années de combats et de victoires Samuël vint dire à Saül : « C'est moi qu'envoya l'Éternel pour vous sacrer roi sur Israël, son peuple ; écoutez donc maintenant la voix de l'Éternel. Voici ce que dit Jéhova, Dieu des armées : J'ai rappelé en ma mémoire tout ce qu'Amalec a fait à Israël et comment il s'opposa à lui dans son chemin lorsqu'il montait de l'Égypte. Va donc maintenant, et frappe Amalec, et sou mets à l'anathème tout ce qui est à lui. Ne l'épargne point ; mets à mort depuis l'homme jusqu'à la femme, et aux enfants, et à ceux qui sont encore à la mamelle ; depuis le bœuf jusqu'à la brebis, depuis le chameau jusqu'à l'âne <sup>2</sup>. »

Les Amalécites n'avaient pas seulement

<sup>1</sup> 1 Rois, 14, 31-46. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 14, 47-52.

<sup>1</sup> 1 Paral., 5, 18-23 : « Filii Ruben, et Gad, et dimidiæ tribus Manasse, viri bellatores, scuta portantes et gladios, et tendentes arcum, eruditique ad prælia quadraginta quatuor millia et septingenti sexaginta procedentes ad pugnam. Dimicaverunt contra Agareos ; Iturei vero, et Naphis, et Nodab præbuerunt eis auxilium. Traditique sunt in manus eorum Agarei, et universi qui fuerant cum eis, quia Deum invocaverunt cum præliarentur ; et exaudivit eos, eo quod credidissent in eum. Ceperuntque omnia quæ possederant, camelorum quinquaginta millia, et ovium ducenta quinquaginta millia, et asinos duo millia, et animas hominum centum millia. Vulnerati autem multi corruerunt ; fuit enim bellum Domini. Habitaveruntque pro eis usque ad transmigrationem, etc., ingens quippe numerus erat. » — <sup>2</sup> 1 Rois, 15, 1-3.



refusé le passage à Israël, mais, tombant sur ceux qui étaient restés en arrière épuisés de faim et de fatigue, ils les avaient inhumainement massacrés<sup>1</sup>. Ils avaient encore attaqué injustement une seconde fois les Israélites dans le désert<sup>2</sup>, une troisième fois sous les juges<sup>3</sup>; ils ne cessaient de renouveler contre eux les hostilités<sup>4</sup>. C'étaient des ennemis irréconciliables. Dieu avait prédit qu'il les détruirait<sup>5</sup>. Si les Amalécites s'étaient contentés de refuser le passage, comme firent les autres enfants d'Ésaü, Dieu, loin de les soumettre à l'anathème, n'eût pas même permis aux Israélites de mettre le pied sur leurs frontières<sup>6</sup>.

Saül fit donc un appel au peuple, enrôla deux cent mille fantassins, plus dix mille hommes de Juda, et marcha contre Amalec. Cependant il dit aux Cinéens, descendants de Jéthro, beau-père de Moïse, lesquels, étant voisins des Amalécites, s'étaient mêlés avec eux : « Allez, retirez-vous, et descendez loin d'Amalec, de peur que je ne vous enveloppe avec lui; car vous avez fait miséricorde à tous les enfants d'Israël quand ils montaient de l'Égypte. » Et les Cinéens se retirèrent du milieu d'Amalec<sup>7</sup>.

Saül, ayant pénétré jusqu'à la ville capitale et dressé des embûches le long du torrent, frappa Amalec depuis Hévila jusqu'à ce qu'on vienne en Sur, qui est vis-à-vis de l'Égypte; il livra tout le peuple à l'anathème par le tranchant du glaive; mais pour Agag, roi d'Amalec, qu'il prit vivant, Saül et son peuple l'épargnèrent, ainsi que ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux de brebis et de bœufs; généralement enfin, tout ce qu'il y avait de beau, ils ne voulurent pas le livrer à l'anathème; mais ils y livrèrent tout ce qui était vil et méprisable<sup>8</sup>. Ils auraient dû cependant se souvenir comment fut puni l'homme qui viola l'anathème de Jéricho. La punition de Saül ne se fit pas longtemps attendre.

La parole de Jéhova vint à Samuël, disant : « Je me repens d'avoir établi Saül roi, car il m'a délaissé et n'a point accompli mes pa-

roles par ses œuvres. » Samuël en fut attristé, et il cria vers l'Éternel toute la nuit. S'étant levé dès le point du jour pour aller vers Saül, on lui annonça que Saül était venu sur le Carmel, dans la tribu de Juda, qu'il y avait élevé un arc de triomphe, et que de là il était descendu en Galgal. Samuël y vint donc vers Saül, qui offrait en ce moment, en holocauste à Jéhova, les prémices des dépouilles qu'il avait apportées d'Amalec. Quand il fut proche Saül lui dit : « Béni sois-tu de par Jéhova; j'ai accompli sa parole. » Mais Samuël dit : « Et que veut donc dire ce bêlement de brebis qui retentit à mes oreilles, et ce mugissement de bœufs que j'entends ? » Saül répondit : « On les a amenés d'Amalec; car le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler à Jéhova, ton Dieu; tout le reste nous l'avons livré à l'anathème. — Permets-moi, reprit Samuël, de te faire connaître ce que Jéhova m'a dit cette nuit. — Parle, » répondit Saül. Et Samuël : « Quand tu étais petit à tes yeux, n'as-tu pas été fait le chef des tribus d'Israël, toi ? et Jéhova ne t'a-t-il pas sacré roi sur Israël ? Ensuite il t'a envoyé dans cette voie, disant : Va et livre à l'anathème les pécheurs d'Amalec; tu combattras contre eux jusqu'à leur destruction. Pourquoi donc n'as-tu point écouté la voix de l'Éternel ? Pourquoi t'es-tu laissé aller au pillage et as-tu fait le mal aux yeux de Jéhova ? — Au contraire, reprit Saül, j'ai écouté la voix de l'Éternel, j'ai marché en la voie dans laquelle il m'a envoyé; j'ai amené Agag, roi d'Amalec, et pour Amalec je l'ai livré à l'anathème. Mais le peuple a pris dans le butin des brebis et des bœufs, prémices de ceux que l'anathème a frappés, pour immoler à Jéhova, ton Dieu, en Galgal. » Mais Samuël répliqua : « L'Éternel veut-il des holocaustes et des oblations ? Ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix ? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et écouter vaut mieux qu'offrir la graisse des bœufs. Lui désobéir est comme le péché de divination, lui résister comme le crime d'idolâtrie. Parce que tu as rejeté la parole de Jéhova lui aussi t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Exode, 17, 8. — <sup>2</sup> Nomb., 14, 45. — <sup>3</sup> Juges, 3, 16. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 6, 3 et 33. — <sup>5</sup> Exode, 17, 14. Nomb., 24. Deut., 25. — <sup>6</sup> Nomb., 20, 14. Deut., 11, 5. — <sup>7</sup> 1 Rois, 15, 4-6. — <sup>8</sup> *Ibid.*, 15, 7-9.

<sup>1</sup> 1 Rois, 15, 10-23.

A ce mot seulement Saül vint à dire : « J'ai péché parce que j'ai transgressé la parole de l'Éternel et tes paroles, craignant le peuple et obéissant à sa voix ; mais, de grâce, maintenant porte mon péché et retourne avec moi, afin que j'adore l'Éternel. » Mais Samuël répondit : « Je ne retournerai pas avec toi ; car tu as rejeté la parole de Jéhova, et Jéhova t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi sur Israël. »

Samuël se tourna donc pour s'en aller ; mais Saül saisit le haut de son manteau, qui se déchira. Sur quoi le prophète dit aussitôt : « L'Éternel a déchiré aujourd'hui entre tes mains le royaume d'Israël, et il l'a donné à ton prochain, qui vaut mieux que toi. Le Triomphateur d'Israël ne mentira point ni ne se repentira ; car il n'est pas un homme pour se repentir. » Saül insista : « J'ai péché ; mais, de grâce, honore-moi maintenant devant les anciens de mon peuple et devant Israël, et retourne avec moi afin que j'adore l'Éternel, ton Dieu <sup>1</sup>. »

Malheureux Saül ! qu'il est petit dans sa grandeur ! qu'il est peu sage en croyant l'être beaucoup ! S'il eût accompli avec simplicité l'ordre qu'il en avait reçu Dieu lui eût pardonné sa première faute, il l'eût affirmé sur le trône pour jamais ; la gloire, qu'il désirait tant, fût venue le trouver d'elle-même. Mais non ; il se croit plus sage que Dieu et son prophète. Le commandement divin, si exprès qu'il soit, il le modifie, il l'altère ; il en observe une partie, il en transgresse l'autre. Quand il en est repris par l'homme de Dieu, non-seulement il ne convient pas d'avoir péché, il soutient qu'il a bien fait. Il est assuré et superbe tant qu'on ne lui parle que de Dieu et de sa loi ; mais quand il apprend que sa belle sagesse, au lieu de lui assurer la royauté et la gloire qu'il ambitionne, va lui faire perdre l'une et l'autre, alors il confesse qu'il a tort, alors il s'excuse sur le peuple et supplie le prophète de réparer sa faute. Il a regret, non pas de son péché, mais de sa punition ; avoir offensé Dieu n'est pas ce qui l'inquiète, c'est de n'être plus honoré des hommes. S'il presse si vivement Samuël, s'il

lui déchire le manteau, s'il le contraint en quelque manière d'aller avec lui adorer l'Éternel, ce n'est que pour en être honoré devant le peuple. Faut-il s'étonner que Dieu rejette enfin un roi de ce caractère, ne fût-ce que pour servir de leçon à d'autres ?

L'histoire humaine nous montre plus d'un Saül ; de même que le premier roi des Juifs, bien d'autres rois embrassent la loi de Dieu parce qu'ils y trouvent leur avantage ; elle les représente comme des ministres de Dieu sur la terre ; elle commande à leur égard le respect et l'obéissance. Mais, de même que le premier roi des Juifs, au lieu d'accomplir avec simplicité la loi divine tout entière, ils la modifient, ils l'altèrent au gré de leur politique ; ils en adoptent une partie, ils rejettent l'autre ; ils la respectent comme particuliers, ils s'en joueront comme souverains. Et lorsque le Pontife qui, dans l'Église de Dieu, remplace Aaron et Samuël, leur fera des remontrances, non-seulement ils ne conviendront pas qu'ils ont tort, ils soutiendront avec hauteur qu'ils font bien, qu'ils entendent la loi de Dieu mieux que lui, que ce serait folie de vouloir l'observer en tout, qu'elle doit nécessairement être corrigée par les maximes d'État, qu'autrement ils perdraient leur honneur et leur couronne. Mais lorsque, avec le temps, ce même Pontife leur fait voir que c'est précisément à cause de cela qu'ils vont perdre l'un et l'autre, mais lorsqu'ils voient en effet que leurs trônes s'ébranlent et s'écroulent au moindre souffle, lorsqu'ils voient qu'on ne respecte pas plus leurs lois qu'eux-mêmes ne respectent la loi de Dieu, lorsqu'ils voient une douzaine de rois, chassés de leurs royaumes, errant de contrée en contrée, alors ils daigneront enfin convenir qu'ils ont eu tort ; non pas eux cependant, mais le peuple ; c'est le peuple qui est la cause de tout le mal. Alors ce même Pontife dont ils ont méprisé les remontrances, dont ils ont méconnu et décrié l'autorité, ils le supplieront de porter leur péché, de réparer leurs imprudences ; que s'il ne le peut ou ne le veut, ils lui feront violence, ils le saisiront par le manteau, ils le lui déchireront, pour le contraindre à les environner du respect de la religion et à les

<sup>1</sup> 1 Rois, 15, 24-30.



honorer devant leurs peuples. S'ils ne cherchent pas plus que Saül à satisfaire Dieu la condescendance ni même les larmes du Pontife ne les sauveront pas.

Après de si vives instances Samuël retourna et suivit Saül, qui adora l'Éternel. En même temps, pour exécuter la loi de l'anathème, le prophète se fit amener le roi d'Amalec. Nourri dans les délices Agag s'écria : « Est-ce donc ainsi que me sépare une mort pleine d'amertume ? » Mais Samuël lui répliqua : « Ainsi que ton épée a ravi aux femmes leurs enfants, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les femmes. » Puis il le tua ou le fit tuer devant l'Éternel, à Galgal<sup>1</sup>. Le verbe hébreu, ainsi que le verbe grec des Septante, se prête à l'un et à l'autre sens. Josèphe l'a entendu dans le dernier et dit positivement que Samuël ordonna de le mettre à mort<sup>2</sup>. Il est d'ailleurs peu probable qu'à l'âge où il était il eût fait lui-même cette exécution. L'eût-il faite, au reste, cela ne devrait pas étonner. Dans cette antiquité première, où il n'y avait point de bourreau d'office, c'était le peuple, les témoins, les magistrats, les principaux personnages du royaume qui exécutaient les sentences capitales.

Après quoi Samuël s'en alla en Ramatha et Saül en sa maison de Gabaa-Saül. Samuël ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort. Cependant il le pleurait, parce que l'Éternel se repentait de l'avoir établi roi sur Israël<sup>3</sup>.

A la fin Jéhova dit à Samuël : « Jusqu'à quand pleureras-tu Saül lorsque je l'ai rejeté pour qu'il ne règne plus sur Israël ? Emplis ta corne d'huile et viens que je t'envoie à Isaï, Bethléhémite ; car je me suis choisi entre ses fils un roi. » Samuël demanda : « Comment irai-je ? car Saül le saura et me tuera. » L'Éternel répondit : « Tu prendras avec toi une génisse et tu diras : Je suis venu pour immoler une victime à l'Éternel. Tu appelleras Isaï au sacrifice, et je te ferai connaître ce que tu auras à faire, et tu me sacreras celui que je te dirai. »

Samuël fit donc comme l'Éternel lui avait dit, et il vint en Bethléhem ; et les anciens de la ville, étonnés, allèrent avec empresse-

ment au-devant de lui et lui dirent : « Ton entrée est-elle pacifique ? — Elle est pacifique, fut sa réponse. Je viens pour sacrifier à l'Éternel ; sanctifiez-vous et venez avec moi, afin que j'immole la victime. » Il sanctifia donc Isaï et ses fils et les appela au sacrifice.

Et quand ils furent entrés il vit Éliab, le premier-né, et dit en lui-même : « Sans doute que devant Jéhova est son christ ? » Mais Jéhova dit à Samuël : « Ne regarde point à son visage ni à la hauteur de sa taille ; car je l'ai rejeté, et je ne juge point selon le regard de l'homme ; car l'homme voit ce qui paraît, mais Jéhova regarde le cœur. » Et Isaï appela Abinadab et l'amena devant Samuël, qui lui dit : « Ce n'est pas non plus celui-là que l'Éternel a choisi. » Isaï lui présenta Sammaa, mais il dit : « L'Éternel n'a point encore choisi celui-là. » Isaï fit ainsi passer ses sept fils devant Samuël, et Samuël dit à Isaï : « L'Éternel n'a choisi aucun de ceux-ci. »

Alors Samuël dit au père : « Sont-ce là tous tes fils ? » Isaï répondit : « Il y a encore le plus jeune qui garde les brebis. » Samuël reprit aussitôt : « Envoie, et amène-le ; car nous ne nous assoirons point à table avant qu'il soit venu. » Il envoya donc et l'amena. Or il avait le teint vif, de beaux yeux et une belle physionomie. Et Jéhova dit : « Lève-toi, oins-le ; car c'est celui-là. » Samuël prit donc la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères<sup>1</sup> ; mais il ne paraît pas qu'il leur découvrit le mystère de cette onction. Et l'Esprit de l'Éternel prospéra sur David depuis ce jour-là et à jamais. Quant à Samuël il s'en retourna à Ramatha.

L'Écriture ne dit point quel âge David avait alors ; suivant une tradition hébraïque il avait vingt-huit ou plutôt dix-huit ans. S'il est appelé petit ou jeune, c'est par rapport à ses frères. L'Esprit de l'Éternel vint sur lui comme autrefois sur Saül ; mais ce ne fut pas pour un temps ; ce fut pour toujours, et avec des grâces toujours plus abondantes. De là cette humilité de cœur envers Dieu, cette force, ce courage héroïque dans les dangers, cette prudence admirable dans les circonstances les plus difficiles ; de là ce don de

<sup>1</sup> 1 Rois, 15, 31-33. — <sup>2</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 6, c. 9. —

<sup>3</sup> 1 Rois, 15, 34 et 35.

<sup>1</sup> 1 Rois, 16, 1-13.

l'harmonie qui charmera les noires tristesses du malheureux Saül ; de là cette poésie divine qui nous ravit encore dans les psaumes ; de là cette inspiration prophétique qui dévoile à ses yeux l'avenir.

Pour Saül, au contraire, l'Esprit de l'Éternel se retira de lui. Ce n'est pas tout ; il fut remplacé par un mauvais esprit qui le tourmentait, et qui le tourmentait par ordre de l'Éternel<sup>1</sup>.

L'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint, la grâce ne détruit point les qualités de la nature ; elle les corrige, les tempère, les perfectionne ; l'orgueilleux n'est plus que magnanime, le téméraire intrépide ; l'astuce devient prudence ; la jalousie, une louable émulation. L'esprit méchant, au contraire, change en mal ce qui était bien et en pis ce qui déjà était mal. Ce qu'il y avait donc en Saül de brusque, de farouche, d'ambitieux, facilement deviendra manie, fureur, jalousie atrabilaire. Par là, comme par autant de chaînes, l'esprit mauvais le tiendra en son pouvoir et le tourmentera comme son esclave.

Les serviteurs de Saül lui dirent alors : « Voilà qu'un esprit mauvais, envoyé de Dieu, vous épouvante et vous trouble. Que notre seigneur commande, s'il lui plaît, et vos serviteurs, qui sont devant vous, chercheront un homme habile à jouer du cinnor, et, quand l'esprit mauvais de Dieu vous aura saisi, il en jouera et vous vous en trouverez mieux. » Saül répondit : « Cherchez-moi donc quelqu'un habile à jouer de la sorte et amenez-le-moi. » Un des jeunes gens dit aussitôt : « Voilà que j'ai vu le fils d'Isaï, Bethléhémite, habile dans l'art des modulations, puissant en force, homme de guerre, prudent en paroles et d'une belle physionomie, et l'Éternel est avec lui. » Saül envoya donc des messagers à Isaï, disant : « Envoie-moi David, ton fils, qui est au milieu de tes troupeaux. » Isaï, fidèle à observer l'antique usage, d'après lequel il n'était pas permis d'aborder les princes sans leur faire quelques présents, prit un âne chargé de pain et une outre de vin, avec un

chevreau, et il l'envoya à Saül par la main de David, son fils.

David vint donc trouver Saül et se présenta devant lui, et Saül l'aima beaucoup, et il devint son écuyer. Saül envoya donc vers Isaï, disant : « Je te prie, que David se tienne en ma présence, car il a trouvé grâce à mes yeux. » Ainsi, toutes les fois que l'esprit mauvais de Dieu s'emparait de Saül David prenait le cinnor et en tirait des modulations avec sa main, et Saül était soulagé et se trouvait mieux, et l'esprit mauvais se retirait de lui<sup>1</sup>.

Les anciens et les modernes sont d'accord sur les effets surprenants de la musique, soit pour exciter ou calmer les passions, soit pour guérir certaines maladies. Un auteur grec assure de Xénocrate qu'il employait l'harmonie des instruments pour guérir les maniaques et les furieux<sup>2</sup>. David opérait un effet semblable avec le cinnor, que l'on traduirait ordinairement par harpe ou cithare. Le son de cet instrument calmait les passions et les humeurs naturelles de Saül, et par là diminuait l'influence de l'esprit mauvais, qui se servait de ses humeurs et de ses passions pour le porter aux derniers excès. De plus, comme Cicéron nous l'apprend, musicien et poète étant autrefois synonymes<sup>3</sup>, il est à croire que David, en touchant de la main le cinnor, chantait de la voix les louanges de Dieu, et que c'est principalement à la vertu secrète de la divine parole que Saül aurait dû de se voir délivré pour un temps de l'esprit mauvais qui l'obsédait.

On ne sait combien de temps après cela les Philistins assemblèrent de nouveau leurs troupes et s'en vinrent porter la guerre en Socho, dans la tribu de Juda ; Saül et les enfants d'Israël s'assemblèrent également et marchèrent pour les combattre. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne, et Israël était de l'autre sur une autre montagne, et il y avait une vallée entre deux. Or un homme s'avancait du camp des Philistins dans cet espace intermédiaire ; il avait nom Goliath et était de Geth. Sa hauteur était de six coudées et un palme, environ dix pieds et demi.

<sup>1</sup> 1 Rois, 16, 14.

<sup>2</sup> 1 Rois, 16, 15-23. — <sup>3</sup> Martian. Capell., *de Musica*, p. 2099, édit. Steph., Gr. — <sup>3</sup> *De Oratore*, l. 3, n. 44.



Il avait un casque d'airain sur la tête, et il était vêtu d'une cuirasse à écailles, dont le poids était de cinq mille sicles d'airain, environ cent cinquante livres. Et il avait des bottes d'airain, et un bouclier d'airain couvrait ses épaules ; et la hampe de sa lance était comme ces bois dont se servent les tisserands pour rouler dessus leur toile ; et le fer de sa lance pesait six cents sicles, environ dix-huit livres. Et son écuyer marchait devant lui, portant un autre bouclier de devant. Et s'arrêtant, il criait aux bataillons d'Israël : « Pourquoi sortez-vous en bataille ? Ne suis-je pas Philistin et vous serviteurs de Saül ? Choisissez un homme d'entre vous et qu'il descende vers moi. S'il peut me combattre et qu'il me frappe nous serons vos serviteurs, mais si je prévaux et le frappe vous serez nos serviteurs et vous nous servirez. » Et le Philistin disait : « J'ai défié aujourd'hui les bataillons d'Israël. Donnez-moi un homme, et que nous combattons ensemble. » Et Saül et tous les Israélites, entendant les paroles de ce Philistin, étaient étonnés et tremblaient. Ce Philistin se présenta ainsi matin et soir pendant quarante jours <sup>1</sup>.

Cependant David était retourné d'auprès de Saül pour paître les troupeaux de son père, en Bethléhem. Ses trois frères aînés avaient suivi Saül à la guerre. Isaï, qui était un des hommes les plus avancés en âge de son temps, lui dit un jour : « Prends pour tes frères une mesure de farine et ces dix pains, et cours à eux jusqu'au camp. Tu porteras aussi ces dix fromages à leur chef de mille, et tu verras si tes frères se portent bien. » David se leva dès l'aube du jour, recommanda le troupeau à un berger, s'en alla avec tout ce que lui avait commandé Isaï, et vint à la circonvallation du camp. L'armée était sortie pour combattre, et l'on entendait déjà les cris, signal du combat ; car Israël s'était rangé en bataille, ainsi que les Philistins de leur côté <sup>2</sup>.

David donc, laissant les vases qu'il avait apportés aux mains du gardien des bagages, courut dans les rangs, souhaite le bonjour

à ses frères et s'informa de leur santé. Il parlait encore lorsque Goliath parut, venant du camp des Philistins, et David lui entendit prononcer les mêmes paroles. Or tous les Israélites, quand ils eurent vu cet homme, s'enfuirent de devant lui, tant ils en avaient peur. Cependant quelqu'un d'Israël vint à dire : « Avez-vous vu cet homme qui est monté ? Il est monté pour défier Israël. Qui-conque le frappera, le roi le comblera de grandes richesses, il lui donnera sa fille, et il rendra la maison de son père libre en Israël. » David l'entendit. Pour s'en assurer davantage il dit à ceux qui étaient avec lui : « Que sera-t-il donné à l'homme qui aura frappé ce Philistin et qui vengera l'opprobre d'Israël ? Car qui est ce Philistin incirconcis pour insulter ainsi l'armée du Dieu vivant ? » Et le peuple lui raconta la même parole, disant : « Voilà ce qui sera donné à l'homme qui le frappera. » Mais Éliab, frère aîné de David, l'ayant entendu parler ainsi avec les autres, se mit en colère contre lui et lui dit : « Pourquoi es-tu venu, et pourquoi as-tu délaissé ce peu de brebis au désert ? Je connais ton orgueil et la malice de ton cœur ; car tu n'es venu ici que pour voir la bataille. » David répondit : « Mais qu'ai-je donc fait ? Ne se peut-il pas dire un mot ? » Et il se tourna d'auprès de lui vers un autre, fit la même question et le peuple lui fit la même réponse <sup>1</sup>.

Ces paroles de David furent entendues et rapportées à Saül, qui se le fit amener. Arrivé en sa présence David lui dit : « Que le cœur de personne ne s'abatte à cause de cet homme ; ton serviteur ira et combattra ce Philistin. » Saül objecta : « Tu ne pourras aller sur ce Philistin pour le combattre ; car tu es un jeune homme, et lui un homme de guerre depuis sa jeunesse. » Mais David reprit : « Ton serviteur paissait le troupeau de son père, et un lion ou un ours venait et prenait un mouton du troupeau ; et je le poursuivais, et je le frappais et lui arrachais sa proie de la gueule. Et lorsqu'il se levait contre moi je le prenais à la gorge, et je le frappais et le tuais. C'est ainsi que ton serviteur a terrassé un lion et un ours. Ce Philistin, cet in-

<sup>1</sup> 1 Rois, 17, 1-11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 17, 12-21.

<sup>1</sup> 1 Rois, 17, 22-30.

circoncis sera comme l'un d'entre eux pour avoir insulté les bataillons du Dieu vivant. Jéhova, qui m'a délivré de la main du lion et de la main de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin-là. » Saül lui dit alors : « Va, et Jéhova soit avec toi. »

En même temps il le revêtit de son armure, ce qui suppose qu'il était à peu près de la même taille ; mais David, s'étant mis une épée au côté, commença d'essayer s'il pourrait marcher avec ces armes, ne l'ayant point fait jusqu'alors. Puis il dit à Saül : « Je ne saurais marcher avec cela parce que je n'y suis point accoutumé. » S'en étant donc dépouillé, il prit son bâton à la main, choisit dans le torrent cinq pierres très-polies, les mit dans sa panetière, et, tenant à la main sa fronde, marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avancait de son côté et s'approchait de David, son écuyer marchant devant lui. Quand il eut regardé et vu un jeune homme avec de vives couleurs et un beau visage, il le méprisa et lui dit : « Suis-je donc un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton ? » Et le Philistin maudit David par ses dieux, ajoutant : « Viens à moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Mais David dit au Philistin : « Tu viens à moi avec l'épée, et la lance, et le bouclier ; mais moi je viens à toi au nom de Jéhova Sabaoth, le Dieu des bataillons d'Israël, que tu as insulté. Aujourd'hui même Jéhova te donnera en ma main, et je te frapperai, et je te couperai la tête, et je donnerai les cadavres du camp des Philistins, en ce jour, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; et toute la terre saura que Dieu est en Israël, et toute cette multitude saura que c'est Jéhova qui sauve, non par l'épée et la lance, car à Jéhova est la guerre, et c'est lui qui vous livrera en nos mains. »

« En ce moment le Philistin venait et s'approchait ; mais David se hâta, courut au-devant, mit la main en sa panetière, prit une pierre, la lança avec la fronde, et frappa le Philistin au front, et la pierre s'enfonça dans son front, et il tomba la face contre terre. David l'emporta ainsi sur le Philistin par la fronde et la pierre, et il mit à mort le Philis-

tin frappé. Comme il n'avait point l'épée en sa main, il courut, et, debout sur le Philistin, il saisit son épée, la tira hors du fourreau, et le tua, et lui coupa la tête.

Les Philistins, voyant que le plus fort d'entre eux était mort, s'enfuirent. Les enfants d'Israël et de Juda, au contraire, se levant avec de grands cris, poursuivirent les Philistins et les tuèrent jusqu'à Geth et Accaron. Puis, revenus sur leurs pas, ils s'emparèrent de leur camp.

Au moment où Saül vit sortir David contre le Philistin il dit à Abner, chef de son armée : « De qui ce jeune homme est-il fils ? — Vive ton âme, ô roi ! si je le sais, » répondit Abner. Le roi reprit : « Demande de qui est fils ce jeune homme. » Lors donc que David revint après avoir frappé le Philistin, Abner le prit et le conduisit devant Saül ayant la tête du Philistin en sa main. Et Saül lui dit : « Jeune homme, de quelle famille es-tu ? » David répondit : « Je suis fils de votre serviteur Isaï, de Bethléhem <sup>1</sup>. »

La question de Saül paraît étrange. David avait passé un temps considérable dans son palais, jouant de la harpe devant lui ; il l'avait même pris en affection et en avait fait son écuyer ; un peu auparavant, lorsqu'il le revêtit de ses propres armes, il dut nécessairement le reconnaître ou du moins lui demander son nom. On répond que, par suite de la manie dont il était tourmenté, Saül pouvait manquer de mémoire, ou que, connaissant David, il voulait néanmoins, comme il s'agissait de lui donner sa fille, savoir plus exactement de quelle famille il était. Peut-être aussi que ce langage était un effet de la vanité et de la jalousie. Tandis qu'il voyait le formidable géant s'avancer, avec ses bravades, il était prêt à tout donner à celui qui le tuerait, mais à peine le voit-il étendu par terre qu'il semble se repentir de ses promesses. Un roi qui tenait plus à être honoré devant les hommes qu'à n'être pas réprouvé de Dieu devait entrevoir avec un secret dépit que cet honneur même allait passer en grande partie à un autre, à un de ses sujets, et cela sans qu'il pût y trouver à redire.

<sup>1</sup> 1 Rois, 17, 31-58.



Quoi qu'il en soit de la conduite de Saül envers David, celle de son fils Jonathas fut bien différente. C'est un des plus beaux et des plus aimables caractères que l'on puisse trouver, même dans la sainte Écriture. Lorsque David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David et il l'aima comme son âme. Saül, soit pour s'assurer de David, soit pour l'employer, soit par complaisance pour son fils, le retint auprès de lui de ce jour et ne lui permit plus de retourner en la maison de son père. Jonathas fit donc avec David une étroite alliance; car il l'aimait comme son âme. Jonathas se dépouilla de son manteau et le donna à David, ainsi que ses autres vêtements, jusqu'à son épée, et son arc, et son baudrier. Et David allait partout où Saül l'envoyait, et il agissait avec prudence. Saül donc lui donna le commandement des hommes de guerre, et il était agréable aux yeux de tout le peuple, et surtout en la présence des serviteurs de Saül <sup>1</sup>.

Tant de gloire, et une gloire si subite, ne l'éblouit point, ne lui fit point méconnaître l'inanité de l'homme et la grandeur exclusive de Dieu. Dans la marche triomphale de l'armée victorieuse il portait la tête de Goliath sur la pointe de son épée; il la porta ainsi jusqu'à Jérusalem, pour la montrer aux Jébuséens qui occupaient la citadelle et leur faire entendre, dès lors, qu'ils seraient un jour vaincus eux-mêmes par le vainqueur de Goliath. Puis il déposa l'épée du géant près du tabernacle du Dieu des armées, comme un témoignage public qu'à lui seul est la gloire et la victoire. Mais il nous reste de la pensée de son cœur un monument plus durable; c'est le psaume 143, que l'inscription grecque nous apprend avoir été composé contre Goliath <sup>2</sup>.

« Béni soit Jéhova, mon boulevard, lui qui enseigne à mes mains le combat et à mes doigts la guerre! Il est ma miséricorde et ma forteresse; il est mon asile et mon libérateur, mon Dieu et mon bouclier. C'est en lui que j'ai espéré; c'est lui qui me soumet mon peuple.

« O Jéhova! qu'est-ce que l'homme pour que vous soyez attentif à lui? le fils de l'homme pour que vous pensiez à lui? L'homme est semblable au néant; ses jours passent comme l'ombre.

« O Jéhova, abaissez les cieux et descendez; touchez les montagnes, et elles fumeront. Faites briller la foudre, et vous les dissiperez, lancez vos flèches, et ils seront dans l'effroi.

« Étendez votre main d'en haut; délivrez-moi, sauvez-moi de l'abîme des eaux, de la main des fils de l'étranger, eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« O Dieu! je vous chanterai un cantique nouveau; je vous célébrerai sur le psaltérion, sur l'instrument à dix cordes, vous qui sauvez les rois, qui rachetez David, votre serviteur, du glaive meurtrier.

« Délivrez-moi, sauvez-moi de la main des fils de l'étranger, eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« Leurs fils sont comme des plantes grandissant dans leur jeunesse; leurs filles sont belles et parées comme les images d'un temple. Leurs celliers sont pleins; ils regorgent de l'un à l'autre; leurs brebis se multiplient par mille et par dix mille dans leurs métairies; leurs bœufs sont chargés de graisse; on ne voit dans leurs murs ni ouverture ni ruine; on n'entend point de cris dans leurs places publiques. Heureux, disent-ils, heureux le peuple qui jouit de tout cela!

« Heureux seulement le peuple dont Jéhova est le Dieu! »

L'on peut croire que ce cantique fut chanté au nom de Saül. Les fils de l'étranger sont naturellement les Philistins. La prière pour être délivré ou préservé de leur main convient beaucoup mieux aux premiers commencements de David qu'à l'époque où il est monté sur le trône. Ces paroles: « Vous me soumettez mon peuple, » peuvent s'appliquer non-seulement à Saül, mais à David même; car dès lors, à raison du commandement militaire, le peuple lui était soumis. Ce qui le soumettait encore bien davantage en un sens, c'était l'affection universelle; ce fut même

<sup>1</sup> 1 Rois, 18, 1-5. — <sup>2</sup> Ps. 143 selon la Vulgate, 144 selon les Septante et l'hébreu.

cette faveur populaire qui lui attira la disgrâce.

Lorsque David revint après avoir frappé le Philistin les femmes sortirent de toutes les cités d'Israël au-devant du roi Saül, chantant et dansant au son des tambours, des cymbales et autres instruments de joie; et les femmes, dans leurs danses et dans leurs chants, se répondaient l'une à l'autre et disaient : « Saül a tué ses mille et David ses dix mille. » Cette parole mit Saül dans une grande colère et lui déplut extrêmement. « Ils ont donné, dit-il, dix mille à David, et à moi mille. Que lui faut-il de plus, si ce n'est d'être roi ? » Saül donc regardait David de mauvais œil depuis ce jour-là <sup>1</sup>.

En ouvrant ainsi son cœur à la colère et à la jalousie Saül ouvrait la porte à cet esprit de malice que Dieu avait commis pour le tourmenter. En effet, le jour suivant, l'esprit mauvais s'empara de lui, et il prophétisait au milieu de sa maison. Cependant David jouait de la harpe comme il avait coutume de faire. Or Saül avait à la main une lance. Tout d'un coup il la lève et la jette, disant en lui-même : « Je transpercerai David jusqu'à la muraille. » Mais David, se détournant, évita le coup par deux fois. Alors Saül le craignit encore plus, voyant que l'Éternel était avec David et qu'il s'était retiré de lui. C'est pourquoi il l'éloigna d'auprès de sa personne et l'établit prince de mille. Ainsi David sortait et entraît à la tête du peuple, c'est-à-dire qu'il le menait à la guerre et le ramenait <sup>2</sup>.

Quand il est dit de Saül, tourmenté par l'esprit malin, qu'il *prophétisait* dans sa maison, ce mot est pris dans un mauvais sens. Les vrais prophètes, animés de l'Esprit-Saint et élevés au-dessus d'eux-mêmes, disaient des choses surhumaines, faisaient quelquefois des actions extraordinaires, mais le tout avec calme et intelligence. Ceux, au contraire, qu'agite l'esprit mauvais, comme les énérgumènes, parlent et agissent en désordre et malgré eux, telle que les païens nous représentent la pythonisse de Delphes ou la sibylle de Cumès, les cheveux hérissés, le regard farouche, le corps tremblant, la bouche

écumante, faisant des cris et des hurlements, proférant par intervalle des paroles étranges, mal articulées, sans suite <sup>1</sup>; tel était à peu près l'état de Saül dans ses moments de fureur.

Mais autant ce malheureux prince, livré à Satan pour la perte de sa chair et le salut de son âme, présentait un spectacle déplorable, autant David, dirigé par l'Esprit de Dieu, offrait-il un modèle de sagesse. Dans toutes ses voies il agissait prudemment, et l'Éternel était avec lui. Aussi tout Israël et Juda l'aimaient; car il allait et marchait à leur tête.

Saül, lui voyant tant de prudence, en eut encore plus peur et chercha à le perdre par la ruse. Il dit donc à David : « Voilà ma fille aînée Méroboam; je te la donnerai pour femme. Sois-moi seulement un fils de courage et combats les combats de l'Éternel. » Saül se disait en lui-même : « Que ma main ne soit pas sur lui, mais la main des Philistins. » En triomphant de Goliath David avait déjà rempli toutes les conditions; il ne s'en prévalut point, mais répondit à Saül : « Qui suis-je, moi, et quelle est ma vie ou la famille de mon père en Israël pour que je devienne le gendre du roi ? » Mais le temps étant venu où Méroboam, fille de Saül, devait être donnée à David, elle fut donnée pour femme à Hadriel Molathite.

Cependant Michol, seconde fille de Saül, avait de l'affection pour David. Saül, l'ayant su, en fut bien aise. Il disait : « Je la lui donnerai, afin qu'elle devienne sa ruine et que la main des Philistins soit sur lui. » « Pour cette fois, dit-il à David, tu seras mon gendre aujourd'hui. » Puis, sans s'expliquer davantage, il donna cet ordre à ses serviteurs : « Parlez à David en secret, disant : Voilà que tu plais au roi et que tous ses serviteurs t'aiment. Pense donc maintenant à devenir le gendre du roi. » David leur répondit : « Vous semble-t-il donc peu de chose d'être le gendre du roi ? Pour moi je suis pauvre et n'ai point de

<sup>1</sup> *Énéide*, 6 et 9, etc. Virgile a dit de la sibylle :

At Phœbi nondum patiens immanis in antro  
Bacchatur vates, magnum si pectore possit  
Excussisse deum; tanto magis ille fatigat  
Os rabidum, fera corda domans, fugitque premendo. »

Saint Paul dit, au contraire, 1 Cor., 14, 32 : « Etspiritus prophetarum prophetis subjecti sunt. »

<sup>1</sup> 1 Rois, 18, 6-9. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 18, 10-13.



bien. » Saül, ayant su par eux cette réponse, leur dit : « Voici comme vous parlerez à David : Le roi n'a que faire de dot (c'est que parmi les Hébreux c'était le mari qui donnait la dot à la femme); il demande seulement cent prépuces de Philistins, afin que vengeance soit faite des ennemis du roi. » Saül pensait à faire tomber David entre les mains des Philistins. David accepta la proposition, et, avant le temps marqué, il s'en alla avec ses gens, tua deux cents Philistins et en apporta les prépuces au roi pour devenir son gendre; et ainsi Saül lui donna pour femme sa fille Michol, qui l'aimait beaucoup.

Saül, au contraire, ayant connu si clairement que l'Éternel était avec David, le craignait de plus en plus, et son aversion pour lui croissait tous les jours. Une circonstance qui devait la diminuer l'augmenta encore. Les princes des Philistins s'étant mis en campagne, David fit paraître plus de prudence que tous les serviteurs de Saül et son nom devint très-célèbre<sup>1</sup>. La haine de Saül en fut si irritée qu'il parla à Jonathas, son fils, et à tous ses serviteurs, pour les porter à tuer David.

Mais Jonathas, qui aimait extrêmement David, l'en avertit, disant : « Saül, mon père, cherche à te tuer; c'est pourquoi, je te prie, garde-toi le matin et retire-toi en un lieu secret, et cache-toi. Pour moi je sortirai avec mon père, et je me tiendrai auprès de lui, dans le champ où tu seras. Je parlerai de toi à mon père, et tout ce que je verrai je te l'apprendrai. »

Jonathas parla donc en faveur de David à son père Saül et lui dit : « Veuillez le roi ne pécher point contre son serviteur David; car il n'a point péché contre vous; au contraire, ses œuvres vous sont fort bonnes. Il a mis son âme sur sa main et a frappé le Philistin, et Jéhova opéra un grand salut dans tout Israël. Vous l'avez vu, et vous vous êtes réjoui. Pourquoi donc pécheriez-vous contre le sang innocent en tuant David, qui n'est point coupable ? »

Saül écouta la voix de Jonathas et fit ce serment : « Vive Jéhova ! il ne mourra

point. » Jonathas appela donc David, lui raconta toutes ces paroles, le présenta de nouveau à Saül, et David fut devant lui comme il avait été auparavant. La guerre ayant ensuite recommencé, David marcha contre les Philistins, les combattit, en tailla en pièces un grand nombre et mit le reste en fuite.

Quand il fut de retour de cette glorieuse expédition il arriva que le malin esprit envoyé par l'Éternel se saisit encore de Saül. Il était assis dans sa maison une lance à la main. Et, comme David jouait de la harpe devant lui, Saül tâcha de le transpercer avec sa lance contre la muraille; mais David se détourna de devant Saül, et la lance se fixa dans la muraille. Il s'enfuit aussitôt et se sauva ainsi cette nuit-là<sup>1</sup>.

On s'étonnera peut-être de voir Saül toujours une lance à la main; c'est qu'anciennement c'était le symbole du commandement et de la souveraineté. « Alors, dit Justin, les rois avaient encore pour diadème des lances, que les Grecs ont appelées sceptres<sup>2</sup>. » Ce fut avec une espèce de lance, suivant l'hébreu, que Josué donna le signal pour l'attaque et la prise de la ville de Haï. Le nom de *quirites*, qui, chez les Romains, indiquait le droit de bourgeoisie souveraine, vient du vieux mot *cur*, *quir*, qui signifie lance<sup>3</sup>. Le père seul y avait le droit de la lance et du sacrifice, et, lorsqu'il fallait témoigner, devant le conseil public, des terres et des choses vivantes que l'on possédait, c'est la lance à la main que s'y présentait le quirite, symbolisant et soutenant à la fois son droit par ses armes. Enfin les vieux Romains adoraient leur dieu Mars, l'auteur de leur empire, sous la forme d'une lance, de même que les Scythes l'adoraient sous la forme d'un sabre.

David avait échappé à la lance de Saül et s'était sauvé dans sa maison; mais il n'y fut pas plus en sûreté; Saül y envoya des gardes pour l'entourer la nuit et le tuer au matin. Mais Michol, sa femme, l'en avertit, disant :

<sup>1</sup> 1 Rois, 19, 1-10. — <sup>2</sup> Justin, l. 43, n. 3 : « Per ea adhuc tempora reges hastas pro diademate habebant, quas Græci sceptra dixere. Nam et ab origine rerum pro diis immortalibus veteres hastas coluere; ob cujus religionis memoriam adhuc eorum simulacris hastæ adduntur. » — <sup>3</sup> Festus. Michelet, *Histoire romaine*, t. I, p. 99.

<sup>1</sup> 1 Rois, 18, 14-30.

« Si tu ne sauves ton âme cette nuit demain tu seras mort. » Ensuite elle le descendit par la fenêtre, et il échappa de cette manière, s'enfuit et se sauva. Michol prit une statue, qu'elle coucha dans le lit de David; elle lui mit autour de la tête une peau de chèvre avec le poil et sur le corps la couverture du lit. On peut croire que cette statue, en hébreu *thérophim*, était une espèce de portrait de son mari; car, au dire de quelques rabbins, tel était l'usage des dames de qualité de ce temps.

Dès le point du jour Saül envoya des gardes pour enlever David, mais Michol dit : « Il est malade. » Saül en renvoya d'autres avec ordre de le voir, disant : « Apportez-le moi dans son lit afin qu'il meure. » Mais, quand les messagers furent venus, voilà qu'il n'y avait dans le lit qu'une statue qui avait la tête couverte d'une peau de chèvre. Saül dit à Michol : « Pourquoi m'as-tu ainsi trompé et as-tu laissé fuir mon ennemi ? » Elle répondit : « Parce qu'il m'a dit : Laisse-moi aller, autrement je te tue <sup>1</sup>. »

David s'était sauvé près de Samuël, en Ramatha; il lui raconta tout ce que lui avait fait Saül; et Samuël et lui s'en allèrent et demeurèrent en Naïoth, qui paraît avoir été une maison de campagne où il y avait une école ou communauté de prophètes.

Saül, ayant appris que David était en Naïoth, près de Ramatha, envoya des soldats pour le prendre; mais, quand ceux-ci virent la troupe des prophètes qui prophétisaient et Samuël qui présidait parmi eux, ils furent saisis eux-mêmes de l'Esprit de Dieu et commencèrent à prophétiser comme les autres, en chantant avec eux les louanges de l'Éternel. Lorsqu'on l'eut annoncé à Saül il envoya d'autres messagers : mais ceux-là aussi prophétisèrent. Il en envoya pour la troisième fois, qui prophétisèrent encore. Alors, enflammé de colère, Saül s'en alla lui-même en Ramatha et vint jusqu'à la grande citerne qui est en Socho. Là il demanda où étaient Samuël et David; on lui dit : « En Naïoth de Rama. » Aussitôt il y alla; mais il fut lui-même saisi de l'Esprit de Dieu, et il prophé-

tisait durant tout le chemin, jusqu'à ce qu'il fût à Naïoth, près de Rama. Alors il se dépouilla aussi lui-même de ses habits royaux, prophétisa avec les autres devant Samuël, et demeura ainsi nu par terre, le reste du jour et toute la nuit, couvert seulement de sa tunique; ce qui donna de nouveau lieu au proverbe : « Saül est-il donc aussi parmi les prophètes <sup>1</sup> ? »

Balaam était venu pour maudire, et Dieu le força de bénir; il en arrive de même à Saül et à ses gens. Les satellites des Phari-siens, envoyés pour prendre Jésus-Christ, s'en reviendront pareillement dire à leurs maîtres : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme <sup>2</sup>. » On remarque aussi que, quand il a été dit précédemment que Samuël ne vit plus Saül, cela veut dire qu'il n'alla plus le voir. De même, lorsque Saül est dit nu, cela s'entend de ses vêtements royaux; car ce que Sénèque fait observer du latin est vrai pour toutes les langues : on y appelle nu tout homme mal vêtu <sup>3</sup>.

David, s'étant enfui de Naïoth, vint trouver Jonathas et lui dit : « Qu'ai-je fait ? quelle est mon iniquité, et quel est mon péché contre ton père, pour qu'il demande mon âme ? — Non, lui dit Jonathas, tu ne mourras point; car mon père ne fait aucune parole, ni grande ni petite, qu'il ne la révèle à mon oreille; m'aurait-il donc caché cette parole seule ? Cela n'est pas. » Mais David l'adjura de nouveau : « Ton père sait très-bien que j'ai trouvé grâce à tes yeux, et il dira : Que Jonathas ne sache point ceci de peur qu'il ne s'en afflige; car, vive Jéhova ! et vive ton âme ! il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas entre moi et la mort. » Jonathas lui dit alors : « Tout ce que dira ton âme je le ferai. » David reprit : « Voici que demain est le premier jour du mois, et j'ai coutume de m'asseoir à table auprès du roi; laisse-moi donc aller me cacher dans un champ jusqu'au soir du troisième jour. Si ton père me demande, tu lui répondras : David m'a demandé d'aller en hâte à Bethléhem, sa cité, parce qu'il y a là un sacrifice solennel pour

<sup>1</sup> 1 Rois, 19, 11-17.

<sup>2</sup> 1 Rois, 19, 18-24. — <sup>3</sup> Jean, 7, 46. — <sup>3</sup> « Sic, qui male vestitum et pannosum vidit, nudum se vidisse dicit. » Seneca, *de Benefic.*, 1. 5.



toute sa famille. S'il te dit : « C'est bien, » la paix sera avec ton serviteur ; mais s'il se met en colère, sache que de sa part le mal est à son comble. Fais donc cette grâce à ton serviteur puisque tu as fait entrer ton serviteur avec toi en alliance de Jéhova. S'il est en moi quelque iniquité, tue-moi toi-même, mais ne me conduis point à ton père. — Loin de toi tout cela ! répondit Jonathas ; mais, si je puis connaître que la malice de mon père est prête à s'accomplir contre toi, je te l'annoncerai certainement. — Mais, reprit David, si ton père te répond quelque chose de funeste, qui me le dira ? « Alors Jonathas lui dit : « Viens, et allons dans la campagne. » Et quand ils furent sortis tous deux dans les champs Jonathas dit à David : « Jéhova ! Dieu d'Israël ! si je reconnais les desseins de mon père, demain ou le jour d'après, et qu'il, y ait quelque chose de favorable pour David et que je n'envoie pas aussitôt vers toi et ne te l'apprenne, que Dieu fasse à Jonathas ceci et qu'il y ajoute cela. Que si mon père trouve bon de persévérer dans sa malice contre toi, je le révélerai à ton oreille et je te laisserai partir, afin que tu ailles en paix et que l'Éternel soit avec toi, comme il a été avec mon père ; et si je vis tu me rendras la miséricorde de l'Éternel, mais si je meurs tu ne retireras point ta miséricorde de ma maison à jamais. »

Jonathas fit donc alliance avec la maison de David, auquel il jura de nouveau de l'aimer ; car il l'aimait en effet comme l'amour de son âme. Il ajouta : « Demain sera le premier jour du mois, et tu seras demandé ; car ta place sera vide pendant deux jours. Le troisième, qui sera un jour d'œuvre, tu viendras promptement au lieu où tu dois te cacher, et tu te tiendras près de la pierre nommée Ézel ; et je tirerai trois flèches près de cette pierre, et je les lancerai comme pour atteindre un but. Et voilà que j'enverrai un petit garçon en lui disant : « Va, et apporte-moiles flèches. » Si je dis au garçon : « Les flèches sont en deçà de toi, ici, apporte-les, » viens me trouver, car la paix est avec toi, et, vive l'Éternel ! tu n'auras rien à craindre ; mais si je dis à l'enfant : « Voilà que les flèches sont au delà de toi, » va en paix, car l'Éternel voudra

que tu t'en ailles. Quant à la parole que nous avons dite, toi et moi, voilà que l'Éternel est entre toi et moi à jamais <sup>1</sup>. »

Sainte amitié de David et de Jonathas, qui avez l'Éternel pour dépositaire, que vous êtes belle, que vous êtes sublime ! Ils sont rivaux de gloire, vous n'en faites qu'un cœur ; ils sont compétiteurs du même trône, vous soumettez d'avance le fils de roi au berger. Ni la fureur jalouse d'un père, ni le souffle pestilentiel de la cour ne peuvent troubler un moment votre merveilleux empire. Venue du Ciel, vous êtes élevée et pure comme lui.

La fête durant laquelle Jonathas devait sonder les dispositions de son père à l'égard de David était une néoménie ou fête de la nouvelle lune. Ces fêtes ont été célébrées par toutes les nations anciennes. Moïse en rappelle l'origine dans l'histoire même de la création, lorsqu'il dit que Dieu a fait le soleil et la lune pour être les signes des temps, des jours et des années <sup>2</sup>. Les années se mesuraient par la révolution du soleil, les mois par la révolution de la lune ; chaque lune nouvelle commençait un nouveau mois et déterminait ainsi les fêtes qui devaient s'y célébrer. La réapparition de cet astre n'était pas d'ailleurs de peu d'intérêt pour les peuples pasteurs qui gardaient la nuit leurs troupeaux dans les déserts. Aussi, neuf à dix siècles avant qu'aucun auteur profane nous parle de néoménie, Moïse, qui défendit si sévèrement le culte de la lune, réglait dans la loi divine comment les enfants d'Israël devaient annoncer, par le son des trompettes, les calendes aux premiers jours du mois, quels sacrifices il y fallait offrir, quels festins on pouvait y faire. Il y revient en plus d'un endroit, mais nulle part il n'institue la néoménie <sup>3</sup>, ce qui suppose qu'elle remontait plus haut. En effet il est dit dans un psaume, suivant l'hébreu : « Sonnez la trompette à la néoménie, à ce grand jour de solennité ; c'est un précepte pour Israël et une ordonnance du Dieu de Jacob. Il l'a imposée à Joseph lorsqu'il entra dans la terre d'Égypte, où il entendit une langue qu'il ne connaissait pas <sup>4</sup>. » D'a-

<sup>1</sup> 1 Rois, 20, 1-23. — <sup>2</sup> Gen., 1, 14. — <sup>3</sup> Nombr., 10, etc. — <sup>4</sup> « Al eretz Mizraïm. » Ps. 81, 6, selon l'hébreu. Dict. de Bergier, art. NÉOMÉNIE.

près cela Jacob et sa postérité auraient observé les néoménies deux cents ans avant Moïse. Les néoménies incomparablement plus récentes des païens furent une corruption de ces néoménies primitives; au lieu d'y adorer, comme les enfants de Jacob, le Créateur du soleil, de la lune et des étoiles, leurs hommages s'adressèrent à ces astres mêmes ou à d'autres faux dieux.

Les mois des Juifs sont de vingt-neuf et de trente jours. Quand le mois est de trente la fête de la néomenie ou des calendes dure deux jours, savoir : le trente du mois qui finit et le premier du mois qui commence. C'est ce qui eut lieu dans la circonstance dont il est ici question.

David se cacha donc dans le champ, et, le premier jour du mois étant venu, le roi se mit à table pour manger. Il s'assit, suivant sa coutume, sur son siège, qui était contre la muraille. Jonathas, se levant, s'assit à un de ses côtés et Abner de l'autre, et la place de David parut vide. Saül n'en dit rien ce jour-là, présumant qu'il était retenu par quelque impureté légale. Le second jour de la fête étant venu, la place de David se trouva encore vide. Alors Saül dit à son fils Jonathas : « Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il point venu manger ni hier ni aujourd'hui? » Jonathas répondit à Saül : « David m'a prié avec beaucoup d'instance d'agréer qu'il allât à Bethléhem, en me disant : Laisse-moi aller, de grâce, car nous avons un sacrifice de famille dans la cité et un de mes frères m'a mandé d'y venir. Maintenant donc, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, permets que j'y aille aussitôt et que je voie mes frères. C'est pourquoi il n'est pas venu à la table du roi. » A ces mots Saül s'emporta contre Jonathas jusqu'à lui dire : « Fils d'une femme prostituée, ne sais-je pas que tu aimes le fils d'Isaï, à ta honte et à la honte de ton infâme mère? Car, tous les jours que le fils d'Isaï vivra sur la terre, tu ne seras point affermi, toi ni ton royaume. Envoie donc présentement et amène-le-moi, car il est fils de la mort! » Jonathas répondit à Saül, son père : « Pourquoi mourra-t-il? Qu'a-t-il fait? » Pour toute réponse Saül saisit sa lance pour le frapper. Jonathas connut ainsi que son père

avait résolu de tuer David. Il se leva donc de table dans une grande colère, et il ne mangea point ce second jour de la fête; car il était affligé à cause de David et parce que son père l'avait outragé lui-même.

Le lendemain, dès le point du jour, Jonathas vint dans le champ, selon qu'il en était convenu avec David, et amena avec lui un petit garçon, auquel il dit : « Va, et m'apporte les flèches que je tire. » L'enfant ayant couru, Jonathas en tira une autre plus loin. L'enfant étant donc venu au lieu où était la première flèche que Jonathas avait tirée, Jonathas cria derrière lui : « Regarde, voilà que la flèche est au delà de toi. » Il lui cria encore : « Va vite, hâte-toi, ne t'arrête point. » L'enfant, ayant ramassé les flèches de Jonathas, les rapporta à son seigneur, sans rien comprendre à ce qui se faisait; il n'y avait que Jonathas et David à le savoir. Jonathas donna ensuite ses armes à l'enfant et lui dit : « Va, et porte-les à la ville. »

Quand l'enfant s'enfut allé David se leva du lieu qui était vers le midi. Tombant prosterné sur la terre, il adora par trois fois Jonathas; puis, s'étant embrassés tous les deux, ils se pleuraient l'un l'autre, mais David beaucoup plus. Jonathas lui dit enfin : « Va en paix; c'est comme nous avons juré ensemble au nom de Jéhova, disant : Jéhova soit entre moi et toi, entre ma race et la tienne à jamais! » Et David se leva et s'en alla; mais Jonathas rentra dans la ville <sup>1</sup>.

Après cela David vint à Nobé, où était le tabernacle, vers le grand-prêtre Achimélec, nommé aussi Abiathar. Achimélec fut surpris de sa venue et lui dit : « D'où vient que vous êtes seul et qu'il n'y a personne avec vous? » David lui répondit : « Le roi m'a donné un ordre et m'a dit : Que personne ne sache pourquoi je t'ai envoyé, ni ce que je t'ai commandé; car j'ai convoqué mes gens en tel et tel lieu. Maintenant donc, si vous avez quelque chose en vos mains, cinq pains, ou ce que vous trouverez, donnez-les-moi. » Le grand-prêtre, répondant à David, lui dit : « Je n'ai point sous la main de pains ordinaires, mais seulement du pain sanctifié et ré-

<sup>1</sup> 1 Rois, 20, 24-43.



servé aux prêtres; cependant je vous en donnerai, pourvu que vos gens soient purs, particulièrement par rapport aux femmes. — Pour ce qui est des femmes, reprit David, depuis hier et avant-hier que nous sommes partis nous ne nous en sommes point approchés, et nos vêtements aussi étaient purs. Il est vrai qu'il y est arrivé quelque impureté légale en chemin; mais ils en seront aujourd'hui purifiés avant qu'ils mangent les pains que vous nous donnerez. » Le grand-prêtre lui donna donc du pain sanctifié, car il n'y en avait point là d'autres que les pains de proposition qui avaient été enlevés de la présence de l'Éternel pour y placer des pains chauds.

Or, en ce jour-là, un homme des serviteurs de Saül était retenu devant l'Éternel par quelque vœu; son nom était Doëg, Iduméen, le plus puissant des pasteurs de Saül.

David dit encore à Achimélec : « N'avez-vous point ici quelque lance ou épée? Car je n'ai point pris avec moi mon épée ni mes armes, parce que l'ordre du roi pressait fort. » Le grand-prêtre lui répondit : « Voici l'épée de Goliath le Philistin, que vous avez tué dans la vallée du Térébinthe, autrement du Chêne; consacrée à l'Éternel, elle est enveloppée dans un drap derrière l'éphod; si vous la voulez prenez-la; car il n'y en a point ici d'autre. » David lui dit : « Il n'y en a point comme celle-là; donnez-la-moi <sup>1</sup>. »

Sans doute David ne fit pas bien d'user de dissimulation et de mensonge pour obtenir du grand-prêtre des vivres et une épée. Lui-même reconnaîtra bientôt sa faute. Cependant il ne devait pas prévoir que Saül punirait le grand-prêtre, surtout aussi cruellement qu'il le fit, d'une action non-seulement innocente, mais louable, puisqu'elle a été louée par le Christ dans l'Évangile <sup>2</sup>.

David s'enfuit donc ainsi devant Saül et se réfugia vers Akis, roi de Geth, croyant qu'il y serait fort en sûreté; mais les officiers d'Akis lui dirent : « N'est-ce pas là ce David qui est comme le roi de ce pays-là? N'est-ce point pour lui qu'on a chanté dans les danses publiques : Saül a frappé ses mille et David

ses dix mille? » David recueillit ces paroles en son cœur, et il commença de craindre extrêmement Akis, roi de Geth. C'est pourquoi il changea de contenance devant leurs yeux; il contrefit l'insensé entre leurs mains, il heurtait et barbouillait les battants de la porte et laissait descendre sa salive sur sa barbe. Akis dit donc à ses serviteurs : « Voyez-vous cet insensé? Pourquoi l'avez-vous amené vers moi? Est-ce que je n'ai point assez de fous pour que vous ayez amené celui-ci faire ses folies en ma présence? Un tel homme entrera-t-il ainsi dans ma maison? »

Échappé de ce péril David s'enfuit en la caverne d'Odollam, au pays de Juda. Ses frères et toute la maison de son père, l'ayant appris, vinrent l'y trouver; et tous ceux qui étaient dans la détresse, et ceux qui étaient ou accablés de dettes ou mécontents, s'assemblèrent près de lui, et il devint leur prince. Ils étaient environ quatre cents.

David s'en alla de là en Maspha, qui est au pays de Moab, et il dit au roi de Moab : « Que mon père et ma mère, je vous en supplie, demeurent avec vous jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » Et il les laissa auprès du roi de Moab, et ils y demeurèrent tout le temps que David fut dans cette forteresse de Maspha <sup>3</sup>.

Pendant qu'il était là il lui vint des enfants de Benjamin et de Juda. Il sortit au-devant d'eux et leur dit : « Si vous venez avec un esprit de paix, pour me secourir, je ne veux avoir qu'un même cœur avec vous; mais, si vous venez de la part de mes ennemis pour me surprendre, quoiqu'il n'y ait aucune iniquité dans mes mains, que le Dieu de nos pères voie et juge. » Alors Amasaï, le chef des trente, tout transporté en lui-même, répondit : « Nous sommes à toi, ô David! nous sommes avec toi! ô fils d'Isaï! La paix, la paix avec toi! La paix avec ceux qui prennent ta défense; car ton défenseur est ton Dieu! » David les reçut donc et les établit officiers dans ses troupes <sup>3</sup>.

Dieu lui avait encore envoyé un autre secours : c'était le prophète Gad. Un jour ce prophète lui dit : « Ne demeure pas dans ce

<sup>1</sup> 1 Rois, 21, 1-19. — <sup>2</sup> Marc, 2, 26.

<sup>3</sup> 1 Rois, 21, 10-15. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 22, 1-4. — <sup>3</sup> 1 Paral., 12, 16-18.

fort ; pars, et va dans la terre de Juda. » Et David partit et vint dans la forêt d'Hareth.

Saül apprit bientôt qu'on avait vu reparaitre David avec les gens qui l'accompagnaient. Étant donc un jour en Gabaa, sous l'arbre qui est en Ramatha, tenant la lance en sa main et tous ses serviteurs autour de lui, il dit à ses serviteurs qui l'entouraient : « Écoutez donc, fils de Jémini : sans doute le fils d'Isaï vous donnera à tous des champs et des vignes, et vous fera tous tribuns et centeniers, puisque vous avez tous conspiré contre moi et que nul ne me révèle ce qui se passe. Mon fils même a fait alliance avec le fils d'Isaï, et nul d'entre vous qui me plaigne, nul qui révèle quoi que ce soit à mon oreille ! Et mon propre fils a soulevé mon serviteur contre moi, pour me tendre des pièges jusqu'à ce jour. »

Doëg, Iduméen, qui se tenait en ce moment auprès des officiers de Saül, lui répondit : « J'ai vu venir le fils d'Isaï en Nobé, auprès d'Achimélec, fils d'Achitob, qui a consulté pour lui Jéhova, lui a donné des vivres et l'épée de Goliath le Philistin. »

Le roi donc envoya appeler Achimélec, fils d'Achitob, le grand-prêtre, avec tous les prêtres de la maison de son père qui étaient à Nobé ; et ils vinrent tous trouver le roi.

Saül dit : « Écoute donc, fils d'Achitob. » Lequel répondit : « Me voici, Seigneur. » Et Saül lui dit : « Pourquoi avez-vous conspiré contre moi, toi et le fils d'Isaï, et lui as-tu donné des pains et l'épée ? Et pourquoi as-tu consulté Dieu pour lui, afin qu'il s'élevât contre moi, persévérant à me dresser des embûches jusqu'à ce jour ? » Achimélec répondit au roi : « Et qui, entre tous tes serviteurs, est fidèle comme David, lui, le gendre du roi, qui marche à ton commandement et qui est plein de gloire en ta maison ? Est-ce donc aujourd'hui que j'ai commencé à consulter Dieu pour lui ? Loin de moi que le roi soupçonne son serviteur d'une telle chose, non plus que toute la maison de mon père ; car ton serviteur n'a rien su de ce que tu dis, ni peu ni beaucoup. »

A une justification si simple et si complète Saül, désormais plus tyran que roi, dit pour toute réponse : « Tu mourras de mort, Achimélec, toi et toute la maison de ton père. »

En même temps il dit aux coureurs qui l'entouraient : « Tournez-vous, et mettez à mort les prêtres de Jéhova, car leur main est avec David ; ils savaient bien qu'il s'enfuyait, et ils ne m'en ont point donné avis. » Mais ses gardes, sachant qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, se refusèrent à cet ordre inique et sacrilège et ne voulurent pas étendre la main sur les prêtres de l'Éternel. Leur délateur fut leur bourreau. Sur le commandement de Saül l'Iduméen Doëg les égorga, au nombre de quatre-vingt-cinq, vêtus qu'ils étaient de l'éphod sacerdotal. Saül ne borna pas là sa cruauté ; par le ministère du même satellite il fit passer au fil de l'épée toute la ville de Nobé, hommes, femmes, enfants, jusqu'à ceux qui étaient à la mamelle ; il n'épargna pas même les animaux. Le seul Abiathar, fils du grand-prêtre, échappa à cet horrible massacre et se réfugia auprès de David, qui le reçut avec amitié et lui dit : « Je savais bien que Doëg l'Iduméen, s'étant trouvé là lorsque j'y étais, ne manquerait pas d'avertir Saül. Je suis cause de la mort de toute la maison de ton père. Demeure avec moi, ne crains point. Il entreprendrait sur ma propre vie quiconque entreprendrait sur la tienne ; car tu m'es un dépôt sacré confié à ma garde<sup>1</sup>. »

David ne parle ni de Saül ni de Doëg ; il s'accuse lui-même. « C'est le propre des âmes excellentes, dit à ce sujet saint Grégoire le Grand, de se croire coupables en des choses où elles ne le sont pas<sup>2</sup>. » Les vrais, les seuls coupables ici sont Doëg et Saül : Doëg, le courtisan qui, dans sa déclaration, supprime la circonstance principale, savoir que le pontife n'assista David que comme envoyé de Saül et pour accélérer le service du roi ; puis le tyran qui, sur une déclaration pareille et malgré la noble justification de l'accusé, fait égorger à l'instant et le pontife, et quatre-vingt-quatre prêtres, et toutes leurs familles, et une ville entière. Tyrannie exécrationnable ! Dieu, toutefois, qui tourne la rage même des démons à l'accomplissement de ses desseins de justice ou de miséricorde, tourna également ici la fureur de Saül à l'accomplis-

<sup>1</sup> 1 Rois, 22, 5-23. — <sup>2</sup> « Bonarum mentium est ibi culpam agnoscere ubi culpa non est. »



sement de ce qu'il avait prédit à Héli sur les descendants de ses deux fils, Ophni et Phinéas, qui avaient déshonoré son sacerdoce, savoir : qu'il couperait le bras droit de ceux de sa race et qu'ils n'arriveraient point jusqu'à la vieillesse <sup>1</sup>.

Après ce massacre des prêtres on pouvait tout attendre de Saül ; il n'est donc pas étonnant s'il trempa ses mains dans le sang des Gabaonites. C'était, comme on sait, un peuple d'Amorrhéens à qui Josué et les chefs d'Israël avaient juré de conserver la vie. Saül, par un faux zèle, et comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda, entreprit de les exterminer au mépris de ce serment et en fit mourir un grand nombre. Nous verrons la vengeance qui en sera faite sur sa postérité <sup>2</sup>.

Pendant que David était dans la forêt d'Hareth on vint lui dire : « Voilà que les Philistins attaquent Cécila, ville de la tribu de Juda, et qu'ils pillent les granges du pays. » Il consulta l'Éternel, disant : « Irai-je et frapperai-je les Philistins ? » Et l'Éternel dit à David : « Va et frappe les Philistins, et tu sauveras Cécila. » Mais les gens qui étaient avec David lui dirent alors : « Voilà que nous sommes ici au milieu de la Judée et nous avons à craindre ; que sera-ce donc si nous allons à Cécila attaquer les troupes des Philistins sur leurs frontières ? » David consulta donc de nouveau l'Éternel et l'Éternel lui répondit : « Lève-toi et va en Cécila ; car je livrerai les Philistins en ta main. » David s'en alla donc avec les siens à Cécila, combattit contre les Philistins, en fit un grand carnage, emmena leurs troupeaux et sauva les habitants de Cécila.

Or, quand Abiathar, fils d'Achimélec, se réfugia vers David, il apporta avec lui l'éphod du grand-prêtre par où l'on consultait l'Éternel.

Lorsque Saül eut appris que David était venu à Cécila il dit : « Dieu me l'a livré entre les mains ; il est pris puisqu'il est dans une ville où il y a des portes et des serrures. » Il commanda donc à tout le peuple de marcher secrètement contre Cécila et d'y assiéger David et ses gens ; mais, David ayant su que

Saül préparait secrètement sa ruine, il dit au prêtre Abiathar : « Revêts-toi de l'éphod. » Et David dit : « Jéhova, Dieu d'Israël, votre serviteur a entendu dire que Saül se prépare à venir en Cécila pour détruire cette ville à cause de moi. Les hommes de Cécila me livreront-ils entre ses mains, et Saül y descendra-t-il comme votre serviteur l'a ouï dire ? Jéhova, Dieu d'Israël, faites-le connaître à votre serviteur. » Et Jéhova dit : « Il descendra. » David dit encore : « Les hommes de Cécila me livreront-ils, moi et mes gens, en la main de Saül ? » L'Éternel répondit : « Ils vous livreront. » David se leva donc avec les siens, près de six cents, et, sortis de Cécila, ils erraient çà et là incertains. Saül ayant appris que David s'était échappé de Cécila ne parla plus d'y marcher.

David cependant demeurait au désert, dans les lieux très-forts. Il se retira, en particulier, en la partie méridionale de Juda, sur la montagne du désert de Ziph, qui était couverte de forêts. Saül le cherchait sans cesse, mais Dieu ne le livra point entre ses mains <sup>1</sup>.

Pendant qu'il était là onze braves de la tribu de Gad vinrent l'y trouver. Ils étaient très-vaillants dans le combat, se servant du bouclier et de la lance ; leur face était comme la face du lion, et ils égalaient à la course les chevreuils des montagnes. L'Écriture nous a conservé leurs noms, et ils furent dans la suite des principaux chefs de l'armée <sup>2</sup>.

Une visite plus inattendue vint consoler le fugitif. Jonathas, fils de Saül, se leva et s'en alla vers David en la forêt, fortifia sa main, c'est-à-dire son courage en Dieu, et lui dit : « Ne crains point ; car la main de mon père Saül ne te trouvera point, et tu régneras sur Israël, et moi je serai le second après toi ; mon père Saül le sait bien lui-même. » Et ils firent tous deux alliance devant l'Éternel. David demeura en la forêt et Jonathas retourna en sa maison <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> 1 Rois, 23, 1-15. — <sup>2</sup> 1 Paral., 12, 8-15. — <sup>3</sup> 1 Rois, 23, 16-18 : « Et surrexit Jonathas, filius Saul, et abiit ad David in silvam, et confortavit manus ejus in Deo, dixitque ei : Ne timeas, neque enim inveniet te manus Saul, patris mei, et tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus ; sed et Saul, pater meus, scit hoc. Percussit ergo uterque fœdus coram Domino, mansitque David in silva ; Jonathas autem reversus est in domum suam. »

<sup>1</sup> 1 Rois, 2, 31. — <sup>2</sup> 2 Rois, 21.

Mais ce qui soutenait David bien plus encore que l'amitié de Jonathas, c'était l'amitié de Dieu. Voilà son appui, sa force, son espoir, son conseil, son refuge. Avec Jonathas c'est Dieu qu'il prend à témoin de son innocence contre Saül.

« Jéhova, mon Dieu ! c'est en vous que j'espère ; sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent et délivrez-moi, de peur que mon ennemi, comme un lion, ne ravisse mon âme, ne la déchire, et que je ne trouve pas de libérateur.

« Jéhova, mon Dieu ! si j'ai fait ce dont on m'accuse, si l'iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal à ceux qui vivaient en paix avec moi, si, sans raison, j'ai accablé mon ennemi, qu'il poursuive mon âme, qu'il saisisse et qu'il foule par terre ma vie, et qu'il fasse habiter ma gloire dans la poussière.

« Réveillez-vous, ô Jéhova ! exécutez l'arrêt que vous avez porté. Jugez-moi, ô Éternel ! selon ma justice et mon innocence.

« Leur impiété consumera les pervers ; mais vous affermirez le juste, vous qui sondez les reins et les cœurs. Dieu est mon bouclier ; c'est lui qui sauve ceux qui ont le cœur droit. Dieu est un juge plein d'équité, il menace tout le jour. Si vous ne retournez à lui il aiguïsera son glaive ; son arc est tendu, il l'a préparé ; il a rempli son carquois d'instruments de mort, il lancera des flèches brûlantes.

« Le voilà, cet homme, en travail d'iniquité ; il a conçu le labeur et il n'enfante que le mensonge. Il ouvre un précipice, il le creuse, et il tombe dans le gouffre qu'il a préparé ; son labeur retombera sur sa tête et son iniquité pèsera sur son chef.

« Moi je rendrai gloire à Jéhova, qui fait justice ; je chanterai le nom de Jéhova, le Très-Haut <sup>1</sup>. »

Cet homme que David ne nomme point, qu'il n'appelle pas même son ennemi, c'est évidemment Saül. Sans cesse en travail d'iniquité, sans cesse il concevait de mauvais desseins, sans cesse il combinait de nouveaux stratagèmes pour perdre David ; mais tous ses desseins avortent, tous ses stratagèmes

échouent, et avec toutes ses conceptions il n'enfante que la honte d'y être trompé toujours. Il creuse une fosse, et il y tombe ; il veut perdre David, et il l'élève ; il veut élever sa propre maison, et il la perd.

Quant aux flatteurs de ce malheureux prince qui envenimaient son cœur déjà ulcéré et par leurs perfides conseils le poussaient sans cesse au crime et par là même à sa perte, David appelle contre eux le jugement du Ciel.

« Prêtez l'oreille à mes paroles, ô Jéhova ! entendez mes soupirs ; soyez attentif à la voix de mon cri, ô mon roi et mon Dieu, parce que je prierai vers vous. O Éternel ! dès le matin vous entendrez ma voix, dès le matin je me disposerai à paraître devant vous, et je reconnaitrai que vous êtes un Dieu qui n'aimez pas l'iniquité.

« Le méchant n'habitera pas près de vous ; les injustes ne subsisteront pas devant vos regards. Vous haïssez les artisans d'iniquité ; vous perdrez ceux qui profèrent le mensonge ; l'Éternel aura en horreur l'homme de sang et le fourbe.

« Pour moi, grâce à la multitude de vos miséricordes, j'entrerai dans votre demeure ; j'adorerai dans le temple de votre sainteté, rempli de votre crainte.

« O Jéhova ! guidez-moi dans votre justice ; à cause de ceux qui me dressent des embûches, dirigez ma voie devant vous ; car la vérité n'est point sur leurs lèvres ; leur cœur n'est que pièges, leur bouche un sépulcre ouvert ; ils affinent leur langue. Jugez-les, ô Dieu ! qu'ils tombent du haut de leurs conseils ; rejetez-les à cause de la multitude de leurs crimes, car c'est contre vous qu'ils se sont révoltés.

« Mais qu'ils se réjouissent tous ceux qui espèrent en vous ; ils chanteront à jamais ; vous les couvrirez de vos ailes, et ils tressailliront en vous, ceux qui aiment votre nom. Car vous bénirez le juste, ô Jéhova ! vous le couronnerez de votre bienveillance comme d'un bouclier <sup>1</sup>. »

David composa en particulier un chant d'imprécation contre le courtisan Doëg, qui

<sup>1</sup> Psaume 7.

<sup>1</sup> Psaume 5.



calomnie par sa délation insidieuse et ensuite égorgé de sa main les prêtres de l'Éternel.

« Pourquoi te fais-tu gloire de ta méchanceté, toi qui n'es puissant que dans le crime ? Tout le jour ta langue médite des embûches ; elle blesse traîtreusement comme un rasoir bien affilé. Tu as aimé le mal plus que le bien, le mensonge plus que le langage de la justice. Ce que tu as aimé, ce sont des paroles de ruine, langue de fourbe.

« Aussi Dieu te détruira pour toujours ; il t'enlèvera, il t'arrachera de ta demeure, il te déracinera de la terre des vivants.

« Et les justes verront, et ils seront saisis d'effroi, et ils riront de lui : Le voilà, cet homme qui n'a pas pris Dieu pour sa force, qui s'est confié en la multitude de ses richesses, qui s'est affermi sur ses impostures.

« Moi je suis comme un olivier qui se couvre de feuillage dans la maison de Dieu ; j'ai espéré en la miséricorde de Dieu pour jamais et toujours. Je vous rendrai d'éternelles actions de grâces parce que c'est vous qui le faites, et je me confierai en votre nom parce qu'il est la bonté même pour vos élus <sup>1</sup>. »

On voit ici à quoi se réduisent les imprécations de David : à commenter une de ses paroles : « Si vous ne revenez à Dieu il aiguîsiera son glaive. » Que les méchants se convertissent, tel est son premier désir ; s'ils s'obstinent dans le mal il leur prédit les châtiments du Ciel. Ces prédictions, surtout dans le grec et le latin, prennent quelquefois la forme de souhaits ; mais elles ne changent pas pour cela de nature. D'ailleurs, souhaiter que Dieu punisse les méchants en ce monde, le souhaiter, non par esprit de vengeance, mais par zèle de la justice et de la gloire de Dieu, mais afin de voir cesser les blasphèmes contre la Providence et le scandale des faibles, mais afin que les coupables eux-mêmes soient pour ainsi dire contraints de se sauver pour l'éternité, non-seulement il n'y a point de péché, mais c'est un sentiment louable. David enfin ne prononce point ses anathèmes contre tous les pécheurs sans distinction ; il ne parle pas de ceux qui pèchent par faiblesse, par entrai-

nement, ou, s'il en parle, c'est en rappelant que, de soi, l'homme est chose inconstante et fragile et que Dieu est plein de miséricorde. Il s'indigne contre ceux qui pèchent, comme les démons, par malice, contre les fourbes, les traîtres, les hypocrites, qui se jouent de mentir à Dieu et aux hommes ; en quoi, sans doute, et Dieu et les hommes sont d'accord avec David.

Cependant les Ziphéens, dans le désert desquels David était caché, montèrent vers Saül, en Gabaa, disant : « Ne voilà-t-il pas que David est caché parmi nous dans l'endroit le plus fort de la forêt, vers la colline d'Hachila, à la droite de Jésimon ? Puis donc que vous désirez de le trouver, vous n'avez qu'à descendre, et ce sera à nous à le livrer entre les mains du roi. » Saül s'écria : « Bénis soyez-vous de l'Éternel, vous qui avez eu pitié de mon sort ! Allez donc, je vous prie, et soyez prompts ; cherchez, furetez, considérez bien le lieu où il peut être ou qui l'aura vu ; car on m'a dit que c'est un homme fertile en ruses. Sondez, remarquez toutes les retraites où il a coutume de se cacher, et, lorsque vous serez bien assurés de tout, revenez me trouver, afin que j'aïlle avec vous. Quand il se serait caché au fond de la terre j'irai le chercher dans toutes les familles de Juda. » Ils s'en allèrent donc en Ziph, devant Saül.

David, en ayant eu avis, se retira au rocher du désert de Maon, dans lequel il était. Saül y entra pour l'y poursuivre. Saül allait d'un côté de la montagne, David et les siens allaient de l'autre. David était en peine d'échapper des mains de Saül ; car Saül et ses gens tenaient David et les siens environnés comme dans un cercle pour les prendre. Mais tout à coup un courrier vint dire à Saül : « Hâtez-vous de venir, car les Philistins ont fait une irruption dans le pays. » Saül cessa donc de poursuivre David et marcha à la rencontre des Philistins. C'est pourquoi on appela ce lieu-là le Rocher de séparation <sup>1</sup>.

Au plus fort de cette détresse David faisait à Dieu la prière suivante :

« O Dieu, sauvez-moi en votre nom, jugez-moi dans votre force. O Dieu, entendez ma

<sup>1</sup> Psaume 51.

<sup>1</sup> 1 Rois, 23, 19-28.

prière, prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche; car les étrangers s'élèvent contre moi, des puissants cherchent mon âme; ils n'ont pas eu Dieu devant leurs regards.

« Voilà Dieu qui vient à mon secours; Jéhova est le soutien de mon âme; il rendra le mal à mes ennemis. Détruisez-les dans la vérité de vos menaces. Je vous offrirai du fond du cœur des sacrifices; je célébrerai votre nom, ô Jéhova! parce qu'il est le bien. Vous m'avez délivré de l'angoisse; mon œil a contemplé de près mes ennemis<sup>1</sup>. »

David, étant sorti de ce lieu-là, demeura au désert d'Engaddi, dans des lieux très-sûrs. Ce désert, au nord-ouest de la mer Morte, est, aussi bien que les déserts de Ziph et de Maon, une contrée du grand désert de Juda, située dans le partage de cette tribu et qu'on ne doit pas se représenter comme une solitude; c'était un pays de montagnes et de bois, où il y avait des villes et des bourgs, mais dont les habitants ne cultivaient ni blé ni vin, vivant principalement du produit de leurs troupeaux. Le désert d'Engaddi surtout est montagneux, et des cavernes considérables s'ouvrent parmi ses rochers. Là se tenait David.

Saül, revenu de son expédition contre les Philistins, prit trois mille hommes d'élite parmi tous ceux d'Israël pour chercher David et ses compagnons dans les rochers d'Engaddi. Sur le chemin il se trouva une caverne où il entra pour une nécessité naturelle. Or David et les siens y étaient cachés. Ses hommes dirent donc à David : « Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Je te livrerai ton ennemi, afin que tu lui fasses ainsi qu'il plaira à tes yeux. » David s'approcha et coupa secrètement le bord du manteau de Saül. Et après, touché en son cœur, il dit : « Jéhova me préserve de faire cette chose à mon seigneur, au christ de Jéhova, et de porter la main sur lui; car il est le christ de Jéhova, lui. » Et David arrêta ainsi ses hommes et il ne leur permit point de se jeter sur Saül. Et, Saül étant sorti de la caverne, il s'en allait en son chemin.

Alors David se leva aussi, et, sorti de la

caverne, il cria derrière Saül : « Mon seigneur le roi ! » Saül tourna la tête, et David, s'inclinant la face contre terre, l'adora. Et il dit à Saül : « Pourquoi écoutez-vous les paroles des hommes qui disent : David médite le mal contre vous? Voilà que vos yeux ont vu aujourd'hui que Jéhova vous a livré en ma main dans la caverne, et l'on m'a dit de vous tuer; mais mon œil a eu pitié de vous; car j'ai dit : Je n'étendrai point ma main sur mon seigneur; car c'est le christ de Jéhova. Mon père, voyez vous-même et connaissez le bord de votre manteau en ma main; quand je coupai le bord de votre manteau je n'ai point voulu étendre ma main sur vous; considérez et regardez qu'il n'y a point de mal en ma main, ni d'iniquité. Je n'ai point péché contre vous; cependant vous épiez sans cesse mon âme pour la prendre. Jéhova jugera entre vous et moi, Jéhova me vengera de vous; mais ma main ne sera pas sur vous. Comme le dit le proverbe des anciens : L'impiété sortira des impies; ainsi ma main ne sera pas sur vous. Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël? qui poursuivez-vous? Un chien mort, une puce! Que Jéhova soit juge entre vous et moi; qu'il voie et juge ma cause et me délivre de votre main! »

Quand David eut achevé de parler ainsi à Saül, Saül dit : « N'est-ce point là ta voix, mon fils David? » Et, élevant la voix, il pleura. Et il dit à David : « Tu es plus juste que moi; car tu ne m'as fait que du bien et je ne t'ai rendu que du mal; et aujourd'hui tu as donné une nouvelle preuve des biens que tu m'as faits; car Jéhova m'a livré en ta main et tu ne m'as point tué. Et qui est celui qui, ayant trouvé son ennemi, le remet sur la bonne voie? Que Jéhova récompense lui-même la bonté que tu m'as témoignée aujourd'hui! Et maintenant, parce que je sais que certainement tu dois régner et que tu auras en ta main le royaume d'Israël, jure-moi, par Jéhova, que tu ne détruiras point ma race après moi et que tu n'effaceras point mon nom de la maison de mon père. » Et David le jura à Saül. Alors Saül s'en alla en sa maison, et David et les siens montèrent en des lieux plus sûrs<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Psaume 53.

<sup>1</sup> 1 Rois, 24, 1.



Les plus éloquents des Pères de l'Église ont célébré à l'envi la magnanimité de David. Saint Chrysostome a deux homélies exprès pour en relever les merveilles et montrer qu'en épargnant Saül il remporta une plus grande victoire qu'en triomphant de Goliath<sup>1</sup>. Saint Ambroise fait voir que la vertu de David surpassa tout ce que la philosophie païenne a pu souhaiter ou même soupçonner. Cicéron dit en effet que celui qui pardonne à son ennemi non-seulement peut être comparé aux plus grands héros, mais qu'il est très-semblable à Dieu même. Ce qui rend la magnanimité de David surtout admirable, c'est qu'il pouvait tuer Saül non-seulement sans danger devant les hommes, mais sans péché devant Dieu. Cette remarque est de saint Augustin<sup>2</sup>. « Saül, dit ce Père, Saül, cet ennemi si ingrat, ce persécuteur si acharné, est livré entre ses mains, et cela par le Seigneur Dieu, afin qu'il en fit impunément ce qu'il lui plairait. Cependant, parce qu'il n'a pas reçu l'ordre de le tuer, mais seulement le pouvoir, il tourne un si grand pouvoir en douceur. Qu'on me dise qui il avait à craindre ? Ce n'était pas l'homme qui était en sa puissance ; ce n'était pas non plus Dieu, qui le lui avait livré ; mais, où il n'y avait ni difficulté ni crainte, la charité l'emporta. David, cet homme de guerre, accomplit le commandement que nous avons reçu du Christ, d'aimer nos ennemis. Et voyez combien son amour est tendre et humble. Son cœur lui reproche d'avoir coupé le bord de son manteau. Il se prosterne devant lui ; il l'appelle son seigneur, son roi, son père, et soi-même un chien mort. Il ne se prévaut ni de ses services passés, ni de sa générosité présente, pour lui parler un langage moins modeste. Non-seulement il l'épargne ainsi pour continuer lui-même à vivre au milieu des périls, il le protège encore contre ses compagnons, qui voulaient par un seul coup mettre fin à leur exil et à leurs souffrances ; il relève en lui la seule chose qu'il y avait encore de respectable : il est le christ de Jéhova. »

Le chrétien même s'étonne d'une si héroï-

que charité ; il se demande d'où elle put venir à David au fond de cette caverne. C'est qu'en y entrant David fit à Dieu cette prière :

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! ayez pitié de moi ; car c'est en vous qu'a espéré mon âme ; c'est à l'ombre de vos ailes que je me confie, jusqu'à ce qu'aient passé les embûches. Je crierai vers Dieu le Très-Haut, vers Dieu qui me rendra justice. Il enverra du ciel et il me sauvera ; il couvrira d'opprobre ceux qui veulent me dévorer ; il enverra sa miséricorde et sa vérité. Il sauvera mon âme du milieu des lions ; je dormirai entouré de furieux. Mais il est des enfants des hommes dont les dents sont des lances et des flèches, dont la langue est un glaive affilé.

« Élevez-vous, Seigneur, au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate sur toute la terre.

« Ils ont tendu des filets sous mes pas pour accabler mon âme ; ils ont creusé devant moi une fosse ; ils y sont tombés au milieu.

« Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt ; je chanterai, je jubilerai. Réveille-toi, ma gloire ; réveille-toi, psaltérion et cithare ! Je me lèverai dès l'aurore. Je vous bénirai parmi les peuples, ô Adonaï ! je vous chanterai au milieu des nations. La grandeur de votre miséricorde s'étend jusque dans les cieux, et votre vérité s'élève au-dessus des nues. Soyez exalté par-dessus les cieux, ô Dieu, et votre gloire par-dessus toute la terre<sup>1</sup>. »

Vers ce temps mourut Samuël. Tout Israël s'assembla pour célébrer ses funérailles ; ils l'ensevelirent dans sa maison, à Rama<sup>2</sup>. Nous avons vu quel éloge en a fait l'Esprit-Saint ; la vénération de sa mémoire a traversé tous les siècles. Ses ossements ou reliques furent solennellement transférés de Rama, Ramatha ou Arimathie, à Constantinople vers le commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Arcade. L'Église romaine, qui, en Jésus-Christ, embrasse tous les siècles en son martyrologe ou catalogue des saints, fait mémoire du saint prophète au 20 août, ainsi que de Josué et de Gédéon au 1<sup>er</sup> septembre, de Moïse au 4, d'Aaron au 1<sup>er</sup> juillet, de Job au 10 mai, d'Abraham au 9 octobre<sup>3</sup>. C'est de la ville de Samuël, de

<sup>1</sup> De David et de Saul, homil. 1 et 2, t. 4, édit. Bened.

— <sup>2</sup> Contra Adimant., c. 19, n. 6. Enarratio in psalm. 131, n. 2.

— <sup>3</sup> Ps. 56. — <sup>2</sup> 1 Rois, 25, 1. — <sup>3</sup> Martyrologe rom.

Ramatha ou Arimathie, qu'était cet homme juste qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur.

David s'était retiré dans le désert de Pharan. Or, près de là, dans le désert de Maon, était un homme qui avait son bien sur le Carmel. Cet homme était fort riche; il avait trois mille brebis et mille chèvres, et il arriva qu'il fit tondre alors ses brebis sur le Carmel, de la tribu de Juda. Il s'appelait Nabal et sa femme Abigail; et cette femme était très-prudente et fort belle; mais, pour son mari, c'était un homme dur, brutal et très-méchamment; il était de la race de Caleb.

Or, dans le temps où l'on tondait les brebis, c'était la coutume chez les Hébreux de faire des fêtes et des réjouissances, auxquelles on invitait tous ses amis. David, qui avait rendu plus d'un service à Nabal, ayant donc appris qu'il tondait ses troupeaux, envoya dix jeunes hommes auxquels il dit : « Montez sur le Carmel, allez vers Nabal, saluez-le en mon nom avec des paroles de paix, et dites-lui : A la vie que la paix soit sur toi, la paix sur ta maison, la paix sur tout ce que tu possèdes. J'ai appris que tes pasteurs qui étaient avec nous au désert tondaient tes brebis. Jamais nous ne leur avons fait aucune peine, et jamais rien ne leur a manqué dans le troupeau durant tout le temps qu'ils ont été avec nous sur le Carmel. Interroge tes jeunes gens, et ils te le diront. Maintenant donc que tes serviteurs trouvent grâce devant tes yeux; car nous sommes venus dans un heureux jour. Donne, je te prie, ce que trouvera ta main à tes serviteurs et à ton fils David. »

Mais Nabal leur dit pour toute réponse : « Qui est David et qui est le fils d'Isaï ? Aujourd'hui ils sont en grand nombre les serviteurs qui fuient devant leurs maîtres. Quoi ! je prendrais mon pain et mon eau, et la chair de mes brebis que j'ai tuées pour ceux qui les tondent, et je les donnerais à des hommes qui viennent je ne sais d'où ? »

A cette nouvelle David dit à ses gens : « Ceignez-vous chacun de son épée. » Et ils ceignirent chacun son épée, ainsi que David, et environ quatre cents hommes le suivirent; deux cents demeurèrent près des bagages.

Cependant un des serviteurs de Nabal dit

à Abigaïl, sa femme : « Voilà que David a envoyé du désert des députés pour bénir notre maître, mais il les a rebutés avec rudesse. Ces hommes nous ont été très-bons et utiles et ne nous ont fait aucune peine; tant que nous avons vécu avec eux dans le désert rien n'a disparu. Ils étaient pour nous comme une muraille la nuit et le jour, durant tous les jours que nous avons fait paître nos troupeaux au milieu d'eux. C'est pourquoi pensez-y bien, et voyez ce que vous avez à faire, car quelque grand malheur est près de tomber sur votre mari et sur votre maison, parce que cet homme-là est un enfant de Bélial et nul ne peut lui parler. »

Abigaïl se hâta donc, et prit deux cents pains et deux outres de vin, et cinq moutons cuits, et cinq boisseaux de farine d'orge, et cent grappes de raisins secs, et deux cents corbeilles pleines de figues. Elle mit tout cela sur des ânes et dit à ses gens : « Marchez devant moi, je vais vous suivre; » mais elle n'en dit rien à Nabal, son mari.

Lorsqu'elle fut donc montée sur un âne, et comme elle descendait au pied de la montagne, David et les siens vinrent à sa rencontre, et elle accourut au-devant d'eux. Or David disait : « C'est en vain que j'ai conservé tout ce qui était à lui dans le désert, et rien de tout ce qui lui appartenait n'a péri; et il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ceci aux ennemis de David, et qu'il y ajoute cela, si je laisse rien en vie pour demain matin de tout ce qui est à Nabal, homme ou bête ! »

Aussitôt qu'Abigaïl aperçut David elle descendit de son âne, s'inclina devant lui, la face contre terre, et l'adora. Elle se jeta à ses pieds et dit : « Sur moi, mon seigneur, sur moi soit cette iniquité ! Permettez seulement, je vous prie, que votre servante parle à vos oreilles, et écoutez les paroles de votre servante. De grâce, que mon seigneur n'arrête point son cœur à cet homme de Bélial, à Nabal; car ce que veut dire son nom, fou, il l'est, et la folie est avec lui. Mais moi, votre servante, je n'ai point vu, mon seigneur, les serviteurs que vous avez envoyés. Maintenant donc, vive Jéhova et vive votre âme ! C'est Jéhova qui vous a empêché de répandre le



sang et qui a préservé votre main. Et maintenant qu'ils deviennent comme Nabal ceux qui sont vos ennemis et qui cherchent à nuire à mon seigneur. Vraiment cette bénédiction que votre servante apporte à mon seigneur, qu'elle soit donnée aux jeunes hommes qui suivent mon seigneur. Pardonnez, de grâce, l'iniquité de votre servante; car Jéhova fera certainement à mon seigneur une maison stable, parce que mon seigneur a combattu les combats de Jéhova et qu'il ne s'est jamais trouvé en vous aucun mal. Lors donc qu'un homme s'élèvera pour vous persécuter et pour chercher votre âme, l'âme de mon seigneur sera recueillie comme un bouquet de vie auprès de Jéhova, votre Dieu; mais, l'âme de vos ennemis, il l'agitera et la jettera au loin avec la fronde. Et lorsque Jéhova vous aura fait selon tout le bien qu'il vous a promis, et qu'il vous aura établi chef sur Israël, ce ne sera pas pour le cœur de mon seigneur un scrupule ou un remords d'avoir répandu le sang innocent ou de s'être vengé lui-même; et quand Jéhova vous aura comblé de biens, vous vous souviendrez de votre servante. »

L'Écriture nous avait dit que c'était une femme remarquable par sa prudence; sa conduite dans un moment aussi périlleux en est une preuve. Il est impossible d'agir et de parler avec plus d'à-propos, de mesure et de sagesse. Son discours est un chef-d'œuvre en son genre. Ce n'est pas seulement une éloquence de mots, mais de choses à la fois les plus délicates et les plus élevées.

Pénétré de ce discours David s'écrie : « Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui vous a envoyée aujourd'hui à ma rencontre; béni soit votre discours et bénie soyez-vous vous-même, vous qui m'avez empêché de verser du sang et de me venger de ma main. Autrement, vive Jéhova, le Dieu d'Israël ! qui m'a empêché de vous faire aucun mal, si vous n'étiez venue promptement à ma rencontre, il ne serait resté en vie, demain au matin, dans la maison de Nabal, ni homme ni bête.

David reçut donc de sa main tout ce qu'elle avait apporté, et il lui dit : « Allez en paix dans votre demeure; vous le voyez, j'ai entendu votre voix et honoré votre présence. »

Abigaïl revint près de Nabal, et voilà qu'il avait un festin en sa maison comme un festin de roi; le cœur de Nabal était dans la joie et lui-même tout ivre. Elle ne lui dit aucune parole, ni petite, ni grande, jusqu'au lendemain; mais le matin, quand Nabal eut digéré son vin, sa femme lui rapporta ce qui s'était passé; aussitôt son cœur en fut comme mort et lui-même comme une pierre. Environ dix jours après, l'Éternel frappa Nabal, et il mourut.

Quand David eut appris que Nabal était mort il dit : « Béni soit Jéhova, qui a vengé sur Nabal l'outrage que j'en avais reçu, qui a préservé du mal son serviteur; c'est Jéhova qui a fait retomber l'iniquité de Nabal sur sa tête. » Ensuite il envoya vers Abigaïl et lui fit parler de l'épouser. A cette proposition elle se prosterna la face contre terre et protesta qu'elle se croirait trop heureuse d'être la servante de ses serviteurs. Elle se mit donc en route, accompagnée de cinq jeunes filles, suivit les messagers de David et l'épousa. Il avait aussi épousé Achinoam, de Jezraël. Saül, de son côté, donna Michol, sa fille, femme de David, à Phalti, fils de Laïs, qui était de Gallim, en la tribu de Benjamin <sup>1</sup>.

David était homme. Il se laisse emporter au premier mouvement de la vengeance, il fait le serment téméraire de n'épargner personne; mais une parole douce, un sage conseil le ramènent; il bénit Dieu, il bénit Abigaïl de l'avoir préservé de la méchante action qu'il allait faire. Il n'en est pas ainsi de Saül; non-seulement il se laisse emporter au ressentiment le plus injuste, il y persévère jusqu'à la fin; il ne pense qu'à tuer un homme dont il n'a reçu que du bien; quelquefois il reconnaît sa cruelle injustice, il en pleurera même, il avouera publiquement qu'il doit la vie à celui dont il cherche la mort, et cependant il reviendra toujours à ses projets homicides.

David était revenu au désert de Ziph; les habitants le trahirent une seconde fois. Saül vint de nouveau avec trois mille hommes d'élite pour le prendre et campa sur la colline d'Hachila. David, en ayant été instruit

<sup>1</sup> 1 Rois, 25, 2-44.

par ses émissaires, y vint secrètement. Il remarqua le lieu où était la tente de Saül, ainsi que celle d'Abner, prince de son armée. Saül était couché au milieu d'une enceinte circulaire, et tout son peuple campé autour de lui. Alors David dit à Achimélec, Héthéen, et à Abisaï, fils de Sarvia, frère de Joab : « Qui descendra avec moi vers Saül dans le camp ? » Et Abisaï répondit : « Je descendrai avec toi. »

David et Abisaï vinrent donc vers le peuple durant la nuit ; et voilà que Saül était couché et dormait dans l'enceinte circulaire, sa lance étant fixée en terre près de sa tête, et Abner et tout le peuple étaient couchés autour de lui. Abisaï dit à David : « Dieu te livre aujourd'hui ton ennemi en tes mains ; je vais donc, avec la lance, le percer jusqu'en terre d'un seul coup, et il n'en faudra point un second. » Mais David répondit à Abisaï : « Ne le tue point ; car qui étendra sa main sur le christ de Jéhova et sera innocent ? Vive Jéhova ! à moins que Jéhova ne le frappe lui-même, ou que son jour ne soit venu de mourir, ou qu'il ne descende en la bataille et ne périsse, il ne mourra point. Que Jéhova me préserve de porter la main sur le christ de Jéhova ! Maintenant donc prends la lance qui est près de sa tête et sa coupe, et partons. »

David donc prit la lance et la coupe qui étaient près de la tête de Saül, et ils s'en allèrent ; nul ne s'en aperçut, nul n'en eut connaissance, nul ne s'éveilla, parce que le sommeil de l'Éternel était tombé sur eux. Et quand David fut de l'autre côté, et que de loin il se fut arrêté sur le sommet de la montagne, et qu'il y eut une grande distance entre eux, il appela le peuple et Abner, fils de Ner, disant : « Ne répondras-tu point, Abner ? » Et Abner, répondant, dit : « Qui es-tu, toi qui cries et troubles le roi ? » Et David dit à Abner : « N'es-tu pas un brave ? et qui est comme toi en Israël ? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé ton seigneur, le roi ? Car quelqu'un du peuple est entré pour tuer le roi, ton seigneur. Ce n'est pas bien ce que vous avez fait là. Vive Jéhova ! vous êtes des enfants de mort, parce que vous n'avez pas gardé votre seigneur, le christ de Jéhova. Maintenant donc regarde où est la lance du

roi, et où est la coupe, qui étaient près de sa tête. »

Or Saül reconnut la voix de David et dit : « N'est-ce pas là ta voix que j'entends, mon fils David ? — C'est ma voix, mon seigneur le roi, répondit celui-ci. Pourquoi mon seigneur persécute-t-il son serviteur ? Qu'ai-je fait ? quel mal est en ma main ? Maintenant donc, de grâce, que mon seigneur le roi écoute les paroles de son serviteur. Si c'est l'Éternel qui vous excite contre moi, qu'il reçoive l'odeur du sacrifice ; mais si ce sont les enfants des hommes, maudits sont-ils en présence de l'Éternel, eux qui aujourd'hui m'ont repoussé afin que je n'habite point l'héritage de l'Éternel, disant : Va, sers les dieux étrangers. Que mon sang donc ne soit point répandu sur la terre devant la face de Jéhova. Et fallait-il que le roi d'Israël se mît en campagne pour courir après une puce, comme on court après une perdrix par les montagnes ? »

Saül dit alors : « J'ai péché ; reviens, mon fils David ; car je ne te ferai plus de mal à l'avenir, parce que mon âme a été précieuse devant tes yeux aujourd'hui. Voilà, j'ai agi follement et j'ai trop ignoré beaucoup de choses. » David reprit : « Voilà la lance du roi ; qu'il vienne quelqu'un des jeunes hommes et qu'il la prenne. Au reste, l'Éternel rendra à chacun selon sa justice et sa foi ; car Jéhova vous a aujourd'hui livré en ma main, et je n'ai pas voulu étendre ma main sur le christ de Jéhova. Et voilà ; comme votre âme a été aujourd'hui précieuse à mes yeux, qu'ainsi mon âme soit précieuse aux yeux de l'Éternel et qu'il me délivre de toute angoisse. » Saül finit par dire : « Béni sois-tu, mon fils David ; certainement tu prospéreras et ta puissance sera grande. » Puis ils s'en retournèrent en sa demeure <sup>1</sup>.

Mais David, revenu vers les siens, se disait en lui-même : « Je tomberai quelque jour dans la main de Saül. Ne vaut-il pas mieux que je fuie et que je me réfugie en la terre des Philistins, afin que Saül n'ait plus d'espoir et qu'il cesse de me chercher dans toutes les terres d'Israël ? Je fuirai donc ses mains. »

<sup>1</sup> 1 Rois, 26, 1-25.



Et David se leva et s'en alla et six cents hommes avec lui, vers Akis, fils de Maoch, roi de Geth. Et il y habita, lui et ses gens, chacun avec sa famille. Saül, ayant appris que David s'était réfugié dans Geth, ne recommença plus à le chercher.

Cependant David dit à Akis : « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, que l'on me donne une demeure dans l'une des villes de cette contrée afin que j'y habite. Car pourquoi votre serviteur habite-t-il avec vous en la cité du royaume ? » Akis lui donna donc dès ce jour-là Siceleg. « Et c'est de cette manière, dit l'écrivain sacré, que Siceleg est venue aux rois de Juda, qui la possèdent encore aujourd'hui. »

Cette ville était d'abord échue en partage à la tribu de Juda ; elle avait été cédée ensuite à celle de Siméon ; mais elle était apparemment demeurée jusqu'alors sous la puissance des Philistins. David séjourna ainsi parmi ces derniers pendant quatre mois, ou bien un an et quatre mois, d'après un sens que peut avoir l'hébreu <sup>1</sup>.

Durant cet intervalle il lui vint un renfort d'une vingtaine de braves qui tiraient de l'arc et qui se servaient également des deux mains pour lancer des pierres avec une fronde ou pour tirer des flèches ; ils étaient de la tribu de Benjamin et parents de Saül. Ils furent bientôt suivis de huit autres qui étaient chefs de mille hommes dans la tribu de Manassé <sup>2</sup>.

Au reste David n'était pas oisif à Siceleg ; il faisait des courses avec ses gens et pillait Gessuri, Gezri et les Amalécites ; car ces peuples habitaient autrefois depuis le chemin de Sur jusqu'au pays de l'Égypte. Il frappait tout le pays, n'y laissait ni homme ni femme vivants, et, enlevant les brebis, et les bœufs, et les ânes, et les chameaux, et les vêtements, il s'en retournait et venait vers Akis. Et quand Akis lui disait : « Sur qui avez-vous couru aujourd'hui ? » David répondait : « Sur le midi de Juda, sur le midi de Jéraméel, sur le midi des Cinéens. » Il ne laissait la vie à aucun homme ni à aucune femme, et il n'en amenait pas un à Geth, « de peur, disait-il, qu'ils ne nous dénoncent, disant : Voilà ce

que fait David. » Il en agit ainsi tout le temps qu'il demeura parmi les Philistins. Akis se fiait donc tout à fait à David, disant : « Il s'est rendu odieux à son peuple, à Israël ; c'est pourquoi il sera mon serviteur à jamais <sup>1</sup>. »

On trouvera sans doute à reprendre en la conduite que tient ici David ; cependant elle n'est pas aussi répréhensible qu'elle pourrait le paraître d'abord. Quand il dit au roi de Geth qu'il avait couru sur le midi de la Judée, sur le midi des Cinéens, il disait vrai ; car c'est de ce côté-là qu'étaient les Amalécites, les Gezrites et les Gessuriens sur lesquels il faisait réellement des courses. Ces peuples n'étaient point des Philistins, mais de ces races vouées à l'anathème <sup>2</sup>. Ils faisaient eux-mêmes des incursions soit sur les terres des Philistins, soit sur celles des Hébreux. En les exterminant David rendait également service et à Saül, qui l'avait forcé à s'expatrier, et à Akis, qui lui donnait un asile. Son unique tort serait donc d'avoir laissé accroire à ce dernier qu'il courait sur les terres d'Israël. Mais quand on songe à la position difficile où il se trouvait, réfugié chez l'ennemi naturel de sa patrie, ne voulant ni trahir l'hospitalité de celui-là, ni manquer à son amour envers celle-ci, une aussi légère dissimulation, pour servir à la fois l'un et l'autre, paraîtra sans doute fort pardonnable.

Or en ce temps-là les Philistins rassemblèrent leurs troupes et se préparèrent à combattre contre Israël. Alors Akis dit à David : « Sache maintenant que tu sortiras avec moi en l'armée, toi et les tiens. » David lui répondit : « Maintenant vous saurez ce que fera votre serviteur. — Et moi, lui dit Akis, je te donnerai la garde de ma personne à jamais. » Les Philistins, s'étant donc rassemblés, vinrent camper à Sunam, dans la tribu d'Issachar.

Saül, de son côté, réunit toutes les troupes d'Israël et vint à Gelboé, montagne du midi de Sunam ; mais, quand il eut vu l'armée des Philistins, il eut peur et son cœur se troubla fort. Il consulta l'Éternel ; mais l'Éternel ne lui répondit point, ni par des son-

<sup>1</sup> 1 Rois, 27, 1-7. — <sup>2</sup> 1 Paral., 12, 1-7 et 20.

<sup>1</sup> 1 Rois, 27, 8-12. — <sup>2</sup> Josué, 12, 5.

ges, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Samuël ne vivait plus pour recourir à son intermédiaire; tout Israël venait de le pleurer. Enfin, vraisemblablement d'après le conseil de l'homme de Dieu, Saül avait exterminé les magiciens et les devins de son royaume.

Dans cette extrémité ce malheureux prince, entrant dans une sorte de désespoir, dit à ses officiers : « Cherchez-moi une femme ayant l'esprit de Python, et j'irai à elle, et je l'interrogerai. » Ses serviteurs lui dirent : « Il y a une femme, en Endor, qui a l'esprit de Python. » Saül se déguisa donc, se couvrit d'autres vêtements, s'en alla accompagné de deux hommes, et ils vinrent durant la nuit vers la femme. Il lui dit : « Consulte-moi l'esprit de divination et me suscite celui que je te dirai. » La femme lui répondit : « Tu sais tout ce qu'a fait Saül et comment il a exterminé du pays les magiciens et les devins; pourquoi donc tends-tu des pièges à mon âme pour me faire mourir? » Mais Saül lui jura par Jéhova, disant : « Vive Jéhova ! il ne t'arrivera de ceci aucun mal. » La femme dit alors : « Qui évoquerai-je ? » Il dit : « Évoque-moi Samuël. »

Mais la femme, ayant vu tout d'un coup paraître Samuël sans qu'elle eût fait aucun enchantement, jeta un grand cri et dit à Saül : « Pourquoi m'avez-vous trompée ? Car vous êtes Saül. — Ne crains point, lui dit le roi. Qu'as-tu vu ? » Et la femme dit à Saül : « J'ai vu des dieux (ou un dieu) sortant de la terre. » Saül : « Quelle est sa forme ? » La femme : « Un vieillard est monté, et il est couvert d'un manteau. » Et Saül comprit que c'était Samuël et il se prosterna la face contre terre, et il adora.

Alors Samuël dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? » Et Saül répondit : « Je suis dans une grande angoisse ; les Philistins combattent contre moi, et Dieu s'est retiré de moi ; il n'a point voulu me répondre, ni par les prophètes, ni par des songes ; c'est pourquoi je t'ai appelé afin que tu m'apprennes ce que je dois faire. — Pourquoi m'interroges-tu, reprit Samuël, lorsque Jéhova s'est retiré de toi et qu'il est passé à ton rival ? Jéhova t'a traité ainsi qu'il t'a parlé par moi ; il t'a arraché de la main le royaume

et il l'a donné à ton prochain, à David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jéhova et que tu n'as point accompli l'arrêt de sa colère contre Amalec ; c'est pourquoi l'Éternel te fait tout cela aujourd'hui. Jéhova livrera également Israël avec toi en la main des Philistins ; et demain toi et tes fils serez avec moi, et Jéhova livrera aux mains des Philistins le camp d'Israël. »

A ces mots Saül tomba subitement par terre de toute la hauteur de sa taille, car il avait été épouvanté des paroles de Samuël ; de plus les forces lui manquaient, parce qu'il n'avait point mangé de pain durant tout ce jour et toute cette nuit-là. Alors la femme étant venue vers lui et l'ayant vu dans cet état de trouble et d'effroi, lui dit : « Voilà que votre servante a obéi à votre voix ; j'ai mis mon âme sur ma main pour vous, et j'ai écouté les paroles que vous m'avez dites ; maintenant donc aussi, de grâce, écoutez la voix de votre servante, et je mettrai devant vous un peu de pain, afin qu'en mangeant vous repreniez des forces et que vous puissiez vous remettre en chemin. » Saül refusa et dit : « Je ne mangerai point. » Mais ses serviteurs et la femme le contraignirent, et enfin, ayant entendu leur voix, il se leva de terre et s'assit sur le lit. La femme, qui avait dans sa maison un veau gras, le tua aussitôt ; en même temps, prenant de la farine, elle la pétrit et en fit des pains sans levain, puis mit le tout devant Saül et ses serviteurs. Ils mangèrent, se levèrent ensuite et marchèrent toute la nuit<sup>1</sup>.

L'état de Saül inspire à la fois la terreur et la pitié. Ce malheureux prince n'est point assez bon pour qu'on l'aime, ni point assez mauvais pour qu'on le hâsse ; mais, à le voir dans ce délaissement, interrogeant Samuël jusqu'au delà du tombeau, n'en recevant que des réponses de mort, tombant d'épouvante et d'inanition, comment ne pas le plaindre ?

Cette coutume superstitieuse d'interroger les morts, que nous voyons ici, malgré la sévérité des lois, continuer en secret parmi le peuple, nous est une preuve incontestable de la croyance universelle et vulgaire à l'exis-

<sup>1</sup> 1 Rois, 28, 1-25.



tence d'un autre monde, où les morts vivent.

Quant à l'apparition de Samuël, l'interprétation la plus commune et la plus conforme au texte sacré est que Samuël apparut réellement à Saül, non par un effet des évocations magiques, témoin la frayeur et les cris de la pythonisse, mais par un effet de la volonté de Dieu, qui prévint, par une apparition et une réponse véritables, les prestiges de l'esprit de ténèbres, comme autrefois il prévint les malédictions que souhaitait proférer Balaam par les bénédictions qu'il le contraignit de prononcer. Le témoignage d'un auteur inspiré, Jésus, fils de Sirac, ne laisse point de doute là-dessus ; car il compte, parmi les louanges de Samuël, qu'après s'être endormi il prophétisa et fit connaître au roi sa fin, qu'il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple <sup>1</sup>.

Cependant toutes les troupes des Philistins s'assemblèrent en Alphec, entre les montagnes de Gelboé et du Thabor. Israël, de son côté, vint camper à la fontaine de Jezraël, au pied des montagnes de Gelboé. Les princes des Philistins marchaient par cent et par mille, et David et les siens étaient à l'arrière-garde avec Akis. Mais les princes des Philistins dirent à ce dernier : « Que veulent ces Hébreux ? » Akis dit aux princes : « Ne connaissez-vous point David, qui a été serviteur de Saül, roi d'Israël ? Il y a des jours ou même des années qu'il est avec moi, et je n'ai rien trouvé à redire en lui depuis qu'il s'est réfugié vers moi jusqu'à ce jour. » Mais les princes des Philistins se mirent en colère contre lui et lui dirent : « Que cet homme s'en retourne et qu'il demeure dans le lieu où tu l'as établi, et qu'il ne descende pas avec nous au combat, afin qu'il ne soit point notre ennemi quand nous aurons commencé à combattre ; car comment pourra-t-il autrement apaiser son maître, sinon par nos têtes ? N'est-ce pas ce David de qui on chantait dans les chœurs : Saül a tué ses mille et David ses dix mille ? »

Akis donc appela David et lui dit : « Vive Jéhova ! Pour moi tu es droit et bon à mes

yeux, et j'approuve tout ce que tu as fait depuis que tu es dans mon camp, depuis le jour que tu es venu vers moi jusqu'à ce jour-ci ; mais tu ne plais point aux princes. Retourne donc en paix et n'offense point les yeux des princes des Philistins. » David dit à Akis : « Mais qu'ai-je fait ou qu'as-tu trouvé en ton serviteur, depuis le jour où j'ai paru devant toi jusqu'à ce jour, pour ne pas me permettre d'aller avec toi et de combattre contre les ennemis de mon seigneur le roi ? » Akis répondit à David : « Je sais que tu es bon, tu es à mes yeux comme un ange de Dieu ; mais les princes des Philistins ont dit : Il ne montera pas avec nous à la bataille. Lève-toi donc dès le matin, toi et les serviteurs de ton maître qui sont venus avec toi, et, quand vous vous serez levés et que le jour aura commencé à paraître, partez. » C'est pourquoi David se leva durant la nuit, lui et les siens, pour partir dès le matin et pour retourner en la terre des Philistins <sup>1</sup>.

Jamais contre-temps ne vint plus à propos : la Providence tirait ainsi David de la nécessité où il se trouvait ou de combattre contre son peuple, ou de trahir Akis, qui avait en lui toute confiance ; elle lui ménageait encore le moyen de réparer un grand désastre qui venait de le frapper à son insu.

Lorsque David et les siens furent de retour à Siceleg, au troisième jour, les Amalécites y avaient fait une irruption et mis le feu ; ils n'avaient tué personne, mais ils avaient emmené en captivité tout le monde, femmes, enfants, vieillards. David et les siens ayant donc trouvé la ville consumée par la flamme, et leurs femmes, leurs fils et leurs filles emmenés captifs, ils élevèrent la voix et ils pleurèrent jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus la force de pleurer. David, dont les deux femmes, Achinoam et Abigail, avaient pareillement été emmenées, fut saisi d'une extrême affliction ; car le peuple voulait le lapider, l'âme de tout le peuple étant dans l'amertume à cause de leurs fils et de leurs filles.

Mais David mit sa force et sa confiance en Jéhova, son Dieu, et il dit au grand-prêtre Abiathar, fils d'Achimélec : « Prenez pour

<sup>1</sup> Eccl., 46, 23.

<sup>1</sup> 1 Rois, 29, 1-11.

moi l'éphod. » Et Abathiar se revêtit de l'éphod pour David. Et David consulta l'Éternel, disant : « Poursuivrai-je cette bande ? L'atteindrai-je ? » Et l'Éternel lui dit : « Poursuis-la, car tu l'atteindras certainement et tu lui arracheras sa proie. »

David donc s'en alla, lui et les six cents hommes qui étaient avec lui, et ils vinrent jusqu'au torrent de Besor, où deux cents d'entre eux s'arrêtèrent étant fatigués. David, continuant sa poursuite avec les quatre cents, on trouva un Égyptien dans les champs et on l'amena devant David. Ils lui donnèrent du pain à manger et de l'eau à boire, avec des figues et des raisins secs. Quand il eut mangé son esprit lui revint ; car il n'avait point mangé de pain ni bu d'eau depuis trois jours et trois nuits. Et David lui dit : « A qui es-tu et d'où es-tu ? Lequel répondit : « Je suis un jeune homme d'Égypte, serviteur d'un homme d'Amalec, et mon maître m'a abandonné parce que je tombai malade il y a trois jours. Nous avons ravagé le midi des Céréthiens (ce sont les Philistins sous un autre nom), les environs de Juda, le midi de Caleb, et nous avons brûlé Siceleg. » David lui dit encore : « Pourrais-tu nous conduire vers cette bande ? » Il répondit : « Jure-moi par Dieu que tu ne me tueras point et que tu ne me livreras point en la main de mon maître, et je te conduirai vers cette troupe. » Et David le lui jura.

L'Égyptien l'ayant donc conduit, voilà que les Amalécites étaient assis sur la terre, buvant et mangeant, et célébrant comme un jour de fête, à cause des dépouilles qu'ils avaient enlevées de la terre des Philistins et de la terre de Juda ; et David les frappa depuis le soir jusqu'au soir du lendemain, et aucun d'eux n'échappa, sinon quatre cents jeunes hommes qui étaient montés sur des chameaux et qui s'étaient enfuis. David recouvra donc tout ce que les Amalécites avaient emporté et délivra ses deux femmes ; et rien ne fut perdu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, des jeunes gens et des jeunes filles, ni des dépouilles ; et David ramena tout ce qu'ils avaient pris. Il prit également tous les troupeaux de moutons et de bœufs et il les fit marcher devant lui ;

ce qui faisait dire : « Voilà le butin de David. »

Il revint ainsi triomphant vers les deux cents hommes qui, à cause de leur lassitude, n'avaient pu le suivre et à qui il avait commandé de demeurer au torrent de Bésor. Ils vinrent à sa rencontre, et il les salua avec des paroles de paix. Mais tout ce qu'il y avait d'hommes méchants ou d'enfants de Bélial parmi les quatre cents qui étaient allés avec David disaient : « Parce qu'ils ne sont pas venus avec nous nous ne leur donnerons rien de la proie que nous avons recouvrée ; mais que chacun se contente de retrouver sa femme et ses enfants ; qu'il les prenne et s'en aille. » Mais David leur dit : « Vous ne ferez point ainsi ; c'est l'Éternel qui nous a donné tout cela, lui qui nous a conservés et qui a livré entre nos mains les brigands qui étaient sortis contre nous. Et qui vous écoutera dans cette parole ? Mais une égale part sera à celui qui est descendu au combat et à celui qui est demeuré aux bagages ; ils partageront également. » Cette décision fut suivie et devint comme une loi dans Israël.

On voit ici la prudence de David et sa bonté pour ses soldats ; il ne fait point de reproche à ceux qui s'étaient arrêtés de lassitude ; il leur parle amicalement, comme pour les consoler de n'avoir point eu part à la victoire ; il veut qu'au moins ils aient une égale part au butin parce qu'ils ont gardé les bagages ; il sait donner à la lassitude même une tournure honorable d'utilité commune. On conçoit que des soldats dussent aimer un pareil chef.

Sa prudente générosité ne paraît pas moins dans le reste. De retour à Siceleg il envoya, du butin qu'il avait pris, des dons aux anciens de Juda, ses proches, disant : « Recevez la bénédiction du butin des ennemis de Jéhova. » Il en fit de même à ceux qui étaient en Béthel, en Ramoth, en Géther, en Aroër, en Sephanmoth, en Esthamo, en Rachal, dans les villes de Jéraméel, dans les villes des Cinéens, en Arama, au lac d'Aran, en Athach, en Hébron, généralement à tous les habitants des lieux où lui et les siens avaient demeuré <sup>1</sup>.

Ainsi les troupes de David non-seulement

<sup>1</sup> 1 Rois, 30, 1-31.



ne nuisaient point au pays où elles séjournaient, non-seulement elles le gardaient contre les incursions des voleurs, comme nous l'avons appris des pasteurs de Nabal ; leur chef partageait encore, avec ses anciens hôtes, le butin fait sur l'ennemi. Rien n'était plus propre à lui concilier l'affection générale. Aussi, dans les derniers temps, lui vint-il tous les jours de nouveaux renforts, au point que son camp devint grand comme un camp de Dieu, suivant l'expression de l'Écriture<sup>1</sup>.

Les affaires de Saül étaient dans un état bien différent. La bataille s'étant donnée entre les Philistins et les Israélites, ces derniers furent mis en déroute et un grand nombre tués sur la montagne de Gelboé. Les Philistins vinrent fondre sur Saül et sur ses enfants ; ils tuèrent les fils de Saül, Jonathas, Abinadab et Melchisua. Alors tout le poids de la bataille tomba sur Saül même ; les archers l'atteignirent et le blessèrent dangereusement. Saül dit alors à son écuyer : « Tire ton épée et tue-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et qu'ils ne me tuent en se jouant de moi. » Mais son écuyer ne voulut pas, saisi qu'il était d'effroi. Saül prit donc son épée et se jeta sur elle. Son écuyer, voyant que Saül était mort, se jeta sur son épée de même et mourut avec lui. Saül mourut donc, et ses trois fils, et son écuyer, et tous les siens en ce jour-là<sup>2</sup>.

L'Écriture ajoute ces paroles terribles : « Ainsi mourut Saül dans sa prévarication contre l'Éternel, pour n'avoir pas gardé son commandement, pour avoir consulté la pythonisse et n'avoir point recherché Jéhova ; c'est pour cela qu'il le fit mourir et qu'il transféra son royaume à David, fils d'Isaï<sup>3</sup>. » Triste fin d'un si beau commencement !

Les Israélites qui habitaient la plaine, ayant vu la déroute de l'armée ainsi que la mort de Saül et de ses enfants, abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent. L'ennemi vint et s'y établit.

Le lendemain de la bataille les Philistins, dépouillant les morts, trouvèrent Saül et ses trois fils étendus sur la montagne de Gelboé ; ils lui coupèrent la tête, le dépouillèrent de

ses armes et envoyèrent par tout le pays des Philistins pour répandre cette nouvelle et pour la publier dans le temple de leurs idoles et parmi les peuples. Ils pendirent le corps de Saül à la muraille de Bethsan, sa tête dans le temple de Dagon et ses armes dans le temple d'Astaroth.

Lorsque les habitants de Jabès-Galaad eurent appris tout ce que les Philistins avaient fait à Saül, lui qui autrefois les avait sauvés de la tyrannie du roi des Ammonites, les plus forts se levèrent, marchèrent toute la nuit, prirent le corps de Saül et les corps de ses fils à la muraille de Bethsan et les rapportèrent à Jabès, en Galaad, où ils les brûlèrent. Ils prirent ensuite leurs os, les ensevelirent sous un chêne dans le bois de Jabès et jeûnèrent pendant sept jours<sup>4</sup>.

David était revenu à Siceleg depuis trois jours lorsque parut un homme venant du camp de Saül, la robe déchirée et la tête couverte de poussière ; et quand il fut arrivé près de David il tomba sur sa face et l'adora. David lui dit : « D'où viens-tu ? » Lequel répondit : « Je me suis échappé du camp d'Israël. » Et David : « Qu'est-il arrivé ? dis-le-moi. » L'autre : « Le peuple s'est enfui de la bataille, plusieurs du peuple sont tombés morts ; Saül même et son fils Jonathas sont morts. » David dit au jeune homme qui lui apportait cette nouvelle : « Comment sais-tu que Saül est mort et son fils Jonathas ? » Et ce jeune homme répondit : « Je suis venu par hasard sur la montagne de Gelboé, et Saül était appuyé sur sa lance, et les chars et les cavaliers approchaient de lui ; et, se tournant, il me vit et m'appela. Et quand j'eus répondu : Me voici, il me dit : Qui es-tu ? Et je lui dis : Je suis Amalécite. Il ajouta : Approche-toi de moi et me tue ; car les angoisses me possèdent et mon âme est encore tout entière en moi. Et, m'approchant de lui, je l'ai tué ; car je savais bien qu'il ne pouvait survivre à sa ruine ; et j'ai pris le diadème qui était sur sa tête et le bracelet qui était à son bras, et je vous les ai apportés, à vous, mon seigneur. »

Alors David prit ses vêtements et les dé-

<sup>1</sup> 1 Paral., 12, 22. — <sup>2</sup> 1 Rois, 31, 1-6. 1 Paral., 10, 1-6. — <sup>3</sup> 1 Rois, 10, 13, 14.

<sup>4</sup> 1 Rois, 31, 7-13. 1 Paral., 10, 1-14.

chira, et tous ceux qui étaient avec lui firent la même chose. Ils furent dans le deuil, pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir sur Saül et sur Jonathas, son fils, sur le peuple de Jéhova et sur la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés sous le glaive.

Puis David dit au jeune homme qui lui avait apporté cette nouvelle : « D'où es-tu ? » Lequel répondit : « Je suis fils d'un étranger, d'un Amalécite. — Pourquoi, reprit David, n'as-tu pas craint de mettre la main sur le christ de Jéhova ? » Et, appelant un de ses jeunes gens, il lui dit : « Viens et jette-toi sur lui. » Aussitôt il le frappa et il mourut. David disait : « Que ton sang retombe sur ta tête, car ta bouche a parlé contre toi, disant : C'est moi qui ai tué le christ de Jéhova <sup>1</sup>. »

Nous avons vu précédemment que Saül avait été blessé grièvement par les archers, qu'il s'était jeté sur son épée et qu'il était mort lorsque son écuyer suivit son exemple. L'Amalécite, au contraire, nous le représente encore plein de vie, appuyé sur sa lance à l'approche des cavaliers. Il paraît donc que cet étranger en imposait à David pour s'attribuer le mérite d'avoir tué son ennemi. En tout cas, suivant son propre témoignage, il avait porté la main sur la personne sacrée de celui que David avait épargné deux fois ; il se vantait d'un réicide, il en reçut le prix.

David fit alors sur Saül et Jonathas cette lamentation ou élogie :

« Considère, ô Israël, qui sur tes hauteurs a été tué. Comment sont tombés les héros !

« N'allez pas l'annoncer dans Geth, ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis ne tressaillent de joie.

« Montagne de Gelboé, qu'il n'y ait jamais ni pluie ni rosée sur vous ; que vos champs ne soient pas des champs de prémices, parce que là a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme si Saül n'eût point été oint d'huile.

« Jamais l'arc de Jonathas ne manqua son but ; il s'enivrait du sang des morts et de la graisse des vaillants ; jamais l'épée de Saül ne sortit en vain.

« Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, n'ont point été séparés même dans la mort, eux plus rapides que les aigles, eux plus forts que les lions.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül ! Il vous ornait de pourpre au milieu des délices, il paraît d'or vos vêtements.

« Comment sont tombés les héros au milieu du combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur tes hauteurs, ô Israël ?

« Je pleure sur toi, mon frère Jonathas ! Tu étais ma joie ! Ton amour me ravissait plus que l'amour d'aucune femme !

« Comment sont tombés les héros ? Comment ont péri ces foudres de guerre <sup>1</sup> ? »

David fit apprendre ce cantique lugubre aux enfants de Juda ; il était intitulé *l'Arc*, probablement à cause de l'arc de Jonathas, dont il contient l'éloge. Il fut inscrit en particulier au livre des Justes, livre déjà mentionné dans l'histoire de Moïse et de Josué, mais qui n'est point venu jusqu'à nous. Il paraît que c'était ce qu'on appellerait aujourd'hui des fastes où l'on enregistrait les actions des grands hommes.

Après cela David consulta l'Éternel disant : « Irai-je en l'une des villes de Juda ? » Jéhova répondit : « Va. » David dit encore : « Où irai-je ? » Il répondit : « A Hébron. » David donc y monta et ses deux femmes, Achinoam et Abigaïl, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, chacun avec sa famille, et ils demeurèrent dans les villes d'Hébron, place forte située au milieu de Juda <sup>2</sup>.

Comme de nos jours on parle sans cesse politique, habileté administrative, science de gouvernement, il ne sera pas inutile de montrer, par l'exemple de Saül et de David, la différence de la politique et de la sagesse véritables d'avec la politique et la finesse trompeuses.

Vous voyez Saül et David, tous deux avisés et habiles, mais d'une manière bien différente : d'un côté une intention perverse, de l'autre une intention droite ; d'un côté Saül, un grand roi, qui, ne donnant nulles bornes à sa malice, emploie tout sans réserve pour perdre un bon serviteur dont il est jaloux ;

<sup>1</sup> 2 Rois, 1, 1-16.

<sup>2</sup> 2 Rois, 1, 17-27. — *Ibid.*, 2, 1-3.



de l'autre David, un particulier abandonné et trahi, se fait une nécessité de ne se défendre que par les moyens licites, sans manquer à ce qu'il doit à son prince et à son pays. Et cependant la sagesse véritable, renfermée dans des bornes si étroites, est supérieure à la fausse, qui n'oublie rien pour se satisfaire <sup>1</sup>.

Ce que Saül et David étaient l'un à l'égard de l'autre, ils l'étaient l'un et l'autre à l'égard de Dieu. La mauvaise finesse dont Saül usait envers un serviteur, il en use envers le souverain Maître. Dieu et sa loi ne sont pas pour lui la règle de gouvernement, mais un moyen; il se regarde moins comme le ministre de Dieu qu'il ne regarde Dieu comme son ministre; au lieu de se soumettre à la religion il veut en faire son esclave. Il attend le prophète tant qu'il ne voit pas ses intérêts en péril; pour peu qu'il tarde il s'en passe et usurpe ses fonctions. S'il consulte Dieu par le grand-prêtre, tout à coup il n'en veut plus, il n'a que faire de la réponse divine. S'il reçoit un commandement contre les Amalécites, il en exécute une partie et néglige l'autre, comme s'y entendant mieux que Dieu et son prophète. Quand il fait des instances à celui-ci ce n'est pas pour qu'il le réconcilie avec Dieu, mais pour qu'il l'honore devant le peuple. Aux yeux de sa politique étroite et jalouse ce que la religion a de plus sacré ne lui est plus de rien. Sur une délation calomnieuse il massacre les prêtres du Seigneur; il fait mourir les Gabaonites, au mépris du serment que leur avait juré la nation; ceux qu'il fait lui-même à David sont autant de parjures. Avec cela il se croyait bien sage, et il finit par se tuer de désespoir, perdant à la fois son royaume, sa famille, sa vie et son âme, et laissant une mémoire en exécration à Dieu et aux hommes. David, au contraire, doué d'une si grande prudence, subordonne toutes ses pensées et toutes ses actions à la loi et aux ordres de Dieu. Que Dieu lui dise : Allez, il va; venez, il vient; faites ceci, il le fait, ni plus ni moins que Dieu ne dit. Il s'abandonne à sa providence, non point par paresse et par lâcheté, mais par foi et par

amour. Sa piété est agissante; il prévoit tout, il donne ordre à tout. La religion n'est pas pour lui un simple moyen de politique, mais la fin, la règle. Ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, mais la gloire de Dieu. Là tendent ses cantiques, son gouvernement, ses guerres, ses victoires, ses richesses. Ce qui l'afflige dans son exil, c'est de ne pouvoir se présenter devant le tabernacle de l'Éternel. Au transport de l'arche il dansera devant son peuple dans l'excès de sa joie. A-t-il encouru la disgrâce de son Dieu : il ne craindra point de confesser son péché devant tous les siècles et de le pleurer dans les cantiques de sa pénitence. Il fait, en un mot, tout le contraire de Saül. Aussi Dieu lui bâtit une maison fidèle, un royaume qui ne finira jamais; et, dans le temps et dans l'éternité, le Fils de Dieu sera le fils de David; dans le temps et dans l'éternité le royaume de Dieu sera le royaume de David.

Entre ces deux politiques il est facile de comprendre la folie de l'une et la sagesse de l'autre. Dieu seul est le monarque suprême et absolu; son empire embrasse tout ce qui est et même ce qui n'est pas. Ce que nous appelons des royaumes ne sont que de petites provinces de cet empire universel; encore le mot de provinces dit-il beaucoup trop. Les rois, les empereurs sont pour lui des ministres révocables à volonté. Lors donc qu'il y a de ces ministres qui accomplissent fidèlement les ordres de leur maître, qui travaillent de toute leur intelligence, de toute leur volonté, de toutes leurs forces à réaliser ses vues dans le département qui leur est confié, il est naturel que le maître les laisse longtemps en place, eux et leurs descendants, et qu'il leur communique quelque chose de plus de sa gloire et de sa majesté; mais lorsque, au lieu de rapporter tout à leur souverain, des ministres rapportent tout à eux-mêmes, lorsqu'au lieu de seconder ses desseins ils y substituent les leurs, lorsqu'au lieu de le servir ils ne veulent que s'en servir, il est naturel que Dieu, après avoir usé peut-être quelque temps de leur mauvaise volonté même, comme il fait de celle des démons, pour exécuter ses desseins par eux et contre eux, se plaise à les briser comme un vase

<sup>1</sup> Bossuet, *Politique*, l. 5, art. 2.

d'argile et à manifester au grand jour la folie de leur astuce, le néant de leur puissance, l'ignominie de leur gloire. Il a sans cesse pour cela mille moyens contre lesquels l'homme ne peut rien. On a beau, comme dit Bossuet, compasser dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait ; et cet endroit inconnu à l'homme, dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit et le ressort qu'il remue<sup>1</sup>. Le monde appelle cela circonstance, hasard, fortune ; hasard pour l'homme, il est vrai, qui ne saurait le prévoir ni le prévenir, mais combinaison libre pour Dieu, qui voit et dispose tout l'ensemble. Aussi Platon dit-il très-bien que Dieu gouverne les choses humaines par la fortune et les circonstances. C'est par là qu'il circonscrit et qu'il dirige où il veut la libre coopération de l'homme. Quelle folie donc de penser être sage contre Dieu ou sans Dieu !

Pour l'être véritablement il faut, comme

David, aimer la vérité et la justice ; il faut, comme David, faire ce que Dieu dit ni plus ni moins. Les desseins de Dieu étant moins connus alors, David le consultait souvent par le grand-prêtre. Depuis que le Fils de Dieu même a révélé le secret de ses conseils et appelé tous les peuples à les accomplir, il n'est plus tant besoin de consulter, il ne s'agit que d'exécuter la volonté connue du Maître, et, s'il est quelquefois besoin d'interroger pour l'exécution même, le pontife de Dieu est encore là pour transmettre la réponse. Hélas ! nous voyons bien des Saûls qui n'envisagent la religion que comme un moyen de se faire honorer et obéir par leurs peuples, qui usent toute leur activité et leur puissance à se tromper les uns les autres, à opprimer ou à pervertir ce qu'il y a de plus fidèle à Dieu. Quand Dieu reverra-t-il des hommes selon son cœur ? Quand reverrons-nous des princes actifs, intelligents, n'usant de leur puissance que pour faire régner la vérité et la justice, et amener tous les hommes sous l'empire de leur Maître légitime, qui est au ciel ? Quand reverrons-nous des princes subordonnant leur politique à la politique de Dieu ? Quand reverrons-nous des Davids chrétiens ?

<sup>1</sup> *Polit.*, l. 7, art. 6, prop. 7.



## LIVRE DOUZIÈME

DE 1055 A 1014 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**David sur le trône, à la fois prophète et prophétie.**

Il y avait plus de huit siècles que, vainqueur de quatre rois et sauveur de cinq royaumes, Abraham était debout sous un chêne, dans la vallée d'Hébron, servant lui-même ses trois hôtes; il y avait plus de huit siècles qu'un de ces hôtes divins, que l'interprétation commune des Pères nous apprend avoir été le Fils même de Dieu, lui annonça que de Sara, sa femme, alors vieille et stérile, sortiraient des rois, et que dans un de sa race seraient bénies toutes les nations de la terre. Cette même vallée d'Hébron voyait l'accomplissement de ces promesses; elle voyait le second roi d'Israël près de monter sur le trône, David, sacré roi par un prophète, prophète lui-même, tige future d'une longue suite de rois, mais principalement de Celui qui, Seigneur des rois et des prophètes, s'appellera néanmoins le fils de David et le fils d'Abraham, et en qui, depuis dix-huit siècles, nous voyons bénies toutes les nations de la terre.

La tribu de Juda, à qui, sept siècles auparavant, Jacob avait prédit que le sceptre ne lui serait point enlevé, que le chef, le législateur ne sortirait point de ses descendants jusqu'à ce que vînt Celui qui devait venir, le Messie, le Christ, l'attente des nations, la tribu de Juda fut la première à reconnaître pour roi l'ancêtre du Messie. « Les hommes de Juda, dit l'Écriture, vinrent en Hébron et y sacrèrent David roi sur la maison de Juda <sup>1</sup>. » On voit ici, comme dans l'histoire de Saül, la vérité de ce que dit Bossuet quelque part, que

la souveraineté des rois, même la souveraineté des rois d'Israël, n'est pas tellement de Dieu qu'elle ne soit aussi du consentement des peuples <sup>1</sup>.

Le premier acte du nouveau roi fut un acte de générosité aussi sage que noble. Ayant appris que les hommes de Jabès-Galaad avaient enseveli Saül, il leur envoya des messagers et leur dit : « Bénis soyez-vous de par Jéhova, vous qui avez usé de cette miséricorde envers Saül, votre seigneur, et l'avez enseveli ! Maintenant donc Jéhova vous rendra votre miséricorde et votre fidélité, et moi-même je vous récompenserai de cette action que vous avez faite. Que vos mains donc se fortifient, et soyez hommes de cœur ; car quoique Saül, votre seigneur, soit mort, néanmoins la maison de Juda m'a sacré pour son roi, et je saurai vous défendre contre vos ennemis <sup>2</sup>. »

Tout le royaume de Saül, après la mort de ce prince, appartenait à David. Dieu en était non-seulement le maître absolu, par son domaine souverain et universel, mais encore le propriétaire par ses titres particuliers sur la famille d'Abraham et sur tout le peuple d'Israël. Dieu donc ayant donné ce royaume entier à David, qu'il avait fait sacrer par Samuël, et à sa famille, on ne peut douter de son droit, et néanmoins Dieu voulait qu'il conquît en quelque manière ce royaume qui lui appartenait à si juste titre.

Ce droit de David avait été reconnu par tout

<sup>1</sup> 2 Rois, 2, 4.

<sup>1</sup> Bossuet, *Defens. Cler. Gall.*, l. 4, c. 21. — <sup>2</sup> 2 Rois, 2, 4-7.

le peuple et même par la famille de Saül. Jonathan, fils de Saül, dit à David : « Je sais que vous régnerez sur Israël, et je serai le second après vous, et mon père ne l'ignore pas. » En effet Saül lui-même, dans un de ses bons moments, avait parlé à David en ces termes : « Comme je sais que vous régnerez très-certainement et que vous aurez en main le royaume d'Israël, jurez-moi que vous conserverez les restes de ma race. » Ainsi le droit de David était constant.

Ce qui retarda l'exécution de la volonté de Dieu fut qu'Abner, fils de Ner, qui commandait les armées sous Saül, fit valoir le nom de ce prince et mit son fils Isboseth sur le trône durant sept ans, pendant que David régnait, à Hébron, sur la maison de Juda<sup>1</sup>.

Quelque certain et reconnu que fût le droit de David, et quoiqu'il manquât à son rival la première condition pour être roi légitime en Israël, qui était d'avoir été choisi de Dieu, il n'usa pas de ses avantages dans la guerre qui s'ensuivit et ménagea le sang des citoyens. En ce temps les Philistins, ennemis du peuple de Dieu, n'entreprenaient rien, et David n'avait rien à craindre des étrangers ; ainsi il ne pressait pas Isboseth et le laissa deux ans paisible sans faire aucun mouvement. La guerre s'alluma ensuite, mais sans qu'elle fût poussée bien fort.

De Mahanaïm, ou le Camp, lieu ainsi nommé par Jacob au delà du Jourdain, où le fils de Saül avait été reconnu roi et où il faisait ordinairement sa résidence, Abner, fils de Ner, et les serviteurs d'Isboseth vinrent à Gabaon, ville de la tribu de Benjamin, non loin des frontières de Juda. Joab, fils de Sarvia, et les serviteurs de David marchèrent contre lui, et ils se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon, les uns étant campés d'un côté de la piscine, les autres de l'autre.

Alors Abner dit à Joab : « Que notre jeunesse se lève et joue devant nous ; » c'est-à-dire qu'elle combatte à outrance, en combat singulier, comme on faisait plus tard dans les tournois du moyen âge. Joab répondit : « Qu'elle se lève ! » Aussitôt il se leva et se présenta douze de Benjamin, du côté d'Is-

boseth, et douze du côté de David. En ce moment ils s'approchent. Chacun d'eux saisit la tête de son adversaire, à la façon peut-être des gladiateurs qui avaient un rets à la main pour cela, et lui enfonça son épée dans le flanc ; et ils tombèrent tous morts l'un sur l'autre à la fois. A l'instant même on récompensa leur valeur en appelant ce champ le champ des Vaillants en Gabaon. Et le titre lui en demeura, en mémoire d'une action si déterminée.

La mort de ces douze braves fut suivie d'un rude combat où Abner et les troupes d'Israël furent défaits. Dans la déroute Asaël, un des frères de Joab, qui se fiait en la légèreté de ses pieds, plus vites que ceux des chevreuils habitants des forêts, poursuivait Abner sans se détourner à droite ni à gauche et allant toujours sur ses pas. Abner regarda un moment derrière et lui dit : « Est-ce toi, Asaël ? — C'est moi, » répondit-il. Abner poursuivit : « Va à droite ou à gauche, et saisis l'un de ces jeunes gens, et prends pour toi ses dépouilles. » Mais Asaël ne voulut point le quitter. Abner répéta encore : « Retire-toi, je te prie, et cesse de me poursuivre. Pourquoi me contraindre à te percer et à te laisser attaché à la terre ? et comment pourrai-je après cela lever les yeux devant ton frère Joab ? » Asaël méprisa ce discours. Abner donc, retournant sa lance, le frappa dans l'aîne et le perça d'outre en outre. Il mourut sur-le-champ de sa blessure et tous les passants s'arrêtaient pour voir Asaël couché par terre.

On ne pouvait garder plus de modération, dans sa supériorité, que le faisait Abner, un des vaillants hommes de son temps, ni ménager davantage Joab et Asaël.

Ce même esprit de modération se voit dans le reste de la guerre. Joab et son frère Abisaï poursuivirent Abner jusqu'au soleil couchant, lorsque celui-ci, d'une hauteur où il s'était rallié avec ce qu'il avait de troupes plus affectionnées à la maison de Saül, qui étaient celles de la tribu de Benjamin, cria à Joab : « Ton épée frappera-t-elle jusqu'à extermination ? Ignores-tu que le désespoir est dangereux ? N'est-il pas temps de dire au peuple qu'il cesse de poursuivre ses frères ? »

<sup>1</sup> Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 3, prop. 4.



Joab ne demandait pas mieux et n'eut pas plus tôt ouï le reproche d'Abner qu'il lui répondit : « Vive Dieu ! si vous aviez parlé plus tôt le peuple dès le matin aurait cessé de poursuivre son frère. » Il fit en même temps sonner la retraite, et le combat, qui avait duré jusqu'au soir, cessa à l'instant<sup>1</sup>.

On voit en cette conduite l'esprit où l'on était d'épargner le sang fraternel, c'est-à-dire celui des tribus toutes sorties de Jacob. C'est le seul combat mémorable qui fut donné, et, quelque rude qu'il eût été, on ne trouva parmi les morts que dix-neuf hommes du côté de David, et de celui d'Abner, quoique battu, seulement trois cent soixante.

On remarque même que David n'alla jamais en personne à cette guerre, de peur que la présence du roi n'engageât un combat général. Ce prince ne voulait pas tremper ses mains dans le sang de ses sujets, et il ménageait autant qu'il le pouvait les restes de la maison de Saül, à cause de Jonathas. Ce ne furent que rencontres particulières où, comme David allait toujours croissant et se fortifiant de plus en plus pendant que la maison de Saül ne cessait de diminuer, il crut qu'il valait mieux la laisser tomber d'elle-même que de la poursuivre à outrance.

Tout roulait, dans le parti d'Isboseth, sur le crédit du seul Abner. David n'avait qu'à le ménager et à profiter, comme il fit, des mécontentements qu'il recevait tous les jours d'un maître également faible et hautain.

Saül avait laissé une concubine nommée Respha ; Abner s'approcha d'elle ; Isboseth lui en fit des reproches. Piqué au vif Abner lui répondit : « Suis-je donc une tête de chien, moi qui ai marché contre Juda et qui ai soutenu la maison de Saül, ton père, et ses frères, et ses proches, et qui ne t'ai point livré en la main de David ? Et aujourd'hui vous me cherchez querelle pour une femme ? Que Dieu fasse ceci à Abner et qu'il y ajoute cela si je ne fais pas pour David tout ce que l'Éternel lui a juré, en faisant que le royaume soit transféré de la maison de Saül, et que le trône de David soit élevé sur Israël et sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée. » Isbo-

seth ne put rien lui répondre parce qu'il le craignait. Il eût été de la prudence alors de ne pas lui faire de reproche.

Abner donc envoya des messagers de sa part à David disant : « A qui est la terre ? » Et pour lui dire : « Recevez-moi dans votre amitié et ma main sera avec vous pour ramener à vous tout Israël. » David répondit : « Je le veux bien ; je te recevrai dans mon amitié, mais je te demande une seule chose : tu ne verras point ma face que tu ne m'amènes en même temps Michol, fille de Saül. » En conséquence David envoya des messagers à Isboseth, disant : « Rends-moi ma femme Michol, que j'ai épousée en frappant cent Philistins. » Isboseth donc envoya et l'enleva à son mari Phalti, fils de Laïs, qui la suivit en pleurant jusqu'à Bathurim, où Abner lui dit : « Va et retourne. » Et il s'en retourna.

Cependant Abner avait adressé la parole aux anciens ou sénateurs d'Israël : « Hier, comme avant-hier, vous désiriez que David régnât sur vous ; maintenant donc accomplissez vos désirs ; car l'Éternel a parlé de David, disant : Par la main de David, mon serviteur, je sauverai mon peuple d'Israël de la main des Philistins et de tous ses ennemis. » Abner avait également parlé à Benjamin. Puis, accompagnant Michol, il s'en alla dans Hébron, pour dire à David tout ce qui semblait bon à Israël et à toute la maison de Benjamin.

David donna un banquet à Abner et aux vingt hommes qui étaient venus avec lui. Abner dit alors à David : « Je me lèverai, j'irai, et je rassemblerai près de mon seigneur le roi tout Israël pour faire alliance avec vous, et vous régnerez sur tous ainsi que votre âme désire. » David le congédia d'une manière honorable et amicale.

A peine était-il parti que Joab survint avec les serviteurs de David, après avoir tué des brigands et pris un grand butin. On annonça bien vite à Joab : « Abner, fils de Ner, est venu près du roi, et le roi l'a renvoyé, et il s'en est allé en paix. » Aussitôt Joab entra chez le roi et lui dit : « Qu'avez-vous fait ? Voici qu'Abner est venu vers vous ; pourquoi l'avez-vous laissé aller ? Ignorez-vous qu'Ab-

<sup>1</sup> 2 Rois, 2, 8-28.

ner, fils de Ner, est venu ici pour vous tromper, pour reconnaître toutes vos démarches et savoir tout ce que vous faites ? » Puis, étant sorti d'auprès de David, il envoya des messagers après Abner et le ramena de la citerne de Sira, sans que David le sût. Et quand Abner fut retourné en Hébron Joab l'amena à part au milieu de la porte, pour lui parler en trahison, et là il le frappa dans l'aîne et le tua, pour venger le sang d'Asaël, son frère.

Nous avons vu qu'Abner était irréprochable sous ce rapport; peut-être aussi que la mort d'Asaël n'était pas le principal motif de ce meurtre, concerté entre Joab et son frère Abisaï; l'ambition a pu y avoir la plus grande part. Abner lui-même était au fond un ambitieux, qui, sans être bien mauvais du reste, ne cherchait que ses propres intérêts. Il savait bien, à la mort de Saül, que tout le royaume appartenait à David; cependant il lui oppose Isboseth, parce qu'il comptait régner sous son nom. Peut-être même que son commerce ou son mariage avec la concubine de Saül n'était pas sans quelque vue sur le trône. Quand il s'en voit faire des reproches il se tourne du côté de David, il reconnaît que c'est le roi légitime; mais, avant de se déclarer, il veut un traité à part pour s'assurer les mêmes avantages que sous Saül. Joab, non moins ambitieux et plus méchant, craignant d'être supplanté, le tue: l'ambition du premier est punie par celle du second.

Lorsque David eut appris ce meurtre il dit aussitôt : « Je suis innocent à jamais devant l'Éternel, moi et mon royaume, du sang d'Abner, fils de Ner, et que son sang retombe sur la tête de Joab et sur toute la maison de son père. Qu'il ne manque jamais, en la maison de Joab, de gens qui éprouvent un flux honteux, qui soient lépreux, qui s'appuient sur un bâton, qui tombent sous le glaive et qui manquent de pain. »

La conjoncture des temps, où le règne qui commençait était encore peu affermi, ne permettait pas à David de faire punir Joab, dont la personne était importante et les services nécessaires. Ce qu'il put faire au sujet du meurtre d'Abner fut de dire à toute l'armée

et à Joab même : « Déchirez vos habits et revêtez-vous de sacs, et pleurez dans les funérailles d'Abner. » David lui même suivait le cercueil. Et quand on eut enseveli Abner David éleva la voix et dit en pleurant : « Abner n'est pas mort comme un lâche; tes mains n'ont pas été liées ainsi qu'on fait aux vaincus, ni tes pieds n'ont pas été mis dans les entraves; tu es tombé, comme il arrive aux plus braves, devant des enfants d'iniquité. » A ces mots tout Israël redoubla ses pleurs. Et comme toute la multitude venait pour manger avec le roi pendant le jour : « A Dieu ne plaise, dit David, que j'interrompe le deuil et que je goûte un morceau de pain avant le coucher du soleil; ainsi Dieu me soit en aide. » Tout le peuple entendit ce serment, et, louant ce que fit David, le reconnut innocent du meurtre d'Abner.

Il fit plus, et disait tout haut à ses serviteurs : « Ne voyez-vous pas qu'Israël perd aujourd'hui un grand capitaine? Pour moi je suis faible encore et sacré depuis peu de temps. Ces enfants de Sarvia (c'étaient Joab et Abisaï, son frère) me sont durs; que Jéhova rende à qui fait le mal selon sa malice. » C'est tout ce que permettait la conjoncture des temps.

Quant à Isboseth, fils de Saül, lorsqu'il apprit qu'Abner était mort à Hébron, ses mains défailirent et tout Israël en fut troublé. Pour comble d'infortune deux chefs de bande qui étaient à son service, et paraissent même avoir été ses capitaines des gardes, Baana et Réchab, de la tribu de Benjamin, entrèrent secrètement dans sa maison, pendant qu'il dormait, à midi, sur son lit, suivant l'usage des pays chauds. Ils le frappèrent à la cinquième côte, lui coupèrent la tête, et, s'en allant par la voie du désert toute la nuit, ils l'apportèrent à David, en Hébron, disant : « Voici la tête d'Isboseth, fils de Saül, ton ennemi, qui recherchait ton âme, et Jéhova en ce jour a vengé mon seigneur le roi de Saül et de sa race. »

Mais David répondit à tous les deux : « Vive Jéhova! lui qui a toujours délivré mon âme de toute angoisse! celui qui vint m'annoncer



la mort de Saül, dont il se vantait d'être l'auteur, et qui croyait m'apporter une nouvelle agréable dont il attendait la récompense, fut mis à mort par mon ordre. Combien plus maintenant, quand des impies ont égorgé un homme juste en sa maison, sur son lit, demanderai-je son sang de votre main et vous retrancherai-je de la terre ! »

Aussitôt il commanda à ses serviteurs, et ils les tuèrent; puis, leur ayant coupé les mains et les pieds, ils les suspendirent à la piscine d'Hébron. Pour la tête d'Isboseth ils l'ensevelirent dans le tombeau d'Abner, en la même ville. Isboseth avait commencé à régner à l'âge de quarante ans. David punit ses meurtriers comme il avait puni l'Amalécite qui se glorifiait d'avoir tué le roi Saül <sup>1</sup>. On remarque cependant une différence dans le prononcé du jugement : celui-ci est puni comme meurtrier de l'oïnt du Seigneur et ceux-là sont tués comme assassins d'un homme innocent, sans l'appeler l'oïnt du Seigneur, parce qu'en effet il ne l'était pas.

On voit par la conduite de David que, dans une guerre civile, un bon prince doit ménager le sang des citoyens. S'il arrive des meurtres qu'on pourrait lui attribuer à cause qu'il en profite, il doit s'en justifier si hautement que tout le peuple en soit content <sup>2</sup>.

La guerre civile étant ainsi finie sans presque verser de sang dans les combats, toutes les tribus d'Israël vinrent vers David, en Hébron, disant : « Nous voici, nous, tes os et ta chair. Hier et avant-hier, quand Saül était roi sur nous, tu menais et ramenais Israël, et Jéhova t'a dit : Tu conduiras Israël, mon peuple, et tu seras le chef d'Israël <sup>3</sup>. »

Cette assemblée fut très-nombreuse; il y vint en armes six mille huit cents hommes de la tribu de Juda, sept mille cent de la tribu de Siméon, quatre mille six cents de la tribu de Lévi; Joïada, chef de la race d'Aaron, avec trois mille sept cents, et Sadoc avec la maison de son père, où il y avait vingt-deux chefs de famille; trois mille hommes de la tribu de Benjamin, vingt mille huit cents de la tribu d'Éphraïm, dix-huit mille de la demi-tribu de Manassé; de la tribu d'Issachar deux

cents princes, dont tout le reste de la tribu suivait le conseil; cinquante mille hommes de la tribu de Zabulon; mille princes de la tribu de Nephthali, suivis de trente-sept mille hommes armés de lances et de boucliers; vingt-huit mille six cents de la tribu de Dan et quarante mille d'Aser; de plus, cent vingt mille d'au delà du Jourdain, tant des deux tribus de Ruben et de Gad que de la demi-tribu de Manassé. Tous ces guerriers, au nombre de près de quatre cent mille hommes bien armés et ne demandant qu'à combattre, vinrent avec un cœur parfait trouver David, à Hébron, pour l'établir roi sur tout Israël, et tout le reste d'Israël conspirait d'un même cœur à faire déclarer David pour roi. Ils demeurèrent là pendant trois jours près de David, mangeant et buvant ce que leurs frères leur avaient préparé. C'est pour cela sans doute qu'il y avait si peu d'hommes sous les armes dans les tribus de Juda et de Siméon; ils étaient occupés des approvisionnements nécessaires. « En effet, dit l'Écriture, les environs de la ville, jusqu'aux tribus les plus éloignées, comme celles d'Issachar, de Zabulon et de Nephthali, apportaient, sur des ânes et des chameaux, sur des mulets et des bœufs, des vivres pour les nourrir; ils apportaient de la farine, des figues, des raisins secs, du vin et de l'huile, et ils amenaient des bœufs et des moutons afin qu'ils eussent toutes choses en abondance; car c'était une grande réjouissance en Israël <sup>1</sup>. »

Pendant que cette immense multitude était campée dans la vallée d'Hébron, dans ces mêmes lieux où campaient autrefois leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, tous les sénateurs d'Israël s'étaient rassemblés auprès du roi dans la ville même. Là David fit alliance avec eux devant Jéhova, c'est-à-dire il jura de gouverner le peuple selon la loi de Dieu, et le peuple lui jura, par ses princes, obéissance et fidélité. Après quoi ils le sacrèrent roi sur Israël, suivant la parole de Jéhova par la bouche de Samuël <sup>2</sup>.

On voit ici l'exemple d'une royauté légitime. Dieu lui-même désigne le nouveau roi

<sup>1</sup> 2 Rois, 4, 1-12. — <sup>2</sup> Bossuet, *Polit.*, 1. 9, art. 3, prop. 4. — <sup>3</sup> 2 Rois, 52. 1 Paral., 11.

<sup>1</sup> 1 Paral., 12, 23-40. — <sup>2</sup> 2 Rois, 53. 1 Paral., 11, 3.

par son prophète et l'approche peu à peu du trône par des qualités et des actions qui l'en rendent digne. La nation l'accepte avec un cœur parfait, non-seulement par l'unanimité de ses chefs, par les acclamations de quatre cent mille hommes sous les armes, mais par l'assentiment exprès de toutes les provinces. Tout cela n'empêche point qu'il n'y ait un traité d'alliance juré de part et d'autre devant l'Éternel, témoin et vengeur entre le roi et la nation.

David, qui avait commencé de régner sur Juda seul à l'âge de trente ans, en avait alors trente-sept et demi. Tant de succès et de gloire ne l'éblouirent point. Pendant que les enfants d'Israël le bénissaient, lui bénissait le Dieu d'Israël, qui l'avait si merveilleusement délivré de la main de Saül et de la main de tous ses ennemis.

« Je vous aimerai, s'écriait-il, je vous aimerai, ô Jéhova ! qui êtes ma force ! Jéhova est mon roc, mon boulevard, mon libérateur. Mon Dieu est mon fort, je mettrai en lui mon espérance ; mon bouclier, l'arme de mon salut, l'auteur de mon élévation. Je louerai, j'invoquerai Jéhova, et je serai sauvé de mes ennemis.

« Car les douleurs de la mort m'ont environné ; les torrents de Bélial m'ont rempli d'épouvante ; les liens de l'enfer m'ont investi, et les rets de la mort m'ont enveloppé.

« Dans mon angoisse j'invoquerai Jéhova ; je crierai à mon Dieu ; il entendra ma voix de son temple ; mes cris en sa présence parviendront à ses oreilles.

« Et la terre s'est ébranlée et a tremblé ; et les fondements des montagnes se sont émus et ont été ébranlés, parce qu'il est indigné contre eux. Une fumée a monté de sa face irritée, un feu dévorant est sorti de sa bouche, des charbons en ont été allumés. Il a abaissé les cieux et il est descendu ; un nuage sombre était sous ses pieds. Il a monté sur les chérubins et a pris son vol ; il a pris son vol sur les ailes du vent. Il a fait des ténèbres sa retraite ; son pavillon est autour de lui ; ce sont les ténèbres des eaux dans les nuées des airs. A l'éclair de sa présence les nuées ont passé en grêle et en charbons de feu. Du haut des cieux a tonné Jéhova. Le Très-Haut a fait en-

tendre sa voix, la grêle et les charbons de feu. Il a lancé ses flèches et il les a dissipés ; il a multiplié ses foudres et il les a bouleversés. Alors parurent les réservoirs de la mer ; alors furent dévoilés les fondements du globe, à votre menace, ô Jéhova ! au souffle impétueux de votre colère.

« Mais il tendra la main d'en haut et me prendra ; il me retirera des eaux immenses ; il me délivrera de mon ennemi si puissant et de ceux qui me haïssaient, parce qu'ils étaient plus forts que moi. Ils voulaient me surprendre au jour de mon affliction ; mais Jéhova s'est fait mon soutien ; il me mettra au large, il me délivrera, parce qu'il s'est complu en moi. Jéhova me récompensera selon ma justice, il me rendra selon la pureté de mes mains. Car j'ai gardé les voies de Jéhova, et jamais l'impiété ne m'a éloigné de mon Dieu, parce que ses jugements sont devant moi, et je n'ai point repoussé ses préceptes. J'ai été sans tache avec lui et je me suis gardé de mon iniquité. Aussi m'a-t-il rendu selon ma justice, selon la pureté de mes mains devant ses yeux.

« A qui est miséricordieux vous ferez miséricorde ; avec l'homme innocent vous agirez innocemment ; avec qui est pur et sincère vous vous montrerez sincère et pur ; mais avec le pervers vous en userez selon sa perversité. Car vous sauverez le peuple qui est humble, et vous humilierez les regards superbes.

« C'est vous, ô Jéhova ! qui allumez mon flambeau ; c'est vous, ô mon Dieu ! qui illuminez mes ténèbres. C'est par vous que je traverserai l'armée ennemie ; c'est par mon Dieu que je franchirai les remparts.

« O Dieu ! sa voie est parfaite ; la parole de Jéhova a été éprouvée au feu ; il est le bouclier de tous ceux qui espèrent en lui. Car, qui est Dieu, sinon Jéhova ? qui est le Fort, si ce n'est notre Dieu ?

« C'est Dieu qui m'a ceint de force, qui a rendu parfaite ma voie, qui a égalé mes pieds à ceux des biches, qui m'a établi dans les lieux hauts, qui instruit mes mains au combat et qui a fait de mes bras un arc d'airain. Vous m'avez donné le bouclier de votre salut ; votre droite me soutiendra et votre bonté



me rendra grand. Vous élargirez le chemin sous mes pas et mes pieds ne chancelleront point. Je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai ; je ne retournerai point que je ne les aie détruits. Je les briserai et ils ne pourront se soutenir ; ils tomberont sous mes pieds. Vous m'avez ceint de force pour la guerre ; vous courberez mes adversaires sous moi ; vous me livrez le cou de mes ennemis et j'exterminerai ceux qui me haïssent. Ils crieront, mais point de sauveur ; vers Jéhova, mais il ne les entendra point. Je les disperserai comme la poussière que le vent emporte ; je les foulerai aux pieds comme la boue des places publiques. Vous me délivrerez des contradictions du peuple ; vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je ne connais point me servira ; ils m'obéiront aussitôt que m'entendra leur oreille. Des enfants étrangers useront envers moi de mensonges ; mais ces enfants étrangers défailliront, ils seront réduits à l'étroit.

« Vive Jéhova ! Béni soit celui qui est mon roc ! qu'il soit exalté le Dieu de mon salut ! C'est le Dieu qui a mis les vengeances dans ma main et les peuples à mes pieds. Mon libérateur à l'égard de mes ennemis, vous m'élèverez au-dessus de ceux qui me résistent ; vous me délivrerez de l'homme méchant. C'est pourquoi je vous rendrai grâces parmi les nations, ô Jéhova ! et j'y chanterai votre nom. Lui qui agrandit les délivrances de son roi, qui fait miséricorde à son christ, à David, et à sa race pour jamais<sup>1</sup>. »

Cette solennelle inauguration de David, ces louanges publiques qu'il adresse à Dieu au milieu des tribus d'Israël, préfiguraient une époque plus solennelle encore, où le Fils de Dieu et de David serait reconnu roi par toutes les nations de la terre, lesquelles, en lui, avec lui et par lui, rendront éternellement gloire à son Père qui est dans les cieux. C'est dans la personne de ce Roi éternel que David disait dès lors : « Je vous rendrai des actions de grâces parmi les nations, ô Jéhova ! et j'y chanterai votre nom. » Saint Paul nous en assure<sup>2</sup>, et tous les jours nous en sommes

la preuve, lorsque, dans tous les lieux du monde et chez toutes les nations du globe, nous bénissons Dieu le Père par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec lui dans tous les siècles des siècles.

A David, dont le nom seul devait rappeler à jamais le Roi éternel, il fallait une capitale, il fallait une résidence dont les noms mêmes fussent également prophétiques et mystérieux. Cette capitale sera l'antique cité de Melchisédech, Jérusalem ; Jérusalem matérielle, figure de la Jérusalem spirituelle ou société des fidèles répandus par toute la terre ; Jérusalem terrestre, figure de la Jérusalem céleste ou société triomphante des anges et des saints dans le ciel. Cette résidence sera la partie la plus élevée de Jérusalem, la montagne de Sion, bientôt la demeure terrestre de Dieu même et figure de son trône éternel au plus haut des cieux. Jérusalem et Sion d'ici-bas, c'est David qui en met en possession les enfants d'Israël ; Jérusalem et Sion de là-haut, c'est le Fils de David, Jésus-Christ, qui en met en possession les enfants de Dieu.

Depuis longtemps on était maître de la ville basse, mais les Jébuséens occupaient toujours la ville haute ou la forteresse. Pour signaler son nouvel avènement au trône par quelque grande action David se rendit à Jérusalem avec son armée et assiégea la citadelle. Mais les Jébuséens lui dirent : « Tu n'entreras point ici que tu n'en aies chassé ces aveugles et ces boiteux. » Il paraît, d'après ces paroles, que les Jébuséens croyaient la forteresse de Sion tellement imprenable qu'ils avaient placé sur leurs murailles des aveugles et des boiteux, comme pour dire à David par dérision : « Voilà qui suffit pour te repousser. »

David répondit à cette insolente bravade en publiant dans son armée : « Quiconque le premier frappera le Jébuséen, quiconque le premier escaladera les remparts et en chassera ces aveugles et ces boiteux qui insultent à David, celui-là sera général et prince. » Joab monta le premier et fut fait général. Ainsi fut prise la forteresse de Sion, qui fut appelée la cité de David, à cause qu'il y établit sa demeure<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ps. 17. 2 Rois, 22. — <sup>2</sup> Rom., 15, 8 et 9 : « Dico... gentes autem super misericordia honorare Deum, sicut scriptum est : Propterea confitebor tibi in gentibus, et

nomini tuo cantabo. » — <sup>1</sup> 2 Rois, 5, 6-8. 1 Paral., 11, 4-7.

Après cette belle conquête David bâtit la ville aux environs, depuis le lieu appelé Mello, et Joab, qui avait eu tant de part à la victoire, acheva le reste. Ainsi il se signala dans la construction des ouvrages publics comme dans les combats, et tint auprès de David la place que l'histoire donne auprès d'Auguste au grand Agrippa, son gendre.

Le règne de David allait se fortifiant de plus en plus non-seulement au dedans, mais encore au dehors. Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs, apparemment pour le féliciter de sa victoire sur les Jébuséens et pour conclure une alliance avec lui. Il lui fit présent de bois de cèdre et envoya d'habiles ouvriers pour lui bâtir un palais à Jérusalem. L'Écriture dit expressément qu'il aimait toujours David, ce qui prouve qu'il était non-seulement un allié fidèle, mais aussi un ami sincère de ce prince<sup>1</sup>.

Il n'en fut pas de même des Philistins. Tant qu'ils virent les Hébreux partagés entre deux rois ils restèrent tranquilles, comptant que les deux partis ruinaient l'un l'autre; mais, quand ils apprirent que David avait été sacré roi sur tout Israël et qu'il avait signalé le commencement de son règne par la prise de Sion, ils se rassemblèrent tous pour venir l'accabler. David l'ayant su marcha au-devant d'eux jusqu'au fort d'Odollam, pour observer de là de quel côté ils tourneraient leurs armes. Ils se répandirent dans la vallée de Réphaïm jusqu'à Bethléhem, où ils postèrent un corps de troupes.

Pendant que David était dans ce fort, peut-être à la veille de la bataille, il eut une envie et dit : « Oh ! qui me donnera à boire de l'eau de la citerne qui est en Bethléhem, près de la porte. » Aussitôt les trois plus braves passèrent à travers le camp des Philistins, puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléhem, qui était auprès de la porte, et l'apportèrent à David. Mais il n'en voulut pas boire et la répandit en l'honneur de Jéhova, disant : « Jéhova me préserve de faire une chose pareille ! Boirai-je le sang de ces braves qui sont allés là au péril de leur vie ? »

Les noms de ces vaillants hommes étaient

Jesbaam, Éléazar et Semma; ils étaient regardés comme les trois plus braves de l'armée. Jesbaam, nommé aussi Adino, non moins sage dans le conseil qu'invincible sur le champ de bataille, tua dans un combat huit cents hommes sans se reposer. Éléazar, au milieu d'une déroute, soutint seul le choc des Philistins, les battit jusqu'à ce que sa main se lassât et demeurât attachée à son épée, et le peuple qui avait fui revint pour dépouiller les morts. Semma remporta une victoire pareille dans une autre occasion.

Après ces trois premiers venaient trois autres : Abisaï, frère de Joab, qui combattit contre trois cents hommes et les tua de sa lance; Banaïas, fils de Joïada, tua plusieurs lions, attaqua un Égyptien haut de cinq coudées, n'ayant lui-même qu'une baguette, et le tua avec sa propre lance qu'il lui arracha des mains. Le troisième n'est pas nommé; on présume que c'était Joab<sup>1</sup>.

Après les six il y en avait d'autres qu'on appelait les trente, quoiqu'ils fussent généralement en plus grand nombre. Asaël, frère de Joab, en était le premier, quand il fut tué par Abner.

Avec de si vaillants officiers David pouvait compter sur la victoire; mais il n'en savait pas moins que c'est Dieu seul qui la donne. Il consulta donc l'Éternel, disant : « Monterai-je contre les Philistins et les livrerez-vous en ma main ? » L'Éternel lui ayant répondu qu'il les lui livrerait certainement, il les attaqua et les mit dans une pleine déroute, et nomma ce lieu Baal-Pharasim, qui peut signifier Dieu ou maître des dispersions, disant : « L'Éternel a dispersé mes ennemis devant moi comme se dispersent les eaux. » Les Philistins y laissèrent jusqu'à leurs idoles, que David fit prendre et livrer aux flammes.

Les Philistins revinrent une seconde fois et se répandirent encore dans la vallée de Réphaïm. David consulta l'Éternel, qui lui répondit : « Ne monte point contre eux, mais va derrière eux jusqu'à ce que tu sois venu en face des poiriers, et quand tu entendras, du haut des poiriers, le bruit de quel-

<sup>1</sup> 2 Rois, 5, 11. 1 Paral., 14, 1. 3 Rois, 5, 1.

<sup>1</sup> 1 Paral., 11, 9-46.



qu'un qui marche, alors tu commenceras le combat ; car alors Jéhova sortira devant ta face pour frapper le camp des Philistins. » David fit selon que Jéhova lui avait commandé, et il frappa les Philistins depuis Gabaa ou Gabaon jusqu'à Gaser.

Le nom de David parvint ainsi dans toutes les contrées, et l'Éternel en répandit la terreur sur toutes les nations<sup>1</sup>. Plus d'un autre s'en fût gonflé d'orgueil et eût commencé d'oublier Dieu ; David n'en fut que plus zélé pour son culte.

Il tint conseil avec les capitaines de mille, de cent, et tous les princes, et dit à toute l'assemblée d'Israël : « S'il vous paraît bon et que cela vienne de Jéhova notre Dieu, envoyons à nos frères dans tous les pays d'Israël, aux prêtres et aux lévites, afin qu'ils s'assemblent près de nous, et ramenons l'arche de notre Dieu chez nous, parce que dans les jours de Saül nous ne nous en mettions point assez en peine. » Toute la multitude répondit qu'on devait le faire, car cette proposition avait fort plu à tout le peuple. David assembla donc de nouveau tous les élus d'Israël, au nombre de trente mille, s'en alla à Cariathiarim pour en amener l'arche de Dieu, qui porte le nom de Jéhova Sabaoth, et au-dessus de laquelle il est assis sur les chérubins. Ils la tirèrent de la maison d'Abinadab, dont les fils, Oza et Ahio, conduisaient le char sur lequel on l'avait placée. David, et avec lui tout Israël, c'est-à-dire les princes de toutes les tribus, jouaient devant Jéhova de toute sorte d'instruments de musique, de la harpe, de la lyre, du psaltérion, des hautbois, de la cymbale et des trompettes. Mais, lorsqu'ils furent arrivés à l'aire de Nachon, Oza porta la main à l'arche de Dieu et la retint, parce que les bœufs glissaient. En même temps la colère de l'Éternel s'alluma contre Oza, et il le frappa à cause de sa témérité, et il tomba mort sur la place à côté de l'arche de Dieu<sup>2</sup>.

Suivant la loi, quand il fallait transporter l'arche sainte, les prêtres devaient d'abord l'envelopper de trois voiles ; sans cela aucun lévite ne pouvait, sous peine de mort, y porter la main ; ensuite elle devait être, non pas

traînée sur un char, mais portée sur les épaules par les lévites de la famille de Caath, de laquelle Oza n'était point<sup>1</sup>.

Ce châtiment contrista beaucoup David ; sa crainte pour l'Éternel devint beaucoup plus vive ; il n'osa conduire l'arche de son alliance à Jérusalem. « Comment, disait-il, l'arche de Jéhova viendrait-elle chez moi ? » Mais il la fit déposer en la maison d'Obédédôm, où elle demeura trois mois, pendant lesquels Jéhova bénit cet homme et sa famille.

David l'ayant appris résolut d'en faire la translation jusque dans la capitale ; elle fut encore plus solennelle que la première, mais surtout plus conforme à ce que prescrivait la loi. Il convoqua les grands-prêtres Sadoc et Abiathar, avec les six chefs des lévites, et il leur dit : « Vous êtes les princes des familles de Lévi ; sanctifiez-vous avec vos frères et portez l'arche de Jéhova, Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé, de peur que, comme Jéhova nous frappa d'abord parce que vous n'y étiez pas, il ne nous arrive le même malheur, si nous faisons quelque chose de contraire à ses ordonnances. » Il leur dit encore d'établir quelques-uns de leurs frères pour présider au chant et à la musique et faire retentir jusque dans les cieux le bruit de leur joie. Les trois principaux furent Héman, Asaph, Éthan, dont les noms se lisent dans les titres de quelques psaumes<sup>2</sup>.

Ayant tout disposé de la sorte il partit de Jérusalem, et avec lui tous les anciens d'Israël et les chefs de l'armée, et amena l'arche de Dieu avec des transports incroyables d'allégresse. L'air retentissait au loin du chant des hymnes, du son des instruments, des acclamations du peuple.

Voici le cantique que David fit chanter en ce jour par Asaph et ses frères pour ouvrir la solennité.

« Louez Jéhova, invoquez son nom ; publiez ses œuvres parmi les peuples. Chantez ses louanges, chantez-les sur des instruments ; annoncez toutes ses merveilles ; glorifiez son saint nom. Qu'il se réjouisse le cœur de ceux qui cherchent Jéhova ! Cherchez Jéhova et

<sup>1</sup> 2 Rois, 5. 1 Paral., 14. — <sup>2</sup> 2 Rois, 6, 1-7. 1 Paral., 13, 1-10.

<sup>1</sup> Nomb., 4, 4-15. — <sup>2</sup> 1 Paral., 15. 2 Rois, 13, 11-14 ; 15, 1-24.

sa force ; cherchez sa face toujours. Souvenez-vous des merveilles qu'il a faites, de ses prodiges et des jugements de sa bouche, vous, la race d'Israël, son serviteur ; vous, les fils de Jacob, ses enfants de prédilection.

« C'est lui, Jéhova, notre Dieu ; ses jugements sont sur toute la terre.

« Souvenez-vous à jamais de son alliance et de la parole qu'il a donnée pour mille générations, qu'il a jurée à Abraham, et de son serment à Isaac, qu'il a confirmé à Jacob comme une loi inviolable et à Israël comme une alliance éternelle, disant : Je vous donnerai la terre de Chanaan pour votre héritage, lorsque vous étiez en petit nombre, faibles et étrangers sur elle.

« Et ils passèrent de nation en nation, d'un royaume à un autre peuple. Il ne permit à personne de les outrager ; il reprit même les rois à cause d'eux : Gardez-vous de toucher à mes christes et ne faites point de mal à mes prophètes.

« Chantez à Jéhova, vous toute la terre ; évangélisez de jour en jour son salut. Publiez sa gloire parmi les nations, ses merveilles parmi tous les peuples ; car Jéhova est grand, digne de louanges infinies ; il est terrible pardessus tous les dieux. Car tous les dieux des peuples sont des néants, mais Jéhova a fait les cieux. Il est environné de gloire et de majesté ; la force et la joie résident avec lui.

« Apportez à Jéhova, familles des nations, apportez à Jéhova la gloire et l'empire. Donnez à Jéhova la gloire due à son nom ; prenez l'oblation de farine, venez en sa présence et adorez Jéhova dans une sainteté parfaite.

« Tremblez devant sa face, vous toute la terre, car c'est lui qui affermit l'univers sur ses fondements. Se réjouissent les cieux, tressaille la terre de joie, et que l'on dise parmi les nations : Jéhova est entré dans son règne !

« Que la mer retentisse et toute son enceinte ! Que les campagnes bondissent d'allégresse !

« Alors les arbres de la forêt jubileront à la présence de Jéhova parce qu'il sera venu pour juger la terre.

« Rendez gloire à Jéhova parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Tout le peuple devait répondre : « Amen, louange à Jéhova <sup>1</sup> ! »

Lorsqu'on vit que Dieu aidait les prêtres de Lévi à soulever l'arche de Jéhova, on immola sept taureaux et sept bœufs en actions de grâces. En ce moment solennel les lévites entonnèrent, selon toutes les apparences, l'admirable cantique dont Moïse prononçait en pareille occasion les premières paroles :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ! S'enfuient de devant sa face ceux qui le haïssent !

« Tu les feras évanouir comme la fumée ; comme la cire fond devant la flamme, ainsi les impies disparaîtront devant Dieu.

Les justes, au contraire, tressailliront à sa présence ; ils seront abreuvés de joie et enivrés de délices.

« Chantez Dieu, célébrez son nom, préparez la voie à Celui qui s'élève au plus haut des cieux. Son nom est CELUI QUI EST. Tressaillez d'allégresse à sa vue. Il est le père des orphelins, le défenseur des veuves. Dieu est ici dans son sanctuaire <sup>2</sup>. »

Puis, célébrant la gloire présente et future de la montagne de Sion, ils disaient :

« Le Basan élève jusqu'aux cieux son orgueilleuse cime ; le Basan est fier de ses nombreux sommets. Pourquoi, ô montagnes superbes ! enviez-vous la colline où Dieu veut habiter, où Jéhova fixe à jamais sa demeure ? Des millions d'esprits célestes sont ravis de servir de char à l'Éternel ; il est au milieu d'eux, Sinaï réside dans ce sanctuaire.

« Tu es monté au plus haut des cieux, traînant captive la captivité même ; tu as reçu des dons pour les hommes, même pour ces rebelles qui ne croyaient pas que Jéhova, Dieu, pût habiter parmi nous.

« Béni soit Jéhova chaque jour ! Le fardeau qu'il nous impose est notre salut. C'est Dieu notre sauveur ; c'est Adonaï Jéhova qui nous arrache de la mort <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> 1 Paral., 16. — <sup>2</sup> Ps. 67, 1-5 : « Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus. Sicut deficit fumus deficiant, sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant a facie Dei. Et justi epulentur in conspectu Dei et delectentur in lætitia. Cantate Deo, psalmm dicite nomini ejus ; iter facite ei qui ascendit super occasum ; Dominus nomen illi. Exultate in conspectu ejus... patris orphanorum et judicis viduarum. Deus in loco sancto suo. » — <sup>3</sup> Ps. 67, 16-21 : « Mons



A la vue de cette marche triomphale ils chantaient :

« O Dieu ! ton peuple a vu ta marche ; il a vu la marche de mon Dieu et de mon Roi vers le sanctuaire. Les chantres, princes des tribus, s'avançaient les premiers ; après venaient les lévites avec leurs instruments ; au milieu paraissaient de jeunes vierges frappant des tambours.

« Bénissez Dieu dans vos assemblées ! bénissez Adonaï, vous qui descendez des sources d'Israël !

« Là était le jeune Benjamin dans l'extase de sa joie ; là les princes de Juda, les premiers entre tous ; ici les princes de Zabulon, là les princes de Nephthali.

« Commande, ô Dieu ! à ta force ; affermis, ô Dieu ! ce que tu as fait en nous. Du milieu de ton temple, à Jérusalem, les rois t'offriront des présents. Épouvante la bête des roseaux, cette assemblée de grands qui rugissent au milieu de leurs peuples comme des taureaux au milieu de génisses en fureur et qui se parent des richesses de l'argent ; dissipe les nations qui veulent la guerre.

« Les princes viendront de l'Égypte, l'Éthiopie étendra ses mains la première vers Dieu. Royaumes de la terre, chantez Dieu à l'envi ; célébrez Adonaï, lui qui est porté sur les cieux, sur les cieux de l'éternité. Voilà qu'il rendra sa voix une voix forte et puissante. Rendez gloire à Dieu ; sa splendeur brille sur Israël, sa puissance éclate au-dessus des nues.

« O Dieu ! que tu es merveilleux dans tes saints. C'est le Dieu d'Israël qui donne à son peuple la force et le courage. Béni soit Dieu ! »

Dei, mons pinguis. Mons coagulatus, mons pinguis (*en hébreu* mons Basan). Ut quid suspicamini montes coagulatos (*en hébreu* coagulati excelsi), mons (*en hébreu* montem) in quo beneplacitum est Deo habitare in eo ; etenim Dominus habitabit in finem. Currus Dei decem millibus spiritibus multiplex, millia lætantium : Dominus in eis, in Sina, in sancto. Ascendisti in altum, cepisti captivitatem ; accepisti dona in hominibus ; etenim non credentes inhabitare Dominum Deum. Benedictus Dominus die quotidie ; prosperum iter faciet nobis salutarium nostrorum, Deus noster, Deus salvos faciendi, et Domini exitus mortis. » Voir les *Commentaires* de Bellarmin et de Bossuet sur les *Psaumes*.

<sup>1</sup> Ps. 67, 25-36 : « Viderunt ingressus tuos, Deus, ingressus Dei mei, Regis mei qui est in sancto. Prævenērunt principes conjuncti psallentibus in medio juvenicularum tympha-

Ces chants, ce concert d'instruments étaient accompagnés de danses analogues. David lui-même, dépouillé de ses ornements royaux et vêtu d'une robe et d'un éphod de lin, dansait devant l'Éternel. Sa joie était au comble. Chaque fois que ceux qui portaient l'arche avaient fait six pas il immolait un bœuf et un bélier. Sa joie dut redoubler encore à la vue de la montagne de Sion. Ce fut alors, sans doute, qu'il entonna ce beau cantique :

« A Jéhova est la terre et tout ce qu'elle renferme, le globe et tout ce qui l'habite. C'est lui qui l'a fondé au milieu des mers et affermi au-dessus des fleuves.

« Qui montera sur la montagne de Jéhova ? Qui se tiendra dans son lieu saint ?

« Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a point pris son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction de Jéhova et la miséricorde de Dieu, son Sauveur. Telle est la race de ceux qui le cherchent, de ceux qui aspirent à votre présence, ô Dieu de Jacob !

« Ouvrez vos portes, ô princes ! ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhova ! le Fort ! le Puissant ! Jéhova qui triomphe dans les batailles.

« Ouvrez vos portes, ô princes ! ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhova Sabaoth ! C'est lui qui est le Roi de gloire ! »

nistiarum. In ecclesiis benedicite Deo Domino, de fontibus Israel. Ibi Benjamin adolescentulus in mentis excessu. Principes Juda, duces eorum ; principes Zabulon, principes Nephthali. Manda, Deus, virtuti tuæ ; confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. A templo tuo in Jerusalem tibi offerent reges munera. Increpa feras arundinis ; congregatio taurorum in vallis populorum ut excludant eos qui probati sunt argento. Dissipa gentes quæ bella volunt. Venient legati ex Ægypto ; Æthiopia præveniet manus ejus Deo. Regna terræ, cantate Deo ; psallite Domino, psallite Deo, qui ascendit super cælum cœli, ad orientem. Ecce dabit voci suæ vocem virtutis. Date gloriam Deo super Israel ; magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus. Mirabilis Deus in sanctis suis. Deus Israel ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ. Benedictus Deus. »

<sup>1</sup> Ps. 23 : « Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo.

« Quia ipse super maria fundavit eam et super flumina præparavit eam.

C'est avec cette pompe et cette allégresse que tout Israël conduisit l'arche d'alliance dans la cité de David et au milieu du tabernacle que le pieux monarque y avait élevé. Après avoir offert des holocaustes et des victimes pacifiques devant l'Éternel David bénit le peuple au nom du Dieu des armées et fit ensuite distribuer à chacun du pain, du bœuf et des gâteaux. Il revenait dans sa maison pour en faire autant lorsque Michol, fille de Saül, qui l'avait regardé avec mépris dansant devant l'arche, vint à sa rencontre et lui dit : « Que de gloire a eue aujourd'hui le roi d'Israël, en se dépouillant devant les servantes de ses serviteurs, comme ferait un bouffon ! — Oui, répliqua David, je me suis dépouillé, mais devant Jéhova, qui m'a choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, et qui m'a commandé d'être le chef de son peuple Israël. Je jouerai encore devant Jéhova et je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru ; je serai méprisable à mes propres yeux, et par là j'aurai plus de gloire devant les servantes dont tu parles. »

Dieu récompensa de plus en plus la piété de David et punit Michol par une éternelle stérilité<sup>1</sup>.

Avec les bois et les ouvriers que lui avait envoyés son ami, le roi de Tyr, David avait achevé son palais et y faisait sa demeure. Un jour qu'il s'y réjouissait du repos que l'Éternel lui avait donné avec tous ses ennemis, il dit au prophète Nathan : « Ne voyez-vous pas que je demeure dans une maison de cèdre et que l'arche de Dieu ne réside que sous des tentes de peaux ? » Nathan l'encouragea à exécuter son dessein ; « car, dit-il, l'Éternel

est avec vous. » Mais, la nuit même, l'Éternel fit connaître à son prophète que ce n'était pas David qui lui bâtirait une maison, quoiqu'il eût bien fait d'en avoir formé la pensée. « Jéhova te promet, continua Nathan, qu'il te fera une maison lui-même, c'est-à-dire qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils, qui viendra après toi, qui sortira après toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple à mon nom, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité ; je lui serai père et il me sera fils. Dans son état de péché je le châtierai avec la verge des mortels et par les plaies des fils d'Adam ; mais mon affection ne le quittera point, comme je l'ai retirée de Saül pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront stables devant ta face jusqu'à l'éternité ; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité<sup>1</sup>. »

Ces magnifiques paroles regardaient plus encore Celui que les prophètes et les évangélistes, les juifs et les chrétiens appellent par excellence le Fils de David, que Salomon, qui devait en être la figure. C'est dans le premier que se sont accomplies à la lettre toutes les promesses ; c'est Lui qui a brisé la tête au serpent infernal, ainsi qu'il avait été annoncé à Adam ; c'est en Lui qu'ont été bénies toutes les nations de la terre, suivant la parole donnée aux patriarches ; c'est Lui ce rejeton de Juda attendu de toutes les nations, suivant la prophétie de Jacob ; c'est Lui ce prophète qui, comme Moïse, a parlé à la nature en maître et aux hommes en législateur ; c'est Lui, ce Fils de David, qui est en même temps le Fils de Dieu ; c'est Lui qui, ayant été fait péché pour nous, a subi toutes les plaies que méritaient les fils d'Adam, sans cesser d'être l'objet des complaisances de son Père ; c'est Lui qui a bâti au Très-Haut une maison sainte, un temple vivant, l'Église dont nous écrivons l'histoire. C'est là ce royaume éternel, ce trône impérissable, ce règne qui n'aura point de fin, ainsi que l'a expliqué l'ange du Sei-

« Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ?

« Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam nec juravit in dolo proximo suo.

« Hic accipiet benedictionem a Domino et misericordiam a Deo salutari suo.

« Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob.

« Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.

« Quis est iste Rex gloriæ ? Dominus fortis et potens ; Dominus potens in prælio.

« Quis est iste rex gloriæ ? Dominus virtutum ipse est rex gloriæ.

« Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. »

<sup>1</sup> 2 Rois, 6, 14-23.

<sup>1</sup> 2 Rois, 7, 1-13. Deuxième lettre de M. Drach, p. 224. Le même, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 461-474. Voir le passage entier de M. Drach à la fin de ce volume.



gneur et que nous le chantons par toute la terre : *Cujus regni non erit finis* <sup>1</sup>.

David l'entendit ainsi le premier. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il alla se prosterner devant l'Éternel, disant : « Que suis-je, ô Adonaï Jéhova ! et quelle est ma maison pour que vous m'ayez élevé jusque-là ? Mais cela même vous a paru peu de chose, ô Adonaï Jéhova ! Vous avez encore donné des assurances, au sujet de la maison de votre serviteur, pour les temps éloignés dans l'avenir. C'est ce qu'a enseigné Adam ; après cela que pourrait encore vous demander David pour augmenter la gloire de votre serviteur ? »

Cette doctrine traditionnelle d'Adam est sans doute la promesse du Rédempteur, dont nous retrouverons en effet des traces chez tous les peuples ; aussi ce Rédempteur, quoique le Fils de David, sera cependant appelé par le prophète le Désiré de toutes les nations.

Un docte rabbin, devenu fidèle enfant d'Abraham dans le sein de l'Église catholique, résume ainsi l'Écriture et la tradition à ce sujet :

« Dieu fait dire à David par le prophète Nathan que ce ne sera pas lui qui bâtera le temple, comme il en avait le dessein. « Jéhova te promet, continue le prophète, qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi, qui sortira de toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtera un temple à mon nom, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité ; je lui serai Père, et il me sera Fils. Dans son état de péché je le châtierai avec la verge des mortels et par les plaies des fils d'Adam ; mais mon affection ne le quittera jamais, comme je l'ai retirée à Saül que j'ai rejeté pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront établis devant ta face jusqu'à l'éternité ; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité. »

« Nathan parla donc à David, dit le texte, selon toutes ces paroles et selon cette vision. »

« Il n'est pas possible que celui qui lit avec bonne foi les paroles de cette prophétie ne voie tout d'abord qu'elle regarde le Salomon

spirituel fondant l'Église spirituelle, Église qui durera autant que les siècles, plutôt que le Salomon typique construisant le temple de Jérusalem, temple périssable et à jamais ruiné. Ce dernier, qui a commencé à régner du vivant de son père, ne peut pas être, dans l'exacte application, Celui que Dieu a promis à David de lui susciter après qu'il aura accompli ses jours et quand il reposera déjà avec ses pères ; il ne peut pas être celui dont le règne doit être affermi et durer jusqu'à l'éternité. Mais c'est notre Messie, à qui Dieu dit ce qu'il ne dirait pas au plus parfait des êtres créés : *Tu es mon Fils*. Dieu lui est véritablement Père, et il lui est véritablement Fils. Le temple qu'il devait élever au nom de Jéhova, Trinité trois fois sainte, c'est son corps adorable ; temple vraiment et seul digne de la Divinité, temple qu'il a promis de rétablir le troisième jour après sa destruction, ce qu'il exécuta par sa glorieuse résurrection d'entre les morts. Mais pour être Dieu il n'en est pas moins homme, et dans cette dernière qualité, quoique impeccable dans sa nature, il s'est mis en état de péché en se chargeant volontairement de toutes nos iniquités.

« A la vérité il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos douleurs, et nous l'avons considéré comme frappé de Dieu et affligé de justes peines. Cependant, s'il a été défiguré, c'est à cause de nos iniquités ; s'il a été meurtri, c'est à cause de nos péchés. Le châtiment qui devait nous valoir la paix est tombé sur lui, et dans sa plaie nous avons trouvé notre guérison. Nous étions égarés comme des brebis, chacun de nous errait dans sa propre voie ; Jéhova l'a accablé du péché de nous tous <sup>1</sup>.

« Le Père céleste, dit saint Paul (2 Cor., 5), l'a fait péché, sans qu'il ait jamais connu le péché, afin que par lui nous fussions justifiés devant Dieu. » C'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, « Dieu a fait de Jésus-Christ notre victime propitiatoire, appelée en hébreu *péché*. » Le même apôtre dit ailleurs : « Afin de nous racheter de la malédiction de la loi le Christ est devenu pour nous *malédiction* : Christus nos redemit de

<sup>1</sup> Luc, 1, 32 et 33. — <sup>2</sup> 2 Rois, 7, 17-19. 1 Paral., 17.

<sup>1</sup> Isaïe, 53.

maledicto legis, factus pro nobis maledictum<sup>1</sup>. »

« Les Juifs, dit le grand docteur que nous citons souvent, les Juifs sont tellement persuadés que le fils promis à David en cet endroit de l'Écriture n'est pas Salomon, qu'ils attendent son avènement encore dans ce moment. Frappés d'un aveuglement inexorable, ils ne reconnaissent pas Jésus-Christ dans cette promesse<sup>2</sup> ! »

Les passages que nous allons rapporter confirment l'assertion du saint évêque d'Hippone. Mais quel grand miracle que l'aveuglement des rabbins ! Comment se fait-il que ceux qui désignent si bien notre divin Messie ne le reconnaissent pas ? Ils lui rendent témoignage et ils le couvrent de blasphèmes ! O mon Dieu, jusques à quand votre bras vengeur s'appesantira-t-il sur les restes malheureux d'Israël ? Souvenez-vous que mes frères sont la postérité d'Abraham, votre serviteur, les enfants de Jacob, votre élu, et hâtez le moment qui doit déchirer le funeste voile qui couvre leurs yeux. Qu'ils voient, qu'ils admirent enfin la gloire et la majesté de votre Soleil divin, ce soleil qui vient de l'extrémité du ciel, radieux comme un époux sortant de la chambre nuptiale, et parcourt sa carrière comme un héros, jusqu'aux extrémités ; et personne n'est caché à l'ardeur de sa charité.

I. Rabbi Isaac Abarbanel dit sur ce passage : « Il y en a qui appliquent cette *vision* aux jours du Messie, qui sera de la postérité de David, et c'est lui qui bâtit le temple de Dieu et qui aura cette royauté stable qu'il ne perdra jamais. C'est pourquoi le texte dit : *Nathan le prophète parla donc à David selon toute cette vision*. Car c'était une vision grande. Et David aussi dit au Seigneur, dans ses actions de grâces : *Et tu as fait aussi des promesses à la maison de ton serviteur pour les temps éloignés*. Allusion au Messie, Fils de David. »

II. Rabbi Moïse Alscheh : « Au vrai, il est connu qu'on ne peut appeler *temple de la demeure du Seigneur* que Celui qui sera établi, qui subsistera éternellement, tel que le troi-

sième temple (celui du Messie) que nous espérons voir bientôt de nos jours. Et pour cette raison ce dernier ne sera pas un édifice de pierres, mais il sera *façonné* au ciel par Jéhova même ; car c'est une tradition entre les mains de nos docteurs d'heureuse mémoire que le troisième temple descendra *spirituel* des cieux. Ceci s'explique parmi nous par l'échelle posée à terre, figure du troisième temple, que Jacob a vue en songe. Cette échelle désigne le troisième temple ; voilà pourquoi le texte ne dit pas qu'elle était posée *sur la terre*, mais *à terre*, pour exprimer son mouvement vers la terre. En effet cette *échelle dressée, qui unit l'en-haut avec l'en-bas*, descendra du ciel *jusqu'à terre* ; car l'édifice digne de la demeure éternelle de Dieu n'est pas celui qu'on bâtirait maintenant, mais celui qui est *spirituel*. Dieu le fera descendre du ciel et le *revêtira ici*. Tel est le sens de cette parole du Seigneur : *Et je disposerai un lieu pour mon peuple Israël*. C'est-à-dire : ce qui maintenant n'est pas un *lieu* (ne tombe pas sous le sens), car il est tout spirituel dans les cieux et n'a rien de matériel, j'en ferai un *lieu* sur la terre, en faveur des Israélites, mon peuple. Je le *revêtirai* de manière qu'il soit à leur portée, puisqu'ils sont matériels eux-mêmes. »

S'il était possible qu'il pût rester encore quelque doute sur le véritable Fils de David qui devait construire un temple au Seigneur, Zacharie achèverait de le dissiper. Voici ce que ce prophète annonça à Jésus, fils de Josédéch, après le retour des Hébreux de la captivité de Babylone, c'est-à-dire plus de huit cents ans après la naissance de Salomon.

« *Voici un homme qui a nom Germe*. Il germera de lui-même et il bâtit le palais de Jéhova. C'est lui-même qui bâtit le palais de Jéhova et lui-même sera rempli de majesté. Et il sera assis sur son trône, et il gouvernera. Et il sera *pontife* sur son trône, et un conseil de concorde sera entre les deux dignités. »

Quel est *cet homme*, nous le demandons, qui devait bâtir le *palais de Jéhova*, et dans la personne duquel nous devons voir sur le trône la majesté royale et la sainteté du sacerdoce réunies ? La paraphrase chaldaïque

<sup>1</sup> Gal., 3. — <sup>2</sup> De Civit., 1. 17, c. 8.



l'appelle *Messie*, et une ancienne tradition consignée dans la *Médrasch-Rabléa* nous dit expressément que « cette prophétie a trait au *Roi-Messie*, appelé aussi *Germe*. »

Nous avons vu plus haut que la promesse d'un *trône éternel* est faite non pas à l'homme qui sur la fin de ses jours fut précipité par ses dérèglements dans les pratiques abominables du paganisme, triste exemple de la fragilité humaine, mais à l'homme qui est Dieu oint par son Dieu (Ps. 45, 8).

Longtemps après la mort de Salomon Isaïe et Jérémie viennent annoncer comme devant occuper éternellement ce trône, dans un temps à venir, le Fils de David, dans lequel les rabbins reconnaissent le *Messie*.

Et dans quels termes l'envoyé céleste annonce-t-il à l'illustre Vierge royale l'incarnation de son Dieu, qui l'a trouvée seule digne d'être sa mère dans le temps ? « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le *trône de David*, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Non-seulement Salomon n'a pas été assis sur un *trône éternel*, il ne finit pas même ses jours dans la pourpre royale. Les Juifs, du moins, admettent ce fait en s'en rapportant à l'autorité du Talmud.

« Mais, dira-t-on peut-être, nous lisons au premier livre des Paralipomènes, c. 28, que David a déclaré à l'assemblée des chefs d'Israël que son fils Salomon était l'objet de la prophétie que Nathan lui avait fait connaître de la part de Dieu. » Que prouvera-t-on par là ? qu'une partie regardait en même temps Salomon. Pour n'en pas convenir il faudrait nier que Salomon eût succédé à David et qu'il eût bâti le temple de Jérusalem. L'essentiel est de remarquer que Salomon, en qui la prophétie entière n'a pas été accomplie, ainsi que nous l'avons vu, n'était que le type, et le type bien faible, de Celui qui en était le véritable objet, en qui elle s'est vérifiée jusqu'au moindre iota.

Dans l'assemblée des chefs du peuple David, pour justifier la préférence qu'il accordait à Salomon sur ses frères aînés, devait faire valoir en sa faveur l'avantage qu'il avait d'être

l'objet de cette prophétie. Objet de cette prophétie, oui ; mais pas objet unique, pas même objet principal, puisque le Talmud prononce que tous les prophètes *sans exception* n'ont prophétisé que pour les jours du *Messie*.

« Nous voyons, dit saint Augustin, nous voyons dans Salomon, qui a bâti le temple, quelque figure de ce qui devait arriver plus tard. Il offrait l'ombre, mais non l'image du Christ Notre-Seigneur. De là vient qu'on trouve du rapport entre quelques détails de son histoire et les prédictions qui regardent le *Messie* <sup>1</sup>. »

Si le passage que nous venons de transcrire ne renfermait que l'opinion d'un Père de l'Église nous ne l'aurions pas cité ; mais on peut le regarder comme le sommaire d'une dissertation très-longue écrite par un rabbin d'une grande autorité, R. Isaac Arama, dont nous allons offrir quelques extraits.

« Et voici qu'en définitive le prophète déclare à David le véritable but de cette annonce et le profond mystère caché sous ses paroles couvertes et prudentes, savoir, ce qu'il lui a révélé en disant : *Quand tes jours seront accomplis et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi*, etc. Il lui donne à entendre que sa principale intention se dirige vers le *Messie*, qui sortira de la maison de David dans la suite des temps... Car le rejeton et le *surgeon* de David qu'annoncent les prophètes, c'est Celui au sujet duquel Dieu dit : *Je lui serai Père, et il me sera Fils... Dans un état de péché je le châtierai avec la verge des mortels*, etc. ; mais je ne lui retirerai pas mon affection, etc. Car les péchés et les transgressions seront pardonnés en ces jours-là, par suite du châtiment et de la punition.

« Ainsi le prophète a annoncé des choses étonnantes pour des temps fort éloignés, soit qu'il l'ait su ou qu'il ait ignoré lui-même le sens mystérieux de ses propres paroles. Mais David les a comprises, éclairé par l'Esprit-Saint, et il en a rendu grâce au Seigneur. Car il est écrit : *Que suis-je, ô Jéhova-Dieu, et qu'est ma maison pour que tu m'aies amené jusque-là ? Et ceci était trop peu à tes yeux, ô*

<sup>1</sup> De Civit., l. 17, c. 8.

*Jéhova-Dieu, et tu as fait des promesses à la maison de ton serviteur pour l'avenir éloigné. Et prends garde que David a rendu des actions de grâces pour le passé et encore plus pour un avenir fort éloigné. Et David s'est expliqué encore plus clairement devant l'assemblée d'Israël. Il dit (1 Paralip., 29, 1)... Et Salomon, un de mes fils, que Dieu a choisi, est trop jeune et trop délicat pour le grand œuvre.*

« Et, bien qu'il soit visible que toutes ces prédictions étaient encore bien éloignées de leur accomplissement, Salomon, voyant la prospérité de son règne et l'affection que Dieu lui montrait, se les est tellement attribuées qu'il croyait que cette œuvre n'était imposée qu'à lui. Il s'en est expliqué clairement à Hiram, roi de Tyr. Le jour de l'inauguration du temple il s'est exprimé dans le même sens ; car il dit (3 Rois, 8, 15) : *Béni soit Jéhova, Dieu d'Israël, qui a accompli ce qu'il a promis de sa bouche à David, mon père.* Mais Dieu n'a cessé de lui faire entendre que ce n'était pas là la maison qu'il ne devait jamais détruire en vertu de l'alliance qu'il avait conclue et du serment qu'il avait fait. Et le jour même de la consécration du temple Dieu dit à Salomon : *Si vous vous détournez de moi je rejeterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom.* Et à la vérité ce jour de solennité et de réjouissance n'était pas un jour propre à prédire des malheurs ; mais Dieu voulait lui faire entrevoir une chose heureuse, savoir, que ce temple sera un jour remplacé par le temple éternel et impérissable. »

« Il résulte de tout ce qui a été dit que nous trouvons dans les Écritures saintes trois demeures de la Divinité, et que la troisième est celle qui sera construite par le Seigneur lui-même. Cette dernière est, ainsi que nous l'avons prouvé, l'objet de tout le livre d'Ézéchiël et de toutes les prédictions des prophètes. »

« Et Aggée a également prophétisé sur cette maison en disant : *Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre... et je remplirai de gloire cette maison... La gloire de cette dernière maison sera plus grande, etc.* Car com-

ment peut-il venir à l'idée que le prophète s'énonce d'une manière aussi pompeuse en parlant des réparations et des raccommodements qui se faisaient au temple, sous la honte de la faim et non pas avec une main puissante ? Nous étions sous la puissance des rois des nations, et il nous fallait mendier leur permission. Plusieurs se moquaient de nous en disant : *Que font ces pauvres Juifs ? S'il survient un renard il fera tomber leur muraille de pierre.* Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que dans la maison qui se construisait alors il manquait les cinq choses principales d'un temple : l'arche, les *Urim*, le feu céleste, la présence réelle de la Divinité, l'Esprit-Saint. Où était donc sa *gloire* ? Mais il est certain que l'intention d'Aggée a été, au contraire, de dépriser l'ouvrage et la construction dont on était occupé alors, et de signifier que cette maison était peu de chose à ses yeux ; car dans la suite des temps *Dieu ébranlera les cieux et la terre, etc.*<sup>1</sup> »

C'est le règne de ce Fils adorable, bien plus que le règne figuratif de Salomon, que chantait David quand il dit :

« O Dieu ! donnez au roi vos jugements et votre justice au fils du roi. Il jugera votre peuple dans la justice et vos pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple et les collines la justice. Il jugera les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera le fils de l'indigent ; il brisera l'oppresser. Il sera craint, autant que dureront le soleil et la lune, de génération en génération. Il descendra comme la pluie sur la toison, comme les gouttes de la rosée sur la terre. Le juste fleurira en ses jours, et l'abondance de la paix régnera jusqu'à ce que la lune s'éteigne.

« Il dominera de la mer jusqu'à la mer, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les habitants du désert se prosterneront devant lui et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de Tharsis (de la mer) et des îles lointaines rendront l'offrande ; les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents. Tous les rois l'adoreront, toutes les nations le serviront, parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, ce pauvre qui n'avait

<sup>1</sup> 3 Rois, 9, 7.

<sup>1</sup> Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 461-474.



point de secours. Il ménagera le faible et l'indigent; il sauvera les âmes des pauvres. Il délivrera leurs âmes de la fraude et de la tyrannie; leur sang sera précieux devant lui. Il vivra et on lui donnera de l'or d'Arabie; on priera par lui (ou pour lui) continuellement; on le bénira tout le jour.

« Quelques grains de froment seront semés sur le haut des montagnes, et bientôt le vent frémira parmi les épis comme parmi les cèdres du Liban; les habitants des villes se multiplieront comme l'herbe de la prairie.

« Son nom subsistera dans les siècles; son nom est engendré avant le soleil. Toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront.

« Béni soit Jéhova, Dieu, Dieu d'Israël, qui seul opère des merveilles! Béni soit à jamais le nom de sa gloire! Toute la terre sera remplie de sa majesté. Amen! Amen!<sup>1</sup> »

La plupart de ces caractères ne conviennent qu'à ce Fils de David auquel fut donné en effet tout jugement et toute puissance au ciel et sur la terre, à la naissance duquel les anges annoncèrent, des hauteurs célestes, la paix et la justice; qui venait surtout pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, la délivrance aux captifs, la consolation aux affligés; qui reçut dès son berceau les adorations des rois d'Arabie; qui depuis a été adoré de tous les rois, servi par toutes les nations; qui a radouci leurs mœurs barbares, aboli parmi eux la tyrannie et l'esclavage; en qui seul enfin ont été bénies temporellement et spirituellement toutes les nations de la terre.

Après avoir reçu de Dieu ces magnifiques promesses sur l'empire universel de son fils David en figura d'avance les conquêtes spirituelles par celles qu'il fit lui-même sur les nations voisines. Les Philistins, ces éternels ennemis de son peuple, furent défaits en plusieurs batailles; il leur enleva Geth et ses dépendances et y mit garnison pour les tenir en respect. Les Moabites furent également frappés. Parmi les prisonniers une partie fut mise à mort, et l'autre, avec le reste de la nation, rendue tributaire. On ignore ce qui pro-

voqua cette sévérité. Il marcha ensuite vers l'Euphrate, défit Adadézer, roi syrien de Soba, lui prit mille chariots, sept mille cavaliers et vingt mille fantassins, coupa les nerfs des chevaux de ces chars, et n'en réserva que cent attelages pour son service. Les Syriens de Damas étant venus au secours d'Adadézer, il en tua vingt-deux mille, mit des garnisons dans Damas et se rendit la Syrie tributaire. Les gardes d'Adadézer avaient des armes d'or; il les prit et les fit transporter à Jérusalem. Au bruit de ces victoires, Thoü, roi d'Émath, lui envoya Joram, son fils, pour le saluer et se réjouir avec lui, et pour lui rendre grâces de ce qu'il avait vaincu Adadézer, son ennemi. Joram apportait une quantité de vases d'or, d'argent et d'airain, que David consacra à l'Éternel, avec l'argent et l'or de toutes les nations qu'il avait assujetties. Amalec était du nombre; les Iduméens aussi en furent. Au retour de sa conquête de Syrie il leur tua dix-huit mille hommes, mit des garnisons dans l'Idumée, qu'il s'assujettit tout entière<sup>1</sup>. Alors s'accomplit à la lettre ce que Dieu avait prédit, sept siècles auparavant, d'Ésaü et de Jacob : « L'aîné servira le plus jeune<sup>2</sup>. »

En protégeant ainsi son peuple au dehors David lui rendait le jugement et la justice au dedans. La vie qu'il menait dans son particulier est le modèle des princes.

« Je chanterai la miséricorde et la justice; c'est vous, ô Jéhova! que je célébrerai. Je m'instruirai dans la voie parfaite quand vous viendrez à moi. Je marcherai dans la simplicité de mon cœur au milieu de ma maison. Je ne poserai devant mes yeux aucune parole de Bélial; celui qui se détournait de vos voies je le haïssais; il ne s'attachera point à moi. Le cœur mauvais s'en ira de moi bien loin; je ne connaîtrai point le mal. Celui qui médit en secret de son prochain je l'exterminerai, celui-là. Les yeux superbes, les cœurs insatiables, je ne saurais me trouver avec eux. Mes yeux se tournaient vers les fidèles de la terre pour vivre en leur compagnie. Qui marche dans la voie parfaite celui-là sera mon ministre. Il n'habitera point au milieu de ma maison celui qui pratique la fourberie; le

<sup>1</sup> Psaume 71.

<sup>1</sup> 2 Rois, 8, 1-14. — <sup>2</sup> Gen., 25, 23.

diseur de mensonges ne demeurera point sous mes yeux. Dès le matin je songerai à extirper tous les impies de la terre, à exterminer de la cité de Jéhova tous les ouvriers d'iniquité <sup>1</sup>. »

L'administration générale du royaume était également bien réglée : Joab était chef de l'armée ; Josaphat, fils d'Achilud, garde des archives ; Sadoc, prince de la famille de Phinéas, et Abiatharou Achimélec, prince de la famille d'Ithamar, fils d'Aaron, étaient grands-prêtres ; Saraias, secrétaire ; Banaias, commandant des Céréthiens et des Phéléthiens, qui composaient la garde du roi ; enfin les fils de David étaient grands officiers de la couronne <sup>2</sup>.

Au comble de la prospérité David n'oublia point la famille de son prédécesseur. « N'est-il pas resté quelqu'un de la maison de Saül, demanda-t-il, afin que j'exerce la miséricorde envers lui pour l'amour de Jonathas ? » Il apprit qu'un fils de Jonathas même, infirme des deux jambes, vivait encore. Son nom était Miphiboseth. Aussitôt il le fit venir, lui donna une place à sa table et le mit en possession de tous les biens de Saül <sup>3</sup>. La postérité de Jonathas se perpétua ainsi dans un rang honorable, et, cinq siècles après, on la voit paraître avec distinction dans le dénombrement qui eut lieu au retour de la captivité de Babylone <sup>4</sup>.

Non content de témoigner son amitié au fils de Jonathas, il voulut encore témoigner sa reconnaissance au nouveau roi des Ammonites, pour les services qu'il avait reçus de son père durant les jours de son exil : Ainsi que déjà nous l'avons remarqué, les Ammonites et les Moabites paraissent avoir eu quelquefois le même souverain ; il se peut donc que celui dont il s'agit ait été ce roi de Moab chez qui David avait mis pendant quelque temps son père et sa mère.

Quoi qu'il en soit, ayant appris que le roi des Ammonites était mort et que son fils Hanon régnait à sa place, il dit en lui-même : « Je ferai miséricorde à Hanon, fils de Naas, ainsi que son père m'a fait miséricorde ; » et il lui envoya des ambassadeurs pour le

consoler de la mort de son père. Mais, quand les serviteurs de David furent arrivés au pays, les princes des Ammonites dirent à Hanon, leur seigneur : « Croyez-vous que ce soit pour honorer votre père que Davidait envoyé vers vous des consolateurs ? N'est-ce pas plutôt pour reconnaître la cité et pour la détruire ? » Par suite de cette insinuation Hanon prit les serviteurs de David, leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements, depuis les pieds jusqu'à la ceinture, et les renvoya de la sorte.

Personne n'ignore que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable ; c'est comme un traité solennel, où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance, ou des intérêts communs des États, et violer cette loi, consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'ait pas effacée dans les âmes les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine ; Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure, tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilège <sup>1</sup>. Le roi des Ammonites violait donc la loi la plus sacrée de l'humanité, et la violait de la manière la plus outrageuse, non-seulement en renvoyant à moitié nus les ambassadeurs de David, mais en leur rasant la moitié de la barbe. Dans les idées de l'antique Orient c'est là un affront au-dessus duquel on ne peut rien imaginer de plus sanglant. Aujourd'hui encore, chez les Orientaux, surtout chez les Arabes, la barbe est une marque de liberté et de dignité ; on la coupe aux esclaves et aux captifs ; leur permettre de la laisser croître équivaut à leur rendre leur liberté. On voit dans Homère les suppliants toucher respectueusement la barbe de ceux dont ils implorent quelque grâce <sup>2</sup>. La plus grande peine que les Spartiates purent imaginer contre ceux qui auraient la lâcheté de tourner le dos à l'ennemi, c'était de les obliger à paraître en public ayant la moitié de la barbe rasée. On

<sup>1</sup> Ps. 100, suivant l'hébreu et S. Jérôme. — <sup>2</sup> 2 Rois, 8, 8. 1 Paral., 18. — <sup>3</sup> 2 Rois, 9, 1-13. — <sup>4</sup> 1 Paral., 8, 33-40.

<sup>1</sup> Bossuet, *Sermon de Quasimodo*. — <sup>2</sup> *Iliade*, l. 1, v. 501 ; l. 8, v. 371 ; l. 10, v. 454.



conçoit alors combien David dut ressentir l'injure de ses ambassadeurs. En attendant de la venger il leur fit dire de rester à Jéricho jusqu'à ce que la barbe leur fût revenue et qu'ils pussent se montrer honorablement.

Les Ammonites virent bien que les choses n'en resteraient pas là ; ils achetèrent, au prix de mille talents d'argent, vingt mille hommes chez les Syriens de Rohab et de Soba, mille chez le roi de Maacha, et douze mille du pays de Tob, en tout trente-deux mille hommes, combattant partie à pied, partie à cheval, partie sur des chariots de guerre, et commandés, à ce qu'il paraît, par le roi de Maacha. Les Ammonites se rassemblèrent également de toutes leurs villes et se joignirent en grand nombre à cette multitude d'étrangers.

David en ayant été averti envoya contre eux Joab avec toutes ses meilleures troupes. Les Ammonites s'étaient rangés en bataille à la porte de la ville de Médaba ; les Syriens formaient un corps séparé dans la plaine. Joab donc, voyant les ennemis préparés à le combattre de front et par derrière, prit l'élite d'Israël pour marcher contre les Syriens, confia le reste du peuple à son frère Abisaï, pour marcher contre les enfants d'Ammon, et lui dit : « Si les Syriens l'emportent sur moi tu viendras à mon salut ; mais si les enfants d'Ammon prévalent contre toi j'irai de mon côté pour te sauver. Aie du cœur, et soyons braves pour mon peuple et pour les cités de notre Dieu ; et puis que Jéhova fasse ce qui est bon à ses yeux ! »

La bataille se donna, et les Syriens s'enfuirent devant Joab. Ce que voyant les Ammonites, ils s'enfuirent pareillement devant Abisaï et rentrèrent dans la ville. Joab, de son côté, retourna à Jérusalem.

Les Syriens, se voyant ainsi battus par Israël, se rassemblèrent de toutes parts. Adadézer ou Adarézér, qui était comme leur suzerain, fit venir ceux mêmes qui étaient au delà de l'Euphrate. Sobach, maître de sa milice, commandait toute la confédération. David, l'ayant su, rassembla tout Israël, passa le Jourdain, leur livra bataille, leur enleva sept cents chariots, leur prit ou leur tua quarante mille cavaliers et quarante mille fantas-

sins. Sobach fut du nombre des morts. A la vue d'une si sanglante défaite tous les rois qui étaient au service d'Adarézér firent la paix avec Israël, se soumirent à lui et n'osèrent plus secourir les Ammonites<sup>1</sup>.

Un an après ce combat, au temps où les rois ont coutume d'aller à la guerre, David envoya Joab avec ses officiers et toutes les troupes d'Israël, qui ravagèrent le pays des Ammonites et assiégèrent Rabbath, qui en était la capitale. Quand elle fut sur le point d'être prise, Joab, non moins adroit courtisan qu'habile général, envoya des courriers à David, qui était demeuré à Jérusalem, et lui dit : « J'ai combattu contre Rabbath et la ville des eaux va être prise. Maintenant donc assemblez le reste du peuple, venez au siège de la ville et prenez-la, de peur que, si moi je la prends, elle ne soit appelée de mon nom. » David assembla donc tout le peuple et marcha contre Rabbath, et, après quelques combats, il la prit. Il ôta de dessus la tête du roi des Ammonites le diadème, qui pesait un talent d'or et était enrichi de pierres très-précieuses, et il fut mis sur la tête de David. Il emporta aussi de la ville de grandes dépouilles. Quant aux habitants, il les en fit sortir, les mit à la scie, leur fit tirer des traîneaux de fer dont on se servait pour battre le blé, leur fit couper du bois et les occupa à façonner des briques et à les faire cuire<sup>2</sup>. Il traita de même toutes les villes des enfants d'Ammon. C'est ainsi qu'on peut entendre le texte original avec d'habiles interprètes<sup>3</sup>.

Bonheur et gloire, rien ne manquait à David devant les hommes ; mais il était tombé devant Dieu, et tombé dans un crime qui devint, pour le reste de sa vie, une source intarissable de regrets et de larmes. Un soir qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut une belle femme qui se baignait, ne résista point à la première tentation, s'informa qui elle était, apprit qu'elle était femme d'Urie, un des trente braves occupés alors au siège de Rabbath, la fit chercher et commit l'adultère avec elle. Peu après elle lui fit dire qu'elle était enceinte. La loi de

<sup>1</sup> 2 Rois, 10, 1-19. 1 Paral., 19. — <sup>2</sup> 1 Rois, 12, 26-31. 1 Paral., 20. — <sup>3</sup> Bulet. Bergier. Duclot.

Moïse déclarait digne de mort et la femme adultère et son complice. La perplexité de David fut extrême ; il avait donné entrée dans son cœur au péché ; ce venin produisit ses funestes effets. Il espérait pallier son crime et tromper par la ruse l'époux de la femme, et manda à Joab de lui envoyer Urie avec une commission. Urie parut devant le roi ; celui-ci, l'ayant entretenu quelque temps, le congédia d'une manière amicale : « Va dans ta maison et lave tes pieds. » Il lui envoya même des mets de sa table. Mais Urie n'alla pas chez lui et resta couché à la porte du palais. Le lendemain, David lui ayant demandé pourquoi il n'était point allé en sa maison, le brave guerrier fit cette réponse : « L'arche de Dieu, et Israël, et Juda habitent sous des tentes ; et Joab, mon général, et les serviteurs de mon seigneur demeurent sur la terre ; et moi j'entrerai en ma maison, pour boire et manger et pour dormir avec ma femme ! Par votre salut et par le salut de votre âme, je ne ferai point une chose pareille. » David lui dit de rester encore ce jour ; il le renverrait le lendemain. Il le fit manger et boire à sa table jusqu'à l'enivrer, mais le soir il se coucha comme la veille à la porte du palais et n'entra point en sa maison. Le lendemain matin David le renvoya avec une lettre pour Joab : « Mettez Urie à la tête d'un bataillon à l'endroit où le combat sera le plus rude, et faites en sorte qu'il soit abandonné et qu'il y périsse. » Joab n'exécuta que trop bien la volonté du roi et lui manda bientôt la mort d'Urie. La femme de ce dernier, Bethsabée, qui ignorait sans doute qu'on eût dressé des embûches à la vie de son époux, ayant pleuré sa mort quelque temps, David l'emmena dans son palais, en fit sa femme, et elle lui enfanta un fils. Mais cette action de David déplut à l'Éternel<sup>1</sup>.

Et l'Éternel envoya vers David Nathan, qui lui dit : « Deux hommes étaient dans une ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre ; mais le pauvre n'avait rien qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants,

mangeant son pain, et buvant dans sa coupe, et dormant dans son sein ; et il l'aimait comme sa fille. Or un voyageur étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour régaler son hôte ; mais il enleva la brebis du pauvre homme et en fit un banquet à celui qui était venu le visiter. » David entra dans une grande colère contre cet homme et dit à Nathan : « Vive Jéhova ! il est fils de la mort, l'homme qui a fait cela. » Nathan répondit à David : « C'est vous cet homme ! » Puis il lui reprocha, au nom de l'Éternel, son double crime, l'adultère et le meurtre, et son ingratitude envers Dieu qui l'avait comblé de tant de biens. Il lui annonça que des calamités allaient fondre sur sa maison, que l'épée y exercerait ses ravages, et qu'il essuierait un affront public au sujet de ses femmes. David dit alors à Nathan : « J'ai péché contre Jéhova. » Nathan répondit : « Aussi Jéhova a-t-il transféré votre péché ; vous ne mourrez point, mais, parce que vous avez fait blasphémer les ennemis de Jéhova par cette histoire, le fils qui vous est né mourra de mort. »

L'enfant tomba dangereusement malade, David demandait sa vie à l'Éternel, prosterné nuit et jour contre terre. En vain les anciens de sa maison lui parlèrent-ils pour le faire lever ; l'enfant mourut le septième jour. Personne ne voulut en porter la nouvelle au père, mais il s'aperçut que ses serviteurs parlaient tout bas ; il leur demanda : « Est-ce que l'enfant est mort ? Il est mort, » répondirent-ils. Alors David se leva de la terre, prit un bain, se parfuma d'huile, changea de vêtements, entra dans la maison de l'Éternel et adora. Revenu chez lui il se fit apporter du pain et mangea. Ses serviteurs, étonnés, lui dirent : « D'où vient la conduite que vous avez tenue ? Vous jeûniez et vous pleuriez pour l'enfant lorsqu'il était encore en vie, et maintenant qu'il est mort vous vous levez et vous mangez ! » Il répondit : « J'ai jeûné et pleuré pour l'enfant lorsqu'il vivait encore ; car je disais : Qui sait ? peut-être Jéhova aura-t-il pitié de moi et l'enfant vivra ; mais, maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Pourrais-je le faire revenir ? moi j'irai à lui, mais lui ne reviendra point à moi. »

<sup>1</sup> 2 Rois, 11, 1-27.



David consola Bethsabée sur la perte de cet enfant, dont elle avait également à pleurer et la naissance et la mort. Elle conçut de nouveau et lui enfanta un fils qu'il appela Salomon ou le Pacifique, par une prophétique allusion à la future tranquillité de son règne, et, dans un sens plus élevé encore, au Prince de la paix, au Messie, dont Salomon devait être une figure. L'Éternel prit en affection cet enfant et lui donna, par Nathan le prophète, le nom de Yedidiah, c'est-à-dire bien-aimé de Jéhova<sup>1</sup>.

C'est ainsi que David, du sommet de la vertu, tomba dans la profondeur du crime. Après un pareil exemple qui osera se dire : « Je ne tomberai point ? Déjà était né le fruit de l'adultère, et le coupable ne rentrait point encore en lui-même, et il ne confessait point encore : « J'ai péché contre l'Éternel ! » Non, il ne nous est pas donné de mesurer la chute d'un tel homme ; tout ce que nous pouvons, c'est de nous prosterner avec lui dans la poussière et de bénir avec lui la miséricorde de Dieu, qui l'a tiré de cet abîme et élevé si haut parmi les saints.

« Vous avez fait blasphémer les ennemis de l'Éternel, » disait le prophète. La chute de David les fait blasphémer encore ; ils ne connaissent point avec quelle ardeur cet homme aimait son Dieu qui lui avait pardonné tant. Si sa chute tourne à plusieurs en scandale, sa résurrection encourage aussi plusieurs qui tombèrent comme lui. Après cette chute profonde, et après que le prophète lui eut dit que l'Éternel avait transféré son péché, il cria du fond de son cœur vers Celui qui l'avait converti dans sa miséricorde ; sa douleur, sa foi, son espoir, son amour s'épanchèrent dans un cantique de pénitence que des millions de voix ont répété après lui, que des millions de voix répéteront encore jusqu'au jour où Dieu essuiera les larmes de tous les siens.

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre miséricorde, et, selon la multitude de vos commisérations, effacez mes prévarications. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché ; car je connais

mes prévarications, et mon péché est toujours devant moi. C'est devant vous, devant vous seul, que j'ai péché ; j'ai fait le mal sous vos yeux ; vous serez reconnu juste dans vos paroles, vous vaincrez au jour du jugement. Voilà, j'ai été formé dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. Voilà, vous aimez la vérité ; vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse. Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. Vous ferez entendre à mon cœur la joie et l'allégresse, et de nouveau tressailliront les os que vous avez brisés.

« Créez en moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelez dans le fond de mes entrailles l'esprit de droiture. Ne me rejetez pas de devant votre face et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint. Rendez-moi la joie de votre Sauveur et affermissez-moi par l'Esprit souverain. J'enseignerai vos voies aux prévaricateurs, et les pécheurs se convertiront à vous.

« Délivrez-moi du sang, ô Dieu ! ô Dieu de mon salut ! et ma langue chantera votre justice. O Adonai ! vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges.

« Vous ne voulez point de sacrifices : je vous en aurais offert ; les holocaustes ne vous sont pas agréables. Les sacrifices de Dieu sont un esprit que brise la douleur ; vous ne dédaignerez pas, ô Dieu ! un cœur contrit et humilié.

« Dans votre amour traitez favorablement Sion, élevez les murs de Jérusalem. Alors vous agréerez les sacrifices de justice, l'offrande et l'holocauste ; alors on immolera sur votre autel la chair des taureaux<sup>1</sup>. »

Les malheurs domestiques que le prophète Nathan avait annoncés à David commencèrent par une passion incestueuse de son fils Amnon pour Thamar, sa sœur, mais née, ainsi qu'Absalom, d'une autre mère, savoir, Maacha, fille du roi de Gessur. D'après le conseil de son ami Jonadab, neveu de David, Amnon contrefit le malade et obtint que Thamar vint le soigner ; il lui fit violence. A l'instant son impudique amour se changea en aversion et en haine. « Lève-toi et va-t'en, »

<sup>1</sup> 2 Rois, 13, 1-25.

<sup>1</sup> Psaume 50.

lui cria-t-il. Et comme, dans son trouble, elle lui dit quelques mots sur ce nouvel affront, il la fit mettre honteusement à la porte par un valet. Absalom apprit de sa sœur le double outrage qu'Amnon lui avait fait; il dissimula son ressentiment pendant deux ans, jusqu'à ce qu'une tonte de brebis à sa maison de campagne, où, suivant l'usage de l'antiquité, il donna un grand festin, lui fournit l'occasion de se venger. Il y invita tous ses frères et fit tuer Amnon lorsque le vin commençait à lui troubler la tête. La renommée grossit le malheur; il fut annoncé à David qu'Absalom avait tué tous les fils du roi. Le père, inconsolable, déchira ses vêtements et se jeta dans la poussière; mais bientôt il apprit qu'Amnon seul avait été tué.

Absalom s'enfuit chez son aïeul maternel, Tholmaï, roi de Gessur, et demeura chez lui trois ans<sup>1</sup>. Quelque raison qu'eût David de lui en vouloir, il restait toujours père, et d'autant plus que, comme la suite de l'histoire le montre, il avait pour lui, comme il avait eu pour son frère Amnon, une affection particulière. Elle n'avait point échappé à Joab, fin courtisan non moins que grand capitaine. Il souhaitait réconcilier le fils avec le père et imagina le moyen suivant : il fit venir une femme sage de Thécué, près de Jérusalem, et l'instruisit de ce qu'elle devait dire au roi. Vêtue d'un habit de deuil et sans parfum, elle parut devant David, se plaignit comme une veuve désolée qui avait naguère deux fils. S'étant pris de querelle dans les champs, l'un avait tué l'autre. « Maintenant les parents demandent le sang du meurtrier; ils veulent éteindre la seule étincelle qui me reste, afin qu'il ne demeure point de nom à mon mari ni de souvenir sur la terre. » David, touché de la douleur maternelle de la femme, lui promit protection. Alors, avec beaucoup d'adresse, elle en fit l'application à ce qui regardait le roi et le supplia de rappeler Absalom. « Nous mourons tous, dit-elle, et nous nous écoulons sur la terre comme les eaux qui ne retournent point; mais Dieu ne veut pas qu'une âme périsse; il diffère sa vengeance afin que celui qui a été rejeté ne

se perde pas entièrement. » David se douta bien que c'était à l'instigation de Joab qu'elle faisait ce personnage, et elle le lui avoua. Le roi dit alors à Joab qu'il pouvait aller chercher Absalom; mais celui-ci devait aller en sa demeure et ne point se montrer devant le roi.

Deux ans se passèrent avant qu'il fût permis à Absalom de se présenter devant son père; alors il envoya vers Joab pour obtenir grâce vers lui. Il envoya deux fois en vain; le vieux guerrier ne parut point. Absalom envoya des hommes dans le champ de Joab, qui touchait au sien, et fit brûler la moisson. Les serviteurs de Joab lui annoncèrent cette violence les vêtements déchirés. Il courut en colère chez Absalom, qui lui avoua qu'il avait imaginé ce moyen pour le contraindre à venir le voir. Le jeune prince le chargea de lui obtenir une grâce entière auprès de son père. « Pourquoi, dit-il, suis-je venu de Gessur? Il vaudrait mieux pour moi y être encore. Maintenant donc que je vois la face du roi, ou bien, s'il se souvient de mon iniquité, qu'il me donne la mort. » David, ayant su tout cela par Joab, fit venir Absalom, le reçut en grâce et lui donna le baiser<sup>1</sup>.

Absalom était le plus bel homme en sraël; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'y avait pas un défaut en lui; il se distinguait surtout par une chevelure extraordinaire. Sous un extérieur prévenant il cachait une ambition perfide et convoitait le trône de son père. Il prit des chars et des chevaux, dont la possession, à ce qu'il paraît, était une prérogative royale, et entretint cinquante gardes. Son cœur paternel induisit vraisemblablement David à ne voir dans cette pompe et cette ostentation qu'une vanité de jeunesse, dont la maturité de l'âge suffirait pour corriger son fils sans qu'il fût nécessaire d'y employer l'autorité. Ce fut de sa part une facilité intempestive. Pour Amnon déjà, quoique vivement indigné de sa conduite, il n'avait pas voulu l'affliger par une réprimande, parce qu'il l'aimait, étant son premier-né. Cette trop grande indulgence hâta son malheur. Il en est de

<sup>1</sup> 2 Rois, 13, 1-39.

<sup>1</sup> 2 Rois, 14, 1-33.



même ici ; voyant qu'on le laissait faire, Absalom tendait sans cesse vers son but, et, sous l'apparence de paroles proférées sans intention et de manières affables, il en approchait de plus en plus.

Les hommes ont toujours été les mêmes ; les moyens de déception qui, de nos jours, séduisent les nations, les séduisirent toujours.

Se levant dès le matin Absalom se tenait à l'entrée de la porte, et quiconque avait une affaire pour laquelle il fallait comparaître devant le tribunal du roi, Absalom l'appelait et lui disait : « De quelle ville êtes-vous ? » Quand celui-ci répondait : « Votre serviteur est de telle ou telle tribu, » Absalom reprenait : « Votre affaire me semble bonne et juste ; mais il n'y a personne pour vous entendre de la part du roi. Oh ! qui m'établira, ajoutait-il, qui m'établira juge sur la terre, afin que tous ceux qui ont des affaires viennent à moi et que je leur rende une exacte justice ? » Et lorsque quelqu'un venait pour le saluer, en se prosternant devant lui, il lui tendait la main, le prenait et le baisait. C'est ainsi qu'Absalom déroba le cœur des hommes d'Israël.

Déjà il avait envoyé secrètement des émissaires dans toutes les tribus et fait dire : « Aussitôt que vous entendrez le son des trompettes publiez qu'Absalom est devenu roi dans Hébron. » Pour achever sa trame il dit à son père : « J'irai, s'il vous plaît, à Hébron, accomplir les vœux que j'ai faits à l'Éternel ; car, lorsque votre serviteur était à Gessur, en Syrie, il a fait ce vœu : Si l'Éternel me ramène à Jérusalem je lui offrirai un sacrifice. » Le roi David lui dit : « Va en paix ; » et il se leva et s'en alla dans Hébron. Invités de sa part, deux cents hommes l'y suivirent de Jérusalem, mais dans une entière bonne foi et sans rien soupçonner du complot qui se tramait. Pendant qu'il immolait des victimes la conjuration devint puissante, et la foule du peuple croissait à chaque instant.

Bientôt un messenger vint dire à David : « Le cœur d'Israël suit Absalom. » David aussitôt se retira de Jérusalem, accompagné de toute sa maison, hormis dix femmes du

second rang qu'il laissa pour garder le palais, escorté de ses serviteurs fidèles, de ses gardes du corps, les Céréthi et les Phéléthi, et de six cents hommes de Geth, dont le chef se nommait Éthaï. Le roi voulut lui persuader, étant étranger et arrivé depuis peu, de se soumettre à Absalom avec la troupe de ses compatriotes. A cette magnanimité le fidèle étranger répondit non moins généreusement : « Vive Jéhova ! et vive mon seigneur le roi ! quelque part que soit le roi, mon seigneur, à la vie, à la mort, là sera ton serviteur. » David, ayant agréé son dévouement, traversa le torrent de Cédron, monta, pleurant, nu-pieds et la tête voilée, le penchant de la montagne des Olives, pour adorer Dieu sur son sommet, figurant ainsi d'avance son rejeton, son Seigneur et son Dieu, qui devait suivre le même chemin au commencement de sa Passion.

Sadoc, le grand-prêtre, avait fait apporter l'arche d'alliance ; mais David la lui fit reporter dans la ville. « Si je trouve grâce devant l'Éternel, dit-il, il me ramènera et me la fera voir, ainsi que son tabernacle ; mais s'il me dit : Tu ne m'agrees point, me voici, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. » Au même temps il apprit qu'un de ses conseillers intimes, Achitophel, qui s'était fait un grand nom par sa prudence extraordinaire, au point qu'on le consultait comme un dieu, avait passé du côté d'Absalom. « O Jéhova ! s'écria-t-il, déconcertez les conseils d'Achitophel. » Mais Chusai, également du conseil de David, vint à lui, la robe déchirée et la tête couverte de terre. Le roi, qui pouvait compter sur sa fidélité, le renvoya avec ordre de s'offrir à Absalom, tant pour combattre les conseils d'Achitophel que pour donner à David des nouvelles sûres de ce qui se passait ; les grands-prêtres Sadoc et Abiathar lui serviraient de confidents, et leurs fils, Achimaas et Jonathas, de messagers <sup>1</sup>.

La mesure de ses souffrances augmenta encore lorsque Siba, premier serviteur de Miphiboseth, s'en vint, en apportant des rafraîchissements, accuser son maître d'aspirer à la couronne à Jérusalem. David le crut, et

<sup>1</sup> 2 Rois, 15, 1-37.

dut le ressentir d'autant plus vivement que l'autre était fils de son ami Jonathas. Dans sa fuite encore un certain Séméi, parent de Saül, lui jeta des pierres et le poursuivit de malédictions : « Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial ! Jéhova t'a rendu tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le royaume en sa place, et Jéhova a livré le royaume aux mains d'Absalom, ton fils ; et voici que les maux que tu as faits t'accablent, parce que tu es un homme de sang. » Alors Abisai dit au roi : « Faut-il que ce chien mort maudisse le roi, mon seigneur ? J'irai, s'il vous plaît, et je lui couperai la tête. » Mais le roi dit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, fils de Sarvia ? Laissez-le maudire, car Jéhova lui a commandé de maudire David ; et qui osera dire : Pourquoi faites-vous ainsi ? » David savait bien que Dieu ne commande pas le mal, mais qu'il le permet seulement et en tire le bien ; il voyait dans Séméi un instrument de Dieu qui le visitait. « Voilà, ajoutait-il, voilà que mon fils, qui est sorti de moi, recherche mon âme ; combien plus maintenant le fils de Jémini. Laissez-le maudire selon le commandement de Jéhova. Peut-être que Jéhova regardera mon affliction et qu'il me rendra quelque bien pour cette malédiction d'aujourd'hui. » C'est dans ces dispositions qu'il fuyait un fils révolté et qu'il courbait la tête sous la main de son Père céleste <sup>1</sup>.

On voit toujours en David l'activité de la prudence s'allier à la plus humble piété. Surpris par une révolution formidable, il commence par se donner du temps pour se reconnaître, et, abandonnant Jérusalem, où le rebelle devait venir bientôt le plus fort pour l'accabler sans ressources, il se retire dans un lieu caché du désert avec l'élite de ses troupes. Comme il sent la main de Dieu qui le punit, selon la prédiction de Nathan, il entre à la vérité dans l'humiliation qui convient à un coupable que son Dieu frappe, se retirant à pied en pleurant, avec toute sa suite, la tête couverte et reconnaissant le doigt du Seigneur ; mais en même temps il n'oublie pas son devoir ; car, ayant

vu que tout le royaume était en péril par cette révolte, il donna tous les ordres nécessaires pour s'assurer tout ce qu'il y avait de plus fidèles serviteurs, comme les légions entretenues des Phéléthi et des Céréthi, comme la troupe étrangère d'Éthai, Géthéen, comme Sadoc et Abiathar, avec leur famille. Il songe aussi à être averti des démarches du parti rebelle, à en diviser les conseils et à détruire celui d'Achitophel, qui était le plus redoutable <sup>1</sup>.

Absalom entra dans Jérusalem avec la multitude qui le suivait. Achitophel lui donna un conseil infernal : c'était d'abuser publiquement des femmes de son père qui étaient restées dans le palais ; il voulait par là déshonorer David aux yeux de toute la nation et rendre impossible toute réconciliation entre lui et son fils, afin de n'avoir point à craindre pour lui-même le châtiment des traîtres <sup>2</sup>. Il donna un deuxième conseil, dont l'exécution eût affermi, selon les apparences humaines, le règne d'Absalom. Il voulait, avec douze mille hommes d'élite, surprendre David durant la nuit, dissiper le peuple qui était avec lui et tuer le roi. Le conseil plut à Absalom ; cependant il voulut entendre l'avis de Chusai. Celui-ci parla contre avec beaucoup d'éloquence et d'effet ; il représenta à Absalom quel héros c'était que son père, combien il était vaillant, ainsi que les hommes qui l'accompagnaient ; combien il était hasardeux de tout exposer aux chances d'une bataille dont l'issue devait fixer les dispositions de tout le peuple. Il serait mieux d'assembler d'abord tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée, innombrable comme le sable de la mer, et de fondre alors sur David comme la rosée fond sur la terre, en sorte que ni lui ni aucun des siens ne pût échapper. « S'il entre dans quelque cité, tout Israël environnera les murailles avec des cordes et nous l'entraînerons dans le torrent sans qu'il en reste seulement une petite pierre. » Absalom et ses conseillers approuvèrent cet avis. Chusai fit savoir l'issue de la délibération aux prêtres Sadoc et Abiathar, et ceux-ci, par des messagers, à David, en lui conseillant de ne pas

<sup>1</sup> 2 Rois, 16, 1-14.

<sup>1</sup> Bossuet, *Polit.*, 1. 9. art. 3, prop. 5. — <sup>2</sup> 2 Rois, 16, 20-23.



demeurer dans les plaines, mais de passer le Jourdain.

Ces messagers étaient Achimaas, fils de Sadoc, et Jonathas, fils d'Abiathar ; ils se tenaient à quelque distance de la ville, près d'une fontaine. Une servante, faisant semblant d'aller puiser de l'eau, alla les avertir de tout ; mais un enfant les vit et le dit à Absalom. Ils furent poursuivis et allaient être atteints lorsqu'ils entrèrent dans la maison d'un homme qui avait un puits à l'entrée et ils y descendirent. La femme de cet homme prit une couverture et l'étendit sur le puits, comme pour faire sécher des grains pilés, et quand les gens d'Absalom lui demandèrent : « Où sont Achimaas et Jonathas ? » elle répondit : « Ils ont passé à la hâte après qu'ils ont eu goûté un peu d'eau. » Et ils échappèrent ainsi aux recherches de ceux qui les poursuivaient.

Achitophel, outré de dépit de ce qu'on n'avait pas suivi son conseil, sella son âne et retourna dans sa ville natale, à Gilo, mit ordre à ses affaires et se pendit. Il pense à tout, excepté à Dieu et à son salut. Traître à son roi, il meurt en désespéré, ainsi que mourra le traître à son Seigneur et à son Dieu, Judas, dont Achitophel était la figure<sup>1</sup>.

David ne tarda point à profiter de l'avis qu'on lui avait donné, traversa le Jourdain avec sa petite armée et se campa à Mahanaïm, où le patriarche Jacob rencontra autrefois le camp de Dieu lorsqu'il était en crainte de son frère. Là trois personnages considérables, deux d'Israël, et le troisième Sobi, fils de Naas, Ammonite, que David, suivant une tradition de saint Jérôme, avait établi roi à la place de son frère Hanon, vinrent lui apporter avec beaucoup de générosité, tant pour lui que pour les siens, toutes sortes de meubles et de vivres.

Absalom les suivit avec une armée nombreuse et campa en Galaad. David partagea la sienne en trois corps, sous les ordres de Joab, d'Abisai et d'Éthaï, de Geth. Il voulut lui-même aller au combat ; mais le peuple répondit : « Vous n'irez point ; car, soit que nous fuyions, ils ne croiront pas à leur triomphe ; soit que la moitié de nous périsse, ils

n'en seront pas dans une grande joie ; car vous seul êtes considéré pour dix mille. Il vaut donc mieux que vous nous restiez pour appui en la cité. » Le roi leur dit : « Je ferai ce que vous jugerez à propos. » Il s'arrêta donc près de la porte, et le peuple sortit en diverses bandes de cent et de mille. Et le roi commandait à Joab, Abisai et Éthaï : « Sauvez mon fils Absalom. » Et tout le peuple entendit le roi qui recommandait Absalom à tous les chefs.

La bataille se donna dans une forêt. L'armée d'Absalom fut taillée en pièces ; lui-même, en précipitant sa fuite, se trouva pris par la tête entre les branches d'un chêne, où sa mule, passant outre, le laissa suspendu entre le ciel et la terre. Quelqu'un le dit à Joab, qui répondit : « Si tu l'as vu, pourquoi donc ne l'as-tu pas percé jusqu'en terre ? Je t'aurais donné dix pièces d'argent et un baidrier. » Mais l'homme répliqua : « Quand vous mettriez en mes mains mille pièces d'argent je n'étendrais pas ma main sur le fils du roi ; car nous avons entendu le roi vous commander, à vous, à Abisai et à Éthaï : Sauvez mon fils Absalom. Et si j'avais fait, au risque de ma vie, une action si téméraire, elle ne resterait point cachée, et vous vous élèveriez contre moi vous-même. — Il n'en va pas ainsi, reprit Joab, mais je l'attaquerai en ta présence. » Et de suite, prenant trois javalots, il en perça le cœur d'Absalom. Et comme il respirait encore, suspendu au chêne, dix jeunes écuyers de Joab accoururent et achevèrent de le tuer. Aussitôt Joab sonna de la trompette et fit retirer le peuple, afin qu'il ne poursuivît plus Israël qui fuyait, voulant épargner la multitude. Le corps d'Absalom fut jeté dans une grande fosse de la forêt et recouvert d'un monceau de pierres. Son armée se dispersa et chacun retourna dans sa maison<sup>1</sup>.

Ainsi périt un fils dénaturé, qui, pour satisfaire une folle ambition, ne rougit pas d'attenter à l'honneur et à la vie d'un père qui lui avait pardonné un fratricide et de plonger son pays dans la guerre civile : ambition d'autant plus insensée qu'il n'avait

<sup>1</sup> 2 Rois, 17, 1-23.

<sup>1</sup> 2 Rois, 18, 1-17.

point d'enfant à qui laisser le trône usurpé, témoin cette colonne qu'il avait élevée dans la vallée du Roi, « pour perpétuer mon nom, disait-il, attendu que je n'ai point de fils, » et qu'on appela effectivement la main ou le monument d'Absalom<sup>1</sup>.

Achimaas, fils du grand-prêtre Sadoc, pria Joab de l'envoyer au roi porter la nouvelle de la victoire. Joab l'en dissuada, la nouvelle ne devant pas lui être agréable à cause de la mort d'Absalom. Il envoya Chusi. Achimaas lui renouvela sa demande, et Joab ayant enfin consenti, il courut par une voie plus prompte et devança Chusi. David était assis aux portes de Mahanaïm lorsqu'une sentinelle placée sur la muraille au-dessus découvrit un homme qui courait. Elle en avertit le roi. « S'il est seul, répondit David, une bonne nouvelle est dans sa bouche. » La sentinelle en signala un second. « Celui-là aussi apporte une bonne nouvelle, » dit le roi ; et il en fut d'autant plus convaincu que la sentinelle reconnut Achimaas dans le premier. Il vint et annonça la victoire. David demanda aussitôt : « Et mon fils Absalom est-il en vie ? » L'autre répondit que, quand Joab le dépêcha, il avait ouï un grand tumulte ; il n'en savait pas davantage. Chusi arriva : « Bonne nouvelle, ô roi, mon seigneur !.... — Mon fils Absalom est-il en vie ?.... — Comme il lui est arrivé qu'il en arrive à tous les ennemis de mon seigneur le roi et à tous ceux qui s'élèvent contre vous pour vous nuire ! » Le roi, saisi de douleur, monta dans la chambre qui était au-dessus de la porte, se mit à pleurer et s'écriait en marchant : « Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils ! qui est-ce qui me donnera que je meure pour toi ! Absalom mon fils ! mon fils Absalom<sup>2</sup> ! »

La profonde affliction de David sur son malheureux fils, descendu dans la tombe avec tant de crimes, se communiqua à l'armée victorieuse ; le peuple se glissa à la dérobée dans la ville, ainsi qu'un peuple qui a été vaincu et qui s'enfuit de la bataille. Le roi s'était couvert la tête et criait à haute voix : « Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils ! mon fils ! » Joab en fut piqué au vif. Lui

seul, par sa désobéissance, avait occasionné ce fâcheux contre-temps ; il entra chez le roi et lui parla avec une liberté assez dure : « Vous avez aujourd'hui répandu la confusion sur le visage de tous vos serviteurs, lesquels ont sauvé votre âme, et l'âme de vos fils et de vos filles, et l'âme de vos femmes et de vos concubines. Vous aimez ceux qui vous haïssent et vous haïssez ceux qui vous aiment. Et vous avez montré aujourd'hui que vous songez peu à vos officiers et à vos serviteurs. Je vois maintenant avec certitude que, si votre fils Absalom vivait et que nous eussions tous été tués à la place, cela vous serait agréable. Maintenant donc levez-vous, et paraissez, et parlez au cœur de vos serviteurs ; car je vous jure par Jéhova que, si vous ne sortez, il ne demeurera personne avec vous cette nuit, et vous aurez à redouter de plus grands maux que ceux qui sont venus sur vous depuis votre adolescence jusqu'à ce jour. »

David, tout occupé qu'il était de sa douleur, entra dans la pensée d'un homme qui en apparence le traitait mal, mais qui en effet le conseillait bien, et en le croyant il sauva l'État. Il alla donc s'asseoir dans la porte, c'est-à-dire dans le lieu des séances publiques, qui se tenaient alors à la porte des villes. Aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue tout le peuple s'assembla et vint passer en revue devant le roi<sup>1</sup>.

Les anciens d'Israël commencèrent bientôt à rougir de leur défection ; ils se rappelaient les grandes actions de leur roi, si souvent victorieux, qui maintenant avait été réduit à fuir dans son royaume devant son propre fils. « Le roi nous a délivrés de la main de nos ennemis, se disait le peuple dans toutes les tribus ; il nous a sauvés de la main des Philistins. Et maintenant il a fui de sa terre devant Absalom ! Cependant Absalom, que nous avions sacré pour notre prince, est mort dans le combat. Qu'attendez-vous donc à faire revenir le roi ? » David, qui était instruit de ce qui se disait, fit dire aux anciens de Juda par les prêtres Sadoc et Abiathar : « Pourquoi ne pensez-vous point à faire revenir le roi ?

<sup>1</sup> 2 Rois, 18, 18. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 18, 19-33.

<sup>1</sup> 2 Rois, 19, 1-8.



Vous êtes mes frères, vous êtes mes os et ma chair ; pourquoi donc seriez-vous les derniers à faire revenir le roi ? » Il fit faire des propositions semblables à Amasa, qui avait été général d'Absalom, avec la promesse de l'établir sur ses armées à la place de Joab. Il gagna ainsi le cœur de tous les hommes de Juda comme d'un homme seul.

Pendant que le roi s'en revenait Séméï vint à sa rencontre avec mille hommes de Benjamin, se jeta à ses pieds, reconnut son crime et implora sa grâce. Abisaï dit alors : « Quoi donc ! ces paroles suffiront-elles pour sauver de la mort Séméï, après qu'il a maudit le christ de Jéova ? » Mais David lui répondit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, enfants de Sarvia ? Pourquoi me devenez-vous aujourd'hui des adversaires ? Est-ce aujourd'hui qu'un homme sera mis à mort en Israël, et puis-je ignorer que je deviens aujourd'hui roi d'Israël ? » Puis, se tournant vers Séméï : « Tu ne mourras point, » et il le lui jura.

Miphiboseth, fils de Saül, descendit aussi au-devant du roi, les pieds non lavés et la moustache non rasée ; et il n'avait point lavé ses vêtements depuis le jour que le roi s'en était allé jusqu'au jour où il revint en paix. Étant donc venu au-devant à Jérusalem, le roi lui dit : « Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, Miphiboseth ? — Mon seigneur le roi ! répondit-il, mon serviteur n'a pas voulu m'obéir ; car, étant impotent des jambes, je lui avais dit de préparer un âne pour vous suivre, et au lieu de faire il est venu m'accuser devant mon seigneur. Mais pour vous, mon seigneur le roi, vous êtes comme un ange de Dieu ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, car toute la maison de mon père n'a mérité que la mort du roi, mon seigneur. Cependant vous m'avez placé, moi, votre serviteur, entre ceux qui mangent à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre avec quelle justice, et quel sujet aurais-je de vous importuner encore ? » Le roi lui dit : « C'est assez ; ce que j'ai dit subsistera ; toi et Siba, partagez le bien. » Siba était venu au-devant de David, jusqu'au Jourdain, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs ; ils avaient même passé le fleuve pour aider à passer la maison du roi et faire tout ce qu'il leur commande-

rait. Miphiboseth répondit à David : « Je veux bien même qu'il ait tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu heureusement dans sa maison. »

Bertzellaï, de Galaad, avait aussi accompagné le roi à son passage du Jourdain. C'était un homme fort vieux, ayant déjà quatre-vingts ans ; il avait fourni des vivres au roi, du temps qu'il demeurait à Mahanaïm, car il était très-riche. Le roi dit alors : « Viens avec moi, afin que tu vives en repos avec moi à Jérusalem. » Mais Bertzellaï répondit au roi : « En quel nombre sont les jours de ma vie pour monter avec le roi à Jérusalem ? Je suis fils de quatre-vingts ans aujourd'hui. Saurais-je encore discerner le bon et le mauvais ? Votre serviteur goûtera-t-il encore ce qu'il mangera et ce qu'il boira ? Écouterais-je encore la voix des chanteurs et des chanteuses ? Pourquoi votre serviteur serait-il à charge à mon seigneur le roi ? Votre serviteur ira un peu au delà du Jourdain avec vous. Mais pourquoi cette récompense ? Votre serviteur s'en retournera, s'il vous plaît, et je mourrai en ma cité, et je serai enseveli près du sépulcre de mon père et de ma mère. Mais, ô roi ! mon seigneur, voici mon fils Chamaam, votre serviteur ; qu'il aille avec vous, et faites de lui ce qu'il vous plaira. » Le roi dit au bon vieillard : « Que Chamaam vienne avec moi, et je ferai pour lui tout ce qu'il te plaira, et je t'accorderai tout ce que tu demanderas. » Et quand tout le peuple eut passé le Jourdain le roi baisa Bertzellaï et le bénit, et celui-ci s'en retourna en sa demeure<sup>1</sup>.

David, sortant à peine d'une guerre civile, faillit retomber dans une autre plus dange-reuse encore. Il s'éleva une contestation entre la tribu de Juda et les autres tribus d'Israël, à qui témoignerait le plus de dévouement au roi. Juda parlait avec plus de hauteur<sup>2</sup>. Le peuple volage croyait n'agir en ce moment que par zèle pour David ; mais il paraît qu'un certain Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, où le nom et la maison de Saül pouvaient encore avoir bien des partisans, entretenait cette jalousie des tribus ; du

<sup>1</sup> 2 Rois, 19, 39. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 19, 40-43.

moins il en profita pour tramer une conspiration nouvelle. Tout à coup il sonna la trompette et s'écria : « Nous n'avons point de part avec David, ni d'héritage avec le fils d'Isaï ; que chacun retourne en sa tente, ô Israël ! » Aussitôt les onze tribus se séparèrent de David ; Juda seul lui demeura fidèle. Le roi connut le péril et dit à Amasa : « Appelle près de moi tous les hommes de Juda pour le troisième jour, et que tu sois présent. » Amasa ayant tardé au delà du terme, David dit à Abisaï : « Le fils de Bochri nous va faire plus de mal qu'Absalom ; hâte-toi donc, et prends ce qu'il y a de meilleures troupes, sans lui laisser le temps de se reconnaître et de s'emparer de quelque ville. » Abisaï prit les légions des Céréthi et des Phéléthi, avec ce qu'il y avait de meilleurs soldats à Jérusalem. Joab était du nombre. A un rocher près de Gabaon ils rencontrèrent Amasa. Joab alla au-devant de lui (ils étaient cousins), lui demanda d'un air amical : « Vous portez-vous bien, mon frère ? » lui prit le menton d'une main pour le baiser et lui plongea de l'autre son épée dans le corps. Amasa expira du coup et ses entrailles se répandirent sur la terre. Les passants s'arrêtaient près de son cadavre sanglant et se disaient : « Voilà celui qui a voulu être compagnon de David à la place de Joab. » Comme c'était sur le passage tout le peuple interrompait la marche pour le voir, jusqu'à ce qu'un homme l'ayant mis à l'écart et couvert d'un vêtement toute l'armée suivit Joab contre Séba <sup>1</sup>.

On voit le caractère de Joab toujours le même, mêlé de grandes vertus et de grands vices ; il était de ceux qui veulent le bien, mais qui veulent le faire seuls sous le roi. Dangereux caractère s'il en fut jamais, puisque la jalousie des ministres, toujours prêts à se traverser les uns les autres et à tout imoler à leur ambition, est une source inépuisable de mauvais conseils et n'est guère moins préjudiciable au service que la rébellion.

Joab, se voyant de nouveau sans rival, poussa la guerre avec vigueur et poursuivit Séba jusqu'à l'extrémité de la Galilée, où il

s'était renfermé dans une ville avec l'élite de ses troupes. Cette ville, de la tribu de Nephthali, se nommait Abéla, et donna plus tard à la province le nom d'Abilina, dont il est parlé dans l'évangile de saint Luc <sup>1</sup>. Joab et les siens l'investirent, élevèrent des terrasses autour et travaillèrent à saper la muraille. Alors une femme de la ville, qui était fort sage, cria aux assiégeants : « Écoutez, écoutez ! Dites à Joab qu'il approche et que je veux lui parler. » Joab s'étant approché elle dit : « Est-ce vous, Joab ? » Il répondit : « C'est moi. — Écoutez, lui dit-elle, les paroles de votre servante. — J'écoute, » répondit-il. Elle ajouta : « On disait dans un ancien proverbe cette parole : Que ceux qui cherchent un bon conseil le demandent à Abéla ; et ils terminaient ainsi leurs affaires. N'est-ce pas moi qui répands la vérité en Israël ? Et vous demandez à détruire la cité et à renverser la mère des cités en Israël ? Pourquoi détruisez-vous l'héritage de Jéhova ? » Joab lui répondit : « A Dieu ne plaise, je ne détruis pas et je ne ruine point. La chose n'est pas ainsi ; mais un homme de la montagne d'Éphraïm, nommé Séba, fils de Bochri, a levé la main contre le roi David. Livrez-nous seulement cet homme et nous nous retirerons loin de la cité. » Et la femme dit à Joab : « Voilà que sa tête va vous être jetée par-dessus la muraille. » Aussitôt elle alla vers tout le peuple et lui parla avec tant de sagesse que la tête de Séba fut coupée et jetée à Joab. Alors il sonna de la trompette et chacun se retira de la cité en sa tente. Et Joab retourna à Jérusalem près du roi <sup>2</sup>.

Ainsi finit la révolte sans qu'il en coûtât de sang que celui du chef des rebelles. La diligence de David sauva l'État. Il avait raison de penser que cette seconde révolte, qui venait comme du propre mouvement du peuple et d'un sentiment de mépris, était plus à craindre que celle qu'avait excitée la présence du fils du roi. Il connut aussi combien il était utile d'avoir de vieux corps de troupes sous sa main ; et tels furent les remèdes qu'il opposa aux rebelles.

Joab resta donc chef de toute l'armée d'Is-

<sup>1</sup> 2 Rois, 20, 1-13.

<sup>1</sup> Luc, 3, 1. — <sup>2</sup> 2 Rois, 20, 14-22.



raël; Banaias, fils de Joïada, commandait les Céréthi et les Phéléthi, autrement la garde royale; Aduram était surintendant des tributs, autrement ministre des finances; Josaphat, garde des archives, vraisemblablement ce qu'on appelle aujourd'hui garde des sceaux; Siva, secrétaire; Sadoc et Abiathar, grands-prêtres, et Ira, de Jaïr, en Galaad, prêtre de David, comme qui dirait aujourd'hui son grand-aumônier.

David se voyait puni dès son vivant dans sa famille; Saül le fut dans la sienne encore après sa mort. Une famine désola Israël pendant trois ans; David consulta l'oracle de Jéhova, qui répondit : « C'est à cause de Saül et de sa maison de sang, parce qu'il a tué les Gabaonites. » Ce peuple, ainsi que nous l'avons vu, n'était point des enfants d'Israël, mais un reste des Amorrhéens auxquels les Israélites s'étaient liés par serment, dans la personne de Josué et des anciens de son temps. Cependant Saül, au mépris de ce serment qui leur garantissait la vie, avait entrepris de les perdre par un faux zèle, comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda. David fit donc venir les Gabaonites et leur dit : « Que vous ferai-je, et quelle sera la réparation envers vous, afin que vous bénissiez l'héritage de Jéhova? » Les Gabaonites répondirent : « Nous n'avons point affaire d'or ni d'argent avec Saül et sa maison; nous ne voulons pas non plus qu'un seul homme d'Israël soit mis à mort. — Que voulez-vous donc que je fasse? » reprit le roi. Ils dirent : « Cet homme qui nous a consumés, et qui avait projet de nous exterminer, nous devons l'exterminer lui-même de telle sorte qu'il n'en reste plus rien dans toutes les terres d'Israël. »

David allait se trouver dans la plus grande peine; il avait juré à Saül de ne point détruire sa race, de ne point effacer son nom; il avait promis à son ami Jonathas d'exercer la miséricorde envers sa postérité; aussi Miphiboseth mangeait à sa table. Et voilà que, pour faire cesser une famine qui désole tout le pays, les Gabaonites demandent à exterminer tout ce qui restait de Jonathas et de Saül! Heureusement que, touchés peut-être de la peine où ils voyaient le roi, ils conclu-

rent par dire : « Qu'on nous donne au moins sept de ses enfants, afin que nous les mettions en croix, pour satisfaire l'Éternel, à Gabaa, d'où était Saül, autrefois l'élu de Jéhova. » Le roi trouvait ainsi moyen de sauver Miphiboseth, suivant le serment de l'Éternel, qui était entre lui et Jonathas. Il livra donc aux Gabaonites les deux fils de Respha, concubine de Saül, et les cinq fils de Mérob, fille de Saül, et que Michol avait adoptés. Les Gabaonites les crucifièrent sur la montagne et y laissèrent leurs corps suspendus jusqu'à ce que la pluie vint mettre fin à la sécheresse et à la famine.

Pendant tout ce temps Respha, ayant pris un sac, s'étendit sur une pierre et demeura là depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux, et elle empêcha les oiseaux de les déchirer pendant le jour et les bêtes de les manger pendant la nuit. Touché de cet héroïsme d'amour maternel David s'en alla lui-même recueillir les ossements de Saül et de Jonathas, en Jabès-Galaad, ainsi que les ossements de ceux qui avaient été crucifiés, et les fit tous ensevelir honorablement en la terre de Benjamin, dans le sépulcre du père de Saül<sup>1</sup>.

Un usurpateur, un tyran eût agi bien différemment; il eût été ravi de la conjoncture pour exterminer jusqu'au dernier reste une maison rivale; il eût commencé surtout par celui qui pouvait avoir le plus de prétentions à la royauté, au lieu de l'épargner comme David et de l'admettre à sa table.

Que si Dieu envoie une famine en punition d'un roi qui n'est plus, c'est pour apprendre aux souverains qui oppriment les faibles que, si leur puissance, tant qu'elle dure, semble leur assurer l'impunité, la sagesse divine venge tôt ou tard, sur eux ou sur leur postérité, les violences qu'ils se sont permises et la foi des conventions méprisée.

La guerre s'étant rallumée ensuite avec les Philistins, il se donna quatre batailles où furent tués plusieurs géants. Dans la première un d'entre eux était sur le point de frapper David, dont les forces commençaient à défaillir, lorsqu'il fut prévenu et tué par Abi-

<sup>1</sup> 2 Rois, 21, 1-14.

saï. Alors les serviteurs de David firent ce serment : « Désormais vous ne sortirez plus avec nous dans les combats, afin que vous n'éteigniez pas la lumière d'Israël <sup>1</sup>. »

Plus tard Dieu, voulant châtier les enfants d'Israël, permit que David succombât à la tentation que lui suggérait Satan de faire le dénombrement du peuple, sans que cela fût aucunement nécessaire et sans qu'on y observât ce que prescrivait la loi. Elle défendait, sous peine d'une mortalité publique, de compter les individus ; il fallait compter seulement les pièces de monnaie que devait offrir à l'Éternel, pour le rachat de son âme, chacun de ceux dont on faisait le recensement <sup>2</sup>. Cette loi ayant été négligée, et par le roi et par le peuple, la peine suivit de près. Joab en avait quelque pressentiment ; chargé de ce recensement par le roi il lui répondit : « Que Jéhova multiplie son peuple au centuple de ce qu'il est maintenant. Mon seigneur et mon roi, tous ne sont-ils pas vos serviteurs ? Pourquoi rechercher une chose qui sera imputée à péché à Israël ? » Le roi persista. Joab se mit donc en route pour compter le peuple, depuis Dan jusqu'à Bersabée, et, après neuf mois et vingt jours, présenta le rôle de tous les hommes de guerre exercés à manier l'épée qui se trouvaient en Israël et en Juda. Leur nombre passait un million et demi, et encore Joab n'y comptait-il ni Lévi ni Benjamin ; car il exécutait l'ordre du roi à contre-cœur.

A peine David eut-il reçu cette liste que le cœur lui battit, et il dit à Jéhova : « J'ai grièvement péché en cette action ; mais, ô Jéhova ! de grâce, transférez l'iniquité de votre serviteur ; car j'ai agi comme un insensé. » Le lendemain l'Éternel envoya le prophète Gad lui dire : « Ainsi parle Jéhova : Je t'amène trois choses, choisis laquelle tu veux que je te fasse : ou la famine pendant trois ans, ou de fuir pendant trois mois devant tes ennemis, ou pendant trois jours le glaive de Jéhova, la peste dans ton royaume. » David dit à Gad : « Je suis dans une angoisse bien grande ; mais tombons plutôt entre les mains de Jéhova, car ses miséricordes sont infi-

nies ; je ne veux pas tomber entre les mains des hommes. »

L'Éternel envoya donc la peste dans Israël ; il en mourut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, soixante-dix mille personnes. L'ange que Dieu avait envoyé pour frapper le peuple de cette plaie, élevé entre le ciel et la terre, étendait déjà son glaive sur Jérusalem. David l'aperçut et se prosterna la face contre terre, et avec lui les anciens du peuple, revêtus de cilices. « C'est moi qui ai péché, disait-il à Dieu, c'est moi qui suis le coupable ; ces pauvres brebis, qu'ont-elles fait ? Jéhova, mon Dieu, que votre main, je vous prie, se tourne contre moi et contre la maison de mon père, mais épargnez votre peuple. » Jéhova le vit, et, touché de compassion, il dit à l'ange exterminateur : « C'est assez ; retiens ta main. » Celui-ci se tenait au-dessus de l'aire d'Ornan, Jébuséen, et, avant de s'en aller, il ordonna à Gad de dire à David qu'il élevât un autel dans cette aire. Ornan était à y battre le grain avec ses quatre fils ; tout à coup ils aperçurent l'ange et se cachèrent de frayeur ; mais, voyant arriver David avec sa cour, Ornan sortit à sa rencontre et se prosterna devant lui jusqu'à terre. Le roi lui avait appris qu'il venait pour acheter son aire afin d'y bâtir un autel à Jéhova ; il voulut lui en faire présent, mais David le paya cinquante sicles, y dressa un autel, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques. Quand il eut fait sa prière Jéhova fit descendre le feu du ciel sur l'autel de l'holocauste et donna ses ordres à l'ange, qui remit son épée dans le fourreau. Depuis ce temps David continua d'offrir sur cet autel ; car l'autel des holocaustes et le tabernacle du témoignage que Moïse avait faits dans le désert étaient alors au haut lieu de Gabaon.

L'aire d'Ornan, qu'il faut se figurer découverte comme c'est encore l'usage en Orient et même dans quelques contrées occidentales, telles que la Bretagne, se trouvait sur la montagne de Moriah, là même où Isaac avait été offert par Abraham, là même où Jésus-Christ, fils de David et d'Abraham, et Fils de Dieu, fut frappé de la main de son Père et immolé pour le salut de tout le monde. David ayant connu que c'était là que l'Éternel vou-

<sup>1</sup> 2 Rois, 21, 15-22. — <sup>2</sup> Exode, 30, 11.



lait établir son culte acheta six cents sicles d'or les terrains autour de l'aire ; c'est dans cet endroit que fut bâti le temple <sup>1</sup>.

David était vieux ; il portait des regards de complaisance sur son fils Salomon, qu'il destinait à lui succéder sur le trône ; il en avait fait serment à sa mère. Ce choix venait de plus haut ; l'Éternel lui avait annoncé, par le prophète Nathan, même avant que l'enfant naquit, que celui-là lui élèverait une maison, et qu'il fallait le nommer Salomon ou le Pacifique, parce qu'il voulait donner le repos et la paix à Israël durant tous les jours de son règne.

Quoique, dans les mœurs de l'Orient, la primogéniture ne donnât pas un droit certain au trône, mais la désignation du père, usage qu'emportent avec eux et la pluralité des femmes et l'inégale condition des épouses, le plus souvent, toutefois, le premier-né y croit avoir plus de droit que les autres. Adonias, fils d'Agith, que David avait eu pendant qu'il régnait à Hébron, ne cachait point ses prétentions. Sans être arrêté par l'exemple de son frère Absalom, il se donnait des chars, des cavaliers et cinquante gardes qui marchaient devant lui ; il annonça même ouvertement qu'il voulait devenir roi. Son vieux père ne disait rien. D'une taille avantageuse, séduisant peut-être comme Absalom, il avait attiré à son parti déjà bien des hommes ; même le vieux Joab et le grand-prêtre Abiathar favorisaient son ambition. Il paraît que, Salomon à part, il avait gagné tous ses frères et les gens de la cour ; car il invita les uns et les autres à un festin hors de la ville, sans y avoir convié ni Nathan, ni le grand-prêtre Sadoc, ni Banaïas, ni les héros de David, ni Salomon.

Nathan avertit Bethsabée du danger qui la menaçait ainsi que son fils ; d'après son conseil elle entra chez le roi, et, l'ayant adoré, lui dit : « Mon seigneur, vous avez juré à votre servante par Jéhova, votre Dieu : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis sur mon trône. Cependant voilà qu'Adonias s'est fait roi sans que vous le sachiez, ô roi, mon seigneur ! Il a immolé des

bœufs, toutes les victimes grasses et un grand nombre de bœliers, et il a appelé à un festin tous les enfants du roi, le grand-prêtre même Abiathar, et Joab, général de l'armée, mais il n'a point appelé Salomon, votre serviteur. Cependant les yeux de tout Israël sont fixés sur vous, ô roi, mon seigneur, afin que vous leur déclariez qui doit être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui ; car, lorsque le roi, mon seigneur, se sera endormi avec ses pères, nous serons criminels, moi et mon fils Salomon. »

Elle parlait encore lorsque le prophète Nathan vint se présenter devant le roi, et, l'ayant adoré le front prosterné contre terre, lui demanda : « O roi, mon seigneur ! avez-vous dit : Qu'Adonias règne après moi, et que ce soit lui qui soit assis sur mon trône ? Car il est descendu aujourd'hui, il a immolé des bœufs et des victimes grasses, et plusieurs bœliers, et il a appelé tous les fils du roi, les généraux de l'armée, et le grand-prêtre Abiathar, qui ont mangé et bu avec lui, disant : Vive le roi Adonias ! Mais moi, votre serviteur, il ne m'a point appelé, ni le prêtre Sadoc, ni Banaïas, fils de Joïada, ni Salomon, votre serviteur. Cette parole est-elle venue du roi mon seigneur, et ne m'avez-vous point déclaré, à moi, votre serviteur, qui était celui qui devait être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui ? »

Le roi, ayant fait appeler Bethsabée, lui jura et dit : « Vive Jéhova, qui a délivré mon âme de toutes les angoisses ! comme je t'ai juré, de par Jéhova, le Dieu d'Israël, disant : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis en ma place sur mon trône, ainsi je le ferai aujourd'hui. » Et Bethsabée, inclinant son visage jusqu'à terre, adora le roi, disant : « Vive mon seigneur le roi David à jamais ! »

Il fit venir en même temps le prêtre Sadoc, le prophète Nathan et Banaïas, fils de Joïada, et leur dit : « Prenez avec vous les serviteurs de votre maître ; faites monter sur ma mule mon fils Salomon, et conduisez-le à Gihon (fontaine au couchant de Jérusalem, où il y avait toujours beaucoup de monde), et que Sadoc, grand-prêtre, et le prophète Nathan le sacrent en ce lieu pour être roi d'Israël.

<sup>1</sup> 2 Rois, 24. 1 Paral., 21.

Et vous sonnerez de la trompette, et vous crierez : Vive le roi Salomon!

— Qu'il en soit ainsi! répondit au roi Banaïas; que Jéhova, le Dieu du roi, mon seigneur, l'ordonne ainsi! Comme Jéhova a été avec mon seigneur le roi, qu'il soit ainsi avec Salomon, et qu'il élève son trône encore plus haut que le trône de mon seigneur le roi David!

Alors le grand-prêtre Sadoc descendit avec le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi, et ils firent monter Salomon sur la mule du roi David et l'amènèrent à Gihon. Et Sadoc, grand-prêtre, prit dans le tabernacle une corne pleine d'huile et sacra Salomon. Et ils sonnèrent de la trompette, et tout le peuple s'écria : « Vive le roi! » Et tout le peuple monta après lui, jouant des instruments, se livrant à l'allégresse et faisant trembler la terre de ses acclamations.

Cependant Adonias et tous ceux qu'il avait conviés entendirent ce bruit lorsque le festin était déjà achevé. Et Joab, ayant ouï le son de la trompette, disait : « Que veulent dire ces cris et ce tumulte de la ville? » Lorsqu'il parlait encore Jonathas, fils du grand-prêtre Abiathar, se présenta, et Adonias lui dit : « Entrez, car vous êtes un brave et vous nous apportez de bonnes nouvelles. — Nullement, répondit l'autre; car notre seigneur le roi David a établi roi Salomon, et il a envoyé avec lui le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi, et ils l'ont fait monter sur la mule du roi; et Sadoc, grand-prêtre, et le prophète Nathan l'ont sacré roi dans Gihon, et de là ils sont montés avec des cris de joie, et la ville en retentit. Tel est le bruit que vous avez entendu. Et Salomon même est déjà assis sur le trône; et les serviteurs du roi sont entrés et ont béni notre seigneur le roi David, disant : Que Dieu glorifie le nom de Salomon au-dessus de votre nom, et qu'il élève son trône au-dessus de votre trône. Et le roi a adoré dans son lit et a dit : Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône. »

A ce récit les convives d'Adonias, saisis de

frayeur, se levèrent et s'en allèrent chacun de son côté. Pour lui, craignant le roi Salomon, il courut embrasser les cornes de l'autel des holocaustes, disant : « Que le roi Salomon me jure aujourd'hui qu'il ne frappera point du glaive son serviteur. » Salomon répondit : « S'il agit comme un homme de bien il ne tombera pas sur la terre un seul cheveu de sa tête, mais si le mal est trouvé en lui il mourra. » Adonias vint donc et adora Salomon comme son roi, lequel le renvoya dans sa maison<sup>1</sup>.

Après cela David assembla les états généraux du royaume; il y convoqua les princes des tribus et les généraux des douze corps detroupes, qui, forts de vingt-quatre mille hommes chacun, se relevaient de mois en mois pour être à la disposition du roi; en sorte qu'il y avait toujours sur pied, dans les diverses contrées d'Israël, une armée de deux cent quatre-vingt-huit mille hommes, dont la douzième partie était en activité de service, et qui tous, exercés aux travaux de la guerre, pouvaient, au premier signal, prendre les armes. David y fit venir encore les commandants de mille et de cent, qui étaient ordinairement les chefs de famille, les intendants des domaines du roi et de ses fils, les officiers du palais, avec les plus puissants et les plus braves de l'armée. Le vieux roi se tenait debout quand il leur adressa le discours suivant : « Écoutez-moi, mes frères et mon peuple! Je pensais dans mon cœur à bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de Jéhova, le marchepied de notre Dieu, et j'ai tout préparé pour la construction; mais Dieu m'a dit : Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom parce que tu es un homme de guerre et que tu as versé le sang. Cependant Jéhova, Dieu d'Israël, m'a choisi dans toute la maison de mon père pour me faire roi sur Israël à jamais; car c'est Juda qu'il a choisi pour prince, et, dans la maison de Juda, la maison de mon père, et, entre tous les enfants de la maison de mon père, c'est moi qu'il lui a plu de faire régner sur tout Israël. Et entre tous mes enfants (car Jéhova m'en a donné beaucoup) il a choisi mon fils

<sup>1</sup> 3 Rois, 1, 1-53.



Salomon pour le faire asseoir sur le trône de la royauté de Jéhova sur Israël. Et il m'a dit : Ce sera Salomon, ton fils, qui me bâtira ma maison et mes parvis ; car je l'ai choisi pour mon fils et je lui serai père ; et j'affermirai son règne à jamais s'il persévère dans l'observance de mes préceptes et de mes jugements comme il a fait en ce jour. Je vous conjure donc maintenant, en présence de tout Israël, l'Église de Jéhova, et devant notre Dieu, qui nous entend, gardez et cherchez tous les commandements de Jéhova, notre Dieu, afin que vous possédiez cette terre excellente et que vous la laissiez en héritage à vos enfants après vous à jamais. Et toi, mon fils Salomon, sache le Dieu de ton père et sers-le dans un cœur parfait et dans une âme de bonne volonté ; car Jéhova sonde tous les cœurs et il pénètre tous les secrets des pensées. Si tu le cherches tu le trouveras, mais si tu l'abandonnes il te rejettera pour jamais. Puis donc que Jéhova t'a choisi afin de lui bâtir une maison pour sanctuaire, arme-toi de force et mets-toi à l'œuvre <sup>1</sup>. »

Après quoi il lui donna les plans du temple, qu'il avait formés lui-même dans le plus grand détail, d'après l'inspiration divine, ainsi que la distribution des prêtres et des lévites pour le bon ordre du service divin <sup>2</sup>. Il lui fit connaître aussi les grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, de marbre qu'il avait rassemblés pour cet édifice. Ces richesses furent augmentées encore par les dons volontaires des Israélites, en pierres précieuses, en or, en argent, en airain et en fer. Et tous se réjouissaient en faisant ces offrandes parce qu'ils les faisaient à Jéhova de tout leur cœur. David surtout était transporté de joie ; il bénit l'Éternel devant toute cette multitude et dit : « Béni soyez-vous, ô Jéhova, Dieu d'Israël, notre père ; béni soyez-vous de siècle en siècle ! A vous, ô Jéhova, la grandeur, la puissance, la gloire, la victoire et la louange ! A vous tout ce qui est au ciel et sur la terre ! A vous la royauté, à vous qui êtes élevé sur tous les princes ! De vous viennent les richesses et la gloire ; c'est vous le souverain universel ; c'est en votre main

qu'est la force et la puissance ; c'est votre main qui donne la grandeur et l'empire à qui elle veut ! Aussi, notre Dieu, nous vous rendons grâces, nous bénissons votre glorieux nom ; car qui suis-je, moi ? et qui est mon peuple, pour pouvoir vous offrir toutes ces choses ? Tout vient de vous, et nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. Nous sommes, en effet, des voyageurs et des hôtes devant vous, comme tous nos pères. Nos jours sur la terre sont tels qu'une ombre ; il n'y a point de demeure. Jéhova, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée pour bâtir une maison à votre saint nom est de votre main ; tout est à vous. Je sais, ô mon Dieu ! que vous sondez les cœurs et que vous aimez la droiture ; c'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses dans la droiture de mon cœur et avec joie, et j'ai vu aussi votre peuple, rassemblé ici, vous offrir ses présents avec une grande allégresse. Jéhova, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Israël, conservez à jamais cette volonté dans le cœur de votre peuple et affermissez-le dans cette disposition envers vous ! Et à mon fils Salomon donnez un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements, vos témoignages et vos ordonnances, qu'il accomplisse tout, et qu'il bâtisse cette maison pour laquelle j'ai fait ces préparatifs. »

Et David dit à toute l'assemblée : « Bénissez Jéhova, votre Dieu ! » Et toute l'assemblée bénit Jéhova, le Dieu de leurs pères, et, se prosternant, ils adorèrent Jéhova et ensuite le roi. Le lendemain ils offrirent en holocauste mille taureaux, mille bœufs, mille agneaux, avec des libations et d'autres victimes en abondance pour tout Israël. Ils mangèrent et burent ce jour-là devant l'Éternel avec de grandes réjouissances, et ils proclamèrent roi de nouveau Salomon, fils de David ; ils le consacrèrent à Jéhova pour être prince, et Sadoc pour être pontife. Ainsi fut mis Salomon sur le trône de Jéhova, à la place de David, son père ; et il fut agréable à tous, et tout Israël lui obéit <sup>1</sup>.

David, sentant que sa fin était proche, dit

<sup>1</sup> 1 Paral., 28, 1-10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 28 et 29.

<sup>1</sup> 1 Paral., 29.

à son fils Salomon : « J'entre dans la voie de toute la terre ; aie courage et sois un homme ! » Il lui recommanda une dernière fois avec beaucoup d'instances de marcher dans les voies de l'Éternel et d'observer ses commandements, lui rappela les divines promesses en vertu desquelles ses descendants se maintiendraient sur le trône s'ils marchaient devant l'Éternel dans la vérité, de tout leur cœur et de toute leur âme. Il lui recommanda en même temps de ne pas laisser impuni Joab, qui avait tué en trahison Abner et Amasa, non plus que Séméï ; de récompenser, au contraire, les fils de Berzellaï de l'attachement qu'ils lui témoignèrent, eux et leur père, lorsqu'il fuyait devant Absalom.

David s'endormit donc avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David ou la forteresse de Sion. Il avait régné sept ans à Hébron et trente-trois à Jérusalem. Il était âgé de soixante-dix ans quand il mourut ; il en avait trente lorsqu'il commença de régner, et il en régna quarante <sup>1</sup>.

Nul monarque n'a laissé dans le cœur de son peuple un pareil souvenir ; après trente siècles les restes d'Israël attachent encore au nom de David l'idée de bonheur et de gloire nationale. Quel homme, en effet, plus digne d'inspirer l'admiration et la reconnaissance ? Jeune encore et paissant les brebis de son père, tantôt ses doigts accordaient la cithare, sa voix chantait l'Éternel ; tantôt il luttait contre les ours et les lions et les étouffait entre ses bras. Tels étaient les jeux de son enfance. Rappelé du troupeau paternel pour recevoir du prophète l'onction royale, bientôt il terrasse le fier géant et relève le courage et l'honneur de sa nation. En butte à des persécutions et à des épreuves sans nombre il s'y conduit avec tant de sagesse et de magnanimité qu'il conserve jusqu'à leur mort l'estime de Saül et l'amitié de Jonathas. Placé sur le trône par le choix formel du Roi suprême, par l'ordre visible de sa providence et par l'assentiment unanime de tout Israël, il étend ses conquêtes du fleuve de l'Égypte jusqu'aux rives de l'Euphrate ; toute la Syrie lui paye tribut ; Tyr et Sidon lui

amènent les cèdres du Liban <sup>1</sup> ; les rois de Tyr et d'Égypte sont ses amis ; de ses ports sur la mer Rouge ses flottes vont trafiquer avec l'Arabie, la Perse, l'Inde et l'Afrique.

Modèle des héros il est entouré d'une foule de braves ; modèle des rois il ne se regarde que comme le ministre de Dieu. « A vous, Seigneur, appartiennent la majesté et l'empire souverain. » Son trône était pour lui le trône de Dieu même. « C'est Dieu qui a choisi mon fils Salomon pour le placer dans le trône où règne Jéhova sur Israël. » La loi de Dieu, voilà pour lui la règle du gouvernement. « Prends garde, dit-il à son fils avant de mourir, prends garde à observer la loi que l'Éternel a donnée à Moïse, afin que tu entendes tout ce que tu fais et de quel côté tu auras à tourner. » Il lui rappelle que de là dépend le sort de sa dynastie. Cette leçon, il l'adresse plus d'une fois dans les psaumes aux dieux de la terre, aux rois et aux puissants.

« Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu d'eux, il les juge.

« Jusqu'à quand prononcerez-vous l'iniquité ? jusqu'à quand accueillerez-vous le visage des méchants ?

« Jugez pour l'indigent et le pupille ; faites droit au faible et au pauvre. Arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur.

« Ils n'ont pas su, ils n'ont pas compris, ils marchent dans les ténèbres ; aussi tous les fondements de la terre seront ébranlés.

« Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut ; mais vous mourrez comme le dernier des hommes, vous tomberez comme tant de princes.

« Levez-vous, ô Dieu ; jugez la terre ; car toutes les nations seront votre héritage <sup>2</sup>. »

Pour David, méditer cette loi nuit et jour, voilà ses délices ; ses chants en célèbrent les merveilles ; il la publie en présence des rois et n'est point confondu. C'est elle qui l'a rendu plus sage que ses ennemis et supérieur en intelligence à tous ses maîtres ; c'est par elle qu'il l'emporte en prudence sur les vieillards les plus consommés.

Il tombe, mais c'est pour devenir à jamais le modèle des pénitents. Dès que le Seigneur

<sup>1</sup> 3 Rois, 2, 1-11.

<sup>1</sup> 1 Paral., 14. Eusèbe, *Præparat. evang.* — <sup>2</sup> Ps. 81.



lui représente son crime il se reconnaît coupable; son cœur est brisé de douleur, il accepte avec une humble soumission tous les châtimens. Quoique son pardon lui soit assuré il pleure les nuits entières, il arrose de larmes sa couche. Non content de s'humilier en secret il compose des chants de pénitence, il confesse son péché à tous les siècles. Aujourd'hui encore il redit par la bouche de tous les chrétiens : « Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre grande miséricorde ! » Aujourd'hui encore il s'écrie dans les transports de sa reconnaissance :

« Bénis l'Éternel, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom ! Bénis l'Éternel, ô mon âme, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! Il pardonne toutes tes iniquités, il guérit toutes tes langueurs ! Il rachète ta vie de la mort, il te couronne de miséricorde et d'amour ! Il rassasie de bonheur tes desirs, il renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle !

« C'est Jéhova qui fait les justices et qui fait droit à ceux qu'on opprime. Il a fait connaître ses voies à Moïse et ses volontés aux enfans d'Israël. Jéhova est plein de tendresse et de clémence ; il est lent à punir et prodigue de miséricorde. Il ne querellera pas toujours, il ne s'irritera point éternellement. Il ne nous a pas traités selon nos offenses, il ne nous a pas rendu selon nos iniquités. Autant les cieus sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermi sur ceux qui le craignent. Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos prévarications. Comme un père s'attendrit sur ses enfans, ainsi Jéhova a pitié de ceux qui le craignent. Il connaît notre argile, il s'est rappelé que nous sommes poussière. Le jour de l'homme est comme l'herbe ; il s'épanouit comme la fleur des champs ; un souffle a passé, ce n'est plus elle ; le lieu qui la portait ne la reconnaît plus. Mais la miséricorde de Jéhova repose d'éternité en éternité sur ceux qui le craignent ; sa justice s'étend de génération en génération sur ceux qui gardent son alliance et qui se souviennent de ses commandemens pour les observer.

« C'est dans les cieus que Jéhova a placé

son trône ; son empire domine tout. Bénissez Jéhova, vous ses anges, vous qui, revêtus de force, exécutez ses ordres, toujours prêts au son de sa voix ! Bénissez Jéhova, vous ses armées innombrables, vous ses ministres qui accomplissez ses volontés ! Toutes ses œuvres, bénissez Jéhova dans tous les lieux de sa domination ! Bénis, ô mon âme, bénis Jéhova <sup>1</sup> ! »

Dieu, sa loi, son culte, voilà ce que David respire, et dans le calme de la vie pastorale, et dans l'agitation de sa vie fugitive, et dans le péril des combats, et dans les splendeurs du trône. Il ne peut souffrir d'habiter un palais tandis que l'arche du Dieu d'Israël séjourne sous une tente ; il fait serment, il fait vœu de n'entrer pas dans l'intérieur de sa maison, de ne monter pas sur la couche de son repos, de n'accorder pas le sommeil à ses yeux ni l'assoupissement à ses paupières, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un emplacement à Jéhova, une demeure au Dieu de Jacob <sup>2</sup>. Telle doit être cette maison qu'avec la renommée de sa magnificence elle répande dans toutes les régions de la terre le nom et la gloire de Jéhova. Toutes les nations contribuent à élever ce temple magnifique, Israël et son roi par des dons volontaires, les peuples voisins par les richesses que leur enlèvent la conquête et les tributs qu'elle leur impose ; Tyr, Sidon, l'Égypte, alliés de David et de son fils, leur enverront, avec des matériaux précieux, des architectes et des ouvriers habiles ; plus de cent cinquante mille prosélytes, rassemblés de toutes les parties du monde, tailleront dans les montagnes et porteront sur place les pierres que les ouvriers d'Israël et de Tyr feront entrer dans l'édifice.

A la magnificence du temple répondra la pompe du culte. Sous l'autorité suprême du grand-prêtre vingt-quatre familles sacerdotales se relèveront dans le service du sanctuaire et l'oblation des sacrifices. Elles auront, pour les aider dans leurs fonctions, vingt-quatre mille lévites. Quatre mille chœurs et musiciens, divisés en vingt-quatre classes, sous la conduite de deux cent quatre-

<sup>1</sup> Ps. 102. — <sup>2</sup> Ps. 131.

vingt-huit directeurs, se succéderont de semaine en semaine pour chanter les louanges de l'Éternel. Leurs chefs seront Asaph, Héman et Idithun.

Nul peuple n'aura des hymnes comparables. La Grèce nous vantera plus tard ses poètes et leurs harmonieuses fictions ; mais, plusieurs siècles avant le plus ancien d'entre eux, David, succédant à Moïse et à Débora, chantait, sur un ton où n'atteignit jamais la muse profane, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de sublime, tout ce qu'il y a d'aimable ; il chantait CELUI QUI EST, la magnificence de ses œuvres, les merveilles de sa providence, les richesses de sa miséricorde, les douceurs de sa loi ; il chantait l'homme, sa bassesse et sa grandeur, sa misère et sa gloire, sa chute et sa restauration, sa vie d'un jour et ses espérances éternelles ; il chantait le Médiateur entre Dieu et l'homme, sa Passion et sa mort, sa résurrection et son triomphe, son empire au milieu des nations, l'Église dont nous écrivons l'histoire.

» Dieu lui-même l'inspire ; son cœur surabonde, sa parole jaillit ; ce ne sont pas des étincelles, ce ne sont pas quelques éclairs ; c'est le soleil dans sa splendeur qui s'élance des extrémités de l'aurore, traverse les cieux et répand sur tous les pays et sur tous les âges des torrents de lumière, de chaleur et de vie.

Quoi de comparable pour la grâce, la magnificence et la rapidité du style, à cette ode du poète-roi sur la création ?

« Bénis Jéhova, ô mon âme ! Jéhova, mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence ! Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes enveloppé de la lumière comme d'un manteau. Vous étendez les cieux comme un pavillon, vous en couvrez d'eau les hauteurs. Les nuées sont votre char, vous marchez sur les ailes du vent. Vos messagers sont des souffles rapides, vos ministres des flammes de feu. Vous avez affermi la terre sur ses fondements, les siècles ne l'ébranleront pas. L'abîme l'enveloppait comme un vêtement, les eaux couvraient les montagnes ; à votre menace elles ont fui ; au bruit de votre tonnerre elles se sont précipitées de

frayeur. Aussitôt les montagnes s'élèvent, les vallées descendent aux lieux que vous leur avez marqués. Vous avez posé la borne ; elles ne la passeront pas, elles ne reviendront plus inonder la terre.

« Vous envoyez les fontaines dans les vallons ; elles couleront à travers les collines ; toutes les bêtes des champs en boiront, les onagres mêmes y étancheront leur soif. Sur les bords habitent les oiseaux du ciel ; ils feront entendre leur voix du milieu des feuillages. De vos hauteurs vous arrosez les montagnes, du fruit de vos œuvres vous rassasiez la terre. Vous faites germer le gazon pour les troupeaux, les moissons pour l'homme. C'est de la terre que vous lui faites sortir sa nourriture, le vin qui charme son cœur, l'huile de parfum qui embellit son visage et le pain qui soutient ses forces. C'est vous qui arrosez les arbres de Jéhova, les oèdres du Liban qu'il a plantés. Là sont les nids des oiseaux, là les sapins offrent un asile aux cigognes ; les sommets des montagnes sont la route des chamois ; les trous tortueux des roches le refuge des animaux timides.

« Il a fait la lune pour marquer les temps, le soleil connaît l'heure de son coucher. Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit ; alors les bêtes de la forêt se glissent dans l'ombre ; les lionceaux rugissent après leur proie et cherchent leur pâture de par Dieu. Le soleil se lève ; ils se retirent et s'enfoncent dans leurs tanières ; l'homme sort pour son travail et pour son labeur jusqu'au soir.

« Combien immenses sont vos œuvres, ô Jéhova ! vous avez tout fait dans la sagesse ; la terre est remplie de vos biens. Voilà la grande mer qui étend ses longs bras ; là se meuvent des animaux sans nombre, grands et petits ; là se promènent les vaisseaux, là ce léviathan que vous avez formé pour se jouer dans l'abîme. Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué. Vous leur donnez, elles recueillent ; vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de biens ; vous cachez votre visage, elles se troublent ; vous retirez leur souffle, elles expirent et rentrent en leur poussière. Vous envoyez votre souffle, les voilà créées ; voilà que vous avez renouvelé la face de la terre.



« Que la gloire de Jéhova subsiste à jamais ! que Jéhova se réjouisse dans ses œuvres ! Il regarde la terre, elle tremble ; il touche les montagnes, elles fument.

« Je chanterai Jéhova durant ma vie, je célébrerai mon Dieu tant que je serai. Que mon chant lui agrée ! moi je me réjouirai en Jéhova. Que les pécheurs disparaissent de la terre, qu'il n'y ait plus d'impies ! O mon âme, bénis Jéhova <sup>1</sup> ! »

Avec la providence générale du Très-Haut sur toutes les créatures David célébraitsa providence particulière sur les enfants d'Abraham. Leur histoire entière se retrouve dans ses cantiques. Mais ce qu'il chantait par-dessus tout c'était le Désiré des nations, le Sauveur du monde, les combats et les triomphes de son Église. Écoutons-le nous racontant la génération ineffable du Messie, son sacerdoce éternel, sa future domination sur la terre, dans un psaume que le Christ s'est appliqué lui-même :

« Jéhova a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Jéhova va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Établissez votre empire au milieu de vos ennemis. La principauté est avec vous ; elle éclatera au jour de votre force dans la splendeur des saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. Jéhova l'a juré, et il ne s'en repentira point : vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Adonaï est à votre droite ; il écrasera les rois au jour de sa colère ; il jugera les nations, il multipliera les cadavres ; il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre. Il boira en passant l'eau du torrent ; c'est pourquoi il lèvera la tête <sup>2</sup>. »

Mais quelles sont ces eaux, quelles sont ces tribulations dont doit être abreuvé le Seigneur qui est engendré du sein de Jéhova devant l'aurore, le Prêtre éternel, le futur Dominateur des nations ? Lui-même nous le dit d'abord par la bouche de David, pour le redire, mille ans après, en personne, du haut de la croix :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-

vous abandonné ! Les péchés, devenus miens, éloignent ma délivrance. Je crie vers vous durant le jour et vous ne m'écoutez point. Vous habitez la sainteté, vous la louange d'Israël. Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré en vous et vous les avez délivrés, ils vous ont imploré et ils ont été sauvés, ils se sont confiés en vous et ils n'ont pas été confondus. Mais moi je suis un ver de terre et non pas un homme ; l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui ! Cependant c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; vous étiez mon espérance lorsque j'étais encore à la mamelle. Du sein de ma mère j'ai été jeté entre vos bras ; vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles. Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir. Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux puissants m'ont assailli. Ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et rugit. Je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur est devenu au dedans de moi comme la cire qui se fond. Ma force s'est desséchée comme un têt, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Une foule de chiens m'a environné, le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous, ô Jéhova ! ne vous éloignez point ; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir. Arrachez mon âme au glaive de mon unique, à la rage du chien. Sauvez-moi de la gueule du lion, défendez ma faiblesse contre les cornes des rhinocéros.

« Je raconterai votre nom à mes frères ; je publierai vos louanges au milieu de l'Église. Louez Jéhova, vous qui le craignez ; glorifiez-le, race de Jacob ; craignez-le, vous tous qui êtes la race d'Israël, parce qu'il n'a pas dédaigné, il n'a pas rejeté la prière du pauvre ;

<sup>1</sup> Ps. 103. — <sup>2</sup> Ps. 109. Matth., 22, 45. Hébr., 10, 12,

il n'a pas détourné de moi son visage, il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui. O Dieu ! vous êtes ma louange dans l'Église universelle. J'offrirai mes vœux en présence de ceux qui le craignent. Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vous qui cherchez Jéhova vous célébrerez ses louanges, et votre âme vivra éternellement. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront de Jéhova et se tourneront vers lui, car à Jéhova est l'empire ; il dominera sur tous les peuples. Enfin tous les grands de la terre mangeront et adoreront ; tout ce qui descend dans la poussière s'inclinera devant lui, même celui dont l'âme ne vit point. Les générations à venir le serviront, elles seront consacrées à Jéhova. Ils viendront ceux qui annonceront la justice au peuple à naître, au peuple que le Seigneur a formé<sup>1</sup>. »

Dans cet évangile prophétique que le Sauveur redira sur la croix nous voyons d'avance les circonstances les plus inattendues de sa Passion : ses pieds et ses mains percés, ses vêtements partagés, sa robe tirée au sort, enfin jusqu'aux expressions de ceux qui lui insultent. Après cela la grande assemblée, la grande Église où Dieu est loué sans cesse, les peuples les plus lointains qui se ressouviennent de l'Éternel, les puissants de la terre qui retournent à lui après les peuples. Cette conversion ne s'opérera point sans combat ; David nous en instruit dans un cantique dont les apôtres eux-mêmes feront l'application.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi ? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligüés contre Jéhova et contre son Christ. Brisons leurs liens, ont-ils dit, rejetons leur joug loin de nous. Celui qui habite dans les cieux rira. Adonaï se moquera d'eux. Un jour il leur parlera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur.

« Mais moi j'ai été constitué roi par lui dans Sion, sa montagne sainte ; moi j'en publierai le décret. Jéhova m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les confins de la terre.

« Tu les gouverneras avec un sceptre de fer, tu les briseras comme un vase d'argile.

« Maintenant donc, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez Jéhova avec crainte et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Baisez, adorez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez hors de la voie ; car sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance<sup>1</sup> ! »

Dans ces paroles on entend les frémissments des nations païennes, les vains complots des peuples de Juda et d'Israël ; on voit les Caïphe, les Pilate, les Hérode, les Néron, divisés sur tout le reste, se liguier ensemble contre Dieu ; on voit le Christ publiant dans Sion qu'il est roi, non de par ce monde, mais de par Jéhova, son Père, qui l'engendre dans un éternel aujourd'hui ; on voit son empire, son Église, s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; on voit Rome païenne, avec ses empereurs et son sénat idolâtre, brisée à la fin comme un vase d'argile ; on voit les rois et les princes, élevés sur ses débris, comprenant à peine de si terribles instructions.

Ces psaumes ne sont pas les seuls où David parle du Messie ; il en est encore plusieurs que les apôtres, et avec eux la synagogue, lui ont appliqués. Dans l'un le Messie lui-même dit à son Père : « Vous n'avez point voulu de sacrifice ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez demandé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Après j'ai dit : Voici que je viens. A la tête du livre il est écrit de moi que je ferai votre volonté ; mon Dieu, je le veux, et votre loi est au milieu de mes entrailles. J'ai annoncé la justice dans la grande Église ; je n'ai pas fermé la bouche, vous le savez, ô Jéhova ! Je n'ai pas célé votre justice au milieu de mon cœur. J'ai dit votre vérité et votre salut ; je n'ai point caché votre miséricorde et votre véracité dans la grande Église<sup>2</sup>. » Dans le psaume 44 David s'adresse au Messie : « Votre trône, ô Dieu ! subsiste éternellement et au delà ; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pour cela, ô Dieu ! que votre

<sup>1</sup> Ps. 21. Matth., 27, 46. Marc, 15, 34.

<sup>2</sup> Ps. 30. Hébr., 10, 5.



Dieu vous a oint d'une huile d'allégresse, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer<sup>1</sup>. »

Celui de qui David chante ainsi les humiliations et la gloire est donc à la fois son fils et son Dieu. Quels sentiments ineffables de foi, d'espérance, d'amour, d'admiration, de tristesse, de joie, devaient tour à tour inonder son cœur ! Mais maintenant qu'il voit ce fils, ce Dieu, régnant dans toutes les splendeurs éternelles ; mais maintenant qu'il contemple dans ce fils, dans ce Dieu, toutes les merveilles du passé, du présent et de l'avenir,

quelle ne doit pas être l'ivresse de son bonheur ! Dans quelle langue, non plus de l'homme, non plus de l'ange, mais de Dieu lui-même, ne doit-il pas chanter ce qui est au-dessus de toute langue créée ! Le disciple bien-aimé du Sauveur a vu les vingt-quatre vieillards qui entourent son trône, ayant chacun leur cithare ; il a vu ceux qui ont vaincu le monde, ayant tous une cithare de Dieu<sup>1</sup> ; que sera-ce donc de David, lui dont la cithare et les cantiques préludent sur la terre aux éternelles harmonies du ciel ?

<sup>1</sup> Ps. 44. Hébr., 1, 8.

<sup>1</sup> Apoc., 5, 8 ; 15, 2.

## LIVRE TREIZIÈME

DE 1014 A 975 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

## Salomon, le temple, figures du Christ et de son Église.

Ces deux noms, Salomon, le temple, nous annoncent l'époque la plus glorieuse du peuple d'Israël. Toutes les promesses temporelles que le Seigneur avait faites aux patriarches se voient accomplies dans Salomon ; sa domination s'étend du fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate, comme il avait été promis, neuf siècles auparavant, à Abraham<sup>1</sup>. Le peuple puîné de Jacob domine sur le peuple aîné d'Ésaü ou Édom, comme il avait été dit à Isaac il y avait huit siècles<sup>2</sup>. Le sceptre est à Juda, sa main s'allonge sur le cou de ses ennemis, les enfants de son père se prosternent devant lui, comme l'avait prédit, sept siècles auparavant, le patriarche Jacob<sup>3</sup>. Enfin, comme il a été promis à David, un fils lui a succédé sur le trône, qui bâtit un temple à l'Éternel. Ce fils sera l'admiration de l'univers par sa sagesse ; ce temple sera l'admiration de l'univers par sa magnificence. Les hommes eussent pu croire que les promesses de Dieu ne comprenaient rien de plus. Tout cela cependant n'était qu'une figure ; figure magnifique d'une réalité plus magnifique encore, mais figure qui ne se soutiendra point jusqu'au bout, parce que ce n'est qu'une figure. La sagesse de Salomon finira par s'éclipser, parce que Salomon n'est que la figure de ce Fils de David qui sera la sagesse même. Ce magnifique temple de Salomon, Babylone le brûlera ; ce

temple ressuscité de ses cendres, la nouvelle Babylone, Rome païenne, le brûlera de nouveau et pour toujours, parce que ce temple matériel n'est qu'une figure, qu'un hiéroglyphe prophétique de ce temple vivant, de cette Église immortelle, que le Fils de David par excellence doit bâtir sur la pierre et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. Alors s'accomplira, au delà de toutes les pensées de l'homme, et dans le temps et dans l'éternité, tout ce qui aura été promis aux patriarches et prédit par les prophètes.

Salomon était monté sur le trône du vivant de son père, par son ordre et d'après le choix de Dieu même ; son père étant mort, un incident arriva qui pouvait le précipiter du trône, mais qui ne fit que l'y affermir. Adonias ne put supporter de n'être pas roi. Déjà Salomon lui avait fait grâce de la vie sous la condition de se tenir tranquille ; la condition fut mal observée. Un jour, vraisemblablement d'après le conseil de Joab, il vint trouver Bethsabée, la priant de lui obtenir de son fils pour épouse une vierge, Abisag de Sunam. « Vous savez, lui dit-il, que le royaume était à moi et que tout Israël avait jeté les yeux sur moi pour me faire régner ; mais le royaume a été transféré, et il est passé à mon frère, parce qu'il lui a été donné de par Jéhova. Maintenant donc je ne vous fais qu'une prière ; ne confondez pas mon visage (par un refus). » Bethsabée lui dit : « Parlez. » Adonias reprit : « De grâce, demandez au roi Salomon, et il ne peut rien vous refuser, qu'il me donne Abisag de Sunam pour épouse<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> 3 Rois, 2, 12-17.

<sup>1</sup> Gen., 15, 18 : « Semini tuo dabo terram hanc a fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem. » — <sup>2</sup> *Ibid.*, 23, 25, 27, 29 : « Populusque populum superabit et major serviet minori. » — <sup>3</sup> *Ibid.*, 49, 8 : « Juda, te laudabunt fratres tui ; manus tua in cervicibus inimicorum tuorum ; adorabunt te filii patris tui. »



Cette Abisag avait été donnée à David pour le servir et le réchauffer dans sa vieillesse ; il l'avait laissée vierge<sup>1</sup>. Toutefois la demande d'Adonias était d'autant plus inconvenante qu'elle trahissait une astucieuse ambition, parce que, d'après les mœurs du temps, qui épousait la veuve d'un roi avait par là même, sinon des droits, du moins des prétentions à sa couronne. C'est pour cela qu'Isboseth, fils de Saül, quelque raison qu'il eût de ménager Abner, lui fit cependant des reproches de ce qu'il avait épousé Respha, concubine de Saül, son père<sup>2</sup>.

Bethsabée, qui ne pénétrait pas les desseins d'Adonias, lui répondit : « C'est bien, je parlerai pour vous au roi. » Elle vint donc auprès du roi Salomon, afin de lui parler pour Adonias. Le roi se leva au-devant d'elle, l'adora, s'assit sur son trône, et un trône fut apporté à la mère du roi, qui s'assit à sa droite. Elle dit : « Je n'ai qu'une petite prière à vous faire ; ne confondez pas mon visage. » Et le roi lui dit : « Ma mère, dites ce que vous me demandez ; car je ne confondrai point votre visage. » Elle dit alors : « Donnez Abisag de Sunam à votre frère Adonias pour épouse. » Mais le roi Salomon répondit à sa mère : « Pourquoi demandez-vous Abisag de Sunam pour Adonias ? Demandez donc aussi pour lui le royaume ; car il est mon frère aîné, et il a déjà pour lui Abiathar, le grand-prêtre, et Joab, fils de Sarvia. » C'est pourquoi Salomon jura par l'Éternel, disant : « Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si Adonias, par cette demande, n'a pas parlé contre sa propre vie. Et maintenant, vive Jéhova ! qui m'a affermi et fait asseoir sur le trône de David, mon père, et qui m'a fait une maison comme il l'avait dit, Adonias mourra aujourd'hui. » Et le roi Salomon envoya Banaïas, fils de Joïada, qui se jeta sur lui, et il mourut.

Complice d'Adonias Joab eut aussi le même sort. Au premier bruit de ce qui se passait il se réfugia dans le parvis extérieur du tabernacle, comme dans un asile sacré où Adonias lui-même avait trouvé le salut une première fois ; il y tenait étroitement embrassé un coin

de l'autel des holocaustes. Mais le Seigneur lui-même avait dit : « Si quelqu'un a tué son prochain de propos délibéré et en lui dressant des embûches, vous l'arracherez de mon autel et il sera mis à mort<sup>1</sup>. » Salomon envoya donc Banaïas, fils de Joïada, et lui dit : « Va, et jette-toi sur lui. » Banaïas vint au tabernacle de l'Éternel et dit à Joab : « Le roi te commande de sortir de là. » Joab lui répondit : « Je ne sortirai point, mais je mourrai ici. » Banaïas retourna auprès du roi et lui dit : « Voilà la réponse que Joab m'a faite. » Le roi répliqua : « Fais comme il a dit ; jette-toi sur lui et l'ensevelis ; et tu écarteras de moi et de la maison de mon père le sang innocent répandu par Joab. Et l'Éternel fera retomber son sang sur sa tête, parce qu'il a assassiné deux hommes justes et meilleurs que lui, et qu'il a tué par l'épée, sans que mon père David le sût, Abner, fils de Ner, prince de l'armée d'Israël, et Amasa, fils de Jéther, prince de l'armée de Juda. Et leur sang retombera pour jamais sur la tête de Joab et sur sa postérité ; mais qu'à David et à sa postérité, à sa maison et à son trône, il y ait une paix éternelle de par Jéhova ! » Banaïas, fils de Joïada, monta donc, se jeta sur lui et le mit à mort ; et il fut enseveli en sa maison, dans le désert. Le roi établit alors à sa place Banaïas, fils de Joïada, comme prince de l'armée<sup>2</sup>.

Quant au grand-prêtre Abiathar Salomon l'épargna parce qu'il avait porté l'arche de l'Éternel et partagé tous les travaux de son père David. Toutefois il le relégua dans ses terres d'Anathoth. Cet exil ne lui ôtait point la dignité de grand-prêtre ; après cela même l'Écriture la lui attribue encore, conjointement avec Sadoc<sup>3</sup>. Seulement, comme il n'en pouvait remplir les fonctions dans le tabernacle, Sadoc devint par le fait le seul pontife en exercice. Par là s'accomplit ce que Samuël avait prédit ; le souverain sacerdoce avait passé de la première branche d'Aaron à la seconde, dans la personne du grand-prêtre Héli ; mais, en punition des désordres de ses fils, Dieu lui annonça qu'un jour cette dignité sortirait de sa famille pour retourner à la

<sup>1</sup> 3 Rois, 1, 1-14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 3, 8.

<sup>1</sup> Exode, 21, 14. — <sup>2</sup> 3 Rois, 2, 18-35. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 4, 4.

branche aînée<sup>1</sup>. Or Sadoc était le chef de celle-ci.

Salomon fit encore venir Séméï, fils de Géra, et lui dit : « Bâti-toi une maison à Jérusalem et y habite, et n'en sors point pour aller ici ou là. Si tu en sors jamais et que tu passes le torrent de Cédron, sache bien que tu mourras de mort et que ton sang retombera sur ta tête. » Séméï dit au roi : « Comme le roi, mon seigneur, a dit, ainsi fera son serviteur. » Trois ans il demeura dans la ville ; mais ensuite, ayant rompu son ban pour courir après des esclaves fugitifs, le roi l'envoya chercher et lui dit : « Ne t'ai-je pas juré par l'Éternel, ne t'ai-je pas protesté, disant : Si tu sors jamais pour aller ici ou là sache certainement que tu mourras de mort ? Et tu m'es répondu : Ce que je viens d'entendre est bien ? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé le serment de l'Éternel et l'ordre que je t'avais donné ? » Il ajouta : « Tu connais tout le mal que ton cœur sait que tu as fait à David, mon père ; l'Éternel a fait retomber ta malice sur ta tête, et le roi Salomon sera béni, et le trône de David sera stable devant l'Éternel à jamais. » C'est pourquoi le roi ordonna à Banaïas, fils de Joïada, et Banaïas sortit, et Séméï mourut<sup>2</sup>.

Le règne de Salomon s'étant ainsi affermi au dedans par la mort de ceux qui pouvaient en troubler la tranquillité, il voulut aussi lui donner de l'appui au dehors. L'Égypte, gouvernée autrefois par la sagesse de Joseph et de Moïse, était un des plus puissants royaumes ; elle était d'ailleurs limitrophe de la Judée. Salomon épousa la fille du roi d'Égypte. D'après ce que dit Eupolème, cité par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, il paraît que ce Pharaon avait le surnom de Vaphrès<sup>3</sup>. L'on croit que la jeune princesse embrassa le culte du vrai Dieu. Il était bien défendu aux enfants d'Israël d'épouser des femmes étrangères, mais cette défense tombait principalement sur les femmes chanaanéennes, et il est permis de voir une exception en faveur de l'Idumée et de l'Égypte dans ces paroles de Dieu à son peuple : « Tu n'auras point en abomination l'Iduméen parce qu'il est ton frère, ni l'Égyptien parce que tu

as été étranger dans son pays<sup>1</sup>. » Toujours est-il que, immédiatement après avoir parlé de ce mariage, l'Écriture sainte relève la piété de Salomon envers le Seigneur et les grâces extraordinaires du Seigneur envers lui.

« Salomon aimait Jéhova et marchait dans les préceptes de David, son père ; toutefois il sacrifiait et brûlait de l'encens sur les hauts lieux<sup>2</sup>. » C'étaient les lieux de dévotion fréquentés en Israël et en Juda, tels que Caria-thiarim, Ramatha, Béthel, Galgala, Maspha, Gabaa de Benjamin, Silo, Hébron et quelques autres. Nous y avons vu Samuël offrir des sacrifices, ainsi que David, dans l'aire d'A-reuna. Ce ne fut qu'après la construction du temple que le culte divin fut concentré dans ce sanctuaire.

Un jour que Salomon eut sacrifié mille victimes sur le plus célèbre de ces hauts lieux, Gabaon, où était le tabernacle du témoignage dressé par Moïse, non pas l'arche d'alliance, qui se trouvait à Jérusalem, Dieu lui apparut en songe et lui dit : « Demande ce que tu veux que je te donne. » Salomon répondit : « Vous avez fait à votre serviteur David, mon père, une grande miséricorde, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice et que son cœur a été droit avec vous ; vous lui avez conservé cette grande miséricorde, et vous lui avez donné un fils qui est assis sur son trône, comme il paraît aujourd'hui. Et maintenant, Jéhova, mon Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père, et moi je suis un jeune enfant qui ne sait ni sortir ni entrer. Et votre serviteur est au milieu de votre peuple que vous avez choisi ; peuple infini, qui ne peut être nommé ni supputé à cause de sa multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile (en hébreu un cœur qui écoute), afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal ; car qui pourra juger votre peuple, ce peuple si nombreux ? »

Et il plut aux yeux d'Adonaï que Salomon lui eût fait cette demande. Et Dieu lui dit : « Parce que tu as demandé cette parole et que tu n'as point demandé pour toi de longs

<sup>1</sup> 1 Rois, 2, 31-36. — <sup>2</sup> 3 Rois, 2, 36-46. — <sup>3</sup> *Præp. ev.*, l. 9, c. 31 et 32.

<sup>1</sup> Deut., 23, 7. — <sup>2</sup> 3 Rois, 3, 3.



jours, de grandes richesses, ni l'âme de tes ennemis, mais que tu m'as demandé l'intelligence pour entendre le jugement, voilà que j'ai fait selon tes paroles; voilà que je t'ai donné un cœur sage, intelligent, en sorte qu'il n'y a jamais eu d'homme avant toi semblable à toi et qu'il ne s'en élèvera point après toi. Et même ce que tu n'as point demandé je te l'ai donné, et les richesses, et la gloire, de sorte que nul d'entre les rois n'aura été semblable à toi ni avant ni après. Que si tu marches dans mes voies et que tu gardes mes préceptes et mes ordonnances comme ton père les a gardés, je prolongerai tes jours. »

A son réveil Salomon reconnut que c'était un songe mystérieux et divin. De retour à Jérusalem il offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, et donna un grand festin <sup>1</sup>.

Bientôt après arriva un incident qui fit éclater au grand jour la merveilleuse sagesse de Salomon, sa profonde connaissance du cœur humain, ainsi que sa présence d'esprit. Deux femmes, qui vivaient dans la même maison, parurent devant son tribunal avec deux petits enfants. L'une et l'autre étaient accouchées depuis peu. L'une soutenait que l'autre, ayant étouffé son propre enfant pendant le sommeil, lui avait dérobé le sien et mis à sa place l'enfant mort; l'autre prétendait être la mère de l'enfant en vie. Après les avoir entendues le roi résuma l'affaire en ces termes : « Celle-ci dit : Mon fils est celui qui est en vie, et ton fils à toi est celui qui est mort. Et l'autre répond : « Non pas; c'est ton fils qui est le mort, et c'est mon fils qui est le vivant. » Le roi ajouta : « Apportez-moi une épée. » Et on apporta une épée devant le roi, qui reprit : « Partagez l'enfant qui est vivant en deux, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Mais la femme dont le fils était le vivant dit au roi (car ses entrailles furent émues pour son fils) : « De grâce, mon seigneur, donnez-lui l'enfant vivant et ne le faites pas mourir. » L'autre disait, au contraire : « Qu'il ne soit ni à moi ni à toi, mais qu'on le partage. » Alors le roi prononça cette sentence : « Donnez à celle-ci

l'enfant vivant et ne le faites pas mourir; car c'est elle qui est sa mère. »

Or, tous les peuples d'Israël ayant entendu le jugement qu'avait rendu le roi, ils le craignirent; car ils virent que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice <sup>1</sup>.

Salomon régnait ainsi avec une grande sagesse et dans une profonde paix, non-seulement sur tout Israël, mais encore sur les pays conquis par David, dont les rois lui étaient tributaires depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières d'Égypte. Édom lui était également soumis. Juda et Israël reposaient sans aucune crainte, chacun sous sa vigne ou sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée, durant tous les jours de Salomon.

Trop prudent pour ne point assurer la durée de la paix par une armée formidable, qui dans les mains d'un prince bien intentionné et éclairé ôte aux voisins l'envie de l'offenser, mais ne les provoque pas non plus par aucune insulte, il pourvut Israël de douze mille chevaux pour des cavaliers et de quarante mille pour des chariots de guerre. Cette cavalerie était placée, partie à Jérusalem, partie dans d'autres villes. Comme la domination de Salomon s'étendait jusque sur les Arabes, on conçoit qu'il voulût avoir des chevaux pareils aux leurs <sup>2</sup>. Aussi ceux qui trafiquaient pour le roi allaient-ils en acheter en Égypte, chez les rois de Syrie, mais surtout à Coa, pays qu'on ne connaît plus. Le prix ordinaire de chaque cheval, en Égypte, était de cent cinquante sicles d'argent, un peu plus de 300 francs de notre monnaie.

Les enfants d'Israël étaient libres de toute corvée; ils ne servaient qu'à la guerre. Juda et Israël étaient innombrables comme le sable de la mer, mangeant, buvant et se réjouissant.

Voici quels étaient les princes de Salomon : Azarias, fils du grand-prêtre Sadoc, Éliho-reph et Ahia, fils de Sisa, étaient secrétaires; Josaphat, fils d'Ahilud, garde des archives ou chancelier; Banaïas, fils de Joaïda, chef des armées; Sadoc et Abiathar, grands-prêtres; Azarias, fils de Nathan, surintendant des gouverneurs; Zabud, fils de Nathan, pré-

<sup>1</sup> 3 Rois, 3, 3-15. <sup>2</sup> Paral., 1, 1-13.

<sup>1</sup> 3 Rois, 3, 16-28. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 15.

tre intime du roi ; Ahisar, grand-maître de la maison, et Adoniram, fils d'Abda, surintendant des tributs. Il y avait en outre douze gouverneurs sur tout Israël, qui fournissaient la table du roi et sa maison, et chacun donnait pendant un mois tout ce qui était nécessaire. Deux de ces gouverneurs de provinces épousèrent des filles de Salomon ; l'une s'appelait Tapheth, l'autre Basemath. Les vivres pour la table de Salomon étaient, chaque jour, trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire ; dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et toutes sortes de volailles qu'on lui apportait des pays voisins ; car depuis Thaphsa ou Thapsaque, sur le bord oriental de l'Euphrate<sup>1</sup>, y compris tous les rois au delà de ce fleuve, jusqu'à Gaza, sur la mer Méditerranée, Salomon dominait partout, et il avait la paix avec tous ses voisins.

« Quand on pense que la cour d'un roi d'Orient équivalait à une petite armée, et que, d'après le témoignage d'Athénée et d'Hérodote, les rois de Perse donnaient tous les jours à souper dans leurs palais à quinze mille personnes<sup>2</sup>, on ne s'étonnera point de la grande quantité de vivres qui se consumaient chaque jour dans celui de Salomon.

« Et Dieu donna à Salomon une sagesse et une intelligence très-grandes, et une étendue de cœur comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse des Égyptiens. Et il fut plus sage que tout homme, plus sage qu'Éthan Ezrahite, qu'Héman, Chalcol et Dorda, fils de Machol, et son nom était célèbre chez toutes les nations d'alentour. Il composa trois mille paraboles et il fit mille et cinq cantiques. Et il parla de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, et des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Il accourait des gens de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, et des envoyés de tous les

rois de la terre qui apprenaient sa sagesse<sup>1</sup>. »

Comme l'empire de Salomon s'étendait jusqu'au delà de l'Euphrate, ces fils de l'Orient sont naturellement les Chaldéens de Babylone, les mages de la Perse, les brahmanes de l'Inde. La sagesse dont il est ici question comprenait principalement l'art de gouverner les peuples et d'embellir la vie, la science de l'homme et de la nature. Cependant elle embrassait aussi la connaissance de Dieu et de son culte. Éthan et Héman, que Salomon est dit avoir surpassés en dernier lieu, comme les plus sages, paraissent avoir rivalisé avec David dans la composition des cantiques sacrés. Un des psaumes les plus magnifiques, celui qui commence par ces paroles : « Je chanterai éternellement la miséricorde du Seigneur, » porte en titre : *Intelligence ou sagesse d'Éthan Ezrahite*<sup>2</sup>. Quand il est dit que des hommes de tous les peuples, des envoyés de tous les rois de la terre venaient à Salomon pour écouter sa sagesse, cela s'entend naturellement des peuples et des rois d'au delà de l'Euphrate et des frontières d'Égypte. Lors donc que, dans la suite, nous trouverons dans ces contrées lointaines les mêmes traditions, les mêmes idées et quelquefois les mêmes expressions, sur Dieu et son culte, que dans la Judée, on l'explique non-seulement par une transmission héréditaire depuis Noé, mais encore par les communications que ménagea la Providence entre ces peuples et le peuple choisi, tant sous Salomon qu'avant et après lui. Peut-être même qu'on pourrait attribuer en partie à ce contact une révolution religieuse et politique qui parait avoir commencé dans l'Inde, sous le nom de bouddhisme, du dixième au cinquième siècle avant Jésus-Christ, période de Salomon à Esdras, durant laquelle les Juifs furent en effet dispersés jusque dans l'Inde, et un prophète, Daniel, se vit pendant longtemps à la tête des corporations savantes de la Chaldée et de la Perse.

La renommée de Salomon fut telle qu'aujourd'hui encore, sous le nom de Soliman-ben-Daoud (Salomon, fils de David) ; il est célébré dans tout l'Orient comme le plus grand, le plus puissant et le plus glorieux de tous

<sup>1</sup> C'est le sens de l'hébreu : Bekol malké èber hannah. » 3 Rois, 4, 24. — <sup>2</sup> Athén., l. 14, c. 10. Hérod., l. 7, c. 117, 118, 119.

<sup>1</sup> 3 Rois, 4, 29-33. — <sup>2</sup> Ps. 88.



les rois. Il y en a plusieurs histoires en prose et en vers. Partout il est présenté comme le monarque universel de toute la terre, comme régnant à la fois sur l'Orient et sur l'Occident. L'idée d'une pareille puissance y est tellement identifiée à son nom que les Orientaux appellent Soliman ou Salomon tous les princes qu'ils croient avoir régné sur tout l'univers. Ainsi Adam a été le premier Soliman, Seth le second, Énos le troisième. Les auteurs arabes et persans vont encore plus loin; ils disent que Dieu soumit à l'empire de Salomon non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons et mauvais, les oiseaux et les vents; que les oiseaux voltigeaient incessamment au-dessus de son trône, pendant qu'il y était, pour lui faire ombre et lui servir de dais; qu'il y avait à sa droite douze mille sièges d'or pour les patriarches et les prophètes, et à sa gauche douze mille sièges d'argent pour les sages et pour les docteurs qui assistaient à ses jugements. Enfin ceux de ces auteurs qui supposent que le monde a été peuplé et gouverné par d'autres créatures que les hommes, avant la création d'Adam, donnent le titre et le nom de Soliman ou Salomon aux monarques qui les ont commandés. Nous ne mentionnons ces imaginations orientales que pour montrer quel souvenir l'Asie a conservé du fils de David <sup>1</sup>.

Les discours de Salomon sur la nature et les propriétés des plantes et des animaux, autrement son histoire naturelle, ne sont point venus jusqu'à nous. Des trois mille paraboles ou sentences morales qu'il prononça il ne nous reste qu'une partie dans le livre des Proverbes. Ce sont des maximes qui, en peu de mots, renferment un grand sens; elles semblent faites pour être apprises par cœur, comme des éléments de la raison humaine; aussi sont-elles souvent adressées à des enfants et mises sous le nom d'une mère pieuse, sainte et douce autorité qui, dès le berceau, les gravait profondément dans leur âme. Elles l'emportent sur les sentences des sages du siècle, non-seulement par leur autorité divine, mais encore par la finesse, l'abondance des choses et la gravité du discours; on y ap-

prend surtout en quoi consistent la sagesse et la piété véritables. « La crainte de Jéhova, voilà le commencement de la sagesse; car c'est Jéhova qui la donne; de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. Confie-toi en Jéhova de tout ton cœur et ne t'appuie pas sur ta prudence. Pense à lui dans toutes tes voies, et lui-même conduira tes pas. Ne sois pas sage à tes propres yeux; crains Jéhova et détourne-toi du mal. C'est Jéhova qui dirige les pas de l'homme; quel mortel peut comprendre où sa voie aboutit <sup>1</sup>? » Veut-on connaître en quoi diffèrent le sage et l'insensé: « La voie de l'insensé est droite à ses yeux; le sage écoute le conseil. As-tu vu un homme qui s'estime sage: il faut plus espérer de l'insensé que de lui <sup>2</sup>. » Veut-on les règles de la piété: « Le sacrifice des méchants est une abomination à Jéhova; il se plaît en la prière de l'homme droit. Une abomination à Jéhova, c'est la voie de l'impie; il aime qui cherche la justice. Il y a une prière exécrable: c'est celle de l'homme qui ferme l'oreille pour ne pas écouter la loi <sup>3</sup>. » Veut-on revenir au bien: « Toutes les voies de l'homme lui paraissent pures, mais Jéhova pèse les esprits. Révélez à Jéhova vos œuvres, et il redressera vos pensées. La miséricorde et la vérité rachètent le crime, et c'est en craignant Jéhova qu'on s'éloigne du mal. Il prête à Jéhova celui qui a pitié du pauvre; Jéhova lui rendra son bienfait. Opprimer le pauvre c'est outrager Celui qui l'a créé; c'est honorer le Seigneur que d'avoir pitié du misérable. Ne touche pas les bornes des petits et n'entre pas dans le champ de l'orphelin; car leur défenseur est puissant, et il plaidera lui-même leur cause contre toi. Si ton ennemi a faim donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui de l'eau; car tu amasseras sur sa tête des charbons ardents et Jéhova te rendra. Le juste s'inquiète de la vie même de ses animaux; pour les impies leur commisération même est cruelle <sup>4</sup>. » Veut-on savoir ce qui affermit les empires et ce que vaut une politique sans Dieu: « La justice élève une nation, mais le crime fait les peuples malheureux.

<sup>1</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, art. SOLIMAN-BEN-D OUP.

<sup>1</sup> Prov., 1, 7; 2, 6; 3, 5; 20, 24. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 12, 15; 26, 12. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 15, 8 et 9; 28, 9. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 1, 16, 2, 3 et 6; 19, 17; 14, 31; 23, 10 et 11; 25, 21 et 22; 12, 10.

La miséricorde et la vérité gardent le roi, et son trône est soutenu par la clémence. Le trône du roi qui rend la justice aux pauvres est inébranlable à jamais. Le souverain qui écoute volontiers les paroles menteuses n'a pour ministres que des impies. Le cœur du roi est dans la main de Jéhova comme un ruisseau, il l'incline partout où il veut. Il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre Jéhova<sup>1</sup>. »

La sagesse qui enseigne dans les paroles de Salomon n'est point une sagesse abstraite ou qui ne subsiste que dans la pensée de l'homme; c'est la sagesse vivante ou subsistante de toute éternité en Dieu et avec Dieu. « Moi, dit-elle, moi la Sagesse, j'habite la prudence et je possède la science des pensées. A moi le conseil et la certitude. C'est moi l'intelligence, à moi la force. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs décrètent la justice; c'est de moi que les princes tiennent l'empire et les juges de la terre l'autorité. J'aime ceux qui m'aiment et ceux qui me cherchent me trouvent. L'opulence et la gloire sont avec moi, les biens durables et la justice. Mes fruits sont meilleurs que l'or, que les pierres les plus précieuses; mes dons valent mieux que l'argent le plus pur. Je marche dans la voie droite, au milieu des sentiers de l'équité, pour donner à ceux qui m'aiment l'héritage des biens véritables, pour remplir leurs trésors. Jéhova m'a possédée, m'a produite le principe de ses voies; avant ses œuvres j'étais. Dès l'éternité j'ai reçu l'onction, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas et j'étais engendrée; les sources étaient sans eaux, les montagnes n'étaient pas encore affermisses, j'étais engendrée avant les collines; il n'avait pas fait la terre, et les fleuves, et les montagnes. Lorsqu'il préparait les cieux j'étais là; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il suspendait les nues, lorsqu'il fermait les sources de l'abîme, lorsqu'il donnait à la mer des limites et aux eaux des bornes qu'elles ne dépasseront pas, lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui, nourrie par lui; j'étais tous les

jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans son univers; et mes délices sont d'être avec les enfants d'Adam<sup>1</sup>. »

Quant aux mille et cinq cantiques qu'avait composés Salomon il ne nous en est parvenu qu'un seul, le Cantique des cantiques. C'est un épithalame en action, où l'on distingue sept jours. Les personnages qui s'y parlent sont : l'époux, sous l'emblème de pasteur, la jeune épouse et ses compagnes. Les qualités aimables de l'époux et de l'épouse, la vivacité, le bonheur de leur pudique amour, voilà ce qu'on y célèbre. Tout ce cantique abonde en objets délicieux; ce sont partout des fleurs, des fruits, les plantes les plus belles, les plus variées, un printemps riant et fleuri, des campagnes fertiles, des jardins frais et délicieux, des eaux, des puits, des fontaines; les parfums les plus précieux que l'art a préparés ou qui sont l'ouvrage de la nature. Ajoutez encore le chant des colombes, des plaintives tourterelles; du miel, du lait, des flots de vins exquis; enfin, dans l'un et l'autre sexe, la grâce, la beauté, de chastes embrassements, des amours aussi doux que pudiques. S'il s'y rencontre quelques objets terribles, tels que des rochers, des montagnes, des repaires affreux de lions, c'est pour accroître encore, par le contraste de la variété, le charme du tableau le plus gracieux. Les plus grands docteurs de l'Eglise, en particulier Origène, saint Ambroise, saint Bernard, saint Thomas et Bossuet, qui ont commenté ce cantique, y ont reconnu les noces de l'Agneau, l'union ineffable du Verbe de Dieu avec l'humanité, avec l'Eglise, avec les âmes saintes; union si intime, si parfaite, si délicieuse, si divine que l'union des époux n'en est qu'une grossière image. Qui n'a entendu Dieu, dans les prophètes, se nommer l'époux de la nation d'Israël, lui rappeler la foi promise, lui reprocher son idolâtrie sous le nom d'adultère, de fornication, et la menacer du divorce? Qui ne sait que, dans la nouvelle alliance, l'Eglise chrétienne est l'épouse du Christ? Le disciple bien-aimé termine sa révélation par les noces éternelles de l'Époux et de l'épouse, du Christ et de son Eglise. Cette union, saint Paul l'é-

<sup>1</sup> Prov., 14, 34; 20, 28; 29, 12 et 14; 21, 1, 30 et 31.

<sup>1</sup> Prov., 8, 12, etc.



tend à chaque âme pure. Comme par l'union deux deviennent une même chair, de même qui s'attache au Seigneur devient avec lui un même esprit <sup>1</sup>. Mais l'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit ; sa fangeuse imagination salit tout ce qu'elle touche.

Salomon était à peine monté sur le trône quand Hiram ou Hirom, roi de Tyr, ami constant de David, lui envoya des ambassadeurs. Le jeune roi lui en députa de son côté, le priant de permettre qu'il fit couper, à ses frais, des cèdres du Liban par les Sidoniens, qui passaient pour les ouvriers les plus habiles, afin de bâtir une maison à l'Éternel. « Cette maison sera grande, disait-il, car notre Dieu est grand par-dessus tous les dieux. Qui jamais aura la puissance de lui bâtir une maison digne de lui ? Car, si le ciel et les cieus des cieus ne peuvent le contenir, qui suis-je, moi, pour lui bâtir une maison ? Aussi n'est-ce que pour brûler de l'encens devant lui. » Salomon disait encore à Hiram : « Je donnerai, pour la nourriture de vos gens qui couperont ces bois, vingt mille *cores* ou sacs de froment, vingt mille *cores* ou sacs d'orge, vingt mille *baths* ou barils de vin, et vingt mille *baths* ou barriques d'huile par an. » Hiram répondit plein de joie par la lettre suivante : « C'est parce que Jéhova aime son peuple qu'il vous en a fait roi. Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, d'avoir donné au roi David un fils aussi sage, habile, plein d'esprit et de prudence, pour bâtir une maison à Jéhova et une maison à sa royauté ! Je vous envoie donc un homme sage et intelligent, Hiram, mon père. Sa mère était des filles de Dan et son père fut Tyrien. Il sait travailler en or, en argent, en cuivre, en fer, en marbre, en bois et même en pourpre, en hyacinthe, en fin lin et en écarlate ; il sait encore graver toutes sortes de figures et ingénieusement inventer tout ce qui est nécessaire pour toutes sortes d'ouvrages. Il travaillera avec vos sages et avec les sages de mon seigneur David, votre père. Quant au blé, à l'orge, à l'huile et au vin que mon seigneur a promis, qu'il l'envoie maintenant à ses serviteurs. Pour

nous nous couperons dans le Liban tous les bois dont vous aurez besoin, et nous vous les amènerons par radeaux à la mer de Japho (ou Joppé) ; mais ce sera à vous de les transporter à Jérusalem <sup>1</sup>. »

L'historien Josèphe rapporte que l'original de cette lettre se voyait encore de son temps dans les archives de Tyr <sup>2</sup>. Tatien ajoute, d'après le témoignage de trois historiens de Phénicie, que le roi Hiram donna sa fille en mariage à Salomon <sup>3</sup>. A la manière dont le monarque tyrien parle de Jéhova, qui a fait le ciel et la terre, on est porté naturellement à conclure qu'il l'adorait. Quand il donne le nom de père à l'habile ouvrier qui portait son nom, c'est dans le même sens que le patriarche Joseph était appelé le père de Pharaon. Ce prodigieux artiste, né d'une fille de Dan, dans la tribu de Nephthali, et parvenu à une si haute faveur, nous montre dans quelle intimité vivaient non-seulement les rois, mais encore les peuples des deux pays. Le titre de sages, donné par le roi de Tyr à tous les ouvriers distingués dans leur profession, est un indice de la plus haute antiquité ; car d'anciens auteurs nous apprennent que, longtemps avant ce que l'on appelle les sept sages de la Grèce, dans les siècles les plus reculés, le nom de sage se donnait à tout homme qui excellait dans une science ou dans un art quelconque <sup>4</sup>.

Les préparatifs ainsi réglés, Salomon fit le dénombrement des étrangers ou prosélytes établis dans son royaume ; on en compta jusqu'à cent cinquante-trois mille six cents. Ils furent employés, soixante-dix mille à porter des fardeaux, quatre-vingt mille à tailler des pierres dans les montagnes, trois mille six cents à surveiller les divers ouvrages. Comme dans ces cent cinquante-trois mille six cents n'étaient compris ni les femmes, ni les enfants au-dessous de vingt ans, ni les vieillards, mais seulement les hommes faits, on peut estimer à près d'un million les prosélytes ou étrangers qui alors adoraient le vrai Dieu dans la seule terre d'Israël. Salomon choisit encore parmi les Israélites d'origine

<sup>1</sup> 1 Cor., 6, 16.

<sup>2</sup> 2 Paral., 2, 3-16. <sup>3</sup> Rois, 5, 1, 11. — <sup>4</sup> Antiq., 1. 8, c. 2. — <sup>5</sup> Tatianus, *Oratio contra gentes*. — <sup>6</sup> Plutarq., *Banquet des sept Sages*.

trente mille ouvriers qu'il envoyait tour à tour, dix mille chaque mois, dans les montagnes du Liban, pour aider les Sidoniens à couper les arbres et à préparer la charpente ; car et le bois et la pierre étaient taillés avant d'être transportés à Joppé, et de là à Jérusalem <sup>1</sup>.

Quant aux ouvriers tyriens et sidoniens mis à la disposition de Salomon par le roi de Tyr, l'Écriture n'en dit pas le nombre ; Eupolème, cité par Eusèbe, le porte à quatre-vingt mille. Il ajoute quatre-vingt mille ouvriers égyptiens envoyés à Salomon par son beau-père <sup>2</sup> ; ce qui, en y joignant les trente mille Hébreux et les cent cinquante-trois mille six cents prosélytes, ferait en tout trois cent quarante-trois mille six cents. Le même auteur dit que, quand tous les ouvrages furent terminés, Salomon fit présent à chacun d'eux de dix sicles d'or. Le sicle d'argent est estimé 2 francs de notre monnaie <sup>3</sup> ; le sicle d'or valait au moins dix fois plus ou 20 fr. ; ce qui ferait, pour chacun, 200 francs, et, pour tous, 68,720,000 francs de gratification. Outre cette largesse ils avaient été payés de leurs journées, payés sans doute comme on pouvait l'attendre de la munificence de Salomon. Mais la construction du temple dura sept ans entiers, le palais du roi en demandera treize autres. On se demande d'où Salomon put tirer assez d'argent pour payer tout ce monde ; car, à ne donner à chaque ouvrier que 3 francs par jour, et à ne supposer que trois cents jours de travail dans l'année, les vingt ans exigeraient toujours, pour ce grand nombre d'hommes, une somme de 6 milliards.

Nous avons vu qu'avant sa mort David fit connaître à Salomon de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, de marbre, qu'il avait rassemblés pour la construction du temple ; nous avons vu que ces richesses furent encore augmentées par les dons volon-

taires des Israélites. Quant au fer et à l'airain, l'Écriture dit qu'il n'y avait ni poids ni mesure ; elle ne donne que le poids de l'or et de l'argent. David avait donc amassé, pour la construction de la maison de Dieu, cent mille talents d'or, un million de talents d'argent ; il y ajouta de son épargne trois mille talents d'or, sept mille talents d'argent ; les princes du peuple donnèrent, de leur côté, cinq mille talents d'or, dix mille talents d'argent, dix mille drachmes d'or. On peut estimer, en négligeant quelques centimes en plus, la drachme d'or à 11 francs, le talent d'argent à 4,807, le talent d'or à 68,870 ; ce qui fera, pour le trésor royal, 11 milliards 694 millions ; pour l'épargne de David, 240,159,100 ; pour l'offrande des princes, 392,530,000 ; total, 12,326,689,000.

Ce grand nombre de talents d'or et d'argent, que les uns évaluent à un taux encore plus élevé, d'autres à un taux beaucoup moindre, car il n'y a rien d'absolument certain dans l'appréciation des anciennes monnaies en monnaies actuelles, n'étaient pas tous en espèces, mais une grande partie en vases et en lingots. Au taux où nous les avons estimés ils équivaldraient à neuf fois les revenus ou impôts annuels de la France, qui sont actuellement de plus de 1,300 millions. Supposé que le contribuable qui paye 1 franc en conserve encore 4, il y aura plus de 6,500,000,000 d'argent monnayé dans la France seule. Or la domination de David, qui s'étendait depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au delà de l'Euphrate, comprenait un pays et plus grand et plus riche que n'est la France aujourd'hui. Il y avait des mines d'or ; David avait amassé d'immenses richesses dans ses nombreuses conquêtes ; les tributs qu'on lui payait durent les augmenter encore prodigieusement pendant les quarante années de son règne. Sous celui de son fils il est dit que l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres et qu'on le comptait pour rien. Tout cela bien considéré, nous ne voyons rien d'incroyable à une valeur de 12 milliards en or et en argent.

Le temple fut donc commencé l'an 480 depuis que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte, l'an 4 du règne de Salomon, le second

<sup>1</sup> 3 Rois, 5, 13-18. 2 Paral., 2, 17 : « Numeravit igitur Salomon omnes viros proselytos qui erant in terra Israel... et inventi sunt centum quinquaginta millia, et tria millia sexcenti. Fecitque ex eis septuaginta millia qui humeris onera portarent, et octoginta millia qui lapides in montibus cæderent ; tria autem millia et sexcentos præpositos operum populi. — <sup>2</sup> *Præp. ev.*, l. 9, c. 32 et 34.

— <sup>3</sup> Bouillet, *Dict. de l'Antiquité*.



jour du second mois, sur la montagne de Moriah, la même où Abraham avait immolé son fils, la même où, lors de la peste, l'ange exterminateur avait remis son épée dans le fourreau. Les fondements étant creusés, on y posa de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, telles que marbres et porphyres; les unes avaient huit, les autres dix coudées. Ce temple devait former à lui seul comme une ville. Une première enceinte était laissée aux gentils; elle était carrée. On estime que chacun de ses côtés avait six cents coudées, environ deux cents mètres. Venait une seconde enceinte pour les Israélites, dont chaque côté avait cinq cents coudées, cent soixante-dix mètres environ. Ensuite une troisième, pour les prêtres et les lévites, de deux cents coudées, environ soixante-dix mètres en carré. Enfin, au milieu de cette dernière, le temple proprement dit, de soixante coudées de long, vingt de large et trente de haut. On entrait de quatre côtés dans ces diverses enceintes par autant de portes qui, étant placées vis-à-vis l'une de l'autre, donnaient vue jusque sur le temple. Dans le pourtour intérieur de chaque enceinte, surtout de la seconde et de la troisième, régnaient des galeries soutenues par des colonnes. De ces galeries ou portiques à l'enceinte suivante, et de la dernière au temple, il y avait un espace vide ou parvis. Autour de ces portiques et au-dessus étaient les logements des prêtres, les magasins où l'on conservait le vin, l'huile, le froment, le bois, les habits et tout ce qui servait dans le temple. Dans le parvis des prêtres, devant le temple proprement dit, était un autel d'airain pour les holocaustes; un peu à côté une mer de fonte, la mer d'airain, de dix coudées de diamètre par le haut, et posée sur douze bœufs d'airain, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient. On y réservait l'eau nécessaire dans les sacrifices. Pour en rendre la distribution plus commode il y avait, à droite et à gauche du temple, dix cuves d'airain plus petites, cinq de chaque côté, posées sur des socles d'airain, que soutenaient et transportaient d'un endroit à l'autre quatre roues d'airain avec des essieux d'airain. Sur ces socles on voyait

gravés, entre des couronnes et des palmes, des lions, des bœufs et des chérubins.

Le temple même, long de soixante coudées, large de vingt et haut de trente, s'ouvrait à l'orient sous un portique ou vestibule long de la largeur du temple et large de dix coudées, que soutenaient deux colonnes de bronze, de dix-huit coudées chacune, avec des chapiteaux de cinq. L'une de ces colonnes, posée à droite, fut appelée *Iakin* (*qu'il affermisse*); l'autre, posée à gauche, fut appelée *Booz* (*en elle la force*). C'était comme une prière que Salomon faisait à Dieu d'affermir pour jamais cette maison qu'il élevait à sa gloire. Aux trois autres côtés du temple il y avait trois étages de chambres montant à la moitié de sa hauteur, savoir à quinze coudées; c'est là qu'étaient gardés les trésors consacrés à l'Éternel. Au-dessus de ces chambres étaient les fenêtres qui donnaient du jour au lieu saint et au Saint des saints; car ce temple de Salomon se partageait en deux, comme le tabernacle de Moïse; ce n'était au fond que ce tabernacle même, sur de plus grandes dimensions, et rendu stable au lieu de rester mobile et portatif. Dans la première partie, le lieu saint, de quarante coudées de long, vingt de large et autant de haut, il y avait l'autel d'or pour les parfums, la table d'or pour les pains de proposition et dix chandeliers d'or, cinq à droite et cinq à gauche; les prêtres seuls pouvaient entrer là. Le lieu saint était séparé du Saint des saints par un riche voile brodé de chérubins, derrière lequel le grand-prêtre seul pénétrait une fois par an. Le Saint des saints ou l'oracle avait vingt coudées en tout sens. Au milieu étaient deux chérubins de dix coudées de haut et dont les ailes avaient dix coudées d'envergure; leur face était tournée vers le voile, et, de leurs ailes étendues, les premières touchaient de chaque côté à la muraille et les secondes venaient se joindre au milieu du sanctuaire. C'est à l'ombre de leurs ailes que devait se placer l'arche d'alliance, ornée elle-même de deux chérubins de moindres dimensions. Salomon lambrissa de cèdre tout l'intérieur du temple, couvrit ce lambris de lames d'or attachées avec des clous d'or; il couvrit également d'or les ché-

rubins, orna toutes les murailles du temple, tout à l'entour, de moulures et de sculptures où il fit des chérubins et des palmes en bas-relief, et diverses peintures qui semblaient se détacher de leur fond et sortir de la muraille. De plus, et dans le lieu saint et dans le Saint des saints, le pavé était plaqué de lames d'or. Finalement il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or. Avec cela tous les matériaux, et les pierres, et les bois, et les métaux, étaient préparés d'avance avec tant de soin que, dans la construction de la maison sainte, on n'entendit ni marteau, ni cognée, ni bruit d'aucun instrument <sup>1</sup>.

Au rapport de l'historien Josèphe Salomon fit aussi faire, pour le service du temple, vingt mille vases d'or et quarante mille d'argent; quatre-vingt mille coupes d'or à boire, quatre-vingt mille plats d'or pour mettre la fleur de farine que l'on détrempait sur l'autel, et cent soixante mille plats d'argent; soixante mille tasses d'or, dans lesquelles on détrempait la farine avec de l'huile, et six vingt mille tasses d'argent; vingt mille assurons ou hins d'or et quarante mille d'argent; vingt mille encensoirs d'or pour offrir et brûler les parfums, et cinquante mille pour porter le feu depuis le grand autel jusqu'au petit, qui était dans le temple <sup>2</sup>.

Ce temple commencé la quatrième année du règne de Salomon, le second jour du second mois, fut achevé la onzième année, au huitième mois. Le fils de David employa ainsi sept ans à la construction de la maison de Dieu, comme Dieu avait employé sept jours à la création et à la dédicace de l'univers.

La dédicace du temple de Jérusalem répondit à la grandeur et à la sainteté de l'édifice.

Salomon rassembla tous les anciens d'Israël, les chefs des tribus, les princes des familles, à Jérusalem, pour transporter l'arche de l'alliance de Jéhova de la cité de David sur la montagne de Moriah, où était la maison de Dieu. Il choisit pour cela le temps de la fête des Tabernacles, et, comme cette solennité de la dédicace tomba une année de jubilé, les enfants d'Israël eurent d'autant plus le

loisir de demeurer quinze jours entiers à Jérusalem.

Des prêtres levèrent l'arche sainte. Le tabernacle ainsi que les vases sacrés étaient portés et par des prêtres et par des lévites. Le roi marchait devant avec toute l'assemblée d'Israël; ils immolaient des brebis et des bœufs sans nombre. L'arche sainte de l'alliance fut déposée dans le Saint des saints, sous les ailes des grands chérubins. Il n'y avait alors dans l'arche que les deux tables de pierre que Moïse y avait mises à Horeb lorsque l'Éternel fit alliance avec les enfants d'Israël, aussitôt après leur sortie d'Égypte. Ce qu'il y avait eu de plus, savoir, l'urne pleine de manne, la verge d'Aaron et le livre de la loi, fut placé à côté.

Au moment où les prêtres sortaient du sanctuaire les lévites et les chantres, divisés en trois chœurs, sous Asaph, Héman, Idithun, tous vêtus de lin blanc, entonnaient d'une voix, au bruit des cymbales, des psaltérions et des cithares, ainsi que de cent vingt trompettes que sonnaient des prêtres, la louange de l'Éternel. Les trompettes, les cymbales, les psaltérions, les cithares, les autres instruments de musique, secondant les voix, faisaient retentir au loin l'hymne de Jéhova : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Pendant que tout retentissait de la sorte une nuée emplit la maison de Jéhova, et les prêtres ne pouvaient plus y demeurer ni remplir leur ministère à cause de la nuée ; car la gloire de Jéhova remplissait la maison de Jéhova <sup>1</sup>. Salomon dit alors : « L'Éternel a dit qu'il habiterait dans une nuée ! J'ai bâti une maison pour votre demeure, un trône pour que vous y habitiez à jamais. » Et le roi tourna son visage et bénit toute l'assemblée d'Israël; et toute l'assemblée d'Israël était debout. Et il dit : « Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui a parlé de sa bouche à David, mon père, et qui, par sa main, a accompli sa parole, disant : Depuis le jour que j'ai tiré de l'Égypte Israël, mon peuple, je n'ai point choisi de ville dans toutes les tribus d'Israël afin qu'on m'y bâtît une maison et que mon

<sup>1</sup> 3 Rois, 6, etc. 2 Paral., 3, etc. Ézéchiél, 40, etc. —

<sup>2</sup> Antiq., 1. 8, c. 2.

<sup>1</sup> 2Paral., 5. 3 Rois, 8.



nom fût là ; mais j'ai choisi David afin qu'il fût chef de mon peuple Israël. Et mon père David avait bien dans le cœur de bâtir une maison au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël ; mais Jéhova dit à David, mon père : Quand tu as eu dans le cœur de bâtir une maison à mon nom tu as bien fait de former en toi ce dessein ; seulement ce ne sera pas toi qui bâtiras cette maison ; mais ton fils, qui sortira de toi, sera celui qui bâtira une maison à mon nom. Et Jéhova a vérifié la parole qu'il avait dite : j'ai succédé à David, mon père ; je me suis assis sur le trône d'Israël comme l'avait dit Jéhova, et j'ai bâti la maison au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël. Et j'ai préparé un lieu à l'arche, en laquelle est l'alliance de Jéhova, qu'il a faite avec nos pères quand il les tira de l'Égypte. »

Et Salomon s'avança vers l'autel de l'Éternel, sur une estrade d'airain, haute de trois coudées, à la vue de toute l'assemblée d'Israël, et, prosterné à genoux, les mains étendues vers le ciel, il dit : « Jéhova, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu, ni au plus haut du ciel, ni sur la terre, qui soit semblable à vous, qui gardez l'alliance et la miséricorde à vos serviteurs qui marchent devant vous de tout leur cœur ; vous qui avez gardé à votre serviteur, mon père David, tout ce que vous lui avez promis. Vous l'avez dit de votre bouche et accompli de votre main, comme il l'est en ce jour. Maintenant donc, ô Jéhova, Dieu d'Israël ! gardez à votre serviteur, David, mon père, ce que vous lui avez promis, disant : Il ne te manquera point un homme devant moi, qui soit assis sur le trône d'Israël, pourvu néanmoins que tes fils veillent sur leurs voies et qu'ils marchent en ma présence comme tu as marché devant moi. Et maintenant, ô Jéhova, Dieu d'Israël ! rendez véritables les paroles que vous avez dites à votre serviteur, mon père David.

« Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement avec les hommes sur la terre ? Voilà, le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! Mais regardez la prière de votre serviteur et ses supplications, Jéhova, mon Dieu ! afin que vous écoutiez son hymne et la prière que votre serviteur vous offre

aujourd'hui, afin que vos yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, de laquelle vous avez dit : Là sera mon nom ; afin que vous exauciez la prière que votre serviteur vous fera en ce lieu. Écoutez les prières que votre serviteur et votre peuple Israël vous offriront en ce même lieu ; écoutez du haut de votre séjour, du haut des cieux ; écoutez et faites miséricorde.

« Lorsqu'un homme aura péché contre son prochain, qu'il y aura fait intervenir un serment, et que ce serment soit porté devant votre autel dans cette maison, vous écouterez des cieux et vous ferez justice à vos serviteurs ; vous condamnerez le coupable, faisant retomber ses voies iniques sur sa tête, et vous justifierez le juste en lui rendant selon sa justice.

« Lorsque votre peuple Israël sera défait par ses ennemis parce qu'il aura péché contre vous, qu'il retourne vers vous et qu'il confesse votre nom, et qu'il prie et supplie vers vous dans cette maison ; vous écouterez des cieux, vous pardonnerez le péché d'Israël, votre peuple, et vous le ramènerez dans le pays que vous avez donné à ses pères.

« Lorsque le ciel sera fermé et qu'il n'y aura point de pluie parce qu'il aura péché contre vous, que, priant en celieu, il confesse votre nom et se convertisse de ses péchés, à cause que vous l'aurez affligé ; vous écouterez des cieux et vous pardonnerez le péché de vos serviteurs et de votre peuple Israël, leur enseignant la voie droite pour qu'ils y marchent, et vous répandrez la pluie sur la terre que vous avez donnée à votre peuple en héritage.

« Lorsque la famine, ou la peste, ou la sécheresse, ou la nielle, ou les sauterelles, ou les chenilles seront dans le pays, ou que l'ennemi y viendra assiéger ses portes, ou qu'il y aura telle plaie ou telle maladie que ce soit, quiconque sentant sa plaie, soit un particulier, soit tout votre peuple Israël, priera et suppliera, chacun dans son cœur, et étendra sa main vers cette maison, vous écouterez du ciel, ce lieu de votre demeure, vous redresserez propice, vous rendrez à chacun selon toutes ses voies, selon que vous verrez son cœur ; car vous seul connaissez le cœur de

tous les enfants de l'homme afin qu'ils vous craignent tous les jours qu'ils vivront sur la terre que vous avez donnée à leurs pères.

« Lorsqu'un étranger, qui ne sera pas de votre peuple d'Israël, viendra d'une terre lointaine, à cause de votre nom, car ils entendront parler de votre grand nom, et de votre main puissante, et de votre bras étendu ; lorsqu'il viendra et priera dans cette maison, vous écouterez du ciel, le siège de votre demeure, et vous ferez selon tout ce que vous aura demandé l'étranger, afin que tous les peuples de la terre connaissent votre nom et vous craignent, comme votre peuple Israël, et qu'ils éprouvent eux-mêmes que votre nom a été invoqué sur cette maison que j'ai bâtie.

« Lorsque votre peuple marchera en bataille contre l'ennemi, par la route où vous l'enverrez, qu'il adresse ses prières à Jéhova, en se tournant vers la ville que vous avez choisie et cette maison que j'ai bâtie à votre nom ; vous écouterez du ciel ses prières et ses supplications et vous lui rendrez justice.

« Lorsque les enfants d'Israël auront péché contre vous (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et qu'étant irrité contre eux vous les livriez à leurs ennemis, et que ceux-ci les emmènent captifs, ou loin ou près, dans une terre ennemie, s'ils reviennent à leur cœur dans la terre de leur captivité, et que là, se convertissant à vous, ils implorent votre miséricorde, disant : Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi en impies ; s'ils reviennent ainsi à vous de tout leur cœur et de toute leur âme, dans la terre de leurs ennemis, là où ceux-ci les ont emmenés captifs, et qu'ils vous prient en se tournant vers leur pays, le pays que vous avez donné à leurs pères, vers la ville que vous avez choisie et la maison que j'ai bâtie à votre nom, vous écouterez du ciel, le siège de votre demeure, vous écouterez leurs prières et leurs supplications et prendrez leur défense ; et vous serez propice à votre peuple qui a péché contre vous, et vous lui pardonnerez toutes les prévarications par lesquelles il a prévarié contre vous, et vous lui ferez trouver miséricorde devant ceux qui l'ont emmené captif, et ils auront pitié de lui ; car il est votre peuple et votre héritage ; c'est lui

que vous avez tiré de l'Égypte, du milieu de la fournaise de fer. Que vos yeux soient donc ouverts sur les prières de votre serviteur et de votre peuple Israël, afin que vous les exauciez dans toutes leurs supplications ; car c'est vous qui vous les êtes séparés, pour votre héritage, d'entre tous les peuples de la terre, selon que vous avez parlé par Moïse, votre serviteur, quand vous avez tiré nos pères de l'Égypte, ô Adonaï ! ô Jéhova ! »

Quand Salomon eut achevé cette prière et cette invocation à Jéhova il se leva de devant l'autel de Jéhova ; car il avait mis les deux genoux en terre et tenait les mains étendues vers le ciel ; et, debout, il bénit toute l'assemblée d'Israël à haute voix, disant : « Béni soit Jéhova qui a donné le repos à son peuple Israël, selon tout ce qu'il a dit. Il n'est pas tombé à terre une seule des bonnes paroles qu'il a dites par Moïse, son serviteur. Que Jéhova, notre Dieu, soit avec nous comme il a été avec nos pères ; qu'il ne nous abandonne point ni ne nous délaisse, mais qu'il incline nos cœurs vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies et que nous gardions ses préceptes, ses cérémonies et tous les commandements qu'il a prescrits à nos pères ! Et que les paroles par lesquelles j'ai prié devant Jéhova soient présentes à Jéhova, notre Dieu, jour et nuit, afin que de jour en jour il fasse justice à son serviteur et à son peuple Israël, et que tous les peuples de la terre sachent que Jéhova est Dieu, lui et point d'autre ! Que notre cœur aussi soit parfait avec Jéhova, notre Dieu, afin de marcher selon ses préceptes et de garder ses commandements comme aujourd'hui. »

Salomon achevait cette prière quand le feu descendit du ciel et consuma les holocaustes et les victimes ; et la majesté de Jéhova remplit la maison, en sorte que les prêtres n'y pouvaient entrer ; car la majesté de Jéhova remplissait la maison de Jéhova. Aussi tous les enfants d'Israël virent descendre le feu et la gloire de Jéhova sur la maison, et ils se prosternèrent la face contre terre sur le pavé, et ils adorèrent, et ils louèrent Jéhova, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle !

<sup>1</sup> 3 Rois, 8, 12-53.



Et le roi, et tout Israël avec lui, immolaient des victimes devant Jéhova; car Salomon immola à l'Éternel, comme des hosties pacifiques, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis; et ils dédièrent ainsi la maison de Jéhova, le roi et tous les enfants d'Israël. Et les prêtres étaient chacun à leurs fonctions, et les lévites aux instruments des hymnes de Jéhova, que David avait faits pour louer Jéhova, parce que sa miséricorde est éternelle. Vis-à-vis d'eux les prêtres sonnaient des trompettes, et tout Israël était debout.

Cette dédicace dura les sept jours qui précédèrent la fête des Tabernacles, qui en durait sept autres, en sorte que le peuple demeura assemblé quatorze jours. Comme l'autel des holocaustes ne suffisait point à toutes les victimes, quoiqu'il eût vingt coudees de long et autant de large, Salomon consacra, pour cette occasion seule, le milieu du parvis du temple, en y plaçant, à ce qu'il paraît, un autel temporaire.

Et au huitième jour de la fête des Tabernacles, quinzième de toute la solennité, Salomon renvoya cette multitude de peuple accourue depuis l'entrée d'Émath, actuellement Antioche de Syrie, jusqu'au fleuve de l'Égypte. Et ils bénirent le roi et s'en retournèrent à leurs tentes avec allégresse et le cœur plein de joie pour tous les biens que l'Éternel avait faits à David, à Salomon et à tout son peuple<sup>1</sup>.

Parmi toutes les choses remarquables dans ce récit il en est surtout une qu'on ne remarque point assez : c'est la grande part qu'eurent les étrangers à la construction du temple. Cent cinquante-trois mille six cents étrangers ou prosélytes, auxquels sont à joindre les ouvriers de Tyr et de Sidon, préparèrent et apportèrent les matériaux. Avec eux il n'y a que trente mille, c'est-à-dire moins d'un cinquième d'Israélites d'origine. Les architectes tyriens, avec ceux de Juda, mettent les matériaux en œuvre; celui qui préside à l'exécution est un Tyrien né d'une femme israélite. Ce temple, bâti par les étrangers, l'est aussi pour eux. Bien loin de

les en exclure Salomon, dans sa belle prière, leur reconnaît expressément le droit d'y venir et d'y prier l'Éternel, et il entend non-seulement les étrangers ou prosélytes qui demeuraient au pays, mais les étrangers *Nacri*, qui viennent d'une terre lointaine. Le temple était ainsi dès lors un centre visible d'unité religieuse, non-seulement pour les Israélites, mais encore pour tous les hommes.

Il en est qui demandent : « Pourquoi un temple? » Autant demander : « Pourquoi le monde? » Car le monde entier n'est qu'un temple que Dieu s'est bâti lui-même. Il n'en avait nul besoin; il est à lui-même son temple et son adorateur; mais il a voulu se communiquer à des créatures, il a voulu se communiquer à nous; il nous donne pour cela de faire et de devenir, proportion gardée, ce qu'il a fait, ce qu'il est lui-même; de lui bâtir des temples matériels comme il s'en est bâti un de cette sorte dans le monde; de lui devenir, par sa grâce, un temple spirituel, comme il est à lui-même un temple ineffable et éternel; et tout cela pour mériter d'entrer comme des pierres vivantes dans ce temple éternel et ineffable.

Le temple de Salomon surtout avait plus d'une fin, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir : dans le présent, unir entre eux tous les enfants de Jacob, et avec eux tous les fidèles répandus sur la terre; dans l'avenir, préfigurer la structure de l'Église chrétienne, l'édification de chaque âme sainte, la glorification finale de Dieu dans les créatures et des créatures en Dieu, avec la dédicace de l'éternité.

La montagne de Jéhova, qui soutient tout le temple, c'est le Christ; les pierres précieuses posées dans les fondements, ce sont les prophètes et les apôtres; celles qui doivent continuer l'édifice sont tous les fidèles. « C'est nous la maison du Christ, » dit saint Paul aux fidèles de la Judée<sup>1</sup>. « Vous approchant du Seigneur, dit saint Pierre, soyez édifiés sur lui comme des pierres vivantes pour former une maison spirituelle<sup>2</sup>. » Ces pierres, taillées dans le monde par le marteau de l'affliction, polies par toutes sortes

<sup>1</sup> 3 Rois, 8. 2 Paral., 5, etc.

<sup>1</sup> Hébr., 3. — <sup>2</sup> 1 Pierre, 2.

d'épreuves, sont mises en place sans bruit et unies entre elles par le lien de la charité. Le tabernacle, mobile et portatif, indique le voyage; le temple, immuable et en pierre, indique le terme, la patrie; à la construction du tabernacle il ne travaille que des Hébreux, mais avec les richesses de l'Égypte; à la construction du temple les gentils sont le grand nombre, mais ils travaillent avec les richesses des Hébreux; dans la synagogue les architectes, les pasteurs sont tous de la race de Jacob, mais ils édifient avec les vérités négligées par les nations; dans l'Église chrétienne la plupart des pasteurs et des architectes sont issus des nations, mais ils édifient avec les vérités méconnues par les Juifs. Le modèle du temple était le tabernacle; le modèle du tabernacle fut montré à Moïse sur la montagne. Ce modèle divin se réalise tous les jours dans l'Église chrétienne, mais il ne sera parfait que dans le ciel.

Le disciple bien-aimé l'a vue d'avance dans son immortelle splendeur.

« Je vis alors, dit-il, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortie du trône qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleurs, parce que les premières choses sont passées. Alors Celui qui était assis sur le trône dit : Je vais faire toutes choses nouvelles. Et il me dit : Écris, car ces paroles sont très-certaines et très-véritables. Il me dit encore : C'en est fait; je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra héritera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur

part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies; il me parla et me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel d'après de Dieu, revêtue de la gloire de Dieu; sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y avait trois de ces portes à l'orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'occident. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. Celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille. La ville était bâtie en carré, aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades, et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales. Il en mesura aussi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. La muraille était bâtie de pierre de jaspe, mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de beryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Les douze portes étaient de douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la



gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour ; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau <sup>1</sup>. »

Ainsi, dans ce qui regarde le temple comme dans le reste de la religion, tout se suit, tout se développe. Ce n'est d'abord qu'une pierre sur laquelle Jacob repose sa tête, puis une tente, puis une maison, puis une société répandue sur toute la terre, puis sa glorification dans le ciel. Mais cette pierre que Jacob érige en monument, qu'il oint d'huile et nomme Béthel ou maison de Dieu, lui a déjà fait entrevoir tout ce que figureront et le tabernacle de Moïse et le temple de Salomon, tout ce que réalisera l'Église du Christ, tout ce qu'accomplira le Ciel par une éternelle dédicace. Il a entrevu la réconciliation du Ciel et de la terre, l'union de Dieu et de l'homme ; il a vu Dieu, ses anges et l'homme, ne faisant ensemble qu'une société ou Église ; il l'a vu et il s'est écrié : « Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est pas moins que la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Et le patriarche à Béthel, et l'apôtre à Patmos voient la même chose ; la seule différence, c'est que l'un voit obscurément ce que l'autre voit clairement, l'un voit à venir ce que l'autre voit accompli.

Après que le temple eut été dédié Salomon construisit pour lui-même un magnifique palais. Treize ans entiers furent employés à le bâtir, avec les bois, les pierres, les marbres et les matériaux les plus précieux, comme avec la plus belle et la plus riche architecture qu'on eût jamais vue. On l'appelait le Liban, à cause de la multitude de cèdres qu'on y posa, en hautes colonnes, comme une forêt, dans de vastes et longues galeries, et avec un ordre merveilleux. Les armes qu'on y voyait, deux cents piques et trois

cents boucliers, étaient d'or. On y admirait surtout le trône royal, où tout resplendissait d'or, avec la superbe galerie où il était érigé. Le siège en était d'ivoire, revêtu de l'or le plus pur ; les six degrés par où l'on montait au trône et les escabeaux où posaient les pieds étaient du même métal ; douze lionceaux garnissaient les degrés, six à droite, six à gauche, et deux lions les deux côtés du trône ; les ornements qui l'environnaient étaient aussi d'or massif. Autour se voyait l'endroit particulier de la galerie où se rendait la justice, tout construit d'un pareil ouvrage.

Salomon bâtit en même temps le palais de la reine, sa femme, fille du roi Pharaon, où tout étincelait de pierreries, et où, avec la magnificence, on voyait reluire une propreté exquise. Ajoutons les lieux destinés aux équipages, où les chevaux, les chariots, les attelages étaient innombrables. Les tables et les officiers de la maison du roi pour la chasse, pour les nourritures, pour tout le service, dans leur nombre comme dans leur ordre, répondaient à cette magnificence. Tous les vases dans lesquels le roi Salomon buvait étaient d'or, et toute la vaisselle de la maison du Liban était d'un or très-fin ; aucun de ces vases n'était d'argent ; l'argent était compté pour rien.

Lorsque Salomon eut fini ces grandes entreprises, et que sans doute il jouissait de l'affection reconnaissante de son heureux peuple, de même qu'il était devenu l'admiration universelle des nations d'alentour, l'Éternel lui apparut une seconde fois comme il lui avait apparu à Gabaon. Aux anciennes promesses se joignaient cette fois de terribles avertissements ; c'était une nouvelle faveur. Au faite de la prospérité et de la gloire où se voyait le jeune roi, il avait grand besoin de se rappeler que, sans fidélité à Dieu, tout cela n'est que vanité. L'Éternel lui dit donc : « J'ai exaucé ta prière et tes supplications. J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que j'y établisse mon nom à jamais, et mes yeux et mon cœur seront toujours là. Et toi, si tu marches en ma présence comme a marché ton père David, dans la simplicité et la droiture de ton cœur, si tu fais ce que je

<sup>1</sup> Apoc., 21.

t'ai commandé et que tu gardes mes lois et mes préceptes, j'affermirai le trône de ta royauté sur Israël à jamais, selon que j'ai parlé à David, ton père, disant : Il ne te manquera point un héritier sur le trône d'Israël. Que si vous vous détournez obstinément de moi, vous et vos enfants, et que, ne gardant ni mes préceptes ni les lois que je vous ai prescrites, vous vous en alliez servir les dieux étrangers et les adorer, j'exterminerai Israël de la face de la terre que je leur ai donnée, et cette maison que j'ai consacrée à mon nom je la rejeterai loin de moi, et Israël sera le proverbe et la fable de tous les peuples. Et cette maison sera un exemple, et quiconque passera au milieu d'elle sera frappé d'étonnement, sifflera et dira : Pourquoi Jéhova a-t-il ainsi fait à cette terre et à cette maison ? Et on lui répondra : Parce qu'ils ont abandonné Jéhova, leur Dieu, qui avait tiré leurs pères de l'Égypte, et qu'ils ont suivi les dieux étrangers et les ont adorés et servis ; c'est pour cela que Jéhova a amené sur eux tous ces maux <sup>1</sup>. »

Après le temple et les édifices de la résidence royale Salomon bâtit les murs de Jérusalem et accomplit ainsi le désir qu'avait formé son père David. Il commença aussi plusieurs villes et rebâtit Gazer, ville chananéenne de la terre d'Éphraïm, que son beau-père Pharaon avait détruite, mais qu'il donna pour dot à l'épouse de Salomon. Il rendit tributaires les Chananéens qui n'étaient point encore subjugués, et fonda deux villes, Baalath et Tadmor, dans le désert de Syrie, qui, à cause de l'énorme quantité de sel qu'il produit, est appelé dans l'Écriture sainte la vallée de Sel, et tomba sous le domaine de David quand il conquiert la Syrie. Baalath, que les Grecs traduisaient Héliopolis, veut dire ville du soleil. Il est possible que Salomon lui eût donné ce nom quand il se laissa induire au culte des faux dieux. Maintenant elle s'appelle Balbek, qui en arabe signifie un lieu où des hommes se rassemblent pour le culte divin. Tadmor est encore maintenant appelé de son vieux nom par les Arabes ; il est également devenu célèbre chez les Occidentaux

sous le nom de Palmyre. C'était une grande politique à Salomon de bâtir ces deux villes dans ce désert de sel où passaient les caravanes de ce commerce indiciblement riche qui se faisait entre la Phénicie et Babylone. Favorisant ainsi le commerce de Tyr, il obligeait son ami Hiram, qui l'avait aidé si généreusement à bâtir le temple et le palais royal. En même temps il ornait son propre royaume de deux cités qui, à cause de leur position, étaient de la dernière importance. Aussi, dans la suite, s'élevèrent-elles à un tel degré de splendeur que les débris qui en restent appartiennent à ce que l'antiquité nous a laissé de plus imposant et de plus magnifique.

Grand dans ses desseins, actif à les exécuter, il se rendit à Asiongaber, dans l'Idumée, et y fit construire des vaisseaux qui, de là ainsi que d'Élath, descendaient la mer Rouge, et d'Ophir, nom qui désigne vraisemblablement les Indes ou l'Arabie Heureuse, apportaient de l'or, du bois d'ébène et des pierres précieuses. Salomon envoyait encore jusqu'à Tharsis une flotte qui, avec celle de Tyr, ne revenait qu'après trois ans, chargée d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons. Tharsis, sur la position duquel on dispute, est rendu plusieurs fois dans les Septante par Carthage. C'est ainsi que, dans la compagnie des Tyriens, les plus habiles navigateurs de l'antiquité, les Israélites faisaient connaissance avec les mers et les continents.

L'éclat de son règne et la vaste étendue de son commerce répandirent le nom de Salomon dans les régions les plus lointaines. Le fils de Sirac dit expressément que son nom fut célèbre au loin dans les îles, expression qui, dans le style des Hébreux, désigne l'Europe <sup>1</sup>. La reine de Saba ne résista point au désir de voir ce grand prince ; elle se rendit donc à Jérusalem avec une suite nombreuse, accompagnée de chameaux qui portaient des aromates, de l'or, des pierres précieuses, pour en faire des présents à Salomon et éprouver elle-même sa sagesse par des énigmes. Quelque singulier que nous paraisse ce dessein, il n'était point étrange en ce temps ni dans l'Orient, où, aujourd'hui encore, une sagacité

<sup>1</sup> 3 Rois, 9.

<sup>1</sup> « Ad insulas longe divulgatum est nomen tuum. » Eccl., 47, 17.



naturelle, jointe à une vie oisive, fait aimer beaucoup ces jeux de l'esprit. Les Grecs et les Romains eux-mêmes avaient coutume de se divertir les jours des noces par des énigmes. Déjà Samson en avait proposé une en pareille circonstance. Ce que faisaient les autres hommes les jours de fête et de joie devint bientôt un besoin de tous les jours dans les cours des rois. On peut croire cependant que les énigmes de la princesse étaient des problèmes d'histoire naturelle et de philosophie. Salomon les résolut toutes. La reine en était ravie; son admiration augmentait à mesure qu'elle voyait les édifices qu'il avait élevés, le temple avec les holocaustes qu'on y offrait, le palais, l'ordre qui y régnait, soit dans l'administration du royaume, soit dans la tenue de la cour. Elle lui dit enfin, hors d'elle-même : « C'est la vérité que j'avais ouïe, dans mon royaume, sur vos entretiens et sur votre sagesse; et je ne croyais pas ceux qui me parlaient jusqu'à ce que je sois venue moi-même et que j'aie vu de mes yeux, et voilà qu'on ne m'a pas dit la moitié de ce qui est. Vos sagesse et vos œuvres surpassent la renommée que j'ai entendue. Heureux vos hommes ! heureux vos serviteurs que voilà, qui sont toujours en votre présence et qui écoutent votre sagesse ! Béni soit Jéhova, votre Dieu, qui s'est complu en vous et qui vous a placé sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël à jamais. »

La reine de Saba donna ensuite au roi cent vingt talents d'or, estimés 8,264,400 francs de notre monnaie, avec une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. Salomon, de son côté, lui donna tout ce qu'elle désira et ce qu'elle demanda, outre les présents qu'il lui fit de lui-même, et qui surpassèrent ceux qu'elle lui avait apportés. Et la reine s'en retourna en son royaume avec ses serviteurs<sup>1</sup>.

Deux nations se disputent l'honneur d'avoir eu pour souveraine l'illustre princesse, les Arabes et les Éthiopiens. Les premiers assurent qu'elle régna dans l'Yémen ou Arabie Heureuse, à Mareb, capitale de la province de Saba; ils produisent même sa généalogie, ainsi que l'histoire de son voyage de Judée, où ils racontent qu'elle épousa

Salomon, et qu'après son retour en Arabie elle entretenait avec ce prince un commerce de lettres, par le moyen d'un oiseau nommé *hudhud*, qui en était porteur<sup>1</sup>. Mais, voulant ainsi embellir leur cause, ils la rendent suspecte. Les Éthiopiens prétendent, de leur côté, que cette reine de Saba fonda leur monarchie, et ils conservent encore les noms de tous ses successeurs; ils ajoutent qu'elle eut de Salomon un fils qu'elle lui envoya, afin qu'il fût élevé auprès de sa personne; ils l'appellent Meilik, ou Menilehek, et assurent que vingt-quatre de leurs rois sont descendus de lui en ligne directe, jusqu'à Basilidès, qui régnait au milieu du seizième siècle. Les prétentions des Éthiopiens ou Abyssiniens nous paraissent plus vraisemblables pour le fond. L'historien Josèphe dit que la princesse qui vint à Jérusalem était reine d'Égypte et d'Éthiopie, que Saba était la capitale de ce dernier royaume, mais que Cambyse le nomma depuis Méroé, du nom de sa sœur<sup>2</sup>; Méroé, au-dessus de l'Égypte, a toujours passé pour le plus puissant royaume des Éthiopiens. D'anciens auteurs rapportent que, pendant bien des siècles, ce royaume de Méroé était gouverné par des reines qui portaient le nom de Candace<sup>3</sup>. Saint Luc, dans les Actes des Apôtres, fait mention d'un chambellan de Candace, reine d'Éthiopie<sup>4</sup>. Hérodote nous raconte que l'Éthiopie produisait beaucoup d'or, d'ivoire et de bois d'ébène; de plus, les hommes de la taille la plus haute, des formes les plus belles et de la vie la plus longue<sup>5</sup>. C'est probablement d'eux que parle le Prophète : « Les riches moissons de l'Égypte, le commerce de l'Éthiopie, Saba et ses hommes à la taille prodigieuse passeront vers vous, ô Israël ! et seront vôtres<sup>6</sup>. » L'Éthiopie s'appelle ordinairement, dans l'Écriture, terre de Chus; l'Égypte, terre de Mizraïm, du nom des deux premiers fils de Cham. Or le premier-né de Chus s'appelant Saba, et un de ses petits-fils Schaba, ce nom aura passé, suivant l'ancien usage, au principal royaume de cette race. Mizraïm, Chus et Saba vont ainsi naturellement ensemble comme les branches

<sup>1</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. BALKIS. — <sup>2</sup> Ant.

l. 8, c. 2; l. 2, c. 5. — <sup>3</sup> Plin., l. 6, c. 29. Strab., 17. —

<sup>4</sup> Act., 7, 27. — <sup>5</sup> Hérod., l. 3, n. 114. — <sup>6</sup> Isaïe, 45, 14.

<sup>1</sup> 3 Rois, 10. 2 Paral., 9.

d'une même famille. Notre Sauveur appelle cette princesse reine du Midi. Quoique l'Arabie soit au sud-est de la Judée, l'Écriture ne la désigne cependant point sous le nom de pays du Midi, mais de l'Orient, tandis que l'Éthiopie est exactement au midi de la Palestine. Diverses relations que nous trouvons chez les anciens et les débris encore subsistants de Méroé prouvent que ce royaume s'était distingué, par la culture de l'esprit, au-dessus des autres Éthiopiens et des peuples voisins de Nubie.

Si l'Écriture terminait ici l'histoire de Salomon jamais roi ne paraîtrait plus digne de l'admiration de la postérité : un royaume agrandi par les victoires du père, porté au comble de la prospérité par la sagesse du fils ; un peuple innombrable jouissant avec sécurité des douceurs de la vie ; chacun, tranquille et joyeux, assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier ; un temple, merveille de l'univers, élevé au Dieu de l'univers, rappelant à l'unité non-seulement Israël, mais le genre humain ; Jérusalem, embellie au dedans par ce temple et des palais, assurée au dehors par de fortes murailles ; ces travaux exécutés par la main seule de l'étranger ; le citoyen, libre de toute corvée, s'exerçant à l'agriculture et aux armes ; l'argent aussi commun que les pierres, le cèdre autant que le sycomore ; les villes disposées en greniers d'abondance pour les temps de guerre et de disette ; une alliance étroite avec Tyr et l'Égypte, nations les plus influentes d'alors ; des flottes, combinées avec celles de Tyr, allant d'un côté jusqu'aux Indes, de l'autre à Carthage, en Afrique, en Espagne, jusqu'en Bretagne peut-être, où dès lors les Phéniciens avaient des comptoirs ; Baalbek et Palmyre élevés entre l'Orient et l'Occident comme d'immenses bazars où l'Asie et l'Europe venaient échanger leurs richesses et leur industrie. Au-dessus de tout cela un roi dont les peuples et les rois accouraient de toutes parts entendre et étudier la sagesse. « Toute la terre, lui dit le fils de Sirac, admirait vos cantiques, vos proverbes, vos interprétations, et en glorifiait le nom de Jéhova, Dieu, surnommé le Dieu d'Israël <sup>1</sup>. » Mais on entend

avec regret la parole qu'il ajoute : « Et après cela vous avez imprimé une tache à votre gloire, vous avez profané votre race, attiré la colère sur vos enfants et la vengeance sur votre délire <sup>1</sup>. »

La sagesse fut donnée à Salomon quand il eut demandé un cœur docile ; cette docilité de cœur il ne la garda point toujours ni en tout ; de là sa chute. Dans la loi constitutionnelle que Moïse prescrivit de la part de Dieu au futur roi d'Israël il était défendu à celui-ci d'entretenir pour lui-même une multitude de chevaux, surtout d'envoyer son peuple en chercher dans l'Égypte ; Salomon faisait l'un et l'autre. Il y était dit que le roi ne devait point élever son cœur au-dessus de ses frères ni se détourner de la loi à gauche ou à droite. Un trône d'ivoire, élevé de six marches, dont chacune était ornée de deux lions, n'était-il pas contraire à cet avertissement ? Cette loi lui défendait encore d'amasser pour lui-même des sommes considérables d'or et d'argent. N'était-ce point la violer que d'employer cette immense quantité d'or en luxe et pompe de cour ? Ce que cette loi lui défendait enfin, c'était d'avoir un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne fût pas détourné de son devoir.

« Or le roi Salomon aima un grand nombre de femmes étrangères ; outre la fille de Pharaon, des femmes de Moab et d'Ammon, et d'Idumée, et de Sidon, et du pays des Héthéens ; des femmes de nations dont l'Éternel avait dit aux enfants d'Israël : Vous n'irez point vers elles et elles ne viendront point vers vos filles ; car elles vous pervertiront certainement le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. Salomon s'attacha donc à elles d'un ardent amour, et il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents d'un rang secondaire. Et, lorsque déjà il avançait en âge, ses femmes inclinèrent son cœur vers les dieux étrangers, et son cœur ne fut point parfait devant Jéhova, son Dieu, comme avait été le cœur de David, son père. Et Salomon suivait Astarté, déesse des Sidoniens, et Moloch, abomination des Ammonites. Et Salomon faisait le mal aux yeux de Jéhova, et il ne suivit point constamment

<sup>1</sup> Eccl., 47, 18 et 19.

<sup>1</sup> Eccl., 49, 22.



Jéhova, comme avait fait David, son père. Et Salomon bâtit même un haut-lieu à Chamos, abomination des Moabites, sur la montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, abomination des enfants d'Ammon. Et il fit de même pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux.

« Jéhova fut donc irrité contre Salomon de ce que son cœur s'était détourné de Jéhova, le Dieu d'Israël, qui lui avait apparu deux fois... C'est pourquoi Jéhova dit à Salomon : Puisqu'il en est ainsi de toi, et que tu n'as point gardé mon alliance et les commandements que je t'ai donnés, je t'arracherai ton royaume et je le donnerai à ton serviteur. Cependant je ne le ferai point durant tes jours, à cause de David, ton père; c'est d'entre les mains de ton fils que je l'arracherai. Toutefois je ne lui arracherai pas tout le royaume; je laisserai à ton fils une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie <sup>1</sup>. »

David était de la tribu de Juda; Jérusalem était située aux frontières de Juda, dans la terre de Benjamin. C'est pour cela que ces deux tribus sont regardées comme n'en faisant qu'une.

Ce serviteur de Salomon, à qui Dieu destinait dix tribus d'Israël, était Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm. Le voyant très-habile et actif, Salomon lui avait confié un emploi important dans les deux tribus de Joseph. Un jour le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf, le rencontra sur sa route; ils étaient seuls dans les champs. Le prophète coupa son manteau en douze parts et dit à Jéroboam : « Prends dix parts pour toi. » Puis il lui apprit que Dieu lui donnait à gouverner dix tribus d'Israël, parce que Salomon avait servi des dieux étrangers; que cependant, à cause de David, Salomon conserverait tout le royaume et son fils une tribu, afin que David eût toujours une lampe, un descendant à Jérusalem. Il ajouta pour lui-même cette promesse de la part de Dieu : « Si tu écoutes tout ce que je t'ordonne, et si tu marches dans mes voies, et que tu fasses

ce qui est juste et droit devant mes yeux, en gardant mes ordonnances, mes préceptes, comme a fait David, mon serviteur, je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable et fidèle, comme j'en ai bâti une à mon serviteur David, et je te livrerai Israël; et j'affligerai en cela la race de David, mais non pour toujours. » Salomon chercha donc à faire mourir Jéroboam; mais celui-ci s'enfuit vers Sésac, roi d'Égypte <sup>1</sup>.

Les dernières années de Salomon furent encore inquiétées par deux ennemis étrangers : Adad, fils du dernier roi indépendant d'Édom, auquel Joab avait fait la guerre du temps de David, et Razon, fils d'Éliade. Adad, retiré jusque-là chez le roi d'Égypte, en avait tellement gagné l'affection qu'il obtint pour épouse la sœur de la reine. Il marcha contre Salomon, mais on ne voit pas qu'il ait eu grand succès. Razon avait abandonné son maître Adadézer, dernier roi du royaume syrien de Soba, dont s'empara David; il rassembla une troupe, prit Damas, capitale du pays de Soba, et y fonda un nouveau royaume, qui essuya bien des changements et fut enfin conquis par Nabuchodonosor <sup>2</sup>.

« Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la ville de David, son père, et Roboam, son fils, régna en sa place <sup>3</sup>. » C'est ainsi que l'Écriture termine l'histoire de Salomon; elle ajoute qu'il régna quarante ans dans Jérusalem. L'historien Josèphe dit, au contraire, qu'il vécut quatre-vingt-quatorze ans et qu'il en régna quatre-vingts; ce qui n'est guère probable, car Dieu ne lui avait promis une longue vie que dans le cas où il observerait ses ordonnances comme les avait observées son père. Un savant religieux concilie les deux versions en supposant que l'auteur sacré dit de Salomon qu'il régna quarante ans, comme il dit de Saül qu'il en régna deux, savoir dans la piété et la justice, ce qui est proprement régner, et qu'il ne compte point les quarante années de Salomon, non plus que les trente-huit de Saül, passées dans l'impiété et le dérèglement <sup>4</sup>. Mais le passage si embarrassant sur la première et la seconde année de Saül peut s'en-

<sup>1</sup> 3 Rois, 11, 1-13.

<sup>2</sup> 3 Rois, 11, 28-40. — <sup>3</sup> Ibid., 11, 14, 25. — <sup>4</sup> Ibid., 11, 43. — <sup>5</sup> Pezron, *Antiquité des temps rétablie*.

tendre naturellement ainsi d'après l'hébreu, en le liant à ce qui précède et à ce qui suit : « Il y avait un an que Saül avait été fait roi lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente <sup>1</sup>. »

Salomon, après avoir été le plus sage des hommes, est-il sauvé ou ne l'est-il pas ? Cette question seule excite dans l'âme une espèce de terreur. L'Écriture ne présente rien pour la résoudre ; elle parle de sa chute, mais ne dit pas qu'il ait fait pénitence ou qu'il n'en ait pas fait. Les docteurs juifs pensent généralement qu'il s'est converti, les Pères de l'Église sont partagés là-dessus. Parmi les livres saints il en est un qui paraît le fruit de son repentir : c'est l'Écclésiaste ou le Prédicateur, dont voici les traits les plus significatifs.

« Vanité des vanités, a dit l'Écclésiaste ; vanité des vanités, et tout est vanité ! Que revient-il à l'homme de tout travail dans lequel il se consume sous le soleil?... Moi, l'Écclésiaste, j'ai été roi d'Israël, et j'ai mis dans mon esprit de rechercher et d'examiner avec sagesse tout ce qui se passe sous le ciel... et j'ai vu que tout est vanité et affliction d'esprit. Le pervers se corrige difficilement, et le nombre des insensés est infini... J'ai dit à mon cœur : Viens, je t'éprouverai dans les délices, et vois ce qu'il en est des biens ; et voilà que cela aussi était vanité. J'ai dit au rire, folie ! et à la joie, illusion !... J'ai entassé l'or et l'argent, le revenu des rois et des provinces ; j'ai surpassé par mes richesses tous ceux qui ont été avant moi en Jérusalem, et là sagesse a habité avec moi. Et tout ce qu'ont désiré mes yeux je le leur ai donné, et je n'ai point défendu à mon cœur de goûter les voluptés et de se complaire dans tout ce que j'avais préparé. Et lorsque je me suis tourné vers l'ouvrage de mes mains, vers les travaux où je m'étais fatigué, voilà que tout était vanité et affliction d'esprit... Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de toutes choses... Mon âme a parcouru toutes choses... et j'ai trouvé que la femme

est plus amère que la mort : c'est un rets de chasseurs ; son cœur est un filet, ses mains des chaînes. J'ai rencontré un homme de bien entre mille, mais sur un nombre égal de femmes, pas une seule... Jeune homme, sache que Dieu t'appellera en jugement. Bannis la colère de ton cœur et le mal de ta chair ; car l'adolescence et la volupté sont vaines. Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que le temps de l'affliction arrive, avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. » Écoutez tous la fin de ce discours : « Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme ; et tout ce qui se fait, soit bien, soit mal, Dieu l'appellera en jugement <sup>1</sup>. »

Tout cela est encore bien loin du repentir plein de confiance et d'amour que le cœur contrit et humilié de David exhale dans les Psaumes de la pénitence.

Parmi les livres canoniques il en est un qui, dans les bibles grecques, porte le titre de *Sagesse de Salomon*. Ce livre, connu dans les bibles latines sous le nom seul de *Sagesse*, est de Salomon dans ce sens qu'il en contient et en développe la doctrine ; mais il paraît, au style, avoir été composé sous son nom par un écrivain postérieur. Il respire non-seulement l'éloquence savante des Grecs, mais encore leur goût pour la dialectique. On peut en conclure que l'auteur écrivait parmi eux et en quelque sorte pour eux. Ce ne sera donc pas une chose sans intérêt de voir quelles leçons pouvait y puiser ce peuple si renommé pour ses sages et naturellement si curieux.

Le livre tout entier n'est, pour ainsi dire, que l'éloge de la sagesse, avec une prière pour la demander à Dieu et des exhortations à s'en rendre digne. Salomon, que l'auteur y fait parler, s'adresse principalement aux chefs des peuples. « Aimez la justice, vous qui jugez la terre. » Paraît ensuite le juste persécuté par les méchants. « Opprimons le juste pauvre, disent ceux-ci au milieu des plaisirs ; n'épargnons pas la veuve, ne respectons pas

<sup>1</sup> 1 Rois, 13, 1 et 2.

<sup>1</sup> Eccl. Salomonis.



le vieillard aux cheveux blancs. Que notre force soit la loi de justice; car ce qui est faible est convaincu par là seul de n'être bon à rien. Dressons des pièges au juste, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à nos œuvres, parce qu'il nous reproche les violations de la loi et qu'il signale contre nous les vices de notre doctrine. Il assure avoir la science de Dieu et il se nomme le fils de Dieu. Il s'est fait le détracteur de nos pensées mêmes. Il nous est odieux même à voir; car sa vie n'est point semblable à celle des autres et ses voies sont différentes. Il nous estime gens futiles, et il s'abstient de nos voies comme d'une souillure; il appelle heureuse la fin des justes et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons ce qui lui arrivera, et nous verrons quelle sera sa fin; car, s'il est le juste, fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme; car Dieu le regardera selon ses paroles <sup>1</sup>. »

Les chrétiens reconnaîtront ici sans peine le Juste par excellence.

Mais bientôt on voit le jugement; bientôt les justes, mis à mort, éprouvés comme l'or dans la fournaise, apparaissent brillants comme la flamme, jugeant les nations, dominant les peuples; l'univers entier combat avec le Seigneur contre les insensés; l'iniquité des méchants fait de la terre une solitude, et la malice renverse le trône des puissants. « Écoutez donc, ô rois! conclut de là l'auteur sacré; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Prêtez l'oreille, vous qui contenez les multitudes et qui vous complaisez dans la foule des nations. La puissance vous a été donnée par le Seigneur et la force par le Très-Haut, qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées; car, étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement, vous n'avez pas gardé la loi de justice, et vous n'avez point

marché selon la volonté de Dieu. Il vous apparaîtra formidable et soudain; car un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui sont au-dessus. La miséricorde est accordée aux petits, mais les puissants seront puissamment tourmentés. Celui qui est le maître de tout n'épargnera personne, ne respectera aucune grandeur, parce qu'il a fait le petit et le grand et qu'il a également soin de tous. Mais aux plus grands est destiné le plus grand supplice. A vous donc, ô rois! s'adressent mes discours, afin que vous appreniez la sagesse et que vous ne tombiez pas. Je dirai quelle est la sagesse et comment elle est née, et je ne vous en célerai pas les secrets; mais je la rechercherai dès le commencement de sa nativité et je mettrai en lumière sa science.

« Toutes les choses secrètes et ignorées je les ai apprises, parce que la Sagesse même, qui toutes les a faites, me les a enseignées. En elle est l'Esprit d'intelligence, saint, unique, multiple, subtil, disert, mobile, sans tache, clair, doux, aimant le bien, pénétrant, irrésistible, bienfaisant, ami de l'homme, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui prévoit tout et qui pénètre tous les esprits intelligibles, purs et subtils. La Sagesse est plus mobile qu'aucun mouvement, et elle atteint partout à cause de sa pureté; elle est la vapeur de la vertu de Dieu et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant; c'est pourquoi rien de souillé n'est en elle. Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. Quoique unique elle peut tout, et, immuable en soi, elle renouvelle toutes choses; elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes <sup>1</sup>. »

La Sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur. C'est elle qui a formé le père du monde, le premier homme, elle qui l'a tiré de son péché et lui a donné la force de dominer toutes choses. C'est pour s'être éloigné d'elle que Caïn commença ce long enchaînement de crimes qui amenèrent le déluge; c'est elle

<sup>1</sup> Sag., 2.

<sup>1</sup> Sag., 7.

qui, dans ce terrible baptême du genre humain, sauva le juste par un bois méprisable; c'est elle qui, dans les temps que les nations conspiraient au mal, discerna le fidèle Abraham, elle qui délivra Lot dans la destruction de la Pentapole, elle qui protégea Jacob dans toutes ses voies, elle qui descendit avec Joseph dans la prison et lui mit entre les mains le sceptre du royaume, elle qui rendit Moïse formidable aux tyrans; elle qui, par le ministère des éléments et des animaux, frappa l'Égypte qui les adorait; elle qui en retira la nation sainte, la conduisit par la mer Rouge, la nourrit dans un désert inhabitable, lui donna la victoire sur ses ennemis; elle qui châtia les peuples de Chanaan, non d'un seul coup, mais peu à peu, pour leur laisser le temps de la pénitence et montrer ainsi que la miséricorde doit tempérer la justice<sup>1</sup>.

Il est encore parlé dans ce livre de l'origine de l'idolâtrie, de ses causes, de ses effets.

Idolâtrie est en général adorer pour Dieu autre que lui. Le livre de la Sagesse nous y montre comme trois degrés : déification de la nature et des ses principaux phénomènes; déification de l'homme et des choses humaines; déification des animaux et des créatures inférieures. « Le feu, est-il dit d'abord, le vent, l'air subtil, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le soleil, la lune, voilà les dieux que les hommes vains ont crus les arbitres du monde. » Ensuite : « Un père, plongé dans une douleur profonde, fit faire l'image de son fils qui lui avait été trop tôt ravi; il commença à adorer comme dieu celui qui, comme homme, était mort auparavant, et il établit parmi ses serviteurs son culte et des sacrifices. Par la suite cette coutume impie prévalut, l'erreur fut observée comme une loi, et les idoles furent adorées par l'ordre des tyrans. Les sujets éloignés de leur roi, ne pouvant lui rendre hommage en personne, faisaient venir son portrait du lieu de son séjour et l'exposaient en public, pour flatter par ce culte, comme présent, celui qui vivait loin d'eux. Le talent admirable des sculpteurs augmenta encore beaucoup ce respect dans les ignorants. Chacun d'eux,

voulant plaire à celui qui l'employait, épuisa tout son art pour présenter une image achevée, et la foule, surprise par la beauté de l'ouvrage, appela un dieu celui qu'un peu auparavant elle avait honoré comme un homme<sup>1</sup>. » Enfin « les ennemis de votre peuple, ô notre Dieu! adorent jusqu'aux plus vils des animaux, qui, comparés aux autres bêtes sans raison, sont encore au-dessous d'elles<sup>2</sup>. »

Comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse, pour bien comprendre l'idolâtrie il faut nous rappeler les vérités dont elle est l'abus.

Dieu est celui qui est; ce qui n'est pas lui n'est point, à proprement parler. Dieu est père, produisant dès toujours un autre lui-même, qui est son Fils, son Verbe, sa parole, sa raison, sa sagesse, et, avec ce Fils, un autre eux-mêmes, qui est leur Saint-Esprit, leur mutuel amour. « Qui est monté au ciel et qui en est descendu? demande Salomon; qui a renfermé les vents dans sa main? qui a rassemblé les eaux comme dans un vêtement? qui a fait les bornes de la terre? quel est son nom et quel est le nom de son Fils? le sais-tu<sup>3</sup>? » Et encore : « L'Esprit du Seigneur remplit l'univers, et, contenant tout, il entend tout<sup>4</sup>. »

Dieu, un et trine en soi, a produit au dehors des êtres qui sont de lui, en lui, par lui, et cependant ne sont pas lui; l'ensemble de ces êtres s'appelle nature, univers. Les plus parfaits, l'ange et l'homme, étant formés à l'image de Dieu, sont quelquefois appelés dieux en l'Écriture. Les premiers y apparaissent une multitude innombrable, entourant le trône de Dieu, exécutant ses ordres, et, sous lui, gouvernant et portant le monde<sup>5</sup>. « Quand Dieu créa les purs esprits, dit Bossuet, autant il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir, et, en les soumettant à sa volonté, il voulut, pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujéti, à sa manière, au monde spirituel et intellectuel. Dieu fit ce pacte avec la nature

<sup>1</sup> Sag., 7, 8, 9, 10 et 11.

<sup>1</sup> Sag., 14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 15, 18. — <sup>3</sup> Prov., 30, 4. — <sup>4</sup> Sag., 1, 7. — <sup>5</sup> Job, 9, 12.



corporelle qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté des anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des Vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; bénissez le Seigneur vous* (qu'il appelle) *ses Vertus ou ses Puissances*. Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur; Vertus du Seigneur, louez le Seigneur*<sup>1</sup>. C'est peut-être de ces Vertus ou de ces Puissances qu'il est écrit : *Dieu, sous qui se courbent ceux qui portent le monde*<sup>2</sup>. Et, quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle<sup>3</sup>. » Aussi voit-on, dans l'Écriture, l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange des eaux, l'ange du feu, l'ange des Juifs, l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de chaque homme, de chaque enfant<sup>4</sup>. On y voit les anges apostats tombant du ciel, répandus dans les airs, séduisant la terre, punis et punissant dans les enfers. On y voit les hommes justes, participant à la gloire et à la puissance de Dieu, assis avec lui sur des trônes, régnant avec lui sur les nations, jugeant avec lui la grande Babylone, Rome païenne.

On y voit, dans l'Écriture, soit Dieu, soit en son nom ses anges, apparaissant à l'homme sous des formes sensibles, sous la figure d'un voyageur, dans un buisson ardent, dans une nuée, dans les foudres et les éclairs, dans une flamme, dans un souffle léger, dans une lumière plus éclatante que le soleil. On y voit les patriarches consacrer le lieu ou la mémoire de ces événements par un autel, par un bocage, par une pierre arrosée d'huile, par un tabernacle, par une arche, par un temple, qui devenaient des objets de culte public. On y voit enfin le Fils de Dieu, devenu le Fils de l'homme, naître, vivre et mourir, s'appeler la lumière, la voie, la vérité, la vie; appelé par ses disciples le soleil de la cité

sainte, un feu dévorant, l'Agneau immolé dès l'origine du monde; on l'y voit prenant la forme du pain et du vin, se donnant tout entier à chacun de nous, nous faisant ainsi la chair de sa chair, l'os de ses os, pour devenir un jour toutes choses en nous tous.

Que maintenant on conçoive en Dieu une pluralité de personnes, la paternité dans l'une, la filiation dans l'autre, la production d'une troisième par les deux premières, on sera dans la vérité catholique. Mais qu'il est facile d'abuser de cette vérité en se représentant les personnes divines non-seulement comme distinctes, mais comme séparées, en se représentant cette génération, cette production ineffable, d'une façon humaine et charnelle!

Que l'on admire l'univers comme quelque chose de divin, comme un temple que Dieu s'est bâti et qu'il habite comme un vêtement dont il s'enveloppe pour tempérer à nos yeux sa splendeur inaccessible; que, dans cette pensée, l'on invite toutes les parties de ce magnifique ensemble, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les montagnes, les nuées, le feu, le vent, les arbres, les animaux, les hommes, les anges, à bénir le Seigneur; David l'a fait, les chrétiens le font tous les jours avec David. Mais qu'il est facile à l'homme, dominé par le sens, de s'arrêter à ce qui paraît, au temple, au vêtement!

Que l'on révère, que l'on invoque, comme des ministres de Dieu, l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange du feu, l'ange des eaux, l'ange d'une nation, l'ange d'une personne; qu'on les appelle dieux au même sens que l'Écriture, voilà ce qui est permis; mais les honorer à l'égal de Dieu, au-dessus de Dieu, à la place de Dieu, dont ils sont les ministres, les honorer ainsi, eux d'abord, et ensuite, à leur place, les éléments auxquels ils président, c'est une altération coupable.

On doit respecter comme les ministres de Dieu, pour le bien, ceux qu'il a revêtus de sa puissance sur la terre; on peut même leur dire : *Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut*. Mais, au lieu d'ajouter avec le Seigneur : *Cependant vous mourrez comme le dernier des hommes*<sup>1</sup>, la crainte, la flatterie, la

<sup>1</sup> Ps. 102, 20. Dan., 3, 58. — <sup>2</sup> Job, 9, 13. — <sup>3</sup> Bossuet, *Élev.*, 5<sup>e</sup> de la 23<sup>e</sup> sem. — <sup>4</sup> Apoc., 14, 18; 16, 5; 19, 17. Dan., 10, 13; 12, 1. Matth., 18.

<sup>1</sup> Ps. 81, 6 et 7.

politique leur diront : « Non, vous ne mourrez point, vous serez vraiment des dieux ; » elles leur diront : « Votre divinité, votre éternité ; » elles dresseront des autels, des temples à un Jules-César et même à un Néron ; un roi de Babylone défendra qu'on adore d'autre dieu que lui ; un Caligula se décrètera à lui-même des temples, des autels, des pontifes, des sacrifices.

Que l'on conserve le souvenir des morts, que l'on prie pour eux, que l'on rende un culte à ceux dont Dieu a manifesté la sainteté et la gloire, cela est bon et juste, parce qu'il est juste et bon de glorifier Dieu dans ses Saints. Mais on fera de cette vérité le plus horrible abus : chacun voudra diviniser ses morts ; de leurs empereurs morts ou tués les Romains feront autant de dieux ; Cicéron, ayant perdu sa jeune fille, lui décernera les honneurs de la divinité ; Marc-Aurèle, ayant perdu sa prostituée de femme, en fait la déesse des nouveaux époux.

Que l'on consacre par un monument les lieux où le Très-Haut a opéré quelque merveille, que l'on en fasse le but d'un voyage pieux, les patriarches l'ont fait : Jacob érige une pierre, l'arrose d'huile, nomme l'endroit Béthel, ou maison de Dieu, parce que l'Éternel lui était apparu là ; les enfants d'Israël y vont en pèlerinage. Mais combien la superstition païenne abuse d'une chose aussi naturelle ! Partout elle érige de ces pierres, elle en nomme Béthel sans savoir pourquoi ; ces statues informes deviennent pour elle les premières idoles ; la sculpture et la peinture ajoutent à l'erreur une nouvelle séduction.

Qu'un père offre à Dieu ses enfants, comme la mère de Samuël ; qu'il offre pour eux des sacrifices, comme Job ; qu'il soit prêt, comme Abraham, à sacrifier jusqu'à son fils unique si Dieu, qui lui-même immole le sien pour le salut de nous tous, lui en fait le commandement ; tout cela est dans l'ordre. Mais combien n'abusent point d'une pensée aussi juste, aussi élevée, les Chananéens et leurs descendants, les Carthaginois, quand ils brûlent, quand ils égorgent leurs enfants en l'honneur de Moloch ou Saturne !

Que, dans le désir de la rédemption promise au genre humain, l'on hâte par ses

vœux l'incarnation de Dieu le Fils ; que, dans les sauveurs figuratifs, Abel, Noé, Job, Isaac, Joseph, Moïse, Josué, David, Salomon, la foi, l'espérance, l'amour contemplent d'avance le Sauveur final ; les prophètes, les saints de l'Ancien Testament le faisaient. Mais l'imagination de l'Inde, outrant ces sentiments de l'antique piété, chantera par d'immenses épopées plusieurs incarnations du Dieu sauveur. Les Indiens du Tibet, allant encore plus loin, diront que le Dieu médiateur s'incarne successivement et sans interruption dans la personne de leur grand-prêtre ou dalaï-lama, que pour cela ils adorent comme un dieu.

Voilà comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse.

Deux causes principales inclinent l'homme à ce criminel abus : son penchant vers la créature, et puis l'instigation de l'esprit de ténèbres. L'homme, dans son premier état, aspirait comme naturellement vers Dieu et attirait dans cette direction la nature dont il était roi ; par son péché l'homme, s'étant éloigné de Dieu, fut asservi aux sens et à la chair. De là ce secret penchant à matérialiser Dieu et à déifier la matière, qui a produit l'idolâtrie. L'on sait, en outre, qui a poussé l'homme à cette première chute et qui le pousse jusqu'au fond de l'abîme ; c'est l'ennemi de Dieu et de l'homme, dont l'existence est avérée par toutes les traditions, et dont le nom de Satan, *adversaire, ennemi*, était connu des païens mêmes.

« Le péché de Satan, dit un des plus graves docteurs, a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est lui qui domine sur tous les enfants d'orgueil <sup>1</sup>. » Or le propre de l'orgueil c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi, le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut <sup>2</sup>. » Mais Dieu, qui résiste aux superbes, voyant ses pensées arro-

<sup>1</sup> Job, 41, 25. — <sup>2</sup> Is., 14, 13.



gantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance en ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère, et, assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais, non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie, et, voyant que Dieu, par sa providence, avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices où il vivait si heureusement dans son innocence, il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et, à notre malheur, chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Évangile, l'homme, étant dompté par le diable, devint incontinent son esclave : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est*<sup>1</sup>, et, le monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaliser à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu, et, tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son Maître, que fait-il ? « Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien<sup>2</sup> ; il apprend aux hommes à en corrompre l'usage ; et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie. » Il abolit la connaissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « Les dieux des nations ce sont les démons<sup>3</sup>. » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle *le prince de ce monde*<sup>4</sup>, et l'Apôtre *le gouverneur des ténèbres*<sup>5</sup>, et ailleurs, avec plus d'énergie, *le dieu de ce siècle*<sup>6</sup>.

« J'apprends aussi de Tertullien que non-seulement les démons se faisaient présenter

devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, les démons sont les magistrats du siècle<sup>1</sup>. Et à quelle insolence ne s'est point porté ce rival de Dieu ! Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pour se rapprocher en quelque sorte de sa sainteté, c'est sa capitale ennemie, mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain. Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées, et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales ? N'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues, autant qu'il a pu, semblables à celles de Dieu ? Pour quelle raison ? Parce qu'il est jaloux de Dieu et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère les enfants par l'eau du Baptême, et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions ; il promettait aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien<sup>2</sup>, et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'Esprit de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux, et le diable, dit Tertullien<sup>3</sup>, se plaît à se reposer dans les eaux, dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Église de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme, que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu, par son immensité, remplit le ciel et la terre ; le diable, par ses anges impurs, occupe autant qu'il peut toutes les créatures<sup>4</sup>. Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

« Celui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que, bien loin de

<sup>1</sup> 2 Pierre, 11, 19. — <sup>2</sup> De Idol., n. 4. De Spect., n. 2 — <sup>3</sup> Ps. 95, 5. — <sup>4</sup> Jean, 14, 30. — <sup>5</sup> Éph., 6, 12. — <sup>6</sup> 2 Cor., 4, 4.

<sup>1</sup> De Idol., n. 18. — <sup>2</sup> De Bapt., n. 5. — <sup>3</sup> Ibid., n. 5. — <sup>4</sup> De Spect., n. 8.

pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute-puissante de Dieu ; mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée ; au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage, comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan ; il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants ; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion pour les faire compagnons de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et à envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

« Vous vous imaginez peut-être que, s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte ; ah ! qu'il n'en est pas de la sorte ! Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés ; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire, elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans les trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure qui ne par-

vient à ses fins que par de secrètes menées ; et c'est par là que Satan est infiniment redoutable ; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et nous précipite du côté qu'il nous voit pencher ; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs jusqu'à tant que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux ; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif ; il se change en toutes sortes de formes ; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme.

« Voulez-vous, pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre Évangile tout ce que je viens de vous dire ? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple ; il lui représente en un seul instant tous les royaumes de la terre. Qui n'admirerait sa puissance ? et le Fils de Dieu le permet de la sorte afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur de se prosterner à ses pieds et de l'adorer ; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque ? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment est son opiniâtreté.



Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage ; *il le laisse*, dit le texte sacré, *pour un temps*<sup>1</sup>, non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu ! que dirons-nous ici, chrétiens ? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrions-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrions-nous résister, faibles et impuissants que nous sommes ? Toutefois, fidèles, ne le craignons pas ; cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens ; il tremble au seul nom de Jésus, et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé, par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque<sup>2</sup>. »

Voilà comme dépeint Satan et son empire un des plus puissants génies qui aient paru sur la terre. Nous citons les paroles de Bossuet parce que la vérité qu'il développe est nécessaire pour bien comprendre l'histoire des choses divines et humaines. Il ne fait d'ailleurs que résumer la croyance des premiers chrétiens, comme on le voit par le fait qu'il rappelle.

« Le grave Tertullien, dans ce merveilleux apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée, devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable. Il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante. Après, que l'on fasse venir quelque fidèle ; qu'il commande à cet esprit de parler ; s'il ne vous dit pas tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez ;

si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien, là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire<sup>1</sup>. »

Il y a donc en l'idolâtrie abus de la vérité, déification de la créature, erreur ou chose qui n'est pas ; mais l'artisan de cette erreur, le créateur de ce monde d'illusions, est Satan ; c'est donc à lui que se rapportaient en un sens les adorations que rendaient les hommes à ces dieux qui n'étaient pas. Aussi l'Apôtre des nations, après avoir enseigné qu'une idole n'est rien en ce monde, dit-il cependant : « Fuyez l'idolâtrie. Quoi donc ? Est-ce que je dis que ce qui a été immolé aux idoles ait quelque vertu ou que l'idole soit quelque chose ? Non ; mais je dis que, ce que les nations immolent, c'est aux démons qu'elles l'immolent et non pas à Dieu. Or je ne veux pas que vous ayez aucune société avec les démons. Vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez point participer à la table du Seigneur et à la table des démons<sup>2</sup>. »

Cependant, malgré toutes ses finesses, Satan n'a pu faire que son œuvre ne portât point les caractères de l'erreur, la nouveauté, les variations, la discordance. Avec toutes ses finesses Satan n'a pu faire que la religion catholique ne portât pas, elle seule, les caractères de la vérité, l'antiquité, la perpétuité, l'accord.

« Quelle consolation aux enfants de Dieu ! s'écrie justement Bossuet, mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI (actuellement Pie IX), qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres ; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit naturelle-

<sup>1</sup> Luc, 4, 13. — <sup>2</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> sermon sur les Démons.

<sup>1</sup> Bossuet, 1<sup>er</sup> sermon sur les Démons. — <sup>2</sup> 1 Cor., 10.

ment incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?

« Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

« C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Église de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Église en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air ; car, si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.

« Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du Christianisme... Nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles <sup>1</sup>. »

Pour l'idolâtrie, ainsi que pour toutes les sectes quelconques, c'est tout différent. « Les idoles n'étaient point au commencement, dit

le livre de la Sagesse, et elles ne seront pas toujours. C'est par la vanité des hommes qu'elles sont entrées dans le monde ; c'est pourquoi on en verra bientôt la fin <sup>1</sup>. » « C'est une nouveauté passagère pour l'Église catholique, qui embrasse tous les siècles ; elle a été introduite par l'oubli de la croyance catholique, » dit le martyr saint Justin <sup>2</sup>. Aussi saint Épiphane et saint Jean Damascène la classent-ils parmi les premières hérésies. Saint Cyrille d'Alexandrie fait voir à l'empereur Julien qu'elle était inconnue durant les trente premiers siècles du monde <sup>3</sup>. Ce Père suit le calcul des Septante. Saint Justin, et avec lui saint Théophile d'Antioche, Tatien, Clément d'Alexandrie, et généralement tous les premiers apologistes montrent, en particulier aux Grecs, que les dieux de la Grèce sont postérieurs à Moïse ; ils fixent l'époque de leur naissance, de leur vie et de leur mort.

A la nouveauté joignez la discorde. « Une preuve de l'impiété des idolâtres, dit saint Athanase, c'est que leur croyance touchant les idoles n'est point d'accord avec elle-même. Car, si ce sont des dieux, comme ils prétendent, lequel faut-il préférer à l'autre ? desquels faut-il croire le plus l'autorité, afin qu'on puisse adorer en sûreté quelqu'un et qu'on n'hésite point dans la connaissance de la divinité ? En effet les mêmes ne sont pas nommés dieux chez tous ; mais autant il y a de nations, autant on forge d'espèces de dieux différents ; il est même tels pays où la même contrée, la même ville est divisée d'avec elle-même touchant la superstition des idoles. Les Phéniciens ne connaissent pas ceux que les Égyptiens ont nommés dieux ; les Égyptiens n'adorent pas les mêmes idoles que les Phéniciens ; les Scythes ne reçoivent pas les dieux des Perses, ni les Perses ceux des Syriens. Les Pélasges repoussent les dieux des Thraces, les Thraces ne connaissent pas ceux des Thébains ; les Indiens diffèrent d'avec les Arabes, les Arabes d'avec les Éthiopiens, les Éthiopiens d'avec eux-mêmes au sujet des idoles ; les Syriens ne rendent aucun culte aux dieux des Ciliciens ; les peuples de Cappadoce donnent ce nom de dieux à

<sup>1</sup> *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2<sup>e</sup> part., ch. 31. Hébr., 13, 8.

<sup>1</sup> Sag., 14, 13. — <sup>2</sup> *De Monarchia*, n. 1. — <sup>3</sup> *Contra Julian.*, l. 3, obj. ultima.



d'autres, les Bithyniens à d'autres encore, et les Arméniens s'en forment de tout différents. Que faut-il de plus? Ceux qui habitent les continents adorent d'autres dieux que ceux qui habitent les îles; les insulaires, d'autres dieux que les habitants des continents. En somme, chaque ville, chaque bourgade, ignorant les dieux du voisinage, préfère les siens et ne répute dieux que ceux-là. Quant aux abominations de l'Égypte il n'est pas nécessaire d'en parler, car il est manifeste à tous les yeux que les villes y ont des cultes contraires et ennemis entre eux, et que toujours les voisins y prennent à tâche d'adorer l'opposé de ce que leurs voisins adorent. Ainsi le crocodile, adoré comme dieu chez les uns, est regardé chez les autres comme une horreur; le lion, révérendu comme une divinité par ceux-ci, non-seulement n'est point adoré par les voisins, mais, quand ils peuvent le rencontrer, ils le tuent comme une bête; le poisson, divinisé chez les uns, est pris à l'hameçon chez les autres pour servir de nourriture. De là, parmi eux, des guerres, des séditions, des meurtres. Et, en général, la croyance et le culte de toutes les nations idolâtres sont différents, et les mêmes choses ne se trouvent pas chez les mêmes. Cela n'est pas une petite preuve qu'au fond ils sont sans Dieu. En effet, les dieux étant en grand nombre et différents suivant les villes et les cantons, et l'un détruisant le dieu de l'autre, tous sont détruits par tous<sup>1</sup>. »

A travers ce chaos ténébreux d'opinions discordantes luisait néanmoins toujours, avec plus ou moins d'éclat, une notion commune du vrai Dieu; car, malgré toute sa rage et sa malice, Satan n'a pu faire que le vrai Dieu ne fût connu partout et toujours, même des idolâtres. Leur crime a été que, connaissant Dieu, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu<sup>2</sup>. C'est saint Paul qui nous l'apprend. Aussi tous les premiers Pères de l'Église prouvent-ils aux païens l'unité du Dieu véritable, non-seulement par le témoignage de leurs poètes et de leurs philosophes, mais encore par le commun langage du vulgaire. Il y a plus; lorsqu'il s'éleva des hérétiques qui enseignèrent

deux principes ou deux dieux indépendants et éternels, des Pères leur opposaient le sentiment unanime du genre humain. Ainsi saint Irénée établit contre les Valentiniens l'unité et la souveraineté du Dieu créateur par le témoignage de tous les hommes, en particulier des gentils; « car ceux-ci, dit-il, tout en servant la créature et ceux qui ne sont pas dieux, plutôt que le Créateur, attribuent néanmoins le premier rang de la divinité au Dieu créateur de cet univers<sup>1</sup>. » Saint Augustin dit en général : « Telle est la force de la vraie Divinité qu'elle ne peut être entièrement cachée à la créature raisonnable usant déjà de la raison; car, excepté un petit nombre en qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait le monde, dont les principales parties sont le ciel et la terre, il est le Dieu connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent imbuës de la loi du Christ; mais, en tant qu'il ne doit pas être injurieusement adoré avec les faux dieux, il est le Dieu connu dans la Judée<sup>2</sup>. »

A la vérité il est d'autres Pères et d'autres textes de l'Écriture qui disent ou supposent que les païens ne connaissaient pas le vrai Dieu, mais avec un peu d'attention tout se concilie. Quand on compare l'Écriture avec l'Écriture, les Pères avec les Pères, on voit qu'il faut distinguer dans la connaissance de Dieu comme quatre degrés : 1° la connaissance des gentils; 2° la connaissance des Juifs; 3° la connaissance des chrétiens; 4° la connaissance des saints dans le ciel. La première est ignorance comparativement à la seconde, la seconde comparativement à la troisième, la troisième comparativement à la quatrième. Ainsi, dans son épître aux Romains, saint Paul a pu dire en général de tous les gentils, et particulièrement des plus savants d'entre eux, qu'ils étaient inexcusables parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu<sup>3</sup>, et puis dire, dans son épître aux Thessaloniciens, que les gentils ou les nations ignorent Dieu<sup>4</sup>. Ainsi le Sauveur dit à la Samaritaine : « Vous adorez

<sup>1</sup> Athan., *contra Gentes*. — <sup>2</sup> Rom., 1, 20 et 21.

<sup>1</sup> Irén., *adv. Hæres.*, l. 2, c. 9. — <sup>2</sup> In *Evang. Joann.* 17, n. 4. — <sup>3</sup> Rom., 1, 21. — <sup>4</sup> 1 Thess., 4, 5.

ce que vous ne savez pas ; nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs <sup>1</sup> ; « aux Juifs : « C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites qu'il est votre Dieu, et vous ne le connaissez pas ; mais moi je le connais, et si je disais que je ne le sais pas je serais semblable à vous, menteur. Mais je le sais et je garde sa parole <sup>2</sup> ; » à ses apôtres, en parlant des Juifs : « Ils vous feront ces choses parce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi <sup>3</sup> ; » de ses apôtres, en parlant à son Père : « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du monde ; je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître encore <sup>4</sup>. » Enfin saint Paul dira, du don même de la science miraculeusement communiquée par l'Esprit-Saint : « La science même sera détruite ; car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons ; mais lorsque sera venu ce qui est parfait, alors s'évanouira ce qui est partiel. Lorsque j'étais enfant je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant, mais, quand je suis devenu homme, j'ai mis dehors ce qui était de l'enfant. Nous voyons maintenant par un miroir en énigme, mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu <sup>5</sup>. »

Tout se concilie de cette manière, et l'Écriture avec l'Écriture, et les Pères avec les Pères. Dieu est bon, même envers les gentils, quoiqu'il le soit plus envers les Juifs, plus encore envers les chrétiens, et qu'il le soit de toute sa bonté envers les saints dans le ciel. Tout doit bénir sa miséricorde, et les gentils auxquels il ne refuse pas le premier degré de sa connaissance, et les Juifs qu'il élève à la seconde, et les chrétiens qu'il élève à la troisième, et les saints qu'il transforme dans les splendeurs de la quatrième. « Louez le Seigneur, toutes la nations ; louez-le, tous les peuples, parce que sa miséricorde s'est affermie sur nous, et la vérité du Seigneur demeure à jamais <sup>6</sup>. »

L'idolâtrie n'empêchait donc point de connaître le vrai Dieu, elle n'empêchait pas même de l'adorer. Nous le voyons par l'exem-

ple de Salomon même, nous le voyons par l'exemple des Israélites adorant à la fois et Jéhova et Baal. « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, dit Bossuet, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres <sup>1</sup>. » Et ailleurs, parlant de ce que dit Bardesane des Indiens : « Quand ce serait le Dieu véritable dont ils auraient conservé quelque idée, comme tous les autres gentils, on ne peut pas conclure de là qu'ils lui rendissent un culte agréable au milieu de tant de superstitions criminelles, ni même qu'ils l'adorassent seul, puisqu'on voit tant d'autres nations joindre le culte du vrai Dieu créateur avec les autres fausses divinités <sup>2</sup>. »

Enfin, comme le remarque le même Bossuet après saint Athanase, « ni la loi ni les prophètes n'avaient point été donnés aux Juifs pour eux seuls, mais encore pour éclairer tout l'univers de la connaissance de Dieu et des bonnes mœurs <sup>3</sup>. » C'est pour cela que Dieu met son peuple en rapport avec les peuples les plus influents de la terre, avec l'Égypte, la Phénicie, Babylone, la Perse ; nous en trouverons même des vestiges à la Chine. « Depuis la loi de Moïse les païens avaient ainsi une certaine facilité plus grande de connaître Dieu et son vrai culte, en sorte que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense. » Ces paroles sont de Bossuet, qui dit encore qu'il ne faut point douter qu'il n'y ait eu un grand nombre de ces croyants dispersés parmi les gentils dont nous venons de parler, mais qu'il était réservé à la nouvelle alliance d'entraîner les nations entières <sup>4</sup>.

Depuis l'Évangile l'idolâtrie grossière a été renversée, mais il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre, il y a des idoles cachées que nous adorons en secret au fond de nos cœurs, et ce que saint Paul a dit de l'avarice, que c'était un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. Nous sommes des idolâtres lorsque nous préférons quelque chose à Dieu.

<sup>1</sup> Jean, 4, 21. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 54 et 55. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 16, 3. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 17, 6 et 26. — <sup>5</sup> 1 Cor., 13, 11, 12. — <sup>6</sup> Ps. 116.

<sup>1</sup> Lettre 256, à M. Brisacier. — <sup>2</sup> Lettre 257, au même, p. 273. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 258. — <sup>4</sup> Lettre 258, à M. Brisacier.



« Cœur humain, abîme infini, qui dans toutes tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? de quel côté prennent-ils leur cours? où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais, de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité; Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie que l'homme, s'étant donné une fois la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il

nous en arrive tous les jours de même; car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité; l'homme a des besoins infinis, et, chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas, il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craignons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même <sup>1</sup>? »

<sup>1</sup> Bossuet, *Panegyrique de saint Victor*.

## LIVRE QUATORZIÈME

DE 975 A 758 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Division d'Israël en deux royaumes. — Élie, Élisée, Josaphat, Athalie.**

Après la mort de Salomon son fils Roboam se rendit à Sichem, où Israël s'était assemblé pour le faire roi. Cette ville était située dans la tribu d'Éphraïm, à peu près au centre de la Terre promise. Jéroboam s'y trouva aussi. Avec la nouvelle que Salomon était mort il avait reçu de ses amis l'invitation de revenir d'Égypte. Il se présenta devant Roboam avec ses anciens d'Israël et ils lui dirent : « Votre père nous a imposé un joug très-dur. Diminuez donc maintenant quelque chose de la dureté du gouvernement de votre père et de ce joug très-pesant qu'il nous a imposé, et nous vous servirons. »

Ils parlaient ainsi, soit qu'ils se plaignissent sans raison d'un prince qui avait rendu l'or et l'argent communs dans Jérusalem, soit qu'en effet Salomon les eût grevés dans le temps qu'il donna tout à ses passions. L'entretien seul des sept cents reines et des trois cents femmes du second rang suffisait pour absorber les revenus de tout un royaume.

Roboam leur parla d'abord sagement. « Allez, leur dit-il, et revenez dans trois jours. » Il se donnait ainsi le temps de la réflexion. Il tint, en effet, conseil avec les vieux conseillers de son père et leur dit : « Que me conseillez-vous de répondre à ce peuple ? » Ils lui dirent : « Si en ce jour vous êtes à ce peuple tel qu'un serviteur, si vous le servez aujourd'hui, et que vous répondiez des paroles douces, il sera votre serviteur tous les jours. »

Les vieillards connaissaient l'état des affaires; ils n'ignoraient pas la secrète pente des dix tribus à faire un royaume à part et à

se désunir d'avec celle de Juda, dont elles étaient jalouses; ils n'avaient point oublié les tristes effets de cette jalousie, du temps de David. D'ailleurs la royauté sur tout Israël n'avait été promise à la postérité de ce prince qu'à une condition; Salomon ne l'ayant point accomplie, Dieu lui avait annoncé qu'il lui ôterait dix tribus en la personne de son successeur. Roboam ne devait pas ignorer cela. Le conseil des vieillards ne pouvait donc être plus sage. Roboam le méprisa et n'écouta point son peuple, parce que le Seigneur s'était retiré de lui, pour accomplir la parole d'Ahas le Silonite sur la division du royaume. Il appela les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui et qui le suivaient toujours. Ceux-ci, fiers et imprudents, lui firent faire une réponse qui joignait l'insulte au refus et exprimait des choses dures par des paroles plus dures encore : « Mon petit doigt est plus gros que tout le corps de mon père; mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je l'augmenterai; mon père vous a frappés avec des fouets, et moi je vous frapperai avec des verges de fer ! »

A ces mots le peuple s'écria : « Quel intérêt avons-nous à la maison de David, et que nous importe de conserver l'héritage au fils d'Isaï ! Va dans tes tentes, ô Israël, et toi pourvois à ta maison, ô David ! » Roboam envoya son ministre des finances faire des représentations au peuple irrité; mais il en fut assommé à coups de pierres. Aussitôt ce roi, si fier et si menaçant d'abord, monta sur son char et s'enfuit à Jérusalem, où il fut reconnu par Juda et Benjamin, tandis que les dix au-



tres tribus choisirent Jéroboam, qui sans doute leur fit part de ce que Dieu lui avait promis par le prophète Ahias <sup>1</sup>. C'est ainsi que se divisa la postérité de Jacob en deux royaumes qui ne se réunirent plus, et que l'on distingua sous les noms de royaume de Juda et de royaume d'Israël.

Cependant Roboam n'avait pas renoncé à régner sur les dix tribus ; pour les réduire il rassembla toute la maison de Juda et la tribu de Benjamin, au nombre de cent quatre-vingt mille soldats d'élite. Mais l'Éternel lui fit dire, à lui et au peuple, par Séméias, homme de Dieu : « Vous ne monterez pas et vous ne combattrez point contre les enfants d'Israël, qui sont vos frères ; que chacun retourne en sa maison, car c'est moi qui ai fait ceci. » Le roi et le peuple écoutèrent la parole de l'Éternel et s'en retournèrent chez eux <sup>2</sup>. Toutefois, pour se mettre en sûreté contre son heureux rival, Roboam bâtit un grand nombre de villes fortes en Juda et en Benjamin. L'autre, de son côté, fortifia Sichem et en fit sa résidence ; il fortifia également Phanuël, sur le torrent de Jaboc, au delà du Jourdain, afin de tenir dans la soumission les peuples de Galaad.

Dieu même avait dit à Jéroboam : « Je vous donnerai dix tribus ; » Dieu même lui avait promis que, s'il était fidèle comme David, il lui accorderait comme à David une dynastie durable ; Dieu même venait de combattre pour lui en défendant au roi de Juda de l'attaquer. Tout l'engageait donc à demeurer fidèle à Dieu. Une politique athée le rendit ingrat et impie et prépara la ruine et de sa maison et de son peuple.

Pour conserver toujours la postérité de Jacob dans l'unité de la foi et du culte et n'en faire ainsi qu'une Église ou société spirituelle, quelles que fussent d'ailleurs ses destinées politiques, Dieu y établit, dans la tribu de

Lévi et la famille d'Aaron, un sacerdoce, un pontife unique, avec une loi, une arche d'alliance, un tabernacle, un temple unique pour tous. Cette Église mosaïque, qui embrassait tout Israël, devait se transformer un jour en l'Église chrétienne et embrasser tout l'univers. Jéroboam crut de son intérêt de rompre cette unité et de séparer son royaume d'avec l'Éternel. Cet intérêt prétendu fut son dieu et sa loi. « Si ce peuple, disait-il, monte à Jérusalem pour sacrifier en la maison de Jéhova, son cœur se tournera vers son seigneur Roboam, et il me tuera. » Comme si Dieu, qui avait accompli la promesse de lui donner dix tribus, n'accomplirait point la promesse d'affermir le trône dans sa famille s'il était fidèle ainsi que David ; comme si Dieu, qui l'avait défendu une première fois contre le roi de Juda, ne pouvait pas le défendre toujours. Un grand obstacle à son projet impie était les prêtres et les lévites répandus par tout son royaume ; il les empêcha de remplir leur ministère divin et les contraignit à quitter leurs maisons et leurs villes pour se réfugier en la terre de Juda. Comme il fallait cependant des prêtres au peuple, il lui en fit, non pas des enfants d'Aaron, mais des premiers venus. Lui-même s'en érigea le souverain prêtre. A un sacerdoce différent du vrai sacerdoce il fallait un dieu différent du vrai Dieu ; Jéroboam en fit plus d'un et leur dressa des autels sur les hauts lieux. Les principaux étaient deux veaux d'or placés l'un à Béthel, l'autre à Dan. « Ne vous donnez plus la peine, dit-il au peuple, de monter à Jérusalem. Voici tes dieux, ô Israël ! ceux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Il y en a plusieurs qui pensent que, sous ces deux symboles, le peuple entendait adorer le vrai Dieu <sup>1</sup>. Toujours était-ce un culte expressément défendu par la loi divine et par là même criminel. Les endroits n'avaient pas été choisis sans dessein ; Béthel était célèbre par la vision de Jacob et le monument religieux qu'il y avait élevé ; le peuple était habitué depuis longtemps à y offrir des prières et des sacrifices à l'Éternel. A Dan l'image en fonte de Michas avait été longtemps, si elle n'était encore, l'objet

<sup>1</sup> 3 Rois, 12. 2 Paral., 10. — <sup>2</sup> « Factus est autem sermo Domini ad Semeiam, virum Dei, dicens : Loquere ad Roboam, filium Salomonis, regem Juda, et ad omnem domum Juda et Benjamin, et reliquos de populo, dicens : Hæc dicit Dominus : Non ascendetis, neque bellabitis contra fratres vestros filios Israël ; revertatur vir in domum suam ; a me enim factum est verbum hoc. Audierunt sermonem Domini et reversi sunt de itinere, sicut eis præceperat Dominus. » 3 Rois, 12, 22-24.

<sup>1</sup> Entre autres l'historien Josèphe et Grotius.

d'un culte superstitieux. De cette manière ces changements paraissaient moins étranges. Les fêtes se célébraient aux mêmes jours que dans le royaume de Juda. Il retint, en un mot, la loi de Moïse, mais il l'interprétait à son gré. Après lui d'autres princes en ont usé de même avec l'Évangile. Outre les veaux d'or, nous voyons dans l'Écriture que Jéroboam bâtit encore des autels aux démons. A la vue de ces impiétés non-seulement les lévites et les prêtres, mais un grand nombre d'Israélites de toutes les tribus quittèrent le pays pour se retirer en la terre de Juda, ce qui augmenta de beaucoup la puissance du fils de Salomon <sup>1</sup>.

La politique athée du premier roi schismatique tourna ainsi contre lui-même. Du reste, malgré toutes ses ruses et ses violences, nous verrons toujours la religion véritable pratiquée dans son royaume par un certain nombre de fidèles et hautement enseignée et vengée par une suite non interrompue de prophètes. Jérusalem, avec son temple, sera toujours le centre du vrai culte. Jonas, qui était des dix tribus et qui prophétisait parmi elles, s'écriera jusque dans le ventre de la baleine : « Seigneur, quoique rejeté de devant vos yeux, je reverrai votre saint temple <sup>2</sup> ; » par où il marquait tout à la fois et qu'il avait coutume de le visiter, et qu'il espérait encore d'y rendre à Dieu ses adorations.

Roboam et son peuple marchèrent pendant trois ans dans les voies de David et de Salomon. Le roi était âgé de quarante et un ans lorsqu'il monta sur le trône ; il avait dix-huit femmes du premier rang et soixante du second. Elles lui donnèrent vingt-huit fils et soixante filles. Celui de ses fils qu'il désigna pour lui succéder se nommait Abia ; ce n'était pas l'aîné, mais il était né de l'épouse de prédilection et surpassait en sagesse tous ses frères. Roboam établit ceux-ci dans différentes villes fortes de Juda et de Benjamin, leur donna des femmes et de quoi vivre selon leur naissance.

Après ces trois premières années, le roi

de Juda, voyant son pouvoir bien affermi, abandonna la loi de l'Éternel, et le peuple suivit son exemple. Bientôt il se commit des idolâtries et des impuretés abominables ; on vit jusqu'à des hommes faisant profession du crime de Sodome. Le châtiment ne se fit pas attendre. La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem avec douze cents chariots de guerre, soixante mille cavaliers et une infanterie innombrable ; c'étaient des Égyptiens, des Libyens, des Troglodytes et des Éthiopiens. Il prit les villes fortes et s'avança jusque devant Jérusalem. Alors l'Éternel envoya vers Roboam et les princes qui s'étaient retirés dans la capitale le prophète Séméias avec cette commission : « Voici ce que dit l'Éternel : Vous m'avez abandonné, moi aussi je vous ai abandonnés en la main de Sésac. » Les princes, avec le roi, s'humilièrent et dirent : « L'Éternel est juste. » Aussitôt cette parole de l'Éternel vint à Séméias : « Ils se sont humiliés, je ne les exterminerai point ; mais je leur donnerai quelque secours, et ma fureur ne distillera point sur Jérusalem par la main de Sésac. Toutefois ils lui seront assujettis, afin qu'ils apprennent ce que c'est que de me servir ou de servir les gouvernements de la terre <sup>1</sup>. » Sésac étant donc venu enleva les trésors du temple et les trésors du roi, et les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. Roboam remplaça ces derniers par des boucliers d'airain. Le royaume fut ainsi humilié, mais non pas détruit, parce qu'il se trouva des œuvres bonnes en Juda <sup>2</sup>.

Quel est ce roi d'Égypte dont Dieu se sert pour châtier l'impiété du fils de Salomon ? C'est le premier pharaon dont l'Écriture

<sup>1</sup> 3 Rois, 12. 2 Paral., 11. — <sup>2</sup> Jonas, 2, 5 : « Et ego dixi : Abiectus sum a conspectu oculorum tuorum ; verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum. »

<sup>1</sup> « Semeias autem propheta ingressus est ad Roboam et principes Juda, qui congregati fuerant in Jerusalem, fugientes Sesac, dixitque ad eos : Hæc dicit Dominus : Vos reliquistis me, et ego reliqui vos in manu Sesac. Consternatique principes Israel et rex dixerunt : Justus est Dominus. Cumque vidisset Dominus quod humiliati essent, factus est sermo Domini ad Semeiam, dicens : Quia humiliati sunt non disperdam eos, daboque eis pauxillum auxilii, et non stillabit furor meus super Jerusalem per manum Sesac. Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum. » 2 Paral., 12, 5-8. — <sup>2</sup> « Siquidem et in Juda inventa sunt opera bona. » *Ibid.*, 12.



sainte nous fasse connaître le nom distinctif. Ce nom peut se prononcer en hébreu *Schischak* ou *Schischok*; les Septante l'ont rendu par *Sousakim*, l'historien Josèphe par *Sousakos*, et la Vulgate par *Sésac*. Plusieurs savants avaient cru le reconnaître dans le fameux Sésostris ou Séthosis, mais nous avons vu précédemment que ce dernier était contemporain de Moïse. D'autres avaient pensé que Sésac n'était autre que Sésonchis ou le Sésonchosis de Manéthon; la lecture des hiéroglyphes a changé cette opinion en certitude. Voici ce qu'écrivait de Thèbes, en 1830, parlant du palais de Karnac, le savant français qui, le premier, a déchiffré les inscriptions hiéroglyphiques : « Dans ce palais merveilleux j'ai contemplé *Sésonchis* traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, *IOUDAHMALEK, le royaume des Juifs* ou *de Juda*. C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du 1<sup>er</sup> livre des *Rois*, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem et ses succès. Ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschok* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante <sup>1</sup>. »

Dans Manéthon Sésonchis ou Sésonchosis est le chef de la vingt-deuxième dynastie; d'après un calcul basé sur la combinaison des découvertes hiéroglyphiques avec les dates de l'histoire, son règne aurait commencé l'an 971 avant l'ère chrétienne. C'est précisément en cette année-là que l'on place communément l'entrée de Sésac à Jérusalem. Ainsi les dates ne se rapportent pas moins bien que les autres circonstances.

Là peinture hiéroglyphique du temple de Karnac nous le montre vainqueur de plus de trente nations; l'Écriture nous le présente à la tête d'une armée innombrable d'Égyptiens, de Libyens, de Troglodytes et d'Éthiopiens. Les Troglodytes ou habitants de trous étaient, suivant les anciens auteurs, des peuples de l'Afrique orientale qui habitaient

dans des trous ou des cavernes<sup>1</sup>, et l'Écriture et les hiéroglyphes du palais de Thèbes se servent ainsi mutuellement de commentaire.

On voit aussi par là quelle était à cette époque la puissance de l'Égypte, l'étendue de sa domination ou du moins de son influence sur les contrées voisines. Dans l'édition romaine de la Bible des Septante il est dit que ce pharaon avait fait épouser à Jéroboam la sœur même de la reine d'Égypte. On devine alors, sans beaucoup de peine, à l'instigation de qui le conquérant égyptien sera venu ravager les terres de Juda.

Tant qu'il vécut Roboam fut en guerre avec Jéroboam et mourut après un règne de dix-sept ans. Sa mère était une Ammonite. Son fils Abia régna à sa place. La succession au trône ne fut jamais interrompue dans le royaume de Juda.

Un jour qu'à Béthel Jéroboam s'apprêtait à encenser son veau d'or, il lui vint de Juda un prophète qui parla ainsi contre son autel de la part du Seigneur : « Autel ! autel ! Voici ce que dit Jéhova : Un fils naîtra de la maison de David ; Josias est son nom, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui t'encensent maintenant et brûlera sur toi des ossements humains. » Le prophète en donna pour preuve un signe qui devait s'accomplir dans l'instant : l'autel allait se rompre, et la cendre qui était dessus se répandre par terre. Le roi, transporté de colère, étendit la main d'après de l'autel et commanda d'arrêter le prophète; mais aussitôt sa main se dessécha, en sorte qu'il ne pouvait plus la retirer à lui; l'autel se fendit et la cendre fut dispersée. Le roi supplia l'homme de Dieu de prier que sa main lui fût rendue; celui-ci le fit, et la main devint comme auparavant. Alors le roi invita l'homme de Dieu de venir manger avec lui et d'accepter des présents; mais il refusa l'un et l'autre : « Quand vous me donneriez la moitié de votre maison je n'irai point avec vous, et je ne mangerai point de pain ni ne boirai point d'eau en ce lieu. » Il ajouta qu'ainsi l'Éternel lui avait ordonné, comme aussi de s'en retourner par un autre chemin que celui par lequel il était venu. Déjà

<sup>1</sup> 7<sup>e</sup> Lettre de M. Champollion, pendant son voyage en Égypte.

<sup>1</sup> Strab., I. Méla, 1, c. 4 et 8. Pline, c. 8, 37; c. 10.

il s'était remis en route lorsqu'un vieux prophète qui demeurait à Béthel apprit de ses enfants ce que l'autre avait dit et fait et par quel chemin il s'en retournait. Il fit seller son âne, s'en alla après l'autre prophète, le trouva qui était assis sous un chêne, et l'invita de retourner avec lui à la maison pour se restaurer. Celui-ci s'excusa sur le commandement de l'Éternel; mais le vieux lui dit que lui aussi était prophète, qu'un ange lui avait ordonné, de la part de l'Éternel, de le ramener et de lui offrir du pain et de l'eau. Il mentait, mais l'autre se laissa persuader.

Ils étaient à table lorsque l'Éternel fit entendre sa parole au prophète qui l'avait ramené. Et il cria à l'homme de Dieu qui était venu de Juda : « Voici ce que dit l'Éternel : Parce que tu n'as pas obéi à la parole de Jéhova, et que tu n'as pas gardé le commandement de Jéhova, ton Dieu, et que tu es retourné, et que tu as mangé du pain et bu de l'eau dans le lieu où je t'ai ordonné de ne point manger de pain et de ne pas boire d'eau, ton corps ne sera pas porté dans le sépulcre de tes pères. »

L'accomplissement suivit de près ces paroles; pendant qu'il s'en retournait le prophète de Juda fut tué par un lion. Son corps resta gisant sur la route, le lion debout à côté, ainsi que l'âne, témoins l'un et l'autre que ce n'était point par l'instinct de la nature, mais par la volonté de Dieu, que l'animal féroce avait tué l'homme, sans pour cela le mettre en pièces, non plus que l'âne vivant. Des passants, ayant vu ce singulier spectacle, le publièrent dans la ville où demeurait le vieillard; celui-ci, l'ayant appris, s'en alla, trouva le corps auprès des deux animaux, l'emporta à la maison, le mit dans son sépulcre, le pleura et commanda à ses fils, lorsqu'il serait mort, de mettre ses os auprès des os de l'homme de Dieu, dont la prédiction devait s'accomplir un jour<sup>1</sup>.

Ainsi le prophète fut puni de sa désobéissance par un genre de mort effrayant et parce qu'il ne lui fut pas donné d'être enseveli dans le tombau de ses ancêtres; punitions temporelles; mais en même temps Dieu l'honora en

ce que le lion respecta son corps. C'était sans doute plus faiblesse que mauvaise volonté qui l'induisit à en croire l'invitation du vieillard; celui-ci, plus coupable, s'était laissé porter à mentir par le désir qu'il avait de voir l'homme de Dieu et de lui donner l'hospitalité, mensonge qu'il aura expié par un profond repentir. Quant à la prédiction du prophète, nous la verrons s'accomplir après trois siècles et demi.

Cependant Abia, fils de Jéroboam, tomba malade. Jéroboam dit à sa femme de se déguiser et d'aller à Silo, vers le prophète Ahias, le même qui lui avait prédit qu'il régnerait sur Israël, pour lui demander ce qu'il en serait de l'enfant. Le prophète, qui ne voyait plus, tant il était vieux, fut instruit par l'Éternel du voyage de la reine et de la réponse qu'il devait lui faire. Lors donc qu'elle entra et qu'il entendit le bruit de ses pas : « Entrez, femme de Jéroboam, lui dit-il; pourquoi feignez-vous d'être une autre? Je vous suis envoyé comme un messenger funeste. Allez, et dites à Jéroboam : Voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Je vous ai élevé du milieu du peuple et je vous ai établi chef de mon peuple d'Israël, et j'ai divisé le royaume de la maison de David et vous l'ai donné; mais vous n'avez point été comme mon serviteur David, qui a gardé mes commandements et qui m'a suivi de tout son cœur en faisant ce qui m'était agréable. Vous avez fait plus de mal que tous ceux qui ont été avant vous, et vous vous êtes fait des dieux étrangers et en fonte pour me provoquer à la colère, et vous m'avez rejeté loin derrière vous. C'est pourquoi voilà que j'amènerai les maux sur la maison de Jéroboam et j'en frapperai tous les mâles; j'exterminerai ceux qui sont gardés avec le plus de soin comme ceux qui sont abandonnés dans Israël; je nettoierai les restes de la maison de Jéroboam comme on nettoie le fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Quiconque de Jéroboam mourra dans la ville sera mangé par les chiens, et qui mourra dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel; car Jéhova a parlé. Vous donc levez-vous et allez en votre maison, et à votre entrée dans la ville l'enfant mourra, et tout Israël le pleu-

<sup>1</sup> 2 Rois, 12, 1-32.



rera et l'ensevelira. C'est le seul de Jéroboam qui entrera dans le tombeau, parce qu'il s'est trouvé en lui quelque chose de bon devant Jéhova, le Dieu d'Israël. Déjà CELUI QUI EST s'est établi un roi sur Israël, qui frappera la maison de Jéroboam en ce jour et en ce temps. De plus Jéhova frappera Israël comme le roseau qu'agite l'eau, et il arrachera Israël de cette terre si excellente qu'il a donnée à ses pères, et il le dispersera au delà du fleuve, parce qu'il s'est fait des bois profanes pour irriter Jéhova contre lui. Et Jéhova livrera Israël à cause des péchés de Jéroboam, qui a péché et fait pécher Israël. »

Après cette prophétie, qui annonçait avec une clarté si terrible la ruine de Jéroboam, les agitations continuelles du royaume schismatique, enfin son entière destruction avec la captivité du peuple, la reine se leva et revint à Thersa, ville de la tribu de Manassé, où son mari<sup>1</sup> faisait sa résidence et qui porte encore aujourd'hui le même nom. Au moment même qu'elle entra sur le seuil de sa maison l'enfant mourut, fut enseveli et pleuré par tout Israël, suivant la parole que l'Éternel avait dite par son prophète<sup>1</sup>.

Abia, fils de Roboam, commença son règne par une victoire éclatante. Il pouvait avoir appris les funestes prédictions que l'Éternel avait faites à Jéroboam, il pouvait se croire l'homme choisi de Dieu pour exterminer la race de ce prince impie et régner à sa place sur Israël. Il marcha donc contre lui à la tête de quatre cent mille hommes d'élite ; mais Jéroboam lui en opposa huit cent mille. Les armées étaient en présence lorsque le roi de Juda, du haut de la montagne de Samarie, s'écria à haute voix : « Écoutez-moi, Jéroboam et vous Israël tout entier. Ignorez-vous donc que Jéhova, le Dieu d'Israël, a donné pour toujours à David et à ses enfants la royauté sur Israël par un pacte inviolable ? Jéroboam, fils de Nabat, serviteur de Salomon, fils de David, s'est levé et révolté contre son seigneur ; des hommes de néant, enfants de Bélial, se sont joints à lui ; ils ont prévalu contre Roboam, fils de Salomon, parce que c'était un homme sans expé-

rience et sans cœur, incapable de leur résister. Maintenant vous vous prétendez assez forts pour résister au royaume de Jéhova, qu'il possède par les enfants de David. Vous êtes en grand nombre, mais n'avez-vous point avec vous les veaux d'or dont Jéroboam vous a fait des dieux ? N'avez-vous pas chassé les prêtres de Jéhova, les enfants d'Aaron et les lévites ? Ne vous êtes-vous pas fait des prêtres comme tous les peuples de la terre ? Quiconque vient et consacre sa main par l'immolation d'un jeune taureau et de sept bœliers est fait prêtre de ce qui n'est pas des dieux. Quant à nous, CELUI QUI EST, voilà notre Dieu ; nous ne l'avons point abandonné ; ses prêtres et ses ministres sont les enfants d'Aaron et les lévites, chacun dans son rang ; chaque jour, soir et matin, on lui offre des holocaustes et des parfums suivant la loi. Auprès de nous sont les pains de proposition et le chandelier d'or garni de sept lampes qui doivent être allumées tous les soirs ; car nous gardons fidèlement les ordonnances de Jéhova, notre Dieu ; vous, au contraire, vous l'avez abandonné. Nous avons ainsi dans notre armée Dieu même, qui en est le chef, et ses prêtres, et les trompettes sacrées dont le son retentira contre vous. Enfants d'Israël, gardez-vous donc de combattre contre Jéhova, le Dieu de vos pères ; car vous ne réussirez point. »

Pendant qu'il parlait ainsi Jéroboam tâchait de le surprendre par derrière et déployait ses troupes de manière à l'enfermer sans qu'il s'en aperçût. Tout à coup Juda et son roi reconnaissent qu'on va les attaquer de toutes parts ; ils crient à l'Éternel, les prêtres sonnent de la trompette, toute l'armée pousse le cri de guerre, et l'Éternel frappe d'épouvante Jéroboam et Israël devant Abia et Juda. Les huit cent mille hommes prennent la fuite ; l'armée de Juda les poursuit et en laisse cinq cent mille sur la place<sup>1</sup>.

Une si prodigieuse victoire, suivie de la prise de plusieurs villes, qui augmentait la puissance d'Abia d'autant qu'elle affaiblissait celle de Jéroboam, était bien faite pour affermir le premier dans le service du vrai

<sup>1</sup> 3 Rois, 14, 1-18.

<sup>1</sup> 2 Paral., 13, 1-17.

Dieu et pour y ramener le second. Il n'en fut pas ainsi ; Abia, qui avait parlé si bien, finit par tomber dans tous les péchés de son père et mourut après un règne de trois ans. Jéroboam ne lui en survécut que deux ; il fut frappé de Dieu et eut pour successeur son fils Nadab, qui marcha dans les mêmes voies et ne profita pas plus que lui du terrible avertissement que leur avait donné le prophète. La peine suivit de près. La seconde année de son règne Nadab assiégeait Gebbethon, ville des Philistins, lorsque Baasa, de la tribu d'Issachar, conjura contre lui, le mit à mort, s'élança sur le trône et extermina toute la maison de Jéroboam sans en laisser un seul rejeton, suivant la parole que l'Éternel avait dite par Ahias, Silonite, son serviteur <sup>1</sup>.

Juda était plus heureux ; il y régnait un jeune prince qui faisait ce qui était juste et agréable à l'Éternel, comme son père David : c'était Asa, fils d'Abia ou Abiam. Il purifia le pays des abominations de la débauche et de l'idolâtrie ; il priva sa propre mère de la dignité royale parce qu'elle en avait abusé pour placer une idole infâme dans un bocage. L'idole fut brûlée et la cendre jetée dans le torrent de Cédron. Il détruisit avec le même zèle tous les monuments des cultes étrangers et exhorta son peuple à chercher l'Éternel, le Dieu de leurs pères, et à observer sa loi et ses ordonnances. Il en fut récompensé par une profonde paix de dix ans, dont il profita pour élever un grand nombre de villes fortes. Son armée comptait trois cent mille hommes de Juda et deux cent quatre-vingt mille de Benjamin <sup>2</sup>.

La dixième année il fut attaqué par une armée d'Éthiopie, au nombre d'un million de combattants et de trois cents chariots de guerre conduits par Zara, qui s'avança jusqu'à Marésa, ville de Judée. Asa marcha contre lui et invoqua l'Éternel, son Dieu : « O Jéhova ! il vous est aussi facile de sauver par un petit nombre que par un grand ; aidez-nous, Jéhova, notre Dieu ; c'est sur vous que nous nous appuyons, c'est en votre nom que nous marchons contre cette multitude. Jéhova, notre Dieu, nul mortel ne peut rien

contre vous. » L'Éternel frappa les Éthiopiens devant Asa et Juda, en sorte qu'ils prirent la fuite, furent poursuivis et exterminés. L'armée d'Asa, au contraire, fit un immense butin en brebis et en chameaux <sup>1</sup>.

Quel est ce Zara ou Zarach, l'Éthiopien ? On est peu d'accord là-dessus. Les uns supposent que c'était un chef de Cushites ou Éthiopiens orientaux ; mais, comme il est dit que son armée s'enfuit du côté de la ville de Gérare, au midi, et vers l'Égypte, il est plus probable que c'étaient les Éthiopiens d'Afrique, réunis encore sous la même domination que les Égyptiens, comme nous les avons vus tout à l'heure au temps de Sésac ou Sésonchis. On a trouvé dans un cartouche royal tracé sur les parois des mines voisines du mont Sinaï le nom de Zerah. Cette bataille se donna trente ans après l'entrée de Sésac à Jérusalem, qui, d'après Manéthon, en régna vingt et un, par conséquent sous le règne de son successeur, qui fut de quinze. Celui-ci est nommé Osorthon dans cet historien, Osorchon ou Osorgon dans une légende hiéroglyphique des mêmes colonnades de Thèbes où se voient le nom et le triomphe de Sésonchis. Si l'on ôte au nom monumental Osorchon sa terminaison égyptienne, et qu'on fasse abstraction des voyelles qui ne s'écrivaient point autrefois, on le retrouvera rigoureusement dans le Zarach, Zoroch ou Zorch du texte hébreu. D'après cela Zarach, surnommé l'Éthiopien, serait le successeur de Sésac, et aurait ainsi rendu au royaume de Juda les richesses que son prédécesseur lui avait enlevées <sup>2</sup>.

Alors l'Esprit de Dieu vint sur Azarias, fils d'Obed ; il alla au-devant d'Asa et lui dit : « Écoutez-moi, Asa, et vous tout Juda et Benjamin. Jéhova est avec vous parce que vous êtes avec lui ; si vous le cherchez vous le trouverez, si vous l'abandonnez il vous abandonnera. Il y aura bien des jours en Israël sans le Dieu de vérité, sans prêtre qui enseigne et sans loi, et dans son angoisse il se retournera vers Jéhova, le Dieu d'Israël ;

<sup>1</sup> 2 Paral., 14, 1-15. — <sup>2</sup> Greppo, p. 173. La chose est mise hors de doute par le témoignage du prophète Hanani, que nous verrons bientôt joindre les Libyens aux Éthiopiens.

<sup>1</sup> 3 Rois, 15, 25-31. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 15, 8-15.



et il cherchera, et il se fera trouver d'eux. Dans ces temps-là il n'y aura point de paix, ni pour celui qui sort, ni pour celui qui entre, mais des terreurs sans nombre parmi tous les habitants de la terre. Une nation brisera une nation, une ville une ville, parce que Dieu les bouleversera par toutes sortes d'afflictions ; mais vous, prenez courage, que vos mains ne se relâchent point, car il est une récompense à vos œuvres. »

Quand il eut entendu ces paroles Asa sentit en lui de nouvelles forces ; il ôta les abominations de toute la terre de Juda et de Benjamin, ainsi que des villes du mont Éphraïm qu'il avait prises ; sanctifia de nouveau l'autel du Seigneur qui était dans le parvis ; assembla tout Juda et Benjamin avec les étrangers d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon ; car ils lui arrivaient en foule d'Israël lorsqu'ils virent que Jéhova, son Dieu, était avec lui. Ils entrèrent dans l'alliance pour chercher Jéhova, le Dieu de leurs pères, de tout leur cœur et de toute leur âme. Quiconque ne cherchait pas Jéhova, le Dieu d'Israël, devait être puni de mort, petit ou grand, homme ou femme. Ils le jurèrent à l'Éternel, à haute voix, avec une grande allégresse, au son des trompettes et des hautbois. Tout Juda se réjouit du serment, car ils le jurèrent de tout leur cœur, et, comme ils le cherchaient de toute leur volonté, l'Éternel se fit trouver d'eux et leur donna le repos et la paix de toutes parts <sup>1</sup>.

Entre Juda et Israël il n'y avait ni paix ni guerre ; chacun était sur la défensive, lorsque, la seizième année du règne d'Asa, trente-sixième depuis la division des dix tribus, le roi d'Israël, Baasa, ayant fait alliance avec Benadad, roi de Syrie, fit une irruption sur la terre de Juda et surprit la ville de Rama, qu'il s'empressa de fortifier. Cette ville était située sur une hauteur qui commandait le défilé par où l'on passait d'un royaume à l'autre. Il voulait, sans doute, au moyen de cette forteresse, empêcher l'émigration de ses sujets. Asa prit alors tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans les trésors du temple et du palais, l'envoya à Benadad, lui rappela

l'alliance qui unissait leurs pères et le pria de rompre celle qu'il avait faite avec Baasa. Benadad envoya une armée contre celui-ci et donna par là occasion au roi de Juda de détruire les fortifications de Rama, et, avec le bois et les pierres qui s'y trouvaient amassés, de fortifier Gabaa de Benjamin et Maspha.

Asa probablement s'applaudissait de sa politique lorsque Hanani, le voyant, vint le trouver et lui fit des reproches de ce que, après que l'Éternel eut livré entre ses mains l'armée innombrable des Éthiopiens et des Libyens, il avait mis sa confiance au roi de Syrie plutôt qu'en Dieu. « Les yeux de Jéhova, dit-il, parcourent toute la terre pour soutenir qui s'attache à lui de tout son cœur. » Dieu lui eût livré les Syriens mêmes, s'il ne les avait pas craints ; mais, en punition de sa conduite insensée, il s'allumait dès lors contre lui des guerres. Asa ne reçut point les remontrances du voyant comme on pouvait l'espérer de sa piété ; au contraire il le fit jeter en prison. Il exerça même des violences contre quelques-uns de son peuple, vraisemblablement parce qu'ils prenaient le parti du prophète <sup>1</sup>.

Vers le même temps l'Éternel envoya Jéhu, fils d'Hanani, dire à Baasa : « Je t'ai élevé de la poussière et je t'ai établi chef de mon peuple d'Israël ; mais tu as marché dans la voie de Jéroboam, et tu as fait pécher mon peuple d'Israël afin de m'irriter par leurs crimes ; c'est pourquoi je retrancherai de la terre la postérité de Baasa et la postérité de sa maison, et je ferai de ta maison ce que j'ai fait de la maison de Jéroboam, fils de Nabat. Quiconque de Baasa meurt dans la ville sera mangé par les chiens, et qui meurt dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel. » Baasa ne se convertit pas plus que n'avait fait Jéroboam ;

<sup>1</sup> 2 Paral., 16, 1-14 : « In tempore illo venit Hanani propheta ad Asa, regem Juda, et dixit ei : Quia habuisti fiduciam in rege Syriæ, et non in Domino Deo tuo, idcirco evasit Syriæ regis exercitus de manu tua. Nonne Æthiopes et Libyes multo plures erant, quadrigis et equitibus, et multitudine nimia, quos, cum Domino credidisses, tradidit in manu tua ? Oculi enim Domini contemplantur universam terram et præbent fortitudinem his qui corde perfecto credunt in eum. Stulte igitur egisti, et propter hoc ex præsentit tempore adversum te bella consurgent. Iratusque Asa adversus videntem, jussit eum mitti in nervum ; valde quippe super hoc fuerat indignatus, et interfecit de populo in tempore illo plurimos. » *Ibid.*, 7-10.

<sup>1</sup> 2 Paral., 15, 1-15.

au contraire, il tua le prophète ; aussi eut-il le même sort que Jéroboam, lui et sa famille. Étant mort peu après, il eut pour successeur son fils Bela, qui ne fut pas meilleur que lui. Le châtement ne se fit pas attendre ; à peine le nouveau roi eut-il régné deux ans qu'au milieu d'un festin où il s'était enivré il fut tué par Zambri, qui commandait la moitié de sa cavalerie, et qui, s'étant emparé du trône, extermina toute la race de Baasa. Ainsi s'accomplit la prédiction du prophète Jéhu <sup>1</sup>.

Zambri ne régna que sept jours. Lorsque l'armée qui assiégeait Gebbethon, ville des Philistins, eut appris ce qui s'était passé à Thersa, elle proclama roi Amri, son général. Celui-ci marcha de suite sur Thersa, où Zambri, désespérant de se défendre, se brûla avec le palais du roi. Le peuple se divisa en deux partis, dont l'un tenait pour Thebni, fils de Gineth ; mais, ce dernier étant mort, Amri régna seul. Il fit le mal devant l'Éternel, et les crimes qu'il commit surpassèrent encore ceux de tous ses devanciers. Ce qu'il y a de remarquable en son règne, c'est qu'il bâtit la ville de Samarie ou Someron, ainsi nommée de Somer, dont il acheta la montagne sur laquelle elle fut élevée. Après avoir régné douze ans il laissa le trône d'Israël à son fils Achab.

Jéroboam, Baasa et leurs fils avaient été surpassés en méchanceté par Amri ; Amri le fut par son fils Achab, et Achab par sa femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Sidon. Achab bâtit à Samarie même un temple et un autel à Baal, et planta un bocage en l'honneur d'Astarté. Sous le nom de Baal, ou seigneur, les Phéniciens adoraient le soleil, et, sous celui d'Astarté, la lune, qu'ils appelaient aussi la reine du ciel et qui était la déesse des amours déshonnêtes. On offrait à Baal des victimes humaines, on honorait Astarté par d'infâmes

prostitutions. C'est à cela qu'étaient destinés ces bocages. Baal et Astarté étaient comme inséparables ; où il y avait un temple du premier il y avait tout près un bocage de la seconde ; aussi leurs noms se prennent quelquefois l'un pour l'autre. Achab servait plus particulièrement Baal ; Jézabel, Astarté.

Ce fut vraisemblablement pour plaire à ce roi, et à cette reine qui gouvernait son mari, qu'un homme de Béthel, nommé Hiel, entreprit un ouvrage qui devait démentir la prédiction de Josué quand il eut pris et brûlé Jéricho : « Maudit soit devant Jéhova l'homme qui relèvera et rebâtera cette ville de Jéricho ; qu'il lui en coûte son fils aîné pour en poser les fondements, et son plus jeune pour en poser les portes ! » La prédiction s'accomplit ; il en coûta à Hiel son premier-né, Abiram, quand il jeta les fondements, et Segub, le dernier de ses fils, quand il posa les portes <sup>1</sup>.

Lorsque, avec l'idolâtrie et le mépris de tout ce qui est saint, les vices les plus scandaleux levèrent la tête en Israël, et que les rois, par une criminelle politique, empêchaient les Israélites de célébrer les fêtes du Seigneur à Jérusalem, Dieu suscita nombre de prophètes qui entretenaient dans ce royaume la lumière de la vérité. Le plus grand d'entre eux, Élie de Thesbé, de la tribu de Gad, au delà du Jourdain, puissant en paroles et en œuvres, favori extraordinaire de Dieu, qui l'éleva si haut pendant sa vie, plus haut encore quand il l'enleva de ce monde, au plus haut lorsqu'à la transfiguration de Celui qu'annonçaient la loi et les prophètes il apparut sur le Thabor avec Moïse ; Élie de Thesbé vint au nom de l'Éternel vers Achab et dit : « Vive Jéhova, le Dieu d'Israël, devant lequel je suis présentement, il n'y aura durant ces années ni rosée ni pluie ! »

Et la parole de Jéhova lui dit de se cacher dans la vallée du torrent de Carith, et de boire de l'eau du torrent, l'Éternel ayant commandé aux corbeaux de le nourrir là. Il obéit, et les corbeaux lui apportaient chaque jour, matin et soir, du pain et de la chair.

Après quelque temps, comme il ne tombait pas de pluie, le torrent s'étant desséché, la parole de Jéhova lui dit d'aller à Sarepta, au

<sup>1</sup> 3 Rois, 16 : « Factus est autem sermo Domini ad Jéhu, filium Hanani, contra Baasa, dicens : Pro eo quod exaltavi te de pulvere et posui te ducem super populum meum Israel, tu autem ambulasti in via Jeroboam, et peccare fecisti populum meum Israel, ut me irritares in peccatis eorum, ecce ego demetam posteriora Baasa et posteriora domus ejus, et faciam domum tuam sicut domum Jeroboam, filium Nabat. Qui mortuus fuerit de Baasa in civitate comedent eum canes, et qui mortuus fuerit ex eo in regione comedent eum volucres cœli. Ob hanc causam occidit eum, hoc est Jéhu, filium Hanani, prophetam. » *Ibid.*, 1-7.

<sup>1</sup> 3 Rois, 16, 8-34.



pays de Sidon. Là une veuve avait reçu ordre de le nourrir. A la porte de Sarepta il trouva une veuve qui ramassait du bois ; il la pria de lui apporter un peu d'eau pour boire. Pendant qu'elle allait en chercher il cria derrière elle : « Apporte-moi aussi, je te prie, un peu de pain. » Elle répondit : « Vive Jéhova, ton Dieu ! je n'ai point de pain ; j'ai seulement dans un vase autant de farine que ma main en peut contenir et un peu d'huile dans une fiole. Et voilà que je ramasse deux morceaux de bois pour aller l'apprêter à moi et à mon fils, le manger et mourir. » Élie dit : « Ne crains point, mais vas et fais comme tu as dit ; cependant prépare-m'en d'abord un petit pain cuit sous la cendre et apporte-le-moi ici ; tu en feras ensuite pour toi et ton fils ; car voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Le vase de farine ne diminuera point, et la fiole d'huile ne décroîtra point jusqu'au jour où Jéhova répandra la pluie sur la terre. » Elle s'en alla et fit suivant la parole d'Élie ; il en mangea, ainsi qu'elle et sa maison, pendant quelque temps ; le vase de farine ne diminuait point et la fiole d'huile ne décroissait point, selon la parole que l'Éternel avait dite par Élie ; mais, après cela, le fils de cette mère de famille devint malade, et la maladie fut si violente qu'il expira. Elle dit donc à Élie : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour renouveler la mémoire de mes iniquités et pour faire mourir mon fils ? » Élie lui dit : « Donne-moi ton fils. » Et, l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre haute où il demeurerait, le mit sur son lit et cria au Seigneur : « Jéhova, mon Dieu ! quoi ! cette veuve qui me nourrit, l'affligerez-vous jusqu'à faire mourir son fils ? » Et il se raccourcit sur la taille de l'enfant, lui inspirant son souffle par trois fois, en criant à l'Éternel : « Jéhova, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant retourne en son corps ! » L'Éternel exauça la voix d'Élie, l'âme de l'enfant revint en lui et il recouvra la vie. Élie, ayant pris l'enfant, descendit de sa chambre au bas de la maison et le donna à sa mère, et lui dit : « Voilà que ton fils est vivant. » La femme répondit à Élie : « Maintenant je reconnais que vous êtes un homme

de Dieu et que la parole de Jéhova est, dans votre bouche, la vérité <sup>1</sup>. »

Adorable Providence, qui d'abord fait nourrir par les corbeaux l'homme divin dont le roi d'Israël n'était pas digne, le mène ensuite à une veuve païenne, ouvre à celle-ci le cœur, afin que, croyant avec une pieuse simplicité à sa parole, elle partage avec lui son dernier morceau de pain ; par lui nourrit alors cette bonne femme, ainsi que son enfant et toute la maison ; éprouve de nouveau la foi de la mère et la récompense enfin si magnifiquement par la résurrection de son fils. Neuf siècles plus tard nous verrons une mère également païenne, sortant de la même contrée, obtenir du Sauveur, par son humble prière, la guérison de sa fille avec cet éloge inestimable : « O femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous voulez <sup>2</sup>. »

L'humaine sagesse n'aurait point conduit Élie dans le royaume de Sidon, où régnait Ethbaal, père de Jézabel, qui, à l'arrivée de la sécheresse qu'Élie avait prédite au roi, cherchait à exterminer les prophètes d'Israël et en avait fait mourir un si grand nombre. La colère d'Ethbaal était d'autant plus à craindre pour Élie que la sécheresse s'était également étendue à son pays, calamité dont fait mention l'historien grec Ménandre, qui nomme ce roi Ithobal <sup>3</sup>.

Longtemps après, la parole de Jéhova vint à Élie, en la troisième année vraisemblablement depuis qu'il eut quitté le torrent de Carith, disant : « Va, présente-toi devant Achab, et je répandrai la pluie sur la terre. » Or la famine était grande en Samarie. Dans le même temps Achab ordonnait à l'intendant de sa maison, Abdias, de parcourir tout le pays afin de trouver de l'herbe près des fontaines et des rivières aux chevaux et aux mulets du roi, pour qu'ils ne périssent pas tous pendant la sécheresse. Cet Abdias était un homme très-pieux. Lorsque Jézabel tua les prophètes du Seigneur il en cacha cent dans des cavernes, cinquante ici, cinquante là, et les nourrit de pain et d'eau. Achab lui-même parcourait une partie du pays, Abdias l'autre. Celui-ci étant en chemin rencontra Élie, se

<sup>1</sup> 3 Rois, 17, 1-24. — <sup>2</sup> Matth., 15. — <sup>3</sup> Josèphe, 1, 1, *contra Apion*.

prosterna le visage contre terre et dit : « N'est-ce pas vous Élie, mon seigneur ? » Il répondit : « C'est moi. Va et dis à ton maître : Voici Élie. » Abdias représenta le danger où il serait s'il allait annoncer cette nouvelle au roi. Ce dernier avait envoyé à tous les rois et à tous les peuples pour s'informer d'Élie; il avait même demandé à chaque roi et à chaque peuple une assurance par serment qu'ils n'avaient pu le trouver. « Lors donc que je me serai éloigné de vous, l'Esprit de Jéhova vous transportera dans un lieu que j'ignore; sialors je vais avertir Achab de votre venue et qu'il ne vous trouve point, il me fera mourir. Cependant votre serviteur craint l'Éternel depuis son enfance. » Élie dit : « Vive Jéhova-Sabaoth, en présence duquel je suis ! je me présenterai devant lui en ce jour. » Abdias alla donc en prévenir Achab, qui vint à la rencontre d'Élie, et, l'ayant aperçu, lui dit : « N'est-ce pas toi celui qui trouble Israël ? — C'en'est pas moi, répondit Élie, qui ai troublé Israël, mais toi et la maison de ton père, en abandonnant les commandements de Jéhova et en suivant Baal. »

En même temps il proposa au roi d'assembler tout le peuple, c'est-à-dire, sans doute, tous les anciens du peuple, sur le mont Carmel, et d'y faire venir les quatre cent cinquante prophètes de Baal, avec les quatre cents prophètes du bocage d'Astarté, qui mangeaient à la table de Jézabel. Le roi le fit.

Alors Élie, s'approchant de tout le peuple, lui dit : « Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés ? Si Jéhova est Dieu, suivez-le ; si c'est Baal, suivez Baal. » Le peuple ne répondit pas un mot. Élie lui dit alors : « Je suis demeuré seul d'entre les prophètes de Jéhova, et les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur le bois, mais sans placer de feu dessous ; et moi je prendrai l'autre bœuf, et, le mettant aussi sur du bois, je n'y placerai pas non plus de feu. Invoquez le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom de Jéhova. Le Dieu qui répondra par le feu, celui-là sera Dieu. » Tout le peuple répondit : « Cela est juste ! » Élie invita les prêtres de Baal à

commencer les premiers, « car, disait-il, vous êtes en plus grand nombre. » Ils le firent, et depuis le matin jusqu'au milieu du jour ils invoquèrent le nom de Baal, disant : « Baal ! exaucez-nous ! » Mais il n'y avait ni voix ni personne à répondre. Cependant ils sautaient par-dessus l'autel qu'ils avaient fait. Sauter et danser, pour marquer l'enthousiasme divin, était en usage chez les prêtres de Cybèle et aussi à Rome chez certains prêtres de Mars, qu'on appelait pour cela Saliens ou sauteurs. A midi Élie les raillait, disant : « Criez plus haut, car c'est un dieu ; il cause peut-être avec quelqu'un, ou il est en affaires, ou bien il est en route, peut-être même qu'il dort. Criez haut pour qu'il se réveille. » Ils criaient donc plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des rasoirs, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang. Cette superstition n'était pas rare chez les anciens ; aujourd'hui encore les Indiens croient s'attirer les faveurs de la Divinité en se mutilant eux-mêmes avec le fer et le feu. L'homme corrompu se prêterait plus volontiers à tout qu'au sacrifice véritable de la volonté, qui n'est vu que de Dieu.

Midi était passé ; ils continuèrent leurs extravagances jusqu'au temps où l'on avait coutume d'offrir des sacrifices, c'est-à-dire, à notre manière de compter, jusqu'à trois heures. Toujours nulle voix, toujours personne à répondre, personne à les entendre. Élie dit alors à tout le peuple : « Venez auprès de moi. » Et le peuple s'étant approché il rétablit l'autel de Jéhova, qui avait été détruit, prit douze pierres, selon le nombre des tribus de Jacob auquel Jéhova avait parlé, disant : « Israël sera votre nom, » et de ces pierres bâtit un autel au nom de Jéhova, avec un canal à l'entour. Quand tout fut prêt il fit verser par trois fois, sur l'holocauste et sur le bois, assez d'eau pour remplir tout le canal. Enfin, à l'heure d'offrir le sacrifice, il s'approcha et dit : « Jéhova, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Jéhova, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes Jéhova-Dieu et que vous avez de nouveau



converti leur cœur. » Aussitôt le feu de Jéhova tomba et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même et l'eau qui était dans le canal. Ce que tout le peuple ayant vu il se prosterna le visage contre terre et il dit : « Jéhova est Dieu ! Jéhova est Dieu ! » Mais Élie leur dit : « Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. » Et le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis à mort. C'était la peine prononcée par la loi contre tout prophète qui exciterait le peuple à suivre les dieux étrangers <sup>1</sup>.

Élie dit ensuite à Achab : « Montez, mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie. » Achab monta pour manger et pour boire. Élie alla sur le haut du Carmel, se prosterna contre terre, la tête entre les genoux. C'est encore aujourd'hui la posture du recueillement et de la ferveur en Orient. Et il dit à son serviteur : « Va et regarde du côté de la mer. » Le serviteur monta, regarda et dit : « Il n'y a rien. » Élie lui dit encore : « Retourne par sept fois. » Et, la septième fois, voilà qu'un petit nuage s'élevait de la mer, comme le pied d'un homme. Élie dit à son serviteur : « Monte et dis à Achab : Mets tes chevaux à ton char et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. » Et, pendant qu'il allait ici et là, voilà le ciel couvert de ténèbres, et les nuées, et le vent, et une grande pluie. Achab monta donc sur son char, et, précédé par Élie, qui courait devant son char, s'en alla à Jézrahel <sup>2</sup>. C'était une ville considérable de la tribu d'Issachar, où Achab faisait sa résidence, sans doute parce qu'elle était située dans un valon et près d'une belle source d'eau.

Achab ne manqua point de raconter à Jézabel tout ce qu'avait fait Élie ; la peine infligée aux prêtres de Baal mit en fureur cette femme altière. « Que les dieux me fassent ceci, et qu'ils y ajoutent cela, si demain, à cette heure, je ne fais de ta vie ce que tu as fait de la leur ! » C'est ce qu'elle envoya dire au prophète. Élie prit la fuite et s'en alla jusqu'à Bersabée, dans le royaume de Juda. De là il

s'avança une journée de chemin dans le désert d'Arabie. Déplorant la décadence de son peuple, il s'assit sous un genévrier et pria Dieu de le laisser mourir. « C'est assez, ô Éternel, prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Il succomba de fatigue et s'endormit ; et voilà que l'ange de Jéhova le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez. » Élie regarda, et voilà auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et puis s'endormit de nouveau. L'ange de Jéhova, revenant une seconde fois, le toucha encore et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Il se leva donc, mangea et but, et, par la force de cette nourriture, marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb. Il entra là dans une caverne et y passa la nuit.

Et voilà que la parole de Jéhova vint à lui et lui dit : « Que fais-tu là, Élie ? » Il répondit : « J'ai brûlé de zèle pour Jéhova, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive ; je suis demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. » Et la parole dit : « Sors et tiens-toi debout sur la montagne devant Jéhova. »

Et voilà que Jéhova passa, et un vent violent et impétueux renversant les montagnes et brisant les rochers devant Jéhova, et Jéhova n'était point dans ce vent ; et après ce vent un tremblement de terre, et Jéhova n'était point dans ce tremblement ; et après le tremblement un feu, et Jéhova n'était pas dans ce feu ; et après le feu la voix d'un silence délicat <sup>3</sup>. Ce qu'ayant entendu, Élie, par respect, se couvrit le visage de son manteau, et, étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne. Et voilà qu'une voix vint à lui, disant : « Que fais-tu là, Élie ? » Il répondit : « J'ai brûlé de zèle pour Jéhova, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive ; je suis demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. » Et Jéhova lui

<sup>1</sup> Deut., 13, 5 : « Propheta autem ille aut fictor seniorum interficietur, quia locutus est ut vos averteret a Domino Deo vestro. » — <sup>2</sup> 3 Rois, 18, 1-46.

<sup>3</sup> En hébreu : « Kôl domâma dakkâh, » v. 12, c. 19.

dit : « Va et retourne par ton chemin à travers le désert, à Damas, et, lorsque tu y seras arrivé, tu répandras l'onction sur Hazaël pour être roi de Syrie. Tu sacreras aussi Jéhu, fils de Namsi, pour être le roi d'Israël ; enfin tu donneras l'onction à Élisée, fils de Saphat, pour être prophète en ta place ; et quiconque aura échappé à l'épée d'Hazaël sera tué par Jéhu, et quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu sera tué par Élisée. Et je me réserverai dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal et qui ne l'ont point adoré en portant la main à leur bouche pour la baiser <sup>1</sup>. » Porter sa main à sa bouche était, chez les anciens, une marque d'adoration.

Ce qu'a vule prophète à l'approche de Jéhova, sur l'Horeb et le Sinaï, l'Église de Dieu le verra dans l'univers ; des conquérants, des révolutions, tempêtes, embrasements politiques ébranleront le monde, briseront en passant les peuples et les rois à l'approche de Jéhova-Sauveur ; mais le Sauveur ne sera point encore là. Viendra une paix, un calme universel ; et la voix d'un silence délicat dira aux hommes de bonne volonté que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, nous est né ; le Sauveur est né homme de la Vierge Marie. Ses disciples voudront ne point quitter la suavité de son entretien ; mais il les enverra par toute la terre pour établir à leur place d'autres prophètes, former de nouveaux hommes, et, par suite, de nouveaux peuples, de nouveaux rois, un nouvel univers.

Ce qu'a éprouvé l'humanité entière quand Dieu vint en elle, chaque homme l'éprouve quand Dieu vient en lui. Des orages s'élèvent dans l'esprit, de violentes secousses brisent l'âme, un feu s'allume dans le cœur. Ce n'est pas encore Dieu, mais il approche. Tout à coup il se fait un grand calme ; la voix d'un silence délicieux respire au fond du cœur la paix et la joie. L'âme, éprise d'amour, se recueille en elle-même pour mieux écouter Celui qui parle ; elle s'avance à l'entrée de la prison, comme Élie à l'entrée de sa caverne, prête à s'en échapper tout à fait pour suivre son bien-aimé ; mais Dieu, après l'avoir éle-

vée jusqu'à lui par la contemplation, lui commande de retourner au combat, de s'armer d'un nouveau zèle, d'affronter de plus grands travaux encore pour la gloire de ce bon Maître et le salut de ses frères.

Cette sublime manifestation de Dieu, dont le simple récit présente un caractère de vérité divine que n'atteignit jamais aucune fiction, vint à Élie dans le même désert et probablement dans la même grotte devant laquelle, également après un jeûne de quarante jours, la gloire de l'Éternel était apparue à Moïse.

Élie, étant parti de là, trouva Élisée, fils de Saphat, qui labourait avec douze paires de bœufs, dont lui-même en conduisait une. Quand Élie fut près de lui il jeta sur lui son manteau ; incontinent, comme il paraît, l'esprit d'Élie saisit Élisée, car il courut après le prophète et lui dit : « Permettez-moi, je vous prie, que j'aie à baiser mon père et ma mère, et je vous suivrai. » Élie lui répondit : « Va et reviens, car j'ai fait pour toi ce que j'avais à faire. » Élisée s'en alla donc, prit une paire de bœufs, les tua, en fit cuire la chair avec le bois de sa charrue et la donna à manger au peuple. Après quoi il s'en retourna vers Élie et le servait <sup>1</sup>.

Lorsque Dieu dit à son prophète qu'il se réservait sept mille hommes qui ne fléchiraient point le genou devant Baal, il ne parle que du royaume d'Israël et pour l'avenir. Pour le présent, dans ce royaume-là même, le peuple tout entier venait de se déclarer pour le Dieu de ses pères ; le premier ministre d'Achab en était le fidèle adorateur. Depuis longtemps un grand nombre d'Israélites des dix tribus s'étaient réunis à Juda pour rendre plus librement à Dieu le vrai culte. Enfin, pendant que l'impie Jézabel faisait prévaloir l'idolâtrie dans le royaume d'Achab, la piété florissait en Juda et à Jérusalem, centre de la vraie religion et du vrai sacerdoce.

C'était le règne du saint roi Josaphat. Son père Asa était mort la troisième année d'Achab. L'Écriture reproche au père qu'étant affligé de la goutte pendant les dernières années de sa vie il avait mis sa confiance

<sup>1</sup> 3 Rois, 19, 1-18.

<sup>1</sup> 3 Rois, 19, 19-21.



plus dans les médecins qu'en Dieu. Son fils Josaphat lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Le jeune prince marcha dans les voies de son aïeul David ; il détruisit en Juda tout ce qui restait encore de hauts lieux et de bois consacrés aux idoles. La troisième année de son règne il envoya des grands du royaume avec plusieurs lévites et deux prêtres, et ils enseignaient en Juda, portant avec eux la loi de l'Éternel ; ils parcouraient toutes les villes, instruisant le peuple. Ainsi l'Éternel affermit le royaume dans sa main ; tous ceux d'Israël lui faisaient des présents, et il se trouva comblé de richesses infinies et d'une grande gloire. La terreur de Jéhova se répandit sur tous les royaumes d'alentour ; pas un ne combattit contre Josaphat. Les Philistins mêmes et les Arabes lui payaient tribut, les premiers en argent, les seconds en troupeaux. Joignant à la piété l'activité et la sagesse, il mit des garnisons et des magistrats dans la terre de Juda et dans les villes d'Éphraïm que son père avait prises, bâtit de nouvelles forteresses, tint sur pied une armée de onze cent soixante mille hommes aguerris. Ce nombre ne doit pas surprendre ; dans la constitution politique des Hébreux chaque homme était laboureur et soldat. De plus, avec les tribus si populeuses de Juda et de Benjamin, Josaphat comptait une multitude considérable d'Israélites qui, par motif de religion, s'étaient établis dans son royaume ; enfin il avait à sa disposition les peuples tributaires, tels que les Iduméens et autres subjugués par David<sup>1</sup>. Ce pieux roi commit cependant une faute en faisant épouser à son fils Joram Athalie, la trop digne fille d'Achab et de Jézabel, union qui était un mauvais exemple et qui eut pour la maison de Juda les suites les plus funestes.

En la dix-huitième année de son règne Achab fut attaqué et assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie ou d'Aram, qui avait dans son armée jusqu'à trente-deux petits rois ou princes tributaires. Avec cette arrogance qui précède si souvent la chute, le Syrien envoya dire au roi d'Israël : « Ainsi parle Benadad : Ton argent et ton or sont à moi ; tes femmes et tes enfants les plus chers

sont à moi. » Avec cette lâcheté qui s'associe à la honte pour échapper au malheur, et qui si souvent court à la ruine, Achab répondit : « Selon votre parole, ô roi, mon seigneur, je suis à vous avec tout ce qui est à moi. » Benadad lui fit dire de nouveau que, le lendemain, il enverrait quelques-uns de ses serviteurs visiter la maison d'Achab et celles de ses sujets, et en emporter tout ce qui leur plairait. Dans cette extrémité Achab convoqua le conseil des anciens, qui, d'une voix unanime, ainsi que tout le peuple, lui conseillèrent de n'écouter en rien de si outrageuses prétentions. Il les rejeta en effet ; mais, pusillanime jusque dans son refus, il déclara en même temps qu'il était encore prêt à satisfaire aux premières demandes. Benadad renvoya dire : « Que les dieux me fassent ceci et cela si la poussière de Samarie suffit pour remplir le creux de la main de tout le peuple qui me suit ! » Le roi d'Israël répondit : « Celui qui met les armes ne doit pas se glorifier comme celui qui les quitte. » Cette réponse fut rapportée à Benadad lorsqu'il était à boire dans sa tente avec les rois ses vassaux ; aussitôt il commanda d'enfermer la ville.

Mais voilà qu'un prophète vint vers Achab et lui dit : « Ainsi parle Jéhova : Tu as vu toute cette multitude innombrable : eh bien ! je te la livre dans la main aujourd'hui, afin que tu saches que c'est moi Jéhova. » Achab demanda : « Par qui ? » Il répondit : « Par les jeunes gens des princes des provinces. » Achab ajouta : « Qui commencera le combat ? — Ce sera vous, » répondit le prophète<sup>1</sup>. Achab compta donc les jeunes gens des princes, et il y en eut deux cent trente-deux. Il fit aussi la revue du peuple et il trouva sept mille hommes. Ces deux troupes sortirent vers midi. Benadad était ivre avec ses rois. Lors donc qu'à l'approche des jeunes gens des princes on lui eut dit : « Voilà

<sup>1</sup> « Et ecce propheta unus accedens ad Achab, regem Israel, ait ei : Hæc dicit Dominus : Certe vidisti omnem multitudinem hanc nimiam ? Ecce ego tradam eam in manu tua hodie, ut scias quia ego sum Dominus. Et ait Achab : Per quem ? Dixitque ei : Hæc dicit Dominus : Per pedissequos principum provinciarum. Et ait : Quis incipiet præliari ? Et ille dixit : Tu. » 3 Rois, 20, 13 et 14.

<sup>2</sup> 2 Paral., 17, 1-19.

des hommes qui sortent de Samarie, » il commanda de les prendre vifs, soit qu'ils vinssent pour parler de la paix, soit qu'ils vinssent pour combattre. Cependant cette jeunesse s'avancait et la petite armée derrière elle ; chacun tuait son homme. Les Syriens s'enfuirent, Israël les poursuivit. Le roi, sortant de la ville, frappa les chevaux et les chariots, et remporta une grande victoire. Alors vint à lui un prophète, lui conseillant de se préparer à une nouvelle guerre, parce que le roi d'Aram reviendrait l'année suivante.

Quant à ce dernier, ses serviteurs le consolait en disant que les dieux des Israélites étaient des dieux des montagnes. « Attaquons-les en plaine et nous les vaincrons. » Ils lui conseillèrent aussi d'éloigner de son armée les rois et de les remplacer par des généraux. Benadad écouta leur avis, revint l'année suivante avec une armée nouvelle et se campa près d'Aphec, ville de la Céléstyrie, c'est-à-dire de la Syrie creuse. Les Israélites se campèrent vis-à-vis de l'ennemi en deux corps, qui paraissaient comme deux petits troupeaux de chèvres en comparaison des Syriens, qui couvraient toute la terre. Et il vint un homme de Dieu qui dit au roi d'Israël : « Ainsi parle Jéhova : Parce que les Araméens ont dit : Jéhova est le dieu des montagnes et non pas le dieu des vallées, je te donnerai toute cette grande multitude en la main, afin que vous sachiez que c'est moi Jéhova <sup>1</sup>. » Sept jours après se livra une grande bataille, où les enfants d'Israël tuèrent cent mille Syriens ; le reste s'enfuit dans la ville d'Aphec, où des murailles, s'écroulant tout à coup, en écrasèrent encore vingt-sept mille. Benadad, réfugié dans la même cité, se sauvait d'une chambre dans une autre. Sur le conseil de ses serviteurs, qui lui représentaient que les rois d'Israël passaient pour des rois de clémence, il en envoya quelques-uns, avec des sacs sur les reins et des cordes au cou, vers le roi d'Israël, pour demander la vie sauve. « Vit-il encore ? il est

mon frère ! » dit Achab. Et, de fait, Benadad s'étant présenté, il le fit monter sur son char, et tous deux s'arrangèrent à l'amiable. Le Syrien promit de rendre les villes dont s'était emparé son prédécesseur, et invita le roi d'Israël à bâtir des rues à Damas pour l'avantage des Israélites que le commerce amènerait dans cette capitale, comme les précédents rois de Syrie en avaient bâti à Samarie. Après avoir fait alliance avec lui Achab laissa aller Benadad.

Alors un homme d'entré les enfants des prophètes dit à un de ses compagnons, par la parole de Jéhova : « Frappe-moi, je te prie. » Et comme l'autre refusait de le frapper, il lui dit : « Parce que tu n'as pas écouté la voix de Jéhova voici qu'au sortir d'auprès de moi te frappera un lion. » Et, lorsqu'il fut sorti d'auprès de lui, un lion le rencontra et le frappa. L'autre, ayant trouvé un autre homme, lui dit : « Frappe-moi, je te prie. » Cet homme le frappa et le blessa au visage. Alors le prophète s'en alla au-devant du roi sur la route, et, lorsque le roi vint à passer, il cria vers lui et dit : « Votre serviteur est sorti pour combattre de près les ennemis, et, l'un deux s'étant enfui, quelqu'un me l'a amené et m'a dit : Garde cet homme-là ; s'il s'échappe ta vie répondra de sa vie, ou tu payeras un talent d'argent. Et, pendant que votre serviteur avait affaire ici et là, voilà que cet homme n'y était plus. » Le roi d'Israël dit : « Tu as toi-même prononcé ton arrêt. » Aussitôt il essuya la poussière de son visage, et le roi d'Israël reconnut qu'il était du nombre des prophètes. Et il dit au roi : « Ainsi parle Jéhova : Parce que tu as laissé échapper de ta main l'homme de mon anathème, ta vie répondra pour sa vie et ton peuple pour son peuple. » Le roi s'en alla chagrin et en colère dans sa maison, et fit son entrée à Samarie <sup>1</sup>.

Tel était Achab, épargnant l'ennemi, tuant les prophètes, opprimant ses propres sujets.

Près du palais du roi, à Jezrahel, un homme considérable, Naboth, possédait une vigne

<sup>1</sup> « Et accedens unus vir Dei dixit ad regem Israel : Hæc dicit Dominus : Quia dixerunt Syri : Deus montium est Dominus et non Deus vallium, dabo omnem multitudinem hanc grandem in manu tua, et scietis, quia ego sum Dominus. » 3 Rois, 20, 28.

<sup>1</sup> 3 Rois, 20, 1-43 : « Qui ait ad eum : Hæc dicit Dominus : Quia dimisisti virum dignum morte de manu tua, erit anima tua pro anima ejus et populus tuus pro populo ejus. » *Ibid.*, 42.



que souhaitait Achab pour en faire un jardin potager; il lui offrit un échange ou un prix avantageux. Mais Naboth répondit : « Jéhova me garde de vous donner l'héritage de mes pères ! » Les princes iniques ressemblent à des enfants mal élevés, surtout les nouveaux parvenus ou leurs fils, ceux-ci encore plus que ceux-là; car ces derniers s'élèvent d'ordinaire sur le trône par des qualités au moins apparentes, et ont été formés à l'école de la vie privée ou bien à celle de l'adversité et du péril. Le fils d'Amri fut inconsolable du refus de Naboth, se jeta sur son lit, se tourna du côté de la muraille et se refusait à manger. Jézabel arriva, s'informa de la cause de sa tristesse, et, ayant appris qu'il avait offert au voisin un prix d'achat ou un échange : « Voilà, dit-elle, comme tu fais le roi en Israël! Lève-toi, mange et sois en repos; c'est moi qui te donnerai la vigne. »

Non moins astucieuse que cruelle, elle expédia, sous le sceau du roi, des lettres aux principaux de la ville, portant ordre de publier un jeûne, et, en cette occasion, de faire asseoir Naboth entre les premiers du peuple. Voilà comme, sous le nom de son époux, elle affectait hypocritement la piété ainsi que l'estime pour le mérite d'un homme dont elle tramait la perte; car dans les mêmes lettres elle ordonnait de produire contre lui de faux témoins, comme s'il avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. Elle connaissait bien les hommes à qui elle demandait un pareil crime; ils obéirent; des témoins parurent; Naboth fut conduit hors de la ville et lapidé. Aussitôt qu'elle en fut informée Jézabel dit à Achab : « Levez-vous et prenez possession de la vigne de Naboth, car il n'est plus. »

Mais la parole de Jéhova vint à Élie de Thesbé, disant : « Lève-toi et descends à la rencontre d'Achab, roi d'Israël, qui est dans Samarie; car le voilà qui va dans la vigne de Naboth pour en prendre possession. Et tu lui diras : Ainsi parle Jéhova : Tu as tué Naboth, et de plus tu t'es emparé de sa vigne. Or voici ce que dit Jéhova : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth ils lécheront ton sang <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Et loqueris ad eum, dicens : Hæc dicit Dominus : Occidisti, insuper et possedisti. Et post hæc addes : Hæc

Achab répondit à Élie : « M'as-tu donc trouvé ton ennemi? — Oui, répliqua l'homme de Dieu, en ce que tu t'es vendu pour faire le mal devant Jéhova. Voici que j'amène les maux sur toi. Je retrancherai ta postérité; j'exterminerai tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier, dans Israël; je rendrai ta maison comme la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et comme la maison de Baasa, fils d'Ahia, parce que tu as tout fait pour provoquer ma colère et que tu as fait pécher Israël. Quant à Jézabel, voici ce que dit Jéhova : Les chiens mangeront Jézabel près des murs de Jezrahel. Quiconque d'Achab meurt dans la ville sera mangé par les chiens; quiconque dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel <sup>1</sup>. »

L'Écriture ajoute qu'il n'y en avait point qui se fût vendu pour faire le mal devant Jéhova comme Achab, parce que sa femme l'y excitait. Il devint abominable, suivit les idoles tout comme les Amorrhéens que Jéhova avait exterminés devant les enfants d'Israël.

Alors toutefois il fut touché d'un sentiment passager de repentir. Ayant entendu les paroles du prophète, il déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna, dormit avec le sac et marcha la tête baissée. Et la parole de Jéhova vint à Élie de Thesbé, disant : « N'as-tu pas vu Achab s'humiliant devant moi? Puis donc qu'il s'est humilié, je n'amènerai point sur lui, en ses jours, les maux dont je l'ai menacé; mais, dans les jours de son fils, je les ferai tomber sur sa maison <sup>2</sup>. »

« Combien, dit un saint Pape, ne doit point plaire à Dieu le profond repentir de ses élus qui craignent de le perdre, puisqu'il a pris plaisir à la pénitence passagère d'un réprouvé qui ne craignait que de perdre les biens de ce monde <sup>3</sup>? » Le premier mouvement d'Achab paraît avoir été sincère : Dieu

dicit Dominus : In loco isto, in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum. » 3 Rois, 19, 21.

<sup>1</sup> « Sed et de Jezabel locutus est Dominus, dicens : Canes comedent carnes Jezabel in agro Jezrahel. Si mortuus fuerit Achab in civitate comedent eum canes; si autem mortuus fuerit in agro, comedent eum volucres. » *Ibid.*, 23 et 21. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 21, 1-29. — <sup>3</sup> Grégoire le Grand, *Hom.* 10 in *Ezech.*

même lui rend témoignage ; mais il ne dura point. La parole du prophète tomba au milieu des épines, où la semence fut bientôt étouffée par les sollicitudes de ce siècle ainsi que par les trompeuses richesses, et demeura sans fruit. En effet on ne voit pas qu'après ces premières démonstrations le servile Achab se soit soustrait à l'empire ignominieux de l'impie Jézabel, qu'il ait rendu la vigne de Naboth et aboli le culte des idoles.

La troisième année depuis que la paix eut été conclue entre Achab et le roi de Syrie, Josaphat, roi de Juda, descendit vers le roi d'Israël, lorsque celui-ci songeait à une nouvelle expédition contre Benadad, qui ne lui avait pas rendu, après la paix, la ville de Ramoth en Galaad. Interrogé par Achab s'il voulait marcher avec lui contre l'ennemi, Josaphat répondit : « Moi c'est vous, mon peuple c'est votre peuple, mes chevaux sont vos chevaux. » Toutefois il se rappela bientôt qu'il fallait interroger auparavant la volonté de Dieu. « Cherchez aujourd'hui, je vous prie, dit-il à Achab, la parole de Jéhova. » Le roi d'Israël assembla donc près de quatre cents prophètes et leur dit : « Dois-je aller combattre en Ramoth de Galaad ou resterai-je en paix ? » Ils répondirent : « Montez, et le Seigneur le livrera entre les mains du roi. »

Ces devins étaient apparemment les quatre cents prophètes du bocage qui mangeaient à la table de la reine. Ils avaient bien été invités à l'assemblée du Carmel, mais on ne voit pas qu'ils y aient paru. Vraisemblablement ils eurent l'esprit de ne pas y venir, et échappèrent ainsi à la confusion et à la mort qu'y trouvèrent les quatre cent cinquante prêtres de Baal. Ici ils parlent au nom de Jéhova. Était-ce à cause du roi de Juda qui était présent ou bien avaient-ils la coutume, à cause du peuple boitant des deux côtés, de donner à leurs abominations une fausse apparence de religion israélitique ? ce qui est peut-être difficile à décider.

Le roi de Juda ne voulut rien savoir d'eux. « N'y a-t-il donc point ici, demanda-t-il, quelque prophète de Jéhova que nous puissions interroger ? — Il y a bien encore, dit le roi d'Israël, un homme par qui nous pouvons consulter Jéhova ; mais je le hais parce

qu'il ne me prophétise jamais le bien, mais le mal ; c'est Michée, fils de Jemla. » Josaphat répondit : « O roi ! ne parlez pas de la sorte. » Achab l'envoya donc chercher.

Le messenger raconta à Michée que tous les prophètes avaient fait des prédictions favorables et l'engagea d'annoncer également des choses heureuses. « Vive Jéhova ! répondit-il ; tout ce que Jéhova me dira je le dirai. » Les deux rois, vêtus de leurs ornements royaux, étaient assis sur des trônes à la porte de Samarie, et les prophètes continuaient devant eux leurs prédictions : « Montez à Ramoth de Galaad, marchez heureusement, et Jéhova le livrera entre les mains du roi ! » Pour exprimer plus vivement encore la certitude de la victoire, Sédécias, fils de Chanaana, s'attacha des cornes de fer, disant : « Voici comme parle Jéhova : C'est avec ces cornes que vous secouerez Aram jusqu'à ce que vous l'ayez détruit. » Lors donc que Michée parut, au milieu de cette assemblée, devant les deux rois, Achab lui demanda : « Devons-nous marcher contre Ramoth de Galaad ou bien demeurer en paix ? » Il répondit, sans doute avec un ton ironique : « Montez, marchez heureusement, et Jéhova les livrera entre les mains du roi. » Achab reprit : « Je te conjure nombre de fois de ne me dire que la vérité au nom de Jéhova. » Michée dit alors : « J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Et Jéhova dit : Ils n'ont point de maître ; que chacun retourne en paix dans sa maison ! — Ne vous avais-je pas dit, s'écria le roi d'Israël en se tournant vers Josaphat, que cet homme ne me prophétise jamais le bien, mais toujours le mal ? » Michée ajouta : « Écoutez donc la parole de Jéhova : J'ai vu Jéhova assis sur son trône, et toute l'armée des cieux debout autour de lui, à droite et à gauche. Et Jéhova dit : Qui persuadera Achab afin qu'il monte et qu'il périsse en Ramoth-Galaad ? Et l'un disait ceci, et l'autre disait cela. Mais il sortit un esprit qui se tint debout devant Jéhova : Je le persuaderai, moi. — Et comment ? lui dit Jéhova. — Je m'en irai, répliqua-t-il, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. — Tu le persuaderas,



répondit le Seigneur, et tu prévaudras ; sors et fais ainsi. Maintenant donc voilà que Jéhova a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes que voici, et Jéhova a prononcé le mal contre toi. » A ces mots Sédécias s'approcha et frappa Michée sur la joue, disant : « Quoi ! l'Esprit de Jéhova se serait éloigné de moi, et cela pour te parler, à toi ? — Tu le verras, répondit Michée, lorsque tu passeras de chambre en chambre pour te cacher. »

Achab ordonna de conduire Michée en prison, de le nourrir du pain de la tribulation et de l'eau de l'angoisse, jusqu'à ce qu'il revint en paix. « Si tu reviens en paix, dit le prophète, Jéhova ne m'a point parlé. »

Les deux rois marchèrent donc contre Ramoth. Le roi de Syrie avait donné ordre aux commandants de ses chars de ne s'attaquer ni à petit ni à grand, mais au seul roi d'Israël. Achab, soit qu'il eût connaissance de ce dessein, soit qu'il fût effrayé malgré lui des prédictions de Michée, déposa les marques de la royauté en priant Josaphat de garder les siennes. Cette ruse faillit coûter la vie au roi de Juda. Les généraux syriens, le prenant pour le roi d'Israël, allaient l'accabler lorsqu'au cri qu'il jeta ils reconnurent que ce n'était pas lui. Achab s'applaudissait peut-être de son stratagème lorsqu'une flèche tirée au hasard le frappa entre l'estomac et le poumon. Il commanda à son écuyer de tourner bride ; le sang se répandit dans son char, et le soir il mourut. Alors on publia dans toute l'armée, au coucher du soleil : « Que chacun retourne dans sa ville et dans son pays ! » Le corps du roi fut porté à Samarie, où on l'enterra. On lava son char et les rênes de ses chevaux dans la piscine de Samarie, et les chiens léchèrent son sang selon la parole que l'Éternel avait dite. Son fils Ochozias régna en sa place<sup>1</sup>.

Après la mort d'Achab Josaphat s'en retourna chez lui. A l'approche de Jérusalem, le voyant Jéhu, fils d'Hananî, vint à sa rencontre et lui reprocha d'avoir fait alliance avec l'impie Achab ; il le consola néanmoins en lui disant que de bonnes œuvres s'étaient

trouvées en lui, parce qu'il avait détruit les bocages et que son cœur était appliqué à chercher l'Éternel. Josaphat travailla donc avec un nouveau zèle à l'honneur de Dieu et au salut de son peuple. Il visita le pays depuis Bersabée jusqu'à la montagne d'Ephraïm et ramena tout le monde à Jéhova, le Dieu de leurs pères. Il établit aussi des juges par toutes les villes fortes de Juda, leur disant : « Prenez garde à ce que vous avez à faire ; car ce n'est pas le jugement des hommes que vous exercez, mais le jugement de Jéhova, et tout ce que vous jugerez retombera sur vous. Que la crainte de Jéhova soit donc avec vous, et faites tout avec soin ; car il n'y a point d'iniquité dans Jéhova, notre Dieu, ni d'acception de personnes, ni de désir d'avoir des présents. »

Outre ces tribunaux érigés dans les villes de Juda il érigea un tribunal plus auguste dans la capitale du royaume. Il établit dans Jérusalem des lévites et des prêtres, et les chefs de famille, pour juger le jugement de Jéhova et terminer toutes les causes en son nom. Et il leur dit : « Vous ferez ainsi, et ainsi, dans la crainte de Jéhova, avec fidélité et d'un cœur parfait. Dans toute cause de vos frères qui viendra à vous, où il sera question de la loi, des commandements, des ordonnances et de la justice, apprenez-leur à ne point offenser Jéhova, de peur que sa colère ne vienne sur vous et sur eux ; en faisant ainsi vous ne pécherez pas. Et voilà, Amarias, le prêtre, sera votre chef dans toutes les affaires de Jéhova, et Zabadias, fils d'Ismaël, prince de la maison de Juda, dans toutes les affaires du roi, et vous aurez les lévites pour maîtres et pour docteurs<sup>1</sup>. »

Tel était le conseil des anciens ou le sénat de la nation. Il y avait des sénateurs spirituels et des sénateurs temporels ; les premiers étaient des prêtres et des lévites ; les seconds, les chefs de famille. Le grand-prêtre présidait à tout ce qui regardait la religion ; le prince de la tribu royale, à tout ce qui appartenait à la charge de roi. Toutes les affaires, tant civiles que religieuses, se jugeaient d'après la loi de Dieu, interprétée par les lévites

<sup>1</sup> 3 Rois, 22, 1-38.

<sup>1</sup> 2 Paral., 19.

et les prêtres. C'était, au fond, le conseil des anciens ou sénateurs établi par Moïse. Son autorité avait peut-être souffert sous les règnes précédents ; c'est pourquoi Josaphat lui donna comme une organisation nouvelle. Nous verrons plus tard à quelle puissance il parvint, après la captivité de Babylone, sous le nom grec de synédriou ou sanhédrin.

Ochozias, fils d'Achab, lui avait succédé sur le trône ; il fit le mal aux yeux de Jéhova et marcha dans la voie de son père et de sa mère, et dans la voie de Jéroboam, fils de Nabat, qui fit pécher Israël. Il servit aussi Baal et l'adora, et il irrita Jéhova, le Dieu d'Israël, selon tout ce que son père avait fait.

Après la mort d'Achab les Moabites secouèrent le joug d'Israël.

Ochozias fit une chute très-grave dans son palais et envoya des messagers à Accaron, ville des Philistins, pour consulter Béalzébub et savoir de lui s'il guérirait de sa maladie.

Le nom de cette prétendue divinité veut dire seigneur ou dieu des mouches, ou même dieu-mouche. Les Israélites lui donnèrent-ils ce nom par mépris tandis que ses adorateurs l'appelaient Baal-Samen, dieu du ciel ? ou bien ceux-ci le regardaient-ils comme le dieu qui chassait ces insectes si incommodes dans les pays chauds, ainsi qu'on voit, chez les Grecs et chez les Romains, un Hercule et un Jupiter chasse-mouche ? ou enfin les Philistins adoraient-ils soit une mouche réelle, soit une figure de mouche, comme on peut le conclure des Chananéens, contre lesquels Dieu envoya des guêpes, afin, dit le livre de la Sagesse, de les punir par ce qu'ils adoraient ? Tout cela n'est pas facile à décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la venue du Messie les Juifs tenaient Béalzébub pour le prince des démons.

Or l'ange de Jéhova dit à Élie de Thesbé : « Lève-toi et monte à la rencontre des envoyés du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, puisque vous allez consulter Béalzébub, le dieu d'Accaron ? C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort. »

Les messagers revinrent donc et racontè-

rent au roi, qui s'étonnait de leur prompt retour, ce que l'homme qu'ils avaient rencontré leur avait dit. Interrogés sur son signalement, ils répondirent que c'était un homme couvert de poil, peut-être de poil de chameau, comme Jean-Baptiste, avec une ceinture de cuir sur les reins. « C'est Élie de Thesbé, » reprit le roi, et de suite il envoya, pour l'arrêter, un capitaine de cinquante hommes avec sa troupe. Celui-ci, le trouvant assis sur le sommet d'une montagne, apparemment le Carmel, lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. — Si je suis un homme de Dieu, répliqua Élie, que le feu descende du ciel et te dévore, toi et tes cinquante ! » Aussitôt le feu descendit du ciel et le dévora, lui et ses cinquante. Le roi envoya un autre capitaine avec le même nombre d'hommes, qui pouvait ignorer, aussi bien qu'Ochozias, pourquoi le premier tardait à revenir. Ils eurent le même sort. Le digne fils d'Achab et de Jézabel envoya un troisième avec ses cinquante ; celui-ci s'humilia devant le prophète, à qui l'ange de Jéhova ordonna d'aller avec lui trouver le roi.

Quand Élie parut devant Ochozias il lui dit ce qu'il avait dit déjà aux messagers envoyés à Accaron : « Ainsi parle Jéhova : Parce que tu as envoyé des messagers pour consulter Béalzébub, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait point un Dieu en Israël dont tu puisses interroger la parole, tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort. » Et il mourut, selon la parole de l'Éternel, qu'Élie avait dite<sup>1</sup>.

Or, dans le temps que l'Éternel voulut enlever Élie au ciel dans un tourbillon, Élie et Élisée s'en allaient de Galgala. Et Élie dit à Élisée : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé à Béthel. » Mais Élisée dit : « Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc ensemble à Béthel. Et les enfants des prophètes qui étaient à Béthel vinrent dire à Élisée : « Savez-vous bien que Jéhova vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? » Il répondit : « Je le sais bien, gardez le silence. »

Par ces enfants des prophètes on entend les

<sup>1</sup> 4 Rois, I, 1-18.



disciples des prophètes. Depuis que les prêtres et les lévites s'étaient retirés d'Israël sur les terres de Juda les prophètes en tenaient lieu pour ainsi dire. Autour d'eux se réunissaient une foule de disciples, qui vivaient dans la retraite, séparés du reste du peuple, avec un habit particulier, dans une espèce de communauté et sous un supérieur que Dieu leur donnait ; ils formaient comme un ordre religieux. Malgré les persécutions de Jézabel et d'Achab nous en voyons un grand nombre à Béthel, à Jéricho, sur le mont Carmel. Ils enseignaient la religion, peut-être même les autres sciences. Les Israélites fidèles s'assemblaient avec eux pour célébrer les fêtes du Seigneur et s'instruire de sa loi. C'est parmi eux que Dieu suscitait d'ordinaire les prophètes proprement dits.

A Béthel Élie dit à Élisée, comme il avait dit à Galgala : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé à Jéricho. » Mais il dit : « Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc ensemble à Jéricho. Et les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho vinrent dire à Élisée : « Savez-vous bien que Jéhova vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? » Il répondit : « Je le sais, gardez seulement le silence. »

Et Élie lui dit : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé jusqu'au Jourdain. » Mais il répondit : « Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc tous deux ensemble ; mais cinquante d'entre les enfants des prophètes les suivirent, lesquels s'arrêtèrent au loin vis-à-vis d'eux. Et ils étaient tous deux debout sur le Jourdain. Alors Élie prit son manteau, le plia et frappa les eaux, qui se divisèrent de çà et de là, et ils passèrent tous deux à pied sec. Lorsqu'ils furent passés Élie dit à Élisée : « Demande-moi ce que tu veux que je te fasse avant que je sois enlevé d'auprès de toi. » Élisée lui dit : « Qu'il me revienne une portion de deux dans votre esprit, » faisant allusion à la double part qu'avait dans la succession du père l'aîné de la famille. « Tu m'as demandé une chose difficile, répondit Élie ; cependant, si tu me vois lorsque je serai enlevé d'auprès de toi, tu auras ce que tu as demandé ; mais si tu ne me vois pas tu ne l'auras point. »

Et pendant qu'ils poursuivaient leur chemin et s'entretenaient ensemble voilà un char de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent tout à coup l'un de l'autre ; et Élie monta au ciel dans un tourbillon. Or Élisée le voyait et criait : « Mon père ! mon père ! char d'Israël et son conducteur ! » Après quoi il ne le vit plus. Et il prit ses vêtements et les déchira en deux. Et il ramassa le manteau d'Élie qu'il avait laissé tomber, s'en retourna et s'arrêta sur le bord du Jourdain ; et il prit le manteau d'Élie qui lui était tombé, en frappa les eaux, et dit : « Où est maintenant Jéhova, le Dieu d'Élie ? » Il frappa les eaux et elles se divisèrent de çà de là et il passa au travers. A cette vue les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho et vis-à-vis de ce lieu-là se dirent : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. » Et venant au-devant de lui ils l'adorèrent, prosternés en terre, et dirent : « Voilà avec vos serviteurs cinquante hommes forts qui peuvent aller chercher votre maître ; car peut-être que l'Esprit de Jéhova l'aura enlevé et jeté quelque part sur une montagne ou dans une vallée. » Élisée leur répondit : « N'envoyez point ; » mais ils le contraignirent à y consentir et à leur dire : « Envoyez-y. » Ils envoyèrent donc cinquante hommes qui, l'ayant cherché pendant trois jours, ne le trouvèrent point. Ils revinrent ensuite trouver Élisée, qui demeurait à Jéricho, et il leur dit : « Ne vous avais-je pas dit : N'envoyez point ? »

C'est avec cette simplicité que l'Écriture sainte raconte la glorieuse assumption d'Élie. Mais quelle vie dans cette brièveté sublime !

Dieu lui-même a fait l'éloge de son prophète par la bouche du fils de Sirac.

« Et Élie, prophète, se leva comme un feu, et ses paroles brillaient comme un flambeau. Il envoya la famine sur le peuple, et ceux qui l'irritaient par leur haine furent réduits à un petit nombre ; car ils ne pouvaient soutenir les ordres du Seigneur. Au nom du Seigneur il ferma le ciel, et trois fois en fit descendre le feu. Quelle gloire, ô Élie, ne vous êtes-vous pas acquise par vos merveilles, et qui peut se glorifier comme vous ? Vous qui, par la parole du Seigneur Dieu, avez fait sor-

tir un mort des enfers et l'avez arraché à la mort ! Vous qui avez précipité les rois dans l'abîme, qui avez brisé sans peine leur puissance et étendu sur leur lit les triomphateurs ! Vous qui écoutez sur le mont Sinai le jugement du Seigneur et sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance ! Vous qui sacrez les rois pour venger les crimes, et qui laissez après vous des prophètes pour vos successeurs ! Vous qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu et dans un char traîné par des chevaux qui lancent la flamme ! Vous qui êtes destiné dans les Écritures à exercer la répréhension dans les temps, pour apaiser la colère avant qu'elle éclate, convertir le cœur du père au fils et rétablir les tribus de Jacob <sup>1</sup> ! »

Ces dernières paroles font allusion à la prédiction de Malachie : « Voilà que je vous envoie Élie, le prophète, aux approches du jour de Jéhova, jour grand et terrible. Et il convertira le cœur des pères aux enfants et le cœur des enfants aux pères, de peur qu'en arrivant je ne frappe d'anathème la terre <sup>2</sup>. »

Sur ce fondement, la synagogue s'attendait qu'Élie précéderait le Christ ; le Christ venu a confirmé cette créance, mais en distinguant deux avénements. Les disciples lui ayant demandé, en descendant du Thabor, où ils avaient vu apparaître Moïse et Élie : « Pourquoi donc les scribes et les pharisiens disent-ils qu'Élie doit venir d'abord ? » il répondit : « Il est vrai, Élie viendra et rétablira toutes choses. Je vous dis aussi qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, mais ils lui ont fait comme il leur a plu. » Les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste, mis à mort par Hérode, qui était venu dans l'esprit et la vertu d'Élie, et duquel il leur avait déjà dit auparavant ; Si vous voulez le prendre, il est Élie qui doit venir <sup>3</sup>. » Ainsi Élie est venu, dans la personne de Jean, pour préparer à l'avénement du Christ sauveur ; Élie viendra dans sa propre personne, rétablira toutes choses, pour préparer à l'avénement du Christ juge. Voilà comme l'a entendu la tradition chrétienne.

La même tradition adjoint au prophète Élie

<sup>1</sup> Ecclesi., 48. — <sup>2</sup> Malach., 4. — <sup>3</sup> Matth., 11 et 17. Marc, 9. Luc, 1.

le patriarche Énoch, dont l'Écriture dit qu'il a été enlevé de la terre pour donner la pénitence aux nations ; elle voit en eux ces deux témoins qui, avec la puissance de commander à la nature, doivent venir, dans les derniers temps, prêcher la dernière pénitence aux derniers hommes qui seront <sup>4</sup>. « Énoch et Élie ont été enlevés, dit Tertullien ; leur mort a été différée pour qu'ils éteignent un jour l'Antechrist par leur sang <sup>5</sup>. » Un témoin d'avant le déluge, un témoin d'après le déluge, viendraient ainsi rappeler la vérité au monde à l'approche du dernier jugement.

A Jéricho l'on dit à Élisée qu'il faisait bon y demeurer, mais que les eaux étaient mauvaises. Il demanda un vase plein de sel, le jeta dans la fontaine, dit : « Ainsi parle Jéhova : J'ai rendu saines ces eaux... » et elles furent saines.

De là il se rendit à Béthel. De petits enfants de la ville le rencontrèrent, se moquèrent de lui, criant : « Monte, tête chauve ! monte, tête chauve ! » Il se retourna, et, les ayant vus, il les maudit au nom de Jéhova. Aussitôt deux ours sortirent du bois et en déchirèrent quarante-deux. Il alla ensuite sur la montagne du Carmel et de là revint à Samarie <sup>6</sup>.

C'est à Béthel que Jéroboam avait érigé le veau d'or ; c'est là surtout que régnait l'idolâtrie. « Venez à Béthel et commettez l'iniquité, » dit un prophète <sup>7</sup>. Un autre l'appelle non pas Béthel ou maison de Dieu, mais Bethaven ou maison d'impiété <sup>8</sup>. « Ce n'était point le mépris de sa personne, mais celui de son ministère, de son Dieu, que vengea le prophète ; il proféra la malédiction, non point par dépit, mais par l'inspiration de Dieu, qui envoya aussitôt les ours. Si la nature frissonne à la vue de ce jugement exercé sur des enfants, la réflexion apprend que ce pouvait être pour eux un vrai bonheur d'être enlevés à la perdition <sup>9</sup>. »

Ochozias ne laissant point de fils, son frère Joram lui succéda dans le gouvernement. Celui-ci fit également le mal aux yeux de Jéhova, non pas toutefois comme son père et sa mère, car il détruisit les statues de Baal

<sup>4</sup> Apocal., 11. — <sup>5</sup> De Anima. — <sup>6</sup> 4 Rois, 2, 19-25. — <sup>7</sup> Amos, 4, 4. — <sup>8</sup> Osée, 4, 15 et 10, 5. — <sup>9</sup> Ces réflexions sont de Stolberg.



que son père avait faites, mais il demeura dans les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et ne s'en retira point <sup>1</sup>.

« Ce texte, dit Stolberg, rend très-vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que Jéroboam érigea les veaux d'or à Béthel et à Dan comme des symboles du vrai Dieu, tandis que, dans l'idole de Baal, Achab rendait des honneurs divins à Baal même. » D'après cela Jéroboam n'aurait point précisément introduit un culte de faux dieux, mais un culte d'images, expressément défendu dans la loi et déjà par lui-même une abomination. Il ne pouvait pas non plus méconnaître que le peuple oublierait facilement pour le symbole Celui qu'il devait lui rappeler; que même il renoncerait d'autant plus tôt et plus volontiers à Dieu qu'il ne pouvait, sans de poignants remords de conscience, l'honorer d'une manière qu'il avait lui-même défendue. Son but était de déshabituer le peuple des pèlerinages à Jérusalem, qui étaient commandés dans la loi. Ce fut peut-être la même politique à vues courtes qui faisait agir Joram. Est à courtes vues toute prudence qui ne s'élève point jusqu'à la sagesse véritable. « La crainte du Seigneur, dit Job, voilà la sagesse; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence <sup>2</sup>. »

Déjà, du temps d'Ochozias Mésa, roi de Moab, s'était révolté contre la maison d'Israël, à qui jusque-là il donnait en tribut cent mille agneaux et autant de bœufs avec leurs toisons. Joram persuada facilement au roi Josaphat de Juda de marcher avec lui contre les Moabites; ils prirent tous deux leur chemin par le désert d'Édom, dont le roi, tributaire de la maison de Juda, les suivait sans doute avec une armée d'Iduméens.

Après sept jours de marche ils manquèrent d'eau. Le roi d'Israël, découragé, s'écriait : « Hélas ! hélas ! Jéhova a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. » Josaphat s'informa : « N'y a-t-il point ici de prophète de Jéhova afin que nous consultations Jéhova par lui ? » Quelqu'un de l'armée de Joram nomma Élisée. Josaphat dit : « La

parole de Jéhova est avec lui. » Les trois rois allèrent le trouver; mais Élisée dit au roi d'Israël : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? Va aux prophètes de ton père et de ta mère. — Non, dit Joram, car Jéhova a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. » Élisée lui déclara qu'il ne ferait aucune attention à lui n'était la présence du roi de Juda. Ensuite il demanda un joueur de harpe, et, pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main de Jéhova fut sur Élisée <sup>3</sup>.

L'on s'étonnera qu'un prophète recoure à la musique pour se disposer à l'inspiration divine; il en est qui disent qu'il voulait se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée en parlant au roi d'Israël; mais cette émotion, venant du zèle de Dieu, ne semble point un obstacle à la communication avec Dieu. Il est plus vrai de dire que Dieu ne se communique pas toujours à ses prophètes, mais quand il lui plaît et comme il lui plaît. Élisée voulait se préparer au souffle divin comme un instrument bien d'accord. Mais quel rapport entre le son d'une harpe et le concert d'une âme avec Dieu ? Un rapport intime. D'après les sages de l'antiquité et les Pères de l'Église, en particulier saint Augustin, la musique que Dieu a donnée aux hommes est une image, un écho de celle qu'il exécute lui-même dans son immense éternité. L'univers entier est une magnifique harmonie où la divine Sagesse, atteignant d'une extrémité à l'autre, dispose tout avec douceur, nombre et mesure. C'est elle qui produit dans un nombre musical l'armée des cieux; ainsi entend l'évêque d'Hippone une parole d'Isaïe <sup>4</sup>. Pour ramener l'homme dans cette céleste harmonie l'éternelle Sagesse unit dans sa personne la nature divine et la nature humaine <sup>5</sup>; ce qu'elle demande, c'est que nous soyons à l'unisson avec elle. Aussi un saint évêque et martyr, Ignace d'Antioche, compare le corps mystique de la Sagesse incarnée, l'Église catholique, à une harpe mélodieuse qui rend la louange à Dieu par le Christ <sup>6</sup>. Jean n'a-t-il pas vu les élus dans le ciel tenant des harpes

<sup>1</sup> 4 Rois, 3, 1-3. — <sup>2</sup> Job, 28, 28.

<sup>3</sup> 4 Rois, 3, 4-15. — <sup>4</sup> *Epist.* 165, n. 12. Isaïe, 40, 26. — <sup>5</sup> August., *de Trinit.*, l. 4, n. 4. — <sup>6</sup> *Epist. ad Eph.*, etc.

de Dieu et chantant le cantique de l'Agneau<sup>1</sup>? Enfin chaque fidèle est une lyre composée de deux pièces, le corps et l'âme, qui agissent l'un sur l'autre comme les cordes sur la lyre et la lyre sur les cordes<sup>2</sup>. Dans Saül, premier roi des Juifs, cette lyre en désaccord était le jouet de l'esprit méchant; le jeune David, par l'harmonie extérieure de sa harpe, rétablissait l'harmonie intérieure de Saül et le soustrayait à l'influence de l'esprit méchant. Augustin, au contraire, en même temps que les cantiques de l'Église charmaient ses oreilles, sentait la vérité divine se couler dans son cœur, y allumer la dévotion, y produire des fontaines de larmes. Il ne faut donc plus s'étonner que le disciple d'Élie, par une harmonie sainte, voulût disposer son âme à une communication prophétique avec Dieu.

Élisée ordonna, au nom de l'Éternel, de creuser des fossés près du lit d'un torrent desséché; sans vent ni pluie le torrent se remplirait d'eau. Il en fut ainsi. Le lendemain, au lever du soleil, l'aurore colorant les eaux en rouge, les Moabites se persuadèrent que l'eau avait été rougie par le sang, que les rois de l'armée alliée s'étaient divisés, et que leurs troupes s'étaient exterminées les unes les autres. Ils s'animèrent : « Courage, Moab! Va maintenant au pillage! » Mais ils furent mal reçus dans le camp d'Israël et mis en fuite. Leur pays fut ravagé. Le roi des Moabites se jeta avec sept cents hommes sur le roi d'Édom, mais en vain. Alors il prit son fils aîné, qui devait régner après lui, et l'immola sur la muraille. Israël fut saisi d'horreur et son armée se retira aussitôt<sup>3</sup>.

Après cela l'on vint un jour annoncer à Josaphat que les Moabites, les Ammonites et d'autres peuples marchaient en armées nombreuses contre lui, et déjà étaient à Engaddi, entre la mer Morte et Jéricho. Surpris de cette subite attaque le pieux roi eut recours à l'Éternel, fit publier un jeûne dans Juda, alla au temple, et, à la vue de toute l'assemblée de Juda et de Jérusalem, cria à l'Éternel, le Dieu de leurs pères, le Dieu du ciel, qui domine sur tous les royaumes des nations, en la main de qui est la force et la puissance et

à qui nul ne peut résister. Et tout Juda était debout avec les femmes, les jeunes gens et les petits enfants. Alors l'Esprit de Jéhova vint sur Jahaziel, de la tribu de Lévi, au milieu de l'assemblée, et il dit : « Écoutez, vous tous, peuple de Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et vous aussi, roi Josaphat; ainsi vous parle Jéhova : Ne craignez point, ne vous abattez point devant cette grande multitude. Ce n'est point à vous le combat, mais à Dieu. » Il leur dit de quel côté ils devaient marcher le lendemain contre l'ennemi. « Vous n'aurez point à combattre cette fois; approchez seulement, demeurez fermes et voyez le salut de Jéhova, qui est avec vous, ô Juda et Jérusalem! Ne craignez point, ne vous abattez point; demain marchez contre eux; Jéhova est avec vous. » A ces mots Josaphat inclina son visage contre terre, et tout Juda, ainsi que les habitants de Jérusalem, se prosternèrent devant Jéhova et l'adorèrent. Les lévites chantaient à haute voix les louanges de Jéhova, le Dieu d'Israël. Le lendemain matin l'armée s'avança dans le désert de Thécué. Au moment où elle se mettait en marche Josaphat se leva et dit : « Écoutez-moi, Juda, et vous, habitants de Jérusalem; croyez en Jéhova, votre Dieu, et vous serez en assurance; croyez en ses prophètes, et vous réussirez. » En même temps il rangea les chantres de l'Éternel à la tête de l'armée; ils chantaient en chœur : « Louez Jéhova, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. » C'est-à-dire ils chantaient, au son des harpes, des psaltérions et des trompettes, le psaume 135, qui commence par ces mêmes paroles, psaume de triomphe et de louange, où se célèbrent les victoires d'Israël sur les rois et les nations.

Quand ils eurent commencé ce cantique triomphal il s'éleva soudain un grand tumulte et désordre dans l'armée ennemie. Moabites, Ammonites et ceux de la montagne de Séir, les Iduméens, tombèrent avec une aveugle fureur les uns sur les autres, les premiers d'abord sur les Iduméens, ensuite sur eux-mêmes, et s'exterminèrent.

L'armée de Josaphat employa trois jours à ramasser les dépouilles; le quatrième ils se réunirent dans la vallée où ils avaient béni

<sup>1</sup> Apoc., 15. — <sup>2</sup> Epist. Ignat. ad Eph., etc. — <sup>3</sup> 4 Rois 3, 15-27.



Jéhova, et qui de là fut appelée vallée de Bénédiction. Victorieuse sans avoir combattu, l'armée et Josaphat en tête rentrèrent à Jérusalem, et, au son des psaltérions, des harpes et des trompettes, allèrent au temple de l'Éternel. Et la terreur de Jéhova se répandit sur tous les royaumes d'alentour quand ils apprirent que Jéhova lui-même avait combattu les ennemis d'Israël. Ainsi le royaume de Josaphat demeura tranquille, et son Dieu lui donna la paix de toute part.

Quelques années auparavant Josaphat avait fait bâtir des vaisseaux pour renouveler le voyage d'Ophir, et, sur la demande d'Ochozias, lui avait laissé prendre part à l'expédition. Alors Éliézer, fils de Dodaü, prophétisa contre lui : « Parce que vous avez fait alliance avec Ochozias Dieu a renversé votre dessein. » En effet les vaisseaux furent brisés et ne purent aller en mer. Ochozias voulut recommencer, mais Josaphat s'y refusa ; le commerce avec le fils impie de Jézabel ne pouvait être que funeste à Josaphat et à son peuple <sup>1</sup>.

Après avoir vécu soixante ans et régné vingt-cinq ans Josaphat s'endormit avec ses pères et fut enseveli avec eux dans la cité de David, et son fils Joram régna à sa place.

Le nouveau roi ne marcha point dans les voies de son père, mais dans les voies d'Achab, dont il avait épousé la fille Athalie. Josaphat avait laissé à ses six plus jeunes fils, outre des sommes d'or et d'argent, plusieurs villes fortes ; mais il donna le gouvernement à Joram, son aîné. Aussitôt qu'il se fut affermi au pouvoir celui-ci fit mourir ses frères avec quelques princes d'Israël. De son temps Édom secoua le joug de la maison de Juda et se fit un roi, c'est-à-dire un roi indépendant et qui ne fut plus tributaire.

Ainsi s'accomplissait ce qu'Isaac avait prédit à Ésaü : « Tu vivras de ton épée et tu serviras ton frère ; mais il viendra un temps où tu seras ton maître et que tu secoueras son joug <sup>2</sup>. » A la même époque Lobna, ville sacerdotale au midi de Juda, vers l'Idumée, se retira de l'obéissance de Joram, parce qu'il

avait abandonné Jéhova, le Dieu de ses pères. Cependant l'Éternel ne voulut point perdre la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avait faite avec lui et parce qu'il avait promis de lui donner, à lui et à ses enfants, une lampe à toujours.

On apporta au roi Joram une lettre du prophète Élie, où il était écrit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu de ton père David : Parce que tu n'as point marché dans les voies de ton père Josaphat, ni dans celles d'Asa, roi de Juda, mais que tu marches dans la voie d'Israël et que tu as fait se prostituer (aux faux dieux) Juda et les habitants de Jérusalem, comme s'y est prostituée la maison d'Achab, et que tu as égorgé la maison de ton père, tes frères qui étaient meilleurs que toi, voilà que Jéhova te frappera d'une grande plaie en ton peuple, en tes enfants, en tes femmes et en tout ce qui t'appartient. Toi-même tu seras affligé dans ton corps d'une maladie cruelle, jusqu'à ce que, de douleur, tes entrailles sortent de jour en jour <sup>1</sup>. »

Élie avait été enlevé du vivant de Josaphat. On le voit en ce qu'à la demande de ce roi, s'il y avait un prophète de Jéhova dans les armées réunies de Juda, d'Israël et d'Édom, on lui répondit : « Il y a ici Élisée, fils de Saphat, qui versait l'eau sur la main d'Élie. » On peut donc croire que la lettre a été écrite par le prophète du lieu de son séjour et apportée par le ministère des anges. Il en est qui pensent qu'il l'écrivit avant son enlèvement dans un esprit prophétique.

Tout s'accomplit ; les Philistins et les Arabes, voisins de l'Éthiopie, inondèrent le pays de Juda, le ravagèrent, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses femmes et ses fils, et ne lui laissèrent que le plus jeune. Joram lui-même fut frappé de la maladie prédite jusqu'à ce qu'il en mourût. Il avait vécu quarante ans et régné huit. Il fut enterré dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois.

Dans la Judée, comme en Égypte, à la mort d'un roi, le grand conseil de la nation jugeait sa mémoire, et, s'il avait gouverné

<sup>1</sup> 2 Paral., 20, 1-37. — <sup>2</sup> « Vives in gladio, et fratri tuo serviis ; tempusque veniet cum excutias et solvas jugum ejus de cervicibus tuis. » Gen., 27, 40.

<sup>1</sup> 2 Paralip., 21, 1-15.

mal, il était privé plus ou moins des honneurs de la sépulture royale. Ainsi, quant à Joram, non-seulement l'Écriture remarque qu'il ne fut point enseveli dans le sépulcre des rois, elle dit encore expressément que le peuple ne lui rendit point, dans sa sépulture, les honneurs qu'on avait rendus à ses ancêtres, en brûlant pour lui des parfums selon la coutume <sup>1</sup>.

La vertu de l'Esprit, qui d'Élie s'était répandue sur Élisée, ne pouvait demeurer oisive ; elle produisit bientôt d'éclatantes merveilles.

Il vint à lui la veuve d'un disciple des prophètes qui se plaignit que, son mari mort lui ayant laissé des dettes, maintenant le créancier menaçait d'emmener comme esclaves ses deux fils si elle ne le payait ; or elle n'avait pour tout bien qu'un vase d'huile. Élisée lui recommanda d'emprunter des vaisseaux à toutes ses voisines, de s'enfermer chez elle avec ses deux fils, et d'emplir d'huile tous ses vaisseaux. Elle le fit. Tant qu'il y eut des vaisseaux vides l'huile coula du vase, mais elle s'arrêta quand ils furent tous pleins. Elle la vendit, paya le créancier, et conserva de l'argent de reste pour s'entretenir, elle et ses enfants <sup>2</sup>.

Peu après Élisée vint à Sunam, ville de la tribu d'Issachar, au pied du mont Thabor et près du torrent de Cison. Là une femme le retint à manger ; et, comme il passait souvent par là et mangeait chez elle, que d'ailleurs elle était touchée de la sainteté du prophète, elle lui prépara, du consentement de son mari, une petite chambre haute, avec un lit, une table, un siège et une lampe. Un jour, pensant, dans sa petite cellule, à la charité que lui témoignait cette femme de si bon cœur, il appela son serviteur Giézi et le chargea de lui demander si elle avait quelque affaire pour le succès de laquelle il pût lui être utile, peut-être une requête au roi ou au chef de ses armées. Elle répondit qu'elle demeurerait au milieu de son peuple, voulant sans doute dire par là que, contente de l'héritage de ses pères, elle n'avait pas d'autre ambition. Élisée renvoya son serviteur pour

savoir ce qu'enfin il pourrait faire pour elle, mais Giézi lui fit l'observation : « Il n'est pas nécessaire de le lui demander ; elle n'a pas d'enfants, et son mari est déjà vieux. » Alors le prophète la fit venir et lui dit : « En ce même temps et à cette même heure, dans un an, vous embrasserez un fils. — Ah ! mon seigneur, homme de Dieu, ne veuillez pas mentir à votre servante. » La prédiction s'accomplit ; elle enfanta un fils vers le même temps, dans un an, comme l'avait dit Élisée.

Quelques années après l'enfant sortit vers son père qui était avec les moissonneurs ; tout à coup il sentit à la tête de violentes douleurs. « O ma tête ! ma tête ! » cria-t-il à son père, qui le fit reconduire à sa mère ; elle le prit sur ses genoux, où il mourut à midi. Elle porta l'enfant mort dans la chambre vide de l'homme de Dieu, le posa sur son lit, sortit et ferma la porte derrière elle. En même temps elle alla trouver son mari, le pria de lui donner un serviteur avec une ânesse, pour se rendre en toute hâte auprès du prophète. « Pourquoi donc aller vers lui ? demanda celui-ci ; ce n'est aujourd'hui ni premier jour du mois, ni jour de sabbat. » Mais elle répondit : « Soyez tranquille, » et s'en alla vers l'homme de Dieu, sur le Carmel. Il la vit venir et dit à Giézi : « Voici la Sunamite ; cours à sa rencontre, et demande-lui si elle va bien, ainsi que son mari et son enfant. — Bien, » répondit-elle ; mais quand elle fut venue vers l'homme de Dieu, sur la montagne, elle embrassa ses pieds. Giézi s'approcha pour l'éloigner ; mais l'homme de Dieu dit : « Laissez-la, car son âme est dans l'amertume, et l'Éternel me l'a caché et ne me l'a point fait connaître. » Elle dit : « Ai-je demandé un fils à mon seigneur ? Ne vous ai-je pas dit : Ne me trompez point ? » Élisée dit à Giézi : « Ceins tes reins et prends mon bâton en ta main, et va ; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point, et mets mon bâton sur le visage de l'enfant. » Le prophète parlait des salutations longues et cérémonieuses telles qu'on les voit encore dans l'Orient. Mais la mère de l'enfant lui dit : « Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne vous quitterai point. » Il se leva donc et la suivit. Giézi les devança

<sup>1</sup> 2 Paral., 21, 19. — <sup>2</sup> 4 Rois, 4, 1-7.



et plaça le bâton sur le visage de l'enfant; mais il n'y eut ni voix ni sentiment. Il retourna au-devant de son maître et lui annonça, disant : « L'enfant ne s'est point réveillé. » Élisée entra donc dans la maison, et voilà que l'enfant gisait mort sur son lit. Il entra, ferma la porte sur lui et sur l'enfant, et pria l'Éternel; et il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant; et il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux et ses mains sur ses mains; et il se coucha sur lui, et la chair de l'enfant fut échauffée. En descendant du lit il marcha dans la maison, une fois ici, une fois là, et il remonta sur le lit et se coucha sur l'enfant; et l'enfant éternua sept fois et ouvrit les yeux. Élisée appela Giézi et lui dit : « Fais venir cette Sunamite. » Elle vint aussitôt et entra dans sa chambre. Il lui dit : « Emmenez votre fils. » Elle vint, se jeta à ses pieds et adora jusqu'à terre, c'est-à-dire qu'elle se prosterna devant lui, le visage contre terre, suivant l'usage de l'Orient. Et elle prit son fils et s'en alla<sup>1</sup>.

De là Élisée se rendit à Galgala, où il y avait une grande famine et où les enfants des prophètes s'assemblèrent autour de lui. Il ordonna à son serviteur de leur apprêter un potage. L'un d'eux s'en alla aux champs, trouva, comme une vigne sauvage, des coliquintes, dont il ignorait la nature, et les coupa dans le vase par morceaux. Quand ils en eurent goûté ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, la mort est dans le vase! » et ils ne purent en manger. Élisée demanda quelque peu de farine, le mêla au potage, qui se trouva d'un bon goût<sup>2</sup>.

Pendant cette famine un homme apporta au prophète des pains de prémices, vingt pains d'orge avec des épis nouveaux. Élisée dit : « Donne-le au peuple afin qu'il mange. » Son serviteur répondit : « Qu'est-ce que cela pour cent personnes? » Il dit : « Donne au peuple afin qu'il mange; car ainsi parle Jéhova : On mangera, et il y en aura de reste. » Il le leur servit donc, ils mangèrent, et il en resta, selon la parole de Jéhova<sup>3</sup>.

Naaman, général de l'armée syrienne, était en grande considération auprès de son roi,

car c'était par lui que Jéhova avait sauvé la Syrie, mais il était affligé de la lèpre. Dans sa maison était une petite fille israélite; que des partis syriens avaient emmenée captive; elle dit à sa maîtresse : « Plût à Dieu que mon seigneur fût allé vers le prophète qui est à Samarie! il l'aurait sans doute guéri de la lèpre. » La femme raconta à son mari ce que lui avait dit la jeune Israélite, celui-ci au roi, qui tout de suite lui accorda la permission de partir, avec une lettre pour le roi d'Israël. Naaman se mit donc en route avec la lettre et prit avec lui des présents, dix talents d'argent, six mille pièces d'or, dix paires d'habits. La lettre portait : « Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que vous le guérissiez de la lèpre. » Le roi d'Israël ayant lu cette épître déchira ses vêtements et dit : « Suis-je donc un dieu à ôter et à rendre la vie, pour qu'il m'envoie ainsi un homme afin que je le guérisse de la lèpre? Remarquez et voyez qu'il cherche une occasion contre moi. » Élisée, l'ayant appris, envoya dire au roi : « Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements? Qu'il vienne à moi et qu'il sache qu'il est un prophète dans Israël. » Naaman vint avec ses chevaux et ses chars et se tint à la porte de la maison d'Élisée, et Élisée lui fit dire par un messenger : « Va et lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera guérie et purifiée. » Naaman se mit en colère et s'éloignait en disant : « Je m'attendais qu'il sortirait vers moi et que, se tenant debout, il invoquerait le nom de Jéhova, son Dieu, qu'il passerait sa main sur l'endroit et enlèverait ainsi la lèpre. Les fleuves d'Abana et de Parphar, à Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël pour m'y laver et me purifier? » Il se retourna donc et s'en allait indigné; mais ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent : « Père, si le prophète vous avait ordonné quelque chose de difficile, ne devriez-vous pas le faire? Combien plus maintenant qu'il vous dit : Lavez-vous et vous serez purifié! » Il descendit alors et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il

<sup>1</sup> 4 Rois, 4, 8-37. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 4, 38-41. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 4, 42-44.

fut guéri. Et il retourna vers l'homme de Dieu, lui et tout son camp, et, se tenant debout devant lui, il dit : « Voilà, je sais maintenant qu'il n'est de Dieu dans toute la terre si ce n'est en Israël ; veuillez donc, je vous prie, accepter une bénédiction, une reconnaissance de votre serviteur. » Mais Élisée répondit : « Vive Jéhova, en la présence duquel je suis ! je ne recevrai rien de vous. » L'autre insista, mais il ne consentit jamais. Alors Naaman le pria de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre du pays ; « car, dit-il, votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ni de victimes aux dieux postérieurs, mais à Jéhova seul. » On voit qu'il destinait cette terre à bâtir un autel au vrai Dieu. Il ajouta : « Il y a une chose où Jéhova veuille pardonner à votre serviteur ; lorsque mon maître entrera dans la maison de Remmon pour s'y prosterner, en s'appuyant sur ma main, si je me prosterne dans la maison de Remmon lorsqu'il s'y prosterne lui-même, que Jéhova le pardonne à votre serviteur, je vous prie. Élisée lui répondit : « Allez en paix <sup>1</sup>. »

Les meilleurs interprètes <sup>2</sup> entendent par cette réponse que Naaman, faisant profession publique de n'adorer que le Dieu vivant, pouvait, sans péché, n'y ayant plus lieu à mauvaise interprétation, rendre à son maître, dans le temple de Remmon, le même service qu'il lui rendait ailleurs, lui prêter son bras lorsqu'il s'y prosternait et se courber ainsi physiquement avec lui.

Remmon veut dire en syriaque, aussi bien qu'en hébreu et en arabe, pomme de grenade. La pomme est regardée chez les Orientaux comme le symbole du soleil ; c'est pour cela que certains officiers de la cour des rois de Perse portaient, comme insignes, une canne surmontée d'une pomme d'or, ce qui leur fit donner par les Grecs le nom de mélophores ou porte-pomme. Il y a beaucoup d'apparence que ce Remmon des Syriens n'était autre que le soleil, qu'ils nommaient encore Adad ou l'Unique, et qui vraisemblablement était honoré d'un culte particulier dans la ville d'Adad-Remmon dont parle le

prophète Zacharie <sup>1</sup>. Plusieurs rois de Syrie s'appelaient Adad, le soleil, ou bien Benadad, fils du soleil. Le nom persan de Cyrus, Kor, dans l'Écriture sainte Korès, veut dire soleil. Aujourd'hui encore les rois de Perse s'intitulent fils du soleil. En France Louis XIV joignait à son image, dans les médailles, un soleil. Il y en a qui appellent Frédéric II de Prusse l'unique. Adad a la même signification. « Ainsi, remarque Stolberg, l'idée la plus moderne n'est point unique. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit l'Ecclésiaste <sup>2</sup>. »

A peine Naaman avait-il fait quelque chemin que la convoitise s'éveilla dans le cœur de Giézi, qui courut après lui en toute hâte. Naaman l'aperçut, descendit de son char, alla à sa rencontre et le salua en lui demandant : « Tout va-t-il bien ? — Oui, » dit l'autre, ajoutant que le prophète l'avait envoyé. Deux enfants de prophètes venaient de lui arriver ; il le pria en conséquence de lui donner pour eux un talent d'argent avec deux habits. Naaman lui donna deux talents et les habits, et les fit porter devant lui par deux de ses serviteurs. Giézi se hâta de mettre les présents de côté, renvoya les Syriens et alla se présenter devant son maître. Celui-ci demanda : « D'où viens-tu, Giézi ? » Giézi prétendait n'avoir été nulle part. Le prophète lui dit alors : « Mon cœur n'allait-il pas avec toi lorsque cet homme est descendu de son char pour venir à ta rencontre ? Était-ce le temps de recevoir de l'argent et des vêtements, des plants d'oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes ? La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta race pour jamais. » Et Giézi s'en alla d'auprès de son maître couvert d'une lèpre blanche comme la neige <sup>3</sup>.

Il s'était rassemblé autour d'Élisée un si grand nombre de disciples des prophètes que le lieu où ils habitaient était devenu trop étroit ; ils le prièrent donc de leur permettre de se bâtir des cabanes sur le bord du Jourdain. Pendant qu'ils abattaient pour cela des arbres le fer de la cognée échappa à l'un d'eux et tomba dans le fleuve. Habitué à communiquer tout à l'homme de Dieu, parce que

<sup>1</sup> 4 Rois, 5, 1-19. — <sup>2</sup> Lyranus. Estius. Tirinus. Ménochius.

<sup>1</sup> Zachar., 12, 11. — <sup>2</sup> « Nihil sub sole novum. » Eccl., 1, 10. — <sup>3</sup> 4 Rois, 5, 20-27.



c'était un homme de Dieu, le disciple se lamenta devant lui sur la perte qu'il venait de faire, d'autant plus que la cognée était d'emprunt. Élisée demanda où le fer lui avait échappé; l'autre lui montra l'endroit. Le prophète coupa un morceau de bois et le jeta dans l'eau; aussitôt le fer vint surnager. « Prends-le, » dit-il; et le disciple le prit. Ceci arriva du temps que Joram, fils d'Achab, régnait en Israël, et Joram, fils de Josaphat, en Juda<sup>1</sup>.

Benadad, roi de Syrie, était en guerre avec Israël du temps du roi Joram; plus d'une fois il détermina dans son conseil secret où il voulait dresser aux Israélites une embuscade; mais le prophète Élisée rendait vaines toutes ses ruses en ce qu'il en avertissait Joram, qu'il là-dessus, prévenant les Syriens, occupait avec des troupes les endroits désignés. Benadad demanda, plein de dépit, qui des siens le trahissait auprès du roi d'Israël; un de ses serviteurs lui dit alors que c'était Élisée, le prophète en Israël, qui découvrait à Joram ce qu'il disait dans le secret de son conseil. Benadad souhaite s'emparer d'Élisée, apprit qu'il était à Dothan ou Dothaïn, aux environs de Samarie, envoya des chevaux, des chariots avec un grand corps d'armée. A l'aube du jour le serviteur d'Élisée aperçut la ville environnée de troupes et courut tout effrayé auprès de l'homme de Dieu. « Ne crains pas, dit celui-ci, car il y en a plus avec nous qu'il n'y en a avec eux. » Et Élisée pria et dit : « Jéhova, ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voie. » Et Jéhova ouvrit les yeux du jeune homme et il vit; et voilà que la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Élisée<sup>2</sup>.

On pourrait demander : Pourquoi ces chars ? pourquoi ces chevaux ? « Avec tant de milliers de chevaux et de chars, dit saint Jérôme, il n'apparaît personne qui les monte. Celui-là même les conduisait duquel chante le Psalmiste qu'il plane sur les chérubins. C'est par des chevaux et un char de la sorte qu'Élie fut enlevé au ciel<sup>3</sup>. »

Ni Dieu n'avait besoin de ces chars et de ces chevaux pour protéger son serviteur, ni son

serviteur n'en avait besoin pour être tranquille; mais comme à ce même Élisée il fut montré des chevaux et un char de feu lorsque Dieu lui enleva son maître, comme à Jacob, lorsqu'il avait peur de son frère, apparut le camp de Dieu pour fortifier son courage et sa confiance, ainsi fut-il fait maintenant au serviteur d'Élisée.

Les Syriens étant venus vers lui, Élisée pria l'Éternel et dit : « Frappez, je vous prie, tous ces hommes d'aveuglement. » Et il les frappa d'aveuglement, selon la parole d'Élisée. Et Élisée leur dit : « Ce n'est pas ici le chemin ni la ville; suivez-moi et je vous conduirai à l'homme que vous cherchez. » Et il les mena dans Samarie. Et lorsqu'ils furent entrés à Samarie Élisée dit : « O Jéhova ! ouvrez-leur les yeux afin qu'ils voient. » Et Jéhova leur ouvrit les yeux et ils virent; et voilà qu'ils étaient au milieu de Samarie. Le roi d'Israël les ayant vus dit à Élisée : « Les frapperai-je, mon père ? » Il répondit : « Tu ne les frapperas point. Frapperais-tu qui tu aurais fait captif avec ton épée et avec ton arc ? Mets devant eux du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et qu'ils boivent, et qu'ils aillent vers leur maître. » Et le roi leur fit servir un grand festin, et, après qu'ils eurent mangé et bu, il les renvoya, et ils retournèrent vers leur maître; et les bandes de Syriens ne vinrent plus sur les terres d'Israël<sup>4</sup>.

Après cela Benadad assembla toute son armée et vint assiéger Samarie, où, à la longue, la famine devint si grande que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un boisseau de fiente de pigeon cinq pièces. Un jour que le roi d'Israël passait sur les murailles une femme s'écria et lui dit : « Sauvez-moi, ô mon roi, seigneur ! » Il dit : « Jéhova ne te sauve pas; où prendrais-tu de quoi te sauver ? Serait-ce dans l'aire ou le pressoir ? Que me veux-tu ? » Elle répondit : « Voilà une femme qui m'a dit : Donne ton fils, afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils et nous l'avons mangé... Et maintenant elle a caché le sien. » Le roi, l'ayant entendue

<sup>1</sup> 4 Rois, 6, 1-7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 6, 7-17. — <sup>3</sup> Hieron., in *Habacuc*.

<sup>4</sup> 4 Rois, 6, 17-23.

parler de la sorte, déchira ses vêtements, et tout le peuple vit le sac dont il était couvert sur sa chair. Et il dit : « Que Dieu me fasse ceci, et qu'il y ajoute cela, si la tête d'Élisée, fils de Saphat, demeure sur ses épaules aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Quel mélange d'impiété et de superstition, de dehors d'une humble pénitence et de cruelle injustice ! Il ne paraît pas que Joram voulût, avec ce sac, faire illusion au peuple, puisqu'il le portait sous ses vêtements ; mais il se faisait illusion à lui-même en s'imaginant, par la plus dangereuse des superstitions, que Dieu prenait plaisir à un cilice quand il y a dessous un cœur impénitent. Au lieu de s'humilier sous la main vengeresse de Dieu il le prend à témoin d'un crime. Au lieu de reconnaître que l'impiété de son père et de sa mère, la sienne propre, celle de tout son peuple, était la cause véritable de tous ces maux, il y ajoute une impiété nouvelle. Avec le cilice sur la chair il jure la mort de l'homme de Dieu, qui, sans doute, était assis alors dans le sac et la cendre et levait au ciel des mains suppliantes pour le roi et pour le peuple ! Combien fut différente la pénitence de David dans une calamité semblable. « La faim de mon peuple est ma faim ; les péchés de mon peuple sont mes péchés, » a dit un des premiers empereurs de la Chine, Yao. Où pareil sentiment sert de base il convient au roi, plus qu'à nul autre, de faire même extérieurement pénitence lorsque Dieu visite par des calamités générales un peuple qui a péché. Et quel peuple, quel homme ne pêche point ?

Or Élisée était assis dans sa maison, et les anciens étaient assis avec lui ; et le roi envoya un homme d'auprès de lui. Mais avant que l'homme fût arrivé Élisée dit aux anciens : « Avez-vous vu comme ce fils de meurtrier envoie ici pour me couper la tête ? Prenez donc garde que l'envoyé n'entre ; fermez la porte afin qu'il reste devant ; car voici, déjà le bruit des pieds de son maître vient après lui. » Il parlait encore, et voilà que l'employé descendit vers lui, et le roi qui le suivait de près lui dit : « Voyez quel mal Jéhova nous

envoie ! Que puis-je encore attendre de Jéhova ? »

Il paraît que Joram s'était repenti de l'ordre qu'il avait donné et qu'il venait lui-même pour en empêcher l'exécution, ou bien que l'aspect vénérable de l'homme de Dieu lui ôta le courage et peut-être l'envie de tremper ses mains dans son sang.

Mais Élisée dit : « Écoutez la parole de Jéhova ; ainsi parle Jéhova : Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie, et on y aura pour un sicle deux mesures d'orge<sup>1</sup>. » Un des chefs de l'armée, sur la main duquel s'appuyait le roi, répondit à l'homme de Dieu : « Quand Jéhova ouvrirait les cataractes du ciel ce que vous dites pourrait-il être ? — Vous le verrez de vos yeux, dit Élisée, mais vous n'en mangerez point. »

Or il y avait devant la porte de la ville quatre lépreux qui, comme tels, en étaient exclus. Dans leur extrémité ils résolurent de se rendre aux Syriens, le pis qu'ils y pouvaient attendre, une prompte mort, leur valant mieux que de mourir de faim. Ils entrèrent dans le camp et ne trouvèrent personne, parce que Jéhova avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars, de chevaux et d'une armée innombrable ; et ils se disaient l'un à l'autre : « Voilà, le roi d'Israël a fait venir à son secours contre nous les rois des Héthéens et les rois des Égyptiens, et ils vont fondre sur nous. »

Frappée de la terreur de Dieu l'armée avait pris la fuite et laissé dans le camp tout ce qu'elle avait amené. Les lépreux entrèrent dans une des tentes, mangèrent, burent, prirent de l'or et de l'argent, le cachèrent, et se mirent à butiner d'une tente à l'autre, lorsqu'il s'éleva dans leur âme une pensée meilleure : « Nous ne faisons pas bien, car ce jour est un jour de bonne nouvelle. » Ils allèrent à la ville, crièrent près de la porte et racontèrent ce qu'ils avaient vu. La nouvelle en fut portée de suite au roi Joram.

Le roi se leva dans la nuit ; mais il ne se fiait point à ces belles apparences ; il pensait que les Syriens avaient abandonné leur camp

<sup>1</sup> 4 Rois, 6, 24-31.

<sup>1</sup> 4 Rois, 6, 32 et 33. — <sup>2</sup> Le sicle vaut un peu moins de 2 francs.



par stratagème et qu'ils épiaient dans une embuscade, dans l'attente que les Samaritains affamés se répandraient sans ordre hors de la ville et leur tomberaient ainsi entre les mains. Alors un de ses serviteurs lui conseilla de prendre les cinq chevaux qui restaient encore dans la ville et d'envoyer deux chars à la découverte. Les éclaireurs trouvèrent partout des vêtements et des armes ; ils revinrent avec d'heureuses nouvelles. Le peuple se jeta dans le camp délaissé des Syriens et fit un grand butin. Une mesure de pure farine se vendit pour un sicle et on avait pour un sicle deux mesures d'orge. Le roi plaça le courtisan qui s'était moqué de la prédiction d'Élisée sous la porte de la ville, où il fut écrasé par le peuple, et, parlà, selon la parole du prophète, vit de ses yeux l'abondance des vivres et n'en mangea point <sup>1</sup>.

Or Élisée dit à la femme dont il avait ressuscité le fils : « Lève-toi, toi et ta famille, et voyage partout où tu pourras ; car l'Éternel a appelé la famine, et elle viendra sur la terre pendant sept ans. » La femme obéit, et voyagea, elle et sa maison, dans la terre des Philistins. Après que les sept années de famine furent passées elle retourna de la terre des Philistins et vint vers le roi pour lui redemander sa maison et ses champs. Le roi parlait alors à Giézi, serviteur de l'homme de Dieu, disant : « Raconte-moi toutes les merveilles qu'a faites Élisée. » Et comme Giézi rapportait au roi de quelle manière Élisée avait ressuscité un mort, cette femme dont il avait ressuscité le fils vint devant le roi, le conjurant de lui rendre sa maison et ses champs. Alors Giézi dit : « O roi, mon seigneur ! voilà cette femme, et c'est là son fils qu'Élisée a ressuscité. » Le roi ayant interrogé la femme même elle lui raconta tout, et il renvoya avec elle un eunuque pour lui faire rendre tout ce qui était à elle <sup>2</sup>.

Élisée vint aussi à Damas pendant que Benadad, roi de Syrie, y était malade. On apprit à ce dernier que l'homme de Dieu était dans son pays ; le roi donna aussitôt cet ordre à Hazaël : « Prends des présents et va au-devant de l'homme de Dieu, et consulte par lui Jé-

hova pour savoir si je pourrai échapper de cette maladie. » Hazaël s'en alla donc, ayant avec lui quarante chameaux chargés de présents de toutes les richesses de Damas, et dit au prophète : « Votre fils Benadad, le roi de Syrie, m'envoie vers vous et vous fait demander : Puis-je guérir de cette maladie ? » Élisée lui dit : « Va, et dis-lui : Vous pouvez certainement en guérir. Mais Jéhova m'a fait voir qu'il mourra de mort <sup>3</sup>. »

On peut croire que le roi guérit promptement, peut-être par un miracle, mais une mort violente l'attendait.

Le prophète regarda fixement Hazaël, au point qu'il en fut troublé, et l'homme de Dieu se mit à verser des larmes. Hazaël demanda : « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? — Parce que je sais, dit Élisée, combien de maux tu dois faire aux enfants d'Israël ; tu brûleras leurs villes fortes, tu frapperas du glaive leurs jeunes hommes, tu écraseras leurs enfants et tu ouvriras le sein des femmes grosses. — Mais, répondit Hazaël, qu'est donc votre serviteur, ce chien, pour faire de si grandes choses ? » Élisée dit : « Jéhova m'a fait voir que tu régneras en Syrie. »

Hazaël revint et annonça au roi qu'Élisée avait dit qu'il guérirait ; mais, le lendemain, il prit une couverture de lit, la trempa dans l'eau, étouffa là-dessous le roi et régna à sa place <sup>4</sup>.

Ce fut probablement la mort du roi Benadad qui porta Joram, roi d'Israël, à entreprendre une nouvelle expédition pour reconquérir Ramoth, en Galaad. Il y fut accompagné par le roi de Juda, Ochozias, qui s'appelait aussi Joachas et Azarias, avait vingt-deux ans, et venait de monter sur le trône de Juda après la mort de Joram, son père.

Mais cette expédition devint funeste au roi Joram d'Israël, qui, ayant été blessé, s'en revint à Jezrahel, laissant son armée devant Ramoth, apparemment sous le commandement de Jéhu, fils de Namsi. Ochozias suivit Joram pour le visiter à Jezrahel. Cet Ochozias se laissait gouverner par sa méchante mère, Athalie, sœur du roi d'Israël, et marchait dans les voies d'Achab, son aïeul maternel <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> 4 Rois, 7, 1-20. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 1-6.

<sup>4</sup> 4 Rois, 8, 7-10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 11-15. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 16-29.

Dans ce temps Élisée appela un disciple des prophètes : « Ceins-toi les reins, prends en ta main ce vase rempli d'huile et va à Ramoth de Galaad. » Le disciple s'y rendit avec les instructions de son maître. Il entra au lieu où étaient assis les principaux officiers de l'armée et dit : « J'ai à te parler, ô prince ! — A qui d'entre nous tous ? » demanda Jéhu. « A toi, prince, » répondit l'autre. Jéhu se leva donc, entra dans une chambre secrète, et le jeune homme répandit l'huile sur sa tête et lui dit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Je t'ai sacré roi sur le peuple de Jéhova, sur Israël ; tu frapperas la maison d'Achab, ton maître, et je vengerai de la main de Jézabel le sang des prophètes, mes serviteurs, et le sang de tous les serviteurs de Jéhova ; et je perdrai toute la maison d'Achab, et j'exterminerai de la maison d'Achab tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier, dans Israël ; et je ferai contre la maison d'Achab comme j'ai fait contre la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et la maison de Baasa, fils d'Ahia. Et les chiens dévoreront Jézabel dans les champs de Jezrahel, et il ne se trouvera personne pour l'ensevelir. » Ayant ainsi parlé il ouvrit la porte et s'enfuit.

Jéhu rentra aussitôt dans le lieu où étaient les serviteurs de son maître, qui lui dirent : « Tout va-t-il bien ? Qu'est venu vous dire ce fou-là ? » Jéhu leur dit : « Vous connaissez cet homme et ce qu'il a pu me dire. — Cela n'est pas, répliquèrent-ils ; mais contez-le-nous vous-même. — Il m'a dit telle et telle chose, répondit Jéhu, et il a ajouté : Ainsi parle Jéhova : Je t'ai sacré roi sur Israël. » Aussitôt ils se levèrent, et chacun d'eux, prenant son manteau, le mit sous les pieds de Jéhu, et ils en firent comme un trône, et, sonnant de la trompette, ils crièrent : « Jéhu est notre roi ! »

Jéhu, aussi prompt à exécuter une résolution qu'à la prendre, profita de cette disposition des capitaines, et aussitôt se mit en route avec son armée pour Jezrahel, où étaient les deux rois. La sentinelle qui était sur la tour de la ville découvrit l'armée qui s'avavançait et en avertit le roi. Joram envoya un cavalier

au-devant, qui dit à Jéhu : « Ainsi parle le roi : Apportez-vous la paix ? — Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix ? » répondit Jéhu. Passe, et suis-moi. » Bientôt la sentinelle annonça que l'envoyé ne revenait point. Un second fut expédié, et, comme il arriva à celui-ci tel qu'au précédent, la sentinelle avertit le roi qu'il ne revenait pas non plus. « Et celui qui s'avance, dit-elle, paraît à sa démarche être Jéhu, fils de Namsi ; car il vient en toute hâte. »

Joram ordonna d'atteler les chevaux. Les deux rois sortirent, chacun dans son char, au-devant de Jéhu, et ils le rencontrèrent dans la vigne de Naboth de Jezrahel. Et lorsque Joram vit Jéhu il dit : « Apportez-vous la paix ? — Quelle paix ? » répliqua Jéhu. Les fornications de ta mère Jézabel et ses empoisonnements augmentent sans cesse. » Aussitôt Joram fit retourner son char, et, fuyant, dit à Ochozias : « Nous sommes trahis, Ochozias ! » Mais Jéhu tendit son arc et frappa Joram entre les épaules, en sorte que la flèche lui perça le cœur et qu'il tomba aussitôt sur son char. Jéhu commanda au capitaine de ses gardes de le jeter dans la vigne de Naboth : « Car je me souviens, dit-il, lorsque nous suivions Achab, son père, et que nous étions toi et moi sur le même char, Jéhova prononça contre lui cette prophétie : Je jure par moi-même, dit Jéhova, si je ne répands ton sang dans ce même champ, pour venger le sang de Naboth et de ses enfants que je t'ai vu répandre hier !... Prends-le donc maintenant et jette-le dans le champ, selon la parole de Jéhova. »

Quand Jézabel apprit que Jéhu approchait de Jezrahel elle para ses yeux avec du fard et mit ses ornements sur sa tête ; ensuite elle monta au-dessus de la porte de la ville, où, d'après l'usage des anciens, il y avait un appartement spacieux. Elle regardait par la fenêtre, et lorsque Jéhu entra dans la porte de la ville elle lui cria : « Y a-t-il eu de la paix pour Zambri, le meurtrier de son maître ? » Jéhu leva les yeux vers la fenêtre et dit : « Qui est là pour moi ? » Et deux ou trois eunuques s'inclinèrent vers lui. Il dit : « Précipitez-la. » Et ils la précipitèrent, et la muraille fut teinte de son sang, et elle fut fou-

\* 4 Rois, 9, 1-13.



lée aux pieds des chevaux. Et après qu'il fut entré pour boire et pour manger il dit : « Allez, et voyez cette maudite, et ensevelissez-la, parce qu'elle est fille de roi. » Et quand ils furent venus pour l'ensevelir ils ne trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. Et ils revinrent l'annoncer à Jéhu, qui dit : « C'est la parole de Jéhova, publiée par son serviteur Élie de Thesbé, disant : Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans la campagne de Jezrahel, et la chair de Jézabel sera, dans la campagne de Jezrahel, comme le fumier sur la terre, et tous ceux qui passeront diront : Est-ce là cette Jézabel <sup>1</sup> ? »

Il y avait à Samarie soixante-dix fils d'Achab, qui étaient élevés chez les principaux de la ville. Jéhu écrivit à ces derniers qu'ils eussent à établir sur le trône le meilleur d'entre les fils de leur maître et à combattre pour lui. Effrayés du rapide succès de ce vaillant guerrier ils se dirent entre eux : « Voilà que deux rois n'ont pu se soutenir contre lui, et comment pourrions-nous donc lui résister ? » Ils lui firent une réponse de soumission. Il leur écrivit alors une seconde lettre et leur ordonna d'envoyer le lendemain matin les têtes des fils d'Achab à Jezrahel. Cela s'exécuta, et les têtes lui furent apportées dans des corbeilles. Il les fit mettre en deux monceaux à la porte de la ville, où se traitaient toutes les affaires publiques. Le matin il y alla et dit au peuple : « Vous êtes justes ; si j'ai conjuré contre mon maître et si je l'ai tué, qui donc a frappé tous ceux-ci ? Considérez bien qu'aucune des paroles qu'avait prononcées Jéhova contre la maison d'Achab n'est tombée à terre ; Jéhova a fait tout ce qu'il avait annoncé par son serviteur Élie. » Ensuite le nouveau roi fit mourir, à Jezrahel, tout ce qui restait encore de la maison d'Achab et de ses partisans <sup>2</sup>.

De là il se rendit à Samarie. En chemin il rencontra des hommes près d'une cabane de pasteurs et il leur demanda qui ils étaient. « Nous sommes, dirent-ils, les frères du roi Ochozias, et nous allons pour saluer les enfants du roi et de la reine. » Ils étaient pro-

ches parents d'Ochozias, dont les frères avaient été tués par les Arabes. On sait que neveux, nièces et cousins sont souvent appelés frères, même chez les Grecs. Ceux-ci venaient rendre visite à Joram et à Jézabel. Le mariage de Joram, roi de Juda, avec Athalie, fille du roi d'Israël, occasionna entre les deux cours une liaison qui eut des suites funestes pour Juda. Jéhu les fit prendre et mettre à mort ; ils étaient au nombre de quarante-deux <sup>1</sup>.

Il rencontra ensuite Jonadab, fils de Rechab, homme de mœurs sévères, qui avait imposé à ses descendants l'obligation rigoureuse de s'abstenir de vin, de ne bâtir point de maison, de ne cultiver ni champs ni vignes et d'habiter sous des tentes. Jéhu lui adressa la parole : « Ton cœur est-il droit comme mon cœur l'est pour le tien ? — Oui, » répondit Jonadab. Et Jéhu lui tendit la main et le fit monter dans son char à côté de lui.

A Samarie Ochozias, roi de Juda, tombé en son pouvoir, fut, d'après ses ordres, blessé à mort dans son char et mourut à Mageddo, d'où les siens, avec la permission de Jéhu, parce qu'il était fils de Josaphat, le transportèrent à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères dans la cité de David <sup>2</sup>.

Jéhu assembla le peuple à Samarie et déclara que, si Achab avait rendu à Baal quelque honneur, pour lui il voulait lui en rendre bien davantage. Il publia donc, en l'honneur de Baal, une fête solennelle, y invita tous les prophètes, les prêtres et les ministres de cette idole, sous peine de mort pour qui n'y paraîtrait point. Quand ils furent assemblés dans le temple de Baal il y entra avec Jonadab et recommanda aux serviteurs de Baal de bien prendre garde qu'il n'y eût parmi eux quelque serviteur de Jéhova. Aussitôt qu'il s'en fut assuré il fit occuper les portes du temple par quatre-vingts hommes, envoya dans l'intérieur des soldats et des officiers, fit mettre à mort tous les prêtres et les serviteurs de Baal, en renversa l'idole, la réduisit en cendres, et changea le temple en lieux publics.

Ainsi Jéhu extermina Baal du milieu d'Israël ; mais il ne se retira point des péchés de

<sup>1</sup> 4 Rois, 9, 14-37. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 1-11.

<sup>1</sup> 4 Rois, 10, 12-14. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 9, 27 et 28.

Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et il n'abandonna pas les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Et l'Éternel dit à Jéhu, probablement par un prophète, que, « parce qu'il avait exécuté fidèlement ses ordres contre la maison d'Achab, ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. »

Cependant, à cause des péchés de Jéhu et de son peuple, Dieu visita son pays par Hazael, roi de Syrie, qui ravagea toutes les provinces au delà du Jourdain, comme l'avait prédit Élisée.

Jéhu régna vingt-huit ans et fut enseveli dans Samarie; il eut pour successeur sur le trône son fils Joachaz<sup>1</sup>.

Lorsque Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, sœur des deux derniers rois d'Israël, veuve de Joram, fils de Josaphat, mère du roi Ochozias de Juda, apprit que ce fils était mort, elle fit égorger toute la maison de son époux et de son fils, hormis un enfant à la mamelle, son petit-fils d'une année, Joas, fils d'Ochozias, que sa tante paternelle Josabeth, épouse du grand-prêtre Joïada, déroba secrètement à sa fureur et cacha dans le temple avec sa nourrice. La fille de Jézabel régna six ans à Jérusalem, et avec elle l'idolâtrie de Baal. La septième année Joïada découvrit ce secret à quelques chefs, qui aussitôt parcoururent Juda, et, avec les lévites dispersés, amenèrent à Jérusalem les anciens du peuple. Le grand-prêtre leur montra le jeune rejeton de la maison de David, les lia par un serment, leur rappela les divines promesses faites à cette maison, et fixa pour l'exécution de son plan un jour de sabbat, tant parce que les prêtres et les lévites qui sortaient de semaine et ceux qui y entraient doubleraient le nombre, tant parce que le peuple qui s'assemblait devant le temple le jour du sabbat devait favoriser son dessein.

Quand le jour fut arrivé il distribua dans un ordre très-sage les troupes consacrées au service du temple, ainsi que les centeniers et les coureurs, qu'il arma des lances et des boucliers qui avaient appartenu à David et qui étaient conservés dans la maison de Dieu.

Puis il fit avancer l'enfant royal à la place du temple où les rois avaient coutume de se tenir, lui mit sur la tête le diadème avec le livre de la loi, le sacra avec le secours de ses fils; ensuite, frappant des mains, ils s'écrièrent : « Vive le roi ! »

Le peuple salua de ses acclamations le jeune monarque; la foule qui affluait devenait de moment en moment plus bruyante.

Athalie entendit le tumulte; ce fut pour elle un coup de foudre. Les tyrans ont toujours à craindre l'explosion du sentiment public, à moins que ce ne soient eux qui l'excitent et la payent. Elle accourut et pénétra avec le peuple dans la maison de l'Éternel. Quand elle aperçut le roi sur une estrade élevée, les chefs de l'armée debout à côté de lui, les trompettes, les hautbois, les chants de triomphe, la joie du peuple qui éclatait dans tous ses traits et ses gestes, elle déchira ses vêtements et cria : « Trahison ! trahison ! » Le pontife ordonna aux centeniers de l'emmener hors de l'enceinte sacrée, car il ne voulait pas qu'elle souillât de son sang la maison de Jéhova. Ils mirent donc la main sur elle, l'entraînèrent dans la rue par où l'on conduisait au palais les chevaux du roi, et elle fut tuée là. Le sage pontife profita du moment où le jeune prince apparut sur le trône de David au peuple ravi, qui croyait cette race déjà éteinte, et fit une alliance entre Jéhova d'une part, le roi et le peuple de l'autre, qui promirent d'être désormais le peuple de Jéhova. Il fit aussi une alliance entre le peuple et le roi, sans doute d'après la loi du royaume que Samuël avait écrite et déposée devant Jéhova, lorsqu'il proclama le premier roi d'Israël. Le peuple se rendit ensuite au temple de Baal, dont les autels furent renversés, les images brisées, et ils égorgèrent Mathan, prêtre de l'idole, devant ses autels. Le grand-prêtre, avec les centeniers et les gardes du corps, conduisit le roi de la maison de l'Éternel à la maison royale, aux acclamations du peuple, et Joas s'assit sur le trône. Tout le peuple du pays était dans la joie et la ville fut en paix<sup>1</sup>.

Tant que vécut le grand-prêtre Joïada le

<sup>1</sup> 4 Rois, 10, 15-36.

<sup>1</sup> 4 Rois, 11. 2 Paral., 23



jeune monarque fit ce qui était agréable à l'Éternel ; il témoigna surtout un grand zèle pour l'ordre du culte divin et la réparation du temple, où l'impie Athalie avait fait bien des dégâts ; car c'était avec les dépouilles du temple saint qu'elle avait orné le temple de Baal. Toutefois, de son temps, le peuple offrait encore des sacrifices et de l'encens sur les hauts lieux. Mais à la mort du grand-prêtre, qui vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans, et fut, à cause de ses éminents services, enseveli dans le sépulcre des rois, Joas se laissa corrompre par les adulations des princes de Juda, qui allèrent jusqu'à l'adorer. La maison de l'Éternel fut alors abandonnée ; on servit les idoles dans les bocages. L'Éternel leur envoya des prophètes pour les ramener à lui, ils ne voulurent pas les écouter. Alors l'Esprit de Dieu remplit le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, et, montant sur un endroit élevé, il dit au peuple : « Ainsi parle Dieu : Pourquoi avez-vous abandonné les commandements de Jéhova ? Vous n'en recevrez point de bonheur. Vous avez abandonné l'Éternel, l'Éternel vous abandonnera. » Mais ils s'attroupèrent contre lui, et, d'après l'ordre du roi, le lapidèrent dans le parvis du temple. Le roi Joas ne se souvint point de la miséricorde que son père, Joïada, avait exercée envers lui, et il égorga son fils. Zacharie, au moment de mourir, dit : « L'Éternel verra et vengera. »

Un an après, Hazaël, roi de Syrie, s'avança contre Joas, s'empara de Geth, ville jadis aux Philistins, mais qui depuis les temps de David appartenait à Juda, et pénétra jusqu'à Jérusalem. Quoiqu'il vint avec une troupe peu nombreuse Dieu lui livra toutefois entre les mains une multitude infinie, parce qu'ils avaient abandonné Jéhova, le Dieu de leurs pères. Les Syriens traitèrent Joas même avec la dernière ignominie. Après leur départ il tomba dans une extrême langueur. Enfin ses serviteurs mêmes s'élevèrent contre lui pour venger le sang du fils de Joïada, souverain pontife, et ils le tuèrent dans son lit, après qu'il eut régné quarante ans. Il fut enseveli dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois. Son fils Amasias régna en sa place<sup>1</sup>.

Joachaz, fils de Jéhu, fit le mal aux yeux de l'Éternel, qui livra Israël entre les mains d'Hazaël et de son fils Benadad, roi de Syrie. Le royaume tomba en une telle impuissance qu'il ne restait au roi pour toute armée que cinquante cavaliers, dix chars et dix mille hommes de pied. Tout le reste avait été exterminé par les Syriens. Élisée l'avait prédit. Alors Joachaz implora l'Éternel, qui l'écoula et eut pitié de la désolation d'Israël. Il leur envoya un sauveur qui les délivra de la main du roi de Syrie, et les enfants d'Israël demeurèrent en paix sous leurs tentes comme auparavant. Toutefois ils ne se retirèrent point du péché de la maison de Jéroboam ; le bocage profane subsista même à Samarie.

Ce sauveur paraît avoir été Joas, fils de Joachaz, qui, pendant les deux dernières années de son père, avait été, comme l'on croit, associé par lui au gouvernement.

Au commencement du règne de ce Joas Élisée était malade ; le roi alla visiter l'homme de Dieu, et il pleurait devant lui, disant : « Mon père ! mon père ! char d'Israël et son conducteur ! » Élisée lui dit de prendre un arc et des flèches et de tendre l'arc. Pendant que le roi le tendait Élisée mit sa main sur la sienne et lui dit d'ouvrir la fenêtre et de tirer. Au moment qu'il tirait Élisée dit : « Une flèche de salut de la part de Jéhova ; une flèche de salut contre Aram. Vous frappez Aram dans Aphec jusqu'à ce que vous l'exterminiez. » Il dit encore : « Prenez des flèches. » L'autre en ayant pris, Élisée dit au roi : « Frappez-en la terre. » Et il la frappa trois fois et s'arrêta. L'homme de Dieu s'irrita contre lui et lui dit : « Si vous eussiez frappé la terre cinq, ou six, ou sept fois, vous auriez frappé la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement ; mais maintenant vous la frappez par trois fois<sup>1</sup>. »

Jéhova faisait grâce à Israël, il avait pitié d'eux et se tourna vers eux, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob ; il ne voulut pas les perdre ni les rejeter entièrement jusqu'à ce jour.

« Jusqu'à ce jour, » dit ici le texte sacré, qui nous apprend, quelques chapitres plus

<sup>1</sup> 2 Paral., 24. 4 Rois, 12.

<sup>1</sup> 4 Rois, 13, 1-19.

loin, que l'Éternel rejeta Israël de devant sa face et l'emmena captif en Assyrie, comme il est encore aujourd'hui<sup>1</sup>. Ces locutions sont une preuve que les livres des Rois n'ont point été composés ni après coup, ni tous ensemble, ni par un seul, mais peu à peu, comme des annales, par des auteurs contemporains.

Hazaël, roi de Syrie, mourut, et Benadad, son fils, régna en sa place. Joas reprit d'entre les mains de Benadad les villes qu'Hazaël avait enlevées à son père ; Joas le frappa par trois fois et reprit les villes d'Israël.

Élisée mourut peu après la visite du roi Joas, et, l'année de sa mort, des bandes de Moabites firent des incursions dans le pays. Il arriva un jour que des Israélites qui voulaient enterrer un homme, effrayés tout d'un coup à la vue de ces bandits, jetèrent le corps dans le sépulcre d'Élisée. Aussitôt que le mort eut touché les os de l'homme de Dieu il ressuscita et se leva sur ses pieds<sup>2</sup>.

Le fils de Sirac, en peu de mots, a élevé au grand prophète un digne monument. « Élie ayant été enlevé dans un tourbillon, son esprit s'est reposé sur Élisée. Jamais il ne redouta les rois ; nul ne l'emporta sur lui en puissance. Aucune parole ne pouvait rien contre lui. Jusque dans son sommeil son cadavre a prophétisé, il a fait des prodiges durant sa vie et des miracles après sa mort<sup>3</sup>. »

Un des hommes les plus savants parmi nos frères séparés de l'Église, Grotius, fait sur cet événement la réflexion que voici : « Espérance toujours plus vive d'une autre vie. Dieu montrait combien lui sont précieux ses saints, même après leur mort. Cest pour cette raison que Dieu opéra tant de miracles aux tombeaux des martyrs, miracles que reconnaît Porphyre lui-même, comme je l'ai remarqué dans le troisième livre de l'ouvrage : *de la Vérité de la Religion chrétienne*<sup>4</sup>. » Amasias, fils et successeur de Joas, roi de Juda, était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il devint roi ; il fit ce qui était agréable à Jéhova, mais non pas de tout son cœur ; aussi, comme nous le verrons, sa piété ne se soutint point.

Quand il se fut affermi sur le trône il punit

de mort les meurtriers de son père, mais il ne fit point mourir leurs enfants, comme ce n'était que trop l'usage en Orient ; injustice que défendait la loi de Dieu quand elle dit : « Les pères ne mourront point pour les enfants, ni les enfants pour les pères ; mais chacun mourra pour son péché<sup>5</sup>. »

Amasias fit le dénombrement des hommes dans ses tribus de Juda et de Benjamin, depuis vingt ans et au-dessus, et il en trouva trois cent mille capables de porter la lance et le bouclier. Il prit encore à sa solde cent mille hommes robustes du royaume d'Israël, pour cent talents d'argent ; mais un homme de Dieu l'avertit de ne pas mener avec lui ces derniers, parce que Jéhova n'était point avec Israël ni avec les enfants d'Éphraïm ; il fallait donc les renvoyer ; « car, dit-il, c'est de Dieu que vient le secours, et c'est lui qui met en fuite. » Comme Amasias faisait difficulté de suivre ce conseil, à cause des cent talents d'argent qu'il avait donnés à cette troupe, l'homme de Dieu lui dit : « Jéhova est assez riche pour vous en rendre beaucoup davantage. » Il les renvoya ; mais ils s'en allèrent très-irrités. Il marcha ensuite contre les Iduméens, les vainquit ; mais il remporta aussi leurs idoles, les adora et leur offrit de l'encens. Un prophète lui reprocha cette prévarication ; mais Amasias répondit : « Vous a-t-on établi conseiller du roi ? Taisez-vous, de peur que je ne vous fasse mourir. Le prophète se retira, disant : « Je sais que Dieu a résolu de vous perdre parce que vous avez commis ce crime et que vous n'avez pas voulu vous rendre à mes avis. »

Plus entreprenant que sage Amasias provoqua au combat le roi d'Israël ; mais Joas lui fit dire : « Le chardon qui est sur le mont Liban envoya vers le cèdre du Liban et lui dit : Donnez votre fille en mariage à mon fils. Mais les bêtes de la forêt du Liban passèrent sur le chardon et le foulèrent aux pieds. Tu penses : Voilà, j'ai défait Édom. Ton cœur s'est gonflé d'orgueil, tu ambitionnes de la gloire. De grâce, demeure chez toi. Pourquoi provoquer ton malheur, pour périr, toi et Juda avec toi ? » Dieu permit qu'Amasias ne

<sup>1</sup> 4 Rois, 17, 18-23. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 13, 20-25. — <sup>3</sup> Eccl., 48, 13-15. — <sup>4</sup> Grotius.

<sup>5</sup> Deut., 24, 16.



voulût rien écouter ; on en vint à une bataille à Bethsamès en Juda, où l'armée d'Amasias fut battue et s'enfuit chacun dans sa tente. Lui-même fut pris. A la vérité Joas le ramena à Jérusalem, mais il y fit abattre une partie des murailles, dépouilla le temple et le palais de leurs richesses en or et en argent, et emmena des otages à Samarie. Joas ne jouit pas plus d'un an de sa victoire. Il eut pour successeur sur le trône son fils Jéroboam, deuxième du nom.

Amazias survécut à Joas encore quinze ans, desquels l'Écriture ne nous rapporte que les circonstances de sa mort. Il éclata une conspiration qui se tramait depuis qu'il eut quitté l'Éternel. Pour échapper à ses ennemis il s'enfuit à Lakis, ville méridionale de Juda ; mais les conjurés y envoyèrent, le firent assassiner et ramener son corps à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères, dans la cité de David<sup>1</sup>.

Jéroboam II, fils du roi Joas d'Israël, avait succédé à son père la quinzième année du règne d'Amasias, roi de Juda ; lui aussi fit ce qui était mal aux yeux de Jéhova et ne se retira point de tous les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël. Cependant l'Éternel donna secours par la main du roi ; car il vit l'affliction d'Israël qui allait toujours croissant et accablait tout le monde, sans qu'il y eût personne à secourir le peuple. Non-seulement Jéroboam II dompta les Syriens, il reprit encore Damas et Émath, suivant la parole de Jonas, fils d'Amathi. Le royaume d'Israël n'en resta maître que fort peu de temps. Nous verrons encore le royaume syrien de Damas, immédiatement avant sa ruine par les Assyriens, devenir redoutable au royaume de Juda et s'allier avec Israël. Jéroboam II régna quarante et un ans, et après lui son fils Zacharias<sup>2</sup>.

L'an 27 du règne de Jéroboam II, Ozias, nommé aussi Azarias, fut élevé sur le trône à l'âge de seize ans par tout le peuple de Juda, après la mort de son père Amasias. Il fit ce qui était droit aux yeux de l'Éternel ; toutefois il ne détruisit pas les hauts lieux, où le peuple continuait à sacrifier et à offrir

de l'encens. Cependant il chercha l'Éternel tant que vécut Azarias, le voyant de Dieu, et tant qu'il chercha l'Éternel l'Éternel lui donna du succès. Il reprit Élatb aux Iduméens, remporta des victoires sur les Philistins, leur ruina les murs de Geth, de Jabnie et d'Azot, triompha de diverses tribus d'Arabes, se rendit tributaires les Ammonites, et son nom devint redoutable jusqu'aux frontières d'Égypte. Son armée était forte de trois cent sept mille cinq cents hommes, et les chefs de familles, commandants nés de leurs tribus, montaient à deux mille six cents. Il pourvut toute l'armée de boucliers, de piques, de casques, de cuirasses, d'arcs et de frondes, fortifia Jérusalem de tours et de boulevards, bâtit des forts dans le désert pour protéger les terres nouvellement défrichées où il faisait creuser des puits, exercer l'agriculture, planter des vignes et élever des troupeaux ; car il aimait les champs.

Sa sagesse éleva Ozias à une haute prospérité, mais sa prospérité finit par l'éblouir et obscurcit sa sagesse. Au milieu de ses grands succès et de sa puissance son cœur s'enfla pour sa perte ; il prévariqua contre Jéhova, son Dieu ; il entra dans le temple de l'Éternel pour brûler lui-même l'encens sur l'autel des parfums ; mais Azarias, le grand-prêtre, le suivit de près avec quatre-vingts prêtres de Jéhova, tous hommes de cœur. Ils s'opposèrent au roi Ozias et lui dirent : « Ce n'est point à vous, Ozias, à brûler l'encens à Jéhova, mais aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés à ce ministère. Sortez du sanctuaire, car c'est là une prévarication, et votre entreprise ne vous sera point imputée à gloire par Jéhova-Dieu. »

Au lieu de céder à ce discours et à l'autorité du pontife Ozias se mit en colère, menaçant les prêtres, persistant à tenir en main l'encensoir pour offrir l'encens. Aussitôt la terre trembla<sup>1</sup> ; la lèpre parut sur le front du téméraire Ozias, à la vue du pontife et des prêtres, qui s'empressèrent de le chasser du sanctuaire. Lui-même, effrayé d'un coup si soudain, sentit qu'il venait de la main de

<sup>1</sup> 4 Rois, 14. 2 Paral., 25. — <sup>2</sup> 4 Rois, 14, 23-29.

<sup>1</sup> Amos, 1, 1. Zach., 14, 5.

Dieu et prit la fuite. La lèpre ne le quitta plus et il demeura dans une maison séparée<sup>1</sup>.

« Enivré par la prospérité, dit saint Chrysostome, enflé de ses succès, Ozias ambitionna plus que sa dignité, et, parce qu'il était roi, il se crut permis de remplir les fonctions sacerdotales. Il entra dans le temple, il pénétra dans le Saint des saints, malgré la résistance du pontife, dont il tint peu de compte. En punition d'une pareille impudence Dieu lui envoya la lèpre sur le front. Pour avoir ambitionné une dignité plus grande que la sienne il déchut de celle-là même qu'il avait. Non-seulement il n'ob-

tint pas le sacerdoce, mais, devenu immonde, il fut encore dépouillé de la royauté, et, ne pouvant supporter sa honte, il demeura caché tout le reste de sa vie<sup>1</sup>. »

Joatham, son fils, occupa le palais et gouverna le royaume, parce que la lèpre, suivant la loi, excluant son père de la société des hommes, il ne lui était pas permis de présider le peuple. Ozias mourut la soixante-huitième année de son âge, cinquante-deux ans après être monté sur le trône. Il fut enterré dans le champ où étaient les tombeaux des rois, mais non dans les tombeaux mêmes, parce qu'il était lépreux. Son fils Joatham, âgé de vingt-cinq ans, régna à sa place<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> 2 Paral., 26, 1-21.

<sup>1</sup> In *Esaiam*, cap. 6. — <sup>2</sup> 4 Rois, 1-7. 2 Paral., 26, 21-23.



## LIVRE QUINZIÈME

DE 758 A 721 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Monarchie universelle. — Les prophètes commencent à écrire l'histoire future du monde. — Jonas, Isaïe, Amos, Osée, Michée. — Fin du royaume d'Israël.**

Dans cette période, qui ne comprend à peu près que le huitième siècle avant Jésus-Christ, commence, pour le genre humain et pour la race de Jacob, qui en était comme le levain sacré, une époque nouvelle. Un mouvement extraordinaire est donné aux principales nations par les révolutions et les conquêtes; un autre non moins grand se prépare dans les esprits par une plus grande diffusion des lumières divines et humaines.

Jusque-là l'on ne voit pas que le monde politique eût éprouvé dans son ensemble aucune révolution durable. Les conquêtes antérieures de Ninus et de Sémiramis appartiennent plus à la mythologie qu'à l'histoire; Sésostris paraît n'avoir combattu et triomphé que pour la gloire, comme le dit Justin<sup>1</sup>; mais dès maintenant le monde s'ébranle d'une impulsion guerrière qui dure une quinzaine de siècles. Les Assyriens de Ninive commencent à lever sur l'Asie et l'Afrique le sceptre de la domination universelle. Ninive détruite et Rome fondée, ce sceptre passe aux Chaldéens de Babylone, des Chaldéens aux Perses, des Perses aux Grecs, des

Grecs aux Romains, pour être enfin brisé par les Barbares du Nord et faire place à l'empire universel, mais spirituel et pacifique, du Christ.

A ce mouvement des nations répond le mouvement des esprits. Les hommes que la Providence y emploie sont les prophètes en Israël, les poètes et les philosophes chez les autres peuples.

Prophète est, en général, un homme à qui Dieu manifeste surhumainement soit le passé, soit le présent, soit l'avenir. Dans l'origine on lui donnait le nom de *voyant*, attendu que, par un don spécial du Ciel, il voyait ce que les autres ne voyaient pas. Le premier prophète fut le premier homme. Dieu lui révéla et le passé, et le présent, et l'avenir : le passé, de quelle manière il l'avait tiré du néant, lui et tout l'univers qui s'offrait à ses regards; le présent, ce qu'il était lui-même et ce qu'étaient les êtres qui l'environnaient, les moyens de se conserver, les devoirs qu'il imposait à sa raison, à son cœur, à ses sens; l'avenir, en l'instruisant de ses immortelles destinées, et, après sa chute, de ses espérances de miséricorde et de salut. A la suite d'Adam on voit apparaître, au premier rang des prophètes, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Samuël, David, Élie, Élisée. Mais où les prophètes apparaissent en plus grand nombre et racontent avec plus de clarté l'avenir, c'est au moment où l'univers s'ébranle pour accomplir des desseins qu'il ne connaît pas. Alors Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, avec douze autres,

<sup>1</sup> Justin appelle le conquérant égyptien Vexorès et le fait plus ancien que Ninus; après avoir parlé de ce dernier il ajoute : « Fuere quidem temporibus antiquiores Vexores rex Ægypti et Scythiæ, rex Tanais; quorum alter in Pontum, alter usque in Ægyptum excessit. Sed longinqua, non finitima bella gerebant, nec imperium sibi, sed populis suis gloriam quærebant, contentique victoria, imperio abstinebant. Ninus magnitudinem quæsitæ dominationis continua possessione firmavit. » L. 1, c. 1. Or, nous l'avons vu, d'après les découvertes modernes, le règne de Sésostris coïncide avec le voyage des Hébreux dans le désert. Ninus et Sémiramis sont donc nécessairement postérieurs à cette époque.

écrivent d'avance l'histoire des quatre grands empires, ou plutôt des quatre grandes époques du même empire universel assyrio-babylonien, médo-perse, grec, romain, ainsi que les destinées de l'Égypte, de l'Éthiopie, d'Édom, de Moab, de Tyr, de Sidon, en particulier les destinées d'Israël. Ce qu'ils écrivent surtout, c'est l'avènement du Christ et l'établissement de son empire, en un mot, l'histoire de l'Église catholique. Ils l'écrivent dans la langue de l'Orient, pays où les sages de l'Occident viendront puiser leur sagesse, et d'un style dont les poètes des nations n'atteindront jamais la majesté. Je dis dans la langue de l'Orient, car ces langues, que nous distinguons par des dénominations différentes, les langues hébraïque, phénicienne, samaritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthiopienne, sont, à proprement parler, non des langues différentes, mais plutôt des dialectes d'un seul et même idiome, qu'on peut désigner par le nom de langue orientale<sup>1</sup>.

Chose singulière ! autant il y a de ces prophètes, autant à peu près il se trouve de nations influentes sur les destinées du monde. Parmi les prophètes qui ont laissé des écrits il en est quatre qu'on appelle grands, parce qu'ils ont laissé des écrits plus considérables ; ce sont Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel ; ensuite douze autres qu'on nomme petits, parce qu'ils ont écrit peu ; ce sont Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie. En tout seize, ou dix-sept si l'on y ajoute Baruch. Or, parmi les nations qui ont le plus puissamment influé sur les destinées de l'univers, principalement sur ses destinées intellectuelles, on en compte huit à neuf dans l'antiquité : les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Chinois, l'Inde, l'Égypte, la Phénicie, la Judée ; et de sept à huit dans les temps modernes : les Arabes, les Italiens, les Français, les Espagnols, les Anglais, les Allemands, les Slaves.

Autre coïncidence remarquable ! du moment que les prophètes d'Israël ont commencé à écrire la future histoire du monde, dès lors commencent à cesser, chez quelques autres

peuples, les temps fabuleux ; dès lors, mais dès lors seulement, commencent les temps historiques pour quelques-uns ; dès lors seulement il commence à y avoir des époques certaines dans leurs annales, les olympiades chez les Grecs, 776 ans, et l'ère de Nabonassar chez les Chaldéens, 747 ans avant Jésus-Christ. Les olympiades, ainsi nommées des jeux Olympiques qui se célébraient tous les quatre ans près de la ville d'Olympie, dans le Péloponnèse, étaient, pour cette cause, une révolution de quatre années. La première se compte de l'an 776 avant Jésus-Christ. Cette ère servit plus tard aux historiens grecs à fixer l'époque des principaux événements. Le plus savant des Romains, Varron, dit que tout ce qui remonte au delà appartient à la fable. L'ère de Nabonassar est ainsi nommée d'un roi de Babylone par lequel l'astronome Ptolémée, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, commence une table chronologique de vingt rois assyriens, dix rois perses, trois grecs, dix d'Égypte et douze empereurs romains. Il fit cette table pour faciliter la chronologie des observations astronomiques, et comme les observations les plus anciennes qui fussent à sa connaissance ne remontaient qu'au règne de Nabonassar, en 747, il data de cette époque le commencement de son ère ou canon.

On place à peu près dans le même temps, en 753, la fondation de Rome ; mais cette époque n'est pas aussi constante. Les commencements de l'histoire romaine ont toujours paru fort incertains ; ils le sont encore devenus davantage par les recherches de quelques savants modernes.

Rome sera la dernière capitale de la monarchie universelle. Le chef des apôtres, saint Pierre, y viendra prêcher l'Évangile ; l'apôtre saint Jean prédira sa destruction comme cité païenne et chef de l'idolâtrie. La première capitale de cet empire, Ninive, est traitée d'une manière semblable. Le plus ancien des seize prophètes, Jonas, y est envoyé pour prêcher la pénitence ; un autre, Nahum, n'aura d'autre mission que de prédire sa destruction finale. Nous verrons quelque chose de pareil pour Babylone.

Ninive était la capitale de l'empire d'Assur,

<sup>1</sup> Michaélis.



ou Assyrie ; cet empire était ainsi nommé d'Assur, deuxième fils de Sem, qui, sorti de la terre de Senaar, bâtit Ninive et trois autres villes lorsque Nemrod venait d'établir sa domination à Babylone, capitale de la Chaldée. Un des successeurs d'Assur, Bélus, se rendit maître de Babylone ; son fils Ninus, dit-on, étendit de toute part ses conquêtes et agrandit la ville de Ninive, à laquelle il donna son nom et dont il fit le siège de tout son vaste empire. Sa femme, Sémiramis, qui lui succéda sur le trône, s'il faut en croire les historiens grecs, que le Chaldéen Bérosee accuse d'erreur en tout cela, exécuta des entreprises, remporta des victoires encore plus éclatantes, vers le temps que Jacob descendit en Égypte. L'Assyrie paraît avoir été momentanément subjuguée par Sésostris vers le temps de Moïse ; toutefois le prophète Balaam menace les Cinéens des armes d'Assur. Au temps de David et de Salomon, onzième siècle avant l'ère chrétienne, la puissance de cet empire devait être extrêmement affaiblie, soit par quelque grande révolution, soit par la mollesse des princes qui le gouvernaient, puisque les Assyriens ne s'opposèrent point aux conquêtes de ces deux rois, ni aux expéditions qu'ils firent jusque sur les bords de l'Euphrate. Plus tard, au huitième siècle, les Babyloniens et les Mèdes secouèrent le joug des rois d'Assyrie, s'emparèrent de Ninive et y changèrent la forme du gouvernement. On croit que le chef des Babyloniens en cette occasion était Nabonassar même, et qu'il se nommait encore Bélésis. Mais après quelque temps les rois d'Assur reprirent le dessus, et nous les verrons, sous les noms de Phul, de Salmanasar, de Sennachérib, emmener en captivité les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'enfin Ninive et son empire soient entièrement détruits par les Mèdes et les Babyloniens, dans les années qui suivirent la mort du vieux Tobie.

L'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse peuvent être considérées comme les quatre provinces d'un même empire ; quelquefois elles formaient des États séparés, le plus souvent elles composaient une vaste monarchie dont le centre fut successivement Ninive, Babylone, Ecbatane ou Suse, et Persépolis,

suivant que l'une des provinces venait à dominer. Les rois assyrio-babyloniens y apparaissent comme une première dynastie indigène ; les rois médo-perses, comme la seconde ; Alexandre de Macédoine, avec ses successeurs, comme une dynastie étrangère. Cet empire a été le berceau des conquérants ; de lui est sortie l'idée de domination universelle. Tandis que, dans la partie orientale de l'Asie, nous voyons l'Inde et la Chine, envahies quelquefois, travaillées plus souvent par des révolutions intestines, porter rarement leurs armes au dehors, nous voyons, dans l'Asie occidentale, un Nemrod, un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Cambyse, des Darius, des Xerxès, aspirer à la conquête de l'univers, porter plus d'une fois leurs armes jusqu'en Afrique et en Europe. Ces révolutionnaires en grand, ainsi que les Grecs et les Romains qui les surpassèrent, exécutaient, sans le savoir, le plan de la divine Providence ; ils fondaient en un même empire l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et préparaient ainsi le monde à l'empire pacifique du Christ. Aussi verrons-nous les prophètes de Dieu, en nous annonçant le Conquérant de la paix, en nous traçant d'avance l'histoire de son Église, nous tracer en même temps l'histoire anticipée de cette monarchie universelle qui de Ninive devait passer à Rome. Deux de ces prophètes, Jonas et Nahum, n'ont prophétisé que de Ninive.

Le premier dont nous ayons les prédictions dans un livre qui porte son nom, Jonas, fut envoyé en personne à la plus ancienne capitale de la monarchie conquérante.

Ce prophète parut au plus tard dans les premières années de Jéroboam II ; car, ainsi que nous l'avons vu, il est dit de ce roi qu'il enleva aux Syriens leurs conquêtes, selon la parole que Jéhova, Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas, fils d'Amathi, prophète, qui était en Geth, d'Opher<sup>1</sup>. Ce lieu, appartenant à la tribu de Zabulon, était situé dans la Galilée.

<sup>1</sup> « Ipse restituit terminos Israel ab introitu Emath usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum suum Jonam, filium Amathi, prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher. » 4 Rois, 14, 25.

Au rapport des anciens Ninive, bâtie sur le Tigre, était d'une grandeur démesurée; c'était comme toute une contrée enfermée de murs<sup>1</sup>. Ces murs, de cent pieds de haut, avaient une épaisseur telle qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front; ils étaient en outre flanqués de quinze cents tours hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était point tout occupé par des maisons; outre de grandes places, il y avait d'immenses jardins, des bocages, des temples. Du temps de Jonas il fallait trois jours de chemin pour parcourir la ville entière.

Fière de son étendue, gorgée des richesses de l'Asie, dont elle était la maîtresse, Ninive s'était livrée à la corruption trop ordinaire dans les grandes villes. Le cri de ses désordres était monté jusqu'à Celui qui, du haut du ciel, contemple tous les enfants des hommes<sup>2</sup>. La vengeance était proche; la miséricorde la prévint et envoya un missionnaire vers Ninive pour y prêcher la pénitence.

Au lieu d'obéir à l'ordre de Dieu Jonas s'enfuit à Japho ou Joppé, actuellement Jaffa, sur la Méditerranée, et y entra dans un vaisseau qui faisait voile pour Tarsis, mot par lequel on peut entendre les côtes d'Afrique. Quand le vaisseau fut en mer l'Éternel suscita une grande tempête, et le vaisseau pensait être brisé. Les mariniers, saisis de frayeur, invoquaient chacun son dieu; ils jetèrent dans la mer toute la charge du navire pour le soulager. Cependant Jonas, descendu à fond de cale, dormait d'un profond sommeil.

Alors, s'approchant de lui: « Comment? lui dit le pilote, tu dors! Lève-toi, invoque ton Dieu; peut-être que Dieu se souviendra de nous, afin que nous ne périssions point. » Et l'un disait à l'autre: « Venez, jetons le sort pour savoir à cause de qui ce malheur nous arrive. » Les anciens étaient universellement persuadés que la compagnie d'un grand coupable exposait à périr avec lui. Quand ils eurent jeté le sort il tomba sur Jonas; ils lui demandèrent aussitôt ce qu'il avait fait, d'où il venait, quel était son pays et son peuple. Il leur dit: « Je suis Hébreu; je crains Jéhova,

le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre. » A ces mots ces hommes furent saisis d'une grande crainte et lui dirent: « Pourquoi avez-vous fait cela? » Car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face de Jéhova.

Avec un embarras qui, dans la situation où ils se trouvaient, leur fait honneur, ils lui demandèrent: « Que vous ferons-nous donc pour que la mer nous devienne calme? » Il répondit: « Prenez-moi et me jetez à la mer, et la mer vous deviendra calme; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous. » Cependant ces hommes ramaient de toutes leurs forces pour regagner la terre; mais ils ne pouvaient; la mer s'élevait de plus en plus et les couvrait de ses vagues. Alors ils crièrent à l'Éternel: « Nous vous supplions, ô Jéhova! ne nous laissez point périr à cause de cet homme; ne nous imputez point le sang innocent; car, vous, ô Jéhova! vous faites comme il vous plaît. »

Jonas lui-même s'était dénoncé comme la cause de la tempête et leur avait commandé de le jeter à la mer; mais ils l'eussent épargné si volontiers! Luttant contre les flots, ils s'efforçaient de gagner la terre, mais en vain. Ils ne virent plus qu'un moyen de salut; ils crurent et ils devaient croire que c'était la volonté de Dieu qu'ils le jetassent à la mer. Cependant ils pouvaient se tromper, et, par rapport à eux, cet homme était innocent. C'est pour cela qu'ils prièrent Dieu de ne pas leur imputer sa mort s'ils se trompaient.

Ils prirent donc Jonas, le jetèrent à la mer, et la mer devint aussitôt calme; et ces hommes craignirent Jéhova d'une grande frayeur, lui immolèrent des victimes et firent des vœux<sup>1</sup>.

Mais la divine Providence avait préparé au prophète un merveilleux moyen de salut: un grand poisson l'engloutit, dans le ventre duquel il demeura trois jours et trois nuits. Dieu, qui fait vivre et croître l'enfant pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'eut pas plus de peine à faire vivre son prophète pendant trois jours dans le ventre d'une baleine.

Et Jonas pria vers Jéhova, son Dieu, dans

<sup>1</sup> Diodore de Sic, l. 11. — <sup>2</sup> Ps. 32.

<sup>1</sup> Jonas, 1, 1-16.



les entrailles du poisson, et dit : « J'ai crié de mon angoisse vers Jéhova, et il m'a répondu. J'ai crié du ventre de l'enfer, et vous avez exaucé ma voix. Vous m'avez précipité dans la profondeur, dans le cœur de la mer ; les fleuves m'ont environné ; vos brisants et vos flots ont passé par-dessus moi. Et je disais : Je suis rejeté de devant vos yeux ! Cependant je reverrai encore votre temple saint ! Les eaux m'entouraient jusqu'à pénétrer vers mon âme ! L'abîme m'enveloppait, la plante marine couvrait ma tête. Je descendis jusqu'aux racines des montagnes ; les barres de la terre m'enfermaient à jamais ; cependant vous appellerez de la corruption ma vie, ô Jéhova, mon Dieu ! Quand mon âme défaillait en moi je me suis souvenu de Jéhova et ma prière est montée à vous dans votre temple saint. Ceux qui s'attachent aux vanités du mensonge se rendent inutile la miséricorde. Pour moi c'est à vous que je sacrifierai avec la voix de la louange ; je vous rendrai mes vœux : le salut est de Jéhova ! »

D'après un ordre de l'Éternel le poisson rejeta Jonas sur le rivage <sup>1</sup>.

Et la parole de Jéhova vint une seconde fois à lui, disant : « Lève-toi, va dans Ninive la grande ville, et là prêche la prédication que je te dirai. » Il obéit. S'avancant dans Ninive une journée de chemin : « Encore quarante jours, s'écria-t-il, et Ninive sera détruite ! » Les Ninivites crurent en Dieu, publièrent un jeûne, et, grands et petits, se revêtirent de sacs. Le roi de Ninive se leva de son trône, quitta la pourpre, se couvrit d'un sac, s'assit dans la cendre, et il fit publier en son nom et au nom de ses princes un ordre à tout le monde de jeûner, et même de faire jeûner les animaux. Tous devaient se couvrir de sacs et crier à Dieu de toutes leurs forces, chacun se convertir de ses mauvaises voies et de l'iniquité de ses mains. « Qui sait ? Dieu pourrait se retourner, avoir pitié, revenir de sa grande colère, en sorte que nous ne périssions point. » Et Dieu, ayant vu leurs œuvres et comment ils s'étaient convertis de leurs mauvaises voies, eut pitié d'eux, et il se repentit des maux dont il les avait menacés <sup>2</sup>.

Cela chagrina beaucoup Jonas ; il en fut en colère et pria l'Éternel, disant : « De grâce, ô Jéhova ! n'est-ce pas là ce que je disais pendant que j'étais encore en mon pays et pourquoi je voulais fuir à Tharsis ? Car je sais que vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, d'une compassion infinie et vous repentant du mal. Maintenant donc, je vous prie, ô Éternel ! prenez mon âme ; car la mort me vaut mieux que la vie. » Mais l'Éternel lui dit : « Penses-tu avoir bien raison d'être en colère ? »

Ce qui indisposait Jonas si fort, c'était la pensée qu'après un pareil exemple de miséricorde on n'écouterait plus les prophètes de Dieu quand ils parleraient en son nom, qu'ils annonceraient en vain à Juda et à Israël la rigueur de ses jugements, que sa facilité et son indulgence ne feraient qu'endurcir les hommes dans le mal, que les prophètes mêmes passeraient pour des menteurs et que la prophétie serait tournée en dérision.

Jonas sortit de Ninive et se fit, du côté de l'orient, une cabane de feuillage, où il s'assit à l'ombre pour voir ce qui arriverait à la ville. Dieu avait préparé une espèce de lierre qui monta par-dessus la tête de Jonas pour lui faire ombre ; ce dont il eut une grande joie ; mais le lendemain, dès le point du jour, Dieu envoya un ver qui piqua la plante, et elle sécha. Puis, le soleil ayant paru, il fit lever un vent brûlant, et le soleil dardait en même temps ses rayons sur la tête de Jonas, en sorte qu'il en était dans un abattement extrême. Il souhaita la mort, disant : « La mort me vaut mieux que la vie. » Mais Dieu dit à Jonas : « Penses-tu avoir bien raison de te fâcher pour une plante ! » Il répondit : « J'ai raison de me fâcher jusqu'à la mort. — Mais quoi ? reprit l'Éternel, tu aurais volontiers épargné un lierre pour lequel tu n'as point travaillé, que tu n'as point fait croître, qui est né dans une nuit et qui dans une nuit a péri ! Et moi je n'épargnerais pas Ninive, la grande cité, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec la gauche, et de plus un grand nombre d'animaux <sup>1</sup> ! »

<sup>1</sup> Jon., 2, 1-11. — <sup>2</sup> Ibid., 3, 1-10

<sup>1</sup> Jon., 4, 1-11.

On voit, par ces dernières paroles, jusqu'où s'étend la bonté de Dieu. David avait dit déjà : « Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu, de multiplier votre miséricorde <sup>1</sup>. »

Par ces individus qui ne savent pas encore distinguer leur main droite de la gauche il est naturel d'entendre les enfants au-dessous de deux ans. En les supposant, par rapport à la population totale, d'un sur quinze, Ninive aura eu environ deux millions d'habitants.

« Ninive est véritablement renversée, dit un Père de l'Église <sup>2</sup>, puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien ; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence. »

La pénitence des Ninivites est un exemple à toutes les nations. « Les gens de Ninive, disait le Christ aux Juifs qu'il entouraient, s'élèveront contre cette race au jour du jugement, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et voici plus que Jonas ici <sup>3</sup>. » C'est peut-être là ce qui causait au prophète une si vive douleur. La capitale de la gentilité se convertissait à sa seule prédication, croyaient Dieu d'une foi efficace, prévenait sa destruction comme cité en se détruisant elle-même en tant que coupable, tandis qu'il voyait Israël, favorisé de tant de grâces, prêché, averti, menacé continuellement par des prophètes sans nombre, abandonner, détruire les autels du vrai Dieu, se prostituer aux idoles et faire comme effort pour hâter les châtiments dont il était menacé. Dans ce qui arrivait alors il voyait peut-être ce qui devait arriver plus tard, la gentilité entière suivant l'exemple de Ninive, se ressouvenant de Dieu, et prenant dans l'Église de son Christ la place d'Israël impénitent et réprouvé.

Jonas était non-seulement un prophète, mais encore une prophétie.

Jonas était envoyé pour prêcher la péni-

tence à la capitale de la gentilité ; le Christ le sera pour prêcher la pénitence à la gentilité entière. Jonas ne veut pas d'abord être l'apôtre de Ninive ; le Christ ne veut pas d'abord écouter la Chananéenne ni envoyer ses apôtres vers les nations. Jonas, voulant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excite une grande tempête au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil ; le Christ, envoyant ses apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, soulève contre lui, dans Israël même, une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme, comme quand il dort sur la barque dans la tempête. Jonas, jété dans la mer, livré humainement à la mort, est le sauveur de ceux qui étaient avec lui dans le navire ; le Christ, plongé dans une mer d'afflictions, mis à mort selon la nature humaine, est le Sauveur de ceux qui sont avec lui dans la même barque. Jonas, descendu dans le ventre de la baleine comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles et le bénit de sa prochaine délivrance ; le Christ, descendu aux enfers, aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles de Dieu aux âmes détenues, et, libre entre les morts, y fête avec eux sa prochaine résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine ; « ainsi le Fils de l'homme, dit le Christ lui-même, sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre <sup>1</sup>. » Jonas, revenu du milieu des eaux, sort de Judée et convertit la première capitale de la gentilité ; le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses apôtres jusqu'aux extrémités du monde, et, avec la dernière capitale de la gentilité, convertit la gentilité entière. Jonas, voyant la conversion de Ninive et l'impénitence d'Israël, souhaite la mort de douleur ; le Christ, en la personne de saint Paul, voyant la conversion de la gentilité et l'endurcissement des Juifs, qui sont ses frères, souhaite, dans sa douleur, d'être anathème pour eux.

Vers ce même temps, dans une vision mystérieuse, Dieu apparut un et trine au plus sublime des prophètes et lui donna sa glo-

<sup>1</sup> Ps. 35 : « Homines et jumenta salvabis, Domine, quemadmodum multiplicasti misericordiam tuam. » —

<sup>2</sup> S. Eucher, de Lyon. — <sup>3</sup> Matth., 12, 41, : « Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista et condemnabunt eam, quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ, et ecce plus quam Jonas hic. »

<sup>1</sup> Matth., 12, 40 : « Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus. »



rieuse mission : Dieu le Père, tous les interprètes en conviennent ; Dieu le Fils, l'apôtre bien-aimé nous en est garant lorsque, appliquant à Jésus-Christ quelques-unes des paroles que nous allons entendre, il ajoute : « Voilà ce que dit Isaïe quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui <sup>1</sup> ; » Dieu le Saint-Esprit, l'Apôtre des nations nous l'apprend quand il dit que c'est cet Esprit-Saint qui a prononcé ces mêmes paroles <sup>2</sup>. De là les docteurs de l'Église ont conclu avec raison que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un même Jéhova-Sabaoth. De là, au moment que va s'accomplir sur nos autels l'oblation du Fils au Père par l'opération de l'Esprit, nous chantons avec le Ciel : « Il est saint, il est saint, il est saint, Jéhova, le Dieu des armées ! Les cieus et la terre sont remplis de sa gloire ! »

Mais écoutons Isaïe, fils d'Amos, que l'on croit avoir été de la royale famille de David.

« Dans l'année que mourut le roi Ozias je vis Adonaï assis sur un trône sublime et élevé ; ses franges (ou ses rayons) remplissaient le temple. Des séraphins étaient debout à l'entour ; l'un avait six ailes et l'autre également six ; de deux ils voilaient leur face, de deux ils voilaient leurs pieds et de deux ils voilaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : « Saint, saint, saint est Jéhova-Sabaoth ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » Et au retentissement de cette voix les dessus des portes s'ébranlèrent et la maison fut remplie de fumée. Et je m'écriai : « Malheur à moi de ce que je suis réduit au silence, parce que je suis un homme impur des lèvres et que j'habite au milieu d'un peuple impur des lèvres aussi ! » Cependant mes yeux ont vu le roi Jéhova-Sabaoth ! Alors il vola vers moi un des séraphins ; dans sa main était un charbon de feu qu'il avait pris avec des pincettes sur l'autel. Il l'approcha de ma bouche et dit : « Voilà qu'il a touché tes lèvres ; ton iniquité sera effacée et ton péché sera expié. » Et j'entendis la voix d'Adonaï, disant : « Qui enverrai-je ? qui nous ira ? — Me voici, répondis-je ; envoyez-moi. » Et il dit : « Va, dis à ce peu-

ple : Écoute des oreilles et n'entends pas ; regarde des yeux et ne vois pas ; car le cœur de ce peuple est devenu épais, ses oreilles pesantes, ses yeux fermés, de peur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles, de comprendre de son cœur et d'être guéri de ses maux. — O Adonaï ! jusques à quand ? repris-je. — Jusqu'à ce que les villes soient désolées, les maisons désertes et la terre abandonnée <sup>1</sup>. »

Investi de la mission prophétique par le Dieu trois fois saint, Isaïe élève la voix et appelle l'univers entier pour juger la nation coupable.

« Cieus, écoutez ; terre, prêtez l'oreille. c'est Jéhova qui parle !

« J'ai agrandi des enfants, je les ai élevés par-dessus les autres, et ils se sont révoltés contre moi !

« Le bœuf connaît son propriétaire et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël n'a point connu, mon peuple a été sans entendement.

« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race des méchants, aux enfants corrompus !

« Ils ont abandonné Jéhova, ils ont blasphémé le Saint, ils se sont éloignés en arrière.

« Par où vous frapper encore ? Comment ajouterez-vous à l'apostasie ?

« Toute tête est malade et tout cœur lan-

<sup>1</sup> Isaïe, 6, 1-13 : « In anno quo mortuus est rex Ozias vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum ; et ea quæ sub ipso erant replebant templum. Seraphim stabant super illud ; sex alæ uni et sex alæ alteri ; duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant. Et clamabat alter ad alterum et dicebant : « Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum ; plena est omnis terra gloria ejus. » Et commota sunt superliminaria cardinum a voce clamantis, et domus repleta est fumo. Et dixi : « Væ mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum, et in medio populi polluta labia habentis ego habito ! » Et regem Dominum exercituum vidi oculis meis. Et volavit ad me unus de Seraphim, et in manu ejus calculus quem forcipe tulerat de altari. Et tetigit os meum et dixit : « Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua, et peccatum tuum mundabitur. » Et audiui vocem Domini dicentis : « Quem mittam ? et quis ibit nobis ? » Et dixi : « Ecce ego, mitte me. » Et dixit : « Vade, et dices populo huic : Audite audientes et nolite intelligere, et videte visionem et nolite cognoscere. Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava, et oculos ejus clauda, ne forte videant oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum. » Et dixi : « Usquequo, Domine ? » Et dixit : « Donec desolentur civitates absque habitatore, et domus sine homine, et terra relinquetur deserta. »

<sup>1</sup> Jonas, 12, 41 : « Hæc dixit Isaias quando vidit gloriam ejus et locutus est de eo. » — <sup>2</sup> Act., 28, 25 : « Quia bene Spiritus sanctus locutus est per Isaiam prophetam ad patres nostros, etc. »

guissant. Depuis la plante du pied jusqu'à la tête il n'est rien en lui de sain ; ce n'est que blessure, que contusion, que plaie enflammée, qui n'a point été bandée, à laquelle on n'a point appliqué de remède et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.

« Votre terre est déserte, vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre pays ; c'est une désolation comme le ravage de l'ennemi. Et la fille de Sion sera abandonnée comme la hutte dans la vigne, comme la cabane dans le champ de concombres, comme une ville ruinée.

« Si Jéhova-Sabaoth ne nous eût conservé quelque petit reste, nous étions tels que Sodome, nous ressemblions à Gomorre.

« Écoutez la parole de Jéhova, prince de Sodome ; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorre.

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes ? dit Jéhova. J'en suis rassasié. Les holocaustes de vos béliers, la graisse de vos troupeaux, le sang des veaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux point. Quand vous apparaissez en ma présence, qui a demandé cela de vous pour fouler aux pieds mes parvis ? Cessez d'offrir des sacrifices menteurs ; votre encens m'est une abomination ; vos néoménies, vos sabbats et vos autres fêtes, je ne les supporte plus ; c'est la violence et l'iniquité mêmes ! Vos calendes et vos solennités, mon âme les abhorre ; elles me sont à charge ; je suis las de les supporter. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi je cacherai mes yeux de vous ; lors même que vous multiplierez vos prières je n'écouterai point : vos mains sont pleines de sang !

« Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de mal faire, apprenez à faire le bien ; cherchez la justice, assistez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve. Et après cela venez et discutons, dit Jéhova. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate ils deviendront blancs comme la neige, et quand ils seraient rouges comme du vermillon ils deviendront comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter vous mangerez le bien de la terre ; que si vous ne voulez pas, si vous êtes opiniâtres dans votre rébellion, vous serez

mangés par le glaive ; la bouche de Jéhova l'a dit <sup>1</sup>. »

Bientôt le prophète exhale en plaintive élégie le souffle divin qui l'anime.

« Je chanterai maintenant à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur sa vigne.

« Une vigne était à mon bien-aimé, sur une colline fertile en olives. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta de Sorec <sup>2</sup> ; il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir. Il s'attendait qu'elle produirait des raisins, et elle a produit des épines <sup>3</sup>.

« Maintenant donc, vous, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'y avait-il à faire encore à ma vigne que je ne lui aie point fait ? Ai-je eu tort d'attendre qu'elle produisît des raisins tandis qu'elle a produit des épines ?

« Maintenant je vous apprendrai ce que je ferai à ma vigne ; j'ôterai sa haie, et elle sera au pillage ; je détruirai sa muraille, et elle sera foulée aux pieds ; je la rendrai déserte ; elle ne sera plus taillée ni labourée ; les ronces et les épines la couvriront et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle. Car la vigne de Jéhova-Sabaoth est la maison d'Israël, et l'homme de Juda le plant de ses délices. Il attendait le jugement, et voilà l'oppression ; la justice, et voilà les clameurs.

« Malheur à vous qui joignez maison à maison, champ à champ, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? Mes oreilles ont tout entendu, dit Jéhova-Sabaoth, et, je le jure, cette multitude de maisons sera déserte, ces beaux et vastes palais seront sans aucun habitant. Car dix arpents de vigne feront à peine un petit vase de vin, et trente boisseaux de blé n'en rendront que trois.

« Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour courir après l'ivresse et qui le soir y êtes encore, jusqu'à ce que le vin vous brûle ! La cithare, la lyre, le tambour, le vin sont à vos banquets ; mais l'œuvre de Jéhova vous n'y avez aucun égard ; mais l'ouvrage de ses mains vous ne le considérez point. Aussi

<sup>1</sup> Isaïe, 1, 1-20. — <sup>2</sup> Sorte de vigne excellente dans la Palestine. — <sup>3</sup> Ainsi traduisent les Septante.



mon peuple est emmené captif parce qu'il n'a point d'intelligence; ses nobles sont morts de faim et la foule a séché de soif. L'enfer a élargi ses entrailles, il a ouvert sa gueule à l'infini; là descendront ses grands et sa multitude, ceux qui sont dans l'élévation et ceux qui sont dans la joie. L'homme pliera, le puissant sera humilié, les yeux des superbes seront abaissés. Jéhova-Sabaoth grandira dans le jugement, le Dieu saint paraîtra plus saint encore dans la justice.

« Alors les agneaux paîtront sans trouble, et les étrangers mangeront le fruit des déserts devenus fertiles.

« Malheur à vous qui traînez après vous une longue suite d'iniquités avec les cordes du mensonge et le péché comme avec les traits d'un char! vous qui dites: Qu'il se hâte, qu'il presse son œuvre afin que nous la voyions; qu'il s'avance et s'accomplisse le conseil du Saint d'Israël, et nous saurons!

« Malheur à vous qui appelez mal le bien et bien le mal, qui posez les ténèbres lumière et la lumière ténèbres, l'amertume douceur et la douceur amertume! Malheur à vous, sages à vos yeux, prudents à vous-mêmes! Malheur à vous, puissants à boire le vin, hommes de cœur pour l'ivresse, qui justifiez l'impie à cause de ses dons et qui ravissez au juste sa justice!

« C'est pourquoi, tel que le chaume est dévoré par la langue du feu, la paille par la flamme, ainsi leur racine sera de la cendre, leurs rejets s'envoleront en poudre, parce qu'ils ont répudié la loi de Jéhova-Sabaoth, ils ont blasphémé la parole du Saint d'Israël. Aussi la colère de Jéhova s'est allumée contre son peuple; il a étendu sa main sur lui, il l'a frappé; les montagnes ont été ébranlées, leurs cadavres ont été comme la boue au milieu des places. Avec tout cela sa fureur n'est point apaisée, sa main est encore étendue.

« Il élèvera son étendard vers les nations au loin, il en appellera une par un sifflement des extrémités de la terre, et voilà qu'aus sitôt elle accourt. En elle nul qui se lasse, nul qui se heurte; elle ne sommeillera ni ne dormira; le boudier ne quittera point ses reins, le cordon de sa chaussure ne se déliera

point. Ses flèches sont aiguës et tous ses arcs bandés; les pieds de ses chevaux sont pareils au silex, ses roues à la tempête. Son rugissement est celui du lion; elle rugira comme les lionceaux, grincera les dents, s'élancera sur sa proie, l'enlèvera, et nul qui puisse l'arracher. Elle frémira sur Israël, en ce jour, du frémissement de la mer; nous regarderons cette terre, et nous ne verrons que ténèbres et angoisses. La lumière s'est éteinte dans les vapeurs de sa ruine <sup>1</sup>. »

Au milieu de ces prédictions terribles pour la maison de Jacob il en est de consolantes pour toute la postérité d'Adam.

« Voici ce qui sera dans les derniers jours: la montagne de la maison de Jéhova sera fondée sur le haut des monts et elle s'élèvera au-dessus des collines; toutes les nations y afflueront. Et la foule des peuples iront, disant: Venez et montons à la montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers; car de Sion sortira la loi et la parole de Jéhova de Jérusalem. Il jugera parmi les nations et il reprendra bien des peuples; et ils forgeront leurs glaives en socs de charrues et leurs lances en faux. La nation ne lèvera plus le glaive contre la nation, et ils ne s'exerceront plus aux combats. Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova <sup>2</sup>. »

Cette annonce de réunion et de pacification universelles, un autre prophète, Michée, la renouvelle dans les mêmes termes vers le même temps <sup>3</sup>.

En cette maison de Jéhova toute la tradition chrétienne, avec l'Apôtre des nations, a reconnu l'Église, maison de Dieu, colonne et affermissement de la vérité. La montagne sur laquelle cette maison est bâtie est la

<sup>1</sup> Is., 5, 1-30. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 1-5: « Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes. Et ibunt populi multi, et dicent: Venite et ascendamus ad montem domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus, quia de Sion exhibit lex, et verbum Domini de Jerusalem. Et judicabit gentes, et arguet populos multos. Et confabunt gladios in vomeres et lanceas in falces. Non levabit gens contra gentem gladium, nec exercebuntur ultra ad prælium. Domus Jacob, venite, et ambulemus in lumine Domini. » — <sup>3</sup> Mich., 4, 1 et 2.

pierre détachée sans la main d'aucun homme et devenue montagne à remplir toute la terre, le Christ qui a été exalté par son Père et a reçu de lui un nom qui est au-dessus de tout nom. Cette montagne de Jéhova s'élève sur le sommet des autres montagnes; le Christ s'élève au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé, au-dessus de Moïse, au-dessus des prophètes et des apôtres. C'est à cette montagne et à la maison bâtie dessus, c'est au Christ et à son Église que les nations affluent, les Parthes, les Mèdes, les Grecs, les Romains, les Crétois et les Arabes. Jusque-là c'est une suite non interrompue de guerres sanglantes où Ninive, Babylone, Ecbatane, Persépolis, la Grèce, Rome se disputent l'empire du monde; Sylla, Marius, Pompée, César, Antoine, Octavien, l'empire de Rome. Mais, lorsque sur le sommet des montagnes apparaît la maison de Dieu, toute cette partie de l'univers est en paix et désapprend la guerre. Plus tard les peuples farouches du Nord, les Huns, les Goths, les Vandales, les Saxons, apprivoisés par la loi sortie de Sion, changeront leurs glaives en instruments de labourage; la guerre ne sera plus l'état habituel d'aucun d'eux, et depuis dix-huit siècles les peuples devenus chrétiens ne cessent de dire aux restes dispersés d'Israël : « Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova <sup>1</sup>. »

Cette réprobation des Juifs, cette conversion des gentils, Osée, fils de Bééri, l'annonçait déjà auparavant par une prophétie d'action et de parole.

Dieu lui commanda de prendre une épouse des fornications et d'en avoir des enfants; ce que l'on entend soit d'une femme livrée au crime jusque-là, mais qui devint dès lors une épouse légitime, soit d'une femme ordinaire, mais qui demeurerait dans le pays de fornication ou d'idolâtrie, savoir le pays de Samarie. Ce dernier sens paraît se lier fort bien à ce que le Seigneur ajoute : « Car la terre séparée d'avec Jéhova forniquera d'une fornication effrénée. » Osée alla donc et prit pour femme Gomer, fille de Débelaim; elle conçut et lui enfanta un fils. Jéhova dit au prophète :

« Appelle son nom Jezraël, car dans peu je vengerai le sang de Jezraël sur la maison de Jéhu et je ferai cesser le royaume d'Israël. En ce jour-là je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël. » Elle conçut encore et enfanta une fille. Jéhova dit au prophète : « Appelle son nom *Lo-ruchama*, sans miséricorde; car à l'avenir je serai sans miséricorde pour la maison d'Israël, mais je les oublierai de l'oubli même. Pour la maison de Juda j'aurai de la miséricorde, et je les sauverai par Jéhova, leur Dieu; je ne les sauverai point par l'arc, ou par l'épée, ou par combats, ou par les chevaux, ou par les cavaliers. »

Gomer ayant sevré *Lo-ruchama*, elle conçut de nouveau et enfanta un fils. Jéhova dit : « Appelle son nom *Lo-ammi*, non mon peuple; car vous n'êtes plus mon peuple, et moi je ne serai plus à vous. Cependant le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer ni se compter. Et au même lieu où on leur aura dit : Vous n'êtes point mon peuple, on leur dira : Enfants du Dieu vivant ! Les fils de Juda et les fils d'Israël se réuniront ensemble, ils s'établiront un même chef; car le jour de Jezraël (ou de la race de Dieu) est grand. Dites alors à vos frères : *Ammi* ! mon peuple ! et à vos sœurs : *Ruchama* ! miséricorde ! Car en ce jour, dit Jéhova, j'aurai pitié de *sans miséricorde*, et je dirai à *non mon peuple* : Tu es mon peuple; et lui dira : Mon Dieu <sup>1</sup> ! »

Les apôtres du Seigneur, Pierre et Paul, nous ont eux-mêmes expliqué le sens principal de cette prophétie. « Dieu nous a appelés, écrit aux chrétiens de Rome le docteur des gentils, non-seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les nations, ainsi qu'il le dit dans Osée : J'appellerai mon peuple qui n'était pas mon peuple, et miséricorde qui était sans miséricorde; et il arrivera, au même lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés enfants du Dieu vivant <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Osée, 1 et 2. — <sup>2</sup> « Quos et vocavit non solum ex Judæis, sed etiam ex gentibus, sicut in Osee dicit : Vocabo non plebem meam plebem meam, et non dilectam dilectam, et non misericordiam consecutam misericordiam consecutam; et erit, in loco ubi dictum est : Non plebs mea vos, ibi vocabuntur filii Dei. » Rom., 9, 24-26.

« Qui aliquando non populus, nunc autem populus

<sup>1</sup> S. Hieron, in c. 2 Is. et c. 4 Mich.



L'on entrevoit dans les paroles du prophète qu'après toutes ses infidélités Israël reviendra finalement au Seigneur. Cela paraît surtout dans les paroles suivantes :

« Et Jéhova me dit : Va encore, aime une femme affectionnée de son mari et néanmoins adultère, comme Jéhova aime les enfants d'Israël pendant qu'ils n'ont de regards que pour les dieux étrangers. Je me l'achetai donc quinze pièces d'argent, avec une mesure et demie d'orge ; et je lui dis : Tu me resteras assise bien des jours ; tu ne t'abandonneras point, tu ne seras point à un homme ; je ferai de même envers toi. Car, bien des jours, les enfants d'Israël seront assis sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim. Et après cela reviendront les enfants d'Israël, et ils chercheront Jéhova, leur Dieu, et David, leur roi, et ils tremblent à la vue de Jéhova et de son bien suprême au dernier des jours <sup>1</sup>. »

Depuis dix-huit siècles nous voyons le premier accomplissement de cette prophétie ; depuis dix-huit siècles nous voyons notre aîné l'ancien peuple de Dieu, sans roi, sans prêtre, sans autel, sans forme de peuple, et nous attendons avec saint Paul que, la plénitude des nations étant entrée dans l'Eglise, tout Israël y vienne, s'y sauve avec nous, et porte ainsi au comble le bonheur et la joie de l'univers <sup>2</sup>.

La miséricorde du Seigneur envers son peuple se peint elle-même dans ces paroles d'Osée :

« Comme Israël était un enfant, je l'aimais, et j'ai rappelé de l'Égypte mon fils. Mes prophètes les ont appelés ; mais ils se sont éloignés d'eux, ils ont sacrifié aux Baalim, ils ont brûlé de l'encens aux simulacres. Cependant, tel qu'une nourrice, je dirigeais les pas d'Éphraïm ; je les portais entre mes bras, et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux. Je les attirais avec les liens de l'humanité, avec les lisières de l'amour. Moi-même je déliais leur joug et leur présentais

à manger. Ils ne retourneront point en Égypte, mais Assur sera leur roi, parce qu'ils ont refusé de se convertir. Le glaive a commencé dans leurs villes ; il consumera leurs braves, il dévorera leurs chefs. Mon peuple hésitera sur son retour vers moi ; cependant on lui impose un joug dont personne ne le délivre. Comment te traiterai-je, ô Éphraïm ? Comment te livrerai-je, ô Israël ? Te traiterai-je comme Adama ? Te mettrai-je comme Séboïm ? Ah ! mon cœur s'est retourné en moi-même, mes entrailles se sont émues. Je n'exécute point la colère de ma fureur ; je n'exterminerai point Éphraïm, parce que je suis Dieu et non point une homme <sup>1</sup>. »

Dans le même temps Amos dénonçait les arrêts de la vengeance divine, non-seulement à Juda et à Israël, mais encore à toutes les nations d'alentour.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Damas, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a fait passer des chariots armés de fer sur les habitants de Galaad. J'enverrai le feu dans la maison d'Asaël et il dévorera les palais de Benadad ; et je briserai la force de Damas, j'exterminerai de la vallée d'iniquité celui qui l'habite et de la maison de délices celui qui tient le sceptre, et le peuple d'Aram transmigrera dans Cyrène : Jéhova l'a dit.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Gaza, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'elle a fait captive l'émigration de mon peuple pour la livrer à Édom. J'enverrai le feu aux murs de Gaza et il dévorera ses palais. J'exterminerai d'Azot qui l'habite et d'Ascalon qui tient le sceptre ; j'appesantirai ma main sur Accaron, les Philistins périront jusqu'au dernier, dit Jéhova, le Seigneur.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Tyr, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fait prisonnière l'émigration de mon peuple, qu'ils l'ont livrée à Édom sans se souvenir du pacte de frères. Aussi j'enverrai le feu aux murailles de Tyr et il dévorera ses palais.

Dei ; qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti. » 1 Pierre, 2, 10.

<sup>1</sup> Osée, 3, 1-5. — <sup>2</sup> Rom., 11 : « Quod si delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio illorum divitiæ gentium, quanto magis plenitudo eorum ? » Ibid. 12.

<sup>1</sup> Osée, 11, 1-9.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications d'Édom, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a persécuté avec le glaive son frère ; il a violé la compassion qu'il lui devait, il n'a point mis de bornes à sa fureur, il a conservé jusqu'à la fin le ressentiment de sa colère. J'enverrai le feu dans Théma et il dévorera les palais de Bosra.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications des fils d'Ammon, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fendu en deux les femmes enceintes de Galaad pour étendre les limites de leur pays. J'allumerai le feu aux murs de Rabba, et il dévorera ses palais, dans l'horreur du combat, au jour de la tempête. Son roi ira en captivité, lui et ses princes : Jéhova l'a dit.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Moab, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a brûlé les os du roi d'Édom jusqu'à les réduire en cendres. J'enverrai le feu dans Moab et il dévorera les palais de Carioth, et Moab mourra dans le tumulte et au bruit des trompettes. J'exterminerai du milieu de lui le juge et je tuerai avec lui tous ses princes : Jéhova l'a dit.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Juda, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont rejeté la loi de Jéhova, qu'ils n'ont pas observé ses commandements, qu'ils se sont séduits eux-mêmes par leurs mensonges, comme leurs pères. J'enverrai le feu dans Juda et il dévorera les palais de Jérusalem.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications d'Israël, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent et le pauvre pour une paire de chaussures ; ils brisent contre terre la tête des indigents et traversent les entreprises des faibles <sup>1</sup>. »

Amos annonçait en particulier que les hauts lieux seraient détruits en Israël et la maison de Jéroboam II exterminée par le

glaive, lorsqu'il fut dénoncé comme conspirateur. Amasias, prêtre de Béthel, envoya vers Jéroboam, disant : « Amos a conjuré contre vous au milieu de la maison d'Israël ; la terre ne saurait plus supporter toutes ses paroles. Car ainsi parle Amos : Jéroboam mourra par le glaive, et Israël sera emmené captif hors de son pays. » Aux yeux du délateur c'est conspirer que de s'élever contre les scandales publics et d'en montrer les suites terribles. Pour lui adulation, mensonge, voilà ce qu'il sait. Le prophète avait dit la maison, la postérité de Jéroboam ; le délateur lui fait dire Jéroboam même. Au reste il n'y a rien là d'étonnant : c'était un prêtre du veau d'or. N'ayant pas réussi, à ce qu'il paraît, dans sa dénonciation politique, il prit un autre moyen pour éloigner l'incommode censeur. « O voyant, dit-il à l'homme de Dieu, va, fuis en la terre de Juda ; mange là du pain et là prophétise ; mais qu'il ne t'arrive plus de prophétiser dans Béthel, parce que c'est ici la religion du roi et le palais du royaume. »

*La religion du roi* ! peint à merveille le pontife d'idole et le prêtre de cour.

Amos répondit : « Je n'étais ni prophète ni fils de prophète, mais pasteur et me nourrissant de fruits sauvages, lorsque Jéhova me prit d'auprès du troupeau et me dit : Va prophétiser sur mon peuple Israël. Écoute donc maintenant la parole de Jéhova. Tu me dis : Tu ne prophétiseras point sur Israël, tu ne diras rien sur la maison de Jacob. C'est pourquoi voici comme parle Jéhova : Ta femme se prostituera dans la cité, tes fils et tes filles tomberont sous le glaive, tes terres seront partagées au cordeau ; toi tu mourras dans une terre polluée, et Israël sera emmené captif hors de son pays <sup>1</sup>. »

Comme Osée Amos prédit un rétablissement final d'Israël.

« Que le Seigneur Jéhova-Sabaoth touche la terre et elle se fond, tous ses habitants sont dans le deuil ; elle déborde, elle submerge tout comme le fleuve de Mizraïm. Il bâtit son trône dans les cieus, au sommet des orbites ; il place sur la terre l'ensemble

<sup>1</sup> Amos, 1 et 2.

<sup>1</sup> Amos 7, 1-17.



de ses créatures comme un bouquet; il appelle les eaux de l'Océan et les répand sur la face de la terre; Jéhova est son nom !

« Enfants d'Israël, n'êtes-vous point à moi ce que sont les enfans des Éthiopiens ? dit Jéhova. N'ai-je pas tiré Israël de la terre de Mizraïm, mais aussi les Philistins de Caphtor et Aram de Kir ?

« Voilà, les yeux du Seigneur Jéhova sont ouverts sur tout royaume de péché, et je l'exterminerai de dessus la face de la terre. Cependant la maison de Jacob je ne l'exterminerai pas entièrement, dit Jéhova; car voici que je donne des ordres, et je ferai secouer parmi toutes les nations la maison d'Israël comme est secoué le froment dans le crible, et il ne tombera pas à terre un grain. Sous le glaive mourront tous les pécheurs de mon peuple, ceux qui disent : Cela n'arrivera point, ce mal ne viendra point jusqu'à nous. En ce jour je relèverai la tente de David qui est tombée, j'en refermerai les ouvertures, j'y rétablirai ce qui est en ruine, et je la rebâtirai comme dans les jours d'autrefois, afin que me cherche le reste des hommes, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit Jéhova qui le fait <sup>1</sup>. »

Au concile de Jérusalem, Jacques, l'apôtre, se lève et dit : « Mes frères, écoutez-moi. Simon vous a raconté de quelle manière Dieu a commencé à prendre d'entre les nations un peuple à son nom. Les paroles des prophètes s'accordent avec lui, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je relèverai la tente de David qui est tombée; j'en rebâtirai ce qui est en ruine et je la rétablirai, afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit le Seigneur qui fait ces choses <sup>2</sup>. »

Les nations chrétiennes sont ainsi appelées du nom de Christ-Jéhova.

Les menaces du Seigneur commençaient à s'accomplir sur Israël; tout y penchait à la

ruine; le trône était comme un échafaud où les rois se succédaient par le meurtre. Zacharias, arrière-petit-fils de Jéhu, à qui Dieu avait assuré la couronne jusqu'à la quatrième génération, ne régna que six mois; il fut tué par Sellum, qui le fut par Manahem, après un mois de règne. Manahem se soutint et régna dix ans, par le secours de Phul, roi d'Assyrie, dont il acheta la protection mille talents d'argent. Son fils, Phacéia, n'en régna que deux et fut tué par Phacée, fils de Romélie, qui le fut, vingt ans après, par Osée, fils d'Ela, dernier roi d'Israël. Tous ces misérables princes étaient aussi impies que cruels.

Dans le royaume de Juda Joatham avait succédé à son père Ozias. Il fit ce qui était droit devant le Seigneur, selon tout ce qu'avait fait son père, excepté qu'il n'entra pas comme lui dans le temple pour mettre la main à l'encensoir. Il fit des réparations à la maison de l'Éternel et aux murailles de Jérusalem, bâtit des villes dans les montagnes de Juda, des châteaux et des tours dans les bois, vainquit les Ammonites et se les rendit tributaires. Enfin Joatham devint puissant, parce qu'il réglait ses voies en présence de Jéhova, son Dieu. Après un règne de seize ans ils s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David. Son fils Achaz régna à sa place <sup>1</sup>.

Achaz régna seize ans. Son fils, Ézéchias, lui succéda à l'âge de vingt-cinq; il avait donc neuf ans quand son père monta sur le trône. Achaz ne fit point ce qui était agréable à l'Éternel, son Dieu, comme David, son père; mais il marcha dans les voies des rois d'Israël, fit des statues de fonte aux Baalim, brûla lui-même de l'encens dans la vallée de Ben-Ennon, y fit passer ses enfans par le feu, selon le rite des nations que le Seigneur avait exterminées devant les enfans d'Israël. Il sacrifiait aussi et brûlait des parfums sur les hauts lieux, sur les collines et sous tous les arbres chargés de feuilles.

En punition de ces crimes l'Éternel, son Dieu, le livra dans la main du roi d'Aram, qui le défit et emmena de son royaume un grand nombre de captifs à Damas. Il fut en-

<sup>1</sup> Amos, 9, 1-12. — <sup>2</sup> Act., 15, 15-17 : « Et huic concordant verba prophetarum, sicut scriptum est : Post hæc revertar, et reedificabo tabernaculum David quod deciderat, et diruta ejus reedificabo, et erigam illud, ut requirant cæteri hominum Dominum et omnes gentes super quas invocatum est nomen meum, dicit Dominus faciens hæc. »

<sup>1</sup> 4 Rois, 15.

core livré dans la main du roi d'Israël, qui le frappa d'une grande plaie. Phacée, fils de Romélie, tua cent vingt mille hommes de Juda en un seul jour, tous hommes belliqueux, parce qu'ils avaient abandonné Jéhova, Dieu de leurs pères. Zechri, homme très-puissant en Éphraïm, tua Maasias, fils du roi, Ezricam, grand-maître du palais, et Elcana, qui tenait, après le roi, le second rang dans l'État. Et les enfants d'Israël prirent deux cent mille de leurs frères, tant hommes que fils et filles, et se partagèrent un butin immense qu'ils emmenèrent à Samarie. Mais là était un prophète de l'Éternel, nommé Oded, qui vint au-devant de l'armée et leur dit : « Voici que Jéhova, le Dieu de vos pères, irrité contre Juda, les a livrés entre vos mains, et vous les avez tués avec une cruauté qui est montée jusqu'au ciel. Et maintenant, ces fils et ces filles de Juda et de Jérusalem, vous parlez de vous les asservir comme des esclaves. Eh ! n'êtes-vous pas déjà assez coupables envers Jéhova, votre Dieu ? Écoutez-moi donc maintenant et ramenez ces captifs d'entre vos frères ; car la colère de Jéhova s'allume sur vous. » Au même temps se levèrent des hommes d'entre les chefs des enfants d'Éphraïm, Azarias, fils de Johanan, Barachias, fils de Mosallamoth, Ézéchias, fils de Sellum, et Amasa, fils d'Adali, et, s'étant présentés devant ceux qui revenaient du combat, ils leur dirent : « Vous ne ferez point entrer ici ces captifs, car ce serait un crime contre Jéhova sur nous. Pourquoi voulez-vous ajouter à nos péchés, ajouter à nos crimes ? Déjà nous en avons trop, déjà la colère de Jéhova s'allume sur nous ! » Et l'armée rendit les captifs et le butin à la vue des princes et de toute la multitude. Aussitôt s'avancèrent les hommes dont les noms ont été rappelés ; ils s'emparèrent des captifs, revêtirent avec les dépouilles tous ceux d'entre eux qui étaient nus, les habillèrent, les chaussèrent, leur donnèrent à boire et à manger, les parfumèrent d'huile pour les délasser, mirent sur des bêtes ceux qui ne pouvaient marcher, les reconduisirent à Jéricho, ville des palmiers, vers leurs frères et s'en retournèrent à Samarie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 2 Paral., 28.

Quelque temps après, le roi de Syrie et le roi d'Israël se liguerent ensemble pour prendre Jérusalem et détrôner la maison de David. A cette nouvelle le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt par le vent. Alors Jéhova dit à Isaïe : « Sors à la rencontre d'Achaz, toi et ton fils, Séar-Jasub, *le reste reviendra*, et tu lui diras : Aie soin de demeurer tranquille, ne crains point ; que ton cœur ne tremble point devant ces deux tisons fumants de colère, Razin d'Aram et le fils de Romélie. Aram, Éphraïm et le fils de Romélie ont conspiré ta perte ; ils ont dit : Marchons contre Juda, détruisons sa puissance, rendons-nous en les maîtres et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel. Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Cela ne se fera point, cela ne sera point. Damas reste la tête d'Aram, Razin, le chef de Damas seul, et encore soixante-cinq ans et Éphraïm cessera d'être un peuple. Jusque-là Samarie sera la tête d'Éphraïm seul, et le fils de Romélie le chef de Samarie et non de Juda. Si vous ne croyez pas fermement vous ne serez pas fermes vous-mêmes <sup>1</sup>. »

Jéhova parla encore à Achaz, disant : « Demande-toi un signe de la part de Jéhova, ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. » Achaz répondit : « Je n'en demanderai point et je ne tenterai point Jéhova. » Et le prophète s'écria : « Écoutez donc, maison de David : Est-ce peu à vous de laisser la patience des hommes ! Faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi Adonaï lui-même vous donnera un signe : Voici, la Vierge concevant et enfantant un fils, et elle appellera son non Emmanuël. Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien <sup>2</sup>. »

La maison de David était menacée d'une prochaine destruction ; Dieu lui assure, au contraire, une durée éternelle dans la personne d'Emmanuël, *Dieu avec nous*, Dieu incarné, naissant de la Vierge, mangeant et buvant comme les enfants des hommes.

Celui qui nous a fait cette prédiction par le premier de ses quatre prophètes nous l'a aussi interprétée par le premier de ses quatre évangélistes.

<sup>1</sup> Isaïe, 7, 1-9. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10-15.



« Joseph, fils de David, dit l'ange du Seigneur, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, *Sauveur* ; car il sauvera son peuple de ses péchés. » « Or, ajoute saint Mathieu, écrivant sous la dictée de l'Esprit divin, tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : Voici, la Vierge aura conçu et enfantera un fils, et ils appelleront son nom Emmanuël, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. »

Ainsi l'ont entendu avec l'Évangile tous les siècles chrétiens <sup>1</sup>.

Et comment ne pas l'entendre ainsi lorsque le prophète ajoute, dans la suite du même discours : « Dieu a frappé d'abord légèrement la terre de Zabulon et la terre de Nephthali, et, à la fin, sa main s'est appesantie sur la Galilée des nations, qui est le long de la mer au delà du Jourdain. Mais enfin ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; le jour s'est levé pour ceux qui habitaient la région des ombres de la mort ; car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné, et la principauté a été mise sur son épaule ; et son nom sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, la paix qu'il établira n'aura point de fin ; il s'assiéra sur le trône de David et il possédera son royaume pour le fonder et l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle de Jéhova-Sabaoth fera ces choses <sup>2</sup>. »

Saint Matthieu, et après lui toute la tra-

<sup>1</sup> Matth., 1, 22 : Hoc autem totum factum est ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam, dicentem : Ecce, virgo in utero habebit, et pariet filium, et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum Nobiscum Deus. — <sup>2</sup> Isaïe, 9, 1-7 : « Primo tempore alleviata est terra Zabulon et terra Nephthali ; et novissimo aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ gentium. Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam, habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis. — « Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus ; et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis. Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis ; super solium David et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitia amodo usque in sempiternum. Zelus Domini exercituum faciet hoc. »

dition chrétienne, nous a fixé encore le sens de cette prédiction. « Jésus, ayant quitté la ville de Nazareth, vint et habita dans Capharnaüm, sur la mer, aux confins de Zabulon et de Nephthali, afin que s'accomplît ce qui a été dit par Isaïe le prophète : Terre de Zabulon et terre de Nephthali, le long de la mer au delà du Jourdain, Galilée des nations, le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort. De là commença Jésus à prêcher et à dire : Faites pénitence, car le royaume du ciel est proche <sup>1</sup>. »

Aux Pères de l'Église, qui tous appliquent ces prédictions au Christ, on peut ajouter les anciens docteurs de la synagogue, qui l'expliquent dans le même sens. Sur la première : « Voici que la Vierge se trouvera enceinte ; elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Immanouël, » l'un dit : « Elle l'appellera Immanouël pour signifier qu'alors notre Créateur sera avec nous. » Sur la seconde : *Car un enfant nous est né...* l'auteur de la paraphrase chaldaïque fait ce commentaire : « Dieu puissant, existant éternellement, Messie, dans les jours duquel la paix sera très-grande sur nous. » Un recueil des plus anciennes traditions parmi les Juifs affirme également que ces paroles : *Car un enfant nous est né*, regardent le roi Messie. Un autre ancien livre, d'après ce même texte, compte parmi les noms du Messie ceux d'Admirable, de Conseiller, de Dieu fort, de Père de l'éternité, de Prince de la paix. Les cabbalistes mêmes y voient le Messie et y trouvent la preuve de sa nature divine. Enfin la seconde prophétie, qui, selon la tradition et l'antique paraphrase chaldaïque, annonce le Messie avec des attributs qui ne peuvent appartenir qu'à la Divinité, est, de l'aveu de tous les commentaires rabbiniques, le développement de la première <sup>2</sup>.

Voilà donc ce petit enfant auquel Isaïe donne six beaux noms, qui tous l'élèvent au-dessus des hommes et forment le caractère du Messie. Premièrement il est *admirable* ;

<sup>1</sup> Matth., 4, 14-17. — <sup>2</sup> <sup>10</sup> Lettre d'un Rabbín converti, p. 104, etc. Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 29 et seqq., 83 et seqq.

car quel enfant plus admirable que celui qui est né d'une vierge et dont on a dit : *Jamais aucun homme n'a parlé comme celui-ci* et n'a rien fait de semblable aux œuvres qui sont sorties de ses mains ? Secondement il est conseiller par excellence, parce que par lui se sont consommés les plus secrets conseils de Dieu. Troisièmement il est fort ; c'est le Seigneur, Dieu des armées, le Fort d'Israël, dit ailleurs Isaïe ; celui dont il est écrit que *nul ne peut ôter de sa main ceux que son Père lui a donnés*. Il est le Père du siècle futur, c'est-à-dire du nouveau peuple qu'il devait créer pour le faire régner éternellement. Il est le Prince de la paix, et seul il a pacifié le ciel et la terre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce prophète l'appelle Dieu, en nombre singulier et absolument, qui est le caractère essentiel pour exprimer la Divinité ; par conséquent il est Dieu et homme, le vrai Emmanuel, Dieu uni à nous, et le seul digne de naître d'une vierge afin de n'avoir que Dieu seul pour père <sup>1</sup>.

Mais en allant trouver Achaz Isaïe avait emmené avec lui, d'après l'ordre formel de Dieu même, son fils Séar-Jasub. La présence de cet enfant était donc nécessaire pour la prédiction que devait faire le prophète. Par conséquent il doit y avoir dans cette prédiction quelque chose de relatif à cet enfant. En effet, à la suite des paroles qui montrent Emmanuel, le Dieu fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix, naissant de la Vierge, et qui assuraient ainsi à la maison de David une durée éternelle, il en est d'autres qui annoncent la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël ; « car, ajoute le prophète, avant que cet enfant (ou l'enfant que voici, *hannaar*) sache discerner le bien d'avec le mal, la terre dont vous êtes en peine à cause de ces deux rois en sera débarrassée. » Cet enfant d'Isaïe était ainsi un pronostic à la maison de Juda. Il n'était pas le seul ; le prophète, par l'ordre de Dieu, écrivit dans un livre, en présence de deux témoins, ces mots mystérieux : *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin*. Ensuite il s'approcha de la prophétesse, son épouse, qui conçut et enfanta un fils, et, suivant le com-

mandement du Seigneur, il donna au nouveau-né le nom de *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin* ; « car, ajouta-t-il, avant que cet enfant sache appeler mon père et ma mère, on emportera la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie devant le roi d'Assur <sup>1</sup>. » Ce second fils était donc également un pronostic. Aussi le père dit-il : « Me voici, moi et mes enfants que Jéhova m'a donnés pour être des signes et des présages dans Israël ; ainsi l'a voulu Jéhova-Sabaoth, qui habite sur la montagne de Sion. » Ces enfants prophétiques, outre la prochaine délivrance de Jérusalem, la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël, figuraient encore la naissance future de l'Emmanuel qui devait sauver le vrai peuple de Dieu et enlever les dépouilles de l'enfer ; mais ni l'un ni l'autre, non plus qu'Ézéchias, ne peut être pris pour l'Emmanuel même, car aucun des trois n'est ni ne peut être appelé le Dieu fort, le Père de l'éternité. Ézéchias, d'ailleurs, n'était plus à naître d'une vierge, puisque dès lors il avait au moins dix ou douze ans.

Isaïe avait dit à la maison d'Achaz : « Si vous ne croyez pas fermement vous ne serez pas fermes vous-mêmes. » Achaz, au lieu de mettre sa confiance en Dieu, amassa tout l'or et l'argent qu'on put trouver dans le temple et dans le palais, l'envoya au roi d'Assur, Théglath-Phalasar, avec des ambassadeurs, disant : « Je suis votre serviteur et votre fils ; sauvez-moi des mains du roi de Syrie et du roi d'Israël qui se sont levés contre moi <sup>2</sup>. » Mais au même temps le prophète disait à Achaz : « Jéhova amènera sur toi, et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, des jours tels qu'on n'en a pas vu depuis le jour qu'Éphraïm s'est séparé de Juda ; il amènera le roi d'Assur <sup>3</sup>. »

Ce n'est pas tout ; le prophète annonce la vengeance du Seigneur sur Assur lui-même.

« Malheur à Assur ! Il est la verge et le sceptre de ma fureur ; ma vengeance est entre ses mains. Je l'envverrai contre une nation perfide, je lui donnerai mes ordres contre le peuple de ma colère, afin qu'il en remporte les dépouilles, qu'il le mette au pillage et

<sup>1</sup> Bossuet, t. 3, p. 24.

<sup>1</sup> Isaïe, 8, 1-4. — <sup>2</sup> 4 Rois, 16. — <sup>3</sup> Is., 7, 17.



qu'il le foule aux pieds comme la boue qui est dans les rues. Telles ne seront pas ses pensées, tels ne seront pas ses sentiments ; son cœur ne respire que le ravage et la ruine des nations. Car il dira : Mes princes ne sont-ils pas autant de rois ? N'en est-il pas de Calano comme de Charcamis, d'Émath comme d'Arphad, de Samarie comme de Damas ? Ma main a trouvé les royaumes des idoles avec leurs images en fonte ; ainsi en sera-t-il de Jérusalem et de Samarie. Ce que j'ai fait à Samarie et à ses idoles ne le ferai-je point à Jérusalem et à ses simulacres ? Mais voici ce qui sera : lorsque Jéhova aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, je visiterai les exploits dont s'élève le cœur du roi d'Assur et la gloire altière de ses regards. Car il a dit : C'est dans la force de mon bras que je l'ai fait, c'est dans ma sagesse que je l'ai conçu, que j'ai enlevé les bornes des peuples, pillé leurs trésors, arraché de leurs trônes les héros. La force des nations, ma main l'a trouvée comme un nid, et, de même qu'on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé, moi, toute la terre ; et pas un ne remua l'aile, pas un n'ouvrit la bouche ni ne jeta un cri. Quoi donc ? La hache se glorifiera contre qui la taille avec elle ? la scie s'élèvera contre qui la meut ? Autant se soulèverait la verge contre qui l'élève, autant se glorifierait le bâton qui n'est que du bois. C'est pourquoi le Dominateur, Jéhova-Sabaoth, enverra la maigreur aux puissants d'Assur. Sous les trophées amoncelés de sa gloire il allumera un feu qui sera un dévorant incendie. La lumière d'Israël sera le feu, le Saint d'Israël sera la flamme, et dans un seul jour s'embraseront et se dévoreront les ronces et les épines. La gloire de ses forêts et de son Carmel sera consumée depuis l'âme jusqu'au corps, et il s'enfuira de terreur. Le reste des arbres de la forêt sera facile à nombrer ; un enfant les écrirait. En ce jour le reste d'Israël et les réfugiés de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur qui les frappait ; ils s'appuieront dans la vérité sur Jéhova, le Saint d'Israël. Le reste reviendra<sup>1</sup>, le reste de Jacob, au Dieu fort ; car quand

ton peuple, ô Israël ! serait comme le sable de la mer, le reste seulement en reviendra, et la justice se répandra comme une inondation sur le peu qui sera resté ; car Adonai-Jéhova-Sabaoth fera un grand retranchement au milieu de toute la terre<sup>1</sup>. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Jéhova des armées : Ne crains point, ô mon peuple ! toi qui habites Sion, ne crains point Assur. Il te frappera de sa verge, il lèvera sur toi le bâton dans le chemin de l'Égypte ; mais encore un peu, encore un moment, et mon indignation et ma fureur seront à leur comble sur leurs crimes. Et Jéhova-Sabaoth suscitera contre lui un fléau comme la plaie de Madian à la pierre d'Oreb ; il lèvera sa verge comme autrefois sur la mer dans le chemin de l'Égypte, et en ce jour-là son fardeau sera ôté de dessus ton épaule et son joug de dessus ton cou, et ce joug sera réduit en poudre devant la face de l'onction. Il<sup>2</sup> s'avance vers Ajath ; il a traversé Magron ; il rassemble ses bagages à Machmas. Ses troupes passeront comme un éclair et camperont à Gaba ; Rama est dans l'épouvante ; Gabaath, patrie de Saül, s'enfuira. Ville de Gallim, pousse des hurlements ; écoute, ô Laïsa ! et toi, pauvre Anathoth. Médéména s'est éloignée ; citoyens de Gabim, rassemblez-vous pour la fuite. Encore un jour et il est à Nobé. De là il menacera de la main la montagne de Sion et la colline de Jérusalem ; mais le Dominateur, Jéhova-Sabaoth va, de son bras terrible, abattre tous les rameaux de cet arbre ; les plus hauts seront coupés et les grands seront humiliés. Le plus épais de la forêt disparaîtra sous le fer, et le Liban tombera avec ses cèdres élevés<sup>3</sup>. »

Nous verrons le roi d'Assur, Sennachérib, suivre la route, tenir le langage, faire les menaces que dit le prophète ; puis, frappé par la main du Seigneur, s'enfuir à Ninive et y trouver la mort par le fer. Non-seulement Isaïe a prédit tout cela ; il a vu la puissance qui devait détruire l'empire de Ninive ; il a vu Babylone, qui alors était sujette et sans pouvoir, il l'a vue dominant sur toute la

<sup>1</sup> En hébreu *Séar-Jasub*. On voit que le nom du premier fils d'Isaïe était également une prédiction.

<sup>1</sup> Rom., 9, 27 et 28. — <sup>2</sup> Sennachérib. — <sup>3</sup> Isaïe, 10, 5-34.

terre, et lui a prédit dès lors comment et par qui elle sera ruinée à son tour.

« Charge de Babylone qu'a vue Isaïe, fils d'Amos. Élevez l'étendard sur la plus haute montagne; haussez la voix vers eux, faites-leur signe de la main et que les princes entrent dans ses portes. J'ai donné mes ordres à ceux que j'y ai consacrés, j'ai appelé mes braves pour servir ma colère; ils tressaillent à ma gloire. Voix de la multitude dans les montagnes, comme la voix de plusieurs peuples; c'est le bruissement des royaumes et des nations assemblées. Jéhova-Sabaoth lui-même passe en revue l'armée des combattants. Ils viennent d'une terre lointaine, de l'extrémité des cieux, Jéhova et les instruments de sa fureur, pour exterminer tout ce pays. Poussez des hurlements, car le jour de Jéhova est proche; il viendra comme la désolation de par le Tout-Puissant. Aussi tous les bras languiront, le cœur de tous les habitants fondra; ils seront consternés; en proie aux convulsions et aux douleurs, ils souffriront comme celle qui enfante. Chacun regardera avec stupeur son voisin; leurs visages sont des visages de feu. Voici que le jour de Jéhova arrive, cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, qui réduira cette terre en solitude et en exterminera ses pécheurs; car les étoiles du ciel et leurs constellations ne répandront plus leur lumière, le soleil s'obscurcira à son lever et la lune ne luira plus. Je visiterai les crimes de ce monde et l'iniquité des impies; j'abattrai l'orgueil des superbes, j'humilierai l'arrogance des tyrans. Je rendrai les habitants plus rares que l'or, et les hommes plus que les lingots d'Ophir. Pour cela j'ébranlerai les cieux, et la terre tremblante sortira de sa place, par l'indignation de Jéhova-Sabaoth, au jour de la colère de sa fureur. Ce sera comme un daim fugitif et comme des brebis que nul ne rassemble. Chacun regardera vers son peuple, chacun s'enfuira dans son pays. Quiconque est pris sera massacré; quiconque vient à son secours tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons pillées et leurs femmes déshonorées.

« Voilà que je susciterai contre eux les Mèdes, qui n'estimeront point l'argent, qui

n'aimeront point l'or. Leurs arcs écraseront les adolescents: ils n'auront point pitié du fruit des entrailles, leur œil ne s'attendrira point sur les enfants; et Babel, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera comme la ruine que Dieu a faite de Sodome et de Gomorre. Elle ne sera plus habitée à jamais; de génération en génération elle ne sera plus rétablie; l'Arabie n'y placera pas même sa tente et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. Elle deviendra le repaire des bêtes féroces; ses maisons seront remplies de serpents; là habiteront les filles de l'autruche; les démons y feront leurs danses. Les hiboux se répondront dans ses palais et des monstres affreux dans les temples de la volupté<sup>1</sup>.

« Son temps est proche et ses jours ne tarderont pas; car Jéhova aura pitié de Jacob; il choisira encore des élus dans Israël; il les fera demeurer paisiblement dans leur terre; les étrangers se joindront à eux et ils s'attacheront à la maison de Jacob. Les peuples les prendront et les introduiront dans leur pays, et la maison d'Israël les héritera pour serviteurs et pour servantes dans la terre de Jéhova; ceux qui les avaient pris seront leurs captifs et ils subjuguèrent leurs maîtres. En ce jour-là, lorsque Jéhova t'aura délivré de tes travaux, de ton oppression, et de la dure servitude sous laquelle tu auras gémi, tu diras cette parabole sur le roi de Babel: Comment a cessé l'exacteur? comment a cessé le tribut? Jéhova a brisé la verge des impies, le sceptre des dominateurs, qui dans la colère frappaient les peuples d'une plaie incurable, qui commandaient aux nations dans la fureur et persécutaient sans relâche. Toute la terre a été dans le repos et dans le silence; elle s'est réjouie et a jeté des cris d'allégresse. Les sapins mêmes ont ri sur toi ainsi que les cèdres du Liban. Depuis que tu es gisant, ont-ils dit, nul ne monte pour nous couper. En bas l'enfer s'est ému à ton approche; il a réveillé, pour te recevoir, les géants, tous les princes de la terre; il a fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. Tous ceux-là élèveront la voix et te diront: Et toi aussi

<sup>1</sup> Isaïe, 13, 1-22.



te voilà blessé comme nous ; te voilà devenu semblable à nous ! Ton orgueil a été précipité dans les enfers ; ton cadavre est tombé ; les vers te serviront de lit et les vermineux de couverture. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore ? comment t'es-tu brisé sur la terre, toi qui frappais les nations ? Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieus, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, près de l'aquilon ; je monterai sur le dos des nues, je serai semblable au Très-Haut. Et cependant tu as été précipité dans l'enfer, au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près et diront : Est-celà cet homme qui épouvantait la terre, qui ébranlait les royaumes, qui faisait du monde un désert, qui en détruisait les villes, qui en retenait les captifs dans une éternelle prison ? Tous les rois des nations se sont couchés avec gloire, chacun dans son tombeau ; mais toi tu as été jété loin de ton sépulcre, comme un tronc abominable, comme le vêtement des suppliciés, comme ceux qu'on précipite au fond de l'abîme, comme un cadavre déjà pourri. Tu n'auras point comme eux ta sépulture, car tu as ruiné ton pays, tu as massacré ton peuple. La race des méchants ne durera pas toujours. Préparez à ses enfants une mort violente ; qu'ils ne s'élèvent point, qu'ils n'héritent point sur la terre, qu'ils ne remplissent pas de villes l'univers. Je m'élèverai contre eux, dit Jéhova, Sabaoth, et j'exterminerai de Babel jusqu'au nom, aux restes, aux rejetons, à la race, dit Jéhova. J'en ferai la demeure d'animaux immondes ; je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses ; je la balayerai à n'en point laisser de vestiges, dit Jéhova-Sabaoth <sup>1</sup>. »

L'histoire sacrée et la profane nous montrent Babylone prise par les Mèdes et les Perses sous Cyrus, comme Isaïe l'avait annoncé près de deux siècles auparavant. Les voyageurs modernes trouvent encore Babylone dans l'état où, il y a vingt-six siècles, Isaïe a prédit qu'elle serait à jamais.

Au milieu de ces prédictions si terribles

sur la naissance et la chute des empires terrestres le prophète nous dévoile avec une clarté toujours plus vive ce que sera et ce que fera cet Emmanuel né de la Vierge, ce petit enfant qui nous est donné, ce Dieu fort, ce Père du siècle futur, ce Prince de la paix ; il nous montre cet autre David, cet autre Fils de Jessé, faisant la conquête pacifique du monde et y établissant son empire tout divin.

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé ; une fleur naîtra de sa racine, et l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, et il respirera la crainte de Jéhova. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, il ne vengera point sur un oui-dire ; mais il jugera les pauvres dans la justice, il vengera dans l'équité les humbles de la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres il tuera l'impie. La justice sera la ceinture de ses reins et la foi son baudrier. Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira. La génisse et l'ours iront aux mêmes pâturages ; ensemble reposeront leurs petits ; le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic, et l'enfant nouvellement sevré portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne nuiront point, ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance de Jéhova, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour-là le rejeton de Jessé sera élevé pour être l'étendard des peuples ; les nations accourront à lui et son sépulcre sera glorieux <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Isaïe, 11, 1-10 : « Et egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet. Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis ; et replebit eum spiritus timoris Domini. Non secundum visionem oculorum judicabit, neque secundum auditum aurium arguet ; sed judicabit in justitia pauperes, et arguet in æquitate pro mansuetis terræ ; et percutiet terram virga oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. Et erit justitia cingulum lumborum ejus et fides cinctorium renum ejus. Habitabit lupus cum agno et pardus cum hædo accubabit ; vitulus et leo simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur ; simul requiescent catuli eorum, et leo quais

<sup>1</sup> Isaïe, 14, 1-23.

Juifs et chrétiens entendent du Messie ces paroles ; l'histoire et le monde sont là pour nous en montrer l'accomplissement. Ces nations redoutables figurées dans l'Écriture par des bêtes farouches, le Goth, le Vandale, le Hun, le Cimbre, le Teuton, le Lombard, le Danois, le Saxon, le Normand, nous les verrons, à mesure qu'ils entrent sur la montagne sainte, dans l'Église du Christ, dépouiller leur férocité naturelle, s'allier insensiblement aux populations plus civilisées de la Gaule, de l'Italie, de la Sicile, et ne faire enfin qu'une même chrétienté dont la loi suprême sera, non plus la force du glaive, mais la connaissance de Dieu répandue par toute la terre. Nous verrons toutes ces nations réunies sous le même étendard, la croix, se jeter pendant des siècles sur l'Asie pour accomplir au pied de la lettre ces mots : *Et son sépulcre sera glorieux.*

Un peu après ce temps un autre prophète, Michée, disait :

« Écoutez ceci, princes de la maison de Jacob, et vous, juges de la maison d'Israël, vous qui avez l'équité en abomination et qui renversez tout ce qui est droit.

« On bâtit à Sion dans le sang et à Jérusalem dans l'iniquité. Ses princes jugeaient pour des présents, ses prêtres enseignaient pour un salaire, ses prophètes devinaient pour de l'argent. Après cela ils se reposaient sur Jéhova, disant : Jéhova n'est-il pas au milieu de nous ? Ce n'est pas sur nous que viendra le mal. C'est pour cela même, à cause de vous, que Sion sera labourée comme un champ, que Jérusalem deviendra un monceau de pierres et la montagne de la Maison une forêt.

« Mais dans les derniers jours la montagne sur laquelle se bâtit la maison de Jéhova sera fondée sur le sommet des monts et s'élèvera au-dessus des collines ; les peuples y accourront et les nations se hâteront d'y arriver en foule, disant : Venez, montons à la

bos comedet paleas. Et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis, et in caverna reguli qui ablactatus fuerit manum suam mittet. Non nocebunt et non occident in universo monte sancto meo, quia repleta est terra scientia Domini, sicut aquæ maris operientes. In die illa radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum. »

montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi et la parole de Jéhova de Jérusalem. Il jugera entre un grand nombre de peuples, il châtiara des nations puissantes jusqu'aux pays les plus éloignés. Ils transformeront leurs épées en socs de charrues et leurs lances en faux. Une nation ne tirera plus le glaive contre une nation ; ils n'apprendront plus la guerre. Chacun reposera sous sa vigne et sous son figuier ; nul ne lui donnera de crainte, car la bouche de Jéhova a parlé. Chaque peuple marchera au nom de son Dieu ; mais nous nous marcherons au nom de Jéhova, notre Dieu, jusque dans l'éternité et au delà.

« Et toi, Bethléhem-Éphrata, es-tu petite pour une des principautés de Juda ? De toi me sortira qui sera le Dominateur en Israël. Ses sorties sont dès le commencement, dès les jours de l'éternité. C'est pour cela qu'il les abandonnera jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter, et ceux de ses frères qui seront restés se convertiront aux enfants d'Israël. Il demeurera ferme et paîtra dans la force de Jéhova, dans la sublimité du nom de Jéhova, son Dieu ; et ils reviendront, parce qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui qui sera la paix <sup>1</sup>. »

Interrogés par Hérode où devait naître le Christ, les princes des prêtres et les docteurs du peuple lui répondirent : « A Bethléhem de Juda ; car ainsi a-t-il été écrit par le prophète : Et toi, Bethléhem, tu n'es nullement petite pour une des principautés de Juda ; car de toi sortira le chef qui paîtra mon peuple Israël <sup>2</sup>. »

Le sens de cette prophétie a toujours paru

<sup>1</sup> Mich., 4, 2-5 : « Et tu, Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda. Ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis ejus. Propter hoc dabit eos usque ad tempus in quo pariens pariet ; et reliquæ fratrum ejus convertentur ad filios Israel. Et stabit, et pascet in fortitudine Domini, in sublimitate nominis Domini Dei sui ; et convertentur, quia nunc magnificabitur usque ad terminos terræ. Et erit iste pax. » — <sup>2</sup> Matth., 2 : « At illi dixerunt ei : In Bethlehem Judæ ; sic enim scriptum est per prophetam : Et tu, Bethlehem, terra Juda, nequam minima es in principibus Juda ; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël. »



si clair que, au lieu de *dominateur* ou *chef*, la version chaldaïque a mis le *Christ*, et que, jusqu'à nos jours, la plupart des docteurs de la synagogue l'entendent de même. Mais, ainsi qu'il est prédit au nouveau et vrai Israël qu'a formé le Christ et qu'il paît dans la force de Jéhova, il n'y a qu'un petit reste de ses frères selon la chair qui se convertissent.

Achaz, devant qui Isaïe venait de faire de si étonnantes prédictions, avait mis sa confiance au roi d'Assur plutôt qu'en Dieu ; mais cela même servit à l'accomplissement de ce que le prophète avait annoncé sur Damas, Israël et Juda. A la sollicitation d'Achaz Théglath-Phalasar, nommé Tilgame dans Élien<sup>1</sup>, successeur de Phul, dont il a été parlé précédemment, partit de Ninive, vint à Damas, ruina la ville, en transféra les habitants à Kir et tua Razin. Après quoi il tourna ses armes contre le royaume d'Israël, conquît tout le pays de Galaad, c'est-à-dire les tribus de Gad, de Ruben et la moitié de celle de Manassé, passa même le Jourdain, se rendit maître de la tribu de Nephthali et de la Galilée, et transporta en Assyrie les habitants de toutes ces contrées<sup>2</sup>. Achaz était allé trouver le vainqueur à Damas pour lui faire sa cour ; mais l'Assyrien, enflé de ses victoires, l'attaqua bientôt lui-même, ravagea, sans aucune résistance, les terres de Juda, déjà ravagées par les Iduméens et les Philistins. Pour apaiser le superbe conquérant Achaz ne vit d'autre moyen que de dépouiller de nouveau le temple et le palais et de lui en offrir les trésors.

Tout le fruit que retira de tout cela l'impie Achaz fut de devenir plus impie encore. Ayant vu à Damas un autel qui lui plut, il en envoya un modèle au prêtre Urie, qui eut la lâcheté d'en bâtir un semblable à Jérusalem. Le roi y offrait des victimes aux idoles de Syrie. Pour entraîner ses sujets dans la même prévarication il fit élever des autels pareils, non-seulement dans toutes les rues de la capitale, mais encore dans toutes les villes de Juda. Enfin, mettant le comble à ses impiétés, il ferma le temple de l'Éternel. Après avoir régné de la sorte seize ans Achaz mourut et fut enseveli dans la ville de David,

mais non dans le tombeau des rois. Il fut jugé indigne de cet honneur à cause de son impiété et de son mauvais gouvernement, à l'exemple de Joas et de Joram. L'impie Achaz eut pour successeur son pieux fils Ézéchias<sup>1</sup>.

Quant au royaume d'Israël sa dernière heure était venue. Réduit de moitié par Théglath-Phalasar, il fut détruit entièrement par Salmanasar, son fils. Phacée, fils de Romélie, ayant été tué par Osée, fils de Béla, la vingtième année de son règne, celui-ci régna à sa place. Salmanasar marcha contre lui et le rendit tributaire. Quelques années après, le roi d'Israël, pensant à secouer le joug, sollicita l'alliance du roi d'Égypte, nommé *Sua* dans la vulgate, *Soa* ou *Segor* dans les Septante, *Soa* ou *Soan* dans l'historien Josèphe, et que, d'après l'hébreu, on pourrait appeler *Sova*, ou *Sevé*. Il est probable que c'était Sévéchus, fils de Sabbacon. Celui-ci fut le chef de la vingt-cinquième dynastie, qui est une dynastie éthiopienne, et avait brûlé vif son prédécesseur Bocchoris<sup>2</sup>. Salmanasar ayant donc appris que le roi d'Israël avait envoyé des ambassadeurs à celui d'Égypte vint une seconde fois, ravagea tout le pays, assiégea Samarie pendant trois ans, s'en rendit maître la sixième année d'Ézéchias et la neuvième d'Osée, jeta ce dernier dans les fers, transféra les Israélites en Assyrie, où il les dissémina aux mêmes lieux que son père avait fait les premiers captifs, Hala et Habor, villes des Mèdes, et le fleuve Gozan. Ainsi tomba, pour ne plus se relever, le royaume d'Israël après avoir duré, sous dix-neuf rois et avec sept révolutions sanglantes, environ deux siècles et demi. Cette ruine et cette captivité étaient prédites depuis longtemps comme le dernier châtiment de l'impénitence nationale.

Pour ne pas laisser désert le pays de Samarie, et aussi pour s'en assurer la tranquille possession, Salmanasar y envoya des colonies tirées de divers lieux : de Babylone, de Cutha, quel'on croit une province de Perse, d'Ana en Bactrie, d'Émath en Syrie, et de Sépharvaïm sur l'Euphrate. Mais ni la transmigration des Israélites, ni la colonisation des étrangers ne

<sup>1</sup> Élien, l. 12, c. 21. — <sup>2</sup> 4 Rois, 15, 29.

<sup>1</sup> 4 Rois, 16, 1-20. <sup>2</sup> Paral., 28, 16-27. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Chroniq.*, l. 1, c. 20.

se fit d'un coup. Il est certain, par Esdras, que le petit-fils de Salmanasar, Asarhaddon, y envoya des colonies nouvelles <sup>1</sup>. Ces diverses peuplades avaient des dieux divers et ne craignaient pas d'abord Jéhova ; mais il envoya contre eux des lions qui les mettaient en pièces. Instruits par une aussi terrible leçon, ils envoyèrent dire au roi d'Assur : « Les peuples que vous avez envoyés en Samarie, et auxquels vous avez commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays veut être adoré ; c'est pour cela qu'il déchaîne contre eux des lions qui les tuent. » Le roi leur envoya un des prêtres emmenés captifs, qui s'établit à Béthel et leur enseigna la manière d'honorer Jéhova. Soit que le maître enseignât mal, soit que les disciples profitassent mal de ses leçons, chacun de ces peuples joignit au culte de Jéhova le culte de ses idoles particulières<sup>2</sup>.

Ce mélange de colons étrangers, avec quel-

ques anciens habitants du pays et quelques Israélites revenus ou exempts de la captivité, fut ce qu'on appela dans la suite les Samaritains, peuple moitié païen, moitié juif, qui recevait les cinq livres de Moïse, observait le sabbat, pratiquait la circoncision et attendait le Messie.

C'est avec une femme de ce peuple que le Christ s'entretint sur le bord du Puits de Jacob, non loin de la ville de Sichar ou Sichem. Aujourd'hui encore il subsiste dans cette ville un petit reste de Samaritains chez lesquels on a retrouvé, il y a deux siècles, le Pentateuque en hébreu avec des lettres samaritaines. Sauf quelques variantes de peu d'importance, qui proviennent généralement de permutations de caractères, ce texte est exactement conforme à celui que nous avons reçu des Juifs ; preuve frappante de leur authenticité, car, comme chacun sait, les Juifs et les Samaritains devinrent de bonne heure ennemis irréconciliables les uns des autres.

<sup>1</sup> 1 Esdr., 4, 2. — <sup>2</sup> 4 Rois, 17.



## LIVRE SEIZIÈME

DE 721 A 613 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Ézéchias. — Fin d'Isaïe. — Tobie. — Manassès. — Judith. — Ruine de Ninive.**

Pendant que le royaume d'Israël achevait sa ruine celui de Juda refleurissait sous le fils d'Achaz. Ézéchias fit ce qui était agréable aux yeux de l'Éternel, selon tout ce qu'avait fait David, son père. Dès le premier mois de la première année de son règne il ouvrit les grandes portes du temple et les rétablit dans leur premier éclat en les couvrant de lames d'or, comme elles étaient auparavant. Il assembla aussi les prêtres et les lévites et leur dit : « Écoutez-moi, lévites ; sanctifiez-vous ; purifiez la maison de Jéhova, Dieu de vos pères, et ôtez toutes les impuretés du lieu saint. Nos pères ont péché et ont fait le mal devant Jéhova, notre Dieu ; ils l'ont abandonné ; ils ont détourné leur visage de son tabernacle et lui ont tourné le dos. Ils ont fermé les portes du vestibule, ils ont éteint les lampes, ils n'ont plus brûlé d'encens ni offert d'holocaustes dans le sanctuaire au Dieu d'Israël. Aussi la colère de Jéhova s'est-elle enflammée contre Juda et Jérusalem ; il les a livrés au trouble, à la mort et à la raillerie, comme vous le voyez de vos yeux ; car voilà que nos pères ont péri par le glaive ; nos fils, nos filles et nos femmes ont été emmenés captifs à cause de cela. Maintenant donc il est dans mon cœur de renouveler l'alliance de Jéhova, Dieu d'Israël, et il détournera de nous sa colère. Ne négligez donc rien, mes enfants ; car c'est vous qu'a élus Jéhova pour paraître devant lui, pour le servir, pour lui rendre le culte qui lui est dû et pour brûler l'encens en son honneur <sup>1</sup>. »

Les prêtres et les lévites ayant purifié le temple, le roi s'y rendit avec les principaux de la ville, y offrit, par les enfants d'Aaron, un grand nombre de sacrifices. En même temps les lévites chantaient les louanges de Jéhova dans les paroles de David et du voyant Asaph, avec les cymbales, les harpes et les guitares, comme l'avaient réglé le roi David, le voyant Gad et le prophète Nathan. Ézéchias, avec tout le peuple, témoigna une grande joie de ce que l'Éternel avait si bien disposé tout le monde ; car cette restauration se fit tout d'un coup <sup>1</sup>.

Pour rendre ce retour au Seigneur encore plus complet et plus solennel le pieux monarque envoya des courriers, non-seulement dans les villes de Juda, mais encore dans celles d'Israël, pour inviter tout le monde à venir à Jérusalem immoler la pâque à Jéhova. Ses lettres portaient : « Fils d'Israël, revenez à Jéhova, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, et il reviendra aux restes qui ont échappé à la main des rois d'Assur. Ne faites donc pas comme vos pères et vos frères, qui se sont retirés de Jéhova, Dieu de leurs ancêtres, qui les a livrés à la désolation comme vous le voyez. Ne roidissez pas vos cœurs comme vos pères ; donnez les mains à Jéhova, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour jamais. Servez Jéhova, votre Dieu, et la colère de sa fureur se détournera ; car, si vous revenez à Jéhova, vos frères et vos enfants trouveront miséricorde auprès de ceux qui les ont emmenés captifs et ils reviendront dans cette

<sup>1</sup> 2 Paralip., 29, 1-11.<sup>1</sup> 2 Paralip., 29, 12-36.

terre; car il est bon et miséricordieux, Jéhova, votre Dieu, et il ne détournera point son visage de vous si vous revenez à lui. »

Quand Ézéchiàs envoyait ces messages Thégla-th-Phalasar avait déjà emmené captives quelques tribus d'Israël, ainsi que plusieurs habitants du royaume de Juda. Son fils Salmanasar avait rendu tributaire le dernier roi d'Israël, Osée. Celui-ci étant un peu moins méchant que ses prédécesseurs, Ézéchiàs en profita pour inviter tous les Israélites à se réconcilier avec Dieu.

Les courriers furent reçus dans bien des endroits avec des risées. Cependant il y eut un certain nombre des tribus d'Aser, de Manassé, de Zabulon, d'Éphraïm et d'Issachar, qui furent touchés et vinrent à Jérusalem. Pour ce qui est de Juda la main de l'Éternel agissant sur eux leur donna un même cœur pour accomplir sa parole, suivant les ordres du roi et des princes. Il s'assembla donc à Jérusalem un très-grand peuple pour célébrer la solennité des azymes au second mois. Pour s'y préparer ils détruisirent les autels profanes qui étaient encore à Jérusalem, mirent en pièces tout ce qui servait à offrir de l'encens aux idoles et le jetèrent dans le torrent de Cédron. Ézéchiàs n'épargna pas même le serpent d'airain qui avait été conservé depuis Moïse comme un pieux monument, mais qui alors était devenu un objet d'idolâtrie.

Cette pâque fut donc célébrée le quatorzième du second mois. Plusieurs des tribus d'Éphraïm, de Manassé, d'Issachar et de Zabulon, soit ignorance, soit faute de temps, n'avaient pas observé toutes les cérémonies préparatoires; mais le roi pria pour eux et Dieu leur pardonna. La solennité ayant duré sept jours, toute l'assemblée fut d'avis de la continuer pendant sept autres, ce qu'ils firent avec une joie nouvelle; car Ézéchiàs avait donné à la multitude mille taureaux et sept mille moutons et les princes mille taureaux et dix mille moutons. Tout le peuple de Juda était dans la joie, ainsi que les prêtres et les lévites, et toute la multitude venue d'Israël, les prosélytes mêmes, tant de la terre d'Israël que ceux qui demeuraient en Juda. Il se fit ainsi une grande solennité à Jérusalem, telle

qu'il n'y en avait pas eu de semblable dans cette ville depuis le temps de Salomon, fils de David. Enfin les prêtres et les lévites se levèrent pour bénir le peuple, et leur prière fut exaucée et pénétra jusque dans le sanctuaire du ciel. Après la fête les Israélites qui demeuraient dans les villes de Juda s'en retournèrent chez eux, brisèrent les idoles, abattirent les bois profanes, démolirent les hauts lieux et renversèrent les autels, non-seulement dans la terre de Juda et de Benjamin, mais encore dans celle d'Éphraïm et de Manassé<sup>1</sup>.

Ézéchiàs, de concert avec le grand-prêtre Azarias, rétablit les prêtres et les lévites, chacun dans son rang, pour le service du temple, et recommanda au peuple de leur payer fidèlement les dîmes et les prémices; ce que firent de grand cœur non-seulement les enfants de Juda, mais encore ceux d'Israël qui demeuraient dans les villes de Juda<sup>2</sup>.

Comme Ézéchiàs était avec Dieu, Dieu fut avec Ézéchiàs. Il entreprenait avec sagesse, exécutait avec succès. Les Philistins furent battus et repoussés jusqu'à Gaza. Il secoua même le joug du roi d'Assur et ne voulut plus lui être tributaire, et cela dans le temps que ce roi mettait fin au royaume d'Israël. Ézéchiàs se maintint dans cette indépendance jusqu'à la quatorzième année de son règne. Cependant il craignit de ne pouvoir résister seul au conquérant de Ninive, qui ne manquerait pas de tenter contre Juda ce qu'il avait fait d'Israël. Il fit donc alliance avec le même roi d'Égypte dont le dernier roi d'Israël, Osée, avait espéré son salut. Ce manque de confiance en l'Éternel lui fut vivement reproché par Isaïe, qui cependant lui annonça la défaite de l'Assyrien.

« Malheur à ceux qui descendent en Mizraïm pour implorer son secours, qui mettent leur espoir dans la multitude de ses chevaux et de ses chars et dans la force de ses cavaliers, et qui ne se sont pas confiés au Saint d'Israël, et qui n'ont point recherché Jéhova! Lui, sage comme il l'est, amènera sur eux l'adversité et ne manquera point d'accomplir ses paroles; il s'élèvera contre la maison des

<sup>1</sup> 2 Paral., 30, 1-27; 31, 1. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 31, 2-6.



méchants et contre le secours de qui commet l'iniquité. L'Égyptien est un homme et non un Dieu ; ses chevaux sont de chair et non des esprits ; Jéhova inclinera sa main, et le protecteur est renversé et le protégé tombera ; une même ruine les enveloppera tous.

« Voici ce que m'a dit Jéhova : De même que le lion se jette en rugissant sur sa proie, et, si une troupe de bergers se présente, leurs cris ne l'épouvantent pas, et leur multitude ne l'effraye pas, ainsi descendra Jéhova-Sabaoth pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline. Comme l'oiseau couvre ses petits Jéhova-Sabaoth couvrira Jérusalem, la protégera, la délivrera, la ménagera, la sauvera. Enfants d'Israël, convertissez-vous au Seigneur avec autant de force que vous en avez mis à vous éloigner de lui. En ce jour-là chacun de vous rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, que vos mains vous avaient faites en crime. Assur tombera par le glaive, non pas d'un guerrier ; un glaive qui n'est pas d'un homme le dévorera. Il fuira, non devant le glaive ; ses hommes d'élite seront anéantis. Sa force disparaîtra dans sa frayeur, ses princes trembleront à la vue de mon étendard, dit Jéhova <sup>1</sup>. »

Ézéchiass avait mis sa confiance au roi d'Égypte ; pour lui montrer combien il s'était trompé Dieu lui annonce par son prophète ce qu'il réserve à l'Égypte elle-même.

« Charge de Mizraïm. Voici que Jéhova, porté sur un nuage léger, entre en Égypte ; les simulacres de l'Égypte s'ébranleront devant sa face, le cœur de l'Égypte se fondra au milieu d'elle. J'armerai l'Égyptien contre l'Égyptien ; le frère combattra contre son frère, l'ami contre son ami, la ville contre la ville, le royaume contre le royaume. L'esprit de l'Égypte s'évanouira en elle ; j'absorberai sa prudence, et ils interrogeront leurs simulacres, leurs devins, leurs pythons, leurs astrologues. Je livrerai les Égyptiens en la main de maîtres cruels, et un roi violent les dominera, dit le Seigneur Jéhova-Sabaoth... Les princes de Tanis sont des insensés ; ces sages conseillers de Pharaon ont donné un conseil plein de fôlie. Comment dites-vous à

Pharaon : Je suis fils des sages, je suis fils des anciens rois ? Où sont maintenant tes sages ? Qu'ils t'annoncent ce qu'a résolu Jéhova-Sabaoth sur Mizraïm. Les princes de Tanis (Tsoan) sont dans le délire ; les princes de Memphis (Noph) s'égarent ; ils ont trompé l'Égypte et celui qui est la pierre angulaire de ces peuples. Jéhova a répandu au milieu un esprit de vertige, et ils ont fait errer Mizraïm dans toutes ses œuvres, comme chancelle un homme ivre et qui rejette ce qu'il a pris. L'Égypte ne saura que faire, grands et petits, maîtres et sujets. En ce jour-là les Égyptiens seront comme des femmes ; ils s'étonneront, ils trembleront à la vue de la main de Jéhova-Sabaoth, qu'il agitera terrible sur eux. La terre même de Juda sera pour l'Égypte un objet de terreur ; quiconque se souviendra d'elle sera saisi de crainte à la vue des conseils que Jéhova-Sabaoth a formés sur elle <sup>1</sup>. »

Conformément à ces paroles nous verrons l'Égypte successivement envahie et ravagée par Sennachérib, roi de Ninive, Nabuchodonosor, roi de Babylone, et Cambyse, roi des Perses, tandis que, sous ce dernier, les enfants de Juda, rétablis dans leur pays par Cyrus, à l'étonnement de tout le monde, vquaient en paix au culte de leur Dieu et à la culture de la terre.

Le prophète n'en reste pas là ; portant ses regards encore plus loin il ajoute : « En ce jour-là il y aura cinq villes dans la terre de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan et qui jureront par Jéhova-Sabaoth ; l'une s'appellera ville du soleil. En ce jour il y aura un autel à Jéhova au milieu de la terre de Mizraïm, et à sa frontière un monument à Jéhova. Ce sera dans Mizraïm un témoignage à Jéhova-Sabaoth ; car ils crieront à Jéhova de devant leurs oppresseurs, et il leur enverra un Sauveur et un protecteur qui les délivrera. Et Jéhova se fera connaître aux Égyptiens, et les Égyptiens connaîtront Jéhova en ce jour ; ils feront des sacrifices et des oblations ; ils promettront des vœux à Jéhova et ils les accompliront. Ainsi Jéhova frappera les Égyptiens d'une plaie et il la re-

<sup>1</sup> Isaïe, 31, 1-9.

<sup>1</sup> Isaïe, 19, 1-17.

fermera, et ils reviendront à Jéhova, et il leur deviendra favorable et les guérira. En ce jour un chemin sera ouvert de l'Égypte en Assyrie; les Assyriens entreront dans l'Égypte et les Égyptiens dans l'Assyrie, et les Égyptiens serviront avec les Assyriens. Et ce jour-là Israël se joindra pour troisième aux Égyptiens et aux Assyriens; la bénédiction sera au milieu de la terre que Jéhova-Sabaoth a bénie, en disant : Bénie soit l'Égypte mon peuple, et Assur l'ouvrage de mes mains, et Israël mon héritage<sup>1</sup> ! »

Cette bénédiction universelle nous la verrons s'accomplir à l'arrivée du Christ, lorsque l'Égypte et l'Assyrie ne feront plus, avec les vrais enfants d'Israël, qu'un seul peuple de Dieu. Nous verrons la Providence préluder à cette merveille en mêlant d'avance la race de Jacob, comme un secret levain, aux antiques royaumes de l'Égypte et de l'Assyrie. Ici Daniel, Esther, Mardochée feront connaître Jéhova à tous les peuples de l'Asie; là les Juifs auront droit de cité dans Alexandrie; sous Ptolémée-Philométor, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne, un prêtre de la famille d'Aaron, Onias, gouvernera l'Égypte comme autrefois Joseph, et, dans une province appelée de son nom le pays d'Onias, bâtera un temple à Jéhova dans la ville du Soleil ou Héliopolis<sup>2</sup>.

Mais ces desseins de miséricorde sur l'Égypte étaient pour des siècles à venir; ce qui ne devait pas tarder était l'humiliation et la captivité. Dieu ordonna à son prophète de

marcher quelque temps sans chaussure et le vêtement entr'ouvert; puis il dit : « Comme mon serviteur Isaïe a marché nu et sans souliers, pour être un signe et un présage de ce qui arrivera pendant trois ans à l'Égypte et à l'Éthiopie, ainsi le roi d'Assur emmènera de l'Égypte et de l'Éthiopie une foule de captifs et de prisonniers de guerre, sans habits et sans souliers, sans avoir de quoi couvrir ce qui doit être caché dans le corps, à la honte de l'Égypte. Alors ils (les Israélites) seront saisis de crainte d'avoir fondé leur espérance sur l'Éthiopie et leur gloire sur l'Égypte. Et les habitants de cette île (de la Judée) diront alors : Voilà donc où était notre espérance ! Voilà de qui nous implorions le secours pour nous délivrer de la face du roi d'Assur ! Et comment donc lui échapperons-nous<sup>1</sup> ? »

L'arrêt s'exécuta comme il avait été prédit. Salmanasar était mort, mais Sennachérib le remplaçait sur le trône. Non moins ambitieux que son prédécesseur, il marcha contre Juda et contre son alliée, l'Égypte, avec une armée formidable. Entré dans la Judée il en prit toutes les places fortes et mit le siège devant Lakis, d'où il menaçait Jérusalem. Alors Ézéchias lui envoya des ambassadeurs et lui dit : « J'ai failli; retirez-vous de moi et je supporterai tout ce que vous m'imposerez. » Le roi d'Assur exigea trois cents talents d'argent et trente talents d'or, que paya Ézéchias, partie avec le trésor royal, partie avec les trésors du temple. L'Assyrien ambitionnait avant tout la conquête de l'Égypte, après quoi, pensait-il, Juda ne pouvait lui échapper.

Hérodote parle nommément de Sennachérib et de son expédition dans le premier de ces pays. Béroze, Alexandre Polyhistor, Abydène le nomment également, ainsi que son fils Asarhaddon. Ils nous apprennent que, Mérodac-Baladan ayant tué Hagisa, qui avait usurpé la souveraineté de la Babylonie, et ayant été tué lui-même, après six mois de règne, par un certain Élib, qui lui succéda, Sennachérib marcha sur Babylone, entra victorieux dans cette ville et y établit roi son fils Asarhaddon; qu'ensuite il vainquit une flotte des Grecs dans les eaux de Cilicie et

<sup>1</sup> Isaïe, 19, 18-25 : « In die illa erunt quinque civitates in terra Ægypti loquentes linguam Chanaan et jurantes per Dominum exercituum; civitas Solis vocabitur una. In die illa erit altare Domini in medio terræ Ægypti, et titulus Domini juxta terminum ejus. Erit in signum et in testimonium Domino exercituum in terra Ægypti; clamabunt enim ad Dominum a facie tribulantis, et mittet eis salvatorem et propugnatorem qui liberet eos. Et cognoscetur Dominus ab Ægypto, et cognoscent Ægyptii Dominum in die illa; et colent eum in hostiis et in muneribus; et vota vovebunt Domino, et solvent. Et percutiet Dominus Ægyptum plaga, et sanabit eam, et revertentur ad Dominum, et placabitur eis, et sanabit eos. In die illa erit via de Ægypto in Assyrios, et intrabit Assyrius in Ægyptum et Ægyptius in Assyrios, et servient Ægyptii Assur. In die illa erit Israel tertius Ægyptio et Assyrio; benedictio in medio terræ cui benedixit Dominus exercituum, dicens : Benedictus populus meus Ægypti, et opus manuum mearum Assyrii; hæreditas autem mea Israel. — <sup>2</sup> Josephé, *Antiquit.*, 1, 13, 6, et 1. 20, 8.

<sup>1</sup> Isaïe, 20, 1-6.



bâtit la ville de Tharse sur le modèle de Babylone. Son successeur Axerdes, Asordan ou Asarhaddon, conquît l'Égypte et la Syrie <sup>1</sup>.

Ézéchias, qui pouvait deviner l'intention secrète de l'Assyrien, profita de l'intervalle pour fortifier Jérusalem, mettre le pays en état de défense et ranimer le courage de ses troupes.

Suivant le récit des prêtres égyptiens dans Hérodote, à l'approche de Sennachérib, roi des Assyriens et des Arabes, le roi d'Égypte, Séthos, se vit abandonné de la noblesse et des gens de guerre ; à sa mort l'Égypte fut dans une espèce d'anarchie, et ensuite gouvernée non plus par un seul roi, mais par douze princes. Ils ajoutaient que Sennachérib avait cependant été contraint à la fuite, parce qu'une multitude de rats avaient rongé dans une nuit les armes de ses soldats. Dans la langue hiéroglyphique le rat signifie destruction. Sennachérib fut obligé de s'enfuir parce que dans une seule nuit une grande partie de son armée avait été détruite. Cette catastrophe vraie, les prêtres égyptiens la supposaient arrivée chez eux, pour pallier la grande défaite de leur nation ; car et l'abandon où se trouve Séthos, et l'anarchie qui suit sa mort, tout laisse entendre que l'expédition de Sennachérib et celle de son fils Asarhaddon furent désastreuses pour l'Égypte et qu'elles y produisirent une révolution complète <sup>2</sup>.

A son retour l'Assyrien se campa de nouveau devant Lakis, et de là envoya Tartan, Rabsaris et Rabsacès, avec une armée formidable, contre Jérusalem. Rabsacès demanda une entrevue à Ézéchias, qui députa trois de ses ministres, Éliacim, grand-maître de sa maison, Sobna, secrétaire, et Joahé, chancelier. « Dites à Ézéchias, commença Rabsacès : Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assur : Quelle présomption est la tienne ? Quels conseils, quelle force te portent au combat ? Sur qui te reposes-tu pour refuser de m'obéir ? Tu te reposes sur l'Égypte, roseau brisé qui perce la main de quiconque s'y appuie ; voilà ce qu'est Pharaon, roi d'Égypte, pour tous ceux qui espèrent en lui.

Que si tu me dis : Nous nous confions en Jéhova, notre Dieu, n'est-ce pas lui dont Ézéchias a renversé les hauts lieux et les autels, et qu'il a ordonné à Juda et à Jérusalem d'adorer sur un autel unique ? Maintenant donc fais une gageure avec mon maître, le roi d'Assur, et je te donnerai deux mille chevaux, et tu ne trouveras pas seulement parmi les tiens par qui les monter. Eh ! comment pourras-tu tenir contre l'un des moindres officiers de mon maître ? Que si tu te confies à l'Égypte à cause de ses chevaux et de ses chars, crois-tu donc que je sois venu dans cette terre pour la perdre sans l'ordre de Jéhova ? C'est Jéhova qui m'a dit : Entre dans cette terre et détruis-la. »

Éliacim, Sobna et Joahé dirent à Rabsacès : « Parlez araméen à vos serviteurs, car nous l'entendons ; mais ne nous parlez pas juif aux oreilles de ce peuple qui est sur la muraille. »

Rabsacès leur répondit : « Est-ce à votre maître et à vous que mon maître m'a envoyé dire ces paroles ? N'est-ce pas plutôt à ces gens qui sont sur la muraille et qui vont être réduits à manger leurs propres excréments et à boire leur urine avec vous ? » Se tenant donc debout et criant de toutes ses forces, il dit en juif : « Écoutez les paroles du grand roi, du roi d'Assur. Voici ce que dit le roi : Qu'Ézéchias ne vous trompe point, car il ne pourra vous délivrer. Qu'il ne vous persuade point de mettre votre confiance en Jéhova, disant : Jéhova indubitablement nous délivrera ; cette ville ne sera point donnée en la main du roi d'Assur. N'écoutez point Ézéchias ; mais voici ce que dit le roi d'Assur : Faites avec moi une heureuse alliance et venez vers moi ; chacun mangera de sa vigne, chacun mangera de son figuier, chacun boira l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne vous emmener en une terre semblable à la vôtre, une terre de blé et de vin, une terre abondante en pain et en vignes. Qu'Ézéchias ne vous abuse donc point en disant : Jéhova nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils délivré chacun leur terre de la main du roi d'Assur ? Où est le dieu d'Émath et d'Arphad ? Où est le dieu de Sépharvaïm ? Ont-ils délivré Samarie de ma main ? Qui d'entre

<sup>1</sup> Eusèbe, *Chronic.*, l. 1, c. 5 et 9. — <sup>2</sup> Hérod., l. 2, c. 141 et seq.

tous ces dieux a délivré son pays de ma puissance pour que Jéhova en sauve Jérusalem ? »

Les envoyés d'Ézéchias, d'après ses ordres formels; ne répondirent pas un mot, mais retournèrent vers lui, les vêtements déchirés, et lui rapportèrent les paroles de Rabsacès. Ézéchias, les ayant entendues, déchira également ses vêtements, se couvrit d'un sac, entra dans le temple et envoya Éliacim, Sobna et les plus anciens des prêtres à Isaïe, fils d'Amos. Le prophète Isaïe leur répondit : « Vous direz ceci à votre maître. Ainsi parle Jéhova : Ne crains point ces paroles que tu as entendues et par lesquelles les jeunes gens du roi d'Assur m'ont blasphémé. Voici que je lui envoie un souffle ; il entendra une nouvelle, il retournera dans son pays, et je l'y ferai tomber sous le glaive<sup>1</sup>. »

Pendant ce temps Sennachérib avait quitté Lakis pour assiéger Lobna. Rabsacès l'était allé trouver auprès de cette dernière ville, lorsqu'il entendit une nouvelle que Tharaca, roi de Cush ou d'Éthiopie, s'était mis en campagne pour venir le combattre<sup>2</sup>. Cette nouvelle le contrariait fort. Pour que le roi de Juda ne se flattât point de lui échapper par cette diversion, le superbe Assyrien lui fit dire par de nouveaux envoyés : « Qu'il ne t'abuse point, ton Dieu en qui tu mets ta confiance. Ne dis point : Jérusalem ne sera point livrée en la main du roi d'Assur. Tu as appris ce que les rois d'Assur ont fait à tous les pays, comment ils les ont exterminés; et toi tu leur échapperais ! Leurs dieux ont-ils sauvé les nations que mes pères ont ruinées, Gozam, Haram, Reseph et les enfants d'Éden qui étaient à Thalassar ? Où est le roi d'Émath, le roi d'Arphad, le roi de la ville de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava ? »

Ézéchias, ayant lu la lettre de Sennachérib, monta dans le temple et la présenta ouverte devant le Seigneur; en lui adressant cette prière :

« Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël, assis sur les chérubins, c'est vous seul le Dieu de tous

les royaumes du monde, c'est vous qui avez fait les cieux et la terre. Inclinez, ô Jéhova ! votre oreille et écoutez ; ouvrez, ô Jéhova ! vos yeux et voyez ; écoutez toutes les paroles que m'a envoyé dire Sennachérib pour blasphémer le Dieu vivant. Il est vrai, ô Jéhova ! que les rois d'Assur ont dévasté tous les royaumes et leurs provinces et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu ; car ce n'étaient pas des dieux, mais l'ouvrage des mains de l'homme, du bois et de la pierre ; ils les ont donc mis en poudre. Mais vous, ô Jéhova ! notre Dieu, sauvez-nous maintenant de sa main, afin que tous les royaumes de la terre connaissent que vous seul êtes *Celui qui est*<sup>1</sup>. »

Dans le moment même le fils d'Amos envoyait dire à Ézéchias :

« Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Quant à ce que tu m'as demandé touchant Sennachérib, roi d'Assur, voici ce que Jéhova a dit sur lui : Elle t'a méprisé à son tour, elle s'est ri de toi, la vierge, fille de Sion ; elle a secoué la tête derrière toi, la fille de Jérusalem. Sais-tu bien à qui tu as fait des reproches, qui tu as blasphémé ? contre qui tu as haussé la voix et élevé la hauteur de tes regards ? Contre le Saint d'Israël. Tu as outragé le Seigneur par tes serviteurs et tu as dit : Avec la multitude de mes chars j'ai franchi la hauteur des montagnes, les cimes du Liban ; j'ai coupé ses cèdres les plus élevés, ses sapins les plus beaux ; j'ai pénétré jusqu'à sa dernière élévation, jusqu'à la forêt de son Carmel ; j'ai creusé et épuisé les eaux ; j'ai mis à sec toutes les rivières qu'enfermaient des chaussées.

« Ne sais-tu pas que c'est moi qui ai fait ces choses dès l'éternité ? Dès les jours de l'antiquité j'ai formé ce dessein, et je l'exécute maintenant en renversant les villes fortes et les réduisant à un monceau de ruines. Les habitants, sans cœur et sans bras, ont été saisis de crainte et couverts de confusion ; ils sont devenus comme l'herbe des champs, comme le gazon du pâturage, comme la mousse des toits, comme une campagne brûlée avant la récolte. Ta de-

<sup>1</sup> Isaïe, 36 et 37. 4 Rois, 18. — <sup>2</sup> On trouve le nom de Tarac sur plusieurs monuments de l'Égypte. Dans Manéthon le troisième roi de la vingt-cinquième dynastie, que cet auteur appelle éthiopienne, se nomme Taracus.

<sup>1</sup> Isaïe, 37, 8-20.



meure, ta sortie, ton entrée, je la savais, ainsi que ta fureur contre moi. Parce que tu t'es mis en fureur contre moi et que ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles, je te mettrai un cercle aux narines et je te ramènerai par le même chemin que tu es venu...

« Voici donc ce que Jéhova dit sur le roi d'Assur : Il n'entrera point dans cette ville et n'y jettera pas une flèche, il ne l'attaquera point avec le bouclier, il n'élèvera point de terrasses autour de ses murailles. Il retournera par le même chemin qu'il est venu et il n'entrera point dans cette ville; Jéhova l'a dit : Je protégerai cette cité et je la sauverai, à cause de moi et de David, mon serviteur. »

L'événement suivit la prédiction; l'ange de Jéhova sortit, et dans une seule nuit frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens, en sorte que, quand ils se levèrent au matin, tout était jonché de cadavres.

La plaie dont l'ange exterminateur les fit périr était probablement ce vent, ce souffle que le Seigneur avait prédit qu'il enverrait, vent connu en Orient sous le nom de *samoum*, dont le souffle brûlant et empesté fait périr des caravanes entières. Le récit d'Hérodote l'insinue également : « La multitude des rats ou la destruction qui, dans une seule nuit, mit hors de combat l'armée de Sennachérib, avait été envoyée par le dieu du feu, Vulcain, dont Séthos était prêtre. » Cette défaite extraordinaire de l'armée assyrienne est attestée et par le prophète Isaïe, et par le livre des Rois, et par celui de Tobie, et par le fils de Sirac, et par les Machabées <sup>1</sup>; parmi les écrivains profanes, outre Hérodote, Béroze la rapporte dans son Histoire des Chaldéens. Après avoir dit que Sennachérib était roi des Assyriens et qu'il avait fait la guerre dans toute l'Asie et dans l'Égypte il ajoute : « Sennachérib, revenu vers Jérusalem de son expédition d'Égypte, y trouva son armée, sous le commandement de Rabsacès, ravagée par une maladie pestilentielle dont Dieu la frappa la première nuit qu'elle eut commencé d'attaquer la ville; cent quatre-vingt-cinq mille hommes y périrent avec leurs

chefs. Épouvanté de ce désastre et craignant pour son armée entière il s'enfuit avec ses troupes dans sa capitale, appelée Ninus. Peu après il fut assassiné dans le temple d'Arasc par ses deux fils plus âgés, Adramélec et Sélennar. Ces parricides, chassés par le peuple, s'enfuirent en Arménie. Sennachérib eut pour successeur sur le trône Asarachod <sup>1</sup>. »

L'Écriture dit en moins de mots : « Sennachérib, roi d'Assur, s'en retourna et demeura dans Ninive; et, un jour qu'il adorait, dans le temple de Nesroch, son dieu, Adramélec et Sarasar, ses enfants, le percèrent de leurs épées et s'enfuirent dans la terre d'Arrarat; et Asarhaddon, son fils, régna en sa place <sup>2</sup>. » Telle fut la triste fin de ce superbe conquérant.

D'après les historiens de l'Arménie les descendants d'Adramélec et de Sarasar non-seulement s'y perpétuèrent, mais y formèrent plusieurs familles de princes, nommément les Ardzrouniens ou porte-aigle, parce qu'ils portaient l'aigle royale devant le roi d'Arménie dans les grandes solennités. Nous verrons même, avec le temps, des évêques chrétiens parmiques descendants de Sennachérib <sup>3</sup>.

A la mort de ce conquérant vivait à Ninive un pieux Israélite de la tribu de Nephthali et du pays de Galilée. Son nom était Tobit ou Tobie <sup>4</sup>. Dès son enfance il fut un modèle de piété et de vertu. Jeune encore et dans son pays natal, tandis que toute sa tribu adorait les veaux d'or établis par Jéroboam, lui s'en allait seul à Jérusalem, adorait dans son temple le Seigneur, Dieu d'Israël, lui offrait les prémices de ses fruits, donnait une dîme aux enfants de Lévi, en consacrait une seconde aux pieux voyages et une troisième au service des pauvres, des prosélytes et des étrangers, ainsi que l'ordonnait la loi. Étant venu en âge d'homme, il prit une femme de sa tribu, nommée Anne, et en eut un fils auquel il donna son nom de Tobie. Emmené captif

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 10, c. 2. — <sup>2</sup> Isaïe, 37, 36-39. —

<sup>3</sup> Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 423. —

<sup>4</sup> Nous avons réuni dans une même narration et le texte grec et le texte latin de l'histoire de Tobie. Les versions des deux textes, également autorisées dans l'Église catholique, se trouvent dans la Bible de Vence, t. 8, 5<sup>e</sup> édition.

<sup>1</sup> Isaïe, 37, 36-38. <sup>4</sup> Rois, 19. Tobie, 1. Ecclés., 48. 1 Mach., 7. 2 Mach., 8 et 15.

sous Salmanasar et transporté à Ninive avec sa femme, son fils et toute sa tribu, il n'abandonna point la voie de la vérité ; mais, tandis que tous les autres mangeaient des viandes des gentils, lui s'en gardait avec soin. Et parce qu'il se souvenait de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui l'établit son pourvoyeur. Ainsi, libre dans sa captivité, il visitait les autres captifs, et, avec des aumônes, leur donnait des avis salutaires. Passant un jour à Ragès, ville de la Médie, il confia, sur un écrit, dix talents d'argent à un homme de sa tribu, nommé Gabel. Cette somme, fruit des libéralités du roi, est estimée environ 50,000 francs de notre monnaie.

Après longtemps Salmanasar mourut et eut pour successeur son fils Sennachérib, qui était très-mal disposé pour les enfants d'Israël. Tobie, n'ayant pas la liberté de faire de longs voyages, visitait chaque jour tous ceux de sa parenté, les consolait, distribuait de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir, nourrissait ceux qui avaient faim, donnait des vêtements à ceux qui étaient nus et avait grand soin d'ensevelir les morts qu'on jetait derrière les murs de Ninive. Sennachérib, déjà cruel par lui-même aux captifs d'Israël, le fut encore bien plus quand il revint fugitif de Juda ; il en faisait tuer un grand nombre. Tobie ensevelissait leurs corps. Quelqu'un le dénonça au roi, qui fit piller tous ses biens et commanda de le tuer lui-même ; mais il trouva moyen de se cacher, lui, son fils et sa femme, parce qu'il était aimé d'un grand nombre. Il n'y avait pas encore cinquante jours quand Sennachérib fut tué par ses deux fils aînés. Asarhaddon, le plus jeune, qui lui succéda, établit Achior Anaël, neveu de Tobie par son frère, son premier ministre, son échanson, son chancelier, le grand-maître de son palais, en un mot la seconde personne de son royaume. Anaël intercédait pour son oncle, qui revint à Ninive, rentra dans sa maison, recouvra sa femme, son fils, ainsi que le reste de ses biens <sup>1</sup>.

Un jour de fête, c'était la Pentecôte, il y eut un grand repas chez Tobie. Voyant la

table fournie abondamment, il dit à son fils : « Va et amène ici d'entre nos frères quelques nécessiteux qui se souviennent de Dieu, afin qu'ils fassent la fête avec nous ; je vais vous attendre. » Le fils revint et lui dit : « Mon père, un homme de notre nation, qui a été étranglé, est étendu dans la place. » Il sortit aussitôt, avant d'avoir goûté d'aucun mets, enleva le corps et le déposa dans une maison jusqu'à ce que le soleil fût couché. Ensuite, revenu chez lui, il se lava et prit son repas avec douleur, se souvenant de la prophétie d'Amos : « Vos fêtes seront changées en deuil et toutes vos joies en larmes ; » et il se mit à pleurer. Après le coucher du soleil il s'en alla, fit une fosse et y enterra le cadavre. Ses voisins se moquaient de lui et disaient : « Ne craint-il donc pas encore d'être mis à mort pour cela ? Il l'a échappé avec peine, et le voilà qui continue d'enterrer les morts ! » La même nuit il revint de son enterrement si fatigué que, sans entrer dans la maison ni se purifier en lavant ses vêtements, il se coucha près de la muraille de la cour, le visage découvert. Il ne savait pas que dans cette muraille il y avait des oiseaux dont la fiente chaude, lui tombant sur les yeux, les couvrit de taies et le rendit aveugle. Il eut recours aux médecins, mais ils ne purent le guérir.

Dieu permit qu'il lui arrivât cette épreuve afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job ; car, ayant toujours craint Dieu dès son enfance et gardé ses commandements, il ne s'attrista point contre lui du malheur de la cécité, mais il demeura immobile dans sa crainte et son amour, lui rendant grâces tous les jours de sa vie. Comme les rois insultaient au bienheureux Job, de même ses parents et ses alliés se raillaient de sa façon de vivre, disant : « Où est maintenant ton espérance pour laquelle tu faisais tant d'aumônes et ensevelissais les morts ? » Mais Tobie, les reprenant, leur disait : « Ne parlez point de la sorte ; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils ont promise. » Cependant son neveu Anaël prit soin de le nourrir jusqu'à ce qu'il partit pour l'Élymaïde.

<sup>1</sup> Tobie, 1.



Pour ce qui est d'Anne, sa femme, elle travaillait en laine, à des ouvrages de son sexe, qu'elle envoyait à ses maîtres. Un jour, outre son salaire, ceux-ci lui donnèrent un chevreau. Tobie l'ayant entendu crier dit à sa femme : « D'où vient ce chevreau ? Ne serait-il point dérobé ? Rendez-le à ses maîtres, car il n'est pas permis de manger ce qui est volé. » Elle lui dit : « C'est un don qu'on m'a fait, outre mon salaire. » Mais il ne la croyait point et lui dit de le rendre à ses maîtres. Dans la dispute elle finit par lui répondre : « Où sont maintenant vos aumônes et vos œuvres de justice ? Voilà comme vous savez tout <sup>1</sup>. »

Tobie, affligé de ces paroles, versa des larmes et pria avec douleur, en disant : « Vous êtes juste, Seigneur ; tous vos jugements sont pleins d'équité ; toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi et jetez sur moi vos regards ; ne tirez point vengeance de mes péchés, ne vous ressouvenez point de mes offenses ni de celles de mes ancêtres. Nous n'avons point obéi à vos préceptes ; c'est pourquoi vous nous avez livrés au pillage, à la captivité, à la mort, pour être la fable et le jouet de toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés. Maintenant donc vos jugements sont terribles, mais justes, lorsque vous me faites ainsi, à cause de mes péchés et de ceux de mes pères, parce que nous n'avons point observé vos commandements ni marché sincèrement en votre présence. Maintenant donc faites de moi comme il vous plaira ; commandez que mon esprit soit reçu en paix ; car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. »

Le même jour Sara, fille de Raguel, qui paraît avoir habité successivement Ragès et Ecbatane, ville de Médie, se voyait outragée par les servantes de son père. Déjà elle avait été donnée à sept maris ; mais Asmodée, mauvais démon, les avait tués avant qu'ils se fussent approchés d'elle comme de leur femme. Une des servantes ayant donc été reprise par Sara pour quelque faute qu'elle avait

faite, elle lui répondit avec emportement : « Que jamais nous ne voyions de toi ni fils ni fille sur la terre, meurtrière de tes maris ! Veux-tu donc aussi me tuer comme déjà tu as tué sept maris ? Va-t'en plutôt avec eux ! »

La douleur de Sara fut si violente qu'il lui vint dans la pensée de s'étrangler ; mais elle se dit : « Je suis l'unique enfant de mon père ; si je faisais cela l'opprobre en retomberait sur lui, et je ferais descendre sa vieillesse dans les enfers avec la douleur. » Elle parlait des enfers où le Christ lui-même est descendu. Puis, se tournant vers Dieu, elle monta dans une chambre haute, y demeura trois jours et trois nuits sans boire ni manger, persévérant dans la prière et demandant à Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre. Le troisième jour, achevant sa prière et bénissant le Seigneur, elle dit : « Béni soit votre nom, ô Dieu de nos pères ! qui, après vous être mis en colère, faites miséricorde, et qui, dans le temps de la tribulation, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. C'est vers vous, ô Seigneur ! que je tourne mon visage, c'est sur vous que j'arrête mes regards. Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de ce reproche auquel je me vois exposée ou que vous me retiriez de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari et que j'ai conservé mon âme pure de toute convoitise. Jamais je ne me suis mêlée avec ceux qui aiment à se divertir, jamais je n'ai eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari je l'ai fait dans votre crainte et non pour suivre ma passion, et ou je n'ai pas été digne de ceux que l'on m'a donnés, ou peut-être ils n'étaient pas dignes de moi, parce que vous m'avez peut-être réservée pour un autre époux ; car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer vos conseils. Mais quiconque vous rend le culte qui vous est dû se tient assuré que, si vous l'éprouvez pendant la vie, il sera couronné, si vous l'affligez, il sera délivré, et si vous le châtiez, il pourra obtenir miséricorde ; car vous ne prenez point plaisir à notre perdition ; mais après la tempête vous rendez le calme, et après les larmes et les soupirs vous

<sup>1</sup> Tobie, 2.

comblez de joie. Que votre nom, ô Dieu d'Israël ! soit béni dans les siècles ! »

Ces deux prières de Tobie et de Sara furent exaucées en même temps devant la gloire du Dieu souverain ; et le saint ange du Seigneur, Raphaël, dont le nom signifie *médecin* ou *guérison de Dieu*, fut envoyé pour guérir l'un et l'autre, comme leurs prières avaient été présentées au Seigneur en même temps<sup>1</sup>.

En ce temps-là Tobie se ressouvint de l'argent qu'il avait mis entre les mains de Gabel, à Ragès de Médie, et il dit en lui-même : « J'ai demandé la mort ; pourquoi n'appelé-je pas mon fils pour lui donner mes avis avant de mourir ? » L'ayant donc appelé il lui dit : « Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche et mettez-les dans votre cœur comme un fondement solide. Lorsque Dieu aura reçu mon âme ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert et à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portait en son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur, notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de donner le peu de bon cœur ; car vous vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres ; l'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite. Mon fils, gardez-vous de toute fornication et prenez surtout une femme de la race de vos pères ; ne prenez point une étrangère, qui ne soit point de votre tribu paternelle,

car nous sommes les enfants des prophètes. Noé, Abraham, Isaac et Jacob sont nos pères des premiers temps ; souvenez-vous, mon fils, qu'ils ont tous pris des femmes d'entre leurs frères, qu'ils ont été bénis dans leurs enfants et que la terre sera l'héritage de leur race. Et maintenant, mon fils, aimez vos frères ; ne vous enorgueillissez point dans votre cœur au-dessus de vos frères, les fils et les filles de votre peuple, en dédaignant de vous choisir parmi eux une épouse ; car dans l'orgueil est la ruine et des troubles sans fin. Que le salaire d'aucun ouvrier ne demeure chez vous, mais payez-le-lui aussitôt. Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit prenez garde de le faire à un autre. Mangez votre pain avec ceux qui ont faim et qui sont pauvres, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. » Il parla des repas de charité donnés aux pauvres à l'occasion des funérailles. « Demandez toujours conseil à un homme sage. En tout temps bénissez Dieu et priez-le qu'il dirige vos voies et qu'il affermisse en lui-même tous vos conseils. Je vous avertis aussi, mon fils, que, lorsque vous n'étiez qu'un petit enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabel, dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes, et que j'ai sa promesse entre mes mains. C'est pourquoi faites vos diligences pour l'aller trouver et pour retenir de lui cette somme d'argent et lui rendre son obligation. Ne craignez point, mon fils ; il est vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché et que nous fassions des bonnes œuvres<sup>1</sup>.

— Mon père, dit le jeune Tobie, tout ce que vous m'avez commandé je le ferai ; mais comment je retirerai cet argent, je l'ignore. Cet homme ne me connaît point, je ne le connais pas non plus. Quel signe de créance lui donnerai-je ? Je ne connais pas même le chemin par où l'on va dans ce pays.

— J'ai son obligation entre les mains, répondit le père, et aussitôt que vous la lui ferez

<sup>1</sup> Tobie, 5, suivant les deux textes combinés.

<sup>1</sup> Tobie, 4.



voir il vous rendra la somme. Maintenant allez chercher quelque homme fidèle qui aille avec vous, en le payant de sa peine, afin que vous retiriez cet argent pendant que je vis encore. »

A peine sorti le fils trouva un jeune homme bien fait, ceint pour le voyage et comme prêt à marcher. Ignorant que ce fût un ange de Dieu il le salua et dit : « D'où nous venez-vous, bon jeune homme ? — D'avec les enfants d'Israël, répondit l'autre. — Savez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes ? — Je le sais ; j'ai parcouru souvent toutes les routes de ce pays et j'ai demeuré chez Gabel, notre frère, qui habite à Ragès, ville des Mèdes, sur la montagne d'Ecbatane. »

Tobie le supplia d'attendre quelques instants pour avertir son père, qui, admirant cette rencontre, le pria d'entrer. Le jeune homme salua le vieux Tobie, disant : « Que la joie soit toujours avec vous ! — Quelle joie puis-je avoir, répondit le vieillard, moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière du ciel ? — Ayez bon courage, répliqua le jeune homme ; le temps approche auquel Dieu vous doit guérir. » Le père lui ayant demandé s'il pourrait conduire son fils à Ragès moyennant une juste récompense, l'ange dit : « Je le mènerai et vous le ramènerai. » Le grec ajoute qu'ils convinrent d'une drachme par jour, sans compter les frais du voyage.

« Dites-moi, je vous prie, continua Tobie, de quelle famille êtes-vous, de quelle tribu ? » L'ange Raphaël lui répondit : « Est-ce la famille du mercenaire qui doit conduire votre fils ou le mercenaire lui-même que vous cherchez ? Cependant, de peur que je ne vous donne de l'inquiétude, je suis Azarias, fils du grand Ananias. »

*Azarias, fils d'Ananias*, signifie en hébreu *le secours de Dieu né de la grâce de Dieu*. Raphaël l'était en vérité. Il avait pris en outre les traits d'un jeune Israélite qui portait ces noms et dont la famille était connue.

« Ne vous fâchez point, je vous supplie, reprit le vieillard, si j'ai désiré connaître votre tribu et votre maison. Vous êtes bien mon frère et issu d'une race estimable et distinguée ; car j'ai connu Ananias et Jonathan,

fils du grand Séméï, lorsque nous allions ensemble à Jérusalem pour y adorer, y portant nos prémices et les dîmes de nos fruits ; ils ne suivaient point l'égarement de nos frères. Vous êtes d'une souche excellente, mon frère. — Je mènerai votre fils en bonne santé, dit l'ange de nouveau, et je le ramènerai de même. — Que votre voyage soit heureux, conclut le père ; que Dieu soit avec vous dans le chemin et que son ange vous accompagne ! »

Quand tout fut prêt Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent tous deux en route, suivis du chien de la maison. Sitôt qu'ils furent partis la mère commença à pleurer et à dire : « Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été, cet argent pour lequel vous l'avez envoyé ! car notre pauvreté suffisait pour croire que ce nous était une richesse de voir notre fils. — Ne pleurez point, dit le père, notre fils arrivera là bien portant, et il reviendra bien portant chez nous, et vos yeux le verront ; car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il règle tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. » A cette parole la mère cessa de pleurer et se tut <sup>1</sup>.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir au fleuve du Tigre et s'y arrêtrèrent. Le jeune Tobie étant descendu pour se laver, un énorme poisson s'élança du fleuve pour le dévorer. « Seigneur ! s'écria-t-il épouvanté, il se jette sur moi ! — Prenez-le par les ouïes, dit l'ange, et tirez-le à vous. » Il le fit et l'entraîna à terre. Pendant que le poisson se débattait à ses pieds l'ange lui recommanda de le fendre en deux, d'en prendre le cœur, le foie et le fiel, et de les garder soigneusement. Quant à la chair elle leur servit de nourriture le reste du voyage. Ils s'avançaient dans le pays d'Ecbatane lorsque le jeune homme dit à l'ange : « Mon frère Azarias, pourquoi le cœur, le foie et le fiel de ce poisson ? » L'ange lui répondit : « Si un démon ou un mauvais esprit tourmente quelqu'un, il faut faire fumer le cœur et le foie de ce poisson

<sup>1</sup> Tobie, 5.

devant la personne affligée, homme ou femme, et elle ne sera plus tourmentée. Il n'y a de même qu'à frotter de ce fiel les yeux d'un homme qui a des taies, et il sera guéri. »

Quand ils furent près de la ville, Tobie ayant demandé où ils iraient loger, l'ange lui dit : « Mon frère, nous logerons aujourd'hui chez Raguel ; il est votre parent, il a une fille nommée Sara ; je parlerai d'elle afin qu'elle vous soit donnée pour épouse ; car c'est à vous que doit échoir son héritage et vous êtes le seul de sa famille. Cette jeune fille est belle et sage ; maintenant donc écoutez-moi, et je parlerai de vous à son père, et quand nous serons revenus de Ragès nous ferons les noces ; car je sais que Raguel ne la donnera à aucun autre homme, selon la loi de Moïse, que cet homme n'encoure la mort ; car c'est à vous préférablement à tout autre qu'il appartient de recueillir son héritage.

— Azarias, mon frère, dit le jeune Tobie, j'ai entendu dire que cette jeune fille a été donnée à sept hommes et qu'ils ont tous péri dans la chambre nuptiale. Or je suis enfant unique de mon père, et je crains qu'en entrant je ne meure comme les premiers, parce qu'elle est aimée d'un démon qui ne fait de mal qu'à ceux qui s'approchent d'elle. Maintenant donc je crains que je ne meure et que je ne plonge la vie de mon père et de ma mère dans la douleur sur moi jusqu'à leur tombe, et il ne leur reste aucun autre fils pour les ensevelir. »

L'ange lui répondit : « Ne vous souvenez-vous pas des paroles par lesquelles votre père vous a commandé de vous choisir une femme de votre famille ? Maintenant donc écoutez-moi, mon frère ; car elle sera votre épouse, et dès cette nuit. Comptez pour rien ce démon ; je vais vous apprendre sur qui le démon a pouvoir. Ceux qui se marient de telle sorte qu'ils éloignent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur passion comme les chevaux et les mulets, qui n'ont point l'intelligence, voilà sur qui le démon a pouvoir ; mais pour vous, quand vous aurez épousé cette fille et que vous serez entré dans la chambre nuptiale, vivez en continence avec elle pendant

trois jours et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. Cette même nuit vous prendrez des cendres d'aromates sur lesquelles vous mettrez du cœur et du foie de ce poisson, et vous les ferez fumer. Alors ce démon, frappé de cette odeur, s'enfuira et ne reviendra plus jamais. La seconde nuit vous serez associé aux saints patriarches. La troisième vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants dans une parfaite santé. La troisième nuit étant passée, vous prendrez cette vierge dans la crainte du Seigneur, et dans le désir d'avoir des enfants plutôt que par un mouvement de passion, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu, ayant des enfants de la race d'Abraham. Ne craignez donc point, car elle vous a été destinée dès l'éternité ; vous la sauverez, et elle ira avec vous. » Tobie, ayant entendu cela, conçut de l'affection pour elle, et son âme s'attachait à elle étroitement. Enfin ils arrivèrent à Ecbatane <sup>1</sup>.

Tobie vint à la maison de Raguel. Sara s'avança au-devant de lui et les salua ; ils lui rendirent le salut et elle les fit entrer dans la maison. Raguel dit à Anne, son épouse : « Que ce jeune homme ressemble à Tobie, mon cousin ! » Puis il leur demanda : « D'où êtes-vous, nos jeunes frères ? » Ils répondirent : « D'entre les enfants de Nephthali, captifs à Ninive. — Connaissez-vous mon frère Tobie ? reprit Raguel. — Nous le connaissons. — Est-il en bonne santé ? — Il vit, et il est en bonne santé. »

Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : « Tobie, dont vous demandez des nouvelles, est le père de celui-ci. » A ce mot Raguel fit un saut en arrière et l'embrassa en pleurant. « Que la bénédiction soit sur vous, mon fils ! s'écria-t-il ; car vous êtes le fils d'un homme de bien, d'un excellent homme. » Mais, lorsqu'il eut appris que Tobie avait perdu les yeux, il en pleura de tristesse, ainsi qu'Anne, son épouse, et Sara, leur fille. Tous les trois reçurent leurs hôtes avec beaucoup d'affection ; ils immolèrent un bélier et préparèrent un grand festin. Mais, avant de se mettre à table, le jeune

<sup>1</sup> Tobie, 6.



Tobie parla en ces termes : « Je ne mangerai point ici ni n'y boirai en ce jour que vous ne m'ayez accordé ma demande et que vous ne me promettiez Sara, votre fille. » A ces paroles Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept maris qui s'étaient approchés de Sara, et il commença d'appréhender que la même chose n'arrivât également à celui-ci. Comme il était donc en cette incertitude et ne répondait rien à la demande, l'ange lui dit : « Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme parce qu'il craint Dieu et que votre fille lui est due pour épouse ; c'est pour cela que nul autre n'a pu l'avoir.

— Je ne doute point, répondit Raguel, que Dieu n'ait admis devant sa face mes prières et mes larmes, et je suis persuadé qu'il vous a fait venir chez moi afin que celle-ci épousât un homme de sa parenté, selon la loi de Moïse ; ainsi ne doutez point que je ne vous la donne comme vous le désirez. » Et, prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie, disant : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ! que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous ! » Puis, ayant pris du papier, ils dressèrent le contrat de mariage et firent le festin en bénissant le nom de Dieu. Raguel appela sa femme et lui commanda de préparer une autre chambre nuptiale ; elle y mena Sara, sa fille qui se mit à pleurer ; mais elle lui dit : « Ayez bon courage, ma fille ; que le Seigneur du ciel vous comble de joie pour tant d'afflictions que vous avez eues<sup>1</sup> ! »

Après qu'ils eurent achevé de souper ils conduisirent Tobie à Sara. Lui, se souvenant de ce que Raphaël lui avait dit, prit des cendres d'aromates, mit dessus le cœur et le foie du poisson et les fit fumer. Quand le démon reçut l'impression de cette odeur il s'enfuit dans les régions supérieures de l'Égypte, où l'ange le lia.

Cette fumée chassa le démon comme la vergée d'Aaron divisa la mer Rouge, comme le serpent d'airain guérit les blessés, comme le son des trompettes renversa les murs de Jéricho.

<sup>1</sup> Tobie, 7.

Lorsqu'ils furent demeurés enfermés l'un et l'autre, Tobie exhorta la vierge et lui dit : « Sara, levez-vous et prions Dieu aujourd'hui, et demain, et après-demain, parce que durant ces trois nuits nous devons nous unir à Dieu, et après la troisième nous vivrons dans notre mariage ; car nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » S'étant donc levés tous deux, ils priaient Dieu avec grande instance, afin qu'il lui plût de les conserver en santé. « Seigneur, Dieu de nos pères, disait Tobie, vous bénissez le ciel et la terre, la mer, les fontaines et les fleuves, avec toutes vos créatures qu'elles renferment ! C'est vous qui avez fait Adam et lui avez donné pour aide et soutien Ève, son épouse ; d'eux est née la race des hommes. C'est vous qui avez dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide qui lui soit semblable. Maintenant donc, Seigneur, vous le savez, ce n'est point par convoitise que je prends ma sœur que voilà, mais par une affection sincère et dans le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles. Ordonnez donc que j'obtienne miséricorde et que je parvienne avec elle jusqu'à la vieillesse. » Sara disait de son côté : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, et que nous puissions vivre ensemble, jusqu'à la vieillesse, dans une parfaite santé. »

Vers le chant du coq Raguel fit venir ses serviteurs et ils s'en allèrent avec lui pour creuser une fosse ; car il disait : « Peut-être sera-t-il arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui ont été avec elle. » Quand la fosse fut prête il revint à sa femme et lui commanda d'envoyer une de ses servantes pour voir s'il était mort, afin de l'ensevelir avant le jour. La servante, ayant ouvert la porte, les trouva tous deux endormis et en parfaite santé.

A cette heureuse nouvelle Raguel et Anne s'écrièrent : « Béni soyez-vous, ô Dieu ! béni soyez-vous de toutes sortes de bénédictions pures et saintes. Vous bénissent tous vos saints et toutes vos créatures, tous vos anges et tous vos élus ! qu'ils vous bénissent dans les siècles ! Nous vous bénissons, ô Seigneur,

Dieu d'Israël ! parce qu'il n'est point arrivé comme nous pensions ; mais vous nous avez fait miséricorde et vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous persécutait. Vous avez eupitié de deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus et qu'ils vous offrent le sacrifice de la louange qu'ils vous doivent et de la santé qu'ils ont reçue de vous, afin que toutes les nations connaissent que dans toute la terre il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

Raguel ordonna de suite de remplir avant le jour la fosse qu'ils avaient faite. Il célébra des noces magnifiques pendant quatorze jours, y invita tous ses voisins et ses amis. A Tobie il donna la moitié de tout ce qu'il possédait, et déclara par un écrit que l'autre moitié lui reviendrait après sa mort et celle de sa femme <sup>1</sup>.

Alors Tobie appela l'ange, qu'il croyait un homme, et lui dit : « Mon frère Azarias, je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire. Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave je ne pourrais pas reconnaître dignement les soins que vous avez pris de moi. J'ai néanmoins encore une prière à vous faire : c'est que vous preniez des montures et l'équipage nécessaire, et que vous alliez trouver Gabel à Ragès, ville des Mèdes, pour lui rendre son obligation en recevant de lui la somme, et pour le prier de venir à mes noces ; car vous savez vous-même que mon père compte les jours, et que si je tarde un jour de plus son âme sera dans l'affliction. Cependant vous voyez de quelle manière Raguel m'a conjuré de demeurer ici et que je ne puis résister à des instances si pressantes. » Raphaël prit donc quatre serviteurs de Raguel et deux chameaux, et s'en alla en la ville de Ragès, au pays des Mèdes, où ayant trouvé Gabel, il lui rendit son obligation et reçut de lui toute la somme. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé au jeune Tobie et il le fit venir à ses noces. Gabel étant entré dans la maison de Raguel trouva Tobie à table, qui se leva aussitôt ; ils s'entre-saluerent en se baisant, et Gabel pleura et bénit Dieu en s'écriant : « Vous bénisse le Dieu

d'Israël, parce que vous êtes le fils d'un excellent homme, d'un homme juste, craignant Dieu et faisant beaucoup d'aumônes ! Que la bénédiction se répande aussi sur votre femme, et sur votre père, et sur votre mère ! Puissiez-vous voir vos fils et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération, et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël qui règne dans les siècles des siècles ! » Et tous ayant répondu *Amen*, ils se mirent à table ; mais dans le festin même des noces ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur <sup>1</sup>.

Comme le jeune Tobie différait ainsi à revenir à cause de ses noces, son père était en peine de lui et disait : « D'où peut venir ce retardement de mon fils et qui peut le retenir là si longtemps ? Gabel serait-il mort, et n'y aurait-il personne pour lui rendre l'argent ? » Il se laissa donc aller à une profonde tristesse, et Anne, sa femme, avec lui ; et ils se mirent ensemble à pleurer de ce que leur fils n'était point venu au jour marqué. La mère surtout versait des larmes inconsolables en disant : « Ah ! mon fils, mon fils ! pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espérance de notre postérité ? Nous ne devons pas nous éloigner de vous puisque vous seul vous nous teniez lieu de toutes choses. » Mais Tobie lui disait : « Taisez-vous ; ne vous troublez point ; notre fils se porte bien ; c'est un homme très-fidèle avec qui nous l'avons envoyé. »

Rien néanmoins ne pouvait la consoler ; mais, sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés et allait dans tous les chemins par où elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir au loin quand il reviendrait.

Cependant Raguel disait à son gendre : « Demeurez ici et j'enverrai à votre père des nouvelles de votre santé. » Mais Tobie lui répondit : « Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et que leur esprit est tourmenté en eux. » Raguel, ayant fait en vain de nouvelles instances, lui remit Sara avec la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en

<sup>1</sup> Tobie, 8.

<sup>1</sup> Tobie, 9.



chameaux et en argent, et le laissa aller plein de santé et de joie, en lui disant : « Que le saint ange du Seigneur soit en votre chemin et qu'il vous conduise jusque chez vous sans aucun péril ! Puissiez-vous trouver vos parents dans un état prospère et puissent mes yeux voir vos enfants avant que je meure ! » Ensuite le père et la mère, prenant leur fille, la baisèrent et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, devenus dès lors son père et sa mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison et de se conserver irrépréhensible en toutes choses <sup>1</sup>.

Le onzième jour du voyage, lorsqu'on approchait de Ninive, l'ange dit : « Mon frère Tobie, vous savez l'état où vous avez laissé votre père. Si donc il vous plaît, allons devant, et que vos domestiques suivent lentement avec votre femme et avec tous vos troupeaux. » L'autre y ayant consenti volontiers, Raphaël lui recommanda d'emporter avec lui le fiel du poisson parce qu'il en aurait besoin.

Anne, cependant, allait tous les jours s'asseoir près du chemin sur le haut d'une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin ; et comme elle regardait de là si son fils ne venait point, elle l'aperçut de bien loin, le reconnut aussitôt et courut en porter la nouvelle à son mari, disant : « Voilà que vient ton fils ! »

En même temps Raphaël disait à Tobie : « Dès que vous serez entré dans votre maison adorez le Seigneur, votre Dieu, et, en lui rendant grâces, approchez-vous de votre père et lui donnez le baiser, et aussitôt mettez sur ses yeux du fiel de ce poisson que vous portez sur vous. Car sachez que dans peu les yeux de votre père s'ouvriront, et il verra la lumière du ciel, et il sera comblé de joie en vous voyant. »

Alors le chien qui les avait accompagnés durant le voyage courut devant eux, et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il témoignait sa joie par les mouvements de sa queue et par ses caresses.

De son côté le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et se mit à courir, s'expo-

sant à tomber à chaque pas, et, donnant la main à un serviteur, il courut au-devant de son fils ; et, en l'accueillant, il l'embrassa ainsi que sa mère, et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis, ayant adoré Dieu et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent. Tobie prit alors du fiel du poisson et en frotta les yeux de son père ; et, après qu'il eut attendu environ une demi-heure, une petite peau blanche, semblable à celle d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Son fils la tira tout à fait et aussitôt il recouvra la vue. Et ils glorifiaient Dieu, lui et sa femme, et tous ceux qui le connaissaient. « Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, s'écriait-il, je vous bénis parce que c'est vous qui m'avez châtié, vous qui m'avez sauvé, et je vois maintenant mon fils Tobie. »

Sara, la femme de son fils, arriva aussi sept jours après, avec toute sa famille, en parfaite santé, ayant avec elle ses troupeaux et ses chameaux, une grande somme d'argent de son mariage et celui-là même que Gabel avait rendu. Tobie le père, à qui son fils avait raconté les merveilles qui lui étaient arrivées en Médie, sortit au-devant de la jeune épouse, plein de joie et louant Dieu, à la porte de Ninive. Ceux qui le voyaient marcher étaient en admiration de ce que la vue lui était rendue ; Tobie publiait devant eux que Dieu avait eu pitié de lui. Quand il fut près de Sara il la bénit en disant : « Venez et soyez heureuse, ma fille ; béni soit Dieu qui vous amène vers nous ; bénis soient votre père et votre mère ! » Et la joie se répandit parmi tous ses frères qui étaient à Ninive. Anaël, nommé aussi Achior, et Nabath, fils de son frère, vinrent pleins de joie le féliciter de tous les biens que Dieu lui avait faits, et tous, pendant sept jours, ils célébrèrent des festins avec de grandes réjouissances <sup>1</sup>.

Alors Tobie appela son fils pour examiner ensemble ce qu'ils pourraient donner au saint homme qu'il avait accompagné dans le voyage. « Mon père, dit le fils, quelle récompense lui donnerons-nous ? qu'y a-t-il qui soit digne de ses bienfaits ? Il m'a mené et ramené bien portant ; lui-même a été recevoir l'argent de Ga-

<sup>1</sup> Tobie, 10.

<sup>1</sup> Tobie, 11.

bel ; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée ; il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie son père et sa mère ; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel, et c'est par lui que nous avons été comblés de toutes sortes de biens. Pour tout cela que pouvons-nous lui offrir qui soit digne ? Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté. »

Ils le firent donc venir tous deux, et, l'ayant pris à part, ils le conjurèrent de vouloir bien agréer ces offres. Mais il leur dit en secret : « Bénissez le Dieu du ciel et rendez-lui gloire devant tous les vivants, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Il est bon de tenir caché le secret d'un roi, mais il est glorieux de découvrir et de publier les œuvres de Dieu. La prière, avec le jeûne, l'aumône et la justice, vaut mieux que tous les trésors et tout l'or qu'on peut amasser ; car l'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui purifie tout péché et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle ; mais ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont les ennemis de leur âme. Je vais vous découvrir la vérité, et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Lors donc que vous priez, vous et Sara, votre bru, je présentais le mémorial de vos prières devant le Saint, et lorsque vous ensevelissiez les morts j'assistais près de vous. Lorsque vous ne différiez pas de vous lever de table et de quitter votre diner pour aller couvrir un mort, ce bien que vous faisiez ne m'était point caché, mais j'étais avec vous. Et, parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc Dieu m'a envoyé pour vous guérir, vous et Sara, l'épouse de votre fils. Je suis Raphaël, l'un des sept saints anges qui présentent les prières des saints et qui ont accès devant la majesté du Saint. »

A ces mots ils furent troublés l'un et l'autre et tombèrent le visage contre terre. Mais il leur dit : « Ne craignez point ; la paix est avec vous. Bénissez Dieu à jamais ; car ce n'est point par ma grâce, mais par la volonté de notre Dieu, que je suis venu ; bénissez-le donc, lui, à jamais. Je paraissais manger et

boire avec vous ; mais moi je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Maintenant donc rendez gloire à Dieu ; car je monte vers Celui qui m'a envoyé, et écrivez dans un livre tout ce qui est arrivé. » Eux se levèrent et ne le virent plus. Alors, s'étant prosternés de nouveau le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; puis, s'étant levés, ils publièrent toutes ses merveilles, et comment l'ange du Seigneur leur avait apparu<sup>1</sup>.

Tobie écrivit une prière pour exprimer sa joie : « Béni soit Dieu, qui vit dans les siècles, lui et son royaume. Il châtie et il fait miséricorde, il conduit aux enfers et il en ramène, et il n'y a personne qui puisse éviter sa main. Rendez-lui gloire, enfants d'Israël, devant les nations, car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point afin que vous publiiez ses merveilles et que vous leur appreniez qu'il n'y a que lui de Dieu tout-puissant. Il nous châtie à cause de nos iniquités, mais de nouveau il aura pitié de nous et nous rassemblera de toutes les nations où nous étions épars... Que tous le célèbrent et lui rendent gloire dans Jérusalem.

« Jérusalem ! cité du Saint, il te châtie à cause des œuvres de tes enfants, mais de nouveau il aura pitié de la postérité des justes. Rends gloire au Seigneur et bénis le Roi des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle et rappelle en toi tous les captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles des siècles. Tu brilleras d'une lumière éclatante ; tous les confins de la terre t'adoreront. Les nations viendront à toi de loin, et, apportant des offrandes, adoreront en toi le Seigneur et considéreront ta terre comme une chose sainte ; car elles invoqueront le grand Nom au milieu de toi. Maudits seront ceux qui te mépriseront, condamnés ceux qui t'auront blasphémée, bénis ceux qui te rebâtiront. Pour toi tu te rejouiras dans tes enfants, parce que le Seigneur les bénira tous et les rassemblera tous en lui. Heureux ceux qui t'aiment ! ils se réjouiront de ta paix. Heureux tous ceux qui se sont affligés de tes

<sup>1</sup> Tobie, 12.



châtiments ! ils se réjouiront en toi quand ils verront toute ta gloire, et leur allégresse sera dans tous les siècles. O mon âme, bénis Dieu, le grand Roi ! Heureux serai-je s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la splendeur de Jérusalem ; car Jérusalem sera bâtie de saphir et d'émeraude, ses murs de pierres précieuses, ses tours et ses remparts d'un or très-pur. Toutes ses places seront pavées de béryl, d'escarboucle et de pierres d'une blancheur éblouissante ; toutes ses rues chanteront alleluia. Béni soit le Seigneur qui l'a élevée à cette gloire ; qu'il règne en elle dans les siècles des siècles ! Amen<sup>1</sup>. »

Voilà comment le pieux Tobie, transporté de l'Esprit divin, chanta d'avance et la ruine de Jérusalem sous Nabuchodonosor de Babylone et son rétablissement sous Cyrus, mais surtout l'établissement de la Jérusalem nouvelle par le Christ, et le triomphe de la Jérusalem céleste, telle qu'elle le prophète du Nouveau Testament l'a vue descendre du ciel.

Il vécut encore, suivant le texte grec, jusqu'à l'âge de cent cinquante-huit ans, aussi pieux envers le Seigneur et aussi charitable envers les hommes. Sur la fin de ses jours il appela son fils et les fils de son fils. » Mon enfant, lui dit-il, prends tes fils ; va dans la Médie, mon enfant ; car je suis persuadé de tout ce que le prophète a dit de Ninive, qu'elle sera détruite ; mais dans la Médie la paix régnera plus qu'ailleurs jusqu'à un temps. Je suis également persuadé que nos frères seront dispersés sur la terre et bannis de leur bon pays. Jérusalem sera déserte ; la maison de Dieu qui est au milieu d'elle sera détruite, et elle restera déserte jusqu'à un temps ; mais Dieu aura de nouveau pitié d'eux et les ramènera dans leur terre ; ils rebâtiront le temple, non tel que le premier, jusqu'à ce que soient accomplis les temps du siècle présent. Après cela ils reviendront de leurs captivités ; ils bâtiront Jérusalem avec splendeur, et la maison de Dieu sera bâtie avec gloire, selon ce qu'ont dit d'elle les prophètes, et toutes les nations reviendront sincèrement à craindre le Seigneur Dieu, et elles enfouiront leurs idoles. Toutes les na-

tions béniront le Seigneur, et son peuple rendra gloire à Dieu ; et le Seigneur exaltera son peuple, et tous ceux-là se réjouiront qui aiment le Seigneur Dieu dans la vérité et la justice et qui exercent la miséricorde envers nos frères. Maintenant donc, mon enfant, sortez de Ninive, car il arrivera certainement ce que le prophète a dit. Pour vous, gardez la loi et les préceptes, soyez miséricordieux et juste, afin que vous soyez heureux. Ensevelissez-moi comme il convient, et votre mère avec moi, et ne demeurez pas plus longtemps à Ninive. Voyez, mon enfant, ce qu'Aman fit à Achior, qui avait pris soin de l'élever, comment il le fit descendre de la lumière dans les ténèbres et quelle récompense il lui rendit ; mais Achior fut sauvé, et Aman reçut son salaire et fut lui-même précipité dans les ténèbres. Manassès pratiqua l'aumône et échappa au filet de mort qu'Aman lui avait tendu ; Aman, au contraire, tomba dans le filet et y périt. Maintenant donc, mes enfants, voyez ce que produit l'aumône et comment la justice délivre. »

Ainsi qu'on l'a vu Achior était neveu de Tobie et premier ministre d'Asarhaddon. On ne sait rien des deux autres.

Le père et la mère de Tobie étant morts, il les ensevelit honorablement, puis s'en alla, avec sa femme et ses enfants, à Ecbatane, auprès du père et de la mère de son épouse, qu'il trouva bien portants dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, leur ferma les yeux, vécut lui-même, suivant le texte grec, jusqu'à cent vingt-sept ans, apprit avant de mourir la ruine de Ninive, et vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Tous ses alliés et tous ses enfants persévérèrent dans la bonne vie et dans une conduite sainte, en sorte qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes, particulièrement de tous les habitants du pays<sup>1</sup>.

Nous avons vu que l'ange Raphaël commanda aux deux Tobie d'écrire l'histoire des merveilles que le Seigneur avait opérées en leur faveur ; ils exécutèrent cet ordre sans aucun doute ; on croit qu'ils le firent en chaldéen. C'est du chaldéen que saint Jérôme

<sup>1</sup> Tobie, 13.

<sup>1</sup> Tobie, 14.

a traduit le livre de Tobie tel qu'il est dans la Vulgate. Avant saint Jérôme il en existait une version grecque, citée par les premiers Pères et qui subsiste encore. Dans l'un de ces textes il y a des particularités omises dans l'autre; nous les avons réunies dans la même narration. Quoique ce livre ne soit pas dans le *Catalogue des Écritures canoniques* formé par Esdras, les Juifs le révéraient cependant, dans les premiers siècles de l'Église, comme une histoire sainte et véritable.

Après avoir suivi Tobie dans sa captivité à Ninive revenons à Jérusalem et à Ézéchias.

Dans le temps même que Jérusalem était menacée de Sennachérib Ézéchias tomba malade jusqu'à la mort. Le prophète Isaïe vint lui dire de mettre ordre à sa maison parce qu'il mourrait sans espoir de revivre. Ézéchias se tourna vers la muraille et pria le Seigneur avec beaucoup de larmes. Isaïe n'avait pas encore passé la moitié du vestibule que le Seigneur lui dit : « Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : Ainsi parle Jéhova, Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes, et voilà que je te guéris; dans trois jours tu monteras à la maison de Jéhova, et j'ajouterai encore quinze ans à tes jours; de plus je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assur, et je la protégerai à cause de moi-même et en considération de David, mon serviteur. » En même temps le prophète se fit apporter une masse de figes qu'il mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. Ézéchias avait demandé à quel signe il reconnaîtrait que le Seigneur le guérirait et que dans trois jours il irait au temple. Isaïe lui dit : « Voulez-vous que l'ombre s'avance de dix degrés ou qu'elle retourne de dix en arrière ? » Ézéchias ayant demandé ce dernier, le prophète invoqua le Seigneur, et il ramena l'ombre en arrière sur les degrés d'Achaz par les dix degrés qu'elle avait déjà descendus<sup>1</sup>. En ce miracle les uns voient une rétrogradation du soleil même, les autres une simple inflexion locale de son ombre.

Ézéchias témoigna sa reconnaissance au Seigneur par un beau cantique que les poètes chrétiens ont imité en diverses langues.

J'ai vu mes tristes journées  
Décliner vers leur penchant;  
Au midi de mes années  
Je touchais à mon couchant;  
La mort, déployant ses ailes,  
Couvrait d'ombres éternelles  
La clarté dont je jouis,  
Et, dans cette nuit funeste,  
Je cherchais en vain le reste  
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame  
Les dons que j'en ai reçus;  
Elle vient couper la trame  
Des jours qu'elle m'a tissés;  
Mon dernier soleil se lève,  
Et votre souffle m'enlève  
De la terre des vivants,  
Comme la feuille séchée  
Qui, de sa tige arrachée,  
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable  
Le mal a brisé mes os,  
Et sa rage insatiable  
Ne me laisse aucun repos;  
Victime faible et tremblante,  
A cette image sanglante  
Je soupire nuit et jour,  
Et, dans ma crainte mortelle,  
Je suis comme l'hirondelle  
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes  
Mon mal semblait se nourrir,  
Et mes yeux noyés de larmes  
Étaient lassés de s'ouvrir.  
Je disais à la nuit sombre :  
« O nuit ! tu vas dans ton ombre  
M'ensevelir pour toujours. »  
Je redisais à l'aurore :  
« Le jour que tu fais éclore  
Est le dernier de mes jours. »

Mon âme est dans les ténèbres,  
Mes sens sont glacés d'effroi;  
Écoutez mes cris funèbres,  
Dieu juste, répondez-moi !  
Mais enfin sa main propice  
A comblé le précipice  
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas;  
Son secours me fortifie  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre  
Connaisse en moi vos bienfaits;  
Vous ne m'avez fait la guerre  
Que pour me donner la paix.

<sup>1</sup> Isaïe, 38.



Heureux l'homme à qui la grâce  
Départ de son efficace  
Puisé dans ses saints trésors,  
Et qui, rallumant sa flamme,  
Trouve la santé de l'âme  
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire  
De vos immortels secours,  
C'est pour vous, pour votre gloire,  
Que vous prolongez nos jours.  
Non, non, vos bontés sacrées  
Ne seront point célébrées  
Dans l'horreur des monuments;  
La mort aveugle et muette  
Ne sera point l'interprète  
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace  
Comme moi sont rachetés  
Annonceront à leur race  
Vos célestes vérités.  
J'irai, Seigneur, dans vos temples  
Réchauffer par mes exemples  
Les mortels les plus glacés,  
Et, vous offrant mon hommage,  
Leur montrer l'unique usage  
Des jours que vous leur laissez.

Si pieux que fût Ézéchiass il se laissa néanmoins aller à la vanité. Mérodach-Baladan, roi de Babylone, qu'on croit être le même que Mardoc-Empad du *canon* ou catalogue de Ptolémée, ayant appris sa maladie et sa guérison, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents pour le féliciter et s'informer en même temps du prodige qui avait eu lieu. Le roi de Babylone, comme nous l'apprennent Alexandre Polyhistor et Abydène, était alors en insurrection contre celui de Ninive; il cherchait sans doute à s'affermir sur le trône par l'alliance du roi de Juda <sup>1</sup>.

Ézéchiass eut une extrême joie de cette ambassade; il montra aux envoyés tout ce qu'il avait de rare et de précieux dans ses trésors. Isaïe vint alors et lui demanda : « Que vous ont dit ces étrangers ? d'où sont-ils venus ? » Ézéchiass répondit : « Ils sont venus à moi d'une terre lointaine, de Babylone. — Mais, reprit le prophète, qu'ont-ils vu dans votre maison ? — Tout ce qu'il y a, répondit le roi ; il n'est rien dans mes trésors que je ne leur

aie montré. — Écoutez, lui dit alors Isaïe, la parole de Jéhova-Sabaoth. Voilà que des jours viendront, et tout ce qui est dans ta maison sera enlevé, et les trésors qu'ont amassés tes pères jusqu'à ce jour seront transportés à Babylone; il n'en restera rien, Jéhova l'a dit. Et de tes enfants, de ceux que tu auras engendrés et qui seront sortis de toi, ils en prendront et les feront servir d'eunuques dans le palais du roi de Babylone. » Ézéchiass répondit au prophète : « La parole de Jéhova est juste; seulement que la paix et la vérité subsistent pendant mon règne <sup>1</sup> ! »

Nous verrons s'accomplir cet oracle lorsqu'un roi de Babylone, Nabuchodonosor, emmènera captifs les rois de Juda, Joakim et Sédécias, mais surtout lorsqu'il ordonnera de choisir des princes de leur sang pour les instruire dans les sciences de la Chaldée et les faire servir parmi les eunuques du palais. Non-seulement le prophète prédisait ainsi la grandeur de Babylone lorsqu'elle n'était rien, il prédisait encore sa ruine. Déjà nous avons vu quel peuple devait s'en rendre maître, savoir les Mèdes; nous allons apprendre le nom de leur chef.

« Ainsi parle Jéhova, votre Rédempteur, le Saint d'Israël. C'est pour vous que j'envoie contre Babylone, que je fais tomber tous les appuis, que je renverse les Chaldéens qui mettaient leur confiance dans leurs navires. C'est moi, Jéhova, votre Saint, le Créateur d'Israël et votre Roi <sup>2</sup>.

« Voici ce que dit Jéhova, ton Rédempteur, et qui t'a formé dès le sein de ta mère. C'est moi, Jéhova, qui fais toutes choses, qui seul étends les cieux, qui par moi seul affermis la terre, qui confonds les signes des devins, qui montre insensés les augures, qui renverse l'esprit des sages et convains de folie leur science. C'est moi qui suscite la parole de mon serviteur et qui accomplis les oracles de mes envoyés; moi qui dis à Jérusalem : Tu seras habitée; et aux villes de Juda : Vous serez rebâties, et je repeuplerai vos déserts; moi qui dis à l'abîme : Épuise-toi, et je dessécherai tes fleuves; moi qui dis à Cyrus : Tu es mon pasteur, et il accomplira toutes

<sup>1</sup> Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 5 et 9.

<sup>1</sup> Isaïe, 38 et 39. 4 Rois, 29. — <sup>2</sup> Isaïe, 43.

mes volontés ; qui dis à Jérusalem : Tu seras rebâtie, et au temple : Tu seras fondé de nouveau. Voici ce que Jéhova dit à son christ, à Cyrus, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour désarmer les rois et pour ouvrir devant lui les portes de la ville sans qu'aucune lui soit fermée : Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins tortueux ; je romprai les portes d'airain, je briserai les barres de fer. Je te donnerai les trésors cachés et les richesses inconnues, afin que tu saches que c'est moi Jéhova qui t'appelle par ton nom, moi le Dieu d'Israël. C'est à cause de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom ; j'y en ai ajouté un autre, et tu ne me connaissais pas. C'est moi Jéhova, et il n'y en a point d'autre ; il n'est de Dieu que moi. Je t'ai armé, et tu ne me connaissais pas, afin que l'Orient et l'Occident apprennent que rien n'est sans moi. C'est moi CELUI QUI EST, et il n'y en a pas d'autre ; moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée la guerre ; moi Jéhova, qui fais toutes ces choses <sup>1</sup>. »

Voilà comme Isaïe célébrait le nom, la gloire et les conquêtes de Cyrus, un siècle et demi avant que Cyrus vînt au monde. Un siècle et demi après la mort du conquérant le Grec Xénophon écrira l'accomplissement de cette prophétie en ces termes : « Cyrus, ayant trouvé l'Asie peuplée de nations qui se gouvernaient par leurs propres lois, se mit en marche, à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignirent les Mèdes et les Hyrcaniens. Avec cette armée il subjuguait les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens et les Babyloniens. Bientôt la Bactriane, l'Inde, la Cilicie subirent le même sort, ainsi que les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns et une foule d'autres peuples dont nul ne saurait même dire les noms. Il assujettit pareillement les Grecs établis dans l'Asie ; puis, descendant vers la mer, il conquiert l'île de Chypre et l'Égypte. Il régna sur

toutes ces nations, quoiqu'elles n'eussent pas une même langue avec lui ni entre elles. Tel fut néanmoins l'effet de la terreur de son nom, répandue dans cette immensité de pays, que personne n'osa rien entreprendre contre lui. Il sut d'ailleurs si bien gagner l'affection universelle qu'ils souhaitaient tous d'être gouvernés toujours d'après ses idées. C'est ainsi qu'il parvint à réunir sous son empire un si grand nombre de provinces qu'en partant de la capitale et dirigeant sa route vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi, on aurait eu de la peine à les parcourir toutes <sup>1</sup>. »

Quant à Babylone le prophète lui disait : « Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge fille de Babylone ; assieds-toi sur la terre ; il n'y a plus de trône, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus tendre et délicate. Mets-toi à la meule, mouds la farine. Ote les ornements de ta tête, déchausse tes pieds, découvre tes jambes, passe les fleuves. Ton ignominie sera dévoilée, ton opprobre mis à découvert ; je me vengerai, et nul ne me résistera. Assieds-toi en silence, entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus la maîtresse des royaumes. Je me suis irrité contre mon peuple, j'ai profané mon héritage, je les ai livrés entre tes mains ; tu les as traités sans miséricorde, tu as appesanti cruellement ton joug sur la vieillesse. Tu disais : Je serai toujours souveraine ; tu n'as point réfléchi dans ton cœur, tu n'as point songé à ce qui devait t'arriver à la fin. Écoute, cité voluptueuse, qui reposes en assurance et qui dis en ton cœur : Moi, et, hors moi, personne ; je ne serai jamais veuve et j'ignorerai la stérilité. Ces deux maux te viendront soudain en un jour, la stérilité et la viduité ; ils te viendront tout entiers, au milieu de la multitude de tes enchantements et de la foule de tes enchanteurs. Tu te reposais dans ta malice ; tu disais : Personne ne me voit. Ta sagesse, ta science t'ont déçue, et tu as dit dans ton cœur : Moi, et, hors moi, personne. Le mal viendra sur toi, et tu ne sauras pas son lever ; une calamité fondra sur toi, que tu ne pour-

<sup>1</sup> Isaïe, 44 et 45.

<sup>1</sup> Xénophon, *Cyrop*, l. 1.



ras détourner ; des angoisses te surprendront, que tu n'auras pas connues. Parais avec tes enchanteurs et la multitude de tes secrets de magie auxquels tu t'es appliquée dès ta jeunesse ; tu verras s'ils ajouteront à ta force. Tu as défailli dans la multitude de tes conseils ; qu'ils paraissent donc, qu'ils te sauvent ceux qui contemplaient le ciel, qui examinaient les astres, qui comptaient les mois pour t'annoncer l'avenir. Voilà qu'ils sont devenus comme la paille, le feu les a consumés ; ils ne délivreront pas leurs âmes de la main de la flamme ; de leur embrasement il ne restera pas même des charbons auxquels on puisse se chauffer, ni du feu devant lequel on puisse s'asseoir. Voilà ce que te sera à quoi tu auras travaillé si longtemps. Ces marchands avec qui tu as trafiqué dès ta jeunesse s'enfuiront chacun de leur côté ; il n'en est aucun pour te sauver<sup>1</sup>. »

Cependant Ézéchias, sous qui prophétisait Isaïe toutes ces choses, s'endormit avec ses pères, et, par honneur, on l'ensevelit dans un lieu plus élevé que les sépulcres des autres enfants de David. Tout Juda et tout Jérusalem célébrèrent ses funérailles. Entre les belles entreprises de son règne l'Écriture compte un aqueduc souterrain pour amener de l'eau à Jérusalem<sup>2</sup>.

Le pieux Ézéchias, qui rétablit le culte du Seigneur en Juda, Cyrus, qui devait un jour ramener en sa patrie le peuple captif et rebâtir le temple, étaient l'un et l'autre, sous ce rapport, des figures prophétiques du Christ, qui devait un jour rétablir le culte de Jéhova, non plus dans Juda seul, mais dans toute la terre ; arracher à la captivité et rendre à la liberté l'humanité entière ; rebâtir, non plus une Jérusalem terrestre, un temple matériel, mais une Jérusalem céleste, un temple spirituel, une société universelle de Dieu et des hommes, l'Église catholique dont l'ancienne Jérusalem, avec son temple, n'était qu'une figure et un hiéroglyphe. Aussi est-ce sous le règne d'Ézéchias, et en annonçant le règne futur de Cyrus, que le prophète célèbre avec le plus d'éloquence et d'amour la future histoire du Christ et de son Église.

A peine a-t-il annoncé à Ézéchias que ses descendants seraient un jour captifs à Babylone qu'il s'écrie : « Consolerez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui que ses maux sont finis, que son iniquité lui est pardonnée, qu'elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés. Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie de Jéhova, rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées ; ce qui est tortu sera redressé, ce qui est raboteux aplani ; et la gloire de Jéhova se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche de Jéhova qui a parlé. Monte sur la haute montagne, toi qui annonces l'Évangile, la bonne nouvelle à Sion ; élève ta voix avec force, toi qui annonces l'Évangile à Jérusalem ; élève-la, ne crains point. Dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! voici qu'Adonaï-Jéhova vient dans sa force ; son bras établira sa domination ; avec lui est sa récompense ; son œuvre est devant lui. Il paîtra son troupeau comme un pasteur ; il rassemblera dans ses bras les petits agneaux, il les portera dans son sein ; il ménagera les brebis pleines<sup>1</sup>. »

« Voici mon serviteur, sur qui je me repose ; mon élu, en qui mon âme se complait ; j'ai mis mon Esprit sur lui, il portera la jus-

<sup>1</sup> Isaïe, 40, 1-11 : « Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor Jerusalem et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius ; suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis. Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Omnis vallis exaltabitur et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa et aspera in vias planas. Et relevabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est. Vox dicentis : Clama. Et dixi : Quid clamabo ? Omnis caro fenum et omnis gloria ejus quasi flos agri. Exsiccatum est fenum et cecidit flos quia spiritus Domini sufflavit in eo. Vere fenum est populus ; exsiccatum est fenum et cecidit flos ; verbum autem Domini nostri manet in æternum. Super montem excelsum ascende, tu qui evangelizas Sion ; exalta fortitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem ; exalta, noli timere. Dic civitatibus Juda : Ecce Deus vester ! Ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur ; ecce merces ejus cum eo et opus illius coram illo. Sicut gregem suum pascet ; in brachio suo congregabit agnos et in sinu suo levabit, foetus ipse portabit. »

<sup>2</sup> Isaïe, 47, 1-15. — <sup>2</sup> Paral., 32, 27-33.

tice parmi les nations. Il ne criera point, il ne haussera pas la voix, il ne la fera point entendre dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore; il rendra justice selon la vérité. Il ne sera point obscurci ni brisé jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les îles attendront sa loi. Ainsi parle Dieu-Jéhova qui a créé les cieux et les a étendus, qui a déployé la terre et ses produits; qui donne la respiration au peuple qui la remplit, et l'esprit à ceux qui la foulent. Moi, Jéhova, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai conservé. Je t'ai établi, toi, l'alliance du peuple, la lumière des nations, afin que tu ouvres les yeux des aveugles et que tu fasses sortir de la prison celui qui est dans les fers et de la maison de détention ceux qui sont assis dans les ténèbres. Moi, Jéhova, tel est mon nom <sup>1</sup>. »

« Moi, Jéhova, quand le temps sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles. L'Esprit d'Adonai-Jéhova est sur moi, car Jéhova m'a donné l'onction; il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile, la bonne nouvelle, aux doux et aux humbles, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la liberté et à ceux qui sont dans les chaînes l'ouverture de la prison, pour publier l'année de la miséricorde de Jéhova et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler tous ceux qui pleurent et donner à ceux qui sont dans le deuil sur Sion une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu des larmes, un vêtement d'allégresse au lieu de l'esprit d'affliction <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Isaïe, 42, 1-7 : « Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea; dedi spiritum meum super eum, iudicium gentibus proferet. Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet; in veritate educet iudicium. Non erit tristis, neque turbulentus, donec ponat in terra iudicium, et legem ejus insulæ expectabunt. Hæc dicit Dominus Deus creans cælos et extendens eos, firmans terram et quæ germinant ex ea, dans flatum populo qui est super eam et spiritum calcantibus eam : Ego Dominus vocavi te in iustitia, et apprehendi manum tuam, et servavi te. Et dedi te in fœdus populi, in lucem gentium, ut aperires oculos cæcorum et educeres de conclusione vinctum, de domo carceris sedentes in tenebris. Ego Dominus; hoc est nomen meum. » — <sup>2</sup> *Ibid.*, 61, 1-3 : « Ego Dominus in tempore ejus subito faciam istud.

Ah ! quel chrétien ne reconnaîtrait ici le Christ, qui, après avoir lu ces dernières paroles dans la synagogue de Nazareth, dit aux assistants : « Cette Écriture s'est accomplie aujourd'hui même à vos oreilles <sup>1</sup> ? » Qui n'y reconnaîtrait ce Jésus sur qui reposa l'Esprit-Saint à son baptême et dont une voix du ciel a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ? » ce Jésus qui commence sa prédication par cette bonne nouvelle : « Bienheureux ceux qui sont pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent ! » Qui n'y reconnaîtrait ce Sauveur qui, interrogé par les disciples de Jean : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou bien en attendrons-nous un autre ? » leur répondit : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts resuscitent, l'Évangile, la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres <sup>2</sup> ? » Qui n'y reconnaîtrait, en particulier, la vérité de ce que Jean a dit de lui-même : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe <sup>3</sup> ? »

Mais surtout quel chrétien, quel homme ne lirait point avec une religieuse admiration les paroles suivantes :

« Voilà que mon serviteur sera plein d'intelligence; il sera grand et élevé; il montera au plus haut. De même que beaucoup se sont étonnés sur toi, ô mon peuple ! de même son

*Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me; ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem; ut prædicarem annum placabilem Domino et diem ultionis Deo nostro; ut consolarem omnes lugentes, ut ponerem lugentibus Sion, et darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. »*

<sup>1</sup> Luc, 4, 16-21 : « Et venit Nazareth, ubi erat nutritus, et intravit secundum consuetudinem suam die sabbati in synagogam, et surrexit legere. Et traditus est illi liber Isaïæ prophetæ. Et ut revolvit librum invenit locum ubi scriptum erat : Spiritus Domini super me; propter quod unxit me; evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem et cæcis visum, dimittere confractos in remissionem, prædicare annum Domini acceptum et diem retributionis. Et cum plicuisset librum reddidit ministro. Et omnium in synagoga oculi erant intendentes in eum. Cœpit autem dicere ad illos : Quia hodie impleta est hæc scriptura in auribus vestris. » — <sup>2</sup> Matth., 11, 5. —

<sup>3</sup> Jean, 1, 23.



visage sera défiguré plus que celui d'aucun homme et sa beauté plus que celle d'aucun fils d'Adam. Par là il arrosera beaucoup de nations ; devant lui les rois garderont le silence, car ceux auxquels il n'a point été annoncé le verront, et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront <sup>1</sup>.

« Qui a cru à ce que nous faisons entendre, et à qui le bras de Jéhova a-t-il été révélé ? Il s'élèvera comme un faible arbuste devant lui, comme un rejeton qui sort d'une terre aride ; il n'a ni éclat ni beauté. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu ; méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la souffrance ; son visage était comme caché ; il était méprisable, et nous l'avons compté pour rien. Véritablement il a porté lui-même nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs, et nous, nous l'avons tenu un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Mais lui a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été brisé par nos crimes ; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous s'est détourné dans sa voie, et Jéhova a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. Il a été enlevé du milieu de l'angoisse et d'un jugement ; et qui racontera sa génération ? car il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple. Il commettra les impies pour garder son sépulcre et le riche pour soigner son corps. Quoiqu'il n'ait pas fait d'iniquité et que le mensonge n'ait jamais été dans sa bouche, néanmoins Jéhova l'a voulu briser de douleur. Si son âme se fait victime du péché il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Jéhova s'exécutera heureusement

par ses mains. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes et il portera lui-même leurs iniquités ; je lui donnerai en partage la multitude ; il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort et qu'il a été mis au nombre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés de la multitude et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi <sup>1</sup>. »

Le Christ lui-même s'est appliqué cette prophétie quand il disait : « Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : Il a été mis au nombre des scélérats <sup>2</sup>. » Ses premiers disciples l'ont entendue de même dans leurs épîtres et leurs évangiles <sup>3</sup>. Après eux tous les siècles chrétiens ont vu dans Isaïe moins un prophète qu'un évangéliste, un historien de la Passion et de la mort du Christ, tant ses paroles ont paru claires en tout temps. Les anciens docteurs de la synagogue ne les inter-

<sup>1</sup> Isaïe, 53 : « Quis credidit auditui nostro, et brachium Domini cui relevatum est ? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti ; non est species ei neque decor. Et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum ; despectum et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem, et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit ; et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra ; disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus ; unusquisque in viam suam declinavit ; et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum ; sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescit, et non aperit os suum. De angustia et de judicio sublatus est ; generationem ejus quis enarrabit ? quia abscissus est de terra viventium. Propter scelus populi mei percussit eum. Et dabit impios pro sepultura et divitem pro morte sua. Eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus, et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quod laboravit anima ejus videbit et saturabitur ; in scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideo disperdiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam et cum sceleratis reputatus est ; et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit. —

<sup>2</sup> Luc, 22, 37. — <sup>3</sup> Jean, 12, 38. Rom., 10, 16. Matth., 8, 17. Act., 8, 32. 1 Pierre, 2, 1 Jean, 3. Marc, 15, 28. Luc, 22, 37.

<sup>1</sup> « Ecce intelliget servus meus ; exaltabitur, et elevabitur, et sublimis erit valde. Sicut obstupuerunt super te multi, sic inglorius erit inter viros aspectus ejus et forma ejus inter filios hominum. Iste asperget gentes multas ; super ipsum continebunt reges os suum, quia quibus non est narratum de eo viderunt, et qui non audierunt contemplati sunt. » Isaïe, 52, 13-15.

prétaient pas d'une autre manière<sup>1</sup>. Contester ce sens serait donc accuser d'erreur tous les siècles chrétiens et avec eux le Christ et ses apôtres ; ce serait accuser d'erreur l'autorité la plus haute et la plus sainte que Dieu ait donnée aux hommes pour connaître la vérité ; ce serait, en détruisant la règle suprême de la foi et de la raison, détruire en principe l'une et l'autre.

Malheur donc à l'aveugle volontaire qui, fermant les yeux au grand jour de la tradition universelle, ne veut pas voir ce que tout le monde voit, tâtonne en plein midi et appelle lumières ses ténèbres antichrétiennes ! Injurieux envers la chrétienté entière, qu'il accuse d'une erreur de dix-huit siècles, envers Dieu même, qu'il suppose l'avoir trompée par son Christ et ses apôtres, se mettant lui seul au-dessus de tout, que peut-il attendre ? Heureux, au contraire, ceux qui reçoivent avec un cœur humble et docile tout ce que Dieu nous révèle par cette sainte et universelle tradition ! En société avec Dieu et avec ses saints de tous les siècles, ils marchent de lumière en lumière, d'amour en amour, de bonheur en bonheur. Ce qu'ils voient accompli autour d'eux, ils le voient commençant dans l'Évangile, ils le voient prédit dans les prophètes, l'Église du Christ. Qu'un homme qui sait par l'histoire de quelle manière cette Église s'est établie et conservée jusqu'à nos jours essaye de le raconter en prophéties ; pourrait-il en imaginer de plus claires et de plus magnifiques que les prophéties réelles d'Isaïe ? Après les souffrances et la mort du Christ aussitôt il ajoute :

« Réjouis-toi, stérile qui n'enfantas pas ; chante des cantiques de louange, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants. Celle qui était abandonnée, dit Jéhova, a plus d'enfants que celle qui avait l'époux. Étends l'enceinte de ton pavillon et développe les voiles de tes tentes ; n'épargne rien ; allonge tes cordages, affermis tes pieux. Car tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera les nations et remplira les villes désertes. Ne crains pas, tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir ; tu ne connaîtras

plus la honte ; tu oublieras la confusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité ; car Celui qui t'a créée sera ton époux : Jéhova-Sabaoth est son nom ; et ton Rédempteur, le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. Jéhova t'a appelée comme une femme abandonnée, dont l'esprit est dans la douleur, comme une épouse répudiée dès sa jeunesse. Je t'ai délaissée pour un petit moment, dit ton Dieu ; mais je t'assemblerai dans de grandes miséricordes. Dans un moment d'indignation je t'ai voilé quelque peu mon visage ; mais j'ai eu pitié de toi par une compassion éternelle, dit ton Rédempteur, Jéhova. C'est ici comme aux jours de Noé ; je lui ai juré de ne plus fonder la terre ; je jure aussi de ne plus m'irriter contre toi, je ne te ferai plus de reproches. Les montagnes trembleront et les collines seront ébranlées ; mais mon amour ne se retirera jamais de toi et l'alliance de ma paix sera immuable, dit Celui qui a pitié de toi, Jéhova. O toi si longtemps pauvre, battue par la tempête et sans consolation ! je vais poser tes pierres sur les rubis et tes fondements sur les saphirs. Je bâtirai tes remparts de jaspes, tes portes de pierres ciselées, et ton enceinte tout entière de pierres choisies. Tous tes enfants seront instruits par Jéhova, et l'abondance de la paix se répandra sur eux<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Isaïe, 54, 1-13 : « *Lauda, sterilis, quæ non paris ; decanta laudem, et hinni, quæ non pariebas, quoniam multi filii desertæ, magis quam ejus quæ habet virum, dicit Dominus. Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende ; ne parcas, longos fac funiculos tuos et clavos tuos consolida. Ad dexteram enim et ad levam penetrabis, et semen tuum gentes hæreditabit, et civitates desertas inhabitabit. Noli timere, quia non confunderis, neque erubescas ; non enim te pudebit, quia confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris, et opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis amplius. Quia dominabitur tui qui fecit te : Dominus exercituum nomen ejus ; et Redemptor tuus, Sanctus Israel, Deus omnis terræ vocabitur. Quia ut mulierem derelictam et mœrentem spiritu vocavit te Dominus, et uxorem ab adolescentia abjectam, dixit Deus tuus. Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magnis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui, dixit Redemptor tuus Dominus. Sicut in diebus Noe istud mihi est, cui juravi ne inducerem aquas Noe ultra supra terram ; sic juravi ut non irascar tibi et non increpem te. Montes enim commovebuntur et colles contremiscent ; misericordia autem mea non recedet a te, et fœdus pacis meæ non movebitur, dixit miserator tuus.* »

<sup>1</sup> M. Drach, dans sa 3<sup>e</sup> Lettre.



L'Apôtre des nations nous fera lui-même l'application de ces paroles. Distinguant dans son épître aux Galates les deux alliances, la synagogue judaïque et l'Église chrétienne, il dit : « La Jérusalem terrestre qui vient du Sinaï est esclave avec ses enfants ; mais la Jérusalem qui vient d'en haut est libre ; et c'est là notre mère ; car il est écrit : Réjouis-toi, stérile qui n'enfantas pas ; chante, pousse des cris de joie, toi qui n'étais point féconde ; car celle qui était abandonnée aura plus d'enfants que celle qui avait l'époux <sup>1</sup>. »

Cette Église, notre mère après Dieu ou plutôt avec Dieu, le premier objet de notre amour, est aussi, après et avec le Christ, le premier objet des prophéties et des cantiques d'Isaïe. A chaque événement principal qu'il annonce la nouvelle Sion apparaît dans le lointain. A-t-il parlé de la chute de Babylone et du rétablissement de la Jérusalem terrestre : aussitôt cette autre Jérusalem le ravit par ses merveilles.

« Sion a dit : Jéhova m'a délaissée, Adonaï m'a oubliée. Une mère peut-elle oublier son jeune enfant ? peut-elle n'être pas émue pour le fils de ses entrailles ? Et quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai point. Je te porte gravée dans mes mains ; tes murailles sont toujours devant moi. Ceux qui doivent te rebâtir sont venus ; ceux qui te détruisaient et te dissipaient sortiront de ton enceinte.

« Lève tes yeux et regarde autour de toi ; tous ceux-ci se sont assemblés et viennent à toi. Aussi vrai que je vis, dit Jéhova, ils seront pour toi le vêtement dont se pare la nouvelle épouse. Tes déserts, tes solitudes, ta terre pleine de ruines sera trop étroite pour les habitants qui te viendront ; ceux qui te dévoreraient seront chassés loin de toi. Les enfants de ta stérilité te répéteront : Le lieu m'est trop étroit, donnez-moi une place où je puisse habiter. Et tu diras dans ton cœur : Qui m'a donc engendré ces enfants, à moi qui étais stérile et n'enfanta point ? J'étais

chassée de mon pays et captive ; qui donc les a nourris ? J'étais seule, abandonnée ; et ceux-ci, où étaient-ils donc ?

« Voicice que dit Adonaï-Jéhova : J'étendrai ma main vers les nations, j'élèverai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront tes fils dans leurs bras, ils amèneront tes filles sur leurs épaules. Les rois seront tes nourriciers et les reines tes nourrices ; le visage contre terre, ils se prosterneront devant toi et baiseront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que c'est moi Jéhova, et tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus <sup>1</sup>. »

« Lève-toi, Jérusalem, s'écrie-t-il ailleurs, sois illuminée ; car la lumière est venue, la gloire de Jéhova s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre et la nuit les peuples, mais sur toi s'élèvera CELUI QUI EST, et sa gloire éclatera sur toi. Les nations marcheront à ta lumière et les rois à la splendeur de ton lever. Lève tes yeux de toute part et regarde ; tous ceux-là qui sont assemblés viennent à toi ; tes fils viendront de loin, tes filles s'élèveront à tes côtés. Alors tu verras et tu abonderas ; ton cœur tressaillira de crainte et de joie lorsque se tournera vers toi la multitude de la mer, lorsque la force des nations viendra à toi. La foule des chameaux t'inondera, les dromadaires de Madian et d'Épha ; tous viendront de Saba, offrant l'or et l'encens, et publiant les louanges de Jéhova. Les

Isaïe, 49, 14-23 : « Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te ; muri tui coram oculis meis semper. Venerunt structores tui ; destruentes et dissipantes a te exibunt. Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Vivo ego, dicit Dominus, quia omnibus his velut ornamento vestieris, et circumdabis tibi eos quasi sponsa. Quia deserta tua, et solitudines tuæ, et terra ruinæ tuæ, nunc augusta erunt præ habitatoribus, et longe fugabuntur qui absorbebant te. Adhuc dicent in auribus tuis filii sterilitatis tuæ : Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem. Et dices in corde tuo : Quis genuit mihi istos ? Ego sterilis et non pariens, transmigrata et captiva ; et istos quis enutrivit ? Ego destituta et sola ; et isti ubi erant ? Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt reges nutritii tui et reginæ nutrices tuæ ; vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. Et scies quia ego Dominus, super quo non confundentur qui expectant eum. »

Dominus. Paupercula, tempestate convulsa, absque ulla consolatione, ecce ego sternam per ordinem lapides tuos, et fundabo te in sapphiris. Et ponam jaspidem propugnacula tua, et portas tuas in lapides sculptos, et omnes terminos tuos in lapides desiderabiles ; universos filios tuos doctos a Domino, et multitudinem pacis filiis tuis. »

<sup>1</sup> Galat., 4, 27.

troupeaux de Cédar se rassembleront pour toi, les béliers de Nabaïoth seront à ton service ; ils s'offriront en agréable sacrifice sur mon autel, et je remplirai de gloire la maison où réside ma majesté.

« Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées et comme des colombes empressées de retourner à leur asile ?

« C'est que les îles m'attendent, et surtout les vaisseaux de la mer, pour apporter tes enfants de loin, avec leur argent et leur or, et les consacrer au nom de Jéhova, ton Dieu, parce qu'il t'a comblée de gloire. Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs et leurs rois te serviront, parce qu'après t'avoir frappée dans mon indignation j'ai eu pitié de toi dans ma clémence. Tes portes seront toujours ouvertes ; elles ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on t'apporte la force des nations et qu'on t'amène leurs rois ; car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront ; ces nations seront dévastées comme le désert. La gloire du Liban viendra vers toi ; le sapin, le buis, le pin serviront ensemble à l'ornement de mon sanctuaire, et je glorifierai le lieu où reposent mes pieds. A toi viendront, en se courbant, les enfants de ceux qui t'ont humiliée ; sur la trace de tes pieds se prosterneront tous ceux qui te méprisaient ; ils t'appelleront la cité de Jéhova, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que tu as été abandonnée, en butte à la haine, et que personne ne passait jusqu'à toi, je t'établirai l'orgueil des siècles et la joie des générations. Tu suceras le lait des nations, tu seras nourrie de la mamelle des rois, et tu sauras que c'est moi, Jéhova, ton Sauveur et ton Rédempteur, le Fort de Jacob. Au lieu d'airain je te donnerai de l'or, de l'argent au lieu de fer, de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres. J'établirai la paix pour te gouverner et la justice pour lever les tributs. On n'entendra plus de violence dans ton territoire, de crime ni d'oppression dans tes confins ; le salut sera le nom de tes murailles, tes portes retentiront de louanges. Le soleil ne t'éclairera plus pendant le jour, la lune ne luira plus sur toi ; Jéhova lui-même sera ta lumière éternelle et ton Dieu sera ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne diminuera plus ; Jéhova

sera pour toujours ta lumière, et les jours de tes larmes seront finis. Ton peuple sera tout un peuple de justes ; ils hériteront à jamais la terre. Voilà les rejetons que j'ai plantés, voilà l'œuvre de ma gloire. Le moindre sera mille, et le plus petit une puissante nation. Moi, Jéhova, quand le temps en sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles <sup>1</sup>. »

Voulons-nous qu'un prophète nous montre l'accomplissement de toutes ces paroles

<sup>1</sup> Isaïe, 60 : « Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram et caligo populos ; super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos et vide ; omnes isti congregati sunt, venerunt tibi ; filii tui de longe venient, et filiae tuæ de latere surgent. Tunc videbis et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Ephraïm ; omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes et laudem Domino annuntiantes. Omne pecus Cedar congregabitur tibi, arietes Nabaïoth ministrabunt tibi ; offerentur super placabili altari meo, et domum majestatis meæ glorificabo. Qui sunt isti qui ut nubes volant et quasi columbæ ad fenestras suas ? Me enim insulæ expectant et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longe ; argentum eorum et aurum eorum cum eis, nomini Domini Dei tui, et Sancto Israel, quia glorificabit te. Et ædificabunt filii peregrinorum muros tuos et reges eorum ministrabunt tibi ; in indignatione enim mea percussi te, et in reconciliatione mea misertus sum tui. Et aperientur portæ tuæ jugiter ; die ac nocte non claudentur, ut offeratur ad te fortitudo gentium et reges earum adducantur ; gens enim et regnum quod non servierit tibi peribit, et gentes solitudine vastabuntur. Gloria Libani ad te veniet ; abies, et buxus, et pinus simul, ad ornandum locum sanctificationis meæ, et locum pedum meorum glorificabo. Et venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum omnes qui detrahebant tibi, et vocabunt te Civitatem Domini, Sion Sancti Israël. Pro eo quod fuisti derelicta, et odio habita, et non erat qui per te transiret, ponam te in superbiam sæculorum, gaudium in generationem et generationem. Et suges lac gentium, et mamilla regum lactaberis ; et scies quia ego Dominus salvans te et Redemptor tuus, Fortis Jacob. Pro aere afferam aurum, et pro ferro afferam argentum, et pro lignis æs, et pro lapidibus ferrum ; et ponam visitationem tuam pacem et præpositos tuos justitiam. Non audietur ultra iniquitas in terra tua, vastitas et contritio in terminis tuis, et occupabit salus muros tuos et portas tuas laudatio. Non erit tibi amplius sol ad lucendum per diem, nec splendor lunæ illuminabit te ; sed erit tibi Dominus in lucem sempiternam et Deus tuus in gloriam tuam. Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur, quia erit tibi Dominus in lucem sempiternam ; et complebuntur dies luctus tui. Populus autem tuus omnes justi in perpetuum hæreditabunt terram, germen plantationis meæ, opus manus meæ ad glorificandum. Minimus erit in mille, et parvulus in gentem fortissimam. Ego Dominus in tempore ejus subito faciam istud. »



du prophète? Écoutons le disciple bien-aimé.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortie du trône qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu. La muraille de la ville avait douze fondements où étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau... La muraille était bâtie de jaspé, et les fondements de toute sorte de pierres précieuses. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur, Dieu tout-puissant, et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour ; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations<sup>1</sup>. »

Voilà donc la nouvelle Jérusalem fondée sur les douze apôtres, la voilà tout ensemble au ciel et sur la terre : au ciel, triomphante ; sur la terre, militante. Là plus de mort, plus de cris, plus de douleur ; ici combattre et vaincre. De là elle est éclairée de Dieu ; ici les nations marchent à sa lumière. Dieu est son soleil ; elle est le soleil du monde.

Cette merveille de l'Église nous la voyons de nos yeux ; elle en renferme deux autres que nous voyons également et que le fils d'Amos a également prédites : la vocation des gentils et la réprobation des Juifs.

Le prophète adresse d'abord au Seigneur une touchante prière au nom de son peuple. Après avoir rappelé les anciennes merveilles de sa miséricordieuse providence : « Regardez, dit-il, regardez du haut des cieux, du séjour de votre sainteté et de votre gloire. Où est votre zèle, votre puissance, votre miséricorde, votre amour? Vos entrailles ne s'émeuvent-elles plus pour moi? Vous êtes notre Père ; car Abraham ne nous reconnaît plus et Israël ne veut plus savoir qui nous sommes ; mais vous, ô Jéhova !

vous êtes notre Père, notre Rédempteur. Pourquoi, ô Éternel ! nous avez-vous fait sortir de vos voies ? Pourquoi avez-vous endurci notre cœur jusqu'à ne pas vous craindre ? Revenez vers nous à cause de vos serviteurs, les tribus de votre héritage. Comptant pour peu de subjuguier le peuple de votre sainteté, nos ennemis ont foulé aux pieds votre sanctuaire même. Nous sommes devenus ce que nous étions au commencement, avant que vous fussiez notre roi et que nous fussions appelés de votre nom<sup>1</sup>.

« Oh ! si vous déchiriez les cieux et si vous descendiez ! A votre aspect les montagnes s'écrouleraient ; comme les métaux fondus par le feu, comme les eaux qui bouillonnent par la flamme, pour signaler votre nom à vos ennemis, les nations trembleraient à votre présence. Quand vous ferez ces merveilles nous ne pourrions les soutenir. Vous êtes descendu, et les montagnes se sont écoulées devant vous. Depuis l'origine des siècles les hommes n'ont point conçu, l'oreille n'a point entendu, aucun œil n'a vu, excepté vous, ô Dieu ! ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. Vous allez au-devant de ceux qui pratiquent avec joie la justice ; ils se souviendront de vous en marchant dans vos voies. Vous vous êtes mis en colère parce que nous avons péché depuis longtemps ; cependant nous serons sauvés. Nous sommes devenus tous comme un homme impur, et toutes nos justices sont comme un linge souillé. Tous nous sommes tombés comme la feuille, et nos iniquités, semblables à un vent impétueux, nous ont dispersés. Nul n'invoque votre nom, nul ne s'éveille pour s'attacher à vous ; mais vous nous avez voilé votre face, et vous nous avez fait fondre entre les mains de nos iniquités. Cependant, ô Jéhova ! c'est vous notre Père ; nous sommes de l'argile, mais vous nous avez formés et nous sommes tous l'ouvrage de vos mains. Ne vous irritez pas jusqu'à l'extrémité, ne vous souvenez point éternellement de l'iniquité ; car, regardez, nous sommes tous votre peuple. Les villes de votre sainteté sont un désert, Sion une solitude, Jérusalem une désolation. La

<sup>1</sup> Apoc., 21.

<sup>1</sup> Isaïe, 63, 15-19.

maison de notre sanctification et de notre gloire, où nos pères ont chanté vos louanges, n'est plus qu'un amas de cendres; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. Après cela, ô Jéhova! vous retiendrez-vous encore? Resterez-vous dans votre silence et nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité<sup>1</sup> ? »

L'Éternel répond au prophète :

« J'ai été recherché par ceux qui naguère ne m'interrogeaient pas; j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit à une nation qui n'invoquait pas mon nom : Me voici, me voici. J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple incrédule et rebelle, qui marche dans une voie qui n'est pas bonne en suivant ses pensées<sup>2</sup>. »

« Voici ce que dit Jéhova : Quand on trouve un beau grain dans une grappe, on dit : Ne le perdez pas, car c'est la bénédiction; c'est ainsi qu'en faveur de mes serviteurs je n'exterminerai pas entièrement Israël. Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui héritera de mes montagnes; mes élus les posséderont et mes serviteurs y établiront leurs demeures. Mais vous qui avez abandonné l'Éternel, qui avez oublié ma montagne sainte, qui dressez une table à la fortune et y offrez des libations, vous serez comptés et livrés au glaive, parce que je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu, j'ai parlé et vous n'avez pas écouté; vous avez fait le mal devant mes yeux, et ce que je ne voulais pas vous l'avez choisi. Voici donc ce que dit Jéhova : Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim; mes serviteurs boiront, et vous aurez soif; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez confondus; mes serviteurs, dans le ravissement de leurs cœurs, chanteront des cantiques de louange, et vous crierez dans l'amertume de votre âme, vous pousserez des hurlements dans le déchirement de votre esprit. Vous rendrez votre nom, pour mes élus, un nom d'imprécation; Jéhova-Adonaï te perdra, et il donnera à ses élus un autre nom<sup>3</sup>... »

Isaïe, 64, 1-11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 65, 1 et 2 : « Quæsierunt me qui ante non interrogabant; invenerunt qui non quæsierunt me. Dixi : Ecce ego, ecce ego, ad gentem quæ non invocabat nomen meum. Expandi manus meas tota die ad populum incredulum, qui graditur in via non bona post cogitationes suas. » — <sup>3</sup> *Ibid.*, 65, 8-15 :

« Je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Le passé sortira de la mémoire et il ne reviendra plus à l'esprit. Réjouissez-vous, au contraire, et soyez dans l'allégresse à jamais pour les choses que je vais créer; car voici que je crée une Jérusalem d'allégresse et un peuple de joie. Et je trouverai mon allégresse dans Jérusalem et ma joie dans mon peuple; et on n'y entendra plus ni plaintes ni clameurs<sup>1</sup>. »

« Une mère a enfanté avant d'être en travail; elle a mis au monde un enfant mâle avant le temps de la douleur. Qui jamais a oui parler d'un tel prodige? Qui a jamais rien vu de semblable? La terre produit-elle en un jour? Une nation s'enfante-t-elle tout d'un coup? Cependant Sion a été en travail, et elle a mis au monde ses enfants en même temps. Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même? dit CELUI QUI EST. Moi qui donne aux autres la fécondité, demeurerai-je stérile? dit l'Éternel, ton Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse avec elle, vous tous qui l'aimez; unissez vos transports aux siens, vous tous qui pleurez sur elle, afin que vous suciez de ses mamelles, jusqu'à rassasieusement, le lait de ses consolations, que vous

« Hæc dicit Dominus : Quomodo si inveniatur granum in botro et dicatur : Ne dissipas illud, quoniam benedictio est; sic faciam propter servos meos, ut non disperdam totum. Et educam de Jacob semen, et de Juda possidentem montes meos; et hereditabunt eam electi mei, et servi mei habitabunt ibi. Et erunt campestria in caulas gregum, et vallis Achor in cubile armentorum, populo meo qui requisierunt me. Et vos qui dereliquistis Dominum, qui oblitis estis montem sanctum meum, qui ponitis fortunæ mensam et libatis super eam, numerabo vos in gladio, et omnes in cæde corruetis; pro eo quod vocavi et non respondistis, locutus sum et non audistis; et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui elegistis. Propter hoc hæc dicit Dominus Deus : Ecce servi mei bibent, et vos sitiatis; ecce servi mei lætabuntur, et vos confundemini; ecce servi mei laudabunt præ exultatione cordis, et vos clamabitis præ dolore cordis, et præ contritione spiritus ululabitis. Et dimittetis nomen vestrum in juramentum electis meis, et interficiet te Dominus meus, et servos suos vocabit nomine alio. »

<sup>1</sup> Isaïe, 65, 17-19 : « Ecce enim ego creo celos novos et terram novam; et non erunt in memoria priora, et non ascendent super cor. Sed gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo, quia ecce ego creo Jerusalem exultationem et populum ejus gaudium. Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo, et non audietur in eo ultra vox fletus et vox clamoris. »



tiriez de son sein des délices et que vous soyez remplis de joie par l'éclat de sa gloire. Car ainsi parle Jéhova : Je vais faire couler sur elle la paix comme un fleuve et la gloire des nations comme un torrent qui se déborde ; vous suerez son lait, on vous portera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerais, et vous serez consolés dans Jérusalem. Vous verrez, et votre cœur se réjouira, et vos os se ranimeront comme l'herbe. Les serviteurs de l'Éternel connaîtront son bras ; sa colère se répandra sur ses ennemis.

« Je viens, dit Jéhova, pour assembler toutes les nations et toutes les langues ; et ils viendront, et ils verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'eux ; j'en choisirai quelques-uns qui auront été sauvés pour les envoyer vers les nations de Tharsis (de la mer), en Phul (Afrique), en Lud (Lydie), peuples armés de flèches, en Thubal (Italie, Espagne), en Javan (Ionie, Grèce), dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire ; et ils annonceront ma gloire aux nations ; et ils amèneront vos frères du milieu de tous les peuples, comme une offrande à Jéhova ; et ils les amèneront sur des chevaux, dans des litières, sur des chars, sur des mules, sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit Jéhova, comme lorsque les enfants d'Israël portent un présent au temple de l'Éternel, dans un vase pur. Et j'en choisirai parmi eux pour en faire des prêtres et des lévites, dit Jéhova ; car, comme les nouveaux cieux et la terre nouvelle que je vais faire subsisteront toujours devant moi, ainsi votre postérité et votre nom subsisteront toujours. De mois en mois, de sabbat en sabbat, toute chair viendra et m'adorera, dit CELUI QUI EST. On sortira et l'on verra les cadavres des violeurs de ma loi. Leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra point, et ils seront en horreur à toute chair <sup>1</sup>. »

Il y a dix-huit siècles, un de ces hommes de salut, choisis par l'Éternel pour annoncer

sa gloire aux nations les plus lointaines, Paul, sur le point d'aller en Italie et en Espagne, écrivait du pays de Javan, de la Grèce, à l'Église naissante de Rome, dont alors déjà la foi était publiée par tout l'univers : « Il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent ; car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés <sup>1</sup>. » Mais comment l'invoqueront-ils s'ils ne croient point en lui ? et comment croiront-ils en lui s'ils n'en ont point entendu parler ? et comment en entendront-ils parler si personne ne leur prêche ? et comment y aura-t-il des prédicateurs s'ils ne sont envoyés ? selon ce qui est écrit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix, qui annoncent les biens ! » Mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. C'est ce qui a fait dire à Isaïe : « Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? » La foi vient donc de l'ouïe, et l'ouïe par la parole de Dieu, le Christ. Mais ne l'ont-ils pas déjà ouï ? Sans doute ; leur voix a retenti par toute la terre et leur parole jusqu'aux extrémités du monde. Et Israël n'en a-t-il pas eu connaissance ? Moïse lui-même a dit le premier : « Je vous exciterai à jalousie par un *non-peuple* ; je vous irriterai par une nation insensée. » Isaïe dit encore plus hardiment : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne demandaient point à me connaître. » Et il dit contre Israël : « J'ai tendu les bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle à mes paroles <sup>2</sup>. »

Aujourd'hui encore, à Rome, on lit ces dernières paroles d'Isaïe sur un grand crucifix qui est à l'entrée du quartier des Juifs. Aujourd'hui encore ce que saint Paul disait à Rome aux Juifs de son temps peut s'appliquer à leurs descendants : « L'Esprit-Saint a bien dit à nos pères par le prophète Isaïe : Va vers ce peuple, et dis-leur : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous

<sup>1</sup> Isaïe, 66, 7-24.

<sup>1</sup> Joël, 2, 32. — <sup>2</sup> Rom., 10, 12-21 : « Ad Israel autem dicit : Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem. »

ne verrez point; car le cœur de ce peuple s'est appesanti, leurs oreilles se sont fermées ainsi que leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse<sup>1</sup>. »

L'Apôtre ajoutait : « Apprenez donc que ce salut qui vient de Dieu est envoyé aux nations et qu'elles le recevront. » Ce second prodige, prédit par Isaïe en tant de manières, non-seulement nous le voyons de nos yeux, mais nous le sommes. En un mot, pour voir deux miracles toujours subsistant et deux prophéties toujours s'accomplissant, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les Juifs et sur nous, sur la synagogue d'Israël réprouvée, aveuglée depuis dix-huit siècles, et sur l'Église des nations, devenue depuis dix-huit siècles la lumière du monde. Un troisième miracle, également prédit par les prophètes, se joindra aux deux autres vers la fin des temps. « Je ne veux pas, mes frères, dit saint Paul, vous laisser ignorer ce mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux : c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Église, et qu'après tout Israël sera sauvé selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés<sup>2</sup>. »

Ici nous quittons à regret le plus éloquent, le plus sublime des prophètes, et par là même de tous les hommes. La tradition des Hébreux, adoptée par les Pères de l'Église, nous apprend qu'Isaïe, après avoir prophétisé sous les rois Ozias, Joatham, Achaz et Ézéchias, fut mis à mort par Manassès, qui, ne pouvant supporter ses reproches, le fit couper en deux avec une scie de bois. Isaïe réunit ainsi deux gloires : celle de prophète et celle de martyr.

Manassès avait douze ans à la mort d'É-

zéchias ; il lui succéda sur le trône, mais non dans la piété et la justice. Autant le père avait été bon, autant le fils se montra méchant et envers Dieu et envers son peuple. Il renouvela toutes les impiétés de ces nations coupables que le Seigneur avait exterminées devant les enfants d'Israël ; il rebâtit les hauts lieux que son père Ézéchias avait démolis, dressa des autels à Baal, planta un bocage à Astarté, comme avait fait Achab, roi d'Israël, adora toute la milice du ciel et lui sacrifia. Il alla jusqu'à placer dans le temple même l'idole du bocage, Astarté ou Vénus, et dans les deux parties du temple éleva des autels à toute l'armée des cieux, à tous les astres. Il fit passer ses fils par le feu, aima les divinations, observa les augures, s'adonna aux arts magiques ; il avait auprès de lui des magiciens et des enchanteurs, et commettait devant l'Éternel des crimes sans nombre. Juda et Jérusalem se laissèrent entraîner par cet exemple et commirent encore plus de mal que les anciens peuples de Chanaan. Le Seigneur, les ayant inutilement avertis par ses prophètes, leur dit enfin :

« Parce que Manassès, roi de Juda, a commis ces abominations, plus détestables encore que tout ce que les Amorrhéens avaient fait avant lui, et qu'il a fait pécher Juda par ses infamies, voici ce que dit Jéhova, Dieu d'Israël : Je vais amener de tels maux sur Jérusalem et sur Juda que les oreilles en tinteront à quiconque les ouïra. J'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le poids de la maison d'Achab, et j'essuierai Jérusalem comme un vase d'albâtre que l'on essuie et que l'on retourne ensuite sur sa face. J'abandonnerai les restes de mon héritage et je les livrerai entre les mains de leurs ennemis ; ils seront en proie à tous ceux qui les haïssent, parce qu'ils ont commis le mal devant moi, et qu'ils ont continué de m'irriter depuis le jour que leurs pères sortirent d'Égypte jusqu'aujourd'hui. »

Manassès, au lieu de se convertir, joignit à l'idolâtrie la cruauté ; il répandit tant de sang innocent que Jérusalem en était remplie jusqu'à la gorge, suivant l'énergie du texte sacré.

Enfin Dieu fit venir les princes de l'armée

<sup>1</sup> Act., 28, 25-27. — <sup>2</sup> Isaïe, 59. Rom., 11, 25-27 : « Nolo enim vos ignorare, fratres, mysterium hoc (ut non sitis vobis ipsis sapientes), quia cæcitas ex parte contingit in Israel donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion qui eripiat et avertat impietatem a Jacob. Et hoc illis a me testamentum, cum abstulero peccata eorum. »



du roi d'Assur; ils prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains et l'emmenèrent à Babylone, alors sous la domination du roi de Ninive. Quand il fut réduit à cette angoisse Manassès se reconnut, s'humilia devant le Dieu de ses pères, lui adressa ses gémissements et ses instantes supplications. Le Seigneur exauça sa prière et le ramena à Jérusalem dans son royaume.

Manassès, ayant ainsi reconnu qu'il n'y a de Dieu que Jéhova, CELUI QUI EST, s'appliqua le reste de ses jours à le servir d'autant mieux qu'il l'avait offensé davantage. Il augmenta les fortifications de Jérusalem, mit les autres villes en état de défense; mais surtout il ôta de la maison de Jéhova l'idole qu'il y avait placée, fit disparaître de partout les dieux étrangers ainsi que les autels qu'il avait dressés sur la montagne du temple et dans Jérusalem. Il rétablit aussi l'autel du Seigneur, y offrit des victimes avec des hosties pacifiques et d'actions de grâces, et ordonna à Juda de servir Jéhova, le Dieu d'Israël. Cependant le peuple immolait encore sur les hauteurs, mais seulement à Jéhova, son Dieu. Manassès mourut après un règne de cinquante-cinq ans; il fut enseveli dans le jardin de sa maison, et non dans le sépulcre des rois<sup>1</sup>. Il paraît que, malgré sa pénitence, le tribunal qui jugeait les rois à leur mort le priva de la sépulture royale à cause du scandale horrible qu'il avait causé. La prière de Manassès dans les fers avait été recueillie par les prophètes; mais il n'est pas certain que ce soit celle qu'on lit à la fin de la Bible.

Il est naturel de penser qu'en prenant Jérusalem les Assyriens n'épargnèrent pas le temple, et qu'avec le roi ils emmenèrent aussi une partie du peuple. Alors paraît s'être accompli ce que l'Éternel avait prédit de deux personnages par Isaïe : « Va, entre chez Sobna, trésorier du temple, et tu lui diras : Que fais-tu ici ? quels sont tes droits ? Tu as osé te bâtir un sépulcre de pierre ; tu t'es élevé un monument superbe ; tu as taillé ta dernière demeure dans le roc. Voilà que l'Éternel t'enlèvera comme on enlève un oiseau, comme on ôte des vêtements de leur place.

Il te couronnera de maux, il te jettera comme une balle lancée dans un champ spacieux ; tu mourras là, et c'est là qu'ira se briser, à la honte de ton maître, le char de ta gloire. Je te chasserai du rang où tu es ; je te déposerai de ton ministère. Je rappellerai dans ce jour mon serviteur Éliacim, fils d'Helcias ; je le revêtirai de ta tunique, je l'honorerai de ta ceinture, je lui remettrai entre les mains ta puissance, et il sera un père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David ; il ouvrira, et nul ne pourra fermer ; il fermera, et nul ne pourra ouvrir. Je l'établirai comme une colonne dans un lieu solide ; il sera comme un trône d'honneur dans la maison de son père<sup>1</sup>. » Sobna, qu'on présume avoir été favori de Manassès, aura été emmené avec lui à Babylone et y sera mort, tandis que nous verrons Éliacim, pour le salut de Juda et de Jérusalem, faire tout ensemble les fonctions de pontife et de roi.

Manassès était peut-être encore dans la captivité, mais le peuple en était revenu, le temple venait d'être purifié, le culte du Seigneur se rétablissait, lorsque Juda et Jérusalem se virent menacés d'une ruine entière et délivrés tout à coup par le bras d'une femme.

Ici commence, pour durer jusqu'à l'avènement du Christ, la lutte des peuples conquérants. L'empire de Ninive, remonté au faite de sa puissance, touchait à sa fin ; celui des Mèdes et des Perses, qui devait aider Babylone à détruire Ninive, et puis subjuguier Babylone même, venait de se former. Les Madaï ou Mèdes, ainsi nommés de Madaï, troisième fils de Japhet, étaient tombés, suivant Hérodote, dans une espèce d'anarchie, lorsqu'ils offrirent volontairement le souverain pouvoir à un des principaux d'entre eux, Déjocès, qui s'était attiré la confiance universelle par sa sagesse et sa vertu. Son règne fut long et paisible. Pour donner à la nation un centre commun, il bâtit la fameuse ville d'Ecbatane, avec sept enceintes de murailles. Son fils, Phraortes suivant Hérodote, Aphraartes suivant Eusèbe, Arphaxad

<sup>1</sup> 4 Rois, 21. 2 Paral., 33.

<sup>1</sup> Isaïe, 22.

suivant l'Écriture, acheva les fortifications de la nouvelle capitale, l'entoura de murs larges de cinquante coudées, hauts de soixante-dix, avec des portes et des tours de cent de hauteur ; le tout en pierres taillées de trois coudées de large et de six de long. Non content du royaume des Mèdes, que lui avait laissé son père, il attaqua et vainquit les Perses, puis, avec leur secours, une grande partie de l'Asie. Enfin, se regardant comme invincible par la force de son armée et la multitude de ses chars, il marcha contre les Assyriens de Ninive ; mais il y trouva sa perte.

A Ninive le fils de Sennachérib, nommé Asarhaddon par les Juifs, Asaraddin par Ptolémée, Asénaphar par les Samaritains <sup>1</sup>, étant mort, avait eu pour successeur un prince nommé Saosduchim dans le canon de Ptolémée et Nabuchodonosor dans l'Écriture. Cette diversité de noms dans la même personne ne doit pas étonner chez les anciens ; souvent le même avait deux ou plusieurs noms ; ainsi Homère appelle l'époux d'Hélène tantôt Pâris, tantôt Alexandre. Souvent un prince changeait de nom en parvenant à la couronne ; ainsi avant d'être roi Cyrus s'appelait Agradat. Souvent ce n'était qu'un surnom d'honneur qui devenait nom propre dans une autre langue ; ainsi de Cor, en persan *soleil*, les Hébreux ont fait Corès et les Grecs Cyrus. D'autres fois le même nom était commun à tous les rois d'un pays, comme celui de Pharaon et plus tard de Ptolémée, en Égypte ; il n'y avait que les surnoms pour les distinguer. Ce qui diversifiait encore plus les noms des rois, surtout dans les grandes monarchies composées de plusieurs peuples, c'est que, les noms des anciens signifiant presque tous quelque chose, chaque peuple les traduisait en sa langue, changeant le son, mais conservant le sens. Ainsi à quelles variantes ne durent pas donner lieu, dans les cent vingt-sept provinces de la monarchie persane, les noms de Darius, *dompteur*, de Xerxès, *guerrier*, d'Artaxerxès, *grand guerrier* ? Si le grec nous était aussi étranger que l'ancien persan, saurions-nous pourquoi les Grecs appellent Sébaste celui

qu'avec les Latins nous appelons Auguste ?

Nabuchodonosor se mit en campagne la douzième année de son règne. Il avait envoyé à tous les peuples sujets ou alliés de son empire, à l'orient, du côté de la Perse ; à l'occident, aux peuplades de Cilicie, de Syrie, de Palestine et d'Égypte. Mais nul ne se mit en peine de ses ordres ni ne vint à lui pour cette guerre ; tous, au contraire, le regardant comme leur égal, renvoyèrent ses ambassadeurs sans rien leur accorder et même sans leur faire aucun honneur. Nabuchodonosor jura de s'en venger. Toutefois ceux qui habitaient sur l'Euphrate, le Tigre, l'Hydaspe, se joignirent à lui. Quoique abandonné du grand nombre, il était encore puissant. Ayant livré bataille à Arphaxad, il eut sur lui l'avantage, renversa son armée, sa cavalerie, ses chars, se rendit maître de ses villes, parvint jusqu'à Ecbatane, prit ses tours, ravagea ses places et changea toute sa beauté en opprobre. Il se saisit même de la personne d'Arphaxad, le perça de ses flèches et le mit à mort. Ensuite il revint à Ninive avec tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition, et là ils se livrèrent au repos et aux festins, lui et son armée, pendant cent vingt jours <sup>1</sup>.

Après ce temps il convoqua dans son palais tous les officiers de son armée avec les grands de son empire, leur exposa le mauvais procédé des peuples, leur dit que son dessein était d'en tirer une vengeance éclatante et de soumettre à son empire tout le reste de la terre. Tous y ayant applaudi, il appela Holopherne, général de ses troupes, et lui dit : « Voici ce que dit le grand roi, le maître de toute la terre : Tu vas sortir de devant moi, et tu prendras avec toi des hommes déterminés, cent vingt mille hommes de pied, un grand nombre de chevaux et douze mille cavaliers. Tu marcheras contre les régions de l'Occident, parce qu'elles n'ont point déféré aux paroles de ma bouche. Tu les avertiras de préparer la terre et l'eau, parce que je vais marcher contre eux dans ma colère ; je couvrirai des pieds de mon armée la face de la terre et je les livrerai au

<sup>1</sup> Esdr., 14, 10.

<sup>1</sup> Judith, c. 1, d'après les deux textes, grec et latin, fondus ensemble.



pillage. Leurs blessés rempliront leurs vallées et leurs torrents, et le fleuve débordé s'emplira de leurs cadavres. J'emmènerai leurs captifs et je les disperserai jusqu'aux extrémités de l'univers. Toi donc, pars et va devant m'occuper tous leurs confins; ils se donneront à toi, et tu me les réserveras pour le jour où je viendrai leur reprocher leur conduite. Ton œil n'aura nulle pitié pour ceux qui résisteront; tu les livreras au carnage et au pillage dans toutes les régions que je t'abandonne. »

Tel fut, suivant le texte grec du livre de Judith, le langage de Nabuchodonosor. Son orgueil, comme nous le verrons, allait encore plus loin; il voulait que toute la terre n'eût de dieu que lui.

Holopherne exécuta les ordres de son maître et partit avec une armée, des provisions et des trésors immenses. Il ravagea le pays d'Ismaël, la terre de Madian, la Mésopotamie, la Cilicie; descendit dans les champs de Damas, au temps de la moisson; brûla tous les blés, fit couper tous les arbres et toutes les vignes. Bientôt la terreur de ses armes se répandit de toutes parts; Tyr, Sidon et le reste de la Phénicie tremblaient <sup>1</sup>. Dès lors les rois, les princes des villes et des provinces de Mésopotamie, de Cilicie, de Syrie et autres pays, envoyèrent lui dire par des ambassadeurs : « Nous voici les serviteurs de Nabuchodonosor, le grand roi, nous voici devant vous; traitez-nous comme il vous semblera bon. Nos villes, nos terres, nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux, nos richesses, nos familles, tout est en votre pouvoir. Tout ce que nous avons dépend de vous; nous serons vos esclaves, nous et nos enfants. Venez être pour nous un maître pacifique, et tirez de nous tous les services qu'il vous plaira. » Il descendit donc avec son armée vers les régions maritimes, mit des garnisons dans leurs villes fortes, en tira les hommes d'élite pour les joindre à ses troupes. Telle était la frayeur dont étaient saisies toutes ces provinces que les princes et les personnes les plus honorables de toutes les villes, ainsi que les peuples, al-

laient au-devant de lui et le recevaient avec des couronnes, des flambeaux, en dansant au son des tambours et des flûtes. Mais rien ne put adoucir la férocité de son cœur; il n'en détruisit pas moins leurs villes, n'en abattit pas moins leurs bois sacrés; car il avait ordre d'exterminer tous les dieux de la terre, afin que toutes les nations adorassent le seul Nabuchodonosor, que toutes les langues et toutes les tribus l'invoquassent comme leur dieu. Il s'avança ainsi, ravageant le pays, jusqu'aux montagnes de Judée, où il s'arrêta un mois entier pour rassembler toutes les troupes de son armée <sup>1</sup>.

Les enfants d'Israël avaient appris la marche du vainqueur, ce qu'il avait fait aux diverses nations, comment il avait ruiné leurs temples et leurs cités; ils en craignirent autant pour Jérusalem et pour son temple. Une circonstance augmentait leur crainte, suivant la version grecque : ils étaient revenus nouvellement de captivité; le peuple de Juda n'était rassemblé tout entier que depuis peu; les vases sacrés, l'autel et le temple venaient d'être purifiés de leur profanation. Cette captivité, ce temple debout, mais profané, tandis que Ninive avec son empire subsiste encore, marquent assez clairement le temps de Manassès. Plus tard il y aura une autre captivité; mais Ninive n'existera plus, non plus que Jérusalem et son temple.

Un homme se trouva pour soutenir Israël; c'était le grand-prêtre Éliacim ou Joacim, deux noms qui reviennent au même, *El* et *Jo* étant deux noms de Dieu. Éliacim, qui avait gouverné Juda et Jérusalem pendant la captivité du roi et d'une partie du peuple, leur continua ses soins paternels. Le roi, s'il était revenu, voyant en lui le sauveur et le père de la nation, l'aurait prié d'achever son ouvrage. Le grand-prêtre écrivit donc de toute part pour qu'on occupât les montagnes par où l'on pouvait aller à Jérusalem, et qu'on mit des corps de garde dans les défilés, surtout du côté de Béthulie, où le défilé était si étroit qu'il ne pouvait y passer plus de deux hommes. Non content d'envoyer des lettres il parcourut lui-même tout le pays,

<sup>1</sup> Judith, 2.

<sup>1</sup> Judith, 3.

faisant réparer les murs des villes et amasser du blé dans les magasins, mais surtout exhortant tout le peuple à implorer le secours du Seigneur par le jeûne et la prière. La voix du pontife fut exécutée en tout Jérusalem et dans toute la Judée; les hommes, les femmes, les enfants mêmes, vêtus du sac de la pénitence, la tête couverte de cendre et prosternés la face tournée vers le temple, jeûnèrent plusieurs jours, ne cessant de conjurer le Seigneur d'avoir pitié d'eux et de son sanctuaire. Les prêtres mêmes qui offraient les holocaustes étaient vêtus de cilices et avaient de la cendre sur leur tête. Le Seigneur écouta les gémissements de son peuple<sup>1</sup>.

Holopherne, ayant appris que les enfants d'Israël se préparaient à lui résister et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes, entra dans une furieuse colère. Il fit venir les princes de Moab et les chefs d'Ammon, avec les satrapes des provinces maritimes, et leur demanda quel était ce peuple, sa force, le nombre de ses villes, le chef qui le commandait; pourquoi il était le seul qui méprisât de venir au-devant de lui et de le recevoir dans un esprit de paix. Achior, chef de tous les Ammonites, lui répondit : « Seigneur, s'il vous plaît de m'écouter, je vous dirai la vérité touchant ce peuple qui habite dans les montagnes, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est originaire de la Chaldée. Ne voulant plus suivre les dieux de leurs pères, qui en adoraient plusieurs, ils n'en adorèrent qu'un seul, le Dieu du ciel, qui leur commanda de sortir de ce pays-là. Ils émigrèrent d'abord en Mésopotamie, puis dans la terre de Chanaan, où ils devinrent riches en or, en argent et en troupeaux. Plus tard, durant une grande famine, ils descendirent en Égypte, où ils se multiplièrent au point que leur multitude était innombrable. Le roi d'Égypte les traitait avec dureté et les accablant de travail comme des esclaves, pour bâtir ses villes, ils crièrent à leur Dieu, qui frappa toute la terre d'Égypte de plaies auxquelles il n'y avait point de remède. Pour se délivrer les Égyptiens

les chassèrent; mais, ayant voulu s'en rendre maîtres de nouveau, le Dieu du ciel leur ouvrit la mer Rouge et les y fit passer à pied sec. L'armée des Égyptiens, les ayant poursuivis, fut ensevelie dans les eaux sans qu'il en échappât un seul pour porter la nouvelle. Ils campèrent ensuite dans les déserts de Sina, où personne n'avait jamais pu habiter. Là les fontaines amères devenaient douces pour eux, et durant l'espace de quarante ans ils recevaient du ciel leur nourriture. Partout où ils entraient sans arc et sans flèche, sans bouclier et sans épée, leur Dieu combattait pour eux et demeurait toujours vainqueur. Jamais il ne s'est trouvé personne qui surmontât ce peuple, sinon lorsqu'il s'était retiré du Seigneur, son Dieu; car, toutes les fois qu'ils ont adoré un autre Dieu que le leur, ils ont été livrés au pillage, au glaive et à l'opprobre; mais aussi, toutes les fois qu'ils se sont repentis d'avoir abandonné le culte de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force pour se défendre. C'est ainsi qu'ils ont vaincu les rois et les peuples dont ils possèdent maintenant les terres et les villes. Tant qu'ils n'ont pas péché contre leur Dieu ils ont été heureux, parce que leur Dieu hait l'iniquité. Aussi, il y a quelques années, s'étant retirés de la voie que Dieu leur avait marquée pour y marcher, ils ont été taillés en pièces par diverses nations et plusieurs d'entre eux emmenés captifs dans une terre étrangère; mais depuis peu, étant retournés au Seigneur, leur Dieu, il se sont réunis de cette dispersion, ont repeuplé ces montagnes, et possèdent de nouveau Jérusalem, où est leur sanctuaire. Maintenant donc, mon seigneur, informez-vous s'il y a dans ce peuple quelque iniquité contre son Dieu, et, si cela est, allons les attaquer, parce que certainement leur Dieu vous les livrera et ils seront assujettis à votre puissance. Mais, si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrions leur résister, parce que leur Dieu prendra leur défense, et nous deviendrons la risée de toute la terre. »

Achior ayant ainsi parlé, tous les grands d'Holopherne pensèrent le mettre en pièces, disant l'un à l'autre : « Quel est celui-ci, qui ose dire que les enfants d'Israël puissent ré-

<sup>1</sup> Judith, 4.



sister au roi Nabuchodonosor et à toutes ses troupes, eux sans armes et sans force, et qui ne savent ce que c'est de l'art de combattre? Pour faire donc voir à Achior qu'il nous trompe, allons à ces montagnes, et, lorsque nous aurons pris les plus forts d'entre eux, nous le passerons avec eux au fil de l'épée, afin que toutes les nations sachent que Nabuchodonosor est le dieu de la terre, et que, hors lui, il n'y en a point d'autre <sup>1</sup>. »

Le tumulte s'étant apaisé : « Et qui donc es-tu, Achior, mercenaire d'Éphraïm, lui dit Holopherne en fureur, qui donc es-tu pour faire ainsi le prophète au milieu de nous aujourd'hui, et pour dire qu'il ne faut point combattre la race d'Israël parce que leur Dieu les protège? Et quel Dieu y a-t-il donc, si ce n'est Nabuchodonosor? Pour t'en convaincre, lorsque nous les aurons tous frappés comme un seul homme et enivré de sang leurs montagnes, tu tomberas toi-même sous le fer des Assyriens, et tout Israël périra avec toi. Et, pour que tu sois encore mieux persuadé d'éprouver le même sort, tu seras joint dès à présent à ce peuple, afin que, lorsque mon glaive leur infligera les peines qu'ils ont méritées, tu sois puni avec eux. »

Aussitôt les gens d'Holopherne se saisirent d'Achior, l'emmenèrent du côté de Béthulie, et, le plus près qu'ils purent de la ville, le lièrent par les pieds et les mains à un arbre et s'en retournèrent vers leur maître. Les Israélites descendus de Béthulie, ayant trouvé Achior, le délièrent et le conduisirent dans la ville, au milieu du peuple, qui avait alors pour chefs Ozias, de la tribu de Siméon, et Charmi, surnommé Othoniel. Interrogé pourquoi les Assyriens l'avaient traité de la sorte, il exposa comment il avait répondu aux demandes d'Holopherne, comment il avait failli être mis en pièces par les principaux de l'armée, et comment Holopherne avait juré de le faire mourir dans les plus cruels supplices avec les enfants d'Israël, pour avoir osé dire que le Dieu du ciel était leur défenseur.

A ce récit tout le peuple se prosterna le visage contre terre et s'écria en pleurant : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, voyez leur

orgueil, voyez notre abaissement ; jetez un regard sur votre sanctuaire ; faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui présument de votre bonté, et que vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes et se glorifient de leurs propres forces. » Ayant ainsi pleuré et prié durant tout le jour, ils consolèrent Achior en disant : « Le Dieu de nos pères, dont vous avez proclamé la puissance, vous donnera pour récompense de voir vous-même la perte de ceux qui veulent vous faire périr ; et, lorsque le Seigneur aura mis ainsi ses serviteurs en liberté, qu'il soit aussi votre Dieu au milieu de nous, afin que, selon qu'il vous plaira, vous viviez avec nous, vous et tous ceux qui vous appartiennent. » L'assemblée étant finie, Ozias le reçut en sa maison, lui donna un festin auquel furent invités tous les anciens de la ville. Ensuite le peuple s'assembla de nouveau et passa la nuit en prière, suppliant le Dieu d'Israël de venir à leur secours <sup>1</sup>.

Le lendemain Holopherne fit marcher toute son armée contre Béthulie, c'est-à-dire non-seulement les troupes qu'il avait amenées de Ninive, mais encore celles qu'il avait tirées des provinces conquises. A la vue de cette multitude les enfants d'Israël se prosternèrent en terre et redoublèrent leurs prières au Seigneur ; en même temps ils faisaient bonne garde tout le jour et toute la nuit. Pour les réduire sans combat Holopherne fit couper un aqueduc qui leur fournissait de l'eau ; puis, à la persuasion des Iduméens, des Moabites et des Ammonites, il envoya de forts détachements occuper toutes les fontaines du voisinage. Dès que l'aqueduc fut rompu l'eau vint à manquer à Béthulie ; on l'y distribua chaque jour par mesure au peuple. Ce fut bien pis quand toutes les fontaines se trouvèrent occupées par l'ennemi. Le vingtième jour depuis que cette mesure avait été prise, trente-quatrième depuis le commencement du siège, il ne restait plus dans toute la ville de quoi donner à boire un seul jour aux habitants.

Alors les hommes, les femmes, les jeunes gens et les petits enfants vinrent en foule

<sup>1</sup> Judith, 5.

<sup>1</sup> Judith, 6.

trouver Ozias et lui dirent tout d'une voix : « Que Dieu soit juge entre vous et nous ; car c'est vous qui nous avez attiré ces maux, n'ayant pas voulu parler de paix avec les Assyriens, et c'est pour cela que Dieu nous a vendus entre leurs mains. Ainsi nous demeurons sans secours, et la soif nous fait périr misérablement devant leurs yeux. Maintenant donc assemblez tous ceux qui sont dans la ville, afin que nous nous rendions tous volontairement à Holopherne ; car il vaut mieux qu'étant captifs nous vivions et bénissions le Seigneur que de mourir et d'être en opprobre à tous les hommes, en voyant nos femmes et nos enfants périr ainsi devant nos yeux. Nous vous conjurons aujourd'hui devant le ciel et la terre, et devant le Dieu de nos pères, qui se venge de nous selon la grandeur de nos péchés, de livrer incessamment la ville entre les mains d'Holopherne, et de nous faire trouver une prompte mort par le glaive au lieu de cette mort prolongée dans les tourments de la soif. »

Après qu'ils eurent parlé de la sorte il s'éleva de grands cris et de grandes lamentations dans toute l'assemblée, et pendant plusieurs heures ils crièrent tout d'une voix à Dieu, en disant : « Nous avons péché avec nos pères, nous avons agi injustement, nous avons commis l'iniquité ; mais vous, ayez pitié de nous, parce que vous êtes bon, ou vengez nos crimes en nous châtiant vous-même, et n'abandonnez point ceux qui vous bénissent à un peuple qui vous ignore, afin qu'on ne dise point parmi les nations : Où est leur Dieu ? »

Lorsque enfin, fatigués de crier et las de pleurer, ils se turent, Ozias se leva le visage tout trempé de ses larmes, et leur dit : « Ayez bon courage, mes frères, et attendons encore pendant cinq jours la miséricorde du Seigneur. Peut-être qu'il apaisera sa colère et fera éclater la gloire de son nom. Si, ces cinq jours étant passés, il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé <sup>1</sup>. »

Ces paroles furent rapportées à une veuve de la tribu de Siméon, c'était Judith. Il y

avait plus de trois ans que Manassès, son mari, était mort d'un coup de soleil pendant la moisson des orges. Elle s'était fait au haut de sa maison une chambre secrète où elle demeurerait enfermée avec les filles qui la servaient, et, ayant un cilice sur les reins, elle jeûnait tous les jours de sa vie, excepté le jour du sabbat, le jour des néoménies et les fêtes de la maison d'Israël. Elle était parfaitement belle, et son mari lui avait laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs et des domaines avec des troupeaux nombreux. Tout le monde l'avait en haute estime parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur ; il n'y avait personne qui dit la moindre chose à son désavantage.

Ayant donc appris ce qui s'était passé, elle envoya l'intendante de sa maison prier de venir chez elle les anciens du peuple, Ozias, Chabri et Charmi. Ils vinrent et elle leur dit : « Comment donc Ozias a-t-il consenti de livrer la ville aux Assyriens s'il ne vous venait du secours dans cinq jours ? Et qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur ? Ce n'est pas là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère et d'allumer sa fureur. Vous avez prescrit à Dieu le terme de sa compassion, vous lui avez fixé le jour, comme ses arbitres. Ah ! plutôt, parce que le Seigneur est patient, faisons pénitence de cette faute même et implorons sa pitié avec beaucoup de larmes ; car on ne menace pas Dieu comme un homme, on ne le met point à l'arbitrage comme les enfants des hommes ; c'est pourquoi humilions nos âmes devant lui, reconnaissons que nous sommes ses esclaves, qu'il peut nous sauver ou nous perdre à son gré ; demeurons dans cet esprit d'abaissement, et prions le Seigneur avec larmes de nous faire éprouver sa miséricorde en la manière qu'il lui plaira, afin que, comme l'orgueil de nos ennemis nous a remplis de trouble et de crainte, notre humilité aussi devienne pour nous un sujet de gloire. Il n'y a aujourd'hui parmi nous aucune tribu, aucune famille, aucune cité qui adore des dieux faits de main d'homme, comme il est arrivé dans les jours précédents ; car c'est pour cela que nos pères ont été livrés au glaive et au pillage et qu'ils ont

<sup>1</sup> Judith, 7.



éprouvé une grande chute devant nos ennemis. Pour nous, au contraire, nous ne reconnaissons d'autre Dieu que lui ; c'est pourquoi nous espérons qu'il ne nous méprisera pas, ni personne de notre génération. Si nous nous laissons prendre toute la Judée tombera avec nous ; notre sanctuaire sera pillé, et Dieu nous demandera compte de cette profanation, à cause de ce que nous avons dit. Le meurtre de nos frères, la captivité de notre pays, la dévastation de notre héritage, il les fera retomber sur nos têtes au milieu des nations où nous serons en servitude, et nous serons une pierre d'achoppement et un objet d'insulte devant ceux qui seront devenus nos maîtres. Maintenant donc montrons à nos frères que de nous dépend leur vie, que sur nous s'appuient et le sanctuaire, et le temple, et l'autel. Après tout rendons grâces au Seigneur, notre Dieu, qui nous éprouve comme il a éprouvé nos pères. Rappelons-nous comment Abraham a été tenté ; comment, éprouvé par beaucoup de tribulations, il est devenu l'ami de Dieu ; comment Isaac, Jacob, Moïse, et tous ceux qui ont plu à Dieu, ont passé par plusieurs afflictions et sont demeurés fidèles. Ceux, au contraire, qui n'ont pas reçu ces épreuves dans la crainte du Seigneur, qui ont témoigné leur impatience et ont irrité le Seigneur par leurs reproches et leurs murmures, l'exterminateur les a frappés, et ils ont péri par les serpents. C'est pourquoi ne témoignons point d'impatience dans ces maux que nous souffrons ; mais, considérant que ces supplices mêmes sont encore beaucoup moindres que nos péchés, croyons que ces fléaux, dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre. »

Ozias lui répondit : « Tout ce que vous avez dit est un effet de votre bon cœur, et il n'y a personne qui puisse contester vos paroles. Ce n'est pas d'aujourd'hui que se manifeste votre sagesse, mais dès le commencement de vos jours tout le peuple a connu votre intelligence et compris que votre cœur est bon. Mais le peuple souffrait extrêmement de la soif, et ils nous ont mis dans la nécessité de faire ce que nous leur avons dit et de nous engager par un serment que nous ne trans-

gresserons point. Maintenant donc priez pour nous, car vous êtes une femme pieuse et le Seigneur enverra la pluie pour remplir nos citernes, et nous ne périrons plus de soif. » Judith leur dit : « Écoutez-moi : je vais faire une chose qui passera de race en race dans toute la postérité de notre peuple. Vous vous trouverez cette nuit à la porte ; je sortirai avec la fille qui me sert, et le Seigneur visitera par ma main Israël dans l'intervalle de ces jours après lesquels vous avez résolu de livrer la ville à nos ennemis. Pour vous, ne cherchez point à savoir ce que je veux faire ; car je ne le dirai point jusqu'à ce que je l'aie exécuté. » Ozias et les autres princes lui dirent : « Allez en paix, et que le Seigneur Dieu marche devant vous pour se venger de nos ennemis <sup>1</sup>. »

Après qu'ils furent partis Judith entra dans son oratoire, se revêtit d'un cilice, mit de la cendre sur sa tête, et, se prosternant devant le Seigneur, criait vers lui en disant : « Seigneur, Dieu de mon père Siméon, qui lui avez donné le glaive pour se venger des étrangers qui, transportés d'une passion impure, avaient violé une vierge et l'avaient couverte de confusion en lui faisant outrage ; qui avez exposé leurs femmes en proie, qui avez rendu leurs filles captives, et qui avez donné toutes leurs dépouilles en partage à vos serviteurs, qui ont brûlé de zèle pour vous, assistez, je vous prie, Seigneur, mon Dieu, assistez-moi qui suis veuve. C'est vous qui avez fait ces anciennes merveilles et qui avez résolu d'exécuter vos différents desseins chacun dans son temps, et il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. Toutes vos voies sont déjà préparées, et vous avez établi vos jugements dans l'ordre de votre providence. Jetez les yeux sur le camp des Assyriens comme vous daignâtes les jeter sur le camp des Égyptiens lorsque leurs troupes armées poursuivaient vos serviteurs, se confiant en leurs chars, leur cavalerie et la multitude de leurs combattants. Vous jetâtes un regard sur leur camp et les ténèbres les accablèrent, l'abîme saisit leur pied et les eaux les couvrirent. Seigneur, qu'il en soit autant de ceux-ci, qui se confient en leur multitude et se glorifient dans leurs

<sup>1</sup> Judith, 8.

chairs, dans leurs javelots, dans leurs boucliers, dans leurs flèches et dans leurs lances. Ils ne savent pas que c'est vous notre Dieu, vous qui, dès l'origine, écrasez les armées, et que votre nom est Jéhova. Élevez votre bras comme jadis ; brisez leurs forces par votre force ; que votre colère abatte devant vous ceux qui se promettent de violer votre sanctuaire, de profaner le tabernacle de votre nom et de renverser par leur glaive la majesté de votre autel. Faites, Seigneur, que son orgueil soit tranché avec sa propre épée ; qu'il soit pris par ses yeux comme par un piège en me regardant, et frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez à mon cœur la constance pour le mépriser et la force pour le perdre. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme ; car ce n'est point dans la multitude qu'est votre puissance, ô Seigneur ! vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux, et, dès le commencement, les superbes ne vous ont point plu ; mais vous avez toujours agréé la prière de ceux qui sont humbles et doux. Dieu des cieux, Créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-moi qui vous implore dans la misère et qui présume de votre miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance, et mettez vous-même les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur, afin que votre maison demeure toujours dans la sainteté qui lui est propre, et que toutes les nations connaissent que c'est vous qui êtes Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que vous <sup>1</sup>. »

Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle était prosternée, appela sa servante, descendit dans sa maison, ôta son cilice, quitta ses habits de veuve, se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, frisa ses cheveux, se mit une coiffure magnifique sur la tête, se revêtit des habits qu'elle avait accoutumé de porter au temps desajoie, se para enfin de tous ses ornements. Dieu même lui ajouta encore un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu

seule. Elle fit porter à sa servante une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues, du pain, du fromage, et partit ainsi. Arrivée à la porte de la ville elle y trouva Ozias et les sénateurs qui l'attendaient ; ils furent dans le dernier étonnement en la voyant et ne pouvaient assez admirer sa beauté. Ils ne lui firent cependant aucune demande, mais la laissèrent passer en disant : « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, et qu'il affermisce par sa force toutes les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem se glorifie en vous et que votre nom soit au nombre des saints et des justes. » Et ceux qui étaient présents répondirent tout d'une voix : « Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! »

Cependant Judith, priant Dieu, passa les portes, elle et sa suivante. Comme elle descendait la montagne vers le point du jour, les gardes avancées des Assyriens la rencontrèrent et la prirent en lui disant : « D'où venez-vous, et où allez-vous ? » Elle répondit : « Je suis une fille des Hébreux ; je m'en suis enfuie d'avec eux, ayant reconnu qu'ils doivent vous être livrés en proie, parce qu'ils vous ont méprisés et qu'ils n'ont pas voulu se rendre à vous volontairement pour trouver miséricorde devant vous. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : Je m'en irai trouver le prince Holopherne pour lui découvrir leurs secrets et lui donner un moyen de les prendre sans perdre un seul homme de son armée. »

Les Assyriens l'écoutaient, mais la regardaient encore plus. En admiration de sa beauté ils lui dirent : « Vous avez sauvé votre vie en vous hâtant de vous présenter devant notre maître ; maintenant donc allez à sa tente, et quelques-uns d'entre nous vous accompagneront jusqu'à ce qu'ils vous aient remise entre ses mains. Lors donc que vous paraîtrez devant lui, que votre cœur ne craigne point ; mais exposez-lui ce que vous venez de dire, et il vous traitera bien. » Ils choisirent donc d'entre eux cent hommes, qu'ils joignirent avec Judith et sa suivante, et qui les conduisirent à la tente d'Holopherne. Aussitôt il se forma un grand concours dans le camp, car son arrivée y avait été annoncée à haute voix, et on vint de toutes parts autour

<sup>1</sup> Judith, 9.



d'elle, tandis qu'elle était arrêtée hors de la tente d'Holopherne jusqu'à ce qu'on la lui eût annoncée. Ils admiraient sa beauté, et, par elle jugeant des enfants d'Israël, ils se disaient l'un à l'autre : « Qui est-ce qui méprisera ce peuple, qui a chez lui de telles femmes ? Il ne convient pas d'en laisser un seul homme, car ils seraient capables de séduire toute la terre. » Les chambellans d'Holopherne et tous ses serviteurs vinrent au-devant d'elle et l'introduisirent dans la tente. Holopherne reposait sur son lit, sous un pavillon de tissu de pourpre, d'or, d'émeraudes et de pierres précieuses. Quand on lui eut annoncé Judith il s'avança dans la partie extérieure de sa tente, précédé de lampes d'argent. A son aspect elle l'adora, en se prosternant contre terre ; mais les gens d'Holopherne la relevèrent par le commandement de leur maître <sup>1</sup>.

L'Assyrien lui dit alors : « Femme, rassurez-vous, que votre cœur ne craigne point ; car je n'ai jamais fait de mal à quiconque a voulu se soumettre à Nabuchodonosor, roi de toute la terre. Que si votre peuple ne m'avait point méprisé, je n'aurais point levé ma lance contre lui. Mais, dites-moi, d'où vient que vous les avez quittés et que vous vous êtes résolue de venir vers nous ?

— Recevez en bonne part les paroles de votre servante, répondit Judith ; car, si vous suivez les conseils qu'elle vous donnera, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'il a résolu. Vive Nabuchodonosor, roi de la terre ! vive sa puissance qui est en vous pour châtier toutes les âmes qui s'égarent ! Non-seulement vous lui asservissez les hommes, mais les bêtes mêmes des champs lui sont assujetties. Parmi toutes les nations l'on célèbre la sagesse de votre esprit ; tout le monde publie que vous êtes le seul dont la puissance et la capacité éclatent dans tout son royaume, et on ne parle dans tous les pays que de votre habileté dans la guerre. On sait aussi ce qu'a dit Achior, et on n'ignore pas de quelle manière vous avez voulu qu'il fût traité. Ce qu'il a dit est vrai ; notre race ne peut être frappée, le glaive ne peut rien contre elle

s'ils n'ont péché contre leur Dieu ; mais aussi Dieu est tellement irrité par les péchés de son peuple qu'il lui a fait dire par ses prophètes qu'il le livrerait à ses ennemis à cause de ses offenses ; et, parce que les enfants d'Israël savent qu'ils ont offensé leur Dieu, la terreur de vos armes les a saisis. Ils sont de plus désolés par la famine, et la soif dont ils sont brûlés les a fait déjà paraître comme morts. Ils ont même résolu entre eux de tuer leurs bestiaux pour boire leur sang, et, ayant du froment, du vin et de l'huile qui sont consacrés au Seigneur, leur Dieu, et auxquels Dieu leur a défendu de toucher, ils sont résolus de les employer à leur usage, et ils veulent consumer des choses auxquelles il ne leur est pas même permis de porter la main. Puis donc qu'ils se conduisent de la sorte, il est certain qu'ils périront. Ce que votre servante connaissant, elle s'est enfuie d'avec eux, et le Seigneur m'a envoyée vous découvrir toutes ces choses ; car votre servante adore toujours son Dieu, même à présent qu'elle est avec vous ; et je sortirai, et je prierai le Seigneur, et il me dira quand il doit leur rendre ce qu'il leur est dû pour leurs péchés, et je viendrai vous le dire. Je vous mènerai alors au milieu de Jérusalem, et tout le peuple d'Israël sera devant vous comme des brebis sans pasteur, et il ne se trouvera pas seulement un chien qui aboie contre vous. Voilà ce qui m'a été révélé par la providence de Dieu ; irrité contre eux, il m'a envoyée vers vous pour vous l'annoncer. »

Tout ce discours plut extrêmement à Holopherne et à ses gens ; ils admiraient la sagesse de Judith et se disaient l'un à l'autre : « Non, dans toute la terre il n'y a pas une femme pareille, soit pour les grâces et la beauté, soit pour le sens et la sagesse des paroles. » Holopherne lui répondit : « Dieu a bien fait de vous envoyer devant votre peuple pour nous le livrer entre les mains, et, parce que vos promesses sont très-avantageuses, si votre Dieu fait cela pour moi, il sera aussi mon Dieu ; vous-même vous serez grande dans la maison de Nabuchodonosor, et votre nom deviendra illustre dans toute la terre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Judith, 10.

<sup>1</sup> Judith, 11.

Puis il commanda qu'on la fit entrer au lieu où étaient ses trésors et qu'elle fût servie des mets de sa table. « Je ne pourrai pas, lui remontra-t-elle, manger maintenant des choses que vous commandez qu'on me donne, de peur que cela ne devienne un obstacle à mon dessein ; mais je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi. » Holopherne insista : « Si ce que vous avez apporté avec vous vient à manquer, que pourrions-nous vous faire ? — Vive votre âme, mon seigneur ! » répliqua Judith, avant que votre servante ait consommé ce qu'elle a, Dieu fera par ma main ce que j'ai pensé. » Sur quoi elle entra dans la tente assignée, après avoir demandé et obtenu la permission d'entrer et de sortir selon qu'elle le voudrait, pendant trois jours, pour adorer son Dieu.

Elle sortait donc durant les nuits dans la vallée de Béthulie et elle se purifiait dans une fontaine, et en remontant elle priait le Seigneur, Dieu d'Israël, de la conduire dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple. Puis, rentrant dans sa tente, elle y demeurait pure, éloignée des profanes, jusqu'à ce qu'elle prit sa nourriture vers le soir.

Au quatrième jour Holopherne fit un festin à ses officiers seulement. Il dit à l'eunuque Bagaos, qui avait l'intendance sur tout ce qui lui appartenait : « Va, persuade à cette femme des Hébreux, qui est sous ta garde, de venir vers nous pour manger et boire avec nous ; car il serait honteux de laisser une pareille femme sans avoir causé avec elle ; si nous ne savons l'attirer elle se moquera de nous. » L'eunuque vint donc dire à Judith : « Pourquoi cette charmante fille craindrait-elle d'entrer chez mon seigneur, pour être honorée devant lui, se réjouir avec nous, et devenir en ce jour comme une des filles d'Assur dans le palais de Nabuchodonosor ? — Qui suis-je, moi, répliqua Judith, pour contredire mon seigneur ? Tout ce qui sera bon à ses yeux je me hâterai de le faire, et ce sera pour moi un sujet de triomphe jusqu'au jour de ma mort. » Se levant aussitôt elle se para de tous ses ornements et parut devant Holopherne. Dès qu'il la vit il en fut frappé au cœur ; car il brûlait de passion pour elle, et,

depuis le premier jour, il cherchait à la séduire. « Buvez maintenant, lui dit-il, et prenez part à notre joie ; car vous avez trouvé grâce à mes yeux. — Je boirai, seigneur, répondit Judith, parce que mon âme reçoit aujourd'hui la plus grande gloire qu'elle ait reçue dans toute sa vie. » Elle prit ensuite ce que sa servante lui avait préparé, mangea et but devant lui. Holopherne fut tellement transporté de joie en la voyant qu'il but du vin plus qu'il n'avait fait aucun jour <sup>1</sup>.

Le soir étant venu, ses serviteurs se hâtèrent de se retirer chacun chez soi ; tous étaient fatigués du vin qu'ils avaient bu. Bagaos ferma la porte de la chambre et s'en alla. Holopherne était étendu sur son lit, accablé de sommeil et d'ivresse ; Judith, seule auprès de lui, ordonne à sa suivante de se tenir devant la porte de la chambre et d'y faire sentinelle. Pour elle, debout devant le lit, elle priait avec larmes, remuant les lèvres en silence : « Seigneur, Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et rendez-vous favorable en ce moment à ce que ma main va faire, afin que, comme vous avez promis, vous releviez votre cité de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru qui se pourrait faire par votre assistance. »

Ayant parlé de la sorte elle s'approcha de la colonne qui était au chevet d'Holopherne, délia son sabre qui y pendait, le tira du fourreau, saisit l'Assyrien par les cheveux, disant : « Seigneur Dieu, fortifiez-moi à cette heure, » et en deux coups lui trancha la tête. Après quoi elle fit tomber le cadavre hors du lit, détacha des colonnes le pavillon, sortit de la chambre, et donna la tête d'Holopherne à sa suivante, qui la mit dans le sac des vivres.

Toutes deux sortirent ensuite selon leur coutume, passèrent au delà du camp, tournèrent le long de la vallée et arrivèrent à la porte de la ville. De loin Judith criait aux sentinelles : « Ouvrez, ouvrez les portes ; Dieu, notre Dieu est avec nous, prêt à signaler sa puissance en Israël, comme il a fait en ce jour. » Les gardes, ayant entendu sa voix, appelèrent les sénateurs de la cité. Petits et grands, toute la ville accourut, parce qu'on

<sup>1</sup> Judith, 12.



ne s'attendait plus qu'elle reviendrait. On s'assembla autour d'elle à la lueur des flambeaux. Montée sur un lieu élevé, elle commanda qu'on fit silence, et, tous s'étant tus, elle dit à haute voix : « Louez, bénissez le Seigneur, notre Dieu, qui n'a point retiré sa miséricorde de dessus la maison d'Israël, mais qui, cette nuit même, a, par ma main, tué l'ennemi de son peuple. »

A ces mots elle tira du sac la tête d'Holopherne, et, la montrant à toute l'assemblée, s'écria : « Voici la tête d'Holopherne, général de l'armée d'Assur, et voici le pavillon sous lequel il était couché ivre, et où le Seigneur, notre Dieu, l'a frappé par la main d'une femme. Au reste, vive le Seigneur ! car son ange m'a gardée, en sortant d'avec vous, et demeurant là, et revenant ici. Il n'a point permis que sa servante fût déshonorée ; mais il m'a ramenée parmi vous sans tache, triomphante de sa victoire, de mon évasion et de votre délivrance. Bénissez-le tous parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle ! » Et tous bénirent à la fois et Dieu et Judith.

« O fille, dit Ozias, prince du peuple, vous êtes bénie du Dieu très-haut par-dessus toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis. En ce jour il a rendu votre nom si grand que jamais votre éloge ne cessera parmi les hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur, parce que vous n'avez point épargné votre vie dans l'angoisse et la tribulation de votre peuple, mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine. » Et tout le peuple répondit : « Amen ! amen ! »

Après quoi on fit venir Achior. « Le Dieu d'Israël, lui dit Judith, le Dieu d'Israël, à qui vous avez rendu témoignage en disant qu'il a le pouvoir de se venger de ses ennemis, a coupé lui-même cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles, et, pour vous faire voir qu'ainsi en soit, voici la tête d'Holopherne qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël et qui menaçait de vous faire mourir, en disant : Lors-

que j'aurai vaincu le peuple d'Israël je vous ferai passer l'épée au travers du corps. » A la vue de la tête d'Holopherne Achior fut saisi d'une si grande frayeur qu'il tomba le visage contre terre et s'évanouit. Puis, ayant repris ses sens, il se jeta aux pieds de Judith et l'adora, disant : « Bénie soyez-vous de votre Dieu dans toute la maison de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera pour jamais glorifié en vous parmi tous les peuples qui entendront parler de votre nom. » « Enfin, considérant tout ce que Dieu avait fait en faveur d'Israël, il abandonna les cérémonies de la gentilité, crut en Dieu avec une grande foi, reçut la circoncision et fut incorporé au peuple d'Israël, lui et toute sa race, jusqu'aujourd'hui, » dit l'historien sacré <sup>1</sup>.

Pour Judith, sans perdre un moment, elle dit à tout le peuple : « Écoutez-moi, mes frères ; pendez cette tête au haut de nos murailles, et, aussitôt que le soleil sera levé, prenez chacun vos armes et sortez avec grand bruit, non pour descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Nécessairement les gardes avancées fuiront et s'en iront éveiller leur général, et, lorsque leurs chefs auront couru à la tente d'Holopherne et qu'ils n'y auront trouvé qu'un tronc nageant dans son sang, la frayeur les saisira tous. Lors donc que vous les verrez fuir, allez hardiment après eux, parce que le Seigneur vous les livrera pour les fouler aux pieds. »

Les ordres de Judith furent exécutés. Au lever du soleil les sentinelles assyriennes, voyant paraître les hommes de Béthulie, coururent à la tente d'Holopherne ; ceux qui étaient dans la tente vinrent à la porte de sa chambre, et ils tâchaient, en y faisant quelque bruit, d'interrompre son sommeil ; car nul n'osait ni frapper à la porte, ni entrer dans la chambre du général des Assyriens. Mais les chefs, les colonels et les principaux officiers étant venus, ils dirent aux chambellans : « Entrez et éveillez-le, parce que ces rats sont sortis de leurs trous et ont eu la hardiesse de nous défier au combat. » Alors Bagaos, étant entré, se tint devant le rideau

<sup>1</sup> Judith, 13.

et frappa des mains, s'imaginant qu'il dormait avec Judith. Mais, prêtant l'oreille et n'entendant aucun bruit, tel qu'en peut faire un homme qui dort, il s'approche plus près du rideau, le lève, aperçoit le cadavre d'Holopherne étendu par terre, sans tête, tout couvert de son sang, jette un grand cri en pleurant, déchire ses vêtements, court à la tente de Judith, et, ne l'ayant pas trouvée, sort devant le peuple et s'écrie : « Une seule femme des Hébreux a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor ; car voici Holopherne étendu par terre, et sa tête n'y est plus. » A ces mots les chefs de l'armée assyrienne déchirent leurs vêtements, la frayeur et le trouble les saisissent, le camp retentit bientôt de cris effroyables ; chacun, hors de soi-même, ne songe qu'à soi ; il n'y a plus d'ordre ni de discipline ; mais tous, baissant la tête et quittant tout, se hâtent d'échapper aux Hébreux qu'ils entendent marchant à eux les armes à la main, et s'enfuient çà et là par les chemins de la campagne et les sentiers de la colline <sup>1</sup>.

« Les enfants d'Israël, les voyant fuir de la sorte, les poursuivent et descendent de la montagne, sonnant des trompettes et jetant de grand cris après eux. Comme ils marchaient ensemble et en bon ordre, pendant que les Assyriens fuyaient en déroute, ils taillaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient. Ozias envoya porter cette nouvelle à toutes les villes et provinces d'Israël ; partout l'élite de la jeunesse prit les armes, poursuivit l'ennemi jusqu'à l'extrême frontière, passant tout au fil de l'épée et faisant un butin immense. Quant au souverain pontife Joacim, il vint de Jérusalem à Béthulie, avec tout son sénat, pour voir Judith. Elle sortit à sa rencontre, et tous la bénirent d'une voix, disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple ; car vous avez agi avec un courage mâle et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après votre mari vous n'en avez point connu d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée et que vous serez bénie éternelle-

ment. » Et tout le peuple répondit : « Amen ! amen ! »

Trente jours suffirent à peine pour amasser les dépouilles des Assyriens. Tout ce qu'on put reconnaître qu'Holopherne avait possédé, en or, en argent, en vêtements, en pierreries, et en toute sorte de meubles, fut donné par le peuple à Judith. Toutes les femmes d'Israël accoururent pour la voir et la bénir ; elles formèrent en son honneur des chœurs et des danses ; Judith, avec ses compagnes, le front couronné d'olivier et des rameaux à la main, s'avancait à la tête de tout le peuple, conduisant les danses des femmes ; ensuite marchaient en armes les hommes d'Israël portant des couronnes et faisant retentir des hymnes. Judith entonna un cantique triomphal en l'honneur de Jéhova, et tout le peuple le répétait en chœur <sup>1</sup>.

« Entonnez à mon Dieu, au son des tambours, chantez à mon seigneur, au son des cymbales, chantez-lui d'accord un nouveau cantique.

« C'est le Seigneur qui rompt les guerres ; Jéhova est son nom. Il a placé son camp au milieu de son peuple pour nous délivrer de tous nos ennemis.

« Assur est venu des montagnes de l'aquilon ; sa multitude comblait les torrents, ses chevaux couvraient les collines. Il a dit qu'il incendierait mes confins, qu'il exterminerait par le glaive mes jeunes gens, qu'il briserait contre le pavé mes enfants à la mamelle, ferait des autres sa proie et emmènerait captives mes vierges.

« Le Seigneur, le Tout-Puissant, a renversé ses projets ; il l'a livré entre les mains d'une femme. Ce ne fut point une vigoureuse jeunesse, ce ne furent point les Titans hautains ni les géants qui frappèrent leur capitaine ; c'est Judith, fille de Mérari, qui le captiva par sa beauté et lui trancha la tête avec son propre poignard.

« Les Perses furent effrayés de sa constance et les Mèdes de son audace. Le camp d'Assur a hurlé quand ont paru mes humbles que brûlait la soif. Les fils des jeunes femmes les ont transpercés ; ils les ont tués comme

<sup>1</sup> Judith, 15.

<sup>1</sup> Judith, 15.



des esclaves qui s'enfuient. Ils ont été exterminés de devant le Seigneur, mon Dieu.

« Chantons un hymne au Seigneur, chantons un hymne nouveau à notre Dieu ! »

Ces réjouissances, commencées à Béthulie, se continuèrent à Jérusalem durant trois mois. Tout le peuple s'y rendit, adora Dieu, et, s'étant purifié, lui offrit des holocaustes et s'acquitta de ses vœux et de ses promesses. Judith y consacra au Seigneur tous les meubles d'Holopherne et le pavillon qu'elle avait enlevé de son lit. Elle resta veuve dans la maison de son mari, donna la liberté à sa suivante, mourut à l'âge de cent cinq ans, et fut pleurée par tout le peuple durant sept jours<sup>1</sup>.

En mémoire de cette merveilleuse délivrance une fête fut instituée, qui se célébrait encore quand l'histoire de Judith, telle que nous l'avons, fut mise par écrit. Cette histoire se lit en grec et en latin. Dans l'une de ces versions il est des circonstances qui ne se trouvent pas dans l'autre ; nous les avons fondues en la même narration, comme pour Tobie.

Toujours la tradition chrétienne a regardé l'histoire de Judith comme véritable et comme faisant partie des livres sacrés. Les Juifs, quoiqu'ils ne la missent pas au catalogue des Écritures canoniques, la regardaient cependant, au temps de saint Jérôme, comme une Écriture sainte. On y voit que l'héroïne du livre était une pieuse matrone poussée par l'Esprit de Dieu et remplie de sa force ; mais les moyens qu'elle employa pour exécuter son grand dessein lui étaient-ils tous également inspirés ? N'y en avait-il point qu'elle choisit elle-même ? et, parmi ces derniers, n'y en avait-il que d'absolument irréprochables ? Certaines de ses paroles ne renferment-elles pas un mensonge officieux ? La guerre excuse-t-elle cela de péché ? Les docteurs et les interprètes sont partagés d'avis sur ces questions. On l'a été également sur l'époque où cette histoire a eu lieu ; mais les plus doctes sont tombés d'accord à la placer, comme nous avons fait, après la captivité, sous Manassès.

Il est dit que, tant que vécut Judith, et même plusieurs années après sa mort, il n'y eut personne à troubler Israël. En effet pendant les dernières années de Manassès, sous le règne de son fils Amon et celui de son petit-fils Josias, nulle puissance étrangère ne vint attaquer Juda.

La puissance la plus formidable d'alors, l'empire de Ninive, touchait à sa fin. Jonas lui avait prédit sa ruine ; la pénitence vint la suspendre. Tobie renouvela cette même prédiction ; les Ninivites n'en profitèrent point comme de celle de Jonas. Le prophète Sophonie vint dire à son tour :

« Jéhova étendra sa main vers l'aquilon ; il perdra Assur ; il fera de Ninive une solitude, un lieu aride comme un désert. Les troupeaux se reposeront au milieu d'elle, ainsi que toutes les bêtes de la contrée ; le butor et le hérisson se logeront dans ses portiques ; les oiseaux crieront sur ses fenêtres et le corbeau au-dessus des portes de ses palais.

« Voilà cette ville si fière, qui habitait en assurance et disait en son cœur : C'est moi ! et, hors moi, il n'y en a point d'autre ! Comment donc a-t-elle été changée en un désert et en une retraite de bêtes sauvages ? Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insulteront avec des sifflements et des gestes de mépris<sup>1</sup>. »

Mais ce fut surtout parmi les dix tribus emmenées captives par Salmanasar que s'éleva le prophète de la ruine de Ninive. Nahum, de la tribu de Siméon, ne parle pas d'autre chose ; ses prédictions portent en tête : « Charge ou prophétie contre Ninive. » Il annonce, peut-être à Ninive même, comme Jonas, que Jéhova est patient, grand en puissance, lent à punir, mais qu'il punit à la fin.

« Sa marche est dans la tempête et le tourbillon ; les nuages sont la poussière de ses pieds. Il détruira ce lieu par une inondation passagère. Voici sur les montagnes les pieds de celui qui apporte la bonne nouvelle, de celui qui annonce la paix. Célèbre, ô Juda ! tes solennités, accomplis tes vœux, parce que

<sup>1</sup> Judith, 16.

<sup>1</sup> Sophon., 2.

Bélial n'en passera plus en toi ; il est péri tout entier. Les portes des fleuves sont ouvertes, le palais est détruit, la reine est emmenée captive avec ses suivantes, elles gémissent comme des colombes et se frappent le cœur. Ninive est couverte d'eau ; c'est un étang ; ses citoyens s'enfuient. Au combat ! au combat ! s'écrie-t-elle ; mais nul ne retourne. Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont innombrables. Elle est vidée, elle est anéantie, elle est déchirée. Son cœur sèche d'effroi, ses genoux tremblent, tous les reins sont abattus, tous les visages noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions, où sont ces pâturages de lionceaux ? cette caverne où le lion se retirait avec ses petits, sans que personne vint les troubler ; où le lion apportait les bêtes toutes sanglantes à ses lionnes et à ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie et ses cavernes de ses rapines ? »

« Me voici, je viens à toi, dit Jéhova-Sabaoth. J'incendierai ta multitude jusqu'à la réduire en fumée ; le glaive dévorera tes jeunes lions ; j'exterminerai de la terre tes rapines, on n'entendra plus la voix insolente de tes ambassadeurs.

« Malheur à la ville de sang qui n'est que fourberie, qui est pleine de rapine et qui ne cesse le brigandage ! On entend la voix du fouet, la voix de la roue impétueuse et du cheval hennissant, et du char brûlant, et du cavalier qui le monte, et du glaive étincelant, et de la lance fulminante, et de la multitude tuée, et des cadavres sans nombre tombant les uns sur les autres...

« Quiconque te verra se reculera de toi et dira : Ninive est dévastée ! Qui sera touché de ton malheur ? D'où te chercherai-je des consolateurs ? Es-tu meilleure que No-Ammon ? Assise entre les fleuves les eaux l'entourent, la mer est sa richesse, les flots ses remparts. L'Éthiopie est sa force, aussi bien que l'Égypte ; son peuple est innombrable. L'Afrique et la Libye ont été à son secours. Cependant elle a été emmenée captive dans une terre étrangère ; ses petits enfants ont été écrasés au milieu de toutes ses rues, ses

plus illustres citoyens partagés au sort, et tous ses grands garrottés de fers. Toi tu seras enivrée de même, tu tomberas dans le mépris ; toi aussi tu réclameras en vain du secours. Tes remparts sont des figes primeurs ; pour peu qu'on les secoue elles tombent dans la bouche de qui veut les manger. Tes habitants sont des femmes ; les portes de ton pays sont ouvertes à tes ennemis ; le feu te consumera, le glaive te dévorera. Tes pasteurs se sont endormis, ô roi d'Assur ! tes princes sont muets, ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. Ta fracture n'est point remise, ta plaie est incurable. Tous ceux qui apprennent ton sort ont battu des mains ; qui, en effet, ta malice n'a-t-elle pas continuellement foulé aux pieds <sup>1</sup> ? »

On croit que No-Ammon, dont la dévastation se voit ici mentionnée, est la fameuse Thèbes aux cent portes ou palais, dans la haute Égypte. Les eaux du Nil, sur lequel elle était bâtie, lui apportaient les richesses de la mer. Une dynastie éthiopienne y régnait alors ; l'Éthiopie était ainsi naturellement son auxiliaire. Ce désastre lui sera arrivé par les armes de Sennachérib ou de son fils Asarhaddon.

Deux hommes exécutèrent l'arrêt du ciel contre Ninive : Cyaxare, roi des Mèdes, et Nabopolassar, roi de Babylone. Le texte grec du livre de Tobie appelle le second Nabuchodonosor et le premier Assuérus <sup>2</sup>. Axare ou Axuérus est le même nom ; mais, dans le premier exemple, il est précédé du mot *Ky* ou seigneur. Le jeune Tobie vivait encore ; car il est dit qu'il apprit avant de mourir la ruine de Ninive, que prirent Nabuchodonosor et Assuérus.

Cyaxare, fils de Phraortes, ayant succédé à son père aussitôt après sa mort, sut profiter de la déroute des Assyriens devant Béthulie ; il se rétablit dans son royaume des Mèdes, puis recouvra l'empire de toute la haute Asie. Ce que ce prince avait dès lors le plus à cœur était d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville ; mais il paraît qu'occupé

<sup>1</sup> Nahum, 1, 2 et 3. — <sup>2</sup> Tobie, 14, 15.



à se rétablir pendant les dernières années de Saosduchim, le Nabuchodonosor de Judith, il ne marcha contre Ninive qu'au commencement du règne de Chyniladan, successeur de ce Nabuchodonosor. Cyaxare, ayant donc alors rassemblé des troupes de toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, se mit en route avec une puissante armée. Les Assyriens vinrent à sa rencontre et furent défaits. Cyaxare les poussa jusqu'à Ninive et forma le siège de cette ville ; mais une irruption des Scythes dans la Médie l'obligea d'abandonner son entreprise. Son armée fut défaite par ces barbares, qui se répandirent dans la haute Asie et en demeurèrent maîtres vingt-huit ans. Cyaxare, qui se voyait dépossédé de son empire par cette nation farouche, résolut avec ses sujets de s'en délivrer de cette manière : les Mèdes invitèrent un grand nombre de Scythes à un festin qui se célébrait dans toutes les familles ; chacun enivra ses hôtes et puis les massacra. Ceux des Scythes qui ne s'étaient pas trouvés à ces festins, ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du roi Alyattes. Cyaxare, délivré de ces dangereux ennemis, reprit le dessein du siège de Ninive. Le roi qui régnait alors dans cette ville est nommé Sarac dans quelques auteurs, Sardanapal dans d'autres. Il paraît avoir été le successeur de Chyniladan. C'était un prince efféminé et qui se rendait méprisable par sa mollesse. Déjà, depuis quelques années, le généralissime de ses troupes, Nabopolassar, ayant été envoyé à Babylone pour réduire des bandes d'insurgés, s'était mis à leur tête et avait pris le titre de roi. Pour mieux s'affermir le nouveau souverain de Babylone fit alliance avec Cyaxare, demanda et obtint la fille du prince mède pour son fils, le fameux Nabuchodonosor le Grand. Unis de cette sorte le Mède et le Babylonien assiégèrent Ninive tous les deux. Sarac ou Sardanapal, désespérant de se défendre, se brûla avec son palais. La grande cité fut prise et ruinée enfin de fond en comble. Avec elle finit l'empire d'Assur, pour devenir celui des Chaldéens ou de Babylone <sup>1</sup>.

Ninive était située sur le Tigre, qui la traversait sans doute par plusieurs canaux. De là ces paroles du prophète : « Les portes des fleuves sont ouvertes pour inonder la ville et en faire un étang. » Des auteurs grecs rapportent en effet que la prise de Ninive fut déterminée par une inondation du Tigre, qu'avaient grossi des pluies extraordinaires. Cette inondation fit tomber une grande partie des murailles ; aussi ce même prophète les comparait-il à des figes mûres <sup>1</sup>.

Aujourd'hui tout a tellement disparu de cette ville fameuse qu'on n'en retrouve plus même la place ; on croit seulement en reconnaître des vestiges sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis de la ville actuelle de Mossul, qui est sur la rive droite, et qu'on appelle quelquefois la nouvelle Ninive, parce qu'elle a été bâtie, dit-on, avec les ruines de l'ancienne.

Depuis la première édition de ce volume (1842), la vieille Ninive, réduite à l'état de squelette, de squelette mutilé, semble vouloir sortir de sa tombe. Un savant de France à Mossul, un savant d'Angleterre à Bagdad, ayant fait creuser dans la plaine où fut autrefois la superbe capitale de l'Assyrie, la ville de Salmanasar, de Sennachérib, de Sardanapal, ont exhumé d'immenses débris de palais, avec des statues, des peintures et des inscriptions : statues et tableaux dont la perfection a pu servir de modèle aux Grecs ; peintures qui représentent les triomphes et les festins des rois ; triomphes et combats où le vainqueur est accompagné de son armée, avec des machines de guerre qu'on croyait inventées par les Grecs ou les Romains, mais où l'on n'aperçoit ni char ni cavalier, tandis qu'on en voit parmi les ennemis. L'Écriture dit, en effet, que les peuples d'Assur ne connaissent point l'usage des chariots ni des chevaux. Parmi les ennemis et les prisonniers on reconnaît évidemment des Nègres, et aussi probablement des Mèdes, des Perses et des Juifs, en particulier un prince vaincu, peut-être Osée, dernier roi d'Israël. Certains prisonniers sont tenus par des chaînes attachées à un anneau passé dans la lèvre infé-

<sup>1</sup> Abyd., apud Euseb., *Chron.*, l. 1, c. 9.

<sup>1</sup> Diodore, l. 2.

rieure. Sennachérib, menaçant de sa colère le roi de Juda, lui dit : « Je te mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche. » On voit, entre autres, la prise et le sac d'Echatane par Nabuchodonosor I<sup>er</sup>, autrement Saosduchim, dont le général Holopherne fut ensuite décapité par Judith. Les peintures et sculptures de festins rappellent l'interminable repas de cent quatre-vingts jours que donna Assuérus aux grands de son empire dans le palais de Suze. On y voit des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargées de mets, les uns en face des autres, élevant leurs verres et portant des santés en l'honneur du vainqueur. Les tables, recouvertes de nappes, les chaises, les verres sont du plus beau travail et l'emportent en plusieurs points sur l'industrie moderne, et dans ces tableaux on ne trouve pas une seule figure de femme, si ce n'est

parmi les captifs que conduisent des soldats. Les inscriptions qui accompagnent ces sculptures et ces peintures sont en forme de clous ou de coins, et appelées pour cela cunéiformes. On espère pouvoir les déchiffrer un jour et lire ces chants de victoire devenus des inscriptions funèbres<sup>1</sup>.

Ces palais fossiles de l'ancienne capitale de l'Orient sont transportés à Londres et à Paris, les deux capitales de l'Occident moderne. On dirait que Dieu prépare son grand jugement sur les nations, et que pour cela il rassemble en un même lieu les cadavres de celles même qui sont mortes depuis plus de vingt siècles. A Paris, tout à côté de la colonne de l'Égyptien Sésostris, les débris de Ninive servent à peupler le palais désert du grand roi, le palais de Louis XIV.

<sup>1</sup> *Annales de Philosophie chrétienne*, 3<sup>e</sup> série, t. 12, p. 122-147 ; t. 14, p. 240-242 ; t. 16, p. 145-149.



## LIVRE DIX-SEPTIÈME

DE 613 A 588 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Josias. — Commencement de Jérémie. — Captivité de Babylone. — Nabuchodonosor voit en emblème l'histoire du monde ; Daniel la lui explique. — Ézéchiël dans la Mésopotamie. — Ruine de Jérusalem et du temple.**

Amon, fils de Manassès, était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône; il imita son père dans toutes ses impiétés, mais non dans sa pénitence. Après deux ans de règne il fut tué par des conspirateurs, et ceux-ci par le peuple, qui établit roi son fils Josias, âgé de huit ans <sup>1</sup>.

La corruption et l'idolâtrie introduites par Amon paraissent avoir continué leurs ravages sous la minorité du jeune roi. Entouré d'une cour dépravée, on pouvait s'attendre non-seulement qu'il laisserait faire le mal, mais qu'il y pousserait encore par son exemple. Par la miséricorde du Seigneur il en fut autrement. Dès la huitième année de son règne, seizième de son âge, Josias commença à chercher le Dieu de David, son père, et, quatre ans après, à purifier Juda et Jérusalem des hauts lieux, des bois profanes, des idoles soit de sculpture, soit de fonte. Il fit détruire en sa présence les autels des Baalim, briser les simulacres qu'on avait posés dessus, abattit les bocages d'Astaroth, mit en pièces ces idoles, en jeta les morceaux sur les tombeaux de ceux qui avaient accoutumé de leur immoler des victimes. De plus il brûla sur les autels des idoles les ossements de leurs prêtres et purifia ainsi Juda et Jérusalem. Il en fit de même dans les villes de Manassé, d'Éphraïm et de Siméon, jusqu'à Nephthali <sup>2</sup>.

Pour seconder le zèle du roi Dieu suscita un grand prophète; ce fut Jérémie, fils d'Hélcias, l'un des prêtres qui demeuraient dans Anathoth, en la terre de Benjamin. La parole

de Jéhova vint à lui la treizième année du règne de Josias, disant :

« Avant de t'avoir formé dans les entrailles de ta mère je t'ai connu; avant que tu fusses sorti de son sein je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations. — Hélas ! Adonaï-Jéhova, s'écria Jérémie, je ne sais point parler, je suis un enfant ! — Ne dis point, répondit Jéhova : Je suis un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai, et tout ce que je t'ordonnerai tu le diras. Ne crains pas devant la face des hommes, parce que je suis avec toi pour te délivrer. « Et Jéhova, étendant la main, lui toucha la bouche en disant : « Voilà que j'ai mis dans ta bouche mes paroles; voilà qu'en ce jour je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter <sup>1</sup>. »

L'Éternel lui dit un jour : « Que vois-tu, Jérémie ? — Je vois une branche d'amandier qui se hâte de fleurir, » répondit le prophète. « Tu as bien vu, répliqua l'Éternel; car ainsi je me hâterai d'accomplir ma parole. Que vois-tu ? » lui demanda-t-il encore. « Je vois, dit Jérémie, un vase fumant qu'embrase le

<sup>1</sup> 4 Rois, 21, 18-24. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 22, 1 et 2. 2 Paralip., 34, 1-7.

<sup>1</sup> Priusquam te formarem in utero novi te, et antequam exires de vulva sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te. Et dixi : A, a, a, Dominus Deus; ecce nescio loqui, quia puer ego sum. Et dixit Dominus ad me : Noli dicere : Puer sum, quoniam ad omnia quæ mittam te ibis, universa quæcumque mandaverò tibi loqueris. Ne timeas a facie eorum, quia tecum ego sum ut eruam te, dicit Dominus. Et misit Dominus manum suam, et tetigit os meum, et dixit Dominus ad me : Ecce dedi verba mea in ore tuo; ecce constitui te hodie super gentes, ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipas, et ædifices, et plantes. » Jérém., 1, 5-10.

souffle de l'aiglon. » Et Jéhova lui dit : « C'est de l'aiglon que fondra le mal sur tous les habitants de cette terre; car voilà que je convoquerai tous les peuples des royaumes de l'aiglon, et ils établiront chacun son trône à l'entrée des portes de Jérusalem, tout autour de ses murailles et dans toutes les villes de Juda. Et je prononcerai avec eux mes jugements contre toute la malice de ceux qui m'ont délaissé, qui ont sacrifié aux dieux étrangers, qui ont adoré l'ouvrage de leurs mains <sup>1</sup>.

« Et toi, ceins tes reins, va, dis-leur tout ce que je te commande; ne crains pas en leur présence, car je t'ôterai la crainte devant leur face. Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, sur toute la terre, et pour les rois de Juda, ses princes, et ses prêtres, et son peuple. Et ils combattront contre toi, et ils ne prévaudront point, parce que je suis avec toi, dit Jéhova, pour te délivrer <sup>2</sup>. »

Un autre prophète, Sophonie, prêchait au même temps les jugements de Dieu et la pénitence. « J'étendrai ma main sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem, dit Jéhova, et j'exterminerai de ce lieu les restes de Baal, le nom de ses ministres avec ses prêtres, ceux qui adorent sur les toits la milice du ciel, ceux qui adorent et invoquent tour à tour dans leur serment et Jéhova et Moloch, ceux qui se détournent de Jéhova et qui ne le cherchent point... Je scruterai Jérusalem avec des lampes; je visiterai les hommes enfoncés dans leurs ordures, qui disent dans leur cœur : Jéhova ne nous fera ni bien ni mal. Leurs richesses seront au pillage, leurs maisons en ruine; ils en bâtiront, mais ils ne les habiteront pas; ils planteront des vignes, et ils n'en boiront pas le vin. Il est proche le grand jour de Jéhova, il est proche, il se hâte grandement. La voix du jour de Jéhova sera

lamentable, le fort même y criera. Jour de colère que ce jour-là, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamité, de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes, jour où la trompette retentira terrible sur les villes fortes et les hautes tours. J'accablerai d'affliction les hommes; ils marcheront comme des aveugles parce qu'ils ont péché contre Jéhova; leur sang se répandra comme la poussière, leur corps comme le fumier <sup>1</sup>.

« Assemblez-vous donc, nation indigne d'être aimée, assemblez-vous avant que la colère de Jéhova éclate; cherchez l'Éternel, vous, humbles de cette terre, cherchez la justice, cherchez la mansuétude; peut-être que vous trouverez un asile au jour de la colère de Jéhova. »

Pour leur faire sentir encore davantage que leur unique refuge est de revenir à Dieu le prophète leur annonce que le même coup frappera tous les pays d'alentour. « Gaza sera détruite; Ascalon deviendra un désert; Azot sera ruinée en plein midi, Accaron renversée jusques aux fondements, Chanaan, terre des Philistins, délaissée sans habitant. Les restes de la maison de Juda en feront un lieu de pâturages. Moab deviendra comme Sodome, les enfants d'Ammon comme Gomorre; leur terre ne sera qu'une solitude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, et ceux d'entre les miens qui auront survécu à leur malheur en seront les maîtres. L'Éternel anéan-

<sup>1</sup> Jérémie, 1, 11-13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 14-19 : « Tu ergo accinge lumbos tuos, et surge, et loquere ad eos omnia quæ præcipio tibi; ne formides a facie eorum; nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus, et sacerdotibus, et populo terræ. Et bellabunt adversum te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te. »

<sup>1</sup> Sophon., 1, 1-18 : « Et extendam manum meam super Judam, et super omnes habitantes Jerusalem, et disperdam de loco reliquias Baal, et nomina ædituorum cum sacerdotibus, et eos qui adorant super tecta militiam cœli, et adorant et jurant in Domino, et jurant in Melchom; et qui avertuntur de post tergum Domini, et qui non quæsierunt Dominum nec investigaverunt eum... Et erit in tempore illo, scrutabor Jerusalem in lucernis, et visitabo super viros defixos in facibus suis, qui dicunt in sordibus suis : Non faciet bene Dominus et non faciet male. Et erit fortitudo eorum in direptionem et domus eorum in desertum; et ædificabunt domos, et non habitabunt; et plantabunt vineas, et non bibent vinum earum. Juxta est dies Domini magnus, juxta est et velox nimis. Vox diei Domini amara; tribulabitur ibi fortis, dies iræ dies illa, dies tribulationis et angustiarum, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulae et turbinis, dies tubæ et clamoris, super civitates munitas, et super angulos excelsos. Et tribulabo homines, et ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt, et effundetur sanguis eorum sicut humus et corpora eorum ut stercorea. »



tira tous les dieux de la terre ; c'est lui qu'adoreront toutes les îles des nations, chacune de son lieu. Les Éthiopiens mêmes tomberont sous le glaive. Jéhova étendra sa main sur l'aiglon ; il perdra Assur <sup>1</sup>. » Vient ensuite la prophétie sur Ninive, que nous avons vue plus haut. « Attendez-moi, dit enfin l'Éternel, attendez-moi au jour que je ressusciterai pour le témoignage ; car ma résolution est de ramasser les nations, de rassembler les royaumes, de répandre sur eux toute ma colère ; toute la terre sera dévorée par le feu de ma vengeance. Alors je rendrai aux peuples la pureté des lèvres pour invoquer tous le nom de Jéhova et le servir sous le même joug <sup>2</sup>. »

Outre les paroles de ces deux prophètes une rencontre singulière vint encore augmenter le zèle de Josias. La dix-huitième année de son règne, après une première tournée dans son royaume pour détruire les monuments d'idolâtrie, étant revenu à Jérusalem, il envoya trois de ses ministres au grand-prêtre Helcias, pour concerter avec lui les réparations du temple. Comme le grand-prêtre faisait transporter à cet effet chez les entrepreneurs l'argent offert et amassé dans le trésor sacré, il trouva le livre de la Loi de l'Éternel de la main de Moïse. On croit généralement que c'était l'exemplaire original du Deutéronome, déposé auprès de l'arche, et dont chaque nouveau roi devait prendre une copie. Par suite des désordres sous les règnes de Manassès et d'Amon cet exemplaire avait pu être caché ailleurs. Helcias le fit porter au roi par Saphan, le premier des trois ministres en question. Josias, ayant entendu les paroles de la Loi et les maux dont elle menace les violateurs, déchira ses vêtements et dit à Helcias et à quatre grands officiers du palais : « Allez, et consultez l'Éternel pour moi et pour ce qui reste d'Israël et de Juda, sur les paroles de ce livre qui a été trouvé ; car elle est grande la colère de Jéhova, prête à fondre sur nous, parce que nos pères n'ont point écouté les paroles de Jéhova ni fait selon tout ce qui est écrit dans ce livre-ci. » Helcias et les officiers du roi s'en allèrent vers la prophétesse Olda, femme

de Sellum, intendant du vestiaire, laquelle demeurait à Jérusalem dans la seconde enceinte de la ville, et lui parlèrent selon l'ordre du roi. Elle leur répondit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Dites à l'homme qui vous a envoyés vers moi : Je vais faire tomber sur ce lieu les maux et toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre qui a été lu devant le roi de Juda, parce qu'ils m'ont abandonné : ils ont brûlé de l'encens aux dieux étrangers pour m'irriter par toutes les œuvres de leurs mains. C'est pourquoi ma fureur se répandra sur ce lieu, et elle ne s'éteindra point. Quant au roi de Juda qui vous envoie pour consulter l'Éternel, voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Parce que tu as écouté les paroles de ce livre, que ton cœur s'est attendri, que tu t'es humilié devant Dieu en entendant ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants ; parce qu'en ma présence tu t'es humilié, tu as déchiré tes vêtements, tu as versé des pleurs, moi aussi je t'ai exaucé, dit Jéhova. Je te joindrai à tes pères, tu seras déposé dans ton sépulcre en paix, et tes yeux ne verront pas tous les maux que je ferai tomber sur ce lieu et sur ses habitants <sup>1</sup>. »

Après avoir entendu ces paroles Josias convoqua tous les anciens de Juda et de Jérusalem. Lui donc, et les anciens, et les prêtres, et les prophètes, et un peuple innombrable, petits et grands, s'assemblèrent dans la maison de l'Éternel. Le roi monta sur l'estrade d'airain qui, depuis le temps de Salomon, était la place des rois dans le temple, et il leur lut toutes les paroles du livre de l'alliance qu'on avait trouvé. Ensuite il renouvela devant l'Éternel cette alliance : qu'ils marcheraient dans ses voies, observeraient ses préceptes, ses ordonnances et ses cérémonies de tout leur cœur et de toute leur âme, enfin qu'ils accompliraient tout ce qui était écrit dans ce livre. Et le peuple consentit à cette alliance.

Animé dès lors d'une ardeur nouvelle, Josias acheva de détruire les restes d'idolâtrie ; tout ce qui avait servi à Baal, Astarté, à la milice du ciel, non-seulement fut jeté hors du

<sup>1</sup> Soph., 2, 1-13. — <sup>2</sup> Ibid., 3, 8 et 9.

<sup>1</sup> 4 Rois, 22. 2 Paral., 34.

temple, mais brûlé dans la vallée de Cédron et les cendres transportées à Béthel. On voit à cette occasion jusqu'où allait le culte des idoles sous les rois impies de Juda. Ils avaient établi des augures et des sacrificateurs sur les hauts lieux pour brûler de l'encens à Baal, au soleil, à la lune, aux planètes et à toute l'armée du ciel. A l'entrée du temple ils avaient consacré des chevaux et des chariots au soleil. Pour le culte d'Astarté ou de la lune il y avait, jusque dans le temple, des hommes infâmes sous des tentes que leur préparaient des femmes. Achaz avait élevé des autels profanes sur la terrasse même de sa chambre. Tout cela ou tout ce qui en restait fut détruit, brûlé alors, et les cendres jetées dans le torrent de Cédron. Sur la droite du mont des Olives, surnommé pour cela mont du Scandale, Salomon avait bâti des hauts lieux à Astartoth, idole des Sidoniens, à Chamos, le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des Ammonites. Ces hauts lieux, détruits probablement sous Ézéchias, pouvaient avoir été rétablis depuis. Josias en brisa les statues, en abattit les bois et les remparts d'ossements de morts. Au bas de cette montagne, dans la vallée du fils d'Ennon, se pratiquait en particulier l'horrible culte du cruel Melchom ou Moloch. Le lieu s'appelait Topheth ou Tambour, parce qu'on y faisait retentir ces sortes d'instruments pour étouffer les cris des enfants que l'on y faisait passer par le feu ou que l'on y brûlait en l'honneur de l'idole. Du nom hébreu, *Gé-Hinnon*, vallée d'Hinnon, est venu le mot *géhénne*, gêne, pour dire supplice, torture, enfer. Josias déclara ce lieu infâme. Pour ramener plus efficacement encore tout Israël à l'unité du vrai culte il détruisit même les hauts lieux où le peuple avait accoutumé de sacrifier au Dieu véritable ; les prêtres de la race d'Aaron qui y avaient prêté leur ministère furent interdits des fonctions sacerdotales dans le temple ; seulement ils vivaient des mêmes offrandes que leurs frères. Quant aux prêtres des idoles, dans les villes de Samarie et ailleurs, ils furent mis à mort sur leurs autels mêmes. Alors s'accomplit ce qu'un prophète, trois cent cinquante ans auparavant, avait prédit à Jéroboam, fils de Nabat. L'autel et le haut lieu que ce roi avait

élevés à son veau d'or, à Béthel, Josias les détruisit, les brûla et les réduisit en cendres, ainsi que le bois d'Astarté qui se trouvait proche. Ayant vu des sépulcres sur cette montagne, il en fit prendre les ossements et les brûla sur l'autel pour le rendre encore plus immonde. En parcourant ces sépulcres : « De qui est ce tombeau que je vois ? » demanda-t-il. Les habitants de la ville lui répondirent : « C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui était venu de Juda et qui avait prédit ce que vous avez fait sur l'autel de Béthel. » Et il dit : « Laissez-le, que personne ne remue ses os. » Et ses os demeurèrent intacts, avec les os du prophète de Samarie qui l'avait persuadé de revenir sur ses pas contre les ordres de l'Éternel.

De retour à Jérusalem Josias y rassembla tout le peuple de Juda et les restes d'Israël et célébra la Pâque avec une solennité qui n'avait pas eu sa pareille depuis les temps du prophète Samuël. Le roi donna au peuple, en cette occasion, du bétail, soit agneaux, soit chevreaux, jusqu'à trente mille, et trois mille bœufs. Le grand-prêtre, les chefs des familles sacerdotales et lévétiques, ainsi que les grands officiers du palais, donnèrent avec une égale générosité des victimes aux prêtres, aux lévites et à tout le peuple <sup>1</sup>.

Josias était retourné à Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, selon tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse. Il n'y eut ni avant ni après un roi semblable. Mais il n'en fut pas de même des grands et du peuple ; leur conversion fut loin d'être aussi parfaite. Aussi Jérémie éleva-t-il la voix pour leur rappeler les miséricordes de l'Éternel et leur annoncer ses châtiments.

« Va-t'en, lui commanda le Seigneur, et crie aux oreilles de Jérusalem : Ainsi parle Jéhova : Je me souviens encore de toi, de la piété de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles ; quand tu me suivis dans le désert, dans une terre qui n'était pas semée. Israël était saint à Jéhova, les prémices de ses fruits !

« Cieux, soyez dans l'étonnement ! frémissez à faire crouler vos portes ! Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi,

<sup>1</sup> 4 Rois, 23, 1-23.



source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes rompues, qui ne peuvent retenir l'eau<sup>1</sup>.

« La coupable Israël a justifié son âme en comparaison de la perfide Juda.... Reviens, Israël la rebelle, dit Jéhova, et je ne détournerai pas mon visage de vous parce que je suis miséricordieux et que je ne m'irrite pas pour toujours. Seulement reconnais ton iniquité... Revenez, enfants rebelles; je suis votre époux, et, quand il n'en resterait qu'un dans une ville et deux dans une tribu, je vous prendrai et vous introduirai dans Sion. Alors je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de sagesse, et, lorsque vous serez multipliés, que vous vous serez accrus sur la terre, on ne dira plus : Voici l'arche de Jéhova. Elle ne reviendra plus dans l'esprit, on ne s'en souviendra plus, on ne la recherchera plus, on ne la rétablira plus. En ce temps on appellera Jérusalem le trône de Jéhova; toutes les nations s'uniront à elle pour célébrer le nom de Jéhova dans Jérusalem; elles ne suivront plus la perversité de leur cœur<sup>2</sup>.

« Si tu reviens, ô Israël ! dit Jéhova, tu reposeras sur moi; si tu ôtes de devant ma face tes abominations tu ne seras point ébranlée. Tu jureras dans la vérité, dans le jugement et dans la justice, en disant : Vive Jéhova ! c'est en lui que se béniront (ou que seront bénies)<sup>3</sup> les nations. Préparez-vous une terre nouvelle et ne semez pas sur des épines. Soyez circoncis à Jéhova; ôtez le prépuce de votre cœur, habitants de Juda et de Jérusalem, de peur que mon indignation ne sorte comme la flamme, et que son ardeur ne s'accroisse, et que rien ne puisse l'éteindre, à cause de la malice de vos pensées. Annoncez dans Juda et faites entendre dans Jérusalem; parlez,

<sup>1</sup> Jérém., 2, 2-13 : « Vade et clama in auribus Jerusalem, dicens : Hæc dicit Dominus : Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam, et charitatem desponsationis tuæ quando secuta es me in deserto, in terra quæ non seminatur. Sanctus Israel Domino, primitiæ frugum ejus... »

« Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt, fontem aquæ vitæ, et foderunt tibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. » — <sup>2</sup> Ibid., 3. — <sup>3</sup> C'est le même mot hébreu que dans la Genèse, 22, 18.

faites retentir la trompette; criez à haute voix et dites : Assemblez-vous tous et entrons dans les villes fortifiées. Levez l'étendard vers Sion; hâtez-vous, ne vous arrêtez pas, parce que j'amène de l'aquilon le mal et une grande désolation. Le lion est monté de sa tanière, le brigand des nations s'est levé en route, il est sorti de son lieu pour faire de votre terre une solitude; vos villes seront ravagées et demeureront sans habitants. C'est pourquoi couvrez-vous de cilices, pleurez et poussez des hurlements, parce que la colère de Jéhova ne s'est point détournée de nous. Jérusalem, purifie ton cœur de samalice afin que tu sois sauvée ! Jusques à quand demeureront en toi des pensées funestes ? Déjà l'on entend du côté de Dan la voix qui annonce des soldats venant d'une terre lointaine; ils environneront Jérusalem comme ceux qui gardent un champ, parce qu'elle a irrité ma colère, dit Jéhova. »

« Mes entrailles ! mes entrailles ! s'écriait le prophète à la vue de tous ces maux à venir; je souffre au dedans de moi, mon cœur est saisi de trouble; je ne puis demeurer dans le silence parce que tu as entendu, ô mon âme ! la voix de la trompette et la clameur de la mêlée. La ruine a été appelée après la ruine; toute la terre a été dévastée; soudain mes tentes ont été abattues, soudain mes pavillons renversés. Jusques à quand verrai-je des étendards, entendrai-je la voix de la trompette ? C'est parce que mon peuple insensé ne m'a point connu. Enfants stupides et insensés, ils sont habiles pour faire le mal et ils ne savent pas opérer le bien. J'ai regardé la terre, et voilà qu'elle était vide et désolée<sup>1</sup>; j'ai regardé les cieux, et leur lumière n'était plus. J'ai vu les montagnes, et voilà qu'elles tremblaient; et toutes les collines, et elles étaient agitées. J'ai regardé, et il n'y avait plus d'homme, et tous les oiseaux du ciel avaient disparu. J'ai regardé, et voilà que le Carmel était un désert; toutes ses villes étaient détruites devant la face de Jéhova, devant la face de sa colère. Car voici ce que dit l'Éternel : Toute la terre sera désolée; cependant je n'achèverai pas sa ruine<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> « Tohou bohou. » — <sup>2</sup> Jérém., 4.

Pour se justifier en quelque sorte aux yeux de son prophète et de ses autres fidèles serviteurs : « Parcourez les rues de Jérusalem, leur dit le Seigneur, et voyez, et considérez, et cherchez dans ses places publiques si vous y trouverez un homme; s'il en est un qui pratique la justice et cherche la vérité je pardonnerai à la ville. Ils disent : Vive Jéhova ! mais c'est pour jurer à faux.

— Seigneur, répond le prophète, vos yeux regardent la vérité ; vous les avez frappés, et ils n'ont pas gémi ; vous les avez brisés, et ils n'ont pas voulu accepter la discipline ; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre et ils n'ont point voulu revenir à vous. Et moi je disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui soient devenus insensés parce qu'ils ignorent la voie de l'Éternel, le jugement de leur Dieu. J'irai donc vers les grands et je leur parlerai ; car eux connaissent la voie de l'Éternel, le jugement de leur Dieu. Et voilà qu'eux aussi ils ont brisé le joug et rompu les liens <sup>1</sup>. »

Une chose rassurait contre toutes ces menaçantes prédictions les habitants de Juda et de Jérusalem : c'est que le temple était au milieu d'eux. Pour leur ôter cette vaine confiance le Seigneur envoya Jérémie, à la porte du temple, dire à tous ceux qui entraient pour adorer l'Éternel : « Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Redressez vos voies et vos désirs, et j'habiterai avec vous dans ce lieu. Ne vous confiez point en des paroles de mensonge, disant : Temple de Jéhova ! temple de Jéhova ! temple de Jéhova ! car, si vous redressez vos voies et vos désirs, si vous rendez la justice entre l'homme et son prochain, si vous ne faites point de tort à l'étranger, au pupille et à la veuve, si vous ne répandez point en ce lieu le sang innocent, et si vous ne marchez point après les dieux étrangers pour votre ruine, j'habiterai avec vous de siècle en siècle dans ce lieu, dans cette terre que j'ai donnée à vos pères.

« Mais voilà que vous vous confiez en des paroles de mensonge qui ne vous seront d'aucun secours. Vous dérobez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez fausse-

ment, vous brûlez de l'encens à Baal, vous suivez des dieux étrangers qui vous étaient inconnus ; et vous venez, et vous vous tenez en ma présence dans cette maison sur laquelle mon nom a été invoqué, et vous dites : Nous sommes délivrés parce que nous avons fait toutes ces abominations.

« Quoi donc ! cette maison, sur laquelle a été invoqué mon nom devant vos yeux, est-elle devenue une caverne de voleurs ? Moi aussi j'ai vu, dit Jéhova. Allez à Silo, au lieu qui m'était consacré, où mon nom a habité dès le commencement, et considérez ce que je lui ai fait à cause de la malice d'Israël, mon peuple.

« Et maintenant, parce que vous avez fait toutes ces choses, dit l'Éternel, et que, me levant, je vous ai parlé dès le matin et vous n'avez pas entendu, et je vous ai appelés et vous n'avez pas répondu, je ferai à cette maison, sur laquelle a été invoqué mon nom, en laquelle vous avez mis votre confiance, et à ce lieu que je vous ai donné ainsi qu'à vos pères, comme j'ai fait à Silo. Je vous jetterai loin de ma face, comme j'ai rejeté tous vos frères, toute la race d'Éphraïm.

« Toi donc n'intercède point pour ce peuple, ne m'adresse pour eux ni cantique ni prière, et ne t'oppose point à moi parce que je ne t'exaucerai point. Ne vois-tu pas ce que ceux-ci font dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem ? Les enfants amassent le bois, les pères allument le feu, et les femmes mêlent la graisse et la farine pour offrir des gâteaux à la reine du ciel, et ils font des libations aux dieux étrangers, afin d'irriter ma colère... Ils ont bâti sur les hauteurs de Topheth, dans la vallée du fils d'Ennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles, ce que je n'ai ni ordonné ni pensé dans mon cœur. C'est pourquoi voilà que les jours viendront, dit l'Éternel, et on ne dira plus Topheth ni la vallée du fils d'Ennon, mais la vallée du Carnage, et on ensevelira les morts à Topheth parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu ; et le cadavre de ce peuple sera en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux des champs, et personne ne les chassera...

« En ce temps-là, dit l'Éternel, on jettera hors de leurs sépulcres les os des rois de

<sup>1</sup> Jérém., 5.



Juda, et les os de ses princes, et les os de ses prêtres, et les os de ses prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem, et on les exposera au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont recherchés et adorés; on ne les rassemblera point et on ne les ensevelira point, mais on les laissera comme du fumier sur la face de la terre <sup>1</sup>. »

Jérémie annonçait fidèlement les menaces de l'Éternel, mais il n'en déplorait pas moins les calamités futures de Jérusalem. « Je souffre cruellement, s'écriait-il, des souffrances de la fille de mon peuple; je pousse des cris de douleur; l'épouvante m'a saisi. N'y a-t-il point de baume en Galaad? ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc n'est-elle pas fermée la blessure de la fille de mon peuple? Ah! qui changera ma tête en eaux et mes yeux en une fontaine de larmes? et je pleurerai nuit et jour les morts de la fille de mon peuple. Qui me donnera dans le désert une cabane de voyageur? et j'abandonnerai mon peuple, et je me retirerai loin d'eux, car tous sont des adultères, une assemblée de prévaricateurs. Ils ont préparé leur langue comme un arc de mensonge et non de vérité; ils se sont fortifiés sur la terre en passant du crime au crime; ils ne m'ont point connu, dit Jéhova <sup>2</sup>. »

Pendant que Jérémie annonçait et pleurait ainsi d'avance la ruine de Jérusalem, la mort de Josias vint en être le funeste prélude.

La chute de Ninive avait fait prendre les armes au pharaon de l'Égypte. Ce pays, tombé dans une espèce d'anarchie après l'expédition de Sennachérib, avait été gouverné quelque temps par douze princes. Psammétique, l'un d'entre eux, avec le secours des Grecs qu'il avait attirés et favorisés dans son gouvernement, s'éleva au-dessus de ses collègues et se fit roi de toute l'Égypte, environ 670 ans avant Jésus-Christ. C'est à lui que l'histoire égyptienne, enveloppée jusque-là d'épaisses ténèbres, commence à s'éclaircir quelque peu. La cause en est aux relations non interrompues que les Grecs eurent dès lors avec ce pays. Il assiégea la ville d'Azot,

prise par le roi d'Assyrie, Sennachérib ou Asarhaddon, et la réduisit seulement au bout de vingt-neuf ans <sup>1</sup>. Les Scythes, vainqueurs des Mèdes et maîtres de l'Asie, s'avançaient à la conquête de l'Égypte; au lieu de leur opposer la force Psammétique les joignit en Syrie, et les engagea, par ses présents et par ses prières, à retourner sur leurs pas. Il eut pour successeur un fils que les Grecs nomment Néchos, et les livres saints Pharaon-Néchao ou Nécho. C'est, dans Manéthon, Néchao II, sixième roi de la vingt-sixième dynastie. Son nom se lit encore sur plusieurs statues en Égypte. Entretenant comme son père, il commença un canal du Nil à la mer Rouge, qu'acheva dans la suite Darius, roi de Perse. Sortie de la même mer, une de ses flottes, montée par des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique, doubla le cap de *Bonne-Espérance*, et rentra, par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, en Égypte. Ainsi, redoutable par terre et par mer, il marcha vers l'Euphrate avec une puissante armée, pour faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens qui, avec Ninive, avaient détruit l'empire d'Assyrie <sup>2</sup>. Il craignait, d'un côté, de voir ces peuples trop puissants, et, de l'autre, convoitait pour lui-même la conquête de l'Asie. Il prit sa route par la Judée.

Josias s'avança contre lui, ou comme allié du roi de Babylone, ou comme roi indépendant qui ne voulait pas qu'un étranger passât sur ses terres. Néchao lui envoya dire par des ambassadeurs : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, ô roi de Juda? Ce n'est pas contre vous que je viens aujourd'hui; mais je fais la guerre à une autre maison, contre laquelle Dieu m'a commandé de marcher en diligence; cessez donc de vous opposer aux desseins de Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne vous tue. » Josias ne voulut point s'en retourner et ne se rendit point à ce que lui dit Néchao de la part de Dieu; d'ailleurs était-il obligé d'en croire sur parole un roi d'Égypte? Il continua donc sa marche pour lui livrer bataille dans le champ de Mageddo, appelé Magdole dans Hérodote, de la tribu de Manassé; mais il y fut grièvement blessé par des

<sup>1</sup> Jérém., 8. — <sup>2</sup> *Ibid*, 8 et 9.

<sup>1</sup> Hérodote, 1. 2. — <sup>2</sup> Josèphe, 1. 10, c. 6.

archers. Ses gens le transportèrent à Jérusalem, où il succomba et fut enseveli dans le mausolée de ses pères. Tout Juda et Jérusalem le pleurèrent, particulièrement Jérémie, dont les lamentations sur la mort de Josias se chantaient, dans Israël, par des musiciens et des musiciennes, d'année en année, comme par une espèce de loi. La douleur publique fut si grande qu'on disait depuis, par manière de proverbe : « Comme le deuil d'Adadremmon dans la campagne de Mageddon<sup>1</sup>. » Ces élégies du tendre prophète ne se trouvent plus.

Le fils de Sirac a fait ainsi l'éloge du saint roi : « La mémoire de Josias est comme un parfum d'excellente odeur, ouvrage d'un artisan admirable. Son souvenir sera doux à la bouche de tous les hommes, comme le miel et comme des chants au milieu d'un festin. Il a été conduit d'en haut pour faire entrer le peuple dans la pénitence, et il a fait disparaître les abominations de l'impiété; et il a tourné son cœur vers le Seigneur, et dans les jours du crime il a affermi la piété<sup>2</sup>. »

Le peuple de Juda prit Joachaz, nommé aussi Sellum, fils puîné de Josias, et l'établit roi en la place de son père. Il avait vingt-trois ans, fit le mal devant l'Éternel comme ses ancêtres, et ne régna que trois mois. Il paraît qu'ayant amassé des troupes il poursuivit Pharaon-Néchao<sup>3</sup>. Jérémie dit à cette occasion : « Ne pleurez point le mort, ne faites pas pour lui de deuil; mais pleurez avec beaucoup de larmes celui qui s'en va, parce qu'il ne reviendra plus; il ne verra plus le pays de sa naissance. Car voici ce que dit l'Éternel à Sellum, fils de Josias, roi de Juda, qui règne à la place de Josias, son père, et qui est sorti de ce lieu : Il n'y reviendra jamais, mais il mourra au lieu où je le ferai transférer, et il ne verra plus cette terre<sup>4</sup>. »

En effet Néchao, qui avait remporté de grands avantages sur les Babyloniens, pris même, suivant quelques-uns, la ville de Carkémis vers l'Euphrate, enchaîna Sellum à Réhla, au pays d'Emath, province de Syrie, et l'emmena en Égypte, où il mourut.

En passant à Jérusalem le vainqueur mit à

la place de Sellum Éliakim, son frère aîné, en lui donnant le nom de Joakim, et imposa le pays à cent talents d'argent et un talent d'or, sans doute comme tribut annuel. Ce n'était pas très-considérable. Il avait moins à cœur une grande augmentation de revenus que de soustraire ce pays à l'influence des rois assyriens, qui, depuis quelques générations, menaçaient l'Égypte, et maintenant surtout, par la réunion de l'Assyrie à Babylone, étaient plus que jamais à redouter. La modération pouvait plus qu'autre chose lui assurer la soumission et même la confiance de la Judée.

Hérodote fait mention de l'expédition de Néco et de son entrée à Jérusalem; il rapporte, au livre deuxième, que ce roi livra bataille aux Syriens à Magdole, les vainquit, et puis s'empara de Cadytis, ville de Syrie, qui était grande. Au troisième livre il dit que cette ville de Cadytis, située parmi des montagnes, dans la Syrie nommée Palestine, ne le cédait guère pour la grandeur à Sardis, alors capitale non-seulement de la Lydie, mais de toute l'Asie Mineure<sup>1</sup>. Cette description ne peut convenir qu'à Jérusalem, la seule ville de Palestine que l'on pût comparer à Sardes. Quant au nom de Cadytis, aujourd'hui encore les Syriens et les Arabes lui en donnent un semblable; tous ils l'appellent *Cods*, *Cuds* ou *Alcuds*, la Sainte. Les monnaies des Juifs, dont il existe encore plusieurs, avaient pour inscription *Jérusalem-Kéduscha*, Jérusalem la Sainte. On aura de bonne heure nommé cette ville par abréviation *Kéduscha*, que, dans leur dialecte, les Syriens auront prononcé *Kédutha*, d'après leur usage de changer le *sch* des Hébreux en *th*. De Kédutha à Cadytis il n'y a que la terminaison grecque. De ce que les Syriens et les Arabes lui donnent jusqu'à nos jours le nom de *Cuds* ou Sainte, c'est une preuve qu'ils l'appelaient ainsi dès les temps anciens; car à tous les lieux dont ils sont devenus les maîtres ils ont rendu leurs noms primitifs; par exemple, à Tyr le nom de *Sor*, à Palmyre celui de *Tadmor*, à l'Égypte celui de *Mesr* ou *Mezraïm*.

<sup>1</sup> Zach., 12, 11. <sup>2</sup> Paralip., 35, 20-25. — <sup>3</sup> Eccl., 49. — <sup>4</sup> Ézéchiel, 19, 4. — <sup>5</sup> Jérém., 22.

<sup>1</sup> Hérod., 1. 2, n. 159; 1. 3, n. 5.



Éliakim ou Joakim, que Pharaon-Néchoa mit à la place de son frère Joachaz ou Selmum, avait vingt-cinq ans quand il commença de régner ; il régna onze ans à Jérusalem ; mais il fit le mal devant l'Éternel, son Dieu, selon tout ce qu'avaient fait ses pères.

Jérémie, figure de Jésus-Christ, continuait d'aimer ses frères, de pleurer sur eux, de les exhorter à pénitence, de les menacer des vengeances du Ciel, mais eux ne l'écoutaient point ; les habitants mêmes de sa ville natale conspirèrent sa mort. Dieu le lui fit connaître. « Moi cependant, dit le prophète, j'étais comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime, et je ne savais point les desseins qu'ils avaient formés contre moi, en disant : Mettons du bois (véniéux) dans son pain, retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus rappelé à jamais. Mais vous, Jéhova-Sabaoth, vous qui jugez selon l'équité, qui sondez les reins et les cœurs, je verrai votre vengeance sur eux ; car je vous ai révélé ma cause. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel aux hommes d'Anathoth qui conspirent contre ta vie, et qui disent : Tu ne prophétiseras plus au nom de Jéhova, ou tu mourras de nos mains. Moi je les visiterai, dit Jéhova-Sabaoth ; leurs jeunes gens mourront par le glaive, leurs fils et leurs filles par la faim. Et rien ne restera d'eux, car j'amènerai le mal sur les hommes d'Anathoth, l'année marquée pour leur punition <sup>1</sup>. »

Vers le même temps Dieu lui commanda de porter une ceinture de lin, puis d'aller vers l'Euphrate la cacher dans le creux d'un rocher, d'où l'ayant retirée après un long

intervalle, il la trouva si pourrie qu'elle n'était plus bonne à rien.

« Voilà, lui dit alors l'Éternel, voilà comme je ferai pourrir l'orgueil de Juda et le grand orgueil de Jérusalem. Ce peuple pervers, qui ne veut pas entendre mes paroles et qui marche dans le dérèglement de son cœur, qui suit les dieux étrangers pour les servir et les adorer, sera comme une ceinture qui n'est plus d'aucun usage. Comme on attache une ceinture autour de ses reins, ainsi j'avais pressé autour de moi toute la maison d'Israël et toute la maison de Juda, afin qu'elles fussent mon peuple, et mon nom, et ma louange, et ma gloire, et elles ne m'ont point écouté <sup>1</sup>. »

A l'approche d'une grande sécheresse Jérémie conjurait le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, disant, entre autres paroles, que des prophètes lui annonçaient la paix au lieu de la guerre et de la famine.

« Ces prophètes prophétisent fausement en mon nom, lui répondit le Seigneur ; je ne les ai point envoyés, je ne leur ai point commandé, je ne leur ai point parlé ; ils ne vous prophétisent que visions mensongères, et divination, et fraude, et séduction de leur cœur. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel sur ces prophètes qui prophétisent en mon nom, que je n'ai point envoyés et qui disent : Le glaive et la faim ne viendront pas sur cette terre. C'est par le glaive et par la faim que seront consumés ces prophètes-là ; et les peuples auxquels ils prophétiseront jetés dans les rues de Jérusalem par la faim et par le glaive, et nul ne les ensevelira, ni eux, ni leurs épouses, ni leurs fils, ni leurs filles ; et je répandrai leurs crimes sur eux.

« Et tu leur diras cette parole : Que mes yeux versent des larmes le jour et la nuit, et qu'ils ne se taisent pas, parce que la vierge, fille de mon peuple, a été frappée d'une

<sup>1</sup> Jérém., 11 : « Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam, et non cognovi quæ cogitaverunt super me consilia, dicentes : Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius. Tu autem, Domine Sabaoth, qui judicas juste et probas renes et corda, videam ultionem tuam ex eis ; tibi enim revelavi causam meam. Propterea hæc dicit Dominus ad viros Anathoth, qui quærun animam tuam et dicunt : Non prophetabis in nomine Domini, et non morieris in manibus nostris. Propterea hæc dicit Dominus exercituum : Ecce ego visitabo super eos ; juvenes morientur in gladio, filii eorum et filiae eorum morientur in fame, et reliquæ non erunt ex eis ; inducam enim malum super viros Anathoth, annum visitationis eorum. »

<sup>1</sup> Jérém., 13 : « Hæc dicit Dominus : Sic putrescere faciam superbiam Juda et superbiam Jerusalem multam. Populum istum pessimum, qui nolunt audire verba mea, et ambulans in pravitate cordis sui, abieruntque post deos alienos, ut servirent eis et adorarent eos, et erunt sicut lumbare illud, quod nulli usui aptum est. Sicut enim adhæret lumbare ad lumbos viri, sic agglutinaui mihi omnem domum Israel et omnem domum Juda, dicit Dominus, ut essent mihi in populum, et in gloriam ; et non audierunt. »

grande douleur, accablée d'une immense plaie. Si je sors dans la campagne voici des morts tués par le glaive ; si j'entre dans la ville voici des mourants consumés par la faim ; le prophète même et le prêtre sont allés dans une terre qu'ils ne connaissent pas. Seigneur, avez-vous donc rejeté Juda pour toujours ? Sion est-elle devenue l'horreur de votre âme ? Pourquoi donc nous avez-vous frappés d'une plaie incurable ? Nous avons attendu la paix et nul bien n'est venu à nous, le temps de la guérison et voilà le trouble. O Jéhova ! nous avons connu nos impiétés et les iniquités de nos pères ; car nous avons péché devant vous. Cependant, à cause de votre nom, ne nous réprouvez pas, ne renversez point le trône de votre gloire ; ressouvenez-vous et ne détruisez pas votre alliance avec nous. En est-il parmi les vaines idoles qui fassent pleuvoir ? sont-ce les cieus mêmes qui donneront la pluie ? N'est-ce pas vous, Jéhova, notre Dieu ? C'est vous que nous attendrons, car c'est vous qui avez fait toutes ces choses<sup>1</sup>. »

Mais l'Éternel lui dit : « En vain Moïse et Samuël se présenteraient devant moi ; mon âme n'est plus à ce peuple ; chasse-les loin de ma face et qu'ils sortent. Que s'il te disent : Où irons-nous ? tu leur diras : A la mort, qui est à la mort ; au glaive, qui est au glaive ; à la faim, qui à la faim ; à la captivité, qui à la captivité. Qui donc aura pitié de toi, ô Jérusalem ! ou qui sera contristé sur toi ? ou qui voudra prier pour t'obtenir la paix ? Tu m'as abandonné, dit l'Éternel ; tu es retournée sur tes pas ; aussi j'étendrai ma main sur toi et je te frapperai ; je suis lassé de clémence. »

« Malheur à moi, ô ma mère ! s'écria le prophète dans sa douleur ; pourquoi m'avez-vous engendré, moi homme de querelle, homme de discorde pour toute la terre ? Je n'ai prêté ni emprunté à usure, et tous me maudissent. » Le Seigneur le rassura contre ses ennemis : « Je te présenterai à ce peuple comme un mur d'airain, un mur inébranlable, lui dit-il ; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi pour te sauver et te délivrer, et je

t'arracherai des mains des méchants, et je te rachèterai de la main des forts<sup>1</sup>. »

Il dit encore : « Tu ne prendras point de femme et tu n'auras point de fils ni de fille en ce lieu ; car voici ce que dit l'Éternel sur les fils et les filles qui naissent en ce lieu, et sur les mères qui les ont engendrés, et sur les pères qui leur ont donné la vie : Ils mourront d'une longue agonie ; on ne les pleurera pas, on ne les ensevelira pas ; ils seront jetés sur la face de la terre comme les immondices, consumés par le glaive et par la faim ; leurs corps seront en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre<sup>2</sup>. »

Un jour Dieu lui ordonna d'aller dans la maison d'un potier. L'ouvrier était à travailler sur sa roue. Le vase d'argile qu'il faisait se brisa dans sa main ; il reprit l'argile et en fit un autre tel qu'il le souhaitait. « Maison d'Israël, dit alors le Seigneur, ne pourrai-je pas faire avec vous comme ce potier ? car ce qu'est l'argile dans la main du potier, vous l'êtes dans ma main, ô maison d'Israël ! Soudain je parlerai contre une nation et contre un royaume pour l'arracher, l'extirper et le détruire. Si cette nation se détourne du mal qui appelait ma menace, moi aussi je me repentirai du mal que j'avais résolu de lui faire. Soudain je parlerai d'une nation et d'un royaume pour l'édifier et l'affermir, et, si ce royaume et cette nation font le mal à mes yeux et n'écoutent point ma voix, moi aussi je me repentirai du bien que j'avais résolu de lui faire. Maintenant donc dis aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Voici ce que dit l'Éternel : Voilà que moi je prépare contre vous le mal, et je médite des pensées contre vous ; que chacun revienne de sa voie perverse, et rendez droites vos voies et vos affections<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Jérém., 15. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 16. — <sup>3</sup> « Numquid sicut figulus iste non potero vobis facere, domus Israel ? ait Dominus ; ecce sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu mea, domus Israel. Repente loquar adversus regnum, ut eradicem, et destruam, et disperdam illud. Si poenitentiam egerit gens illa a malo suo, quod locutus sum adversus eam, agam et ego poenitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei. Et subito loquar de gente et de regno, ut ædificem et plantem illud. Si fecerit malum in oculis meis, ut non audiat vocem meam, poenitentiam agam super bono quod locutus sum ut facerem ei. Nunc ergo dic viro Juda, et habitatoribus Jerusalem, dicens :

<sup>1</sup> Jérém., 14.



Mais, au lieu de se convertir aux pressantes sollicitations de leur Dieu, ils conspiraient contre son prophète. « Venez, disaient-ils, et méditons des pensées contre Jérémie; car la loi ne manquera jamais de prêtre, le conseil de sage, la parole de prophète; venez, perçons-le de nos langues et n'ayons aucun égard à tous ses discours. — O Jéhova ! disait le prophète persécuté, jetez les yeux sur moi et entendez la voix de mes adversaires. Est-ce que le mal est rendu pour le bien ? Ils ont creusé une fosse contre ma vie. Souvenez-vous que je me suis tenu en votre présence pour solliciter votre faveur sur eux, pour détourner d'eux votre indignation. Aussi vous livrerez leurs fils à la faim et vous les conduirez sous le tranchant du glaive; leurs femmes seront sans enfants et veuves; leurs maris seront frappés de mort, leurs jeunes gens percés du glaive dans le combat. Des clameurs seront entendues de leurs maisons; car soudain vous amènerez sur eux le ravageur, parce qu'ils ont creusé une fosse pour me saisir et ils ont caché des rets sous mes pieds. Vous savez, ô Éternel ! que tous leurs conseils contre moi vont à la mort; vous ne pardonnerez point leur iniquité et leur péché ne sera point effacé de votre présence; ils tomberont devant votre face, et vous vous vengerez au jour de votre fureur<sup>1</sup>. »

Une autre fois, toujours d'après l'ordre de Dieu, Jérémie prit un vase de terre et s'en

alla dans la vallée d'Ennon avec des anciens du peuple et du sacerdoce. C'était l'endroit où se faisaient les horribles sacrifices à Moloch. Il rappela toutes les abominations qui s'y commettaient, ainsi que les châtiments dont Dieu allait les punir; entre autres choses il leur annonça que Jéhova nourrirait les habitants de Jérusalem de la chair de leurs fils et de la chair de leurs filles, que chacun mangerait la chair de son ami, dans le siège et dans l'angoisse où allaient les enfermer leurs ennemis et ceux qui cherchaient leur âme. Puis il brisa le vase de terre en présence des sénateurs, ajoutant : « Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth : Je briserai ce peuple et cette ville comme est brisé le vase qui ne peut être réparé<sup>1</sup>. »

De retour de la vallée d'Ennon il se tint à l'entrée du temple et dit à tout le peuple : « Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Moi j'amènerai sur cette ville et sur toutes ses cités tous les maux que j'ai annoncés contre elle, parce qu'ils ont endurci leur tête pour ne pas écouter mes discours. » L'intendant du temple, le prêtre Phassur, ayant entendu ces paroles, frappa Jérémie et le mit en prison; il le relâcha le lendemain, et le prophète lui dit : « L'Éternel ne t'a pas donné pour nom *Phassur*, *accroissement de gloire*, mais *épouvante de toutes parts*. Car ainsi parle Jéhova : Moi je te livrerai à l'épouvante, toi et tous tes amis; ils tomberont sous le glaive de leurs ennemis et tes yeux le verront; et je donnerai tous les hommes de Juda aux mains du roi de Babylone, et il les transportera à Babylone, et il les frappera par l'épée. Et toi, Phassur, et tous les habitants de ta maison, vous irez en captivité; et vous viendrez à Babylone, et vous mourrez et vous serez ensevelis là, toi et tous tes amis, à qui tu as prophétisé le mensonge. »

Quand il vit que le ministère prophétique n'avait d'autre fruit que des persécutions, Jérémie se plaignit au Seigneur de l'y avoir engagé malgré lui. « Vous m'avez attiré, disait-il avec une sainte hardiesse, et j'ai été séduit; vous avez été plus fort que moi, et vous avez prévalu; je suis devenu un objet de dérision

Hæc dicit Dominus : Ecce ego fingo contra vos cogitationem; revertatur unusquisque a via sua mala, et dirigite vias vestras et studia vestra. » Jérém., 18, 1-11.

<sup>1</sup> Jérém., 18 : « Et dixerunt : Venite, et cogitemus contra Jeremiam cogitationes; non enim peribit lex a sacerdote, neque consilium a sapiente, nec sermo a propheta; venite, et percutiamus eum lingua, et non attendamus ad universos sermones ejus. Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum. Numquid redidit pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ? Recordare quod steterim in conspectu tuo ut loquerer pro eis bonum et averterem indignationem tuam ab eis. Propterea da filios eorum in famem, et deduc eos in manus gladii; fiant uxores eorum absque liberis et viduæ, et viri earum interficiantur morte; juvenes eorum confodiantur gladio in prælio. Audiatur clamor de domibus eorum; adduces enim super eos latronem repente, quia foderunt foveam ut caperent me et laqueos absconderunt pedibus meis. Tu autem, Domine, scis omne consilium eorum adversum me in mortem; ne propitius iniquitatis eorum, et peccatum eorum a facie tua non deleatur; fiant corruentes in conspectu tuo; in tempore furoris tui abutere eis. »

<sup>1</sup> Jérém., 19, 11 : « Hæc dicit Dominus exercituum : Sic conteram populum istum et civitatem istam sicut conteritur vas figuli, quod non potest ultra instaurari. »

durant tout le jour et tous se rient de moi parce que depuis longtemps déjà je parle contre l'iniquité et je publie la désolation ; et la parole de Jéhova est devenue pour moi l'opprobre et la dérision durant tout le jour. Et j'ai dit : Je ne me souviendrai plus du Seigneur, je ne parlerai plus jamais en son nom ; et alors il s'est allumé au dedans de moi comme un feu ardent renfermé dans mes os, et j'ai défailli, ne pouvant le soutenir. J'ai entendu les outrages de la multitude et la terreur de toutes parts : Poursuivez-le et nous le poursuivrons. Ceux-là mêmes qui vivent en paix avec moi et se tiennent à mes côtés disent entre eux : Tâchons de le tromper, tâchons de prendre sur lui quelque avantage et de nous venger de lui. Mais l'Éternel est avec moi comme un guerrier formidable ; c'est pourquoi ceux qui me persécutent tomberont et seront sans force ; ils seront confondus violemment, parce qu'ils n'ont pas compris l'opprobre éternel qui ne s'effacera jamais<sup>1</sup>. »

Jusque-là Jérémie s'adressait plus directement au peuple, aux prêtres et aux magistrats ; maintenant Dieu l'envoie dans le palais dire au roi en personne : « Écoute la parole de l'Éternel, ô roi de Juda ! toi qui es assis sur le trône de David ; toi, et tes serviteurs, et ton peuple, vous tous qui entrez par ces portes. Ainsi parle Jéhova : Faites jugement et justice ; délivrez l'opprimé des mains de son persécuteur ; ne contristez ni l'étranger, ni l'orphelin et la veuve, ne les opprimez pas injustement, et ne répandez pas le sang innocent en ce lieu. Si vous observez avec soin ses paroles il entrera par les portes de cette maison des rois nés de David, assis sur son

trône, et qui monteront sur des chars et des coursiers, eux, et leurs serviteurs, et leur peuple ; mais, si vous n'écoutez point ces paroles, je jure par moi-même, dit Jéhova, que cette maison deviendra une solitude... Malheur à qui bâtit sa maison dans l'injustice et ses hauts appartements dans l'iniquité ; qui fait servir gratuitement son prochain et ne lui paye pas son salaire ; qui dit : Je me bâtirai une maison vaste et des appartements magnifiques ; qui s'y ouvre de grandes fenêtres, s'y fait des lambris de cèdre et les peint de brillantes couleurs. Crois-tu régner parce que tu t'environnes de cèdre ? Ton père n'a-t-il pas mangé et bu en rendant le jugement et la justice ? Tout ne lui prospérait-il point alors ? Il a jugé la cause du pauvre et de l'affligé ; de là sa prospérité. Et cela n'est-ce point parce qu'il me connaissait ? dit Jéhova. Mais pour toi tes yeux et ton cœur n'aspirent qu'à l'avarice, au sang répandu, à la calomnie, à tout ce qui est pervers. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel à Joakim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à sa sépulture, et ses sœurs ne diront pas : Hélas ! mon frère ! ni elles ne se plaindront les unes les autres en disant : Hélas ! ma sœur ! On ne criera point en pleurant : Hélas ! prince ! hélas ! seigneur ! Il sera enseveli de la sépulture d'un âne ; il est pourri, et on l'a jeté hors des portes de Jérusalem<sup>1</sup>. »

Après que Jérémie eut annoncé au roi ces terribles paroles Dieu lui dit de nouveau : « Arrête-toi sur le seuil de la maison du Seigneur, et tu feras entendre à toutes les villes de Juda, d'où viennent ceux qui adorent dans cette maison, tous les discours que je t'ai ordonné de publier devant eux ; n'en retranche pas une parole. Peut-être écouteront-ils et reviendront-ils chacun de leur mauvaise voie, et je me repentirai du mal que j'ai résolu de leur faire à cause de la malice de leurs désirs. Tu leur diras donc : Ainsi parle Jéhova : Si vous ne m'écoutez point, de manière à marcher dans la loi que je vous ai donnée et à écouter les paroles de mes serviteurs, les prophètes que j'ai envoyés vers vous, me levant dans la nuit et les diri-

<sup>1</sup> Jérém., 20, 7-11 : « Seduxisti me, Domine, et seductus sum ; fortior me fuisti, et invaluisti ; factus sum in derisum tota die ; omnes subsannant me, quia jam olim loquor, vociferans iniquitatem, et vastitatem clamito ; et factus est mihi sermo Domini in opprobrium et in derisum tota die. Et dixi : Non recordabor ejus, neque loquar ultra in nomine illius. Et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans, claususque in ossibus meis ; et defeci, ferre non sustinens. Audivi enim contumelias multorum et terrorem in circuitu : Persequimini et persequamur eum. Ab omnibus viris qui erant pacifici mei et custodientes latus meum : Si quo modo decipiatur, et prævaleamus adversus eum, et consequamur ultionem ex eo. Dominus autem mecum est quasi bellator fortis ; idcirco qui persequuntur me cadent, et infirmi erunt ; confundentur vehementer, quia non intellexerunt opprobrium sempiternum, quod nunquam delebitur. »

<sup>1</sup> Jérém., 22. Ces dernières paroles sont traduites par Bossuet.



geant, et vous n'avez pas écouté, je rendrai cette maison comme Silo, et je donnerai cette ville en malédiction à toutes les nations de la terre <sup>1</sup>. »

« Quand Jérémie eut achevé ces paroles les prêtres, les prophètes et tout le peuple qui l'avaient entendu se saisirent de lui en s'écriant : « Qu'il meure de mort ! Pourquoi as-tu prophétisé au nom de l'Éternel, disant : Cette maison sera comme Silo, et cette ville désolée, et il n'y restera pas un seul habitant ? » Tout le monde se rassemblait donc contre Jérémie dans le temple lorsqu'y arrivèrent les princes de Juda, sur la première nouvelle qu'ils en avaient eue. Les prêtres et les prophètes leur disaient, ainsi qu'à tout le peuple : Le jugement de mort est sur cet homme, parce qu'il a prophétisé contre cette ville, comme vous avez entendu de vos oreilles <sup>2</sup>. »

Jérémie répondit tranquillement : « L'Éternel m'a envoyé pour prophétiser à cette maison et à cette ville toutes les paroles que vous avez entendues. Maintenant donc rendez droits vos voies et vos désirs, et écoutez la parole de Jéhova, votre Dieu, et Jéhova se repentira de la menace qu'il a prononcée contre vous. Pour moi me voici entre vos mains; faites de moi ce qui paraîtra bon et juste à vos yeux. Sachez cependant et soyez sûrs que, si vous me tuez, vous répandrez le

sang innocent contre vous et contre cette ville et ses habitants; car, en vérité, l'Éternel m'a envoyé vers vous pour que je fisse entendre à vos oreilles toutes ces paroles <sup>1</sup>. »

« A ce discours les princes et tout le peuple dirent aux prêtres et aux soi-disant prophètes : « Le jugement de mort ne doit pas être sur cet homme, parce qu'il nous a parlé au nom de Jéhova, notre Dieu. » Plusieurs même d'entre les anciens de la terre se levèrent et dirent à toute l'assemblée : « Michée de Morasthi fut prophète dans les jours d'Ézéchias, roi de Juda, et parla à tout le peuple, disant : « Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth : Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem ne sera plus qu'un monceau de pierres, et la montagne du temple ne sera plus qu'une forêt. » Fut-il condamné à mort par Ézéchias et par tout Juda ? Ne craignirent-ils pas l'Éternel et n'implorèrent-ils pas sa face ? Et l'Éternel se repentit des maux qu'il avait prophétisés contre eux. C'est pourquoi nous faisons un grand mal contre nos âmes <sup>2</sup>. »

Un de ces respectables personnages qui contribua le plus à préserver Jérémie de la mort fut Ahicam, fils de Saphan, deux noms déjà honorablement connus dans l'histoire du saint roi Josias.

<sup>1</sup> « Sta in atrio domus Domini, et loqueris ad omnes civitates Juda, de quibus veniunt ut adorent in domo Domini, universos sermones quos ego mandavi tibi ut loquaris ad eos; noli subtrahere verbum. Si forte audiant et convertatur unusquisque a via sua mala, et poeniteat me mali quod cogito facere eis propter malitiam studiorum eorum. Et dices ad eos: Hæc dicit Dominus: Si non audieritis me, ut ambuletis in lege mea, quam dedi vobis, ut audiat sermones servorum meorum prophetarum quos ego misi ad vos, de nocte consurgens, et dirigens, et non audistis; dabo domum istam sicut Silo et urbem hanc dabo in maledictionem cunctis gentibus terræ. » Jérém., 26, 2-6. — <sup>2</sup> « Cumque complisset Jeremias, loquens omnia quæ præceperat ei Dominus ut loqueretur ad universum populum, apprehenderunt eum sacerdotes, et prophetæ, et omnis populus, dicens: Morte moriatur! Quare prophetavit in nomine Domini, dicens: Sicut Silo erit domus hæc, et urbs ista desolabitur, eo quod non sit habitator? Et congregatus est omnis populus adversus Jeremiam in domo Domini. Et audierunt principes Juda verba hæc, et ascenderunt de domo regis in domum Domini, et sederunt in introitu portæ domus Domini novæ. Et locuti sunt sacerdotes et prophetæ ad principes et ad omnem populum, dicentes: Judicium mortis est viro huic, quia prophetavit adversus civitatem istam, sicut audistis auribus vestris. » *Ibid.*, 8-11.

<sup>1</sup> Et ait Jeremias ad omnes principes et ad universum populum, dicens: Dominus misit me ut prophetarem ad domum istam, et ad civitatem hanc, omnia verba quæ audistis. Nunc ergo bonas facite vias vestras et studia vestra, et audite vocem Domini Dei vestri; et poenitebit Dominum mali quod locutus est adversum vos. Ego autem ecce in manibus vestris sum; facite mihi quod bonum et rectum est in oculis vestris. Verumtamen scitote et cognoscite quod, si occideritis me, sanguinem innocentem tradetis contra vosmetipsos, et contra civitatem istam et habitatores ejus. In veritate enim misit me Dominus ad vos, ut loquerer in auribus vestris omnia verba hæc. » Jérém., 26, 12-15. — <sup>2</sup> « Et dixerunt principes, et omnis populus, ad sacerdotes et ad prophetas: Non est viro huic judicium mortis, quia in nomine Domini Dei nostri locutus est ad nos. Surrexerunt ergo viri de senioribus terræ, et dixerunt ad omnem cœtum populi, loquentes: Michæas de Morasthi fuit propheta in diebus Ezechiae, regis Juda, et ait ad omnem populum Juda, dicens: Hæc dicit Dominus exercituum: Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem in acervum lapidum erit, et mons domus in excelsa silvarum. Numquid morte condemnavit eum Ezechias, rex Juda, et ait ad omnem populum Juda, dicens: Non timuerunt Dominum et deprecati sunt faciem Domini? Et poenituit Dominum mali quod locutus fuerat adversum eos? Itaque nos facimus malum grande contra animas nostras. » *Ibid.*, 16-19.

Un autre prophète ne put se préserver de la mort, même par la fuite ; c'était Urias, fils de Séméï, de Cariathiarim. Il prophétisa contre Jérusalem et contre la terre de Juda, selon toutes les paroles de Jérémie. Le roi Joakim, tous ses grands et ses princes l'entendirent. Le roi chercha à le tuer. Urias s'enfuit en Égypte. Joakim le fit tirer de là, le frappa du glaive et jeta son cadavre dans les sépulcres des derniers du peuple<sup>1</sup>.

La persécution n'arrêta point les hommes de Dieu ; pour un qu'on avait tué il s'en éleva deux ; car, suivant toutes les apparences, c'est vers ce temps que prophétisaient Joël et Habacuc. A la famine, au ravage de quatre sortes d'insectes, le premier ajoute l'irruption prochaine d'une armée formidable.

« Sonnez de la trompette dans Sion ; poussez des cris sur ma montagne sainte ; que tous les habitants de la terre soient dans l'épouvante ; car il vient le jour de Jéhova, il est proche, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes. Telle que l'aurore se levant sur les montagnes, tel apparaîtra soudain ce peuple nombreux et puissant ; depuis les siècles il n'y en eut de semblable, et après lui il n'y en aura point jusqu'aux années de la génération et de la génération. Devant sa face un feu dévorant, après lui une flamme brûlante ; devant sa face comme un jardin de délices, après lui un désert affreux ; nul qui lui échappe.

« Jéhova fait entendre sa voix devant son armée ; ses troupes campées sont innombrables, puissantes, brûlant d'exécuter ses ordres. Le jour de Jéhova est grand, terrible ; qui pourra le soutenir ? Maintenant donc, dit Jéhova, revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans les larmes, dans les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez à Jéhova, votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient, riche en miséricorde et se repentant du mal. Qui sait s'il ne reviendra point, s'il ne se repentira point, s'il ne finira point par nous combler de bénédictions ? Sonnez donc la trompette en Sion ; consacrez le jeûne ; publiez une réunion solennelle ; assemblez le

peuple ; sanctifiez l'Église ; convoquez les vieillards ; réunissez les enfants, ceux mêmes qui sont encore à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial ; que les prêtres, ministres de Jéhova, pleurent entre le vestibule et l'autel, et qu'ils disent : Épargnez, ô Jéhova ! épargnez votre peuple ; ne donnez pas votre héritage en opprobre, en le livrant au joug des nations. Pourquoi dirait-on parmi les peuples : Où est leur Dieu ? »

Le prophète ajoute qu'un jour le Seigneur sera touché de zèle pour sa terre ; il pardonnera à son peuple, lui rendra l'abondance, ne le donnera plus en opprobre parmi les nations ; il écartera de dessus lui ses ennemis, qui habitent du côté de l'aquilon, les Chaldéens, il les chassera dans une terre sèche

<sup>1</sup> Joël, 2, 1-17 : « Canite tuba in Sion ; ululate in monte sancto meo ; conturbentur omnes habitatores terræ, quia venit dies Domini, quia prope est dies tenebrarum et caliginis, dies nubis et turbinis. Quasi mane expansum super montes populus multus et fortis ; similis ei non fuit a principio, et post eum non erit usque in annos generationis et generationis. Ante faciem ejus ignis vorans et post eum exurens flamma ; quasi hortus voluptatis terra coram eo et post eum solitudo deserti ; neque est qui efugiat eum. Quasi aspectus equorum aspectus eorum, et quasi equites sic current. Sicut sonitus quadrigarum super capita montium exilient, sicut sonitus flammæ ignis devorantis stipulam, velut populus fortis præparatus ad prælium. A facie ejus cruciabantur populi ; omnes vultus rediguntur in ollam. Sicut fortes current ; quasi viri belatores ascendunt murum ; viri in viis suis gradientur, et non declinant a semitis suis. Unusquisque fratrem suum non coarctabit, singuli in calle suo ambulabunt ; sed et per fenestras cadent, et non demolientur. Urbem ingredientur, in muro current ; domos conscendent, per fenestras intrabunt quasi fur. A facie ejus contremuit terra, moti sunt cœli ; sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum. Et Dominus dedit vocem suam ante faciem exercitus sui, quia multa sunt nimis castra ejus, quia fortia et facientia verbum ejus ; magnus enim dies Domini et terribilis valde ; et quis sustinebit eum ? Nunc ergo, dicit Dominus, convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu. Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum Deum vestrum, quia benignus et misericors est, patiens et multa miséricordiarum, et præstabilis super militiam. Quis scit si convertatur et ignoscat et relinquat post se benedictionem, sacrificium et libamen Domino Deo vestro ? Canite tuba in Sion, sanctificate jejuniis, vocate cœtum, congregare populum, sanctificate ecclesiam, coadunate senes, congregare parvulos et sugentes ubera ; egrediantur sponsus de cubili suo et sponsa de thalamo suo. Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo, et ne des hereditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes. Quare dicunt in populis : Ubi est Deus eorum ? »

<sup>1</sup> Jérém., 26, 20-23.



et déserte ; il les fera périr, les uns vers la mer d'Orient, les autres vers la mer d'Occident ; l'air sera infecté par leurs cadavres.

Nous verrons Nériglissor, roi de Babylone, défait par Cyrus sur le golfe Persique ; Balhasar avec Crésus défaits par le même près de Sardes, sur la Méditerranée.

A la suite des biens temporels le Seigneur reprend : « Après cela je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. En ces jours-là je répandrai également mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes (de quelque nation qu'ils soient). Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre, le sang, le feu, des colonnes de fumée. Le soleil sera converti en ténèbres et la lune en sang avant que vienne le jour de Jéhova, ce jour grand et terrible ; et quelque invoquera le nom de Jéhova sera sauvé ; car, comme l'Éternel l'a dit, le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, ainsi que dans les restes que l'Éternel aura appelés <sup>1</sup>. »

Le Prince des apôtres nous montrera lui-même l'accomplissement de cette prophétie le jour de la Pentecôte <sup>2</sup>. Pour les prodiges terribles, nous les verrons à la ruine dernière de Jérusalem, figure elle-même de la ruine du monde.

Dieu se servait des nations pour châtier son peuple ; ses vues étaient justice et miséricorde ; les leurs, ravage et conquête. Aussi ne les laissera-t-il pas impunies. « En ce jour et en ce temps, dit-il, lorsque j'aurai fait revenir les captifs de Juda et de Jérusalem, j'assemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat ou du jugement ; là j'entrerai en jugement avec elles touchant Israël,

mon peuple et mon héritage, qu'elles ont dispersé parmi les nations, et touchant ma terre qu'elles ont divisée entre elles. Ils ont partagé mon peuple au sort ; ils ont donné le jeune enfant pour salaire à la prostituée ; ils ont vendu la jeune fille pour du vin et s'enivrer. Toi surtout, Tyr et Sidon, et vous tous, confins de la Palestine, qu'y avait-il entre vous et moi ?... Les enfants de Juda et les enfants de Jérusalem, vous les avez vendus aux enfants des Ioniens (les Grecs) pour les transporter bien loin de leur pays. Voici que je vais les ramener du lieu où vous les avez vendus et faire retomber sur vos têtes ce que vous leur avez fait. Je vendrai vos fils et vos filles entre les mains des enfants de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, nation très-éloignée. Ainsi l'a dit Jéhova <sup>1</sup>. »

« Jusqu'à quand, ô Éternel ! s'écriait de son côté Habacuc, pousserai-je mes cris vers vous et ne m'écouteriez-vous point ? Jusqu'à quand élèverai-je ma voix jusqu'à vous dans la violence que je souffre et ne me sauverez-vous point ? Pourquoi me réduisez-vous à ne voir devant mes yeux que l'injustice et l'oppression, la déprédation et la violence ? On tente des procès, et la contention l'emporte. La loi est sans force, la justice n'arrive point à bout parce que le méchant enlace le juste, le jugement est pervers. »

« Jetez les yeux sur les nations, lui répond Jéhova, à lui et aux autres fidèles, et considérez ; soyez dans l'étonnement et la stupeur, car il va s'opérer de vos jours une œuvre que personne ne croira lorsqu'il l'entendra dire. Voici que je vais susciter les Chaldéens, nation cruelle et rapide, qui court toutes les terres pour envahir les maisons qui ne sont point à elle. Portant avec elle l'horreur et l'effroi, elle ne reconnaît de juge qu'elle-même... Son prince triomphera des rois, il se jouera des tyrans, il se rira des fortifications ; alors son esprit changera, il passera et tombera <sup>2</sup>. »

C'est ainsi que ces hommes de Dieu étaient prophètes, non-seulement pour le peuple d'Israël, mais encore pour les autres. Nul ne le fut pourtant au même degré que Jérémie.

<sup>1</sup> Joël, 2, 28-32. « Et erit post hæc : effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri et filiae vestrae ; senes vestri somnia somniabunt et juvenes vestri visiones videbunt. Sed et super servos meos et ancillas in diebus illis effundam spiritum meum. Et dabo prodigia in coelo et in terra, sanguinem, et ignem, et vaporem fumi. Sol convertetur in tenebras et luna in sanguinem antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. Et erit : omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit, quia in monte Sion et in Jerusalem erit salvatio, sicut dixit Dominus, et in residuis quos Dominus vocaverit. » — <sup>2</sup> Act., 2.

<sup>1</sup> Joël, 3, 1-21. — <sup>2</sup> Habacuc, 1.

Le Seigneur l'avait établi nommément prophète sur les nations et les royaumes. Ce fut en la quatrième année de Joakim, roi de Juda, la première de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qu'il commença proprement ce ministère universel. A cette époque il parla devant tout le peuple de Juda et tous les habitants de Jérusalem, en ces termes :

« Depuis la treizième année de Josias, fils d'Amon, roi de Juda, jusqu'à ce jour, cette année est la vingt-troisième que la parole de Jéhova m'a été adressée; et je vous ai parlé, me levant durant la nuit et parlant, et vous n'avez pas écouté. Et l'Éternel a envoyé vers vous tous ses serviteurs les prophètes, se levant dès le matin et les envoyant; mais vous n'avez pas écouté, vous n'avez pas incliné vos oreilles pour entendre, lorsqu'il vous disait : Revenez chacun de sa voie mauvaise et de vos pensées perverses, et vous habiterez dans la terre que l'Éternel a donnée à vous et à vos pères du siècle jusqu'au siècle; et ne suivez plus les dieux étrangers pour les servir et les adorer. Ne me provoquez pas à la colère par les œuvres de vos mains, et je ne vous affligerai plus. Et vous ne m'avez pas entendu, dit Jéhova; au contraire, vous m'avez provoqué à la colère par les œuvres de vos mains, pour votre ruine. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova des armées : Parce que vous n'avez pas entendu mes paroles, voilà que j'assemblerai tous les peuples de l'aquilon, et je les enverrai avec Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je les amènerai sur cette terre et sur ses habitants, et sur toutes les nations d'alentour; et je les perdrai, et j'en ferai la stupeur, la risée des nations et un désert éternel; et j'étoufferai parmi eux la voix des délices et la voix de l'allégresse, et la voix de l'époux et la voix de l'épouse, et le bruit des meules et la lumière de la lampe. Et toute cette terre ne sera plus qu'une solitude et un objet de stupeur, et toutes ces nations serviront le roi de Babylone durant soixante-dix ans.

« Et, lorsque les soixante-dix seront accomplis, je visiterai le roi de Babylone et cette nation, dit Jéhova, et leur iniquité, et la terre des Chaldéens, et j'en ferai une solitude éternelle; et j'amènerai sur cette terre toutes les

paroles que j'ai prononcées contre elle, tout ce qui est écrit dans ce livre, tout ce que Jérémie a prophétisé contre toutes les nations. Plusieurs grandes nations et de grands rois les ont servis, et je leur rendrai selon leurs œuvres et selon le travail de leurs mains.

« Car voici ce que m'a dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Prends de ma main la coupe du vin de cette fureur-là, et tu feras boire à toutes les nations vers lesquelles je t'enverrai; et elles boiront, et elles seront troublées, et elles délireront à la face du glaive que moi j'enverrai parmi elles.

« Et je reçus la coupe de la main de Jéhova et j'en fis boire à toutes les nations vers lesquelles l'Éternel m'a envoyé : à Jérusalem et aux villes de Juda, et à ses rois et à ses princes, pour en faire une solitude, une stupeur, une risée, une malédiction, comme en ce jour; à Pharaon, roi d'Égypte et à ses serviteurs, et à ses princes, et à tout son peuple, et à tout son mélange d'étrangers; à tous les rois de la terre de Hus, et à tous les rois de la terre des Philistins, et à Ascalon, et à Gaza, et à Accaron, et aux restes d'Azot, et à Édom, et à Moab, et aux enfants d'Ammon; et à tous les rois de Tyr, et à tous les rois de Sidon, et aux rois des îles qui sont au delà de la mer; et à Dédan, et à Théman, et à Buz, et à tous ceux qui habitent vers les extrémités de la terre; et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident qui habitent dans le désert; et à tous les rois de Zambri, et à tous les rois d'Élam, et à tous les rois des Mèdes; et à tous les rois de l'aquilon rapprochés et éloignés, à chacun contre son frère, et à tous les royaumes qui sont sur la face de la terre; et le roi de Sésach (Babylone) boira après eux.

« Et tu leur diras : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Buvez, et enivrez-vous, et vomissez, et tombez, et ne vous relevez plus devant le glaive que j'enverrai parmi vous. S'ils ne veulent pas recevoir la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Vous boirez très-certainement; car voici que, dans la ville sur laquelle est invoqué mon nom, je commence mes vengeance; comment donc, vous, serez-vous innocents et pourrez-vous échapper? Vous n'y échapperez pas; car j'appelle le glaive contre



les habitants de la terre. L'Éternel rugira du haut du ciel, et du lieu de son sanctuaire il fera retentir sa voix ; il rugira contre le lieu même de sa gloire. Le bruit en est venu jusqu'aux extrémités du monde, parce que l'Éternel est en débat avec les nations ; lui-même juge toute chair. J'ai livré les impies au glaive, dit Jéhova. L'affliction passera d'une nation sur une nation, et une grande tempête s'élèvera des extrémités de la terre<sup>1</sup>. »

Voici comme se préparait cet ouragan.

La troisième année de Joakim, Nabopolassar, roi de Babylone, voyant que, depuis la prise de Carkémis par Néchao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient détachées de son obéissance, et que, d'un autre côté, son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas d'aller en personne réduire ces rebelles, associa son fils Nabuchodonosor à l'empire<sup>2</sup>. C'est de là que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor ; mais les Babyloniens ne datent le règne de ce prince que, de la mort de son père, arrivée seulement deux ans après. L'un et l'autre de ces deux calculs se trouvent dans l'Écriture. Nabuchodonosor s'avança donc à la tête d'une puissante armée contre Pharaon. Voici comment Jérémie nous dépeint l'issue de cette guerre.

« Paroles de Jéhova au prophète Jérémie contre les nations, adressées aux Égyptiens touchant l'armée de Pharaon-Néchao, roi d'Égypte, qui était auprès du fleuve Euphrate, à Carkémis, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, frappa en la quatrième année de Joakim, fils de Josias, roi de Juda : Préparez l'écu et le bouclier, et marchez au combat. Attelez les chars ; cavaliers, montez sur vos coursiers ; couvrez vos têtes de vos casques, faites reluire vos lances, revêtez-vous de vos cuirasses.

« Et ! quoi donc ? Je les ai vus épouvantés, et ils tournent le dos ! Les forts sont tombés ; ils s'enfuient en hâte et ne regardent pas ; la terreur est partout !

« Le plus vite ne fuira pas, le plus fort n'échappera pas.

« Vers l'aquilon, aux bords de l'Euphrate, ils ont été vaincus et sont tombés.

« L'Égypte monte comme un fleuve, et ses eaux s'enflent comme les flots ; et elle a dit : Je monterai, je couvrirai la terre ; je détruirai la cité et ses habitants. Montez sur vos coursiers et courez sur vos chars ; que les forts s'avancent ; Libyens, Éthiopiens, armez-vous de vos boucliers ; Lydiens, saisissez et tendez vos arcs.

« Mais ce jour d'Adonaï-Jéhova-Sabaoth est le jour de la vengeance, jour où il se vengera de ses ennemis ; le glaive dévore-ra, il s'abreuvera, s'enivrera de leur sang ; car la victime d'Adonaï-Jéhova-Sabaoth est dans la terre de l'aquilon aux bords de l'Euphrate.

« Monte en Galaad et prends du baume, vierge, fille de l'Égypte ; vainement tu multiplies les remèdes ; il n'y a point de guérison pour toi. Les nations ont ouï ton ignominie, et tes hurlements ont rempli la terre, parce que le fort a heurté le fort, et tous deux sont tombés ensemble. »

Le prophète ajoute que plus tard Nabuchodonosor entrerait même en Égypte et s'en rendrait maître. « Je visiterai, dans ma colère, dit Jéhova, No-Ammon, et Pharaon, et l'Égypte, et ses dieux et ses rois, et Pharaon et tous ceux qui se confient en lui ; et je les livrerai aux mains de ceux qui demandent leur âme, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains de ses serviteurs, et après elle sera habitée comme elle l'était autrefois<sup>1</sup>. »

Le vainqueur, après avoir repoussé les Égyptiens de l'Euphrate et reconquis la Syrie, entra dans la Judée. A son approche les Réchabites se réfugièrent à Jérusalem. Un jour le prophète eut ordre de Dieu d'aller les trouver ; il les rassembla dans une des salles du temple et là leur offrit à boire des tasses et des coupes pleines de vin. Mais ils lui répondirent : « Nous ne boirons point de vin parce que Jonadab, notre père, fils de Réchab, nous a dit : Vous ne boirez jamais de vin, ni vous ni vos enfants, et vous ne bâtirez point de maison, et vous ne sèmerez point de grains, et vous ne planterez point de vignes, et vous n'en aurez point à vous ; mais

<sup>1</sup> Jérém., 25, 1-32. — <sup>2</sup> Bérose, apud Joseph., *contra App.*, l. 1.

<sup>1</sup> Jérém., 46.

vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez de longs jours sur la terre dans laquelle vous êtes étrangers. Nous avons donc obéi à la voix de Jonadab, notre père, selon tout ce qu'il nous a commandé; nous avons habité sous la tente. Mais lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, est venu dans notre terre, nous avons dit : Allons, entrons dans Jérusalem, loin de la présence de l'armée des Chaldéens et de l'armée de Syrie; et nous sommes demeurés dans Jérusalem. »

Au même temps l'Éternel dit à Jérémie : « Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Va, et dis aux hommes du Juda et aux habitants de Jérusalem : Ne vous corrigerez-vous jamais et n'obéirez-vous jamais à mes paroles? Les paroles de Jonadab, fils de Réchab, par lesquelles il ordonna à ses enfants de ne point boire de vin, ont tellement prévalu sur eux qu'ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour et qu'ils ont toujours obéi au précepte de leur père; et moi je vous ai parlé, me levant dès le matin et vous parlant, et vous ne m'avez pas obéi; et j'ai envoyé vers vous tous mes serviteurs les prophètes, me levant dès le matin et les envoyant, et disant : Convertissez-vous chacun de sa mauvaise voie et rendez bons vos désirs; ne suivez point les dieux étrangers et ne les servez pas, et vous habiterez dans la terre que je vous ai donnée, à vous et à vos pères. Et vous n'avez point prêté l'oreille, et vous ne m'avez point écouté. Ainsi donc les enfants de Jonadab, fils de Réchab, ont gardé inviolablement l'ordre que leur père leur avait donné, et ce peuple ne m'a point obéi. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'amènerai sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem toute l'affliction que j'ai annoncée contre eux, parce que je leur ai parlé et ils n'ont point écouté, je les ai appelés et ils ne m'ont point répondu. »

Quant aux Réchabites, Jérémie leur dit : « Parce que vous avez obéi au précepte de Jonadab, votre père, que vous avez gardé tous ses commandements et que vous avez fait tout ce qu'il a prescrit, à cause de cela voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Un homme sera toujours en la race de

Jonadab, fils de Réchab, se tenant en ma présence chaque jour<sup>1</sup>. »

Pour tenter un dernier effort sur l'esprit de son peuple et lui rappeler plus efficacement encore toutes les paroles qu'il lui avait adressées, le Seigneur ordonna à Jérémie de les écrire dans un livre et de les faire lire devant le peuple par Baruch, fils de Nérias.

Baruch, après avoir tout écrit sous la dictée du prophète, fut alarmé de tant de terribles menaces<sup>2</sup>. Le Seigneur renouvela l'assurance qu'elles s'accompliraient toutes, mais que, pour lui, au milieu de toutes ces calamités, il lui conserverait la vie sauve. Baruch exécuta donc l'ordre de l'Éternel et lut dans le livre au temple.

Mais il ne paraît pas que le peuple en profita beaucoup; car, peu après, Nabuchodonosor, s'étant approché de Jérusalem, la prit, dépouilla le temple de ses plus précieux ornements, chargea de chaînes Joakim pour l'envoyer à Babylone. Cependant, fléchi peut-être par ses soumissions, il le laissa à Jérusalem comme roi ou plutôt comme vassal couronné, moyennant un tribut annuel.

Si Joakim resta ou du moins revint assez promptement à Jérusalem, il n'en fut pas de même des princes de sa famille et de l'élite de la jeunesse; Nabuchodonosor les envoya captifs à Babylone, pour servir d'eunuques dans son palais, suivant la prédiction d'Isaïe à Ézéchias. Daniel et ses compagnons étaient du nombre.

C'est de cette époque, quatrième année du règne de Joakim, que date le commencement de la captivité de Babylone et des soixantedix ans qu'elle devait durer. Au livre de Daniel il est bien dit que Nabuchodonosor marcha contre Jérusalem en la troisième année de Joakim<sup>3</sup>; c'est que cette expédition, commencée en l'an trois, finit en l'an quatre. En sortant de Babylone il marcha contre Pharaon-Nécho, reprit sur lui Carkémis et la Syrie, puis seulement Jérusalem.

Une calamité si souvent prédite, si littéralement accomplie, était bien capable de faire rentrer Joakim en lui-même; il n'en fut rien, si ce n'est peut-être quelques apparences

<sup>1</sup> Jérém., 35. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 45. — <sup>3</sup> Dan., 1.



dans les premiers temps. En la cinquième année de son règne, dans le neuvième mois, que l'on croit être l'époque anniversaire de la prise de la ville, on publia un jeûne devant l'Éternel pour tout le peuple de Jérusalem et pour toute la multitude qui était accourue des villes de Juda. Les Juifs observent ce jeûne encore aujourd'hui pour déplorer la prise de la cité sainte. C'était une occasion favorable, s'il en fut jamais, pour rappeler avec fruit au peuple humilié les promesses et les menaces du Seigneur. Jérémie en profita ; Baruch, par son ordre, lut une seconde fois au temple, devant la multitude, le livre de ses prédictions.

Les grands de la cour, informés de ce qu'il se passait, envoyèrent prier Baruch de venir les trouver avec le livre. Il le lut devant eux. Quand ils eurent ouï toutes ces paroles ils s'entre-regardaient avec étonnement et lui demandèrent comment il les avait recueillies de la bouche de Jérémie. Baruch leur répondit : « Il me dictait de sa bouche toutes ces paroles comme s'il les avait lues, et moi je les écrivais dans ce livre avec de l'encre. » Les princes, obligés d'en parler au roi, dirent à Baruch : « Va, et cache-toi, ainsi que Jérémie, et que nul ne sache où vous serez. » Ils avaient bien raison.

A peine Joakim, assis dans sa maison d'hiver devant un brasier de charbons ardents, eut-il entendu de ce livre trois ou quatre pages qu'il le coupa par morceaux avec le canif du secrétaire et le jeta dans le feu jusqu'à ce qu'il fût entièrement consumé. En vain trois des principaux s'y opposèrent ; non-seulement il ne les écouta point, il ordonna même de saisir Jérémie et Baruch ; mais le Seigneur les cacha.

Quelque temps après, l'Éternel dit à son prophète : « Prends un autre volume et écris toutes les paroles qui étaient dans le premier, que Joakim, roi de Juda, a brûlé. Et tu diras à Joakim, roi de Juda : Voici ce que dit Jéhova : Tu as brûlé ce volume-là, disant : Pourquoi y avez-vous écrit et annoncé que le roi de Babylone se hâtait de venir pour dévaster cette terre et pour en exterminer les hommes et les bêtes ? C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel contre Joakim, roi de Juda :

Il ne sortira point de lui un prince qui soit assis sur le trône de David, et son cadavre sera jeté au loin et exposé à la chaleur du jour et à la gelée de la nuit ; et je le visiterai, lui, sa race, ses serviteurs et leurs iniquités ; et j'amènerai sur eux, et sur les habitants de Jérusalem, et sur les habitants de Juda, tout le mal que j'ai annoncé, et ils ne m'ont pas entendu. » Jérémie prit donc un autre volume ou rouleau, et le donna à Baruch, son secrétaire, qui écrivit, de la bouche du prophète, toutes les paroles qui étaient dans le volume que Joakim avait brûlé, et, de plus, beaucoup d'autres qui n'étaient pas dans le premier <sup>1</sup>.

Nous verrons bientôt l'accomplissement de cette prophétie sur Joakim et sa maison ; mais suivons auparavant les captifs à Babylone.

Nabuchodonosor avait ordonné à Asphenez, chef de ses eunuques ou chef des officiers de sacour, qui, pour l'ordinaire, étaient véritablement eunuques, de lui choisir parmi les jeunes princes de la royale maison de Juda et parmi les jeunes hommes des plus nobles familles du pays un certain nombre pour paraître et demeurer en sa présence.

Telles étaient, telles sont encore les mœurs de l'Orient. Le sort des prisonniers de guerre est ordinairement dur ; mais, plaît-il au prince d'en prendre quelques-uns à son service, ils sont préférés aux indigènes. L'étranger, comme tel, se voit destiné tantôt au joug, tantôt aux plus grands honneurs.

Parmi ces jeunes hommes étaient Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, tous de la tribu de Juda. Le chef des eunuques, qui les avait sous sa direction, leur donna d'autres noms ; il appela Daniel Baltassar, Ananias Sidrach, Misaël Misach, Azarias Abdenago. Daniel veut dire jugement de Dieu ; Baltassar, trésor de Bel ou Baal ; Ananias, protection de Dieu ; Sidrach, ambassadeur ; Misaël, qui demande ; Misach, qui a soin de la maison ; Azarias, secours de Dieu ; Abdenago, favori du roi. L'on croit que Daniel était de la royale famille de David. Le nom de Baltassar, que, dans la suite, porta le dernier roi de Baby-

<sup>1</sup> Jérém., 1, 36.

lone, paraît aussi lui avoir été donné par distinction.

Le roi ordonna qu'on leur servît chaque jour des viandes qu'on servait devant lui et du vin dont il buvait lui-même. Il les fit instruire avec soin dans la littérature et la langue des Chaldéens, et fixa le terme de trois années pour leur instruction, pendant lesquelles ils devaient rester sous la surveillance d'Asphenez avant d'entrer au service du roi.

Comme sur la table des gentils paraissaient bien des mets que la loi de Moïse défendait de manger, Daniel prit la résolution d'éviter cette souillure, ainsi que l'appelaient les Israélites, et pria le chef des eunuques, dont Dieu lui avait concilié les bonnes grâces, de lui permettre de s'abstenir des mets de la table du roi. « Je crains le roi, mon maître, répondit l'autre; il a ordonné que vous fussiez nourris de sa table; s'il voyait vos visages plus abattus que ceux des autres jeunes gens il me ferait perdre la tête. » Alors Daniel, s'adressant à Malasar, à qui le chef des eunuques avait confié les quatre jeunes hommes, le pria de le mettre à l'épreuve seulement pendant dix jours, de leur donner des légumes et de l'eau, et de voir ensuite si leur visage serait moins fleuri que celui des jeunes gens qui se nourrissaient de la table du roi. Malasar se laissa persuader, et comme, après l'épreuve faite, les quatre adolescents paraissaient de meilleur embonpoint que les autres, il accorda dès lors leur pieuse demande.

Or Dieu donna à ces jeunes hommes la science et l'intelligence de toute espèce de livre et de sagesse; à Daniel en particulier il communiqua l'intelligence de toutes les visions et de tous les songes. Après les trois ans le chef des eunuques les présenta devant Nabuchodonosor, qui, s'étant entretenu avec eux, trouva que, parmi tous les autres jeunes gens, il n'y en avait point qui les égalassent. Il les fit donc demeurer en sa présence. Chaque jour ajoutait à son admiration. Sur quelque question qu'il leur fit touchant la sagesse et l'intelligence des choses, il trouvait en eux dix fois plus de lumières que dans tous les devins et sages de son royaume <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dan., I. Les *asophim* de Daniel, les *sophoi* des anciens Grecs, paraissent être les mêmes, jusqu'au nom.

Dans l'intervalle de ces trois années eut lieu un événement qui fit éclater la sagesse de Daniel devant tout le peuple.

Parmi les captifs que Nabuchodonosor avait envoyés à Babylone s'en trouvait un nommé Joakim, le plus considérable de tous. On avait établi cette année-là, pour juges, deux anciens ou sénateurs du peuple, qui venaient fréquemment à la maison de Joakim, où s'assemblaient d'ordinaire ceux qui avaient des affaires à juger, ainsi qu'un grand nombre d'autres Juifs. La séance se terminait vers midi, et, lorsque tous ceux qui s'y étaient trouvés avaient quitté la maison, Susanne, épouse de Joakim et fille d'Helcias, avait coutume d'aller dans un très-agréable jardin que son mari avait tout proche. Elle était très-belle et très-pieuse. Son père et sa mère, étant justes, avaient instruit leur fille selon la loi de Moïse.

Les deux anciens, qui quittaient toujours la maison un peu plus tard que la foule, la voyaient journellement entrer dans le jardin et s'y promener, et ils conçurent une ardente passion pour elle. Ils pervertirent leurs sens, et ils détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu. Blessés d'amour tous deux, ils se taisaient l'un à l'autre leur peine, car ils rougissaient de se découvrir leur passion et leur infâme dessein. Ils observaient tous les jours, avec grand soin, le temps où ils pourraient la voir. Une fois ils se dirent l'un à l'autre : « Allons-nous-en chez nous, parce qu'il est temps de dîner. » Et, étant sortis, ils se séparèrent l'un de l'autre; mais, revenant aussitôt, ils se trouvèrent ensemble, et, après s'en être demandé la raison l'un à l'autre, ils s'entr'avouèrent leur passion. Alors ils convinrent de prendre le jour où ils pourraient la trouver seule.

Un jour que, suivant sa coutume, elle entra dans le jardin avec deux suivantes, il faisait chaud; elle eut envie de prendre un bain; elle envoya ses deux filles chercher des parfums et fermer les portes du jardin. Les servantes, pas plus que leur maîtresse, ne soupçonnaient que les deux scélérats y étaient cachés. Aussitôt que les filles furent sorties ils accoururent à Susanne, lui avouèrent leur



passion impure, lui firent une proposition infâme, et la menacèrent, en cas de refus, de l'accuser comme s'ils avaient surpris un jeune homme avec elle et qu'elle eût renvoyé pour cela ses filles. Suzanne soupira et dit : « Je ne vois qu'angoisses de toutes parts ; si je fais cela ce me sera la mort, si je ne le fais pas je n'échapperai pas de vos mains. Cependant il m'est meilleur de tomber entre vos mains sans avoir commis de mal que de pécher en la présence du Seigneur. » Elle jeta aussitôt un grand cri ; mais les anciens crièrent aussi contre elle, et l'un d'eux courut à la porte du jardin et l'ouvrit. Les serviteurs de la maison, ayant entendu crier dans le verger, y coururent par la porte de derrière pour voir ce que c'était. Quand les vieillards eurent fait leur récit, les serviteurs furent couverts de honte, parce que jamais rien de pareil n'avait été dit de Susanne.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé en la maison de Joakim, les deux anciens y vinrent aussi, accusèrent Susanne et requièrent du peuple qu'elle fût amenée en justice. L'accusée parut couverte d'un voile, et, suivant les mœurs de l'antiquité, accompagnée de son père et de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille. Ces deux fourbes impudiques lui firent arracher son voile pour se rassasier au moins de la vue de sa beauté ; car elle était d'une grâce et d'une beauté extraordinaires. Tous les siens pleuraient et tous ceux qui la connaissaient. Les deux vieillards s'approchèrent, et, d'après l'ancienne coutume en Israël, placèrent leurs mains sur la tête de l'accusé pour indiquer un crime digne de mort. Elle, de son côté, leva, pleurante, les yeux au Ciel, parce que son cœur avait une ferme confiance dans le Seigneur. Eux témoignèrent et répétèrent devant l'assemblée le récit qu'ils avaient fait la veille dans le jardin. Le peuple en crut ces deux témoins, d'autant plus qu'ils étaient anciens ou sénateurs en Israël et juges ; il condamna donc Susanne à mort. Mais elle invoqua Dieu à haute voix, comme témoin de son innocence, et Dieu exauça son cri. Pendant qu'on la conduisait à la mort le Seigneur suscita l'esprit saint du jeune Daniel, qui se mit à crier tout haut : « Je suis innocent,

moi, du sang de cette femme ! » Tout le peuple se tourna vers lui disant : « Quelle est cette parole que vous venez de prononcer ? » Lui, debout au milieu d'eux, leur dit : « Êtes-vous assez insensés, enfants d'Israël, que d'avoir ainsi, sans juger et sans connaître la vérité, condamné une fille d'Israël ? Retournez au jugement, parce qu'ils ont porté contre elle un faux témoignage. »

Aussitôt le peuple retourna en grande hâte, et les vieillards disaient à Daniel, vraisemblablement avec une amère ironie : « Viens et prends place au milieu de nous, et instruis-nous, parce que Dieu t'a donné l'honneur de la vieillesse. » Lui dit au peuple : « Séparez-les loin l'un de l'autre et je les jugerai. » Puis, s'adressant à l'un : « Fourbe vieilli dans le mal, lui dit-il, c'est maintenant que retombent sur toi les crimes que tu as commis autrefois, rendant des jugements injustes, opprimant les innocents, sauvant les coupables, tandis que le Seigneur a dit : Tu ne feras point mourir l'innocent et le juste. Maintenant donc, si tu l'as vue, dis sous quel arbre tu les as vus parler ensemble. » Il répondit : « Sous un lentisque. — Fort bien ! dit Daniel ; tu en as menti sur ta tête. Voici que l'ange du Seigneur, exécuteur de sa sentence, va te couper en deux ! » Après avoir fait retirer celui-là il commanda qu'on amenât l'autre. « Race de Chanaan et non de Juda, lui dit-il, la beauté t'a séduit et la passion a perverti ton cœur. C'est ainsi que vous faisiez aux filles d'Israël, et elles, ayant peur, vous parlaient ; mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. Maintenant donc dis-moi sous quel arbre tu les as surpris se parlant. » Il répondit : « Sous un chêne. — Fort bien ! dit Daniel ; tu en as menti sur ta tête. L'ange du Seigneur est prêt, tenant le glaive pour te couper par le milieu et vous tuer tous les deux ! » Aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, bénissant Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui. Tous s'élevèrent contre les deux anciens, et, selon la loi de Moïse, leur firent souffrir la peine que par leur faux témoignage ils avaient voulu faire souffrir à leur prochain. Ils furent probablement lapidés, car c'était le supplice de l'adultère ; mais Helcias et sa femme rendirent grâces à

Dieu pour Susanne, leur fille, avec Joakim, son mari, et tous ses parents, de ce qu'il ne s'était trouvé en elle rien qui blessât l'honnêteté. Pour Daniel, depuis ce jour-là et dans la suite du temps il devint grand devant le peuple <sup>1</sup>.

L'histoire de Susanne, cette héroïne de la chasteté conjugale, si supérieure à la Romaine Lucrèce par sa conduite noble, simple et pure, se trouve dans toutes les versions grecques et latines de la Bible, même dans la version grecque du Juif Théodotion, faite, sans doute sur l'hébreu et le chaldéen, vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne; mais dès le temps d'Origène on ne la lisait plus dans la Bible hébraïque; suivant cet auteur les anciens de la synagogue l'en avaient ôtée à cause de l'opprobre qu'elle jetait sur eux. Toutefois les Juifs ne doutaient point alors de la vérité de cette histoire, puisqu'ils apprirent à Origène les noms de ces deux anciens, ainsi que les artifices dont ils se servaient pour corrompre les personnes du sexe. C'étaient, suivant eux, ces deux faux prophètes, Sédécias et Achab, dont parle Jérémie <sup>2</sup>, et qui furent brûlés à petit feu par le roi de Babylone, parce qu'ils avaient commis des abominations au milieu des Israélites en corrompant les femmes de leurs compatriotes.

Un autre événement, également extraordinaire, éleva Daniel au poste de premier ministre ou grand-visir de l'empire babylonien.

Nabopolassar, nommé aussi Nabuchodonosor I<sup>er</sup>, mourut deux ans après qu'il eut associé son fils à l'empire. Celui-ci, Nabuchodonosor le Grand, après avoir soumis la Judée, continuait ses conquêtes en Syrie et jusqu'en Égypte, quand il apprit la mort de son père. « Aussitôt, dit l'historien de la Chaldée, Bérosee <sup>3</sup>, il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin, par le désert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener, avec les captifs et le butin. Quand il fut arrivé il prit lui-même les rênes de l'empire, gouverné pendant son ab-

sence par les mages chaldéens, et que le principal d'entre eux lui avait fidèlement conservé. Il succéda ainsi à tous les États de son père. »

Un de ses premiers soins fut de distribuer par colonies les captifs nouvellement amenés. Il consacra dans le temple de Bel, son dieu, et en d'autres, les riches dépouilles qu'il avait remportées. Non content de réparer les anciens édifices de Babylone, il agrandit la ville, fortifia le canal de l'Euphrate, et, pour empêcher ceux qui la voudraient attaquer de la pouvoir prendre, encore qu'ils eussent passé le fleuve, il éleva au dedans et au dehors une triple enceinte de hautes murailles en briques cuites. Il fortifia aussi extrêmement tout le reste de la ville, y fit des portes si magnifiques qu'elles avaient l'air de temples, et bâtit un nouveau palais près de celui de son père, dont il serait inutile de rapporter quelles étaient la magnificence et la beauté. Mais je ne saurais ne point dire que ce superbe édifice fut fait en quinze jours de temps; et, parce que la reine, sa femme, qui avait été élevée dans la Médie, désirait voir quelque ressemblance de son pays, il éleva, dans l'enceinte de ce palais et sur des voûtes, des hauteurs en pierres énormes, qui avaient l'air de montagnes et qui étaient plantées de toutes sortes d'arbres; c'étaient les jardins suspendus en l'air si fameux partout. Voilà comment parle de Nabuchodonosor l'historien Bérosee, qui écrivait environ trois siècles après. Abydène dit les mêmes choses <sup>4</sup>.

Au milieu de ses vastes projets, la quatrième année depuis qu'il avait été associé à l'empire, la seconde depuis qu'il régnait seul, Nabuchodonosor eut un songe dont il se réveilla tout effrayé. Il fit assembler les devins, les mages, les enchanteurs et les Chaldéens pour lui déclarer quel avait été son songe. « O roi ! dirent-ils en syriaque, vivez à jamais ! dites le songe à vos serviteurs, et nous l'interpréterons. — La chose m'est échappée, répondit le roi ; si vous ne me faites pas connaître le songe et ce qu'il signifie, vous serez mis en pièces, et vos maisons, confisquées, serviront de lieux publics ; mais, si vous me

<sup>1</sup> Dan., 12. — <sup>2</sup> Jérém., 29. — <sup>3</sup> Josèphe, l. 10, c. 11.

<sup>4</sup> Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 10.



dites le songe et ce qu'il signifie, je vous ferai des dons et des présents et je vous élèverai à de grands honneurs. » En vain lui représentèrent-ils que sa demande était au-dessus de toute science et puissance humaines ; que les dieux seuls, qui ne demeureraient point avec les hommes, pouvaient la résoudre ; que jamais roi n'avait exigé rien de pareil d'aucun devin, mage ni Chaldéen. Il entra en fureur et donna l'ordre de faire mourir tous les sages de Babylone. Déjà l'exécution commençait, déjà l'on cherchait Daniel et ses compagnons pour leur faire subir le même sort. A la vérité ils n'avaient point été appelés, ils ne savaient pas même de quoi il était question : mais un despote y regarde-t-il de si près ? Ils avaient été instruits dans toute la sagesse des Chaldéens, c'était assez pour les perdre avec les autres. Daniel, ayant su de quoi il s'agissait par Arioch, chef des gardes du corps, qui, selon l'antique usage de l'Orient, était chargé d'exécuter lui-même la sentence royale, entra chez le roi et le supplia de lui accorder quelque temps pour lui donner l'éclaircissement qu'il désirait. Le roi le lui accorda.

Rentré chez lui Daniel fit part à ses compagnons, Ananias, Misaël et Azarias, de ce qu'il passait, afin qu'ils implorassent la miséricorde du Dieu du ciel pour la révélation de ce secret et qu'ils ne périssent pas avec tous les sages de Babylone. Alors ce mystère fut révélé à Daniel dans une vision pendant la nuit ; il s'écria plein de reconnaissance : « Que le nom du Seigneur soit béni de l'éternité à l'éternité ! car à lui est la sagesse et la force. C'est lui qui change les temps et les âges, lui qui dépose les rois, lui qui établit les rois, lui qui donne leur sagesse aux sages et aux intelligents leur intelligence, lui qui révèle ce qui est profond et caché, lui qui sait ce qu'il y a dans les ténèbres ; avec lui est la lumière. Je vous rends grâces, ô Dieu de nos pères ! et je vous loue, parce que vous m'avez donné la sagesse et la force, et vous m'avez fait voir ce que nous vous avons demandé en nous découvrant la vision du roi. »

Là-dessus il alla trouver d'abord Arioch, lui dit de ne pas exécuter la sentence de mort contre les sages de Babylone, mais de le con-

duire devant le roi, auquel il découvrirait sa vision.

Introduit en présence de Nabuchodonosor il lui dit : « Ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les astrologues ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine ; mais il est dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, qui vous a montré, ô roi, les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. Votre songe et la vision de votre esprit, lorsque vous étiez dans votre lit, viennent de là. Vous pensiez, ô roi, étant sur votre couche, à ce qui devait arriver après ce temps, et Celui qui révèle les mystères vous a découvert les choses à venir. Quant à moi, ce n'est point par une sagesse qui soit plus grande en moi que dans le reste des hommes que ce mystère m'a été révélé, mais afin que le roi sût l'interprétation de son songe et que vous connussiez les pensées de votre cœur.

« Vous donc, ô roi ! vous regardiez, et voilà une grande statue ; cette statue immense, d'une taille et d'un éclat extraordinaires, se tenait debout devant vous, et son aspect était formidable. De cette statue la tête était d'un or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, une partie des pieds de fer, et l'autre d'argile. Vous regardiez, lorsqu'une pierre se détacha de la montagne, sans aucune main, frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile et les mit en pièces. Alors furent réduits en poudre fer, argile, airain, argent, or ; ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte de l'air pendant l'été et ils disparurent sans trouver plus aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Tel est le songe ; maintenant nous en dirons le sens devant le roi <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Tu, rex, cogitare cœpisti in strato tuo quid esset futurum post hæc, et qui revelat mysteria ostendit tibi quæ ventura sunt. Mihi quoque, non in sapientia quæ est in me plus quam in cunctis viventibus, sacramentum hoc revelatum est, sed ut interpretatio regi manifesta fieret et cogitationes mentis tuæ scires. Tu, rex, videbas, et ecce quasi statua una grandis ; statua illa magna, et statura sublimis, stabat contra te, et intuitus ejus erat terribilis. Hujus statuæ caput ex auro optimo erat, pectus autem et brachia de argento, porro venter et femora ex ære, tibiæ autem ferreæ ; pedum quædam pars erat ferrea, quædam autem fictilis. Videbas ita donec abscissus est lapis de monte sine manibus ; et percussit statuum in pe-

« Vous, ô roi ! vous êtes un roi des rois ; le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire ; et tous les lieux où demeurent les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux du ciel, il les a donnés en votre main ; il vous a rendu le maître de tous ; vous donc vous êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume d'argent, moindre que vous ; ensuite un troisième royaume d'airain, qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera fort comme le fer ; de même que le fer brise et broie tout, de même cet empire de fer brisera et broiera tout cela. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile, et, comme les pieds étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce royaume aussi sera ferme en partie et en partie fragile ; et, comme vous avez vu le fer mêlé à l'argile pétrie de boue, ils se mêleront aussi par des alliances humaines ; mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile. Or, dans les jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et son royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes, et subsistera, lui, éternellement, selon que vous avez vu la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, briser et argile, et fer, et airain, et argent, et or. Le grand Dieu a montré au roi ce qui doit arriver dans l'avenir ; le songe est véritable et l'interprétation très-certaine <sup>1</sup>. »

*alibus ejus ferreis et fictilibus, et comminuit eos. Tunc contrita sunt pariter ferrum, testa, aes, argentum et aurum, et redacta quasi in favillam æstivæ aræ quæ rapta sunt vento ; nullusque locus inventus est eis. Lapis autem qui percusserat statuum factus est mons magnus et implevit universam terram. Hæc est somnium ; interpretationem quoque ejus dicemus coram te, ô rex ! » Dan., 2, :9-36.*

<sup>1</sup> Tu rex regum es, et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et imperium, et gloriam dedit tibi ; et omnia in quibus habitant filii hominum, et bestię agri, volucres quoque cœli, dedit in manu tua, et sub ditione tua universa constituit ; tu es ergo caput aureum. Et post te consurget regnum aliud, minus te, argenteum ; et regnum tertium aliud æreum, quod imperabit universæ terræ. Et regnum quartum erit velut ferrum ; quomodo ferrum

Nabuchodonosor, comme étourdi de tant de merveilles, se prosterna le visage contre terre, adora Daniel, et commanda que l'on fît venir des victimes et de l'encens et qu'on lui sacrifiât ; ou bien, ainsi que se peut traduire l'original, commanda qu'on lui apportât des offrandes de pain et de liqueur pour qu'il en fît l'oblation. Que Nabuchodonosor, peut-être sur la représentation de Daniel, ne l'adora point comme un dieu, mais comme son serviteur et son prophète, on le voit par cette réponse du prince : « En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère aussi caché. » Au même temps le roi éleva en honneur Daniel, lui fit beaucoup de grands et magnifiques présents, l'établit gouverneur de toute la Babylonie et maître des satrapes sur tous les sages de Babylone. Daniel obtint du roi que Sidrach, Misach et Abdenago auraient l'administration de la Babylonie ; pour lui il restait à la porte du roi, c'est-à-dire au palais et près de sa personne <sup>1</sup>.

Quand il entendit cette prédiction Nabuchodonosor se prosterna contre terre, reconnut que le Dieu de Daniel était le Dieu des dieux, l'arbitre des rois. Nous qui la voyons accomplie et dans l'histoire et sous nos yeux, quelle ne doit pas être notre admiration, notre foi, notre amour de la divine Providence ! Là nous voyons l'unité, l'ensemble, le développement de l'histoire du monde, l'éternelle pensée de Dieu se réalisant à travers les temps, les lieux et les nations. Les

*comminuit et domat omnia, sic comminuet et conteret omnia hæc. Porro quia vidisti pedum et digitorum partem testæ figuli et partem ferream, regnum divisum erit, quod tamen de plantario ferri orietur, secundum quod vidisti ferrum mixtum testæ ex luto, et digitos pedum ex parte ferreos et ex parte fictiles, ex parte regnum erit solidum et ex parte contritum. Quod autem vidisti ferrum mixtum testæ ex luto, commiscebuntur quidem humano semine, sed non adhærebunt sibi, sicuti ferrum misceri non potest testæ. In diebus autem regnorum illorum suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tradetur ; comminuet autem et consumet universa regna hæc, et ipsum stabit in æternum, secundum quod vidisti quod de monte abscissus est lapis sine manibus, et comminuit testam, et ferrum, et æs, et argentum, et aurum. Deus magnus ostendit regi quæ ventura sunt postea, et verum est somnium, et fidelis interpretatio ejus. » Dan., 2, 37-45.*

<sup>1</sup> *Ibid.*, 46-49.



quatre grandes monarchies qui doivent dominer sur toute la terre ne sont au fond que le même colosse, le même empire universel : le métal y succède au métal, le peuple au peuple ; mais c'est la même statue.

*C'est vous*, dit le prophète à Nabuchodonosor, *c'est vous la tête d'or*. L'empire assyriobabylonien était le plus ancien de la terre dont nous sachions quelque chose ; il était certainement le premier après le déluge. Avec lui commence l'histoire politique ; sa puissance, son éclat sont comparés au plus ancien métal. Le premier fondateur de cet empire, Nemrod, rayonna d'une telle gloire que l'Écriture nous montre sa puissance devenue proverbe, et que, dans la suite, il paraît avoir été adoré sous le nom de Bel ou Seigneur. Quant à Nabuchodonosor lui-même, nous avons vu déjà et nous verrons encore ce que les prophètes disent de sa puissance. Les auteurs profanes sont d'accord avec les prophètes. Mégasthènes, contemporain d'Alexandre, dans un fragment conservé par Strabon, dit que Nabuchodonosor, célèbre parmi les Chaldéens, surpassa les travaux d'Hercule, qu'il poussa ses conquêtes jusqu'au delà des Colonnes, que de l'Espagne il ramena son armée par la Thrace et le Pont<sup>1</sup>.

*Après vous s'élèvera un royaume d'argent, moindre que le vôtre*. C'est l'empire des Mèdes et des Perses, fondé par Cyrus. Vaste, puissant et riche, il devait le céder néanmoins, pour l'étendue et la durée, à l'empire assyriobabylonien. Celui-ci, à commencer par Nemrod, avait duré plus de quinze cents ans ; celui-là n'en dura que deux cent dix.

Le grand Macédonien fonda le troisième empire ; il était d'airain, comme les épées au temps de Daniel. Moins précieux que l'argent, moins apparent, moins riche, l'airain, métal de la guerre, est aussi le métal des arts. Bel emblème du génie grec.

Le fer qui broie tout, se durcit en acier, qui érase tout, qui tranche tout, est la sanglante Rome ; mais l'homicide métal est en même temps le métal de la paisible et noble agriculture qui nourrit le genre humain et forme les hommes. Rome la savait honorer ; dans

sa jeunesse Rome chercha plus d'une fois ses généraux à la charrue ; l'agriculture était l'occupation des nobles du pays. Au sortir des assemblées du sénat, ou après avoir concilié les procès des clients, les Fabius et les Valérius retournaient à leurs métairies, et des hommes à qui des royaumes conquis avaient donné leur surnom labouraient leur petit champ à la sueur de leur front. Le caractère de Rome était de fer, ses vertus d'acier.

Quand la démoralisation l'eut emporté à Rome, cet immense empire devint en lui-même toujours plus faible. Il se divisa sous les triumvirs. Ceux-ci voulurent plus d'une fois se mêler d'une manière humaine, c'est-à-dire par des mariages ; Pompée épousa Julie, fille de César ; Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavien, depuis Auguste ; mais celle-là mourut trop tôt pour le repos de Rome, celle-ci ne fut pas traitée comme elle le méritait par son indigne époux ; la flamme de la discorde éclata entre les deux beaux-frères comme elle avait éclaté entre le beau-père et le gendre.

Plus tard les guerriers de peuples étrangers parvenaient à la dignité des Césars. Depuis longtemps l'extension du droit de cité avait égalé les nations étrangères aux Romains pour les droits ; mais le fer et l'argile ne pouvaient tenir ensemble, et des débris de la puissance romaine se formèrent les empires d'Europe.

Pendant que Daniel exposait ainsi la future histoire de l'univers, Babylone était au plus haut de sa gloire, les Mèdes et les Perses grandissaient sous les ancêtres de Cyrus, la Grèce voyait fleurir le premier de ses sages, le Phénicien Thalès ; Rome, sous ses derniers rois, bâtissait des édifices qui subsistent encore. Lorsque cette histoire eut été réalisée par les nations conquérantes et écrite avec des fleuves de sang sur les trois pages de l'ancien monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ; lorsque cet empire universel, concentré dans la sanglante Rome, ayant brisé tout ce qui tenait encore, commençait à chanceler sur ses pieds mal affermis et cherchait à se soutenir par des alliances humaines, la pierre, détachée de la montagne sans aucune

<sup>1</sup> Strab., l. 15, c. 1. Josèphe, *contra App.*, l. 1.

main, vint frapper ses pieds de fer et d'argile ; l'empire divin du Christ, détaché de la montagne de Sion sans aucune assistance humaine, vint à frapper les pieds de cet empire de la force, incarné dans un Tibère, un Caligula, un Néron ; au mensonge, à la violence, à la haine devaient succéder pour fondements la vérité, l'équité, la charité. Le choc dura des siècles ; mais enfin ces nations frémissantes, ces rois et ces princes ligüés ensemble, le Christ de Jéhova les châtia avec une verge de fer et les brisa comme un vase d'argile<sup>1</sup> ; cet empire universel de la force et de l'arbitraire, commencé par Nemrod, continué par Nabuchodonosor, Tibère, Néron, Domitien, Galérius, a disparu ; l'empire spirituel du Christ, sorti pierre de Sion, est devenu montagne et remplit toute la terre. Depuis dix-huit siècles le trône de son Roi pasteur s'élève, pacifique et immuable, là même où la statue de Nabuchodonosor broyait tout sous ses pieds de fer. Cet empire de Dieu n'a jamais passé, ne passera jamais en d'autres mains ; les portes de l'enfer même ne prévaudront point contre lui ; il subsistera éternellement.

Dans la même année que ce mystère fut révélé à Daniel, et par lui à Nabuchodonosor, Joakim se révolta contre ce dernier, après lui avoir été soumis pendant trois ans ; il refusa de lui payer le tribut et se ligua de nouveau avec le roid d'Égypte. Nabuchodonosor, occupé ailleurs, peut-être à concilier la paix entre les Mèdes et les Lydiens, qui, après une guerre de cinq ans, l'avaient choisi pour médiateur, effrayés qu'ils furent par une éclipse totale du soleil prédite par Thalès<sup>2</sup>, chargea ses gouverneurs des provinces syriennes de faire la guerre aux rois de Juda. Joakim se trouva donc exposé aux incursions des Ammonites, des Moabites, des Syriens, des Arabes et de toutes les nations voisines, tributaires de l'empire babylonien. Ces hostilités durèrent trois ans de suite. Enfin, le onzième du règne de Joakim, tous ces peuples se réunirent, l'enfermèrent dans Jérusalem, le surprirent apparemment dans une sortie qu'il fit pendant le siège, le tuèrent à coups d'épée, et jetèrent

son corps sur le grand chemin hors des portes de Jérusalem, ne lui donnant, selon la prédiction de Jérémie, d'autre sépulture que celle d'un âne qu'on jette à la voirie.

Son fils Joachim, appelé autrement Jéchonias, lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Il imita tous les dérèglements de son père ; c'est pourquoi Jérémie prophétisa contre lui : « Aussi vrai que je vis, dit Jéhova, quand Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, serait comme un anneau en ma main droite, je l'en arracherai, et je te livrerai aux mains de ceux qui te cherchent et aux mains de ceux dont tu redoutes la face, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains des Chaldéens. Je te jetterai, toi et celle qui t'a engendré, dans une terre où vous n'êtes pas nés, et vous mourrez là. Leur âme soupirera vers la terre de leur naissance, mais ils n'y reviendront jamais. Ce Jéchonias n'est-il pas un vase d'argile, un vase brisé ? n'est-ce pas un vase de rebut ? C'est pourquoi lui et sa race ont été chassés et jetés dans une terre qu'ils n'ont point connue. Terre, terre, terre, écoute la parole de Jéhova. Voici ce que Jéhova dit : Écris que cet homme sera stérile, homme qui ne prospérera point en ses jours, et qu'aucun de sa race ne sera sur le trône de David et n'aura le pouvoir dans Juda<sup>1</sup>. »

Cette menace ne tarda guère à s'accomplir. Les lieutenants de Nabuchodonosor ayant continué le siège pendant trois mois, il y vint lui-même et le fit pousser avec une nouvelle vigueur. Jéchonias, ne se trouvant pas en état de se défendre, sortit de Jérusalem, et, après un règne de trois mois et dix jours, alla se rendre au roi de Babylone, avec sa mère, tous les grands de sa cour et ses principaux officiers. Il n'y gagna que de conserver la vie. Aussitôt, chargé de chaînes, il fut emmené à Babylone et jeté dans une prison, où il resta jusqu'à la mort de son vainqueur, laquelle n'arriva que trente-sept ans après.

Nabuchodonosor, s'étant ainsi rendu maître de Jérusalem, enleva tous les trésors du temple et du palais, mit en pièces les vases d'or que Salomon avait faits pour le service

<sup>1</sup> Ps. 2. — <sup>2</sup> Hérodote, l. 1, c. 74.

<sup>1</sup> Jérém., 22.



divin et les transporta à Babylone. Il emmena aussi avec lui un grand nombre de captifs, le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, ses officiers et les grands de son royaume, et tous ses meilleurs soldats au nombre de dix mille, de Jérusalem seul, sans compter les serruriers, les charpentiers et autres artisans. Du reste du pays il tira sept mille hommes de guerre et mille ouvriers; ceux-ci devaient contribuer à l'embellissement de sa capitale, ceux-là recrutèrent ses armées. Parmi ces captifs étaient le prophète Ézéchiël, fils de Buzi, de race sacerdotale. Aussi est-ce de cette époque qu'il compte les années dans toutes ses prophéties. Sur le reste du peuple Nabuchodonosor établit roi Mathanias, fils de Josias et oncle de Jéchonias, après lui avoir fait jurer devant Dieu qu'il lui demeurerait fidèle.

Mathanias, plus connu sous le nom de Sédécias, que lui donna Nabuchodonosor en le plaçant sur le trône, avait alors vingt et un ans et en régna onze. Comme son neveu et ses frères il fit le mal devant le Seigneur, n'eut aucun respect pour son prophète Jérémie, en cela d'autant plus coupable et plus endurci que les jugements dénoncés par ce saint homme à ses prédécesseurs s'étaient tous accomplis sous ses yeux. Le peuple ne fit pas mieux que le roi. Le Seigneur, cependant, ne se lassait point de les avertir <sup>1</sup>.

Au commencement du règne de ce prince il dit à Jérémie : « Fais-toi des liens et des chaînes, et mets-les à ton cou, et tu les enverras au roi d'Édom, et au roi de Moab, et au roi de Tyr, et au roi de Sidon, par la main des ambassadeurs qui sont venus à Jérusalem vers Sédécias, roi de Juda. Et tu leur ordonneras de parler ainsi à leurs maîtres : Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : Moi j'ai fait la terre, et les hommes et les animaux qui sont sur la face de la terre, par ma force immense et par mon bras étendu, et j'ai donné la terre à qui il m'a plu. Maintenant donc j'ai donné toutes ces terres en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et de plus je lui ai donné les animaux des champs pour le servir, et toutes ces

nations le serviront, lui et son fils, et le fils de son fils, jusqu'à ce que vienne le temps de son royaume et de lui ; et plusieurs nations et de grands rois lui seront soumis. Or la nation ou le royaume qui ne se soumettra pas à Nabuchodonosor, roi de Babylone, et qui-conque ne courbera pas le cou sous le joug du roi de Babylone, je les visiterai, moi, par le glaive, par la faim et par la peste, jusqu'à ce que je les aie consumés par sa main. Vous donc n'écoutez pas vos prophètes, vos devins et vos rêveurs, vos augures et vos magiciens, qui vous disent : Vous ne serez pas soumis au roi de Babylone; car ils vous prophétisent le mensonge pour vous exiler loin de votre terre, et vous perdre, et vous faire périr; mais la nation qui soumettra sa tête au joug du roi de Babylone et le servira, je la laisserai dans sa terre, dit Jéhova, et elle la cultivera, et elle y habitera <sup>1</sup>. »

Jérémie, un jour de bois au cou, parla lui-même en ce sens à Sédécias, aux prêtres et au peuple de Juda; mais plus d'un faux prophète leur annonçait le contraire. Un d'entre eux, Hananias, de Gabaon, dit un jour à Jérémie, dans le temple, devant les prêtres et tout le peuple : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'ai brisé le joug du roi de Babylone. Encore deux ans et je ferai rapporter en ce lieu tous les vases de la maison de Jéhova... Et je ramènerai Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et tous les captifs de Juda; car je briserai le joug du roi de Babylone. »

Jérémie, devant tout le monde, répondit : « Ainsi soit-il! Ainsi veuille l'Éternel susciter les paroles que tu as prophétisées, et que tous les vases soient rapportés dans la maison de Jéhova, et que tous les captifs de Babylone soient ramenés en ce lieu! Cependant écoute cette parole que j'annonce à tes oreilles et aux oreilles de tout ce peuple : Les prophètes qui furent avant moi et avant toi dès le commencement ont prophétisé, sur beaucoup de contrées et sur de grands royaumes, la guerre, la désolation et la faim. Voici un prophète qui annonce la paix : lorsque sa parole sera accomplie on le reconnaîtra pour un pro-

<sup>1</sup> 2 Paral., 36, 11-15. Jérém., 37.

<sup>1</sup> Jérém., 27.

phète envoyé par l'Éternel. » Alors Hananias enleva la chaîne du prophète Jérémie, la brisa et dit : « Voici comme parle Jéhova : Ainsi je briserai après deux ans le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, sur la tête de toutes les nations. »

Jérémie s'en allait son chemin lorsque l'Éternel le renvoya dire à Hananias : « Tu as brisé la chaîne de bois, et tu feras en place des chaînes de fer ; car ainsi parle Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : J'ai posé un joug de fer sur le cou de toutes les nations, afin qu'elles servent Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le serviront, et, de plus, je lui ai donné les animaux de la terre. Quant à toi, Hananias, écoute : Jéhova ne t'a point envoyé et tu as fait reposer ce peuple dans le mensonge. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Je te retrancherai de la face de la terre, et tu mourras cette année ; car tu as dit des paroles de rébellion contre Jéhova. » Et Hananias mourut en cette année, le septième mois<sup>1</sup>.

Vers le même temps Jérémie profita d'une ambassade que Sédécias envoyait à Nabuchodonosor pour écrire aux captifs de Babylone la lettre suivante : « Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël, à toute la transmigration que j'ai transportée de Jérusalem à Babylone : Bâissez des maisons et habitez-les ; plantez des jardins et mangez-en les fruits ; prenez des femmes et enfantez des fils et des filles ; donnez à vos fils des femmes et donnez vos filles à des maris, et qu'ils engendrent des fils et des filles ; et multipliez-vous en ce lieu, et que votre race ne diminue point ; et cherchez la paix de la ville où je vous ai transportés, et priez l'Éternel pour elle, parce que dans sa paix sera votre paix. Ne vous laissez point séduire par les faux prophètes et par les devins qui sont au milieu de vous, et ne faites point attention aux songes de votre sommeil, parce qu'ils prophétisent faussement en mon nom et je ne les ai point envoyés. Voici ce que dit Jéhova : Lorsque soixante-dix années commenceront d'être accomplies à Babylone, je vous visiterai et je susciterai sur vous ma parole heu-

reuse, lorsque je vous ai promis le retour en ce lieu ; car je sais les pensées que j'ai formées sur vous, pensées de paix et non d'affliction, pour vous apporter la fin de vos maux. Et vous m'appellerez et vous reviendrez, et vous me prierez et je vous exaucerai ; vous me chercherez et vous me trouverez, parce que vous m'avez cherché de tout votre cœur<sup>1</sup>.

« Que si vous dites : L'Éternel nous a suscité des prophètes à Babylone qui nous promettent un prompt retour, et si, sur ces vaines promesses, vous vous flattez d'être plus heureux dans votre pays, voici ce que dit Jéhova touchant le roi qui est assis sur le trône de David et tout le peuple habitant de cette ville, vos frères qui ne sont point allés avec vous en captivité : J'enverrai contre eux le glaive, et la faim, et la peste... Je les donnerai en jouet à tous les royaumes de la terre, en malédiction, et en stupeur, et en risée, et en opprobre à toutes les nations parmi lesquelles je les aurai dispersés, parce qu'ils n'ont point écouté mes paroles que je leur ai fait connaître par mes serviteurs les prophètes, me levant durant la nuit et les envoyant. Vous donc écoutez la parole de l'Éternel, vous tous, captifs, que j'ai envoyés de Jérusalem à Babylone. »

Cette lettre étant arrivée à Babylone et ayant été lue par les captifs, un certain Séméias, qui faisait le prophète, en fut si violemment irrité qu'il écrivit à Sophonias, intendant du temple, aux prêtres et à tout le peuple de Jérusalem, pour leur reprocher de ne pas faire enfermer Jérémie comme un furieux. Sophonias en donna connaissance au saint prophète, à qui l'Éternel dit aussitôt : « Écris à tous les captifs : Voici ce que dit Jéhova touchant Séméias Néhélamite : Parce que Séméias vous a prophétisé, et je ne l'avais pas envoyé, et parce qu'il vous a fait

<sup>1</sup> Jérémie, 28.

<sup>1</sup> « Quia hæc dicit Dominus : Cum cœperint impleri in Babylone septuaginta anni, visitabo vos, et suscitabo super vos verbum meum bonum, ut reducam vos ad locum istum ; ego enim scio cogitationes quas ego cogito super vos, ait Dominus, cogitationes pacis et non afflictionis, ut dem vobis finem et patientiam. Et invocabitis me et ibitis, et orabitis me et ego exaudiam vos ; quæretis me et invenietis, cum quæsieritis me in toto corde vestro. » Jérém., 29, 10-13.



reposer dans le mensonge, moi je le visiterai, lui et sa race ; nul de ses descendants n'habitera parmi ce peuple, et il ne verra pas le bien que je fais à mon peuple, parce qu'il a parlé rébellion contre Jéhova<sup>1</sup>. »

Une seconde ambassade fut envoyée par Sédécias à Nabuchodonosor ; le chef en était Saraïas, frère de Baruch. Jérémie lui donna un livre où il avait écrit tout le mal qui était à venir sur Babylone. Saraïas devait le lire aux captifs, puis l'attacher à une pierre et le jeter au milieu de l'Euphrate, en disant : « Ainsi sera submergée Babylone ; elle ne se relèvera plus de l'affliction que j'amènerai sur elle ; elle sera détruite pour jamais. »

« Annoncez ceci parmi les nations, y est-il dit, et faites-le entendre ; levez l'étendard, publiez, ne cachez rien ; dites : Babylone est prise, Bel est confondu. Mérodach est vaincu ; leurs statues sont brisées et leurs idoles sont renversées ; car un peuple est monté contre elle de l'aquilon ; il réduira sa terre en solitude, et personne qui habite en elle, depuis l'homme jusqu'à la bête ; ils ont été troublés et s'en sont allés. En ces jours-là et en ces temps-là, dit l'Éternel, les enfants d'Israël et les enfants de Juda viendront ensemble ; ils iront en cheminant et pleurant, et ils chercheront Jéhova, leur Dieu. Ils demanderont le chemin de Sion ; leurs regards seront là. Ils viendront et s'uniront à Jéhova par l'alliance des siècles, l'alliance dont la mémoire ne s'effacera jamais.

« Israël est un troupeau épars ; les lions l'ont chassé de son pays ; le roi d'Assur l'a dévoré le premier, mais Nabuchodonosor, roi de Babylone, son dernier ennemi, a brisé tous ses os. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : Je visiterai, moi, le roi de Babylone et sa terre, comme j'ai visité le roi d'Assur, et je ramènerai Israël dans sa demeure ; il rentrera dans ses pâturages du Carmel et de Basan, et son âme sera rassasiée en la montagne d'Éphraïm et en Galaad. En ces jours-là et en ce temps-là, dit l'Éternel, on cherchera l'iniquité d'Israël et elle ne sera pas, le péché de Juda et il ne sera pas trouvé, parce que je serai propice à ceux que je me serai réservés...

« Voix des batailles sur la terre et grande ruine. Comment est rompu et brisé le marteau de toute la terre ? Comment Babylone est-elle devenue un désert entre les nations ? Je t'ai enlacée, et tu as été prise, Babylone, et tu ne l'as pas su ; tu as été trouvée et prise parce que tu as provoqué Jéhova.

« Glaive sur les Chaldéens, dit Jéhova, sur les habitants de Babylone, sur ses princes et sur ses sages ! Glaive sur ses devins, qui seront des insensés ! Glaive sur les forts, qui tremblent ! Glaive sur ses coursiers et sur ses chars, et sur tout le peuple qui est au milieu d'elle, et ils seront comme des femmes ! Glaive sur ses trésors qui seront pillés ! Aridité sur ses eaux, et elles sécheront ; car c'est la terre des idoles, et elle se glorifie en des monstres. C'est pourquoi les dragons viendront y demeurer avec les faunes ; elle servira de retraite aux autruches ; elle ne sera plus habitée à jamais ; elle ne sera plus réédifiée jusqu'à la génération des générations. Ainsi l'Éternel a détruit Sodome et Gomorrhe, et les cités voisines ; personne n'y habitera plus, et le fils de l'homme ne s'y arrêtera pas. Voilà qu'un peuple vient de l'aquilon, et une grande nation, et plusieurs rois s'élèveront des bouts de la terre. Ils saisiront leurs arcs et leurs boucliers ; ils sont cruels et impitoyables ; leur voix retentira comme la mer. Le roi de Babylone a ouï leur renommée et ses mains ont défailli ; l'angloise l'a investi comme la femme en travail<sup>1</sup>...

« Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme ; ne vous taisez point sur son iniquité, car voici le temps de la vengeance de Jéhova, lui-même lui rendant son salaire. Une coupe d'or dans la main de Jéhova, c'est Babylone enivrant toute la terre ; toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi les nations ont chancelé. Babylone est tombée soudain et s'est brisée. Poussez des hurlements sur elle ; prenez de la résine pour sa douleur, appliquez-la sur son mal, afin de voir si elle sera guérie. Nous avons traité Babylone, et elle n'est pas guérie ; délaissions-la et nous en allons chacun en notre terre, parce que son jugement a atteint les

<sup>1</sup> Jérém., 29.

<sup>1</sup> Jérém., 50.

nuées et s'est élevé jusqu'au Ciel. L'Éternel a manifesté nos justices; venez et racontons en Sion l'ouvrage de Jéhova, notre Dieu <sup>1</sup>.

« Aiguisez les flèches, remplissez les carquois; l'Éternel a suscité l'esprit des rois des Mèdes, et sa pensée est contre Babylone pour la perdre, parce que c'est la vengeance de Jéhova, la vengeance de son temple. Levez l'étendard sur les murs de Babylone, augmentez la garde, levez les sentinelles, préparez des embûches, parce que l'Éternel a médité et a fait tout ce qu'il a dit contre les habitants de Babylone. Toi qui habites sur les grandes eaux, si riche en tes trésors, ta fin est venue <sup>2</sup>.

« Élevez l'étendard sur la terre; sonnez de la trompette parmi les nations; sanctifiez les nations contre elle; appelez contre elle les rois d'Ararat, de Menni et d'Ascenez; armez contre elle les guerriers; faites monter contre elle les coursiers comme une nuée de sauterelles hérissées. Sanctifiez les nations contre elle, les rois de Médie, ses capitaines, ses magistrats et toute la puissance de sa terre. Et la terre tremblera et sera troublée; car la pensée de Jéhova s'éveillera contre Babylone pour rendre la terre de Babylone déserte et inhabitable. Les forts de Babylone ont cessé de combattre; ils sont demeurés dans les citadelles; toute leur force est dévorée, ils sont devenus comme des femmes; leurs habitations ont été brûlées et les barres en sont rompues. Le coureur viendra au-devant du

coureur, le messager rencontrera le messager, pour aller dire au roi de Babylone que sa ville est prise d'une extrémité à l'autre, que le fleuve est au pouvoir de l'ennemi, qu'il a mis le feu dans les marais et que tous les hommes de guerre sont dans l'épouvante <sup>1</sup>. J'enivrerai ses princes, et ses sages, et ses chefs, et ses magistrats, et ses forts, et ils dormiront le sommeil éternel et ils ne se réveilleront pas, dit le Roi qui a nom Jéhova Sabaoth <sup>2</sup>. »

Ces prédictions étaient bien propres à ranimer le courage et l'espérance du peuple captif. Vers le même temps le Seigneur lui en adressa, par le même prophète, de plus consolantes encore.

« En ce jour, dit le Seigneur des armées, j'ôterai de ton cou le joug de ton ennemi, je romprai tes liens, et les étrangers ne te domineront plus; mais ils serviront Jéhova, leur Dieu, et David, leur roi, que je leur susciterai. Toi donc ne crains pas, mon serviteur Jacob, dit Jéhova, ne te trouble pas, Israël, parce que moi je te tirerai de la terre lointaine, et ta race de la terre de sa captivité; et Jacob reviendra, se reposera et jouira de tous les biens, et nul ne lui sera formidable. Parce que je suis avec toi, dit l'Éternel, pour te sauver, j'exterminerai tous les peuples parmi lesquels je t'ai dispersé, et toi je ne te perdrai pas sans retour; mais je te châtierai dans ma justice, afin que tu ne te croies pas innocent <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Fugite de medio Babylonis et salvat unusquisque animam suam. Nolite tacere super iniquitatem ejus, quoniam tempus ultionis est a Domino; vicissitudinem ipse retribuet ei. Calix aureus Babylon in manu Domini, inebrians omnem terram; de vino ejus biberunt gentes, et ideo commotæ sunt. Subito cecidit Babylon et contrita est; ululate super eam; tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur. Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam, quoniam pervenit usque ad cælos judicium ejus et elevatum est usque ad nubes. Protulit Dominus justitias nostras; venite et narremus in Sion opus Domini Dei nostri. » Jérém., 51, 6-10. — <sup>2</sup> « Acuite sagittas, implete pharetras; suscitavit Dominus spiritum regum Medorum, et contra Babylonem mens ejus est, ut perdat eam; quoniam ultio Domini est, ultio templi sui. Super muros Babylonis levate signum, augete custodiam, levate custodes, præparate insidias, quia cogitavit Dominus, et fecit quæcumque locutus est contra habitatores Babylonis. Quæ habitas super aquas multas, locuples in thesauris, venit finis tuus pedalis præcisionis tuæ. » *Ibid.*, 51, 11-13.

<sup>1</sup> « Levate signum in terra; clangite buccina in gentibus; sanctificate super eam gentes; annuntiate contra illam regibus Ararat, Menni et Ascenez; numerate contra eam Taphsar; adducite equum quasi bruchum aculeatum. Sanctificate contra eam gentes, reges Mediæ, duces ejus et universos magistratus ejus, cunctamque terram potestatis ejus. Et commovebitur terra, et conturbabitur, quia evigilabit contra Babylonem cogitatio Domini, ut ponat terram Babylonis desertam et inhabitabilem. Cessaverunt fortes Babylonis a prælio, habitaverunt in præidiis; devoratum est robur eorum et facti sunt quasi mulieres; incensa sunt tabernacula ejus, contriti sunt vectes ejus. Currrens obviam currenti veniet, et nuntius obvius nuntianti, ut annuntiet regi Babylonis quia capta est civitas ejus a summo usque ad summum, et vada præoccupata sunt, et paludes incensæ sunt igni, et viri bellatores conturbati sunt. » Jérém., 51, 27-32.

— <sup>2</sup> « Et inebriabo principes ejus, et sapientes ejus, et duces ejus, et magistratus ejus, et fortes ejus, et dormient somnum sempiternum, et non expergiscuntur, ait Rex, Dominus exercituum nomen ejus. » *Ibid.*, 51, 57.<sup>e</sup> — <sup>3</sup> *Ibid.*, 30, 8-11 : « Et erit in die illa, ait Dominus



Voici ce que dit l'Éternel : Le peuple qui avait échappé au glaive a trouvé grâce dans le désert ; Israël ira à son repos. Depuis longtemps, dit le peuple, Jéhova m'est apparu. Et Jéhova répond : Je t'ai aimé d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attiré par la miséricorde ; et je t'édifierai de nouveau, et tu seras édiflée, vierge d'Israël ; tu paraîtras encore au milieu de tes tambours et tu sortiras encore à la tête des chœurs d'allégresse. Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie, et ceux qui les planteront ne recueilliront point les fruits avant le temps ; car le jour viendra où les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm : Levez-vous et montons en Sion vers Jéhova, notre Dieu ; car voici ce que dit l'Éternel : Tressaillez de joie, Jacob, et poussez des cris d'allégresse à la tête des nations ; que le chant des hommes se mêle au son des instruments, et dites : O Jéhova, sauvez votre peuple, les restes d'Israël. Voilà que je les amènerai de la terre de l'aquilon et je les rassemblerai du bout de l'univers ; au milieu seront l'aveugle et le boiteux, la femme qui va être mère et celle qui l'est déjà ; ils reviendront foule immense. Ils sont allés dans les pleurs, et je les ramènerai dans la miséricorde ; je les conduirai à travers des torrents d'eau dans un chemin droit, dans lequel leurs pieds ne heurteront pas, parce que je suis devenu le père d'Israël et Éphraïm est mon premier-né. Nations, écoutez la parole de Jéhova et annoncez-la aux fies qui sont au loin, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme le pasteur son troupeau <sup>1</sup>.

exercituum, conteram jugum ejus de collo tuo, et vincula ejus dirumpam, et non dominabuntur ei amplius alieni ; sed servient Domino Deo suo, et David, regi suo, quem suscitabo eis. Tu ergo ne timeas, serve meus Jacob, ait Dominus, neque paveas, Israel, quia ecce ego salvabo te de terra longinqua, et semen tuum de terra captivitatis eorum ; et revertetur Jacob, et quiescet, et cunctis affluet bonis, et non erit quem formidet. Quoniam tecum ego sum, ait Dominus, ut salvem te ; faciam enim consummationem in cunctis gentibus in quibus dispersi te ; te autem non faciam in consummationem ; sed castigabo te in judicio, ut non videaris tibi innoxius. »

<sup>1</sup> « Hæc dicit Dominus : Invenit gratiam in deserto populus qui remanserat a gladio ; vadet ad requiem suam Israel. Longe Dominus apparuit mihi, et dixit : In charitate

« Une voix a été entendue sur les hauteurs, voix de lamentation, de deuil et de pleurs, voix de Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Voici ce que dit l'Éternel : Que ta voix se repose de ses plaintes et tes yeux de leurs larmes, parce qu'un salaire est à tes œuvres, et ils reviendront de la terre de l'ennemi. Il est un espoir pour ta dernière postérité : les enfants reviendront à leur héritage <sup>1</sup>.

« J'ai écouté, et j'ai entendu Éphraïm se plaignant : Vous m'avez châtié, et j'ai été instruit comme un jeune taureau indomptable ; convertissez-moi, et je serai converti, parce que vous êtes Jéhova, mon Dieu ; car, après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence, et, après que vous m'avez ouvert les yeux, j'ai frappé ma cuisse. J'ai été confondu et j'ai rougi, parce que j'ai supporté l'opprobre de ma jeunesse. Éphraïm ne m'est-il pas un fils précieux ? n'est-il pas un enfant de délices ? Depuis que ma parole est en lui je ne puis l'oublier ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues sur lui ; j'aurai miséricordieusement pitié de lui, dit l'Éternel <sup>2</sup>.

perpetua dilexi te ; ideo attraxi te, miserans. Rursum que ædificabo te, et ædificaberis, virgo Israel ; adhuc ornaberis tympanis tuis, egredieris in choro ludentium. Adhuc plantabis vineas in montibus Samariæ ; plantabunt plantantes, et donec tempus veniat non vindemiant. Quia erit dies in qua clamabunt custodes in monte Ephraim : Surgite et ascendamus in Sion ad Dominum Deum nostrum ; quia hæc dicit Dominus : Exultate in lætitia Jacob, et hinnite contra caput gentium ; personate, et canite, et dicite : Salva, Domine, populum tuum, reliquias Israel. Ecce ego adducam eos de terra aquilonis, et congregabo eos ab extremis terræ, inter quos erunt cæcus et claudus, præguans et pariens simul, cæcus magnus revertentium huc. In fletu venient et in misericordia reducam eos, et adducam eos per torrentes aquarum in via recta, et non impingent in ea, quia factus sum Israeli pater, et Ephraim primogenitus meus est. Audite verbum Domini, gentes, et annuntiate in insulis quæ procul sunt, et dicite : Qui dispersit Israel congregabit eum, et custodiet eum sicut pastor gregem suum. » Jérém., 31, 2-10.

<sup>1</sup> « Vox in excelso audita est lamentationis, luctus et fletus, Rachel plorantis filios suos et nolentis consolari super eis, quia non sunt. Hæc dicit Dominus : Quiescat vox tua a ploratu et oculi tui a lacrymis, quia est merces operi tuo, ait Dominus, et revertentur de terra inimici. Et est spes novissimis tuis, ait Dominus, et revertentur filii ad terminos suos. » *Ibid.*, 15-17. — <sup>2</sup> « Audiens audivi Ephraim transmigrantem : Castigasti me, et eruditus sum quasi juvenculus indomitus ; converte me et convertar, quia tu Dominus Deus meus. Postquam enim convertisti me egi penitentiam, et postquam ostend-

« Ils diront encore cette parole dans la terre de Juda et dans ses villes, lorsque j'aurai ramené leurs captifs : Que Jéhova te bénisse, montagne sainte, brillante de justice ! Et Juda y habitera, et toutes ses villes, et ses laboureurs, et ses bergers. J'ai enivré l'âme fatiguée et j'ai rassasié toutes les âmes défaillantes <sup>1</sup>. »

Plus d'une fois le prophète s'était plaint d'annoncer toujours des calamités ; cette fois il n'en fut pas de même. « Sur cela je m'éveillai, dit-il, et je regardai, et mon sommeil était plein de douceur <sup>2</sup>. » Eh ! quin'élèverait avec lui ses regards pour contempler ces merveilles de la divine Providence ? merveilles qui se sont accomplies non-seulement au retour de la captivité de Babylone, mais, dans un sens plus haut, au temps de la nouvelle alliance. C'est jusqu'à ces derniers temps que se portaient les regards du prophète. Comment en douter lorsque, dans le même chapitre, il ajoute :

« Voilà que les jours viennent, dit Jéhova, et j'établirai une alliance nouvelle avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans le jour où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte ; ils ont rompu cette alliance-là, et moi je leur ai fait sentir mon pouvoir, dit l'Éternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; et nul n'instruira plus son prochain ni son frère, disant : Connais CELUI QUI EST ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit

disti mihi percussi femur meum. Confusus sum et erubui, quoniam sustinui opprobrium adolescentiæ meæ. Si filius honorabilis mihi Ephraim, si puer delicatus, quia ex quo locutus sum de eo adhuc recordabor ejus ; idcirco conturbata sunt viscera mea super eum ; miserans miserebor ejus, ait Dominus. » Jérém., 31, 18-20.

<sup>1</sup> « Hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel : Adhuc dicent verbum istud in terra Juda et in urbibus ejus, cum convertero captivitatem eorum : Benedicat tibi Dominus, pulchritudo justitiæ, mons sanctus ! Et habitabunt in eo Juda et omnes civitates ejus simul, agricolæ et minantes greges, quia inebriavi animam lassam, et omnem animam esurientem saturavi. » *Ibid.*, 23-25. —

<sup>2</sup> « Ideo quasi de somno suscitatus sum, et somnus meus dulcis mihi. » *Ibid.*, 26.

Jéhova, parce que je leur pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Ainsi parle Jéhova, qui donne le soleil pour lumière au jour, les lois de la lune et des étoiles pour lumière à la nuit ; qui trouble la mer, et ses flots retentissent. Jéhova-Sabaoth est son nom. Si ces lois s'arrêtent jamais en ma présence, dit Jéhova, alors la postérité d'Israël s'arrêtera et ne sera plus à jamais un peuple devant moi. Voici ce que dit l'Éternel : Si les cieux peuvent être mesurés dans leur hauteur, et les fondements de la terre sondés dans leur profondeur, alors je rejeterai toute la race d'Israël à cause de tout ce qu'ils ont fait, dit l'Éternel <sup>1</sup>. »

Ces promesses de la divine miséricorde que le prophète des nations faisait il y a vingt-quatre siècles aux Hébreux captifs de Babylone, il y a dix-huit siècles l'Apôtre des nations en montrait un premier accomplissement à leurs descendants de la Judée dans leur conversion au Christianisme, et en faisait entrevoir un second plus complet encore aux Hébreux chrétiens de Rome, dans le retour total des restes d'Israël à l'Église universelle, vers la fin des temps <sup>2</sup>.

Tandis que Jérémie à Jérusalem, Daniel à Babylone, prédisaient aux rois et aux peuples les révolutions des empires, le prêtre Ézéchiël, fils de Buzi, commença un ministère semblable dans la Mésopotamie, sur le fleuve

<sup>1</sup> « Ecce dies venient, dicit Dominus, et feriam domui Israel et domui Juda fœdus novum ; non secundum pactum quod pepigi cum patribus eorum, in die qua apprehendi manum eorum ut educerem eos de terra Ægypti, pactum quod irritum fecerunt, et ego dominatus sum eorum, dicit Dominus. Sed hoc erit pactum quod feriam cum domo Israel post dies illos, dicit Dominus : Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam, et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum. Et non docebit ultra vir proximum suum et vir fratrem suum, dicens : Cognosce Dominum ; omnes enim cognoscent me a minimo eorum usque ad maximum, ait Dominus, quia propitiabor iniquitati eorum, et peccati eorum non memorabor amplius. Hæc dicit Dominus qui dat solem in lumine diei, ordinem lunæ et stellarum in lumine noctis ; qui turbat mare et sonant fluctus ejus. Dominus exercituum nomen illi. Si defecerint leges istæ coram me, dicit Dominus, tunc et semen Israel deficiet, ut non sit gens coram me cunctis diebus. Hæc dicit Dominus : Si mensurari poterint cœli sursum, et investigari fundamenta terræ deorsum, et ego abjiciam universum semen Israel, propter omnia quæecerunt, dicit Dominus. » Jérém., 31, 31-37. — <sup>2</sup> Hébr., 8 et 10. Rom., 11, 25-40.



Chobar, qui se jette dans l'Euphrate non loin de Carkémis. La cinquième année de sa transmigration avec le roi Joachim ou Jéchonias les cieus s'ouvrirent à lui, et il vit les visions de Dieu, visions mystérieuses qui semblent entr'ouvrir le sanctuaire de la Providence.

La nature, la création entière est un immense hiéroglyphe ou gravure sacrée qui représente le chiffre de son Auteur ; mais hiéroglyphe vivant qui se meut, se transforme, se renouvelle, se développe pour exciter les intelligences saintement curieuses à étudier le monde invisible sous ses visibles dehors. De là ce langage figuré, éminemment poétique, des prophètes. Nul ne l'a porté plus loin qu'Ézéchiel. Sa première vision semble le mystère du monde.

Pendant qu'il était au milieu des captifs, près du fleuve Chobar, les cieus s'ouvrirent, la main de Jékoïa fut sur lui. « Et je regardai, dit-il, et voilà qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une énorme nuée, et un feu tournoyant, et tout autour une grande lumière, et au milieu du feu comme l'éclat d'un métal très-brillant, et au milieu du feu la ressemblance de quatre êtres vivants, et dans leur aspect la ressemblance d'un homme. Chacun d'eux avait quatre faces et chacun d'eux quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds comme la plante du pied d'une génisse, et ils étincelaient comme l'airain le plus brillant. Sous chaque aile était une main d'homme ; vers quatre côtés une face, vers quatre côtés une aile. Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre ; quand ils marchaient ils ne se tournaient pas ; comme était une de leurs faces ils s'avançaient suivant sa direction. La ressemblance de leurs visages : une face d'homme et une face de lion à droite, et une face de bœuf à gauche, et une face d'aigle à chacun des quatre. Telles étaient leurs faces, et deux de leurs ailes étaient déployées au-dessus de chacune, en sorte que l'aile de l'une touchait l'aile de l'autre, et deux ailes couvraient leurs corps. Chacun marchait droit devant l'une de ses faces. Où les poussait l'esprit là ils allaient, et ils ne se tournaient pas lorsqu'ils marchaient. Et la ressemblance des

êtres vivants et leur aspect, c'était comme un feu de charbons ardents, comme la flamme des lampes ; et entre les êtres animés flamboyait un brasier mouvant, et du brasier s'échappait la foudre. Et ils allaient et revenaient comme la foudre étincelante.

« Et comme je regardais ces êtres vivants, apparut sur la terre, près d'eux, une roue ayant quatre faces, et l'aspect de ces roues et leur forme comme la couleur de la pierre de Tharse (ou chrysolithe), et toutes quatre se ressemblaient ; et leur aspect et leur forme, comme une roue au milieu d'une roue. Elles roulaient également de quatre côtés et elles ne se retournaient point lorsqu'elles marchaient. Elles avaient une étendue et une hauteur à faire peur, et tout le corps des quatre roues était plein d'yeux tout autour. Les êtres vivants marchaient-ils : les roues marchaient aussi près d'eux ; les êtres vivants s'élevaient-ils de terre : les roues s'élevaient aussi ; où l'Esprit allait elles y allaient en le suivant et s'élevaient avec lui ; car l'Esprit de l'Être vivant était dans les roues. Lorsque les êtres vivants s'avançaient les roues s'avançaient ; lorsqu'ils s'arrêtaient elles s'arrêtaient ; lorsqu'ils s'élevaient elles s'élevaient et les suivaient, parce que l'Esprit de l'Être vivant était dans les roues.

« Au-dessus de la tête des êtres vivants était la ressemblance d'un firmament comme un cristal, terrible à voir, étendu très-haut au-dessus de leurs têtes. Sous ce firmament ils tenaient leurs ailes droites, vis-à-vis l'une de l'autre, et deux ailes couvraient leurs corps. Marchaient-ils : j'entendais la voix de leurs ailes comme la voix des plus grandes eaux, comme la voix du Tout-Puissant, comme la voix d'une armée innombrable ; s'arrêtaient-ils : ils baissaient leurs ailes. Baissaient-ils leurs ailes en s'arrêtant : une voix retentissait du firmament au-dessus de leurs têtes. Et au sommet du firmament qui s'élevait sur leurs têtes apparaissait, comme un saphir, une ressemblance de trône, et sur cette ressemblance de trône une ressemblance comme l'aspect d'un homme. Et je vis comme l'éclat d'un métal brillant, semblable au feu, au dedans et au dehors de lui, depuis ses reins et au-dessus, et, depuis ses

reins et au-dessous, je vis comme l'apparence d'un feu étincelant tout autour. Comme l'arc qui paraît dans une nuée en un jour de pluie, telle était la splendeur qui l'environnait. C'était là une vision de la ressemblance de la gloire de Jéhova, et je vis, et je tombai sur ma face, et j'entendis sa voix me parlant <sup>1</sup>. »

L'Éternel lui commanda de se lever, et l'Esprit entra en lui, et il se dressa sur ses pieds. Il reçut ordre d'aller vers les captifs d'Israël, ce peuple rebelle et opiniâtre, et de leur prêcher la pénitence <sup>2</sup>.

« Et l'Esprit m'enleva, continue le prophète, et j'entendis derrière moi la voix d'un grand bruit : Bénie soit la gloire de Jéhova au lieu de son séjour ! Et j'entendis le bruit des ailes des vivants qui frappaient l'une contre l'autre, et le bruit des roues qui les suivaient, et la voix d'un grand ébranlement. Et l'Esprit me souleva et m'emporta, et je m'en allai plein d'amertume dans l'indignation de mon âme ; mais la main de Jéhova était sur moi, me fortifiant <sup>3</sup>. »

Cet ensemble mystérieux apparaît jusqu'à trois fois dans le livre d'Ézéchiél. Quelque chose de semblable se voit constamment dans le prophète de la nouvelle alliance, dans la révélation de saint Jean. Que peut représenter ce divin emblème ? N'est-ce pas l'univers tel que Dieu le gouverne ?

Ces roues, d'une étendue et d'une hauteur effrayantes, parsemées d'yeux dans toutes leurs parties, se mouvant dans les airs, l'une dans l'autre, ne sont-ce pas ces orbes immenses dont les centres sont des soleils, dont les yeux sont des astres, et qui roulent dans l'immensité de l'espace les uns dans les autres ? Peut-être que cette trainée d'étoiles que nous appelons Voie lactée n'est qu'une jante d'une de ces roues du char de l'Éternel.

Et ces êtres emblématiques qui inspirent le mouvement à ces roues, qui à la rapidité de l'aile joignent l'industrie de la main, qui nous présentent tout ensemble et l'homme, roi de la nature, et le lion, roi du désert, et le taureau, roi des animaux de labeur, et l'aigle, roi des airs, ne sont-ce pas ces esprits

qui portent le monde, qui ont reçu de Dieu l'administration de la nature, qui dirigent les révolutions célestes, et qui pour cela réunissent en eux tout ce qu'il y a de grand, de fort et de noble dans les autres créatures ?

Et ce feu dont le brasier apparaît au milieu de ces êtres mystérieux, qui de là circule de toutes parts, n'est-ce pas le réservoir du feu élémentaire, dont les courants électriques sont de petits ruisseaux, la foudre une étincelle, qui circule dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, et qui sert aux ministres de Dieu à mille phénomènes divers ?

Au-dessus de ces orbes incommensurables, au-dessus des sublimes êtres qui en règlent l'harmonie, au sommet du monde, sous un firmament dont celui que nous voyons n'est qu'une miniature, là s'élève la ressemblance du trône de Dieu, sur lequel on voit la ressemblance de l'homme, parce que le Verbe devait la prendre un jour, ce Verbe qui a créé l'univers et le soutient par sa parole. L'humanité devait ainsi être associée à l'empire de toute la création.

Sur la terre, l'ensemble de ces quatre chérubins, avec le trône de Dieu qui s'élève au-dessus, n'est-ce point l'ensemble des quatre grands empires, Babylone, la Perse, la Grèce, Rome, dont nous verrons autant d'esprits célestes diriger les révolutions et les destinées ; qui ont servi comme de char au Fils de Dieu pour descendre sur la terre et y établir son empire spirituel, et au milieu desquels il a pris ses instruments de vengeance ou de miséricorde, comme nous voyons, au chapitre 10 d'Ézéchiél, un des chérubins prendre du milieu d'entre eux les charbons ardents qui doivent être répandus sur la coupable Jérusalem ?

Dans le peuple d'Israël, s'avancant à la conquête de la Terre promise, n'y avait-il pas quelque chose d'approchant ? Dieu assis sur les chérubins ; devant lui le feu perpétuel, la colonne de nuée qui la nuit devenait de feu ; autour de lui les tribus d'Israël, campées par quatre divisions, chacune de trois tribus et d'une portion de celle de Lévi, et toutes, au signal de Dieu, se mettant en marche ou s'arrêtant, le jour, la nuit, comme un seul homme.

<sup>1</sup> Ézéch., 1. — <sup>2</sup> Ibid., 2. — <sup>3</sup> Ibid., 3.



Dans l'Église chrétienne les Pères n'y ont-ils pas vu les quatre évangélistes? Dans la face de l'homme, saint Matthieu, qui commence son Évangile par la généalogie du Christ en tant qu'homme; dans la face du lion, saint Marc, qui commence par la voix de Jean criant dans le désert; dans la face du bœuf, victime principale des anciens sacrifices, saint Luc, qui commence par le prêtre Zacharie remplissant les fonctions du sacerdoce dans le temple; dans la face de l'aigle, saint Jean, qui, pour commencer, s'élève comme un aigle, au-dessus des nues, jusque dans le sein de Dieu. Ils sont quatre, mais chacun se trouve dans les trois autres et tous les quatre dans chacun; il y a quatre Évangiles, et il n'y a qu'un Évangile. C'est le même Esprit qui les inspire, qui les pousse, qui les dirige. Ils sont pleins d'yeux; tout, jusqu'à un point et une virgule, y étincelle de vérité. Au milieu d'eux est ce foyer divin d'où partent les étincelles, les courants électriques de la grâce, qui éclairent les esprits, touchent les cœurs et renouvellent la face de la terre,

Que si ce mystérieux char du Très-Haut paraît tantôt l'univers entier, tantôt l'ensemble des empires de la terre, tantôt le peuple d'Israël, tantôt l'Église chrétienne, il ne faut pas s'en étonner; le monde étant une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part, tout est pour Dieu le centre, le siège de son empire.

Après cette vision merveilleuse, où, comme depuis à saint Jean, la main d'un ange lui présentait à dévorer un volume roulé, puis déployé, dans lequel étaient écrits des lamentations, des cantiques et des malédictions, Ézéchiël vint vers les captifs qui habitaient le long du fleuve de Chobar et demeura là sept jours tristement assis au milieu d'eux.

« Sept jours passés, dit le prophète, la parole de l'Éternel vint à moi, disant : Fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël; tu entendras la parole de ma bouche et tu la leur annonceras de ma part. Si, quand je dis à l'impie : Tu mourras de mort, tu ne le lui annonces pas et ne lui parles pas pour qu'il se retire de sa voie impie et qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité; mais je redemanderai son sang à ta

main. Mais si tu l'annonces à l'impie et qu'il ne se convertisse pas de son impiété et de sa voie criminelle, il mourra dans son iniquité; mais toi tu as sauvé ton âme. Et si le juste abandonne sa justice et commet l'iniquité, je mettrai devant lui une pierre d'achoppement; il mourra parce que tu ne l'as pas averti; il mourra dans son péché, et le souvenir de ses justices ne demeurera pas; mais je redemanderai son sang à ta main. Mais si tu avertis le juste de ne pas pécher et qu'il ne pèche pas, il vivra de la véritable vie, parce que tu l'auras averti, et toi tu as sauvé ton âme<sup>1</sup>. »

Comme le prophète justifie dans cet endroit les jugements de Dieu sur le juste et le pécheur, il les justifie dans un autre sur les pères et les enfants.

« D'où vient que vous vous servez de cette parabole et que vous en avez fait un proverbe dans Israël : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées? Aussi vrai que je vis, dit Adonaï-Jéhova, cette parabole ne sera plus parmi vous en proverbe dans Israël; car toutes les âmes sont à moi; l'âme du fils est à moi comme l'âme du père; l'âme qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice, s'il ne mange point sur les montagnes (aux festins des idoles), et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël, s'il ne souille pas la femme de son prochain..., s'il ne contriste personne, s'il rend son gage à son débiteur, s'il ne ravit rien par violence, s'il donne de son pain à celui qui a faim, s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus, s'il ne prête point à usure et ne reçoit point plus qu'il n'a donné, s'il détourne sa main de l'iniquité et s'il prononce un jugement équitable entre un homme et un homme, s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité, celui-là est juste et il vivra de la vie, dit Adonaï-Jéhova.

« Mais si cet homme a un fils ravisseur, qui répande le sang et qui commette l'un de ces crimes, quand il ne les commettrait pas tous; s'il mange sur les montagnes, s'il souille la

<sup>1</sup> Ézéchiël, 3.

femme de son prochain, s'il contriste le pauvre et l'indigent, s'il ravit par la violence le bien d'autrui, s'il ne rend point le gage à son débiteur, s'il lève les yeux vers les idoles, s'il fait des abominations, s'il prête à usure et s'il reçoit plus qu'il n'a donné, vivra-t-il ? Non, il ne vivra point ; lorsqu'il aura fait toutes ces œuvres détestables il mourra de mort, et son sang sera sur sa tête.

« Mais si cet homme a un fils qui, voyant tous les crimes de son père, soit dans la crainte et ne fasse rien de semblable ; s'il ne mange point sur les montagnes... mais s'il observe mes jugements et s'il marche dans la voie de mes préceptes, celui-là ne mourra point dans l'iniquité de son père, mais il vivra de la vie. Son père, qui avait calomnié et qui avait fait le mal au milieu de son peuple, est mort dans sa propre iniquité.

« Vous dites : Pourquoi le fils n'a-t-il pas porté l'iniquité de son père ? C'est parce que le fils a accompli le jugement et la justice, qu'il a gardé tous mes préceptes et qu'il les a pratiqués ; c'est pour cela qu'il vivra de la vie. L'âme qui a péché, celle-là mourra ; le fils ne portera point l'iniquité du père et le père ne portera point l'iniquité du fils ; la justice du juste sera sur lui et l'impiété de l'impie sur lui. Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes et s'il accomplit le jugement et la justice, il vivra de vie et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes ses anciennes iniquités ; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie ? dit Adonaï-Jéhova. N'est-ce pas, au contraire, qu'il se convertisse, et qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive?... »

« Je vous jugerai, ô maison d'Israël ! chacun selon ses voies. C'est pourquoi convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne sera plus pour vous la ruine. Rejetez loin de vous toutes les prévarications par lesquelles vous vous êtes souillés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël ? Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit Adonaï-Jéhova ; revenez et vivez <sup>1</sup>. »

Ézéchiél prophétisait le malheur de Jérusalem non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions. Le Seigneur, lui ayant apparu une seconde fois sur le char mystérieux, lui dit : « Va, enferme-toi au milieu de ta maison. Fils de l'homme, voilà que des chaînes ont été préparées pour toi ; ils te lieront, et tu ne sortiras pas du milieu d'eux. J'attacherai ta langue à ton palais, et tu seras muet, et non plus comme un homme qui réprimande. Mais lorsque je t'aurai parlé j'ouvrirai ta bouche, et tu leur diras : Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Que celui qui écoute écoute <sup>1</sup>.

« Fils de l'homme, prends une brique, place-la devant-toi et trace la ville de Jérusalem. Forme un siège, élève des retranchements, jette une chaussée, place une armée et des machines de guerre autour de ses murailles.

« Prends encore un vase de fer et pose-le comme un mur de fer entre toi et la ville ; endure ton regard sur elle ; et elle sera assiégée, et tu la serreras de près. Voilà un signe pour la maison d'Israël. » Ce signe est facile à comprendre ; cette plaque de fer, entre la brique figurative et le prophète, marquait entre autres choses le mur de séparation que le péché avait élevé entre Jérusalem et le Seigneur.

« Et tu te coucheras sur ton côté gauche, continue-t-il, et tu y poseras les iniquités de la maison d'Israël pour autant de jours que tu coucheras dessus, et tu prendras sur toi leur iniquité. Je t'ai donné trois cent quatre-vingt-dix jours pour les années de leurs iniquités, et tu porteras l'iniquité de la maison d'Israël. Et quand tu auras accompli ces années, tu te coucheras une seconde fois de ton côté droit, et tu prendras l'iniquité de la maison de Juda pendant quarante jours, un jour pour une année. Et tu tourneras la face vers le siège de Jérusalem, et tu étendras ton bras, et tu prophétiseras contre elle : Voilà que je t'ai environnée de chaînes, et tu ne te retourneras point d'un côté sur l'autre jusqu'à ce que soient accomplis les jours de ton siège <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ézéchl., 18.

<sup>2</sup> Ézéchl., 27. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 4, 1-8.



Suivant le plus commun sentiment des interprètes, les trois cent quatre-vingt-dix jours marquaient, pour le passé, les années que le peuple d'Israël avait persévéré dans le schisme et l'idolâtrie, et, pour l'avenir, le nombre de jours que devait durer le dernier siège de Jérusalem ; les quarante jours marquaient, pour le passé, les années d'impénitence du peuple de Juda, à dater des premières prédications de Jérémie, et, pour l'avenir, le nombre de jours qui se passèrent entre la prise de Jérusalem et son entière destruction. Le prophète lié de chaînes et couché sur le même côté marquait l'état de cette ville serrée de toutes parts et ne pouvant plus se tourner ni de côté ni d'autre.

Pour caractériser toujours plus fort l'extrémité où cette ville se verrait réduite, le Seigneur dit encore à son prophète : « Prends du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, de la vesce et du millet ; jette-les dans un seul vase et fais-en des pains pour autant de jours que tu coucheras sur le côté ; tu les mangeras pendant trois cent quatre-vingt-dix jours. L'aliment dont tu te nourriras sera du poids de vingt sicles chaque jour et tu mangeras ainsi d'un temps jusqu'au temps. Et tu boiras de l'eau par mesure, la sixième partie d'un hin, et tu boiras ainsi d'un temps jusqu'au temps. »

Ce pain composé de toute espèce de grains bons et mauvais, cette portion si exigüe de vingt sicles ou neuf onces par jour, cette eau dont il n'est accordé par jour qu'un verre ordinaire, tout cela est déjà bien expressif. Une circonstance vint y ajouter encore : c'est la manière de faire cuire ce pain.

Aujourd'hui encore les voyageurs nous apprennent qu'en Orient, le long de l'Euphrate et du Nil, les gens du peuple, manquant de bois pour cuire leur pain, le cuisent avec des excréments desséchés d'animaux<sup>1</sup>. Ils étendent sur une pierre une pâte sans levain et peu épaisse ; ils la couvrent de fiente de bœuf, etc., bien sèche, à laquelle ils mettent le feu, et le pain cuit assez promptement sous ces cendres. Cet usage était encore plus commun dans les premiers temps. Pour faire

sentir à quelle horrible extrémité Jérusalem serait réduite, Dieu commande au prophète de faire cuire son mauvais pain de cette manière, et de prendre pour cela non des excréments d'animaux, mais d'homme. Toutefois, sur la répugnance qu'en témoigna Ézéchiël, il lui indiqua la fiente de bœuf et ajouta : « Fils de l'homme, je vais briser dans Jérusalem le pain qui soutient, et ils mangeront ce pain au poids et dans l'inquiétude, et ils boiront l'eau par mesure dans l'angoisse, afin que, le pain et l'eau manquant, chacun tombe sur son frère, et qu'ils se dessèchent dans leur iniquité<sup>1</sup>. »

Un impie du dernier siècle, au lieu de pain cuit sous la cendre de fiente desséchée, a supposé un pain pétri ou frotté de cette matière dégoûtante. Ce mensonge ne prouve que l'impiété cynique de celui qui l'a écrit ; aussi la Providence s'est-elle moquée du moqueur en permettant qu'à son heure dernière, et dans les transports de la rage, il fit le repas que, dans ses bouffonneries sacrilèges, il avait prêté au prophète.

Ézéchiël était toujours devant sa Jérusalem figurative quand le Seigneur lui dit : « Toi, fils de l'homme, prends un glaive tranchant, avec un rasoir de tondeur ; fais-le passer sur ta tête et sur ta barbe pour en raser tous les poils, et prends un poids et une balance pour les partager. Tu en mettras un tiers au feu et le brûleras au milieu de la ville, à mesure que s'accompliront les jours du siège ; tu en prendras un autre tiers et tu le frapperas avec le glaive autour de la ville ; tu jetteras au vent les poils du tiers qui restera et je les poursuivrai le glaive nu. Et tu prendras dans cette troisième partie un petit nombre, et tu les lieras au bord de ton manteau ; et tu en ôteras encore quelques-uns que tu jetteras au milieu du feu et que tu brûleras, et il en sortira une flamme sur toute la maison d'Israël.

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : C'est là Jérusalem ; je l'ai établie au milieu des nations (pour qu'elle les attirât à mon culte par son exemple) ; leurs terres (l'Asie, l'Afrique, l'Europe) l'environnent au loin ; mais

<sup>1</sup> Piétro de la Valle. Tournefort, etc.

<sup>1</sup> Ézéchl., 4, 9-17.

elle a changé mes jugements en impiété plus que les nations, et mes préceptes plus que les terres qui l'environnent; car elle a répudié mes jugements et elle n'a point marché dans mes préceptes.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Parce que vous avez surpassé en impiété les nations qui sont autour de vous, parce que vous n'avez point marché dans mes préceptes, et que vous n'avez point observé mes jugements, et que vous n'avez pas même agi suivant les jugements et les coutumes des nations qui vous environnent, me voici sur toi, dit Adonaï-Jéhova; moi-même j'exercerai mes jugements au milieu de toi, à la face des nations, et je ferai en toi ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne ferai jamais, pour punir toutes tes abominations. C'est pourquoi, au milieu de toi, et les pères dévoreront leurs enfants et les enfants leurs pères; j'accomplirai en toi mes jugements et je jetterai tes débris à tous les vents. Je jure par moi-même, dit Adonaï-Jéhova, parce que tu as violé mon sanctuaire par tous tes crimes et par toutes tes abominations, moi je te briserai; mon œil ne t'épargnera point, je ne serai point touché de compassion. La troisième partie de toi mourra de la peste et sera consumée par la faim au milieu de toi; un autre tiers périra par le glaive autour de tes murs, et je jetterai le reste à tous les vents et je tirerai le glaive contre eux. Moi, Jéhova, je l'ai dit <sup>1</sup>. »

Nous verrons s'accomplir toutes ces menaces; nous verrons le dernier tiers de Jérusalem jeté à tous les vents, dispersé dans tous les pays; nous verrons ce petit nombre qu'en ramasse le prophète et qu'il attache au bord de son manteau; nous verrons le petit nombre revenir de la captivité, et de ce petit nombre nous verrons encore une partie jetée au feu devenir pour tout le reste un violent incendie; nous verrons, vers le temps des Machabées, une partie des Juifs se donner à Antiochus Épiphane et attirer sur le reste du peuple une guerre d'extermination.

L'année suivante, sixième de Sédécias, Ézéchiél étant assis dans sa maison avec les

vieillards de Juda, la main du Seigneur tomba sur lui et l'emporta, dans une vision, à Jérusalem. Là l'Éternel lui apparut pour la troisième fois sur son char mystérieux et le rendit témoin de toutes les abominations, plus grandes les unes que les autres, qui se commettaient dans le temple même. Ici était l'idole de Baal qui provoquait Dieu à jalousie; là, dans une chambre secrète, où le prophète pénétra en perçant la muraille, étaient peintes, sous des figures de reptiles et d'animaux, toutes les idoles de la maison d'Israël, et soixante-dix des anciens se tenaient debout devant ces images, chacun un encensoir à la main; plus loin des femmes étaient assises pleurant Adonis ou Thammuz; ailleurs, enfin, entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes tournaient le dos au temple, le visage à l'orient, et adoraient le lever du soleil en approchant de leurs narines des branches de laurier. Au même temps arrivèrent du côté de l'aquilon, pour visiter la ville, six hommes qui avaient chacun à la main un instrument de mort; un autre, au milieu d'eux, revêtu d'une robe de fin lin, avait des tablettes à écrire sur les reins; ils entrèrent dans le temple. Jéhova dit à celui qui était vêtu d'une robe de lin: « Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un *thau* sur le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle <sup>1</sup>. »

Le *thau*, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, avait anciennement la forme d'une croix, comme on le voit encore sur des médailles juives. Saint Jérôme fait observer en ce même endroit que de son temps le *thau* samaritain avait la même forme. Dans l'alphabet grec et latin cette lettre figure également une croix. *Thau*, en hébreu, veut dire *signe*. La croix est en effet le signe par excellence, le signe du salut, le signe du Dieu vivant, que Jean a également vu imprimer sur le front des élus <sup>2</sup>.

Le Seigneur dit en même temps aux six

<sup>1</sup> « Et dicit Dominus ad eum : Transi per mediam civitatem in medio Jerusalem, et signa *thau* super frontes virorum gementium et dolentium super cunctis abominationibus quæ fiunt in medio ejus. » Jérém., 9, 4. —

<sup>2</sup> Apoc., 7.

<sup>1</sup> Ézéchl., 5.



hommes : « Suivez-le, et passez au travers de la ville et frappez sans pitié le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes ; frappez jusqu'à la mort, mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le *thau* ou le signe, et commencez par mon sanctuaire. » A la vue du carnage qui se fit le prophète tomba sur sa face et dit en criant : « Hélas ! Adonaï-Jéhova, perdrez-vous donc ainsi tout ce qui reste d'Israël en répandant votre fureur sur Jérusalem ? »

— L'iniquité de la maison d'Israël et de la maison de Juda est trop grande, lui répondit l'Éternel ; la terre est toute couverte de sang, la ville est remplie de haine ; et ils ont dit : Jéhova a délaissé la terre, Jéhova ne voit pas. C'est pourquoi mon œil n'épargnera pas, et je n'aurai pas pitié, et je ferai tomber sur leur tête leur iniquité <sup>1</sup>. »

Revenu de sa vision le prophète raconta tout au peuple captif dans la Chaldée ; puis il représenta devant eux, en action, ce qui devait arriver à la prise de Jérusalem.

« Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, tu habites au milieu d'un peuple provocateur, qui a des yeux pour voir et ne voit pas, qui a des oreilles pour entendre et n'entend pas ; car c'est un peuple provocateur. Toi donc, fils de l'homme, fais-toi un bagage d'émigration et émigre devant eux en plein jour ; tu émigreras de ton lieu dans un autre à leurs yeux, pour éprouver s'ils regarderont ; car c'est un peuple provocateur ; et tu emporteras au dehors ton bagage, comme un homme qui émigre, en plein jour à leurs yeux ; le soir même, devant eux, tu sortiras comme sort un émigrant. Perce devant leurs yeux la muraille de ta maison et sors par cette ouverture. En leur présence tu seras porté par quelques hommes sur leurs épaules, on t'emportera dans l'obscurité ; tu voileras ton visage et tu ne verras point la terre ; car je t'ai choisi pour être un signe à la maison d'Israël. »

Ézéchiél ayant tout fait comme il lui avait été ordonné, le Seigneur lui parla le lendemain : « Fils de l'homme, le peuple d'Israël, ce peuple provocateur, n'a-t-il point dit :

Que faites-vous ? Dis-leur : Ainsi parle Jéhova : Cet anathème repose sur le chef qui est à Jérusalem et sur toute la maison d'Israël qui est au milieu d'eux. Dis : Moi je suis un signe pour vous ; comme j'ai fait il leur sera fait. Ils iront en émigration et en captivité ; et le chef qui est au milieu d'eux sera porté sur leurs épaules ; il sortira dans l'obscurité ; on percera la muraille pour le faire sortir de la ville ; son visage sera couvert d'un voile et son œil ne verra pas la terre. Je jeterai mon filet sur lui et il sera pris dans mes rets ; je l'emmènerai à Babylone dans la terre des Chaldéens ; il ne la verra point et il y mourra. Ceux qui sont autour de lui, sa garde, ses bataillons, je les disperserai à tous les vents, et je tirerai l'épée contre eux, et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST, quand je les aurai répandus parmi les nations et que je les aurai dispersés sur la terre. Et je laisserai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples où ils viendront, et ils sauront que c'est moi Jéhova <sup>1</sup>. »

Voilà une prophétie étrange ; cinq ans après elle fut accomplie dans tous ses détails ; Sédécias, s'enfuyant par la brèche, fut pris et emmené à Babylone, sans pourtant la voir, parce que le vainqueur lui avait fait crever les yeux.

Sourd à toutes les remontrances des prophètes, Sédécias résolut de se soustraire à la suzeraineté du roi de Babylone, à qui cependant il avait prêté serment de fidélité. Il envoya donc des ambassadeurs à Pharaon-Hophra, petit-fils de Néchao et fils de Psammis, qui n'avait régné que six ans. Ce Pharaon-Hophra est l'Apriès d'Hérodote <sup>2</sup>.

Se confiant alors en l'alliance de l'Égypte, Sédécias ne paya plus de tribut et se révolta ouvertement contre Nabuchodonosor. Au même temps Ézéchiél annonçait aux captifs de Chaldée quelles seraient les suites de cette défection.

« Je jure par moi-même, dit le Seigneur, qu'au séjour du roi qui l'avait établi roi, dont il a rompu l'alliance en violant le ser-

<sup>1</sup> Ézéchi., 9.

<sup>2</sup> Hérodote, 1. 2.

ment qu'il lui avait prêté, au milieu de Babylone, il mourra; et Pharaon, avec une grande armée et un grand peuple, ne fera rien dans le combat contre le roi de Babylone, quand celui-ci élèvera des terrasses, bâtira des forts pour la ruine d'un grand nombre. Le roi de Jérusalem a méprisé le serment pour rompre l'alliance; le voilà qui a donné sa main à l'Égypte; mais, quoiqu'il ait fait toutes ces choses, il n'échappera point. Je jure par moi-même que, la violation de mon serment et la rupture de mon alliance, je les ferai retomber sur sa tête; j'étendrai mon rete sur lui, et il sera pris dans mes filets, et je le conduirai à Babylone, et là je le jugerai sur la perfidie avec laquelle il m'a méprisé, moi qu'il avait pris à témoin. Et tous ses fugitifs et toute son armée périront par le glaive; le reste sera jeté à tous les vents, et vous saurez que c'est moi, Jéhova, qui ai parlé <sup>1</sup>. »

« La neuvième année du règne de Sédécias Nabuchodonosor marcha contre lui avec une puissante armée; mais, en Syrie, il apprit que les Ammonites étaient entrés aussi dans la coalition. Indécis sur quel peuple il fondrait d'abord, il s'arrêta à la tête de deux chemins; il interrogea ses théraphims et par les entrailles des victimes et par le sort des flèches.

Cette dernière espèce de divination était fort en usage chez les païens et l'est encore chez les Arabes. Saint Jérôme, sur l'endroit d'Ézéchiël où se lisent ces détails, nous en apprend la manière <sup>2</sup>. On écrivait sur des flèches les noms des villes que l'on avait dessein d'attaquer; on les mettait confusément dans un carquois et on les en tirait ensuite au hasard; la ville dont le nom sortait le premier était la première assaillie. Le sort tomba sur Jérusalem. Immédiatement Nabuchodonosor se rendit en Judée, et en peu de jours s'empara de toutes les villes fortes, à la réserve de Lakis, Azéca et Jérusalem, qui furent assiégées.

Alors Sédécias et les habitants de Jérusalem eurent peur. C'était l'année de la rémission ou l'année sabbatique. Le roi convint

avec tout le peuple que chacun renverrait libres son serviteur et sa servante nés Hébreux. Il est vraisemblable que depuis le temps du saint roi Josias on n'avait pas observé cette loi philanthropique. Les serviteurs et les servantes hébreux furent donc renvoyés libres, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné par Moïse. Mais cette docilité produite par la peur ne porta point de fruit durable; bientôt ils contraignirent à rentrer sous le joug de la servitude ceux qu'ils avaient rendus à la liberté, probablement alors que Nabuchodonosor leva le siège pour quelque temps, afin de marcher à la rencontre de Pharaon-Hophra, qui, comme allié de Sédécias, s'avavançait avec une armée contre les Chaldéens.

Jérémie leur dit à cette occasion : « Ainsi parle Jéhova, Dieu d'Israël : Moi j'ai fait alliance avec vos pères au jour où je les ai tirés de l'Égypte, de la maison de servitude, disant : Lorsque la septième année sera venue, chacun renverra son frère hébreu qui a été vendu et qui l'aura servi six ans, et tu le renverras libre. Et vos pères ne m'ont point écouté, et ils n'ont pas prêté l'oreille. Et vous, vous vous étiez tournés vers moi aujourd'hui; vous aviez fait ce qui était juste à mes yeux en publiant la liberté chacun pour son frère, et vous avez pris cet engagement devant moi, dans la maison qui est appelée de mon nom; et vous avez changé, et vous avez déshonoré mon nom; et vous avez repris chacun votre serviteur et chacun votre servante, que vous aviez renvoyés pour être libres et en leur pouvoir; et vous les avez asservis de nouveau à être vos esclaves. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel : Vous ne m'avez point écouté pour publier la liberté, chacun à son frère et à son prochain; moi aussi je vous déclare que je vous renvoie libres au glaive, à la peste et à la faim, et que je vous jetterai errants dans tous les royaumes de la terre. Et je traiterai les hommes qui ont violé mon alliance, qui n'ont point observé les paroles du pacte qu'ils avaient consenti en ma présence, comme ce jeune taureau qu'on a coupé en deux parts entre lesquelles on a passé (pour marquer qu'on voulait être traité de la sorte si l'on violait sa promesse). Oui, les princes de Juda, les officiers du palais, les

<sup>1</sup> Ézéch., 17. — Hieron., in *Ezech.*, 21.



prêtres et tout le peuple de la terre qui ont passé entre les deux parts du jeune taureau, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui cherchent leur âme, et leurs corps seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre. Et Sédécias, roi de Juda, et ses princes, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, et aux mains de ceux qui cherchent leur âme, et aux mains des armées du roi de Babylone qui se sont éloignées de vous. Moi je le veux, dit Jéhova, et je ramènerai ces armées devant cette ville, et elles combattront contre elle, et elles la prendront, et elles la brûleront; et je ferai des villes de Juda une solitude, et nul n'y habitera <sup>1</sup>.

Déjà, même avant que Nabuchodonosor eût levé le siège, Dieu avait envoyé Jérémie dire à Sédécias que la ville serait livrée au roi de Babylone et brûlée; que lui-même n'échapperait point, mais tomberait en sa puissance; que ses yeux verraient les yeux du roi babylonien, que sa bouche parlerait à sa bouche et qu'il entrerait à Babylone; que cependant il ne mourrait point par le glaive, mais en paix; que son corps serait brûlé comme celui de ses prédécesseurs et qu'on mènerait sur lui le deuil. Ces prédictions irritèrent si fort le prince qu'il fit jeter le prophète en prison <sup>2</sup>.

Pendant qu'il y était il acheta, d'après l'ordre de Dieu, le champ de son cousin, près d'Anathoth, sa ville natale, environ à trois lieues de Jérusalem. Le contrat fut écrit, scellé, certifié par témoins, suivant toutes les ordonnances légales. Jérémie le prit en possession, signé avec ses clauses et le sceau qu'on avait mis dessus; tout cela pour faire voir, selon la parole de l'Éternel, que, quoique Jérusalem et la Judée fussent devenir désertes et leurs habitants être transportés dans une terre étrangère, ce ne serait pas pour toujours, mais qu'il y aurait une restauration, où les terres et les héritages reviendraient à leurs maîtres légitimes et où les ventes se feraient comme auparavant <sup>3</sup>.

Nabuchodonosor avait mis le siège devant Jérusalem la neuvième année de Sédécias, le dixième jour du dixième mois; aussi ce jour,

le dixième de Thebet, a-t-il été jusqu'ici un jour solennel de jeûne parmi les Juifs. Ce siège fut révélé à Ézéchiél, dans la Chaldée, le même jour qu'il fut commencé, et en même temps l'affreuse désolation où cette ville allait être plongée lui fut montrée sous l'emblème d'une chaudière bouillante. La même nuit, la femme du prophète, qui était le désir de ses yeux, lui fut ravie par une mort subite; et il eut défense de la part de Dieu d'en porter le deuil, pour marquer aux Juifs de Babylone que la cité sainte, le temple et le sanctuaire, qui leur était plus précieux que ne peut l'être une femme à son époux, non-seulement leur seraient enlevés par un coup aussi prompt que funeste, mais qu'ils tomberaient eux-mêmes dans une si grande calamité qu'il ne leur serait pas permis de donner aucune marque de deuil pour cette perte <sup>1</sup>.

Pharaon-Hopra ou Éphrée étant sorti de l'Égypte à la tête d'une grande armée, Nabuchodonosor leva le siège de Jérusalem. Jérémie, mis en liberté, se promenait au milieu du peuple. Sédécias lui envoya deux personnages considérables pour se recommander à ses prières et lui demander s'il n'avait pas eu quelque révélation sur ce qui devait arriver. « Vous direz ceci au roi de Juda, qui vous a envoyés pour m'interroger, répondit le prophète, au nom du Seigneur : Voilà que l'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, retournera dans sa terre en Égypte; et les Chaldéens reviendront, et ils combattront contre cette ville, et ils la prendront, et ils la brûleront. Ne veuillez pas séduire vos âmes, disant : Les Chaldéens s'en iront et s'éloigneront de nous; car ils ne s'en iront point. Mais, quand vous auriez frappé de mort toute l'armée des Chaldéens qui combattaient contre vous et qu'il n'en serait resté que quelques blessés, ceux-ci sortiraient de leur tente et brûleraient encore cette ville <sup>2</sup>. »

Jérémie voulut profiter de cet intervalle de liberté pour aller à Anathoth partager son bien en présence des habitants, et aussi peut-être pour se retirer en particulier et n'être plus exposé de la sorte au milieu du peuple; mais l'officier qui gardait la porte par où

<sup>1</sup> Jérém., 34. — <sup>2</sup> Ibid., 32. — <sup>3</sup> Ibid., 22.

<sup>1</sup> Ézéch., 24. — <sup>2</sup> Jérém., 37.

voulait sortir le prophète l'arrêta sous prétexte qu'il cherchait à fuir vers les Chaldéens, et, malgré ses dénégations, l'emmena devant les princes, qui le firent battre de verges et enfermer dans une prison souterraine de la maison de Jonathan, le secrétaire. Il y demeura bien des jours.

Les Égyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une armée si nombreuse et si aguerrie; ils reprirent le chemin de leur pays et abandonnèrent Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avaient eux-mêmes engagé; et l'Égypte fut ainsi, suivant l'expression d'Ézéchiël, pour la maison d'Israël qui s'appuyait dessus, « un roseau se brisant sous sa main, ensanglantant son bras et lui rompant les reins <sup>1</sup>. » Nabuchodonosor revint aussitôt devant Jérusalem et y remit le siège, qui dura environ un an depuis le dernier investissement de la place jusqu'à sa ruine.

Sédécias, se voyant assiégé de nouveau, envoya tirer de prison Jérémie et l'interrogea en secret dans sa maison. « Avez-vous quelque parole de Jéhova? — Oui, répondit le prophète; vous serez livré aux mains du roi de Babylone. » Puis il ajouta : « En quoi ai-je péché contre vous, contre vos serviteurs et contre votre peuple, pour que vous m'ayez jeté dans une prison? Où sont vos prophètes qui vous prophétisaient et qui disaient : Le roi de Babylone ne viendra point contre vous et contre cette terre? Maintenant donc écoutez-moi, je vous supplie, ô roi mon seigneur; que ma prière prévale en votre présence, et ne me renvoyez point dans la prison de Jonathan, secrétaire, de peur que je n'y meure. » Sédécias donna ordre qu'il fût mis dans le vestibule de la prison et qu'on lui donnât tous les jours du pain avec la nourriture ordinaire, jusqu'à ce que tout le pain de la ville fût consumé <sup>2</sup>.

Mais quatre princes de Juda apprirent que, dans le vestibule de la prison, Jérémie continuait à dire au nom du Seigneur : « Qui-conque demeurera dans cette ville mourra par le glaive, par la faim et par la peste; mais celui qui s'enfuira vers les Chaldéens

vivra et aura pour butin son âme vivante. Car ainsi parle Jéhova : Cette ville sera infailliblement livrée à l'armée du roi de Babylone, et il la prendra. » Ces princes dirent donc au roi : « De grâce, que cet homme soit mis à mort; car il affaiblit à dessein le bras des soldats qui sont demeurés dans la ville et les bras de tout le peuple par ses paroles; car cet homme ne cherche point la prospérité de ce peuple, mais son mal. » Sédécias leur répondit : « Le voilà, il est entre vos mains; car le roi ne peut rien vous refuser. » Ils prirent donc Jérémie et le firent descendre, soutenu avec des cordes, dans une basse-fosse de la prison, où il n'y avait point d'eau, mais de la boue. Probablement qu'ils ne voulaient pas le faire mourir en public, par la crainte du peuple.

L'homme de Dieu y serait mort sans Abdemélech, Éthiopien, eunuque du palais, qui, ayant représenté à Sédécias l'injustice et la cruauté des princes, reçut de lui cette réponse : « Prends avec toi trente hommes et ôte delà le prophète Jérémie avant qu'il meure. » Abdemélech exécuta la commission non-seulement avec promptitude, mais encore avec une industrieuse charité; il emporta du palais de vieilles étoffes et les descendit jusqu'à Jérémie avec des cordes, en lui disant : « Mettez ces lambeaux d'étoffes usées sous vos aisselles, entre vos bras et les cordes <sup>1</sup>. » Jérémie le fit et fut ainsi sauvé par les soins charitables de l'Éthiopien, auquel, bientôt après, étant dans le vestibule de la prison, il annonça de la part du Seigneur, qu'en récompense de sa foi il verrait la ruine de Jérusalem, mais n'y perdrait ni la vie ni la liberté <sup>2</sup>.

Sédécias fit venir Jérémie encore une fois à un entretien secret dans une des salles du temple. « Je veux t'interroger, lui dit-il, ne me cache rien. — Si je vous annonce la vérité, demanda le prophète, ne me ferez-vous pas mourir? et si je vous donne un conseil vous ne m'écoutez point. — Vive Jéhova! qui nous a fait cette âme, jura le roi en secret; je ne te ferai point mourir et je ne te livrerai point aux mains de ceux qui cher-

<sup>1</sup> Ézéch., 29. — <sup>2</sup> Jérém., 37.

<sup>1</sup> Jérém., 38, 1-13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 29, 15-18.



chent ta vie. » Jérémie lui dit alors : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : Si vous sortez pour aller vers les princes du roi de Babylone votre âme vivra et cette ville ne sera point brûlée, et vous vous sauverez, vous et votre maison. Si vous n'allez pas vers les princes du roi de Babylone cette ville sera livrée aux mains des Chaldéens et consumée par le feu, et vous n'échapperez point à leurs mains. » Une inquiétude préoccupait le roi : « Je suis troublé à cause des Juifs qui ont fui vers les Chaldéens ; je crains qu'on ne m'abandonne entre leurs mains et qu'ils ne m'outragent. — On ne vous livrera point à eux, répondit le prophète. Écoutez, de grâce, la voix de Jéhova par laquelle je vous parle, et le bien sera sur vous, et votre âme vivra. Si vous ne voulez point sortir, voici ce que Jéhova m'a montré : toutes les femmes qui seront demeurées dans la maison du roi de Juda seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui parlaient de paix vous ont séduit, et ils ont prévalu contre vous ; ils vous ont plongé dans la fange et ont mis vos pieds dans des lieux glissants, et ils se sont éloignés de vous. Et toutes vos femmes et vos enfants seront conduits aux Chaldéens, et vous n'éviterez pas leurs mains ; mais vous serez pris par le roi de Babylone et il brûlera la ville. » Sédécias conclut ainsi ce dernier entretien avec Jérémie : « Que personne ne sache ceci, et tu ne mourras point. Si les grands apprennent que j'ai parlé, s'ils te viennent dire : Répète-nous ce que tu as dit au roi et ce que le roi t'a dit ; ne nous cache rien, et nous ne te ferons point mourir ; et que t'a dit le roi ? tu leur diras : J'ai répandu mes prières devant le roi afin qu'il ne me fit point ramener dans la prison de Jonathan ; car j'y serais mort. »

Tous les princes vinrent en effet vers Jérémie et l'interrogèrent, et il parla selon ce que le roi lui avait ordonné, et ils le laissèrent en paix ; car rien n'avait été entendu. Et Jérémie demeura dans le vestibule de la prison jusqu'au jour où Jérusalem fut prise<sup>1</sup>.

La onzième année de Sédécias, du cinquième au neuvième jour du quatrième mois,

la ville fut ouverte par une brèche ; tous les princes du roi de Babylone entrèrent et s'établirent dans une des portes. Sédécias, les ayant vus, s'enfuit pendant la nuit, avec ses gens de guerre, par le jardin du roi et par une porte qui était entre deux murs, et ils entrèrent dans la voie du désert ; mais l'armée des Chaldéens les poursuivit. Sédécias fut pris dans le désert de Jéricho, amené à Réblatha, en la terre d'Émath, devant Nabuchodonosor, qui lui prononça son arrêt : c'était de voir égorger en sa présence et ses fils et tous les grands de Juda, d'avoir ensuite les yeux crevés. Cette cruelle sentence fut exécutée, et le malheureux prince, chargé de chaînes d'airain, ne conservant de la vue que l'image la plus affreuse pour un père et pour un roi, fut emmené à Babylone, où il finit ses jours en prison.

Le septième jour du cinquième mois Nabuzardan, capitaine des gardes du roi de Babylone, vint à Jérusalem ; il enleva tous les vaisseaux sacrés du temple et tout ce qu'il y avait de précieux dans le palais du roi, ainsi que dans les autres maisons. Après quoi, suivant l'ordre qu'il avait reçu de son maître, il mit le feu au temple et à la ville et les détruisit entièrement ; il renversa aussi les murailles avec leurs tours et leurs autres défenses, rasa tout ce qu'il y avait de bâtiments et réduisit la ville en un monceau de ruines<sup>1</sup>. Jérusalem resta cinquante-deux ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce que, par la faveur de Cyrus, les Juifs, revenus dans leur patrie, la rebâtirent. En mémoire de cette calamité les Juifs ont observé jusqu'à nos jours deux jeûnes : l'un, le dix-septième du quatrième mois, qui tombe dans notre mois de juin, pour la destruction de Jérusalem ; l'autre, le neuvième du cinquième mois, qui tombe dans notre mois de juillet, pour l'embrassement du temple. Il est fait mention de l'un et de l'autre dans Zacharie, sous les noms de jeûnes du quatrième et du cinquième mois, comme de solennités qui avaient été célébrées tous les ans depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à son temps, qui était soixante-dix ans après<sup>2</sup>. Josèphe remarque que

<sup>1</sup> Jérém., 38, 14-28.

<sup>1</sup> L'an 588 avant l'ère chrétienne. — <sup>2</sup> Zach., 8, 19.

le temple fut brûlé par Nabuchodonosor le même jour et le même mois qu'il le fut par Tite pour la seconde fois<sup>1</sup>.

Nabuzardan, non content de détruire la ville et le temple, fit encore captif tout le peuple qu'il y trouva; il prit, entre autres, Saraïas, le grand-prêtre, et Sophonias, le second sacrificateur avec environ soixante-dix autres personnes des plus considérables, et les mena devant son maître, qui était à Réblatha et qui les y fit tous mourir. Il ne laissa dans le pays que quelques-uns des plus pauvres du peuple pour labourer les terres et tailler les vignes, et leur donna pour gouverneur Godolias, fils d'Ahicam.

À l'égard de Jérémie Nabuchodonosor avait expressément commandé à Nabuzardan de ne lui faire aucun mal, mais d'avoir un soin particulier de sa personne et de faire pour lui tout ce qu'il souhaiterait. C'est pourquoi ce général ne fut pas plus tôt arrivé à Jérusalem que, de concert avec les autres grands-officiers de son maître, parmi lesquels on remarque un chef des mages<sup>2</sup>, il fit sortir ce prophète de la prison et le remit en liberté; et lorsqu'il s'en retourna vers Nabuchodonosor il le mena jusques à Rama, où il le prit à part et lui dit : « Jéhova, ton Dieu, a prononcé ce malheur sur cette ville, et Jéhova l'a amené sur elle, et il a fait comme il a dit, parce que vous avez péché contre Jéhova, et vous n'avez point écouté sa voix, et sa parole a été accomplie. Maintenant donc voilà que je t'ai dégagé des chaînes qui chargeaient tes mains; s'il te plaît de venir avec moi à Babylone, viens, et mes yeux seront ouverts sur toi; mais, s'il ne te plaît pas de venir avec moi à Babylone, demeure ici. Voilà toute cette terre devant toi; au lieu que tu auras choisi, et où tu voudras aller, va. » Jérémie ne s'en retournait pas encore lorsque Nabuzardan ajouta : « Demeure chez Godolias, fils d'Ahicam, fils de Saphan, que le roi de Babylone a établi sur les villes de Juda; demeure avec lui au milieu du peuple, ou bien au lieu qu'il te plaira de choisir; va. »

Après lui avoir parlé de la sorte Nabuzardan lui donna des provisions et des présents

et le renvoya. Et Jérémie vint vers Godolias, fils d'Ahicam, en Masphath, et il habita avec lui au milieu du peuple qui avait été laissé dans la terre de Juda<sup>1</sup>.

Le prophète, obligé de prédire les malheurs de Jérusalem, avait souhaité que sa tête se changeât en eau et ses yeux en source de larmes pour pleurer nuit et jour au fond d'un désert. Maintenant qu'il voyait tous ces malheurs accomplis, quelle ne dut pas être sa douleur! Jérémie égala ses lamentations à la grandeur sans égale de ces calamités.

« Et il arriva, dit l'Écriture, après que le peuple d'Israël eut été emmené en captivité et Jérusalem réduite en solitude, que le prophète Jérémie s'assit fondant en larmes, et, soupirant dans l'amertume de son âme, pleura ces lamentations sur Jérusalem<sup>2</sup> :

« Comment est-elle assise solitaire la ville pleine de peuple? Elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations; la reine des provinces est asservie au tribut.

« Elle a pleuré et pleuré la nuit; ses larmes trempent ses joues : parmi tous ceux qui lui étaient chers il n'en est pas qui la console; tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis.

« La Judée s'est émigrée à cause de l'affliction, à cause de la multitude de son esclavage; elle a demeuré parmi les nations et elle n'y a pas trouvé de repos; tous ses persécuteurs l'ont saisie au milieu des angoisses.

« Les chemins de Sion pleurent parce qu'on ne vient plus à ses solennités; toutes ses portes sont désolées, ses prêtres gémissent, ses vierges sont dans le deuil; elle-même est oppressée d'amertume.

<sup>1</sup> Jérém., 39 et 40. — <sup>2</sup> *Lamentat. Jerem.*, 1 : « Quomodo sedet sola civitas plena populo? Facta est quasi vidua domina gentium; princeps provinciarum facta est sub tributo.

« Ploravit ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus; non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus; omnes amici ejus spreverunt eam et facti sunt ei inimici.

« Migravit Judas propter afflictionem et multitudinem servitutis; habitavit inter gentes, nec invenit requiem; omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias.

« Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem; omnes portæ ejus destructæ, sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ, et ipsa oppressa amaritudine.

<sup>1</sup> *De Bello Judaico*, l. 7, c. 10. — <sup>2</sup> *Rab-mag.*



« Ses ennemis se sont élevés sur sa tête, ceux qui la haïssent ont prospéré, parce que Jéhova s'est prononcé contre elle à cause de la multitude de ses iniquités; ses petits enfants sont allés en captivité devant la face d'un dominateur.

« Et toute sa beauté a fui la fille de Sion; ses princes sont devenus comme des bœufs qui ne trouvent point de pâturage; ils s'en sont allés sans force devant la face de qui les suivait.

« Jérusalem s'est souvenue des jours de son affliction et de tous les biens qu'elle possédait et qu'elle corrompit aux jours anciens; elle s'en est souvenue lorsque son peuple tombait sous une main ennemie et qu'il n'avait point de défenseur; ses ennemis l'ont vue, et ils ont ri de ses fêtes du sabbat.

« Jérusalem a péché le péché; c'est pourquoi elle est devenue errante. Tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée parce qu'ils ont vu son ignominie; et elle, gémissante, s'est tournée en arrière.

« Ses souillures ont couvert ses pieds, et elle ne s'est point souvenue de sa fin; elle a été dégradée violemment et elle n'a pas de consolateur. Voyez, ô Jéhova! mon affliction, parce que l'ennemi s'est élevé avec orgueil.

« L'opresseur a porté la main sur ses trésors, et elle a vu les nations entrer dans son sanctuaire, desquelles vous aviez ordonné qu'elles n'entreraient pas dans votre assemblée.

« Facti sunt hostes ejus in capite; inimici ejus locupletati sunt, quia Dominus locutus est super eam propter multitudinem iniquitatum ejus; parvuli ejus ducti sunt in captivitatem ante faciem tribulantis.

« Et egressus est a filia Sion omnis decor ejus; facti sunt principes ejus velut arietes non invenientes pascua, et abierunt absque fortitudine ante faciem subsequentis.

« Recordata est Jerusalem dierum afflictionis suæ et prævaricationis omnium desiderabilium suorum, quæ habuerat a diebus antiquis, cum caderet populus ejus in manu hostili et non esset auxiliator; viderunt eam hostes et deriserunt sabbata ejus.

« Peccatum peccavit Jerusalem; propterea instabilis facta est. Omnes qui glorificabant eam spreverunt illam, quia viderunt ignominiam ejus; ipsa autem, gemens, conversa est retrorsum.

« Sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui; deposita est vehementer, non habens consolatorem. Vide, Domine, afflictionem meam, quoniam erectus est inimicus.

« Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus, quia vidit gentes ingressas sanctuarium suum, de quibus præceperas ne intrarent in ecclesiam tuam.

« Tout son peuple s'en va gémissant et cherchant du pain; ce qu'ils avaient de plus précieux ils l'ont donné pour un peu de nourriture qui rappelât leur âme. Voyez, ô Jéhova! et considérez combien je suis abaissée.

« O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur, parce que Jéhova m'a dévastée, selon sa parole, au jour de sa colère et de sa fureur.

« Il a envoyé du ciel le feu dans mes os, et ce feu les a pénétrés; il a tendu un rets à mes pieds, il m'a fait tomber en arrière; il m'a désolée et durant tout le jour il m'a accablée de douleur.

« Le joug de mes iniquités s'est éveillé; il les a roulées dans sa main et il les a imposées sur mon cou; ma force a été affaiblie, et Jéhova m'a livrée à une main de dessous laquelle je ne pourrai me relever.

« Tous mes forts Jéhova les a enlevés du milieu de moi; il a convoqué contre moi le temps pour écraser mes hommes d'élite; Adonaï a foulé lui-même le pressoir contre la vierge fille de Juda.

« C'est pourquoi me voilà pleurant, et mes yeux répandant des ruisseaux de larmes, parce qu'il s'est éloigné de moi, le Consolateur qui donne la vie. Perdus sont mes fils, parce que l'ennemi a prévalu.

« Sion a tendu les mains, et personne qui la console; Jéhova a commandé de toutes

« Omnis populus ejus gemens et quærens panem. Deriderunt pretiosa quæque pro cibo ad refocillandam animam. Vide, Domine, et considera, quoniam facta sum vilis.

« O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus, quoniam vindemiavit me, ut locutus est Dominus, in die iræ furoris sui.

« De excelso misit ignem in ossibus meis et erudit me; expandit rete pedibus meis, convertit me retrorsum; posuit me desolatam, tota die mœnore confectam.

« Vigilavit jugum iniquitatum mearum; in manu ejus convolutæ sunt et impositæ collo meo; infirmata est virtus mea; dedit me Dominus in manu de qua non potero surgere.

« Abstulit omnes magnificos meos Dominus de medio mei; vocavit adversum me tempus ut contereret electos meos; torcular calcavit Dominus virgini filiæ Juda.

« Idcirco ego plorans, et oculus meus deducens aquas, quia longe factus est a me Consolator, convertens animam meam. Facti sunt filii mei perditii, quoniam invaluit inimicus.

« Expandit Sion manus suas; non est qui consoletur eam; mandavit Dominus adversum Jacob in circuitu

parts les ennemis de Jacob; Jérusalem est devenue au milieu d'eux un objet d'horreur.

« Jéhova est juste, parce que j'ai irrité la parole de sa bouche. Peuples, écoutez tous, je vous en conjure, et voyez ma douleur. Mes vierges et mes jeunes gens sont allés en captivité.

« J'ai appelé mes amis, et ils m'ont trompée; mes prêtres et mes vieillards ont été consumés dans la ville en cherchant un peu de nourriture pour rappeler leur âme. »

« Voyez, ô Jéhova! ma tribulation<sup>1</sup>; mes entrailles sont tout émues, mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume; au dehors le glaive tue mes enfants; dans la maison c'est comme la mort.

« Ils ont entendu mes gémissements, et personne qui me console; tous mes ennemis ont connu mes malheurs; ils se sont réjouis parce que c'est vous qui l'avez fait; mais vous amènerez le jour de la consolation, et ils seront semblables à moi.

« Que tous leurs crimes se montrent devant votre face, et vendangez-les comme vous m'avez vendangée à cause de mes iniquités; car mes gémissements sont nombreux et mon cœur est dans la tristesse. »

L'élégie profane n'a rien de comparable à cette lamentation. Ce n'est point ici un poète qui s'échauffe l'imagination pour pleurer des malheurs souvent imaginaires; c'est l'ami de son pays, c'est un prêtre, un prophète, assis sur les ruines fumantes de sa patrie, qui

ejus hostes ejus; facta est Jerusalem quasi polluta menstruis inter eos.

« Justus est Dominus, quia os ejus ad iracundiam provocavi. Audite, obsecro, universi populi, et videte dolorem meum. Virgines meæ et juvenes mei abierunt in captivitatem.

« Vocavi amicos meos, et ipsi deceperunt me; sacerdotes mei et senes mei in urbe consumpti sunt, quia quæsierunt cibum sibi ut refocillarent animam suam. »

<sup>1</sup> « Vide, Domine, quoniam tribulor; conturbatus est venter meus, subversum est cor meum in memetipsa, quoniam amaritudine plena sum; foris interficit gladius et domi mors similis est.

« Audierunt quia ingemisco ego, et non est qui consoletur me. Omnes inimici mei audierunt malum meum; lætati sunt, quoniam tu fecisti; adduxisti diem consolationis et fient similes mei.

« Ingrediatur omne malum eorum coram te, et vindemia eos sicut vindemiasti me propter omnes iniquitates meas; multi enim gemitus mei, et cor meum mœrens. »

pleure son peuple, qui pleure son roi, qui pleure la cité sainte, qui pleure le temple saint, le seul que le vrai Dieu eût dans l'univers. Sa tristesse est d'autant plus profonde, plus divinement poétique, que ces malheurs sont mérités, qu'il avait été obligé de les prédire, qu'il n'avait rien omis pour les détourner.

Aussi combien sa plainte est vive et pénétrante! Ce n'est pas un homme qui fait une lamentation, mais qui la pleure, suivant la belle expression du préambule, dans le grec<sup>1</sup>. Cependant Jérémie semble se surpasser encore lui-même dans sa lamentation deuxième.

« Comment Adonaï, dans sa colère<sup>2</sup>, a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion? Il a précipité du ciel la gloire d'Israël, et il ne s'est pas souvenu de l'escabeau de ses pieds au jour de sa fureur.

« Adonaï a renversé, il n'a épargné en rien les magnificences de Jacob; il a détruit dans sa fureur les remparts de la vierge de Juda, il les a jetés par terre; il a profané le royaume et ses princes.

« Dans l'ardeur de sa colère il a brisé toute la force d'Israël; il a retiré sa droite de devant la face de l'ennemi, et il a allumé dans Jacob comme la flamme d'un feu qui dévore de toutes parts.

« Il a tendu son arc comme un ennemi, il a levé le bras comme un assaillant, et il a tué tout ce qui était beau à voir sous la tente de la fille de Sion; il a versé son indignation comme la flamme.

« Adonaï est devenu comme un ennemi; il a renversé Israël, il a abattu ses forteresses,

<sup>1</sup> Καὶ ἐθρήνησε τὸν θρήνον τοῦτον ἐπὶ Ἱερουσαλὴμ.

<sup>2</sup> *Lamentat.* 2 : « Quomodo obtexit caligine in furore suo Dominus filiam Sion? Projecit de cœlo in terram inclytam Israel, et non est recordatus scabelli pedum suorum in die furoris sui.

« Præcipitavit Dominus, nec pepercit omnia speciosa Jacob; destruxit in furore suo munitiones virginis Juda et dejecit in terram; polluit regnum et principes ejus.

« Confregit in ira furoris sui omne cornu Israel; avertit retrorsum dexteram suam a facie inimici, et succendit in Jacob quasi ignem flammæ devorantis in gyro.

« Tetendit arcum suum quasi inimicus, firmavit dexteram suam quasi hostis, et occidit omne quod pulchrum erat visu in tabernaculo filiæ Sion; effudit quasi ignem indignationem suam.

« Factus est Dominus velut inimicus; præcipitavit Israel,



il a détruit ses remparts, et il a multiplié dans la fille de Juda l'humiliation et la douleur.

« Il a détruit comme un jardin son pavillon, il a renversé son tabernacle. Jéhova a livré à l'oubli dans Sion les solennités et les jours de sabbat, et le prêtre et le roi ont été en opprobre et en indignation à sa fureur.

« Adonai a rejeté son autel, il a maudit son sanctuaire ; il a livré aux mains de ses ennemis les murs de ses tours ; ils ont élevé la voix dans la maison de Jéhova comme dans un jour solennel.

« Jéhova a résolu d'abattre le mur de la fille de Sion ; il a tendu son cordeau et il n'a pas détourné sa main de la ruine ; l'avant-mur a gémi, et le mur a été renversé.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les verrous, dispersé son roi et ses princes parmi les nations. Plus de loi, et les prophètes n'ont plus trouvé la vision de Jéhova.

« Ils se sont assis sur la terre, ils se sont tus, les vieillards de la fille de Sion ; ils ont couvert leurs têtes de cendre, ils se sont revêtus de cilices ; les vierges de Jérusalem ont mis leurs têtes dans la poussière.

« Mes yeux se sont fatigués dans les larmes, mes entrailles ont été émues ; ma douleur s'est répandue comme l'eau sur la terre à la vue des angoisses de la fille de mon peuple, lorsque les petits enfants, les enfants à la

mamelle tombaient en défaillance dans les places de la ville.

« Ils ont dit à leurs mères : Où sont le blé et le vin ? lorsqu'ils tombaient comme frappés par le glaive dans les places de la ville, lorsqu'ils exhalaient leur âme sur le sein de leurs mères.

« A qui te comparerai-je, à qui te dirai-je semblable, fille de Jérusalem ? A qui t'égalerais-je, et comment te consoler, vierge fille de Sion ? Grand comme la mer est ton brisement : qui te guérira ?

« Tes prophètes t'ont vu le mensonge et la folie ; ils ne t'ont pas découvert ton iniquité pour détourner tes malheurs ; ils t'ont vu des oracles menteurs et des triomphes.

« Ils ont frappé des mains sur toi, tous ceux qui passent par le chemin ; ils ont sifflé et secoué la tête sur la fille de Jérusalem. Est-ce là cette ville que l'on disait d'une beauté parfaite, la joie de toute la terre ?

« Ils ont ouvert sur toi leur bouche, tous tes ennemis ; ils ont sifflé, ils ont grincé les dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons. Voici le jour que nous attendions ; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu.

« Jéhova a fait ce qu'il a pensé ; il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens ; il a détruit, et il n'a pas épargné ; il a réjoui de toi ton ennemi, et il a exalté la tête de tes oppresseurs.

*contritione filiae populi mei, cum deficeret parvulus et lactens in plateis oppidi.*

« *Matribus suis dixerunt : Ubi est triticum et vinum ? cum deficerent quasi vulnerati in plateis civitatis, cum exhalarent animas suas in sinu matrum suarum.*

« *Cui comparabo te, vel cui amissilabo te, filia Jerusalem ? Cui exaquoabo te, et consolabor te, virgo filia Sion ? Magna est enim velut mare contritio tua : quis medebitur tui ?*

« *Prophetæ tui viderunt tibi alsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam ut te ad pœnitentiam provocarent ; viderunt autem tibi assumptiones falsas et ejectiones.*

« *Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam ; sibilaverunt et moverunt caput suum super filiam Jerusalem, hæccine est urbs, dicentes, perfecti decoris, gaudium universæ terræ ?*

« *Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui ; sibilaverunt et fremuerunt dentibus, et dixerunt : Devorabimus. En ista est dies quam expectabamus ; invenimus, vidimus.*

« *Fecit Dominus quæ cogitavit ; complevit sermonem suum, quem præceperat a diebus antiquis ; destruxit, et non pepercit ; et lætificavit super te inimicum, et exaltavit cornu hostium tuorum.*

*præcipitavit omnia moenia ejus ; dissipavit munitiones ejus, et replevit in filia Juda humiliatum et humiliatam.*

« *Et dissipavit quasi hortum tentorium suum, demolitus est tabernaculum suum. Oblivioni tradidit Dominus in Sion festivitatem et sabbatum, et in opprobrium, et in indignationem furoris sui regem et sacerdotem.*

« *Repulit Dominus altare suum, maledixit sanctificationi suæ ; tradidit in manu inimici muros turrium ejus ; vocem dederunt in domo Domini sicut in die solemni.*

« *Cogitavit Dominus dissipare murum filiae Sion ; tendit funiculum suum et non avertit manum suam a perditione ; luxitque antemurale, et murus pariter dissipatus est.*

« *Defixæ sunt in terra portæ ejus ; perdidit et contrivit vectes ejus, regem ejus et principes ejus in gentibus. Non est lex, et prophetæ ejus non invenerunt visionem a Domino.*

« *Sederunt in terra, conticuerunt senes filiae Sion ; consperserunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis ; abjecerunt in terram capita sua virgines Jerusalem.*

« *Defecerunt præ lacrymis oculi mei, conturbata sunt viscera mea ; effusum est in terra jecur meum super*

« Leur cœur a crié vers Adonai : Mur de la fille de Sion, pleure jour et nuit, et que tes larmes coulent comme un torrent ; ne te donne aucun relâche, et que ton œil ne se taise pas.

« Lève-toi, fais retentir ta prière dans la nuit, au commencement des veilles ; répands ton cœur comme l'eau devant la face d'Adonai ; lève vers lui tes mains pour l'âme de tes petits enfants qui ont pâmé de faim à l'entrée de toutes les places.

« Voyez, ô Jéhova ! et considérez qui vous avez ainsi ravagé. Les mères dévoreront-elles le fruit de leurs entrailles, les petits enfants à la mamelle ? Égorgera-t-on, dans le sanctuaire de Jéhova, le prêtre et le prophète ?

« L'enfant et le vieillard sont étendus sur la terre le long des rues ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive. Vous les avez tués au jour de votre fureur ; vous les avez frappés, et vous n'avez pas eu pitié.

« Vous avez convoqué, comme à une fête solennelle, mes terreurs de toutes parts, et, dans le jour de la fureur de Jéhova, nul n'a échappé, nul n'a été laissé. Ceux que j'ai nourris et élevés, mon ennemi les a dévorés. »

Chacune de ces vingt-deux strophes commence, dans le texte original, par une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. Cet ordre aidait la mémoire ; car, ces chants lugubres que Jérémie pleurait assis sur les ruines de Jérusalem, ses frères captifs les pleuraient assis sur les fleuves de l'Euphrate. Les hommes et les femmes d'Israël chan-

taient en chœur les lamentations de ce prophète sur la mort de Josias ; combien plus ne durent-ils pas chanter ses lamentations sur la ruine de Jérusalem et du temple ? Aujourd'hui encore, lorsqu'au jour de son grand deuil l'Église chrétienne redit ces paroles d'affliction, dans la musique de Palestrina qu simplement par la voix d'un enfant, les cœurs s'attendrissent. Que devait-ce donc être que la douloureuse harmonie de tout un peuple captif, hommes, femmes, enfants, prêtres, prophètes, pleurant sous les saules des fleuves de Babylone, non loin des prisons où leurs deux derniers rois, l'un privé même de la vue, gémissaient dans les fers ? Qu'on se représente tout ce peuple détachant des saules de l'Euphrate les harpes de Sion, tournant ses regards vers les lieux où fut Jérusalem, et redisant d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Comment l'or s'est-il obscurci ? comment son éclat s'est-il changé ? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées à l'entrée de toutes les places ?

« Les fils de Sion, éclatants, revêtus de l'or le plus pur, comment ont-ils été traités ainsi que le vase de terre, ouvrage de la main du potier ?

« Les dragons ont découvert leurs mamelles et ont allaité leurs petits ; la fille de mon peuple a été cruelle comme l'autruche du désert.

« La langue de l'enfant encore à la mamelle s'est attachée à son palais dans l'ardeur de sa soif ; les petits enfants ont demandé du pain, et personne n'était là pour leur en rompre.

« Ceux qui se nourrissaient avec délicatesse sont morts dans les rues ; ceux qui mangeaient sur la pourpre ont embrassé les immondices.

<sup>1</sup> *Lament.* 4 : « Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ?

« Filii Sion inclyti, et amicti auro primo, quomodo reputati sunt in vasa testea, opus manuum figuli ?

« Sed et lamie nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos ; filia populi mei crudelis, quasi struthio in deserto.

« Adhæsit lingua lactentis ad palatum ejus in siti ; parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.

« Qui vescebantur voluptuose interierunt in viis ; qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.

Clamavit cor eorum ad Dominum super muros filie Sion : Deduc quasi torrentem lacrymas per diem et noctem ; non des requiem tibi, neque taceat pupilla oculi tui.

« Consurge, lauda in nocte, in principio vigiliarum ; effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini ; leva ad eum manus tuas pro anima parvulorum tuorum, et defecerunt in fame in capite omnium compitorum.

« Vide, Domine, et considera quem vindemiaveris ita. Ergone comedent mulieres fructum suum, parvulos ad mensuram palmæ ? Si occiditur in sanctuario Domini sacerdos et propheta ?

« Jacuerunt in terra foris puer et senex ; virgines meæ et juvenes mei ceciderunt in gladio ; interfecisti in die furoris tui ; percussisti, nec misertus es.

« Vocasti, quasi ad diem solemnem, qui terrerent me de circuitu, et non fuit in die furoris Domini qui effugeret et relinqueretur. Quos educavi et enutrivim inimicus meus consumpsit eos. »



« L'iniquité de la ville de mon peuple est devenue plus grande que le crime de Sodome, qui fut renversée dans un moment, et la main de l'homme n'a pas été dans sa ruine.

« Ses nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus vermeils que les perles, plus éclatants que le saphir ;

« Et leur visage est devenu plus noir que du charbon, et ils n'ont pas été reconnus sur les places publiques. Leur peau s'est attachée à leurs os ; elle s'est desséchée, elle est devenue comme du bois.

« Plus heureux ceux qui ont péri par le glaive que ceux qui périssent par la faim ! Ceux-ci se sont lentement consumés par la stérilité de la terre.

« Les mains des femmes miséricordieuses ont fait bouillir leurs enfants ; ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple !

« Jéhova a satisfait sa fureur ; il a répandu l'ardeur de sa colère, et il a allumé dans Sion un feu qui a dévoré ses fondements.

« Les rois de la terre et tous ceux qui habitent l'univers n'ont pas cru que l'ennemi et l'assaillant entrât dans les portes de Jérusalem,

« A cause des péchés de ses prophètes et des iniquités de ses prêtres, qui ont répandu au milieu d'elle le sang des justes.

« Ils ont erré en aveugles dans les rues, ils se sont souillés de sang, et, ne pouvant l'éviter, ils levaient leurs robes.

« Et major effecta est iniquitas filiae populi mei peccato Sodomorum, quæ subversa est in momento, et non ceperunt in ea manus.

« Candidiores nazaraei ejus nive, nitidiores lacte, rubundiores ebore antiquo, sapphiro pulchriores.

« Denigrata est super carbones facies eorum, et non sunt cogniti in plateis. Adhæsit cutis eorum ossibus ; aruit et facta est quasi lignum.

« Melius fuit occisis gladio quam interfectis fame, quoniam isti extabuerunt consumpti a sterilitate terræ.

« Manus mulierum misericordium coxerunt filios suos ; facti sunt cibus eorum in contritione filiae populi mei.

« Complevit Dominus furorem suum ; effudit iram indignationis suæ, et succendit ignem in Sion, et devoravit fundamenta ejus.

« Non crediderunt reges terræ et universi habitatores orbis quoniam ingrederetur hostis et inimicus per portas Jerusalem,

« Propter peccata prophetarum ejus et iniquitates sacerdotum ejus, qui effuderunt in medio ejus sanguinem iustorum.

« Erraverunt cæci in plateis, polluti sunt in sanguine cumque non possent tenuerunt lacinias suas.

« Retirez-vous, impurs, leur criait-on, retirez-vous, retirez-vous, ne me touchez pas ! Et ils se sont émus, et ils se sont attaqués l'un l'autre ; et l'on disait parmi les nations : Ils ne séjourneront plus longtemps.

« Jéhova les a divisés par son regard, et désormais il ne les verra plus ; ils n'ont pas honoré la face des prêtres, ils n'ont pas eu pitié des vieillards.

« Lorsque nous subsistions encore nos yeux ont défailli dans l'attente d'un vain secours ; nous avons tenu nos regards attachés sur une nation qui ne pouvait nous sauver.

« On a tendu des pièges à nos pas, en sorte que nous ne pouvions aller dans nos places. Notre fin approche ; nos jours sont accomplis, notre fin est venue.

« Nos persécuteurs ont été plus vites que les aigles des cieux ; ils nous ont poursuivis sur les montagnes, ils nous ont dressé des embûches dans le désert.

« L'esprit de notre bouche, le christ de Jéhova, a été pris dans leurs fosses, lui dont nous disions : Nous vivrons sous son ombre au milieu des nations.

« Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille d'Édom, qui habites dans la terre de Hus ; jusqu'à toi viendra le calice, tu seras enivrée et mise à nu.

« Ton iniquité est consommée, fille de Sion ! Jéhova ne te transportera plus hors de ton pays ; il a visité ton iniquité, fille d'Édom ; il a découvert tes péchés. »

« Recedite, polluti, clamaverunt eis ; recedite, abite, nolite tangere ! Jurgati quippe sunt et commoti ; dixerunt inter gentes : Non addet ultra ut habitet in eis.

« Facies Domini divisit eos ; non addet ultra ut respiciat eos ; facies sacerdotum non erubuerunt, neque semini miserti sunt.

« Cum adhuc subsisteremus defecerunt oculi nostri ad auxilium nostrum vanum, cum respiceremus attenti ad gentem quæ salvare non poterat.

« Lubricaverunt vestigia nostra in itinere platearumstrarum. Appropinquavit finis noster ; completi sunt dies nostri, quia venit finis noster.

« Velociiores fuerunt persecutores nostri aquilis cæli ; super montes persecuti sunt nos, in deserto insidiati sunt nobis.

« Spiritus oris nostri, Christus Dominus, captus est in peccatis nostris ; cui diximus : In umbra tua vivemus in gentibus.

« Gaude et lætare, filia Edom, quæ habitas in terra Hus ; ad te quoque perveniet calix, inebriaberis atque nudaberis.

« Completa est iniquitas tua, filia Sion ; non addet

On voit que, dans ces lamentations, les enfants d'Israël déploraient non-seulement la ruine de Jérusalem et du temple, mais encore et surtout les crimes qui l'avaient provoquée.

*ultra ut transmigret te ; visitavit iniquitatem tuam, filia Edom ; discooperuit peccata tua. »*

Depuis neuf à dix siècles ils chantaient le cantique de Moïse qui, en punition de leurs péchés, leur prédisait tous les malheurs qu'alors ils pleuraient avec Jérémie. Quelle profonde impression tout cela ne dut-il pas faire sur leur âme ! Aussi les verrons-nous moins portés à l'idolâtrie.



# TABLE ET SOMMAIRES

## DU PREMIER VOLUME.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR L'ABBÉ ROHRBACHER, PAR CHARLES DE SAINTE-FOY.....	V
PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION.....	xxxij

### LIVRE PREMIER.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

#### La création du monde et de l'homme.

Préambule. L'Église catholique, société de Dieu, d'abord avec lui-même, puis avec les anges, et enfin avec les hommes. L'histoire des origines, révélée aux premiers hommes et écrite par Moïse.....	1 et 2
La création, les six jours.....	2 et 3
La Trinité se découvre dans l'œuvre de la création. Preuve tirée des Pères, des rabbins, de la science philosophique.....	3-5
Cause matérielle de l'univers. Sa cause efficiente. Différence entre la manière d'être de Dieu et la manière d'être des créatures. Idée précise et catholique de la création.....	5 et 6
Époque de la création. Valeur des jours de Moïse. S'il y a eu plusieurs créations.....	6 et 7
Si la création des anges a précédé celle du monde matériel. Probabilités.....	7 et 8
Les astres. S'ils sont habités.....	8 et 9
Sur quoi repose la terre, et comment ? Combinaison de l'attraction générale et de la vie individuelle dans le monde physique et dans l'Église. Rotation et forme de la terre.....	9-11
La lumière intelligible et la lumière sensible.....	11 et 12
Les eaux terrestres et les eaux atmosphériques.....	12
L'air et ses propriétés.....	12 et 13
Formation des mers. Incorruptibilité de leurs eaux. Leur utilité.....	13-15
Dimensions de la terre. Ses richesses minérales.....	16
Les plantes. Tableau de la vie végétale. Rapports des plantes avec les climats où elles se produisent.....	16-19
Apparition du soleil et de la lune. Vitesse de la lumière. Les sept rayons. Le rayonnement physique et le rayonnement spirituel. Le nombre sept. Réfraction.....	19-21
Si les astres sont animés, et comment.....	22
Le soleil dans ses rapports avec le temps et avec la température.....	22
Phases de la lune. Ses rapports avec la terre et avec le soleil.....	22 et 23
Astrologie. L'Église catholique la détruit et féconde l'astronomie.....	23 et 24

En quelle saison et à quelle phase de la lune ont paru les deux grands luminaires. Coïncidence avec l'époque des événements les plus marquants de la vie du genre humain.....

Création des poissons et des oiseaux. Merveilles de l'histoire des poissons. Animaux microscopiques. La destruction mère de la vie. Poissons volants.....

Oiseaux aquatiques, domestiques, etc. Merveilles de l'histoire des oiseaux. Oiseaux voyageurs.....

Insectes ailés. Leur gouvernement, leur industrie, leurs métamorphoses, leur coopération aux desseins de la Providence. Dieu bénit les poissons et les oiseaux.....

Création des animaux terrestres. Correspondance de leur structure et de leurs mœurs avec le genre de service qu'ils doivent rendre à l'homme et avec la nature du pays qu'ils habitent.....

Les animaux carnassiers, gardiens de la santé publique.....

Création de l'homme. Caractères qui le distinguent de toutes les créatures précédentes.....

L'homme, intelligence incarnée, roi de la nature et point d'union entre les esprits et le corps. Harmonie de son corps avec ce qui l'entoure et de ses parties entre elles.....

Le corps humain, image de l'univers. Sa dignité. Ascension progressionnelle de l'existence et de la vie depuis les minéraux jusqu'à l'âme. L'âme et le corps, image de Dieu et du monde.....

Perfectibilité, privilège exclusif de l'homme.....

Le feu, marque de sa souveraineté.....

L'âme, image de la Trinité divine. Ses hautes destinées, et dans l'ordre de la nature, et plus encore dans l'ordre de la grâce et de la gloire.....

L'Éden et le paradis terrestre. Sa position, sa culture et sa garde confiées au premier homme.....

Commandements de Dieu à l'homme. Pourquoi il n'est pas parlé de la loi naturelle.....

Pourquoi Dieu sanctionne les commandements qu'il fait à l'homme, et ne sanctionne que ceux-là. Libre arbitre.....

Adam ou le premier homme donne des noms aux animaux.....

Formation d'Eve ou de la première femme. Naissance de l'Église.....

Union d'Adam et d'Eve, du Christ et de l'Église, et des trois personnes divines. Monogamie. Indissolubilité

du mariage. Dieu bénit nos premiers parents. La virginité.....	50 et 51
Si l'usage de la chair fut d'abord défendu.....	51
Harmonie, dans Adam et Ève, de la chair et de l'esprit.....	51
Excellence des œuvres de la création et de son ensemble. Sa double fin.....	51 et 52
Repos de Dieu.....	52

## LIVRE DEUXIÈME.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accord des anciennes traditions avec Moïse. — Chute de l'homme. Promesse du Rédempteur.

L'histoire formant un corps complet dans Moïse et les prophètes, et ne se trouvant chez les auteurs profanes qu'à l'état de fragments qui ne peuvent être ramenés à l'unité sans le secours de ces livres. Pourquoi on recueille ici ces fragments.....	53
Résumé de Monseigneur l'archevêque de Reims sur la croyance générale du genre humain touchant l'unité de Dieu.....	53-56
Vestiges des traditions primitives et véritables sur Dieu, son unité, sa trinité, les bons et les mauvais anges, la création, le premier homme, la formation de la première femme, l'innocence et le bonheur primitifs, le paradis terrestre, la chute de l'homme, la réparation future, chez les Chinois.....	57 et 58
Dans l'Inde.....	58
Dans la Chaldée, l'Égypte et la Perse.....	59
Chez les Grecs et les Romains.....	59 et 60
Chez les sauvages de l'Amérique.....	60 et 61
Le serpent chez les anciens peuples, dans l'Écriture et dans l'histoire de l'Église catholique.....	61 et 62
Pourquoi la femme ne s'effraye point à la vue du serpent.....	62
Pourquoi le démon a choisi le corps du serpent pour s'incarner en quelque sorte. Artifice et finesse du serpent.....	63
Les paroles divines altérées dans les réponses de la femme.....	63 et 64
Promesses équivoques du serpent.....	64 et 65
Orgueil, curiosité, concupiscence de la femme....	65
La chute d'Adam, celle d'Aaron et celle de saint Pierre. Suite de la chute. Deux hommes en un seul.....	65
Le récit de la chute n'est pas une allégorie.....	66
Péché originel. Ses preuves dans la croyance de tous les peuples et des philosophes. Son pourquoi....	66-68
Récit mosaïque de l'arrêt divin prononcé contre l'homme coupable, et de la promesse du Rédempteur.....	68
Nos premiers parents se cachent de Dieu.....	68
Sincérité de leur aveu et son peu d'humilité....	69
Malédiction exclusive du serpent.....	69
Marie et Jésus-Christ.....	69
Supériorité de l'humanité régénérée sur l'humanité primitive.....	69 et 70
Correspondance de la réparation avec la chute....	70
Châtiment imposé à la femme et à l'homme. Leur pénitence.....	71 et 72
Il ne faut point exagérer les suites de la chute....	72 et 73
La persévérance de nos premiers parents ne nous eût pas rendus impeccables.....	73 et 74
Bouleversements physiques qui suivent la malédiction de la terre.....	75
L'homme chassé du paradis terrestre.....	75
L'arbre de vie.....	75
Les chérubins.....	76

## LIVRE TROISIÈME.

ENTRE 4000 ET 6000 A 2400 ET 3000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Vie des premiers hommes. — Le déluge, tombeau de l'ancien monde qui en ressuscite un nouveau.

Le traitement divin de l'homme malade. Naissance de Caïn et d'Abel. Illusion et désabusement d'Ève....	77
Occupations et sacrifices des deux frères.....	77
Jalousie, endurcissement, fratricide, impénitence, châtiment de Caïn.....	78 et 79
Quel fut ce châtiment. Sa reproduction chez les anciens peuples à l'égard des meurtriers.....	79
Abel et Caïn, figures de Jésus-Christ et du peuple juif.....	80
Postérité de Caïn. Découvertes. Polygamie.....	81
Abel renaît dans Seth; Jésus-Christ renaît dans son Église.....	81 et 82
Postérité de Seth. Enlèvement d'Hénoch....	82 et 83
Du désaccord des divers textes sur les dates de cette époque.....	83
Les années des patriarches étaient des années comme les nôtres.....	84 et 85
Noé, figure de Jésus-Christ. Ses trois fils.....	85
Les enfants de Dieu et les enfants des hommes. Leurs alliances.....	86
Leur corruption.....	86
Menaces de Dieu. Incrédulité des hommes.....	87
Les géants.....	87
L'homme ne dominait point sur l'homme avant le déluge.....	87
Ce que signifie le repentir de Dieu.....	88
Arrêt de mort contre toutes les créatures qui couvraient la face de la terre, excepté Noé et sa famille.....	88
L'arche et ses dimensions.....	88
Elle était plus que suffisante pour remplir sa destination.....	89
Il est fort douteux que sa construction ait duré cent ans.....	89
Noé entre dans l'arche. Le déluge.....	90
Où Dieu a pu trouver toute l'eau nécessaire....	90
Les victimes du déluge ne le sont pas toutes de l'enfer.....	91
L'arche figure de l'Église.....	91
Un mot sur cette maxime : Hors de l'Église il n'y a point de salut.....	92
Fin du déluge.....	92
Sacrifice de Noé.....	93
Bénédiction de l'homme. Confirmation de sa suprématie.....	93
La chair permise comme nourriture. Prohibition du sang.....	93
Droit de vie et de mort remis à la société..	93 et 94
Le pouvoir religieux est antérieur au pouvoir civil.....	94
Assurances contre un nouveau déluge.....	94
Coup d'œil sur le partage de la terre entre les enfants de Sem, Cham et Japhet. Idées premières de famille et de propriété, fondement de la société humaine.....	95 et 96
Noé plante la vigne. Malédiction de Cham dans son fils Chanaan.....	96
Caractère des trois races.....	97
Souvenir du déluge chez les indigènes d'Amérique, chez les Chinois, les Indiens, les Grecs, les Égyptiens même, les Chaldéens, les Assyriens.....	97-104
Concordance pour l'époque.....	105
Autres preuves du déluge, tirées de la géologie et de l'archéologie.....	105-107



## LIVRE QUATRIÈME.

ENTRE 2400 ET 3000 A 1635 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Confusion des langues. — Dispersion des peuples. — Abraham, Melchisédech et les autres patriarches, Isaac, Jacob et Joseph, figures du Christ et de son Église. Ismaël, père et type des Arabes ou Bedouins.

Trois âges dans la vie du genre humain, à chacun desquels la Providence modifie sa manière d'agir à l'égard de l'homme : 1 <sup>o</sup> l'enfance ou la vie de famille, jusqu'au déluge ; 2 <sup>o</sup> l'adolescence ou le partage en nations, jusqu'à Jésus-Christ ; 3 <sup>o</sup> l'âge mûr ou l'unité dans l'Église catholique, jusqu'à la fin.....	108
Tour de Babel. Confusion des langues. Traditions à ce sujet chez les Grecs et les Américains.....	109 et 110
Nouvelle apparition de la Trinité dans le récit moïque de cet événement.....	110
Résultats et avantages de la confusion des langues à Babel.....	110 et 111
Analogies entre les premiers peuples et les premiers prédicateurs de l'Évangile.....	111
Postérité des trois fils de Noé. Peuples qui en descendent et pays qu'ils ont habités.....	111 et 112
La vérité du récit biblique confirmée par la science moderne.....	112 et 113
Époque et durée de la dispersion.....	113
Origine des anciennes traditions.....	114
Époque de l'introduction de l'idolâtrie.....	114
La providence générale de Dieu sur tous les peuples est antérieure à sa providence spéciale sur le peuple juif. L'une n'empêche pas l'autre.....	115
Nemrod, premier roi.....	115
Remarque sur l'antiquité du Pentateuque.....	115
Assur et son royaume.....	115
Multiplicité des rois à cette époque.....	115
De Ninus, de Sémiramis et de Bélus.....	116
Définition de l'idolâtrie ; elle n'exclut pas l'adoration du vrai Dieu.....	117
L'idolâtrie dans la famille d'Abraham.....	117
Vocation d'Abraham, sa généalogie et date de sa naissance.....	117 et 118
Il quitte son pays et sa famille. Promesse que Dieu lui fait.....	118
Source de lumière pour les nations dans les voyages des Israélites.....	118 et 119
Ses stations en Palestine.....	119
Son voyage en Égypte. Enlèvement et restitution de Sara par Pharaon.....	120
Retour en Palestine. Séparation d'avec Lot. Nouvelles promesses de Dieu.....	120
Guerre de Sodome.....	121
Melchisédech et son sacrifice, figures de Jésus-Christ et de l'Eucharistie.....	121 et 122
Abraham à Damas.....	123
Promesse d'une postérité nombreuse.....	123
Alliance de Dieu avec Abraham. Vision de la captivité d'Égypte et promesse de la terre de Chanaan.....	123
Abraham épouse Agar. Prédiction de la naissance et du caractère d'Ismaël.....	124
Abraham et Sara changent de nom. La circoncision. Isaac prédit.....	124 et 125
La circoncision chez les Arabes, les Égyptiens et autres peuples.....	125 et 126
Visite des trois anges. Annonce de la ruine de Sodome. Prières d'Abraham.....	126 et 127

Qui étaient ces trois hôtes. Histoire béotienne relative à cette visite.....	127-129
Les anges chez Lot.....	130
Crime et châtiment des Sodomites. Lot sort de la ville. Ruine de Sodome. Désobéissance et punition de la femme de Lot.....	130 et 131
La mer Morte.....	131
Supériorité de la conduite d'Abraham sur celle de Lot.....	132
Enfantement incestueux de Moab et d'Ammon. Histoire de leurs descendants.....	133
Enlèvement et restitution de la femme d'Abraham par Abimélech.....	133 et 134
Naissance et circoncision d'Isaac. Renvoi d'Agar.....	134
Les deux femmes d'Abraham, figures des deux Testaments.....	135
Alliance d'Abraham et d'Abimélech.....	135 et 136
Sacrifice d'Isaac, figure de celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	136 et 137
Traditions qui existaient à ce sujet en Grèce et en Phénicie.....	137 et 138
Mort et sépulture de Sara.....	138
Message d'Éliézer. Rébecca.....	139 et 140
Mariage d'Isaac. Isaac et Rébecca, figures de Jésus-Christ et de son Église.....	141
Autres femmes et enfants d'Abraham.....	142
Sa mort, sa sépulture et sa gloire.....	142
Peuples qui descendent de lui.....	142
Sa famille spirituelle.....	143
Le père des croyants et le Saint-Père.....	143 et 144
Particularités qui accompagnent la naissance d'Ésaü et de Jacob. Différence de leurs caractères. Ésaü vend son droit d'aînesse. Avantages que conférerait ce droit.....	144
Station d'Isaac chez les Philistins.....	145
Querelles à propos de puits. Alliance contractée avec Abimélech.....	145
Puissance d'Isaac. Genre de formation des premières royautés. Simplicité antique.....	145 et 146
Jacob surprend la bénédiction de son père.....	147
Prédications relatives à Ésaü.....	148
Isaac et Rébecca, Ésaü et Jacob, figures de Jésus-Christ et de son Église, des Juifs et des Gentils.....	148
Fuite de Jacob. Vision de l'échelle et ses diverses significations.....	149
La pierre de Jacob chez les païens.....	150
Jacob au service de Laban. Il épouse Lia et Rachel. Fécondité de l'une et stérilité de l'autre. Leurs femmes supplémentaires.....	150 et 151
Naissance de Joseph.....	151
La famille chez les patriarches et chez les peuples païens.....	151 et 152
Transaction entre Jacob et Laban. Stratagèmes dont use Jacob.....	152
Son retour.....	153
Ce qu'étaient les théraphims de Laban.....	153
Laban poursuit Jacob. Leur alliance.....	153 et 154
Frayeur de Jacob à l'approche d'Ésaü.....	155
Lutte contre un ange.....	155 et 156
Son entrevue avec Ésaü.....	156
Enlèvement de Dina. Pillage des Sichémmites.....	156 et 157
Jacob construit un autel à Béthel. Il prend le nom d'Israël. Nouvelle promesse de la terre de Chanaan.....	157
Naissance de Benjamin et mort de Rachel.....	158
Inceste de Ruben avec Bala. Jacob arrive près d'Isaac. Mort d'Isaac.....	158
Ésaü va habiter les bords de la mer Rouge. Traditions païennes à ce sujet.....	159

Songes de Joseph. Jalousie qu'il excite chez ses frères. Ils le vendent.....	159
Douleur de Jacob. Nouvelle affliction à l'occasion de Thamar. Conséquences pratiques.....	159 et 160
Joseph acheté par Putiphar. Sa chasteté. Il est mis en prison. Il explique les songes du grand-échanon et du grand-panetier, puis ceux de Pharaon.....	160-162
Puissance de Joseph. Années d'abondance. Naissance de Manassé et d'Éphraïm.....	162 et 163
Années de disette. Les frères de Joseph en Égypte. Captivité de Siméon.....	163 et 164
Benjamin en Égypte. Joseph se fait connaître à ses frères. Joseph, figure de Jésus-Christ.....	164-167
Jacob en Égypte.....	168
Pour quels motifs les Égyptiens avaient en horreur les pasteurs.....	169
Sous quel Pharaon Joseph vint en Égypte.....	169
Les Israélites dans la terre de Gessen.....	170
Joseph soumet toute l'Égypte à Pharaon.....	170
Bénédictio d'Éphraïm et de Manassé par Jacob. Suprematie d'Éphraïm.....	171
Prophéties de Jacob sur chacun de ses fils. Juda et le Messie.....	171 et 172
Mort de Jacob. Sa sépulture en Chanaan.....	173
Joseph rassure ses frères. Sa mort.....	173

## LIVRE CINQUIÈME.

DE 1635 A 1571 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Job, patriarche de l'Idumée, figure et prophétie du Christ.

Providence de Dieu sur les peuples étrangers aux descendants d'Israël.....	174
Ce qu'était Job. Son époque.....	174
Ses biens remis à la discrétion de Satan.....	175
Ses malheurs et sa résignation.....	175
Sa personne remise à la discrétion de Satan.....	176
Ses souffrances et sa résignation.....	176
Il venge Dieu des clameurs de sa femme.....	177
Visite de trois rois ses amis.....	177
Job maudit le jour de sa naissance.....	177
Reproches d'Éliphaz.....	178
Réponse de Job.....	179
Reproches de Baldad.....	179
Réponse, humilité et prière de Job.....	179 et 180
Reproches de Sophar.....	181
Réponse de Job et sa foi en la résurrection.....	181 et 182
Instance d'Éliphaz et réponse de Job.....	182
Invectives de Baldad.....	182
Plaintes, désirs et espérances de Job.....	182 et 183
Preuves de sa croyance à la résurrection.....	183 et 184
Ses trois amis continuent à sermonner et Job à leur répondre.....	184
Ses protestations. Il trace le tableau de sa prospérité première, en opposition avec sa misère présente, et prouve son innocence par l'exposé de sa vie.....	184 et 185
Reproches d'Éliu à Job et à ses amis.....	186
Dieu répond à Job et lui représente sa supériorité sur l'homme.....	186 et 187
Job s'humilie.....	187
Dieu continue.....	187
Réponse de Job.....	187
Réprimande de Dieu à ses trois amis.....	187
Rétablissement de Job dans sa prospérité première	188
Quelle sagesse était l'objet des recherches de Job.....	188
Comment nous arrive cette sagesse.....	189

Doctrines du livre de Job.....	189
Job, figure de Jésus-Christ.....	190

## LIVRE SIXIÈME.

DE 1675 A 1491 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Moïse, la Pâque, la sortie d'Égypte, figures prophétiques de Jésus-Christ et de son Église.

Communauté aux biens temporels et aux biens spirituels entre les peuples de la terre.....	191 et 192
La politique en Égypte et ailleurs. Les Israélites opprimés. Leurs travaux.....	192 et 193
Les sages-femmes égyptiennes. Submersion des enfants mâles. Pharaon, oppresseur des Israélites, et les rois oppresseurs de l'Église.....	193
Naissance de Moïse; son exposition, sa délivrance et son éducation.....	193 et 194
Sagesse de l'Orient et de l'Égypte.....	195
Constitution égyptienne. Castes.....	195
Doctrines des prêtres égyptiens.....	195 et 196
Supériorité de celle de Moïse.....	197
Science et exploits de Moïse.....	197
Il tue un Égyptien. Sa fuite en Madian. Son mariage. Sa postérité. Son genre de vie.....	198 et 199
Le buisson ardent. La baguette de Moïse. Le Messie. Le nom de Dieu.....	199-201
Tragédie grecque sur Moïse.....	202
Moïse retourne en Égypte. Circoncision de son fils. Rencontre d'Aaron.....	202
Ils vont trouver Pharaon. Surcroît d'oppression. Plaintes d'Israël contre Moïse et de Moïse à Dieu, qui lui réitére ses promesses.....	202-204
Endurcissement de Pharaon.....	204
Triomphe remporté par Moïse sur les magiciens de Pharaon.....	204
Du miracle. Sa définition. Moyens de le reconnaître. Miracles du paganisme. Si le miracle altère le plan de la Providence.....	204 et 205
Double but général des plaies d'Égypte. Incroyable superstitution des Égyptiens.....	206 et 207
Les dix plaies. But spécial de quelques-unes d'entre elles. Impuissance des magiciens. Conversions éphémères et rechutes successives de Pharaon.....	207-211
La Pâque.....	212
Les Israélites s'enrichissent des dépouilles de l'Égypte. Leur multitude. Leur règle de conduite à l'égard des étrangers.....	213 et 214
Époque de leur sortie.....	214 et 215
Consécration des premiers-nés à Dieu.....	215
La colonne de nuée. Israël, type du genre humain et des individus.....	215 et 216
Pharaon les poursuit.....	216
Passage de la mer Rouge. Submersion des Égyptiens. Cantique de Moïse.....	216 et 217
Traditions, sur ce passage, chez les Arabes riverains, chez les anciens ichthyophages, chez les Grecs, et chez les Égyptiens.....	218-221
Si Pharaon survécut à ce désastre et lequel régnait alors.....	221
Pourquoi l'Écriture ne parle pas de Sésostris. Les tombes des rois d'Égypte.....	222-226
L'incrédulité et les zodiaques.....	227
Le passage de la mer Rouge rappelé par les Philistins et les Ammonites.....	227
Le peuple d'Israël, figure du peuple chrétien...	227



## LIVRE SEPTIÈME.

DE 1401 A 1400 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Loi écrite ; ses rapports avec le passé, le présent et l'avenir.

Idéal d'une société parfaite d'après Confucius, Platon et Cicéron.....	228-231
Sa réalisation dans l'Église catholique et son ébauche dans la constitution judaïque.....	231 et 232
Idées de Platon sur la marche à suivre pour introduire dans l'humanité cette perfection sociale, réalisée par la Providence dans la formation et le développement progressif de l'Église catholique et dans la restauration de l'homme spirituel.....	233 et 234
Voyage dans le désert. Les eaux d'amertume. Murmures. Le bois qui les édulcore, figure de la croix. Les douze fontaines et les soixante-dix palmiers d'Élim, figure des douze apôtres et des soixante-douze disciples du Sauveur.....	235
Famine au désert. Murmures. Les caillies.....	235 et 236
La manne. Manière de la recueillir. Sa description. L'ambrosie des païens. Manne conservée dans le tabernacle. La manne figure de l'Eucharistie....	236 et 237
Disette d'eau au désert de Raphidim. Murmures. Moïse frappe le rocher.....	238
L'Ancien Testament figure du Nouveau. Réalisation complète de tous deux dans le ciel.....	238 et 239
Attaque des Amalécites. Josué combat dans la plaine et Moïse prie sur la montagne. La foi et les œuvres. Défaite des ennemis. Prédiction de leur futur anéantissement. Moïse, les bras étendus, figure de Jésus-Christ.	239
Arrivée de Jéthro. Son orthodoxie. Ses conseils. Création des juges.....	239 et 240
Campement au pied du Sinaï. Propositions de Dieu à Israël et acceptation.....	241 et 242
Ordre du jour pour la promulgation de la loi. Aspect du Sinaï. Moïse sur la montagne. Dieu proclame ses dix commandements. Frayeur du peuple. Moïse reste seul avec Dieu.....	242 et 243
Identité de la loi mosaïque avec la loi primitive. Germes de la loi d'amour.....	243
Toute l'histoire antérieure à la loi préface de la loi et comment.....	243 et 244
Précision plus grande dans la célébration des sacrifices, figurant tout le sacrifice du Christ et l'immolation que l'homme spirituel fait de lui-même à Dieu....	245
Unité dans le feu sacré, dans le lieu du sacrifice et dans le sacerdoce.....	245
Unité du sacerdoce depuis l'origine du monde. La tribu de Lévi.....	245 et 246
Les trois grandes fêtes judaïques, époques de réunion au lieu où résidait le tabernacle. La Pâque et la Pentecôte chrétiennes.....	246 et 247
Cérémonies de la fête de l'Expiation, figures de la mort et de l'Ascension de Jésus-Christ.....	247 et 248
Le sabbat. L'année sabbatique. L'année du Jubilé, figure de la restauration opérée par le Christ.	248 et 249
Commandement relatif à la piété envers les parents, au respect pour les vieillards et à la soumission à l'autorité.....	250 et 251
Constitution judaïque, Égalité.....	251
Loi sur les meurtriers. Villes de refuge....	251 et 252
Parallèle entre la loi mosaïque et la législation des païens, relativement à l'infanticide, le meurtre des esclaves, la haine, le droit des gens, le droit de la guerre, l'enrôlement des citoyens, la vie militaire....	252-254
Loi sur l'usage des animaux.....	255

Du mariage. La polygamie et le divorce sont un désordre. Leurs funestes effets prévenus en partie par la loi mosaïque. Doctrine de l'ancienne synagogue à cet égard..... 255-257

Les différentes alliances d'Abraham figures des différentes phases de l'alliance de Dieu avec les hommes. 257

L'homme, fermier de Dieu sur la terre. Lois des Israélites sur la propriété. Parallèle de ces lois avec les lois romaines..... 257-259

Charité envers les pauvres..... 259

Sagesse et humanité des lois pénales sur le vol, la difformité, les voies de fait. Défense du vol, même en désir..... 259 et 260

Dangers des habitudes païennes pour l'esprit et pour le cœur..... 260 et 261

Sacrifices humains chez les peuples idolâtres. Gladiateurs..... 262 et 263

Crimes des Chananéens en particulier. Défense des sacrifices humains..... 264

La superstition et l'impudicité protégées, au moins en public, par les législateurs et les philosophes païens, et battues en brèche, ainsi que la cruauté par les institutions mosaïques..... 264-266

Alliance de Dieu avec Israël. Pourquoi Dieu ne donne à sa loi qu'une sanction temporelle..... 267

Le Verbe se dévoile aux élus d'Israël..... 267

Moïse en communication avec Dieu au haut de la montagne..... 267

## LIVRE HUITIÈME.

DE 1400 A 1451 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Voyage dans le désert. — Mort de Moïse. — Épreuves de l'Église sur la terre.

L'orgueil, pierre d'achoppement de nos vertus. Nécessité de l'enseignement divin prouvée par les contradictions des philosophes. Nécessité de la grâce, et dangers de la seule instruction pour la rectitude de la volonté, prouvés par l'exemple des Israélites..... 268 et 269

Le veau d'or. Prévarication d'Aaron et prévarication de saint Pierre. Cause de l'une et de l'autre. Moïse médiateur, figure de Jésus-Christ..... 270 et 271

Il brise les tables de la loi et le veau d'or. Possibilité de la fonte du veau d'or..... 271

Idées diverses de la multitude dans l'adoration du veau d'or..... 272

Trois mille hommes mis à mort par les Lévités. Comment cette exécution pouvait s'allier avec leur caractère sacerdotal..... 273

Dévouement de Moïse. Dieu se fait remplacer par un ange. Le tabernacle hors du camp. Intimité de Moïse avec Dieu. Le Verbe se laisse voir de Moïse. La vision de Moïse et la vision d'Élie..... 273-275

Jeûne de Moïse. Réconciliation de Dieu avec Israël. Nouvelles tables..... 275

Rayonnement de la face de Moïse. Ce que figuraient la destruction des premières tables et le voile dont se servait Moïse..... 276

Construction, dimensions et description du tabernacle. Ce qu'il figurait..... 276 et 277

L'arche d'alliance. Description et dimensions. Présence de Dieu au milieu d'Israël et des patriarches. Cérémonies relatives à l'arche, figuratives de la vie de Jésus-Christ..... 277 et 278

Signaux pour les campements, le départ, l'assemblée. Ordre de la marche..... 278 et 279

Marche d'Israël, figure de la vie du chrétien. Adoration de la croix.....	279
Aaron, pontife et juge suprême. Les ornements sacrés. Sa consécration et celle de ses fils.....	279 et 280
Le feu sacré. Fonctions des prêtres et des lévites. Leur position sociale et réciproque.....	280
Mort de Nadab et d'Abiû.....	281
Le blasphémateur lapidé. Le nom de Dieu.....	281
Dénombrement militaire des tribus.....	282
Consécration de la tribu de Lévi. Fonctions des lévites relativement au tabernacle.....	282 et 283
Offrandes des chefs de la tribu.....	283
Hobab. Les Cinéens. Les Réchabites. Nécessité d'un guide particulier outre la colonne de nuée.....	283 et 284
Murmures et incendie. Gourmandise du peuple. Plaintes de Moïse. Les soixante-dix anciens. Désintéressement de Moïse. Le sanhédrin.....	284 et 285
Les caillies. Vengeance divine.....	285 et 286
Murmures et punition d'Aaron et de Marie.....	286
Les douze envoyés. Leur faux rapport.....	287
Enac et Inachus.....	287
Opposition de Caleb et de Josué. Murmures. Arrêt contre tout le peuple, Josué et Caleb exceptés. Mort des dix autres explorateurs.....	287 et 288
Obstination et défaite des Israélites. Instruction de saint Paul au sujet de ces événements. Nombre des condamnés. Repentir du peuple.....	289 et 290
Profanateur du sabbat lapidé.....	290
Révolte et châtiement de Coré, Dathan et Abiron. Murmures et commencement de châtiement. Intercession d'Aaron.....	290 et 291
La verge d'Aaron. Dieu ordonne de la déposer dans le tabernacle.....	292
Étrange explication du châtiement de Coré.....	292
Mort de Marie au désert de Tsin. Disette d'eau, Moïse frappe deux fois le rocher. Sa punition.....	293
Dispositions hostiles du roi d'Edom. Éléazar grand-prêtre. Mort d'Aaron.....	293 et 294
Défaite du roi chananéen d'Arad. Différentes sortes de vœux.....	294 et 295
Murmures. Les serpents. Le serpent d'airain, figure de Jésus-Christ.....	295
Dégoût de la manne.....	295
Les Moabites et les Ammonites épargnés. Conquête et distribution du pays des Amorrhéens et de Basan.....	296 et 297
Balac et Balaâm. Prédications de celui-ci et leur accomplissement. Ses détestables conseils. Prévarication du peuple avec les filles de Madian. Belle action de Phinéas. Vengeance divine.....	297-300
Nouveau dénombrement militaire. Destruction des Madianites.....	301
Josué, successeur de Moïse. Exhortation au peuple et à Josué. Prédications, promesses.....	302-304
Cantique, mort et éloge de Moïse.....	305-308

## LIVRE NEUVIÈME.

DE 1451 A 1424 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Josué, ou le Jésus du peuple d'Israël, figure du Jésus de l'humanité entière.*

Des rapports entre les deux puissances, d'après la tradition universelle. Conséquences.....	309
Principes théocratiques de la constitution hébraïque. Témoignage des hommes et témoignage de Dieu à cet égard.....	310-318
Continuité du sacerdoce et interruption du pouvoir civil en Israël.....	318
Explication de l'état présent des choses....	318-320

Les espions de Josué chez Rahab. Convention et délivrance.....	320
Ordre du jour pour le passage du Jourdain. Passage du fleuve. Monuments commémoratifs.....	321 et 322
Circoncision du peuple. La Pâque. Disparition de la manne.....	322
Vision de Josué. Son ordre du jour pour le siège de Jéricho.....	322 et 323
Prise et destruction de la ville.....	323
Échec devant Haï. Achan lapidé. Prise et incendie de Haï.....	323 et 324
Autel du mont Hébal. Nouvelle promulgation de la loi. Promesses et menaces. Leur accomplissement.....	324-326
Stratagème des Gabaonites. Condition de l'anéantissement et de la conservation des peuples qui occupaient la terre de Chanaan.....	326 et 327
Défaite et mort de cinq rois ennemis de Gabaon. Pluie de pierres. Ce qu'elle avait de merveilleux. Josué arrête le soleil. But de son miracle. Son souvenir chez les autres peuples.....	327 et 328
Prises de villes et défaite des rois chananéens... ..	329
Conduite de Dieu envers les individus, les nations et l'humanité coupables, et particulièrement envers les Chananéens. Colonies chananéennes. Ressemblance de leurs mœurs avec celles de la mère-patrie.....	330-332
Motifs de la conservation momentanée de certaines peuplades.....	332
Partage des tribus de Ruben, de Gad, et de la première demi-tribu de Manassé.....	332 et 333
Partage de Juda, d'Éphraïm, de Caleb. Destruction des géants, etc.....	333-336
Chars armés en guerre.....	336
Les vingt et un envoyés. Partage des sept autres tribus d'Israël. Le baume de Jéricho. Héritage de Josué.....	337-340
Villes de refuge. Villes lévétiques.....	340
Stérilité actuelle de la Judée et ses causes. Preuves et causes de son ancienne fertilité. Infériorité de l'Égypte sous ce rapport.....	341-344
Josué congédie les guerriers de Ruben, de Gad et de Manassé qui construisent un autel. Émotion populaire à cet égard.....	344-346
Promesses, menaces et avis de Josué. Sa mort et son tombeau.....	346-348
Sépulcre de Joseph.....	348
Éloges de Josué. Conséquences pratiques.....	349

## LIVRE DIXIÈME.

DE 1424 A 1095 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Les Juges. — Institution de la royauté.*

Idée de cette nouvelle période historique. Conduite du peuple d'Israël en Palestine, image de la conduite des chrétiens. Coup d'œil sur l'histoire des juges.....	350 et 351
Guerres partielles contre les Chananéens. Les tribus de Juda et de Siméon y préludent. Prise et supplice d'Adonibésec. Prise de Jérusalem. Partage des Cinéens. Soumission partielle des Philistins.....	352 et 353
Inaction de la tribu de Benjamin.....	353
Siège et prise de Béthel par les tribus de Manassé et d'Éphraïm.....	353
La femme du Lévite. Guerre de Gabaa. Massacre des Benjamites. On fournit des femmes à ceux qui restent. Les suites d'une première faute.....	353-357
Relations illicites avec les Chananéens. Punition annoncée. Temple domestique de Michas. Expédition de la tribu de Dan.....	358-362



Du gouvernement des juges.....	363
Prévarications, oppressions et délivrances successives.	
Oppression de Chusan. Judicature d'Othoniel.	363 et 364
Oppression d'Eglon. Il meurt par les mains d'Aod.	
Légitimité philosophique de ce meurtre, que le catho-	
lique seul a le droit de juger.....	364 et 365
Judicature de Samgar.....	365
Oppression de Jabin. Victoire de Barac et de Débora.	
Mort de Sisara. Légitimité de l'action de Jabel. Canti-	
que de Débora.....	366-368
Noémi va habiter en Moab. Mort de son mari et de	
ses fils. Son retour en Juda. Piété filiale de Ruth. Elle	
va glaner dans les champs de Booz. Charité de Booz.	
Booz et les rois d'Homère. Ruth chez Booz. Rapports de	
cette démarche avec les mœurs du temps. Le rédempteur	
de Noémi cède son droit à Booz. Cérémonie de la cession.	
Ruth épouse Booz. Naissance d'Obed. Ancêtres et des-	
cendants de Booz. Date du livre de Ruth. Jugement de	
Voltaire sur ce livre et réflexions.....	368-374
Oppression des Madianites. L'ange apparaît à Gédéon	
et lui prouve sa puissance. Gédéon renverse l'autel de	
Baal. Preuves de sa mission. Réduction successive de	
l'armée israélite. Gédéon dans le camp ennemi. Songe	
d'un soldat madianite. Ordre pour le combat. Défaite et	
poursuite des Madianites. Susceptibilité des Ephraïmites.	
Prise et mort des chefs madianites. Les anciens de Soc-	
coth punis de leur refus. Désintéressement de Gédéon.	
Sa mort.....	374-378
De Sanchoniathon.....	378
Abimélech, fraticide et roi à Sichem. Un mot sur les	
premiers rois. Apologue de Joatham. Révolte contre	
Abimélech. Destruction de Sichem et de sa tour. Mort	
violente d'Abimélech.....	378-381
Judicature de Thola et de Jair. Merveille de leur gou-	
vernement.....	381 et 382
Oppression des Ammonites et des Philistins. Repentir	
du peuple. Election de Jephthé. Explications avec les Am-	
monites. Vœu de Jephthé. Humiliation des Ammonites.	
La fille de Jephthé. Susceptibilité, défaite et massacre des	
Ephraïmites. Mort de Jephthé.....	383-386
Prise de Troie.....	386
Judicatures d'Abezan, d'Aïalon et d'Abdon.....	386
Samson annoncé. Sa naissance. Ce que c'était qu'un	
nazaréen. Samson va demander et obtient en mariage	
une Philistine. Il tue un lion. Ses noces. Enigme et dé-	
noûment. De l'Esprit de Dieu. Les renards de Samson	
et leur souvenir chez les Romains. Samson livré aux	
Philistins. La mâchoire d'âne et la source miraculeuse.	
Les portes de Gaza. Dalila. Vaines épreuves sur les	
causes de la force de Samson. Elle lui arrache son se-	
cret. Samson prisonnier des Philistins. Sa mort glorieuse.	
De l'Hercule des païens. Les deux colonnes du temple	
des Philistins.....	387-392
Simultanité des juges en Israël.....	392
Judicature du grand-prêtre Héli. Stérilité d'Anne. Sa	
prière. Naissance de Samuël. Cantique d'Anne. Anne	
figure de Marie et de la gentilité. Samuël dans le	
temple.....	392-394
Infamies des enfants d'Héli. Faiblesse de leur père.	
Vision de Samuel. Résignation d'Héli. Défaite d'Israël	
par les Philistins. Mort des enfants d'Héli, de leur père	
et de la femme de Phinée. Prise de l'arche. Qualités et	
défauts d'Héli. L'arche dans le temple de Dagon. Plaies	
des Philistins. Aveuglement des prêtres de Dagon. Renvoi	
de l'arche. Mort des Bethsamites indiscrets. L'arche dans	
la maison d'Aminadab. Défaite des Philistins.	394-399
Gouvernement de Samuël. Prévarications de ses deux	
filis. Le peuple demande un roi. Remontrances de Sa-	
muël.....	399-401

Saül à la recherche des ânesses de son père. Il est sacré roi par Samuël. Marques de l'approbation divine. Saül proclamé roi..... 401-403

Inconvénients de la royauté humaine. La souveraineté de droit, propriété exclusive de Dieu. Suzeraineté de Dieu sur les rois d'Israël. Conditions de la légitimité d'une royauté humaine, d'après la tradition. Obligation plus grande pour les rois d'observer la loi divine, d'après le *Chou-King*. Quelle était la loi du royaume proclamée par Samuël..... 403-406

Premier acte de royauté de Saül. Défaite des Ammonites. Nouvelle acception du peuple. Samuël entre en jugement avec lui. Avertissement et menaces, et leur écho dans le *Chou-King*..... 406 et 407

## LIVRE ONZIÈME.

DE 1095 A 1055 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Saül. — David. — Jonathas.

Obstacles au despotisme chez les Hébreux. La loi, le sacerdoce, les prophètes. Étendue de leur mission. Leurs titres comme historiens et poètes. Leur philosophie. Unité de leur doctrine. Leur éloge..... 408-410

Les Israélites en présence des Philistins. Leurs craintes. Saül usurpe les fonctions du sacerdoce. Rareté des armes en Israël, suite de l'oppression des Philistins. Jonathas pénètre chez les Philistins. Leur déroute. Saül les poursuit. Jonathas anathème à son insu. Sa délivrance. Défauts de Saül. Ses nouvelles victoires..... 410-414

Expédition et victoires des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé..... 414

Expédition de Saül contre les Amalécites. Sa prévarication. Sa réprobation. Les Saüls anciens et modernes. Exécution de l'anathème prononcé par Jéhova contre Amalec..... 414-417

Election divine et sacre de David..... 417

L'esprit de Dieu et l'esprit mauvais..... 410

David ange gardien de Saül..... 418

Irruption des Philistins. Goliath. Sa stature. Ses provocations. David arrive au camp des Israélites. Mort de Goliath..... 418-420

Dispositions diverses de Saül et de Jonathas à l'égard de David..... 420 et 421

Humilité, cantique et triomphe de David. Jalousie et attentat de Saül..... 421 et 422

Les hommes inspirés de Dieu et les hommes inspirés du démon..... 422

Mérob promise et refusée à David. Il épouse Michol et à quelles conditions..... 422 et 423

Nouveau sujet et accroissement de jalousie chez Saül. Intercession de Jonathas et réintégration de David. 423

Nouvelle victoire de David et nouvel attentat de Saül. David est sauvé par sa femme et s'enfuit vers Samuël. Ce qui arrive à Saül et à ses envoyés. Saül, Balaam et les Pharisiens..... 423 et 424

Alliance de David avec Jonathas..... 424 et 425

Fête des néoménies..... 425

Fureur de Saül contre David, qui, averti par Jonathas, s'enfuit vers Achimélec; il partage à ses gens les pains de proposition, s'arme de l'épée de Goliath, se sauve ensuite chez les Philistins, puis dans la caverne d'Odollam, où il reçoit des renforts, et enfin à Maspha, où il lui en arrive de nouveaux, et dans la forêt de Hareth..... 426-428

Crauté de Saül sur Achimélec et sa famille, sur la ville de Nobé et sur les Gabonites..... 428 et 429

David bat les Philistins et fuit dans le désert. Nouveau renfort et visite de Jonathas. David implore la providence de Dieu..... 429 et 430

Des imprécations contenues dans les psaumes.	431
David trahi par les Ziphéens. Ses angoisses. Sa délivrance. Sa prière.	431 et 432
Nouvelle persécution. Magnanimité et prière de David.	
Retour de Saül à de meilleurs sentiments.	432
Mort de Samuël.	433
Grossièreté de Nabal et intercession d'Abigail. Mort de Nabal. David épouse Abigail.	434 et 435
David, de nouveau trahi par les Ziphéens, épargne une seconde fois Saül. Repentir de Saül.	435 et 436
David fuit chez les Philistins, où il reçoit un nouveau renfort. Ses expéditions contre les Amalécites.	437
Irruption des Philistins. Saül consulte une pythonisse et reçoit son arrêt de mort.	437 et 438
L'immortalité de l'âme chez les Juifs.	438
Les Philistins renvoient David, qui punit les Amalécites destructeurs de sa ville. Sa douceur. Réception de nouveaux renforts.	439-441
Défaite des Israélites. Mort de Saül et de ses fils. Les habitants de Jabès-Galaad reprennent aux Philistins le corps de Saül.	441
David pleure la mort de Saül, punit l'Amalécite qui se vante d'avoir tué Saül, et vient à Hébron.	441 et 442
Parallèle entre la politique de Saül et celle de David. Idées de Bossuet à ce sujet.	442-444

## LIVRE DOUZIÈME.

DE 1055 A 1014 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

David sur le trône, à la fois prophète et prophétie.

Accomplissement des promesses de Dieu à Abraham et des prédictions de Jacob à Juda.	445
David récompense les habitants de Jabès-Galaad d'avoir enseveli Saül.	445
Droits de David au trône.	445 et 446
Rivalité d'Isboseth. Le combat des douze. Défaite d'Isboseth. Mort d'Azaël. Modération des deux partis.	446
Abner, accompagné de Michol, passe du côté de David et meurt tué par Joab. Ambition de ces deux chefs. Imprécations et douleur de David.	447 et 448
Les meurtriers d'Isboseth punis de mort.	449
David reconnu roi par tout Israël. Caractères de légitimité de sa royauté.	449 et 450
Humilité et cantique de David. Son inauguration, figure de Jésus-Christ reconnu par tout l'univers.	450 et 451
La Jérusalem de la terre et la Jérusalem du ciel.	451
David s'empare de la forteresse de Sion et fait alliance avec Hiram.	451 et 452
Irruption des Philistins. Les braves d'Israël. Défaite des Philistins.	452
Nouvelle défaite des Philistins.	453
L'arche est transportée chez Obédédôm, puis à Jérusalem. Punition d'Oza. Cantique de David. Il danse devant l'arche. Reproches et punition de Michol.	453-456
David se construit un palais et veut bâtir un temple à Dieu. Salomon et Jésus-Christ.	456
Résumé de l'Écriture et de la tradition à ce sujet. Cantique de David.	457-460
Défaites des Philistins, des Moabites, des Syriens de Soba et de Damas, des Amalécites et des Iduméens. Félicitations et présents de Thôï.	461
Vie privée de David.	461
Administration du royaume.	462
David recueille Miphiboseth.	462
Outrages faits aux ambassadeurs de David par le roi des Ammonites. Défaite des Ammonites et des Syriens, leurs alliés. Prise de leur roi. Soumission du pays.	462 et 463

David adultère et meurtrier. Reproches du prophète Nathan et punition.	463 et 464
Naissance de Salomon.	465
Réflexions sur la chute de David. Son cantique à ce sujet.	465
Inceste et mort d'Ammon. Fuite d'Absalom. Sa rentrée en grâce. Ses menées ambitieuses. Sa révolte. Fuite de David. Injures de Séméï. Patience de David. Infâmes conseils et suicide d'Achitophel. Pêril et délivrance des fils du grand-prêtre. Défaite et mort d'Absalom. Douleur de David. Il pardonne à ses adversaires et récompense les siens.	465-471
Révolte des onze tribus. Meurtre d'Amasa. Mort de Séba et fin de la révolte.	471 et 472
Expiation des cruautés de Saül envers les Gabaonites. Belle conduite de David envers les restes de Saül et de ses enfants.	473
Défaite des Philistins. Danger que court David.	473
Dénombrement illicite du peuple. La peste. Prière de David. Fin du téau. David achète l'emplacement du temple.	474
Intrigues d'Adonias. Plaintes de Bethsabée et de Nathan. Serment de David. Sacre de Salomon. Soumission d'Adonias. Discours et prière de David. Ses avis à Salomon.	475-478
Sa mort.	478
Son éloge. Sublimité de sa poésie. Ses psaumes, évangile prophétique.	470-483

## LIVRE TREIZIÈME.

DE 1014 A 975 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Salomon, le temple, figures du Christ et de son Église.

Le règne de Salomon, accomplissement et figure.	484
Demande ambitieuse d'Adonias. Sa mort et celle de Joab. Exil du grand-prêtre Abiathar. Le souverain sacerdotece retourne à la branche aînée de la famille d'Aaron. Mort de Séméï.	484-486
Salomon épouse la fille du roi d'Égypte.	486
Il demande à Dieu la sagesse.	486
Jugement de Salomon.	487
Ses soins pour la sécurité de son royaume. Prospérité de ses peuples. Sa cour. Sa puissance. Sa sagesse.	487 et 488
Le bouddhisme.	488
Renommée de Salomon chez les anciens et chez les modernes. Ses ouvrages. Les Proverbes. Le Cantique des cantiques.	488-490
Traité avec Hiram pour la construction du temple. Nombre, emploi et salaire des ouvriers étrangers et indigènes. Où Salomon avait puisé ses ressources.	491 et 492
Commencement et époque de la construction du temple. Son emplacement. Sa description. Son achèvement. Sa dédicace.	492-497
Part que les nations ont prise à la construction du temple.	497
Pourquoi Dieu s'est fait construire un temple.	497-499
Salomon fait bâtir un palais pour lui et un autre pour sa femme. Description de ces édifices.	499
Nouvelle vision de Salomon.	499 et 500
Il élève des murs autour de Jérusalem, bâtit plusieurs villes, soumet le reste des Chananéens, et construit une flotte pour le commerce.	500
Visite de la reine de Saba. Dans quelle région était situé ce royaume.	500 et 501
Gloire de Salomon. Sa chute. Dieu lui annonce sa punition. Jéroboam est averti des desseins de Dieu sur lui. Il évite les embûches de Salomon. Révolte des Iduméens et des Syriens de Soba.	502 et 503



Mort de Salomon. Durée de son règne.....	503
Salomon est-il sauvé?.....	504
Le livre de l' <i>Écclésiaste</i> .....	504
Le livre de la <i>Sagesse</i> .....	504
Confrontation de l'idolâtrie avec les vérités dont elle est l'abus. Ses deux causes principales. Caractères des œuvres du démon et caractères des œuvres de Dieu. Persévérance de l'idée et de l'adoration du vrai Dieu au sein de l'idolâtrie. Quatre degrés dans la connaissance de Dieu. Existence des vrais adorateurs de Dieu parmi les nations. L'idolâtrie spirituelle.....	505-515

# LIVRE QUATORZIÈME.

DE 975 A 758 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Division d'Israël en deux royaumes. — Élie, Élisée, Josaphat, Athalie.

Demande du peuple à Roboam. Son refus injurieux. Séparation de dix tribus. Élection de Jéroboam. Précautions prises par les deux rois.....	516 et 517
La séparation politique est suivie de la séparation religieuse. Émigration des prêtres, des lévites et d'une partie du peuple hors du royaume d'Israël. Jérusalem demeure le centre du vrai culte.....	517 et 518
Chute de Roboam. Invasion de Sésac. Quel était ce roi d'Égypte. Ses liaisons avec Jéroboam.....	518 et 519
Abiam succède à Roboam.....	519
Un prophète est envoyé à Jéroboam. Justice de Dieu sur l'un et sur l'autre.....	519 et 520
Prophétie d'Ahias sur Jéroboam, sa famille et son peuple.....	520 et 521
Victoire d'Abiam sur Jéroboam.....	521
Chute d'Abiam. Sa mort et celle de Jéroboam..	522
Nadab roi d'Israël. Il est tué par Baasa, qui extermine toute la maison de Jéroboam.....	522
Zèle d'Asa pour le vrai Dieu. Sa victoire sur l'Éthiopien Zaza. Quel était ce Zaza.....	522
Prophétie d'Azarias, Ferveur d'Asa et du peuple pour le service de Jéhova.....	522 et 523
Alliance d'Asa avec les Syriens. Ses violences envers le prêtre Hanani.....	523
Mission du prophète Jéhu. Endurcissement de Baasa. Sa mort. Extermination de toute sa race par Zambri. Troubles intérieurs.....	523 et 524
Crimes d'Amri et d'Achab. Accomplissement des malédictions de Josué sur Jéricho.....	524
Le prophète Élie annonce à Achab son châtiment. Il est nourri par des corbeaux; multiplie les provisions de la veuve de Sarepta et ressuscite son fils; va annoncer à Achab la fin de la sécheresse; confond les prêtres de Baal; fuit la colère de Jézabel; est nourri par un ange; jeune pendant quarante jours et quarante nuits; a, sur le mont Horeb, une vision figurative de l'histoire du monde et de l'individu, et s'adjoint Élisée....	524-528
Précieuses qualités de Josaphat. Gloire de son règne. Il marie à Athalie son fils Joram.....	528 et 529
Achab remporte sur les Syriens des victoires qui lui sont annoncées par des prophètes. Il épargne leur roi. Un prophète lui annonce sa punition.....	529 et 530
Achab s'empare de la vigne de Naboth, que Jézabel fait lapider. Élie lui annonce sa punition. Son repentir et son pardon.....	530 et 531
Josaphat marche avec Achab contre les Syriens, malgré les avertissements du prophète Michée. Mort d'Achab.....	532 et 533
Jéhu reproche à Josaphat son alliance avec Achab. Création du sanhédrin.....	533
Crimes d'Ochozias. Révolte des Moabites. Ochozias	

consulte Bézélzébub. Quel était ce dieu. Élie lui fait annoncer sa punition, fait tomber le feu du ciel sur les soldats envoyés pour le prendre, et va lui-même trouver le roi.....	534
Les enfants des prophètes. Élie passe le Jourdain à pied sec. Enlèvement d'Élie.....	534 et 535
Éloge d'Élie. De sa future venue et de celle du patriarche Hénoch.....	535 et 536
Élisée assainit les eaux de Jéricho. Vengeance du Ciel sur les enfants de Béthel.....	536
Joram. Sa conduite. Il marche avec Josaphat contre Moab.....	536 et 537
De la musique dans ses rapports avec l'inspiration divine.....	537
Élisée fournit de l'eau aux armées combinées. Défaite des Moabites.....	538
Invasion des Moabites et des Ammonites. Prières de Josaphat. Les ennemis s'exterminent les uns les autres.	538
Joram. Son impiété. Il fait mourir ses frères. Révolte des Iduméens. Lettre du prophète Élie. Ravages des Philistins et des Arabes. Mort de Joram.....	539
Élisée multiplie l'huile de la veuve; obtient à la Sunamite un fils qu'il ressuscite ensuite; assainit la nourriture des enfants des prophètes; multiplie les pains; guérit Naaman de la lèpre. Quel était le dieu Remmon. Idolâtrie politique. Élisée punit de la lèpre le mensonge de Giézi; fait un miracle sur le Jourdain; déjoue les ruses des Syriens contre Israël, et frappe d'aveuglement les troupes qu'ils envoient contre lui.....	540-543
Détresse effroyable de Samarie. Fureur de Joram contre Élisée. Prédications du prophète et leur accomplissement.....	543 et 544
Élisée annonce la famine. La Sunamite lui rend témoignage devant Joram. Ses prédictions sur Benadab et Hazaël.....	544 et 545
Siège de Ramoth par les rois d'Israël et de Juda. Mission du roi Jéhu. Massacre de Joram, de Jézabel, des fils d'Achab, de sa maison, de ses partisans, d'Ozochias, des prêtres et des adorateurs de Baal.....	545-547
Jéhu adorateur des veaux d'or. Hazaël ravage son royaume. Sa mort.....	548
Athalie égorge toute la maison d'Ozochias. Joas lui échappe. Il est sacré par Joïada. Mort d'Athalie. Destruction des autels et des prêtres de Baal.....	548
Chute de Joas. Il fait mourir le grand-prêtre Zacharie. Ravages d'Hazaël. Joas assassiné.....	549
Crimes de Joachaz. Ravages d'Hazaël et désolation du royaume d'Israël. Pénitence et pardon de Joachaz..	549
Prédications d'Élisée. Remarque sur l'époque du livre des Rois. Victoire de Joas sur les Syriens. Mort d'Élisée. Son éloge.....	549 et 550
Commencements heureux d'Amasias. Premiers actes de son règne. Il est battu et pris par Joas, qui pille Jérusalem. Sa mort violente.....	550 et 551
Victoires de Jéroboam II sur les Syriens.....	551
Sagesse et prospérité d'Ozias. Son sacrilège. Sa punition.....	551 et 552

# LIVRE QUINZIÈME.

DE 758 A 721 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Monarchie universelle. — Les prophètes commencent à écrire l'histoire future du monde. — Jonas, Isaïe, Amos, Osaë, Michée. — Fin du royaume d'Israël.

Grand mouvement politique et intellectuel chez les principales nations. Les prophètes. Les poètes. Les philosophes. Analogie entre le nombre des prophètes histo-

riens du monde et celui des nations influentes, et coïncident entre l'apparition de ces prophètes et le commencement de la certitude historique et des différentes ères. Les grands empires et leurs capitales. L'Asie occidentale, berceau de l'idée de domination universelle..... 553-555

Jonas. Son époque. Sa mission. Sa fuite. Sa punition. Sa prière. Sa délivrance. Sa nouvelle mission. Pénitence des Ninivites. Leur pardon. Plaintes de Jonas et réponse de Dieu. Réflexions sur la conversion de Ninive. 552-558

Jonas figure de Jésus-Christ..... 558

Isaïe. Sa vision. Ses chants prophétiques... 559-561

Michée..... 561

Objet de la mission d'Isaïe..... 561

Osée. Circonstances prophétiques de sa vie conjugale. Matière de ses prophéties..... 562 et 563

Amos. Il annonce la vengeance divine sur Juda et les peuples voisins, et le châtimement et le rétablissement final d'Israël..... 563-565

Dépérissement effectif d'Israël. Passage successif de Zacharias, Sellum, Manahem, Phacéia, Phacée et Osée sur le trône..... 565

Règne heureux de Joatham..... 565

Abominations d'Achaz punies par les ravages des rois d'Israël et de Syrie. Les deux rois devant Jérusalem. Assurances de Dieu à Achaz. Annonce du Messie et preuves. Caractères figuratifs des enfants d'Isaïe. Achaz demande la protection du roi d'Assur. Isaïe annonce la vengeance divine sur Assur, Achaz et Babylone, et prophétise le Messie..... 565-571

Prophétie de Michée sur le Messie..... 572

Destruction du royaume de Damas, conquête d'une partie des tribus d'Israël et ravage des terres de Juda par le roi d'Assur..... 573

Idolâtrie et intolérance d'Achaz. Sa mort..... 573

Transmigration totale du royaume d'Israël par Salamanasar. 573

Populations nouvelles du pays d'Israël. Leur conversion. Ses motifs. Ses résultats imparfaits. Le Pentateuque samaritain..... 573 et 574

## LIVRE SEIZIÈME.

DE 721 A 613 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Ézéchias. — Fin d'Isaïe. — Tobie. — Manassès. — Judith. — Ruine de Ninive.

Piété d'Ézéchias. Restauration du culte de Jéhova. Défaite des Philistins. Délivrance du pays du joug des Assyriens..... 575

Alliance avec le roi d'Égypte. Reproches d'Isaïe. Prophétie contre l'Égypte et sur la future réunion de tous les peuples..... 576-578

Invasion de Sennachérib. Témoignage des auteurs profanes..... 578

Mensonge patriotique des prêtres égyptiens..... 579

Menaces et blasphèmes de Sennachérib. Prières d'Ézéchias. Prédications d'Isaïe contre les Assyriens. Ravages de l'ange exterminateur dans leur camp. Fuite et mort de Sennachérib. Témoignage des auteurs sacrés et profanes..... 579-581

Piété de Tobie. Son mariage. Son fils. Sa captivité. Sa persévérance. Sa charité envers ses frères et envers Gabelen particulier. Persécution de Sennachérib. Dévouement, fuite et retour de Tobie. Il devient aveugle. Sa patience. Sa probité. Prière de Tobie et de Sara. Avis de Tobie à son fils. Le jeune Tobie part pour Ragès en compagnie de l'ange Raphaël, qui le délivre d'un poisson. Avis de l'ange à Tobie. Mariage de Tobie avec Sara.

Prière des deux époux. Délivrance de Sara. Craintes et joie de Raguel. Mission de l'ange près de Gabel. Inquiétude des parents de Tobie. Son retour. Il rend la vue à son père. Arrivée de Sara. L'ange, prié de recevoir sa récompense, se fait reconnaître. Cantique de Tobie. Ses avis prophétiques à son fils. Sa mort. Le livre de Tobie... 581-592

Maladie d'Ézéchias. Dieu lui promet la santé et confirme sa promesse par un miracle. Cantique d'Ézéchias..... 592

Il montre ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone. Prédications menaçantes d'Isaïe sur Juda et Babylone..... 593

Empire de Cyrus. Mort d'Ézéchias. Cyrus et Ézéchias, figures de Jésus-Christ..... 593-595

Prophéties d'Isaïe sur le Messie, son Évangile, sa Passion, son Eglise, la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs, et accomplissement..... 595-604

Mort violente d'Isaïe..... 604

Abominations de Manassès. Menaces divines. Endurcissement de Manassès. Sa captivité. Son repentir. Son rétablissement. Sa persévérance. Sa mort. Accomplissement des prophéties d'Isaïe..... 604 et 605

Commencement de la lutte entre les peuples conquérants. De l'empire des Mèdes. Lutte désastreuse avec Ninive. Multiplicité des noms des anciens rois. 605 et 606

Expédition d'Holopherne. Sa date..... 607

Préparatifs du grand-prêtre Éliachim. Réponse d'Achior aux questions d'Holopherne. Il est recueilli par les Israélites..... 607-609

Holopherne devant Béthulie. Détresse des assiégés. Il veut se rendre..... 609 et 610

Qui était Judith. Son discours aux anciens du peuple. Sa prière..... 610 et 611

Elle se rend près d'Holopherne, qui, séduit par sa beauté et par ses discours, accède à tous ses desirs. Elle lui coupe la tête et rentre dans la ville..... 612-614

Son discours au peuple et à Achior. Fuite et massacre des Assyriens. Récompense et cantique de Judith. De la légitimité des moyens employés par Judith.... 615-617

Prédications des prophètes Sophonie et Nahum contre Ninive..... 617 et 618

Quelle était la ville de No-Ammon..... 618

Rétablissement de l'empire des Mèdes et massacre des Scythes par Cyaxare..... 618 et 619

Ruine de Ninive par Cyaxare et Nabopolassar.. 619

Palais fossiles de Ninive transportés à Londres et à Paris..... 620

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

DE 613 A 588 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Josias. — Commencement de Jérémie. — Captivité de Babylone. Nabuchodonosor voit en emblème l'histoire du monde; Daniel la lui explique. — Ézéchiél dans la Mésopotamie. — Ruine de Jérusalem et du temple.

Impiété et mort violente d'Amon. Piété de Josias. 621

Naissance de Jérémie. Sa mission. Arrêts prophétiques de Sophonie sur Juda et les peuples voisins. 621 et 622

Découverte du livre de Moïse. Prédications de la prophétesse Oïda contre Jérusalem et sur Josias.... 623

Josias renouvelle l'alliance entre Dieu et le peuple et poursuit l'œuvre de la destruction des idoles. Étendue de l'idolâtrie en Juda. Célébration de la Pâque. 623 et 624

Impénitence des grands et du peuple. Exhortations de Jérémie. Annonce et justification de la vengeance de Dieu et de la destruction du temple. Douleur de Jérémie..... 624-627

Psammétique, roi en Égypte. Siège d'Azot. Éloigne-



ment des Scythes. Néchao. Ses entreprises. Son expédition contre Babylone.....	627	Impiété et endurcissement de Sédécias.....	647
Opposition de Josias. Sa blessure. Sa mort. Son éloge par Sirac.....	627 et 628	Prophéties de Jérémie. Impostures et mort d'Hannias.....	647 et 648
Impiété, captivité et mort de Joachaz.....	628	Lettres de Jérémie aux Juifs captifs. Fureurs et punition du faux prophète Séméias. Annonce de la fin de la captivité, de la ruine de Babylone et de l'établissement de l'Eglise.....	648-652
Joakim tributaire de Néchao. Témoignage d'Hérodote.....	628	Vision d'Ezéchiél. Son application à l'univers, aux grands empires, au peuple de Dieu, à l'Eglise catholique.....	653-655
Impiété de Joakim. Conspiration et persécution contre Jérémie. Son emprisonnement. Ses prophéties en action et autres, devant le roi, les prêtres et les magistrats, le peuple, sur les malheurs futurs de Jérusalem. Il échappe à la mort.....	629-633	Justification des jugements de Dieu sur les justes et les pécheurs, les pères et les enfants.....	655 et 656
Prédiction, fuite et mort du prophète Urias....	634	Prophéties en action sur le siège de Jérusalem..	656
Prophéties menaçantes de Joël et d'Habacuc contre Juda et ses vainqueurs, et de Jérémie sur les envahissements et la chute de Babylone.....	634-637	Des bouffonneries d'un impie moderne à ce sujet..	657
Invasion de Nabuchodonosor.....	637	Nouvelle vision d'Ezéchiél et nouvelle prophétie en action sur la captivité de Sédécias.....	657-659
Fidélité et récompense des Réchabites....	637 et 638	Révolte et alliance de Sédécias avec le roi d'Egypte. Prédiction, par Ezéchiél et Jérémie, de la défaite des deux rois.....	659 et 660
Baruch lit sans succès devant le peuple les prophéties de Jérémie.....	638	Marche de Nabuchodonosor. Conversion passagère de Sédécias. Le sort des flèches.....	660
Nabuchodonosor à Jérusalem. Commencement de la captivité de Babylone.....	638	Prédiction de Jérémie sur la ruine de Jérusalem. Son emprisonnement. Sa prophétie en action sur la fin de la captivité.....	660
Nouvelles tentatives de Jérémie. Fureurs de Joakim. Arrêt de Dieu contre lui.....	639	Siège de Jérusalem. Révélation en est faite à Ezéchiél, ainsi que de sa ruine.....	661
Daniel et ses compagnons à la cour de Nabuchodonosor. Leur fidélité à la loi et leur récompense....	639 et 640	Elargissement de Jérémie. Sa nouvelle prédiction sur la ruine de Jérusalem. Sa flagellation et son emprisonnement.....	661 et 662
Chasteté de Susanne. Sa condamnation. Sa délivrance par Daniel, et lapidation de ses accusateurs. Authenticité de l'histoire de Susanne.....	640-642	Retraite des Egyptiens. Renouvellement des prédictions de Jérémie. Il est descendu dans une fosse et sauvé par un Ethiopien. Son entretien secret avec le roi. Fuite, prise et aveuglement de Sédécias.....	662 et 663
Travaux remarquables exécutés par Nabuchodonosor dans Babylone.....	642	Prise et incendie de la ville et du temple. Massacre et réduction en esclavage de la population. Délivrance de Jérémie par les Assyriens.....	663 et 664
Son songe. Sa fureur contre les Mages. Daniel les sauve et le lui explique. Les quatre grands empires et celui du Christ.....	642-646	Ses Lamentations.....	663-670
Révolte et mort violente de Joakim. Impiété de Jéchonias. Menaces divines. Sa captivité. Pillage du temple et du palais. Nouvelle transmigration.....	646 et 647		

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

















4168

